LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE.

1851

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LI

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XIXe ANNÉE — 1851.

SCÈNE D'HIVER.



Dessin de Tony Johannot.

La terre a disparu sous un blanc tapis; la neige fait plier les sapins qui se dessinent confusément au penchant des collines comme des rochers d'albâtre; les eaux emprisonnées ont perdu leur voix; le ciel a pris la teinte de l'acier, et l'air semble en avoir le tranchant.

Pour les pays du Nord, c'est l'heure des voyages et des

fêtes. L'hiver, en suspendant la plupart des travaux, y donne à tous des loisirs. Il jette un pont de glace sur les rivières, il aplanit les coteaux, il nivelle les vallées; partout s'ouvrent mille routes qui abrégent les distances. Aussi voyez comme tout s'agite, comme les traîneaux traversent, en tous sens, la plaine glacée! L'enfant lui-même, en chaussant le patin, semble avoir retrouvé les bottes de sept lieues du petit Poucet.

L'un d'eux pourtant vient de s'arrêter. Sa main a balayé le sol recouvert de neige; il a entassé les broussailles arrachées au fourré voisin, et une flamme riante s'élance à travers les tourbillons de fumée.

A cette vue, un traîneau s'est arrêté; deux femmes vêtues de fourrures sont descendues; elles portent dans leurs bras une frêle créature dont le froid a bleui les joues, rougi les yeux, et qui frissonne sous ses riches vêtements. A la lueur du rustique foyer, il pousse un cri de joie, étend les mains, et sourit au jeune paysan qui ravive la flamme.

A genoux sur la neige, celui-ci brise les rameaux couverts de givre, et rit du bonheur de l'enfant. Pour lui, toujours exposé aux inclémences du ciel, le froid n'a point de morsures; l'activité de ses membres robustes et la grossière étoffe filée par sa mère suffisent à entretenir chez lui la chaleur et la santé.

C'est là le meilleur présent qu'il ait reçu du ciel sur notre terre! Que sont tous les priviléges créés par les hommes au prix de cette dot de Dieu? Les hommes distribuent à leur gré les instruments de jouissance, mais Dieu seul donne la faculté de jouir. Si le jeune paysan n'a ni le traîneau au cheval rapide, ni la tunique de velours, ni (richesse plus précieuse) les tendres soins de deux femmes aimées, il a la force intérieure qui dompte les obstacles, l'endurcissement précoce contre la souffrance, l'aptitude au bonheur que la prospérité éteint si vite! Il a surtout ce commencement d'expérience et ce sentiment de responsabilité conquis par ceux auxquels on laisse de bonne heure le poids de la vie, et qui font de leur adolescence bien moins l'apprentissage de recevoir que celui de donner.

Heureux rapprochement de deux destinées qui doivent être si différentes, s'il peut laisser un souvenir dans chacune de ces âmes! si le fils du seigneur devenu grand n'oublie point ce foyer du serf auquel il a réjoui ses membres d'enfant! si le serf, que n'aura jamais aigri un dur commandement, s'agenouille toujours aussi volontiers pour attiser la flamme et réchauffer le maître! Alors la distance qui les sépare l'un de l'autre s'amoindrira bien vite, le droit sera consacré par l'amour; car tout est là et tout y ramène : les abîmes ne sont jamais entre les classes, ils sont quelquefois entre les cœurs.

L'HIVER DANS L'INDE,

PAR UN POETE HINDOUSTANI (1).

Dans le premier mois (2) de cette saison, chacun se couvre de vêtements de martre zibeline, d'hermine, de satin, qui rappellent les dessins des peintres les plus habiles. Si Bihzâd et Manès (3) voyaient ces costumes, ils en seraient ravis. L'un s'entoure le cou d'un cachemire, l'autre se ceint la tête d'un châle rouge. Celui-ci porte un double châle couleur de safran, un à la tête et l'autre à la ceinture. Dans les parterres, on voit des plates-bandes de violettes épanouies, dont l'agréable couleur fait perdre l'intelligence aux rossignols et leur fait oublier la rose à cent feuilles. Il y a aussi une admirable abondance de narcisses. Dans cette saison, les jeunes filles se promènent volontiers dans les jardins; leurs grâces charmantes impressionnent vivement le cœur, et le font sortir de son engourdissement.

Dans le second mois (décembre) de cette saison, l'apparition de l'Aurore et le lever du Soleil excitent la jalousie de la Lune. Le brouillard sur la face de l'astre du jour est pareil au voile de la nouvelle mariée. L'air manque d'énergie; il semble qu'on va expirer. On regrette le zéphir matinal qui répand les parfums des fleurs, on regrette les courants d'eau limpide; mais chaque saison a son caractère. Il faut actuellement endosser les habits d'hiver; il faut étendre des tapis dans l'intérieur des maisons, et y placer des coussins. C'est le temps des réunions de famille. La flamme de la branche qui pétille brille comme le rubis. Le bois d'aloès qu'on brûle dans les cassolettes parfume le cerveau de l'âme. Son odorante fumée remplit les salons. Ici est l'échanson avec le vin et la coupe, là est le musicien avec ses instruments.

Le 13 du mois de pûs (4) est une grande fête pour les chrétiens. Dans ce jour, ils se livrent à la joie et à l'allégresse. Les Anglais surtout boivent à pleins bords la coupe de la joie. Ils se réunissent, et prennent part à des festins où la gaieté préside. Ils se font des présents par politesse et s'adressent des félicitations; à cette occasion, les Bengaliens leur offrent du poisson et des fruits.

(1) Fragment du BARA MIAÇA, poëme moderne hindoustani sur les douze mois, composé par Mirzâ Kâzim Alî Jawân. Ce poëte, né à Dehli, habitait Lakhnau vers 1781. Il se rendit, en 1800, de Lakhnau à Calcutta sur l'invitation du colonel Scott, et il fut attaché comme collaborateur au docteur Gilchrist, professeur d'hindoustani au collége de Fort-William. Nous empruntons cette traduction à M. Garcin de Tassy.

(2) Mois d'aghân (novembre).

(3) Peintres indiens.

SUR LE NOMBRE DES PETITES PLANÈTES.

Sept grandes planètes tournent avec la Terre autour du soleil; ce sont : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Toutes sont des globes comparables au nôtre, d'un volume un peu moindre ou beaucoup plus considérable. Si nous prenons pour unité le volume de la Terre, celui des grosses planètes est le suivant :

Mercure.	0,060
Vénus.	0,957
La Terre.	1,000
Mars.	0,140
Jupiter.	1414,2
Saturne.	734,8
Uranus.	82,0
Neptune.	111 ?
Soleil.	1407124

On voit que le volume du plus petit de ces corps célestes, Mercure, égale encore le dix-septième environ de celui de la Terre, mais que le plus gros, Jupiter, est 1414 fois plus volumineux que notre globe. Les cinq premières de ces planètes étaient fort anciennement connues. Uranus fut découvert par William Herschel, le 13 mars 1781, à l'aide du grand télescope qu'il s'était construit lui-même. L'existence de Neptune s'est révélée à M. Leverrier par son action perturbatrice sur Uranus; et M. Galle, de Berlin, a aperçu la planète dans la région du ciel que l'illustre géomètre lui avait assignée.

Outre ces grandes planètes, il en existe encore de plus petites, que les astronomes observateurs découvrent successivement, à mesure que leurs lunettes se perfectionnent et que les cartes célestes deviennent plus exactes. Dans les sept premières années du siècle, Piazzi, Olbers et Harding découvrirent successivement Cérès, Pallas, Junon et Vesta. Voici leur volume comparé à celui de la Terre :

Terre	1,000
Pallas	0,017
Cérès	0,008
Junon	0,005
Vesta	0,00004

(1) 25 décembre, jour de Noël.

La plus grosse de ces planètes, Cérès, a un volume qui est à peine le cinquantième de celui de la Terre ; les autres sont encore plus petites, et Vesta n'est égale qu'à $\frac{1}{25000}$ du volume de la Terre : aussi un voyageur qui ferait six myriamètres par jour pourrait-il en faire la tour en un mois ; sur la Terre, le même voyage, exécuté avec la même vitesse, exigerait deux ans et demi.

Depuis 1807, on n'avait plus découvert de petites planètes ; leur nombre paraissait décidément fixé à quatre. Était-ce la faute des instruments, ou celle des observateurs ? Cette dernière supposition me paraît la plus probable. On en jugera par l'histoire de la découverte d'Astrée et d'Hébé.

Driesen est une petite ville du nord de la Prusse qui compte environ trois mille habitants. La poste aux chevaux était tenue par M. Hencke. Doué de cette passion, de cette persévérance sans laquelle les ressources des plus grands observatoires sont stériles, M. Hencke passait les nuits à sonder les profondeurs du ciel à l'aide d'une lunette astronomique ordinaire. Enveloppé dans des fourrures, il affrontait, en plein air, le froid rigoureux de ces nuits d'hiver si sereines, mais si glaciales, du Nord de l'Allemagne, où le ciel transparent brille de mille feux. Immobile, attentif, Hencke ne sent pas le froid. La flamme divine qui l'anime lui tient lieu de foyer : perdu dans les espaces célestes, il oublie ce corps qui grelotte, ces mains qui se roidissent ; son âme est ravie dans les cieux. Quelle jouissance il dut éprouver lorsque, le 8 décembre 1845, par une de ces nuits que nous venons de décrire, il aperçut dans le champ de sa lunette un astre nouveau ; quand il vit, les nuits suivantes, cet astre se déplacer relativement aux étoiles fixes !... Il avait découvert une nouvelle planète : la chaîne rompue depuis Olbers était renouée. Les astronomes de profession furent émerveillés de la bonne fortune du maître de poste de Driesen, qui leur montra qu'elle n'était pas un effet du hasard, mais le résultat d'une savante et héroïque persévérance, en leur faisant connaître, deux ans après, la planète Hébé. Depuis, les découvertes se sont succédé d'année en année, et Iris, Flore, Thétis, Hygie, Parthénope et Victoria ont été reconnues successivement par deux Anglais et un Italien, MM. Hind, Graham et de Gasparis.

On ne s'arrêtera pas là ; il reste encore à trouver bien des grains de cette poussière planétaire, bien des fragments d'astres, bien des astéroïdes, comme disent les astronomes : car rien n'est isolé ni absolu dans la nature ; et entre le colossal Jupiter, 1414 fois plus grand que la terre, et la pierre tombée du ciel, dont le volume égale à peine celui d'un boulet de canon, nous trouvons toutes les grandeurs intermédiaires. L'aérolithe tourne autour de la terre comme Jupiter tourne autour du soleil, en vertu de ces lois éternelles de la gravitation, qui déterminent la chute d'un grain de sable et maintiennent les mondes dans leur orbite.

Nous donnons ici la liste complète des petites planètes découvertes jusqu'à présent.

Liste complète des petites planètes.

Noms.	Date de la découverte.	Observateurs.
Cérès	1er janvier 1801	Piazzi.
Pallas	28 mars 1802	Olbers.
Junon	1er septembre 1804	Harding.
Vesta	29 mars 1807	Olbers.
Astrée	8 décembre 1845	Hencke.
Hébé	1er juillet 1847	Hencke.
Iris	13 août 1847	Hind.
Flore	18 octobre 1847	Hind.
Thétis	25 avril 1848	Graham.
Hygie	25 avril 1849	Gasparis.
Parthénope	11 mai 1850	Gasparis.
Victoria	13 septembre 1850	Hind.

SUR LE VOL DES CONDORS.

L'idée de chercher dans le vol des grands oiseaux de proie un enseignement pour s'élever au milieu des airs et pour s'y maintenir, remonte à la plus haute antiquité, et semble indépendante des efforts renouvelés par la science aérostatique. Durant le siècle dernier, un individu nommé Santiago Cardenas, né à Lima, consacra plusieurs années à l'observation des évolutions aériennes du condor, dans le but de les imiter, et il a laissé sur cette matière un volume in-quarto qui existe encore aujourd'hui dans la bibliothèque publique de l'ancienne capitale du Pérou, où il a été déposé par le célèbre Hippolyte Unanue.

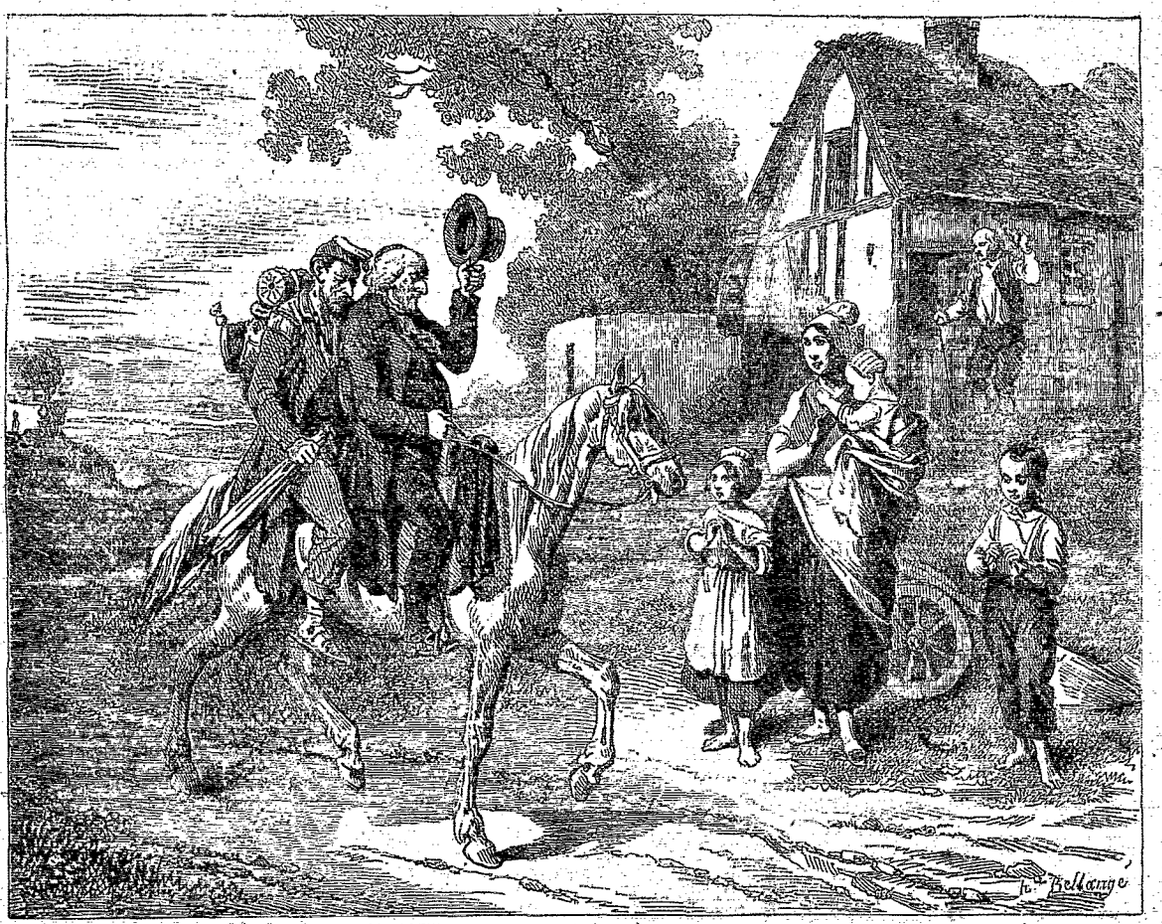
On reconnaît dans les Andes trois espèces de condor. La première, désignée sous le nom de *moromoro*, et qui a dû être spécialement l'objet des observations de Cardenas, n'a pas moins de treize ou quatorze pieds d'envergure ; il est de couleur cendrée, et offre dans les airs, lorsqu'il les fend de ses vastes ailes, le spectacle le plus imposant : il est majestueux surtout lorsqu'il combat l'effort des tempêtes. Mettant de côté les récits exagérés qui lui donnent pour proie habituelle les jeunes veaux ou les brebis adultes, il paraît certain qu'il emporte souvent de jeunes agneaux qu'il lance sur son dos. Aussitôt que sa proie est fixée, il prend son vol et regagne en quelques élans les cimes désolées qu'il habite et où cesse toute espèce de végétation. La seconde espèce de condor n'a pas dans les Andes de nom particulier ; il est plus rapide, plus courageux que le moromoro, qu'il n'égale pas en force et en grandeur cependant, puisqu'il n'a guère que onze à treize pieds d'envergure ; son pennage est couleur café. La troisième espèce est le condor à queue et à dos blancs, qui n'atteint que de neuf à onze pieds d'envergure.

Cet oiseau, qui a fourni de si curieuses observations à un habitant de Lima, joue un grand rôle dans les traditions mythologiques et historiques des anciens Péruviens. Les Quichuas désignaient les diverses espèces sous le nom de *cuntur*, qui vient lui-même des mots *cun-cune eder*, exprimant l'odeur désagréable qui s'exhale du corps de l'oiseau. Les dénominations du cuntur et du *puma* (le lion américain) étaient, sous le règne des Incas, des dénominations nobiliaires. On appelait un chef de guerre *Apiu Cuntur*, le grand vautour ; *Cuntur Pusac*, le chef de huit condors ; *Cuntur Quanqui* ou *Kanki*, le condor par excellence, le grand maître des chevaliers. Les Indiens désignent encore aujourd'hui les cimes les plus élevées des Andes sous le nom de *Cuntur-Apacheta* ; ils entendent par ces mots les sommités perdues dans les nuages, que, parmi les êtres organisés, les condors peuvent seuls atteindre. (Voy. Valdes y Palacios, *Voyage de Cuzco au Para*. Rio de Janeiro, 1844.)

LE RETOUR AU PRESBYTÈRE.

Par un ciel brumeux, sur un chemin défoncé par la pluie, se traînait péniblement le pauvre soldat, épuisé de fatigue, boitant, blessé peut-être ; le soir approchait, le village était loin encore : dans ce brave cœur pénétrait la tristesse. Le curé l'a rencontré, et, relevant son courage de quelques bonnes paroles, l'a pressé de monter derrière lui sur sa vieille jument. La confiance appelle la confiance. Le soldat, non sans efforts, s'est hissé sur la croupe osseuse : il aurait été plus leste à l'assaut d'une ville ennemie. Enfin l'y voilà : d'une main il s'attache à la poitrine du curé, de l'autre il tient le parapluie de son hôte. Tous deux chevauchent comme d'anciens amis. Déjà ils ont atteint les premières maisons du village ; il est temps pour la pauvre bête qui souffle, sue, tire la langue et fléchit sous son double fardeau ; il est temps aussi pour le soldat encore faible et abattu : il fera bon le voir, tout à l'heure, au coin du feu du pasteur, et bu-

vant un verre de son vin vieux. Quelques habitants sortent des chaumières et regardent avec compassion le soldat, avec respect le curé. Honnête et simple scène, peinte avec honnêteté et simplicité, comme crayonnait Charlet en ses heures sérieuses, comme chante Béranger ! M. H. Bellangé est du petit nombre de nos peintres qui connaissent bien le peuple, l'aiment et le font aimer. Il observe avec bonté et finesse ; il émeut doucement, il inspire de saines pensées : on sent un cœur sous sa toile. Il est impossible de repasser en sa mémoire les nombreux tableaux où il a déjà raconté tant d'épisodes touchants de la vie populaire et surtout militaire, sans lui accorder sympathie et estime. Dans l'exécution matérielle, sa manière se distingue par une certaine sévérité : son pinceau ne cherche point l'éclat ; modéré comme son inspiration, il ne manque point de vigueur ; il est sobre, net et précis : au fond et dans la forme, c'est une intelligente application de la sage maxime : « Rien de trop. » Exemple rarement suivi ! on préfère attirer, étonner par la hardiesse, l'exubérance du coloris, la recherche des grands effets : on donne ainsi de hautes espérances, bien souvent déçues. Avec la persévérance dans le vrai, l'économie dans les moyens, la discrétion dans le goût, l'honnêteté dans la pensée, on mérite l'approbation publique progressivement, mais sûrement, et on la conserve.



Salon de 1850-51. — Un tableau, par H. Bellangé.

IRLANDE.

Voy. la Table des dix premières années.

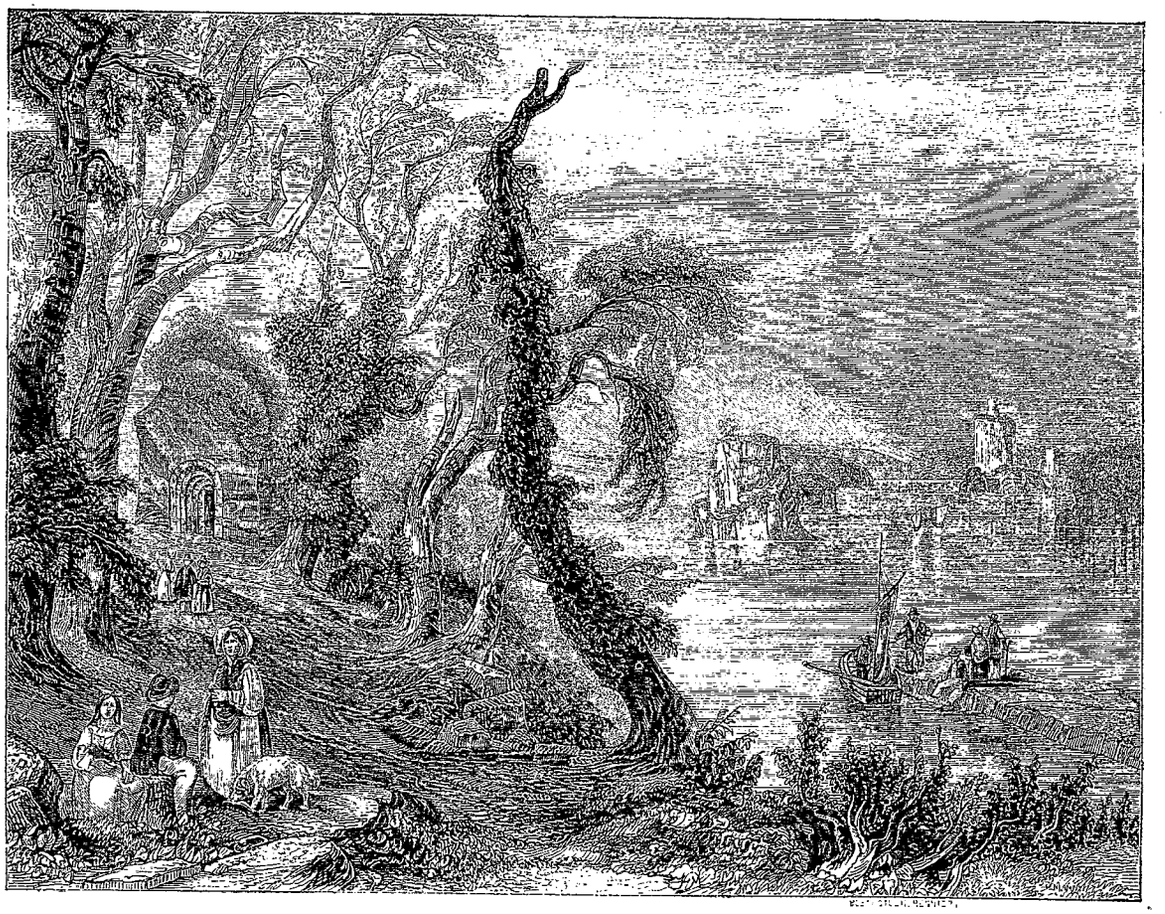
KILLARNEY.

Londres n'est plus aujourd'hui qu'à douze heures de Dublin. Un chemin de fer conduit à Holy-Head en huit heures ; de là un paquebot transporte en quatre heures le voyageur à Dublin, d'où partent d'autres chemins de fer qui rayonnent vers différentes parties de l'Irlande : si aucun d'eux ne conduit encore jusqu'à Killarney, il ne s'en faut plus que de peu. Lorsque l'on suit la ligne la plus directe (on peut préférer plusieurs autres routes plus agréables, mais plus longues), on parcourt, entre ces deux villes, 145 miles en chemin de fer et 42 miles en voiture (1). Les stations principales sont celles de Cloudalkin, que signale de loin une haute tour ronde ; la petite ville de Kildare, que recommandent à l'attention du voyageur une tour beaucoup plus importante et les restes de la célèbre abbaye de Sainte-Brigitte, fondée en l'an 484, et où les nonnes entretinrent pendant plusieurs siècles un feu qui ne s'éteignit qu'à la ruine de leur monastère ; Portarlington, qui envoie un membre au Parlement ; Maryborough, capitale du comté de la Reine ; Turles et les belles ruines de l'abbaye de Sainte-Croix, dans le comté de Tipperary ; Cashel et les antiques constructions qui couronnent son rocher ; la vieille ville de Kilmallock, Charleville, Buttevant et Mallow. A cette dernière ville, le chemin de fer s'arrête : on continue le voyage en voiture à travers une contrée inculte, dont l'uniformité est à peine interrompue par quelques ruines, le château de Drummineen, la rivière de Blackwater, Clonmene, la petite ville de Millstreet, un pont sur une rivière qui sépare les comtés de Cork et de Kerry, et le village de Knocknacoppal. Vers cet endroit, on commence à voir s'embellir le paysage et poindre les montagnes : de côté et d'autre on remarque des maisons de campagne, des cottages, des constructions qui annoncent Killarney.

(1) Nous rappelons que le mille anglais équivaut à 1 kilomètre 609 mètres (Annuaire du Bureau des longitudes).

La ville de Killarney, qui se compose de douze cents maisons et de dix mille habitants, est la propriété d'un seul homme, le comte de Kenmare, pair catholique romain. C'est un spectacle de désolation. Les édifices, les habitations tombent en ruines; les rues, les places sont couvertes de mendiants et d'infirmes. On traverse vite Killarney, en versant sa bourse dans des mains tremblantes et amaigries, et en détournant les yeux. Ce que l'on est venu voir, ce n'est pas cette plaie de la civilisation : c'est une nature toujours riche et splendide, c'est un paysage dont la beauté n'a rien qui l'égale en Angleterre, ce sont les bois, les cascades, les montagnes, surtout le lac de Killarney.

On est convenu de diviser ce lac en trois parties : le lac inférieur (Lower), qui est de beaucoup le plus vaste; le lac du milieu ou de Tork, qui n'est séparé du précédent que par une chaussée de la largeur d'un pont; le lac supérieur (Upper), un peu plus éloigné de ce dernier avec lequel il communique par un ruisseau, et qui est le plus sauvage des trois (1). Ces lacs sont situés au milieu de collines et de montagnes dont les plus hautes sont Carran-Tuel (2), Man-



Lac inférieur de Killarney. — Rive de l'île d'Inisfallen. — Le Rocher d'O'Donaghue. — Le Château de Ross.

gerton, Tork, le Nid d'aigle, le Bol de punch du diable, le mont Pourpre, Toomies. Leurs rives accidentées sont presque entièrement couvertes de forêts où abonde l'arbousier (*Arbutus unedo*) au fruit amer, mais au feuillage charmant : les habitants sculptent son bois en petits objets qu'ils vendent aux voyageurs. Au milieu des lacs s'élèvent des îles verdoyantes, des silhouettes d'anciens châteaux, des rocs aux formes étranges; on en voit plus de trente sur le lac inférieur. Inisfallen est celle qui laisse aux voyageurs les plus doux souvenirs : son sol offre en miniature toutes les perspectives et toutes les surprises d'un vaste paysage; ses rivages se déroulent en courbes gracieuses. Elle était couverte, il y a quelques années, de beaux arbres, aunes et frênes, d'une végétation vigoureuse, et qui étendaient leurs racines jusque sous les eaux transparentes : la tempête et la hache du bûcheron les ont récemment décimés; chaque jour aussi le temps achève de détruire les restes précieux d'une vieille abbaye fondée au septième siècle par saint Finian Lobhar le Lépreux. Parmi les autres îles du lac inférieur, les plus remarquables sont l'île du château de Ross, un rocher de forme ronde qu'on appelle la prison d'O'Donaghue. Suivant la légende, cet O'Donaghue était un impie qui, malgré la défense divine, enleva la pierre qui couvrait une source sacrée et l'emporta dans son château; mais l'eau jaillit aussitôt, inonda la vallée, renversa les villages, sans oublier le château d'O'Donaghue, et forma les trois lacs. Les autres îles empruntent leurs noms au caractère particulier de leur beauté ou à quelque tradition; telles sont l'île verte de l'Agneau, l'île des Lapins, l'île du Cerf, l'île brûlée, le Jardin de Darby. Le lac de Tork et le lac supérieur ont d'autres attraits : leurs rives ont des échos, des chutes d'eau, des cavernes; nous ne pouvons, cette fois, que les laisser entrevoir à nos lecteurs.

(1) Lac inférieur. — Longueur, 5 miles 1/8.
Largeur, 2 1/2.
Lac du milieu. — Longueur, 1 7/8.
Largeur, 7/8.
Lac supérieur. — Longueur, 2 1/2.
Largeur, 1/2.

(2) 3 414 pieds anglais.

LE PETIT VERRE D'EAU-DE-VIE.

J'avais pris, pour me rendre d'un village à l'autre, une de ces charrettes couvertes qui, sur les routes reculées de l'Auvergne, font le service des messageries, transportant pêle mêle marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval qui allait au pas, la route était cahoteuse, les bancs étaient formés d'une simple planche; de sorte que je perdis patience à mi-chemin, je descendis près du conducteur, et je me mis à suivre à pied comme lui.

Le voiturier était un homme encore jeune, de belle apparence, et dont le visage révélait cette santé robuste et joyeuse qui est le salaire d'une bonne conscience. A tous les hameaux où nous nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir les commissions, sans entendre jamais aucune plainte de ceux auxquels il avait affaire. S'il avait à rendre sur une pièce, on prenait toujours sans compter; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance.

Autant que j'en avais pu juger par notre conversation le long de la route, il me semblait, au reste, la mériter. Toutes ses paroles exprimaient un bon sens et une bienveillance auxquels la fiévreuse émulation de nos villes m'avait peu accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays, nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions, et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me raconta l'histoire de son *domaine*, comme il l'appelait en riant, avec la bonhomie intelligente de l'homme qui comprend et s'intéresse.

J'écoutais l'explication de ses derniers essais pour transformer un coin de brande en prairie, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme courbé, pauvrement vêtu, et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité affectueuse qui me surprit.

—C'est un de vos amis? demandai-je quand il fut éloigné.

—Cet homme-là? répéta-t-il; c'est mon bienfaiteur et mon maître, monsieur.

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

—Ça vous étonne! reprit le messager en riant; c'est pourtant la vérité; seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement, Picou était déjà pour lors un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord; mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment d'aller au travail, voilà que Jean Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte, sans trop savoir ce que je devais faire; mais ils m'appelèrent tous.

—N'a-t-il pas peur que ça le ruine! s'écria Picou en se moquant; pour deux sous économisés, il croit peut-être que ça le rendra millionnaire!

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entrai boire avec eux.

Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose; mais, répété chaque jour, il finissait par produire *trente-six francs dix sous!* Je me mis à calculer tout ce que l'on pouvait avoir avec cette somme.

Trente-six francs dix sous! dis-je en moi-même, c'est, pour les gens en ménage, une chambre de plus au logement, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors.

C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage.

C'est de quoi payer l'école où le garçon apprend à lire et à écrire.

Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais:

Trente-six francs dix sous! Notre voisin Pierre ne paye point davantage pour la location des deux arpents qu'il cultive et qui nourrissent sa famille! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg le cheval et la charrette qu'il veut vendre. Avec cet argent dépensé chaque matin au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions décidèrent de mon avenir. Je surmontai la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'ils m'auraient fait dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle la vie des bons enfants. Vous voyez où cela nous a conduits tous deux. Les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens, et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise. Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin.

LES SCEAUX.

Un sceau est une plaque de métal qui a une face plate, ordinairement de figure ronde ou ovale, sur laquelle sont gravés les armes de l'État et le titre de l'autorité publique qui doit l'employer.

On appelle également sceau l'empreinte même faite par le sceau sur la cire ou sur le papier.

Les actes importants émanés du chef de l'État, par exemple les dispenses de parenté ou d'alliance à l'effet de contracter mariage, portent le sceau de l'État.

Les autorités publiques doivent également marquer de leur sceau les actes par lesquels elles ordonnent ou défendent; autrement, l'authenticité de ces actes pourrait être méconnue.

C'est le ministre de la justice qui est chargé de conserver le sceau de l'État, de l'apposer sur les lois, traités, lettres patentes et autres actes de chancellerie.

L'homme doit marcher à la conquête de sa personnalité, et il faut que son développement soit son propre ouvrage.

BALLANCHE.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

CALENDRIER GASTRONOMIQUE.

Voy. la Carte gastronomique de la France, 1847, p. 269.

Grimod de la Reynière était né en 1758. Fils ou petit-fils d'un fermier général dont le père était charcutier, il avait

eu, dans son enfance, les mains à demi dévorées par un porc. Cet accident n'avait point altéré sa bonne humeur naturelle : il avait imaginé, pour son usage, une forme de chapeau orné de deux espèces d'anses qu'il faisait mouvoir avec ses poignets. Caractère léger, jurisconsulte ordinaire, écrivain spirituel, il s'abandonna librement aux penchants qui le portaient vers le théâtre et la gastronomie. Il se fit une réputation dans les lettres par quelques brochures d'un tour original et par *le Censeur dramatique*, qu'il rédigea de 1797 à 1798, et qui souleva contre lui l'irritation d'un grand nombre d'auteurs et d'acteurs. Sous l'Empire, il rechercha et obtint la singulière réputation d'égaler en gastronomie Cambacérès et d'Aigrefeuille. De 1803 à 1812, il publia un *Almanach des gourmands* dont la collection forme 8 volumes in-18. Il est mort en 1834. Voici quelques extraits de son *Calendrier gastronomique* :

« JANVIER. Ce mois commence glorieusement l'année. Il est signalé par l'extinction des haines, le rapprochement des familles. C'est un temps d'amnistie et de jubilation ; il partage avec l'automne l'avantage de rassembler les productions les plus faites pour exciter et pour satisfaire notre gourmande sensualité. »

« FÉVRIER est le *crescendo* de son prédécesseur : c'est le temps du carnaval, des indigestions, ou, pour parler plus poliment, des fausses digestions... La viande de boucherie et la charcuterie sont aussi recherchées que dans le mois de janvier ; le gibier, plus rare, ne manque pas encore. Les malles des courriers plient sous le poids des dindes aux truffes, des pâtés de foie gras, des terrines, qui du nord, du midi, accourent vers la capitale pour devancer le carême : Nérac, Strasbourg, Troyes, Lyon, Cahors, Périgueux, rivalisent de zèle et d'activité pour nous combler de délices. Du Périgord à Paris les truffes embaument de leur succulent parfum la dépêche tout entière. »

« MARS. En ce mois abondent les poissons de mer et d'eau douce : ils appartiennent aussi aux deux mois précédents ; mais pendant celui-ci la marée est dans toute sa gloire, elle abonde à la Halle. On y voit arriver en foule l'esturgeon, le saumon, le cabillaud, la barbue, le turbot, le turbotin, les soles, les carrelets, les limandes, les truites de mer, les huîtres vertes et blanches de Dieppe et de Cancale, etc. Les légumes de ce mois sont à peu près ceux des deux précédents, pourtant ils deviennent plus rares et manquent de qualité ; les farineux n'ont point la permission de se montrer en entier parmi les entremets d'une bonne table : le haricot de Soissons y est seul toléré ; les lentilles et les pois n'y paraissent que sous forme de purée. »

« AVRIL. Ce mois, sans être des plus stériles pour la bonne chère, ne soutient pas, à beaucoup près, la réputation de ses trois aînés ; et l'on peut répéter, avec un auteur célèbre : Si cette partie de l'année est la plus agréable, elle est aussi la plus ingrate en volaille, gibier, légumes et fruits. »

« MAI. Béni soit cet heureux mois, qui ouvre la porte aux petits pois, aux maquereaux et aux aimables pigeonneaux ! C'est un mois cher aux gourmands. Avec les herbes dans leur primeur, le beurre est en mai dans toute sa bonté. »

« JUIN. A chaque pas que nous faisons vers l'été, le cercle de nos jouissances alimentaires se rétrécit, celui de nos jouissances solides, s'entend ; car les jouissances végétales sont, au contraire, fort multipliées dans cette saison. Peut-être serait-il sage de suivre les indications de la Providence ; mais l'estomac civilisé reste sourd à cette voix (1). La viande de boucherie continue d'être la base du régime ; le bœuf est moins bon. Ce mois nous offre les jeunes poulets, la poularde nouvelle, le dindonneau, le caneton de Rouen, les coqs-vierges et les pigeons. Si les poissons sont moins bons en ce mois, en compensation les légumes de choix arrivent abondants sur nos tables avides de verdure. C'est pour les cuisiniers le temps de paraître dans tout leur éclat : les meilleurs légumes ont besoin d'un artiste habile ; c'est un tableau médiocre qui ne vaut que par la richesse du cadre. »

« JUILLET. Le gourmand fait son temps d'épreuve et de pénitence dans ce mois ; peu touché de la végétation des potagers et des vergers, dont les trésors ne sont pour lui que des moyens de s'écurer les dents et de se rafraîchir la bouche, il se soutient en voyant la croissance rapide des lapereaux, des perdreaux, des levrauts et d'autres succulents gibiers. La finesse excellente du veau de Pontoise en ce mois ne le laisse pas sans émotion ; les cailles et les cailleteaux lui font parfois sentir les joies d'un autre temps. »

« AOUT. La bonne chère languit encore ; les riches sont aux champs, les tables de Paris renversées, et les parasites à la diète. Cependant les gourmands pressés de vivre pourront déjà, dans ce mois, manger des lapereaux en terrine et à l'eau-de-vie ; les levrauts à la Suisse, à la czarienne, etc. ; les perdreaux en papillotte, en tourte, et aussi les tourtereaux, les ramereaux. Ces conseils une fois donnés, je proteste contre une telle impatience, je condamne ces infanticides. »

« SEPTEMBRE. Le gibier est déjà bon, mais il sera meilleur dans les mois suivants. La grive de vigne est alors à son point, le guignard traverse les plaines de Beauce, et les gourmands prélèvent un succulent tribut sur ces oiseaux voyageurs. Il faut distinguer les artichauts parmi les légumes de ce mois : ils sont remarquables alors par leur bon goût et leur délicatesse ; les meilleurs viennent de Laon. Dans ce mois, les œufs abondent à Paris, ils y sont bons et au plus bas prix. »

« OCTOBRE. Nos jouissances alimentaires commencent à redevenir abondantes et vives : le gibier et la volaille y contribuent à l'envi. Le bœuf a passé l'été à s'engraisser, nous nous en apercevons à cette époque ; le mouton est aussi plus succulent ; le veau, moins délicat qu'au printemps, n'est cependant pas à dédaigner. La marée ne redoute plus les chaleurs. »

« NOVEMBRE. Les campagnes se dépeuplent, et, dès la Saint-Martin, tout ce qui appartient à la classe des gourmands se trouve réuni à la ville. Grand saint Martin, patron de la Halle, et surtout de la Vallée, l'appétit se réveille à votre approche ; les hommes bien portants se préparent à célébrer votre fête par un jeûne de trois jours. Inutile de répéter ici tout ce qui constitue la bonne chère dans le mois de novembre ; le seul avis que nous devions aux amateurs friands a pour objet de leur annoncer l'arrivée à Paris des harengs frais à laitance. »

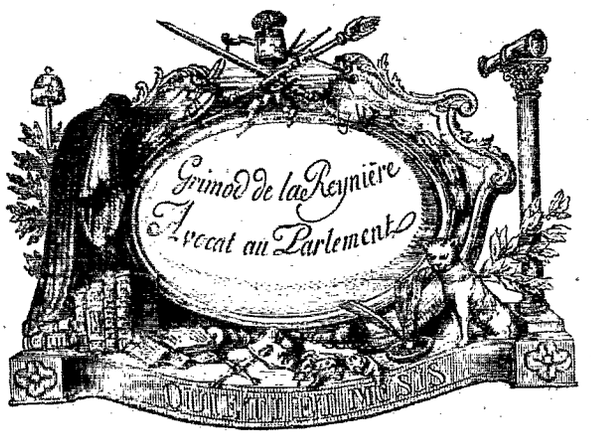
« DÉCEMBRE. En tout digne du mois qui le précède et de celui qui le suit, décembre se recommande par ses fines matelottes. La viande de boucherie, le gibier, le poisson et la volaille ont en décembre le même degré de bonté que dans les deux mois suivants. Mais la fin de l'année et les obligations qu'elle entraîne rendent les réunions gourmandes assez rares encore. Il faut se préparer aux jouissances qui viendront par les visites faites avec discernement, surtout par le soin de disposer son cœur comme il doit l'être pour nos amphitryons. Ce serait un crime de lèse-gourmandise que de rester sans émotion et sans sympathie pour l'homme généreux qui vous offre une chère excellente et vous abreuve de ses meilleurs vins. »

Ces conseils, sous une forme un peu ridicule, contiennent quelques faits qu'il n'est pas absolument inutile de connaître, encore que l'on n'attache point grand intérêt à les suivre ou qu'on ne puisse en tirer aucun profit. On cite quelquefois des maximes gastronomiques de Grimod de la Reynière qui avaient de la réputation avant celles de Brillat-Savarin. Parmi les saillies de cet original, nous remarquons celle-ci :

« Quelques personnes redoutent à table une salière renversée et le nombre treize. Ce nombre n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour douze. Quant à la

(1) Le gourmand n'estime progrès dans la civilisation que ce qui ajoute des satisfactions à son vice.

salière, l'essentiel est qu'elle ne répande pas dans un bon plat. »



Une Carte de visite du dernier siècle (1).

SINGULIER PROJET D'UN SIÉGE

A L'USAGE DES ORATEURS.

Un jeune savant avait proposé à l'une de nos dernières assemblées politiques de construire la salle où elle devait tenir ses séances sur le plan d'un porte-voix. Cette proposition nous a rappelé un singulier projet adressé en 1789 à l'Assemblée constituante par un sieur Gérard (2). On était à l'origine du système représentatif, et la plupart des députés se plaignaient de l'étendue, de la disposition défavorable du lieu des réunions, qui, disaient-ils, ne leur permettaient point de faire entendre leur voix à leurs collègues. Le sieur Gérard, pour obvier à cet inconvénient, inventa et proposa deux sortes de siéges destinés à renforcer la voix des orateurs, l'un fixe, l'autre mobile ou fixe à volonté. Voici la description qu'il donnait de ces deux appareils :

« Que le marche-pied qui soutient le bureau des secrétaires et celui du président soit un treillis de bois ou de fer; que ce treillis recouvre une voûte en maçonnerie, renversée et parabolique; que derrière la chaise du président il soit placé un grand vase parabolique, de même diamètre que la voûte du marche-pied; que la table et surtout le fauteuil du président soient élevés et même fixés de manière que la tête du président soit à peu près aux foyers respectifs du vase et de la voûte renversée.

» On croit avoir lu que dans les théâtres des anciens, sous la partie appelée le proscénium (3), on était dans l'usage de construire une espèce de chambre ou cave voûtée, avec des ouvertures si habilement ménagées que, quand l'acteur arrivait sur le bord de la scène et qu'il se mettait à parler, sa voix résonnait plus agréablement et se faisait entendre de plus loin : aussi cet endroit était-il presque toujours le lieu de la déclamation, quand l'acteur avait à parler lui-même.

» Quant aux bassins paraboliques placés derrière l'orateur et près de la muraille, on ne fait ici que changer de place ceux dont se servaient les Romains. Ils ne les mettaient qu'au-

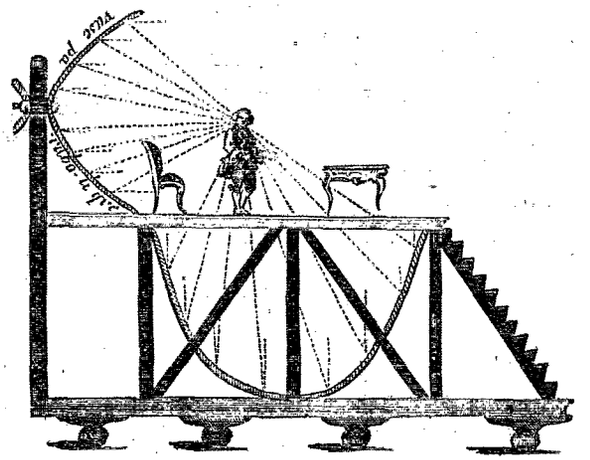


Fig. 1. Siége oral mobile, destiné à renforcer la voix de l'orateur dans une grande assemblée.

dessus des gradins et sous les galeries qui surmontaient ces gradins, pour recueillir le son. Ici, on les place derrière l'orateur pour renvoyer le son au loin; ce qui n'empêcherait pas cependant qu'on n'en mît de pareils aux extrémités des salles, pour recevoir le son expirant et le renvoyer ou le réfléchir plus intense sur les auditeurs. »

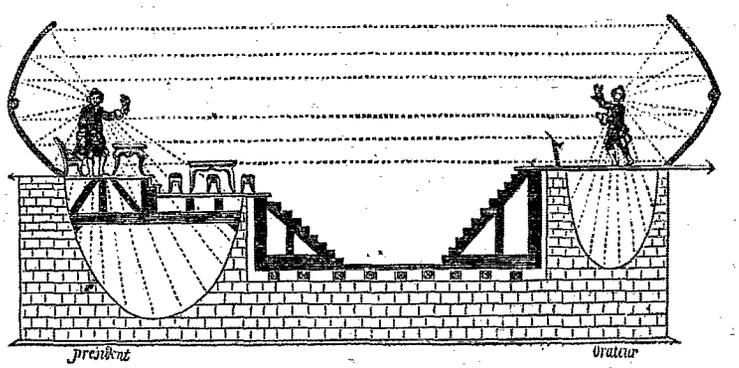


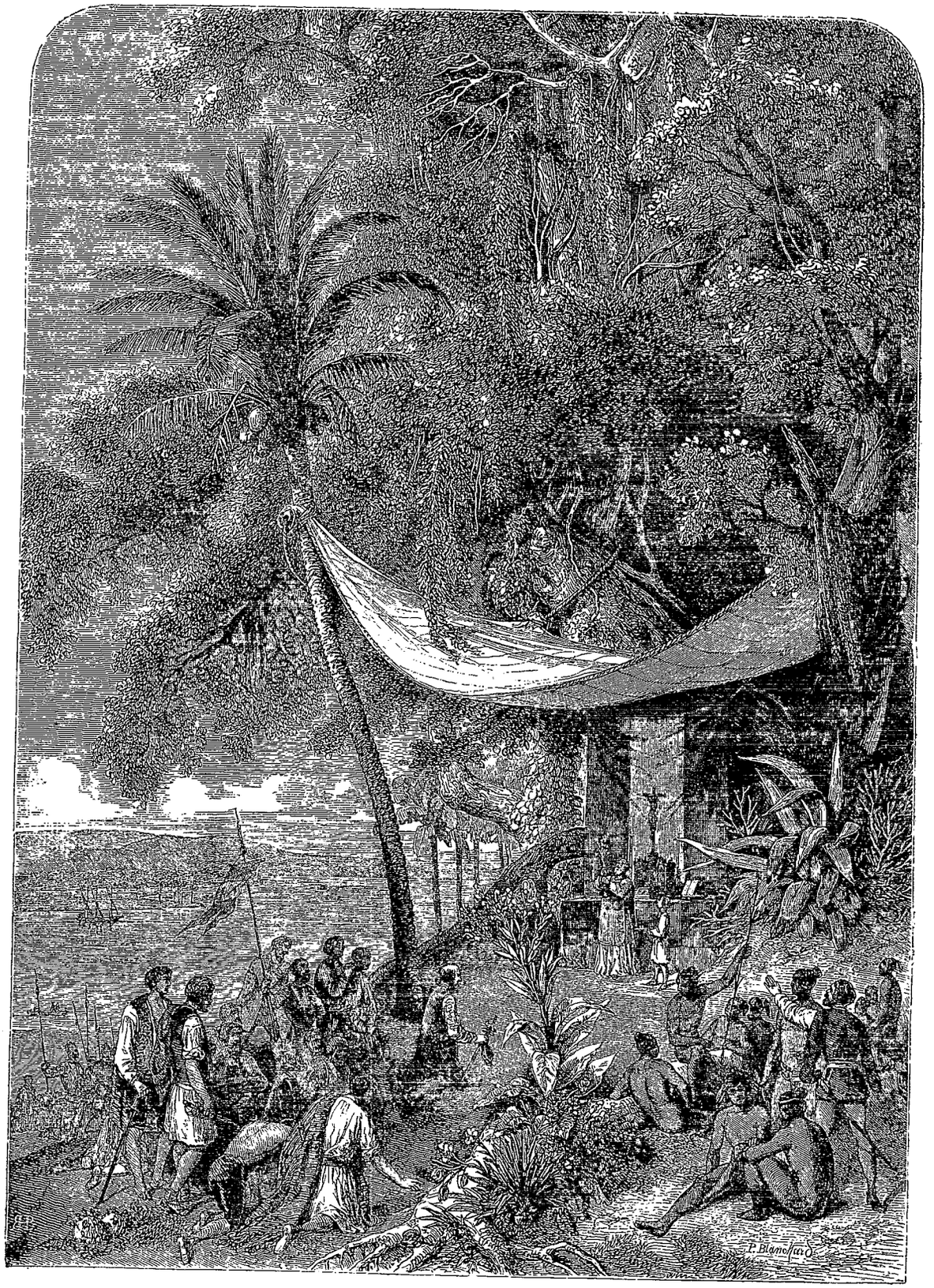
Fig. 2. Siége oral fixe.

(1) Cette estampe est conservée à la Bibliothèque nationale, dans un porte-feuille où sont mêlées des gravures se rapportant toutes à l'histoire et aux mœurs du dix-huitième siècle. Au-dessous du cartouche orné on lit ces mots écrits à la main : *Rue Chauche.* L'encre est jaunie, l'écriture est lourde, mais nette. Suivant toute apparence, c'est une carte de visite. On avait coutume, comme aujourd'hui, dans certaines professions, d'envoyer des cartes gravées pour répandre son nom et étendre sa clientèle; mais nous ne présumons pas que les avocats aient eu jamais recours à cet expédient. D'ailleurs Grimod de la Reynière avait tout au moins une belle aisance, et les succès de son cabinet d'avocat n'étaient point ce qui lui tenait le plus au cœur.

(2) Le mémoire où l'auteur avait développé son projet était en vente chez un sieur Tonnellier, marchand mercier, rue Saint-Jacques, près le collége du Plessis, au prix d'une livre quatre sols.

(3) Voy., sur les Théâtres antiques, la Table décennale.

LA PREMIÈRE MESSE EN AMÉRIQUE.



Musée de Dijon. — La Première messe en Amérique, tableau de M. Blanchard.

L'intervention d'une cérémonie religieuse dans l'acte par lequel un peuple s'approprie un territoire n'est point sans importance dans l'histoire ; elle constate la civilisation de ce peuple. Le lien religieux est certainement le plus fort parmi ceux qui maintiennent les hommes en société. Aucune nation n'a formé un tout puissant et durable sans la communauté des

croyances. Plus celles-ci sont nettes, conformes aux destinées humaines et propres à développer les instincts civilisateurs, plus les éléments nationaux ont de cohérence et de vigueur. Si les peuples chrétiens ont fini par se constituer plus énergiquement que tous les autres, et s'ils tendent à dominer le monde, c'est principalement parce que leur principe religieux est supérieur.

En se plaçant à un point de vue purement historique, on ne peut nier que l'aptitude à formuler les règles morales et les aspirations humaines dans un système complet que des symboles traduisent aux yeux n'indique le caractère d'une race particulièrement propre à s'associer et à réglementer ses instincts, c'est-à-dire, à former une nation. Sans une foi acceptée et rendue visible au moyen d'un culte, les hommes restent toujours étrangers l'un à l'autre dans leurs besoins les plus intimes; les corps et les esprits sont unis, les âmes restent séparées, et sans elles il n'est point de durable alliance.

On peut vérifier ce que nous avançons ici dans les tribus sauvages de l'Amérique et dans les peuplades noires de l'Afrique. L'absence d'une religion précise, l'intervention du caprice individuel dans tous les actes de croyance, ont empêché partout le lien social de se former. Il y a des associations imparfaites d'intérêts, de passions, de traditions historiques; il n'y a point véritablement de nation.

Aussi, voyez l'attitude donnée par l'artiste aux Indiens qui écoutent la messe dite pour la première fois sur cette terre! Tout autre peuple civilisé, quelle que fût sa croyance, comprendrait la gravité de l'acte qui s'accomplit, tandis que ceux-ci n'y participent même point par la curiosité : pour eux la cérémonie n'a aucun sens; ils en attendent la fin sans chercher à comprendre.

Plus tard, quand les missionnaires auront pris pied en Amérique, ils s'efforceront d'éclairer l'ignorance de cette race, ils lui enseigneront les vérités fondamentales du christianisme : les Indiens retiendront tout ce qui leur aura été dit; ils se soumettront, en apparence, à la règle chrétienne; mais vienne une occasion, et vous verrez ces convertis de la veille retourner à leur sauvagerie. On dirait que quelque chose leur manque pour entrer à fond dans cette sphère d'idées qui a créé le monde moderne et qui le conduit vers l'avenir.

Le fait si heureusement représenté dans le tableau de M. Pharamond Blanchard se rapporte au second voyage de Christophe Colomb (il ne paraît pas qu'il eût emmené d'ecclésiastiques dans la première expédition). Le fameux pilote génois aborda à Cuba et fit célébrer le service divin dans un lieu que la tradition populaire désigne encore. Cet acte solennel s'accomplit sur une des promenades actuelles de la Havane, à la place même où une chapelle votive a été depuis édifiée.

Les costumes que M. Pharamond Blanchard a donnés à ses matelots sont encore usités en Espagne. L'un est le costume valencien, dont la simplicité grave prouve l'antiquité, et que portent encore les paysans maures de l'autre côté du détroit de Gibraltar. Dans ce costume, la *manta* rouge rayée est évidemment d'origine arabe; quant au gilet de peau de mouton sans manches, il se retrouve dans toutes les contrées où les Romains ont dominé.

Ce tableau, qui devait être exposé au Salon, a été récemment envoyé au Musée de Dijon par le ministre de l'intérieur.

LE JOUR DE L'AN AU TIBET.

Le renouvellement de l'année est, pour tous les peuples, une occasion de réjouissance. Voici, d'après le récit de deux missionnaires lazaristes qui ont visité le Tibet en 1846, les usages tibétains à cette époque solennelle.

Les jours qui terminent l'année sont consacrés aux préparatifs de la fête. On s'approvisionne de thé, de beurre, de tsamba (orge noire), de vin d'orge, et de quelques quartiers de bœuf ou de mouton. Les beaux habits sont retirés de leurs armoires; on remet les meubles à neuf; on nettoie, on balaye, on polit; on prend tous les soins d'ordre et de propreté que l'on néglige trop souvent dans le cours de l'année. On repeint à neuf les autels domestiques, les vieilles idoles; on façonne avec du beurre frais des pyramides, des fleurs, et divers ornements destinés à parer les petits sanctuaires où résident les Bouddhas de la famille.

La fête commence à minuit; tout le monde veille. Dans les villes, au moment rapide où l'on passe d'une année à l'autre, on entend tout à coup retentir de toutes parts les cloches, les cymbales, les conques marines, les tambourins, les cris de joie : c'est un vacarme affreux! Dans l'intérieur des maisons, on se visite en portant d'une main un petit pot de terre cuite où flottent dans de l'eau bouillante des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment, de l'autre main une longue aiguille d'argent terminée en crochet : on se présente mutuellement cette aiguille, en se priant de piquer quelques boulettes et de les manger. Jusqu'à l'aube, on croque ces espèces de dragées.

Sitôt que le jour paraît, on sort, et l'on se fait des visites en portant d'une main un pot de thé beurré, et de l'autre un large plat doré et vernissé, rempli de farine de tsamba amoncelée en pyramide et surmontée de trois épis d'orge. En entrant dans les maisons, on se prosterne d'abord trois fois devant l'autel domestique paré et illuminé. On brûle quelques feuilles aromatiques dans une grande cassolette de cuivre; puis on présente aux assistants une écuellée de thé et le plat où chacun prend une pincée de tsamba. Les gens de la maison rendent la même politesse aux visiteurs.

Des groupes d'enfants, portant de nombreux grelots suspendus à leurs robes vertes, parcourent les rues et vont de maison en maison donner des concerts qui ne sont pas dépourvus d'agrément. Leur chant, doux et mélancolique, est entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu. Pendant le chant, tous ces enfants marquent la mesure en balançant leur corps comme un pendule d'horloge; mais, quand arrive le refrain, ils se mettent à trépigner en frappant la terre en cadence et avec vigueur. Le bruit des grelots et de leurs chaussures ferrées produit une espèce d'accompagnement sauvage qui ne laisse pas de frapper agréablement l'oreille, surtout lorsqu'il est entendu à une certaine distance. Quand le concert est fini, on distribue aux jeunes chanteurs des gâteaux frits dans l'huile de noix, et de petites boules de beurre.

Des comédiens et des bateleurs amusent le peuple sur les places publiques. Ils chantent, dansent, font des tours de force et d'adresse. Le costume d'un danseur public se compose ordinairement d'une toque surmontée de longues plumes de faisan, d'un masque noir orné d'une barbe blanche très-longue, d'un large pantalon blanc, et d'une tunique verte serrée aux reins par une ceinture jaune et descendant jusqu'aux genoux; à cette tunique sont attachés, de distance en distance, de longs cordons au bout desquels pendent de gros flocons de laine blanche. Quand l'acteur se balance en cadence, toutes ces houppes accompagnent avec grâce les mouvements de son corps, et quand il se met à tournoyer, elles se dressent horizontalement, font la roue autour de l'individu, et semblent, en quelque sorte, accélérer la rapidité de ses pirouettes.

A Chassa, un des grands plaisirs de la fête est la « danse des esprits ». Une longue corde, faite avec des lanières de cuir solidement tressées ensemble, est attachée au sommet du Bouddha-La (1), et descend jusqu'au pied de la montagne. Les danseurs vont et viennent sur cette corde tendue avec

(1) Montagne située à un quart d'heure de Chassa, et couronnée d'un palais magnifique où le souverain lama a fixé sa résidence.

une agilité semblable à celle des chats ou des singes. Quelquefois on les voit au sommet étendre les bras comme pour se jeter à la nage, et se laisser couler le long de la corde avec la rapidité de la flèche.

Une des singularités des fêtes du nouvel an est une invasion de la ville par les lamas (religieux bouddhistes), le troisième jour de la première lune : ils viennent en pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé *Morou*, qui s'élève au milieu de la ville, et où s'impriment des quantités considérables d'ouvrages religieux. Toutes les portes des trois mille couvents de la province d'Ouï, qui renferment chacun plusieurs milliers de lamas, s'ouvrent à la fois : tous les religieux en sortent en foule et accourent vers la ville à pied, à cheval, sur des ânes, sur des bœufs, et portant avec eux non-seulement leurs livres de prières, mais aussi leurs instruments de cuisine. La ville est bientôt couverte sur tous les points de ces avalanches de lamas qui se précipitent de toutes les montagnes environnantes. Comme les maisons et les édifices publics sont loin de suffire pour les loger, ils élèvent de petites tentes dans les rues, sur les places et dans les champs. Pendant six jours la ville en est comme inondée : ils parcourent les rues par bandes désordonnées, criant, chantant des prières, se heurtant, se querellant, et quelquefois se livrant des batailles terribles. Les tribunaux sont fermés, les fonctionnaires se tiennent enfermés chez eux; l'action de la justice et de l'autorité est suspendue. Cette sorte de révolution annuelle dure six jours : on lui a donné le nom de Chassa-Morou.

LA POLITESSE.

QUELQUES EXEMPLES D'ANCIENNE CIVILITÉ.

« Il faut très-peu de fonds, dit la Bruyère, pour la politesse dans les manières; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. » Cette distinction n'est pas seulement ingénieuse, elle est profonde.

La Rochefoucauld a parfaitement défini la politesse de l'esprit : elle consiste, dit-il, « à penser des choses honnêtes et délicates. »

Est-il donc vrai que la politesse s'en va et que notre caractère perd chaque jour quelque chose de cette éminente qualité? C'est un propos que l'on répète souvent à nos oreilles; mais il n'est pas mieux motivé que beaucoup d'autres propos du même genre, qui vont à nier le progrès naturel de l'intelligence et des mœurs. Les observateurs sérieux, c'est-à-dire ceux qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses, apprécient autrement l'état réel de la société.

Si la politesse de l'esprit a semblé décroître, c'est la faute d'une réaction littéraire qui, proclamant le mépris de toutes les règles, a pris les écarts de son audace pour les élans du génie : le public, abusé quelque temps sur la valeur de cette nouvelle littérature, commence à ne la plus goûter. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un fait accidentel; le fait principal, c'est que l'éducation et l'instruction se répandent chaque jour davantage, et que par elles l'intelligence s'émancipe et se développe. Or le perfectionnement du goût est la conséquence nécessaire de cette émancipation. Un esprit grossier est un esprit sans culture; la délicatesse de l'esprit est une habitude de juste discernement que l'éducation et l'instruction ne donnent pas toujours, mais qui ne vient jamais sans elles.

Il n'est pas difficile de voir que la politesse des manières doit être en progrès et non pas en décadence. Qu'est-ce, en effet, que cette forme de la politesse? C'est le témoignage extérieur du respect que se doivent tous les membres de la grande famille. Or sur quoi se fonde ce respect? Sur le sentiment de l'égalité. Est-il contestable que la réforme des institutions, venant après la réforme des idées et des mœurs, ait abaissé les barrières qui tenaient les citoyens séparés, isolés les uns des autres, et les condamnaient à se traiter en ennemis naturels? Est-il contestable qu'un égal ait droit à plus de respect qu'un valet ou qu'un maître? On prétend que la politesse s'en va de nos relations : c'est une calomnie contre laquelle la réalité proteste.

Ce qui s'en va, c'est le mensonge de la politesse. Il consistait dans ce langage affecté que parlaient, au dix-huitième siècle, les précieux et les précieuses, et dont la tradition s'est conservée, avec quelques variantes, jusqu'à la fin du siècle dernier.

Il existait alors des livres de *Réponses et reparties*, qu'on mettait aux mains des jeunes gens, et qu'on leur faisait gravement réciter avant de les introduire dans le monde. Cet enseignement était une des parties de la philosophie : il avait sa place dans la morale, et en formait une section. Aujourd'hui rien ne nous semble plus étrange que ces formules consacrées de la fausse politesse.

Vous rencontrez un ami qui vous demande simplement : « Comment vous portez-vous? » Il faut lui répondre, dit un de ces livrets : « Avec plus de crainte que jamais de vous déplaire. » Ou bien : « Comme ne voulant vivre que pour vous aimer. »

Un particulier chez qui vous êtes en visite vous prie de passer le premier dans son salon; vous résistez, en disant : « Ne m'empêchez pas, je vous prie, de vous rendre les devoirs que je vous dois. » Il vous presse davantage; vous résistez encore, et vous dites : « N'insistez pas, monsieur, et gardez le pouvoir que vous avez sur moi pour une autre occasion. » Cependant votre hôte se tient toujours à la porte, vous offrant le passage, et il faut enfin céder. Vous entrez alors d'un pas rapide, en courbant la tête et en disant : « Eh bien, soit, monsieur, car je vous honore trop pour en appeler de vos ordonnances. » Ou bien : « Que cela soit ainsi; car si je ne savais pas vous obéir, je ne serais pas votre serviteur. »

Telles étaient les formules enseignées; et il y en avait bien d'autres du même genre, comme nous l'apprend un de ces catéchismes de la vieille civilité. Nous n'en faisons plus, il est vrai, aucun usage; nous sommes plus simplement polis, et l'on peut ajouter, plus sincèrement : ce n'est pas assurément un malheur.

DES RICHESSES.

La richesse est à la vertu ce que le bagage est à l'armée : le bagage est très-nécessaire, mais il embarrasse la marche, et fait perdre quelquefois l'occasion de vaincre.

Il y a plusieurs moyens d'acquérir des richesses, mais il y en a fort peu de bons. L'épargne est entre les meilleurs; encore faut-il veiller à ce qu'elle ne soit pas contraire aux bonnes œuvres et à la libéralité. BACON.

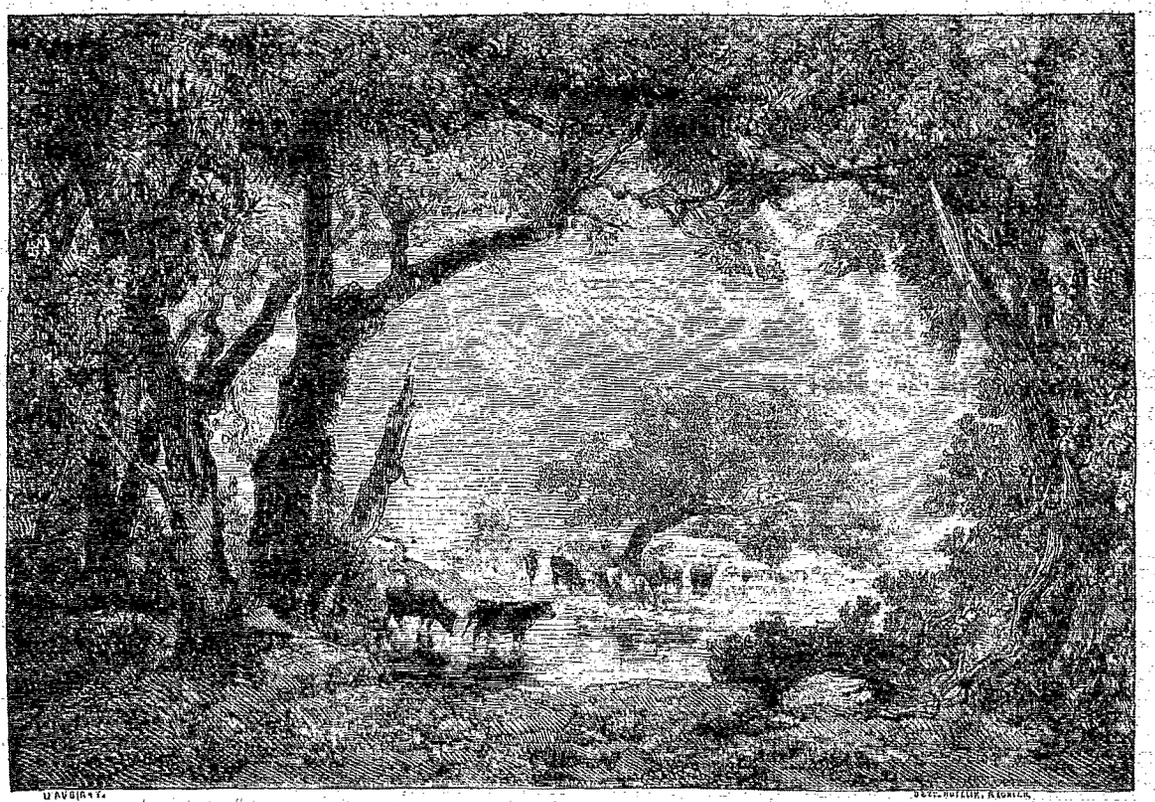
LA ZAOUIA.

La zaouïa est un établissement arabe auquel ne ressemble aucun de ceux que nous connaissons en Europe. C'est à la fois une *chapelle* qui sert de sépulture à la famille qui a fondé la zaouïa; une *mosquée* pour faire la prière en commun; une *école* où toutes les sciences sont enseignées; un *lieu d'asile* où tout homme poursuivi par la loi ou par un ennemi trouve un refuge inviolable; un *hôpital*, une *hôtellerie* où les voyageurs et les malades trouvent un gîte et des secours; un *office de publicité* où l'on raconte et où l'on écrit l'histoire des temps présents; enfin une *bibliothèque* où l'on conserve la tradition des temps passés.

E. DE NEVEU, *les Khouan*.

UN PAYSAGE, PAR M. TH. ROUSSEAU.

Deux ou trois grands arbres, une prairie qu'ils encadrent, quelques vaches au bord d'une mare, au fond le soleil qui descend derrière la mer, voilà tout le tableau. Un paysagiste, il y a trente ou quarante ans, n'eût pas entrepris de peindre une scène si simple : il eût voulu ajouter des ornements à la nature ; il lui eût fallu tout au moins bâtir un temple à Neptune au premier plan sur la droite, un aqueduc là-bas vers la gauche; puis figurer, près des vaches, une scène mythologique, le crédule Argus s'endormant d'ennui aux chansons de Mercure, ou le fils d'Alcmène traînant sur la terre les restes palpitants de Cacus, ou l'imprudente Europe entrelaçant une guirlande aux cornes du taureau ravisseur, ou la pâle Eurydice tressaillant à la morsure du serpent caché sous l'herbe émaillée de la prairie. C'est là ce que l'on appelait un paysage historique, le seul qui parût alors digne d'exercer le pinceau des maîtres. Le public avait entendu louer si exclusivement, pendant tant d'années, ce genre pompeux, qu'il ne s'habitua que peu à peu et difficile-



Salon de 1850-51. — Un Paysage, par M. Théodore Rousseau. — Dessin de Daubigny.

ment à suivre les jeunes artistes dans une voie nouvelle. Mais leur persévérance et leur talent ont enfin justifié ce que l'on considérait d'abord comme une témérité. On peut dire qu'aujourd'hui le préjugé a disparu : on rend justice à nos peintres paysagistes, et l'on reconnaît leur incontestable supériorité sur ceux de l'Empire. Ils aiment la nature sincèrement et pour elle-même ; ils l'observent avec plus de scrupule et de finesse; ils en saisissent plus habilement et plus délicatement les nuances infinies. On citerait sans doute plus d'un artiste qui, en voulant éviter la fausse grandeur d'un art de convention, est tombé dans le commun et le trivial ; plus d'un qui, par aversion du fini, s'est arrêté à l'informe ; plus d'un qui s'est égaré dans la recherche d'effets plutôt bizarres qu'agréables, plutôt propres à étonner qu'à plaire et à émouvoir. Mais, à côté de quelques exagérations, combien d'œuvres où respire un sentiment pur, vrai, profond, poétique de cette admirable nature, qui manifeste avec tant de grandeur, de charme et de diversité la puissance infinie du Créateur !

M. Théodore Rousseau est un de ceux qui, les premiers, se sont détournés des traditions trop étroites de l'ancienne école. Il a voyagé, et il s'est préparé à l'art difficile où l'appelait sa vocation par des études indépendantes et une contemplation sérieuse. Depuis longtemps il est placé à un rang élevé dans l'estime des amateurs : sa réputation s'est faite d'abord à l'écart du public; on le tenait éloigné du Salon un peu systématiquement, ce semble. En 1849, il a exposé trois tableaux : une médaille de première classe lui a été décernée. Ses confrères ont témoigné de leur considération pour son talent et pour son caractère en le nommant membre du jury pour l'admission des peintures à l'exposition de 1850. Le tableau que reproduit notre esquisse est de grande dimension : c'est une des œuvres les plus importantes de M. Rousseau ; on peut y apprécier tout ce qu'il y a de fermeté dans son dessin, de ressources dans sa couleur, surtout de vivacité et d'éclat dans sa lumière. Parmi les autres tableaux que M. Rousseau a exposés cette année, on remarque particulièrement celui qui représente un jardin potager plein d'arbres fleuris, devant une maison rustique qui se détache sur un rideau de peupliers encore sans feuilles et perdus dans la brume. L'originalité empreinte sur cette petite composition, l'élégance du dessin, la fraîcheur des tons, laissent une impression durable dans le souvenir.

UNE FAMILLE DE PÊCHEURS

(Côtes de Normandie).

Dans aucune de nos provinces maritimes la pêche n'a pris autant d'extension qu'en Normandie. Il semble que les descendants des anciens *rois de mer*, établis dans la vieille

Neustrie par Gang-Roll, n'aient pu renoncer à leur vie aventureuse sur le *bois flottant*, et qu'ils l'aient seulement transformée en une pacifique industrie. L'abondance du poisson et la proximité du marché de Paris ont d'ailleurs encouragé ces inclinations héréditaires, que des institutions particulières sont encore venues favoriser.

Sur beaucoup de points, les pêcheurs normands ne sont pas, en effet, comme ceux des autres provinces françaises, séparés d'intérêts. Ils forment des associations qui sont de véritables communes, régies par un syndic à leur choix, nommé *équoreur* (soit du mot *æquor*, parce qu'il préside aux gains apportés par la mer ; soit d'*æquari*, mettre en parts



Salon de 1850-51. — Une Famille de Pêcheurs, tableau de Tony Johannot. — Dessin de Tony Johannot.

égales, parce qu'il partage les gains entre les associés).

L'*équoreur* se trouve sur le rivage à l'arrivée des bateaux de pêche ; il reçoit le poisson, surveille la vente qui en est faite aux *marayeurs*, reçoit l'argent et en reste responsable. C'est lui qui règle toutes les affaires de l'association, qui établit les partages, accorde des crédits aux associés, gouverne leurs gains et jusqu'à leurs épargnes. Un bon *équoreur* enrichit l'association à laquelle il préside, non-seulement par son administration, mais par son autorité sur les pêcheurs sociétaires, grâce aux conseils qu'il donne et fait suivre à chacun.

Il reçoit pour salaire un pour cent dans les pêches ordinaires, moitié moins dans les grandes pêches ; mais pour ces dernières il n'a pas la responsabilité des recouvrements, qui doivent se faire, presque toujours, au loin et par intermédiaires.

Dans ces associations, les bateaux appartiennent habituellement à la communauté ; chaque pêcheur n'apporte que ses bras et un certain nombre d'engins appelés *appelets*. Les parts sont établies d'après la quantité de filets ainsi fournis. Les sociétaires ne s'embarquent point tous en même temps, mais à tour de rôle, et d'après un arrangement amical dans lequel on consulte les besoins du ménage et les affaires personnelles.

Si un des associés meurt, sa veuve reste intéressée pour le même nombre de parts que le défunt, pourvu qu'elle entretienne la même quantité d'*appelets* et qu'elle loue un homme qui puisse s'embarquer à son tour.

Les pêcheurs trop pauvres pour fournir des engins en empruntent, et peuvent ainsi participer aux bénéfices de la société.

On prélève sur chaque pêche, et avant tout partage, le septième de la recette brute ; c'est le fonds social destiné à entretenir les bateaux et à les remplacer si quelque naufrage les enlève.

Toutes ces conventions sont établies par l'usage et ne donnent lieu à aucune discussion. Fondées sur une justice naïve et sur un sentiment de fraternité sincère, elles forment un véritable code auquel personne ne pourrait se soustraire impunément. Le pêcheur qui ne remplirait point ses devoirs, qui chercherait à frustrer ses associés, ou qui voudrait décliner la décision de l'*équoreur* pour recourir aux tribunaux, se déshonorerait aux yeux de la commune et n'y trouverait plus ni sympathie, ni secours.

Le tableau dans lequel M. Tony Johannot a représenté l'intérieur d'une de ces familles de pêcheurs normands est une des œuvres les plus remarquables de cet éminent artiste : lui-même en a reproduit l'effet tout à la fois brillant et harmonieux dans le dessin que nous publions. On y reconnaît facilement la main habile déjà révélée par tant de gravures et d'eaux-fortes si recherchées des connaisseurs. Les compositions de M. Tony Johannot, que nous nous fé-

licitons de compter au nombre de nos collaborateurs, se recommandent par des qualités toutes personnelles : nous aurons plus d'une fois l'occasion de les apprécier. La grâce, un sentiment aimable, distinguent toutes ses œuvres ; et outre la finesse du trait et la liberté des tons qui donne tant de charme et de couleur à l'ensemble, nul ne sait mieux que lui appeler la lumière sur le point qu'il veut faire ressortir, et forcer le regard le plus distrait à s'y arrêter.

LA MALADETTA.

Depuis longtemps j'avais envie de voir les montagnes à la suite des premières neiges. Bien qu'il s'en fonde toujours un peu, il en reste assez pour garnir les hauteurs et les relever par le contraste avec les vallées où règne encore la végétation dans toute sa force ; et en même temps l'eau de fusion, se trouvant saisie sur les pentes par les premiers retours du froid, s'y arrête en toutes sortes de congélations que les neiges durables de l'hiver viennent bientôt recouvrir. Ce n'est ni le spectacle de l'hiver, où, les neiges voilant jusqu'aux plus basses collines, il n'y a plus de contraste ; ni celui de l'été, où, les neiges ne subsistant que sur quelques cimes culminantes, les montagnes moyennes n'ont aucune apparence qui les fasse trancher : c'est quelque chose à part, de très-brillant, mais aussi de très-fugitif, puisqu'il suffit, soit d'une nuée, soit d'un rayon, pour tout changer en un instant. Telle était la théorie que je m'étais faite, et j'avais à cœur de la vérifier à la première occasion.

Une belle fin d'octobre me la donna. Les Pyrénées se cachèrent dans les nuages et se perdirent entièrement pendant une huitaine de jours ; puis l'enveloppe se déchira et la chaîne se dessina sur le ciel comme une dentelure d'albâtre ; mais ce ne fut qu'un prélude, car dès le lendemain, le soleil faisant réaction, la neige ne parut plus sur les premières lignes qu'en filaments si ténus qu'on eût dit une damasquinure d'argent sur de l'acier bruni. Il ne me fallait qu'une reprise de froid : elle se fit, et à six heures du matin, me dirigeant sur la Maladetta, je traversai, à son débouché des montagnes, la Garonne, torrentueuse comme tous les fleuves dans leur berceau, mais déjà respectable. L'aube blanchissait l'orient, et il faisait grand jour quand, après avoir franchi une saillie qu'il contourne, je retrouvai le fleuve. Il était dès-lors en plein pays de montagnes, encaissé entre deux longues pentes qui fuyaient en perspective devant moi. Le fond de cette vallée, surtout au confluent de celle de Luchon, est d'une admirable opulence, et je me réjouissais, en en savourant pas à pas les riants tableaux, d'avoir manqué une diligence où je devais prendre place. La saison étant en retard, la campagne semblait au début de l'automne. Les prairies qui en partagent le fond avec les vignes et les maïs s'émaillaient de fleurs comme en juin, et toute la population, profitant de la beauté du jour, travaillait aux regains dont l'odeur balsamique remplissait l'air. La route était chargée d'attelages de bœufs, et je ne me lassais pas d'admirer ces robustes animaux, dont on dirait que l'espèce, plus favorisée à cet égard que celle du cheval, refuse d'admettre la laideur. La vendange restait à faire, et les deux côtés du chemin étaient garnis dans toute leur étendue de festons de pampres ployant sous les grappes. Quel aspect différent de ces maigres buissons noués à de secs échalas, qui constituent presque partout nos vignobles ! Ici les échalas sont inconnus : on plante le cep au pied d'un petit arbre droit et bien tenu, de 4 à 5 mètres de hauteur, généralement un érable ; les pampres, se développant, lui forment un surtout qui le revêt entièrement, et les branches les plus vigoureuses, passant en guirlandes d'un arbre à l'autre, constituent dans les quinconces un plafond continu de verdure, sous lequel, aux rayons tamisés du soleil, s'élèvent les maïs. Rien ne donne une plus vive impression de la fertilité des champs que ces deux puissantes végétations ainsi superposées et concurrentes. Des gerbes de fleurs, d'asters, de bengales, de dahlias, jetées çà et là comme si elles croissaient d'elles-mêmes ; d'autres bouquets plus gigantesques et non moins colorés, de peupliers, d'aunes, de frênes, de châtaigniers, les uns déjà jaunes et rouges, les autres dans toute la fermeté de leur verdure d'été, se multipliant près des habitations, leur donnaient à toutes un air d'aisance. Toutes les vingt minutes, presque régulièrement, se présentait un village, et sur les hauteurs on en distinguait encore d'autres avec de nouveaux champs, dressant les toits aigus de leurs clochers par-dessus les premières forêts. Celles-ci, déjà pleinement engagées dans l'automne, n'offraient plus que des couleurs rutilantes qui, sous l'action du soleil et de la perspective aérienne, prenaient dans le lointain des nuances si riches et si tendres qu'un peintre n'aurait osé les risquer, surtout avec le contraste du vert sombre et inflexible des sapins entassés dans les zones supérieures. Le fond de ce splendide paysage était éblouissant : les longs glaciers de Crabioules, inclinés au nord et frappés par le soleil du midi, réfléchissaient les rayons dans la direction de la vallée avec une telle vivacité, que l'œil avait peine à en soutenir l'éclat ; et je me rappelle surtout leur effet à travers le feuillage d'un magnifique bouquet de saules pleureurs, sous lequel, assis au bord du fleuve, je me complaisais à rassembler nonchalamment dans un même regard les beautés étagées des trois saisons.

C'est au milieu de ces enchantements que j'atteignis Luchon : depuis longtemps tous les baigneurs s'étaient enfuis ; la ville, avec ses grandes lignes d'hôtels, maintenant silencieux, privés de vie, portes et fenêtres fermées, enveloppée par les grands arbres qui l'ombragent au dedans et au dehors, ressemblait au palais mystérieux de la Belle au bois dormant. J'en sortis le lendemain au soleil levant, sur un poney de la montagne, me dirigeant vers le col de Venasque, où l'on m'avait assuré que je trouverais encore libre passage. La vallée, à demi barrée par un monticule que surmonte une tour carrée, bâtie, à ce que l'on dit, par les Maures, se roidit promptement et se resserre. On perd presque tout de suite de vue les champs et les prairies, et l'on entre dans une magnifique futaie de hêtres, de sapins et d'ifs séculaires, qui garnit les flancs abrupts de la vallée aussi longtemps que les lois de la végétation lui permettent d'aller. Elle expire à deux heures de Luchon, aux abords d'une pauvre station connue sous le vieux nom d'Hospice, où les voyageurs trouvent en tout temps, outre l'abri, le pain, le vin et le feu. Lorsque l'hospitalier, chassé par les excès de l'hiver, redescend à Luchon, il laisse la porte ouverte et la salle garnie : les passants prennent ce qu'ils veulent et en déposent le prix sur la table ; dette sacrée et à laquelle nul ne manque.

C'est à cette station que commence à proprement dire le passage. Elle est dominée par une cime très-élevée, taillée en obélisque, et qui semble dominer toutes les autres : on la nomme la Pique. A droite s'ouvre la gorge qui aboutit au port de Venasque ; à gauche, celle qui monte à la Picade : celle-ci se contourne, et son extrémité est masquée par la Pique ; mais la première se découvre jusqu'à son sommet, qui est à trois heures et qui semble à deux pas. Je m'étais proposé de déboucher de ce côté sur la Maladetta ; mais l'hospitalier me prévint que je n'y réussirais probablement pas avec mon cheval : des muletiers qui avaient tenté de passer l'avant-veille s'étaient vus contraints par la glace à y renoncer. Il n'en coûtait pas beaucoup d'essayer encore, et je priai un pasteur aragonais qui se trouvait là de prendre sa hache et de venir avec moi.

Les premières rampes ne nous offrirent aucune difficulté. Nous quittions rapidement l'automne de la forêt pour entrer dans l'hiver des régions supérieures. La terre durcie par la gelée, le gazon brûlé et saupoudré par une poussière de neige balayée des hauteurs, çà et là quelques buissons de hêtres rabougris et dépouillés de feuilles, pas un brin de verdure,

pas un petit oiseau, une bise glaciale qui nous gerçait les mains et le visage : voilà nos premiers pas. Mon Aragonais, en culotte courte, bas blancs, sandales, bras de chemise, avec un bandeau sur le front pour toute coiffure, rendait le climat plus saisissant encore par le contraste. Après une heure et demie à travers ces frimas, arrivés à la première ligne d'escarpements, nous vîmes l'obstacle. Les filets d'eau qui glissent sur les rochers s'y étaient gelés, et, ne discontinuant pourtant pas de suinter du sein des fissures, avaient revêtu les parois, du haut en bas, d'un véritable manteau de glace. On eût dit une coulée de cristal sur un fond de marbre noir. Quelques dentelures entièrement nues, décorées seulement de rubans de neige arrêtés dans les stries ; ailleurs des masses en surplomb, chargées à leur partie inférieure de pendentifs gigantesques ; parmi tout cela, de petites cascades toujours en mouvement, et dessinant sur la pierre humectée des lignes d'un noir intense, formaient des complications qui relevaient encore la magnificence de ce spectacle, éclairé par-derrière et brillant sur ses arêtes de feux brisés et miroitants. Jamais je n'avais vu les montagnes dans une telle toilette. Des infiltrations à peine sensibles pendant la belle saison étaient maintenant admises, par l'effet de l'entassement de leurs eaux, à faire figure dans l'ornementation générale. Malheureusement, dans un tel concours, l'humble sentier lui-même avait reçu sa part d'écharpes et de festons. La hache de mon compagnon commença bien à y tailler quelques entames qui permettaient aux fers de mon cheval de se poser ; mais nous reconnûmes bientôt que les revêtements étaient trop étendus et trop multipliés pour ne pas nous donner beaucoup plus de travail que nous n'étions décidés à en faire. Je troquai donc ma monture pour le bâton ferré du pasteur, et je continuai ma course en fantassin.

Il y avait dans le sentier ou dans ses alentours tant de pierres éboulées présentant toujours quelque angle sûr, que l'ascension n'avait ni difficulté ni péril. Aussi, sans la tentation d'ouvrir à chaque pas mon album pour tâcher d'y fixer, au moins par quelques traits, le souvenir de tant d'accidents curieux, ce passage eût-il été bientôt franchi. Sur les plateaux inclinés qui le dominent, le spectacle, devenu moins varié, offrait, en revanche, un caractère encore plus grandiose. La neige formait dans le fond de la gorge, large de trois ou quatre cents pas, des champs étendus sous lesquels s'ensevelissait le sentier. A droite et à gauche, des masses schisteuses de couleur sombre, à stratification presque verticale, venant au jour par leur tranche, se dressaient comme d'effroyables murailles, couronnées, à un millier de mètres de hauteur, par toutes sortes de dents, d'aiguilles et de crénelures. De ces sommets descendaient avec une régularité sévère, jusque dans la gorge, de longues bandes de neige intercalées dans les sillons de la roche, et quelques chutes d'eau, tombant sur des parois trop roides pour supporter la neige, demeuraient en évidence, bordées ou à demi recouvertes de congélations énormes. On eût dit les montagnes du Groënland ou du Spitzberg. Aux abords de l'ouverture du col, la nature polaire se montrait encore plus vive. Quatre petits lacs d'un vert sombre et transparent, complétement entourés de longs talus de neige ; de temps en temps quelques amas de cette neige se détachant pour rouler en avalanches jusque dans l'eau, où ils flottaient quelque temps avant de s'y fondre ; des pointes noires, chargées de lichens gris et jaunes, perçant çà et là le linceul ; nul autre lointain que des sommets ; au pied des escarpements qui ferment l'enceinte, un sentier se dissimulant entre les éboulis et venant donner dans un corridor tortueux, de deux à trois mètres de large, qui constitue le passage ; et, pour couronner le tableau, ce ciel d'un bleu violacé qui dénote les altitudes supérieures : voilà le lieu où je fis mes adieux au territoire de France.

J'avais entièrement perdu de vue l'hospice et les talus gazonnés qui lui succèdent : un dernier effort du regard m'avait à peine permis de distinguer dans le fond de l'abîme mon cheval qui, suivi du pasteur, finissait d'en descendre en tournoyant les rampes inférieures. Le plateau des lacs, avec son âpre entourage, m'interceptait l'horizon, sauf dans la direction de la vallée, où je voyais les montagnes s'élever encore par-dessus les plans de neige. Nul vestige de l'homme. Un aigle croisait d'un bord à l'autre au-dessus de ma tête. Il était assez rapproché pour me laisser distinguer tous les détails de sa sauvage personne : ses larges ailes rousses, ses serres contractées sous la poitrine, son mouvement de tête scrutateur de droite à gauche. « Va, lui disais-je, écumeur des airs, barre tant qu'il te plaira ce chemin ; tu as mal choisi ton poste, et je te souhaite d'y demeurer encore ! » J'avais aperçu, en effet, de l'hospice, trois ou quatre vols de ramiers qui, chassés par la saison, effectuaient leur passage en Espagne ; mais au lieu de donner dans le col de Venasque, à la vérité moins élevé, mais plus effrayant par sa sévérité pour ces timides habitués de nos bois, ils se dirigeaient vers la Picade, où quelques derniers arbres, leur seule défense contre les puissantes envergures, les encourageaient à passer en leur offrant des conditions meilleures. Ces pauvres oiseaux n'en étaient pas moins dans une agitation terrible : tantôt ils s'élevaient avec une apparence de résolution, puis tout à coup, comme saisis d'un vertige, ils se rabattaient en désordre sur les arbres, pour recommencer bientôt le même manége. Ils arrivaient peut-être à découvrir, dans leur ascension, quelque autre aigle en embuscade, dont celui qui croisait au-dessus de moi n'eût été que le compère ; mais le seul effet de la nature, qui dans les hauteurs les frappait de tous les traits de cet hiver dont la seule prévision les faisait fuir d'instinct vers le midi, suffisait bien pour expliquer leur épouvante. « Peut-être, me disais-je, quelques-uns d'entre eux étaient-ils, il n'y a encore que quelques jours, les hôtes de nos beaux marronniers des Tuileries ; hôtes bien admirés et bien fêtés, nourris des gâteaux émiettés devant eux par ces charmants enfants au milieu desquels ils voltigent si familièrement et si à l'aise ! »

Tout en me retournant de temps en temps pour suivre les évolutions de mon aigle, je continuais ma montée sur la neige dans la réflexion sur cette loi si inconcevable de la nature, à qui il a plu de fonder l'existence d'une partie de ses créatures sur l'assassinat de l'autre. Le paysage atroce qui m'entourait, digne de servir de cadre à un Prométhée sur le Caucase, ajoutait son impression à mes pensées, quand j'aperçus tout à coup, à quelques pas devant moi, une empreinte sur la neige. Elle était si longue que je fus tenté, à première vue, de la prendre pour celle d'un ours ; mais j'eus bientôt reconnu celle d'un énorme loup, légèrement allongée par le glissement. Cette vilaine bête, comme je l'appris en poursuivant ma promenade, aurait pu me servir de guide. Elle avait monté droit jusqu'aux lacs, dont elle avait exploré le tour comme pour y dépister quelque chamois ; puis elle s'était engagée en connaisseur dans l'étroit corridor du col, d'où elle était descendue en Aragon du côté de Venasque, jusqu'à une distance que j'ignore ; mais je retrouvai, sur le flanc de la Maladetta, cette même trace remontante, et de là dans le passage de la Picade, par où elle redescendait en Catalogne où je ne la suivis pas. Sur ces dernières hauteurs, on voyait sur la neige, en caractères très-lisibles, que le loup avait fait fuir une couple de renards qui y étaient venus, de leur côté, pour y surprendre sans doute une compagnie de perdrix blanches que j'avais effarouchées de loin et dont je ramassai, près d'un emplacement tout piétiné, quelques belles plumes. Comme il y avait encore beaucoup de brebis dans les environs de l'hospice, je me doutai bien que messire le loup y était allé faire dans la nuit quelque coup, et je n'eus plus d'incertitude à cet égard, lorsqu'en revenant j'aperçus le chien de garde qui, au lieu de me faire accueil par ses hurlements, filait en silence avec une mine piteuse, traînant la patte, et la queue convulsivement serrée entre les

jambes. « Malheureux, lui dis-je, tu m'as bien l'air d'un vaincu ! » Effectivement, le fermier de l'hospice me raconta qu'après mon départ, on avait découvert qu'il y avait eu dans la nuit six brebis de tuées, quatre à lui et deux au forestier. On venait de les rapporter pour les saler; car il faut savoir qu'ici, en général, le loup, contrairement au proverbe, ne mange pas les brebis : il les éventre, puis, après avoir écarté, avec ses dents et ses pattes, les intestins, il leur prend le foie tout trempé de sang. C'est un morceau plus tendre et qui lui agrée mieux que tout le reste. C'est ce qui justifie ses dégâts : six foies de mouton pour le déjeuner d'un tel seigneur, assurément il n'y a rien de trop !

Comme je faisais reproche en plaisantant au forestier, à lui chasseur par profession et par devoir, d'avoir laissé croquer impunément ses brebis : « Ah ! monsieur, me dit-il, si ç'avait été un ours ! » On ne le devinerait peut-être pas, mais il est infiniment plus aisé de se défaire d'un ours que d'un loup. L'ours est, au fond, de bonne pâte : si on le tracasse dans le canton où il réside, ou s'il n'y trouve plus une pâture suffisante, il se transporte avec bonhomie dans un autre où il prend ses quartiers; et s'il lui arrive, de temps à autre, d'y enlever quelque brebis, il la mange en conscience et ne la gaspille pas. Loin de mener une vie de vagabond, il fait élection de domicile, et une fois qu'on sait où il demeure, on est toujours sûr de le trouver chez lui. Aussi, malgré l'autorité si accréditée de la fable, peut-on dire qu'il n'y a réellement que peu de légèreté à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Mais pour messire le loup, c'est une autre affaire. Il est monté sur d'autres jambes que son compère, et il en profite. On ne sait jamais où il est, et il n'y a pas à s'embusquer pour l'attendre, car on y perdrait sa peine. En brigand émérite, il fait son coup, se sauve à trente lieues, et ne revient pas. Au mois d'août, il y avait eu, en une seule nuit, quinze brebis d'éventrées : on avait fait une battue générale, on s'était mis à l'affût aux meilleurs endroits, on avait acheté un nouveau chien; plus de nouvelles du maraudeur; on n'y pensait plus, et puis tout à coup : « Au loup ! au loup !... » Mais il n'est déjà plus temps.

Je crains que mon loup ne m'ait mené trop loin, d'autant que son histoire n'est pas le meilleur épisode de ma journée. De celui-ci je ne dirai que deux mots, car chacun partagera tout de suite ma compassion et mon plaisir. Je m'étais assis sur un quartier de roc, les pieds dans la neige, et je procédais à un déjeuner bien gagné, quand un murmure lointain de voix humaines, descendant sur ma tête, vint me frapper : dans des solitudes effroyables comme celle dont il s'agit, c'est un son qui ne touche jamais l'oreille sans faire vibrer le cœur. Après quelques minutes, les survenants parurent enfin : c'étaient trois Espagnoles, trois pauvres femmes, deux déjà vieilles, et en avant, les pieds nus sur cette glace, une gentille enfant de douze ans. Je mourais d'envie de les voir auprès de moi. Elles passèrent noblement, sans sollicitation ni convoitise, et ce ne fut que sur ma demande que la petite m'avoua qu'elles étaient toutes à jeun depuis le grand matin et commençaient à souffrir. Je les comblai, car je ne sais quel bon génie m'avait inspiré de me charger d'un déjeuner copieux, et j'eus la satisfaction vraiment intense de les voir prendre place à une cinquantaine de mètres au-dessous de mon rocher, et m'animer ce désert en y *déjeunant* avec moi.

La fin à la prochaine livraison.

C'était un samedi soir. Le fermier Simon venait de rentrer un chariot de foin; il avait lui-même dételé les chevaux et les avait conduits à l'écurie; ses petits enfants, accourus au-devant de lui, avaient saisi son fouet, et portaient la blouse et le chapeau qu'il venait d'ôter. Précédé de cette troupe joyeuse, il s'était assis sur un banc de pierre, près d'une table placée à l'ombre d'un vieux hêtre qui étendait ses branches sur la porte de la cour. La bonne Marguerite, sa femme, avait posé sur la table un pot de cidre bien frais et une miche de pain cuit par elle. Le père, la mère, les enfants, formaient un groupe animé, plein de vie, de joie et de santé.

Un étranger vint à passer; il s'arrêta, et, saluant Simon, il lui demanda la permission de s'asseoir auprès de lui pour se reposer pendant quelques instants. La place lui fut offerte de bon cœur, avec sa part au modeste repas de la famille.

— Votre gaieté m'étonne, dit l'étranger; vous avez des journées fatigantes, des récoltes incertaines, de gros fermages à payer, des enfants à nourrir et à élever.

— C'est vrai, répondit Simon; mais quand j'ai employé mes heures et mes forces au travail, quand j'ai fait aussi bien que je peux, quand je trouve, en revenant des champs, les soins de ma femme et les caresses de mes enfants, comment donc ne serais-je pas content ?

GRUN, *Récits et pensées.*

MARGARET FINCH.

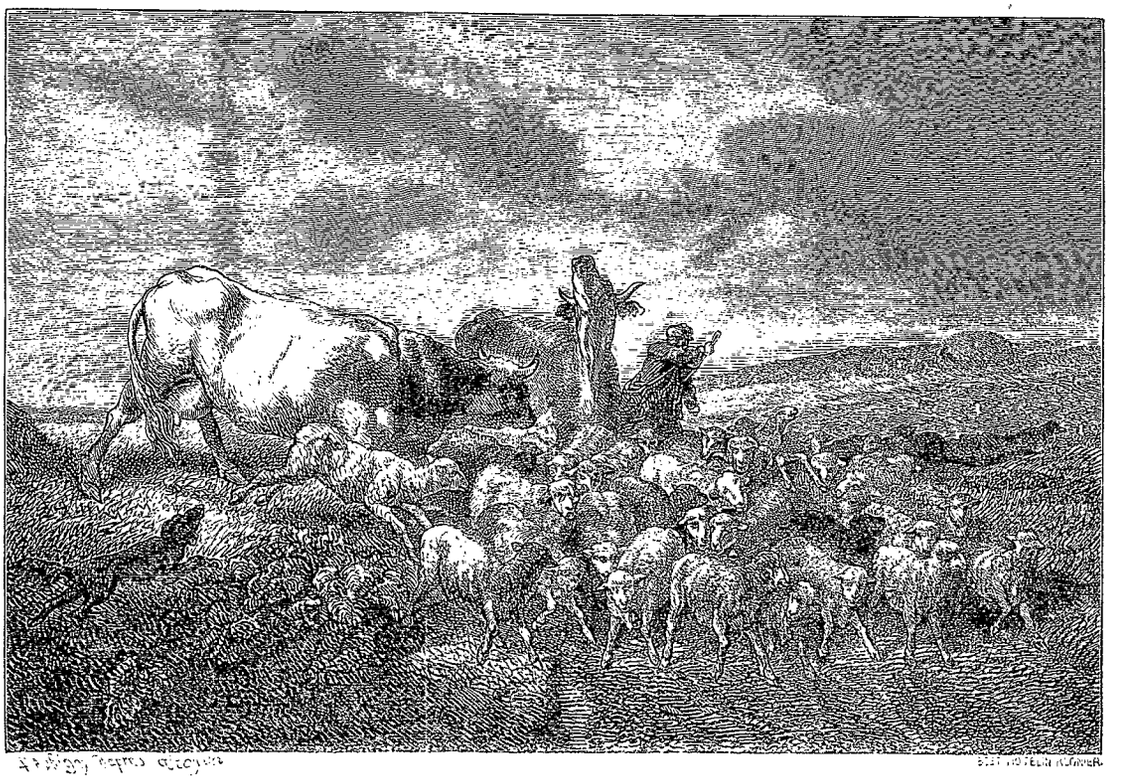
Il n'est pas rare de rencontrer dans la littérature anglaise des allusions à *Margaret Finch*. Cette femme appartenait à la race mystérieuse des malheureux qu'on appelle *Bohémiens* en France et *Gipsies* en Angleterre (voy., sur les Bohémiens, la Table décennale). Elle était née à Sutton, dans le comté de Kent, en 1631. Pendant plus de quatre-vingts ans, elle parcourut les îles Britanniques en disant la bonne aventure. Les Gipsies du royaume l'avaient choisie pour leur reine. Arrivée à l'extrême vieillesse, elle fixa sa résidence à Norwood, dans un creux de rocher. Là, nuit et jour, elle restait assise sur terre, le menton appuyé sur les genoux, fumant et ne prenant presque aucune nourriture. Du reste, son indigence était volontaire et, pour ainsi dire, affaire de goût et d'habitude; elle aurait été riche si elle l'avait voulu : en effet, sa



Margaret Finch, reine des Gipsies.

célébrité de sorcière, son titre de reine, sa bizarrerie, attiraient vers sa caverne un nombre extraordinaire de visiteurs, qui presque tous étaient disposés à lui laisser des marques de leur générosité; mais elle était sans ambition. Dans l'étrange posture qu'elle avait adoptée, ses nerfs se roidirent, en sorte qu'un moment arriva où il lui devint impossible de se lever : elle mourut ainsi, en 1740, à l'âge de cent neuf ans. On l'ensevelit dans une petite boîte carrée que l'on transporta avec cérémonie à Beckenham, dans le comté de Kent; un sermon fut prononcé au bord de sa tombe, en présence d'un concours immense de peuple.

SUR LA PEINTURE D'ANIMAUX.



Salon de 1850-51. — Paysage et animaux, par Troyon. — Dessin de Daubigny.

« On pourrait faire un genre à part de *la peinture d'animaux*, dit un auteur de notre temps (1), si plusieurs habiles peintres d'histoire, tels que Rubens et Schneder, n'avaient prouvé que les études, dont le but est de représenter habituellement l'homme, conduisent également à bien peindre les animaux. » Par suite de ce raisonnement, on n'admettrait pas davantage, comme genres à part, le *portrait* et même le *paysage*. Les grands peintres d'histoire, tels que Poussin, n'ont-ils pas, en effet, excellé aussi dans ces autres genres? Mais sérieusement il n'existe point de motifs pour refuser de reconnaître comme genre une partie importante de l'art qui exige des études spéciales, longues, difficiles, et qui a suffi à de grandes renommées. Au dernier siècle, quelques critiques admettaient neuf genres ainsi classés (2) : Histoire, — Batailles, — Marine, — Portrait, — Architecture, — Décoration, — Animaux, — Paysage, — Fleurs. Était-ce au hasard que l'on établissait cet ordre, et que l'on plaçait l'Histoire et les Batailles au premier rang, les Animaux, le Paysage et les Fleurs au dernier? Si l'on observe de près, il paraît que ce n'était point là une classification purement arbitraire. Les premiers genres seuls étaient nobles et relevaient ceux qui les cultivaient. « Un homme qui ne peint que des bêtes et non des hommes est trop peu pour la fille d'un architecte, » répondait Nicolas Balkenede au modeste Paul Potter, qui implorait de lui la faveur de devenir son gendre. « Otez-moi ces magots! » s'écriait Louis XIV avec un sentiment de dignité blessé, à la vue de quelques chefs-d'œuvre de Téniers qu'on avait exposés dans son palais, près des allégories pompeuses de Lebrun et des batailles de Van der Meulen. Un habile écrivain de nos jours semble s'être proposé de commenter et justifier ce dédain du grand roi dans le passage suivant : « Ce n'est pas de la verdure, ce ne sont pas des arbres ou des hameaux qui doivent contribuer à l'embellissement intérieur des palais; la peinture historique rentre bien mieux dans le domaine des chefs de nations successeurs des héros du drame; c'est à eux d'en avoir la représentation sous les yeux pour y puiser de salutaires documents. Quant à nous, simples citoyens, qu'il nous soit donné de reposer notre vue sur de modestes paysages, doux charme de nos loisirs, et presque toujours dernier but de nos travaux (1) ! »

Ces distinctions paraîtraient singulières aujourd'hui. Ce que l'on cherche avant tout dans l'œuvre de l'artiste, quelque genre qu'il traite, c'est une expression vraie, sincère, belle, puissante, de la vie qui anime, non pas l'homme seulement, mais la création tout entière. La France, qui place au premier rang de ses écrivains, à côté de Corneille et de Racine, un simple poëte d'animaux et de paysage, Jean la Fontaine, est prête à associer dans son admiration pour Poussin et Lesueur, l'artiste qui révélera un génie véritable dans le genre où nos compatriotes Desportes, Oudry, Loutherbourg ont déjà fait preuve d'un talent si supérieur. Devant les *Moissonneurs* de Léopold Robert, l'impression qui saisit et élève l'âme vient tout à la fois des hommes, des animaux, du paysage. Au dernier salon, *le Labourage*, de mademoiselle Rosa Bonheur, a réuni le suffrage des amateurs et du public : on se sentait attiré, retenu, intéressé par cette scène d'ailleurs si commune; on aimait à regarder longtemps cette riche et belle terre toute fraîche, ces bœufs intelligents et vigoureux, animés au travail par la parole et l'aiguillon du laboureur. Au milieu des agitations de la vie parisienne, ces spectacles ordinaires de la nature gonflent la poitrine et en font exhaler un soupir; on se souvient, on regrette, on désire, on voudrait être là, on y rêve, on s'y croit transporté; ce sont quelques instants de bonheur que l'on doit

(1) Encyclopédie portative, PEINTURE.
(2) Almanach pittoresque, par Hébert.

(1) Kératry, Lettres sur le Salon de 1819.

au peintre lorsque son talent est sérieux et vrai. Cette année, plusieurs de ces scènes des champs se partagent la curiosité et l'approbation : aucune ne nous a paru supérieure à celle dont nous donnons l'esquisse. M. Troyon est un de nos meilleurs paysagistes. Il y a quelques années, il s'est produit aux expositions du Louvre avec une hardiesse de style qui a étonné d'abord, et a été ensuite généralement applaudie, parce qu'elle se fonde sur une originalité réelle, sur des effets choisis, mais naturels, sur une remarquable puissance de coloris. Ce n'est pas abandonner le paysage que peindre les animaux. Les qualités qui ont commencé la réputation de M. Troyon ne peuvent que le soutenir dans ses nouvelles études. En contemplant les bois, les prés, les horizons, le paysagiste a dû rencontrer maintes fois des épisodes semblables à celui que nous montre son tableau : Au loin des bœufs ramenant un chariot plein de foin; sur le premier plan, des vaches qui s'emportent et se ruent brutalement sur de pauvres brebis effarées; le pâtre courroucé qui rappelle un peu rudement les deux commères à la politesse; le chien, sergent du pâtre, qui s'élance pour défendre la plèbe opprimée et rétablir l'ordre troublé. Notre gravure indique les traits principaux de cette émeute rustique : ce qu'elle ne peut exprimer, c'est la vive et chaude lumière se jouant sur ces belles vaches et les détachant avec éclat du ciel que, par opposition sans doute, le peintre a fait un peu lourd et terne. Le souffle de la nature anime toute cette toile, et cette campagne, ce troupeau, ont le don d'éveiller un sentiment de poésie chez le spectateur, que plus d'une bataille et d'une réminiscence mythologique du salon laissent prosaïque et froid.

QUELQUES EFFETS SINGULIERS DU SON.

EXPÉRIENCES.

Influence du son des cloches sur la hauteur du baromètre. — « Pendant mon séjour à Bruxelles en 1773 et 1774, il me vint à l'esprit que l'on n'avait encore signalé, au moins à ma connaissance, aucun effet produit par le son sur le baromètre, et qu'on n'avait pas même proposé de moyen de s'assurer si cet instrument était susceptible d'être sensiblement affecté par les vibrations que cause dans l'air la percussion d'un corps sonore. Je pensai que cette idée valait la peine d'être suivie, et je fus bientôt en possession des moyens les plus propres à faire des expériences décisives.

» Le son d'une très-grosse cloche me sembla le moyen le plus puissant, en même temps qu'il permet de s'approcher avec la plus grande sécurité et qu'il est aisé à observer. Une explosion d'artillerie, outre le désagrément de la fumée et le danger du recul, pouvait donner lieu à une objection : c'est que la production subite d'une vapeur élastique et chaude était de nature à produire une altération instantanée et indépendante du son dans l'état de l'atmosphère, et qu'elle entraînerait inévitablement dans de très-graves erreurs.

» Quiconque a été dans les Pays-Bas doit savoir que des cloches énormes et nombreuses y font l'orgueil des églises, et qu'à toutes les grandes fêtes on les sonne à pleine volée. La grosse cloche de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, pèse, m'a-t-on dit, seize mille livres (environ 8 000 kilogrammes), et je résolus de m'en servir pour mes expériences.

» On ne pouvait faire que deux objections contre le résultat de cette épreuve : l'une, c'est que le mouvement de la cloche pouvait causer dans les murs de l'édifice une vibration qui empêcherait de maintenir le baromètre dans un état de repos; l'autre, c'est que l'ébranlement d'une si forte masse, mue avec tant de vitesse, pouvait être par lui-même, en agissant sur l'air, une cause d'oscillations barométriques tout à fait indépendante du son.

» La force des murs du clocher et le mode de suspension de la cloche, qui était contenue dans un châssis en charpente appuyé sur une forte voûte et totalement indépendant des murs du clocher, suffisaient pour prévenir la première objection; mais la manière de sonner la cloche fournissait heureusement la réponse la plus complète et la plus satisfaisante à la seconde comme à la première.

» Comme il fallait déterminer la sonnerie à toute volée en un instant, à un signal donné d'en bas, il était nécessaire de la mettre en mouvement quelque temps auparavant; et pendant tout ce temps le battant était fixé à une des parois par un fort bâton placé en travers de l'ouverture de la cloche, et qui, au signal donné, était retiré subitement par une personne placée dans ce but. Si pendant cette première période le baromètre n'éprouvait aucune variation, il devenait tout à fait certain que le mouvement qu'on y remarquerait après serait entièrement causé par les vibrations sonores... »

Telles sont les explications préliminaires d'une expérience fort curieuse que fit, dans le siècle dernier, sir Henri Englefield, membre de la Société royale de Londres. Il était indispensable de traduire littéralement le texte de l'auteur jusqu'ici, pour bien faire comprendre le but et la difficulté de l'expérience; il suffira maintenant d'en faire connaître les résultats.

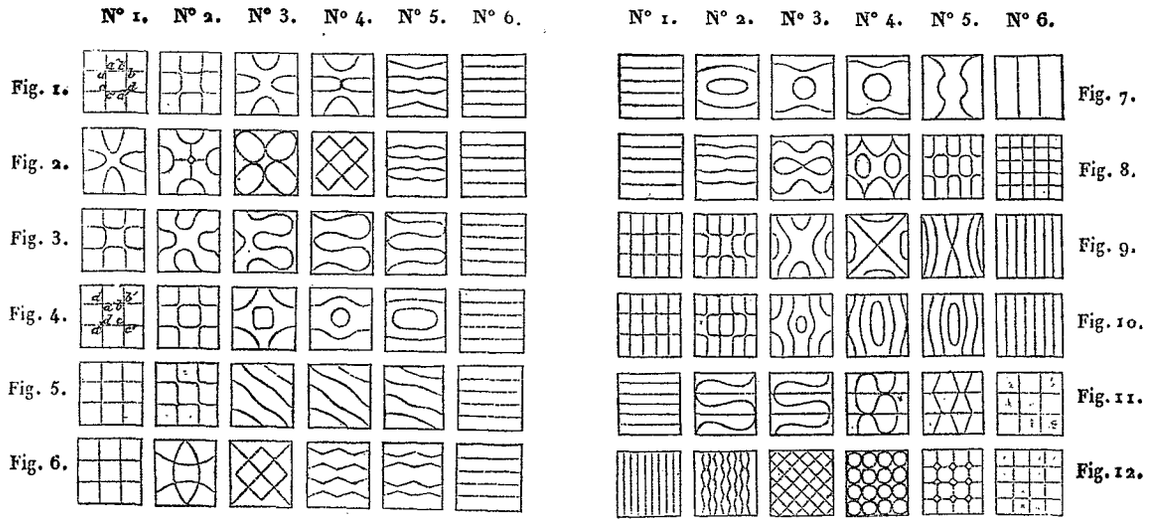
Un baromètre de Ramsden ayant été fixé dans l'embrasure d'une fenêtre de la tour nord-ouest de Sainte-Gudule, à un peu moins de 7 pieds (2 mètres environ) du bord de la cloche, on mit la cloche en plein mouvement, le battant attaché : le mercure se maintint dans le baromètre à la même hauteur, sans éprouver la plus légère altération. Mais dès qu'on eut lâché le battant, le mercure commença à monter, et prit un mouvement d'oscillation qui dura pendant tout le temps que la cloche sonna. L'amplitude de l'oscillation varia de 6 millièmes à 10 millièmes de pouce anglais (de 152 à 254 millièmes de millimètres).

Vibrations des membranes. Lignes nodales de Chladni et de Savart. — Le phénomène des vibrations pour ainsi dire sympathiques qui se manifestent à proximité des corps émettant un son, est très-général, et les oscillations barométriques dont il vient d'être question n'en sont qu'une manifestation particulière, dont la constatation est difficile et exige des observations délicates. Mais il y a un moyen très-simple de mettre en lumière ces vibrations, moyen dû à feu Savart, l'un de nos plus ingénieux physiciens. Ce moyen consiste tout simplement à tendre sur un cadre de bois ou sur l'ouverture d'une cloche de verre une membrane formée par du papier, du parchemin, ou mieux par de la baudruche très-souple et très-égale. On a préalablement mouillé la membrane, que l'on a collée, par ses bords, toute humide encore. Lorsqu'elle est sèche, elle s'étend. Pour l'ébranler, on en approche à quelque distance un timbre vibrant, ou un tuyau d'orgue dont le son est plein et soutenu : dès que le son se fait entendre, la membrane vibre comme si elle était directement ébranlée. Mais ces vibrations elles-mêmes donnent lieu à une série de phénomènes des plus singuliers, qui, découverts d'abord, vers le commencement de ce siècle, par l'Allemand Chladni, ont été développés et étudiés par Savart. Si la membrane a été préalablement saupoudrée d'une poussière très-fine, de lycopode, par exemple, les grains de cette poussière sautillent sur sa surface et s'accumulent suivant certaines lignes régulières qui indiquent les portions où la membrane reste en repos. Ces lignes portent le nom de *lignes nodales*. Les figures qu'elles affectent sont extrêmement variées; elles dépendent de la tension de la membrane et de l'acuité du son qui la frappe.

Les figures 1 à 12 représentent, d'après Savart, plusieurs transitions obtenues, avec une même tension de la membrane, par des suites de sons différentes, transitions qu'il a analysées de la manière suivante.

Pour plus de simplicité, il suppose qu'on ait d'abord obtenu une figure composée de lignes nodales rectilignes qui se coupent rectangulairement, et il examine par quel chemin

cette figure peut passer à une autre, composée simplement de lignes parallèles. Si, par exemple, on est parvenu à produire le mode de division représenté par le numéro 1 de la figure 1, la tension de la membrane restant constante et le son devenant un peu plus aigu, il pourra arriver que les angles opposés au sommet en *aa'*, *bb'*, *cc'*, *dd'*, se désunissent comme dans le numéro 2, qui prendra peu à peu l'aspect des numéros 3, 4 et 5, à mesure que le son montera, et enfin celui du numéro 6, composé seulement de quatre droites parallèles. Mais ce moyen de passer du premier mode de division à celui du numéro 6, par cette première espèce de séparation des angles, n'est pas le seul que puisse employer la membrane : les figures 2 et 3 présentent des exemples de transformations différentes par lesquelles



Accumulation des grains de poussière le long des lignes nodales (expériences de Savart).

passent les lignes nodales pour en arriver aux quatre lignes parallèles. Il peut aussi arriver que les angles opposés en *a* et *a'*, *b* et *b'*, *c* et *c'*, *d* et *d'* (fig. 4), soient ceux qui se divisent d'abord, et que la figure tracée sur le sable prenne successivement l'aspect des numéros 2, 3, 4, 5 et 6 ; ou bien que cette division ait lieu comme dans le numéro 2 de la figure 5, ce qui produira encore de nouvelles modifications dans les figures successives qui conduiront à quatre lignes parallèles. Enfin il pourra même se faire que les angles opposés ne se divisent pas, comme dans le numéro 2 de la figure 6, qui passe au numéro 6 par de simples inflexions des lignes droites en sens contraire.

Maintenant, quatre lignes parallèles peuvent passer à d'autres nombres de lignes parallèles ou dirigées rectangulairement : la figure 7 présente une transformation de ce mode de division à deux lignes nodales parallèles, et la figure 8 un passage du même mode de division à quatre lignes également parallèles, mais coupées rectangulairement par quatre autres droites.

En général, quand on part d'une figure composée de lignes qui se coupent rectangulairement, le caractère des modifications successives dépend de la manière dont les angles opposés au sommet se désunissent : c'est ce qu'on peut voir avec beaucoup de netteté dans la plupart des figures précédentes, et aussi dans les figures 9 et 10. Au contraire, si l'on part des lignes parallèles, on peut dire, en général, que le caractère des modifications dépend des inflexions diverses que ces lignes peuvent affecter ; et de toutes les modifications auxquelles les lignes droites peuvent donner naissance, il n'en est point qui offrent des phénomènes plus réguliers que ceux qui résultent des inflexions alternatives que ces lignes peuvent d'abord prendre, selon qu'il se présente deux courbures dans un sens et une dans l'autre, ou trois dans un sens et deux dans l'autre, etc. On en voit des exemples remarquables figures 11 et 12.

Les lignes nodales se manifestent sur des plaques rigides aussi bien que sur des membranes ; c'est même sur des plaques de ce genre qu'elles ont été d'abord découvertes par Chladni, qui rend compte en ces termes de sa découverte :

« En faisant, en 1785, beaucoup d'expériences très-imparfaites, j'avais observé qu'une plaque de verre ou de métal donnait des sons différents lorsqu'elle était serrée et frappée dans des endroits différents ; mais je ne trouvais nulle part des renseignements sur la nature de ces manières de vibrer. Les journaux avaient donné dans ce temps-là des notices sur un instrument de musique fait en Italie par l'abbé Mazzocchi, et consistant en des cloches auxquelles il appliquait un ou deux archets de violon ; ce qui me fit concevoir l'idée de me servir aussi d'un archet pour examiner les vibrations de différents corps sonores. Lorsque j'appliquais l'archet à une plaque ronde de cuivre jaune fixée dans son milieu, elle rendait des sons différents..... Mais la nature des mouvements auxquels ces sons correspondaient, et les moyens de produire chacun de ces mouvements à volonté, m'étaient encore inconnus. Les expériences sur les figures électriques qui se forment sur une plaque de résine saupoudrée, découvertes et publiées par Lichtenberg, me firent présumer que les différents mouvements vibratoires d'une plaque sonore devraient aussi offrir des apparences différentes si l'on répandait sur la surface un peu de sable ou une autre matière semblable. En me servant de ce moyen, la première figure qui se présenta à mes yeux, sur une plaque ronde, ressemblait à une étoile à dix ou douze rayons (à peu près comme la

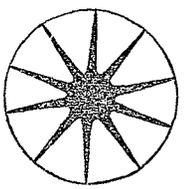


Fig. 13. Première figure des lignes nodales observée par Chladni en 1787.

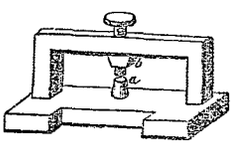


Fig. 14. Pince à tenir les plaques pour reproduire des lignes nodales.

figure 13)... Qu'on juge de mon étonnement en voyant ce phénomène que personne n'avait encore observé... » La pre-

mière publication de Chladni sur cet intéressant sujet parut en allemand, à Leipzig, en 1787.

Pour faire vibrer des plaques, on peut employer la pince représentée par la figure 14, après l'avoir fixée très-solidement sur un établi; la plaque est saisie entre le cylindre *a* et la vis *b*, qui se terminent l'un et l'autre par un morceau conique de liége ou de peau de buffle : lorsqu'elle est assez fortement pressée, on l'ébranle avec un archet, et l'on en tire des sons purs dont il est facile de prendre l'unisson sur un piano. Le nombre des lignes nodales et leur disposition varient avec le point fixe et avec le ton, le nombre de ces lignes augmentant à mesure que le son devient plus aigu.

Ces expériences, simples, faciles, et d'un si grand intérêt, sont à la portée de tout le monde. Quelques plaques minces de métal, de verre ou de bois, une pince solidement fixée, un archet et un peu de sable fin, voilà tout ce qu'elles exigent.

AGUATEROS.



Aguatero ou porteur d'eau à Quito, dans la république de l'Équateur (Amérique méridionale). — Dessin envoyé par M. Ernest Charton.

Les *aguateros* de Quito sont de pauvres gens d'une condition bien inférieure à celle de nos porteurs d'eau. A Paris, l'Auvergnat intelligent, économe, sobre, discret, honnête, s'est constitué une profession plus lucrative et plus honorée que ne le sont beaucoup de professions sédentaires dont les prétentions sont plus élevées. A Quito, un aguatero est relégué au degré le plus infime de la population; l'on ne fait guère plus d'estime de lui que d'une bête de somme. La position singulière qu'il a adoptée pour porter son fardeau semble, à première vue, devoir lui causer autant d'incommodité que de fatigue; cependant c'est l'expérience qui l'a conduit à la préférer. La forme du vase où l'eau est contenue rendait très-difficile le problème à résoudre. Cette cruche, d'un poids considérable par elle-même, ne contient pas moins de 18 à 20 gallons (environ 80 litres) : obligé de monter et de descendre sans cesse, l'aguatero ne pouvait porter un fardeau de cette nature, ni sur sa tête, ni sur ses bras; s'il eût imaginé de le suspendre à ses épaules, il eût été entraîné par lui. Il a cherché sur toute sa misérable personne le point d'appui le plus solide et le plus favorable à la libre action de ses membres : il est douteux qu'un mathématicien ou un mécanicien eût trouvé mieux. Pour récompense de tant d'instinct et de tant de peine, l'aguatero, épuisé de corps et d'âme, haletant, ruisselant de sueur, reçoit la dernière et la plus vile des piécettes de monnaie, un *quartillo*.

VERS INÉDITS DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Dans tous les temps, les écoliers ont fait recueil de dictons facétieux et de sentences morales. Nous rencontrons un recueil de ce genre dans un manuscrit du quatorzième siècle que possédait autrefois la bibliothèque de la Sorbonne. Ce sont des vers latins de médiocre facture, rassemblés ou composés par quelque auditeur de Pierre d'Ailly ou de Gerson, et inscrits sur le verso d'un feuillet, à la suite du *Livre des signes*, ouvrage attribué si longtemps au chef de l'école péripatéticienne. Ces méchants vers contiennent quelques renseignements qui ne sont pas à négliger.

On sait quel était, au dixième siècle, le crédit de l'école stoïcienne : la théologie morale était enseignée d'après quelques fragments de Sénèque; dans certains monastères, on avait adopté le Manuel d'Épictète comme un livre inspiré par la divine sagesse. Au quatorzième siècle, on s'exprime sur le compte des stoïciens en ces termes dédaigneux :

Plus amo Platonis micam, quam dogma Catonis.

(J'aime mieux un grain de Platon que toute la doctrine de Caton.)

C'est un sage conseil que celui-ci :

Dum convivaris videas ne plura loquaris
Non requiem quærit qui mala verba gerit.

(A dîner, fais attention à ne pas trop causer;
Celui-là ne recherche pas le repos qui prononce de méchantes paroles.)

Nous citerons encore les vers suivants, qui contiennent des détails intéressants sur les anciennes villes de France :

Parisius, locus egregius, mala gens, bona villa,
Nam duo pastilla pro nummo dantur in illa.
Andegavis vino, Pictavis proditione
Gaudet, et usura Turonis, Blesisque loquela,
Carnotum fastu, fœtoribus Aurelianis,
Parisius decori, quæ villa prævalet omni.

(A Paris, noble cité, mauvais peuple, mais bonne ville,
Car on y donne deux gâteaux pour un sou.
Angers est fière de ses vins; à Poitiers, on trouve des fourbes,
A Tours des usuriers, à Blois des bavards.
Chartres se distingue par son faste, Orléans par ses mauvaises odeurs,
Paris par ses monuments; c'est la ville reine des autres villes.)

NOTRE-DAME DE CHALONS-SUR-MARNE.

« Voici Châlons aux belles flèches, » disait autrefois le voyageur dès qu'il découvrait de loin les longues et fines aiguilles de charpente et de plomb, au nombre de six, qui s'élevaient fièrement à 65 ou 66 mètres au-dessus des maisons. Notre-Dame de Vaux, plus favorisée à cet égard que

la cathédrale Saint-Étienne, avait alors quatre de ces six flèches à elle seule : il ne lui en reste qu'une, celle du beffroi, qu'on appelle *la Guette ;* mais on peut juger par notre dessin que l'édifice entier a conservé assez d'importance, d'ornements et de solidité pour ne pas avoir trop lieu de se plaindre des injures du temps et des hommes. C'est une belle église gothique, dont l'évêque Alpin, seigneur de Bayes, avait, dit-on, posé les humbles fondements, dès le cinquième siècle,



Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. — Dessin de Lancelot.

dans une vallée près de la ville, sur un souterrain anciennement consacré aux divinités gauloises. Longtemps on appela cette église Sainte-Marie ou Notre-Dame en Vallée ; l'une des chapelles a gardé le nom de « chapelle des Marais. » En 1157, Notre-Dame n'était encore construite qu'en bois ; on s'aperçut à temps qu'elle menaçait ruine : un jour on enleva en toute hâte les cloches, les stalles, les vitres, et aussitôt l'édifice s'écroula ; ce fait est consigné sur une lame d'airain

enchâssée dans l'un des murs du monument actuel. La piété publique s'émut d'un si grand désastre ; les dons pour la réparation de Notre-Dame ne se firent pas attendre. On employa cent soixante ans à remplacer l'église de bois par le riche monument en pierre qui est encore aujourd'hui l'une des beautés de Châlons ; toutefois, le portail en pierre n'a été construit qu'en 1469. Notre-Dame de Vaux a dû en grande partie les ressources qui ont permis de l'entretenir, de la réparer, et même de l'agrandir pendant plusieurs siècles, au grand concours de fidèles généreux qu'attirait dans son sanctuaire la célèbre relique du saint Nombril, venue de Rome et exposée pour la première fois, en 1407, par l'évêque Charles de Poitiers. On assure qu'en 1707 un autre évêque de Châlons, M. de Noailles, conçut des doutes sur l'authenticité de cette relique, qu'il la fit examiner, et qu'il résolut de ne plus en permettre l'exposition. Un procès engagé à ce sujet ne fut jamais entièrement jugé ; le reliquaire en vermeil fut restitué aux margulliers.

Écoutez avec douceur, afin de mieux comprendre et de pouvoir répondre d'une manière conforme à la raison et à la vérité. *Ecclésiastique*, VI.

Adoptez comme les meilleures lois celles qui ne tourneront vos esprits ni vers l'intérêt et la richesse, ni vers les plaisirs. L'âme mérite vos premiers soins ; donnez ensuite au corps ceux qu'il demande, et qui sont toujours subordonnés à la culture de l'âme ; l'argent ne doit avoir que le troisième et dernier rang. Dire que les riches sont les heureux, c'est un langage d'enfants ; erreur misérable, tourment de ceux qu'elle abuse. PLATON.

LA MALADETTA.

Suite et fin. — Voy. p. 14.

A peine a-t-on mis le pied hors de l'étroite coupure qui fend la crête que la Maladetta se découvre tout à coup dans sa totalité : elle remplit tout le tableau. La coupure, qui, du côté de la France, n'est que le dernier terme d'une gorge longue et profonde, s'ouvre sans transition, du côté de l'Espagne, sur un immense talus qui court parallèlement à la Maladetta, posée en face. Qu'on se figure une échancrure au faîte d'un toit, entre deux clochetons, voilà au juste le port de Venasque entre les deux pics de Trumous et de Boumo qui pyramident par-dessus.

Ce qui frappe immédiatement dans cette montagne, c'est la manière dont son individualité se dessine. C'est un colosse isolé. Allongé et régulièrement arrondi, comme un navire renversé, il ne se rattache à la ligne générale des Pyrénées que dans l'est, par un chaînon surbaissé. Il trône à part, dans une orgueilleuse majesté. Complétement revêtu, dans toute sa partie supérieure, par un glacier qui, semblable à une draperie magnifique, descend d'étage en étage jusqu'à moitié de la hauteur, il élève à près de onze mille pieds la riche dentelure de roches et de glaces qui le couronne. Quand je le découvris du sommet de mon défilé de Venasque, sauf les escarpements et les pics, rendus encore plus noirs par le contraste, tout était blanc jusqu'aux sapins épars à ses pieds, parmi lesquels la neige commençait à ne plus former que quelques bigarrures. Le soleil, voisin de midi, faisait onduler la lumière sur ces pentes complexes, et l'ombre des crêtes s'y projetait en longues découpures d'une teinte azurée comme le ciel. Les eaux qui ruissellent de l'enveloppe de glace ne suivent pas de tous côtés un libre cours. Celles qui viennent des glaciers de l'est, après avoir roulé quelque temps de cascade en cascade dans le fond de la vallée, rencontrent un abîme dans lequel elles s'engouffrent et disparaissent. Au-dessous de cet abîme et du léger barrage qui lui succède, la vallée reprend son cours, et, longeant le flanc de la montagne dont elle recommence à recueillir les eaux, elle se tourne comme elle au midi après sept à huit kilomètres, et va se perdre, avec les dernières ramifications des Pyrénées, dans les plaines de l'Aragon.

L'immense tableau que l'on a ainsi sous les yeux est désert. Sauf quelques sapins disséminés au pied de la Maladetta, on n'y voit même pas d'arbres. C'est le haut du sauvage pays de Ribagorça, dont le chef porta longtemps le nom de roi. La vieille forteresse de Venasque, avec la petite ville qu'elle protége, est le premier centre de population que l'on rencontre en descendant la vallée. Aussi le service des voyageurs a-t-il nécessité l'établissement d'un hospice intermédiaire analogue à celui de Luchon. Malgré tous les soins apportés au choix de son emplacement, les avalanches sont fréquentes dans ses alentours, et il est toujours à craindre qu'il n'y soit pris. On l'a déjà changé de place ; mais, dans ces vallées dangereuses, il en est de l'avalanche comme de la foudre, et Dieu seul sait d'avance où elle tombera. Il y a quelques années, on recula les constructions qui, étant plus rapprochées des talus qu'elles ne le sont aujourd'hui, paraissaient trop exposées. Le travail venait d'être fini, et l'hospitalier était descendu à Venasque pour y chercher quelques provisions : c'était le jour des rois ; il revient : tout était pilé et enseveli ; trois femmes et cinq enfants !

La Maladetta, dans sa généralité, se compose d'un massif granitique, long d'une dizaine de lieues, qui surgit à travers les terrains de transition dont la chaîne des Pyrénées est principalement formée. Ce massif, situé précisément dans le milieu de l'intervalle des deux mers, se confond avec la ligne de faîte par l'une de ses extrémités, tandis qu'il s'en écarte par l'autre, laquelle s'isolant et s'exhaussant de plus en plus, finit par tout dominer : celle-ci est la Maladetta proprement dite. Bien que placée sur le versant espagnol, elle surpasse le nôtre, et on la voit de nos plaines du Midi, même de Toulouse et de Mont-de-Marsan, dressant fièrement la tête par-dessus la barrière des montagnes centrales. Sa cime la plus élevée, point culminant de cette grande chaîne, est déterminée par une petite pointe de roche qui perce le dôme de glace : c'est ce que l'on nomme le pic de Nethou. Il est remarquable que ce même nom se soit retrouvé sur une pierre consacrée aux divinités des monts, qui a été déterrée dans la vallée de l'Adour. Peut-être cette cime suprême était-elle pour les Ibères un Olympe ou un Caucase, et quelqu'une de leurs divinités était-elle censée y résider. Cette divinité devait être terrible, si la Maladetta en était le symbole. Du haut du christianisme, les Espagnols, loin de se prosterner devant la montagne, ne se sont pas fait scrupule de la *flétrir* par la dénomination injurieuse de Maladetta, soit qu'ils l'aient maudite comme inhospitalière aux troupeaux, soit qu'ils l'aient jugée maudite de Dieu, qui l'accable de frimas et la frappe de la foudre plus qu'aucune autre.

Ce sont les glaciers de la Maladetta, cette reine des montagnes, qui devraient avoir l'honneur de former les sources de la Garonne, cette reine des eaux. Mais, bien qu'aux yeux des géographes, toutes les eaux de la Maladetta soient espagnoles, comme séparées de la France par la ligne de partage, pour les géologues, plus appliqués aux choses souterraines, il en est autrement. En effet, par une disposition singulière que j'ai déjà indiquée, les eaux descendues de la région orientale de la Maladetta, après avoir couru assez longtemps le long de la base pour réunir tout ce qui provient des premiers glaciers, interrompent tout à coup leur mouvement vers l'Espagne et se précipitent dans un abîme nommé le trou du Toro, où elles s'engloutissent entièrement. Or, cet abîme est précisément placé au point de contact du massif granitique de la Maladetta et des massifs schisteux qui, posés dessus, constituent la ligne de partage entre les deux versants : d'où l'on peut déjà conjecturer que les eaux dirigent peut-être leur cours, à travers quelque interstice,

entre ces deux massifs. Mais il y a plus; car en se transportant de l'autre côté du massif superposé, sur le versant français, on aperçoit, au milieu des épaisses forêts du val d'Artigues, un magnifique torrent qui, sortant dans toute sa force d'une caverne de la montagne, se précipite de cascade en cascade, et va rejoindre le cours de la Garonne : c'est ce que l'on nomme l'*Ouil de Djouéou*. Une expérience imaginée par les pasteurs a mis hors de doute la liaison qui existe entre l'Ouil de Djouéou et l'abîme du Toro : de la sciure de bois jetée dans la cascade qui tombe dans le gouffre est venue reparaître à la cascade qui tombe de la caverne. Il est donc manifeste que la nature a veillé, par un artifice spécial, à partager entre la France et l'Espagne le service du puissant appareil de glace de la Maladetta, et que l'Èbre et la Garonne y puisent ensemble. A la vérité, les géographes n'ont pas jugé à propos d'accorder à l'Ouil de Djouéou le titre officiel de source de la Garonne, qu'ils réservent à deux petites fontaines situées cinq ou six lieues plus haut, dans la vallée d'Arran, et ils n'accordent au fougueux Djouéou que la qualité d'affluent; mais les habitants de la montagne, calculateurs moins exacts, et plus frappés du rapport entre la magnificence de la source et celle du fleuve, ne se prêteront jamais à voir dans leur caverne de Djouéou autre chose que la source de la Garonne, sauf à compter deux Garonnes, bientôt confondues, la Garonne d'Artigues et celle d'Arran.

Pendant longtemps le disque brillant de la Maladetta est demeuré aux yeux des hommes comme ces astres que l'on admire d'en bas sans y atteindre. Les hardis chasseurs qui poursuivent les chamois sur ses flancs ne s'étaient jamais aventurés à franchir ses glaciers. Les fentes profondes qui s'y épanouissent en faisceaux radiés à diverses hauteurs effrayaient d'autant plus que la neige, faisant pont d'un bord à l'autre, les recouvre souvent d'une surface trompeuse. Néanmoins la passion des touristes et le zèle plus sérieux des observateurs de la nature se sont tellement développés depuis les exemples de Saussure et de Ramon, que le sommet de la Maladetta aurait sans doute perdu plus tôt la virginité qu'il conservait depuis le soulèvement de ces montagnes, si un événement qui attrista les premières tentatives n'avait arrêté l'audace des explorateurs au moment même où elle allait prendre tout son essor. Deux élèves de l'École des mines de Paris s'étaient rendus sur le glacier de l'ouest en vue de l'étudier; après avoir passé la nuit au pied du grand glacier, ils s'étaient mis à monter au point du jour, et se trouvaient, vers onze heures, à peu près aux deux tiers de la hauteur, lorsqu'une fente par-dessus laquelle ils ne purent sauter vint leur barrer le passage. Les guides n'étaient point encore aussi versés dans la pratique du glacier qu'ils le sont devenus depuis lors, et le leur ne le montra que trop. L'un de ces messieurs ayant sondé, dans la direction de la fente, la neige qui recouvrait en cet endroit le glacier d'une couche épaisse, s'était rejeté prudemment en arrière en voyant son bâton s'enfoncer outre mesure; mais le guide, ayant sondé de son côté et jugé la résistance suffisante, donna le signal de marcher. Je transcris ici le détail saisissant consigné par ces témoins dans leur procès-verbal : « La neige lui ayant paru assez solide, il y pose un pied et porte le second en avant aussi loin qu'il peut, croyant laisser la crevasse entre ses jambes : le malheureux était dessus. Sitôt qu'il soulève le pied premier posé pour le porter en avant, sous l'autre il se fait dans la neige un trou où il s'abîme. Nous l'entendons aussitôt crier : « Grand Dieu ! je suis perdu, » je me noie ! » N'ayant nul moyen de le secourir, l'un de nous s'élança pour aller chercher son fils, demeuré sur la lisière du glacier, et un peu de corde qu'il avait. Celui qui resta auprès du trou entendit pendant deux minutes crier toujours : « Grand Dieu ! je suis perdu ! » Et un peu après : « Grand Dieu ! je m'enfonce ! » Puis il n'entendit plus rien. » Quand on arriva avec des cordes, il était trop tard. Dans la nuit, les deux autres fils du guide montèrent au glacier avec tous les objets nécessaires pour retirer le corps de leur père et le conduire à l'église; mais ils ne purent seulement trouver le fond de la fente, qui était remplie d'eau à partir d'une certaine hauteur. L'infortuné soutenu un instant par la neige qui s'était effondrée avec lui, n'avait pas tardé à glisser au travers et à couler à fond entre ces affreuses parois de glace. Assis précisément en face du point où cet événement s'était passé, et saisi peu à peu par les émotions de ce triste souvenir, loin d'anéantir cet atôme de poussière humaine dans l'immensité de la montagne, il me semblait que la montagne tout entière s'élevait devant moi comme le tombeau de l'homme, et que le glacier qui pèse sur ses ossements n'était que la dalle blanche de son sépulcre.

On a enfin réussi, il y a quelques années, à gagner le sommet. C'est un Russe qui a eu l'honneur d'y frapper le premier coup de pique, et nul, en effet, n'était plus naturellement appelé qu'un enfant du Septentrion à ouvrir le chemin dans ces déserts glacés. Il faut dire cependant que l'ascension avait été préparée par trois chasseurs de Luchon qui, poursuivant des chamois, s'étaient vus attirés à remonter à leur suite la crête qui sépare les deux glaciers, et à la reconnaître plus praticable qu'on ne le croirait de loin. C'est par là que monta le touriste, escorté par les trois montagnards. Une pyramide en pierres sèches, érigée par eux au point culminant du pic de Nethou, conserve le souvenir de cette expédition, qui a été répétée depuis lors plus d'une fois.

J'aurais été tenté d'humilier à mon tour sous l'arrogance de mes souliers ce front sublime, que la neige accumulée en trop grande quantité sur le glacier m'en aurait sans doute empêché; mais mon ambition ne s'était point poussée aussi haut. Après avoir contemplé avec admiration cette belle montagne, de mon poste qu'elle dominait encore d'un millier de mètres, je me contentai de descendre respectueusement à ses pieds; et les ayant longés jusqu'à la hauteur de l'abime du Toro, je remontai sur les crêtes de la Picade, afin de la saluer une dernière fois et de plus haut. La Picade est bien un passage, mais ne peut guère compter pour un col. On s'y trouve au sommet des dentelures de la chaîne. L'horizon, presque entièrement dégagé à l'orient, vous atteste que vous traitez pour ainsi dire de pair avec toutes les cimes. Elles se succèdent l'une à l'autre comme les flots de la mer jusqu'aux derniers plans, qui, à demi perdus dans la vapeur, suivent l'Ariége. En quittant l'horizon pour plonger dans les vallées, le regard y rencontre immédiatement toute la géographie des ramifications supérieures de la Garonne : à cheval sur l'énorme massif que traversent souterrainement les eaux de la Maladetta, l'on voit à droite les glaciers d'où elles sortent, et à gauche, s'accrochant comme des mousses aux flancs du val d'Artigues, les forêts dans lesquelles se fait jour l'impétueux égout; à travers l'ouverture béante de cette vallée forestière, se laisse apercevoir au loin celle de la Garonne d'Arran avec son rideau de cultures; et les montagnes qui longent la rive droite du fleuve, dominant les croupes arrondies situées entre le Djouéou et la rive gauche, se dessinent par une longue dentelure jusqu'au-dessus du col de Berette, où sont les sources. A l'ouest, un rideau d'escarpements trop voisin masque le lointain; mais on éprouve de ce côté une satisfaction non moins vive, lorsqu'en jetant les yeux dans l'abîme on y découvre au-dessous de soi, comme un inférieur, ce pic de la Pique qui, vu de la vallée, semblait une sublimité. Le sol même où repose l'observateur a sa valeur, car trois pays s'y rencontrent : la Catalogne à l'est, l'Aragon au sud, la France au nord. En ce moment, une même nappe de neige les recouvrait, et, sur le point où la frontière les divise, des traces imprimées par la marche dans les trois directions marquaient, au lieu de la démarcation, la liaison.

Cette neige était bonne, et je l'eus bientôt franchie. Quand

j'atteignis l'hospice, le soleil s'était couché depuis longtemps pour ses hôtes et n'était pas éloigné d'en faire autant pour la plaine. Les cimes que je venais de quitter brillaient d'un jaune d'or rendu plus éclatant encore par le contraste des ombres crépusculaires de la vallée; la gorge de Venasque, privée de lumière, tout en noir et blanc, semblait dans un deuil lugubre. Je repris mon cheval avec plaisir, et, hâtant le pas, je me trouvai bientôt dans l'avenue abandonnée de Luchon : c'était le désert de l'homme succédant à celui de la nature.

OBSERVATIONS MICROSCOPIQUES

SUR LES JEUNES TARETS.

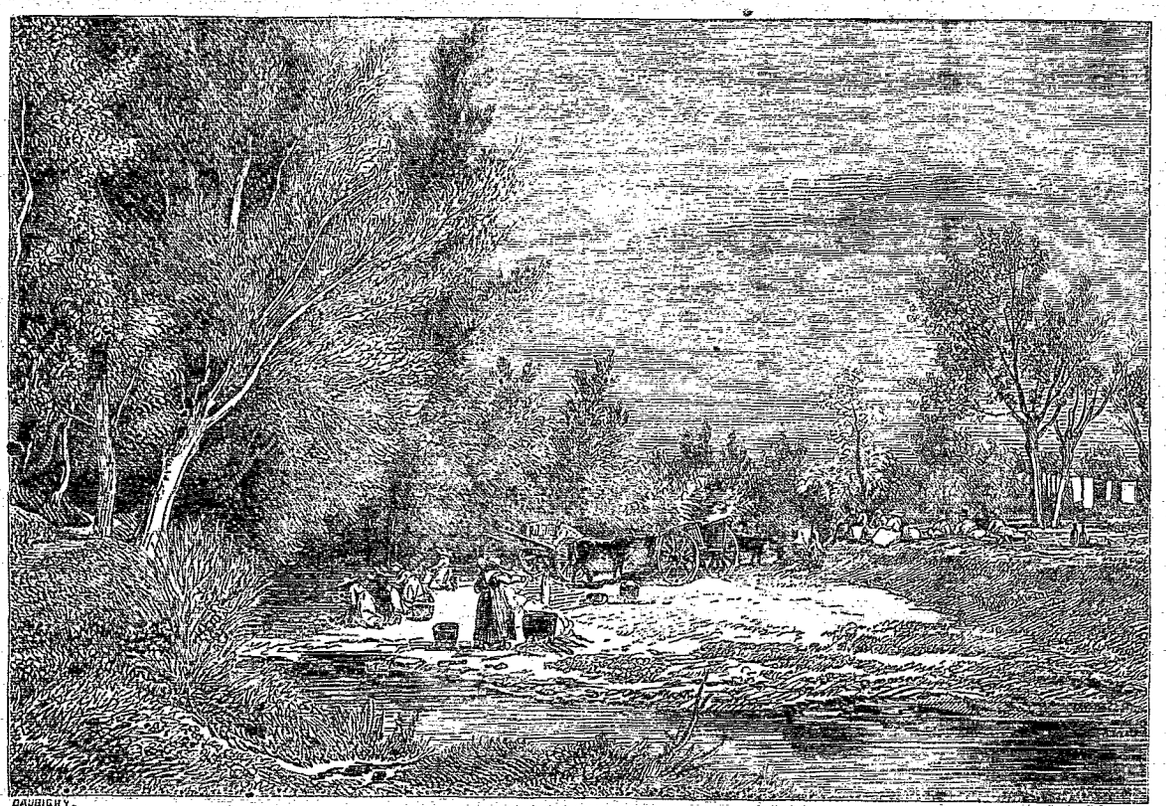
Voy. ce coquillage, 1834, p. 173.

Le point le plus intéressant et le plus curieux de la vie des tarets est le moment où le petit, sous la forme d'une larve pourvue d'une couronne de cils natatoires (comme les petites huîtres), après avoir nagé souvent en s'élevant du fond à la surface de l'eau et descendant de nouveau pour remonter encore, après avoir ainsi manœuvré pendant environ vingt-quatre heures, vient marcher avec son pied linguiforme très-long, soit au fond, soit sur les parois du vase, pour y chercher le bois dans lequel il doit pénétrer. Après s'être promené, à la manière des chenilles arpenteuses, pendant quelque temps à la surface de petits morceaux de bois choisis pour les observations microscopiques, il se place dans un des sillons qu'offre la surface des rayons médullaires du bois entre les couches formées par les faisceaux ligneux; puis, par la pression qu'il exerce en se mouvant de droite à gauche *et vice versâ*, il produit facilement un petit godet pour y loger la moitié de son corps. Ce godet est le commencement du trou et du canal qu'il doit creuser dans l'épaisseur du bois. Aussitôt niché dans ce godet, le jeune taret se recouvre d'une couche de substance muqueuse qui se condense, brunit un peu, et offre au centre un et quelquefois deux petits trous pour le passage de deux siphons. Cette première couche, qui le lendemain et surtout le troisième jour devient calcaire, est l'origine du tube de l'animal. On ne peut voir ce qui se passe au-dessous, à cause de son opacité; mais en sacrifiant et en détachant du bois les jeunes tarets, le deuxième et le troisième jour, on reconnaît que l'animal sécrète avec une très-grande promptitude une nouvelle coquille blanche, sous une forme tout à fait semblable à celle de l'adulte. Cette nouvelle coquille, toute parsemée de stries à dentelures très-fines, déborde complétement la coquille embryonnaire. L'apparition de la nouvelle coquille coïncide si exactement avec la térébration du bois et la formation rapide d'un trou relativement profond, qu'on doit la considérer évidemment comme l'instrument principal de la perforation. D'ailleurs, le jeune taret mange les molécules du bois râpé. L'accroissement des jeunes tarets est très-rapide dans l'espèce *Teredo navalis*.

ACADÉMIE DES SCIENCES, *Comptes rendus*.

UN PAYSAGE.

M. Daubigny n'est pas seulement un dessinateur sur bois habile et fin, c'est aussi un bon peintre de paysage. Il aime



Salon de 1850-51. — Un Paysage au bord de la rivière de l'Oullins, département du Rhône. — Tableau et dessin par Daubigny.

les effets calmes de la nature, et il s'applique à les traduire naïvement; le plus simple sujet lui suffit : on se rappelle, parmi ses compositions les plus agréables, une barque attachée au bord d'une rivière, des grès dans une bruyère; cette fois, ce sont quelques arbres, un peu d'eau, des laveuses, un repas sur l'herbe, du linge étendu sur une corde : le dessin est correct, la lumière argentine, la peinture sage et étudiée.

LE RETOUR A L'ÉCOLE.

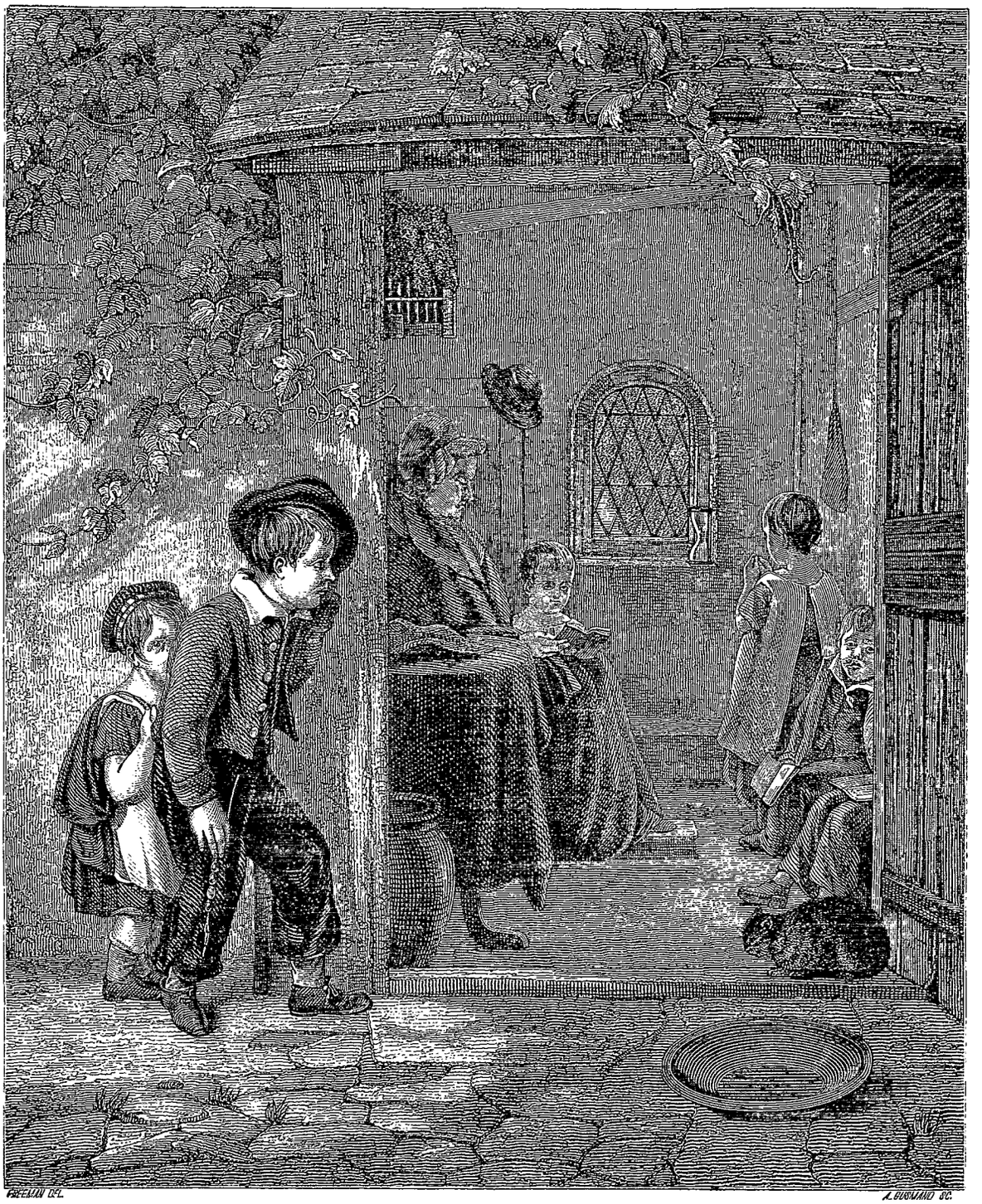


Tableau de Webster. — Dessin de Freeman.

Le soleil inonde les campagnes de sa riante lumière ; les oiseaux chantent sur les haies ; les abeilles voltigent de fleur en fleur, butinant leur récolte.

Peters n'a pu résister à tant d'enchantements : quittant la route de l'école avec son petit frère Williams, il s'est jeté dans les sentiers qui longent les blés ; il a traversé les saulaies, passé sur le petit ruisseau qui partage la vallée ; et, tandis que Williams, perdu dans les grandes herbes, cueille mille fleurs qu'il abandonne aussitôt pour en cueillir de nouvelles, lui, rampant sous les buissons, il tâche de surprendre quelque nid parmi l'épaisse feuillée.

Enfin ses recherches ont été récompensées : il vient de surprendre l'asile caché d'un grimpereau qui s'est enfui avec des cris de détresse ! Maître de sa proie, il a commencé, comme tous les conquérants, par la destruction : il a éparpillé ces mousses feutrées avec tant d'art, ces laines disposées brin à brin pour le lit de la future famille, ces fétus et ces joncs, charpente fragile qui soutenait l'édifice. Les œufs

verdâtres ont été passés dans une longue paille, et notre petit vagabond s'éloigne rapidement, comme un soldat au retour de la maraude.

C'est qu'au milieu de ses plaisirs furtifs une crainte et un remords sont venus le saisir. La cloche du village a sonné et lui a rappelé l'école délaissée! Il pense à l'étonnement de la maîtresse, au mécontentement de ses parents, à la double responsabilité dont le chargent sa faute et celle du petit Williams! Sa première audace s'amortit, sa joie s'éteint dans l'inquiétude; il hâte le pas, coupe à travers les friches, et gagne l'école par-derrière.

La voilà! Peters s'arrête à la vue du cottage ombragé de vignes; son cœur bat plus vite; il s'avance en rasant la muraille, la main au chapeau, avec la précaution du coupable qui se prépare à racheter sa faute par l'humilité. Williams est sur ses talons et se cache... c'est le remords vivant qui suit le criminel.

Tous deux se sont glissés jusqu'à la porte. Le chat est accroupi près du seuil; un rayon de soleil égaré dans la salle joue sur le visage des écoliers. La maîtresse, qui donne une leçon de lecture, a cédé à la chaleur du jour, et ses paupières viennent de s'abaisser; elle dort.

Peters se glisse doucement, avec le petit frère, jusqu'au dernier banc de la classe; il cache derrière lui son chapeau, avec le butin qu'il rapporte de son école buissonnière; il ouvre son livre et feint d'étudier.

Inutile subterfuge! la maîtresse s'éveillera, et alors il faudra rendre compte des heures dépensées dans la prairie; alors viendront les réprimandes et le châtiment.

Accepte-les, Peters, accepte-les pour ton frère et pour toi; car ceci est une utile préparation à la vie. Réjouis-toi d'apprendre, dès tes premières années, que la faute ne se cache point longtemps, et que l'adresse ne peut remplacer l'expiation!

Plus tard aussi, peut-être, attiré dans le vaste champ de la fantaisie, tu serais allé à la recherche du plaisir, tandis que le devoir t'appelait au logis; plus tard encore, à l'âge des passions ardentes, tu aurais pu fuir le joug social comme tu as fui aujourd'hui celui de l'école. Mais l'expérience t'aura rendu prudent. Désormais tu sauras que la surveillance, un instant trompée, prend bientôt sa revanche; que l'œil fatigué qui s'est fermé ne tarde pas à se rouvrir. Tu sauras que partout, et pour toutes les époques de la vie, l'homme a quelque maîtresse d'école à laquelle il ne peut échapper, qu'elle s'appelle Loi, Opinion publique ou Conscience!

DÉCOUVERTES ET EXPÉRIENCES SUR L'ÉLECTRICITÉ

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. la Table des dix premières années, au mot ÉLECTRICITÉ.

La propriété dont jouit l'ambre jaune d'attirer les corps légers à une faible distance, lorsqu'il a été frotté, était connue des anciens Grecs plusieurs siècles avant Jésus-Christ. C'est du nom grec de cette substance, *électron*, qu'est venu le nom tout à fait moderne d'*électricité*. Cependant l'ambre portait aussi, dans certains pays, le nom d'*harpaga* (attirant avec force), motivé par sa vertu attractive. Cette substance n'était pas la seule dans laquelle les anciens eussent découvert une vertu de ce genre. Théophraste, qui florissait trois cents ans environ avant Jésus-Christ, dit que, de même que l'ambre, le *lyncurium* attire non-seulement les pailles et les petits morceaux de bois, mais même les fragments minces de cuivre et de fer. Cette pierre, suivant lui, est fort dure; on s'en servait pour faire des cachets. Toutes ces propriétés conviennent parfaitement à la tourmaline, et ne conviennent qu'à elle, ainsi que le prouva très-bien le docteur Watson, vers le milieu du dix-huitième siècle.

Le *jayet*, substance charbonneuse fossile, d'origine végétale, vint se ranger, vers la fin du seizième siècle, à la suite des deux premières substances élastiques. L'auteur de la découverte est inconnu; mais ce qu'il est bon de noter, c'est que l'électricité de la tourmaline fut, pour ainsi dire, découverte de nouveau il n'y a guère plus de cent trente ans. On lit dans le volume de l'Académie des sciences pour 1717 que Lémery fit voir une pierre assez rare, venant de Ceylan, et jouissant de la propriété attractive et répulsive pour de petits corps légers, tels que des cendres, de la limaille de fer, des morceaux de papier, etc. En effet, les premières tourmalines qui aient été expérimentées par nos physiciens venaient de Ceylan, où elles portent le nom de *tournamal*. Elles y sont communes, ainsi que dans d'autres parties des Indes orientales. Elles ne sont même pas rares en France: elles se montrent dans les terrains granitiques de la Bretagne et de la Normandie, parfois en assez grande abondance; mais elles n'y ont ni la transparence ni l'éclat qui font ranger la tourmaline orientale parmi les pierres précieuses.

Guillaume Gilbert, né à Colchester, et qui exerçait la médecine à Londres, fut le premier qui, à la fin du seizième siècle, augmenta la liste des substances électriques. Il y rangea le diamant, le saphir, le rubis, l'améthyste, l'opale, l'aigue-marine, le cristal de roche, le verre et généralement toutes les substances vitreuses, le soufre, les résines, le sel gemme, l'alun, etc. Les résultats de ses expériences et de ses recherches sont consignés dans le livre remarquable publié à Londres, en 1600, sous le titre *De magnete*.

Après lui, Boyle et Otto de Guericke poussèrent plus loin toutes les expériences connues jusqu'alors. Ce dernier surtout ouvrit une voie nouvelle, en construisant la première machine électrique qui ait donné des étincelles. Un globe de soufre monté sur un axe et tournant dans un châssis de bois pendant qu'on le frottait avec la main, tel fut cet appareil. Mais les premières étincelles étaient si faibles que la lueur ne surpassait guère celle d'un morceau de sucre qu'on casse dans l'obscurité, et que, pour percevoir leur petillement, il fallait tenir son oreille près du globe.

L'Anglais Hawkesbee, qui écrivait en 1709, obtint des effets beaucoup plus considérables en substituant un globe ou un cylindre de verre au globe de soufre. Il fit des expériences variées, mais qui ne fournirent encore aucune donnée pour la théorie des phénomènes.

Près de vingt années s'écoulèrent sans que la science fît des progrès sensibles. Mais, de 1727 à 1733, Grey, compatriote de Hawkesbee, constata que l'électricité se transmet à de grandes distances, le long des corps qui jouissent de la propriété de la conduire. De concert avec Wheeler, il mena le fluide électrique à plus de 230 mètres sans que l'effet fût diminué d'une manière appréciable par la distance. Il fit la distinction des corps *conducteurs* et des corps *isolants*. Le premier il imagina de faire entrer les corps organisés dans les expériences, et employa le corps humain comme conducteur.

Les Français n'entrèrent que tardivement dans la carrière. Mais leurs premiers essais furent marqués de ce caractère de généralisation et de méthode qui distingue à un si haut point l'esprit scientifique de la nation. Dufay, de l'Académie des sciences et intendant du Jardin du roi, publia, en 1733 et 1734, une série de mémoires remarquables qui font époque dans la science. Il trouva que tous les corps sans exception pouvaient être rendus électriques lorsqu'on les plaçait sur du verre sec. Il fut le premier à tirer d'un corps vivant l'étincelle électrique. L'abbé Nollet, qui devint lui-même, dans la suite, un physicien célèbre, l'aida dans la plupart de ses expériences, et entre autres dans celle-ci. Il raconte qu'il n'oubliera jamais la surprise que causa à Dufay et à lui-même la première étincelle électrique qui ait jamais été tirée d'un corps humain électrisé.

Parmi les principes généraux qu'on doit à Dufay, il y en a deux surtout qui ont exercé la plus haute influence sur les

travaux postérieurs. Le premier consiste en ce que les corps électriques attirent tous ceux qui ne le sont pas, et les repoussent sitôt qu'ils le sont devenus par le voisinage ou par le contact du corps électrique. Ainsi, une feuille d'or est d'abord attirée par un tube électrisé, acquiert l'électricité en s'en approchant, et par conséquent en est aussitôt repoussée; elle n'en est point attirée de nouveau tant qu'elle conserve sa qualité électrique. « Mais si, tandis qu'elle est ainsi soutenue en l'air, il arrive qu'elle touche à quelque autre corps, elle perd à l'instant son électricité, et conséquemment est attirée de nouveau par le tube, lequel, après lui avoir donné une nouvelle électricité, la repousse une seconde fois, et cette répulsion continue aussi longtemps que le tube conserve sa puissance.

Et quant au second : « Le hasard, dit-il, m'a présenté un autre principe plus universel et plus remarquable que le précédent, et qui jette un nouveau jour sur la matière de l'électricité. Ce principe est qu'il y a deux sortes d'électricité fort différentes l'une de l'autre : l'une que j'appellerai électricité vitrée, et l'autre électricité résineuse. La première est celle du verre, du cristal de roche, des pierres précieuses, du poil des animaux, de la laine, et de beaucoup d'autres corps. La seconde est celle de l'ambre, de la gomme copal, de la gomme laque, de la soie, du fil, du papier, et d'un grand nombre d'autres substances. Le caractère de ces deux électricités est de se repousser elles-mêmes et de s'attirer l'une l'autre. Ainsi un corps de l'électricité vitrée repousse tous les autres corps qui possèdent l'électricité vitrée, et, au contraire, il attire tous ceux qui possèdent l'électricité résineuse. Les résineux, pareillement, repoussent les résineux et attirent les vitrés.

Il était impossible d'exposer d'une manière plus nette et plus simple des principes entièrement fondés sur l'expérience et qui n'ont pas cessé d'être la base de toute exposition des phénomènes électriques. Les travaux de Dufay furent pour Grey un sujet d'émulation et un point de départ pour de nouvelles découvertes. Comme Dufay avait remarqué que les étincelles étaient fortement excitées par un morceau de métal que l'on présentait à la personne soutenue par des cordes de soie et électrisée, Grey imagina de renverser l'expérience, d'*isoler* un morceau de métal en le suspendant sur des cordons de soie, et d'en soutirer lui-même des étincelles. L'épreuve qu'il en fit en commençant par les ustensiles ordinaires qui se trouvèrent sous sa main, pelles, pincettes, etc., réussit complétement. Telle fut l'origine des *conducteurs* métalliques.

Désaguliers, fils d'un protestant français établi en Angleterre, appliqua le premier le terme de *conducteur* au corps auquel le tube électrisé communique son électricité, terme qu'on a étendu depuis à tous les corps qui sont capables de recevoir ainsi cette vertu, et il appela *électriques par eux-mêmes* les corps dans lesquels on peut exciter l'électricité en les chauffant ou en les frottant. (Les modernes ont remplacé cette dernière dénomination par celles de *non-conducteurs* ou d'*isolants*.) Désaguliers remarqua que les corps non conducteurs ne reçoivent et ne perdent pas l'électricité sur toute leur étendue à la fois ; qu'ils la perdent d'autant plus vite qu'ils ont dans leur voisinage un plus grand nombre de corps conducteurs; que l'humidité est une cause de déperdition rapide de l'électricité ; que le fluide électrique s'étend tout autour des corps non conducteurs.

Les dernières expériences de Désaguliers furent faites en 1742, et, vers cette époque, les Allemands recommencèrent à suivre des études dont leur compatriote Otto de Guericke avait été un si habile promoteur. Boze, professeur de physique à Wittenberg, en revint au globe d'Otto de Guericke, laissant de côté le tube qui avait toujours été en usage depuis le temps d'Hawkesbee. Ce fut lui qui, le premier, ajouta à la machine un conducteur consistant en un tube de fer ou de fer-blanc, soutenu d'abord par un homme monté sur des gâteaux de résine, et ensuite suspendu sur de la soie horizontalement devant le globe.

L'usage du globe fut aussitôt adopté dans l'université de Leipzig, où Winkler, professeur de langues, substitua un coussin à l'action de la main qu'on avait employée auparavant pour électriser le globe. Néanmoins, l'action d'une main très-sèche fut encore longtemps après regardée comme la plus efficace pour le développement de l'électricité.

Le père Gordon, bénédictin écossais et professeur de philosophie à Erfurt, employa, au lieu d'un globe, un cylindre tournant d'environ 20 centimètres de longueur sur 10 de diamètre. Il déterminait le mouvement de rotation avec un archet. Toute la machine était portative, et pour l'isoler il employait, au lieu d'un gâteau de résine, un châssis garni d'un filet de soie.

Les physiciens allemands se servaient d'appareils très-variés et souvent fort coûteux. Quelques-uns employaient plusieurs globes tournant à la fois. Le frottement se faisait tantôt avec la main bien sèche, tantôt avec une étoffe de laine. Ils obtenaient déjà une puissance électrique assez considérable pour déterminer à l'extrémité du doigt une piqûre déterminant soit une ecchymose, soit une espèce de brûlure, une plaie semblable à celle que ferait un caustique. Le père Gordon augmenta les étincelles au point qu'un homme ressentait la commotion de la tête aux pieds, et que de petits oiseaux en furent tués. Ils observèrent encore que l'eau coulant d'une fontaine artificielle se dispersait en gouttes lumineuses, de manière à simuler une pluie de feu. Bientôt on parvint à mettre le feu à des matières inflammables. Cet essai réussit pour la première fois, vers le commencement de 1744, au docteur Ludolf de Berlin, qui, à la rentrée de l'Académie et en présence de quelques centaines de personnes, alluma de l'éther avec les étincelles excitées par le frottement d'un tube de verre. Winkler, déjà cité plus haut, alluma, avec une étincelle tirée de son doigt, non-seulement l'éther rectifié, mais encore l'eau-de-vie et quelques essences faibles, préalablement chauffées. Le père Gordon réussit même à enflammer des liqueurs spiritueuses au moyen d'un jet d'eau électrisée.

Les expériences des Allemands furent répétées, variées et développées en Angleterre par le docteur Watson. C'est à cette époque (1745-1746) qu'appartiennent les expériences représentées par nos figures, empruntées à une traduction française des Mémoires de ce docteur.

On voit dans la figure 1 une machine dans le genre de celles qui étaient employées par Hawkesbee à Londres et par Hausen à Leipzig. Un jeune clerc ou abbé, à demi agenouillé, tourne la roue qui imprime à un globe de verre uu mouvement rapide de rotation. C'est le frottement du verre contre une main sèche qui développe à la surface du verre l'électricité vitrée, tandis que l'électricité résineuse passe de la main à travers le corps de la dame et se perd par le sol dans la terre, qui joue le rôle et prend le nom de *réservoir commun*. Un personnage suspendu en l'air par des cordes qui l'*isolent* joue le rôle de conducteur. L'électricité développée à la surface du globe est recueillie par ses pieds et, le traversant tout entier, passe par l'extrémité de sa main droite dans le corps de la jeune fille, qui est placée elle-même sur un bloc de résine faisant l'office de tabouret isolant. Celle-ci, tenant le jeune homme de la main gauche, attire avec sa main droite des feuilles d'or légères, placées sur un guéridon isolant. On voit que l'électricité est passée à travers le jeune couple, comme à travers une chaîne conductrice, du globe de verre aux feuilles d'or.

La figure 2 représente une machine d'un genre peu différent de la première. On y voit encore un personnage dont le rôle se réduit à tourner la manivelle qui doit, par un renvoi de mouvement simple, imprimer une rotation rapide au globe de verre ; puis un autre dont la main fonctionne comme

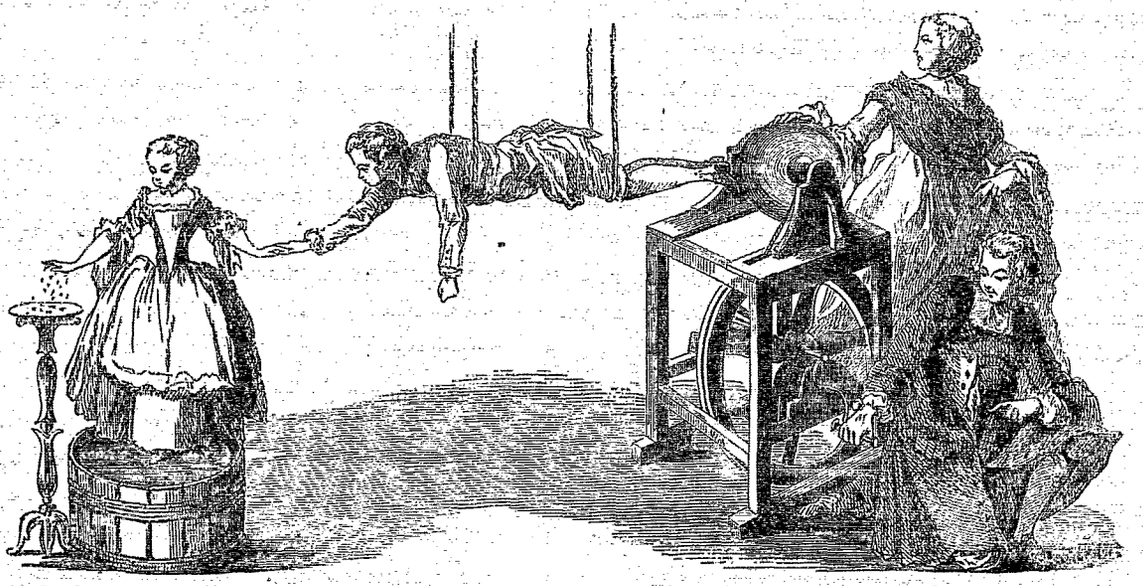


Fig. 1. Expériences électriques. — Attirer des feuilles d'or avec la main.

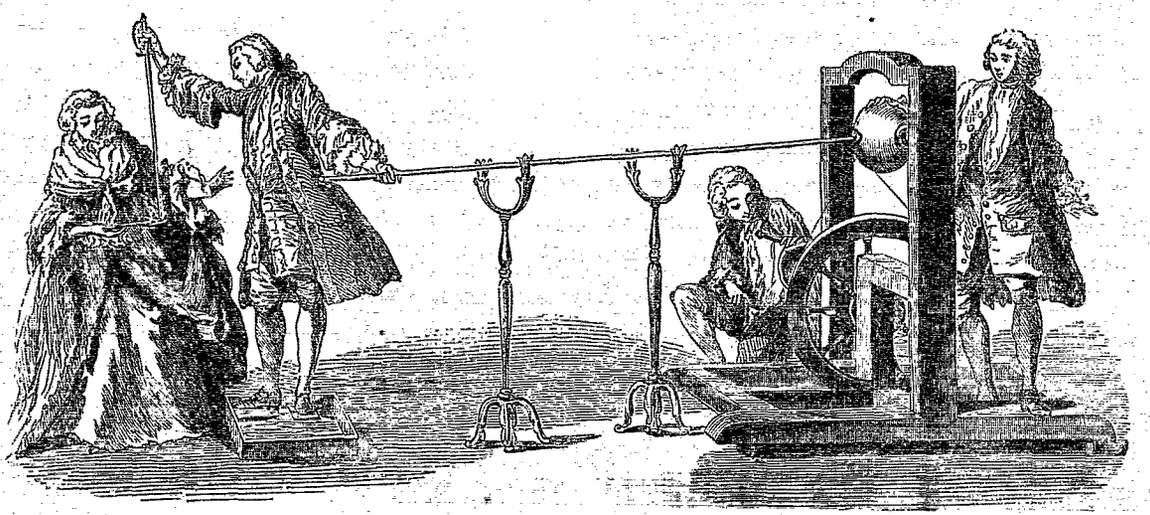


Fig. 2. Expériences électriques. — Allumer de l'esprit de vin avec la pointe d'une épée.



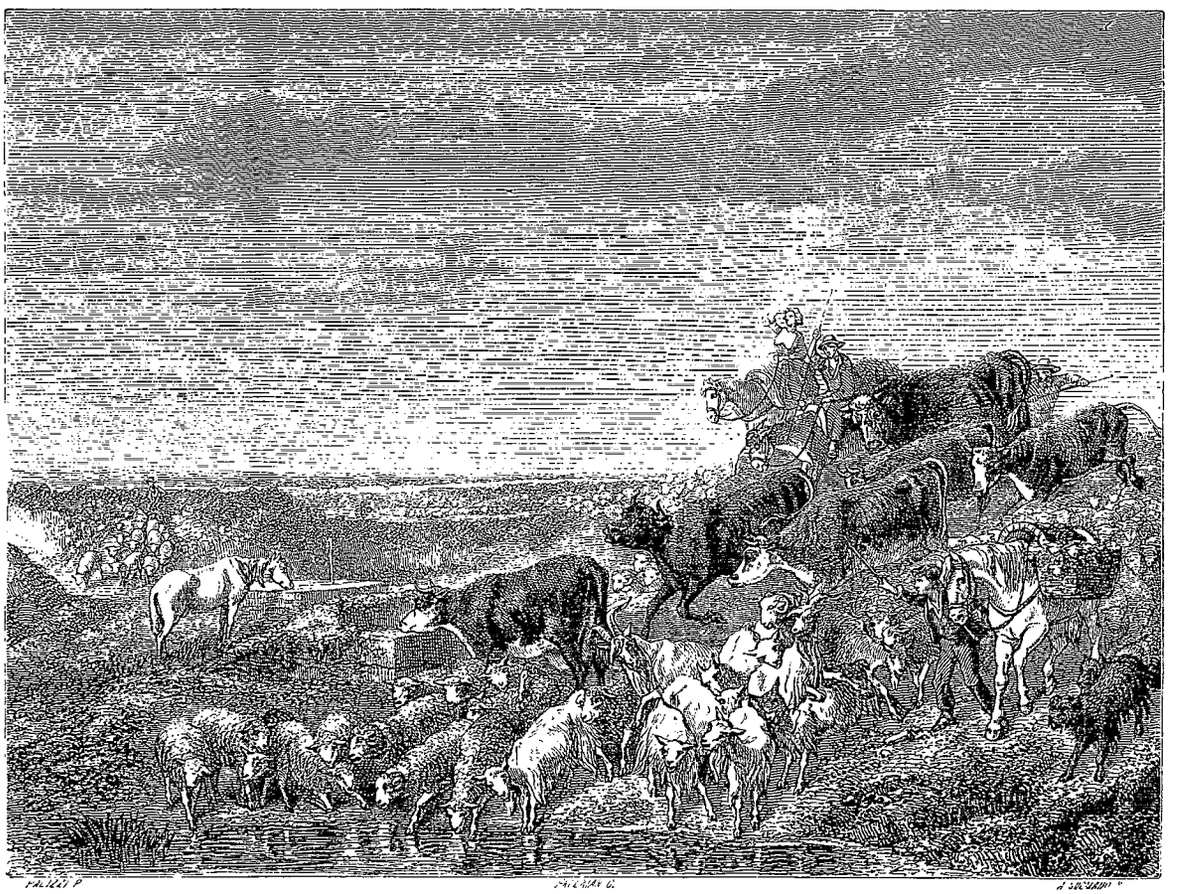
Fig. 3. Expériences électriques. — Une danse de pantins.

coussin déterminant un développement d'électricité. Le fluide vitré recueilli au contact du globe suit un conducteur métallique qui se réduit à un canon de fusil ou à un simple tube de fer-blanc, supporté par des fils de soie tendus sur des tréteaux; il est saisi par un personnage qui, placé sur un support isolant, tient le conducteur de la main gauche, et qui de la main droite lève une épée : le fluide traverse d'un bout à l'autre cette série d'anneaux conducteurs et s'accumule vers la pointe de l'épée. A peine a-t-on approché de cette pointe une cuiller pleine d'esprit de vin, que l'étincelle jaillit et enflamme le liquide.

Une expérience connue sous le nom de *danse des pantins* est devenue célèbre depuis que l'illustre Volta l'a prise comme point de comparaison dans l'explication qu'il a donnée de la formation de la grêle. La figure 3 représente un phénomène de ce genre. Le petit garçon saisit de la main gauche le tube conducteur en communication avec le globe de verre tournant; de la main droite il tient un plat métallique sur lequel on a placé des boules de sureau, des fragments de verre, de fil d'archal et de diverses substances. Il est, d'ailleurs, posé sur un gâteau de résine qui l'isole. L'autre personnage approche peu à peu du plat que tient le petit garçon un autre plat métallique semblable. Lorsque les deux plats sont arrivés à une assez faible distance, les mêmes fragments s'élancent du plat inférieur vers le plat supérieur, avec une légère explosion accompagnée d'étincelles pour les fragments de substances conductrices; puis ils retombent pour recommencer à monter tant que le courant électrique continue : l'interruption de ce courant fait cesser tout le phénomène.

LE RETOUR DE LA FOIRE.

M. Palizzi est né à Naples : c'est dans cette belle et joyeuse ville qu'il a commencé l'étude de son art. Il y a sept



Salon de 1850-51. — Un tableau par M. Palizzi. — Dessin de Freeman.

ou huit ans, il vint à Paris : Italien et peintre, il était assuré d'être accueilli avec une franche cordialité par tous nos artistes : on voulut voir de sa peinture, elle ne plut point; on y trouvait à reprendre de la sécheresse, de la froideur, de la convention. Ces critiques attristèrent un instant le jeune Napolitain, mais sans le décourager : elles étaient justes; il eut le bon sens de ne point quereller avec elles, et d'en faire son profit. Il comprit qu'il fallait oublier le passé et se remettre à l'étude sur nouveaux frais. Le succès qu'il obtient au salon de cette année est le prix légitime de son courage et de sa persévérance. Devant son tableau, on serait tenté de dire à ceux qui regardent, ce que Diderot, il y a près d'un siècle, écrivait sur Loutherbourg : « Voici ce jeune artiste qui débute par se mettre, pour la vérité des animaux, pour la beauté des sites et des scènes champêtres, sur la ligne du vieux Berghem! » La composition est bien conçue; les accidents du terrain sont disposés habilement et de manière à donner à la fois de la variété et de la profondeur à la toile. Ces troupeaux, vendus au marché du bourg voisin, descendent sous la conduite des pâtres, pêle mêle et en hâte du haut des collines; vaches, chèvres, moutons, se pressent, se culbutent. Ce moment de désordre, à l'approche de l'eau, est un motif naturel de vivacité et de diversité dans les mouvements et dans les poses; les moutons arrivés les premiers au bord du petit étang ont tous une physionomie à part, et même leur gris de laine diffère pour chacun d'eux sans affectation et dans un ton vrai. Ce qu'il y aurait eu de trop uniforme dans la ligne angulaire du groupe principal d'animaux dominé par la jeune pastourelle à cheval et regardant au loin, s'atténue et se relève, grâce à la perspective de la droite du tableau, à ce cheval isolé qui boit à loisir, sans souci de la multitude bêlante et mugissante, grâce à l'animation répandue sur tous les autres plans. Une vive lumière éclaire cette plaine riante et laisse apprécier jusque dans les moindres détails les qualités saillantes du peintre : la conscience de l'observation, la finesse du coloris et la fermeté du modelé.

DÉCOUVERTE DU LAC NGAMI,

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

1849.

Le lac Ngami, que l'on appelle aussi Inghabé ou Noka-a-Batlaïli, ou Noka-a-Mampouré, est situé dans l'Afrique australe par 20° 19′ latitude Sud, et 24° de longitude Est (de Greenwich), à une altitude au-dessus de la mer de 2 825 pieds (anglais).

Les premiers colons portugais de l'Afrique australe avaient eu quelque vague notion de ce lac. Sur l'indication des indigènes, ils l'avaient même marqué, un peu à l'aventure, sur les premières cartes du pays, par exemple, sur une carte de 1508. Mais aucune exploration n'étant venue confirmer ces renseignements, les géographes modernes effacèrent la désignation du lac. Depuis d'Anville (1), on ne voit plus figurer son nom sur les cartes d'Afrique. C'est dans l'été de 1849 que des Européens sont parvenus, pour la première fois, jusqu'aux bords du lac. Ces Européens étaient au nombre de trois : un ministre protestant, le révérend David Livington, qui avait conçu le projet de l'entreprise, et deux autres Anglais, partis de Londres pour lui prêter le secours de leur fortune et partager avec lui l'honneur et les dangers du voyage, MM. Oswell et Murray.

I. *Départ des voyageurs. — Ils traversent le désert.*

Les trois voyageurs se trouvèrent réunis au bord d'un courant d'eau nommé Chokouan, à quelque distance au-delà de Kolobeng, village pauvre et nu, assis au pied et sur la pente d'une chaîne de collines de grès rouge ferrugineux (2). Ils partirent le matin du 2 juin avec des wagons, 80 bœufs, 20 chevaux et autant d'hommes, parmi lesquels étaient quelques Bakouains qui devaient servir de guides. Jusqu'à Machué, la route ressemble à beaucoup d'autres routes africaines ; elle est parfois plate et découverte, parfois embarrassée de broussailles et d'épines ; c'est le grand chemin de Bramanguato. De Machué, la caravane prit la direction du nord, et après avoir fait quarante milles par des hauteurs de sable et des parties de plaines couvertes çà et là de bouquets d'arbustes, elle arriva à Sérotli, qui est pour ainsi dire le seuil du grand désert. M. Oswell donne la description suivante de Sérotli : « Figurez-vous, dit-il, un triste creux de terre sablonneuse avec une demi-douzaine de trous ou d'enfoncements, tels qu'un rhinocéros pourrait les faire en se roulant suivant son habitude. Dans un de ces trous, il y avait une petite quantité d'eau, la dernière, nous assurait-on, que nous verrions jusqu'à la distance de soixante-dix milles, c'est-à-dire de trois longues journées en wagons. La provision était insuffisante. Nous avions déjà été trois jours sans eau. Les indigènes, aussitôt après leur arrivée, se mirent activement à tirer le sable des petits creux, en nous assurant qu'il y avait là abondance de metsé (eau). Le soir du premier jour, nous ouvrîmes deux puits qui fournirent un seau d'eau à chacun de nos chevaux ; mais comme il ne paraissait pas y avoir chance pour les bœufs jusqu'à ce que d'autres puits fussent ouverts, et comme, même alors, ils en auraient eu fort peu si l'eau n'était pas venue avec plus d'abondance, nous nous déterminâmes à les faire rétrograder jusqu'aux abreuvoirs de Lobotami, endroit situé à vingt-cinq milles derrière nous, et où ils pourraient rester jusqu'à ce que nous fussions certains d'obtenir une provision suffisante. Le matin du lendemain et du jour suivant, les trous fournirent beaucoup plus d'eau. Le cinquième jour, les bœufs revinrent, et après qu'ils se furent abreuvés avec les chevaux, nous nous remîmes en route ; mais la chaleur et les sables ne nous permirent pas de faire plus de six milles jusqu'au coucher du soleil. Le soir du jour suivant, nous atteignîmes un endroit appelé Mokalani (les épines). Notre trochéamètre nous indiquait vingt-cinq milles depuis les trous de Sérotli, et notre guide paraissait nous donner à entendre que si nous continuions d'aller aussi lentement, il était très-douteux que nous pussions atteindre la station suivante où nous devions trouver de l'eau. Le lendemain, après notre déjeuner, les chevaux furent envoyés en avant ; ils pouvaient voyager plus vite que les bœufs, et trouver de l'eau mieux que ceux-ci. Nous suivîmes leurs traces à travers d'épaisses broussailles et des sables difficiles. Le fouet et nos cris ne purent obtenir plus de dix-neuf milles des pauvres bêtes ; elles commençaient à sentir péniblement le manque d'eau ; elles n'en étaient privées que depuis deux jours à peine ; mais la marche avait été des plus rudes ; c'était à grand'peine que nous avions fait quarante-quatre milles en vingt et une heures. Murray était avec les chevaux ; Livingston et moi, nous étions restés en arrière. Le dîner ne fut pas des plus gais, car nous comprenions tous trop bien que les pauvres animaux qui beuglaient autour de nous d'un ton plaintif ne pouvaient pas traîner les wagons beaucoup plus loin, et nous croyions que la source la plus proche était encore à trente milles devant nous. Nous décidâmes d'avancer au moins aussi loin que les bœufs pourraient aller.

» Le lendemain matin nous arrivâmes, au bout d'une demi-heure, à l'extrémité d'un hallier où nous avions passé la nuit ; en entrant dans le creux qui venait immédiatement après, nous aperçûmes les chevaux. Était-ce de l'eau ? Non. Notre guide s'était égaré dans ces solitudes non battues. Le lever du soleil sembla réveiller sa confiance, et il marcha en avant. Nous nous étions traînés à peine huit milles que l'allure inquiète de nos bœufs nous avertit d'arrêter. Les indigènes allèrent de côté et d'autre à la recherche d'une source. Notre déjeuner était à peine achevé, que l'un d'eux revint apportant la nouvelle d'un grand étang à deux pas de là. Les bœufs, que, dix minutes auparavant, nous regardions comme tout à fait épuisés, furent attelés vivement. Une marche de deux milles les amena à Mathuloani. C'était le jeudi que nous avions quitté Sérotli, et nous étions au samedi. »

II. *Les Rivières de sable. — Les Bakalihari. — Plante précieuse. — L'Élan.*

Le récit continue à montrer la caravane poursuivant ainsi péniblement sa marche avec la double inquiétude de s'égarer et de manquer d'eau. De temps à autre, on rencontrait des rivières de sable, c'est-à-dire des lits de sable où certainement l'eau avait autrefois coulé ; mais maintenant elle coule au-dessous de la surface. Les pauvres habitants de ce désert, les Bakalihari et les Bushmen ou *hommes des bois* (1), aux ventres proéminents, aux membres grêles, enfoncent dans ces sables un roseau dont un des bouts est enveloppé d'une touffe d'herbes, ce qui le transforme en une espèce de filtre ; puis, aspirant l'eau avec la bouche, ils la rejettent dans leurs vases à eau, qui sont habituellement des écailles d'œufs d'autruches. Quelquefois ils apaisent leur soif par le secours d'une plante précieuse qui est, à son extrémité supérieure, de la grosseur d'environ une plume de corneille, et qui s'élève à 3 ou 4 pouces au-dessus de la terre, mais qui se termine sous la terre par une racine de la grosseur d'une tête d'enfant, et se compose d'une substance cellulaire de nature spongieuse, pleine d'une eau pure et fraîche.

Nos voyageurs furent frappés d'un contraste bien triste entre la condition de ces malheureux sauvages et celle des animaux. L'élan, qui a les proportions du taureau, et les autres animaux de la même famille, peuvent vivre des mois entiers sans eau. Ils deviennent énormément gros pendant la saison sèche, c'est-à-dire en hiver, alors que toute herbe

(1) Voy., sur d'Anville, 1839, p. 216.

(2) Kolobeng est situé à environ 570 milles de Colesberg ou à 900 milles d'Algoa-Bay.

(1) Voy., sur les Bushmen, 1833, p. 320 ; et la Table décennale.

est desséchée ; cependant, quand on ouvre leur estomac, on y trouve une grande quantité de liquide. La caravane fut bien pourvue de chair d'élan pendant toute sa route ; M. Livingston la trouve supérieure à celle du bœuf : il s'étonne qu'on ne l'ait pas encore introduite en Angleterre.

La fin à une prochaine livraison.

LE PROPHÈTE DE CAYAHAGA.

Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ont eu aussi leur prophète. Ce Mahomet, qui manqua sa mission, espérait, au moyen de prédications, réveiller chez les Indiens l'énergie éteinte, constituer une grande nation au moyen de la réforme religieuse, et chasser les Européens de la terre qu'ils avaient usurpée.

Il y avait, comme on le voit, dans son entreprise un but sérieux. Plusieurs des idées dont il se fit l'apôtre étaient véritablement élevées ; mais il eut recours, comme cela arrive souvent, à des moyens peu honorables pour propager sa doctrine.

Il appartenait à la nation delaware, et résidait à Cayahaga, près du lac Érié. Cependant on le rencontrait souvent chez les peuplades de l'intérieur, qu'il s'efforçait de fanatiser en affirmant qu'il était envoyé par le Grand-Esprit pour leur montrer la véritable route et leur rendre le bonheur dont leurs pères avaient autrefois joui. Il avait tracé sur une peau de chevreuil une carte qu'il appelait *le grand livre*, par imitation de la Bible, que les Indiens connaissaient sous ce nom et qu'on leur avait appris à respecter.

Sur cette carte était dessiné un grand carré de quinze pouces de côté, ouvert à deux de ses coins, qui étaient supposés représenter le nord-ouest et le sud-ouest.

D'après le prophète de Cayahaga, ce carré était l'image des régions célestes où les Indiens devaient séjourner après leur mort. Les deux ouvertures ménagées aux angles servaient d'entrée ; mais le passage était difficile : il fallait franchir un large fossé, éviter un précipice, surmonter une foule d'obstacles. Le malin esprit veillait toujours dans ces parages pour s'emparer des Indiens. S'il réussissait à les saisir, il les conduisait dans une contrée aride où tous les fruits étaient avortés, tous les animaux maigres, et où il se servait d'eux, en guise de chiens et de chevaux, pour ses chasses diaboliques.

L'espace en dehors du carré représentait le terrain donné aux Indiens pour habiter pendant leur vie, et dont leurs pères avaient longtemps joui. En le leur montrant, le prophète s'écriait :

— Voyez ce que le Grand-Esprit nous avait donné et ce que nous avons perdu par nos vices ! Aujourd'hui les Visages-Pâles sont maîtres de notre terre de vie et gardent l'entrée des régions célestes, au nord-ouest, de sorte que les Peaux-Rouges n'ont plus qu'une seule avenue pénible et éloignée pour arriver au pays des âmes. Si vous voulez reconquérir et la terre que vos pères habitaient vivants, et la porte qui les conduisait aux contrées bienheureuses, offrez des sacrifices au Grand-Esprit, renoncez à toutes les habitudes qui vous viennent des Visages-Pâles, cessez de boire leur *beson* mortel (l'eau-de-vie) ; alors vous retrouverez la force de les chasser, et vous rentrerez dans l'héritage de vos ancêtres !

Il appuyait ces conseils de descriptions splendides des régions célestes ; il les montrait foisonnant de chevreuils, de dindons gras, de porcs, de buffles, et vendait, pour une peau de la valeur de cinq francs, un exemplaire de cette carte du paradis, illustrée de tout ce qui pouvait le rendre désirable.

Ses prédications étaient écoutées, et ses cartes se vendaient assez bien ; mais il faisait peu de prosélytes. Le gouvernement américain eut la sagesse de le laisser dire, sans essayer une répression qui eût peut-être ranimé chez les Delawares le vieil esprit national : si bien qu'après une légère effervescence éveillée dans deux ou trois peuplades, tout tomba de soi-même, et le prophète rentra dans l'obscurité.

QUELQUES DÉTAILS ET RÉFLEXIONS

A PROPOS DU SIÉGE DE LA ROCHELLE PAR RICHELIEU.

Voy. 1850, p. 254.

Lettre au Rédacteur.

Monsieur,

Vous avez sans doute remarqué qu'une fois notre attention appelée sur un sujet, une foule de circonstances, fortuites en apparence, viennent nous le remettre en mémoire, et ajouter quelques faits, quelques aperçus nouveaux à ceux que nous pouvions déjà posséder. Permettez-moi de vous communiquer une trouvaille fort ordinaire sans doute, mais qui est de nature à confirmer ce que j'avance.

Je m'étais arrêté dernièrement devant un de ces étalages du quai Malaquais, véritables cabinets de lecture en plein vent, où tant de livres sont passés en revue chaque jour, feuilletés et même lus souvent par les amateurs, les curieux ou les désœuvrés qui *bouquinent* par goût, par passion ou par hasard. Mon attention fut attirée par un volume en latin, de format petit in-8, dont le titre me parut de suite indiquer un sujet intéressant, au moins pour les personnes qui aiment à chercher les origines des procédés des arts, et notamment celle des grands ouvrages par lesquels la main de l'homme essaye de lutter contre les forces de la nature. « Dissertation nouvelle, dit le titre, sur les digues et » les ponts construits jusqu'à présent sur la mer, par J. Ber» tius, géographe et professeur royal (1). Paris, 1629, avec » privilége du roi. » Or je venais de lire avec beaucoup de plaisir les deux articles que vous avez publiés au mois d'août dernier (voy. 1850, p. 254 à 264) sur le siége de la Rochelle, et j'avais été particulièrement frappé des détails curieux, et peu connus, je crois, que vous donnez sur la construction de la fameuse digue qui détermina le triomphe de l'armée royale. L'analogie du livre avec les événements de cette époque était manifeste. Bientôt, en regardant le titre plus attentivement, je distinguai, sur une double vignette de forme ronde, dont les détails m'avaient d'abord échappé, des figures de nature à ne laisser aucun doute sur les intentions de l'auteur. D'un côté, le plan d'une ville forte, au fond d'une baie ; de l'autre, un cavalier revêtu d'un costume du dix-septième siècle, auquel un pontife remet un glaive de dimensions colossales. L'acquisition du volume une fois faite, j'ai pu l'examiner à loisir, et c'est le résultat de cet examen que je veux communiquer à vous d'abord, à vos lecteurs ensuite, si vous le jugez à propos.

Pierre Bertius, né, en 1565, d'un ministre protestant, à Beveren, en Flandre, sur les confins des diocèses de Bruges et d'Ypres, fut persécuté dans son pays à l'occasion de controverses religieuses, et se réfugia en France où il embrassa le catholicisme en 1620. Protégé par Louis XIII, qui en avait fait son cosmographe, puis son historiographe, et qui enfin l'avait pourvu d'une chaire de professeur royal en mathématiques, Bertius ne démentit pas le proverbe qui parle du zèle des nouveaux convertis. La chute du boulevard du protestantisme fut pour lui une occasion de célébrer le triomphe de la religion, des armes royales, et surtout de la puissance de Richelieu son protecteur. Le dernier chapitre de son ouvrage est consacré au projet d'une inscription commémorative de ce grand événement, à l'éloge du cardinal, et à l'explication de la médaille dont la face et le revers sont gravés

(1) P. Bertii, geograph. et profess. regii, De aggeribus et pontibus hactenus ad mare extractis digestum novum.

en frontispice et reproduits dans le corps du livre. La composition de cette médaille et les développements bizarres donnés par l'auteur sont profondément empreints du goût de l'époque.

Sur la face antérieure, on voit un plan fort exact de la Rochelle, de son port, de ses fortifications, de la digue de Richelieu, des anfractuosités du littoral aux environs, avec l'indication du jour de la capitulation de la ville : *Rupella capta* 28 *octob.* (La Rochelle prise le 28 octobre.) L'inscription du pourtour est ainsi gravée en lettres inégales :

OMNES QVI TE VIDENT E GENTIBVS, OBSTVPESCENT SVPER TE.

(Tous ceux d'entre les nations qui te voient seront saisis d'étonnement sur ton sort.)

Ce sont les paroles par lesquelles Ézéchias termine une foudroyante prophétie contre Tyr l'orgueilleuse. Les lettres plus grandes que les autres dans l'inscription, considérées comme lettres numérales, fournissent à Bertius le millésime de l'année de la chute de la Rochelle; car au lieu de

M DC VVVVVIII,
on peut écrire M DC XXVIII (1628).

« Ce n'est pas, dit l'auteur, que le prophète inspiré ait voulu désigner l'événement auquel elles s'appliquent si bien; non, je n'en crois rien. Mais je dis que les mêmes fautes sont ordinairement punies des mêmes châtiments...

» Je sais aussi qu'il n'était pas dans l'intention du prophète Abacuc d'annoncer qu'en l'an de grâce 1627, sous le règne de Louis XIII, les pirates anglais recevraient dans l'île de Ré une rude correction par les mains des Français aidés de Dieu seul; et cependant ce verset latin, que l'Église a chanté avec allégresse, suivant le témoignage de saint Jérôme, après la mort de Domitien, de Maximien, de Julien et de ses autres persécuteurs, renferme précisément la date de cette année, M DC VVVVIIIIIII ou M DC XXVII :

TV DIVISISTI IN STVPORE CAPITA POTENTIVM.

(Tu as frappé de stupeur les têtes des puissants.) »

Ces rapprochements bizarres ne sont pas les seuls que Bertius signale. Le nom phénicien de Tyr était, dit-il, le mot *Sor*, qui signifie rocher. N'est-ce pas précisément le nom de *la Rochelle?*

Quant aux dates exprimées par les lettres numérales du latin dans des versets de la Vulgate, il ne conseille à personne de passer son temps à les chercher. C'est par hasard qu'elles s'y trouvent et qu'il les a découvertes. Néanmoins il en donne encore un autre exemple fourni par un auteur profane. « Ovide ne pensait guère, dit-il, à prédire que don Carlos conspirerait contre son père Philippe II, roi d'Espagne; et cependant, en parlant du siècle de fer, il a écrit le vers suivant, qui contient précisément la date de l'événement :

FILIVS ANTE DIEM PATRIOS INQVIRIT IN ANNOS.

(Le fils, sans attendre l'effet du temps, conspire contre les jours de son père.) »

Avec les lettres qui ressortent au milieu des autres, on forme le millésime M D LVVIIIIIII, ou M D LXVIII.

Le revers de la médaille représente le grand prêtre Achimelech remettant à David l'épée de Goliath, que David lui-même, depuis sa victoire, avait consacrée à Dieu, et qui était conservée dans le tabernacle. David, pour exprimer sa reconnaissance, dit, en prenant l'épée : « Elle n'a pas sa pareille. »

NON EST HVIC ALTER SIMILIS;

telle est l'inscription placée autour du revers.

L'auteur n'a pas poussé plus loin ses jeux d'esprit et l'explication de sa pensée. Quoiqu'il n'ait pas donné à Achimelech le chapeau de cardinal, comme il a revêtu David du costume de Louis XIII, l'allusion est assez transparente pour n'avoir pas besoin de commentaire.

Richelieu, auquel le programme de l'ouvrage avait été présenté avec l'inscription commémorative et le dessin de la médaille, écrivit à Bertius une lettre d'approbation et d'encouragement qui figure à la fin du volume.

Si ma communication n'était pas déjà si longue, je n'aurais pas résisté au désir d'analyser la partie historique de la dissertation de Bertius; mais il faut se borner, et j'en indiquerai seulement les matières principales. Après avoir parlé de la construction des ponts et des digues en général, l'auteur



Médaille proposée par Pierre Bertius en commémoration de la prise de la Rochelle sous Louis XIII.

passe successivement en revue : le pont que Darius, fils d'Hystaspe et roi de Perse, jeta sur le bosphore de Thrace, lorsqu'il fit son expédition de Scythie; le pont que Xerxès avait établi sur l'Hellespont pour envahir la Grèce; la digue construite par Alexandre le Grand pour réduire la ville de Tyr; la digue semblable par laquelle Scipion l'Africain ferma le port de Carthage; la digue par laquelle Cléopâtre joignit l'île de Pharos au continent, près d'Alexandrie; les digues qui préservent les Pays-Bas contre l'envahissement de la mer; la digue de la Rochelle; enfin plusieurs autres ouvrages analogues, exposés au choc des flots, et de destinations diverses. Un chapitre spécialement consacré à la marine des Gaulois et des Francs fait ressortir l'habileté de nos ancêtres dans la navigation.

Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que l'importance du sujet et les développements historiques qui s'y rattachent, peuvent faire pardonner des rapprochements de mauvais goût, mais assez piquants comme expression de la tournure des esprits érudits au commencement du dix-septième siècle? — Agréez, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LES FORÊTS DES ALPES.



Dessin de Karl Girardet.

La vie du bûcheron, partout assez dure, l'est particulièrement dans les hautes vallées du Jura, de la Suisse et de la Savoie. La rigueur de l'hiver, l'aspérité du sol, les difficultés des chemins rendent l'exploitation des bois un des travaux les plus pénibles auxquels l'homme puisse être appelé. Ce travail n'est pas sans danger, si les arbres se trouvent placés sur des pentes rapides, ou dans le voisinage des précipices. Il faut du courage et du sang-froid pour les attaquer dans leur position formidable; il faut de l'adresse pour les faire tomber de telle sorte qu'après leur chute ils ne roulent pas au

fond des abîmes. Et pourtant il faut se hâter. Dans ces montagnes, l'approche de l'hiver est prompte et soudaine ; les bûcherons sont fréquemment obligés de se retirer devant lui, et de laisser encore un feuillage aux arbres que le marteau du forestier avait condamnés à mort. D'autres fois, on n'a que le temps de jeter les arbres à bas, sans pouvoir les scier et les refendre. On achève l'ouvrage au printemps.

Ce travail n'appartient qu'aux membres les plus robustes de la famille ; les femmes n'y prennent aucune part ; elles apportent le dîner aux hommes, comme cette jeune fille que nous voyons les mains frileusement cachées dans son tablier, tandis que le petit frère allume sous la casserole un feu qui va rendre la chaleur à la soupe refroidie pendant le trajet.

Le repas sera court et silencieux : on n'a pas de temps à perdre, pas de gaieté à dépenser dans cette sévère journée. Plus tard, lorsque la pénible récolte sera faite, que les voitures ou le traînage auront descendu le bois dans les vallées, que l'hiver enfermera chez eux ces robustes ouvriers, ils prolongeront doucement la veille devant un feu bien mérité, en tirant parti des bois qu'ils n'auront pas destinés à la charpente ou au chauffage. On réduit le sapin en échalas et en bardeaux ; on fabrique des baquets, des cuviers, des tonneaux pour la vendange, divers ustensiles, vaisselle commode et peu coûteuse, que la montagne exporte dans la plaine. C'est alors qu'une conversation, plus souvent grave que légère, récrée tous les âges, et fait du travail un amusement. Ce bon père que vous voyez dans la gravure, un genou en terre, la pipe à la bouche, mais uniquement occupé à mener la scie à travers cet énorme tronc, assis alors commodément à la meilleure place, près des tisons résineux, devisera volontiers sur le sujet qui l'intéresse. D'autres s'attachent à la culture des champs, des prés ou des vignes, se vouent à l'élève du bétail : pour lui, c'est la forêt qu'il aime ; il n'a pas cessé de l'étudier pendant sa longue carrière ; il a recherché sur ce sujet l'entretien des hommes habiles, et particulièrement celui d'un excellent forestier du voisinage, joignant ainsi aux précieuses lumières de l'expérience personnelle, celles de la pratique étrangère et des meilleures théories.

« Combien de places, dit-il, aujourd'hui dépouillées, j'ai vues dans ma jeunesse couvertes de forêts magnifiques ! Nos bois s'en vont comme nous, mais ne seront pas remplacés. Au bord de la rivière, sur toute cette pente qui n'offre plus qu'un maigre pâturage, s'élevait, il y a trente années, une riche forêt de sapins rouges. Un entrepreneur étranger l'acheta. Il fit coupe blanche, sans laisser un baliveau, et j'ai vu le flottage emmener à vau-l'eau toute cette richesse. Les usagers envoyèrent, dès le printemps, leurs chèvres sur la place ; rien n'y resta qu'une herbe rare et de misérables buissons. Une autre fois, j'ai vu tomber les derniers mélèzes et les derniers aroles, qui couvraient le sommet de la montagne ; et certainement, depuis que cette barrière n'arrête plus le vent du nord, notre vallée est plus froide, nos blés souffrent, les gelées tardives causent de plus fréquents dommages.

» Nous ne sommes pas les seuls imprévoyants. Dans plusieurs contrées alpestres, et particulièrement dans le Valais, on a détruit des bois qui protégeaient maints villages contre les avalanches. Les gardiens abattus, l'ennemi a bientôt surpris ces villages sans défense. Il a fallu recourir à d'autres moyens. On a creusé péniblement des fossés larges et profonds, en rejetant la terre sur le bord, où l'on a planté des pieux d'une grande force. Ainsi on a dû fortifier avec art, et à grands frais, des lieux que la nature s'était chargée de défendre elle-même. Et les habitants de la froide vallée d'Urseren, près du Saint-Gothard, à quelle extrémité ne les a pas réduits leur imprudence ? Ils fauchent maintenant les bruyères et les myrtilles, seuls moyens de chauffage qui restent dans une localité autrefois couverte de sapins. Je connais un village des hautes Alpes qui fut autrefois renommé pour ses belles fontaines ; les forêts supérieures, hautes et touffues, arrêtaient les nuages et rendaient les pluies d'été plus fréquentes ; l'ombre protégeait les neiges contre une fonte trop rapide. C'était le réservoir de ces fontaines admirées. La forêt donnait de plus, libéralement, le bois nécessaire aux conduites. Aujourd'hui les sapins sont tombés, les fontaines sont taries, et l'on boit l'eau des citernes.

» Vous savez que le sol des vallées supérieures descend lentement vers les lieux plus bas. Nos Alpes, semblables à des os décharnés, montrent déjà, dans beaucoup de lieux, la pierre nue. Nos pentes un peu roides s'appauvrissent d'année en année par la violence des eaux. Ce limon que vous voyez descendre avec elles ne remontera jamais ; nous ne saurions l'arrêter complétement sur cette pente fatale ; mais nous pouvons du moins retarder et suspendre le mal. Les forêts sont destinées par le Créateur à cet usage : on ne viole jamais impunément les décrets de ce Législateur souverain. Une nuit a suffi pour emporter d'un seul coup, pendant un orage, le territoire d'une commune qui avait détruit ses forêts pour semer du blé. Ce torrent, que des racines profondes n'attachaient plus aux couches inférieures, glissa sur elles avec ses moissons et ses autres cultures. Exemple terrible que les pays de montagnes ne devraient jamais oublier !

» Si vous aviez vu autrefois, et si vous pouviez voir aujourd'hui, les forêts de l'Engadine, de la vallée de Calanca, dans les Grisons ; celle de Habkeren, dans le canton de Berne ; d'Alpnach, dans celui d'Unterwald ; cent autres vallées de la Suisse et des pays voisins, vous seriez consternés de leur désolation présente, en la comparant à leur ancienne richesse.

» Heureusement, il y a du remède encore, et j'espère que nos enfants, plus prévoyants que nos pères, y pourvoiront avant qu'il soit trop tard. Dès aujourd'hui, le bois étant plus cher et plus précieux, ménageons-le avec plus d'économie. Nous bâtissions en bois maisons et granges, souvent avec une prodigalité impardonnable. J'ai compté à Bœningen, près d'Interlacken, cent cinquante maisons et quatre cents granges ou fromagères pour quatre-vingts ménages. Dans le cercle des Ormonts, au canton de Vaud, on compte pour trois mille habitants quinze mille bâtiments entièrement construits en bois. Quelle destruction ! Cependant la pierre ne manque nulle part : à l'extraire, nous n'épuiserons pas nos rochers, comme ces maisons de bois épuisent nos forêts. Si la maison de pierre est plus coûteuse, elle est aussi bien plus durable ; elle est bien moins exposée aux ravages du feu. Que de fois un incendie dévore sur nos Alpes des villages entiers et les ruine doublement, d'abord en détruisant le mobilier et les récoltes, ensuite parce qu'il faut abattre des forêts entières pour de nouvelles constructions exposées au même danger !

» Voyez encore combien nous sommes prodigues ! Chacun veut avoir un four à soi et cuire son pain, sécher ses fruits à part. Si l'on s'arrangeait pour cuire au même four, le pain n'en serait pas moins bon. On veut clore sa propriété, et l'on fait bien ; mais pourquoi ces clôtures mortes où l'on emploie le bois de fente avec profusion ? Une haie vive, qui fermerait mieux votre petit domaine, vous donnerait des fagots tous les trois ans et de la feuille chaque année.

» L'industrie, qui nous coûte tant de bois, nous enseigne aussi des constructions nouvelles, à l'aide desquelles on se procure, avec moins de frais, une plus grande chaleur dans l'intérieur des maisons ; empressons-nous de mettre ces moyens en usage, autant qu'il nous sera possible.

» C'est ainsi que nous parviendrons à diminuer le mal ; mais ce n'est pas assez. Rendons à nos montagnes leurs anciennes richesses : le moment est venu d'entreprendre cette grande tâche. Partout nos voisins se plaignent que le combustible manque et renchérit. L'accroissement de la population en Europe, les progrès de l'industrie et des arts le rendent toujours plus précieux. D'autres peuples le trouvent dans les entrailles de la terre ; nous sommes peu riches en mines de houille, mais les Alpes et le Jura peuvent porter

sur leurs têtes des trésors plus beaux et qui se renouvellent sans cesse.

» J'ai souvent admiré, en montant de nos profondes vallées jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, combien la nature s'est montrée libérale en notre faveur. Je voyais d'abord, dans les parties les plus chaudes et les mieux abritées, le châtaignier mûrir son fruit savoureux au milieu des abricotiers, des pêchers et des vignes; un peu plus haut le noyer, encore à l'abri des gelées, formait, avec les poiriers et les pommiers, un nouvel étage de vergers, au niveau desquels les chênes, les ormeaux, les frênes, les tilleuls étalaient leurs richesses forestières. Plus haut encore, les pruniers, les cerisiers fructifient, disputant le terrain au hêtre, à l'érable et à d'autres essences. Le sapin blanc, la daille (1) se plaisent dans cette région, et ils en bravent les hivers déjà rigoureux. Le sapin rouge, qui s'accommode fort bien de climats plus doux, en peut affronter aussi de plus sévères. On le trouve grand et vigoureux, bien plus haut que les cerisiers, en des lieux où le sorbier, aimé des grives, et le myrtille, cher aux grives et aux enfants, composent presque à eux seuls le verger de la montagne. Où le sapin rouge commence à languir, le mélèze et l'arole vivent encore avec une pleine vigueur. Mais, hélas! qu'ils sont clairsemés sur nos grandes montagnes, leur véritable patrie, ces arbres qu'on a détruits et qu'on ne saurait trop multiplier! Ils ne cèdent la dernière limite des neiges éternelles qu'à l'aune des montagnes et aux rosages qu'il ne faut pas dédaigner, puisqu'ils offrent une extrême ressource au pâtre dans les alpages les plus froids.

» Faisons donc le compte des biens qui nous restent, et mettons-y un meilleur ordre que ci-devant. Avait-on besoin de bois, on abattait au hasard et par caprice. C'est de là que nous avons tant de forêts composées de cent générations différentes, qu'il est impossible d'aménager régulièrement dans l'état où elles sont. D'autres fois on attaquait une forêt de bas en haut, et, à mesure qu'on coupait, les arbres supérieurs brisaient par leur chute et leur transport la génération nouvelle qui commençait à s'élever. Ou bien on n'avait pas la précaution de laisser des brosses (2) dans la partie supérieure et du côté des vents les plus dangereux; et s'il venait un orage violent, la forêt était ravagée.

» S'agissait-il de repeupler le sol après une coupe totale? On en laissait le soin à la seule nature, oubliant qu'elle compte sur notre concours, et qu'il n'y a guère plus de raison d'espérer une belle forêt sans soins qu'une belle moisson sans culture. Ce n'est pas tout : des populations ignorantes sont allées même jusqu'à détruire l'ouvrage de forestiers habiles et dévoués, qui faisaient des semis dont elles devaient profiter plus tard. Un de ces hommes voulut, dans son zèle honorable, réparer une de ces destructions totales dont je vous ai parlé : il fit ensemencer une pente déboisée. Dans la région inférieure on sema des châtaigniers, dans la moyenne des frênes et des érables, et dans la supérieure des mélèzes et des aroles. A peine le forestier a-t-il quitté la commune, que les petits enfants du village courent sur la pente ensemencée, déterrent les châtaignes et les aroles pour les manger, sans que les parents en fassent que rire. Restait le semis des frênes et des érables, qui était déjà comme un champ de trèfle dans sa plus belle venue : il fut livré aux troupeaux de chèvres, qui l'eurent bientôt brouté jusqu'à la racine.

» Que ces désordres cessent! il faut les remplacer par un esprit tout nouveau. Apprenons de ceux qui possèdent la science forestière quelles sont les espèces les plus utiles et comment on les multiplie; quelles essences nous pourrions tirer de l'étranger, par exemple le pin de Weimouth, qui fait, dit-on, des merveilles sur les côtes d'Écosse, et qui est peut-être destiné à reboiser les sommets dévastés du Jura. Sachez quelles espèces peuvent occuper ensemble le même sol, comme le sapin rouge aux racines traçantes, et le chêne, dont le pivot plonge bien avant dans la terre pour demander à d'autres couches la nourriture de l'arbre. Sachez aussi à quel âge chaque espèce doit tomber sous la hache. Enfin semez et plantez vos bois avec le même zèle que vos champs et vos vignes. Alors les Alpes et le Jura ceindront de nouveau leur antique couronne, et la postérité dira de vous : — Ils furent plus sages que leurs pères. »

C'est par de tels discours que le vieux bûcheron fixe l'attention de sa famille. Il est prophète chez lui; il l'est aussi dans les assemblées de la commune. On se laisse persuader enfin par ses exhortations bienveillantes. Peut-être une révolution dans la sylviculture des Alpes et d'autres pays montagneux sera-t-elle un jour le fruit de ses leçons.

(1) Pin de Haguenau.

(2) Bandes de bois, portions longitudinales, qu'on laisse subsister sur les côtés d'une forêt pour protéger l'intérieur.

CONTRE LA CHASSE AUX PETITS OISEAUX.

Il ne faut pas détruire les petits oiseaux; ils sont utiles à l'agriculture. Nous avons une fois énoncé ce fait; nous le rappelons aujourd'hui pour avoir occasion d'ajouter qu'il est maintenant attesté par un grand nombre de cultivateurs expérimentés et de sociétés agricoles (1).

Un petit oiseau frappe à grands coups de bec entre les barbes d'un épi : on l'accuse de dévorer les grains; le plus souvent il n'est, au contraire, occupé qu'à chercher et à dévorer l'insecte qui ronge le grain.

Les rouges-gorges, qu'on tue, dans certains départements, en si grand nombre, comme tous les autres becs-fins, ne se nourrissent que de moucherons, de vermisseaux et de chenilles, et en détruisent des quantités innombrables pendant le temps qu'ils échappent au chasseur.

Un couple de moineaux ayant des petits à nourrir détruit, pendant tout le temps où il les élève, 3 360 chenilles par semaine, à raison de 40 par heure, en supposant qu'il ne les cherche que douze heures par jour. Nous ne comptons pas les papillons et les autres insectes ailés qui auraient produit, s'ils avaient vécu, un grand nombre de chenilles.

Il n'y a pas jusqu'au roitelet, le plus petit des oiseaux, qui ne vienne au secours de l'homme pour garantir les récoltes contre les ravages des insectes. Dans divers États d'Amérique, on a si bien remarqué le parti qu'on peut tirer de ces oiseaux, que, d'après M. Baxton dans son Histoire de la Pensylvanie, on met à leur disposition, près de chaque habitation rurale, une boîte en bois attachée à une perche, afin qu'ils y établissent leur ménage, ce qui ne manque jamais.

Lorsque les petits sont éclos, les parents cherchent, avec une grande sollicitude, les insectes pour la pâture de leur jeune couvée. Un observateur, ami de M. Baxton, a compté, avec une attention soutenue, le nombre des voyages de deux roitelets qui habitaient une de ces boîtes. Il a compté, en moyenne, pour chacun d'eux, 50 voyages par heure; le minimum a toujours été de 40, et le maximum de 60. Dans l'espace d'une heure, l'un et l'autre étaient revenus 71 fois avec un insecte à leur bec. Cette chasse dure sans relâche toute la journée. Une moyenne de 50 voyages par heure donne dans la semaine 4 200 insectes détruits, en ne supposant la journée que de douze heures.

On peut en dire autant des mésanges, des fauvettes, des rossignols, des pies et d'une foule d'autres oiseaux, qui peuvent bien becqueter quelques cerises, quelques framboises, objets de peu de valeur, mais qui rendent de très-grands services à l'agriculture en détruisant un nombre considérable d'insectes.

Plusieurs conseils généraux ont demandé formellement que le gouvernement proposât une loi pour interdire la chasse aux oiseaux par quelque moyen de destruction que ce

(1) Voy. le Journal d'agriculture pratique et de jardinage. — Décembre 1850.

soit, à cause des insectes qui dévastent les récoltes et qu'on peut regarder comme les fléaux de l'agriculture.

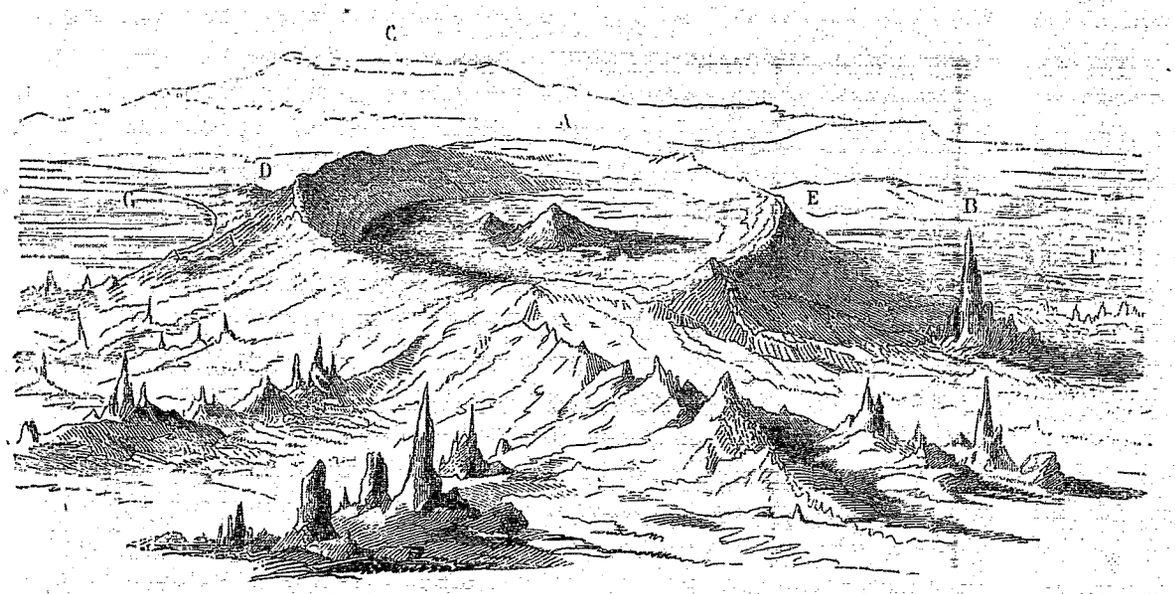
UN VOLCAN DANS LA LUNE.

Notre gravure représente une montagne de la Lune qu'Hévélius nomme le mont Ligustinus, et Riccioli le mont Aristillo. Cette singulière apparence d'une partie de la surface lunaire est reproduite telle que la donne une lunette qui renverse les objets, et dans une position où les rayons lumineux aboutissant à l'œil de l'observateur font un angle d'environ 45 degrés avec la surface. La réduction, pour l'ensemble du paysage, est d'un douzième de pouce pour un mille : le mille romain est de 75 au degré ; il correspond à 1482 mètres de France, et le pouce romain vaut $0^{m},0249$, ce qui donne une réduction dans le rapport de 1 à 716 400 environ. L'étendue de terre ou plutôt de lune que l'on a sous les yeux est donc d'environ 100 à 110 kilomètres de longueur.

C'est un astronome étranger, le chevalier Decuppis, qui a dressé cette carte, à Rome, d'après des observations faites à l'aide du célèbre et puissant télescope de Cauchoix.

Le mont Ligustinus présente tous les caractères d'un volcan éteint. Le diamètre du cratère A est d'environ 36 kilomètres. Le point le plus élevé de sa circonférence D a environ 2 606 mètres au-dessus du fond de la cavité ; le point opposé E s'élève à environ 2 012 mètres. Au centre du cratère se dresse un cône haut de 876 mètres, et à côté on en remarque un plus petit. Le fond du cratère, observé attentivement et dans des circonstances favorables, paraît couvert d'aspérités que l'on suppose indiquer des pierres, des blocs de lave. De ce volcan partent cinq ramifications d'élévations moins saillantes. Sur ces arêtes s'élèvent des aiguilles, sortes de pyramides ou d'obélisques naturels, semblables aux colonnes basaltiques que l'on trouve en diverses contrées de notre globe. L'aiguille la plus élevée B est haute de 1 419 mètres : lorsqu'elle fut observée pour la première fois, son ombre se projetait au loin, sa pointe était seule éclairée par le soleil ; elle décomposait la lumière et présentait la couleur du prisme, ce qui a donné lieu de conjecturer que cette aiguille gigantesque se composait d'une matière vitreuse.

Dans la direction du midi, le mont Ligustinus est lié à une



Le mont Ligustinus, volcan lunaire. — D'après l'Album.

plus petite montagne nommée Autolicus, C, dont le cratère a 87 kilomètres et demi de diamètre ; on a observé au fond de ce cratère un cône central, mais il n'existe point d'aiguilles près de ses pentes.

Ces deux montagnes sont situées, comme deux îles, au milieu de la partie méridionale d'une contrée lunaire connue des astronomes sous le nom de *la Mer de pluie*, F, qui est aussi désignée, dans sa partie occidentale, sous le nom de *Marais de la putréfaction*.

CHATEAUROUX

(Chef-lieu du département de l'Indre).

En arrivant à Châteauroux par la route de Tours, après avoir traversé le faubourg Saint-Christophe, on aperçoit la ville sous son aspect le plus pittoresque. On a devant soi le vieux château Raoul, qui, dominant le paysage de toute sa hauteur, semble avoir pour vassaux à ses pieds le bâtiment moderne de la Préfecture et toute la vieille ville qui va s'abaissant jusqu'à l'horizon. De cet amas de toits bruns et de murs gris sortent une vieille tour autrefois dépendante du vieux château, puis le clocher de Saint-Martial, bâti par un bourgeois, Pierre Urignon. Hors de là, on chercherait en vain dans l'intérieur de la ville aucun souvenir du passé.

La Préfecture est un grand bâtiment à la mode de l'Empire, avec un portique de mauvais goût. Les fenêtres et les portes du vieux château sont de l'époque gothique tertiaire ; ses premières constructions datent du dixième siècle. A l'intérieur rien n'a été conservé, on y a placé les bureaux de la préfecture ; le dernier receveur de la province, Dupin, en a été le dernier habitant. C'est du fondateur de ce château, Raoul, que la ville a pris son nom, Château-Raoul, par corruption Châteauroux. Les seigneurs de Châteauroux et de Déols furent tour à tour sous la dépendance des comtes de Bourges et des ducs de Guienne jusqu'en 926. A cette époque, le roi Raoul ordonna qu'ils relèveraient immédiatement de la couronne ; mais cette décision n'eut aucune valeur pendant les guerres des Anglais ; ce fut seulement à partir du roi Philippe-Auguste que les seigneurs de Châteauroux reconnurent « que leur baronnie relevoit de Sa Majesté ; le donjon du châtel de Châteauroux relevoit de l'archevesque de Tours. »

André de Chauvigny s'étant illustré en Palestine, Philippe-Auguste lui fit don de Châteauroux, alors capitale de la seigneurie déoloise ; il y fonda un couvent. Guillaume de Chau-

vigny, en 1213, jeta les fondements du couvent des Cordeliers, l'un des plus anciens de l'ordre.

Henri II de Bourbon, prince de Condé, devenu possesseur de Châteauroux et de la moitié du comté, en acheta le reste, en 1610, des descendants de Raoul. Louis XIII, six ans après, érigea ce comté en duché-pairie en faveur du prince et de ses descendants. Ceux-ci en jouirent pendant plus d'un siècle. Charles de Bourbon, comte de Clermont, le vendit à Louis XV, qui en fit don à Marie-Anne de Mailly-Nesle, duchesse de Châteauroux, à la mort de laquelle le duché rentra dans le domaine de la couronne.

Jusqu'en 1793, on célébrait à Châteauroux la cérémonie du Pot aux roses. La dernière veuve remariée de la rue de l'Indre (où sont tous les fabricants de drap) se présentait chaque année, le mardi de la Pentecôte, à la porte du château, ayant sur la tête un pot garni de roses et de rubans. Après les compliments d'usage, le seigneur brisait le pot sur la tête de la veuve. Cette cérémonie tenait lieu de la dîme qu'il avait droit de percevoir des habitants, qui avaient bâti sur ses prairies.

Châteauroux est à peu près le centre géographique de la France. Sa population est de 15 000 âmes. La ville est traversée par la route nationale de Paris à Toulouse et par le chemin de fer du Centre.



Vue de Châteauroux. — Dessin de Villevieille.

GÉOGRAPHIE DES FORGES DE FRANCE.

Le fer constitue la principale richesse minérale de la France. La France ne produit pas d'or, pas de mercure, pas d'étain, presque pas d'argent ni de cuivre : mais elle a du fer en abondance ; et, ce qui la distingue, du fer de toutes les qualités et à tous les prix, sauf les qualités supérieures de fer à acier. Les ateliers dans lesquels on s'occupe de la fabrication du fer et de l'acier (depuis les mines et minières jusqu'aux établissements dans lesquels on donne au fer et à l'acier la forme sous laquelle ils doivent être livrés au commerce) sont au nombre de 1051 ; le total des ouvriers employés dans ces ateliers est de 54 000 ; et le total des valeurs créées par leur travail est d'environ 200 millions. A ce tableau, pour être complet, il faudrait joindre les ouvriers qui sont appliqués, soit dans les forêts, soit dans les houillères, à préparer le combustible nécessaire à tous ces ateliers, les voituriers qui font circuler les produits, les artisans qui mettent le fer en œuvre, comme taillandiers, maréchaux, charrons, serruriers. Mais on voit assez, par ce peu de mots, quelle est l'importance du travail du fer dans l'économie générale du pays.

Les forges proprement dites, c'est-à-dire les ateliers dans lesquels on transforme le minerai en fer forgé, n'emploient pas toutes les mêmes procédés. Elles se déterminent à un procédé ou à un autre d'après les circonstances locales, et il en résulte qu'en général les usines placées dans des circonstances locales analogues suivent des procédés de fabrication analogues. Mais ce qui est fort remarquable, c'est que l'identité des circonstances locales se maintient presque partout dans une assez grande étendue pour que les groupes d'usines dans lesquels les procédés sont analogues constituent, dans l'ensemble du territoire, non point une série de petits cantons uniformément répandus sur toute sa surface, mais un nombre très-limité de provinces métallurgiques séparées les unes des autres par des intervalles considérables dans lesquels il n'existe pas une seule usine. C'est ce que la statistique générale pouvait seule mettre en évidence; car, avant qu'on ne possédât les données qu'elle a peu à peu réunies, grâce à la persévérance des ingénieurs des mines, on était loin de se douter que la géographie du fer fût soumise à un ordre aussi simple.

Et d'abord, indépendamment de toute question de distribution, au point de vue simplement technique, on peut di-

viser toutes les forges de France en quatre classes, d'après le procédé de fabrication dont elles font usage.

a) Le procédé de la première classe consiste à convertir le minerai en fonte, puis la fonte en fer forgé, en employant uniquement du combustible végétal, le plus ordinairement du charbon de bois, quelquefois du charbon de bois associé à du bois desséché et torréfié. On fabrique la fonte dans des hauts fourneaux de 8 à 12 mètres, produisant par jour de 20 à 60 quintaux métriques. La fonte ainsi obtenue est convertie en fer forgé au moyen du charbon de bois, et en deux opérations principales, dont l'une consiste dans la fabrication de masses informes de fer brut dites *massiaux*, c'est l'affinage proprement dit; et dont l'autre consiste dans l'étirage des massiaux en *barres marchandes*. La fonte obtenue par cette méthode forme 65 pour 100 de la quantité totale de fonte qui se fabrique en France. Le procédé de la première classe est donc le procédé dominant. Il est connu sous le nom de *méthode comtoise* et de *méthode nivernaise*.

b) Le procédé de la seconde classe consiste à fabriquer la fonte dans des fourneaux semblables à ceux de la première classe, mais en mêlant au charbon de bois une certaine proportion de coke. La conversion de la fonte en fer forgé s'opère au moyen de la houille, dans des fourneaux à réverbère, selon la méthode anglaise. Pour le réchauffage et l'étirage, on se sert de charbon de bois, comme dans les usines de la première classe. C'est à ce procédé mixte que l'on a donné le nom de *méthode champenoise*.

c) Le procédé de la troisième classe consiste dans l'emploi exclusif du combustible minéral. On fabrique la fonte dans des hauts fourneaux de 13 à 18 mètres, alimentés avec le coke ou avec la houille, et produisant par jour de 80 à 150 quintaux métriques de fonte. La fonte est convertie en fer forgé dans des fourneaux alimentés par du coke ou par de la houille, avec des opérations plus ou moins multipliées selon la qualité du fer que l'on se propose d'obtenir. Ce procédé, qui tend à se développer de plus en plus, produit aujourd'hui en fonte environ 30 pour 100 de la quantité totale; mais en fer forgé il produit dans une proportion beaucoup plus forte, à cause des usines de la seconde classe qui le suivent également à cet égard. Cette méthode porte le nom de *méthode anglaise*.

d) Le procédé de la quatrième classe consiste à convertir directement le minerai en massiaux dans un foyer au charbon de bois, sans faire de fonte, et à étirer immédiatement les massiaux en barres marchandes. Ce procédé, qui n'est praticable que dans certaines localités, ne fournit guère que 3 pour 100 de la production totale de la France. Il est connu sous le nom de *méthode corse* ou *catalane*.

Dans les contrées qui sont abondamment pourvues soit de bois, soit de houille, ce sont les types extrêmes de fabrication, fabrication au bois, fabrication à la houille, qui règnent exclusivement. Dans celles qui, indépendamment de leurs forêts, peuvent s'alimenter facilement aux mines de houille, ce sont les méthodes mixtes qui ont faveur; et même, à côté des usines où les méthodes mixtes sont en usage, on y rencontre d'autres usines qui adoptent l'un ou l'autre des deux types extrêmes de fabrication. Ainsi, dans ces contrées, on trouve à proximité les uns des autres des établissements appartenant aux trois premières classes. Mais ces contrées forment une exception à la loi générale du territoire, qui est l'uniformité des usines dans l'intérieur du même groupe.

La carte ci-après (p. 40), due à la commission de statistique des mines, et particulièrement, s'il nous est permis de trahir jusqu'à ce point l'anonyme, aux travaux de son savant secrétaire, représente les douze groupes d'usines que l'administration des travaux publics reconnaît. Ce sont des divisions industrielles fixées, non point par des considérations administratives, mais par la simple observation du travail libre. Le contour qui leur est assigné se trouve déterminé par les lignes qui réunissent les usines extrêmes de chaque groupe; d'où il suit que dans tout l'espace situé en dehors de ces groupes, il n'existe pas une seule usine à fer. Toutes les usines qu'il y a en France sont concentrées dans l'intérieur des diverses divisions; mais elles sont distribuées dans chacune d'une manière très-inégale, de telle sorte que dans certaines parties plus favorisées elles sont pour ainsi dire les unes sur les autres, tandis que dans d'autres elles ne se rencontrent qu'à de grands intervalles.

On comprend aisément qu'il ne saurait y avoir de meilleure manière de prendre une idée précise de la fabrication du fer dans notre pays, que de passer en revue chacun de ces groupes, à peu près comme on fait pour une armée, dont il serait impossible de se faire idée s'il fallait en considérer individuellement et pêle mêle tous les soldats, tandis qu'en les réunissant par régiments, c'est-à-dire par groupes similaires, l'inspection en devient prompte et facile. Nous allons donc passer successivement en revue, et avec autant de promptitude que possible, ces douze provinces métallurgiques, si l'on peut les nommer ainsi, en les suivant, non point dans l'ordre de leur proximité géographique, mais dans l'ordre de leurs analogies quant à la fabrication, c'est-à-dire dans l'ordre même des quatre classes que nous avons énumérées tout à l'heure.

I. *Groupe de l'Est.* — Ce groupe comprend essentiellement le Jura et les Vosges, ce qui explique son approvisionnement en combustible végétal. Aussi la fabrication du fer y est-elle presque exclusivement fondée sur le procédé de la première classe. Ce groupe est cependant traversé par trois voies navigables, la Saône, le canal du Rhône au Rhin et le canal de Bourgogne, qui peuvent y amener les houilles des bassins de la Loire et de Saône-et-Loire à des prix modérés. Mais la haute qualité des minerais de fer qui s'exploitent dans l'intérieur du groupe porte les maîtres de forges à tirer parti de cette supériorité pour s'assurer des débouchés spéciaux, et en conséquence ils ne travaillent qu'au charbon de bois, méthode plus dispendieuse, mais donnant des fers de meilleure qualité. Il résulte de cette circonstance que la production du fer dans ce groupe demeure à peu près stationnaire, car elle dépend des ressources des forêts, ressources qui ne sont pas illimitées comme celles des mines de houille.

Le nombre des usines de ce groupe est de 172; leur production en fonte a été, en 1847, de 567 110 quintaux métriques, et en fer forgé, de 304 862 q. m.

II. *Groupe du Nord-Ouest.* — Ce groupe, dont la base s'étend du Havre à Orléans, forme une bande étroite qui s'étend par le centre de la Bretagne jusqu'à Brest. Les minerais de fer y sont fondus au charbon de bois; mais la fonte est convertie en fer forgé, soit par la méthode comtoise, soit par la méthode champenoise, soit par la méthode anglaise. Les houilles sont importées d'Angleterre pour la plus grande partie, et elles pénètrent jusqu'au centre du département de la Mayenne. Les houilles françaises sont demeurées presque étrangères au progrès remarquable de ce groupe depuis quinze ans, grâce à l'emploi du combustible minéral qui lui a permis d'augmenter sa fabrication de près d'un tiers.

Le nombre des usines du groupe est de 75; la production de la fonte, en 1847, a été de 300 421 q. m.; celle du fer forgé, de 171 958 q. m.

III. *Groupe de l'Indre.* — Dans ce groupe, toute la fabrication se fait exclusivement au charbon de bois. Cette persévérance dans les anciennes méthodes tient, comme dans le premier groupe, à l'excellente qualité du minerai, dont les maîtres de forges ont intérêt à tirer tout le parti possible. Les fers sont connus dans le commerce sous le nom de *fers du Berry*. On est parvenu, dans ces dernières années, à augmenter sensiblement le chiffre de la production par l'effet du perfectionnement des méthodes de fabrication et par l'établissement de quelques usines près de massifs forestiers qui n'étaient point utilisés antérieurement.

Le nombre des usines est de 26; la production de la

fonte, de 88 218 q. m.; celle du fer, de 43 593 q. m.

IV. *Groupe du Périgord.* — Dans ce groupe règne également le travail au charbon de bois; cependant un certain nombre d'usines commencent à employer la houille, non pour la fabrication de la fonte, mais pour celle du fer forgé, soit par le procédé anglais, soit par le procédé champenois. Les houilles proviennent en majeure partie de la Grande-Bretagne, et, en proportion beaucoup moindre, des bassins houillers de la Corrèze et de l'Aveyron. Relié par le Lot à ce dernier bassin, la fabrication prendrait dans ce groupe de très-grands développements si l'exploitation des mines de fer était susceptible de les seconder. Mais les mines de fer ne sont abondantes qu'à l'extrémité opposée, vers la limite des départements de la Haute-Vienne et de la Dordogne : il y a donc des frais de transport considérables pour les mettre en rapport avec la houille, c'est-à-dire pour augmenter à volonté la production.

Le nombre des usines est de 120; la production de la fonte s'est élevée, en 1847, à 189 189 q. m.; celle du fer, à 110 910 q. m.

V. *Groupe du Sud-Est.* — Ce groupe appartient à la chaîne des Alpes. Il est intéressant par la quantité d'acier naturel, dit acier de Rives, qui s'y fabrique. On n'y travaille, sauf pour le corroyage et l'étirage de l'acier, qu'au charbon de bois. Quelques aciéries opèrent sur des fontes de Savoie, qui sont produites de la même manière et fournissent des aciers de même qualité.

Le nombre des usines est de 35, dont 12 hauts fourneaux; la production en fonte est de 35 513 q. m.; celle du fer forgé, de 4 730 q. m.; celle de l'acier naturel, de 30 700 q. m.

VI. *Groupe du Nord-Est.* — Ce groupe important longe exactement la frontière depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Rhin. Il dispose pour ses approvisionnements de voies de navigation très-précieuses. Il s'appuie par l'une de ses extrémités au canal de la Sambre, et par l'autre au Rhin et aux canaux de l'Alsace : trois autres voies navigables, la Meuse, la Moselle, la Sarre et son prolongement, divisent l'intervalle par portions à peu près égales. Ces diverses voies mettent le groupe en communication avec les riches houillères du département du Nord, de la Belgique, et des provinces rhénanes. Il se trouve donc dans des conditions très-favorables pour le développement de la fabrication du fer par la méthode anglaise et la méthode champenoise. On ne peut douter que son essor n'augmente considérablement quand on aura livré à la circulation le chemin de fer de Paris à Sarrebrück et les canaux de la Marne au Rhin et à la Sarre. En effet, ces voies mettent en communication la Champagne, qui est la contrée la plus riche en minerai de fer qu'il y ait sur le continent européen, et les bassins houillers de Sarrebrück et de Saint-Imbert. Les fontes de Champagne pourront donc être amenées facilement sur la Sarre en retour de la houille qui se portera de la Sarre en Champagne, et là ces fontes trouveront à bas prix les houilles nécessaires à leur conversion en fer.

Jusqu'à présent c'est la fusion au charbon de bois qui l'emporte : on ne fabrique la fonte au moyen du coke seul que dans trois fourneaux, et au moyen du coke et du charbon de bois mélangés que dans deux; dans tous les autres, on n'emploie que le combustible végétal. Mais dans l'affinage de la fonte, la houille joue dès à présent un grand rôle. On fabrique le fer forgé par les trois procédés, par le charbon de bois, par le charbon de bois et la houille alternativement, et enfin par le combustible minéral seul. On voit donc que dans ce groupe, à cause de la diversité des conditions qu'il embrasse, la fabrication est loin d'être aussi uniforme que dans les groupes précédents. La différence des procédés de fusion et d'affinage, jointe à la différence des minerais, permet d'y fabriquer toutes les qualités de fer que demande le commerce. Outre le fer, ce groupe produit aussi des aciers naturels de bonne qualité.

Il renferme 119 usines, et a produit, en 1847, 781 649 q. m. de fonte, et 414 926 q. m. de fer.

VII. *Groupe de Champagne et Bourgogne.* — Le système de fabrication est à peu près le même dans ce groupe que dans le précédent : fusion du minerai de fer au moyen du charbon de bois dans la majorité des usines; transformation de la fonte en fer forgé au moyen des trois méthodes, comtoise, champenoise et anglaise. Il s'ensuit que ce groupe fournit aussi au commerce des fers de toutes les qualités. Malheureusement il est éloigné des bassins houillers, et, sauf dans l'extrémité méridionale, desservie par le canal de Bourgogne, les houilles y arrivent à grands frais des bassins de Sarrebrück, de la Loire et d'Épinac. L'établissement de nouvelles voies de communication, qui sont en cours d'exécution, améliorera sensiblement les conditions de la production, et produira sans doute un grand développement dans le travail. C'est dans ce groupe que la méthode mixte, dite méthode champenoise, a pris naissance; mais il est douteux que cette méthode puisse se soutenir longtemps contre la concurrence de la méthode anglaise, à laquelle l'emploi du laminoir donne de grands avantages.

Ce groupe renferme 180 usines, contenant 166 hauts fourneaux; il a produit, en 1847, 910 819 q. m. de fonte, et 414 926 q. m. de fer.

VIII. *Groupe du Centre.* — Ce groupe possède de riches minerais de fer, des mines de houille très-importantes, notamment le Creuzot, Blanzy, Decize, Commentry; il est traversé par le canal du Centre, le canal du Berry, le canal du Nivernais, l'Allier, la Loire, qui y font circuler à bas prix le combustible et le minerai. On conçoit donc, dans des circonstances si favorables, le développement rapide des usines. On fond le minerai, soit au charbon de bois, soit au coke, soit au charbon et au coke mélangés; et de même pour l'affinage du fer, qui se fait également par les trois méthodes. On fabrique, dans quelques usines, un acier naturel de qualité inférieure, dit acier de terre.

Le nombre des usines est de 118; la production de la fonte, en 1847, a été de 821 436 q. m.; celle du fer, de 539 849 q. m.

IX. *Groupe du Sud-Ouest.* — Le groupe du Sud-Ouest est celui des Landes et des Basses-Pyrénées. La fabrication du fer y est essentiellement fondée sur l'emploi du combustible végétal, fourni soit par les forêts d'arbres verts des Landes, soit par les forêts des Pyrénées : l'exploitation des riches houillères qui existent en regard de ce groupe, sur la côte des Asturies, est peut-être appelée à modifier ce régime et à donner un jour à l'industrie du fer dans ces contrées une grande extension. Dans ces dernières années, on avait fondé sur l'emploi de la tourbe des espérances qui malheureusement ne se sont point réalisées.

Ce groupe présente 35 usines, contenant 27 hauts fourneaux; il a produit, en 1847, 148 196 q. m. de fonte, et 46 438 q. m. de fer.

X. *Groupe des houillères du Nord.* — La naissance de ce groupe est toute moderne. Les houillères du département du Nord lui fournissent des ressources de combustible pour ainsi dire indéfinies; et les défauts qui s'étaient fait sentir dans le principe, quant au minerai, se sont amoindris successivement par la découverte de plusieurs mines de fer très-importantes. En outre, plusieurs usines se bornent à transformer en fer forgé des fontes brutes de Belgique, soit même à traiter de vieilles ferrailles que le commerce rassemble en très-grande quantité dans ces départements, et surtout dans celui de la Seine. La fusion de la fonte se fait au coke dans toutes les usines; l'affinage se fait, soit par la méthode anglaise, soit par la méthode champenoise.

Le nombre des usines est de 34, comprenant 14 hauts fourneaux; la production de la fonte a été de 390 421 q. m.; celle du fer, de 555 982 q. m.

XI. *Groupe des houillères du Sud.* — Ce groupe renferme trois bassins houillers de la plus grande importance :

Saint-Étienne et Rive-de-Gier, Alais, Aubin. Les voies de communication ouvertes depuis quinze ans ont mis ces trois bassins houillers en communication avec les fleuves et les rivières qui servent à l'approvisionnement des usines et à l'écoulement de leurs produits. Outre les minerais, les usines peuvent recevoir facilement par là les fontes fabriquées au charbon de bois dans les groupes de l'Est, de Champagne et du Périgord, et les affiner par la méthode anglaise. Ces diverses conditions sont tellement favorables qu'il n'y a aucun doute que ce groupe ne soit destiné à prendre en France le premier rang quant au chiffre de ses produits; il le possède déjà depuis quelques années quant au fer forgé. Les produits sont de qualité médiocre; mais le commerce, pourvu ailleurs des qualités supérieures, trouve ici le bas prix, ce qui, pour une multitude d'usages, compense amplement le défaut de qualité. Dans ce groupe, les procédés sont encore plus exclusivement ceux de la méthode anglaise que dans le groupe du Nord. On n'y fait aucun emploi du charbon de bois.

Le nombre des usines est de 33, avec 34 hauts fourneaux; la production de la fonte a été, en 1847, de 944 420 q. m., et celle du fer forgé de 800 343 q. m.

XII. *Groupe des Pyrénées et de la Corse.* — Ce groupe est le seul où soit usitée l'antique méthode d'affinage, au moyen de laquelle on tire du minerai le fer forgé sans passer par l'intermédiaire de la fonte. Cette méthode nécessite l'emploi exclusif du charbon de bois et d'un minerai d'une nature particulière, ce qui explique le peu d'extension qu'elle a reçu. Les fers qui en résultent jouissent, au point de vue de la ténacité, d'une supériorité remarquable sur tous les autres. La difficulté de l'approvisionnement en charbon limite le développement des usines, qui sont généralement de peu d'importance.

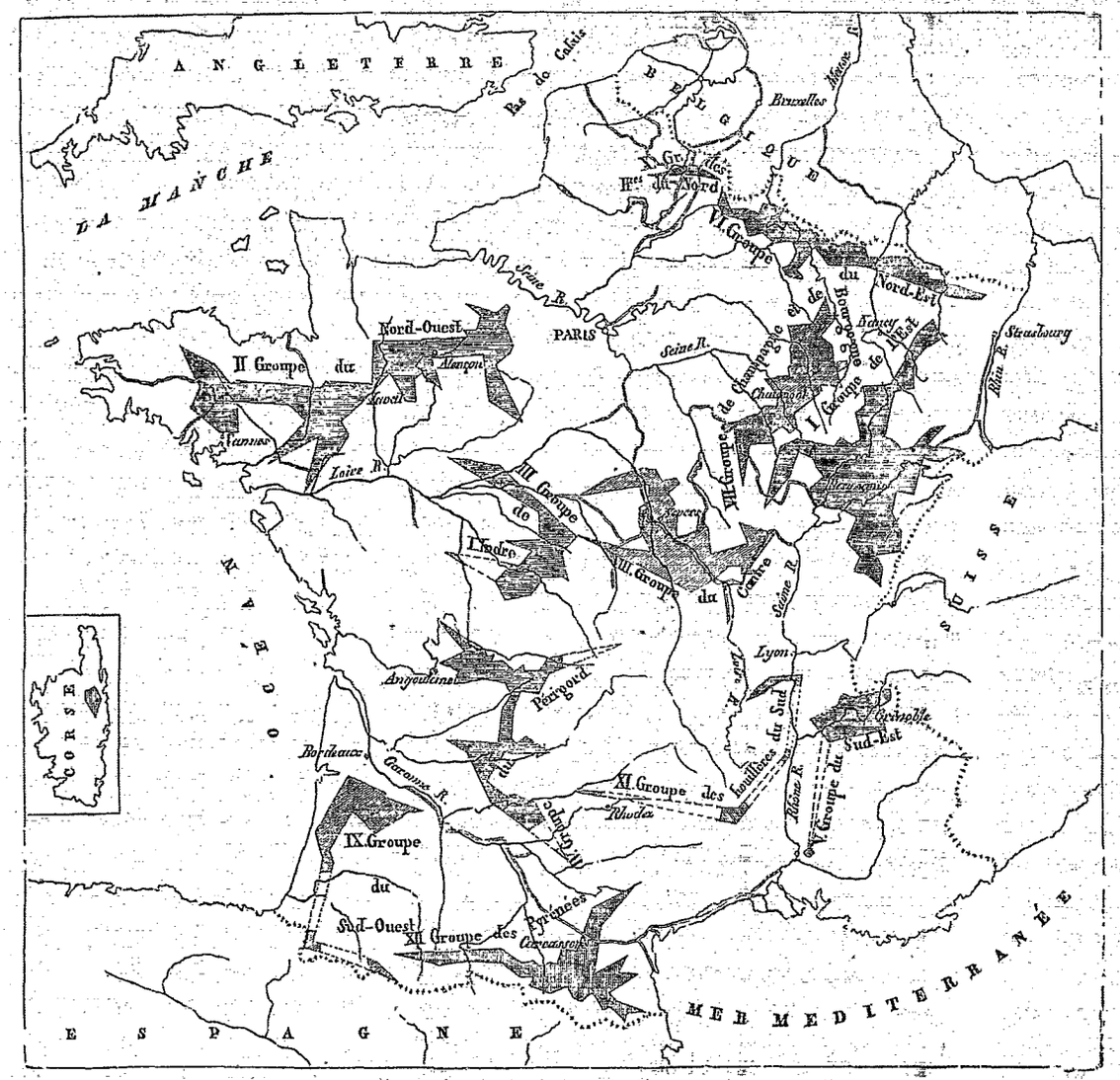
Leur nombre est de 119, et leur production en fer forgé a été, en 1847, de 111 391 q. m.; la production en fonte a été de 46 400 q. m.

Ainsi, en résumé, il y a en France douze groupes d'usines.

Au point de vue des procédés, dans quatre groupes on emploie la méthode comtoise, dans cinq la méthode mixte, dans deux la méthode anglaise, dans un la méthode catalane.

Au point de vue du nombre des usines, le maximum se trouve dans le groupe de Champagne et Bourgogne, qui en renferme 180; le minimum dans celui de l'Indre, qui en renferme 26.

Au point de vue de l'étendue de la production, le maximum appartient au groupe des houillères du Sud, qui produit 944 420 q. m. de fonte et 800 343 q. m. de fer forgé; le minimum, au groupe du Sud-Est, qui ne présente respectivement que les chiffres de 35 513 q. m. et de 4 730 q. m.



Carte de France représentant les douze groupes d'usines à fer et les voies navigables qui les desservent.

La production totale des douze groupes, dans l'année 1847, a été, pour la fonte, de 5 223 852 q. m., et pour le fer forgé de 3 601 901 q. m.

HÉBREUX CAPTIFS A BABYLONE.



D'après Bendemann (Voy., sur ce peintre, 1846, p. 9). — Dessin de C. Staal.

On ne semble avoir été frappé que du côté poétique de la captivité des Hébreux en Assyrie ; on ne cite jamais que leur cantique plaintif sur *les fleuves de Babylone*, et le peintre allemand, dont nous reproduisons la touchante composition, a évidemment suivi la commune inspiration. Ce sont toujours des captifs chantant la patrie absente et fixant un œil douloureux sur la grande cité de Sémiramis.

Mais le séjour des Juifs en Assyrie a un autre aspect dont l'histoire doit faire ressortir l'importance. Ce ne fut point un simple hasard de guerre, une de ces servitudes accidentelles si fréquentes pour les petits peuples de l'antiquité. En regardant de plus près, on y voit clairement une des mille évolutions accomplies par les races au profit de la civilisation.

Les Hébreux, retirés dans un coin du monde, défendus par des déserts, des montagnes et la mer, avaient conservé à peu près sans mélange les grandes institutions de Moïse. Alors que l'idolâtrie la plus sauvage et le despotisme le plus avilissant gouvernaient la terre, eux seuls avaient sauvegardé l'unité de Dieu, la liberté et l'égalité humaine, c'est-à-dire ce qui constitue véritablement des hommes. Là seulement, sur la terre d'Israël, les peuples n'étaient point la propriété d'un maître : des chefs de tribus gouvernaient avec le conseil des anciens ; les juges étaient choisis par ceux qui devaient leur obéir. Point de castes, mais division dans les fonctions. La tribu de Lévi, consacrée au culte, était nourrie par toutes les autres ; pas de sciences occultes réservées aux seuls initiés comme en Égypte et dans l'Orient ; la lumière appartenait à tous ; pas de privilége guerrier, chaque citoyen était soldat !

Si les lois étaient mal observées, si des hommes usurpaient une puissance dangereuse, des prophètes se levaient dans la foule, rappelaient aux principes établis par Dieu, et défendaient ou vengeaient l'opprimé.

Mais cette belle et grande organisation sociale était bornée par les étroites limites de la Terre promise. L'isolement qui lui avait été d'abord nécessaire pour naître et se fortifier, menaçait de la laisser inconnue au reste du monde ; les conquérants assyriens y pourvurent. Ils allèrent chercher dans un pan de leur manteau ce petit peuple qui s'était assimilé tant d'idées véritablement fécondes, et ils le répandirent sur leurs États comme une semence pour l'avenir.

Les Hébreux apportèrent à Babylone des éléments inconnus dont les monuments contemporains nous ont heureusement conservé les traces.

La prospérité avait fait de la capitale de l'Assyrie quelque chose d'inouï dans les fastes du monde. « Babylone, dit un des prophètes, a été comme une coupe d'or dans la main de l'Éternel ; elle enivrait toute la terre ! Les nations ont bu de son vin, et les nations sont devenues folles ! » Jamais la démence du luxe, les fantaisies du pouvoir absolu et l'égoïsme méprisant de l'homme pour ses semblables, n'avaient été portés si loin. Dès qu'ils parurent au milieu de ces esclaves et de ces tyrans voluptueux, les Juifs devinrent les inébranlables représentants de la charité, de la liberté, de la dignité humaine.

Leurs protestations ne s'en tinrent point aux paroles ; elles se traduisirent par des actes. Défendait-on d'ensevelir les Hébreux mis à mort, Tobie se levait et leur creusait une fosse. Poursuivi, il fuyait ; oublié, il revenait et reprenait son œuvre. Sa piété fraternelle fatiguait l'oppression. Nabuchodonosor forçait-il tous les fronts à se courber devant sa statue, ceux des enfants juifs restaient droits, et on les voyait préférer la fournaise à l'humiliation d'une pareille flatterie. Leur commandait-on d'abandonner leur Dieu pour une des idoles assyriennes, Daniel maintenait la liberté des consciences en descendant dans la fosse aux lions.

Leur courage allait plus loin ! il préparait la chute de cet empire monstrueux, où les vices étaient devenus les assises mêmes de l'ordre social. Ils l'effrayaient de leurs menaçantes

prophétics; ils appelaient à sa destruction les peuples plus jeunes et moins corrompus de la Perse.

« L'Éternel aura pitié de Jacob, dit Ésaïe; il choisira Israël; il les rétablira dans leurs terres; *les étrangers se joindront à eux*, et ils s'attacheront à la maison de Jacob.

Puis il montre toute la terre en repos et en sérénité, « parce que Babylone n'est plus. » Les cèdres mêmes du Liban se disent l'un à l'autre : « Depuis qu'elle est endormie, personne n'est monté pour nous couper; » enfin il fait lever du fond de leurs sépulcres tous les princes, tous les rois vaincus par l'Assyrie. Et tous s'écrient avec surprise : « Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aube du jour? Toi qui foulais les nations, tu es abattue jusqu'à terre. »

Ailleurs, on le voit poser une sentinelle qui regarde aux quatre aires du vent; il lui demande à chaque instant ce qu'elle aperçoit, et la sentinelle n'annonce que la ruine de l'Assyrie et de ses alliés; chars et cavaliers passent en criant : « Elle est tombée! elle est tombée! »

Babylone tombait en effet, grâce à Cyrus et aux Juifs. Pendant que Balthazar s'oubliait dans des festins, une main invisible écrivait sur la muraille trois mots hébraïques destinés à jeter l'épouvante dans les cœurs, et Daniel, un des chefs de son peuple, que tous regardaient comme conseillé par Dieu, Daniel expliquait l'inscription fatale! Au même instant, Cyrus pénétrait dans la ville par le lit desséché de l'Euphrate, et Hérodote déclare positivement que ce moyen lui avait été indiqué! Par qui, sinon par ce peuple ennemi que les Assyriens avaient enchaîné à leurs foyers, et qui attendait, selon l'expression de son prophète, que l'*étranger se joignît à lui*.

Le roi des Perses récompensa les Hébreux en leur accordant le droit de retour dans leur patrie; mais beaucoup préférèrent suivre le jeune vainqueur et s'établir dans ses États. Ils s'y multiplièrent au point de former des bourgs et des villes importantes. Ils avaient su se maintenir à la cour. Tout le monde connaît l'histoire d'Esther et de Mardochée; leur lutte contre Aman, le favori de Darius, la proscription dont furent d'abord frappés les Hébreux, que l'on présentait comme dangereux à l'État, à cause de leurs lois et de leurs croyances particulières. Ils surent échapper au danger en prenant les armes et combattant leurs ennemis. Il y eut dans Suse même cinq cents morts, et ils tuèrent dans tout l'empire soixante-quinze mille ennemis! ce qui fait supposer qu'ils devaient être eux-mêmes très-nombreux.

Après ce massacre, dit la Bible, « ils eurent du repos de leurs ennemis; mais ils ne mirent point *leurs mains au butin*. » Ce dernier trait est précieux; il différencie les Juifs des peuples qu'ils combattaient, et prouve que la lutte fut une lutte de race et non un prétexte pour le pillage.

Mardochée devint premier ministre.

L'influence juive se fit sentir dans la civilisation persane; elle lui donna une grandeur plus humaine. Les rois assyriens avaient été des géants de despotisme et de sensualité; les rois de Perse furent bien plus près de se croire des hommes. Corrompus par l'éducation et un pouvoir sans contrôle, ils ne devinrent pourtant ni des Sardanapale ni des Nabuchodonosor. Ils haïssaient, mais ils pouvaient aimer; ils se laissaient emporter par la colère, mais ils pleuraient! A tout prendre, il y eut progrès. Chez eux l'initiation commençait, l'autorité aveugle, bestiale, s'altérait et s'amollissait, l'action des Grecs vint compléter plus tard ce que les Juifs avaient commencé.

INCENDIE DE NEW-YORK,

AUX ÉTATS-UNIS.

L'incendie qui dévora, en 1835, une partie de la ville de New-York, a prouvé quelles prodigieuses ressources le commerce des États-Unis pouvait trouver dans sa confiance, son bon sens et son admirable activité : c'est pour le vieux monde un sujet d'émerveillement et un exemple qu'il est bon de lui rappeler. Quand on cite la prospérité croissante de ce grand peuple, on en cherche toujours la cause dans sa position exceptionnelle, ses vastes territoires inoccupés, et les mille richesses naturelles dont il a été gratifié par la providence; mais ici le génie américain fut seul chargé de réparer le désastre, et c'est dans le caractère du peuple, dans ses institutions et ses habitudes, qu'il faut chercher l'explication de tout ce qui fut accompli.

L'événement eut lieu au mois de décembre. Le froid était très-violent et les cours d'eau avaient gelé, ce qui enlevait tout moyen de combattre le feu. Dans ce cas, qui se présente fréquemment en hiver aux États-Unis, on a coutume de miner les maisons pour couper l'incendie; mais, par une sorte de fatalité, la poudre manquait.

Le cri : *Au feu!* se fit entendre vers huit heures du soir. Les flammes, qu'on n'avait aucun moyen de combattre, gagnèrent, de maison en maison, avec une rapidité prodigieuse; des squares entiers brûlèrent en quelques heures. On jetait pêle mêle au dehors les marchandises les plus précieuses. « La terre, dit un témoin oculaire, était jonchée de cachemires; les chevaux marchaient dans la dentelle jusqu'au ventre; les soieries françaises étaient embarrassées et déchirées dans les roues des chariots. »

Ces chariots mêmes ne se vendaient qu'au poids de l'or : une mésintelligence existait depuis quelque temps entre les négociants et les charretiers, qui refusèrent de marcher à moins de 20 dollars (100 francs) par chargement; quelques-uns même ne voulurent accepter aucun prix. Un négociant français, qui ne pouvait décider un de ces derniers à lui louer sa charrette et son attelage, les lui acheta 500 dollars, et sauva ainsi pour deux millions de marchandises.

Quand on eut enfin réussi à arrêter les flammes, il se trouva que *cinquante-quatre acres*, la veille couverts de magasins et de maisons, ne présentaient plus qu'un amas de décombres et de cendres!

La plupart des négociants perdirent tout ce qu'ils possédaient, et jusqu'à leurs livres de commerce; les compagnies d'assurance se trouvèrent insolvables! Nul doute qu'en Europe un pareil malheur n'eût entraîné des faillites innombrables; à New-York *il n'y en eut point une seule!* Les négociants et les banquiers qui avaient échappé au désastre vinrent au secours de leurs confrères; ils reculèrent les échéances des billets souscrits par eux; ils leur fournirent de nouveaux fonds pour continuer les affaires. Le crédit de la place, étayé par toutes les ressources de ceux qui avaient évité l'incendie, ne fut point ébranlé, et les gens qui la veille se croyaient perdus rentrèrent dans le mouvement commercial avec un redoublement d'ardeur.

On eût dit, en effet, que la nécessité de réparer tant de pertes donnait à tous une activité, un bon vouloir et une intelligence surhumaine. *Sept mois après l'incendie*, les *cinquante-quatre acres* incendiés étaient de nouveau transformés en rues, en places, en squares, et l'œil d'un étranger eût vainement cherché la plus légère trace du désastre.

La surexcitation donnée aux affaires eut même pour résultat d'enrichir des gens qui s'étaient regardés comme ruinés. Une famille de New-York qui venait s'établir en France y apprit l'incendie, dans lequel toutes ses propriétés avaient été dévorées. Elle se réembarqua, décidée à chercher un travail quelconque pour les membres qui la composaient, et à recommencer la vie parmi les plus pauvres citoyens de l'Union; mais, en débarquant, elle apprit que les terrains sur lesquels s'élevaient ses maisons valaient plus à eux seuls qu'elle n'eût vendu les maisons elles-mêmes. Le feu qui avait tout dévoré, loin de l'appauvrir, venait de doubler sa fortune.

L'incendie de New-York fit cependant subir au commerce de cette ville une perte de dix-huit millions.

FÊTE DONNÉE A PARIS, LE 24 JANVIER 1730,

PAR LES AMBASSADEURS D'ESPAGNE.

Louis, Dauphin, fils de Louis XV, et père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, était né au mois de septembre 1729, à Versailles. Il mourut à Fontainebleau en 1765, neuf ans avant son père. Sa naissance fut célébrée par des fêtes nombreuses, non-seulement en France, mais encore en Espagne. « Le roi d'Espagne, dit le Journal historique de Barbier (1), a pris la naissance du Dauphin au sérieux. Il a envoyé ordre à ses ambassadeurs de faire ici une fête au-dessus de ce qu'on n'a jamais vu en Espagne. » Pour comprendre ce passage du Journal historique, il faut se rappeler qu'il y avait eu rupture quatre ans auparavant entre les cours de France et d'Espagne, lorsque le duc de Bourbon, premier ministre, avait fait reconduire à Madrid une infante dont l'on avait espéré le mariage avec Louis XV. Le roi d'Espagne, en donnant un témoignage public de sa joie à l'occasion du fils qui venait de naître à son neveu le roi de France, faisait acte décisif et éclatant de réconciliation. On publia, au commencement de 1730, diverses descriptions de cette fête splendide. L'une des plus complètes se trouve dans le Mercure de France (février 1730).

Les deux ambassadeurs d'Espagne étaient MM. de Santa-Cruz et de Barrenechea. Le duc de Bouillon mit à leur disposition son hôtel situé sur le quai des Théâtres, vis-à-vis le Louvre (2).

L'hôtel n'était que le centre de la fête dont le dessin comprenait la rivière et les quais depuis le Pont-Neuf jusqu'au Pont-Royal.

Au commencement de la nuit du 24 janvier, qui fut très-belle, les illuminations parurent comme par enchantement.

La façade de l'hôtel de Bouillon, dit le Mercure, présentait aux yeux sept portiques de lumière : on lisait au-dessus de celui du milieu, qui était formé par la porte de l'hôtel, une inscription latine sur l'union et le bonheur de la France et de l'Espagne. Les cintres des portiques étaient décorés alternativement par des dauphins de relief entrelacés et par les chiffres du roi ; le tout rehaussé d'or. Le vide des portiques était occupé par des emblèmes peints en camaïeu dans des médaillons ornés de guirlandes. Au premier, à droite, la France était représentée sous la figure d'une femme qui montrait à l'Espagne le Dauphin entre les bras de la déesse Lucine. Au deuxième portique, à gauche, l'Espagne montrait le jeune Dauphin armé d'un casque et d'une cuirasse.

Aux deux autres portiques, on voyait jaillir de deux mufles de lion dorés des flots de vin pour le peuple.

Un entablement illuminé régnait sur les portiques ; il était surmonté par une galerie découverte, dont la balustrade était formée par des girandoles d'une figure agréable ; l'architecture de toute la façade de l'hôtel de Bouillon était dessinée par des lampions et enrichie de lustres et de girandoles aux trumeaux, dans les croisées et sur les portes.

L'intérieur de la cour était aussi illuminé et décoré de portiques. Au-dessus de celle du milieu, sur les combles, s'élevait une tour lumineuse faisant allusion aux tours de Castille; elle était décorée de chiffres et du principal attribut des armes de Philippe V.

Tous les dessins de cette illumination avaient été exécutés par le sieur Beausire, fils, architecte de la ville de Paris.

La magnificence de l'hôtel de Bouillon n'était point la plus grande merveille de cette fête.

La rivière présentait, de l'un à l'autre bord, le spectacle d'un vaste jardin encadré par le quai du collége des Quatre-Nations d'un côté, les galeries du Louvre de l'autre, et aux deux extrémités le Pont-Neuf et le Pont-Royal. Deux montagnes escarpées, symbole des Pyrénées, s'élevaient à 82 pieds au-dessus des eaux. On voyait une agréable variété sur ces montagnes où la nature était imitée avec beaucoup d'art dans tout ce qu'elle a d'agreste et de sauvage. Ici l'on voyait des crevasses avec des quartiers de rochers en saillie ; là, des plantes, des arbustes, des cascades, des nappes et chutes d'eau, des antres, des cavernes. Il y avait tout alentour, à fleur d'eau, des syrènes, des tritons, des néréides et autres monstres marins.

A une certaine distance, au-dessus et au-dessous des rochers, on voyait sur l'eau deux parterres de lumière, dont les bordures étaient ornées alternativement d'ifs et d'orangers, avec leurs fruits, chargés de lumières. Le dessin des parterres était tracé et figuré d'une manière agréable par des vases, par du gazon et du sable de diverses couleurs.

Du milieu de chacun de ces parterres, s'élevaient des espèces de rochers jusqu'à la hauteur de 15 pieds ; on avait placé au-dessus des figures colossales bronzées en ronde bosse de 16 pieds de proportion. L'une de ces figures représentait le fleuve du Guadalquivir avec un lion au bas; l'autre la Seine avec un coq.

Aux deux côtés des parterres et des deux monts, régnaient six plate-bandes sur deux lignes, ornées et décorées dans le même goût.

Deux terrasses de charpente à doubles rampes, étaient adossées aux quais des deux côtés, et se terminaient en gradins jusque sur le rivage. Elles régnaient sur toute la longueur du jardin et occupaient un terrain de 408 pieds sur la même ligne, en y comprenant une suite de décorations rustiques qui semblaient servir d'appui à ces deux grands perrons ; le tout était garni d'une si grande quantité de lumières que les yeux en étaient éblouis : on croyait voir des nappes et des cascades de feu.

Entre ces terrasses et le jardin, on avait placé deux bateaux de 70 pieds de long, d'une forme singulière et agréable, ornés de sculptures et dorés. Du milieu de chacun de ces bateaux s'élevait une espèce de temple octogone, couvert en manière de baldaquin, soutenu par huit palmiers avec des guirlandes, des festons de fleurs et des lustres de cristal. Les bateaux étaient remplis de musiciens. Les tymbales, les trompettes, les cors de chasse, les hautbois, frappaient agréablement l'oreille.

Les quatre coins de ce vaste, lumineux et magnifique jardin étaient terminés par quatre tours brillantes, couvertes de lampions à plaques de fer-blanc, qui augmentaient considérablement l'éclat des lumières, et qui, pendant le jour, faisaient paraître les tours comme argentées ; elles semblaient s'élever sur quatre terrasses de lumières.

C'est du haut de ces tours que commença une partie du feu d'artifice de ce grand spectacle, après que le signal en eût été donné par une décharge de boîtes et de canons placés sur le quai du côté des Tuileries, et après que les princes et princesses du sang, les ambassadeurs et ministres étrangers, et les seigneurs et dames de la cour, invités à la fête, furent arrivés à l'hôtel de Bouillon.

Après la première partie du feu d'artifice, on vit un combat sur la rivière, dans les intervalles et les allées du jardin, entre vingt monstres marins tous différents, figurés sur autant de bateaux de plus de 20 pieds de long, d'où sortirent une grande quantité de fusées, grenades, ballons d'eau, et autres artifices qui plongeaient dans la rivière et qui en ressortaient avec une extrême vitesse, prenant différentes formes, comme serpents, oiseaux, poissons volants, etc.

Ensuite, du bas des deux montagnes, et par gradation des saillies, des crevasses, des cavités, et enfin du sommet des deux monts, on fit partir une très-grande quantité d'artifices suivis et diversifiés qui figuraient des éruptions volcaniques.

Après l'artifice, terminé par une seconde salve de canon, parurent un soleil levant et un arc-en-ciel.

Toute l'ordonnance de se spectacle avait été conduite et

(1) Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV, par E.-J. Barbier, avocat au Parlement de Paris.

(2) Aujourd'hui quai Malaquais, 17.

dessinée par Servandoni. Les illuminations avaient été exécutées sur ses dessins par Berthelin et Gérard, chandeliers illuminateurs ordinaires des plaisirs du roi.

Une foule innombrable couvrait les quais, les ponts, les édifices, les maisons. Sur la galerie de l'hôtel de Bouillon et sur des terrasses en amphithéâtre qui les environnaient, étaient placés tous les princes, princesses, seigneurs et dames invités à la fête, tous en habits neufs magnifiques, ornés de dorures, broderies et de garnitures complètes de pierreries.

Les nobles invités se rendirent ensuite dans la galerie du grand appartement de l'hôtel de Bouillon. Un théâtre y avait été dressé sur les dessins de Servandoni. On y représenta une pastorale de M. de la Serre, et un ballet. La musique était de Rebel, le fils. La scène se passait dans un paysage au pied des Pyrénées. Ce divertissement fut exécuté par l'élite des acteurs de l'Opéra, auxquels on fit don de bijoux d'or d'un



D'après un billet conservé au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

prix considérable, outre leurs habits qui étaient faits de très-riches étoffes.

Après le spectacle, on passa dans une salle magnifique construite exprès dans le jardin, et où l'on servit un repas. Il y avait six tables de cinquante couverts chacune, et de plus deux autres tables servies en ambigu dans deux appartements du vestibule. Au dessert, on but les santés royales au bruit de l'artillerie.

Un concert suivit le festin. On joua le cinquième acte de l'opéra du Phaëton; après quoi l'on retourna dans le grand salon préparé pour le bal. Vers les deux heures après minuit, on laissa entrer les personnes invitées au bal par billets semblables à celui dont nous donnons le dessin, et peu de temps après, les portes furent ouvertes à tous les masques qui se présentèrent.

« Pendant tout le bal, ajoute *le Mercure*, des rafraîchissements de toutes les espèces, dans la plus grande abondance et la plus grande délicatesse, furent présentés de tous côtés, en sorte qu'on n'avait pas même le temps de souhaiter, et, chose assez rare dans ces sortes de fêtes, malgré la foule prodigieuse, il n'arriva pas le moindre désordre. »

DES POMPES A AIR DE SAINT-GERMAIN

ET DE LA PREMIÈRE MACHINE PNEUMATIQUE.

Vous voyez ce mécanisme colossal en comparaison duquel la taille de l'homme est si petite et sa force si peu considérable. Il y a en tout quatre cylindres, dont un seul apparaît ici distinctement dans le bas et au milieu de la figure : il en

cache presque entièrement un autre avec lequel il est accolé; la gravure en laisse entrevoir un troisième en avant et à droite; le quatrième est en dehors de la figure.

Supposez maintenant qu'au lieu de cette figure muette vous ayez sous les yeux la réalité. Dans une salle magnifique, le fer, la fonte, l'acier, le cuivre et le bronze étin-

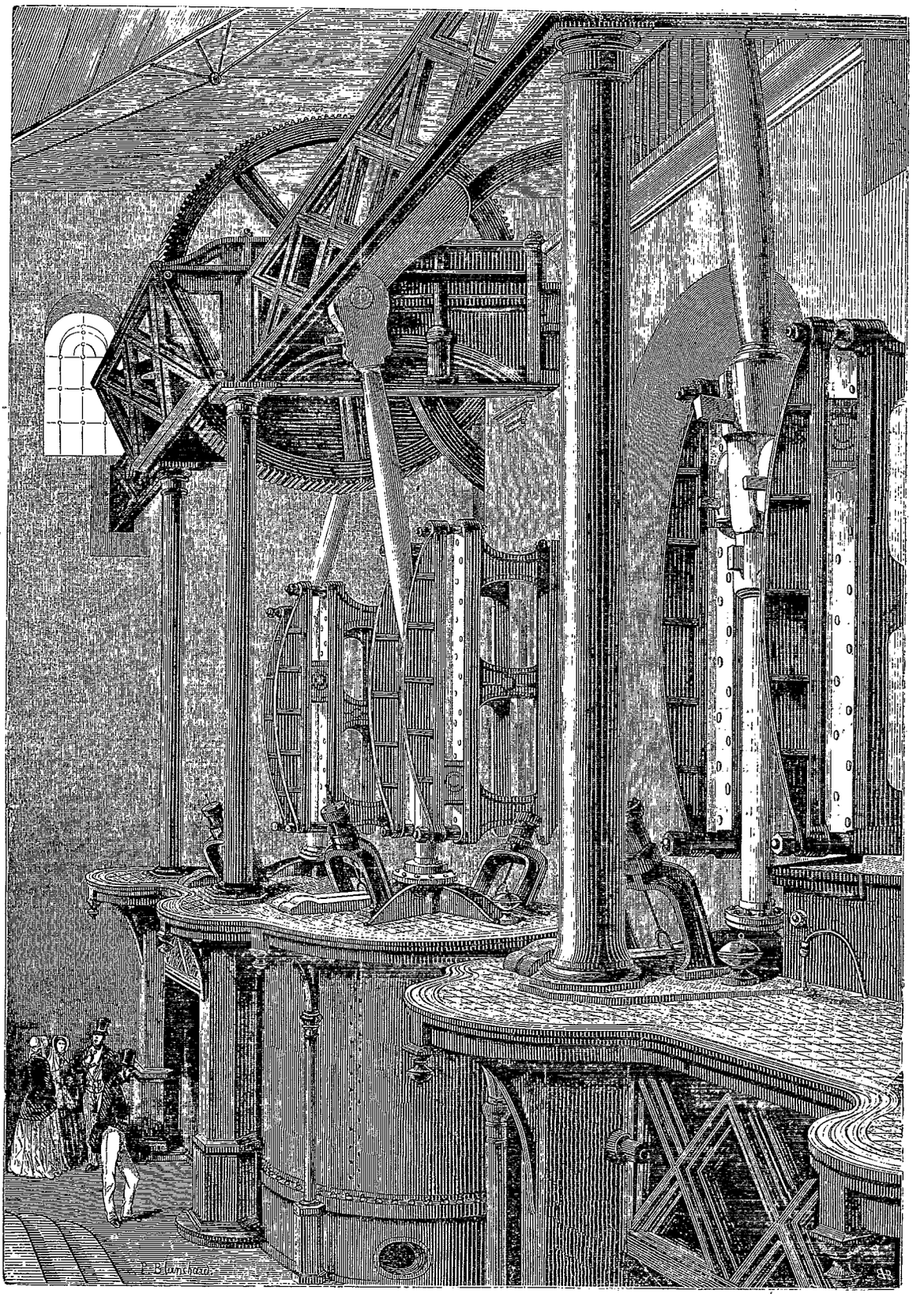


Fig. 1. Pompes à épuiser l'air dans le tube du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain. — Dessin de P. Blanchard.

cellent. Toutes les pièces fonctionnent; les unes seulement par leur force de résistance, les autres en suivant, soit avec une lenteur majestueuse, soit avec une vitesse redoutable, les mouvements que le mécanicien leur a assignés d'avance. Pour ne parler que de la partie *pneumatique*, la seule qui doive nous arrêter aujourd'hui, nous verrons, dans

chacun des quatre grands cylindres verticaux, osciller un piston avec un mouvement alternatif d'ascension et de descente. Ces cylindres rangés deux par deux, dont le diamètre est de plus de 2 mètres, et où la course du piston atteint 2 mètres aussi, font partie intégrante de *machines à faire le vide*, à puiser de l'air. Ils vomissent à chaque instant par torrents, avec un bruit formidable de soufflet, par de larges trous placés à leurs parties inférieure et supérieure, les masses d'air qu'ils ont été puiser jusqu'à 2 400 mètres de là. Sous l'influence de cette aspiration puissante, un convoi entier, portant des centaines de voyageurs, est remorqué sur la rampe rapide de 35 millimètres par mètre, qui s'élève jusqu'au plateau de Saint-Germain.

Détournez maintenant vos regards de ce chef-d'œuvre de science et d'exécution, et permettez-nous d'attirer un instant votre attention sur son origine première. Franchissez par la pensée l'espace et le temps; reportez-vous à deux mille ans en arrière au milieu de la Grèce antique, et cherchez-y cette origine; ne croyez pas la trouver dans quelque mécanisme déjà savant et compliqué : elle est plus modeste, plus vulgaire, si vulgaire même que nous hésitons à la nommer en toutes lettres. Vous rappelez-vous ce meuble dont Victor Jacquemont déplorait la perte, et à la recherche duquel ses bons amis, les Anglais hospitaliers de l'Inde, consacrèrent la publicité de toutes leurs gazettes, et toute la sagacité de leur police, jusqu'à ce qu'enfin on pût le rapporter processionnellement et sous bonne escorte à notre spirituel voyageur? Eh bien ! ce meuble ou plutôt cet instrument si commun, auquel son extrémité terminée en pointe, en flûte, a fait donner le nom de la nymphe que Pan poursuivait, était connu dès la plus haute antiquité : il est décrit avec soin par Héron d'Alexandrie, comme propre à aspirer et à lancer des liquides, et il est enfin l'origine première de toutes les machines à faire le vide, par conséquent des cylindres pneumatiques de Saint-Germain et même du chemin de fer atmosphérique.

Il est vrai que ce piston primitif n'étant pas muni d'une soupape, on ne peut enlever l'air du cylindre qu'à condition d'y laisser pénétrer de l'eau en place de l'air; mais l'esprit ingénieux des Grecs avait imaginé d'autres appareils à faire vide.

Ils avaient remarqué que la combustion opérée dans un vase y raréfie l'air, au point que le vase se refroidissant il s'y fait un vide partiel. C'est ainsi qu'ils posaient sur la peau des ventouses sèches, semblables à celles que nous produisons encore aujourd'hui en brûlant du papier dans un verre, et en appliquant exactement les bords du verre sur le membre que nous voulons soumettre au topique. Le cinquante-sixième appareil du précieux recueil de Héron d'Alexandrie est encore un appareil à poser les ventouses sèches, mais sans l'emploi de la chaleur. « Construction d'une cloche qui » attire sans l'aide du feu. » Tel est le titre de la description de cet appareil que représente notre figure 2.

« Soit ABC, dit Héron, une cloche (petite marmite) séparée en deux par la cloison DE. Le fond est traversé par un robinet dont le tuyau extérieur FG et le tuyau intérieur HK sont percés de deux ouvertures I et M, qui se correspondent, et sont tous deux en dehors du vase. A l'intérieur de ce vase, le tuyau HK est ouvert en H; il est fermé en K à l'extérieur. Soit en outre, immédiatement au-dessous de la cloison DE, un robinet NX entièrement semblable au premier, et dont les deux ouvertures correspondent entre elles et à une troisième ouverture pratiquée dans la cloison. Ceci étant bien entendu, tournez les manches K et X des robinets, de manière à faire correspondre l'un à l'autre les trous I et M du robinet inférieur, et de manière, au contraire, à interrompre la correspondance établie par le robinet supérieur, entre l'intérieur de la marmite et l'extérieur, de manière à fermer ce robinet. Le vase DC étant rempli d'air, nous pourrons, en appliquant la bouche sur les ouvertures I et M, en aspirer une partie; tournons alors le robinet sans cesser d'y tenir la bouche appliquée, et recommençons un instant après; nous obtiendrons dans l'intérieur du vase un air d'autant plus raréfié que nous aurons réitéré plus souvent la succion. Ensuite, appliquant sur la peau l'embouchure AB de la cloche ABC, nous ouvrirons les robinets NX de manière à faire correspondre les deux ouvertures de ce robinet et celle de la cloison. Une portion de l'air contenu dans la partie supérieure ABED de la cloche se précipite dans le compartiment DCE en place de celui qui a été enlevé par aspiration, et la raréfaction de l'air qui se produit dans l'ensemble du récipient, soulèvera la peau et les chairs dans toute la partie correspondante à l'embouchure AB. »

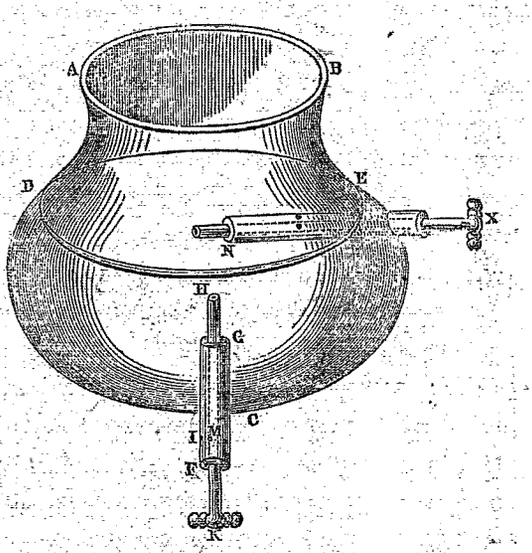


Fig. 2. La plus ancienne des machines pneumatiques, d'après Héron d'Alexandrie.

Ainsi, notez-le bien, c'est avec la bouche que l'on a procédé mécaniquement, pour la première fois, à la raréfaction de l'air dans un récipient. L'enfant qui suspend à sa lèvre une clef dans le trou de laquelle il vient d'aspirer l'air, et le mécanicien qui met en jeu les quatre pistons gigantesques de Saint-Germain, font une opération identique, quant au fond, quoique très-différente par la forme et par les effets. La machine pneumatique de Héron d'Alexandrie pouvait à peine soulever la peau de quelques millimètres; la machine pneumatique de Saint-Germain fait franchir rapidement à de lourds convois une rampe escarpée. Entre ces deux termes extrêmes d'une même idée, quels ont été les intermédiaires, les degrés successivement parcourus par l'esprit humain dans sa marche souvent si lente? C'est ce qu'il est fort intéressant d'étudier, et ce que nous tenterons quelque jour.

DÉCOUVERTE DU LAC NGAMI,

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Fin. — Voy. p. 30.

III. *Les voyageurs approchent de la Tzouga.*

De Chokouan à la rivière Tzouga, où se terminèrent leurs plus rudes épreuves, les voyageurs eurent à parcourir trois cents milles. Voici comment M. Oswell raconte la fin de cette première partie de l'exploration :

« Il y avait deux jours pleins que nous étions sans eau, et nous allions dans une direction tout autre que la bonne, quand j'aperçus une femme indigène dans les hautes herbes. Quelques verroteries, et plus encore la terreur mortelle que nous lui inspirions, l'amenèrent à nous avouer qu'elle connaissait

une source, et à s'offrir pour nous y conduire. Après avoir traversé une ceinture d'arbres très-épaisse, nous nous trouvâmes tout à coup sur une énorme saline ou plutôt sur une suite de salines. Nous étions à la fin du jour, et le soleil couchant jetait, à la surface blanche des incrustations, une vapeur bleuâtre qui lui donnait l'aspect d'une vaste étendue d'eau. Quoique je fusse à moins de cent pieds du bord, je me crus certain de toucher enfin au lac, et lançant mon chapeau en l'air, je poussai de telles exclamations que nos guides me crurent fou. Je m'aperçus bientôt de ma méprise; beaucoup y furent pris après moi. A côté de la première saline, il y avait une petite source d'une eau très-saumâtre. De ce point, vers l'O.-N.-O. et le N.-E., nous pouvions voir s'élever d'épaisses colonnes de fumée noire; c'étaient, à n'en pas douter, des feux de roseaux, et ces roseaux, dans notre pensée, devaient être ceux du lac! Nous ne soupçonnions guère que le lac était encore à 300 milles. Livingston et moi, nous avions en vain depuis trois jours gravi les petites éminences pour avoir une première vue. Nous fûmes enfin détrompés à cet égard, lorsque le 4 juillet, partis de notre station de la nuit, un peu au delà de Chakotsa pour chercher un sentier, nous arrivâmes à la véritable eau courante de la rivière : c'était la Tzouga qui coulait dans la direction N.-E. Nous aperçûmes un village sur le bord opposé. J'essayai de pousser mon cheval dans l'eau, mais il s'embourba, et j'eus grand' peine à le retirer. Livingston et deux Bakouains furent plus heureux; ils traversèrent la rivière, et à leur retour, nous apprîmes avec joie que cette rivière venait du grand lac. Nous étions donc certains d'arriver à notre but, car nous avions une rivière à nos pieds, et il ne nous restait plus qu'à la suivre. »

IV. *La rivière Tzouga.—Sacrifice humain.—Les Bayeïyé. — Chausse-trappes.*

« La Tzouga, dit M. Livingston, est réellement une très-belle rivière : l'eau en était claire comme le cristal, douce et très-froide; elle me faisait éprouver la sensation de neige fondue, ce qui semble confirmer son gonflement périodique au commencement de notre saison chaude. Notre saison sèche s'étend de mai à octobre. Nous vîmes la Tzouga monter d'un mètre en juillet et en août. Sa vitesse peut être de 5 kilomètres à l'heure, et l'eau, comme nous le vîmes par son effet sur notre savon, devenait moins imprégnée de matière calcaire, à mesure que nous approchions de sa source. Les indigènes racontent que le chef d'un pays nommé Meczikoua, situé bien loin dans le nord, a l'habitude de tuer un homme chaque année, et de jeter son corps dans la rivière. C'est alors, disent-ils, que la rivière commence à enfler. — Le froid pénétrant que le voisinage de l'eau communique à l'air nous donnait un appétit merveilleux. — Avec les crues périodiques, de grands bancs de poissons descendent la rivière : les indigènes les prennent au filet ou à la lance. Le peuple, qui demeure sur les bords du lac et des rivières, est d'une race complétement distincte des Bechouanas. Il se nomme Bayeïyé (les hommes); le nom de Bakoba, que leur donnent les Bechouanas, signifie quelque chose comme esclaves. Leur complexion est plus noire que celle des Bechouanas. J'admirais la physionomie franche et martiale de ces gens de la rivière; et souvent, pendant que les wagons en suivaient les rives, j'allais m'asseoir dans leur canot. Ces canots sont tout à fait de forme primitive; ce sont tout simplement des arbres creusés et quelquefois tout tortus. Les bords de la rivière sont généralement de tuf calcaire et bordés d'arbres gigantesques. L'indigo sauvage abonde par endroits. »

A deux ou trois journées du lac, la largeur de la Tzouga varie de 200 à 450 mètres.

Les Bakoba, comme les Bushmen, creusent des trous qu'ils couvrent de roseaux, d'herbes ou de sable pour prendre le gibier grand ou petit : l'éléphant, l'élan, le buffle, l'antilope « Les rives de la Tzouga, dans toute son étendue, en sont bordées, dit M. Oswell. Onze de nos chevaux y tombèrent; un seul y resta; mais deux bœufs s'y enterrèrent. Nous-mêmes nous fûmes tous successivement pris au piége.

V. *Le Lac.*

Ce fut dans les derniers jours de juillet 1849 que la caravane atteignit enfin les bords du lac.

« Nous avions déjà remonté le cours du fleuve pendant 96 milles, à partir du point où nous l'avions atteint, dit M. Oswell. On nous assurait que nous étions encore à une distance considérable du lac. J'allégeai mon wagon, je choisis un cheval parmi les plus frais, et je me déterminai à pousser une reconnaissance en avant. Laissant les autres wagons et le reste de nos animaux avec la plus grande partie de nos gens, nous partîmes le 16 juillet, et après douze jours d'une marche assez pénible, nous arrivâmes à la demi-tribu des Bamanguato, qui se nomme les Batouani. Nous fîmes halte, non loin de leur village. Une langue de terre ou une île, je ne pouvais discerner ce que c'était, et des rangées de collines de sable, nous empêchaient d'embrasser la vue du lac au point où notre wagon était arrêté. Nous montâmes donc à cheval, et nous fîmes 5 à 6 milles au long du bord. Alors nous fûmes pleinement, bien pleinement satisfaits, et plus que récompensés. Une vaste nappe d'eau se déployait devant nous. Au N.-O. et à l'O., nous cherchions en vain le rivage opposé. Directement vis-à-vis de nous, c'est-à-dire au N.-N.-E., l'autre bord nous paraissait à une distance de 14 à 15 milles. Les indigènes affirment que jamais les canots ne traversent le lac; ils en côtoient seulement le pourtour. Ils ajoutent que le bord a une étendue de deux jours de marche au S.-O., et un jour au N.-O., et que là, on trouve une rivière qui vient du N.-N.-E. »

M. Livingston évalue à environ 115 kilomètres la longueur du lac qui se courberait en arc vers le N.-O., où il reçoit cette autre rivière désignée par les indigènes, semblable à la Tzouga, et venant du nord. « Ce fait que la Tzouga conduit à d'autres grandes rivières qui descendent du nord, et où l'on dit que les habitants portent des habits, éveille en moi, dit M. Livingston, des émotions qui me font presque paraître la découverte du lac, comparativement, de peu d'importance. Je vois ainsi s'ouvrir devant nous la perspective d'une grande voie de communication où l'on pourra pénétrer aisément au moyen de bateaux, et qui doit conduire à une région entièrement inexplorée, qu'on nous représente comme très-populeuse. »

Serait-il possible d'arriver par une route intérieure aux établissements portugais du Zambéré? C'est une question que se sont posée les voyageurs, et qu'ils comptent résoudre dans un second voyage. La Société de géographie de Londres a décerné, en 1850, la moitié du prix royal (50 guinées) à M. Livingston.

AMANS-ALEXIS MONTEIL.

Amans-Alexis Monteil naquit à Rodez en 1769. Son père était conseiller au présidial de cette ville. Destiné d'abord à la robe, il étudia la jurisprudence; mais de cette étude il tira un tout autre parti que celui auquel sa famille s'attendait. En compulsant les vieux textes de lois, en analysant les anciennes chartes, il se prit de passion pour les recherches historiques, et bientôt il y consacra tout son temps. Au lieu de devenir avocat, il se fit historien.

Vers 1799, il publia un premier ouvrage intitulé : *De l'existence des hommes célèbres dans les républiques.* Plus tard, il fit paraître une *Description de l'Aveyron*, qui est restée un modèle de statistique. L'idée de ce livre lui fut suggérée par la position qu'il occupait alors. Il était secrétaire de district; et jour par jour, pour ainsi dire, il rassemblait les faits spéciaux nécessaires à ce travail.

Monteil fut ensuite successivement professeur d'histoire à l'école centrale de Rodez et aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de Saint-Germain.

Il avait commencé, en 1828, la publication de son *Histoire des Français*, qui, dans sa dernière édition, forme cinq volumes.

En 1835, à l'occasion d'une vente de ses manuscrits, il fit imprimer un petit livre ayant pour titre : *Traité des matériaux*, etc. Dans ces pages écrites avec un goût parfait et une bonhomie pleine de grâce, se révèle un véritable antiquaire. Monteil excellait, en effet, dans la découverte des vieux parchemins, des vieilles chartes, des vieux manuscrits. Quelque temps après, parut *la Poétique de l'histoire*.

Une fois, Monteil eut, à la grande surprise de ses amis, un désir ambitieux : il se présenta comme candidat à l'Académie des sciences morales et politiques; il lui manqua deux voix pour être élu.

Dans les derniers temps de sa vie, sa pauvreté était extrême; il quitta Passy, qu'il habitait non loin de Béranger, et se réfugia à Cély, village de Seine-et-Marne. Il y commença l'histoire de ce petit pays; il avait aussi entrepris d'écrire ses *Mémoires*. La mort l'arrêta aux premiers feuillets.

Monteil est mort à Cély, âgé de quatre-vingt-un ans, le 20 du mois de février 1850.

Pendant la longue durée de sa vie calme et laborieuse, Monteil ne connut pas d'autre bonheur que celui de démontrer par son exemple le grand parti que l'on peut tirer du moindre fragment ramassé dans la poussière des siècles écoulés.

Monteil s'est assuré un titre durable à l'estime et à la réputation par son ingénieuse *Histoire des Français des divers États*, dont il nous reste à indiquer le caractère particulier. Étonné que les historiens n'eussent songé pour la plupart qu'à écrire les faits et gestes des rois, des princes et des grands, Monteil pensa qu'il ne serait pas d'un moindre intérêt de raconter le génie, les travaux, les études, les mœurs, les habitudes même de la nation, du peuple, des simples citoyens, état par état, métier par métier, s'il était possible. Il voulut mettre en lumière tout ce qui était oublié dans « l'Histoire bataille, » ainsi qu'il appelait le genre historique ordinaire. Il y avait une certaine hardiesse à entreprendre une pareille révolution dans la manière d'écrire l'histoire : Monteil avait celle de la naïveté. Dans quelques lignes écrites sous forme de préface en tête des premiers volumes, l'auteur dit qu'il a travaillé plus de vingt ans à cet ouvrage : quand on connaît bien son Histoire, quand on l'a lue attentivement, on demeure presque surpris que vingt années même aient suffi pour tant de recherches si neuves et difficiles.

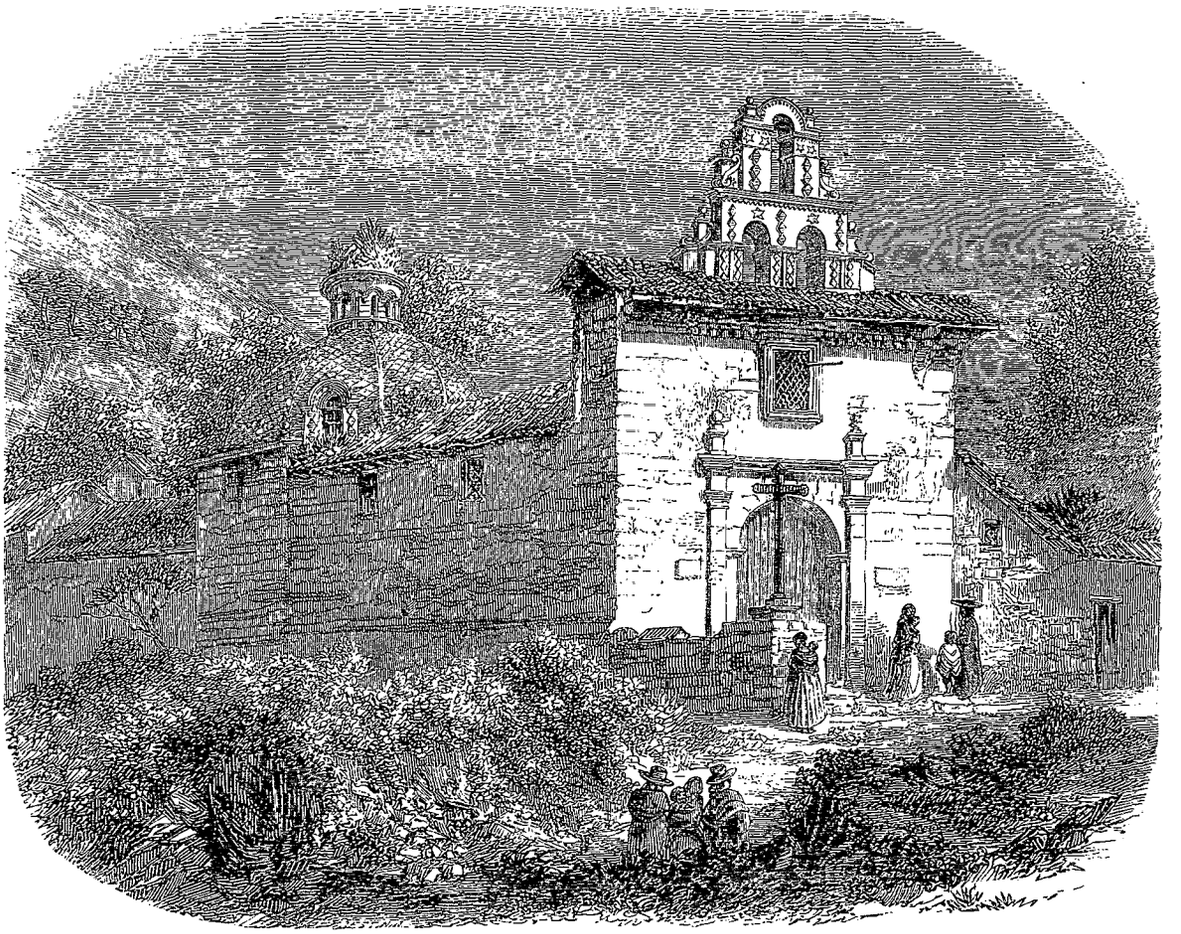


Amans-Alexis Monteil, mort en 1850. — Dessin de Gigoux.

Le quatorzième siècle est le point de départ de ce vaste tableau, où se déroulent tous les siècles suivants jusqu'au nôtre. Chaque siècle est présenté dans un cadre attrayant. Tous les faits sont liés entre eux sous une forme qui captive l'attention et donne à leur étude sérieuse le charme d'un ouvrage d'imagination. Au quatorzième siècle, ce sont deux cordeliers, l'un de Tours, l'autre de Toulouse, qui s'écrivent; on dirait un roman par lettres. Au quinzième, ce sont les divers états, les divers métiers, le Noble, le Cultivateur, le Bourgeois, le Marin, etc., qui se plaignent de la misère et de l'oppression : on a comparé cette partie du livre à une sorte de complainte à mille voix. Au seizième siècle, un gentilhomme espagnol parcourt la France après les troubles de la Ligue, et raconte minutieusement ce qu'il voit et ce qu'il éprouve en présence des témoignages de notre civilisation qui s'affermit et se complète. Au dix-septième siècle, le récit est supposé l'œuvre d'un jeune enseigne réformé à la paix de Riswick, et réduit à se faire gouverneur d'enfants dans une famille de haute bourgeoisie. Enfin, au dix-huitième siècle, l'auteur imagine une sorte de petit conciliabule permanent entre trois amis d'opinions différentes. Tous trois, hommes de conscience, se réunissent une fois par décade pour causer des faits qui se passent sous leurs yeux, et s'instruire en se communiquant leurs impressions.

L'*Histoire des Français des divers états* a été, lors de sa première publication, l'objet d'un grand nombre d'éloges et de critiques. Les éloges ont prévalu. Aucun livre de notre temps n'a été plus compulsé et n'a été une mine plus féconde pour la littérature contemporaine. L'Académie française jugea l'auteur digne de partager le prix Gobert avec M. Augustin Thierry.

LA CHAPELLE DU VOL.



La Chapelle du Vol, près de Quito, dans la république de l'Equateur. — Dessin envoyé par M. Ernest Charton.

Cette chapelle est située près de Quito, au bord du ravin de Jérusalem, dans un paysage étrange et plein de souvenirs terribles : à chaque pas du voyageur dans cette *Quebrada* fameuse, le guide raconte quelque sombre légende empruntée aux superstitions indiennes ou aux annales du crime. De tous ces récits, les plus dignes de foi sont ceux qui rappellent les vols nombreux commis par les Indiens, entre les rochers et dans les taillis. Ce fut, dit-on, un homme riche et d'un caractère original qui, prenant en pitié ces Indiens entraînés au mal par la misère, fit construire la chapelle du Vol et y fonda des messes pour le rachat de leurs âmes. Mais cette explication du nom singulier que porte l'élégant petit oratoire n'est ni la plus curieuse ni la plus populaire. Suivant une tradition très-accréditée, il y a bien des années, un moine s'échappa un jour d'un riche couvent de Quito, jeta, comme l'on dit vulgairement, son froc aux orties, changea son nom, déguisa sa personne, et fit son entrée dans le monde avec un faux titre et des richesses immenses; il s'entoura d'un luxe extraordinaire, prodigua l'or autour de lui, et se livra sans frein à tous les entraînements de ses passions. Cette vie de désordre ne tarda point à ruiner sa santé : quand il fut près de mourir, il appela un prêtre et lui fit l'aveu qu'autrefois, dans le couvent, il avait dépouillé une statue de la Vierge de toutes les pierres précieuses qui l'ornaient, en les enlevant une à une, de temps à autre, et en les remplaçant par des verroteries. Il ajouta qu'il avait enfoui ces pierres, d'un prix inestimable, sous une roche du ravin de Jérusalem. Après cette confession, il mourut. On se rendit au ravin de Jérusalem, et, à l'endroit qu'il avait indiqué, on trouva encore un grand nombre de diamants. Ce fut en souvenir et en expiation de ce sacrilége que l'on édifia la chapelle.

LE TÉLÉGRAPHE.

ANECDOTE.

Nous suivions ensemble les larges quais du port parsemés de canons sans affûts, de vergues désemparées, d'ancres gigantesques. Mon regard errait sur le bassin où flottaient les vaisseaux désarmés, recouverts de leurs toits rougeâtres; les frégates aux mâts élancés; les corvettes drapées de leurs voiles à demi déployées; les bricks agiles rasant la mer de leurs noires batteries. J'écoutais d'une oreille distraite les confidences du capitaine.

Il m'avait déjà raconté toutes ses espérances ambitieuses; il en attendait la réalisation d'heure en heure; on signait sans doute dans ce moment son brevet de commandement; le télégraphe allait l'annoncer!

Depuis trois jours il errait sur le port, attendant son bienheureux signal : mais un brouillard voilait l'horizon et les bras du messager aérien demeuraient immobiles.

Tout à coup mon compagnon pousse un cri. Une percée lumineuse venait d'ouvrir le ciel; le télégraphe avait fait un mouvement; ses grandes antennes noires et blanches s'agitaient lentement; les communications étaient rétablies, la nomination du capitaine traversait les airs.

Il s'élança vers la préfecture avec la légèreté d'un élève

de marine qui vient de revêtir les aiguillettes. Je voulus l'accompagner, mais il m'eut bientôt laissé en arrière ; à peine si mon œil put le suivre à travers les dédales du grand port.

Comme il franchissait la grille, un vieux matelot estropié, près duquel il ne passait jamais sans lui jeter une aumône, s'avança en tendant son chapeau de toile goudronnée ; mais le capitaine ne le vit pas ! Un peu plus loin, le jet d'une pompe qu'on essayait avait détrempé le sol ; il courut à travers la mare fangeuse, sans prendre garde à son uniforme souillé de boue. Ses yeux ne quittaient point le télégraphe dont les gestes magiques le fascinaient. Au moment de traverser la grande rue, il heurta l'éventaire d'un faïencier. Au fracas de ces poteries roulant en pièces sur le pavé, le marchand sortit en criant ; mais le capitaine lui jeta son nom et sa bourse, tourna le carrefour et disparut.

Je ne pus le rejoindre qu'un quart d'heure après, au moment où il sortait des bureaux de la préfecture, haletant et désappointé. La dépêche télégraphique n'avait d'autre but que d'ordonner un envoi de fourrages en Algérie.

Au bout de quelques heures, l'anecdote était connue de tout le monde, et personne ne manqua d'en rire. Combien pourtant n'étaient point plus sages que mon compagnon ! Ce qu'il avait fait un jour, la plupart ne le faisaient-ils point toute leur vie ?

Ce télégraphe, dont les signes avaient précipité les pas du capitaine, ne figurait-il pas bien les trompeuses promesses attirant de loin tous les avides et tous les ambitieux ?

Eux aussi, ne couraient-ils point vers le but de leurs désirs sans écouter la voix de la pitié, sans s'inquiéter des souillures, en brisant sur leur passage tout ce qui leur faisait obstacle, et ne trouvant le plus souvent, au bout du chemin, que les déceptions ou le mépris ?

Ah ! si la leçon est perdue pour le plus grand nombre, elle ne le sera pas du moins pour moi ! Que les télégraphes de l'orgueil, de l'avarice, de la sensualité ou de l'ambition, s'agitent et m'appellent, je n'en continuerai pas moins à marcher du même pas ; leurs signaux ne me feront ni oublier le malheureux qui m'implore, ni courir à la corruption ou à la ruine ! mais je détournerai les yeux des horizons trompeurs pour regarder en moi-même ; je tâcherai de faire route entre deux sûres compagnes, la Modération et la Patience, écoutant tour à tour leurs conseils, acceptant leurs consolations, et plaignant tout bas les imprudents qui s'élancent vers leurs rêves sans vouloir regarder à leurs pieds.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLE.

Costume religieux. — On entend par « costume religieux » des choses fort différentes, selon que l'on considère l'habillement des prêtres, ou des clercs à tous les degrés de la hiérarchie, ou bien encore des moines. De plus, si l'on s'arrête, comme nous allons le faire d'abord, aux personnes de l'ordre sacerdotal, il faut avoir soin de distinguer le costume qui leur était imposé pour la célébration du culte, de celui qu'elles portaient dans la vie commune.

Des prescriptions nombreuses, précises, consacrées par l'usage des siècles, réglaient dans tous ses détails la tenue du prêtre à l'autel : c'est dire que cette inconstance du moyen âge, que nous avons vue se traduire par tant de modes, fut obligée de s'arrêter à la porte des églises, et que le costume sacerdotal ne changea point.

Pour parler plus juste, établissons comme un fait certain que l'autorité ecclésiastique n'eut point à réprimer de tentatives tendant à altérer ce costume.

Autre chose eut lieu pour les habits qu'il convenait au prêtre de porter en dehors de son ministère. Il n'y avait sur ce point que des recommandations générales, susceptibles d'être interprétées diversement, selon la position et les convenances individuelles. Les canons prescrivaient la simplicité et la modestie ; mais quelle est la limite précise où l'on cesse d'être modeste et simple en habits ? Lorsqu'il y eut un clergé riche, tel pouvait se dire très-modeste de ne porter qu'une bande de pourpre à sa robe lorsque ses moyens lui permettaient d'en avoir un lé. Aussi vit-on les évêques et les conciles forcés de fulminer des décrets pour interdire aux ecclésiastiques l'usage de telle étoffe, de telle couleur ou de telle forme d'habit. Mais le temps amenait des modes différentes, des couleurs, des matières, des façons que les décrets n'avaient pas prévues, et dont on croyait pouvoir user jusqu'à ce qu'elles eussent été défendues à leur tour ; et ainsi les prêtres séculiers restaient exposés constamment à la contagion du monde laïque au milieu duquel ils vivaient. Le mal fut pire encore au moyen âge, lorsqu'ils joignirent la plupart à leurs attributions spirituelles celles de seigneurs temporels ou de fonctionnaires civils. Pouvaient-ils s'abstenir de porter les marques de leur dignité ?

Il n'est pas hors de propos de faire voir ce qu'étaient, au quatorzième et au quinzième siècle, les bénéficiers, classe nombreuse placée à la tête du clergé séculier, où elle constituait un ordre que l'opinion du temps assimilait à la chevalerie. Pourvus d'un ou de plusieurs canonicats, ces dignitaires ecclésiastiques tenaient en leurs mains, à titre de prébendes, la plupart des paroisses qu'ils faisaient desservir à leur profit. Cumulant ainsi les revenus de l'autel avec ceux de leurs propriétés particulières, lorsqu'ils ne thésaurisaient pas ils déployaient un luxe sans borne et menaient dans le cloître la vie de château. Voici le tableau d'un intérieur de chanoine, tracé vers 1380 en manière de panégyrique :

« Messire Jean Lebel (c'est le nom du bénéficier dont il s'agit ; il appartenait au chapitre de Liége), messire Jean Lebel fut un grand et haut personnage, qu'on eût dit être un banneret à la richesse de ses habits et de leur étoffe ; car ses vêtements de parade étaient garnis sur les épaules de bonne hermine, et fourrés, selon la saison, de peaux d'un grand prix, ou de taffetas, ou de crêpe. Il entretenait chevaux et domestiques à l'avenant, qui le servaient à tour de rôle. Ses écuyers d'honneur étaient morigénés de telle sorte que s'ils rencontraient un étranger de valeur, comme prélat, chevalier ou gentilhomme, ils l'invitaient à dîner ou à souper, et la maison était toujours approvisionnée de manière à faire honneur à ces invitations. Jamais prince ne s'arrêta dans la cité sans venir s'asseoir à sa table.

» Il portait tous les costumes d'un chevalier, appropriant à chacun les harnais de ses chevaux. Sa richesse était immense en boucles, en garnitures de boutons de perles, en pierres précieuses. Les collets de ses surplis étaient garnis de perles. Il n'avait qu'une table où s'asseyaient indistinctement tous ses convives, et aux fêtes on y était servi en vaisselle d'argent. Les jours de la semaine, il n'allait pas à l'église sans avoir à sa suite moins de seize ou vingt personnes tant de sa parenté que de son domestique et de ceux qui étaient à ses draps. Pour les grandes cérémonies, tout son monde venait le prendre à son logis pour lui faire escorte, d'où il lui arrivait d'avoir aucune fois aussi grande suite que l'évêque de Liége ; car ses poursuivants montaient au moins à une cinquantaine, et tous, ces jours-là, restaient à dîner avec lui. Il donnait par an quarante-huit paires de robes d'écuyers et cinq paires de robes à fourrure de vair, trois pour des chanoines et deux pour des chevaliers. »

De pareils exemples étaient faits pour troubler la tête au commun des pasteurs que leurs occupations dans le monde empêchaient de méditer suffisamment les textes écrits pour leur apprendre leurs devoirs. Beaucoup d'entre eux ne cherchaient qu'à faire figure de gentilshommes. Ils nourrissaient

leur barbe, laissaient croître leurs cheveux, portaient des fourrures, et laissaient paraître sous leurs robes immodérément raccourcies, soit des chausses rouges ou à carreaux des couleurs les plus voyantes, soit des souliers garnis de ces poulaines qui chez les laïques étaient déjà un scandale; quelques-uns allaient même jusqu'à ceindre l'épée. Ces détails nous sont fournis par les décrets des synodes provinciaux. De 1300 à 1500, il y eut peu de ces assemblées où n'aient été portées des plaintes contre les prêtres qui oubliaient à ce point la décence de leur état. On menaçait les délinquants d'interdit; on leur rappelait qu'ils devaient rejeter loin d'eux les fantaisies du monde, se contenter de robes longues et de capes à larges plis, rechercher les couleurs sombres et par-dessus tout le noir. Mais le retour continuel des mêmes prescriptions prouve combien peu leur effet était durable. Le sentiment du devoir, prenant plus de consistance à mesure que la civilisation s'est développée, a préservé l'église moderne de ces écarts.

Nous allons maintenant pénétrer dans l'église, et étudier le costume du célébrant.

S'il est vrai de dire que ce costume n'a jamais subi de révolution, il faut reconnaître cependant que, par suite des variations de l'art et de l'industrie, il s'y introduisit peu à peu des nouveautés que l'œil saisit très-bien quand on compare les monuments des diverses époques. Cela est surtout sensible au quatorzième et au quinzième siècle. L'ornementation gothique, s'appliquant aux vêtements sacerdotaux, leur donna un aspect différent de celui qu'ils avaient lorsqu'ils empruntaient leur splendeur à l'art roman; la substitution des tissus forts et apprêtés aux étoffes souples de l'antiquité, obligea de diminuer l'ampleur de telle pièce, de modifier la coupe de telle autre. Comme ces changements se firent par la force des choses, ceux qui maintenaient la discipline ne s'en aperçurent pas ou comprirent qu'il fallait en passer par ces nécessités de l'instabilité humaine.

Les pièces consacrées de l'habillement du prêtre qui accomplit le sacrifice sont l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole, le manipule et la chasuble.

L'amict, pièce de lin destinée à envelopper le cou et à couvrir les épaules, s'attache aujourd'hui par des cordons: c'est par une agrafe qu'on la tenait jadis assujettie sur la poitrine. Au moyen âge, l'usage fut général en France de munir l'amict d'un collet de soie brodé d'or, qui retombait comme le collet de nos habits modernes. Sur deux de nos figures, cet accessoire est représenté d'une manière très-distincte; on l'appelait jadis collier. Il cessa d'être porté à la fin du quinzième siècle.

L'aube est définie, par les liturgistes, une talaire (c'est-à-dire une robe descendant jusqu'aux talons) étroite par en haut et par en bas. Son nom, *alba*, indique qu'elle fut blanche dès l'origine; mais elle ne fut pas toujours de fil. Il y avait au dixième siècle, dans le trésor du monastère de Saint-Gall, une aube de soie sur laquelle étaient brodés des sujets allégoriques. Depuis le treizième siècle jusqu'au seizième, on conserva quelque chose de ce goût, en appliquant sur le devant de l'aube une bande de soie cousue en hauteur et bordée d'ouvrages en broderie d'or. Cela s'appelait la parure ou le parement de l'aube. L'inventaire de la cathédrale de Cambrai dressé en 1371 mentionnait « une aube parée d'unes parures (1) battue à or (2), et à chacune six images de brodure (3). » Les rosaces et fleurs de lis qui touchent les pieds du chanoine de Noyon (p. 53), sont le bas du parement de son aube. On renonça à cette décoration lorsque s'introduisirent les guipures et dentelles.

La ceinture était plate, en forme de lanière ou de ruban. Aujourd'hui, c'est une corde de fil avec des glands aux extrémités.

L'étole et le manipule ne différaient de ce qu'ils sont actuellement que par un peu moins de largeur, et surtout par l'absence de ces appendices en forme de battoir qui les terminent. Dans diverses localités, le manipule s'appelait *fenoul* ou *fanon*.

La chasuble primitive était une cloche très-ample dont le prêtre, pour officier, relevait les bords inférieurs sur ses bras. Elle produisait par ce moyen des plis d'un très-bel effet : on peut s'en faire une idée par la statue de l'évêque de Paris qui mourut en 1304 (voy. p. 52). Mais ce vêtement, avec sa majesté, ne laissait pas que d'être incommode : aussi, dès le temps de Philippe-Auguste, avait-on commencé à le modifier dans plusieurs églises. Ce changement fut général au quatorzième siècle, et la chasuble, diminuée d'ampleur et échancrée pour le mouvement des bras, prit la forme qu'on lui voit sur la pierre tumulaire de Sainte-Geneviève (p. 52). Il eût été à désirer qu'on s'en tînt là; mais on ne cessa depuis lors d'épargner l'étoffe et d'augmenter l'échancrure, tellement qu'aujourd'hui, coupé de bas en haut jusque par-dessus les épaules et réduit à deux pans, le manteau consacré du prêtre catholique n'est plus qu'un vêtement bizarre et inexplicable.

Quant à la décoration de l'ancienne chasuble, sauf une bande de galon ou de perles qui en ornait les pans et l'encolure à la manière d'un pallium, elle était arbitraire, et consistait le plus généralement dans le dessin de l'étoffe, qu'on tirait des magasins de soieries levantines. L'une de nos gravures montre assez qu'on ne regardait pas à ce dessin pourvu qu'il fût riche. Des chimères et des sirènes y figuraient sans scandaliser personne. Les fragments de tissus que l'on recueille dans les anciennes sépultures sont d'accord sur ce point avec les monuments figurés. A partir du quinzième siècle, on prit soin de mieux accommoder les ornements de la chasuble avec sa destination; ils consistèrent généralement en sujets religieux peints ou brodés sur le champ de deux larges croix qu'on appliqua devant et derrière, « pour que le prêtre, dit l'auteur de l'Imitation, ait sans cesse en mémoire la passion de Jésus-Christ. » Néanmoins l'art profane eut encore quelque accès sur les chasubles par la vanité des nobles, qui faisaient mettre leurs armoiries à celles qu'ils donnaient aux églises.

S'il fallait parler de tout, nous aurions encore bien des objets à décrire, les uns, simples accessoires du costume sacerdotal, les autres, marques distinctives des rangs dans la hiérarchie. Nous ferons un choix dans le nombre, nous bornant à ceux qui sont le plus fréquemment représentés sur les anciens monuments.

Le célébrant disait la messe tête nue; mais pour aller de la sacristie à l'autel, il lui était permis de se couvrir. Les prêtres assistant aux offices avaient la même faculté. L'aumusse fut la coiffure le plus en usage depuis le douzième siècle. Aumusse est un mot germanique francisé qui signifie couvre-cou. On appelait ainsi une pièce oblongue de drap ou de velours, doublée de fourrure, dont l'un des bouts était rabattu et cousu sur les bords de manière à procurer une poche qui faisait l'office de bonnet sur la tête, tandis que le reste de l'étoffe pendait sur la nuque. A la fin du quatorzième siècle, l'aumusse devint la marque particulière du canonicat, ce qui fit adopter aux simples desservants le petit bonnet rond appelé *birrus*, *birretus*, béret ou barrette. Les chanoines ne se couvraient de l'aumusse que pendant l'hiver; l'été, ils la portaient pliée sur le bras. Cette pratique s'est conservée dans plusieurs de nos cathédrales.

La dalmatique, vêtement consacré des diacres, était jadis une robe courte, fortement décolletée, fendue par bas sur les côtés, et munie de manches courtes. Au quinzième siècle, elle subit les mêmes changements de décoration que la chasuble.

(1) C'est-à-dire d'une double bande verticale.
(2) Où l'or était appliqué.
(3) Six sujets exécutés en broderie de soie de couleur sur le fond appliqué.

Pendant toute la durée du moyen âge, les évêques portèrent la dalmatique entre l'étole et la chasuble. Il est à peine nécessaire de rappeler que les rites pontificaux leur assignaient en outre la mitre et les gants, objets qui font encore partie du costume actuel ; mais on remarquera que les pans de la mitre, très-peu élevés à l'origine, ne cessèrent de gagner en hauteur depuis le quatorzième siècle. Quant aux gants, ils étaient faits en filet de soie ou bien en taffetas, et décorés sur le dos d'une croix nimbée. Nos gravures permettent de se faire une idée de tout cela. Enfin la crosse et l'anneau épiscopal achevaient de distinguer l'évêque du simple



Statue sépulcrale de Simon Matifas de Bucy, évêque de Paris.— D'après la Statistique monumentale de Paris de M. A. Lenoir.

pasteur. Ce n'est pas cet anneau que l'on voit à la main de notre évêque de Châlons, mais bien l'anneau royal que ce prélat, en sa qualité de pair de France, avait le privilége de passer au doigt du souverain dans la cérémonie du sacre. Le tableau d'où il est tiré représente, en effet, le sacre de Louis XII.

Passons à la chape qui couvre les épaules du même personnage. Ce vêtement, commun aujourd'hui à tous les ordres du clergé, était autrefois l'un des attributs du sacerdoce. Il servait pour les solennités du chœur et pour les processions. Les évêques, dont il ne fut longtemps que le manteau de sortie, commencèrent au quatorzième siècle à le porter à l'exclusion de la chasuble dans les cérémonies où ils n'officiaient pas. C'est alors qu'il devint roide de flottant qu'il était, et un vaste capuchon dont il était muni fut remplacé par cette grande pièce ronde descendant sur le dos en guise de pèlerine, laquelle s'est conservée jusqu'à nos jours. Les garnitures de frange et les décorations en broderie disposées sur les bords de la chape, remontent aussi à la même époqu .

Le surplis était la robe blanche du lévite, robe plus courte que l'aube et qui n'avait pas le caractère sacré de celle-ci. Primitivement on l'appelait *camisia*, chemise. La dénomination de surplis lui vint de ce qu'elle se portait aux offices ordinaires par-dessus le *pellicium* ou *pelisson*, cotte de laine fourrée, équivalent de notre soutane. Les chanoines allaient au chœur avec le surplis et l'aumusse. Certains chapitres remplaçaient le surplis par le *rochet*. C'était un surplis d'importation allemande, qui différait de l'autre par la forme des manches. Les manches du rochet étaient ajustées, tandis que celles du surplis avaient une telle ampleur qu'elles traînaient à terre. De cette mode des manches larges sont nées les ailes, accompagnement si bizarre du surplis moderne.

Pour compléter le tableau des costumes qui donnaient un air si imposant aux anciennes cérémonies religieuses, il faudrait évoquer à son tour le peuple des moines, infini dans sa diversité, mais dont les nombreuses congrégations différaient extérieurement, plutôt par la couleur de l'habit que par sa forme. Cette circonstance nous permettra de réduire à quelques traits généraux une description qui fournirait des volumes si l'on descendait aux détails.

La Règle de saint Benoît fut le manuel dont s'inspirèrent au moyen âge tous les fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux. Le grand ascète du mont Cassin avait fixé le costume monacal à trois robes de laine diversement appelées selon les temps et les lieux, mais que depuis le onzième siècle on trouve désignées d'une manière à peu près invariable par les dénominations de *gonne*, *coule* et *froc* : la gonne, robe de dessous étroite et à manches longues ; la coule, espèce de dalmatique sans manches, surmontée d'un chaperon ou scapulaire ; le froc, grande pelisse flottante, munie d'un large capuchon.

Lorsque s'opéra au sein de l'ordre de Saint-Benoît la grande réforme de Cluny, la discipline était aussi relâchée sur l'article du costume que sur tout le reste. Des pièces nouvelles avaient été ajoutées à l'habillement ; les draps somptueux avaient remplacé les étoffes grossières prescrites par le patriarche. Tenant compte des nécessités imposées par le climat et par l'usage universel de leur temps, les réformateurs acceptèrent quelques-unes des modifications apportées à la règle, proscrivirent les autres, et fixèrent en principe le noir comme la seule couleur qui convînt aux religieux de leur profession.

Voici, d'après les anciens statuts, en quoi consistait la garde-robe d'un moine de Cluny : deux étamines ou chemises de laine, une gonne avec deux pelissons de rechange pour la saison froide, deux coules, deux frocs, un bonnet de poil, un caleçon de toile, deux paires de braies, cinq paires de chaussons, deux paires de souliers à courroies, une avec empeigne pour l'hiver, et l'autre sans empeigne pour l'été ; une courroie en cuir de cerf pour ceindre l'étamine et tenir suspendus un couteau dans sa gaîne, un peigne de buis dans sa gaîne, un étui renfermant des aiguilles et du fil.

Les réformes sorties à leur tour de celle de Cluny ne firent que diminuer le nombre des pièces de dessous et changer la couleur du vêtement apparent. Les cisterciens eurent le gris en partage, les chartreux le blanc, qu'avaient déjà adopté, en se réformant à l'exemple de l'ordre de Saint-Benoît, les ordres rivaux de Saint-Basile et de Saint-Augustin. Aux yeux du peuple, l'habit seul faisant le moine, il n'y eut de distinction entre les congrégations religieuses que la couleur de l'habit. De là les dénominations de moines noirs, gris, blancs, employées si souvent par les auteurs profanes du moyen âge. C'est d'après cette manière de voir que les carmes amenés de la Terre-Sainte par saint Louis reçurent en France le nom de *Barrés*, parce qu'ils étaient habillés de laine à raies brunes et blanches. En 1236, le pape Honoré IV leur interdit ce costume à cause des brocards qu'on en fai-



Représentation d'un chanoine de Noyon enterré à Sainte-Geneviève en 1380. — D'après la Statistique monumentale de Paris.

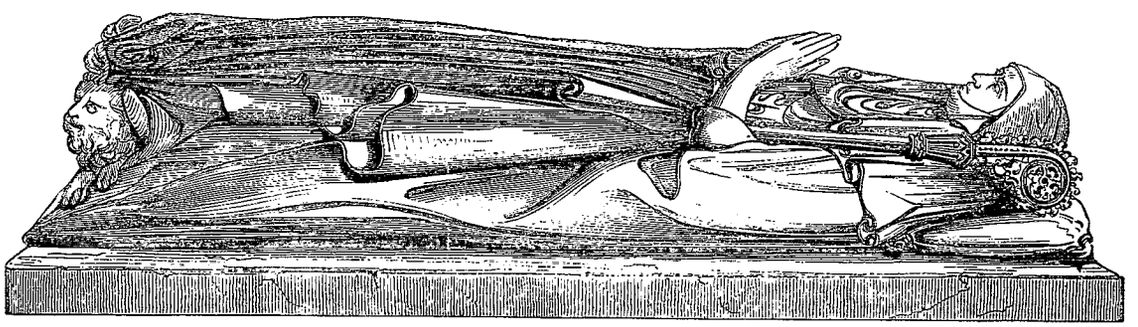


Geoffroi Floreau, évêque de Châlons en 1498. — D'après un tableau du Musée de l'hôtel Cluny.

sait, et leur imposa la gonne brune avec la coule blanche. Ils n'acceptèrent cette réforme qu'à contre-cœur, prétendant qu'ils tenaient l'habit barré du prophète Élie. Plusieurs maisons de leur ordre ne s'étaient pas encore soumises sur ce point au commencement du quatorzième siècle.

Les ordres qui eurent le plus d'autorité sur le déclin du moyen âge furent les Franciscains et les Dominicains, fondés au treizième siècle, les premiers vêtus de gris et distingués par une ceinture de corde à laquelle ils durent leur surnom de cordeliers, les autres portant gonne blanche et coule noire.

Les religieuses, disciplinées sous autant de règles que les



Statue sépulcrale d'une abbesse de l'ordre de Cîteaux, à Saint-Martin de Laon.— D'après le Voyage pittoresque en Picardie de M. Taylor.

hommes, étaient différenciées comme eux par les couleurs de leur observance. Leur costume était le même, sauf que chez elles le scapulaire était remplacé par la guimpe et le voile. Nous donnons comme modèle le costume d'une dame cistercienne dont la statue sépulcrale, l'une des plus belles œuvres d'art qui nous soient restées du moyen âge, décore aujourd'hui l'église de Saint-Martin de Laon. Le personnage représenté est Jeanne de Flandre, femme d'Enguerrand IV

de Couci, laquelle, après la mort de son mari, se mit en religion et mourut abbesse de Sauvoir en 1334. Le sculpteur a placé dans sa main la crosse, marque de sa dignité.

DÉPOTS DE SEL GEMME EN ALGÉRIE.

Premier article.

Hérodote, profitant des connaissances qu'il avait acquises en Égypte, fait dans son Histoire une description du désert traitée longtemps de fabuleuse, et qui cependant, vérification faite, se trouve fondée sur un savoir géographique beaucoup plus avancé qu'on ne devait l'attendre d'une antiquité si reculée. Il donne sur l'intérieur du grand désert, dont il connaît d'ailleurs très-bien la continuité depuis la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique, des notions longtemps obscurcies et qui n'ont été retrouvées sur place que par les voyageurs modernes. — « Au delà de la partie de la Lybie qui nourrit les bêtes féroces, dit-il dans son quatrième livre, est une vaste zone de sable qui s'étend de Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. De dix en dix jours de marche au milieu de ces sables, on rencontre des tertres couverts de monceaux de sel en gros fragments. » Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette régularité de dix en dix jours qui convenait si bien au génie précis et systématique de la Grèce, mais c'est cependant une approximation satisfaisante.

La première station indiquée par Hérodote est celle des Ammoniens, dont on a constaté l'identité avec l'oasis actuelle de Syouah; seulement ici l'étape doit être comptée double, car il y a vingt journées de marche dans les sables de Thèbes à Syouah. Quant au sel gemme, le fait est incontestable; voici ce que dit de Syouah le général Minutoli : « A côté de l'oasis, la nature a établi un grand magasin de sel. Des masses considérables s'en détachent tous les jours : il y a des endroits qui, dans l'espace d'une demi-lieue, sont tellement couverts de sel qu'ils ressemblent à un champ de glace; et au milieu de ces couches salsugineuses jaillissent quelquefois des sources d'eau douce. » C'est ce que dit aussi Hérodote; et ce phénomène curieux trouve son explication dans ce que nous avons dit sur les puits artésiens du désert (voy. 1850, p. 161).

Après avoir parlé des Ammoniens, Hérodote reprend l'itinéraire de sa caravane. « Après avoir dépassé les Ammoniens, dit-il, à dix journées de marche de distance, on rencontre, dans cette même zone de sables, un tertre de sel semblable à celui des Ammoniens, et de l'eau près de laquelle sont des habitations. Cette contrée porte le nom d'Augila. » Le nom moderne est resté presque le même : c'est l'oasis d'Audjélah, située à dix journées de Syouah, et comme Syouah riche en sel gemme.

La troisième station d'Hérodote est le pays des Garamantes, habité par une nation forte et nombreuse, et où se trouve, dit-il, « un nouveau tertre de sel, de l'eau, et un très-grand nombre de palmiers qui portent des fruits, comme dans les autres contrées que je viens de décrire. » Lyon, qui, sauf Hornemann, est le seul voyageur moderne qui ait pénétré dans la grande oasis du Fezzan, que les géographes identifient depuis longtemps avec celle des Garamantes, dit que dans le voisinage de Zuila se voit le grand champ de sel de Mafen, qui occupe un espace de sept lieues.

La quatrième station d'Hérodote est celle des Atarantes. « A dix journées de marche des Garamantes, dit-il, on trouve un autre tertre de sel, de l'eau, et la peuplade des Atarantes. » Hérodote observe, au sujet des habitants de cette station, que les individus ne s'y distinguent pas les uns des autres par des noms propres. Il est à remarquer que Jean Léon, qui a visité les oasis au sud du Fezzan, fait la même remarque : « Ils ne s'imposent point un propre nom selon la coutume des autres peuples, mais selon la qualité des personnes. » D'après ce détail et d'après la distance, l'oasis des Atarantes doit être l'oasis de Tegherhy, située entre le Fezzan et la limite méridionale du désert. Lyon, qui a visité cette oasis, y signale, non point du sel gemme, qui lui a peut-être échappé, mais une source salée.

La dernière station mentionnée par Hérodote est celle des Atlantes, qui, d'après la distance de dix journées et d'après les hautes montagnes qu'il y signale, serait l'oasis de Bilma, entourée, en effet, de montagnes très-élevées. Ici encore la présence du sel est incontestable : Bilma est un des centres les plus importants de la production du sel dans cette partie de l'Afrique; Heeren et Maltebrun évaluent à 30 000 charges de chameau la quantité de sel que Bilma verse tous les ans dans la Nigritie.

Les connaissances d'Hérodote ne vont pas plus loin. Sans mentionner aucun nom de lieu, il dit seulement que jusqu'aux colonnes d'Hercule on continue à trouver des dépôts de sel au milieu des sables, de dix en dix journées, et en spécifiant qu'il s'agit de l'espèce de sel que nous nommons sel gemme; car il ajoute : « La couleur du sel que l'on tire du sein de la terre est tantôt blanche et tantôt rouge. » Ici encore les documents fournis par les voyageurs modernes confirment bien le récit d'Hérodote, non pas quant à la circonstance de l'espacement de dix en dix journées, mais quant à celle de dépôts multipliés de sel gemme dans toute l'étendue des sables jusqu'à l'Océan. C'est, en effet, ce que nous allons voir, en continuant cette curieuse exploration de l'intérieur du grand désert, grâce aux précieux documents rassemblés par M. Fournel dans son bel ouvrage sur l'Algérie (voy. 1850, p. 162).

M. Daumas, décrivant l'itinéraire des caravanes qui se rendent de la frontière du Maroc à Tombouctou, dit qu'en passant à Datt, à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur des sables, elles chargent de grandes quantités de sel. Cette mine de sel les oblige à se détourner un peu de la ligne droite; mais le sel est un objet de commerce si important sur le marché de Tombouctou, que le bénéfice compense bien les inconvénients de ce détour. Au sud de la mine de Datt, mais à une distance de plus de cent cinquante lieues, se trouve une oasis nommée Tegazza, connue depuis le quinzième siècle par les relations du voyageur vénitien Aloys de Cademoste : selon lui, Tegazza, qu'il place à douze journées de la côte, renferme des mines de sel considérables, et les caravanes en font de grands chargements qu'elles portent aussi à Tombouctou, à quarante journées de marche de Tegazza. Léon Africain, qui avait séjourné à Tegazza, confirme ce témoignage : « Il s'y trouve, dit-il, plusieurs veines de sel qui semble marbre qu'on tire d'aucunes cavernes... puis on le transporte à Tombout, là où il est en grande recommandation. » Enfin on connaît encore, dans cette partie occidentale du désert, une autre station salifère, celle de Taoudeni ou Toudeyni, qui a été indiquée par Caillié dans son trajet de retour de Tombouctou à Tafilet. Au puits de Telig, à vingt-trois journées de marche de Tombouctou, il apprit qu'il se trouvait à une petite distance des mines de sel très-importantes. « Plusieurs personnes de la caravane, dit-il, allèrent à Toudeyni, qui se trouve, selon les gens de la caravane, à moins d'une demi-journée à l'ouest du puits de Télig. C'est de cette petite ville que l'on tire tous les sels (non pas tous, comme nous venons de le voir) qui s'importent à Tombouctou, à Jenné, et de cette ville dans tout le Soudan. Les mines de sel, m'a-t-on dit, y sont à 3 pieds et demi ou 4 pieds de profondeur au-dessous du sol, et par couches très-épaisses : on le tire par blocs, puis on le scie en planches dans les dimensions propres au chargement des bêtes de somme. » Enfin les îles du Cap-Vert, qui sont si voisines du continent africain qu'elles en sont, pour ainsi dire, une simple dépendance, renferment des dépôts de sel gemme de la plus grande importance.

Tel est l'ensemble des dépôts de sel gemme situés dans cette zone remarquable. Au sujet de leur distribution générale, M. Fournel fait une remarque très-curieuse : c'est

que si l'on tire une ligne entre les îles du Cap-Vert qui renferment le dépôt situé à la limite occidentale, et l'oasis de Syouah qui renferme celui qui est situé à la limite orientale, tous les dépôts que nous avons mentionnés se trouvent ou sur cette ligne ou au nord de cette ligne; tandis qu'au midi, sauf Bilma, il n'y a plus un seul dépôt de sel. De là résulte le grand transport de sel qui se fait par caravanes vers l'Afrique centrale, où le sel est avidement recherché par les noirs; et l'on conçoit, en effet, que, sous ce ciel brûlant, le sel, qui forme même pour nous un stimulant presque indispensable de la digestion, devienne une nécessité encore plus instante que dans nos climats. Aussi, dans le système général du commerce de l'intérieur de l'Afrique, le sel joue-t-il un rôle capital. C'est l'objet essentiel des échanges qui, de toute antiquité, se font à travers le grand désert, entre la région de l'Atlas et la région tropicale.

On comprend que les difficultés d'un transport à dos de chameau, à travers un tel pays et sur une distance aussi considérable, puisqu'il s'agit souvent de quarante journées de marche dans les sables, doivent donner au sel, sur les marchés de l'intérieur, une haute valeur. C'est ce qu'attestent, en effet, des témoignages de tous les temps. Au onzième siècle, un écrivain arabe, Bekri, parlant d'une certaine contrée des noirs, dit que le sel s'y vend au poids de l'or. Au quinzième siècle, Cademoste, parlant des marchés de Tombouctou et de Melli, dit que la charge d'un chameau, c'est-à-dire environ 200 kilogrammes, s'y vend deux ou trois cents mitigaux; et comme il évalue le mitigal à un ducat, ce compte mettrait le kilogramme de sel à 11 francs. Léon Africain, qui avait été à Tombout, et qui parle comme témoin oculaire, ne donne pas un chiffre aussi élevé; il parle seulement de 80 ducats la charge de chameau, ce qui mettrait le kilogramme à un peu plus de 4 francs; et c'est ce qu'il répète à peu près en parlant de l'Éthiopie inférieure, où il dit que le prix du sel est d'un demi-ducat la livre. Les renseignements recueillis dans ces derniers temps par nos officiers, près des Arabes qui font le commerce de caravane entre le Maroc et le Soudan, appuient tout à fait le témoignage de Léon l'Africain, mais en donnant cependant un chiffre un peu plus élevé. La charge de sel (environ 200 kilogrammes) vaut à Tombouctou, selon M. Daumas, un serra; le serra est un sachet de poudre d'or pesant 15 douros d'Espagne, et le douro valant 80 francs, il s'ensuit qu'en définitive le kilogramme de sel se vendrait 6 francs à Tombouctou. Comme de Tombouctou le sel se transporte jusqu'à Melli, à trente journées plus loin, il est probable qu'à Melli il vaut au moins le double, ce qui justifierait le rapport de Cademoste, qui, dans sa relation, parle simultanément des marchés de Tombouctou et de Melli.

Ainsi l'on peut dire d'une manière générale qu'au nord de la ligne qui va de Syouah au cap Vert, la nature a distribué le sel avec prodigalité, tandis qu'au sud de cette même ligne elle a déposé l'or, et que c'est grâce à ce partage que les caravanes traversent de toute antiquité le désert, apportant le sel du Nord au Sud, et rapportant en échange du Sud au Nord le métal précieux. Mais ne peut-on même pas en conclure que l'or doit se trouver déposé dans le centre de l'Afrique avec une abondance, non pas égale sans doute, mais proportionnée à l'abondance du sel dans les régions que nous venons d'indiquer? Il faut, en effet, que le lavage des terrains aurifères desquels provient le sable d'or soit d'un produit bien fructueux, pour que des hommes dont le naturel est assez porté à l'indolence consentent à troquer la quantité de travail qui leur est nécessaire pour ramasser six francs d'or contre la satisfaction que peut leur causer la consommation d'un kilogramme de sel. Il y a donc quelque raison de présumer que l'intérieur de l'Afrique, lorsqu'on pourra y pénétrer librement, offrira à l'activité des races européennes une nouvelle Californie, peut-être plus riche encore que celle de nos jours.

Mais en attendant que l'Europe pénètre directement dans le cœur de ce continent presque inconnu, il y a sans doute de l'intérêt, surtout pour la France, à se préoccuper du développement des transports par caravanes. On conçoit, en effet, que ce commerce d'or et de sel, exploité en grand par des compagnies européennes, et non plus, comme aujourd'hui, par de pauvres chameliers agglomérés confusément, soit susceptible de fournir à des opérations beaucoup plus étendues, et qu'il y ait même à espérer, en faisant baisser dans une certaine mesure le prix du sel dans les marchés du Soudan, d'obtenir, par une augmentation considérable de consommation, un accroissement sensible de bénéfice. Si la nature a effectivement privé de sel les populations centrales de l'Afrique, il est évident que, dans un service général d'approvisionnement, il y a matière à des opérations immenses. Or on pressent aisément à quelle fonction, dans ce grand mouvement, doit se trouver appelée l'Algérie: c'est d'abord de produire et de nourrir les chameaux qui sont comme les vaisseaux de cette navigation dans les sables; et, secondement, de leur donner leur cargaison, si elle a été convenablement douée par la nature à cet égard. C'est ce que nous examinerons dans un dernier article.

Vers 1298, Nicolas d'Auteuil, évêque d'Evreux, permit à Alix des Mergiers, abbesse de Saint-Sauveur, le divertissement de la chasse du cerf, dont la dîme lui appartenait suivant la donation faite par les fondateurs de cette abbaye, Richard et Simon, comtes d'Évreux. Cette dame, ayant choisi un beau jour d'été, se rendit en sa maison et seigneurie d'Arnières, accompagnée de Perrette de la Croisette, prieure du monastère, de Nicolle de Coligny, de Julienne Duplessis, de Julienne de Brionne et d'Alix de Coligny. Guillaume d'Ivry, grand veneur de France, prit cette occasion pour chasser un cerf poursuivi à cor et à cri jusqu'aux abois. L'animal alla se jeter dans la rivière proche Saint-Germain lez Évreux, où les religieuses eurent l'amusement de voir son halali. La nappe, dépouillée par Thomas de Saint-Pierre, fut portée à l'abbaye Saint-Sauveur au bruit des tambours, des trompettes et de plusieurs autres instruments, et le reste du jour se passa en réjouissances dans le couvent.

LE BAZAR DE LA VILLE DE FAIZABAD,

DANS L'INDE,

Décrit par Mir Haçan de Delhi (1).

Gracieux échanson, lève-toi, ne te livre pas au sommeil, car je veux arrêter mon calam pour décrire ce lieu. Ici il y a un gros marchand, là un mercier, de ce côté un changeur, ailleurs un orfévre. Il n'y a que perles et que rubis; on voit pleuvoir les pièces d'or et d'argent; elles sont placées sur les tables comme des bouquets de narcisses. Il y a des étoffes d'or et des dentelles d'argent qui brillent comme l'éclair. En cet endroit, il y a des melons d'eau, ailleurs des melons muscats. Là se tiennent debout des jardiniers tenant à la main des guirlandes de fleurs qui parfument l'âme. Plus loin, on fait cuire des gâteaux et des biscuits sucrés. On entend le craquement des cannes que l'on brise pour en retirer le sucre. Les marchands annoncent à haute voix ce qu'ils vendent. Un d'eux dit: « Admirez cette marinade de limons. » Un autre: « Voyez cette quantité de piments. » Celui-ci tient en sa main du gingembre sec; celui-là un électuaire... On trouve du riz et de la viande cuite. Il y a aussi la médecine des cinq sels. Il y a du pain au lait et du pain à l'eau que les acheteurs se disputent. Les boutiques

(1) Poëte hindoustani, qui vivait à la fin du dernier siècle.

des confiseurs se distinguent par leur éclat; il est tel qu'il éclipse celui des rayons du soleil; ce qu'on y vend ressemble à la lune et aux étoiles. Ceux qui aiment la neige en trouvent aussi à acheter. Les amandes à la rose fournissent le sirop de la vie; cette friandise adoucit à la fois l'esprit et le corps. On trouve du café tout préparé et de la noix d'arec. Il y a des passementeries de tout genre, des étoffes d'or et d'argent, des franges de toute espèce. Dans les boutiques des cordonniers, vous voyez des souliers qui ressemblent au croissant de la lune, et qui ont des étoiles pour ornements. Chez les miroitiers, la vue est attirée et le cœur est fixé. Il y a encore des marchands de perroquets, grands et petits, et on trouve des divertissements de tout genre : l'un joue de la flûte, l'autre fait danser un esclave. Celui-ci a des livres ornés de dessins ou des recueils d'images. Ailleurs on voit danser des Kaschemiriennes ou d'autres troupes de danseurs. Les oiseaux, colombes, rossignols, maïnas, prennent aussi leurs ébats. De belles bayadères déploient leur habileté ; on leur jette en récompense des pièces de monnaie, comme au Nau-zoz. Il y a aussi des conteurs et des narrateurs, et des lecteurs du commentaire du Coran par Baïdâwi. Chacun est libre de placer où il lui plaît sa préférence. C'est une image du paradis; car on n'y fait de mal à personne, et on n'a rien à démêler avec qui que ce soit.

INTÉRIEUR D'UNE HABITATION MUSULMANE.

Voy. la Table des dix premières années.

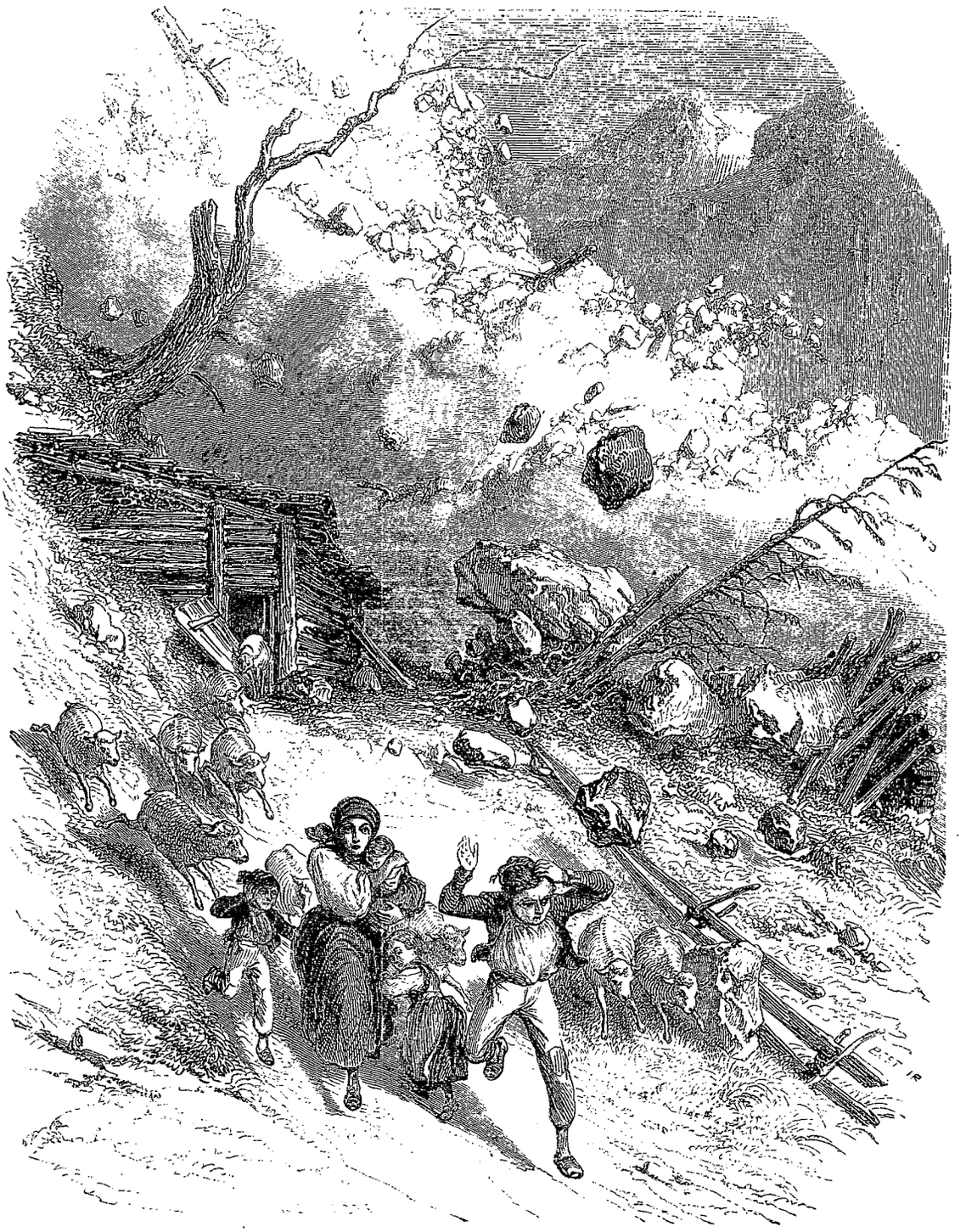
Le rez-de-chaussée d'une maison *musulmane n'est ordinairement* habité que par les serviteurs de la maison. Un grand escalier en bois conduit à la salle du divan. Après avoir franchi cet escalier, on se trouve dans un long corridor qui mène à l'appartement des hommes et se prolonge sur trois côtés de la cour. A chaque angle s'élèvent des kiosques ornés d'une foule d'arabesques, de guirlandes, de fruits, de fleurs et de paysages. C'est dans ces élégants pavillons que se tiennent les domestiques de service, et que les personnes du dehors attendent l'heure de l'audience en fumant leur pipe. Le principal corps de logis est divisé en deux parties : l'une, habitée par le maître de la maison, ses enfants, ses serviteurs et les étrangers qui viennent le visiter, s'appelle *salem-lit*; l'autre, réservée aux femmes et seulement accessible aux maris, véritable prison consacrée par les lois religieuses, a reçu le nom bien connu de *harem*. Les chambres du salem-lit sont larges, mais peu élevées; les meubles consistent simplement en sofas et en tapis; les murs sont peints d'une seule couleur. Au-dessus de la porte, on lit, en lettres d'or, quelque passage du Koran, et, sur toutes les faces de l'appartement, les noms sacrés de Dieu et du Prophète.



Une Femme du Caire. — Dessin de Karl Girardet.

On ne voit jamais dans ces intérieurs ni tableaux, ni gravures de prix. L'usage des chaises y est ignoré ; mais en revanche on trouve partout le divan long, uniforme, et servant de mille manières différentes, de siége pendant le repas, et de couche la nuit. C'est dans la salle du divan que se trouvent les plus belles tentures; les fenêtres, décorées avec soin, sont disposées de manière à produire à volonté l'obscurité la plus profonde ou la lumière la plus vive. C'est là que, pendant les chaleurs de l'été, on vient respirer un air frais et pur. Les boiseries sont une partie non moins importante dans la demeure des musulmans; elles ornent leurs plus beaux appartements; j'ai vu des ouvrages de ce genre qui avaient coûté des sommes considérables et pouvaient passer pour des chefs-d'œuvre; j'ai vu notamment, sur une de ces boiseries, des arabesques peintes en mosaïque avec une délicatesse extrême. Les artistes musulmans excellent aussi à fondre les couleurs dont ils se servent pour peindre leurs bouquets et leurs corbeilles de fleurs.

LES AVALANCHES.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Les avalanches sont un des plus terribles fléaux qui menacent les habitants et les voyageurs dans les pays de montagnes. On a fait sur les désastres qu'elles causent mille récits lugubres, et, quoique l'imagination de l'homme se plaise en général à exagérer, pour lui-même et pour les autres, la peinture des scènes funestes, on peut assurer qu'ici la réalité n'est pas au-dessous des plus affreuses descriptions. L'éruption d'un volcan a quelque chose de plus vaste et de plus effrayant encore ; mais combien cet accident est plus rare ! D'ailleurs il s'annonce d'avance ; la terre mugit, elle tremble ; et le plus souvent les malheureux qu'il menace ont le temps de lui échapper. L'avalanche, incessamment suspendue sur la tête du pauvre berger, est presque toujours trop soudaine pour qu'on la puisse éviter. Il est vrai que son tonnerre gronde aussi et la précède ; mais elle frappe presque en même temps, et n'est guère moins rapide que la foudre céleste.

Si terrible que soit ce phénomène, il n'est pourtant que la conséquence fortuite d'un immense et fidèle bienfait de la nature ; ces provisions de neige, qu'elle amasse sur les montagnes, alimentent nos fleuves et nos rivières pendant toute l'année. Nous plaindrons-nous de ce que ces greniers de

réserve fléchissent quelquefois sous le fardeau? C'est la loi universelle. Point de bien si précieux dont il ne puisse résulter quelque mal. Contre celui-ci l'homme a les avis de l'expérience; et il peut, le plus souvent, se garantir. On connaît assez exactement les localités menacées; on a des abris naturels dans les forêts : il ne s'agit que de les respecter. Le montagnard prudent bâtit sa cabane au pied d'un rocher protecteur, ou sur une arête favorablement placée. Le voyageur évite la saison, la température ou l'heure dangereuse. S'il est pressé, il prend des guides expérimentés; il observe scrupuleusement les précautions que les gens du pays lui suggèrent; il ôte les sonnettes des bêtes de somme; il évite de pousser des cris. Souvent, au contraire, avant de s'engager dans un passage dangereux, il tire un coup de pistolet, pour déterminer la chute des neiges qui étaient près de se détacher. Si la compagnie est nombreuse, on se divise en groupes qui cheminent à distance les uns des autres, afin que, si un accident arrive, ceux qui sont épargnés puissent venir en aide aux autres.

Les Allemands ont donné aux avalanches le nom de *lawinen* ou *lauwnen* (lavanges), dont l'étymologie paraît être le verbe *lauen*, fondre, s'attiédir; parce qu'en effet c'est souvent la fonte des neiges qui en détermine la chute. Si, dans le cours de l'hiver, il s'en est amassé une quantité considérable, qui couvre les rochers, et même qui surplombe quelquefois, lorsque les premiers vents printaniers la liquéfient, elle tombe par masses sur les pentes inférieures, augmente de volume en roulant, et se précipite au fond des vallées avec une épouvantable violence. Plus forte que les torrents, elle déracine jusqu'aux rochers, et entraîne tout avec elle, laissant sur sa trace des ruines et une désolation souvent irréparable. Les objets mêmes qu'elle n'a pas frappés, mais qui étaient voisins de son passage, en éprouvent parfois l'effet désastreux. On a vu des cabanes renversées, et les plus gros arbres couchés à terre ou brisés par le souffle de l'avalanche.

On sait assez exactement quels sont les lieux les plus exposés à l'espèce que nous venons de décrire, et qu'on appelle les *lavanges de printemps*; mais on est plus exposé aux chances du hasard, quand il s'agit des lavanges que les montagnards des Alpes appellent *froides* ou *venteuses*, parce que c'est le vent qui les occasionne. S'il vient à souffler sur les rochers couverts d'une neige fraîchement tombée, ou sur des forêts qui ne sont pas encore délivrées de leur fardeau, il suffit de quelques flocons emportés sur les pentes rapides, pour déterminer la formation d'une avalanche. Celles de cette espèce offrent du moins ce caractère que la neige n'en est pas aussi compacte; en sorte qu'il est plus souvent possible aux malheureux qui en sont atteints de se dégager eux-mêmes, ou de recevoir assez tôt les secours que leur détresse réclame.

Les touristes, qui ne visitent les montagnes que par les beaux jours d'été, ne sont point exposés à ces dangers. Ils ne connaissent les avalanches que par leur côté pittoresque, et ils ne demandent pas mieux que d'être témoins de cet imposant phénomène. On peut leur souhaiter ce plaisir, car il est sans conséquence funeste. Les *avalanches d'été* ne se forment que sur les plus hautes cimes, et ne roulent guère que dans des ravins inhabités. Il est rare que vous parcouriez les vallées des Hautes-Alpes sans jouir de ce grand spectacle. Il s'annonce par des roulements semblables à celui du tonnerre. Votre guide expérimenté vous signale un filet d'argent qui glisse le long des parois de la montagne, bondit, se brise, et se résout en poussière. Ce tonnerre, au milieu d'un ciel serein, répété par les échos de la vallée, est souvent salué par les cris d'admiration des spectateurs. Cependant, avec cette masse brisée, le Rhin, le Rhône, l'Adige, ont reçu un nouveau tribut. Ce sont les neiges d'*Antan* qui font les rivières de l'année. Ces neiges reviendront bientôt, sous la forme de nuages, autour des cimes qui les attirent. C'est le cercle éternel tracé par la main du Créateur.

Les voyageurs s'étonnent de trouver quelquefois au fond des vallées, jusque vers la fin de l'été, des amas de neige que la saison ne suffira pas à fondre. Ce sont les restes d'une avalanche, entourée de rochers et d'arbres en débris, comme un guerrier mourant, environné des vaincus immolés par son dernier effort. Si cette masse est tombée dans un torrent, elle en arrête le cours jusqu'à ce que les eaux soient parvenues à s'y frayer un passage. Alors elle reste suspendue au-dessus comme une belle arcade à plein cintre, et les voyageurs ne craignent pas d'en profiter, pour franchir le torrent sur ce pont de hasard.

Les annales des pays de montagnes sont remplies de récits qui rappellent des catastrophes causées par les avalanches. En 1477, une de ces masses terribles engloutit soixante soldats suisses, avec plusieurs chevaux, au passage du Saint-Gothard. En 1501, une centaine d'hommes périrent de la même manière, en franchissant le Saint-Bernard. Le 25 janvier 1689, presque tout le village de Saas, dans le Prettigau, au pays des Grisons, fut écrasé par une lavange qui tua cinquante-sept personnes.

En me promenant dans la vallée de Bellegarde, dit l'auteur du *Conservateur suisse* (1), je vis le long d'un pré superbe des tas de troncs d'arbres et des blocs de rocailles, et j'appris que ce pré, unique propriété d'une veuve et de sa famille, avait été dévasté par une avalanche, le 25 décembre 1788; une grange avait été entraînée, et deux personnes avaient péri. Quand le printemps revint, il semblait que ce terrain fût condamné à une éternelle stérilité, si épaisse était la couche de pierres, de graviers et d'autres débris qui le couvraient; mais la commune de Bellegarde se leva en masse; hommes, femmes, enfants, tous accoururent pour nettoyer l'héritage de la veuve et des orphelins, et bientôt les traces du ravage disparurent; la croûte étrangère fut enlevée, et cette même année on y faucha une herbe épaisse.

Le chevalier Gaspard de Brandenbourg de Zoug, lieutenant-colonel au service d'Espagne, descendait du Saint-Gothard, dans la vallée Lévantine, avec un domestique : c'était au printemps. Ils approchaient d'Airolo, quand ils furent ensevelis l'un et l'autre sous une avalanche énorme, descendue des Alpes qui bordaient le chemin. Un petit chien qui les suivait, et qui était dans ce moment à quelque distance, ne partagea pas leur triste sort. Inquiet de ne plus les voir, il s'arrêta d'abord sur la place; il hurla, il gratta la neige, puis, voyant ses efforts inutiles, il retourna à l'hospice du Saint-Gothard, où son maître avait logé en passant. Il aboie autour des habitants de cette maison, comme pour les prier de le suivre, et reprend ensuite le chemin de la vallée. On n'y prit pas garde d'abord. Ce ne fut que le lendemain, après qu'il eut poursuivi ses courses et ses instances, que les gens de l'hospice, le voyant toujours revenir sans les voyageurs avec lesquels il avait passé d'abord, soupçonnèrent quelque événement fâcheux, et suivirent le pauvre chien qui les conduisit à l'endroit où son maître avait disparu. A la vue de cette avalanche toute récente, la conduite de cet animal ne fut plus une énigme pour eux. Ils coururent chercher les instruments nécessaires, et, après un travail très-long et très-pénible, ils découvrirent ces deux infortunés qui avaient passé trente-six heures sous cette neige, et qui avouèrent qu'après Dieu ils étaient redevables de la vie à ce chien fidèle. Ils attendaient dans ce froid cachot, avec une angoisse qui ne peut se décrire, une mort aussi lente que douloureuse, et n'avaient eu quelque espérance de salut que quand ils avaient entendu les voix et les outils des travailleurs. Car la neige, assez compacte pour leur ôter tout pouvoir de remuer, laissait arriver jusqu'à eux le bruit de ceux qui étaient venus à leur secours. On peut voir à Zoug, dans l'église de Saint-

(1) Philippe Bridel.

Oswald, sur la tombe de ce même chevalier, mort landamman de son canton, en 1528, une statue faite par son ordre, où il est représenté avec son épagneul à ses pieds. Ce trait, attesté par des chroniques authentiques et par un monument encore existant, mériterait d'être ajouté à l'histoire des chiens célèbres.

LE DIAMANTOIDE OU DIAMANT BRUT.

Le diamantoïde est une nouvelle espèce de pierre récemment découverte au Brésil, et qui remplace aujourd'hui, chez tous les lapidaires, la poudre de diamant, pour le polissage des pierres précieuses. Il a tous les caractères physiques du diamant, moins l'état cristallin; il a la même pesanteur spécifique et la même dureté, rayant tous les autres corps sans être rayé par aucun; il offre les mêmes réactions chimiques, soit à la voie sèche, soit à la voie humide, c'est-à-dire qu'il est infusible, insoluble dans les acides. Brûlé dans l'oxygène pur, par le procédé que M. Dumas a employé pour la combustion du diamant, il ne donne, comme ce dernier corps, que de l'acide carbonique avec un très-faible résidu cinériforme que l'on peut supposer provenir d'un mélange de matières étrangères; sa composition chimique comme sa constitution physique sont donc identiques à celles du diamant, et, comme espèce minérale, on ne peut réellement pas le séparer de cette autre substance. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il n'est pas cristallin, et par conséquent il manque de l'éclat et de la limpidité qui font la valeur de la plupart des pierres précieuses.

Le diamantoïde se trouve dans le commerce en masses informes, dont les arêtes sont abattues par un long frottement, mais non arrondies à la manière des cailloux roulés; ces masses sont un peu rugueuses à la surface, de couleur noirâtre, ou noir-brunâtre, généralement ternes; quelquefois cependant luisantes comme le graphite, et ayant alors jusqu'à un certain point l'éclat de ce dernier minéral; leur cassure est inégale, et examinées à loupe, elles laissent voir une infinité de petites cavités séparant des lamelles irrégulières, légèrement translucides, et irisant la lumière solaire; leur volume est variable : la collection minéralogique du Muséum en possède une qui a un peu plus de la grosseur d'une noix.

On ne sait pas encore d'une manière précise quelles sont les localités où l'on rencontre le diamantoïde; on dit qu'il se trouve dans les mêmes alluvions que le diamant. On ne connaît pas plus son âge véritable, et par conséquent on ignore son origine; il serait précieux, cependant, pour le géologue, d'acquérir des connaissances à ce sujet. Peut-être a-t-il été formé dans les mêmes circonstances que le diamant: son identité presque complète avec cette dernière substance porterait à le croire. Dans ce dernier cas, en admettant, avec certains géologues, que le diamant provienne d'une transformation (par le calorique ou les courants électro-chimiques) de matières organiques carbonacées qui auraient été primitivement enfouies dans les roches où il se rencontre, le diamantoïde aurait eu la même origine; seulement, il aurait subi une influence moins directe des agents de transformation; il n'aurait pu arriver jusqu'à l'état cristallin, et serait resté, pour sa constitution moléculaire, intermédiaire entre le carbone parfaitement cristallisé, c'est-à-dire le diamant, et le carbone amorphe, tel que les combustibles charbonneux, faisant suite, d'une part, au diamant noir et au graphite, et de l'autre passant à l'anthracite, le plus pierreux, si l'on peut dire, des minéraux carbonacés, et dont l'origine organique n'est pas douteuse.

Quoi qu'il en soit de cette interprétation scientifique, le diamantoïde est une découverte précieuse pour l'art du lapidaire; en effet, il se trouve avec une certaine abondance dans ses gisements; comme le diamant, il est le plus dur de tous les corps, et peut servir aux mêmes usages industriels.

L'ÉGLISE DE TILLIÈBES-SUR-AVRE

(Département de l'Eure).

Le bourg de Tillières est situé sur la grande route de Paris à Brest, entre deux collines, au milieu d'un beau vallon arrosé par l'Avre. Ce n'est plus guère aujourd'hui qu'une grande rue où les auberges et les relais entretiennent seuls l'activité et le bruit. Ses édifices modernes sont quelques usines qui produisent des fils de laiton, des feuilles de cuivre et de tôle; mais il a quelques anciens souvenirs : il se recommande à l'attention de ceux qui aiment l'histoire et l'art — par les ruines d'un vieux château que Henri Ier de France avait fait élever en 1040, — par les restes plus considérables d'un château du dix-huitième siècle, ancienne propriété de la famille des Leveneur, dans laquelle le comté de Tillières était héréditaire depuis 1386, — et surtout par les sculptures du chœur de son église.

Le portail de cette église, souvent restauré ou plutôt reconstruit, conserve quelques caractères du style du douzième siècle; on y distingue le plein cintre roman, puis l'ogive lourde et trapue. Le chœur, qui date de 1546, est admirable. Il est divisé en trois compartiments inégaux; celui où se trouve l'autel est coupé en trois pans. Les parois sont percées de fenêtres cintrées à moulures élégantes, et décorées de niches d'où partent des nervures qui supportent le plafond non voûté. C'est ce plafond dont l'un de nos dessins représente l'ensemble, l'autre des parties détachées.

Chacun des compartiments, renfermé dans un grand arc doubleau plein cintre, des côtés duquel deux nervures plus légères et ornées de moulures partent vers le centre, se trouve ainsi divisé en neuf panneaux triangulaires, à l'exception de celui du milieu, qui a la forme d'une losange. A la rencontre des nervures pendent des reliefs d'une richesse et d'une variété remarquables. Chaque panneau est rempli de figures d'hommes ou d'animaux courant parmi des rinceaux charmants, au milieu desquels on voit un écusson portant les armes d'un des membres de la famille des Leveneur et des familles alliées. Mais la plupart de ces armes sont devenues indéchiffrables.

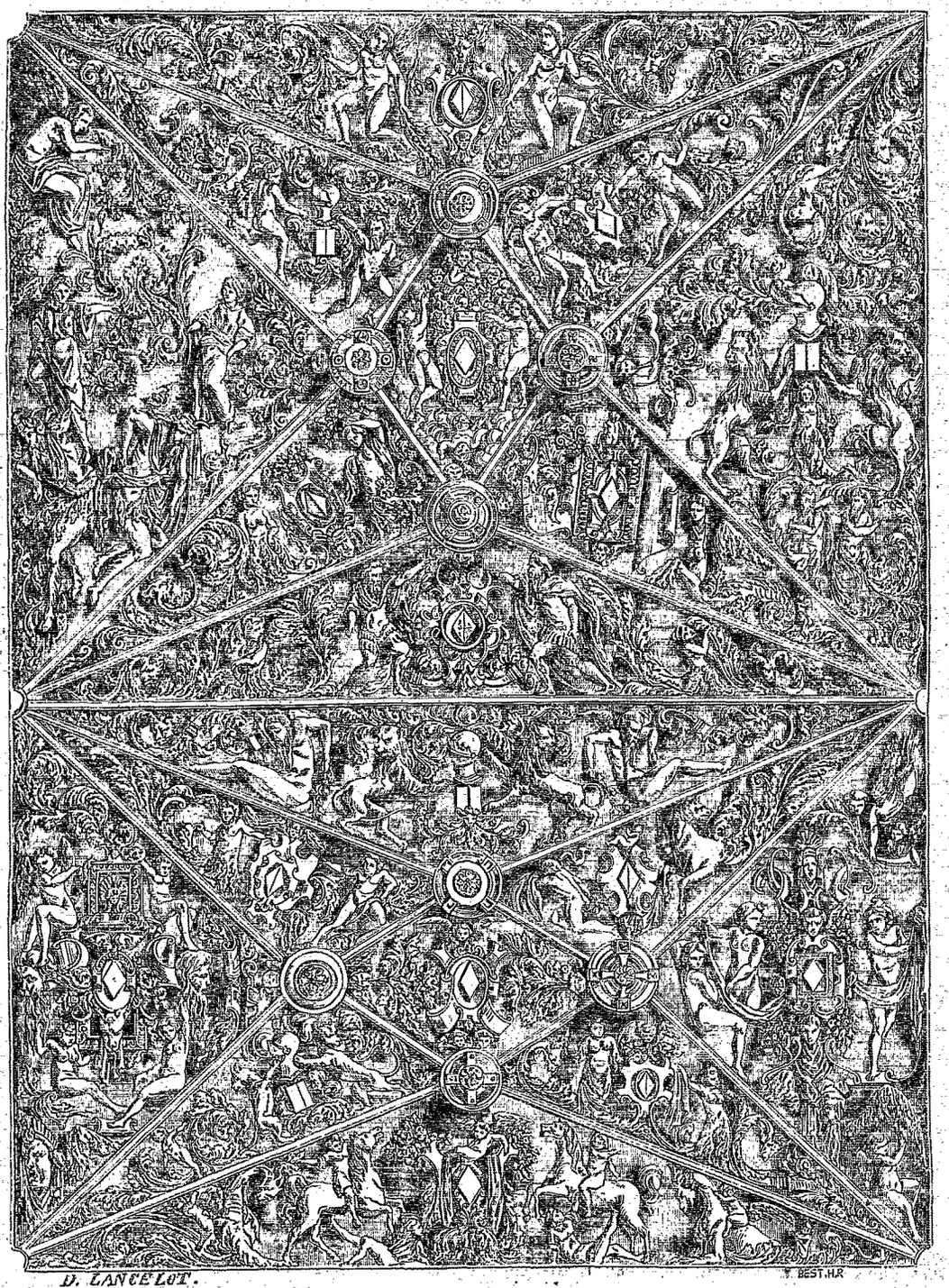
Notre premier dessin ne représente que deux des trois compartiments. On a restauré, au dix-huitième siècle, un des panneaux, celui où l'on voit deux satyres liés par la ceinture. Toute la partie supérieure a été refaite, et l'art moderne s'y marque nettement par le caractère des ornements. Aux grands rinceaux prenant racine dans des gaînes à tête de chimère, aux luxuriants panaches contournés avec grâce, aux acanthes capricieusement déchiquetées, on a substitué des fleurs naturelles à peu de relief, semées çà et là, et des cartouches aux courbes contrariées et aux contours décousus.

Les principaux caractères de ces bas-reliefs de Tillières sont une grande habileté d'exécution, peu de saillie, et cette mollesse du contour qui caractérise toutes les œuvres de Jean Goujon. La composition du plafond est d'une grande richesse, d'une extrême profusion, d'une grâce charmante, mais sans plan et sans unité. Aucun sujet de dessin ne paraît faire allusion à un trait de fable ou d'histoire; un seul groupe, vers la droite et au bas du panneau, où se trouve un personnage qui tient une draperie retombante et qui est coiffé du bonnet phrygien, pourrait être une réminiscence du jugement de Pâris.

Le dessin des figures est généralement maigre, mais élégant. Plusieurs poses tourmentées et vigoureuses semblent déceler l'influence de l'art italien, surtout de l'école de Michel-Ange. Sur les nervures courent de petits anges nus parmi

des fleurs et des oiseaux : le peu d'étendue de notre dessin n'a pas permis de reproduire tous les détails.

La saillie des nervures partant du centre de chaque grand compartiment est très-grande à leur naissance ; elles sont très-rapprochées l'une de l'autre, et forment dans leurs vides des angles très-aigus. L'artiste, par un miracle d'adresse et de patience, a fouillé avec le ciseau toutes ces lames de pierre. Dans les enfoncements où le regard a le plus de peine à se glisser, on est surpris de découvrir de charmantes figures d'anges, de délicieux groupes de fruits et de feuilles. Quatre de ces voussures sont reproduites dans notre second dessin où sont réunis les culs-de-lampe les plus remarquables, ainsi



Plafond du chœur de l'église de Tillières-sur-Avre (département de l'Eure).—Fig. 1. Plan géométral. — Dessin de Lancelot.

que divers fragments que l'on ne pouvait figurer dans le dessin géométral du plafond. On les a rapprochés les uns des autres plus qu'ils ne le sont dans la réalité, et sans observer rigoureusement les règles de la perspective, afin d'en faire mieux comprendre et apprécier le relief et le détail.

L'exécution de toutes ces sculptures est très-savante : vues d'en bas, les sculptures sont fines et bien dessinées ; si l'on s'en approche à l'aide d'une échelle, l'aspect change : les jambes sont extrêmement grêles, le modelé est exagéré, les cous sont trop longs, les têtes trop plates, les traits des visages trop retroussés ; mais dès que l'on redescend sur le sol d'où le plafond est destiné à être vu, les plans se rapprochent, les exagérations s'effacent, toutes les proportions redeviennent au regard agréables, justes et vraies.



Fig. 2. Choix de pendentifs et d'ornements du plafond. — Dessin de Lancelot.

Dans les angles que forme, de chaque côté des fenêtres, l'arc accolé au mur, on voit de grandes figures de prophètes et d'évangélistes d'un beau style et bien drapées.

La sacristie, située à droite du chœur, est décorée avec la même richesse et dans le même goût; seulement, les pendentifs sont moins importants et moins richement dorés. A l'un de ses angles est une charmante piscine, sculptée avec une grande finesse d'exécution.

Un compte de fabrique donne la preuve que ce précieux ensemble d'œuvres d'art a été exécuté par l'ordre et aux frais d'un cardinal Leveneur, celui probablement qui érigea le portail de la cathédrale d'Évreux (voy. 1849, p. 9).

LES VIEUX PORTRAITS.

NOUVELLE.

Alors j'étais jeune encore, et, tout entier aux ardentes préoccupations du présent, je n'avais que mépris pour le passé. Fier, comme tous ceux de mon âge, d'une force que la vie n'avait point éprouvée, je ne doutais de rien, je me savais gré d'être né à notre époque; je m'admirais dans mes contemporains. Lorsque je tournais les yeux en arrière, je ne voyais que préjugés, superstitions ou servilité: ma génération me semblait ouvrir, en réalité, l'histoire, et porter le monde comme Atlas.

De là mes dédains superbes pour tout ce qui n'était pas de notre temps. Je me raillais des anciennes modes, les vieux usages me faisaient hausser les épaules, je fuyais les cheveux blancs! Orphelin presque dès le berceau, j'avais grandi au milieu de compagnons de mon âge, sans parents et sans amis dont l'affection pût me réconcilier avec la vieillesse : aussi me déplaisait-elle également dans les personnes et dans les choses; quand elle ne me faisait point rire, elle me faisait peur.

Mon existence était joyeuse, bien que difficile; entraîné dans l'activité fiévreuse de la société moderne, je prenais plaisir à m'y essayer. Je ressemblais au jeune voyageur qui se plaît à lutter contre les flots; mais par instant la lassitude venait, et j'aurais voulu un coin de rivage où m'asseoir, un rayon de soleil pour me réchauffer. Enfermé dans les limites d'une étroite médiocrité, j'aurais souhaité ces ailes d'or qui font franchir tous les espaces. Obligé de m'occuper surtout de moi pour vivre, j'aurais voulu avoir le loisir de songer aux autres pour les servir.

Un événement inattendu vint m'arracher à mes travaux et à mes rêves : j'appris la mort d'un arrière-cousin de province dont je n'avais jamais entendu parler, et qui me laissait un héritage. La lettre du notaire réclamait ma présence comme indispensable pour hâter l'entrée en possession. Il fallut donc se décider à prendre la diligence de Bourgogne qui devait me conduire au village naguère habité par le défunt.

Le voyage se fit assez bien : un beau soleil d'automne illuminait la campagne, les bois étaient couronnés de leurs dernières feuilles, et l'on entendait de tous côtés les grelots des attelages rentrant la moisson, ou les chants des paysans conduisant la charrue. A tout prendre, je ne fus pas trop mécontent de la province jusqu'à mon arrivée à ***. Mais là on m'apprit qu'il fallait quitter la diligence et rejoindre à pied le village où j'étais attendu : c'étaient deux lieues à faire par des chemins de traverse qu'avaient détrempés les pluies précédentes! Le jour commençait à baisser, et une froide brume d'octobre rampait déjà au fond de la vallée. Je me mis en route d'assez mauvaise humeur, donnant au diable les pays où l'on ne trouvait point de fiacres, et louvoyant de mon mieux parmi les ornières.

Malheureusement les indications qui m'avaient été données au relais étaient insuffisantes; tous ces sentiers à travers les vignes avaient pour moi le même aspect; je m'égarai plusieurs fois, et il faisait déjà nuit lorsque j'atteignis le village. Il fallut aller de porte en porte pour découvrir la maison du cousin, et quand j'y arrivai enfin, crotté et transi, je ne trouvai personne.

Un passant m'apprit que dame Félicité (c'était la gouvernante) priait à l'église. Il fallut attendre son retour en me promenant dans la cour, les mains dans mes poches et le nez enfoncé dans le collet de mon paletot.

Cette faction à la porte de ma propre maison eût été plaisante sans la fatigue et la brume qui se transformait insensiblement en une pluie fine. J'étais à bout de patience quand parut enfin une vieille servante à l'air demi-bourgeois, que son livre d'heures me fit reconnaître.

A la vue d'un étranger debout près du seuil, elle s'était arrêtée, et me demanda ce que je cherchais.

— Madame Félicité, répliquai-je en grelottant.

— Vous voulez dire mademoiselle! reprit la vieille d'une voix aigrelette; c'est moi; que désire monsieur?

— D'abord que vous m'ouvriez cette porte, m'écriai-je, puis que vous me fournissiez les moyens de me sécher.

Et, pour prévenir toute nouvelle objection, je me nommai.

J'espérais qu'à ce nom la vieille gouvernante allait se confondre en excuses; mais, à mon grand étonnement, elle me regarda avec une sorte d'hostilité défiante.

— Ah! c'est monsieur qui hérite! reprit-elle d'une voix lente; alors je vais prévenir le notaire.

— Au diable! interrompis-je impatienté; il s'agit d'abord de se mettre à l'abri; entrons, dame Félicité.

— Faites excuse, on m'a donné la garde du logis, reprit-elle résolûment; je vais mettre à couvert ma responsabilité; que monsieur reste là; maître Boisseau décidera lui-même ce que je dois faire.

Et sans attendre ma réponse, elle tourna les talons et disparut par une ruelle.

Je recommençai à faire les cent pas devant mon héritage. Au bout d'une demi-heure, Félicité reparut avec un petit homme en lunettes, qui se fit connaître pour maître Boisseau, et à qui je remis la lettre qu'il m'avait écrite, et les pièces constatant mon identité. Après en avoir pris connaissance à la lueur d'une lanterne, il voulut bien reconnaître que j'étais *la personne en question*, et ordonna de me laisser entrer.

Pendant toutes ces formalités, j'avais continué à battre la semelle contre le seuil et à maudire tout bas les tabellions de village. Lorsqu'enfin la porte fut ouverte, je déclarai brusquement à M. Boisseau que j'irais chez lui le lendemain pour tout régler, et je me précipitai dans le noir corridor sans l'inviter à me suivre.

La vieille servante parut bientôt avec sa lanterne, et me conduisit à un vieux salon meublé de quatre chaises de paille, d'un vieux fauteuil de siamoise, et n'ayant pour ornement que deux plâtres de Paul et Virginie, posés sur la cheminée entre quatre coloquintes jaspées.

La difficulté que j'avais eue à me faire reconnaître, jointe à la route et au brouillard, m'avait mal disposé; je ne cherchai point à cacher ma mauvaise humeur; j'ordonnai brusquement à la gouvernante de me faire du feu et de me préparer à souper, tandis que je prenais connaissance du reste de la maison.

M'armant donc d'un vieux flambeau désargenté, où se dressait une petite chandelle ornée d'une bobèche de papier, je me mis à parcourir l'habitation du cousin décédé.

Tout répondait au salon dans lequel j'avais été reçu. Les tapisseries déteintes étaient tachetées, çà et là, de pièces plus neuves qui leur donnaient un air de guenilles ravaudées; les meubles, de formes antiques et d'un travail grossier, ne garnissaient qu'imparfaitement des appartements mal fermés; soin, élégance, commodité, tout faisait défaut dans ce vieux logis; j'y trouvais, à mon avis, un témoignage éloquent de la barbarie de nos pères, et une nouvelle preuve que le bon sens et le bon goût ne commençaient véritablement qu'à notre génération.

La chambre à coucher surtout me frappa : le lit, à forme de cercueil, était enfermé dans quatre rideaux de serge verte troués par les mites; sur une table, dont le tiroir manquait, était posé un pot à eau ébréché et une cuvette de couleur différente; enfin le long du mur pendaient de vieux portraits de famille capables de donner des crises de nerfs à un con-

naisseur. Peints à diverses époques, ils représentaient des personnages de différentes professions, parmi lesquels je remarquai un ecclésiastique, un marchand, un juge, un officier, et enfin un gros homme *demi-bourgeois, demi-manant*, que dame Félicité me déclara être son feu maître.

L'honnête gouvernante m'avait rejoint pour m'avertir que le souper était servi; je la suivis au salon.

L'aspect du couvert me frappa; le linge, retiré d'une armoire de réserve pour me faire honneur, était diapré de raies jaunâtres; les assiettes de terre de pipe paraissaient illustrées de crasseuses arabesques qui constataient l'emploi de la fourchette et des couteaux; les verres, sans base, ne ressemblaient pas mal aux godets de nos vieux quinquets; enfin deux salières boiteuses offraient au convive, pour assaisonnement, du sel de cuisine et du poivre concassé.

Dame Félicité me servit une soupe maigre où le beurre avait été oublié, et les débris d'une poule couveuse à laquelle sa sollicitude maternelle n'avait laissé que la peau et les os. La gouvernante me déclara que c'était l'ordinaire de son défunt maître; mais, par hospitalité, elle ajouta pour moi trois pommes en train de pourrir, et un morceau de fromage parvenu à l'état de putréfaction!

Je voulus goûter au vin; c'était une piquette trouble fabriquée avec les vendanges de rebut.

Plus mécontent que jamais de mon voyage, je me décidai à gagner mon lit. La vieille servante m'éclaira jusqu'à la chambre à coucher. Son grand lit funèbre, ses vieux portraits enfumés me furent encore plus désagréables que la première fois. Je me tournai brusquement vers ma conductrice, en lui demandant s'il y avait un commissaire priseur à ***.

— Un commissaire-priseur! répéta-t-elle, nous ne connaissons pas ça!

— On ne fait donc jamais de ventes publiques?

— Pardonnez-moi.

— Et comment s'y prendre alors?

— Le bedeau tambourine la chose à tous les carrefours de la commune.

— Eh bien! faites prévenir dès demain le bedeau, et qu'il annonce la vente de tout ce qui se trouve ici.

— De tout! Quoi, monsieur ne garde rien?

— Rien.

— Pas même les peintures?

— Pas même les peintures.

— Ah! monsieur, vous n'y pensez pas; ce sont des portraits de famille!

— Je vous dis que je vends tout. Bonsoir.

Et je pris la chandelle à dame Félicité qui sortit en levant les mains au ciel.

— Et que veut-elle que je fasse de ces toiles barbouillées? Ah! oui, je vous vendrai, grotesques images, ne fût-ce que par haine des temps que vous représentez! Ce triste intérieur est le vôtre, ces habitudes d'inélégance et de parcimonie sont celles que vous avez léguées; cette vie dépouillée de tous les charmes de notre civilisation moderne est votre vie perpétuée par la tradition! Hors d'ici, barbares! Nous ne sommes point de la même race, et il n'y a rien de commun entre nous.

Tout en me parlant ainsi en moi-même, je m'étais mis au lit; mais la fatigue et la mauvaise humeur éloignèrent le sommeil. Je pris le volume d'histoire que j'avais apporté pour me distraire pendant la route, puis l'inventaire de la succession que le notaire m'avait remis.

Ici m'attendait une surprise plus agréable que les autres. Le chiffre total s'élevait à une somme que j'avais été loin de supposer, et qui me faisait presque riche! Cette découverte inattendue amoindrit singulièrement mon dépit et commença à rendre plus facile la digestion de mon mauvais souper. Je me mis à examiner l'inventaire en détail jusqu'à ce que les chiffres recommençassent à flotter devant mes paupières à demi fermées; enfin je perdis conscience de ce qui m'entourait.

Bientôt il me sembla qu'un bruit de pas se faisait entendre à mon chevet; je rouvris les yeux, et j'aperçus une douzaine de personnages groupés près de mon lit. Tous portaient des costumes anciens et différents, dans lesquels je reconnus, avec surprise, ceux des vieux portraits qui garnissaient la chambre à coucher. Je les cherchai aussitôt à la muraille pour faire la comparaison. Leurs cadres y restaient suspendus! c'étaient bien les antiques images de la famille auxquelles un miracle venait de donner la vie!

A leur tête seulement paraissait un vieillard que je n'avais point remarqué dans la collection. Mon regard s'arrêta sur lui avec une curiosité particulière qu'il parut comprendre.

— Tu chercherais en vain mon image parmi ces portraits, me dit-il; de mon temps aucun pinceau n'aurait pris la peine de reproduire les traits d'un serf comme moi! mais j'avais compris les misères de ma condition, et, à force de travail, je réussis à acheter mon affranchissement. C'est grâce à lui qu'un de mes descendants, que tu vois ici, a pu s'instruire et devenir prêtre.

Celui qu'il avait désigné s'avança alors.

— Les pauvres et les opprimés avaient besoin d'appui, dit-il doucement; soutenu par le nom du Christ, j'ai tâché de leur en servir; j'ai aidé à instruire le peuple, à lui faire aimer le bien, à le fortifier par la probité, l'espoir, la patience, tandis que notre famille s'élevait lentement à mon ombre et prenait place parmi les honnêtes marchands de la province.

Un troisième interlocuteur éleva alors la voix.

— Cette place transmise par nos pères, moi je l'ai agrandie, dit-il avec une certaine importance; nommé syndic de ma corporation, j'ai obtenu pour elle de nouvelles immunités; nous nous sommes réunis pour défendre le fruit du travail contre la violence, et j'ai été un des fondateurs de cette bourgeoisie qui a associé les intérêts généraux sous le nom de communes.

— Et moi, reprit son voisin, qu'à sa toge et à sa mine austère on pouvait reconnaître pour magistrat, j'ai contribué à faire prévaloir la loi sur le caprice, et l'équité sur le crédit. Les plus puissants ont dû se soumettre à la décision de juges désarmés; la force a plié devant le droit.

— Sans compter qu'elle s'est déclarée auxiliaire! a ajouté un officier au teint cuivré par le soleil; les descendants du serf d'autrefois ont fini par ceindre l'épée et par devenir les défenseurs de la patrie et de la loi! Dès que l'une et l'autre ont appartenu à la nation entière, la nation entière a versé son sang pour les défendre; en devenant tous soldats, nous sommes tous passés gentilshommes!

— Oui, reprit un dernier interlocuteur, dans lequel je reconnus le portrait du cousin, mes aînés avaient conquis pour nos descendants la justice et la liberté; restait à leur procurer des ressources; j'ai accepté ce rôle de fourmi. Grâce à mes labeurs et à mes économies, j'ai lentement amélioré le petit bien laissé par nos pères; j'ai grossi les épargnes, j'ai agrandi le domaine; je laisserai après moi six fois plus que je n'avais reçu, et, grâce à la probité défiante de dame Félicité, tout arrivera intact à mon héritier. Je lui aurai ainsi assuré du loisir pour cultiver son intelligence, de la liberté pour faire le bien; enfin le bonheur de ne point s'occuper de lui seul, mais de pouvoir dévouer sa vie aux autres. S'il est digne d'une pareille faveur, il saura en profiter; il gardera au fond de son cœur un peu de reconnaissance pour l'homme qui lui a préparé cette belle tâche; loin de le railler, il le bénira, et il saura sanctifier ce que le vieux cousin a économisé sur lui-même en le prodiguant généreusement pour les autres.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un accent si vif et si bien senti que je tressaillis malgré moi, et.... je me réveillai!

La lumière allait s'éteindre, les vieux portraits étaient à

leur place, l'inventaire et le livre d'histoire avaient roulé aux pieds du lit; ma vision n'était qu'un rêve!

Un rêve, ou plutôt la voix du bon sens et de la conscience. Ces vieux portraits étaient bien véritablement les symboles du passé; chacun d'eux me rappelait les services rendus par un siècle et par une classe. Ils marquaient pour ainsi dire les pas du temps sur la route du progrès. Pour qui savait les comprendre, il y avait là une glorification de l'œuvre accomplie par les ancêtres.

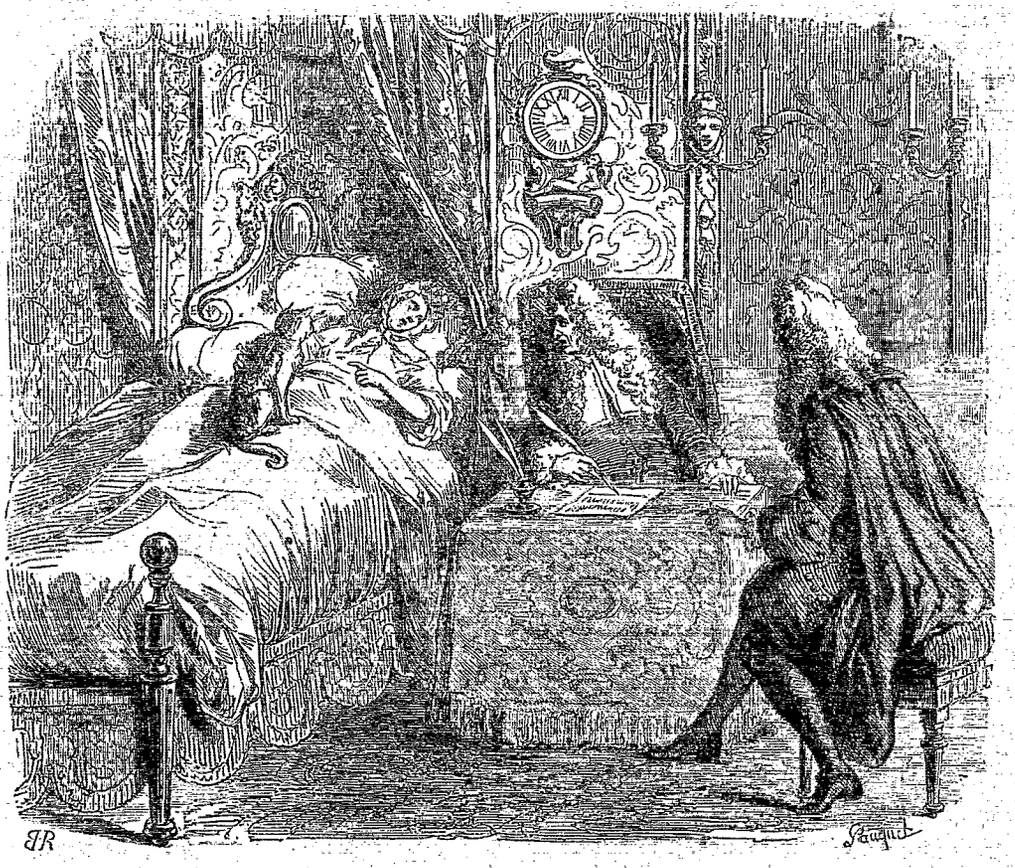
Frappé d'une subite lumière, je tendis la main vers les toiles à demi effacées, comme si elles eussent pu me voir et m'entendre.

— Ah! pardon! m'écriai-je; pardon vieux soldats des siècles; je comprends maintenant le respect qui vous est dû! Toutes les moissons récoltées aujourd'hui et dont je tirais vanité, ont été semées par vos mains; le présent n'est que la conséquence du passé, et la tradition l'instrument du progrès. Pardon, ô vous qui n'avez connu l'arbre de la science que tout petit, mais qui l'avez arrosé de vos sueurs et de votre sang; je sens maintenant que mon orgueil était de l'ingratitude; je vous réserverai désormais une place pieuse dans mes souvenirs.

Et vous aussi vestiges d'un temps que nous ne comprenons plus, rusticité de nos pères, vieux usages oubliés, vous n'exciterez désormais ni mes rires ni ma colère, car je saurai que vous êtes les ruines encore visibles d'une civilisation qui a rempli sa tâche!

LE CHAT DE MADEMOISELLE DUPUY.

Bayle, dans son article sur Rosen, rappelle, à l'occasion de la reconnaissance qu'on doit aux animaux pour les services qu'ils nous rendent, le testament d'une demoiselle Dupuy en faveur de son chat. Cette demoiselle jouait de la harpe d'une manière très-remarquable, et elle était persuadée qu'elle devait son talent à son chat. En effet, chaque fois qu'elle préludait sur cet instrument, ce chat venait s'asseoir devant elle, écoutait avec une attention soutenue, et donnait des marques d'intérêt et d'attendrissement très-vifs aux passages qui étaient le mieux exécutés. C'était sur les impressions qu'elle épiait en lui que mademoiselle Dupuy jugeait du plus ou moins de précision et de sensibilité de son jeu: en un mot, à tort ou à raison, elle ne doutait point qu'elle ne fût redevable de sa réputation à son chat. Lorsqu'elle sentit sa mort approcher, elle fit venir un notaire et lui dicta son testament. Elle légua à son chat une jolie maison à la ville et une autre à la campagne, avec un revenu suffisant pour lui rendre la vie heureuse et agréable; puis, afin d'être assurée que l'on respecterait sa volonté dernière,



Le Testament de mademoiselle Dupuy. — Dessin du dix-huitième siècle.

elle fit d'autres legs considérables à plusieurs personnes de mérite, sous la condition expresse qu'elles veilleraient à ce que la clause principale de son testament fût fidèlement exécutée. Elle imposa même à ces personnes l'obligation d'aller tenir compagnie à son chat plusieurs fois chaque semaine. Moncrif, qui cite cette anecdote dans son livre sur *les Chats*, dit que le testament fut attaqué. Les avocats les plus célèbres écrivirent des Mémoires pour et contre sa validité. Il paraît certain, qu'en définitive, on considéra l'excentricité de cet acte comme très-voisin de la folie, et que le testament fut annulé.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

HENRI III FORCÉ DE JURER L'EXÉCUTION DE LA GRANDE CHARTE.

Voy., sur la grande charte d'Angleterre, 1834, p. 52 et 53.



Henri III d'Angleterre et Simon de Montfort (1258). — Composition et dessin de M. Gilbert de Londres.

Le règne de Henri III d'Angleterre fut un de ceux où l'avarice et la faiblesse du souverain laissèrent la plus libre carrière aux discordes civiles. Les évêques possesseurs de baronnies dépendaient à la fois du monarque et du pape; les seigneurs, presque tous acquéreurs de domaines dans l'île et sur le continent, flottaient entre deux suzerains, celui de France et celui d'Angleterre. Tout se trouvait confondu, spirituel et temporel, obligations et priviléges : aussi, dans cette absence d'une règle claire et positive, chacun tirait à soi. Le roi ne réunissait l'Église et la Noblesse que pour solliciter des subsides, sous mille prétextes toujours renouvelés. Non content des impôts qu'il arrachait ainsi, ses officiers

rançonnaient en son nom les étrangers, enlevaient chez les marchands et jusque dans les navires les denrées dont la cour avait besoin.

« Les navigateurs, disaient les doléances de l'époque, évitent les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont que les exécuteurs de votre volonté royale. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, jadis si florissant, est totalement interrompu entre ce malheureux pays et les nations continentales. Les pêcheurs mêmes n'osent apporter au marché le produit de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit et de braver les périls de l'Océan pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Vos actes de piété, qui devraient édifier vos sujets, ne deviennent pour eux qu'un scandale honteux et sacrilége, quand ils apprennent que vos nombreux cierges et les étoffes de soie dont vous parez les autels et les prêtres dans vos processions, ont été violemment arrachés à ceux qui les possédaient légitimement. »

A ces reproches adressés par les seigneurs et les évêques, le roi répondait par des récriminations non moins sérieuses. En réalité, la violence et l'injustice régnaient partout.

Parmi les favoris du roi se trouvait le fils de ce Simon de Montfort qui avait acquis une si funeste célébrité dans la croisade contre les Albigeois. Ce fils tenait, du chef de sa mère Amicia, le comté de Leicester, et vint s'établir en Angleterre, où il ne tarda point à épouser la princesse Éléonore, sœur du roi et veuve du comte de Pembroke.

Bien que son titre d'étranger et les faveurs de Henri III l'eussent d'abord rendu odieux, il sut regagner les bonnes grâces de l'Église et de la Noblesse, dont il devint le chef contre les entreprises du roi.

Ce dernier l'avait nommé sénéchal de Guienne, où il exerça son autorité avec une énergie implacable qui souleva de nombreuses accusations. Henri III voulut en vain le faire condamner, et l'insulta, en pleine cour, du nom de traître.

— Traître! répéta Leicester; ah! roi d'Angleterre, c'est véritablement de ce jour que vous ne portez plus en vain le nom de roi, puisque cette parole ne vous coûte pas la vie!

Il se retira exaspéré, et n'en montra que plus d'ardeur à venger les atteintes portées à la grande charte.

Le roi ayant convoqué, en 1258, un grand conseil à Westminster pour obtenir des subsides destinés à la conquête de la Sicile, dont le pape avait donné la couronne à son fils, Leicester réunit la veille, chez lui, les principaux membres de la noblesse et du clergé pour les exciter à la résistance. Le lendemain, tous se présentèrent à la séance en armure de guerre. On remarquait parmi eux : Roger Bigod, comte maréchal d'Angleterre; Humfrey Bohun, grand connétable; et les puissants comtes de Warwick et de Glocester. Dès que le roi parut, ils tirèrent leurs épées, réclamèrent un nouveau serment qui assurât l'exécution de la grande charte, et l'adjonction de douze seigneurs à son conseil, lesquels devaient faire prévaloir les réformes indispensables. A cette condition, le roi devait obtenir d'eux le subside demandé.

Henri III se soumit; un nouveau parlement fut convoqué à Oxford le 11 juin 1258. Le roi y jura encore la grande charte, et fit d'importantes concessions connues sous le nom de *Statuts* ou *Provisions d'Oxford*.

Ce parlement d'Oxford fut désigné par les royalistes sous le nom de *mad parliament* (le parlement enragé). Le roi s'y trouva réellement prisonnier des évêques et des seigneurs. Ceux-ci formèrent un comité qui révoqua sur-le-champ vingt gouverneurs de châteaux royaux, presque tous les shérifs, le trésorier, le justicier, le chancelier. D'importantes réformes furent promulguées.

On établit d'abord que le parlement s'assemblerait, de plein droit, trois fois par an, aux mois de février, de juin et d'octobre;

Que les francs-tenanciers éliraient tous les ans un nouveau shérif;

Que les shérifs, le justicier, le trésorier et le chancelier rendraient compte annuellement de leur administration;

Qu'on ne pourrait plus condamner à l'amende les barons qui se dispenseraient d'assister à la séance judiciaire des shérifs;

Que les étrangers ne pourraient plus être nommés tuteurs ni gardiens des châteaux;

Que nul ne devrait, à l'avenir, planter de nouvelles forêts, ni louer les revenus des comtés.

Enfin le parlement (c'est-à-dire le corps des comtes, des barons et des tenanciers de la couronne) nomma douze de ses membres qui le représentaient aux réunions obligées, afin d'éviter aux autres les frais et l'ennui de déplacements trop multipliés.

Henri III voulut profiter des excès du nouveau parlement et des jalousies survenues entre Leicester et Glocester, pour ressaisir son pouvoir. Il en résulta une guerre civile dans laquelle Leicester, aidé du prince de Galles, força Henri à un traité honteux (18 juin 1263). Les hostilités recommencèrent peu après, et se terminèrent par la captivité du roi, pris à la bataille de Lewes, dans le Sussex.

Leicester, désormais maître absolu, s'enrichit par toutes sortes d'exactions, et brava l'excommunication du pape, qui avait anathématisé tous les barons révoltés contre le roi. Comme la noblesse commençait à se retourner contre lui, il chercha un appui dans les classes inférieures, en modifiant les éléments constitutifs du parlement. Outre les barons de son parti et quelques ecclésiastiques non dépendants de la couronne, il y fit entrer deux chevaliers présentés par chaque comté et des représentants des bourgs. On lui dut ainsi, en réalité, l'origine de la constitution qui régit aujourd'hui l'Angleterre. L'admission des communes dans le parlement ne fut pourtant légalisée que sous Édouard Ier, en 1295, par un *writ* de ce prince, déclarant « que ce qui était de l'intérêt de tous devait être approuvé par tous, et que les dangers communs à tous devaient être repoussés par leurs efforts réunis. »

Cependant le prince Édouard, que Leicester retenait comme otage de la parole du roi son père, réussit à s'évader et à lever une armée qui surprit celle du seigneur révolté avec l'avantage du nombre et de la position. Leicester comprit qu'il était perdu, et, voyant la belle apparence des bataillons ennemis :

— Par le bras de saint Jacques! dit-il, ils ont profité de nos leçons. Dieu ait pitié de nos âmes, car nos corps sont à eux.

Il fut, en effet, vaincu et tué dans la bataille. On envoya sa tête à la femme de Roger Mortimer, son plus implacable ennemi.

L'ambition de Leicester et sa rapacité avaient été funestes à l'Angleterre tant qu'il vécut; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que ses essais de réforme n'aient profité plus tard aux royaumes unis, en élargissant la constitution et y introduisant les germes de toutes les libertés nationales.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES (1).

Chez les anciens, chaque marchand, pour attirer les regards sur sa boutique et la faire mieux connaître, plaçait une enseigne composée, pour l'ordinaire, d'un tableau grossièrement peint avec de la cire rouge, et représentant un combat, une figure hideuse, ou les marchandises elles-mêmes. Quelques enseignes étaient sculptées.

(1) Fragments d'un essai qui sera prochainement publié. L'auteur est M. E. de la Quérière, membre de la Société des antiquaires de France, déjà connu par des œuvres d'érudition fort estimées.

Les villes d'Herculanum et de Pompéi, sorties de leur ensevelissement, nous ont transmis des types curieux et significatifs (Voy. 1836, p. 93).

Les mêmes intérêts ont donné lieu aux mêmes usages dans les temps modernes.

Les archives municipales, et surtout les actes du tabellionage, révèleraient une longue série d'enseignes.

Sous le titre de : *Échantillons curieux de statistique*, Ch. Nodier, dans une de ses Notices publiées en 1835, et réunies en un volume in-8, rappelle un certain nombre d'enseignes des tavernes de Rouen, dont un édit du parlement de Normandie, de la fin du seizième siècle, avait interdit l'entrée aux habitants de la ville, défendant à ceux qui les tenaient ouvertes d'*asseoir* désormais *aucun homme du lieu*.

« Il y avait, dit-il, au bout du pont : le Croissant, la Lune, l'Ange, les Degrés, les Flacons, et l'Image de saint François.

» Sur les quais : l'Épée, le Baril d'or, le Trou du Grédil, le Penneret (ou Pavillon), l'Éléphant, l'Agnus Dei, le Hable, le Cerf, le gros Denier, le Moustier, l'Esturgeon, le Daulphin, le Chauderon, le Holà du bœuf, la Chasse-marée, le Grand moulin, et la Fontaine bouillante.

» Au port du Salut : le Salut d'or, la Pensée, la Teste sarrazine, la Verte maison, et les Pelotes.

» Au pied du Mont Sainte-Catherine ou aux environs : l'Image sainte Catherine, le Petit lion, la Salamandre, et le Chaperon.

» Près de la Halle : la Teste-Dieu, la Croix verte, les Saulciers, l'Ours, le Coulomb (ou Pigeon), la Coupe, la Fleur de lys, la Barge (1), l'Écu de France, le Grand Grédil, le Loup, la Hache, et la Hure.

» Sur Robec : la Pelle, les Avirons, le Chaperon saint Nicaise, le Coq, les Balances, la Petite taverne, qui était particulièrement fréquentée par les jeunes gens de mauvaise conduite ; l'Escu de sable, l'Agnelet, le Pot d'étain, le Rosier, la Rose, le Moulinet, la Chèvre, les Maillots, les Signots, saint Martin, la Cloche, et l'Arbre d'or.

» Au Marché-Neuf : les Coquilles, le Petit pot, le Pèlerin, la Tour pierrée, et la Croix blanche.

» Près de Beauvoisins : le Chapeau rouge, la Bonne foi, les Trois Mores, le Lièvre, l'Estrieu, le Barillet, et la Pierre.

» Il y avait encore la Pomme d'or près la porte Cauchoise, et on avait laissé ouvertes aux Cauchois les tavernes de saint Gervais.

» Quant à l'Image saint Jacques, elle fut privilégiée. Il paraît qu'elle eut le précieux monopole des Trimballes (2). »

Dans la même notice se trouvent mentionnées quelques enseignes de la ville de Paris, dont l'indication trouve naturellement sa place ici :

« La Pomme de pin, le Petit diable, la Grosse tête, les Trois maillots, saint Martin, l'Aigle royal, le Riche laboureur, le Grand cornu, la Table du valeureux Roland, la Galerie, l'Échiquier, les Trois entonnoirs, l'Escu, la Bastille, l'Escharpe, l'hôtel du Petit saint Antoine, les Torches, les Trois quilliers. »

Un fou de cabaretier de la rue Montmartre avait pour enseigne la Tête-Dieu ; le curé de Saint-Eustache eut bien de la peine à la lui faire ôter. Il fallut une condamnation pour cela. (Tallement des Réaux.)

Tallement raconte aussi l'histoire d'une enseigne de Notre-Dame, sur le pont Notre-Dame, que le peuple croyait avoir vue pleurer et jeter du sang. L'archevêque la fit ôter.

(1) La maison de la Barge (barque) existe encore rue Grand-Pont ; elle porte le numéro 36. L'enseigne en relief a été transportée au Musée d'antiquités du département. Elle était montée à l'entrée de la maison, sur le pignon de la porte surbaissé en moulures gothiques du quinzième siècle. Elle représente une barque, la voile enflée et voguant sur les flots agités. Voy. la gravure, p. 68.

(2) Trimballe ou triballe, du vieux verbe trimballer, traîner, rouler, conduire après soi.

Le même auteur raconte qu'un commis borgne ayant exigé d'un cabaretier des droits qu'il ne devait pas, le cabaretier, pour s'en venger, fit représenter le portrait du commis à son enseigne, sous la forme d'un voleur, avec cette inscription : « Au Borgne qui prend. » Le commis s'en trouvant offensé, vint trouver le cabaretier et lui rendit l'argent des droits en question, à la charge qu'il ferait réformer son enseigne. Le cabaretier, pour satisfaire à cette condition, fit seulement ôter le P ; si bien qu'il resta : « Au Borgne qui rend, » au lieu du « Borgne qui prend. »

Il y avait un éveillé de cordonnier à la rue Saint-Antoine, à l'enseigne du Pantalon, qui, quand il voyait passer un arracheur de dents, faisait semblant d'avoir une dent gâtée, puis le mordait bien serré, et criait : Au renard ! Un arracheur de dents qui savait cela cacha une petite tenaille dans sa main, et lui arracha la première dent qu'il put attraper ; puis il se mit à crier : Au renard !

Du reste, ce n'étaient pas les marchands seuls qui plaçaient des signes particuliers sur la façade de leurs maisons.

Pierre Costar, historiographe célèbre, né à Paris en 1603, mort le 13 mai 1660, était fils d'un chapelier de Paris, qui demeurait sur le pont Notre-Dame, à l'Ane rayé (zèbre). Son père le fit étudier ; il réussit, et ne manquant pas de vanité, non plus que d'esprit, il se voulut dépayser et demeura presque toujours dans la province ; de sorte que la première fois qu'il revint à Paris, il se voulut faire passer pour un provincial ; mais quelqu'un lui dit joliment qu'il ferait tort à Paris de lui ôter la gloire d'avoir produit un si honnête homme, et que quand il le nierait, Notre-Dame pourrait fournir de quoi le convaincre. Il faisait allusion à l'enseigne de la boutique du père Costar.

Cottier, médecin de Louis XI, que celui-ci voulait faire périr un jour, se bâtit une maison à Paris avec cette enseigne-rébus : « à l'Abri-Cotier. »

Jacques Androuet, célèbre architecte, né à Paris, et auteur de l'ouvrage intitulé : *Les plus excellents bastiments de France*, avait pris pour enseigne de sa maison, qui était située à l'entrée du petit Pré aux Clercs, près de la porte de Nesle, un cerceau ou cercle qui était appendu au-devant de son habitation. De ce cerceau, il fit une appellation qu'il ajouta à son nom de famille, comme une espèce de titre seigneurial fort à la mode en ce temps-là, et qui l'est encore de nos jours.

A Paris, l'imprimerie et le commerce de la librairie s'étaient établis dans le quartier latin ; toutefois ils étaient descendus jusque dans la Cité, où demeurait Simon Vostre, si connu pour ses livres d'Heures, à l'usage de différents diocèses de France, imprimés à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Simon Vostre demeurait rue Neuve-Notre-Dame, et sa boutique portait pour enseigne saint Jean-Baptiste.

Thielman Kerveo, autre imprimeur libraire en 1525, avait pris pour enseigne la Licorne. Il demeurait rue Saint-Jacques.

Nicolas Bonfons, annotateur des *Antiquités de Paris*, de Gilles Corrozet, dont une nouvelle édition parut en 1536, demeurait rue Neuve-Notre-Dame, et avait adopté pour enseigne saint Jean-Baptiste.

Au coin de la rue Charretière et de la rue Fromentel, il existe une ancienne maison à la façade de laquelle se voyaient plusieurs inscriptions, dont l'une indiquait la date de sa construction, 1606. Le propriétaire avait pris pour enseigne le roi régnant, Henri IV, sous le patronage duquel cette maison a été connue jusqu'à ce jour ; et comme il voulait consacrer cette désignation par un signe durable, il fit sculpter la statue en pied du monarque, laquelle est restée sur son support jusqu'à l'année 1792, où elle fut détruite. Ce n'est qu'à la restauration de la maison de Bourbon que cette enseigne fut rétablie, non en pierre comme l'ancienne, mais en peinture à l'huile, et couronnée d'un auvent avec l'inscription : « Au grand Henri. »

Afin de rabattre un peu l'orgueil de ceux qui croient le monde plus spirituel qu'il y a trois siècles, et se figurent que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire



L'enseigne de la Barge. — Bas-relief conservé au Musée de Rouen.

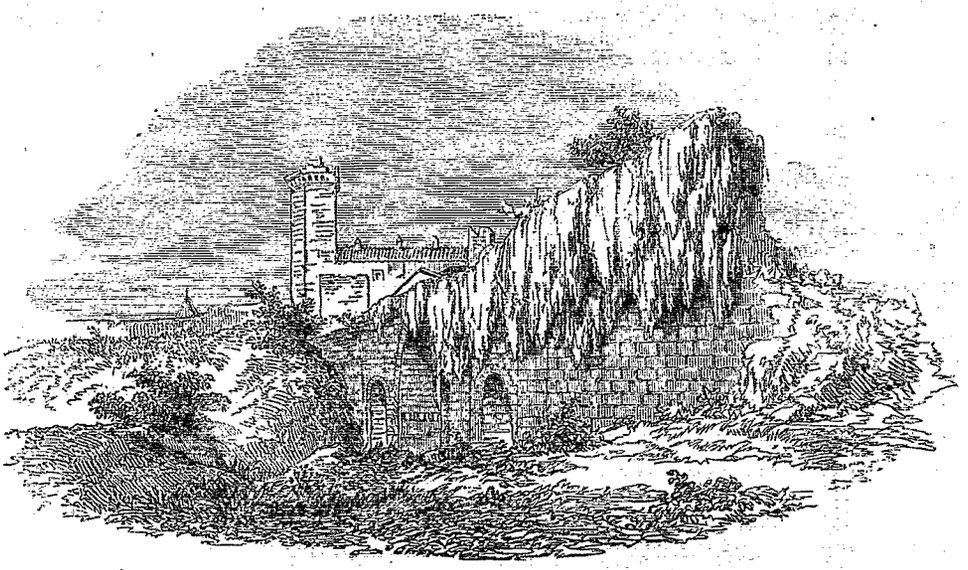
observer que certaines enseignes burlesques dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux, à l'aide desquels nos ancêtres, fins matois, réussissaient à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truie qui file, le Coq-Héron, le Singe vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite leurs heureux possesseurs que les enseignes dévotes, telles que la Providence, la Grâce de Dieu, la Bonne foi, la Décollation de saint Jean-Baptiste, le Signe de la Croix, que l'on voit encore rue Saint-Denis et dans d'autres vieux quartiers.

La suite à une prochaine livraison.

LE PONT DE L'ABBAYE

(Ponte dell' Abbadie).

Au nord-ouest des États de l'Église, sur la frontière qui les sépare de la Toscane, et à peu près au milieu de la route qui joint la petite ville de Canino au port d'Orbitello, coule, du nord au sud, un petit fleuve qu'on nomme la Fiora; il vient du territoire de Radicofani, et va se jeter dans la Méditerranée entre Civita-Vecchia et Porto-Hercole. Ce fleuve, très-encaissé par ses rives pittoresques, passe entre les ruines d'une ancienne ville étrusque très-importante et les vastes cimetières dans lesquels le prince de Canino, MM. Candelori et autres propriétaires des environs firent, il y a vingt ans, d'immenses découvertes consistant en vases étrusques de toutes formes et de toutes grandeurs, ornés de peintures remarquables; puis en nombreux bijoux en or, déposés, comme les vases, dans les sépultures des habitants de l'antique ville de Vulci. En amont de ce territoire, à un mille et un quart des ruines les plus septentrionales de la ville, s'élève un pont construit sur la Fiora, au point où la route de Canino à Orbitello la traverse. Ce pont, de construction très-ancienne, d'une grande hardiesse et d'une très-belle conservation, est défendu à l'orient, vers Canino, par un vieux château du moyen âge, qui a pu lui faire donner le nom qu'il porte aujourd'hui de *ponte dell' Abbadie* (pont de l'Abbaye). Ce château est un poste de douane des États du pape; il renferme une petite chapelle, au-dessus de la porte de laquelle est incrusté un bas-relief antique de l'époque romaine.



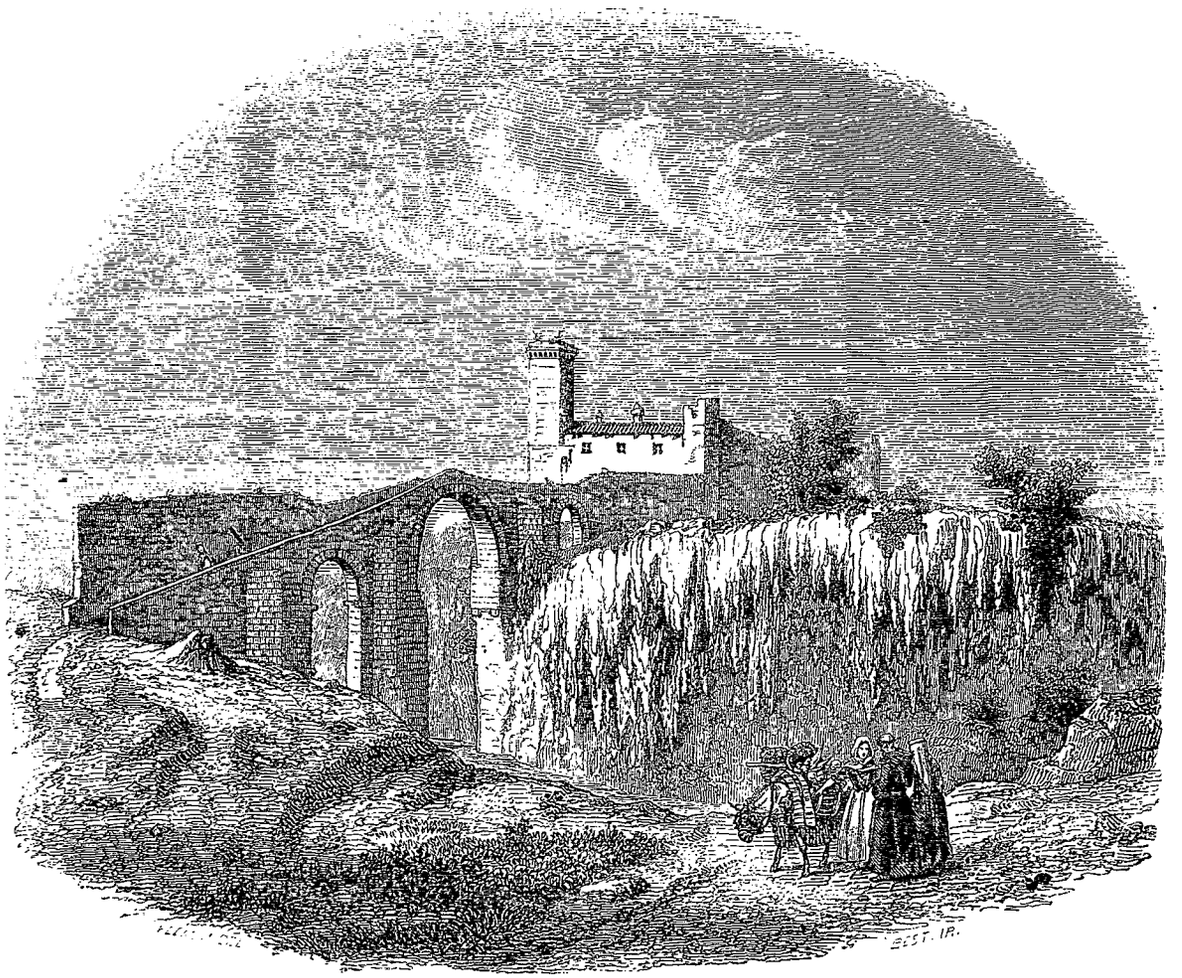
Vue du Pont de l'Abbaye (États Romains). — Face septentrionale. — Dessin de M. Albert Lenoir.

Deux espèces de constructions bien distinctes constituent l'ensemble du pont, et lui donnent un grand intérêt à l'égard de son origine. L'une d'elles, qui doit être la première puisqu'elle sert de noyau à l'autre, est formée de grands piliers en tuf rouge; l'appareil des pierres est carré, et par conséquent semblable à celui qu'employaient les Étrusques, et dont on trouve de nombreux exemples dans le pays; ces piles, qui ne sont liées en aucune manière avec les travaux qui s'y trouvent appliqués, soit par des harpes, soit par des pierres alternées, selon l'usage employé pour la liaison des maçon-

neries, ont, en outre, pour caractère particulier d'être composées d'une espèce de pierre dont la qualité est plus tendre que dans le reste des constructions.

Les Romains, à l'époque de la république, après avoir conquis ce territoire sur les Étrusques, établirent le pont tel qu'on le voit aujourd'hui. On ne peut admettre, s'ils l'avaient bâti d'un seul jet, que pour soutenir toute la poussée des voûtes (l'arc du milieu a 20 mètres d'ouverture), ils eussent employé une matière moins compacte et moins dure que les travertins et les pépérins qui constituent les autres parties du pont.

On doit donc supposer : 1° que sur le fleuve, voisin d'une ville puissante, a été construit originairement un pont d'origine tyrrhénienne, dont les piles, qui se voient encore, portaient un plancher en bois, et l'on sait que les Étrusques



Vue du Pont de l'Abbaye. — Face méridionale. — Dessin de M. Albert Lenoir.

construisaient beaucoup avec cette matière ; 2° que les Romains, profitant de ce premier travail, qui avait assez d'importance pour être conservé, puisque la hauteur totale est de 31 mètres, enclavèrent les piles étrusques dans celles qu'ils établirent pour porter les arches de leur pont, dont la construction en boutisse dénote l'époque républicaine ; ainsi le monument des conquérants a enveloppé celui des colons antérieurs.

Le pont romain, dont la longueur totale est de 79 mètres, comporte deux arches. Nous avons donné plus haut les dimensions de la grande ; la plus petite n'a que $4^{m},87$ de largeur ; sur la clef de sa voûte est sculptée une figure qui porte la toge : elle représente peut-être le personnage romain qui fit construire l'édifice ; les plis du vêtement sont fort endommagés par les vapeurs du fleuve, dont les rives, composées de roches escarpées, servent de fondations au pont.

A quelques milles à l'orient des rives de la Fiora est une source d'eaux minérales abondantes et salutaires, auprès desquelles on voit les restes d'un établissement de bains de construction romaine. Les vainqueurs des Étrusques, voulant sans doute faire profiter la ville de Vulci de ce voisinage précieux, établirent un aqueduc dont on suit les traces, et qui passait sur le pont de l'Abbaye, où il est parfaitement conservé ; des ruines romaines situées au delà, vers le cimetière septentrional de la ville étrusque, pourraient être les restes de l'établissement où elles étaient dirigées. La destruction des bains, la négligence apportée dans l'entretien de l'aqueduc qui n'était plus utile, furent cause, à une époque déjà fort ancienne, que les eaux minérales, privées de direction, se sont répandues sur les rives orientales du fleuve ainsi que sur les parois externes de l'aqueduc et du pont ; durcies là par l'air et les siècles, elles y ont formé d'innombrables stalactites superposées, qui donnent aujourd'hui à cette belle construction antique et aux escarpements qui l'environnent l'aspect le plus pittoresque. La hauteur de l'aqueduc relativement au sol situé à l'ouest du pont, et sa rupture verticale de ce côté, indiquent suffisamment qu'il se prolongeait dans la plaine pour gagner l'établissement thermal dans lequel étaient reçues les eaux minérales. On ignore à quelle époque fut détruite cette partie importante de l'aqueduc, et il n'en reste aucune trace. La brusque interruption du canal et des stalactites qui l'encombrent à l'intérieur et sur ses parois externes, fait connaître que ce phénomène de pétrification curieuse, et peut-être unique sur un monument d'architecture, devait se prolonger sur les parties de l'aqueduc qui ont été détruites, et que peut-être le poids considérable

de cette pierre de nouvelle formation a contribué à les renverser.

LA DERNIÈRE FÉE.

NOUVELLE.

Simon était un vaillant gars, mais orphelin de naissance, et par suite élevé en grande misère. Un de ses oncles, pauvre homme qui avait plus de bonne volonté que de ressources, l'avait adopté et nourri comme il avait pu, tant qu'il s'était trouvé trop petit pour qu'on le gageât; puis il avait servi comme pastour chez le maître le plus dur du pays, où, à défaut du reste, il avait appris la soumission et la patience.

Mais l'âge était venu; Simon entrait dans sa vingtième année, et il était temps de chercher une plus forte condition.

On avait parlé de lui à Pierre Hardi qui manquait d'un garçon de labour; si bien qu'il s'était mis en route pour la ferme des Boulaies, où il espérait bien s'arranger avec le maître, et obtenir, comme on dit dans nos campagnes, « un bon lit, une bonne écuelle et un bon gage. »

On se trouvait en automne; mais ce jour-là, l'air était aussi chaud qu'au temps des moissons; de gros nuages se traînaient entre ciel et terre, et pas un souffle ne courait dans les dernières feuilles.

Simon avait ressenti l'effet du temps, et, malgré lui, ralentissait le pas, quand, à un des détours de la route, il rencontra la vieille Fasie chargée d'un gros panier et de deux lourds paquets.

Le jeune gars connaissait d'ancienne date la paysanne qui, dans le pays, avait réputation de faire commerce avec le diable, de lire l'avenir et de jeter un sort à volonté. Moitié crainte, moitié respect pour l'âge, il avait toujours été poli avec la sorcière, et, cette fois encore, il lui tira honnêtement son chapeau en s'informant de l'état de sa santé.

Fasie s'arrêta en soufflant.

— Par mon baptême! tu arrives à propos, mon gars, dit-elle, et tu vas me soulager en prenant quelque peu de ma charge.

— Volontiers, si nous faisons même route, répliqua Simon,

— Prends toujours les paquets, répliqua la sorcière; je sais où tu vas.

Et comme il paraissait surpris.

— N'est-ce point que tu espères une place chez Pierre Hardi? continua-t-elle; de fait, il a besoin d'un homme de labour; tâche de t'agrafer à cette maison, ce sera grande satisfaction pour toi, car les maîtres ont de quoi, et leur fille Annette n'est point encore promise. Si tu es honnête avec elle et brave avec les parents, peut-être bien que te voilà sur le chemin de ta noce!

Simon repoussa de bien loin cette idée comme trop ambitieuse pour un pauvre gars sans famille et sans légitime; mais, à vrai dire, elle lui sourit au cœur, et il se mit à y penser malgré lui. Fasie continua d'ailleurs à l'entretenir des Hardi, qu'elle connaissait, disait-elle, depuis leur première communion, et à lui apprendre ce qu'il fallait pour leur agréer.

Le gars écoutait sans en avoir l'air; il pensait même, à part lui, que la vieille paysanne pourrait bien le faire réussir si c'était sa fantaisie; car tout le monde savait dans la paroisse qu'elle avait pouvoir sur les personnes et sur les choses, comme les fées d'autrefois; mais il n'eût osé lui demander un pareil service, ne sachant point si c'était chose licite et religieuse.

Cependant tous deux avançaient lentement, rapport aux paquets et aux vieilles jambes de Fasie. Simon, qui était parti un peu tard de chez son ancien maître, commença à avoir peur de n'arriver aux Boulaies que vers le milieu de la nuit! La paysanne, qui devina son impatience, lui fit prendre, à travers champs, par les *traînes* et les *voyettes*.

Ce fut merveille de voir combien le voyage se trouva ainsi raccourci. Au bout d'une heure, Simon s'aperçut qu'ils avaient laissé derrière eux des villages dont il se croyait bien loin. Par malheur le ciel était devenu trouble, le tonnerre grondait vers l'horizon, et comme ils traversaient une brande, toutes les écluses du ciel s'ouvrirent à la fois!

Simon voulut gagner une touffe de peupliers qu'ils avaient à leur droite; mais la vieille l'en empêcha en déclarant que c'était courir au-devant d'un malheur.

— Il faudrait pourtant chercher un abri, mère Fasie, dit le jeune gars qui se sentait transpercé.

— Descendons de ce côté, répondit-elle en suivant les ornières qui tournent vers la ravine.

Mais l'eau suivait la même route, et tous deux en eurent bientôt par-dessus leurs sabots. L'orage redoublait, les éclairs ne s'attendaient pas l'un l'autre, et le tonnerre roulait à tous les coins du ciel. Simon, qui enfonçait de plus en plus dans la terre détrempée, commençait à regretter de n'avoir pas suivi sa première idée, quand Fasie se retourna à un coup plus fort, et lui montra avec son bâton deux des peupliers sous lesquels il avait voulu se réfugier, que le tonnerre venait de briser. Elle l'engagea en même temps à hâter le pas en lui montrant qu'ils étaient dans une route charretière.

— Les traces blanches prouvent que nous approchons d'une carrière à plâtre, ajouta-t-elle, et quoique le sombre soit venu, il me semble que je l'aperçois là-bas sous mes pieds. Encore quelques coups de talons, et nous trouverons ce qu'il nous faut.

Ils arrivèrent véritablement, quelques minutes après, à la carrière, où les chaufourniers leur donnèrent place sous l'appentis et devant un feu qui les sécha en un clin d'œil depuis les oreilles jusqu'à la cheville. Seulement l'orage continuait, et il leur fallut prendre patience. Ils avaient lié conversation avec les carriers, qui, au moment où l'on apporta la soupe, donnèrent des cuillers aux deux pèlerins attardés.

La réfection arrivait à point, car la route avait aiguisé l'appétit du jeune gars. Fasie s'aperçut du plaisir avec lequel il approchait de la terrine fumante.

— Eh bien! m'est avis que nous avons mieux fait de gagner la ravine que le petit bois de peupliers, dit-elle en clignant l'œil.

— C'est affaire à vous, mère Fasie, répliqua Simon presque respectueusement; vous en savez plus que nous autres, et il faut suivre vos commandements.

La soupe mangée, il faisait nuit close; mais l'orage ne grondait plus que dans les lointains; la vieille paysanne déclara qu'il était temps de repartir, et, après avoir remercié leurs hôtes, tous deux se remirent en route.

Le ciel était resté couvert : il y avait dans l'air une bruine qui empêchait de distinguer devant soi; quelques étoiles se montraient seulement de loin en loin, à moitié noyées dans le brouillard.

La paysanne et le jeune gars arrivèrent au marais des Fonceaux qu'il fallait traverser.

Simon connaissait l'endroit d'ancienne date. Il chercha la vieille chaussée que le temps avait enfoncée dans le marécage; mais qui, bien qu'enterrée sous les joncs, formait un chemin solide au milieu des chemins mouillés. La petite maison, bâtie à l'autre bout des Fonceaux, servait d'indication pour reconnaître la route.

Il aperçut au loin sa lumière et se dirigea sur elle; mais dès les premiers pas, il sentit qu'il enfonçait dans la *mollière*. Il releva la tête; la lumière était à sa droite! Il inclina de ce côté, crut avoir enfin trouvé la chaussée, et avança de nouveau. Cette fois, il entre dans l'eau jusqu'aux genoux! Étonné, il regarda encore vers l'autre rive du marais; la lumière était passée à sa gauche! Il lui sembla même qu'elle voltigeait le long de la berge comme pour le railler : aussi resta-t-il un pied dans les joncs, tout penaud et saisi.

Fasie, qui l'avait jusqu'alors regardé faire, appuyée sur son bâton, éclata de rire.

— Eh bien ! voilà-t-il pas mon pauvre gars tout *assotté*, dit-elle ; tu n'as donc pas reconnu le follet, grand *jodane?*

— Le follet ! répéta Simon un peu effrayé (car il avait sur le feu des eaux les idées qu'on lui avait données à la veillée) ; je le prenais pour la lumière de la maisonnette du garde ! Mais, par le vrai Dieu ! si celle-ci ne brille pas, comment allons-nous reconnaître notre chemin ?

— Nous regarderons les lumières du bon Dieu qui luisent toujours à leur place, dit la vieille en montrant la grande étoile polaire.

Et elle remonta vers la droite sans hésiter, et atteignit la chaussée qu'ils suivirent jusqu'à l'autre bord.

Simon s'émerveillait de plus en plus : tout ceci le confirmait dans ses idées sur la Fasie, qui lui semblait avoir des lumières au-dessus de son apparence, et il pensait en lui-même que la vieille ressemblait bien moins à une pauvre paysanne qu'à une de ces puissantes fées dont il avait entendu raconter les histoires aux fileries d'hiver.

Cependant tous deux continuèrent leur route le long des friches, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le moulin neuf, où Fasie engagea son compagnon à passer la nuit.

— Les chemins creux sont noyés à cette heure, lui dit-elle, tu n'arriveras chez les Hardi qu'après la mi-nuit ; tout le monde dormira : les gens qu'on réville nous font souvent mauvais accueil ; reste au moulin, et à la *piquée* du jour je te mènerai aux Boulaies par les vrais sentiers.

— La proposition est grandement raisonnable, répondit Simon ; mais il reste à savoir si le meunier, que je ne connais point, me donnera volontiers de quoi dormir jusqu'à demain.

La Fasie fit un petit rire d'assurance moqueuse, et, sans répondre, s'avança vers la planchette du moulin, passa le *fare* d'eau, et alla frapper à la porte comme eût pu faire la maîtresse du logis.

Un garçon vint tirer la barre ; en reconnaissant la vieille, il lui fit grand accueil, appela le maître qui arriva en toute hâte, tira son bonnet comme il eût fait à une dame de la ville, et cria à sa femme d'apporter du maître cidre avec la miche de froment.

La Fasie recevait toutes ces politesses sans en paraître étonnée ; elle présenta son compagnon en disant qu'ils venaient coucher tous deux au moulin, ce dont le maître du logis les remercia ; puis elle s'informa de ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Le meunier lui rendit compte, et raconta tout avec détail. La Fasie donna des conseils du ton qu'on eût pris pour des commandements. Elle parla de réparer les vannes qui laissaient perdre l'eau, dit ce qu'il fallait faire pour la chevaline qui se trouvait un peu alanguie, et promit d'envoyer une nouvelle espèce de canards qui nicheraient sur la rivière.

Après souper, on conduisit Simon au lit du premier garçon de meules, où il dormit d'un somme jusqu'au matin.

Avant de partir, la meunière lui servit une soupe, et le meunier le força de boire un petit verre de cognac, ce qui l'anima pour la route.

La fin à une prochaine livraison.

Un même discours qui émeut des auditeurs différents d'âge, de sexe, d'état, d'éducation, est comme une seule clef qui ouvre toutes les serrures. J. PETIT-SENN.

GRANDE ANNÉE.

Il a été très-sérieusement question dans l'antiquité, comme Platon, Cicéron, Plutarque, etc., nous l'apprennent, d'une période à laquelle on donnait le nom de *grande année*, d'*année parfaite*, d'*année du monde*.

Cicéron (*Nature des dieux*) dit que la grande année est le temps que les astres doués d'un mouvement propre, le Soleil, la Lune et les cinq autres planètes, emploient à revenir aux mêmes positions relatives. Telle était déjà aussi, dans le siècle de Platon (voir le *Timée*), la signification de ces deux mots : *grande année*.

Bérose, comme cela résulte d'un passage dont Sénèque a donné la traduction, ajoutait une condition à celle que renferme la définition précédente. Pour l'astronome chaldéen, la grande année commençait lorsque les disques des sept planètes se trouvaient situés sur une seule ligne droite ; elle finissait au moment où, cette même disposition en enfilade se reproduisant, la ligne droite joignant toutes les planètes aboutissait de plus à l'étoile qui, à l'origine, était aussi sur ce prolongement.

A une époque où tant de philosophes se persuadaient que les destinées des hommes et même celles de la Terre, considérée en masse, étaient réglées par le cours des astres, il n'y avait rien d'outré à supposer que chaque grande année ramènerait la même suite, le même ordre de phénomènes moraux et physiques, le même cours d'événements politiques ou militaires, la même succession de personnages célèbres par leurs vertus, par leurs vices ou par leurs crimes. Dans ce système, l'histoire d'une seule grande année aurait été celle des suivantes.

Censorin, citant un écrit d'Aristote actuellement perdu, dit que l'hiver de la grande année est un cataclysme ou déluge, et l'été une conflagration.

Dans le passage déjà cité, conservé par Sénèque, Bérose le Chaldéen nous assure « que la Terre sera réduite en cendres, quand les astres qui suivent des routes diverses correspondront à la première étoile du Cancer, en telle sorte qu'une seule ligne droite puisse traverser tous leurs centres, et qu'il y aura une inondation universelle lorsque ces mêmes astres correspondront ensemble au Capricorne. »

L'alternat de cataclysmes et de conflagrations n'était pas admis généralement. Certains philosophes ne croyaient qu'à des déluges, d'autres qu'à des incendies. Il en existait enfin qui, assimilant les âges du monde à ceux de l'homme, voyaient la nature croître en force et en vigueur pendant la première moitié de la grande année, et marcher ensuite, durant la seconde moitié, vers la décrépitude. Quant à Platon, il s'était rangé à l'opinion que le monde, au premier jour du grand cycle, possède le maximum de force, et qu'à partir de là tout décroît, tout s'affaiblit graduellement. La tradition sur les quatre âges caractérisés par quatre métaux est la traduction vulgaire de l'idée de Platon.

Ces restes des opinions antiques concernant la grande année ont donné lieu, depuis l'ère chrétienne, à l'invention de diverses théories contre lesquelles l'église a souvent lancé ses anathèmes ; la théorie, par exemple, professée dans l'Université de Paris, « Que, dans le temps employé par les corps célestes à revenir aux mêmes points, on voit se reproduire sans cesse la même série d'événements. »

Les anciens tombèrent encore moins d'accord sur la longueur de la grande année que sur sa signification. Les uns portèrent cette longueur jusqu'à 6 570 000 ans ; d'autres la réduisirent à quelques centaines d'années. Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, dit qu'il n'ose pas décider de combien de siècles l'année parfaite se compose. Hésiode avait déjà montré la même réserve. Dans des vers rapportés par Pline, par Plutarque, et traduits en latin par Ausone, cet auteur n'hésite pas à décider :

Que la vie de l'homme, quand elle est bien pleine, va à 96 ans ;

Qu'une corneille vit neuf fois plus que l'homme, ou 864 ans ;

Le cerf, quatre fois plus que la corneille, ou 3 456 ans ;

Le corbeau, trois fois plus que le cerf, ou 10 368 ans ;

Le phénix, neuf fois plus que le corbeau, ou 93 312 ans ;

Les hamadryades, dix fois plus que le phénix, ou 933 120 ans.

Hésiode, après toutes ces hardiesses, déclare cependant qu'il ignore absolument quelle est la durée de la grande année, et que Dieu seul peut la connaître.

Parmi les modernes, je ne vois que Pingré qui se soit exercé sur un problème dont la solution, suivant Hésiode, était réservée à Dieu. L'auteur de la *Cométographie* évaluait à plus de vingt-cinq millions d'années la période qui ramènerait les planètes à une conjonction générale; et cependant, du vivant de Pingré, Cérès, Pallas, Junon, Vesta, et les autres planètes plus récemment découvertes, n'étaient pas connues.

Les grands noms de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque, ne doivent pas nous empêcher de ranger les opinions de l'antiquité sur les relations de la grande année avec les événements de toute nature observables sur la Terre, au nombre des conceptions les plus creuses que l'antiquité nous ait léguées.

F. ARAGO, *Annuaire du Bureau des longitudes*. 1851.

LES RAFRAICHISSEMENTS
DANS LES BALS DE LOUIS XIV.



Valet portant des pâtisseries à un bal de la cour, sous Louis XIV. — D'après un calendrier illustré du dix-septième siècle.— Collection de M. Bonnardot.

On pourrait croire que l'époque du grand roi, si resplendissante de luxe et de magnificence pour tout ce qui s'adressait aux yeux, ne l'était pas moins dans tout ce qui s'adressait au palais, et qu'elle s'étudiait autant à flatter le sens du goût que celui de la vue. Il n'en fut rien. Tous les livres qui traitent plus ou moins directement des mets servis sur les tables les plus riches de ce temps nous montrent qu'il pouvait y avoir souvent profusion, mais très-rarement délicatesse; force viandes, mais peu d'entremets, surtout de ces entremets qui attiennent par quelque côté au domaine de la pâtisserie et de la confiserie.

La pâtisserie de ce temps était généralement lourde, nous pourrions même dire grossière: un bourgeois de nos jours, qui rassemble chez lui quelques amis et donne soirée, garnit son buffet de friandises peu coûteuses, bien supérieures à celles, d'un haut prix, dont étaient surchargés les buffets royaux dans les bals et soirées de la cour.

Les boissons elles-mêmes, quoique plus perfectionnées que les objets de four, se ressentaient pourtant encore du peu de développement qu'avait acquis à cette époque l'art de la confiserie. Ainsi, dans le salon des Buffets, l'une des deux pièces particulières du château de Versailles que Louis XIV avait affectées aux collations qu'il donnait à certains jours de divertissements, nous trouvons, un soir de bal, rangés et étagés dans des bassins et des cuvettes d'or, d'argent et de vermeil, l'hypocras et l'hydromel, deux liqueurs à peu près vieilles comme le monde et d'un mérite douteux, à telles enseignes qu'on en a fait assez peu de cas depuis pour les laisser tomber en désuétude. Nous y trouvons encore le ponge ou boule-ponge, qui était, formule pour formule, ce qu'est notre grog: de l'eau chaude, du sucre, de l'eau-de-vie et du citron. Puis des eaux de toute espèce: eau d'anis, eau clairette (cerises à l'eau-de-vie), eau des Barbades (c'était une eau qui avait reçu son nom de l'île où elle avait été inventée; elle se vendait un louis d'or la bouteille plate qui contenait environ trois demi-setiers), eau de fenouil ou fenouillette, eau de genièvre, de groseille, de mille fleurs, etc., etc. Puis le sirop de vinaigre et celui d'abricots, lequel, battu dans l'eau, dit Merlet (*Abrégé des bons fruits*), était fort rafraîchissant. Puis encore le rossolis et le populo, deux liqueurs qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Comme Louis XIV aimait beaucoup la première de ces liqueurs, on en avait composé une espèce à laquelle avait été donné le nom de *rossolis du roi*. N'oublions pas non plus l'orgeat, les limonades, les sorbets, et surtout l'*aigre de cèdre*, dont il se faisait alors grande consommation. L'aigre de cèdre n'était rien plus que du jus de citron que l'on servait avec l'écorce confite du même fruit.

Les glaces et le café, importations nouvelles, ne devaient pas être oubliés sur les riches buffets de la cour; cependant les auteurs du temps en parlent peu.

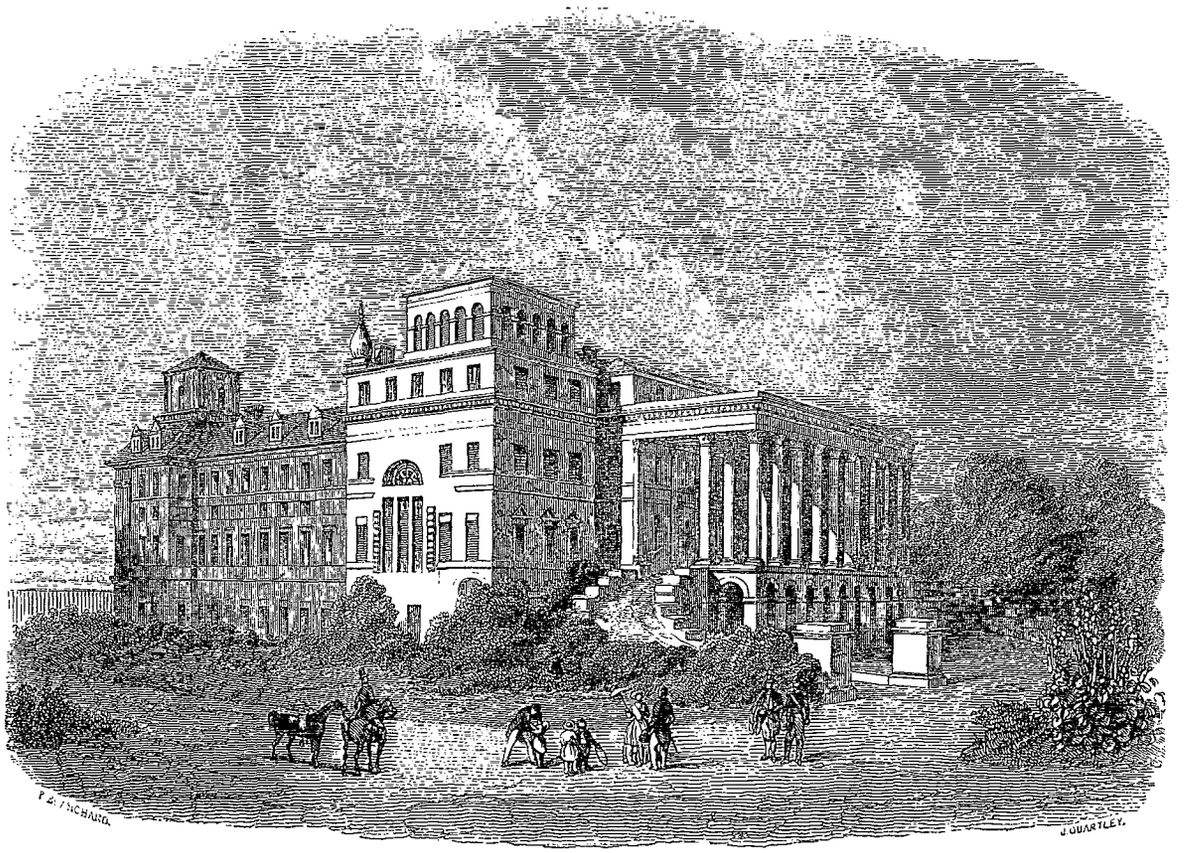
On voit que les boissons chaudes et froides étaient en assez grande quantité et ne laissaient pas beaucoup à désirer; mais pour les pâtisseries, c'était tout autre chose. Elles avaient presque toutes le fromage pour base: ainsi des gâteaux mollets, faits avec du fromage mou; des gâteaux d'Étampes, ou fraisés, faits encore avec du fromage et de la crème de lait sans aucune goutte d'eau; des gâteaux de Milan, dans lesquels entrait encore du lait; des gâteaux vérolez, de même pâte que les gâteaux de Milan, mais qu'on étendait un peu plate et qu'on coupait par petits ronds, couverts de légers morceaux de fromage fin et de beurre. Puis il y avait encore les tartes au fromage (mais ces tartes ne se servaient qu'aux collations), les talemouses, encore au fromage, et les raions, ronds de pâte recouverts de farce de fromage. Le fromage entrait dans tout, dans les gaufres même; car, s'il en était au sucre, il y en avait aussi qui se fabriquaient avec de petits morceaux d'une sorte de pâte feuilletée, dans lesquels on enfermait de faibles tranches de fromage fin.

Cependant cette omnipotence du fromage ne s'étendait pas absolument sur toutes les œuvres de four; c'eût été par trop tyrannique. Elle en laissait bien quelques-unes en dehors d'elle: tels le biscuit de roi, le biscuit de Savoie, inventé au commencement du dix-septième siècle, et le biscuit de Piémont; tels encore les macarons, les massepains, les échaudés aux œufs, les échaudés au beurre, et les échaudés seulement au sel et à l'eau.

LE CHATEAU D'EISENSTADT,

EN HONGRIE.

Voy., sur la Hongrie, la Table de 1850.



Château d'Eisenstadt. — Vue prise du jardin anglais, côté du Nord. — Dessin de Blanchard, d'après M. Henri de Genève.

A quelques postes de Vienne, près de Pottendorf, en Hongrie, s'élève la petite ville d'Eisenstadt, sur le versant méridional du Leythagebirg. Le premier édifice que l'on y rencontre est l'église des frères de la Miséricorde, dont le toit, d'une architecture bizarre et inclinant du côté de la rue jusqu'à terre, est parsemé de fenêtres et divisé en petits toits surmontés de statuettes; l'ensemble s'arrondit en un cône qui se termine par le symbole de Jéhovah. Eisenstadt contient à peu près cinq mille habitants : elle appartient, ainsi que le territoire qui l'entoure, au prince Esterhazy. Autrefois ce petit souverain entretenait à son service 150 grenadiers; il a réduit leur nombre à 33. Ces grenadiers ont pour uniforme un pantalon rouge collant, un habit bleu, et le chapeau à cornes.

Le château d'Eisenstadt, bâti sur une hauteur, à l'extrémité orientale de la ville, a l'apparence d'une résidence royale. Son architecture, un peu lourde, est de style italien. Ce fut le prince Paul Esterhazy, alors palatin de Hongrie, qui le fit construire en 1683. Le buste de ce prince est placé au-dessus du balcon de la principale façade; au-dessous on lit ces initiales : C. P. E. R. H. P. (Comes Paulus Esterhazy, Regni Hungariæ Palatinus). Sur cette façade on voit aussi les bustes des rois de Hongrie.

De blanches colonnes soutiennent deux vastes balcons aux deux extrémités de l'édifice. La partie de l'édifice qui est en face du jardin a été ajoutée par le prince Nicolas, et construite sous la direction de M. Moreau, architecte français.

Les appartements se composent de cent six chambres, parmi lesquelles on remarque une immense salle de bal, qui a la hauteur de deux étages et occupe la moitié du château en longueur; une salle d'armes contient de fort beaux fusils, un entre autres très-ingénieusement travaillé et renfermé dans une canne ordinaire.

Le jardin, qui s'étend sur le versant méridional de la colline, est l'un des plus magnifiques de l'empire; son étendue est de 19 jochs (le joch est de 57ares,598). La fraîcheur y est entretenue par plusieurs étangs dont l'inférieur, d'une profondeur de 13 mètres, est le réservoir de tous les autres : une machine à vapeur, apportée de Londres en 1803, en fait monter l'eau jusqu'au sommet d'une montagne où elle forme un autre petit étang. La chaudière seule de cette machine, la première machine à vapeur que l'on ait vue en Autriche, a coûté 82 000 florins; la pompe qu'elle met en mouvement fait monter 12 eimer par cinq minutes (un eimer peut contenir à peu près 60 litres); l'eau monte perpendiculairement de 35 mètres jusqu'au premier étage, de 43 au second, et de 70 au troisième. La terre que l'on a tirée des étangs a servi à élever un monticule qui supporte un petit temple, en regard de la façade septentrionale du château. C'est une jolie rotonde à colonnes, où l'on voit une belle statue de la princesse Léopoldine Liechtenstein, fille du prince Nicolas Esterhazy, et mère de la princesse Schwarzenberg et de deux princesses Lobkowitz. Cette statue, en marbre de Carrare, est de Canova; elle a été payée à l'artiste 2 000 ducats. La princesse est dans l'attitude d'une personne qui dessine; sur son album, on lit : « Leopoldina Esterhazy. 1805. » Cette jeune personne avait alors dix-sept ans; elle était d'une beauté remarquable. Elle est morte au mois de septembre

1846, à Liebeschitz, près de Leitmeritz, en Bohême. Le temple a coûté 30 000 florins. En 1845, une jeune baronne, qui tous les matins venait donner à manger aux poissons, étant seule un jour, s'avança trop sur le bord de l'eau : son pied glissa ; l'étang est profond ; quelques minutes après, un jardinier aperçut un bras à la surface ; effrayé, il appela au secours ; on retira la malheureuse jeune femme. Il était trop tard !

Au delà du temple de Léopoldine sont les serres les plus belles de l'Autriche après celles de Schœnbrunn. On y compte 60 000 espèces ou variétés de plantes ; en vignes seulement, le jardin contient 734 espèces de plants différents. L'allée des Roses conduit de ces serres vers une hauteur d'où l'on voit le joli lac de Neusiedl. Toute la vaste étendue de territoire que le regard embrasse, à l'exception d'une petite ville royale, appartient au prince Esterhazy.

A quelques pas du château, vers sa partie orientale, s'élève l'église des Franciscains, où le prince palatin fit construire, en 1655, un caveau de sépulture. Le monument de ce prince est carré, de la hauteur de plus d'un mètre, en marbre, orné de quelques figures en haut relief. Vis-à-vis de ce monument, dans une niche vitrée, on conserve, revêtue des habits qu'elle portait lors de sa mort, la princesse Ursule Esterhazy, morte empoisonnée en 1655, à l'âge de quarante et un ans. On raconte que cette princesse était animée d'une violente haine contre son mari (sans doute parce qu'elle était fille du comte Tœkely, que le prince avait combattu). Un jour, elle lui fit servir une tasse de chocolat où elle avait versé du poison. Le domestique ayant laissé tomber la tasse, le chien de la princesse lécha le chocolat et mourut presque aussitôt au milieu de convulsions. Le prince, soupçonnant les mauvais desseins de sa femme à son égard, résolut de la prévenir : il suborna une femme de chambre qui empoisonna la princesse avec de l'arsenic. Cette femme fut décapitée. On a eu l'étrange et affreuse pensée de placer le buste en cire de cette femme vis-à-vis du corps de la princesse. La princesse avait été d'abord ensevelie dans une tombe de pierre. Quelques années plus tard, on souleva la pierre, et on trouva le corps si parfaitement conservé que l'idée vint de l'exposer tel qu'il l'est aujourd'hui. C'est un spectacle émouvant, mais très-pénible, et d'un goût que l'on ne saurait approuver.

Dans l'enceinte du parc, dont l'étendue est de plusieurs lieues, sur une haute colline chargée de pins (*Pinus sylvestris*, var. *nigra*), hors du jardin anglais, s'élève un temple élevé vers 1806, sur les dessins de M. Moreau, en mémoire de la princesse Marie Liechtenstein, femme du prince Nicolas Esterhazy, morte à Vienne en 1845. Il contient, outre l'habitation du gardien, une salle à manger et deux cabinets meublés. De ce temple on domine la ville d'Eisenstadt, la plaine qui s'étend entre la ville et la montagne opposée où sont les carrières de Margareth, le lac de Neusiedl, et, lorsque le temps est clair, le beau château d'Esterhaz à l'extrémité sud-est du lac.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Suite. — Voy. p. 66.

L'ouvrage intitulé : *Histoire et recherches des Antiquités de la ville de Paris* (t. III), par Henri Sauval, donne quelques détails sur des enseignes ridicules :

« A la Roupie, » une pie et une roue.

« Tout en est bon, » c'est la Femme sans tête.

« A l'Assurance, » un A sur un ance (anse).

« La Vieille science », une vieille qui scie un ance (anse).

« Au Puissant vin », un puits dont on tire de l'eau.

« Les Sonneurs pour les trépassés, » des sous neufs et des poulets tués.

Sauval ajoute : « L'enseigne de la Truie qui file, qu'on voit à une maison du marché aux Poirées, rebâtie depuis peu, est fameuse par les folies que les garçons de boutique des environs y font à la mi-carême, comme étant sans doute un reste du paganisme. »

Ce bas-relief de la Truie qui file existe encore à la maison qui porte le n° 24, au coin de la rue de la Cossonnerie.

Cette enseigne a eu la vogue dans son temps, car on la voyait à Amiens, à Caen, à Chartres, à Dieppe, au Mans, au Mont Saint-Michel. Un relief, représentant ce sujet, existait aussi à l'intérieur de la cathédrale de Chartres, sur une console placée au-dessus de « l'Ane qui vielle. »

Le même auteur fait connaître qu'autrefois, à Paris, les marchands de divers métiers avaient la coutume de mettre à leurs fenêtres et sur leurs portes des bannières en forme d'enseignes, où se trouvaient figurés le nom et le portrait du saint ou de la sainte qu'ils avaient choisi pour patron. Cependant on rencontrait aussi parfois, au lieu d'une figure de moine ou de vierge martyre, divers emblèmes ou rébus du genre de ceux que nous venons de citer.

On voyait jadis à Troyes une enseigne avec ce titre : « le Trio de malice ; » elle représentait un singe, un chat et une femme.

Souvent on employait pour emblème un animal ou un objet quelconque, une idée bizarre ou absurde, comme « le Chien qui rit ; » ou une épigramme, comme « le Grand passe-partout, » représenté par un louis d'or.

Le Signe de la Croix est une enseigne en forme de rébus encore assez commune aujourd'hui : c'est un cygne surmonté d'une croix, ou bien c'est une croix seulement.

Quelquefois la marque ou l'insigne de la profession de l'habitant était reproduite en sculpture. Un ou plusieurs barils indiquaient un tonnelier ou un cabaret, etc.

Nous avons vu à Rouen, sur la maison de bois occupée par un taillandier, rue des Bons-Enfants, un bas-relief représentant un sac d'où sortaient des outils de serrurier ou de maréchal.

A Caen, trois fers de cheval sont sculptés sur la clef de l'arche d'une maison, rue de Bayeux. C'est évidemment l'enseigne d'un maréchal ferrant.

A Pont-Audemer (Eure), une maison bâtie dans le dernier siècle, place Maubert, par un maréchal ferrant, ainsi que le constate une inscription, porte, à sa façade, un bas-relief relatif à la profession du propriétaire, et les outils aux clefs de voûte des fenêtres.

A Strasbourg, dans une petite rue aboutissant à la place Kléber, la maison en pierre d'un boulanger a pour enseigne un écu des derniers temps du moyen âge, chargé de trois brechstel, ou petits pains enlacés, de manière à figurer un trilobe.

A Graçay, à 24 kilomètres de Vierzon, un écusson du dix-septième siècle, avec deux moutons, une tête de bœuf, un soufflet, des couteaux, semble indiquer que la maison qui le porte appartenait à un boucher.

Sur l'une des premières maisons bâties au Havre, on voyait au poteau d'encoignure un bas-relief en forme d'enseigne, représentant une barque à rames avec un batelier et un passager. On croit qu'elle était la demeure du batelier qui passait d'un bout à l'autre de la crique séparant les quartiers Notre-Dame et Saint-François. Ce poteau est déposé dans le Cabinet des modèles relatifs aux travaux du port. On croit que la maison à laquelle il appartenait, démolie en 1823 pour faciliter l'accès du pont Notre-Dame, a été bâtie en 1523. (Voy. l'*Histoire des travaux du port du Havre*, par M. Frissard.)

Il existe à Rouen, rue des Hermites, n° 23, une maison portant le millésime de 1607, et décorée de trois bas-reliefs : elle était sans doute occupée, comme elle l'est encore aujourd'hui, par un tanneur. A la gauche du spectateur, on voit sculpté en pierre un saint Jean-Baptiste, patron du propriétaire-constructeur ; à droite, une sainte Marguerite,

patronne de sa femme, et au milieu un arbre, qui est un chêne, dont l'écorce s'emploie dans les tanneries, symbole de la profession du maître de la maison.

Nous trouvons dans la même ville un chiffre curieux, que nous ne pouvons expliquer, sculpté sur la boutique de la maison, rue Écuyère, n° 22, avec la date de 1603. Des chiffres de même genre, où l'on voit aussi quelquefois un 4, ont été employés par des imprimeurs dans les marques de leurs livres, lesquelles, fort souvent aussi, leur servaient d'enseignes, *et vice versa.* Peut-être la maison dont il s'agit était-elle habitée par un imprimeur.

La marque que l'imprimeur Adam Cavelier avait adoptée pour les livres qu'il éditait, se retrouve, comme enseigne, à la façade de la maison qu'il habitait à Caen, rue des Jésuites, présentement rue de la Préfecture. Cette maison porte le millésime de 1628 et le n° 30. C'est un grand médaillon en bas-relief, parfaitement conservé et très-bien exécuté, représentant un cavalier armé de toutes pièces, ayant sur la poitrine le monogramme du nom de Jésus avec la légende : IN NOMINE TVO SPERNEMVS INSVRGENTES IN NOBIS. Psa. 43. (Voy. la gravure.)

Une enseigne-rébus, « le Petit cornet dor, » existait encore, il y a moins de trois ans, à Rouen, rue Saint-Nicolas, sur la maison qui fait aujourd'hui l'encoignure de la rue de la République. On lisait ces mots : AV PETIT, gravés sur la pierre, et au-dessous se trouvait un cornet sculpté.

On disait autrefois d'un méchant portrait, d'un méchant tableau, qu'il était *bon à faire une enseigne.* Les choses ont bien changé depuis un siècle. Watteau fit pour une marchande de modes du pont Notre-Dame, à Paris, une enseigne qui obtint les honneurs de la gravure. A peu près dans le même temps, on admirait, à la descente du Pont-Neuf, l'enseigne du « Petit-Dunkerque. » Sous Louis XIV, celle d'un armurier du pont Saint-Michel fut achetée, comme tableau, par un riche financier.

Au commencement du dix-neuvième siècle, on citait parmi les enseignes remarquables celle d'un marchand de cristaux dans la rue qui a repris le nom de rue Royale, près la porte Saint-Honoré. Malheureusement cette enseigne était peinte sur des volets, et le marchand ayant changé de domicile, elle fut effacée.

En 1804, « la Fille mal gardée », enseigne d'un marchand de cotonnades, attira la foule rue de la Monnaie. En 1808, « la Toison de Cachemire, » rue Vivienne, obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Bientôt après parurent dans la même rue « les Trois Sultanes ; » puis « le Couronnement de la Rosière, Joconde, » encore dans la même rue ; « le Comte Ory, » sur les boulevards. Communément ce sont ainsi des pièces de théâtre qui fournissent aux marchands les sujets de leurs enseignes. Dès qu'une pièce a la vogue, c'est à qui, le premier, en fera peindre une scène ; quelquefois l'enseigne est un contre-sens. Comment ne pas sourire quand on voit pour enseigne, au magasin de deux associés, « les Deux Gaspard, » qui se filoutent à qui mieux mieux? Quel fonds devrait-on faire, si l'on prenait au sérieux les enseignes, sur un établissement de commerce qui s'annonce sous les auspices des Danaïdes, ces stériles travailleuses qui s'épuisent à remplir un tonneau toujours vide? Est-ce enfin pour encourager les gens qui achètent, que cet autre marchand a fait peindre M. Guillaume laissant emporter ses dix aunes de drap marron par « l'Avocat Patelin? »

Des enseignes parfaitement analogues à leur objet, sont : « les Architectes canadiens, » au-dessus de la boutique d'un marchand de chapeaux, et « le Débarquement des chèvres du Thibet, » au-dessus d'un magasin de châles.

Outre les tableaux, il y a des enseignes parlantes ; et comme chacun veut enchérir sur son voisin, vous voyez des gants dont chaque doigt est de la grosseur du bras, et des bottes qui contiendraient autant de liquide qu'un muid. Quand tous veulent se distinguer, personne ne se distingue.

Il y a soixante-dix ans, c'était encore pis. Un moraliste, qui écrivait au milieu du dix-huitième siècle, dit : « J'ai vu suspendre aux boutiques des Volants de six pieds de hauteur, des Perles grosses comme des tonneaux ; des Plumes qui allaient au troisième étage. » La police fit réduire ces enseignes à une grandeur raisonnable. (*Dictionnaire des Proverbes français*, 2e édition, Paris 1821, p. 167 à 169.)

En 1826 parut un livre de 160 pages, intitulé : *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, par un batteur de pavé ; in-32, deux feuilles et demie, imprimerie de H. Balzac (le fameux romancier), rue des Marais Saint-Germain, n° 17, avec cette épigraphe : « A bon vin, point d'enseigne. »

L'auteur de cet ouvrage ne s'est occupé que des enseignes modernes peintes, qu'il a rangées par ordre alphabétique, et qu'il critique ou loue plus ou moins. Il cite l'enseigne : « A l'Épi-scié, » boulevard du Temple, n° 4, débit d'eau-de-vie, etc. (un moissonneur, une faucille à la main, vient de couper un épi que l'on voit couché sur le sol) ; et une « Fontaine de Jouvence, » magasin de nouveautés, rue des Moineaux, n° 3.

Une ordonnance de Moulins de 1567 prescrit à ceux qui veulent obtenir la permission de tenir auberge, de faire connaître au greffe de la justice des lieux leurs noms, prénoms, demeurances, *affectes et enseignes.*

Pus tard, l'enseigne fut exigée par l'article 6 de l'édit de Henri III, de mars 1577, qui ordonne aux aubergistes d'en placer une aux lieux les plus apparents de leurs maisons, « à cette fin que personne n'en prétende cause d'ignorance, même les illettrés. »

Sous Louis XIV, l'enseigne devint purement facultative, et l'ordonnance de 1693 permet aux hôteliers de mettre, pour la commodité publique, telles enseignes que bon leur semblera, avec une inscription contenant les qualités portées par leurs lettres de permission (1).

Nous avons vu des modèles d'armatures, potences et cadres d'enseignes du seizième siècle, composés par Jacques Androuet du Cerceau, et gravés, en 1570, dans ses *Détails de serrurerie.*

Les enseignes des boutiques des marchands de Paris et autres lieux étaient jadis suspendues à de longues potences en fer ou en bois au-dessus de la rue, au grand péril des passants. Pour remédier à cet inconvénient, le lieutenant de police de Sartines publia en 1761, le 17 septembre, une ordonnance qui enjoignait à toutes personnes se servant d'enseignes de les faire appliquer en forme de tableaux contre le mur des boutiques ou maisons, et de telle sorte qu'elles n'eussent pas quatre pouces de saillie (2).

Cette mesure de police fut successivement adoptée par les autres grandes villes du royaume, et, depuis bien longtemps, il n'y a guère que les petites villes et les bourgs qui aient conservé l'ancien usage des enseignes pendantes.

Antérieurement à l'année 1728, les noms des rues de Paris n'existaient que dans la mémoire des habitants. On prescrivit par une ordonnance de cette année qu'à l'avenir les noms des rues seraient inscrits sur des feuilles de tôle à toutes les encoignures des rues. On voit encore de ces plaques où le millésime de 1728 est ajouté au nom de la rue.

Les autres grandes villes de France durent imiter ce qui venait de se pratiquer à Paris.

Il existe aussi à Rouen quelques-unes de ces premières inscriptions sur plaque de tôle ou de fer-blanc, repoussées en bosse, et dont l'ancienneté se marque par l'emploi de V pour U, *et vice versâ.*

Après l'usage de la tôle vint la gravure en creux sur la pierre même des maisons ou des murs peinte en noir ; puis l'écriture sur la pierre, en lettres de couleur sur un fond

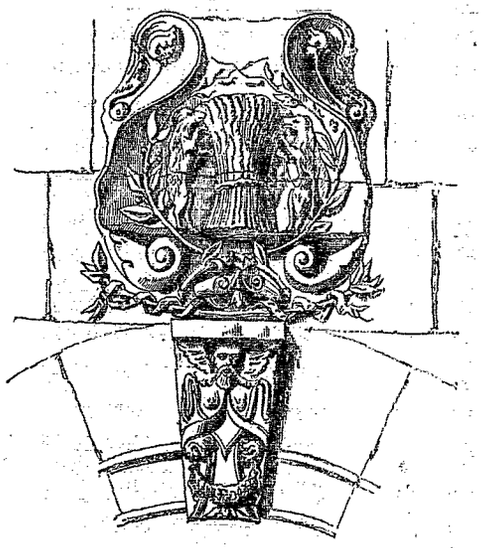
(1) Traité des locations en garni, par M. Masson. Paris, 1846.
(2) Dictionnaire historique de la ville de Paris, par Heurtaut et Magny ; Paris, 1779, t. II, au mot ENSEIGNE.

d'une autre couleur ; et en dernier lieu l'emploi de plaques de porcelaine, dans quelques villes où des fabriques de ce genre d'industrie sont établies ou près desquelles il s'en trouve, comme Bayeux et Caen.

L'usage de numéroter les maisons est tout à fait moderne (voy. 1841, p. 382, Tableau des villes de France au moyen âge). Ce n'est qu'en 1788 qu'eut lieu pour la première fois, à Rouen, le numérotage qui avait été ordonné à Paris vingt



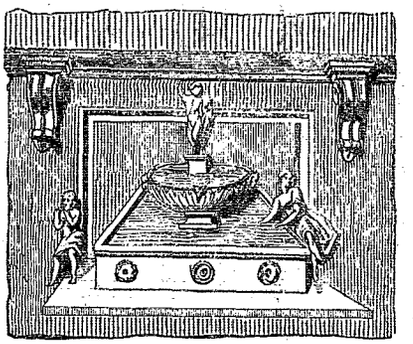
Vieilles enseignes.—Le Cavalier, rue de la Préfecture, n° 30, à Caen.



La Gerbe d'or, rue aux Fèves, n° 2, à Paris.



L'Assurance, petite rue de Beauvais, à Amiens.



La Fontaine de Jouvence, rue du Four S.-G, n° 67, à Paris.



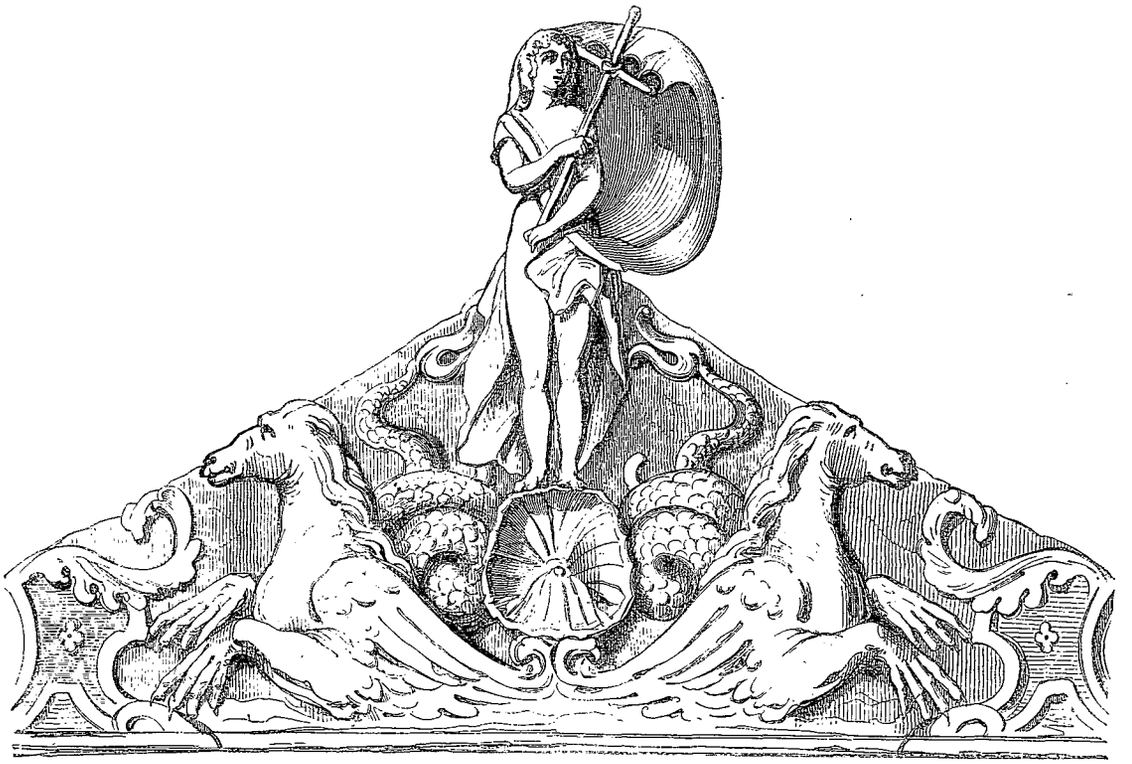
Le Fort Samson, rue du Dragon, n° 24, à Paris.



L'Espousée, au Musée d'antiquités d'Amiens.

ans auparavant, dit-on, mais qui ne fut mis à exécution que beaucoup plus tard, puisque, même en 1788, on ne voit encore que des exemples partiels de numérotage sur des maisons de libraires.

Pour aider à trouver la demeure des habitants, souvent on divisait une rue en plusieurs parties auxquelles on donnait un nom différent. Mais le moyen qui facilitait le plus la reconnaissance des maisons était l'emploi d'enseignes appartenant en propre à un grand nombre d'entre elles, comme on en voit encore de nos jours aux hôtelleries. Ces signes ou enseignes étaient sculptés sur la pierre ou le bois, ou bien étaient figurés sur une feuille de tôle peinte, pendant



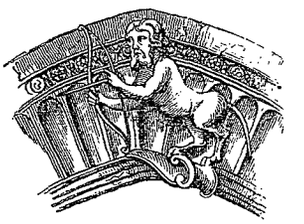
La Victoire, au Musée d'antiquités de la Seine-Inférieure.



La Truie qui file, marché aux Poirées, n° 24, à Paris.



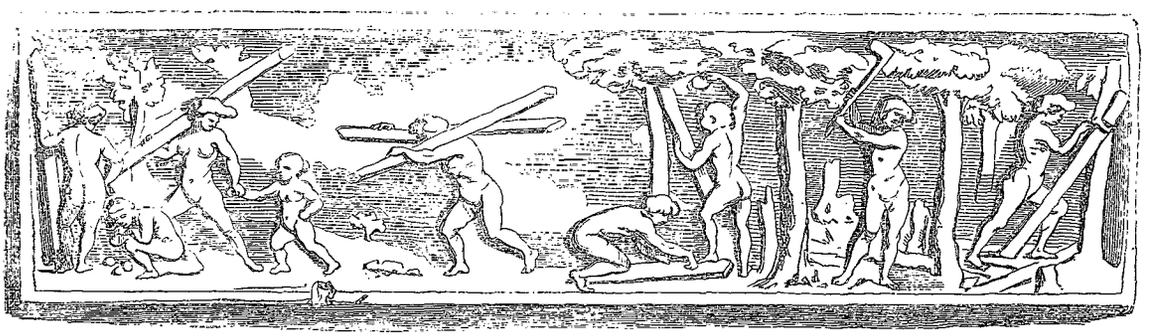
Le Noble d'or, rue des Chaudronniers, à Amiens.



Le Sagittaire, rue des Vergeaux, à Amiens.



L'Ile du Brésil, à Rouen. — Fig. 1.



L'Ile du Brésil. — Fig. 2.

à une potence mobile fixée à la façade, comme cela se pratique encore de nos jours aux auberges qui sont hors des grandes villes.

Richard Goupil, célèbre imprimeur du commencement du seizième siècle (1510), habita la maison de la « Tuile d'or, » que nous avons vue rue Malpalu, n° 24, à Rouen. Ce bout de la rue Malpalu s'appelait alors, de l'enseigne de cette maison, « rue de la Tuile d'or. » Il est aujourd'hui compris dans la rue de la République. L'enseigne consistait en une tuile d'or figurée sur une feuille de tôle, non plus libre à sa potence, mais clouée à la muraille, comme toutes les autres.

Une des plus vieilles enseignes peintes sur panneau de bois (elle doit avoir quelque cent vingt ans), existe à Rouen, à la maison n° 26, rue des Bons-Enfants. C'est celle d'un fabricant de pompes à incendie. La partie du centre offre, dans un cartouche ornementé comme au milieu du dix-huitième siècle, une pompe à incendie avec cette inscription : « A la Pompe royale; » et autour : « Nr Thillaye, fabricatevr de pompes par priuilége du roy. »

On voit dans la même ville plusieurs curieuses enseignes exécutées en bas-relief.

Nous citerons d'abord celle de la rue Étoupie, indicative d'une maison qui n'était pas habitée par un commerçant, et qui est gravée dans la *Description historique des maisons de Rouen*. Cette enseigne représente une ville en perspective cavalière ou à vol d'oiseau entourée de son fossé plein d'eau, de ses murailles garnies de tours, et dans le sein de laquelle on voit deux églises avec leurs clochers, des rues et des portes fortifiées. Deux voyageurs ou pèlerins de très-grande taille, relativement, se dirigent vers la ville. Cette maison a conservé le nom de la cité de Jérusalem, de son bas-relief qui est daté de 1580.

Les autres enseignes sont les suivantes :

« La Samaritaine, » rue Caquerel, n° 13 (date de 1580);

« Le Havre de Grâce, » rue Ecuyère, n° 20, représentant un port de mer, exécuté à la fin du seizième siècle;

Une figure de l'Espérance, avec cette suscription gravée: « Bon espoir, » et le millésime de 1622, a donné le nom de Bon-Espoir à la rue où on la voit servant de décoration à la maison n° 11.

Le Musée d'antiquités du département de la Seine-Inférieure a recueilli trois bas-reliefs qui étaient des enseignes de maisons.

Le premier provient d'une maison en bois rue Grand-Pont, n° 36, appelée la Barge (barque), d'après un titre qui remontait à l'année 1458. (Voy. la gravure, p. 68.)

Le deuxième a été retiré d'une maison faisant face à la place Saint-Ouen, et dont l'entrée est rue de l'Hôpital, n° 2. Une femme a les pieds appuyés sur une conque traînée par deux chevaux marins et portant une voile enflée. C'est la Fortune, et non une Vénus marine, ainsi qu'on l'a dit par erreur (*Description historique des maisons de Rouen*, t. Ier, p. 145).

Le troisième bas-relief est la belle enseigne de l'Ile du Brésil (1) que l'on voyait rue Malpalu avant le percement de la rue de la République; enseigne dont la sculpture sur bois était dépassée par les charmantes figurines, presque de ronde bosse, qui ornaient les montants ouvragés d'une très-remarquable façade perdue à toujours par l'ineurie d'un charpentier.

Ce bas-relief se compose de deux parties, et représente l'exploitation et l'embarquement de bois du Brésil (2), bois qui est employé dans la teinture, et probablement à la destination de Rouen, dont les négociants entretenaient des relations avec le Nouveau-Monde.

Il est aussi très-vraisemblable que ce bas-relief fut exécuté vers l'année 1550, c'est-à-dire à l'époque où Henri II, roi de France, et Cathérine de Médicis, sa femme, firent leur entrée à Rouen. Une relation du temps, extrêmement rare et curieuse, rapporte que, entre autres divertissements, le corps municipal les régala du singulier spectacle de la représentation du pays et des naturels du Brésil, dans lequel figurèrent plusieurs espèces de singes et grand nombre de perroquets et autres oiseaux, que les navires des bourgeois de Rouen avaient apportés du pays pour la circonstance, ainsi que trois cents hommes façonnés et équipés à la mode des sauvages, parmi lesquels il y en avait bien, dit la relation, cinquante naturels sauvages.

Le style des figures de cette enseigne est imité de Michel-Ange, mais il est un peu outré.

Il y a soixante ans, la ville de Paris possédait une grande quantité d'enseignes dont beaucoup devaient être très-curieuses; depuis ce temps il s'y est opéré tant de changements, tant de maisons ont disparu et avec elles leurs enseignes, que de celles-ci il ne reste qu'en très-petit nombre. Avec l'aide de nos amis, nous en avons retrouvé quelques-unes, entre autres :

« La Gerbe d'or, » sculptée en pierre, à la maison n° 2, rue aux Fèves, dans la Cité (seizième siècle).

« Le Fort Samson, » rue du Dragon, n° 24, en face la petite rue Taranne. (C'est un fort remarquable médaillon en faïence émaillée du seizième siècle, représentant Milon de Crotone.)

« La Fontaine de Jouvence, » rue du Four-Saint-Germain, n° 67, jolie sculpture du seizième siècle. (On se rappelle que Jouvence était une nymphe que Jupiter métamorphosa en une fontaine aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux et celles qui iraient s'y baigner, ou qui en boiraient.)

« La Petite Hotte, » rue des Prêcheurs, n° 30. (Dans une niche en pierre, on voit une petite hotte supportée par un cul-de-lampe orné de feuilles d'eau et surmonté d'un dais également sculpté. La hotte est remplie de fruits à pepins: c'est un travail du commencement du seizième siècle.)

« La Chaste Suzanne, » rue aux Fèves; bas-relief en pierre que le propriétaire a vendu à un amateur; la perfection du style le faisait attribuer à Jean Goujon. C'est un moulage en plâtre de ce bas-relief qui en occupe aujourd'hui la place.

« Le Puits sans vin, » près de l'église Saint-Magloire; enseigne d'un marchand de vin.

Rue de l'Arbre-Sec, n° 19, un cheval sculpté en ronde bosse, au-dessous duquel on lit en lettres gravées sur un marbre noir : « Au Cheval blanc, » et plus bas la date de 1618. C'est une enseigne rapportée à une maison moderne.

Nous ne ferons qu'indiquer quelques enseignes de la rue Saint-Denis, comme le Chat noir, maison n° 82; le Centaure, maison n° 77; Hercule, au n° 100, lesquelles nous paraissent dater du siècle dernier, de même que le Chien rouge, rue de la Ferronnerie; le Gagne-Petit, rue des Moineaux; le Cherche-Midi, rue du Cherche-Midi, n° 19, etc.; mais nous arrêterons notre attention sur le Puits d'amour, ancienne enseigne tirée d'une légende, et que l'on voyait il n'y a pas longues années au n° 15 de la rue de la Grande-Truanderie, à l'angle de la Petite-Truanderie. Un boulanger qui occupait cette maison ayant transporté son établissement au n° 14, a enlevé l'enseigne et l'a replacée à son nouveau domicile. Cette enseigne du Puits d'amour a une origine toute dramatique, dont les détails sont racontés par Sauval (*An-*

(1) Dans les premières relations adressées du pays de Santa-Cruz en Portugal, ce vaste pays est désigné sous le nom d'île. Les navigateurs normands partageaient naturellement cette erreur avec les premiers explorateurs du pays. (Bulletin du bibliophile, 1849, p. 353.)

(2) Le bois du Brésil fut pendant longtemps le seul objet commercial qui appelât les Rouennais dans l'Amérique du Sud. Moyennant quelques bagatelles, les Indiens allaient débiter ce bois dans les forêts lointaines, et ils le rapportaient toujours à dos d'hommes, malgré d'extrêmes fatigues. De grandes fortunes furent réalisées à Rouen grâce à ce trafic. (Bulletin du bibliophile, 1849, p. 384.)

tiquités de Paris), et aussi par Sainte-Foix (*Essais sur Paris*). Une jeune fille, nommée Agnès Hillebik, fille d'un haut personnage de la cour de Philippe-Auguste, ayant été abandonnée par son amant, de désespoir se précipita dans un puits, qui était originairement placé à l'angle des rues de la Grande et de la Petite-Truanderie. Trois siècles après cet événement, un jeune homme, désespéré par les dédains d'une jeune fille qu'il désirait épouser, s'y jeta, mais avec une chance plus heureuse; car la rebelle, vivement émue de cet acte de désespoir, eut le temps de lui jeter une corde et de le soustraire au trépas dont il était menacé. Pour consacrer sa reconnaissance par un monument public, ce jeune homme fit refaire le puits à neuf et graver sur la margelle l'inscription suivante :

L'amour m'a refait
En 1523 tout à fait.

« Le Verd soufflet, » est une enseigne qui appartient à Abbeville, et que l'on voit dans la rue des Jacobins, au n° 20 (dix-septième siècle). « Le Corbeau » est une autre enseigne de la même ville, rue des Lingers, n° 26 : la maison porte la date de 1663. Toutes deux sont en pierre.

Nous avons fait à Amiens une assez ample moisson d'enseignes intéressantes; nous en citerons quelques-unes.

« L'Espousée, » (seizième siècle) recueillie au musée d'antiquité de la ville. Cette enseigne appartenait au marché aux herbes.

« Av Noble d'or, » rue des Chaudronniers. Le Noble d'or est une allusion à la monnaie de ce nom. C'est un personnage à mi-corps portant une couronne et tenant de la main gauche une espèce de sceptre. Deux écus non blasonnés l'accompagnent. Au-dessus de celui qui est à sa gauche se trouvent les lettres A. L.

« Au Sagittaire, » rue des Vergeaux. C'est le signe du zodiaque qui existait aussi sur une maison d'Orléans.

« A l'Assurance, » petite rue de Beauvais. Un A sur une anse. Sauval (*Antiquités de Paris*), parle de cette enseigne-rébus que l'on voyait aussi à Paris.

Parmi les autres enseignes existant à Amiens, sont :

« Au Dromadaire, » rue de la Hautoie. Un dromadaire est porté sur une console.

« Saint Jean-Baptiste, » rue de la Hautoie. C'est une tête de saint Jean inscrite dans un cercle.

« Au Somon d'argent, » rue des Chaudronniers. Au-dessus du poisson on lit la date de 1731.

« Les Trois Cornets, » rue des Chaudronniers.

« Au Blan beuf, » marché aux Herbes, date de 1674.

« A la Barbe d'or, » marché aux Herbes.

« A la Roue d'argent, » rue Saint-Leu, date de 1657.

« A l'Anonciation, » rue des Orfèvres (1680).

« A l'Agnus Dei, » rue Saint-Leu (1716).

Outre ces vieilles enseignes, on en voyait beaucoup d'autres qui ont disparu depuis quinze à vingt ans seulement, appartenant aux quinzième et seizième siècles, et dignes d'intéresser les antiquaires et les physiologues; tels étaient le Fourché (fourche), l'Affligent, le Cappel de violettes, l'Espée Ogier, le Haubregon, le Blan Coulon, l'Estoile poinchineuse, le Heaulme, etc.

Le Blan Coulon, ou Blanc Coulon, veut dire le blanc pigeon. On se sert encore en Picardie de ce mot, si vieux qu'il soit, et qu'il ne faut pas traduire par *coulomb* ou *colombe*. On y dit communément dans beaucoup de villages, « des biaux coulons » pour de beaux pigeons.

On voyait aussi, il n'y a pas encore bien longtemps, sur la Grande-Place d'Arras, l'hôtellerie du Heaume, dont la façade était décorée d'un heaume.

La fin à une autre livraison.

MORT DES FRÈRES DE LABORDE

SUR LES CÔTES DE LA CALIFORNIE.

Juillet 1786.

Le voyage de la Pérouse, qui se termina si tristement par la perte de ce hardi marin et des deux frégates qu'il avait sous ses ordres, fut signalé presque au début par un sinistre. Moins d'un an après leur départ de Brest, *la Boussole* et *l'Astrolabe* éprouvèrent un naufrage partiel, qui fut comme l'indice avant-coureur du grand naufrage qui les attendait. Les deux biscaïennes de ces bâtiments, avec un ensemble de vingt et un hommes d'équipage, tant officiers que soldats, périrent tout entières, hommes et choses, dans une petite expédition qui promettait plutôt d'être, selon le mot de la Pérouse, « une partie de plaisir que d'utilité. » Ce fut à la générosité, au courage, au dévouement que ce sinistre dut son étendue même. Un seul canot périssait; l'autre courut s'engloutir avec lui pour le sauver. Qui sait s'il n'en fut pas ainsi des deux frégates au moment suprême?

Voici ce triste épisode extrait du journal même de la Pérouse, publié en 1797, par Milet de Mureau.

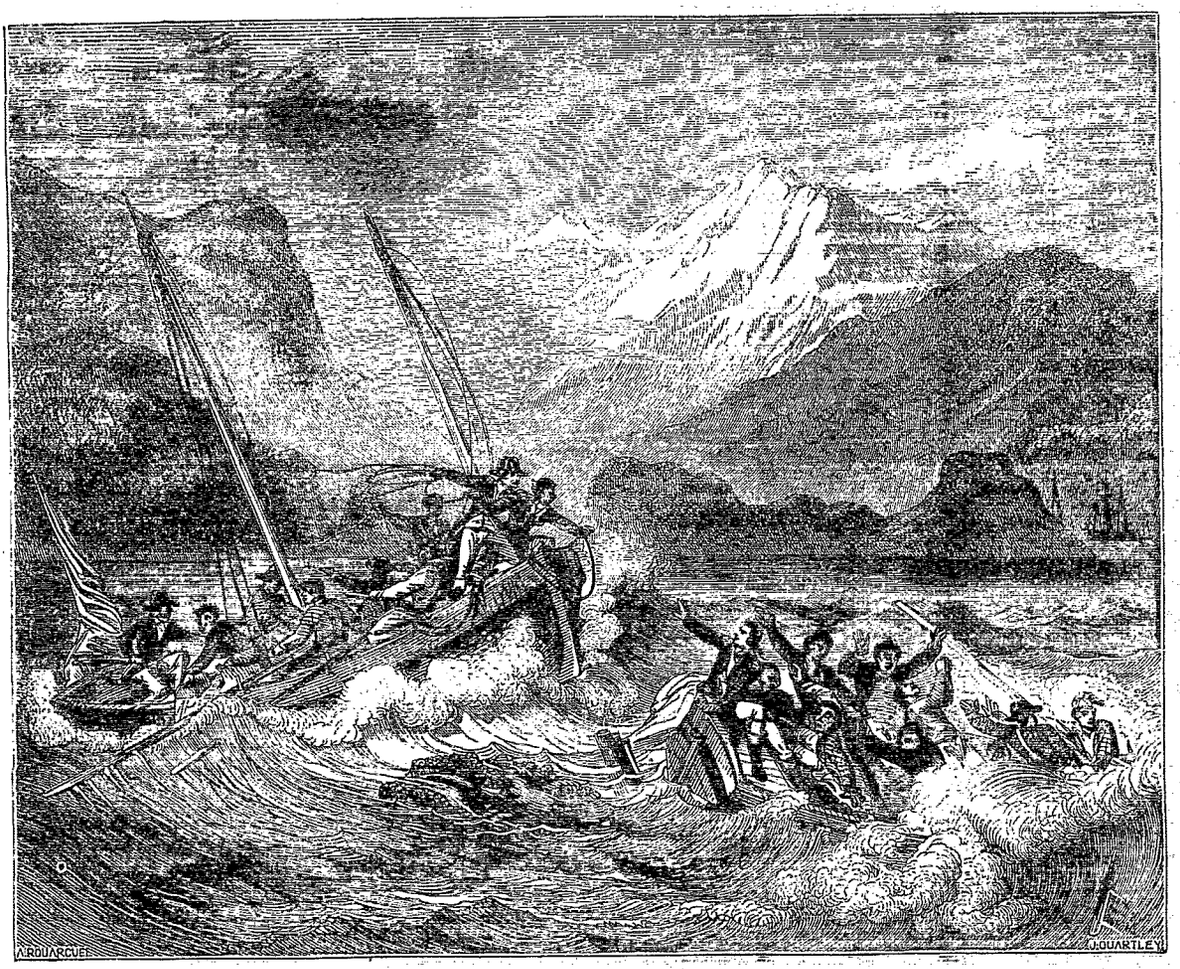
Dans les premiers jours de juillet 1786, la Boussole et l'Astrolabe se trouvaient, non loin de la Californie, en vue d'une baie, située un peu à l'est du cap Beautemps. La Pérouse eut l'idée d'y relâcher. Il envoya en conséquence les canots pour s'enquérir de la disposition des lieux. De cette enquête il résulta que le courant était très-fort en cet endroit, et que néanmoins il pouvait être facilement refoulé. M. d'Escures, le premier lieutenant de la Pérouse, expédié pour visiter le fond de la baie, fit le rapport le plus favorable. Il y avait rencontré une île, autour de laquelle on pouvait parfaitement mouiller. La Pérouse, sur ces renseignements, se détermina à entrer dans la baie, à laquelle il donna le nom de cap Français, « ce cap n'ayant jamais été aperçu par aucun navigateur, » dit-il, et il vint en effet mouiller près de l'île indiquée par M. d'Escures. Ce dernier, dans sa course d'exploration, en pénétrant jusqu'au fond de la baie, y avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux. La Pérouse et ses compagnons, frappés de cette découverte, se demandèrent si par hasard un de ces canaux ne pourrait pas les introduire dans l'intérieur même de l'Amérique. L'imagination s'en mêlant, on crut la chose presque certaine. Toutefois on décida qu'il fallait visiter minutieusement, avec les chaloupes, le fond de la baie, et particulièrement les canaux mentionnés. La Pérouse fut de cette expédition; mais, après une lieue et demie seulement de chemin fait, ces canaux, que la Pérouse supposait devoir aboutir à quelque grande rivière, se trouvèrent tout à coup terminés en une sorte d'impasse par deux énormes glaciers. Il fallut donc renoncer à l'espoir de pénétrer ainsi dans l'intérieur de l'Amérique; chacune des embarcations regagna son bord.

Cependant le plan de la baie avait été levé et dessiné par les ingénieurs attachés à l'expédition, et, avant de quitter ces parages, la Pérouse dut songer à compléter le travail des ingénieurs en y faisant placer les sondes par les officiers de la marine. En conséquence, la biscaïenne de l'Astrolabe et celle de la Boussole furent commandées pour le lendemain, ainsi que le petit canot de cette dernière frégate. La biscaïenne de la Boussole était aux ordres de M. d'Escures; M. de Laborde de Marchainville, ayant son frère avec lui, commandait celle de l'Astrolabe; le petit canot obéissait au lieutenant Boutin. La Pérouse, de peur d'imprudence de la part de M. d'Escures, dont il connaissait toute la fougue, avait cru devoir en ces circonstances lui donner des instructions écrites. Ces instructions peuvent ainsi se résumer : Si la passe brise, retour! Si la passe est seulement houleuse, retour encore! Car, ajoutait-il, le travail demandé n'est pas pressé et peut facilement se remettre.

Les canots partirent à six heures du matin. C'était, comme nous l'avons déjà dit, autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeuner sous les arbres. « J'avais joint à M. d'Escures, écrit la Pérouse, tant j'étais certain de l'innocence de l'expédition, M. de Pierrevert et M. de Montaval, le seul parent que j'eusse dans la marine et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils. » Les sept meilleurs soldats de la Boussole composaient l'armement de la biscaïenne, dans laquelle le maître pilote s'était aussi embarqué pour faire les sondes.

Une heure environ après le départ, on se trouvait devant la passe; elle brisait dans toute sa largeur. Voyant cela, M. d'Escures, à la suite de quelques manœuvres sans importance, héla, en riant, M. Boutin, dont le petit canot marchait à l'arrière de la biscaïenne : « Je crois, lui dit-il, que nous n'avons rien de mieux à faire que d'aller déjeuner ; car la passe brise horriblement. » Mais M. Boutin n'avait pas plutôt affirmativement répondu, qu'il se vit, ainsi que la biscaïenne, entraîné par le jusant. Aussitôt les lames se succédèrent avec une violence toujours plus forte, et remplirent presque complétement le petit canot de M. Boutin. Toutefois ce canot, d'une construction supérieure, n'en cessa pas moins de gouverner. Il n'en fut pas ainsi de la biscaïenne de M. d'Escures, qui, contre toute manœuvre, se trouva portée au milieu même des brisants. De ce moment elle était perdue ; elle ne pouvait évidemment résister à la force des lames. M. Boutin qui avait été, lui aussi, à deux doigts de sa perte, contint le mouvement intérieur qui le portait à essayer de donner secours à ses camarades. Il n'aurait marché à eux que pour partager leur sort; il manœuvra de telle sorte qu'il fût à même de recueillir quelques-uns des naufragés s'il y avait lieu.

La biscaïenne de l'Astrolabe, n'ayant pas pris la même direction que les deux autres canots, se tenait alors tranquillement dans les eaux de la baie, sur le côté et bien loin encore de la passe. Tout à coup les frères de Laborde voient la position critique de leurs amis. Comment se sont-ils ainsi laissé entraîner dans les brisants? Qu'importe! Ils vont périr ; il faut périr avec eux ou les sauver. Et, n'écoutant que leur courage et leur dévouement, ils se précipitent eux-mêmes au milieu des lames. Mais, hélas! la fureur de ces lames ne fut pas pour eux plus clémente que pour la biscaïenne de la Boussole ; et, au moment où les deux embarcations n'étaient plus qu'à une faible distance l'une de l'autre, au moment où, à demi submergés déjà, les deux frères de Laborde jetaient des cordages à M. d'Escures, un même et dernier flot les engloutit tous ensemble.

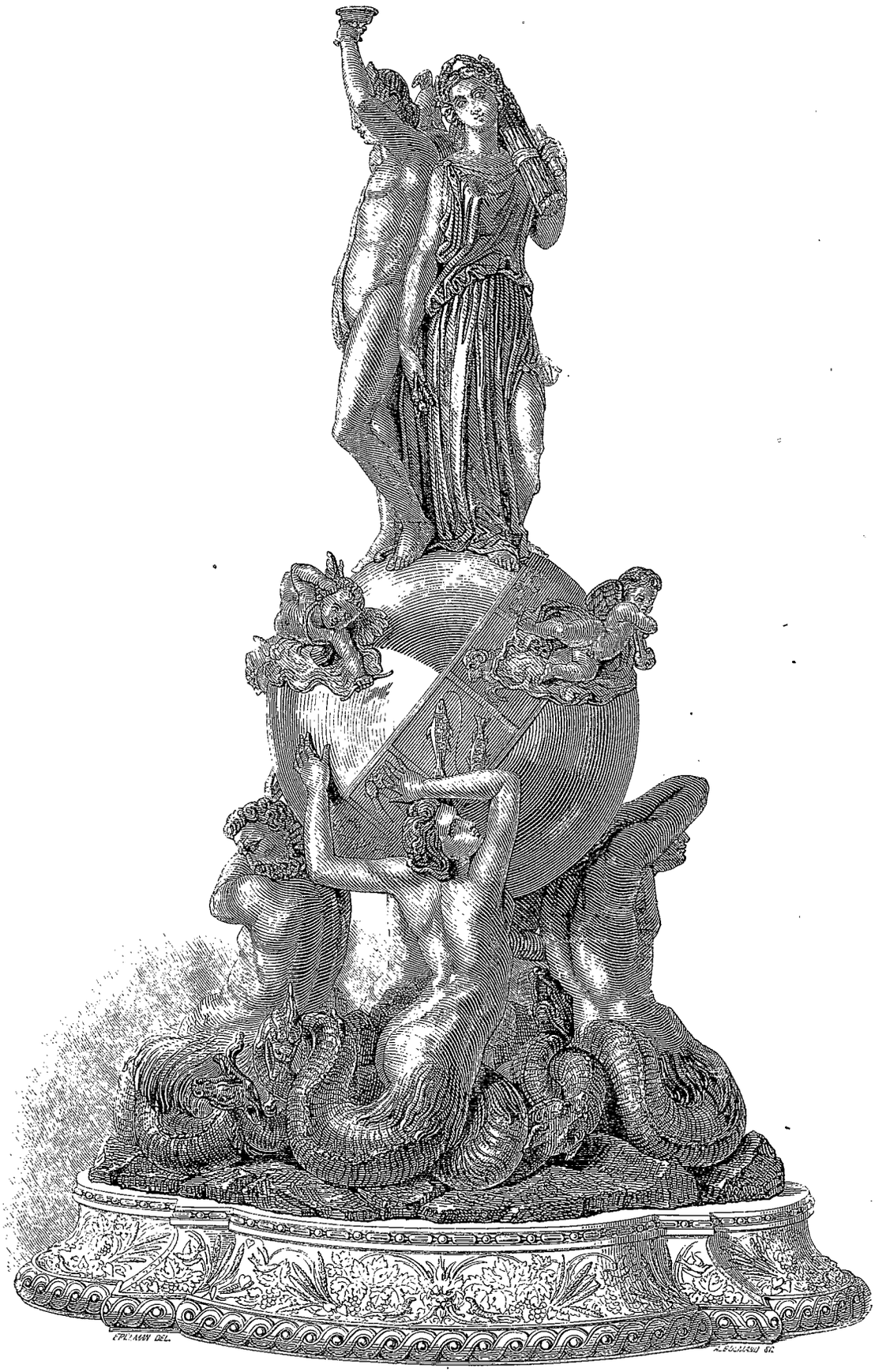


Naufrage des frères de Laborde, au port des Français, en Californie (1786). — Dessin de Rouargue, d'après le Voyage de la Pérouse.

Cet horrible naufrage eut lieu le 13 juillet. La Boussole et l'Astrolabe restèrent jusqu'au 30 du même mois dans leur mouillage, sans parvenir, malgré toutes leurs recherches, à découvrir les restes des vingt et un hommes qui montaient les biscaïennes.

Avant de partir, la Pérouse érigea sur l'île du milieu de la baie, à laquelle il donna le nom d'*Ile du Cénotaphe*, un petit monument à la mémoire de ses malheureux compagnons.

SALON DE 1850-51. — ORFÉVRERIE ET SCULPTURE.



Salon de 1850-51.— Groupe en ciselure repoussée.— Modèles par M. J.-J. Feuchère; ciselure par MM. Muleret, Alexandre Daubergne, Fannière et Poux, sous la direction de M. Froment-Meurice.

Cette belle œuvre allégorique rappelle le goût et le style de la renaissance. En voici la description : Le globe terrestre, entouré obliquement par le bandeau doré du zodiaque, est surmonté de trois figurines qui représentent Cérès, Bacchus et Vénus. Cérès porte une gerbe sur son épaule et tient des pavots dans sa main droite; Bacchus porte un thyrse de la main droite, une coupe de la gauche; Vénus soutient l'Amour sur son épaule gauche, et sa main droite joue avec la pomme que lui a donnée le berger Pâris. Autour du globe volent quatre petits génies : l'un porte une lyre, un autre deux torches, un troisième une corne d'abondance, le quatrième un arc et des flèches. Cette figure de la Terre est supportée par quatre Titans (deux torses de femmes et deux torses d'hommes, que terminent des corps de reptiles). Ces Titans, qui s'appuient eux-mêmes sur des rochers entassés et représentant le chaos, paraissent personnifier les Vices et le Désordre qui tourmentent le monde; les attributs des quatre petits génies semblent faire allusion aux bienfaits de la Paix et aux maux de la Guerre; les trois figures supérieures symbolisent, suivant les mythes païens, les principes supérieurs et actifs de la nature, ou, si l'on veut, le Beau et l'Utile. La hauteur de cette pièce d'orfévrerie est d'environ 81 centimètres. Elle appartient à M. Albert de Luynes. D'habiles ciseleurs, MM. Muleret, Fannières, Daubergne et Poux, ont contribué à son exécution dans les ateliers de M. Froment-Meurice. Les figurines sont remarquables par leur élégance, leur souplesse, et par cette sorte de force pleine de vie qui est une des marques de l'art de la renaissance. La bordure de fruits mêlés d'oiseaux qui court autour du socle est d'une délicatesse de travail qui eût mérité les éloges des contemporains de Benvenuto et de François Briot.

Cette œuvre d'orfévrerie n'est pas destinée à orner un salon ou une galerie : c'est un « milieu de table. » Elle avait déjà été exposée en 1849 parmi les produits de l'agriculture et de l'industrie; la multitude des objets qui l'entouraient avait empêché qu'elle fût remarquée alors comme elle l'a été au Salon du Palais-National; mais le jury central en avait parfaitement apprécié le mérite. Voici quelques lignes empruntées à son rapport; elles donnent une idée de la nature et de la difficulté du travail :

« C'est d'après les modèles de M. Jean Feuchère, et sous sa direction, que l'exécution a été faite en argent repoussé, à l'exclusion absolue de la fonte et de tout autre procédé ordinaire de fabrication..... L'argent a été pétri comme de la cire ou de la terre. L'art du ciseleur repousseur, destiné à produire des œuvres d'art qui doivent rester uniques, n'a peut-être jamais brillé d'un plus vif éclat; jamais figures en ronde bosse n'ont été exécutées avec plus de hardiesse et de pureté : il en est, dans ce groupe, qui n'ont pas demandé moins de quarante plaques, qu'il a fallu emboutir séparément, restreindre, assembler et souder ensemble; telle main (car tous les doigts, sans exception, sont creux) où il a fallu dix ou douze pièces séparées. Dans un travail aussi délicat, aussi minutieux, de la bonne préparation par l'orfévre dépend la bonne exécution de la ciselure. »

LES OEUVRES DE JEAN GOUJON.

Voy. la Table des dix premières années.

On sait qu'il n'existe aucun portrait de Jean Goujon : le buste qu'on avait décoré de son nom au Musée des monuments français était apocryphe; on n'avait, en effet, d'autre autorité pour honorer ce buste d'un si beau titre à l'attention, qu'une médaille portant les initiales J. G.

En l'absence de documents, M. Eude a dû chercher à traduire en portrait le caractère du génie et des œuvres de l'illustre sculpteur; il a modelé, un peu plus grande que nature, une tête jeune, aquiline, un peu inquiète. Le front est noble et bien découvert; les cheveux et la barbe sont courts : on trouve dans cette figure une grâce élancée et nerveuse, une élégance saine, forte et toujours juvénile, qui permet d'imaginer volontiers que Jean Goujon a pu avoir ces traits.

La pénurie de détails biographiques sur nos artistes du seizième siècle, dans les innombrables auteurs de Mémoires contemporains, est un fait que l'on ne peut constater sans beaucoup de regret et sans un peu de honte pour nos aïeux. L'exemple de Vasari et de Cellini n'avait gagné personne en France; et il faut avouer que Jean Goujon, qui a écrit des annotations au Vitruve de Jean Martin, nous eût rendu au moins autant service en nous transmettant quelques notions sur ses œuvres et sur lui-même. Paris, qui renferme le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, passait autrefois, sans autre raison, pour sa ville natale. Mais voici que, depuis bientôt trente ans, la Normandie réclame en lui l'un de ses plus glorieux enfants. MM. Landon, Godard, Léchaudé d'Anisy et la plupart des érudits normands, ont appuyé de leurs recherches diverses traditions locales, sans toutefois arriver à une solution définitive. M. Deville a apporté au secours de cette opinion un fait bien intéressant, en signalant dans les comptes de Notre-Dame de Rouen et de Saint-Maclou, dont les merveilleuses portes passaient traditionnellement pour appartenir au ciseau de Jean Goujon, le nom de ce grand artiste, comme employé aux travaux de décoration des deux églises de Rouen pendant les années 1540 à 1542. On y voit que « maistre Jehan Goujon, masson et tailleur de pierre, » sculpte à Saint-Maclou les deux colonnes de marbre noir, à chapiteaux corinthiens dorés, qui supportent l'orgue de l'église, et y élève la petite fontaine des anges Manneken-Pis; dans la cathédrale, il exécute la statue du second cardinal d'Amboise. Or, pour qu'on l'admît à mettre la main à une œuvre si capitale, il fallait, malgré l'humilité de son titre, que son génie fût déjà prouvé par des chefs-d'œuvre, et sa réputation bien reconnue par la province. J'ai peine à croire qu'un tel ouvrage eût été confié à un artiste de moins de trente ans. J'accepterais donc que Jean Goujon était né en Basse-Normandie vers 1510; quant à l'école où il se forma, il n'était pas besoin alors de sortir de Rouen pour devenir un sculpteur admirable : le tombeau du premier des d'Amboise offrait à lui seul les plus hautes leçons de l'art; les Italiens appelés par les deux cardinaux à Gaillon et à Rouen pouvaient, tout aussi bien que ceux de Fontainebleau, révéler les formes sveltes et flexibles de la sculpture florentine à l'instinct divinement doué de Jean Goujon. Il est impossible de nier aussi l'immédiate et spéciale influence que les quelques travaux laissés à la cour par Benvenuto, et notamment la Nymphe de Fontainebleau, durent exercer sur la manière et le goût de Jean Goujon. Fontainebleau était plein déjà des beaux marbres antiques et des fontes en bronze des plus célèbres groupes trouvés en Italie. Ce qui paraît de la science antique dans les œuvres de Jean Goujon, il n'a pas eu besoin d'aller le chercher par delà les monts; et, malgré la tradition visible de l'élégance florentine, Jean Goujon est resté trop complétement et trop purement français, depuis sa première jusqu'à sa dernière œuvre, pour qu'il soit besoin d'admettre qu'il était allé étudier son art dans l'atelier de Michel-Ange ou dans la fréquentation du Parmesan. S'il emprunta certaines noblesses de mouvement au Primatice et au Rosso, peintres accrédités de notre cour d'alors et grands dispensateurs des travaux, il leur est incontestablement supérieur pour la délicatesse et la beauté des formes.

On peut croire que ce fut l'année même (1543) où Cellini exécutait à Paris, pour François Ier, le grand bas-relief de la Nymphe de Fontainebleau, que Jean Goujon arriva dans cette ville qu'il devait remplir des chefs-d'œuvre de sa grâce. Pendant les quatre dernières années de ce beau règne, il paraît avoir été attaché exclusivement aux travaux de décoration du château d'Écouen, que le connétable Anne de Montmorency, exilé, faisait exécuter par les plus célèbres

artistes dont la France du seizième siècle ait conservé les noms : Jean Cousin, Jean Bullant, Bernard de Palissy ; ce fut avec le titre d'architecte que Jean Goujon sculpta les chefs-d'œuvre qui décoraient la cour, la terrasse, la salle des gardes et la chapelle du château d'Écouen. Lorsque Jean Goujon sculpta plus tard le jubé de Saint-Germain l'Auxerrois, il ne fit que modifier ces admirables figures, en leur donnant une proportion un peu plus forte. Le Louvre a nouvellement acquis les quatre bas-reliefs du jubé de Saint-Germain ; on les a trouvés encastrés dans la cage d'escalier d'une maison particulière de la rue Saint-Hyacinthe.

C'est à cette première époque des travaux de Jean Goujon qu'il faudrait attribuer les sculptures de la maison de Moret construite par ordre de François Ier, et transportée de notre temps dans les Champs-Élysées (voy. t. II, p. 265) ; car, l'année même où meurt François Ier, le connétable cède son architecte au nouveau roi Henri II. On a assez cité la phrase de la dédicace au nouveau roi du *Vitruve* de Jean Martin (Paris, 1547) : « Ceste Architecture de Vitruve, faicte par moy de latine françoise, et enrichye de figures nouvelles concernantes l'art de massonnerie, par maistre Jehan Gouion, n'aguères architecte de monseigneur le connestable, et maintenant l'un des vostres. » Mais ce qu'on n'a pas relevé assez hautement, c'est la beauté merveilleuse de ces *figures nouvelles*, qui égalent en hauteur de style, en grande tournure et en simplicité de dessin, en élégance pure et savante, les plus importantes œuvres que nous ait laissées le ciseau de notre artiste. Nous ne pouvons pardonner à M. Reveil de ne les avoir point dessinées dans l'*Œuvre de Jean Goujon* (Paris, Audot, 1844), particulièrement celles des folios 2, 3, 11, 15, 28, 43, 45, 52, qui auraient fourni des types incontestables et variés du goût de Jean Goujon, à l'âge de sa plus grande force, à la fois comme dessinateur, sculpteur et architecte. Le critique éclairé d'une de nos meilleures Revues n'eût point gratuitement fait un système à notre sculpteur, à propos de l'admirable tribune de la salle des Suisses au Louvre, de tronquer les bras de ses cariatides, s'il avait vu, aux folios 2 et 3 du Vitruve de Jean Martin, quatre figures superbes de cariatides, deux jeunes femmes et deux vieillards, qui supportent leurs bras et leurs mains avec cette grâce et ce bonheur d'arrangement qui sont particuliers à Jean Goujon. Nous ne pardonnons pas davantage à M. Audot, qui s'était réservé, dans le beau livre qu'il éditait, la partie biographique, de n'y avoir point cité les cinq pages d'Annotations de Jean Goujon sur Vitruve ; elles nous paraissent exhaler un parfum personnel et vivant de ses études et de son siècle.

Le règne de Henri a vu naître en ses douze années tous les chefs-d'œuvre qui ont établi et répandu la gloire de notre grand sculpteur. En 1550, il exécute la fontaine des Nymphes, que nous appelons aujourd'hui la fontaine des Innocents. Dès la première page de notre recueil (1833, p. 1), nous avons parlé des délicieuses figures qui en animent les bas-reliefs. Le Musée du Louvre possède depuis 1812 les bas-reliefs du soubassement, qui en furent retirés pour une réparation. Le 5 septembre 1550, Jean Goujon s'engagea, par un marché que nous a conservé Sauval, à sculpter en pierre dite de Trossy les quatre cariatides colossales qui sont restées depuis lors sous la tribune de la salle des Suisses. Elles coûtèrent 737 livres tournois, à raison de 46 livres pour un modèle en plâtre qu'on lui fit faire, et de 80 écus sol pour chaque figure. Si nous avions à théoriser sur le génie et les œuvres de Jean Goujon, nous nous arrêterions à celles-ci ; car jamais sa grâce ne fut plus noble que dans les cariatides, plus enchanteresse que dans la fontaine des Nymphes. Mais nous nous proposons d'énumérer à la hâte ses ouvrages, et nous trouvons que sa fécondité est à peine croyable ; ce qu'il a sculpté au dedans et au dehors des murailles du Louvre, sous la direction de son ami Pierre Lescot, eût rempli la vie la plus infatigable. L'aide que lui fournit Paul Ponce dans les figures de l'attique est presque minime en comparaison des travaux de son propre ciseau dans l'escalier dit de Henri II, dans la salle des Suisses, dans la frise et dans le dessus des croisées du premier étage, dans les figures allégoriques des œils-de-bœuf. Mais, comme si le Louvre ne suffisait pas encore à épuiser l'abondance de son génie décoratif, Diane de Poitiers employa Jean Goujon à rehausser la splendeur de son château d'Anet. Il semblait qu'on ne pût se bâtir un palais digne de ce nom sans que « ce sculpteur et architecte de grand bruit, » comme l'appelaient en 1556 J. Gardet et Dominique Bertin, le peuplât d'images de marbre ou de pierre. La France offrait un certain nombre d'excellents architectes, qui tous avaient prouvé leur science dans quelque château de prince : Jean Bullant à Écouen, Pierre Lescot au Louvre, Philibert Delorme à Anet ; tous désiraient le même sculpteur, Jean Goujon. Nul, en effet, ne comprenait mieux que lui la sculpture de décoration. Il exécuta et fit exécuter à Anet un grand nombre de bas-reliefs mythologiques ou religieux pour le château et pour la chapelle ; surtout il y laissa ce groupe étrange de Diane couchée avec son cerf et ses chiens, l'une des œuvres les plus attrayantes et les plus mystérieuses qu'aura jamais produites la sculpture en aucun siècle (voy. 1836, p. 295 ; 1837, p. 374). Du reste, il avait eu hâte de reprendre ses travaux du Louvre ; il y travaillait encore en 1559, ainsi que le témoigne la précieuse quittance du « lundi, premier jour d'avril avant Pasques, » par laquelle Jean Goujon « confesse avoir reçu la somme de quinze livres tournois, à lui ordonnée (ordonnancée) par le révérend père en Dieu messire Pierre Lescot, seigneur de Clagny... sur étant moins des ouvrages de sculpture par lui faits et qu'il fera cy-après pour ledit sieur roi audit chasteau du Louvre. » Dans les comptes des bâtiments du roi publiés par M. de Laborde à la suite de son nouveau livre de *la Renaissance des arts à la cour de France*, on trouve Jean Goujon occupé comme sculpteur aux travaux du Louvre, depuis 1555 jusqu'au 6 septembre 1562.

A partir de cette dernière date, on ne trouve plus rien de sûr dans la vie de Jean Goujon, rien de certain dans son œuvre. Ce n'est pas qu'on ne connaisse encore de lui beaucoup d'autres sculptures incontestables, telles que les quatre Saisons, de l'hôtel Carnavalet ; l'admirable bas-relief du Christ déposé de la croix, que l'on voit au Musée du Louvre, et que l'on croit provenir de l'ancienne église des Cordeliers ; les deux figures de la Seine et de la Marne, qui décoraient autrefois la porte Saint-Antoine, et dont Beaumarchais avait orné ses jardins ; la petite Diane du Musée de Cluny, les quatre petites Nymphes du Musée du Louvre. Pour une plus ample étude de ces ouvrages, nous ne pouvons que renvoyer, à l'excellent texte descriptif qu'en a donné M. André Pottier, bibliothécaire de la ville de Rouen, dans le livre édité par M. Audot. Quant aux monuments qui lui sont purement attribués, ils sont innombrables : nous avons déjà cité les sculptures qui décorent une chambre au château de Chantilly (t. III, p. 18), et les bas-reliefs d'un tombeau de la cathédrale de Limoges (tome X, p. 390). On a encore attribué à Jean Goujon, avec plus ou moins de vraisemblance, les sculptures diverses de Saint-Maclou de Rouen, quelques bas-reliefs de l'église de Gisors, et à Paris les quatorze mascarons, sous l'arcade de la rue de Nazareth ; le prétendu buste de l'amiral de Coligny, que l'on a fait entrer, au Musée du Louvre, dans l'ajustement de la célèbre cheminée du château de Villeroy ; la statue couchée de François Ier à Saint-Denis ; un Flûteur et une Femme tenant une lyre, que Cicognara a fait graver dans son Histoire de la sculpture, et bien d'autres œuvres encore. Entre celles dont il nous faut regretter la perte, nous citerons : les deux Tritons de la porte de la Poissonnerie, au Marché-Neuf ; le Fleuve et la Naïade de la pompe Notre-Dame ; les bronzes qui décoraient la croix Gastine, et qui représentaient les quatre

Évangélistes, et le Triomphe du Saint-Sacrement. Les anciens Guides de Paris se sont accordés pour attribuer à Jean Goujon les sculptures de la Pyramide élevée sur l'emplacement d'une maison appartenant à Philippe de Gastine, pendu, en 1571, pour avoir tenu chez lui des assemblées de calvinistes. On s'est appuyé, pour les lui contester, sur ces deux assertions, que Jean Goujon était huguenot, et qu'il fut tué comme tel le 24 août 1572, à la Saint-Barthélemy. Mais ces deux assertions, qui les prouve? Sur quel témoignage contemporain sont-elles fondées? Où lit-on, dans les Mémoires du temps, que Jean Goujon, qui était protégé par un ardent catholique, le connétable de Montmorency, qui avait passé sa jeunesse à construire les églises de Rouen et à les décorer de sculptures, qui avait rempli les églises de Paris, d'Écouen et d'Anet, de tous ces bas-reliefs sacrés que nous venons d'énumérer, qui était lié par une collaboration familière avec le secrétaire du cardinal de Lenoncourt, avec Pierre Lescot, abbé de Clermont, avec Philibert Delorme, abbé de Saint-



Salon de 1850-51. — Jean Goujon, buste en marbre par M. Adolphe Eude, commandé par le ministère de l'intérieur et destiné au Louvre.

Éloy de Noyon; où lit-on, dis-je, que Jean Goujon eût embrassé la religion réformée? Dans laquelle de ses œuvres voit-on qu'il ne soit pas resté toute sa vie catholique? Mais, dit-on, s'il *n'était pas* huguenot, pourquoi aurait-il été tué le jour de la Saint-Barthélemy? L'historiette de la mort de Jean Goujon, assassiné d'une arquebusade sur son échafaud de sculpteur, les uns disent au Louvre, les autres à la fontaine des Innocents, nous paraît d'une authenticité fort suspecte; c'est probablement une invention d'après coup. M. de Longpérier n'a pas hésité à reconnaître, le premier, dans le Plutarque français, t. III, que « les Martyrologes protestants, plusieurs fois réimprimés, et qui contiennent la liste fort exacte et fort détaillée des réformés qui périrent dans les troubles du seizième siècle, ne font aucune mention de Jean Goujon, » et il observe justement « que la mort de l'illustre sculpteur n'a pas eu le scandaleux éclat que l'on a voulu lui prêter, et que la haine des partis n'eût pas manqué d'exploiter avec empressement. » Il ne nous semble pas qu'on ait assez remarqué qu'en 1572, Jean Goujon, né vers 1540, avait environ soixante-deux ans, et que si, après cette date à laquelle il peut très-bien avoir sculpté les ornements de la Croix-Gastine, on ne trouve plus trace de sa vie et de ses œuvres, il n'y a pas à s'étonner que la mort soit venue le frapper, non comme huguenot, mais comme vieillard.

DENIS PAPIN.

Watt, le célèbre ingénieur écossais, auquel la machine à vapeur est redevable de ses principaux perfectionnements, parvint à la fortune et aux honneurs. Peu de temps après sa mort, on lui avait élevé jusqu'à cinq statues. Son image est

aujourd'hui répandue dans toutes les parties du Royaume-Uni ; son nom est dans toutes les bouches. Il fut, sans aucun doute, l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la richesse et à la puissance de l'Angleterre, sa patrie ; mais aussi l'Angleterre le récompensa d'une manière digne d'elle et de lui.

Papin, l'homme de génie qui inventa la première machine à piston et à cylindre mue par la vapeur ; Papin, dont l'imagination féconde pouvait doter la France, avant toutes les autres nations du monde, de ces merveilleux engins si propres à suppléer à la force du cours d'eau, à franchir rapidement les mers, à centupler la force de l'homme ; Papin est mort sur la terre étrangère, dans une extrême pauvreté, et méconnu de ses compatriotes. Son nom ne jouit chez nous d'aucune célébrité ; il serait encore presque ignoré sans les remarquables articles que M. Arago a consacrés à sa réhabilitation dans l'*Annuaire des longitudes*. Il est vrai que nous lui élevons aujourd'hui une statue, cent trente-cinq ans environ après sa mort (dont nous ne connaissons pas même exactement l'époque) !



Salon de 1850-51. — Statue en marbre de Papin, par M. Calmels.

Il y a dans la fortune si différente de ces deux hommes supérieurs un contraste douloureux à plus d'un titre ; car tous les torts ne doivent pas être attribués uniquement à la France : Papin lui-même ne fut pas sans reproche envers elle. Puisse, de ce contraste, sortir un enseignement.

Denis Papin naquit à Blois, le 22 août 1647, d'une famille protestante. Son père était médecin. On ne sait rien de son enfance ni même de sa première jeunesse. Seulement, on le trouve établi à Paris en 1674, depuis quelque temps déjà, avec le titre de docteur en médecine. On ignore même le nom de l'université où il prit ses grades. Son nom ne se trouve pas sur la liste des gradués de Paris, publiée par Bacon en 1752, et comprenant les noms des gradués à partir de 1539. Il paraît qu'il avait, à cette époque, des protecteurs qui favorisaient son goût pour les recherches de physique expérimentale et de mécanique appliquée. Il dit lui-même : « J'avais alors l'honneur de vivre à la Bibliothèque royale, auprès de l'illustre Huygens, et de lui prêter mon aide pour ses expériences ; j'ai fait moi-même l'essai de sa machine (à poudre) devant M. Colbert. » (*Actes de Leipzig*, 1788, p. 501.)

M. Bannister (1) conjecture qu'il avait obtenu cette position avantageuse par la protection de madame Colbert, qui, née dans le Blaisois, était une femme d'un grand mérite, et à laquelle, selon Bernier (*Histoire de Blois*, 1682. Épître-dédicace), une infinité de gens de ce pays devaient leur fortune. »

Ce fut en 1674 que Papin publia à Paris son premier ouvrage sous le titre : « Nouvelles expériences du vide, avec la » description des machines qui servent à les faire. » Cet écrit, peu volumineux, est devenu excessivement rare. Une partie en fut reproduite par l'auteur lui-même, en 1688, comme nous le dirons tout à l'heure. Il renfermait sans doute, entre autres détails, une construction particulière de la machine pneumatique.

Les *Nouvelles expériences du vide* furent jugées avec faveur à Paris. M. Hubin, célèbre émailleur du roi, et ami particulier de Papin, les présenta à l'Académie des sciences, et le *Journal des savants* les loua beaucoup.

Cependant nous voyons, d'après ce même journal, que Papin quitta la France dès 1675 ; car on y renouvelle l'éloge de son livre à l'occasion de la bonne réception que l'auteur avait trouvée à Londres, où il avait passé depuis.

Comment Papin avait-il subitement renoncé au sort heureux qui semblait l'attendre en France ? S'il avait encouru quelque disgrâce, quel pouvait en être le motif ? Nous n'en savons rien. Il résulte seulement du passage d'un écrit publié en 1680 par Boyle, célèbre physicien anglais, que Papin n'était arrivé de France en Angleterre que depuis peu de temps. Boyle avait fait depuis quelques années des expériences sur le vide. Il pensait à les continuer, mais il avait besoin d'un collaborateur lorsqu'il « arriva heureusement, dit-il, qu'un certain traité en français, *petit de volume, mais très-ingénieux*, contenant plusieurs expériences sur la conservation des fruits et quelques autres points de différente nature, lui fut remis par M. Papin, qui avait joint ses efforts à ceux de l'éminent M. Christian Huygens pour faire lesdites expériences. » Dans la suite de l'entretien qu'il eut avec lui, « trouvant qu'il n'était arrivé de France en Angleterre que depuis peu de temps, dans l'espoir d'y trouver un lieu qui fût convenable à l'exercice de son talent, » et qu'en attendant il voulait consacrer ses soins à quelques expériences physiques, il l'associa à ses travaux, et il eut lieu de s'en applaudir grandement. Il reconnaît loyalement que Papin était d'une rare habileté dans le maniement des appareils

(1) Une partie des renseignements renfermés dans cet article ont été empruntés à une notice intitulée : *Denis Papin ; Notice sur sa vie et ses écrits*. Blois, 1847 ; 30 pages in-8. Cette notice, signée des initiales S. B., paraît due à M. S. Bannister, ex-procureur général des Nouvelles-Galles du Sud ; elle fait honneur à l'érudition et à l'impartialité de son auteur.

qu'ils employaient ; que plusieurs de ces appareils, particulièrement une machine pneumatique à double effet, et un fusil à vent, étaient de son invention, et en partie fabriqués de sa main.

Les travaux de Papin lui ouvrirent bientôt les portes de la Société royale de Londres (16 décembre 1680) ; les communications qu'il y fit le placèrent dans un rang élevé parmi les membres de cette Société célèbre. Ce fut en anglais qu'il publia pour la première fois, en 1681, à Londres, la description de l'appareil si connu sous le nom de *Digesteur*, ou *marmite de Papin*, renouvelé de nos jours avec la dénomination d'*autoclave*. Papin se servait de cette marmite pour cuire la viande, *extraire la gélatine des os*, *préparer des conserves alimentaires*, perfectionner la teinture, etc. Le titre de l'édition anglaise est *New-Digester* ; la traduction française fut publiée à Paris, 1682, par l'auteur lui-même, sous le titre de : « La manière d'amollir les os et de faire cuire » toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais, » avec une description de la machine dont il faut se servir » pour cet effet, ses propriétés et ses usages confirmés par » plusieurs expériences, nouvellement inventés par M. Papin, » docteur en médecine. Chez Estienne Michallet, rue Saint-» Jacques. Paris, 1682 ; un pet. vol. in-12, de 175 pages. » Une seconde édition du même traité parut en Hollande, en 1688, augmentée d'une continuation dans laquelle Papin reproduit une partie de son premier écrit : *Nouvelles expériences du vide*.

La marmite de Papin mérite au plus haut degré l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences ; car, indépendamment des résultats qu'on en obtient, elle fut munie, dès l'origine, d'une *soupape de sûreté*, organe si important, et pour ainsi dire vital dans toutes les machines à vapeur. Il n'est pas douteux que la forme cylindrique de la marmite n'ait conduit l'auteur à l'invention du corps de pompe dans lequel la vapeur pousse un piston ; enfin, il est à noter que ce fut sur une marmite de Papin, munie d'un piston, que Watt fit ses premiers essais de perfectionnement des machines à vapeur.

Il résulte d'une lettre de Papin au docteur Croune, datée d'Anvers, et du 1er mars 1681, que, peu de jours auparavant, il avait quitté l'Angleterre. Dans cette lettre, il prie le docteur de remettre à la Société royale sa machine à amollir les os, et il offre ses services à la Société, en quelque endroit qu'il soit. Celle-ci le mit au nombre de ses membres honoraires le 8 mars 1681.

On voit aussi dans un *advis* inséré par M. Comiers, prévôt de Ternant, professeur de mathématiques à Paris, vers la fin de la première édition française, que Papin traversa Paris en quittant l'Angleterre pour se rendre en Italie. « La version du livre anglais de M. Papin, dit-il, est d'autant bonne qu'on peut le souhaiter. Mais comme ce docte médecin, *Français de naissance, et expérimenté philosophe cosmopolite*, que l'Académie, nouvellement établie à Venise pour perfectionner les arts et les sciences, a tiré d'Angleterre, ne fit que passer par Paris et y saluer ses anciens amis, il n'eut pas le temps d'y faire construire sa machine pour amollir les os, etc. » L'Académie dont il est ici question avait été fondée par Sarotti, secrétaire du sénat, « avec une générosité tout à fait extraordinaire. » La continuation insérée à la suite de la seconde édition de *La maniere d'amollir les os*, contient des détails intéressants sur le séjour que Papin fit à Venise, où il resta jusqu'en 1684.

Vers le commencement de cette année, il revint en Angleterre, et fut employé par la Société royale à des expériences de physique, de chimie et de mécanique. Il rendait compte à chaque séance des résultats de son travail. Son traitement, par trimestre, était de 187 fr. 50 c. (*seven pounds ten shillings*, séance du 23 juin 1684), 750 fr. par an !

Cette rémunération était par trop insuffisante : aussi Papin saisit-il avec empressement l'offre qu'on lui fit d'occuper une chaire de mathématiques à Marbourg, dans la principauté de Hesse. Dans la séance du 23 novembre 1687, il informa la Société royale de la résolution qu'il avait prise, et la pria de lui faire payer l'arriéré de son traitement. Le trésorier reçut ordre de faire droit à cette demande, et la Société décida, dans sa séance du 14 décembre 1687, que le docteur Papin recevrait en présent quatre exemplaires de l'*Histoire des Poissons* (History of fishes), comme un témoignage des bons services qu'il lui avait rendus.

Nonobstant toutes ces pérégrinations, Papin entretint de bonnes relations avec son pays jusqu'en 1686. On insérait régulièrement dans le *Journal des savants* les communications qu'il adressait d'Angleterre, communications fort intéressantes pour la plupart, et qui prouvent l'activité et la fécondité de son génie : aussi peut-on penser que le sort de Papin aurait été tout différent, s'il se fût montré moins *cosmopolite*, et Français autrement que *de naissance* ; s'il n'eût pas manifesté au moins de l'indifférence pour son pays en le quittant dès 1675. Colbert, qui l'avait aidé au début de sa carrière, qui ne mourut qu'en 1683, deux ans avant la révocation de l'édit de Nantes, et qui honorait et protégeait les savants, ne l'aurait pas abandonné, et probablement même l'aurait fait nommer membre résidant de l'Académie des sciences. Mais, en 1686, Colbert était mort ; l'édit de Nantes venait d'être révoqué (20 octobre 1685) ; les protestants étaient proscrits. A partir de cette époque, le *Journal des savants* est muet en ce qui concerne Papin, bien qu'il mentionne les écrits d'Isaac Papin, cousin de Denis, que Bossuet avait converti, et la curieuse communication du jésuite Papin, missionnaire, sur la pratique de la médecine dans l'Inde (*Journal des savants*, 1693, 1711, 1714 et 1782). Cet oubli fut d'autant plus regrettable, que c'est précisément dans cette période de sa vie que Papin imagina le véritable principe des machines les plus propres à utiliser la force motrice de la vapeur (1).

On voit, par une lettre écrite de Marbourg le 29 août 1688, et qui semble adressée au secrétaire de la Société royale de Londres, que l'éditeur des *Acta eruditorum* de Leipzig fit parvenir à Papin les volumes déjà parus de cette collection célèbre, dont la publication avait commencé en 1682. En retour de ce don, Papin communiqua à ce Journal, qui jusqu'alors n'avait inséré que des comptes rendus de ses travaux, divers mémoires, dont les plus importants, ceux de 1688 et 1690, ont déjà été mentionnés avec détail dans le *Magasin* (voy. 1849, p. 219 et 220).

La pompe à air, à double effet, de 1688, qui était proposée par lui pour *transporter fort loin la force des rivières*, était une extension et une application industrielle de la machine pneumatique à double effet, dont il avait doté la physique expérimentale lors de sa collaboration avec Boyle. Nous consacrerons des articles spéciaux à cette belle invention qui a été d'une si grande influence pour le perfectionnement

(1) Néanmoins, Papin fut nommé correspondant de l'Académie des sciences le 4 mars 1699, pendant qu'il professait à l'université de Marbourg. Suivant l'usage d'alors, il fut correspondant d'un académicien, l'abbé Gallois, qui mourut un mois après cette nomination, en avril 1699. « Le titre de correspondant de l'Académie des sciences, dit M. Hachette (*Histoire des machines à vapeur*), n'a été établi légalement qu'en 1753, par une ordonnance du roi du 23 mars, sous le ministère d'Argenson. Avant cette ordonnance, chaque membre de l'Académie désignait les correspondants qui lui convenaient, et le nombre n'en était pas limité ; cependant la présentation était soumise à la sanction de l'Académie. » Le fait de la nomination de Papin a été révoqué en doute et même nié par M. Bannister, qui s'est appuyé sur l'autorité de la Société des sciences et lettres de Blois. Il est cependant fort exact. Voir à ce sujet la Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Académie des sciences de Paris, par l'abbé Rozier, t. IV, p. 286, au mot Papin. On y trouvera la rectification d'une autre erreur dans laquelle sont tombés la Société des sciences et lettres de Blois, et M. Bannister lui-même.

de la physique, et qui portait en germe, comme nous le démontrerons, le système des chemins atmosphériques, qui empruntent la force motrice à la pression de l'air. Néanmoins les objections faites contre cette machine engagèrent Papin dans de nouveaux essais. Il reprit les expériences qu'il avait tentées autrefois avec Huygens sur la force motrice de la poudre à canon; peu satisfait de ces nouvelles tentatives, il en vint enfin à produire un vide parfait par la condensation de la vapeur dans un espace cylindrique, préalablement purgé d'air. L'importance de ce nouveau moteur, la possibilité de l'appliquer à l'épuisement des eaux des mines, à l'artillerie, à la navigation, d'en faire un agent universel de force et de production industrielle, fut comprise tout d'abord par son puissant génie, et exposée avec une noble simplicité dans les Actes de Leipzig de l'année 1690.

Cinq ans plus tard, en 1695, il publia en français, à Cassel, un ouvrage intitulé : *Recueil de diverses pièces touchant quelques machines;* in-12 de 164 pages, avec trois planches. Une traduction latine du même ouvrage parut la même année à Marbourg, sous le titre : *Dionysii Papini fasciculus dissertationum de quibusdam machinis physicis*, etc. Il y reproduisit, avec des développements assez étendus, les communications qu'il avait faites en 1688 et 1690 aux Actes de Leipzig, et y inséra divers autres Mémoires qui n'avaient pas encore vu le jour.

Ces écrits, devenus aujourd'hui très-rares, ne paraissent pas avoir été appréciés à leur valeur par les contemporains. Néanmoins c'est là, sans aucun doute, que Savery d'abord, puis surtout Newcomen, puisèrent les idées qui les conduisirent, peu d'années après, à l'exécution des premières machines à vapeur qui aient donné des résultats utiles à l'industrie. Mais ce qui a lieu de surprendre, quoique n'étant pas sans exemple, c'est que l'indifférence avec laquelle on accueillait ces communications qui devaient renouveler la face du monde fit douter Papin de lui-même, et le jeta dans une fausse voie. Le dernier de ses écrits, publié à Cassel, en 1707, sous le titre : *Nouvelle manière pour lever l'eau par la force du feu, mise en lumière par D. Papin*, et dont il existe aussi une édition latine, donne la description d'une machine à vapeur fort inférieure à celle qu'il avait d'abord imaginée et dont il ne fait même pas la plus légère mention. Il y a là une preuve manifeste de l'affaiblissement de l'esprit de Papin, qui paraît être tombé, surtout à ses dernières années, dans un état voisin de la misère. Après vingt ans de séjour en Allemagne, vers 1708, il revint en Angleterre, où il vécut encore tristement quelques années, occupé d'inventions pour l'exécution desquelles il réclamait, sans l'obtenir complétement, l'aide de la Société royale : « Je suis maintenant obligé, dit-il dans une de ses lettres, de mettre mes machines dans le coin de ma pauvre cheminée. » Dans une autre lettre à M. Sloane, secrétaire de la Société, qui lui avait demandé compte de l'emploi qu'il avait fait d'un peu d'argent reçu de la Société, il dit : « J'ai résolu de négliger tous les autres moyens de pourvoir à ma subsistance, étant persuadé qu'il ne peut y avoir de meilleure occupation que de travailler pour la Société royale... Je vous en prie, monsieur, permettez-moi d'ajouter ici que, dans l'Académie royale de Paris, il y a trois pensionnaires pour la mécanique qui ont chacun un très-bon salaire annuel; et en outre, qu'il y a d'habiles ouvriers de toutes sortes, payés par le roi, qui sont prêts, en tout temps, à exécuter tout ce que ces pensionnaires commandent. Prenez, s'il vous plaît, les Mémoires de l'Académie royale des sciences, et voyez ce que ces trois pensionnaires font chaque année, et comparez-le avec ce que j'ai fait depuis sept mois. J'espère que vous trouverez que j'ai raison de dire que j'ai fait autant qu'on peut attendre du plus honnête homme, avec mes petites capacités et ma pénurie d'argent. »

Il écrivait au même, en date du 23 janvier 1712 : « Certainement, monsieur, je suis dans une triste position, puisque, même en faisant bien, je soulève des ennemis contre moi; cependant, malgré tout cela, je ne crains rien, parce que je me confie au Dieu tout-puissant. »

Suivant M. Bannister, Papin vivait encore en 1714. C'est ce qui paraît résulter des lettres adressées par Leibnitz à un anonyme, où il est fait mention du récent avènement de Georges Ier au trône d'Angleterre, et de la loi anglaise connue sous le titre d'*Acte de succession*. Voici les passages de ces lettres relatifs à Papin :

« IV. Il y avait dans votre cour un savant mathématicien et machiniste français, nommé Papin, avec lequel j'échangeais des lettres de temps en temps. Mais il alla en Hollande et peut-être plus loin l'année passée. J'ai souhaité d'apprendre s'il est revenu, ou s'il a quitté le service et s'est transporté en Angleterre comme il en avait le dessein..... »

« VII. Y a-t-il donc longtemps que M. Papin est de retour chez vous? J'avais pensé qu'il eût tout à fait quitté, car je le trouvais un peu chancelant; et, encore à présent, sa lettre me paraît être de ce caractère, quoique extrêmement générale. Il a un mérite qui certainement n'est pas ordinaire; vous le trouverez, monsieur, en le pratiquant; et ce ne serait peut-être pas mal de le faire, pour voir un peu à quoi il s'occupe, car il ne m'a dit mot. »

Cette pauvreté, cet abandon, devaient être d'autant plus cruels pour notre malheureux compatriote, qu'il était chargé de famille. C'est du moins ce qui résulte d'une réponse adressée par lui au comte de Sintzendorff, qui l'invitait à aller à ses frais visiter en Bohême une mine inexploitée à cause de l'envahissement des eaux. « Je souhaiterais extrêmement, disait-il, de témoigner à Votre Excellence l'ardeur de mon zèle à lui rendre mes très-humbles services, n'était que les pays que nous voyons ruinés dans notre voisinage, et l'incertitude des événements de la guerre, m'avertissent que je ne dois pas abandonner ma famille de si loin dans un temps comme celui-ci. » (*Recueil de diverses pièces*, etc.)

Après plus d'un siècle d'oubli, le nom de Papin semble renaître. Vers la fin de 1847, on avait annoncé une publication qui, sous le titre : *La Vie et les écrits de Denis Papin*, devait rendre à sa mémoire l'hommage le plus complet et le plus digne. Elle devait se composer de deux parties renfermant, la première, une nouvelle édition de toutes ses œuvres imprimées, devenues aujourd'hui si rares; la seconde, ses écrits encore inédits et sa biographie. Les documents, tout à fait nouveaux, destinés à cette seconde partie, avaient été recueillis en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France et en Italie, par les soins de MM. Bannister, ex-procureur général de la Nouvelle-Galles du sud; Bunsen, qui occupe à Marbourg la chaire illustrée par Papin; Enke, et de la Saussaye, membre de l'Académie des inscriptions. La première partie était déjà sous presse, lorsque survinrent les événements de 1848 : on cessa de travailler à cette utile publication. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit reprise et qu'elle n'ait un éclatant succès. Sans doute l'habile ciseau d'un artiste peut contribuer à faire revivre la mémoire d'un grand homme; mais est-il un monument plus impérissable que les écrits où le génie a consigné le fruit de ses veilles (1)?

ÉPIGRAMMES DU CHEVALIER D'ACEILLY.

D'Aceilly est l'anagramme du nom de famille de Jacques *de Cailly*, né à Orléans en 1604 et mort en 1673, et qui prétendait être l'un des descendants de la famille de Jeanne d'Arc. Ses poésies sont peu connues; mais leur rareté n'est pas leur seul mérite, et il nous a paru qu'il ne serait pas

(1) La statue qui figure au Salon de cette année est déjà un hommage. Si nous sommes bien informés, M. Calmels a dû faire usage d'un portrait de Papin, gravé par les soins de M. de la Saussaye, d'après un original qui existe à Marbourg, et qui remonte au temps où Papin y professait.

sans intérêt pour nos lecteurs de leur en donner quelques exemples.

Sur les Étymologistes,

(Au sujet du mot italien *Alfana*, qu'un savant soutenait venir du mot latin *equus*, cheval.)

Alfana vient d'*equus*, sans doute ;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Le plus sage.

Sur son cheval Jean se ruait ;
Contre Jean le cheval ruait ;
Et tous deux écumaient de rage.
Mathurin, qui pour lors passait,
Dit à l'homme, qu'il connaissait :
— Eh ! Jean, montrez-vous le plus sage.

Le Sot enrichi.

De ce lieu Philémon partit à demi nu ;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu.
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.
Eh ! qui ne l'aurait méconnu ?
Il se méconnaît bien lui-même.

A un esprit toujours inquiet de l'avenir.

Par la grâce du ciel ils ne sont pas venus,
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;
Mais qu'ils vous ont donné de peines,
Ces maux que vous n'avez pas eus !

Des Greffiers.

C'était aux greffiers de ce temps
Qu'il fallait des cent mains, et non pas aux Titans.

Moyen de se contenter.

Rien ne te semble bon, rien ne saurait te plaire.
Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais ?
Fais des vers, tu pourras ainsi te satisfaire :
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvés mauvais.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Suivant Rollin, voici les principes les plus essentiels de l'instruction qu'une mère doit donner à sa fille sur l'économie :

1° Régler sa dépense sur ses revenus et sur son état, sans jamais se laisser emporter au delà des bornes d'une honnête bienséance par la coutume et l'exemple, dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

2° Ne prendre rien à crédit chez les marchands, mais payer argent comptant tout ce qu'on achète. C'est le moyen d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur, et de l'avoir à moindre prix.

3° S'accoutumer à regarder comme une grande injustice de faire attendre les ouvriers et les domestiques pour leur payer ce qui leur est dû. « Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail ; et que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous. » (Tobie.)

4° Se faire représenter et arrêter les comptes régulièrement tous les mois, les clore sans manquer à la fin de chaque année.

5° Dans le règlement qu'on fera des dépenses, qui doit toujours être proportionné aux revenus, mettre à la tête de tout la portion destinée et due aux pauvres. Le moyen le plus sûr et le plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir c'est de faire cette séparation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus, et de la mettre à part comme un dépôt. La libéralité coûte moins quand on a de l'argent devant soi.

LES BLATTES.



Scène comique, par Cruikshank.

Ce croquis n'est pas un caprice d'imagination : c'est un souvenir. Un savant botaniste américain avait envoyé à l'un de ses amis de Londres quelques plantes rares enfermées dans une caisse en bois. Les jardiniers virent tout à coup s'élancer de la caisse, dès qu'ils l'eurent ouverte, de petites figures noires, semblables à des diablotins : c'étaient simplement des blattes de grande taille qui avaient traversé l'océan avec les plantes ; la frayeur des bonnes gens fut extrême. Cruikshank a gaiement raconté l'anecdote avec son crayon.

LA MAL' ARIA (1).



Salon de 1850-51. — La Mal' aria (le Mauvais air), tableau par M. Ernest Hébert. — Dessin de Karl Girardet.

C'est une famille italienne qui fuit la contagion, ou plutôt qui l'emporte avec elle : la fièvre consume ces jeunes femmes et blémit leurs visages; le poison du mauvais air coule dans leurs veines ; l'atmosphère est pesante et terne; le Tibre est lent, la rame fend avec peine ses eaux jaunâtres. Aucun bruit ; point de chants. Les bouches sont muettes ; les regards éteints se cherchent et se demandent l'espoir. Aussi, pourquoi avoir attendu si tard ? C'était le mois dernier qu'il fallait partir. — Mais interrompre le travail ! S'éloigner sans autre raison que la crainte du danger, comme les voyageurs ou les riches romains ! Était-ce possible ? Qu'aurait dit le voisinage ? La conscience eût murmuré. Tant que les bras ont eu assez de force pour obéir à la nécessité, tant que l'on a vu errer un sourire sur les lèvres de Ginevra, tant qu'elle a paru préservée du mal, nul n'a osé se plaindre ; mais lorsqu'un matin la pauvre enfant a soulevé deux fois, et deux fois laissé retomber sa tête languissante, lorsque sa parole, faible et voilée, a trahi malgré elle sa souffrance, oh ! alors, pauvre mère ! tu t'es écriée : « Au Tibre, à la barque ! fuyons ! sauvons ma Ginevra ! » Et le père, les frères, les sœurs, sans répondre, ont obéi. Les voilà inquiets, troublés ; l'air infecté les entoure encore ; mais patience, si lente que soit la fuite, chaque coup de rame les éloigne. Les sept monts s'abaissent derrière à l'horizon, le soir approche : bientôt un souffle frais, un ciel pur, rendront le courage à ces cœurs attristés ; une fois hors du désert romain, sur des rives plus vertes, loin du fléau, quand Ginevra respirera un air salubre, la confiance sera prompte à renaître. Pour relever

(1) Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des effets funestes de ce fléau qui désole chaque année les Maremmes, c'est-à-dire une étendue d'environ cent lieues aux alentours de Rome. « Ce fléau, écrit M. Charles Didier, tient-il à un dégagement de gaz méphitiques, à la constitution chimique du sol, ou à un diséquilibre général de l'électricité, c'est ce que je ne saurais dire ; cette force occulte et meurtrière de la nature, qui se répand au loin comme un fluide invisible et qui tue comme un insaisissable poison, est un mystère pour la science elle-même. » L'auteur du Voyage dans le Latium, Bonstetten, exprimait la même incertitude il y a près d'un demi-siècle : « Le mauvais air de Rome, dit-il, est un phénomène peu connu, quoiqu'on en parle depuis plus de deux mille ans. En 1775, c'était une chose admise que les marais Pontins étaient cause de l'air empesté ; depuis lors on les a desséchés en partie, et le mauvais air a plutôt augmenté que diminué. La campagne de Rome est si peu marécageuse que je ne connais pas de pays sans police où il y ait si peu d'eaux stagnantes que dans la grande plaine de Rome. Quelques inondations du Tibre, qui arrivent en hiver, peuvent bien produire quelques eaux stagnantes ; mais le mauvais air règne moins au printemps qu'en été, où, au lieu d'eaux, il y a partout une grande sécheresse. Aux premières pluies d'automne, le mauvais air disparaît, et il n'est jamais plus mauvais qu'avant ces pluies, dans les mois d'août et de septembre. Il paraît que le passage du mauvais air à l'air sain peut donner la fièvre. » Bonstetten attribue en grande partie la mal' aria à l'absence de forêts. « Dans les temps très-anciens, comme au temps d'Énée, il y avait dans tout le Latium de grandes forêts, et l'on n'aperçoit dans l'histoire de ces temps aucune trace de mortalité causée par le mauvais air. Varron, qui vivait sous Auguste, dit : « Toute l'Italie n'est-elle pas tellement garnie d'arbres qu'elle a l'air d'un verger ? » Il est certain que la présence des arbres peut être nécessaire à la salubrité. Ils absorbent l'élément de l'air expiré par le règne animal, et ils entretiennent ce qu'il faut d'humidité. Bonstetten signale une autre cause de la mortalité à Rome : c'est, suivant lui, l'affaiblissement physique résultant de la pauvreté.

une jeune fleur, que faut-il? Un rayon! Pour lui rendre la fraîcheur? Une goutte de rosée! Dieu est bon, et de tous ces cœurs s'élèvent vers lui des prières! Il les exaucera, et, au retour du sourire de Ginevra, la famille éclatera en cris de joie et de reconnaissance!

Ce tableau de M. Hébert est du très-petit nombre de ceux qui, à l'exposition de cette année, ont mérité l'éloge des juges les plus difficiles. Cette scène, simple et vraie, est poétique comme l'est une élégie de Millevoye ou d'André Chénier; elle a été vue à Rome par une imagination noble et pure; elle a été exprimée par un pinceau savant et délicat. C'était ainsi que Léopold Robert peignait les joies ou les tristesses populaires de l'Italie, avec plus de force, je crois, mais peut-être avec moins de grâce: si ses toiles révèlent un esprit plus vigoureux, une pensée plus profonde, on doit reconnaître qu'elles laissent aussi deviner davantage la peine et l'effort. Nous ne saurions dire quel avenir est réservé à M. Hébert. De nos jours nous avons vu tant de grandes espérances se flétrir en leur printemps! Tant de jeunes âmes ont laissé échapper tous leurs parfums dès le premier contact avec la réalité de la vie! Tant de beaux yeux, après avoir entrevu avec délice la poésie divine répandue dans toute la nature, se sont tout à coup ternis, éteints, et n'ont plus su distinguer dans le spectacle de ce magnifique univers que les fausses apparences d'une réalité vulgaire, sans intérêt pour l'esprit comme sans charme pour le cœur! O jeunes artistes, si follement prodigues de vos trésors, si prompts à mettre en oubli les nobles et mystérieuses inspirations de vos âmes! plutôt que d'avilir vos pinceaux, que ne les brisez-vous! Détournez-vous de l'art, cette langue sacrée, plutôt que d'en faire l'instrument de pensées communes, grossières, de caprices ridicules, d'ignobles inventions! Qui vous condamne à nous montrer dans des cadres d'or ce qu'il nous répugnerait de voir au carrefour d'une ville ou dans un bouge de village! Quel funeste instinct vous pousse à ne sonder l'histoire que pour en remettre en lumière les scènes les plus hideuses! Pourquoi étudier partout avec un scrupule insensé les taches et les souillures? Pourquoi exagérer à plaisir les laideurs de l'âme et du corps? Aveugles pour la splendeur du beau, quel bonheur éprouvez-vous à grossir comme à travers un télescope ce qui peut se rencontrer sur cette terre de pénible ou de difforme. On dirait que pour vous le soleil n'inonde plus la nature des flots de sa splendide lumière, et qu'à sa place vous avez suspendu à votre ciel, pour éclairer vos toiles, je ne sais quelle lampe huileuse ou quelle torche blafarde! Cependant votre devoir, votre honneur, votre privilége, c'est de chercher ce qui charme, ce qui plaît, ce qui réveille en nous les plus pures et les plus délicieuses émotions, ce qui fait heureusement souvenir, ce qui fait heureusement espérer, ce qui ennoblit, ce qui grandit, élève notre être et le rapproche de notre but supérieur, le beau éternel, la divinité! Non, ces erreurs qui ont entraîné un si grand nombre de nos artistes hors des voies sublimes du seizième siècle, qui les arrête dans un réalisme grossier où l'on honore du nom de force la brutalité, et où l'on déshonore la nature du nom de vérité, non, ces erreurs ne sauraient tromper les instincts, le goût, les désirs du public. Il suffit du contraste de quelques artistes vraiment dignes de ce beau titre, pour rappeler de quel côté doivent se diriger les encouragements et les éloges. Que les imaginations d'élite, comme celle du peintre de la Mal' aria, persistent et ne sacrifient point aux fausses théories! Que ces jeunes artistes sachent bien qu'il y a des intelligences qui comprennent leurs œuvres, des sympathies qui en conservent la mémoire. Le début de M. Hébert, couronné à l'École des beaux-arts, son jeune « Benjamin, » aux traits si expressifs, aux regards si pénétrants, n'est oublié de personne. « La Mal' aria, » œuvre d'un talent plus mûr, est aussi d'une plus haute espérance. Qu'à son retour à Paris, M. Hébert reste ce qu'il est à Rome, un disciple modeste et fidèle des maîtres immortels dont la France, pour récompense de ses premiers efforts, l'a envoyé contempler et étudier le génie.

LA DERNIÈRE FÉE.

NOUVELLE.

Fin.—Voy. p. 70.

La vieille Fasie avait laissé son panier au moulin, et voulut reprendre un de ses paquets. Après avoir suivi pendant quelque temps les brandes, ils gagnèrent les terres de labour, et le toit des Boulaies se montra bientôt au penchant de la colline. Comme ils longeaient un pré dont les clôtures en fagotage avaient été renversées par le mauvais temps de la veille, ils aperçurent six belles vaches qui avaient quitté leurs pâturaux, et qui se vautraient dans l'herbe marécageuse. La Fasie s'arrêta.

— Vite, mon gars, vite, vire les bêtes, et reconduis-les à l'étable, s'écria-t-elle, sans quoi, avant deux heures, les Hardi n'auront plus que leurs peaux! L'herbe du petit pré est de grande nuisance, et pour en avoir mangé un tantinet, les bovines seront en mauvaise disposition pendant plusieurs jours.

Simon fit ce que la vieille lui commandait; il alla rassembler les vaches qu'il reconduisit à la ferme.

La fille du logis, qui traversait la cour, fut grandement étonnée de les voir.

— Remerciez ce jeune gars, lui dit Fasie, il vient de faire sortir les bêtes du petit pré aux bouleaux.

— Jésus! c'est-il possible! s'écria Annette saisie. Que le bon Dieu vous récompense pour un pareil service, jeune homme! s'il était arrivé malheur, la chose fût retombée sur moi, car les bovines me sont confiées; mais j'ai si grand souci en tête que je ne sais à qui aller.

— Y a-t-il quelque malade aux Boulaies? demanda Fasie.

— Eh! mon doux Sauveur! vous ne savez donc pas? reprit la jeune fille; voilà plus de trois mois que la fièvre secoue le petit frère Henriot, et pour le moment, il est quasi trépassé.

En parlant ainsi, la jolie Annette avait de grosses larmes dans les yeux, et, afin de les cacher, elle reconduisit le bétail à l'étable.

Simon entra au logis; mais le maître était absent pour quelques jours. On lui dit d'attendre son retour. Pour le moment, comme Annette était forcée de se rendre à la ville, afin de porter le lait du maître, et que le reste de la maisonnée allait aux champs, il proposa de garder le petit Henriot. La jeune fille le remercia de son humanité; elle le conduisit près de l'enfant qui peinait d'ahan et paraissait en triste état. Après avoir appliqué ce qu'il fallait lui faire, Annette partit le cœur bien gros et les yeux rouges.

Il y avait environ une demi-heure que Simon était près du malade quand il vit entrer la Fasie avec un grand pot dans lequel fumait une tisane faite d'une petite herbe qu'elle venait de cueillir sur les fossés. Elle dit au gars d'en faire boire au malade en lui montrant la plante pour qu'il pût renouveler le remède au besoin. Puis, prenant congé, elle lui recommanda le zèle et la patience.

Simon exécuta si bien les ordres donnés, que, quand Annette revint du marché, le petit Henriot était sur son séant, l'œil grand ouvert, et quasiment près de sourire! Le soir, il était encore mieux, et, grâce à la tisane, le mal guérit tout doucement.

Lorque Hardi fut de retour, Annette ne manqua pas de lui dire ce qu'avait fait le jeune gars pour le petit frère et pour les bovines.

— Je crois, dit-elle, que le jeune homme a de l'attention, de la science et de la bonté. S'il est toujours aussi profitable

au logis qu'il l'a été ces jours-ci, ce sera pour vous, notre maître, un grand secours et un vrai trésor.

— Nous verrons ça, répondit le père Hardi, qui n'aimait point à se prononcer sur les gens avant de les avoir mis en pratique; mais, malgré tout, ce qu'avait dit sa fille le mit en bonne disposition, et il accorda à Simon de meilleurs gages qu'il ne comptait.

Le jeune homme répondit, du reste, à tout ce qu'on avait espéré de lui. C'était un rude travailleur, et dont les conseils tournaient toujours à l'avantage des Hardi. Pour dire la vérité, ces conseils lui étaient le plus souvent soufflés par la vieille Fasie, qui passait toutes les semaines aux Boulaies, et ne manquait guère de lui donner quelque bon avertissement! Tantôt c'était une précaution à prendre contre un mal qui travaillait les ouailles du pays, tantôt une observation sur les grains ou sur les fourrages. Un jour, elle l'avait prévenu que la pluie de vingt jours allait prendre; Simon s'était hâté de faire ramasser les blés, et la récolte avait été sauvée, tandis que celle des voisins germait sur les sillons. Une autre fois, elle était accourue en disant que la grande meule de foin était près de prendre feu; et, de fait, quand le gars était arrivé avec les gens de la ferme, ils l'avaient trouvée fumant comme un four à briques!

La vieille laissait au jeune homme tout le mérite de ces services rendus, de sorte que les Hardi le prenaient plus à gré chaque jour.

Annette surtout le préférait à tous les jeunes gens du canton, et elle avait refusé déjà plusieurs riches prétendants sans donner le véritable motif. Simon l'avait deviné, et il ne ne sentait pas moins d'amitié pour la jeune fille que la jeune fille pour lui; mais comme elle était riche et bien apparentée, il ne pouvait espérer d'être accepté pour gendre, ce qui lui causait un grand crève-cœur.

La vieille Fasie s'aperçut de son chagrin, et en devina la cause. Un jour qu'il revenait du labour, sa bêche sur l'épaule, elle l'arrêta près du pignon de la ferme, et lui dit brusquement qu'elle savait bien ce qui le rendait ainsi langoureux depuis quelques mois.

— Tu trouves que le nom de Hardi ne va pas bien à la belle Annette, ajouta-t-elle, et tu voudrais le lui faire troquer contre celui de Simon.

— Sur votre salut! parlez plus bas, s'écria le jeune gars effrayé.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Parce que si on vous entendait, je pourrais être chassé des Boulaies.

— Tu crois! Eh bien alors, mon gars, il faut que tu t'expliques sans plus attendre. Annette est portée d'amitié pour toi; si vous ne devez pas être l'un à l'autre, il ne faut point laisser grandir cette bonne volonté des deux parts. Montre donc que tu es un honnête garçon.

— Je ne demande pas mieux, la Fasie; que dois-je faire pour cela?

— Tu vas aller de ce pas trouver la mère Hardi qui est dans la grange; tu lui annonceras qu'il te faut quitter les Boulaies, et comme elle t'en demandera le motif, tu le lui diras bravement.

Simon fut un peu effrayé de l'expédient; mais la vieille paysanne lui déclara que c'était son seul moyen, et comme il sentait, au fond, qu'il y avait là un devoir de conscience, il se décida.

A la première annonce de son départ, la mère Hardi s'exclama bien haut, ainsi qu'on devait s'y attendre; mais il avoua alors la vraie cause de sa résolution, et la paysanne s'arrêta court. On ne peut dire qu'elle n'y eût jamais pensé, seulement son idée ne s'était point arrêtée sur la chose. Quand elle eut écouté toutes les raisons du jeune gars, elle lui dit d'un ton d'amitié, que ce qu'il venait de faire augmentait la considération qu'elle avait toujours eue pour lui; qu'elle ne pouvait rien répondre, parce que c'était au maître de décider; mais que le soir même elle voulait lui en parler.

A peine Simon fut-il sorti de la grange, que la jeune fille, qui coupait des racines dans le petit retrait voisin, et qui avait tout entendu, sortit de sa cachette, et vint toute pleurante s'asseoir près de sa mère. Les deux femmes eurent une longue conversation, à la suite de laquelle la mère Hardi alla trouver son mari. Celui-ci amena Simon au champ dès le lendemain, et, après lui avoir fait répéter tout ce qu'il avait dit la veille à sa femme, il lui déclara, en lui prenant la main, qu'il ne demandait pas mieux que de devenir son beau-père.

Les noces se firent en grande réjouissance, et Simon y invita la mère Fasie, malgré les observations de quelques parents qui craignaient que la vieille ne portât malheur au jeune ménage. Au moment où elle allait repartir, le jeune gars lui apporta un joli panier tout neuf garni de provisions, avec une cape de drap qu'il la priait d'accepter en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour lui.

— Je sais bien que vous n'en avez nul besoin, mère Fasie, dit-il avec un respect un peu craintif, car j'ai vu que tout obéissait à votre volonté.

— C'est-à-dire que, toi aussi, tu me crois sorcière, répondit la vieille en riant.

— Je crois que Dieu vous a donné plus de pouvoir qu'aux autres, répliqua timidement Simon; mais je sais par moi-même que vous ne l'employez qu'à faire le bien.

— Tu as raison, dit la vieille plus sérieusement; c'est grâce à ce pouvoir que tu m'as vue reconnaître ma route pendant la nuit, deviner que le tonnerre allait tomber sur les peupliers, te conduire à la carrière des chaufourniers, obtenir un souper et un abri chez le meunier qui est mon débiteur et mon obligé; faire sortir le bétail du pré nuisible, donner une tisane bienfaisante à l'enfant, et prévoir une maladie ou le mauvais temps; mais tu te trompes quand tu crois que je le tiens de Dieu en présent particulier; Dieu ne m'a donné que ce qu'il donne à toutes ses créatures; seulement, je m'en suis servi avec plus de soin et de volonté. On fait bien de dire que je suis la dernière fée du pays; mais on devrait ajouter que mon nom est l'Expérience!

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES ENSEIGNES.

Fin. — Voy. p. 66, 74.

Nous n'empruntons à Beauvais que l'enseigne de l'épicier-moutardier. C'est une de ces facéties dont nos pères, plus rieurs que nous ne le sommes à présent, ne se faisaient pas faute. Ce relief était placé sur une maison située dans la rue du Châlié. Elle est conservée au musée d'antiquités de la ville.

Il existe encore à Bourges quelques enseignes remarquables. Nous signalerons celle que l'on voit dans la rue des Trois-Pommes, et qui a donné son nom à cette rue. L'enseigne du Barbeau, dans la cour du Barbeau, section Saint-Privé, porte l'inscription suivante en caractères gothiques: « Au Barbeau coronea. »

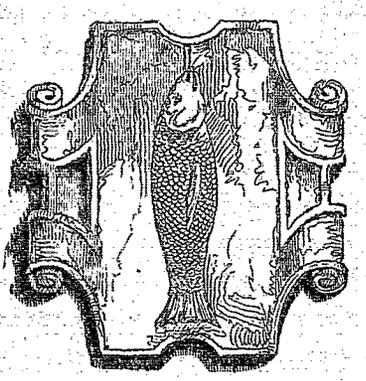
Nous reproduisons aussi un pilier d'angle, sculpté de trois flûtes énormes, prises dans une seule pièce de bois, au coin des rues Joyeuse et Bourbonnoux.

La Poissonnerie de Bourges, bâtie en bois au quinzième siècle, nous offre un écu chargé de trois poissons placés l'un sur l'autre les têtes en haut; une à gauche, une à droite, la dernière au milieu.

Les poissonneries de plusieurs autres villes sont aussi décorées de semblables insignes.

Ainsi, à Chartres, un saumon est sculpté sur la poutre d'une maison de la place de la Poissonnerie.

A Rouen, place du Vieux-Marché, à l'endroit où se vend le poisson, la maison n° 17 porte une pièce de bois sculptée



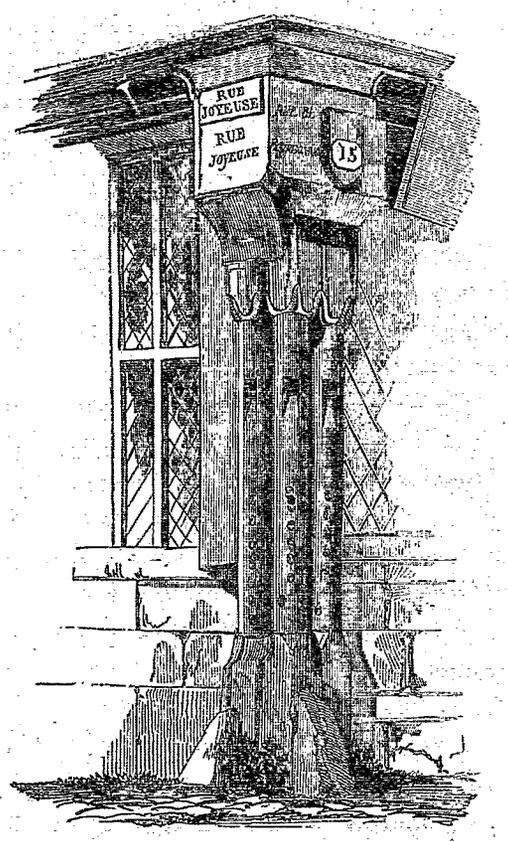
La Carpe, rue des Hôtelleries, n° 11, à Orléans.



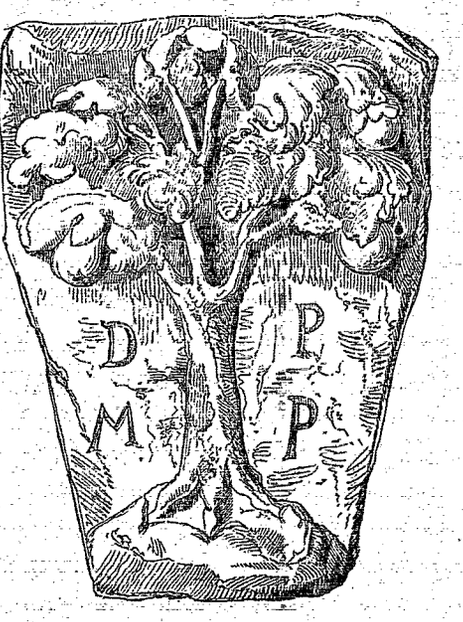
Le Barbeau couronné, cour du Barbeau, à Bourges.



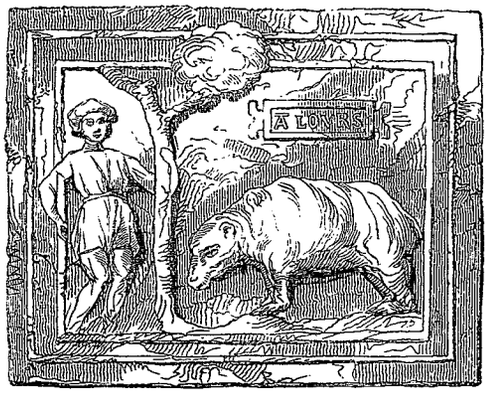
Épicier-moutardier, rue du Châlié, à Beauvais.



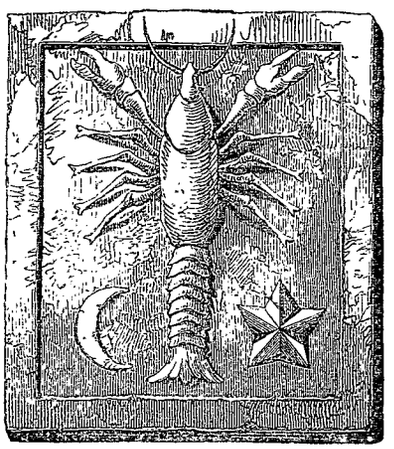
Les Trois flûtes, au coin de la rue Joyeuse et de la rue Bourbonnoux, à Bourges.



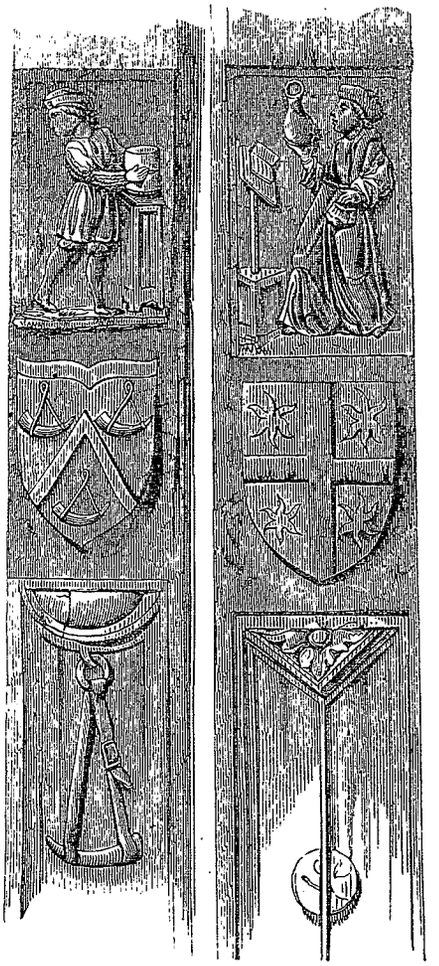
Les Trois-Pommes, rue des Trois-Pommes, à Bourges.



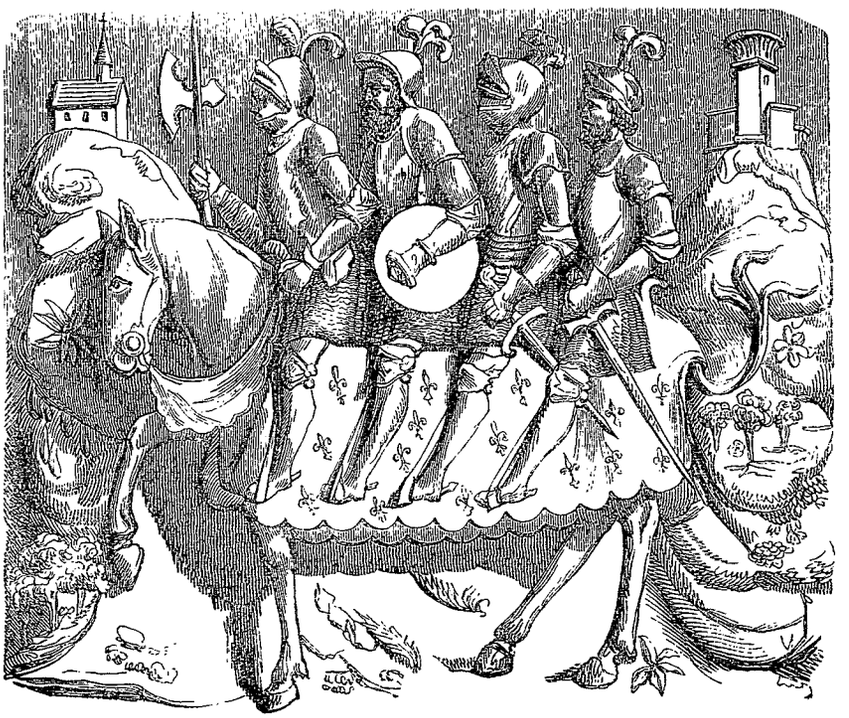
L'Ours, marché à la Volaille, n° 4, à Orléans.



L'Écrevisse, rue de l'Écrevisse, à Orléans.



L'Apothicaire, — le Médecin, rue de la Boucherie, à Lisieux.



Les Quatre fils Aymon, à Évreux.

représentant un triton, une syrène et un poisson, qui paraît être un dauphin, au milieu de ces deux figures.

La ville d'Évreux ne possède plus qu'une seule de ses anciennes enseignes : « Les Quatre Fils Aymon, » type curieux tiré d'une vieille légende et qui s'est multiplié dans toutes nos villes au seizième siècle. On voit aussi, à Lille, ce sujet sur une maison rue de la Barre.

La même enseigne existait à Blois, à Beauvais, où elle a passé dans les mains d'un amateur, à Valenciennes, etc.

Les quatre fils Aymon sont représentés casque en tête, cuirassés et armés, montés sur le même cheval qui est bardé de fer. L'un porte une hallebarde, l'autre une rondache; le troisième a la main sur un long poignard, appelé miséricorde; et le quatrième l'a sur une épée. L'armure du cheval est composée de cinq pièces, savoir : du chanfrein, espèce de masque ou de petit bouclier modelé sur la forme de la tête du cheval et s'y appliquant exactement; de la crinière ou barde de crinière, pièce composée de tasseaux articulés et mobiles qui protégeaient la partie supérieure du cou; du poitrail ou devant de barde (ainsi que l'appelle une ordonnance de Henri II, de l'an 1549), et des flancois. La première de ces pièces garnissait le poitrail, et les deux autres les flancs du cheval. Ce sujet est placé dans un paysage, où l'on voit à gauche une église, et à droite un fort.

On remarque dans la Grande-Rue, au Mans, une maison gothique, en bois, à deux étages. Sur les poteaux d'encorbellement du rez-de-chaussée, on voit deux personnages vêtus comme au quinzième siècle, entre lesquels s'élève un écusson sur lequel on lit en lettres modernes à l'encre : « Aux deux Amis. » Un autre personnage paraît être un voyageur qui porte un ballot sur le dos. C'était probablement l'enseigne d'une hôtellerie.

Orléans nous a fourni dans ses enseignes du seizième siècle plusieurs sujets sculptés en pierre. Telle est l'enseigne de l'Ours : « A l'Ovrs, » marché à la Volaille, n° 4, fort bien exécutée en bosse; celle de « la Carpe, » rue des Hôtelleries, n° 11, sculptée sur un joli cartouche du temps de Henri II; et celle de « l'Écrevisse, » rue de l'Écrevisse. C'est une écrevisse, figurée en terre cuite rouge, encastrée dans un mur, base ancienne d'une maison démolie. Une étoile et un poisson sont au-dessus pour faire connaître probablement que là on trouvait gîte de jour et de nuit.

Beaucoup d'autres curieuses enseignes au nombre desquelles on citait : « les Lacs d'amour, le Tabour (tambour), la Fontaine de Jouvence, etc., » ont successivement disparu d'Orléans depuis vingt-cinq ans environ.

Dans la rue de la Pierre-Percée est l'enseigne du « Sagittaire, » mais le bas-relief est fruste, et totalement dégradé. « Le Bon Pasteur, » rue Vieille-Peignerie, n° 9, est une sculpture assez bien conservée.

A part la maison de la rue aux Fèvres, couverte de sculptures de l'époque de Louis XII, et qu'une assez juste célébrité a protégée jusqu'ici, Lisieux a perdu en grande partie sa physionomie du moyen âge.

Nous avons été assez heureux, cependant, pour rencontrer dans la rue de la Boucherie, une maison de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, à la porte de laquelle un médecin et un apothicaire sont sculptés, chacun à part, sur les montants. Le médecin, vêtu d'un long manteau, a la tête couverte d'un chapeau et regarde le contenu d'une bouteille qu'il tient d'une main, tandis que l'autre est appuyée sur une escarcelle. Devant lui est un lutrin portant un livre ouvert. L'apothicaire a dans les mains un tamis double. Une sorte de torsade très-peu apparente, qui se trouve au milieu de la partie cylindrique, semble indiquer la place du crin. Ces bas-reliefs sont fort curieux pour le costume et pour l'ameublement. Au-dessous de chacun d'eux se trouve un écu dont les armoiries ont été mutilées. Trois cornets font partie du blason que l'on voit sous l'apothicaire. Aussi la maison s'appelait-elle l'hôtel des Trois-Cornets.

Par une coïncidence qui paraîtrait singulière si l'on ne savait qu'au moyen âge et à la renaissance les reproductions identiques étaient fréquentes, il se trouve que le même sujet de médecin avec l'accessoire du lutrin existe à la cathédrale de Rouen, côté à gauche du portail du Nord ou des Libraires. C'est le septième médaillon en remontant à la hauteur de la troisième grande niche vide de sa statue. Non loin du médecin que nous venons de signaler, en figure un autre, mais sous une forme épigrammatique. C'est une oie dont la partie supérieure représente un homme une fiole à la main.

A Sillé-le-Guillaume (Sarthe), sur le pilier d'angle d'une maison bâtie au seizième siècle, vis-à-vis du château, on voit un bas-relief représentant un personnage pilant dans un mortier. Ce personnage et ce pilier sont peints de couleur verte, et au-dessous du relief sont gravés les mots : « Au Pilier vert. » C'était évidemment la maison d'un apothicaire. A Nantes, on voyait aussi la curieuse enseigne d'un apothicaire, à l'angle d'une maison détruite il y a douze ans environ. Elle consistait en un haut-relief en bois, colorié, d'environ un mètre de proportion, représentant un garçon apothicaire, revêtu du costume en usage au temps de Louis XII, et pilant des drogues dans un mortier. (Voy. 1839, p. 248, cette enseigne et des détails sur la boutique d'un ancien apothicaire.)

A Argentan, on voyait encore, il y a quelques années, une enseigne d'apothicaire semblable aux précédentes.

Qu'il nous soit aussi permis de citer : « l'Agnus Dei, » ancienne auberge de Caen, rue de Bayeux, qui a conservé son enseigne en pierre : « l'Agneau Pascal »; — dans la rue de la Cloche, au n° 40, à Douay, un fort demi-relief, très-explicitement expliqué par cette suscription : « A la Cloche »; — « le Chapeau rouge, » en face du grand portail de l'église de Neufchâtel (Seine-Inférieure) : c'est un chapeau de cardinal, demi-relief en pierre; — et à Valenciennes, un bas-relief en pierre représentant une ville avec ses clochers gothiques en pyramides, dit « la Ville de Rome, » où cependant on n'a jamais vu de semblables monuments; enfin « le Cheval volant, » enseigne de l'époque de Louis XV.

Nous terminerons en notant que Lille et Lyon, surtout, possèdent encore un grand nombre d'enseignes des dix-septième et dix-huitième siècles.

GRAN-VASCO.

— Le Portugal a donné la naissance à l'un des premiers poëtes des temps modernes, le Camoens : comment n'a-t-il produit aucun homme illustre dans les autres arts?

— Et dans quel art, s'il vous plaît?

— En peinture, par exemple.

— Quoi, seigneur, n'auriez-vous jamais entendu parler de notre Gran-Vasco?

— C'est un peintre?

— Sans doute, et l'un des plus grands que l'on puisse citer. Gran-Vasco est aussi célèbre en Portugal que Velasquez en Espagne, Raphaël à Rome, Michel-Ange et André del Sarte à Florence, le Corrége à Parme, le Titien à Venise, le Poussin et Lesueur en France, Rubens et Rembrandt dans les Pays-Bas, Holbein à Bâle, Albert Dürer en Allemagne...

J'interrompis pour m'excuser de mon ignorance, j'écrivis sur mon agenda le nom de Gran-Vasco, et, dès le lendemain de mon arrivée à Lisbonne, je me mis à la recherche de quelque peinture du Gran-Vasco. On me promit qu'en moins de cinq ou six heures on me montrerait dans les églises, à l'Académie, dans les palais, plus de cent œuvres du Gran-Vasco. Comme j'exprimais mon admiration pour tant de fécondité, le professeur F..., qui devait m'accompagner, me répondit :

— Ce n'est rien : vous ne visiterez pas une ville du Portugal sans y rencontrer une multitude de Gran-Vasco.

— Tous authentiques ?

— Je ne dis pas cela.

— Mais en quel temps vivait ce Gran-Vasco ?

— C'est selon.

— Selon quoi ?

— Gran-Vasco, ou Vasco le Grand, s'appelait-il simplement Vasco Fernandez ? Alors ce serait Vasco l'*Illuminador*, qui peignait vers 1450. Mais s'il s'appelait Vasco Fernandez de Cazal, on soupçonne qu'il était né vers 1515, et il aurait été serviteur de l'infant dom Édouard (garçon de chambre, *moço di camera*), puis chevalier, et enfin *cavalier-fidalgo*.

— On doit pouvoir décider, ce me semble, d'après l'étude de ses œuvres, s'il était du quinzième siècle ou du seizième. De quelle école était-il ? Quels ont été ses maîtres ?

— C'est selon.

— Encore !

— Si c'est le Vasco que Jean III envoya en Italie, il a été l'élève du Pérugin ; mais beaucoup de bons esprits regardent le Gran-Vasco, quels que soient son surnom et la date de sa naissance, comme ayant été formé par l'école allemande.

— Vous m'étonnez. Il est vraiment étrange que votre histoire n'ait pas conservé un souvenir plus précis d'un artiste que l'on proclame d'un ordre si supérieur. Il est plus étrange encore que vos érudits ne soient pas parvenus à déterminer au moins d'une manière précise la période et l'école auxquelles Gran-Vasco appartient.

— Nos érudits ont de bien autres doutes, et de plus graves, à éclaircir. Vous avez sans doute entendu parler des cortès de Lamego, qui sont considérées depuis deux siècles comme la base de notre organisation politique. Eh bien, on croit être arrivé à la preuve que ces cortès n'ont même jamais existé.

— En serait-il de même de votre Gran-Vasco ?

— Allons voir ses tableaux.

La journée fut presque entièrement consacrée au mystère du Gran-Vasco. A l'Académie, dans les églises, dans les palais, toutes les fois que je demandais quel était l'auteur d'un tableau de quelque valeur et de style antique, les surveillants ou sacristains me répondaient imperturbablement : Gran-Vasco. En vain je faisais observer que ces tableaux n'étaient ni du même temps, ni du même style, ni du même mérite ; que les uns se ressentaient évidemment de l'influence italienne, les autres de l'influence allemande ; que la comparaison des costumes et des divers détails obligeait à reconnaître un intervalle de près d'un siècle entre certains d'entre eux ; qu'enfin quelques-uns étaient réellement d'un artiste supérieur, mais la plupart de peintres vulgaires. « Gran-Vasco » étaient toujours les seuls mots que l'on opposât à toutes mes remarques.

— On vous fera exactement la même réponse dans tout le Portugal, me dit le professeur F..., et l'on ajoutera que presque toutes les belles peintures de l'Allemagne sont du Gran-Vasco.

— Vous êtes de singulières gens ! m'écriai-je ; il faut venir en Portugal pour être témoin d'une pareille obstination. Je suis tenté de croire, en vérité, que votre Gran-Vasco est une sorte de mythe, le nom d'une école, et nullement celui d'un homme.

— Peut-être.

Je restai dans cette incertitude ; l'art n'était pas le but de mon voyage. Je revins en France ; et j'avais oublié le Gran-Vasco depuis plusieurs années, lorsque parurent les Lettres du comte Raczynski à la Société artistique et scientifique de Berlin (1). Je trouvai dans ces lettres la preuve que M. Raczynski avait éprouvé tous mes doutes, mais il avait eu l'avantage de parvenir à les dissiper en faisant une excursion à Vizeu. Voici ce que cet écrivain rapporte à ce sujet :

(1) Les Arts en Portugal ; 1846.

« Vasco Fernandez, surnommé Gran-Vasco, fils du peintre François Fernandez, naquit à Vizeu en 1552. Le plus grand nombre de ses œuvres datent des dernières années du règne de dom Sébastien et de la première moitié de la domination espagnole. Ribeiro Pereira, auteur de Dialogues imprimés en 1630, rapporte que le tableau de la cathédrale de Vizeu représentant le Calvaire est de Vasco. Pour peu que Vasco ait atteint l'âge moyen, Ribeiro Pereira, qui était né à Vizeu, a dû le connaître. Ce tableau a beaucoup de mérite. Les tableaux de la sacristie, la Pentecôte, saint Pierre, le Baptême du Christ, le Martyre de saint Sébastien, et treize tableaux de moindre grandeur, paraissent devoir être également attribués à Vasco. »

M. Raczynski parle surtout avec enthousiasme du saint Pierre. Voici ses paroles :

« Je ne peux pas dire quelle joie j'ai éprouvée lorsque, entrant dans la sacristie, j'ai aperçu, en face de la porte, le superbe tableau de saint Pierre. L'impression était décisive ; en un instant la question fut tranchée pour moi. La pose, les draperies, la composition, le dessin, la touche, le coloris, l'architecture, les accessoires, le paysage, les petites figures du fond, tout est beau, tout est irréprochable. Les autres grands tableaux ne sont pas exempts de défauts : le modelé dans le nu n'est pas parfait ; le dessin n'est pas toujours correct ; les extrémités ne sont pas belles. Mais tous les ouvrages de Gran-Vasco ont un caractère grave et élevé que je ne trouve au même degré dans aucun des tableaux gothiques que j'ai vus en Portugal. »

Du reste, M. Raczynski n'hésite pas à considérer les œuvres de Vasco comme appartenant à l'influence d'Albert Dürer ; mais il n'en admet qu'un petit nombre comme étant véritablement de lui parmi ceux qu'on lui attribue, soit à Vizeu, soit à Lisbonne et ailleurs.

LES HACHAICHIN.

Ce mot désigne les gens qui font usage du hachich ; il sert aussi à qualifier les hommes sans principes et sans moralité. A Constantine, ce sont les fumeurs de hachich qui ont le monopole des métiers où il faut déployer de la hardiesse. Ils élèvent des chiens pour la chasse du porc-épic et du hérisson, dont ils sont très-friands ; ils apprivoisent des rossignols pour charmer leurs loisirs, et ils dressent des pyramides de fleurs dans leurs boutiques. — Le quart de la population indigène s'abrutit par l'usage de cette drogue enivrante.

CHERBONNEAU.

LE QUARTIER DES TOURNELLES.

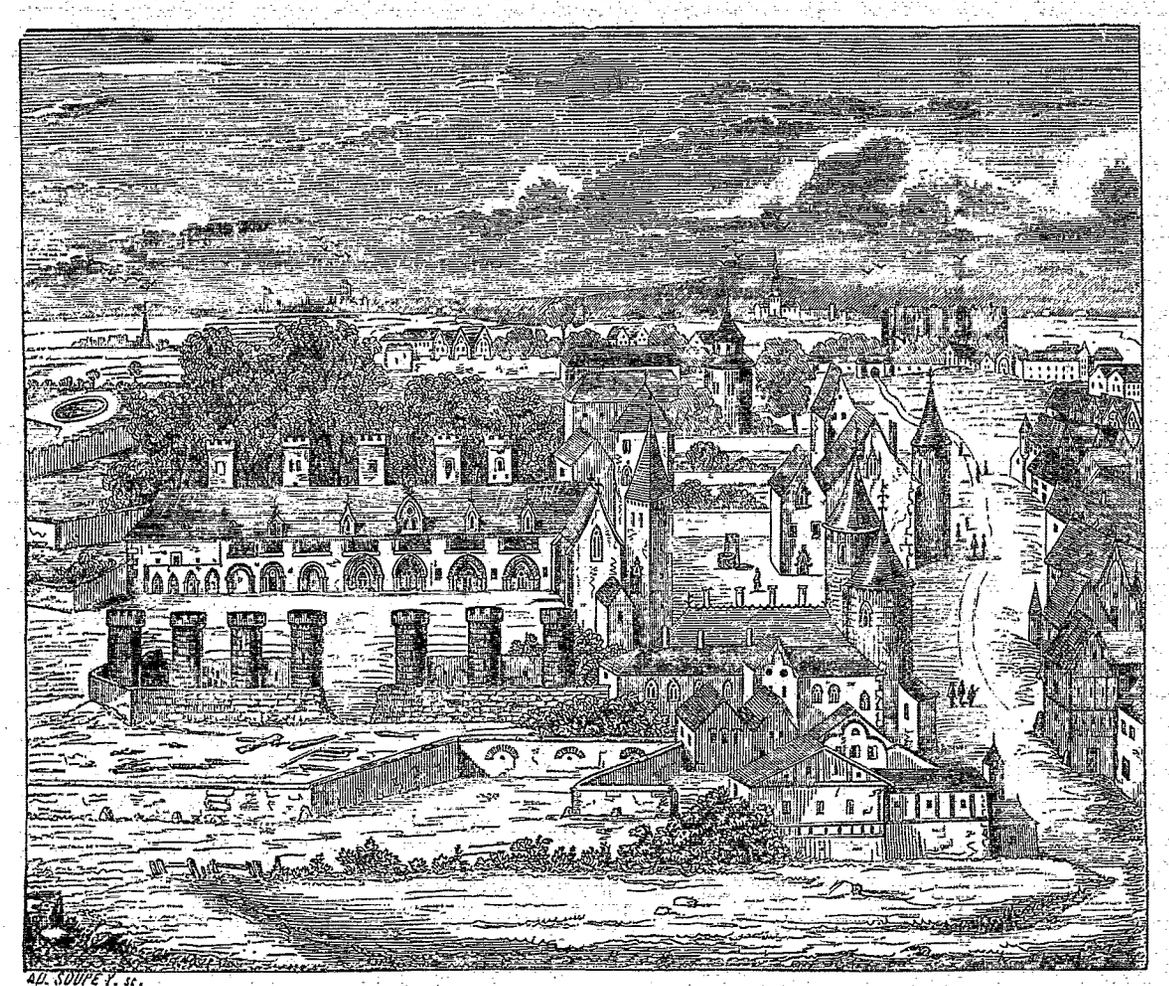
Le quartier Saint-Antoine, à Paris, était devenu l'un des plus importants de la capitale, depuis que Charles V, alors Dauphin, avait fait construire l'hôtel Saint-Paul, dans la rue de ce nom, et l'avait converti en un séjour royal (1364). Du côté opposé de la rue Saint-Antoine, vis-à-vis les immenses jardins et dépendances de ce palais, qui s'étendaient sur toute la surface comprise depuis la rue Saint-Paul jusqu'à la Bastille, s'élevait un hôtel appartenant à Pierre d'Orgemont, chancelier de France, dont le fils, évêque de Paris, fit la vente à Jean de France, duc de Berry, en 1404. Celui-ci le céda au duc d'Orléans en échange de l'hôtel de Gixé, vers 1422. Lorsque Paris tomba au pouvoir des Anglais, le duc de Bedfort, régent du royaume pour Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre, s'empara de cet hôtel où il établit sa demeure. Plus qu'aucun de ses prédécesseurs, Bedfort embellit et développa l'étendue de ce séjour qui devint vraiment royal ; il y joignit huit arpents et demi qu'il fit acheter par la ville aux religieux de la culture Sainte-Catherine. Ce fut sans doute à cette époque d'agrandissement qu'on éleva, dans l'enceinte, de

nombreuses tours ou tournelles, desquelles le palais prit son nom, car l'Anglais dut songer à s'y fortifier, et notre gravure fait voir des tours sur une étendue assez grande pour admettre qu'elle représente, non pas l'hôtel des d'Orgemont, mais le palais tel qu'il était lorsque les rois l'habitèrent.

Quelques détails de cette même vue viennent du reste confirmer cette opinion. Le dessinateur y a représenté au delà d'une ligne de tours placées très-près les unes des autres, un grand bâtiment, trop vaste pour une habitation particulière ; derrière cet édifice et une seconde ligne de tours, sont figurées les plantations de haute futaie qui ornaient les jardins et abritaient de nombreux viviers, plusieurs chapelles entourées de préaux, douze galeries, deux parcs, six grands jardins, un labyrinthe nommé *Dedalus*, puis un grand parc de neuf arpents que le duc de Bedfort faisait labourer. Tel était l'ensemble de cette habitation, à laquelle Louis XI, après y avoir succédé aux rois ses prédécesseurs, qui n'avaient cessé d'y demeurer depuis l'expulsion des Anglais, fit encore des additions, entre autres celles d'une demeure et d'un observatoire pour le docteur Coictier.

Louis XII mourut au palais des Tournelles, le 1er janvier 1515 ; lorsque Henri II, donnant un tournois dans la rue Saint-Antoine, devant la façade de ce palais, le 15 juillet 1559, y reçut de Montgommery un coup de lance qui l'atteignit à l'œil, il fut transporté dans l'habitation royale et y mourut. Par suite de cet événement, Charles IX transporta l'habitation de la cour au Louvre, et fit démolir le palais des Tournelles en 1565 et 1569, par ordre du parlement. Cet édifice, en raison de son origine privée et des achats successifs qui avaient été faits aux religieux de Sainte-Catherine, était sous leur censive et leur payait rente, bien qu'il fût un séjour royal. François Ier, tout en déclarant que le roi ne pouvait relever de personne, et qu'au contraire tous les sujets relevaient du roi, conserva cependant aux moines leurs priviléges à l'égard du palais des Tournelles.

Henri IV, projetant sur les terrains de cet édifice la construction de la place Royale et des rues ajacentes, les affranchit des droits qu'y percevaient les religieux de Sainte-Catherine, mais il leur donna en échange la censive de vingt-six maisons situées dans le quartier Mortorgueil, et dont la valeur était équivalente. Ce fut dans quelques bâtiments encore debout du palais des Tournelles, que Henri IV fit établir la première manufacture de tapisseries à l'instar de celles que l'on fabriquait en Flandre, d'où il fit venir environ deux

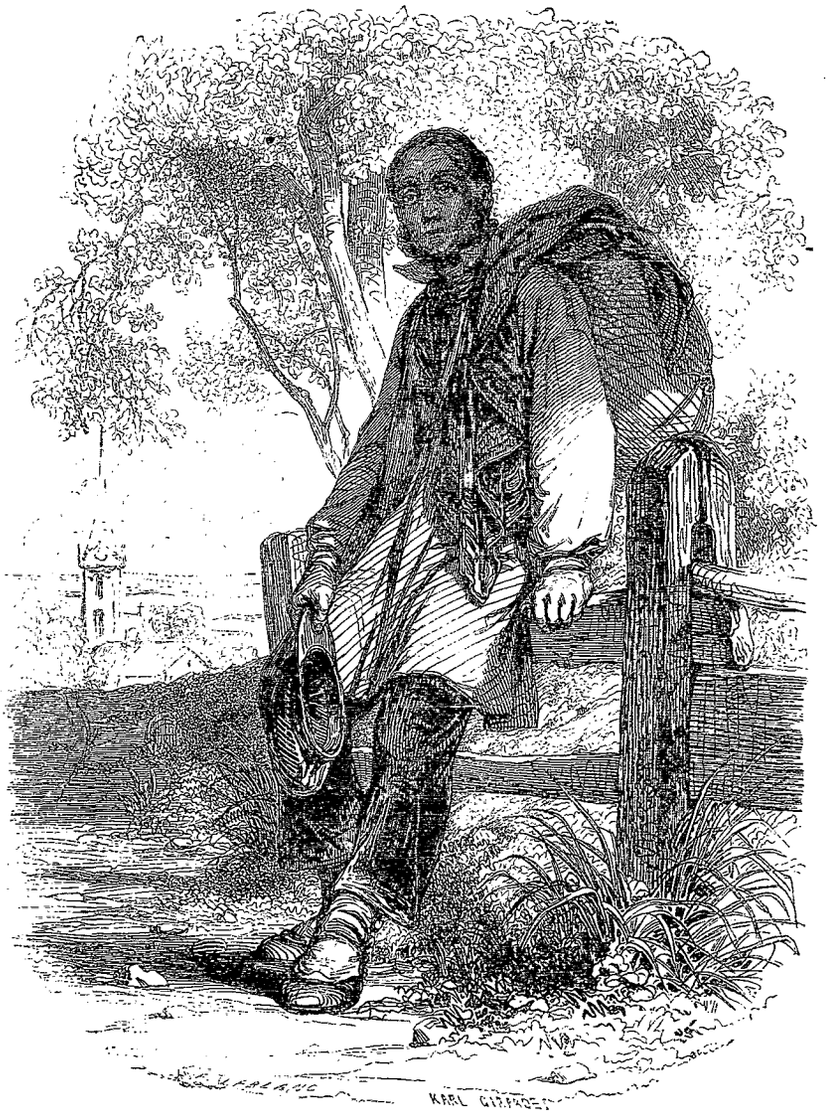


Quinzième et seizième siècle. — Vue du palais des Tournelles, à Paris, d'après un ancien dessin.

cents ouvriers. Cet établissement ayant été peu commodément établi dans le premier local donné par le roi, on en fit construire un autre vis-à-vis une grande place dépendant du palais, et qui est devenue la place Royale.

Notre dessin qui donne l'aspect ancien de l'habitation royale des Tournelles, fait voir aussi, à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, le château de la Bastille. Auprès de ce château était une entrée de la ville, défendue par deux tours, et la porte Saint-Antoine, qui fut refaite au seizième siècle sous la forme d'un arc de triomphe, enrichi des célèbres sculptures de Jean Goujon, déposées aujourd'hui au Musée du Louvre. Plus loin on voit le clocher de l'abbaye Saint-Antoine ; à gauche vers l'horizon, s'élèvent les tours du château de Vincennes.

LE PORTE-BALLE.



Dessin de Karl Girardet.

En reproduisant sous leurs crayons les physionomies des différentes professions, les artistes ne révèlent pas seulement des habitudes et des costumes, ils écrivent à leur insu l'histoire de leur temps. L'expression des traits, l'attitude, les vêtements de chaque homme reflètent, en effet, plus ou moins, le caractère d'une époque. Quoi que nous fassions, nous sommes tous comme une argile que la société modèle à son image, et où elle laisse l'empreinte de ses convictions.

Si vous en doutez, voyez dans les missels, sur les vieux vitraux, parmi les sculptures de nos cathédrales, la tournure et le visage donné à Jacques Bonhomme! Que d'humilité, d'hypocrisie ou de grossièreté! Comme on sent le serf dans ces jambes pliées, ce cou tordu, ce sourire équivoque, ces haillons serrés au corps! Le porte-balle d'alors marche courbé, la tête basse et l'air chagrin (vous pouvez le voir dans les détails de la cathédrale de Strasbourg); on devine qu'outre son fardeau il porte le poids des mauvais traitements; qu'il n'ose s'arrêter de peur des routiers qui le guettent aux carrefours, qu'il se fait petit et qu'il tremble, parce que, pour lui pauvre et faible, le danger est partout, la justice nulle part.

Regardez au contraire ce porte-balle de nos jours! Quelle sérénité confiante dans tous ses traits, quelle fermeté dans sa pose! A son front qui se lève, à ses yeux qui regardent droit devant eux, on reconnaît l'homme affranchi qui marche librement, non plus sur la route du seigneur ou du roi, mais sur celle qui appartient à tous. Il y a dans cette casquette qu'il tient à la main, dans cette blouse aux larges plis, dans cette forte chaussure que recouvre la guêtre de voyage, je ne sais quoi du travailleur et du soldat! Le ballot ne pèse point à sa forte épaule, car il peut se reposer partout avec assurance; le poteau auquel il s'appuie n'annonce aucun droit féodal; son œil ne rencontre à l'angle des chemins aucun gibet de haute ou de basse justice; le village vers lequel il se dirige n'est point la propriété d'un baron en guerre avec ses voisins! La sécurité, la justice, la paix, règnent partout! Il peut respirer librement sous les ombrages, penser à la famille absente et calculer les humbles gains de son commerce.

Il peut davantage, si de plus hautes ambitions l'excitent tout bas; car ces portes fatales qui séparaient les classes dans la société du vieux temps sont désormais brisées; le monde des espérances s'ouvre tout entier devant lui comme la mer au navigateur! Chacun peut y mettre à la voile et aborder plus près ou plus loin, selon son industrie, son bonheur ou son audace. Qui sait si le maître de ce château qu'il

voit là-bas n'a point commencé comme lui ; s'il ne peut au moins atteindre l'aisance du fermier qui conduit son attelage de bœufs dans les friches ; s'il n'aura pas aussi quelque jour, au pied de quelque colline, un toit doré par ce soleil couchant et des champs de blé ondoyant au vent du soir ! — Fortifiante espérance ! qui lui donnera et la force d'endurer et la patience d'attendre ; louable désir auquel il devra peut-être ces humbles vertus humaines qui servent à féconder les autres : la diligence et l'économie !

Ah ! pour jouir dignement du présent, pour sentir tout ce que l'on doit aux efforts de nos pères, et pour remercier Dieu de nous avoir faits les héritiers des moissons semées par eux, il faudrait retourner plus souvent les yeux vers le passé, non avec la prévention chagrine d'hommes mécontents d'un monde toujours si inférieur à l'idéal ; mais avec la religieuse impartialité qui veut regarder et qui sait comprendre !

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Voy. 1850, p. 282.

II. *Moyens des migrations.*

Pour une nécessité instinctive aussi impérieuse que celle qui force les oiseaux à franchir rapidement, au printemps et en automne, des distances à peine croyables, il fallait des moyens de transport puissants ; il fallait une locomotion rapide, des mouvements continus ; il fallait précisément ce qui distingue cette grande classe de vertébrés, et surtout les espèces soumises aux migrations.

Les oiseaux sont, de tous les animaux, ceux chez lesquels les organes sont le plus favorablement disposés pour la locomotion. La taille n'excède jamais de grandes dimensions : le squelette se compose d'os grêles, légers, mais solides et très-durs par la forte proportion de phosphate de chaux qu'ils contiennent ; le corps est abondamment pourvu d'air qui, des poumons, se répand de proche en proche, par le moyen de cellules particulières, dans la profondeur de tous les organes, dans les os, les ailes, et jusqu'à l'extrémité des plumes. Cette grande abondance d'air, ainsi répandue dans toutes les parties du corps, rend les oiseaux spécifiquement plus légers que les autres animaux, et, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve chez eux toujours en rapport direct avec l'énergie et la continuité des mouvements de l'animal ; ainsi, chez les aigles, les éperviers et d'autres grands voiliers, le fluide pénètre jusque dans la profondeur de tous les organes, comme nous venons de le dire, tandis que chez ceux qui n'ont pas la faculté de voler, et qui ne marchent que lentement, comme les pingoins, la cigogne, il est exclus de la plus grande partie ou même de la totalité du squelette. De plus, l'air pénètre en plus grande abondance dans les os des membres les plus employés à la locomotion ; chez l'autruche, par exemple, les cellules aériennes présentent dans le fémur un développement remarquable. Bien d'autres caractères encore favorisent le mouvement chez les oiseaux : la tête est petite proportionnellement au corps, terminée en pointe en avant pour partager plus facilement l'élément fluide ou liquide dans lequel l'animal se meut ; les vertèbres du dos sont soudées ensemble pour fournir un point d'appui fixe aux ailes ; l'épaule se compose non-seulement de deux clavicules dirigées en avant, et se réunissant en pointe au sternum pour constituer ce que l'on nomme la fourchette, mais encore de deux autres os, les coracoïdes, qui servent en quelque sorte de contreforts aux précédents ; ces os, dirigés en arrière pour s'articuler à l'omoplate, constituent en cette partie de véritables arcs-boutants qui, concurremment avec la fourchette, maintiennent les épaules écartées et offrent à l'humérus une base d'autant plus solide que l'animal est meilleur voilier.

Les organes actifs du mouvement, les muscles, ne sont pas moins favorablement disposés que les organes passifs, pour l'étendue et la puissance du vol. Ces organes présentent en avant du corps un développement énorme ; des muscles épais sont rassemblés de chaque côté d'une crête saillante du sternum, qui s'appelle le *bréchet*. Ces muscles agissent principalement sur les ailes dont ils commandent les mouvements ; leur développement est en rapport avec la faculté motrice de l'oiseau ; ils sont faiblement représentés chez ceux qui ne volent pas ; ils forment, au contraire, à eux seuls presque la totalité du système musculaire de l'oiseau chez les espèces qui volent le mieux.

Enfin, une conformation particulière de l'œil sert admirablement à diriger le vol, et explique jusqu'à un certain point la grande portée de la vue chez quelques-uns d'entre eux, et surtout la merveilleuse sûreté avec laquelle les espèces qui émigrent suivent leur route dans les hautes régions de l'atmosphère. La cornée opaque est fortifiée en avant par un cercle de plaques osseuses logées dans son épaisseur ; de cette manière, chez les puissants voiliers, et surtout chez ceux qui s'élèvent à de grandes hauteurs dans l'atmosphère, l'œil peut s'adapter à la portée de la vision par la contraction ou le relâchement des muscles moteurs qui agissent sur le cercle osseux, et peuvent ainsi diminuer ou augmenter la courbure de la cornée transparente, ou même peut-être agir directement sur l'iris pour en dilater ou en contracter l'ouverture.

III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.*

Vers la fin des beaux jours, en automne, à des époques qui varient suivant l'espèce, la contrée ou l'état de l'atmosphère, les oiseaux migrateurs commencent à se rassembler ; ils montrent alors un instinct tout particulier de sociabilité ; les individus qui vivaient le plus retirés et solitaires, recherchent avec anxiété les autres individus de la même espèce ; ceux qui avaient paru jusqu'à ce moment complétement muets, font entendre, par intervalles, un cri de rappel que l'air propage souvent aux plus grandes distances ; c'est surtout vers le crépuscule du soir, ou le matin dès les premiers rayons de l'aube, que ces cris insolites frappent l'oreille : d'immenses légions ne tardent pas à se former. Toutes les espèces, cependant, ne se réunissent pas ainsi pour partir : l'elder voyage solitaire ; le grèbe huppé, les rossignols, les tourterelles, etc., voyagent par paires. Mais ces espèces ne sont pas les plus nombreuses ; peut-être même les voyageurs que l'on en rencontre ne sont-ils que des individus égarés, ou ne sont pas de véritables migrateurs, et rentrent dans la classe de ceux que nous avons nommés *erratiques*.

En peu de jours, pour les espèces sociétaires, les compagnies sont complètes ; il ne reste plus qu'à attendre le moment le plus propice pour le départ. Or, c'est surtout dans le choix de ce moment que les oiseaux migrateurs montrent le plus merveilleux instinct. L'atmosphère est tranquille, le ciel est sans nuages, la température ne laisse encore soupçonner aucun indice de changement ; cependant déjà les espèces qui doivent émigrer se disposent au départ ; la prévoyance dont elles font preuve alors ne les trompe jamais. Le départ des étourneaux, des corneilles, l'arrivée des oies sauvages, des grues, des cigognes, sont toujours un signe infaillible du mauvais temps qui va suivre. Les oiseaux n'attendent pas le froid pour partir ; ils le précèdent, et le voyage est d'ordinaire complétement indépendant de toute circonstance extérieure appréciable ; le moment seul du départ est jusqu'à un certain point influencé par les agents extérieurs. La direction du vent paraît surtout influer sur ce moment, et cela pour bonne raison : les oiseaux ne sauraient voler dans la direction du vent ; leurs

plumes, qui vont de l'avant en arrière, seraient retournées violemment, ou, suivant l'intensité du courant atmosphérique, le corps serait précipité dans sa marche. C'est de cette manière que, dans de certains cas, le vent exerce une action désastreuse sur les oiseaux émigrants; par exemple, lorsqu'au départ des cailles, en automne, le vent qui souffle du nord devient tout à coup impétueux, il n'est pas rare de rencontrer au bord de la mer, le long des côtes d'Afrique, grand nombre de ces oiseaux qui, ayant été culbutés, se sont noyés sans pouvoir atteindre les terres. Le vent en travers gêne également le vol des oiseaux, moins toutefois que celui qui souffle d'arrière; au contraire, le vent qui arrive directement d'avant ne paraît pas le moins du monde entraver leurs mouvements. Le cou tendu en avant, les pattes dirigées en arrière, les flancs resserrés et les ailes développées à plat et tournant le tranchant à l'antérieur, ils volent sans gêne contre la direction même du vent; ils volent *au vent*, suivant l'expression consacrée, et surmontent sans difficulté l'obstacle qu'il leur oppose. Les hirondelles, en particulier, ne partent jamais sans que le vent soit favorable. D'après les observations d'un savant anglais, Forster, suivies pendant trente années, le premier vent du nord ou du nord-est après le 20 octobre, déterminerait le moment de leur départ. Le vent exerce donc une influence toute spéciale sur le moment du départ, et détermine les irrégularités accidentelles qu'il peut présenter; il explique les passages extraordinaires. Il n'est pas, toutefois, l'unique cause de ces irrégularités; le même jour ne voit pas partir à la fois toutes les espèces qui doivent émigrer d'un pays; celles-ci se suivent les unes les autres à intervalles plus ou moins rapprochés, mais cependant toujours les mêmes pour les mêmes espèces; par exception quelquefois, tous les vieux d'une même espèce partent avant les jeunes, et les mâles aussi avant les femelles. Le combattant, oiseau qui habite la Hollande, offre, par exemple, des différences dans l'époque du départ suivant l'âge et le sexe; les mâles émigrent de ce pays longtemps avant les femelles, et les jeunes partent encore plus tard que celles-ci. Les mâles partent en juillet, les femelles en septembre, et les jeunes en octobre; leur arrivée en France suit les rapports de leur départ. Le climat exerce aussi une certaine influence sur le départ de telle ou telle espèce; en effet, les différentes zônes d'une même région n'ont pas la même température, et la température, avons-nous dit antérieurement, est l'une des causes qui déterminent les migrations; enfin l'état d'embonpoint retarde quelquefois le voyage; cela arrive surtout pour les espèces qui prennent beaucoup de graisse vers la fin de la saison : la caille, l'ortolan, la grive, etc. On a vu même de ces espèces qui ont été retenues ainsi, pendant tout l'hiver, dans les provinces méridionales, n'ayant eu la force que de passer d'un endroit plus froid à un autre plus chaud, sans quitter véritablement le pays.

Ces différentes causes, la direction du vent, l'âge, le sexe, le climat, l'état d'embonpoint, qui agissent sur le moment du départ et le font varier dans de certaines limites, entre les différentes espèces et les divers individus d'une même espèce, déterminent ce que l'on appelle la *durée du passage*. Cette durée est quelquefois presque nulle, tandis que d'autres fois elle se prolonge pendant un intervalle de temps plus ou moins considérable. C'est ainsi que les alouettes passent pendant trente-cinq à quarante jours; l'étourneau, les becs-fins, les hirondelles, etc., pendant quatre à cinq jours seulement.

Enfin, les heures de départ que choisissent ordinairement les oiseaux émigrants pour entreprendre leur voyage sont celles du soir; c'est surtout un peu avant la tombée de la nuit que l'on aperçoit les vols les plus fréquents et les plus nombreux. Les alouettes passent constamment à la lueur du crépuscule. Quelques espèces aussi se transportent pendant la nuit; par exemple, la caille, le roi des cailles, les râles, le héron, la bécasse, le canard, etc. Tous les chasseurs savent que les cailles aiment surtout à voyager au clair de lune. On ne connaît naturellement que peu de chose sur les circonstances qui accompagnent ces voyages nocturnes; les faits recueillis jusqu'à présent concernent principalement les émigrations de jour.

La suite à une prochaine livraison.

C'est dans la faiblesse intellectuelle et morale des populations que réside la cause principale de leurs souffrances.

PASSY.

BULLE DE 1536.

Peu d'années après la découverte de l'Amérique, l'opinion que les indigènes de ces contrées lointaines n'étaient point des hommes s'était accréditée avec une facilité et une rapidité surprenantes : on prétendait les classer au-dessous des noirs et un peu au-dessus des orangs-outangs. Les conséquences d'un semblable système pouvaient être affreuses : c'était le moyen d'ôter tout scrupule à ceux que gênait la vie des malheureux Américains. Deux moines, fray Domingo de Minaya et fray Domingo de Betamos, allèrent, en 1536, exposer au pape Paul III leurs craintes et leur sentiment à ce sujet. Le 9 juin de cette année même, fut promulguée une bulle commençant par ces mots : « Veritas ipsa quæ nec falli » nec fallere potest, » et dans laquelle le pape déclarait qu'il était non-seulement à son gré, mais surtout au gré de l'Esprit saint, « qu'on reconnût les Américains pour hommes véritables. » On se soumit à cette bulle, mais, à ce qu'il paraît, sans une conviction bien complète; car, en 1583, au concile de Lima, on discuta sur la question de savoir si les Indiens étaient des êtres doués d'une intelligence suffisante pour participer aux sacrements de l'Église.

LE CARÊME.

Nous devons déjà de nombreuses communications à l'obligeance de M. Hennin, qui a bien voulu mettre à notre disposition les pièces les plus rares et les plus curieuses de sa magnifique collection. Celle que nous publions aujourd'hui n'est ni moins curieuse ni moins rare; nous ne l'avons vue dans aucun autre cabinet d'amateur.

En haut de l'estampe, on lit de chaque côté une légende qui en explique l'usage, et dont nous reproduisons scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation.

Légende à gauche :

« Cette feuille sera collée sur bois ou carton, et trouée aux endroits qui sont marquez au-dessus de chaque lettre de ces mots : *Mors imperat regibvs; odiosam lingvam jvdicat dominvs*, où sont autant de lettres et de mots qu'il y a de jours et de semaines au carême, pour y mettre une cheville qui sera changée d'une lettre à l'autre par chaq : jour de carême, commençant le 1er jour de carême à la 1ere lettre d'en bas. »

Légende à droite :

« Autremt. un des petits quarez qui sont à droit ou à gauche de cette feuille sera noircy d'encre par chaq. jour de carême, commençant le mercredy des cendres au quaré d'en bas, du mesme costé et de suite en continuant jusques en haut. »

En bas, au milieu, dans un cartouche : « Carême. »

A gauche : « ɔPc jnu. et fecit. A Paris, chez P. Landry. »

A droite : « Rue St.-Jacques, à St.-Franç. de Sales. Auec Priuilège du Roy. »

Un large escalier en zigzag coupe par le milieu cette estampe dans toute sa hauteur. Sur le côté droit est une balustrade sur laquelle sont inscrits les sept mots latins rappelés dans la légende ci-dessus.

De chaque côté de l'escalier, sont figurés sept sujets dans l'ordre suivant, en commençant par en haut.

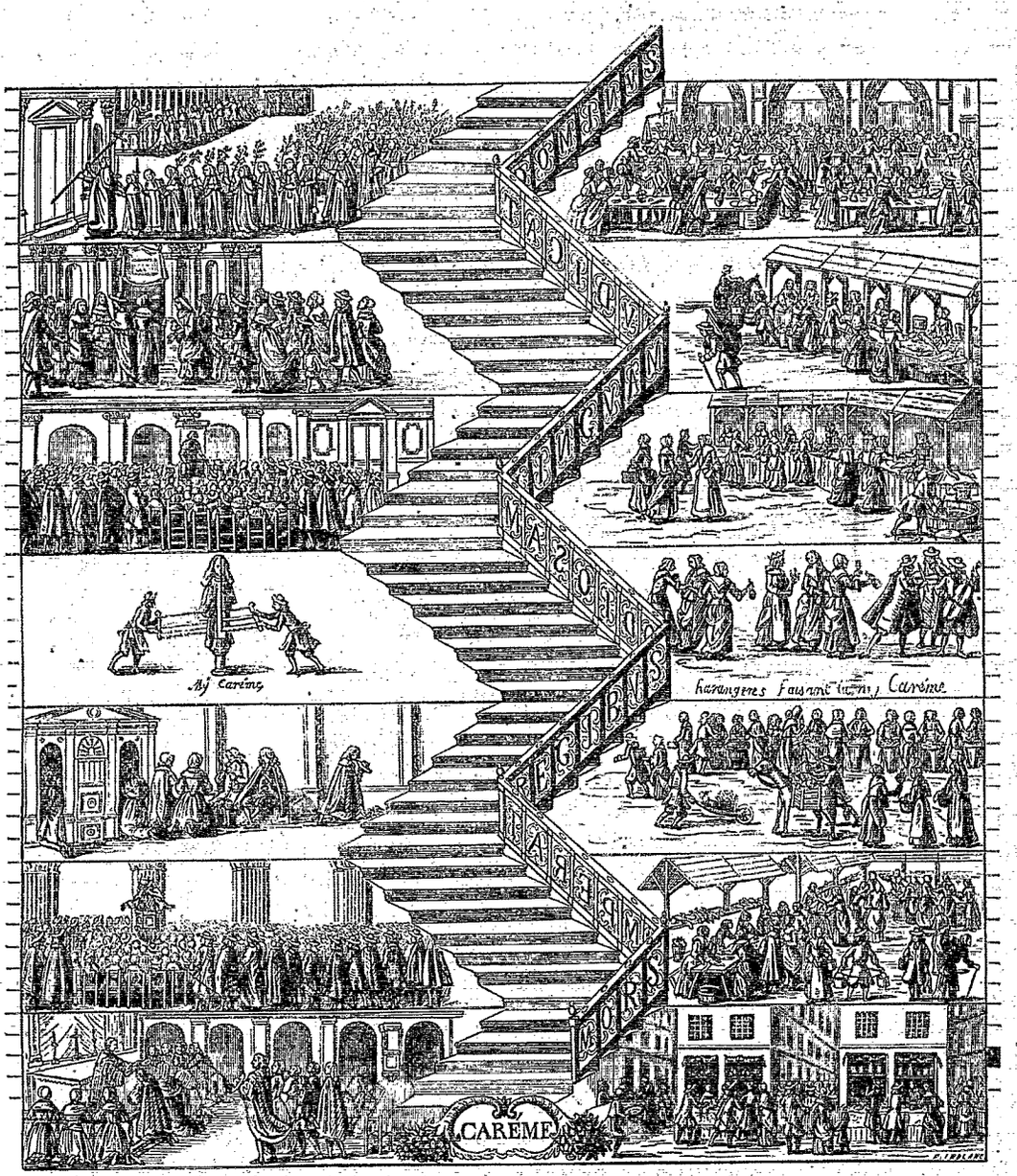
A gauche :

1er sujet. — Procession se dirigeant vers une église, dont le porte-croix ouvre la porte avec la hampe de la croix.

2e sujet. — Porte d'une église, sur laquelle est une banderole portant : « Indulgence plénière, » avec plusieurs personnages et deux quêteuses recevant les aumônes.

3e sujet. — Intérieur d'une église, avec un prédicateur en chaire.

4e sujet. — Statue de femme, en bois, que deux ouvriers scient en deux; au-dessous, on lit gravé : « My-carême. »



Carême et mi-carême. — Estampe tirée de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.

5e sujet. — Un confessionnal et quelques fidèles.

6e sujet. — Intérieur d'église, avec un prédicateur en chaire.

7e sujet. — Intérieur d'église, avec un prêtre administrant la communion à des fidèles.

A droite :

1er sujet. — Marché à la viande.

2e sujet. — Marché aux poissons.

3e sujet. — Autre marché aux poissons.

4e sujet. — Six femmes : trois exécutent une ronde ; quatre portent des bouteilles et des verres; l'une est couronnée et tient un bouquet à la main. Devant elles marchent trois musiciens (deux joueurs de violon et un de viole.) Au-dessous est écrit à la main, en écriture ancienne : « Harangères faisant la My-carême. »

5e sujet. — Marché aux fruits.

6e sujet. — Marché aux poissons.

7e sujet. — Plusieurs rues avec des boutiques et des acheteurs.

LA SUISSE EN HIVER.

Si les voyageurs, après avoir visité les Alpes dans la belle saison, les revoyaient par hasard en hiver, ils auraient de la peine à les reconnaître, et pourraient se croire sous l'influence de cette magie dont les vieilles légendes sont pleines. Tout leur semblerait mort et pétrifié dans ces solitudes où ils avaient laissé le mouvement et la vie. Plus de troupeaux errant sur la pente des montagnes; plus de ruisseaux courant sous les gazons veloutés; la cascade même est fixée à

son rocher, et ses derniers flots, suspendus en cierges immenses, attendent que la baguette d'une fée rompe l'enchantement et leur rende la liberté. Partout un silence profond, pas un murmure dans ces bois endormis sous la neige.

S'il part, à de longs intervalles, un cri du village prochain, dont vous ne devinez l'existence qu'à ces fumées qui s'élèvent en spirales bleuâtres, la sourde rumeur ne trouve plus d'écho dans la montagne; elle meurt étouffée sous l'épaisse



Cascade gelée du Giessbach (1). — Dessin par Karl Girardet.

enveloppe qui recouvre toute la contrée comme un vaste linceul. L'aspect même du pays est changé avec la perspective. Toutes les montagnes, confondues dans une même blancheur, ne laissent plus soupçonner les distances qui les séparent, ni distinguer les plus hautes cimes, séjour des neiges éternelles. Les lacs, dont les eaux transparentes animaient de leurs brillants reflets le paysage d'été, dorment à présent, sombres et noirs, en contraste funèbre avec leur enceinte glacée.

(1) Voy. une autre vue de cette cascade et sa description, 1846, p. 233.

Spectacle étrange, en présence duquel on éprouve d'abord une invincible stupeur! C'est ainsi que l'âme est, dit-on, refoulée sur elle-même en présence du désert. Cependant, si l'on peut s'accoutumer à cette scène lugubre, mais imposante, on finit par y trouver un charme profond. La fumée, qui perce à travers les sapins affaissés sous la neige, annonce la demeure des hommes et la paisible activité de la vie domestique. Ce signal hospitalier vous attire; vous avancez, comme entre deux murailles, par un chemin péniblement frayé jusqu'au village. Chaque maison est soigneusement dégagée des masses de neige qui l'environnent; les commu-

nications sont chaque jour maintenues entre le logement et la grange, l'étable, le bûcher; un sentier mène à l'école, à la maison commune, à l'église, au cimetière; car, au milieu du sommeil de la terre, l'activité humaine, les soucis de ce monde, les pensées et les soins religieux vivent toujours.

On s'arrange, il est vrai, pour avoir tout ce qu'on peut sous la main; la prévoyance du père de famille a placé la provision de bois à portée de la ménagère; on a fait, dès l'arrière-saison, toutes les emplettes nécessaires jusqu'au printemps; car on ne sait pas s'il sera possible de retourner à la ville avant les beaux jours. Chaque maison, comme une arche perdue, doit être fournie de quelques secours contre les accidents imprévus. Demandez à la prudente villageoise d'ouvrir ses armoires et ses bahuts: vous y verrez, avec ces précieuses denrées coloniales, dont les montagnards suisses font une grande consommation, avec le pain qui, dans certaines localités, se fabrique pour toute la saison, et même pour l'année entière, une petite pharmacie soigneusement étiquetée, et qu'une vieille expérience saura mettre en usage assez à propos. Au reste, il y a toujours dans le village quelque maison qui est mieux fournie que les autres sous ce rapport: c'est le plus souvent le presbytère, et l'on court, au besoin, chercher les remèdes du corps sous le même toit qui tient en réserve, et dispense non moins libéralement, les remèdes de l'âme. Plus ces petites communautés sont séparées du reste des hommes, plus le besoin de secours mutuels s'y fait sentir, et plus les dispositions charitables s'éveillent: tous les pauvres sont nourris et soignés, ou plutôt il n'y a point de pauvres dans ces retraites sauvages, où personne n'a le superflu.

Le village, presque toujours inerte et silencieux, a pourtant ses heures de réveil et ses moments de vie. La cloche appelle la petite paroisse à l'office divin, ou les enfants à l'école; le moment où ils en sortent est toujours bruyant; on ne rentre guère chez soi sans avoir échangé quelques boules de neige, ou glissé, en sabots, sur la glace des fontaines et des étangs; on construit le bonhomme, que nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié (1850, p. 17); on roule des masses de neige à grand renfort d'épaules. C'est aussi le moment où les *luges* (petits traîneaux) glissent d'elles-mêmes sur les pentes avec leurs guides aventureux, qu'elles versent bien souvent en chemin, aux grands éclats de rire de ceux qui remontent, en traînant leur véhicule, pour aller courir de nouveau les mêmes hasards, et provoquer peut-être la même hilarité.

Si les fontaines sortent d'une assez grande profondeur pour échapper à la gelée, on amène le bétail à l'abreuvoir, et c'est, deux fois par jour, un moment de presse et de tumulte; mais, le plus souvent, on porte dans l'étable l'eau nécessaire au bétail. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'on n'ait à lui donner que de la neige fondue. L'extrême froid et l'extrême chaleur tarissent également les fontaines.

Dans les profondes vallées, le jour est borné à la mesure d'un étroit horizon. Tel village ne voit pas le soleil pendant plusieurs mois de l'hiver. C'est un beau moment que celui où l'on aperçoit de nouveau l'astre vivifiant poindre sur la crête de la montagne. Il ne laisse d'abord paraître que le bord supérieur de son disque; peu à peu il s'élève, il se dégage; on le voit cheminer dans le ciel.

On comprend d'ailleurs quelle énorme différence il doit exister entre la température des pentes méridionales, où le soleil darde en plein ses rayons, et de celles qui, tournées au nord, ne les reçoivent jamais. Celles-ci, à une médiocre élévation, sont, à vrai dire, le séjour d'un éternel hiver. Entre ces points extrêmes, il y a des degrés sans nombre, et ces variétés d'aspect, déterminant une fonte plus ou moins rapide, plus ou moins lente des neiges, sont un grand bienfait de la nature, qui ménage par là ses ressources, et prévient ou diminue les inondations.

On n'aurait pas une idée complète et fidèle de l'hiver dans les Alpes, si nous passions sous silence les admirables effets que la lumière y produit quelquefois. Quand une soirée sereine empourpre les montagnes, le spectacle est encore plus magnifique et plus étonnant que dans les plus beaux jours d'été. Le rose vif et tous les tons les plus chauds prennent la place du blanc mat et lugubre; les lacs s'illuminent de ces teintes enflammées; on dirait un vaste incendie, jusque dans les entrailles de la terre; les forêts, les rochers éblouissent la vue, et ce qu'il y a de vapeurs au ciel se colore avec une vigueur étonnante. Puis l'ombre monte peu à peu des vallées, et fait succéder, en quelques instants, à cette scène de vie la froide image de la mort.

L'imagination de ces peuplades méditatives est frappée par ces contrastes sublimes: enfants et vieillards se figuraient autrefois des génies présidant à ces grandes métamorphoses, et régnant là-haut sur les avalanches, les tourbillons et les tempêtes. Il n'y a pas si longtemps que les dragons merveilleux ont cessé d'habiter les cavernes, et que le géant de la montagne ne fait plus entendre sa voix. Au reste, si les croyances vaines se dissipent avec le progrès des lumières, la foi chrétienne y gagne d'autant; les esprits ne se dégagent pas de la superstition pour s'égarer dans le doute, mais pour s'attacher à la divine et salutaire vérité.

Le voyageur, sagement curieux, qui voudrait observer lui-même tout ce que nous pouvons à peine indiquer ici, trouverait sur les Alpes plusieurs des phénomènes qu'on suppose réservés aux contrées polaires. Le savant qui se résout à passer un hiver dans ces hautes régions y peut faire un grand nombre d'observations précieuses; un artiste n'y est pas désoccupé; mais un moraliste surtout, qui verrait de près la vie pastorale au temps où les bergers sont emprisonnés dans leurs villages, ferait une moisson au milieu des frimas. C'est où les hommes souffrent davantage que leur histoire est plus intéressante. On ferait des volumes avec la chronique des Alpes, et l'on y trouverait, Dieu merci, bien des pages honorables pour l'humanité.

Cette mère si tranquille au bord du précipice, avec ses deux enfants, ce rigoureux hiver, cette neige épaisse qui fait courber les branches des sapins, nous rappellent une de ces histoires des montagnes. La voici telle qu'elle nous a été racontée.

Le père était descendu à la ville avec ses deux garçons, l'un de quinze ans, l'autre beaucoup plus jeune. On était au mois de novembre. Obligé de terminer quelques affaires pressantes avant de regagner son village, le père avait fait prendre les devants à ses fils. Ils furent surpris en chemin par une tempête. La neige tombait en abondance, leur fouettait le visage et les aveuglait. Ils avaient peine à suivre la route. Le petit garçon, tremblant de frayeur et de froid, perdit courage; l'aîné l'exhortait de son mieux et le traînait de toutes ses forces. Enfin, consultant plus son zèle que sa vigueur, il le prit sur ses épaules, et, sous le fardeau, il avança encore quelque peu.

S'il avait été moins près du village, il aurait rebroussé du côté de la ville; mais il n'était plus qu'à demi-lieue de la maison: il crut mieux faire d'avancer toujours, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se laissa tomber avec son frère, et, désespéré de ne pouvoir le sauver, voulut s'ensevelir avec lui.

Le petit lui dit bravement: « Que fais-tu, Nicolas? Va plutôt chercher du secours au village; tu te sauveras peut-être, et moi aussi. » Alors l'aîné, ayant aperçu à côté du chemin une espèce de trou dans le rocher, y porta son frère, et, pour signaler l'endroit, il dressa tout à côté, dans la neige, un plant de cerisier que son père l'avait chargé d'emporter, ayant l'intention de l'élever en espalier contre sa maison. Après quoi, Nicolas se mit à courir vers le village.

Le père, alarmé par le mauvais temps, n'avait pas tardé à se mettre en chemin. Il suivait ses enfants à la distance d'une lieue, toujours plus inquiet à mesure qu'il avançait. Il

jugeait, à la difficulté de sa marche, combien ses enfants devaient souffrir; il regardait de côté et d'autre, tout en cheminant, craignant de les laisser en arrière sous quelque roche ou quelque sapin, où ils auraient cherché peut-être un abri.

Arrivé à l'endroit où le plus jeune était blotti dans son trou, et déjà tout couvert de neige, il voit par hasard le cerisier, et le saisit avec joie, en se disant : « C'est bien ; ils sont plus loin ; ils ont voulu m'en avertir, ou bien ils ont jeté cela pour marcher plus aisément. » Il s'en allait donc, l'arbre sur l'épaule, après avoir ôté à son enfant la seule chance de salut qui lui restât. Tout à coup, avec cet instinct rapide qui ne manque jamais aux pères, il s'arrête et se dit : « Non ! c'est un signal de détresse ; ils sont là ! » Sur cette idée, il revient en arrière... Le voilà sur la place ; il appelle de toutes ses forces, il piétine partout : point de réponse. Le pauvre enfant avait déjà perdu connaissance.

Enfin, en tâtonnant avec le bout de sa canne, il croit sentir un corps mou et peu résistant ; il écarte la neige, et trouve le pauvre petit délaissé. Le malheureux père, croyant n'avoir découvert que la moitié de ce qu'il a perdu, poursuit assez longtemps ses recherches, en pressant son fils dans ses bras, afin de le ranimer. Il essaye inutilement de l'interroger : l'enfant était sans aucun sentiment.

Alors, plein de trouble et d'angoisse, il se décida à quitter la place, craignant, s'il tardait encore, de ne pouvoir sauver même celui qu'il avait retrouvé. Il n'était pas à moitié chemin, lorsqu'il rencontra l'aîné, qui revenait, porté sur les bras de quelques voisins. Tout s'expliqua de part et d'autre ; et de cette scène vraiment pathétique il ne resta qu'un souvenir sans amertume, le petit garçon ayant repris connaissance et s'étant parfaitement rétabli.

Je veux qu'on m'enterre sous la gouttière de l'école, et qu'on n'inscrive que mon nom sur la pierre qui me recouvrira. Lorsque les gouttes qui tombent du ciel l'auront creusée à moitié, on se montrera plus juste envers ma mémoire qu'on ne l'a été pendant ma vie.

Dernières paroles de PESTALOZZI (1).

VITRUVE.

Marcus Vitruvius Pollio, si connu des architectes et des antiquaires, est un de ces hommes qui, malgré un incontestable mérite, malgré des œuvres importantes, seraient morts tout entiers s'ils n'avaient consigné dans un livre les préceptes de l'art qu'ils pratiquaient. Que Vitruve soit allé à Plaisance pour y établir des horloges, ou pour y travailler aux fortifications, c'est chose fort douteuse, et dont on n'aurait même jamais parlé sans certain passage de son traité ; qu'il ait élevé à Fano une basilique, remarquable par ses dimensions et par les innovations qu'il introduisit dans la construction, nous n'en saurions rien aujourd'hui, sans la description qu'il en donne lui-même, et qui a seule survécu aux injures du temps. On n'a que des conjectures plausibles il est vrai, mais enfin aucune certitude sur le lieu de sa naissance. L'opinion la plus probable est en faveur de Formies, ville de la Campanie, aujourd'hui *Mola di Gaeta*. On a trouvé à diverses époques, dans les ruines de cette cité antique, des inscriptions sépulcrales où il est question de la famille *Vitruvia*, et qui, désignant divers personnages morts dans le pays, ne peuvent être applicables à des édifices construits par un architecte de ce nom.

Quant à l'époque où il vécut, il ne peut y avoir aucun doute que ce fut sous le règne d'Auguste et au commencement de ce règne. On avait prétendu mal à propos qu'il était contemporain de Titus. C'est encore à son livre que nous devons les seules lumières que nous ayons à ce sujet. Dans sa préface, Vitruve dit qu'il avait été recommandé à l'empereur par sa sœur ; or Titus n'avait pas de sœur, puisque, au témoignage de Suétone, Vespasien survécut à sa fille unique. D'un autre côté Vitruve ne fait aucune mention des beaux monuments dont Rome ne fut embelli que depuis Auguste. Ainsi il ne parle que d'un seul théâtre en pierre, et il le désigne d'une manière telle qu'on ne peut douter que ce ne fût celui de Pompée ; car il nomme *Pompeiani* les portiques qui étaient vraisemblablement placés derrière ce théâtre. On a observé encore qu'il parle d'Accius et d'Ennius, nés l'un 239, l'autre 171 ans avant l'ère chrétienne, comme de personnages morts depuis longtemps, tandis qu'il paraît avoir connu Cicéron et Lucrèce, nés en 107 et en 54 avant notre ère. Il écrivit son ouvrage étant déjà dans un âge avancé, et il le présenta à l'empereur quelque temps après que celui-ci eût pris le surnom d'Auguste, ce qui arriva l'an 27 avant notre ère. Il nous apprend, dans la préface de son sixième livre, qu'il avait reçu de ses parents une excellente éducation et que sa jeunesse avait été consacrée à de fortes études. Dans la préface de son second livre, il dit de lui-même : « La nature ne m'a pas départi une stature élevée, l'âge a déformé mes traits, la maladie a détruit mes forces. »

Tels sont, à peu de chose près, les seuls détails que nous possédions sur la vie et la personne de Vitruve. Quant à son ouvrage, quoiqu'il soit bien connu, nous en donnerons ici l'esquisse faite en partie par l'auteur lui-même dans certains passages placés ordinairement au préambule de chacun des dix livres.

« La plupart de ceux qui ont écrit de l'architecture, dit-il dans la préface du livre quatrième, n'ont fait que des amas confus et sans ordre de quelques préceptes dont ils ont composé leurs ouvrages. Pour moi j'ai cru que l'on pouvait faire quelque chose de meilleur et de plus utile, en réduisant comme en un corps parfait et accompli toute cette science, et rangeant dans chaque livre chaque genre des choses qui lui appartiennent. C'est pourquoi j'ai expliqué dans le premier quel est le devoir de l'architecte, et quelles sont les choses qu'il doit savoir. Dans le second j'ai examiné les matériaux dont on construit les édifices. Au troisième j'ai enseigné quelle doit être la disposition des temples, la diversité des ordres d'architecture, leur nombre et leurs espèces, quelles doivent être les distributions des parties dans chaque ordre, et principalement dans ceux qui sont plus délicats à cause de la proportion de leurs modules. Mais je me suis particulièrement étendu sur les propriétés de l'ordre ionique. Présentement, je vais expliquer en ce livre les règles de l'ordre ionique et du corinthien avec toutes leurs particularités et différences. » (Préface du livre IV.)

Voilà donc le contenu des quatre premiers livres nettement indiqué ; voici pour le cinquième :

« Ayant traité des temples dans le troisième et quatrième livre, j'explique dans celui-ci quelle doit être la disposition des édifices publics, et en premier lieu de quelle manière la place publique doit être faite, afin que les magistrats y puissent traiter commodément des affaires publiques et des particulières. » (Préface du liv. V.)

Le livre VI est précédé d'une longue préface à la fin de laquelle Vitruve nous dit en une ligne « qu'il va expliquer quelles doivent être les proportions des maisons particulières. » Il en est de même du livre VII ; une seule ligne placée à la fin d'une préface étendue nous avertit qu'il « va traiter des diverses façons d'enduits par le moyen desquels les édifices sont embellis et affermis tout ensemble. » Les moyens de trouver de l'eau, les propriétés des eaux de diverse nature, la conduite des eaux et le nivellement, occupent le livre VIII, qui constitue ainsi un véritable traité d'hydraulique pratique. Le livre IX est un mélange assez con-

(1) Voy. 1834, p. 59, la Biographie et le portrait de Pestalozzi.

fus de procédés pratiques fondés sur des formules scientifiques. « Je me suis proposé, dit l'auteur, de rapporter quelques exemples des choses très-utiles pour la vie et pour la société des hommes, que les auteurs de l'antiquité ont trouvées et laissées par écrit, et que l'on avouera être dignes de grands honneurs et mériter beaucoup de reconnaissance. » Le rapport de la diagonale au côté du carré, le carré de l'hypothénuse, la solution du problème de la couronne d'Hiéron par Archimède, la gnomonique, la construction des horloges à eau, occupent ce livre. Le dixième et dernier traite des machines, en distinguant d'abord celles qui servent dans la construction des édifices, puis les machines à élever les eaux, les machines hydrauliques qui font jouer des orgues, les odomètres, et enfin les machines de guerre, catapultes, scorpions, balistes, béliers, corbeaux, tortues; et il termine tout l'ouvrage en ces termes : « Voilà ce que j'avais à dire, dans ce livre, de toutes les machines qui peuvent être nécessaires tant en paix qu'en guerre, après avoir parlé dans les neuf autres livres précédents des choses qui appartiennent en particulier à mon sujet; de manière que j'ai compris en dix livres tous les membres qui composent le corps entier de l'architecture. »

Ce plan ne manque ni de régularité ni de grandeur dans son ensemble; mais il y a dans l'exécution une certaine confusion, un certain désordre dans les détails. Toute compensation faite, la lecture de Vitruve présente un vif intérêt aux artistes et à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire des procédés des arts. Malheureusement les figures qu'il avait jointes à son texte sont perdues; elles ont été restituées avec un rare bonheur par certains commentateurs, et entre autres par Claude Perrault, dont l'œuvre fait autorité. Sans doute les historiettes dont le livre est persemé ne résistent pas toutes à un examen approfondi. Mais en ne considérant celle qui concerne l'invention du chapiteau corinthien et quelques autres du même genre que comme de gracieuses fictions, on trouve encore dans le livre assez d'indications précieuses sur une foule d'origines, pour ne pas trop regretter que l'auteur n'ait pas été un critique plus habile et un philosophe plus profond.



Vitruve.

Vitruve réunissait à cette époque, comme cela avait encore lieu au temps de la Renaissance, les connaissances propres à toutes les branches de son art, surtout à l'architecture civile, proprement dite. Il avait édifié la basilique de Fano; il fut aussi appelé à construire des machines de guerre, de concert avec M. Aurelius, Publius Numidius et Lucius Cornelius. Il recevait de Jules César, sous lequel il avait servi en qualité d'ingénieur militaire, des gratifications qui lui furent continuées par Auguste, à la recommandation d'Octavie. Néanmoins il se plaint, en plus d'un passage de son livre, du peu de justice que ses contemporains rendaient à son mérite. Les plaintes de ce genre sont assurément bien fréquentes; mais on peut en croire Vitruve, qui fait ailleurs preuve de modestie, en reconnaissant qu'on ne doit le considérer ni comme philosophe, ni comme rhétoricien, ni comme grammairien, et se contenter de voir en lui un architecte versé, pour l'usage de son art, dans ces diverses sciences. (Chapitre Ier du liv. I.)

La postérité a été plus bienveillante, et, nous le pensons, plus juste. Malgré les imperfections du plan, malgré la sécheresse d'un style didactique souvent fort obscur, elle a recueilli l'œuvre de Vitruve, en a multiplié les éditions, en a fait le fondement des études de tous ceux qui s'occupent de l'art; elle l'a commentée, développée, et se l'est assimilée, pour ainsi dire. Le premier exemplaire de Vitruve fut découvert dans la bibliothèque du Mont-Cassin. La première édition est de Florence, 1496, in-fol., sans commentaire et sans figures. La seconde est de Venise, 1497, n'ayant pas non plus de commentaire ni de figures. La troisième de Venise, avec figures et commentaires par Joconde, 1511, in-fol., et dédiée au pape Jules II; réimprimée à Florence, 1513, in-fol., et 1522, in-8. La première traduction française est due à Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, aidé de notre célèbre Jean Goujon (v. p. 82), et parut à Paris, en 1547. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, donnèrent aussi, dans le seizième siècle, de nombreuses traductions de Vitruve, commentées, et enrichies de figures pour la plupart. Nous n'avons pas à en parler en détail, et nous nous bornerons à citer celles qui sont généralement estimées aujourd'hui. La traduction française, donnée par le célèbre auteur de la colonnade du Louvre, en 1678 d'abord, et surtout, après une révision, en 1684, est, grâce aux commentaires savants et étendus qui l'enrichissent, grâce aux magnifiques figures dont elle est ornée, une œuvre pour ainsi dire originale. Le Vitruve-Perrault est encore maintenant un livre classique pour nos jeunes artistes. Un des plus beaux monuments typographiques de l'Espagne est une traduction de Vitruve, sortie en 1787 de l'imprimerie royale à Madrid. L'artiste anglais Guillaume Newton a donné, dans sa langue, un commentaire curieux sur Vitruve, suivi d'une description des machines de guerre employées par les anciens, et de plus le texte; Londres, 1771-1791, 2 vol. in-8. On estime beaucoup en Italie, la traduction du marquis Galiani, avec commentaire, Naples, 1758, in-fol. Mais le plus beau monument qui ait été élevé à la gloire de notre auteur est, sans contredit, l'édition en 8 volumes grand in-4, publiée à Udine, de 1825 à 1830, avec 320 planches. Le texte de cette édition a été collationné avec celui des éditions de Rode et de Schneider, publiées en Allemagne peu de temps auparavant. Les commentaires, les dissertations, les appendices dont elle est enrichie, sont le fruit des recherches de Simon Stratico, né à Zara, et de Poleni, qui, depuis le premier tiers du dix-huitième siècle, y ont travaillé trente-cinq ans chacun. Ces commentaires, écrits en un latin élégant, sont d'une lecture facile. L'exécution typographique, avec les plus beaux caractères de Bodoni, est irréprochable. C'est à cette belle publication que nous empruntons le portrait de Vitruve.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LE PRINTEMPS.

Voy. l'Hiver, page 1.



Composition et dessin de M. Tony Johannot.

Tout renaît, tout rit, tout s'agite : voici la saison à laquelle nos aïeux avaient donné le joli nom de *renouveau ;* les arbres se couvrent de feuilles, les promenades recommencent aux lisières des taillis ou le long des blés ; les enfants courent à travers les hautes herbes ; c'est le printemps !

Voyez ici la jeune fille qui vient de découvrir un nid ; elle a pris sur son doigt l'oiseau naissant qui crie et enfle ses ailes ; elle l'approche de son visage comme si elle voulait comprendre ses cris.

— Ce qu'il te demande, enfant, c'est ce que tu possèdes sans en sentir peut-être assez tout le prix : une mère qui veille à ses besoins, la liberté de voltiger sur les buissons comme toi dans la prairie ! Crois-moi, reporte sans regret ce nid sous le feuillage ; n'ôte pas au printemps une de ses grâces, n'enlève pas quelques voix au chœur de triomphe qui annonce le retour du soleil, laisse à tous la musique de la campagne et ne l'emprisonne point en cage pour toi seule.

Mais quoi ! c'est l'instinct de notre race ! Voir et entendre

ne nous suffit pas; nous voulons acquérir, faire de toute chose une part de nous-mêmes. La création est une corbeille que nous mettons au pillage comme les enfants, et où nous prenons toute chose pour prendre, non pour nous en servir.

Si la jeune fille retient ici l'oiseau captif, plus loin sa sœur poursuit le papillon, et, à quelques pas, d'autres enfants fourragent les fleurs nouvelles et les emportent en faisceaux! Jouissez donc à votre manière, ô descendance d'Adam! Passez joyeusement à travers cette nature épanouie, et ne vous inquiétez pas si ce soir, en suivant les sentiers de la prairie, le rêveur solitaire s'attriste de ne trouver, pour marque de votre passage, qu'un nid brisé, des herbes foulées et des buissons défleuris!

C'est le même artiste qui, après nous avoir montré naguère les plaisirs de l'hiver, nous montre aujourd'hui ceux du printemps. Autrefois, dans cette même publication, Granville nous peignait les saisons sous leurs aspects pénibles, grotesques ou austères. Chaque esprit révèle ainsi son penchant et regarde vers le côté qui lui plaît. Le monde a autant de physionomies que nous avons en nous-mêmes de goûts et de sentiments. L'un n'y cherche que la gaieté ou la grâce, l'autre n'y rencontre que la mélancolie ou le devoir; pour celui-ci, le plus beau jour a des nuées; pour celui-là, tous les horizons rayonnent! C'est par cette variété même que se complète le genre humain. Celui qui brode la robe de la muse n'a jamais trop de nuances, et doit y employer, tour à tour, l'aiguille d'acier et l'aiguille d'or!

POÉSIE INDIENNE SUR LE PRINTEMPS.

Fragment du Bara-Maça de Jawan (voy. p. 2).

Je donne au cœur la nouvelle de la venue du printemps. Chacun en ressent de la joie; chacun répète cette nouvelle avec plaisir. Le printemps arrive en souriant dans le monde. La rose à cent feuilles s'épanouit partout; la beauté du bouton et de la rose fait l'admiration du monde et lui donne le contentement. Assis au milieu des roses, tous se revêtent d'un vêtement printanier; ils errent çà et là dans l'ivresse du plaisir et sans crainte. Comment pourrais-je décrire la magie des jardins? Des fleurs de mille espèces s'y épanouissent, au point que Rizwan (1) en les voyant oublierait le Paradis. Ces fleurs de couleurs différentes brillent au sein des feuilles vertes comme des pierres précieuses, au point que si un joaillier les voyait il resterait stupéfait. L'abeille noire voltige çà et là en bourdonnant; les tourterelles roucoulent de tous côtés.

Arrive, échanson aux vêtements couleur de rose. Viens, musicien aux douces paroles! remplis sans délai ma coupe d'une liqueur couleur de pourpre. Nous dresserons en ce lieu le banquet du plaisir, et nous ferons de la musique jusqu'à ce que le bouton du cœur s'épanouisse comme la rose.

Le grenadier est tellement fleuri qu'on dirait que le feu embrase l'arbre entier; quelques manguiers sont en fleurs, et quelques autres en feuilles seulement. Il y a tant de jasmins épanouis que l'œil du monde les regarde avec surprise. Quand leurs fleurs jonchent gracieusement la terre, elles font l'effet d'un champ de safran. L'eau s'écoule de chaque allée; les rivières grossies ont leurs flots soulevés par le souffle du vent; à mesure que les sources bouillonnent avec force dans leur sein, elles produisent un bruit agréable. Les cascades se précipitent avec violence; les bassins sont pleins jusqu'au bord. En quelque endroit que vous regardiez, vous voyez la lumière se réfléchir. Les roues pour tirer l'eau sont en mouvement sur les puits.

Dans le mois de baïçakh (avril) commence la chaleur: le soleil développe l'odeur de la rose au point que l'air en est tout à fait parfumé; le cerveau de l'âme en est embaumé. Les abeilles qui voltigent font retentir le jardin du bruit sourd de leur bourdonnement. La rose secoue le pan de sa robe, et jonche le jardin des feuilles vermeilles de ses fleurs. Ainsi, dans le jardin du monde, sont disséminées les roses de l'espérance, que les hommes cueillent à l'envi. Chacun est content et heureux; on ne parle que de plaisirs et de divertissements. La nappe des banquets est partout déployée.

(1) L'ange portier du Paradis.
(2) Rose et verte.

DE LA SINCÉRITÉ DANS LE COMMERCE.

QUESTIONS.

Un honnête marchand est venu d'Alexandrie à Rhodes avec une grosse cargaison de blé. Il y a disette à Rhodes, et le blé s'y vend très-cher; mais ce même marchand a vu, dans le port d'Alexandrie, plusieurs vaisseaux prêts à mettre à la voile pour Rhodes, et en a rencontré dans son trajet une foule d'autres qui en venaient aussi. Doit-il dire aux Rhodiens ce qu'il a vu, ou bien se taire absolument pour mieux vendre son blé?

Question délicate! Soumettons-la, s'il vous plaît, à ces deux philosophes qui passent, et laissons-les parler.

Premier philosophe. Pour moi, je pense que rien absolument de ce que sait le vendeur ne doit être dissimulé à l'acheteur.

Second philosophe. Et moi, avec votre permission, je pense tout le contraire. Le vendeur n'est tenu que de déclarer les défauts de la marchandise, quand le droit civil l'y oblige, et de s'abstenir d'ailleurs de tout artifice; mais, du reste, il doit, puisqu'il vend, vouloir vendre le mieux qu'il peut. J'ai apporté du blé; je l'expose en vente; je ne le vends pas plus cher que les autres, peut-être moins, quand l'abondance est sur la place. A qui fais-je tort?

Premier philosophe. Eh quoi! est-ce là parler en philosophe, en sage? Le gain est-il votre seule loi? Lorsque vous devez, par votre profession, vous rendre utile à vos concitoyens et à l'État, concourir par votre travail au bonheur de vos semblables, et servir la société humaine; lorsque vous n'avez reçu le jour que sous la condition de suivre les règles de votre conscience, les principes de la nature, et d'être fidèle à les observer, de manière que votre intérêt propre soit l'intérêt commun, et que, réciproquement, l'intérêt commun soit votre intérêt propre, vous dissimulerez à vos semblables l'abondance, le bien qui leur arrive; vous les maintiendrez dans l'inquiétude, la crainte; vous les induirez en erreur, afin de prélever sur eux un gain que vous savez ne pas mériter?

Second philosophe. Distinguons, je vous prie. Vous m'accorderez sans peine qu'il y a de la différence entre dissimuler et garder le silence. Est-ce, par exemple, vous dissimuler quelque chose que de ne point vous dire en ce moment quelle est la nature de votre âme; quelles sont les qualités morales les plus précieuses; comment on peut arriver au bonheur? Ce sont des choses pourtant dont la connaissance vous serait plus avantageuse que le bas prix du blé! Certes, tout ce qu'il vous est utile de savoir, il n'y a pas pour moi nécessité de vous l'apprendre.

Premier philosophe. Il y a vraiment ici nécessité; car vous n'avez pas oublié les conditions de la société formée par la nature entre tous les hommes.

Second philosophe. Non, je ne l'ai pas oublié; mais cette société exclut-elle donc la propriété? S'il en est ainsi, il n'est pas même permis de vendre, il faut donner.

Les deux philosophes continuent sur ce ton, et je ne vois pas qu'ils prennent la voie de s'accorder. Peut-être ma question n'était-elle pas bien choisie; j'en pose une autre:

Un honnête homme met en vente une maison, pour quelques défauts qui ne sont connus que de lui seul. Cette maison est malsaine et passe pour salubre; la charpente en est

mauvaise et menace ruine ; mais il n'y a que le maître qui le sache. Je demande si le vendeur qui n'en dirait rien aux acheteurs, et en tirerait beaucoup plus qu'il ne devrait s'y attendre, ferait une chose juste ou injuste.

PREMIER PHILOSOPHE. Indubitablement, ce vendeur agirait mal. Est-il bien de ne pas montrer le chemin à celui qui s'égare ? Or, dans l'exemple proposé, c'est pire encore : c'est laisser l'acheteur tomber ou se jeter dans un piége ; c'est induire sciemment un homme en erreur.

SECOND PHILOSOPHE. Bon ! Est-ce qu'on vous a forcé d'acheter? On ne vous y engageait même pas. Cet homme a mis en vente une maison qui ne lui convenait plus, et vous l'avez achetée parce qu'elle vous convenait. Si quelqu'un fait afficher : « Maison de campagne, belle et bien bâtie, » il n'est point taxé de tromperie, lors même qu'elle n'est ni l'un ni l'autre ; il l'est encore moins s'il ne l'a pas vantée. Quelle fraude, en effet, peut-il y avoir de la part du vendeur, là où l'acheteur ne s'est déterminé que de son gré? Et tandis qu'on n'est pas responsable de ce qu'on dit, vous voulez qu'on le soit de ce qu'on ne dit pas! Que pourrait-on imaginer de plus ridicule qu'un vendeur qui publierait les défauts de la chose qu'il mettrait en vente? Quoi de plus absurde que d'entendre un crieur public qui, par l'ordre du propriétaire, dirait à la foule : « Maison malsaine à vendre! »

Ma seconde question ne m'a pas beaucoup plus réussi que la première, et il m'est avis que j'aurais aussi bien fait de consulter tout d'abord ma conscience. Tout bien considéré, il me semble que ni le marchand de blé, ni le vendeur de la maison, n'ont dû dissimuler l'état des choses aux acheteurs. Sans doute ce n'est pas dissimuler une chose que de la taire ; mais lorsque vous voulez, pour votre propre avantage, laisser dans l'ignorance de ce que vous savez les personnes qui auraient intérêt à le savoir, qui ne voit de quelle nature est ce genre de réticence, et quel est au fond l'homme qui se la permet? Ce n'est pas assurément la façon d'agir d'un homme franc, simple, loyal, juste, d'un honnête homme ; c'est plutôt celle d'un homme dissimulé, trompeur, artificieux. Doit-on jamais s'exposer à mériter d'être appelé ainsi?

Telle est la réponse de ma conscience ; et je la crois bonne, d'autant mieux que c'est tout à fait celle que fit, il y a deux mille ans, la conscience d'un des plus grands esprits qui nous apparaissent dans l'histoire : tout ce qui précède est, en effet, emprunté presque textuellement au troisième livre du Traité des devoirs, par Cicéron.

Mais je crains une objection : — Cicéron était un philosophe et un avocat. C'est un marchand qu'il faudrait consulter. Est-il bien sûr que le commerce soit possible si l'on veut suivre à la lettre ces règles abstraites et rigoureuses de la morale ordinaire? — Consultons donc un homme du métier. J'ouvre *le Parfait négociant*, par Savart, et j'y trouve ces conseils aux jeunes gens qui se préparent à une profession commerciale :

« Pour réussir, il faut être homme de bien, ne tromper personne, ne point vendre à faux poids ni à fausse mesure. En aunant les marchandises, il faut bien conduire l'étoffe bois à bois, sans la tirer pour l'étendre davantage ; en pesant, ne point, par artifice et subtilité de la main, faire pencher la balance où est la marchandise afin qu'il s'y trouve davantage de poids ; ne point vendre une marchandise pour une autre.

» Il faut se rendre agréable aux personnes qui viennent acheter ; ne les point vouloir persuader mal à propos ; ne point s'accoutumer à mentir ni à jurer pour faire valoir les marchandises ; ne point s'impatienter quand les personnes les rebutent ou les méprisent ; leur représenter avec honnêteté qu'elles sont belles et bonnes, et qu'on n'estime pas qu'ils en puissent trouver ailleurs de plus parfaites ni à meilleur marché. Si, après cela, ils sortent sans acheter, il faut, au lieu de se mettre de mauvaise humeur, les reconduire en leur témoignant avec un air affable qu'on a du déplaisir de ne leur avoir pas vendu pour l'estime que l'on a de leur personne ; ce qui ne peut que les engager à revenir, s'ils ne trouvent pas ailleurs de quoi se satisfaire. »

LE HOUKKA, LE NARGUILEH ET LE KALIOUN.

La pipe persane se compose généralement : — d'une boîte ou vase où l'on verse de l'eau de manière à en emplir un peu plus de la moitié ; — d'un tuyau perpendiculaire qui est introduit dans le vase et plonge dans l'eau ; — d'un fourneau ordinairement en métal, qui surmonte le tuyau perpendiculaire ; — d'un couvercle à jour qui sert en quelque sorte de ventilateur ; — enfin d'un second tuyau par lequel le fumeur se met en communication avec le tabac, et à l'aide duquel il l'aspire.

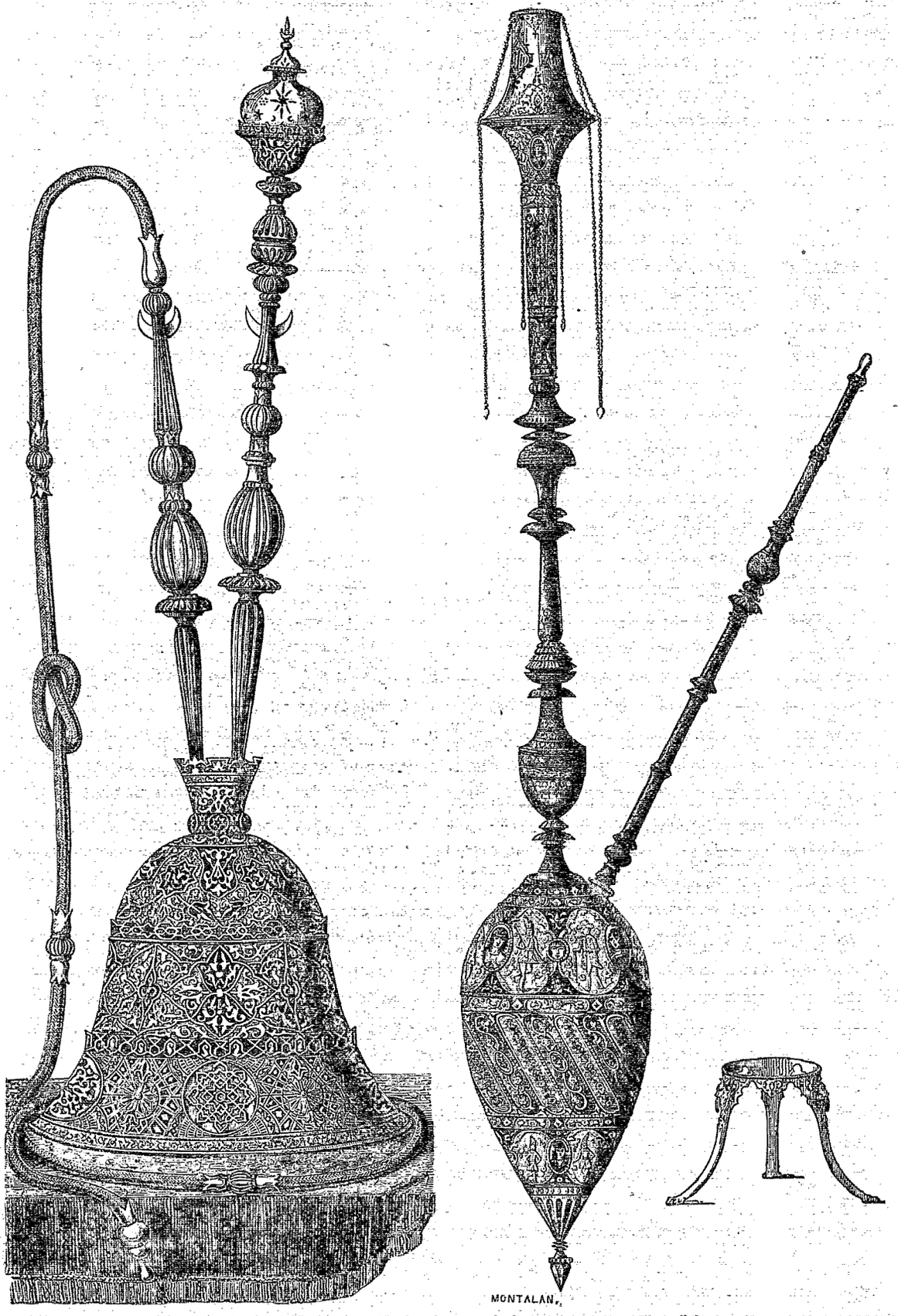
Lorsque le vase qui reçoit l'eau a la forme d'une cloche, et que les deux tuyaux sont adaptés l'un à côté de l'autre, au haut de cette cloche, la pipe s'appelle *hokka* ou *houkka*, mot arabe qui veut dire *boîte*. C'est la forme et le nom particuliers à l'Inde. Le *houkka*, dont nous donnons le dessin, a été acheté à Constantinople par M. Remi, orientaliste distingué. Le vase à eau est d'une grande élégance ; la cloche intérieure est en vermeil, et il s'en détache un réseau d'argent formé d'arabesques d'une extrême délicatesse ; le fond des rosaces et des principaux motifs est émaillé d'un beau cramoisi. Le couvercle du fourneau et les tuyaux sont en argent repoussé ; le tuyau flexible, appelé *marpitch* (serpent en replis), relié par des attaches en orfévrerie, est en soie cerise et or, et terminé par un bouquin d'ambre. La richesse d'ornementation et l'élégante exécution de cette magnifique pipe, en font un véritable bijou. Ce travail réticulaire, si léger et si élégant, est évidemment indien.

Lorsque le vase qui reçoit l'eau a une forme ovoïde et se termine en pointe, lorsque le tuyau perpendiculaire est adapté au corps de ce vase, la pipe s'appelle *narguileh*, du mot *narguil* ou *nardjil*, qui signifie noix de coco. A Constantinople, le vase est une carafe en cristal ; à Bagdad, la noix de coco est encore d'un usage général. Dans le narguileh des riches, la noix de coco ou la carafe est remplacée par un vase ovoïde en argent, et comme la forme pointue de ce vase ne permet pas de le poser sur une surface plane, on se sert d'un trépied artistement travaillé, également en argent, comme pendant nécessaire de la pipe. Un simple escabeau, percé à son siége, remplit le même office à Bagdad.

Le narguileh dont nous donnons le dessin est en argent repoussé, décoré avec beaucoup de richesse et de goût ; des médaillons en émail, représentant des bustes d'hommes et de femmes, entourent le fourneau et le vase à eau ; les autres parties sont couvertes d'ornements dans le goût persan, et de figurines dorées ; le fond est d'un bel émail bleu et rose, sur lequel s'enlèvent des guirlandes et de petits bouquets de fleurs aux couleurs éclatantes ; les tuyaux sont en bois d'ébène et couverts d'ornements gravés. Le couvercle est orné de chaînettes en argent qui servent à attacher le couvercle au fourneau. Un petit trépied d'un profil élégant accompagne le narguileh. Ce précieux bijou fait partie de la curieuse collection de madame Hommaire de Hell, veuve du savant voyageur que la France a perdu il y a deux ans.

La troisième variété de la pipe à eau est le *kalioun* ; car c'est ainsi qu'on prononce vulgairement le mot arabe *ghalián*, qui signifie *bouillonnant*, et qui a été donné à cette pipe à cause du glouglou que produit l'eau aspirée à l'aide du tuyau. Le kalioun est particulier à la Perse ; le vase à eau a la forme d'une carafe conique, et le tuyau, à l'aide duquel le fumeur tire la fumée, s'adapte, non plus au vase

à eau, mais au corps même du tuyau perpendiculaire; le mécanisme et la manière de s'en servir ne diffèrent en rien de ce qui a été dit pour les deux autres variétés; le tuyau peut être en bois ou en peau comme celui du houkka. Dans le



MONTALAN.

Houkka. Dessins de Montalan. Narguileh.

kalioun comme dans le houkka, et dans le narguileh, les parois extérieures du vase à eau, celles du fourneau et du couvercle, sont ordinairement ornées de médaillons en émail plus ou moins riches. Les Persans dépensent volontiers beau-

coup d'argent pour embellir leurs kaliouns ; il y a telle de ces pipes qui coûte mille tomans (12 000 francs), somme qu'il est facile d'atteindre, et même de dépasser, si l'on veut avoir des émaux riches, et si l'on attache au haut des couvercles de petits festons en perles ou des chaînettes en or.

On appelle *toumbeki* le tabac que l'on fume dans la pipe persane. Avant de s'en servir on le trempe et on le pétrit dans l'eau. Pour allumer ce tabac tout humide, il faut un certain effort de poumons, et cette tâche est celle du domestique, qui ne présente à son maître le kalioun que lorsque la plus légère aspiration de l'air suffit pour en faire sortir un nuage de fumée.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

LE CHIMBORAZO. — ASCENSIONS DIVERSES.

Un artiste voyageur a dit : « Quiconque n'a pas vu les montagnes du premier ordre ne saurait se former une idée de ces couleurs chatoyantes et dorées, qui font étinceler



Le sommet du Chimborazo vu de Rio-Bamba (distance, 32 kilom.). — Dessin envoyé de Quito, en 1850, par M. Ernest Charton.

les plus hautes sommités de la terre. C'est souvent par ce seul aspect que l'œil est averti de ces énormes inégalités du globe. Trompé dans l'estime et le calcul des élévations et des distances, il confondrait ces monts avec d'autres moins élevés, si cette espèce de lueur céleste n'annonçait que leur cime s'élance vers de plus hautes régions. »

Tel est l'aspect du Chimborazo ; mais telle est aussi la grandeur des lignes qui dessinent ses vastes contours à l'horizon, qu'on ne peut lui appliquer entièrement ces belles paroles de Milbert. Ce n'est pas sans raison que l'illustre voyageur qui l'a signalé, l'un des premiers, à l'admiration de l'Europe, a pu s'écrier dans son poétique enthousiasme : « Il s'élève sur toute la chaîne des Andes, comme le dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monuments antiques qui environnent le Capitole. »

Haut de 3 350 toises ou, si on le préfère, de 20 100 pieds (6529 mètres), le Chimborazo a été considéré, durant bien des années, comme occupant le premier rang dans l'orographie des Andes. Humboldt crut d'abord qu'il lui avait été donné de gravir la plus haute cime du globe ; mais longtemps après que le Dhawalaghiri, ce géant des monts de l'Himalaya, eut conquis une renommée que les calculs de la science tendent à affermir, il fut prouvé que, même dans le système des Andes, le Chimborazo n'occupait qu'un rang secondaire. Quel-

ques mots suffiront ici pour rétablir certains faits altérés par les géographes les plus accrédités, et constatés par Humboldt lui-même. Si les opérations trigonométriques, accomplies seulement en 1848, ont démontré que le pic de l'Himalaya avait définitivement 4 406 toises ou 26 438 pieds d'élévation; si Lloyd et Gerard soupçonnent que, vers le *Kuen-Lun* ou le *Kailasa*, ces lacs sacrés du Thibet septentrional, il peut y avoir des cimes de 4 534 à 4 690 toises, on a la certitude que dans le nouveau monde le Pomarape, le Gualateiri, le Parinacota, le Sahama, situés à l'est d'Arica, dépassent de beaucoup le Chimborazo. Le Sahama s'élève à 20 971 pieds, et, dans le Chili, l'Aconcagua, d'après les évaluations les plus récentes, en aurait 22 431. Le Sorata et l'Illimani perdent donc définitivement la suprématie imaginaire que leur avait accordée Pentland en 1827, et dont les calculs plus rigoureux du même ingénieur les ont dépouillés vingt et un ans plus tard. On n'ignore plus aujourd'hui que les hauteurs indiquées primitivement avaient été exagérées pour le Sorata de 3 718 pieds, pour l'Illimani de 2 675; ces deux dernières montagnes, du moins, le cèdent au Chimborazo (1).

Le nom de la montagne dont nous reproduisons la vue, est un nom composé qui, selon de Humboldt, et dans l'ancienne langue de Quito, signifierait la *neige de Chimbo*. Si l'on s'en rapporte aux curieux renseignements fournis par D. Juan de Valasco, Chimbo faisait partie, sous la domination des Siris, des treize États du Sud. Plusieurs tribus parcouraient les régions brûlantes qui s'étendent aux pieds de la montagne, ou bien occupaient les parties tempérées de la montagne elle-même. On comptait les *Asancotos*, les *Chapacotos*, les *Chimas*, les *Guanujos* et les *Guarandas*.

Toutes ces nations avaient disparu, lorsque le plus célèbre voyageur de notre époque voulut constater scientifiquement, le 23 juin 1802, les phénomènes que présentait une ascension au sommet de la vaste montagne dont, le premier, il a reproduit l'aspect. « C'est sur une arête étroite du milieu des neiges, dit-il, sur la pente méridionale que nous avons tenté de parvenir, non sans danger, MM. Bonpland, Montufar et moi, à la cime du Chimborazo. Nous avous porté des instruments à une hauteur considérable, quoique nous fussions entourés d'une brume épaisse et fort incommode par la grande rareté de l'air. Le point où nous nous sommes arrêtés pour observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée paraît plus élevé que tous ceux auxquels des hommes étaient parvenus sur le dos des montagnes; il excède de 1 100 mètres la cime du Mont-Blanc, où le plus savant et le plus intrépide des voyageurs, M. de Saussure, a eu le bonheur d'arriver en luttant contre des difficultés encore plus grandes que celles que nous avons eues à vaincre près de la cime du Chimborazo. Ces excursions pénibles, dont les récits excitent généralement l'intérêt du public, n'offrent qu'un très-petit nombre de résultats utiles au progrès des sciences, le voyageur se trouvant sur un sol couvert de neige, dans une couche d'air dont le mélange chimique est le même que celui des basses régions, et dans une situation où des expériences délicates ne peuvent se faire avec toute la précision requise. »

Deux ans après l'ascension de l'auteur des *Vues des Cordillères*, un des savants les plus éminents de la Bolivie, don Francisco-Jozé de Caldas, visita les régions dominées par le Chimborazo, et en rapporta des observations qui ont moins étendu sa réputation qu'elles n'ont enrichi son pays. C'est dans les descriptions animées de Caldas, dans les peintures si exactes que reproduit le *Semenario de Santa-Fe de Bogota*, qu'il faut étudier ces montagnes et lire l'ensemble des faits qui se rattachent à la vie misérable menée par les pauvres Indiens; c'est dans ce beau livre, réimprimé, en 1849, par les soins pieux du colonel Acosta, que l'on peut constater la persistance des superstitions indiennes au sein de ces vastes montagnes. Si vous remarquez, par exemple, des monceaux de pierres au pied de certaines croix plantées à la base des cimes principales, ces pierres accumulées attestent un sacrifice des indigènes qui s'adressent à l'un des dieux de leurs pères, et qui espèrent détourner ainsi des régions qu'ils habitent les terribles *nevadas*, ces météores dont la fureur se manifeste surtout durant les mois de juin, juillet et août. A cette époque, *en effet*, il y a certains jours où règnent des vents impétueux venant de l'est et soufflant dans la vallée, et redoublant de fureur chaque fois qu'ils balayent les cimes élevées; ces espèces d'ouragans ne se produisent qu'accompagnés d'une nuée épaisse qui augmente de densité dans les parties hautes en formant une grande barre sur les flancs de la Cordillère. A mi-côte, on aperçoit une pluie fine, mais continue, qui grossit les torrents et cause les inondations. Dans la partie supérieure, un grésil menu remplace la pluie qui règne dans la région moyenne, et en s'accumulant, couvre toutes les montagnes jusqu'à 2 mètres de profondeur. Vers les cimes, qui se rapprochent du terme de la végétation, le grésil se change en flocons de neige tombant avec une prodigieuse abondance, et recouvrant bientôt toute la partie élevée de la montagne. La neige ou, si on l'aime mieux, la glace qui enveloppe de toutes parts le voyageur, et qui arrête ses pas en le submergeant pour ainsi dire jusqu'à mi-corps, le vent glacial qui fouette son visage, la nuée qui redouble l'obscurité, tout concourt à arrêter les mouvements et à causer un engourdissement bien souvent suivi de la mort.

Tous les sacrifices que faisaient naguère encore les Indiens de la montagne pour détourner la nevada, n'étaient pas aussi innocents que ceux qui s'adressaient au dieu personnifié sous le nom de *Serro*. L'exact Caldas parle de la caverne de *Guaya Suma*, dans cette partie des Andes, où, selon d'antiques croyances, apparaissent les mânes des Incas. Au commencement du siècle, on leur adressait encore d'effroyables sacrifices, et plus d'un Indien fut accusé d'avoir offert en holocauste de pauvres enfants nouveau nés, sans que les efforts des curés de la Cordillère pussent les détourner de cet usage affreux.

Les dessins et les documents scientifiques dans *lesquels* Francisco Caldas avait consigné tant de précieuses observations, ont disparu, et l'infortuné voyageur, victime lui-même des dissensions politiques de son pays, a péri sur l'échafaud, en 1816, avant de pouvoir mettre la dernière main à ses travaux; il était réservé à l'un des savants les plus éminents de notre époque de compléter, par une série d'observations ingénieuses ou profondes, ce que l'on savait déjà sur le Chimborazo.

M. Boussingault, lorsqu'il eut mis fin à ses vastes travaux dans la Bolivie, ne voulut pas quitter ce pays sans visiter le mont gigantesque qui passait encore à cette époque pour le plus élevé de la Cordillère. Il y fit deux ascensions, les 14 et 16 décembre de l'année 1831. La première, entreprise par une voie facile en apparence, mais bientôt hérissée de difficultés insurmontables, n'eut pas les résultats désirés; la seconde, au contraire, fut couronnée d'un plein succès; elle s'effectua par le côté qui regarde l'*arenal*, c'est-à-dire par le chemin qu'avait suivi jadis M. de Humboldt, et que ne pouvaient plus indiquer les Indiens, anciens guides de l'illustre voyageur : à cette époque, ils ne vivaient déjà plus. Pour effectuer son ascension, M. Boussingault avait habilement choisi la saison favorable, et il ne s'était pas embarrassé d'une suite trop nombreuse. Le colonel Hall devait l'aider dans ses observations, et un nègre, porteur d'un léger bagage, devait former l'avant-garde. Un strict silence avait été recommandé par l'habile observateur à ses deux compagnons, et il se l'était imposé à lui-même. L'ascension si difficile du Cotopaxi lui avait enseigné déjà que l'un des éléments de réussite dans ces sortes de voyages s'obtient surtout par l'absence de l'émission de la voix; nonobstant cette précaution, et en dépit de la

(1) Voy. l'excellente traduction des Tableaux de la nature, par Ferdinand Hœfer. Paris, Didot, 1850-51, 2 vol. in-8.

volonté la plus forte, au bout de cinq heures trois quarts de marche, un profond découragement s'était emparé des voyageurs; cependant ils n'étaient encore parvenus qu'à 5 680 mètres d'élévation. Dans leur ascension de 1802, MM. de Humboldt et Bonpland avaient été plus haut. Un de ces mouvements d'enthousiasme que donne seul l'amour du savoir fit tenter aux nouveaux explorateurs un dernier effort. Malgré l'effet d'une trop vive lumière, dont M. Boussingault devait, plus tard, reconnaître l'action à la dénudation de l'épiderme de son visage et à l'inflammation de ses yeux; malgré les difficultés que présentait de toutes parts une neige molle de 3 ou 4 pouces, neige qui recouvrait une glace dure et glissante, dans laquelle le nègre pratiquait des échelons, les courageux voyageurs, après une heure de marche pleine d'anxiété et de périls, se trouvaient « au pied d'un prisme de trachyte dont la base supérieure, recouverte d'une coupole de neige, forme le sommet du Chimborazo. » Leurs pas devaient s'arrêter là, et le savant Français, qui est aussi un habile écrivain, nous a dit en quelques lignes ce que n'avaient peut-être jamais vu les hommes avant lui :

« L'arête sur laquelle nous étions parvenus avait seulement quelques pieds de longueur. De toutes parts nous étions environnés de précipices; nos alentours offraient les accidents les plus bizarres. La couleur foncée de la roche contrastait de la manière la plus tranchée avec la blancheur éblouissante de la neige; de longues stalagmites de glace paraissaient suspendues sur nos têtes; on eût dit une magnifique cascade qui venait de se geler. Le temps était admirable; on apercevait seulement quelques petits nuages à l'ouest; l'air était d'un calme parfait; notre vue embrassait une étendue immense; la situation était nouvelle; nous éprouvions une satisfaction des plus vives. Nous étions à 6 004 mètres de hauteur absolue; c'est, je crois, la plus grande élévation à laquelle les hommes se soient élevés sur les montagnes (1). »

Ces quelques lignes qui font comprendre en si peu de mots les magnificences que l'on peut contempler sur les hauts lieux; ces phrases, si concises et si nettes, disent aussi l'intérêt qui se rattache aux autres observations de M. Boussingault. Nulle part les phénomènes qui suivent une excursion dans les montagnes n'ont été plus curieusement et plus savamment exposés : l'accroissement des battements du pouls, qui s'était élevé chez les deux Européens à 106 pulsations; l'espèce d'ivresse joyeuse qui suit l'ascension, et que le savant français constata sur son compagnon pendant qu'il dessinait ce qu'il appelait *un enfer de glace*; l'atténuation du son, qui était de telle nature que la voix du colonel Hall et celle du nègre en devenaient méconnaissables, et que les coups de marteaux s'entendaient à peine; tous ces détails offrent un intérêt qu'égale seul l'exposé des observations de M. Boussingault sur la densité de la coloration du ciel. Ce dernier phénomène varie sans doute à l'infini; car si, lors de l'ascension du 16 décembre, le firmament ne semblait pas avoir une teinte plus foncée que celle observée à Quito, en revanche, et lors d'une autre excursion, le savant voyageur l'avait vu *noir comme de l'encre* sur la grande plaine de glace de l'Antisana. Un autre fait curieux ressort du travail de M. Boussingault : c'est le changement qui s'opère dans la constitution des individus vivant depuis longtemps sur les plateaux élevés du globe. Ainsi, tandis qu'il est bien prouvé que Saussure n'accomplit pas son ascension sans ressentir un malaise extrême; tandis que l'on sait que les premiers conquérants espagnols ne s'élevaient pas sur les Andes sans éprouver des maux d'entrailles ou des nausées incommodes, aucun symptôme de ce genre ne fut ressenti par nos trois voyageurs. Il est amusant de rappeler à ce sujet qu'on voit des femmes jeunes et délicates se livrer à la danse, pendant des nuits entières, dans des localités presque aussi élevées que le Mont-Blanc, là où le célèbre Saussure trouvait à peine assez de force pour consulter ses instructions, et où ses vigoureux montagnards tombaient en défaillance en creusant un trou dans la neige. Il faut se souvenir aussi qu'un combat qui n'est pas sans renommée, celui de Pichincha, se donna à une hauteur peu différente de celle du Mont-Blanc.

Les dernières ascensions scientifiques entreprises au Chimborazo dans l'intérêt de la science sont celles de M. Jules Bourcier, notre consul à Quito; elles ont eu lieu en 1849 et en 1850, et ont été couronnées de succès. Les notes manuscrites de M. Bourcier offrent des renseignements nouveaux. Entre autres faits curieux, ce naturaliste déclare n'avoir vu, parmi les mammifères, que les taureaux qui s'élèvent jusqu'aux sommités de la végétation, près des neiges; les cerfs viennent immédiatement après. Parmi les oiseaux, le condor et l'oiseau-mouche occupent les mêmes régions.

(1) Voy. Extrait du voyage aux volcans de l'Équateur (Annales de physique et de chimie, t. LVIII, p. 164, année 1835).

ARMÉE FRANÇAISE.

Le nombre des jeunes gens qui, chaque année, en France, atteignent l'âge de vingt ans, est, en moyenne, de 302 397.

Ce nombre constitue ce qu'on appelle la classe de l'année.

Depuis 1840, sur les 302 397 jeunes gens, c'est-à-dire sur la totalité de la classe, on a constamment appelé sous les drapeaux 80 000 hommes chaque année.

Pour obtenir ces 80 000 hommes disponibles, il a fallu examiner 176 510 hommes.

Sur les 302 397 hommes, on en compte

136 804	aptes au service.
48 929	exempts légalement.
116 664	exempts par suite d'inaptitude physique.
302 397	

Il résulte de cette évaluation que chaque année une moitié de la population valide passe sous les drapeaux. Il faut ajouter, en effet, aux 80 000 hommes appelés, 4 ou 5 000 hommes réformés pour défaut de taille, et dont la constitution est robuste mais n'a pu se développer, et environ 20 000 hommes qui se font remplacer.

L'impossibilité d'élever ce contingent déjà si considérable paraît établie sur des faits précis. La levée de 300 000 hommes ordonnée en 1793, au milieu de l'enthousiasme populaire, n'a produit que 136 461 hommes disponibles.

Depuis 1838 jusqu'en 1847, la force totale de l'armée (comprenant les appelés, les remplaçants, les engagés, les anciens et jeunes soldats de la réserve, etc.) a varié du minimum de 476 035 hommes au maximum de 537 411. La moyenne est de 511 098 hommes, divisés conformément au tableau suivant :

Officiers, gendarmerie, enfants de troupe et services administratifs	37 813	366 897
Sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats liés au service, — sous les drapeaux	329 084	
— dans la réserve	87 443	87 443
	416 527	454 340
Total au premier jour de l'année, c'est-à-dire après la libération de la classe ayant terminé son temps, et avant la formation du contingent annuel	454 340	
Hommes libérés au dernier jour de l'année précédente	56 756	
Effectif général avant la libération	511 096	
Si l'on ajoute à l'effectif existant après la libération le contingent formé ultérieurement	65 000	
l'effectif général se trouve élevé à	519 340	

LA PÊCHE DES PAREILLIERS.

Cette pêche, particulière à la rivière de l'Erdre, dans le département de la Loire-Inférieure, rappelle en petit les *madragues* de la Méditerranée. On l'appelle *pêche aux pareilliers*, du nom de la plante qui couvre les bassins où elle a lieu; cette plante est le nénuphar (*Nymphæa alba* et *lutea*), que l'on appelle vulgairement dans le pays *volet* ou *parelle*.

La rivière d'Erdre est surtout remarquable par l'absence presque complète de courant. Dans plusieurs endroits elle forme une baie assez vaste, couverte de feuilles de nénuphar, et qu'à l'immobilité des eaux on prendrait pour un étang. C'est là que l'on peut voir chaque automne la pêche dont nous voulons parler.

Dès qu'elle est annoncée, les habitants accourent des fermes et des villages voisins pour jouir du spectacle. Le soir venu, les pêcheurs entourent d'un long filet appelé *seine* tout l'espace recouvert par les nénuphars ou parelles afin d'y renfermer les poissons qui se réfugient en grand nombre sous ces forêts aquatiques. Pendant toute la nuit on fait un grand feu; on tire des coups de fusil afin de constater la prise de possession et d'empêcher d'autres pêcheurs de venir disputer la proie. Le matin venu, on fauche les nénuphars sous l'eau, puis on tire la seine vers la rive. Le poisson pris dans les mailles est forcé de se réfugier vers une poche de vingt à trente pieds placée au centre. Lorsqu'on la trouve assez près du bord, on la détache de la seine et on la conduit à terre. Les poissons pêchés par ce moyen sont transportés dans des réservoirs, où on les prend à volonté selon les besoins du marché.

Un pareillier peut donner deux tonneaux de poisson. Outre celui de la Gâcherie, il s'en trouve deux autres sur la rivière d'Erdre : ce sont ceux de la Gaudonnière et de la Turbalière, près Sucé; ce dernier est le plus considérable. Les poissons qu'on y prend sont : la carpe, dont quelques-unes pèsent jusqu'à trente livres; le gardon, la brème, le brochet, la perche, l'anguille, la tanche, l'ablette et le goujon.

Les bénéfices des pareilliers appartiennent aux propriétaires de ces espèces d'îles flottantes. Les brocanteurs arrivent en grand nombre lorsqu'on donne un coup de seine; ils entourent les pareilliers dans des barques, et achètent parfois d'avance tout ce que contient le filet. Le prix de chaque pêche, dans un pareillier, varie de six cents à mille francs.

MENETOU-COUTURE

(Département du Cher).



Salon de 1850-51.— Village et château de Menetou-Couture.— Dessin de M. Karl Girardet, d'après M. Fontenay.

On rencontre plusieurs villages ou bourgs du nom de Menetou dans le département du Cher : Menetou-Ratel, situé à 7 kilomètres de Sancerre; Menetou-Salon ou Sarlon, situé à 8 kilomètres de Saint-Martin d'Auniguy, où l'on voit un château remarquable. C'est aussi par les restes de son château que Menetou-Couture, à 10 kilomètres de Néronde, mérite d'arrêter l'attention. On dit que ces vieilles murailles d'un caractère encore imposant aujourd'hui, ont été habitées, pendant quelques jours, par Henri IV. Non loin, s'élevait l'abbaye de Notre-Dame de Fontmorigny, dont l'église avait été achevée en 1225.

SE FAIRE A SA VIE.

NOUVELLE.



Une Famille hollandaise.

— Toujours aligner des points égaux en écoutant le tic-tac uniforme de l'horloge de Sneek ! pensait-elle ; et la jeune fille bâilla.

Le regard que lui lança sa mère avait une vertu en lui ; car Lisbeth fit un léger mouvement d'épaule ; sa paupière se baissa, son aiguille reprit une allure plus rapide.

— Le chien dort, ma mère coud, le père fume et lit son éternelle gazette ; et demain ! le père lira et fumera, ma mère coudra, le chien dormira, et toujours, toujours je tirerai l'aiguille !

Lisbeth, ensevelie dans cette méditation, tira si fort, d'un coup tellement sec, que le fil de frise, si uni, si élastique, si souple, n'y résista pas ; il cassa. Le regard inquiet s'attacha de nouveau sur elle, et, sans mot dire, la mère posa un peloton sur les genoux de la jeune fille.

Le tic-tac de la pendule allait toujours ; l'aiguille courait sur la toile avec son agaçant petit bruit, et la pensée rebelle de Lisbeth murmurait et se dévorait au dedans :

— Si Franz était là, sa chaise au moins remuerait ; sa langue aussi ; il romprait ce silence de mort. Il a la voix sonore, Franz ! Riait-il l'autre jour quand ses deux mains s'étaient croisées sur mes yeux ! Je l'avais bien entendu venir à pas de souris, mais je n'aurais pas voulu pour un empire avouer que je le reconnaissais. Il a le rire si joyeux, Franz ! Ah ! qu'est-ce qui fait craquer le plancher ?... Qui a remué le fauteuil ?...

— Mais qu'a donc Lisbeth ? demanda le père ; c'est un mouvement perpétuel ! Elle fait plus de bruit à elle seule qu'une légion de hamsters dans des blés.

— C'est seulement Minet qui joue avec sa mère, mon bon ! répliqua madame Vanbroken.

— Il faut y prendre garde, madame Vanbroken, il faut y prendre garde ! La tête de votre fille est plus mobile qu'une girouette entre le vent de Grind et le vent de Schokland.

La voix était plus impérative que les paroles ; les yeux des deux femmes retombèrent sur leur couture, les doigts reprirent leur mouvement mécanique, et les deux feuilles de la gazette de Harlem, successivement, méthodiquement et lentement tournées, accompagnèrent de leur frou-frou le tic-tac de l'horloge, le léger bruit de kat's-murr et de son chaton, et le ronflement du chien.

— Les jours de la semaine s'écouleront donc toujours aussi égaux entre eux que les sept plats qui parent le buffet ? Il faudra s'habituer à respirer d'un mouvement aussi régulier que celui de mes doigts lorsqu'ils piquent ces éternelles coutures, et le lendemain ressemblera toujours à la veille comme se ressemblent entre elles les deux boucles des souliers du père ; et les heures se succéderont unies et décolorées comme les boutons de son habit !...

La fenêtre était entr'ouverte pour laisser entrer un rayon de mai : avec lui vint un souffle du dehors, un souffle parfumé ; car le vent avait frôlé toutes les têtes épanouies des jacinthes du parterre, et il en secouait l'odeur dans la chambre égayée.

— Ah ! pensa Lisbeth, si Franz était là ! Il a une façon de vous regarder qui fait oublier le temps si long, si lent, si lourd, quand il n'y a pour le mesurer que ce maudit coucou aux poids moins pesants que ses aiguilles ! Si le père sortait, au moins ! c'est son heure. Mais la maudite gazette est, je crois, plus longue que de coutume... Où est celui qui fait courir les heures ? Où est-il ? Quand est-ce que j'entendrai l'air qu'il siffle mieux qu'un sansonnet ; l'air qui me dit qu'il est là !

Elle étouffait un soupir ; le timbre aigu de l'horloge sonna, et elle tressaillit vivement.

— En vérité, dit M. Vanbroken, il est singulièrement difficile d'avoir le repos chez soi. Je vous l'ai dit, madame Vanbroken, les jeunes filles doivent être retenues et habituées à une sage mesure. La femme ne saurait être trop silencieuse et trop calme dans tous ses mouvements. La Bible que vous lisez si souvent, madame Vanbroken, aurait dû vous l'apprendre.

Et M. Vanbroken plia sa gazette majestueusement, la remit gravement dans sa poche, posa sa pipe dans le coin d'armoire qu'elle habitait depuis trente ans, lorsqu'elle était au repos, prit sa canne dans l'angle voisin du placard de la pipe, laissa tomber sur sa fille un coup d'œil mécontent, et ses sourcils s'écartèrent encore plus de ses yeux lorque son froid regard se reporta sur sa femme. Un moment après, son pas lourd et régulier retentissait sur l'escalier de bois.

— Enfin !... cria presque Lisbeth.

Elle rejeta la pièce de toile qu'elle cousait, se pelotonna sur son tabouret aux pieds de sa mère, et l'entoura de ses bras caressants.

— Ne soyez pas si sérieuse, maman, ma chère maman ! laissez donc respirer votre pauvre Lissel. Songez donc que je suis jeune ; tout ce qui est jeune joue, rit et court, et s'amuse, et danse ! Il n'y a que Lisbeth qui vit comme si elle était l'aïeule de Mathusalem.

La mère laissa tomber sa main sur l'épaule de sa fille, et soupira.

— Pourquoi soupirer si amèrement, chérie ? dit Lisbeth. pourquoi ? Votre Lissel n'est pas plus mauvaise qu'une autre jeune fille ; serait-elle meilleure si elle marchait et vivait par ressorts comme une poupée de Nuremberg ? J'ai besoin de mouvement et de joie, j'ai besoin de chanter, j'ai besoin de rire, j'ai besoin de courir, de changer d'air, de vivre !

— Besoin de nous quitter ! murmura sa mère d'un air pensif.

— Non, mère, non ! Mais, vois-tu, ce n'est que dans notre petite ville que les pieds portent toujours des entraves, les mains toujours des chaînes. Si le désir de courir brûle la plante de vos pieds, il faut ralentir posément le pas ; retenir votre souffle quand la gaie chanson vous chatouille le gosier ; serrer vos lèvres si le rire, éveillé au dedans, s'efforce de les ouvrir ; baisser vos yeux lorsque de joyeux visages, d'amusants propos, sollicitent votre sympathie. Les figures de cire que l'on montre une fois par an à notre grande foire de toiles, tiendraient merveilleusement bien ma place ; tant je suis une digne fille de la méthodique ville d'Heerenveen. Demandez plutôt à Franz !

— Voilà le grand mot ! le voilà lâché : Franz ! C'est lui qui te fait haïr ce qui te suffisait autrefois ; et tu veux que je l'aime, ce garçon !

— Avant d'avoir vu Franz, d'avoir seulement entendu parler de lui, certes, je m'ennuyais bien plus. Crois-tu, mère, que je me contentais de n'avoir pas plus de liberté qu'un poulet en sa mue ? Pas plus ! bien moins, vraiment ! Au moins le poulet sort et rentre sa tête autant de fois qu'il veut par le petit trou rond de sa mangeoire ; au moins il piétine à loisir avec ses pauvres petites pattes nues ; tandis que votre Lissel... Oh ! ne froncez pas le sourcil ; ne vous fâchez pas contre votre enfant, parce qu'elle a besoin de plus d'air que vos jacinthes.

— Ce Franz si présomptueux ! à l'air si hardi, si brusque, avec ses mains calleuses, sa peau noircie, durcie à tous les vents du ciel, ses propos de tous les pays !

— Mère, mère, n'en parlez pas en mal ; ce qu'il dit vous ouvre le monde. Depuis que j'ai entendu causer Franz, je sais penser ; je n'avais en la tête que des bêtises d'enfant, des riens, des fleurs, des affiquets, des jouets ; maintenant je songe à ces orages terribles du Zuyderzée, à ce courant de Mars Diep, où il faillit périr. Tandis que mes points courent le long de mon pouce, je contemple en idée tout ce beau pays de plaines qu'il voyait du haut de la tour du Volberge à Zolphen ; ou bien je cherche à me rappeler tous ces beaux portraits des ducs de Gueldre, et les galeries splendides de leurs palais. Je ne m'endors plus en écoutant psalmodier et naziller les cantiques dans notre étroite chapelle ; je me figure ce que doivent être les sons de l'orgue célèbre qui, à Zwol, remplit toute l'immense église de Saint-Michel. Si jamais j'allais à Nimègue, parions que je reconnaîtrais le belvéder de Kalverbosh, tant je l'ai vu de fois dans mes rêves. Et c'est pourtant à Franz que je dois tout cela !

— Oui, tu lui dois le dégoût de ce qui t'entoure, le désir de ce qui est loin de toi ! Enfant, le bonheur est comme l'air, il est partout ; mais pour l'aspirer il faudrait des poumons sains ; il faudrait que la poitrine s'enflât avec quiétude et régularité. Celle qui se fatigue des cœurs dévoués qui l'ont aimée depuis qu'elle est au monde, qui se déplaît aux lieux où elle fut heureuse jadis, qui ne voit plus que les défauts de ceux qui l'entourent et détourne les regards de leurs vertus, qui ne veut s'apercevoir que des biens qui lui manquent, et, blasée, dédaigne ceux dont elle a joui, se lassera de l'activité comme elle se lassait du repos. Elle soupirera peut-être au milieu du bruit pour ce silence qui lui paraît si lourd ; elle regrettera ce foyer tranquille où elle était chérie, et dont elle brûle aujourd'hui de s'éloigner ; et, qui sait ? peut-être le trouvera-t-elle pour jamais éteint !

La mère et la fille parlèrent ainsi longtemps sans se convaincre l'une l'autre.

Plusieurs fois cette conversation se renouvela ; à chaque fois les dissidences étaient plus tranchées ; le goût du changement et celui du repos luttèrent à diverses reprises, et ne firent qu'accroître leurs forces dans la lutte.

Le jour de la séparation arriva. Que de larmes coulèrent des deux côtés ! Mais ce dénoûment était inévitable. Devenue la femme de l'entreprenant capitaine du joli lougre *l'Issel*, Élisabeth se rendit avec son mari au petit port de Staveren, où le vaisseau n'attendait plus qu'eux pour mettre à la voile.

Franz avait fait de bonnes affaires sur tous les points ; et certes, l'acquisition de sa charmante Lisbeth n'était pas celle dont il se réjouissait le moins. La cale de *l'Issel* emportait les plus belles tourbes des riches tourbières des environs de Heerenveen. En se passant d'intermédiaires pour enlever, dans un canton qui manquait de débouchés directs, les beaux fils et les fins tissus de Frise, le capitaine réalisait à lui seul les bénéfices que se seraient partagés un certain nombre de marchands et de commissionnaires. Il avait donc tout lieu de s'applaudir de ses excursions dans la petite ville, où, attiré seulement par des intérêts, il avait trouvé des affections. Lisbeth lui avait plu ; sa dot, accrue par l'économie un peu stricte du père, et les habitudes actives et rangées de la mère, n'était point à dédaigner. L'heureux Franz, prenant la jeune personne pour auxiliaire, avait fini par triompher des oppositions de M. et de madame Vanbroken. Dès longtemps les pauvres parents avaient destiné leur fille unique au fils d'un de leurs amis et voisins : le jeune homme devait, au retour de Sumatra, où il était allé recueillir la succession d'un de ses oncles, se venir fixer dans sa ville natale ; mais lorsqu'il arriva à Heerenveen, tout était terminé. Lisbeth avait disposé de son sort et quitté le nid maternel.

La fin à une prochaine livraison.

J.-B. OUDRY.

Jean-Baptiste Oudry, peintre de chasses et d'animaux, est l'un des artistes les plus sérieux du dix-huitième siècle. Aucun n'avait reçu une éducation de peintre plus complexe

et plus féconde que la sienne. Mariette nous apprend dans ses notes manuscrites à l'Abecedario d'Orlandi, la date précise de naissance et de mort d'Oudry, et ces deux dates sont par malheur tout ce que fournit sur notre peintre cet inépuisable répertoire de jugements solides et de documents inédits. Jean-Baptiste Oudry était donc né à Paris, le 17 mars 1686. Son père qui était peintre, membre de l'antique confrérie de Saint-Luc, et de plus marchand de tableaux, lui donna le goût et lui apprit le métier; quant à l'art lui-même, c'est à Michel Serre qu'il en dut sans doute les premières révélations. — Michel Serre, Catalan d'origine, établi à Marseille, qu'il a remplie de ses tableaux, venait de voir sa gloire provençale remonter jusqu'à Paris, où l'Académie royale avait voulu se l'adjoindre. Il était arrivé à Paris en 1704, portant d'une main son tableau de réception représentant Bacchus et Ariane (aujourd'hui au Musée de Caen), et de l'autre main un placet à Louis XIV, pour obtenir la charge de peintre des galères du roi à Marseille, vacante par la mort d'Ephrem Lecomte. C'est durant le séjour qu'il fit à Paris pour atteindre ce double but, que le père d'Oudry plaça auprès de lui son fils, alors âgé de dix-huit ans. Michel Serre était un maître bien choisi pour Oudry, facile et brillant, et particulièrement capable de lui donner de ce feu qui surabondait dans le Marseillais, et dont Oudry n'était point trop pourvu. Il paraît que de son côté Serre avait reconnu la remarquable organisation du jeune homme, car, au moment de retourner à Marseille avec ses deux brevets en poche, il voulut l'emmener avec lui. Oudry n'y consentit pas, et ce fut Largillière qu'il demanda pour nouveau maître. Nicolas de Largillière était ami de son père, et, ayant reconnu dans Jean-Baptiste le don du coloris, qui était à lui-même son génie, il prit un soin tout paternel de le développer dans celui de ses élèves qui devait, en effet, lui faire le plus d'honneur. — Rien de plus touchant que les termes pieux et tendres dans lesquels Oudry, devenu l'un des professeurs de l'Académie de peinture (en 1749), et lisant devant les élèves de l'Académie une conférence sur la manière d'étudier la couleur en comparant les objets les uns aux autres, racontait les délicates initiations aux secrets du pinceau que lui-même tenait de Largillière.

« Le fonds de pensée, disait-il tout d'abord, que je vais faire paraître devant vous, je ne vous le donne pas pour être de moi; c'est un bien que je tiens d'un maître qui m'est cher, et de qui je révérerai la mémoire jusqu'au dernier soupir. Vous savez, messieurs, quel homme c'était que M. de l'Argillière, et les admirables maximes qu'il s'était faites par rapport aux grands effets et à la magie de notre art. Il me les a toujours communiquées avec un véritable amour de père, et c'est, je vous assure, avec le plus sensible plaisir que puisse sentir un honnête homme, aimant véritablement son art et la jeunesse qui cherche tout de bon à s'y distinguer, que je les communique ici à mon tour.

» M. de l'Argillière m'a dit une infinité de fois que c'était à l'école de Flandres où il avait été élevé, qu'il était particulièrement redevable de ces belles maximes dont il savait faire un si heureux usage; il m'a souvent témoigné la peine que lui causait le peu de cas qu'il voyait faire parmi nous des secours abondants que nous en pourrions tirer. Peut-être était-il un peu trop prévenu en faveur de cette mère nourrice qu'il n'a jamais cessé d'aimer tendrement. »

Toute cette conférence dans laquelle Oudry raconte lui-même son éducation, est un chef-d'œuvre de science et de bien dire, et l'une des meilleures pages qu'aucun peintre ait écrites sur son art. L'Académie lui répondait dignement par la bouche de son directeur Coypel :

« Vous nous avez attendris par ce sentiment de reconnaissance si digne et si rare, qui vous porte à renvoyer à votre illustre maître tout l'honneur que dans ce moment vous devez au moins partager avec lui..... Je plaindrais celui d'entre nos élèves qui vous aurait écouté sans être échauffé du désir de mettre en pratique ce que vous venez de dire sur notre art, et je le mépriserais, si, vous ayant entendu parler du célèbre M. de Largillière, il ne sentait pas à quel point nous nous honorons nous-mêmes, en publiant ce que nous devons à ceux qui nous ont formés. »

Pour ne point avoir à revenir sur les préceptes écrits qu'Oudry a laissés sur son art, nous noterons ici une seconde conférence inédite que possède de lui M. Villot, conservateur de la peinture des musées nationaux, et aussi remarquable que celle publiée dans l'*Encyclopédie méthodique*.

Après lui avoir fait copier au Luxembourg la galerie de Rubens, qui fut une sorte de carton de Pise pour notre école française du dix-huitième siècle, Largillière fit suivre à Oudry une méthode dont il s'était trouvé bien lui-même : il lui conseilla de peindre dans tous les genres, histoire, paysage, animaux, fleurs, portrait. Lévêque cite à ce propos le mot de Watteau : « Il faut savoir jouer de la flûte pour bien jouer du tambour. » D'Argenville raconte que dans le temps où notre jeune artiste peignait le portrait, le czar Pierre Ier, qu'il eut l'occasion de peindre en pied, fut si content de lui qu'il l'engagea à le suivre en Moscovie; et quand ce grand prince partit, Oudry, pour échapper à ses instances un peu vives, fut obligé de se cacher. Enfin, après cinq années d'études chez Largillière, et fort de ce mot plaisamment prophétique de son maître : « Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens, » Oudry avait trouvé sa voie. Cependant il conserva soigneusement toute sa vie le talent de tout peindre, qui lui permit de donner plus tard à ses chasses royales l'aspect et la valeur de grands tableaux d'histoire. Quand, après avoir passé par l'Académie de Saint-Luc, où il avait été nommé professeur, il se présenta à l'Académie royale, ce fut comme peintre d'histoire qu'il eut l'ambition d'y être reçu, en faisant valoir comme titre une *Adoration des Mages* qu'il avait peinte pour le chapitre de Saint-Martin des Champs. Loisel a gravé, d'après Oudry, une *Naissance de la Vierge* qui, pour la composition, les figures et les draperies, rappelle immédiatement le goût de Jouvenet ou plutôt le goût de Largillière, tel que nous le font connaître dans les scènes sacrées les deux esquisses gravées par Roettiers.

Les cent six rébus ou *logogriphes* qu'Oudry grava lui-même vers 1716, sous la régence, et qu'il dédia *à son Altesse Royale madame la duchesse de Berry*, donnent une plus juste idée de la gaieté de son humeur que de la science et de la finesse de sa pointe. (L'auteur demeurait alors sur le port Notre-Dame, au Soleil-d'Or.) — J'aime mieux sa suite de jolis petits panneaux dans le goût de Gillot et de Watteau, gravés par le comte de Caylus. Mais, quels que soient le charme et l'esprit de ces bluettes, Gillot et Watteau sont beaucoup plus fins et gracieux. Une autre série prouve bien qu'Oudry n'était vraiment supérieur que dans le genre qui a fait sa gloire; ce sont les estampes qu'il a inventées et gravées d'après le *Roman comique* de Scarron (voy. 1850, p. 49). La plupart de ces compositions manquent de verve. Combien Hogarth y eût mis plus de trait, d'esprit, de gaieté! Combien Pater seulement y eût mis plus d'élégance! Le Don Quichotte de Charles Coypel est à peu près du même degré de chaleur et de finesse. Tous les deux n'ont eu là de valeur que par le goût de couleur qu'ils avaient puisé à la même source. — Pour donner une idée complète de l'universalité du talent d'Oudry, signalons encore ses scènes d'arlequinade dans le goût de Watteau, ses vases de fleurs, ses dessus de portes gravés par Huquier, sa jolie estampe des Pêcheurs ramassant leurs poissons au bord de la mer, qu'il a dédiée à M. de Beringhen (l'auteur, soit dit en passant, du bel œuvre d'Oudry que possède le Cabinet des estampes); citons enfin, comme types de ses paysages un peu froids, d'abord l'Intérieur de ferme que possède le Louvre et dont on voit à Trianon une copie, richement encadrée, de la main royale de Marie Leczinska; puis l'Entrée de la ville de Beauvais, où lui-même devait mourir, et dont N. Tardieu nous a laissé

l'estampe. — Après cette énumération générale, ne songeons plus à étudier Oudry que comme le peintre admirable de la ménagerie et des chasses de Louis XV.

Avant la Révolution toutes les résidences royales, Versailles, Choisy, Marly, Compiègne, Chantilly, étaient pleines des œuvres de ce peintre, qui fut de son vivant plus réellement premier peintre du roi que Carle Vanloo lui-même. Pendant que les éloges du comte de Tessin persuadaient au roi de Danemarck d'appeler Oudry à sa cour ; pendant que le prince de Mecklembourg faisait bâtir exprès une galerie destinée à ses ouvrages, Louis XV le logeait dans son palais des Tuileries, à la cour des Princes, le dotait d'une bonne pension, et lui ordonnait de se trouver à sa suite quand il allait courir le cerf, afin de dessiner d'après nature les événements de la chasse ; il y avait des chevaux entretenus exprès pour lui. C'était ainsi que Vander-Meulen suivait Louis XIV dans les campagnes de Flandre.



J.-B. Oudry. — Dessin de Rocourt.

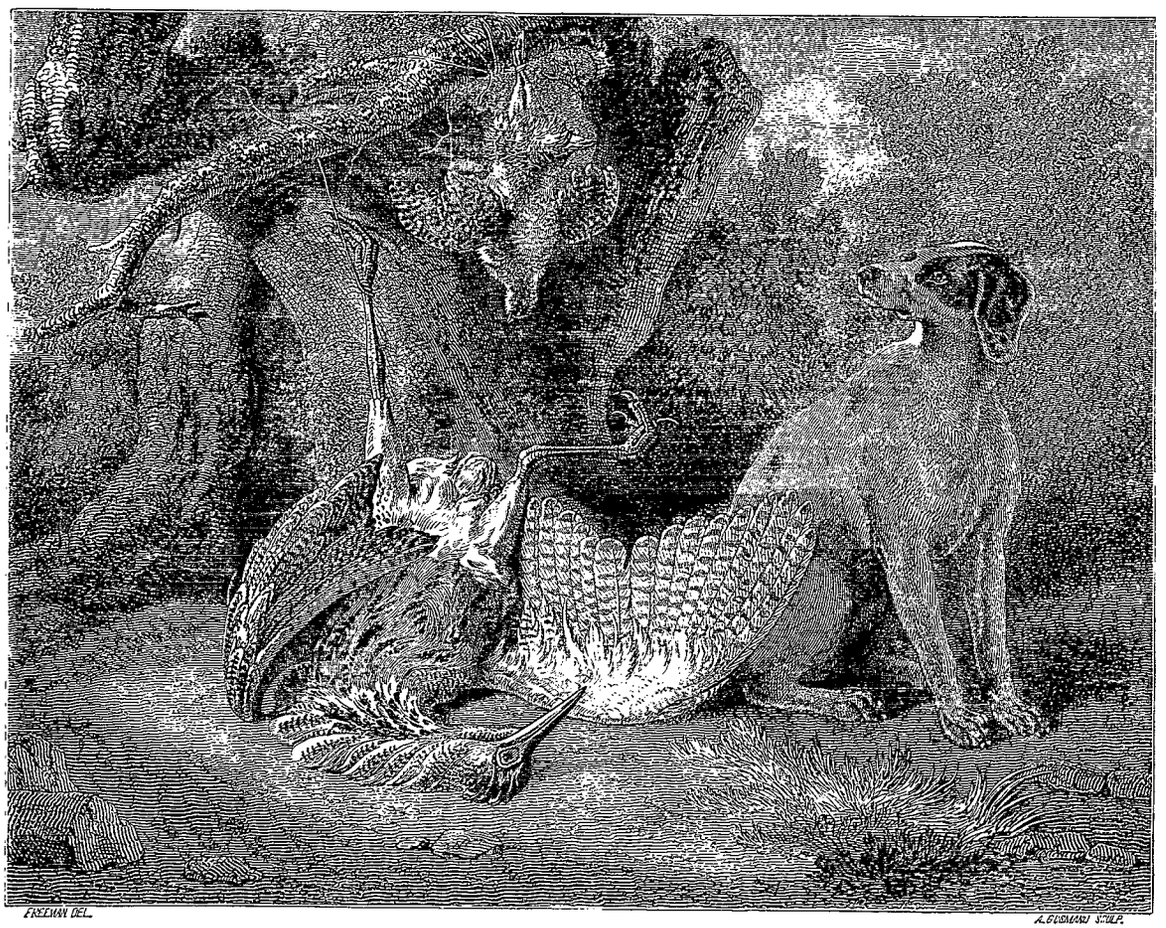
La Révolution a fait sortir des châteaux royaux les œuvres d'Oudry, et les a disséminées. Pour nous, ce n'est pas au Louvre qu'il faut chercher cet artiste ; dans la salle française des peintres de chasse, Desportes l'écrase par le nombre et l'importance de ses toiles, bien qu'aucune œuvre de Desportes prise isolément ne soit de force à effacer le Chien auprès d'un héron, l'un des chefs-d'œuvre du genre dans notre école française (nous le reproduisons p. 117). Mais c'est à Fontainebleau qu'il faut voir et juger Oudry ; c'est là que se trouvent groupées ses œuvres capitales ; c'est là, dans les deux *salons des Chasses*, et surtout dans les quatre compositions ayant pour sujets : le Rendez-vous de chasse, où Louis XV donne ses ordres à M. de Nestier, capitaine des chasses en 1734 ; la Chasse à l'étang Saint-Jean ; la Chasse de Louis XV dans la forêt de Compiègne ; et le Prince chassant dans les rochers de Franchard (l'artiste s'est peint lui-même dans ce dernier tableau) ; c'est dans ces vastes paysages d'automne, tout remplis de meutes, de piqueurs et de courtisans à cheval, qu'Oudry prouve vraiment qu'il a droit d'être placé au premier rang des maîtres français.

On ne saurait assez admirer ces solennelles allées des forêts royales, ces meutes animées de beaux chiens blancs dont les races ont déjà disparu pour nous, cette agitation des chasseurs aux habits bleus et rouges, ces gras lointains de verdure pâlissante. Il est arrivé aux Chasses royales d'Oudry une aventure assez singulière et qui est peu connue. Le Louvre possède dans ses magasins les copies sur porcelaine de neuf de ses tableaux de chasse, copies exécutées à Sèvres, vers 1778, par les plus habiles artistes de la Manufacture royale, qui la plupart ont signé leurs pièces. Louis XVI venait de succéder à son aïeul ; par une flatterie bien innocente assurément, puisque le nouveau roi allait repasser par tous les sentiers de chasse de son prédécesseur, les artistes de Sèvres remplacèrent la tête royale peinte par Oudry, par le portrait de Louis XVI, sans modifier d'ailleurs les accessoires

et les costumes. Louis XVI avait décoré sa salle à manger de ces copies sur porcelaine.

La fécondité d'Oudry est extraordinaire; les amateurs de tous les pays se partageaient ses innombrables peintures d'animaux. Sylvestre, Lebas, Daullé et Basan en ont gravé quelques-unes. Nous citerons, parmi les meilleures de ces gravures, le Barbet arrêtant un canard sauvage de Guélard, et l'admirable estampe par Aveline, d'après le tableau du cabinet du comte de Tessin, représentant un basset, et au-dessus de sa tête un faisan et un lièvre suspendus à un mur contre lequel est appuyé un fusil; rien n'égale la finesse, la légèreté et la force de cette dernière œuvre.

Dargenville assure qu'Oudry prenait à peine une après-dînée pour son plaisir, peignant sans cesse, ou allant dessiner d'après nature des animaux et des paysages. Ses soirées étaient employées à des études qui sont entre les mains des amateurs. Il alla plusieurs fois à Dieppe pour peindre des poissons dans leur fraîcheur. Lévesque raconte que, lorsque Oudry étudiait un paysage d'après nature, il campait sous une tente : aussi l'on peut dire que ses études, croquis de haies et d'arbres, effets du matin, esquissés sur papier gris, sont peut-être ce qu'il a laissé de meilleur comme art. C'était d'ailleurs un homme de grande conscience comme fidélité; nul n'a observé plus profondément les effets et les dégra-



Le Chien auprès d'un héron, tableau de J.-B. Oudry. — Dessin de Freeman.

dations de la lumière. Dans ses grandes toiles de chasse, ce n'étaient pas seulement les personnages qui étaient portraits d'après nature, mais les chevaux des écuries royales, mais surtout les chiens des chenils royaux, que le roi s'amusait à reconnaître et à nommer les uns après les autres. Tous les chiens favoris de Louis XV ont leurs portraits au Louvre, et le nom de chacun d'eux est écrit sur le terrain en lettres d'or; c'est une galerie historique qui n'a d'analogue peut-être en aucun autre palais du monde, et qui, après avoir amusé les loisirs du roi chasseur qui les fit peindre, consacrera pendant des siècles la mémoire de ces deux grands peintres français, Desportes et Oudry. Louis XV prenait un plaisir singulier à voir Oudry peindre les épagneuls, les braques, les perdrix et les faisans qu'il avait tués. Arrivait-il à la ménagerie du roi un oiseau rare, on l'envoyait à Oudry pour le peindre. C'est à la ménagerie sans doute que fut exécuté le *Recueil de divers animaux de chasse tiré du cabinet de M. le comte de Tessin* (son ardent admirateur), *dessiné d'après nature par M. Oudri, pintre du roi*, et gravé par J.-E. Regne ou Ren, d'une pointe bien remarquable et bien intelligente. Mais c'est encore Oudry qu'il faut admirer le plus comme graveur de ses propres dessins. Tous ceux de nos lecteurs qui verront les sujets de chasse ou de nature morte qu'il a gravés lui-même à l'eau forte, le trouveront, malgré sa profonde science de palette et sa sûreté de touche, plus remarquable et plus vigoureux artiste dans ses estampes que dans ses tableaux. On dirait que la pointe le met en verve : rien n'est plus gai, plus clair, plus net, plus coloré, plus vivant, plus étincelant que son eau forte; ses paysages ont plus de transparence, de fraîcheur et de lumière; ses animaux plus de fermeté, d'élancement et de beauté. En voyant ces précieuses pièces, combien ne doit-on pas regretter d'avoir perdu les innombrables dessins originaux qu'il avait composés sur les fables de la Fontaine! On peut se faire une idée de leur finesse et de leur vive imitation de la nature par ceux que nous voyons au Louvre et dans les porte-feuilles d'amateurs. *Le Livre d'animaux, par Jean-Baptiste Oudry, peintre du roi, et gravé par Hu-*

quier, et dont les sujets sont empruntés à la Fontaine, quoique burinés sans beaucoup de soin ni d'art, montre cependant ce qu'eût pu être la grande édition de la Fontaine, si Cochin, adroit dessinateur de petites figures humaines, ne se fût avisé de refaire les animaux d'Oudry.

Nous croyons devoir parler avec quelques détails de cette édition de la Fontaine, parce qu'elle nous semble propre, par l'immense publicité qu'elle a obtenue, à nuire considérablement à la réputation d'Oudry, en raison même des éloges qui lui ont été donnés pour des compositions dont en bonne conscience il n'était plus l'auteur. La manière dont M. de Montenault raconte dans son *avertissement* la part capitale qu'Oudry a prise à l'édition qu'il donne des fables, est d'ailleurs pleine d'intérêt.

« ..... M. Oudry, peintre du roi et professeur de l'Académie royale de peinture, a composé, dans le cours de plusieurs années, la suite de dessins qui accompagnent cette édition. Ils sont le fruit des études qu'il faisait de la nature dans la bonne saison des talents, dont il nous fait tous les jours admirer les productions. Infatigable dans le travail, toujours occupé de son art, il cherchait dans ce temps un champ propre à exercer ses idées. Mais les bornes d'un tableau, et la pratique lente de la peinture, ne suffisaient pas au feu de son génie et n'en remplissaient pas assez rapidement l'activité ; il fallait à ses talents de plus amples sujets d'exécution. Les fables de la Fontaine vinrent satisfaire à cette espèce de besoin. Elles fournirent à son imagination de quoi se contenter dans ce vaste champ de paysages et d'animaux ; genre de travail où l'on sait jusqu'à quel point il excelle. C'est alors qu'il étudia ces fables, et qu'il sut si bien s'approprier dans ses dessins les idées du poëte, que l'on dirait en quelque façon que la même muse s'est servie du crayon de M. Oudry pour nous les tracer d'une manière aussi poétique qu'ingénieuse et naturelle. Aussi peut-on à juste titre l'appeler lui-même le la Fontaine de la peinture, puisque personne n'a mieux su faire agir et parler les animaux qu'il l'a fait dans ses tableaux et particulièrement dans les dessins que nous annonçons. Ils étaient ses récréations : il les composait pour son propre plaisir, et dans ces moments de choix et de fantaisie où un artiste saisit vivement les idées de son sujet et donne un libre essor à son génie. C'était ainsi qu'il se formait, sans y penser, le répertoire et le recueil des compositions qui dans la suite sont devenues les originaux de la plupart des tableaux que le public a admirés au salon de peinture de l'Académie, et qui se trouvent répandus chez le roi et dans les cabinets des curieux. Telle est l'histoire des dessins qui viennent se réunir aujourd'hui pour embellir cette édition, pour intéresser les arts, et pour donner en quelque sorte un nouveau relief aux fables de la Fontaine.

» De quelque mérite cependant que soient ces dessins, ils eussent été ignorés du public, sans le secours de la gravure. Rassemblés dans un cabinet, ils eussent fait tout au plus les délices d'un jaloux curieux, sans augmenter la richesse des lettres ni celle des arts. Cette collection, la plus curieuse et la plus considérable qui soit connue d'aucuns peintres, se fût dissipée et détruite comme tant d'autres monuments du même genre, qu'Athènes et l'ancienne Grèce réclament encore, et dont il ne nous reste que des descriptions dans leurs historiens. M. Cochin, de l'Académie royale de peinture, et garde des dessins du roi (censeur royal et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de peinture), a bien voulu prévenir cet accident. Ses talents supérieurs pour la gravure et pour le dessin sont si connus des amateurs et des curieux, que je craindrais d'en affaiblir l'éloge en m'arrêtant à les faire remarquer. C'est lui qui s'est chargé de faire graver sous ses yeux ces dessins. Pour en venir à bout, il a fallu qu'il en fît de nouveaux d'après les originaux de M. Oudry, dans lesquels on pût discerner distinctement cette précision de contours à laquelle les peintres ne s'assujétissent jamais dans la chaleur de leurs compositions et qui est cependant indispensable à la perfection des gravures. Il ne fallait pas moins que son secours pour donner à celles-ci le degré de perfection qu'elles ont atteint, non seulement par la manière dont les originaux sont rendus, mais encore par la correction ajoutée aux figures qu'elles contiennent. Cette partie était négligée, et M. Oudry reconnaît lui-même le nouveau mérite qu'elle a acquis en passant par les habiles mains de son illustre confrère. En examinant la suite d'estampes que je présente au public, les connaisseurs jugeront de ce que peut produire le concours de deux habiles gens, incapables de *cette basse* jalousie qui suit les talents médiocres, et qui, dans leurs travaux confondus, ne sentent point d'autre sorte de rivalité que cette émulation, qui tend à la perfection d'un ouvrage. »

Quant à nous, qu'il nous soit permis, pour la gloire de notre peintre, de regretter cette collaboration, qui, malgré le talent des plus célèbres graveurs de ce temps-là, a produit une œuvre froide, lourde, faible et incorrecte. Il était bien difficile en effet que, passant par la révision et le perfectionnement déjà bien refroidissants du crayon de C.-N. Cochin, puis par le burin débilitant des graveurs, les croquis d'Oudry et la juste observation de la nature animale qu'il y avait dû mettre, ne perdissent tout leur entrain et leur vérité. —La Fontaine ne porta jamais d'ailleurs bonheur à Oudry : le Louvre possède de lui dans ses magasins des paysages de dessus de porte, représentant le cerf se mirant dans l'eau, le loup et l'agneau, le renard et la cigogne, etc. ; ce sont, je crois, les plus médiocres peintures de ce peintre d'ailleurs assez inégal.

Louis XV qui comprit à merveille tous les partis et tous les services que l'on pouvait tirer des qualités d'Oudry, l'avait nommé directeur de la manufacture des Gobelins, puis de celle de Beauvais : ces deux établissements ont traduit ses tableaux dans leurs tapisseries avec beaucoup d'art et un rare bonheur. Les différents portraits que nous avons d'Oudry nous le représentent comme fort replet ; nous ne citerons que celui peint par lui dans la Chasse du roi à Fontainebleau, et dont le crayon paraît avoir servi au portrait gravé qu'a fait de lui sa femme, et l'excellent buste peint de Péronneau que l'on conserve au palais des Beaux-Arts. Il eut, en 1755, une attaque d'apoplexie mêlée de paralysie ; et sentant que ses mains engourdies ne pourraient plus tenir ni pinceau ni crayon, il disait avec douleur : Je mourrai si je ne travaille plus. Trois mois après cette attaque, il voulut aller à Beauvais, dont il aimait le séjour, espérant que l'air lui ferait du bien ; mais il y mourut le 30 avril 1755, âgé de soixante-neuf ans, ne laissant guère d'autre élève que son fils, qui fut reçu de l'Académie royale de son vivant, et s'attacha au service du prince Charles, à Bruxelles.

Sur la scène du monde, la franchise est le seul rôle qu'on sache toujours sans avoir besoin de l'apprendre et sans craindre de l'oublier. J. PETIT-SENN.

LES VOITURES ET LES RUES DE PARIS.

Si l'on rangeait sur une seule ligne toutes les voitures publiques et particulières de Paris avec leurs attelages, elles occuperaient un espace de 300 kilomètres, c'est-à-dire d'environ 75 lieues.

Ces voitures sont au nombre de 60 259 ; savoir : 558 fiacres, 42 coupés, 733 cabriolets, 197 voitures supplémentaires, 340 voitures omnibus, 1 068 voitures à deux roues sous remise, 4 000 diligences des environs et de long cours, 6 000 cabriolets bourgeois, 15 000 voitures bourgeoises, et 32 321 voitures destinées seulement au transport des choses.

On évalue à plus de 57 000 000 le nombre de personnes que transportent les voitures de Paris chaque année.

Les accidents occasionnés par les chevaux et les voitures s'élèvent en moyenne, par an, à 24 morts et 356 blessés.

Les rues de Paris, réunies au bout les unes des autres, forment une longueur de 500 kilomètres, c'est-à-dire de 125 lieues. En d'autres termes, Paris déroulé sur une seule ligne s'étendrait, sans discontinuité, de la place où il est situé jusqu'à la Rochelle.

GANELON.

Parmi les personnages de l'épopée carlovingienne, Roland est demeuré le type populaire de la valeur, et Ganelon celui de la trahison personnifiée. Les traîtres étaient appelés, au moyen âge, « race de Ganelon. » Il serait curieux de savoir quel est l'original de cette figure depuis si longtemps passée à l'état mythologique.

Si l'on se reporte aux textes historiques, il est hors de doute que le traître envers Charlemagne dans l'affaire de Roncevaux, ce fut le duc de Gascogne Lope, « un vrai loup de fait comme de nom, » dit une charte de Charles le Chauve, datée des calendes de février 845. Le petit-fils de Charlemagne, faisant mention de ce désastre de son aïeul, dit que « Lope, fait prisonnier, finit misérablement ses jours au bout d'une corde. » La trahison ne resta donc pas complétement impunie. Au lieu de cette potence, qui apparemment ne satisfaisait pas encore l'indignation populaire, la légende fait périr Ganelon écartelé.

Mais pourquoi ce nom de Ganelon substitué à celui du vrai coupable? Qui était Ganelon?

Ce nom de Ganelon, Ganilon, Wenilon ou Wenelon (le même que Fénelon), appartient à un archevêque de Sens, coupable envers Charles le Chauve, son bienfaiteur, de l'ingratitude la plus noire.

D'abord simple clerc de la chapelle royale, Ganelon, par la faveur de son maître, est élevé à l'épiscopat. Ce fut même lui qui, le siége étant vacant, sacra Charles le Chauve dans la cathédrale de Reims. Nous voyons Ganelon tout-puissant dans les conseils du roi, chargé de richesses et d'honneurs. En 853, Charles le Chauve nomme trois *missi Dominici* pour le pays de Sens : Odon, Donat et Ganelon. La même année, Ganelon assiste au conseil de Verberi; en 845, il avait fait nommer Hincmar à Reims. Tout à coup, en 859, Ganelon se sépare de Charles le Chauve, et embrasse ouvertement le parti de Louis le Germanique. Un concile est assemblé à Savonnières, près de Toul, auquel l'empereur adresse une dénonciation contre l'évêque de Sens; il joint à sa lettre un acte officiel où ses griefs sont formulés en seize articles :

« 1. Ganelon me servait comme clerc de ma chapelle; il m'avait juré fidélité; je l'ai fait archevêque de Sens.

» 2. Lors du partage du royaume (842), Ganelon a signé le contrat entre mes frères et moi.

» 3. Ganelon m'a sacré dans la cathédrale de Sens.

» 4. Lorsque la sédition commença de lever la tête dans mon royaume, je fis une proclamation; Ganelon la signa.

» 5. Quand j'ai marché contre les païens retranchés dans l'île d'Oissel, Ganelon, sous prétexte de ses infirmités, est resté chez lui. Mon frère Louis, profitant de mon absence, fit irruption dans mon royaume; seul de tous mes évêques, Ganelon eut avec lui des conférences que je n'avais pas autorisées, et dont le but était de me renverser.

» 6. Quand j'ai marché contre mondit frère et les ennemis tant de l'église que du royaume, Ganelon m'a refusé l'assistance qu'il me devait, et cela malgré mes prières instantes.

» 7. Lorsque mondit frère m'eut pris mon neveu, mes sujets, eut opprimé mon royaume, Ganelon passa de son côté pour faire à lui tout le bien, à moi tout le mal en son pouvoir : dans mon palais d'Attigny, dans la paroisse et la province d'un autre archevêque resté fidèle à mes intérêts, Ganelon célébra la messe aux séditieux excommuniés; il assistait au conseil où, par artifice et mensonge, l'on détacha de moi mon neveu Lothaire.

» 8. Ganelon prit part à tous les conseils, soit publics, soit privés, où mon frère cherchait les moyens de me ravir ma part du royaume dont lui-même, Ganelon, m'avait sacré roi. »

Les autres articles parlent des récompenses dont Louis le Germanique avait payé la trahison de Ganelon. Ainsi, Ganelon avait obtenu l'évêché de Bayeux pour un sien parent, nommé Tortolde, si mauvais sujet que le concile fut obligé de le chasser de son siége.

Du reste, la même année vit naître et se terminer la querelle. On lit dans l'Annaliste de saint Bertin : « 859. L'évêque de Sens, Ganelon, sans avoir comparu devant les évêques du synode, se réconcilie avec le roi Charles. » Comment se fit ce raccommodement, c'est ce qu'il nous est impossible de savoir. La chronique de saint Pierre le Vif dit de Ganelon qu'il était de naissance très-noble et d'esprit très-fin. Il mourut en mai 865, et fut enterré dans un des monastères qu'il avait fondés. Il devait être avancé en âge, ayant vécu sous Louis le Débonnaire. Ce fut un personnage des plus considérables de son temps; plusieurs lettres de la correspondance de Loup de Ferrières lui sont adressées, dans lesquelles il est toujours nommé Guenilon ou Ganilon.

Tel est l'homme qu'une tradition vague, venue jusqu'à nous, désigne comme le Ganelon des légendes carlovingiennes, et l'examen des faits ne fournit rien qui ne vienne à l'appui. Le prince trahi par Ganelon lui pardonna; mais le peuple attacha aux souvenirs les plus douloureux pour la France son nom désormais synonyme de traître envers son prince et envers son pays (1).

MÉDAILLES RARES.

P. BRIÇONNET, GÉNÉRAL DES FINANCES. — ÉTUDE SUR LES ANOBLIS EN FRANCE.

Nous avons dit qu'en Allemagne et dans quelques autres pays il était d'usage, au seizième siècle, de réunir sur une médaille, à l'occasion des mariages, les portraits des nouveaux époux l'un près de l'autre. Aujourd'hui nous offrons à nos lecteurs une médaille de la fin du quinzième siècle ou des premières années du seizième, qui représente d'un côté l'époux, de l'autre l'épouse. Cette médaille est anonyme; des devises remplacent les noms des personnages. L'artiste inconnu auquel on la doit n'a pris nul souci des embarras que sa confiance dans la ressemblance des traits pourrait causer un jour à l'érudition. Toutefois une comparaison attentive de cette médaille avec d'autres médailles de la même époque, nous autorise à donner une attribution certaine à ce précieux et bien rare échantillon de l'art des anciens médailleurs français. Les deux époux doivent être Pierre Briçonnet et Anne Compaing de Praville; la devise *Taire ou bien dire*, qu'on lit autour du portrait d'homme, convenait très-bien à un homme d'affaires comme Pierre Briçonnet, qui fut général des finances en Languedoc : la devise du revers, *Sans varier*, convenait sans doute à Anne Compaing, femme de Pierre Briçonnet, comme à toute honnête femme. Mais ce n'est point, comme on le pense bien, sur ces devises que se fonde notre supposition : nous ne nous hasardons à l'exprimer qu'à la suite d'une étude de notre médaille rapprochée de deux autres médailles du même temps et sans doute de la même main, qui portent tout au long les noms et qualités de P. Briçonnet. Ces trois médailles sont conservées à la Bibliothèque nationale; celle qui paraît ici, précieux spécimen de l'art français de la fin du quinzième siècle, était restée inédite jusqu'à ce jour; les

(1) Introduction de la Chanson de Rolan, poëme de Theroulde, traduit par F. Génin, 1850.

deux autres ont été publiées dans le *Trésor de numismatique et de glyptique.*

Pierre Briçonnet ne fut pas un homme illustre; on sait par la généalogie de sa famille qu'il fut notaire et secrétaire du roi, maître des comptes sous Louis XI, et enfin général des finances (c'est-à-dire receveur) en Languedoc; mais il appartenait à une famille qui joua un rôle très-brillant pendant la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième. Pierre Briçonnet était fils de Jean Briçonnet, général des finances en 1443, premier maire de Tours en 1462, et qui mérita le surnom de Père des pauvres. La femme de Jean, Jeanne Berthelot, était aussi d'une famille de financiers; elle était fille de Jean Berthelot, maître de la chambre aux deniers du roi. On ne sait pas la date de la naissance de P. Briçonnet; il mourut à Orléans, en 1509. Un volume in-4, de plus de 300 pages, intitulé: *Histoire généalogique de la maison des Briçonnets*, etc., par Guy Bretonneau, chanoine de Saint-Laurent au chasteau de Plancy, a été imprimé à Paris, sous le règne de Louis XIII, en 1620. Ce livre, écrit naïvement, donne les détails les plus circonstanciés sur l'histoire des Briçonnet; mais comme le bon chanoine l'a dédié à Jacques Briçonnet, chevalier, seigneur de la Kaerie et du Chesnoy, conseiller du roi en son Conseil d'État, et grand maître des eaux et forêts de France, il faut le lire avec quelque précaution, non qu'il y ait lieu de suspecter le moins du monde la prud'homie de Guy Bretonneau, mais son dévouement aux Briçonnet pouvait bien être plus grand que sa critique n'était judicieuse. De plus, le grand recueil généalogique du père Anselme n'était pas encore publié: aussi était-il plus excusable de *magnifier* comme il le fit l'origine de cette famille.

L'histoire d'une famille, et particulièrement d'une famille anoblie, est un texte fertile en enseignements; sans parler d'une foule de détails précieux, soit pour l'histoire générale qu'ils complètent, soit pour la peinture des mœurs, on y voit comment se formaient et se recrutaient les classes supérieures dans notre vieille société française. C'est là le genre d'intérêt que nous avons éprouvé en étudiant l'histoire des Briçonnet à l'occasion de notre médaille. La lecture des annales de telle famille de race noble écrite par un d'Hozier ou un Chérin est rarement aussi curieuse que l'histoire d'une famille comme celle des Briçonnet; en tous cas, cette lecture est certainement moins instructive au point de vue philosophique. En effet, le grand principe, pour être tenu pour bon gentilhomme, c'était d'avoir une origine tellement ancienne qu'elle se perdît dans la nuit des temps historiques, et qu'il ne fût pas possible de découvrir un anobli, si loin que la curiosité voulût remonter. C'est donc, non point parmi les familles de l'ancienne noblesse, mais bien



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaille inédite du quinzième siècle. — P. Briçonnet; — Anne Compaing, sa femme.

parmi celles qu'on peut voir sortir de la foule, qu'il faut étudier comment l'homme nouveau, pour parler comme les républicains de Rome, parvenait à donner à sa famille un rang parmi les premières du pays. L'histoire des Briçonnet convient parfaitement à une semblable étude, quoi qu'en dise le bon Guy Bretonneau, qui les faisait venir au monde gentilshommes; en lisant dans l'Histoire généalogique du père Anselme le chapitre consacré aux Briçonnet, on voit bien vite la vérité. C'était une famille qui, née sur les bords de la Loire, comme celles des Phelipeaux, des Cottereau, etc., sortit de l'obscurité au milieu du quatorzième siècle, et, profitant du voisinage de la cour qui habitait alors Tours, Amboise ou Blois, s'éleva peu à peu aux plus hautes dignités. Les Phelipeaux, dont des branches exercent encore aujourd'hui les plus humbles professions dans les faubourgs de Blois, n'ont pas cessé d'occuper d'importants ministères depuis 1610 jusqu'à la révolution de 1789; à la vérité selon l'usage, il faut être un peu généalogiste pour les reconnaître sous les titres de ducs de La Vrillière, comtes de Saint-Florentin, de Pontchartrain et de Maurepas. Les Briçonnet n'occupèrent pas aussi longtemps la scène politique; mais ils ont brillé plus et plus tôt. Ce fut par le travail, l'ordre, l'économie, la persévérance, que s'éleva cette famille des Briçonnet qui, issue d'un obscur habitant de Tours, vivant au commencement du quinzième siècle, et auquel la Généalogie du père Anselme n'a pu trouver d'autre qualification que celle de *natif* de Tours, compta parmi ses membres, à la fin de ce siècle, un ministre dirigeant, comme on dit aujourd'hui, un cardinal, deux archevêques, plusieurs évêques et abbés crossés et mitrés, un chancelier de France, un premier président au parlement, et une foule d'autres dignitaires de l'ordre laïque ou ecclésiastique.

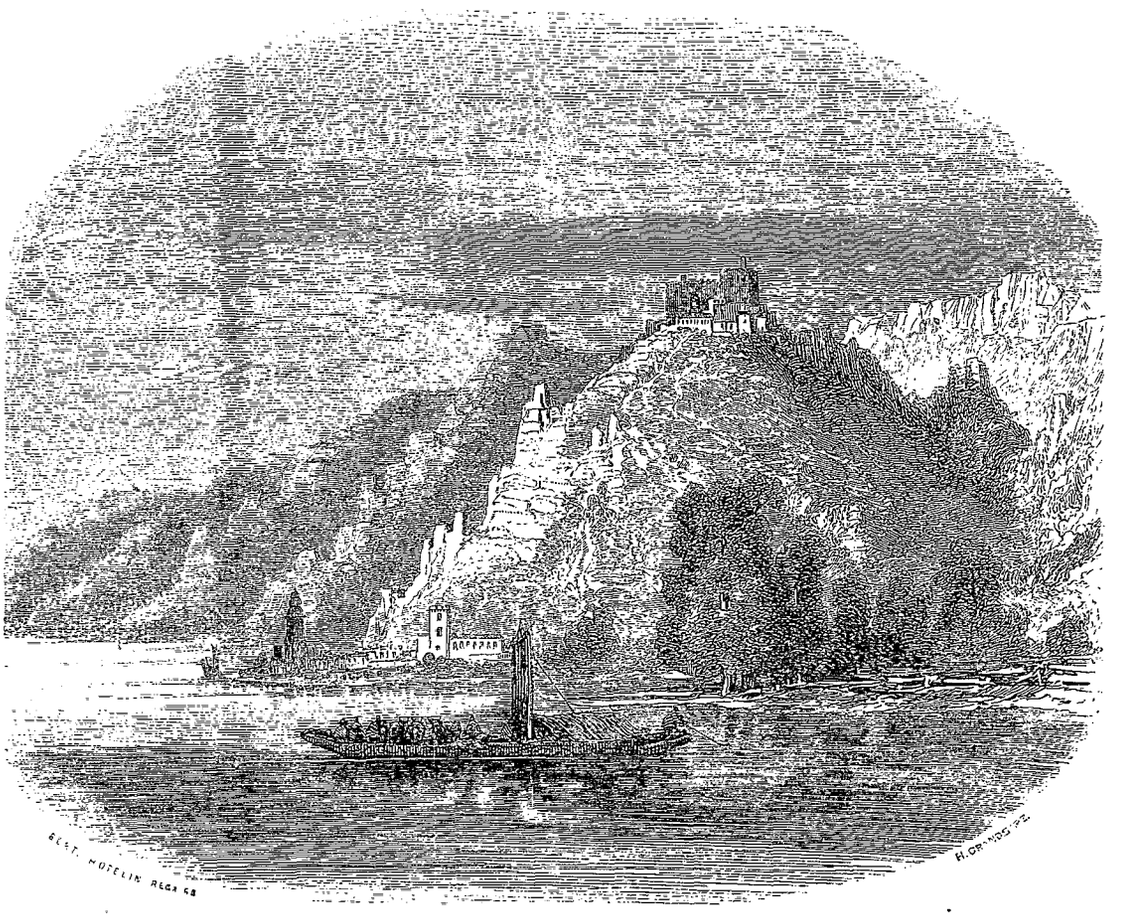
Pierre Briçonnet, dont nous donnons la médaille, n'est pas de ceux qui contribuèrent le plus à l'illustration de sa famille, mais il porta honorablement son nom que rendirent célèbre ses frères, Robert Briçonnet, archevêque de Reims, duc et pair de France; et surtout Guillaume Briçonnet, le célèbre cardinal de Saint-Malo, qui a figuré dans l'histoire générale comme l'un des promoteurs et même des acteurs de la conquête du royaume de Naples, sous Charles VIII. Pierre Briçonnet fut secrétaire-notaire du roi, maître des comptes sous Louis XI, et général des finances en Languedoc; il accompagna son frère le cardinal à la conquête de Naples, et fut l'un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Paris. « Ses armes, dit Guy Bretonneau, sont au bureau du même Hôtel-Dieu, pour marque de ses libéralités, et, ce que j'estime digne de remarque, on y voit pour cimier un pélican qui du bec s'ouvre la veine, afin de repaistre ses petits de son propre sang; vrai hiéroglifique du grand amour que ce vertueux seigneur portait aux pauvres, lesquels il chérissait comme ses propres enfants, les nourrissant de sa substance. »

Pierre Briçonnet avait épousé Anne Compaing de Praville, fille d'un conseiller au parlement d'Orléans. On avait élevé à son mari, à Orléans, un très-beau tombeau de marbre blanc; il fut détruit par les huguenots dans le feu des guerres de religion. Cette famille des Briçonnet, comme presque toutes les maisons nouvelles, s'était distinguée dans des constructions remarquables par le goût et la magnificence. C'est le cardinal Briçonnet, archevêque de Rouen, qui termina la magnifique église de Saint-Ouen; c'est sa fille légitime (il avait été marié), Catherine Briçonnet, femme d'un général des finances nommé Thomas Bohier, qui présida à la construction du château de Chenonceaux (voy. la Table décennale), pendant que son mari accompagnait le roi en Italie; et on lit dans une note de l'ouvrage de Guy Bretonneau, que notre Pierre Briçonnet « fit bâtir le château de Corme, où se voit une galerie d'architecture fort singulière. »

Nous ignorons s'il existe encore des rejetons de cette vieille famille; on voit par la dédicace de Bretonneau, qu'au dix-septième siècle elle était placée dans le premier rang des familles dites de la noblesse de robe. En 1771, on trouve dans le *Dictionnaire de la noblesse*, par la Chesnaye des Bois, plusieurs branches désignées par des noms de terre, tels que Glatigny et Oisonville.

DE LINZ A VIENNE.

LE CHATEAU DE DURRENSTEIN.



Le Château de Durrenstein, où fut enfermé le roi Richard. — Dessin de Grandsire.

Avant l'établissement des bateaux à vapeur, il n'était pas sans danger de descendre le Danube; le fleuve est rapide, quelquefois terrible, et les embarcations de transports, les *ordinari*, étaient d'une construction très-imparfaite : c'étaient des espèces de nacelles à fond plat, d'une grandeur démesurée, faites de planches de sapin pour la plupart, et toutes manœuvrant sans voile : le voyageur n'y trouvait ni célérité ni sécurité. Mais aujourd'hui que des services de bateaux à vapeur sont établis, à partir de Ratisbonne, sur tout le parcours du fleuve, on ne saurait plus concevoir aucune crainte.

En général, on part plus volontiers de Linz, qui est la véritable porte de l'Autriche de ce côté, et où le Danube commence à se montrer imposant.

A Linz, le Danube coule tranquillement; mais à quelques milles plus loin, depuis Engelhardszell jusqu'à Neuhaus, il se précipite en écumant, et avec une violence extrême, dans son lit rocailleux. Auprès du château de Pulzarn, et au delà, il se forme une infinité de petites îles. On aperçoit alors Saint-Florian, le château de Tilly et le village de Kronau. Pendant quelques milles les rives deviennent monotones; mais près de la ruine de Spielberg, située sur une île formée de rochers, le paysage reprend de l'aspect. On aperçoit, non loin de l'embouchure de l'Enns, un charmant village du même nom, avec son château seigneurial et la grande tour qui le domine; puis, à gauche, le bourg de Manthausen, d'un coup d'œil tout aussi pittoresque. Après viennent les ruines d'Achleiten et le joli château de Niederwalsee. Près de Grein, le Danube forme le courant si redouté, connu sous le nom de Greineschwall. De loin, déjà, un mugissement sourd annonce cette scène majestueuse. L'île de Woorth, composée toute de rochers, partage en deux moitiés le fleuve qui, dans le bras droit, suit un cours tranquille, tandis que, dans le gauche, au contraire, il continue de se précipiter violemment. Mais les eaux du bras droit sont si basses qu'il n'est presque jamais navigable. On est donc forcé d'user du bras opposé, bien qu'il présente en travers un énorme écueil formé de roches isolées sur lesquelles les eaux se jettent avec fureur et se brisent avec fracas. Cependant, depuis les travaux que Marie-Thérèse et Joseph II y ont fait exécuter, les rocs les plus dangereux ont disparu, et, avec quelque habileté de la part du pilote, on est sûr d'éviter tout péril. A peine rassuré, on se retrouve au milieu de tourbillons redoutables, qui descendent à 2 et 3 mètres de profondeur, entre les rochers du Langenstein et du Haustein. Ces tourbillons, toutefois, nullement dangereux pour les bateaux à vapeur, ne le sont que pour les petits bateaux ordinaires, et encore lorsque les eaux sont fort hautes; alors les petits bateaux peuvent prendre l'autre bras qui est devenu navigable. C'est le bourg de Struden qui offre le point de vue le plus favorable pour admirer ce spectacle sublime de la nature. On passe ensuite près de Saint-Nicolas, du château de Donaudorf, et du château impérial de Petsenbourg, qui est très-pittoresquement situé sur la dernière roche de l'écueil, près de Grein. On voit, après les ruines de Sœusenstein, la superbe église de Mariaferl, bâtie sur une hauteur, et visitée chaque année par plus de 80 000 pèlerins; puis encore Pœchlam, l'Arclape des Romains dont il est aussi question dans les *Niebelungen;*

le magnifique couvent de Mœlk, sur un rocher de granit de 58 mètres; le bourg Schœnbuchel avec un château; les belles ruines du castel d'Aggstein; Schwalbenbach; la Muraille du diable, singulière agglomération de rochers qui présente au regard un mur droit et uni, comme si l'art y avait passé son niveau, et le bourg de Spitz avec ses vignobles. Plus loin apparaît Morbach; après quoi enfin la petite ville de Durrenstein dresse fièrement les ruines de son château, l'unique but de notre course. Cependant, puisque nous sommes sur la route de Vienne, qui n'est plus qu'à quelques milles de nous, nous allons continuer de descendre le Danube, sauf à revenir ensuite à Durrenstein. Donc, voici Mautern, charmant village qui se relie par un pont de bois aux villes de Stein et de Krems; puis le Danube se jette dans la plaine et forme, jusqu'aux frontières de la Hongrie, une infinité de petites îles. Vis-à-vis de Krems, petite ville fort ancienne, on aperçoit la grande abbaye des Bénédictins, Gottroich, sur une montagne d'une élévation de 195 mètres; plus loin, l'antique Tulla et le magnifique château de Greifenstein. On voit encore le couvent de Neubourg; bientôt après, le Leopolberg, pic couronné d'une belle forêt; enfin Vienne, dont les abords fourmillent d'une multitude d'îlots de toutes formes et de toutes grandeurs.

Maintenant retournons par terre à Durrenstein, bien que la route ne puisse rien nous offrir de très-curieux, si ce n'est pourtant la plaine où Napoléon gagna la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809. De Vienne, on se rend à Stockevan, et de Stockevan à Krems, au milieu de sites monotones. Un seul moment les yeux y sont récréés par une légère échappée de vue sur le Danube. Le chemin qui mène de Krems à Durrenstein est plus heureux, pittoresquement parlant, car il suit les bords du Danube, qui est fort beau sur ce point.

La petite ville de Durrenstein fut autrefois très-fortifiée, et l'on voit encore aujourd'hui des traces de ses fortifications. Parmi ses ruines, on remarque celles d'un ancien couvent de femmes, dont les fenêtres sont pour ainsi dire suspendues sur les eaux; le Danube coule littéralement aux pieds de ces ruines élevées en plein roc à pic. A cette heure, Durrenstein est encore le siége d'une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Mais son principal, son unique attrait pour les touristes, qui ne manquent jamais d'y venir faire excursion, c'est son château démantelé qui apparaît comme un nid d'aigle au faîte d'une colline isolée.

Tout le monde connaît l'histoire de la captivité qu'y subit Richard Cœur de Lion, à son retour de la Palestine, où il avait insulté le duc d'Autriche Léopold, en faisant arracher le drapeau autrichien d'une tour qui en était surmontée. A la faveur des plus humbles travestissements, Richard, jeté par une tempête sur les côtes d'Illyrie, s'était flatté de traverser l'Allemagne sans être reconnu; le sort trompa ses espérances, car il fut surpris près de Vienne, dans une maison où il venait de remplir les fonctions de tournebroche, et il devint ainsi le prisonnier de Léopold. Ce dernier brûlait du désir de tirer vengeance de l'affront reçu jadis, et il fit jeter, bien lâchement, le vaillant Richard dans la terrible forteresse de Durrenstein.

Cette forteresse était alors inexpugnable; elle s'élève, en effet, sur la crête d'un rocher nu et désolé, entouré, de tous côtés, d'un précipice béant. Un sombre amas de rocs l'environne à distance et lui donne un formidable aspect. C'est une petite chaîne de montagnes toute hérissée de masses ténébreuses de toutes les hauteurs, de toutes les dimensions, et si heurtées dans leurs formes, si étrangement pittoresques, qu'on croirait volontiers que ce chaos n'est point le produit d'accidents naturels.

La route qui y mène commence par un petit sentier étroit et rapide, lequel, après avoir tourné autour d'une masse énorme de rochers, aboutit à un talus presque à pic. Alors le pied n'est plus sûr, et l'on s'engage, en plein roc, au milieu de passages terribles qui le deviennent de plus en plus, au fur et à mesure que l'on gravit. Au sommet de la colline, s'élève une masse de roches informes sur laquelle a été bâtie la demeure du gardien du château. Le reste de l'édifice est sur un plan beaucoup plus bas, et semble pencher vers le talus qui descend à la ville. C'est probablement dans une des pièces à l'extrémité qu'était renfermé le royal prisonnier. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus que les fondations de cette partie inférieure du bâtiment, et, çà et là, des fragments de murailles, tout juste assez pour en indiquer les contours. La maison du garde n'est qu'une construction écroulée, dont cependant les ruines permettent encore de juger l'architecture. Il y a une ou deux arcades mutilées, et quelques chapiteaux romans qui surmontaient probablement les piliers d'une chapelle. Dans un endroit difficile à désigner, on voit sur un mur quelques vestiges de peintures à fresque, et ceux d'une inscription trop dégradée pour être lisible.

La maison du gardien a 32 mètres de long sur 27 de large. Les murailles ont généralement plus d'un mètre d'épaisseur. Au centre de ces ruines s'élève un rocher massif dont l'architecte a profité, jugeant avec raison qu'il lui fournirait un cachot plus solide que toute espèce de maçonnerie. Ce rocher a environ 11 mètres de long, 8 de large et 7 de haut. Le cachot qu'on y a creusé est une chambre basse de 5 mètres sur 4. A qui fut-il donné en demeure? Nous l'ignorons. Toujours est-il que ce dut moins être un cachot qu'une tombe. Maintenant des chèvres, des brebis broutent l'herbe rare qui croît au milieu de tous ces souvenirs effacés; et la ballade consolatrice dont le fidèle Blondel charmait la captivité de son royal maître est remplacée par la chanson sauvage de quelques jeunes pâtres qui courent en se jouant sur les pointes les plus escarpées de ces côtes arides.

SE FAIRE A SA VIE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 113.

Les lettres de la jeune fille furent d'abord de vrais dithyrambes au bonheur. Tout était si nouveau, si beau! et Franz était plus charmant encore, aux yeux de sa jeune épousée, que l'Éden de perpétuels changements et de fêtes dans lequel il l'introduisait.

Cependant peu à peu l'enthousiasme se calma; alors la pauvre mère, dont le cœur avait d'abord saigné d'être si complètement remplacée, et de ne pas trouver, au milieu de ce tourbillon d'amour, de voyages, de vanités et de plaisirs le signe d'un souvenir pour tous ses dévouements; la pauvre mère conçut de l'inquiétude: elle redoubla d'activité et de travail; c'était son remède dans le chagrin. Elle commença à désirer le retour de ces élans d'enivrement qui, dans les premiers temps du mariage de Lisbeth, amenaient sous ses paupières rougies des larmes que jamais elle ne laissait couler.

« Pas de repos! écrivait Lisbeth. Il faudrait une santé de fer pour résister à cette vie. » Puis, voilà que cet ange, ce Franz adoré se trouva redevenir homme; il eut des défauts! « On ne pouvait lui faire abandonner son effroyable pipe! la bière l'alourdissait; une jeune femme, qui bientôt allait le rendre père, avait droit cependant à plus d'égards. »

Avec Lisbeth, tout ce qu'il y avait de jeune et de rayonnant dans le grave intérieur, berceau de son enfance, s'était éclipsé, et maintenant, voilà que ses lettres venaient encore attrister le foyer paternel.

M. Vanbroken, trop régulier dans ses habitudes, trop despotique en ses idées, trop morose de caractère, aimait cependant profondément sa fille. Par malheur, au lieu d'assouplir sa nature flegmatique et entêtée, cette affection l'avait enroidie. Dans le but d'amasser plus de fortune pour

l'âge mûr de sa Lisbeth, il avait sevré la jeune fille d'amusements, de parties de plaisir, de babioles auxquelles elle attachait un prix exagéré. Il était devenu d'autant plus exigeant avec elle qu'il l'aimait davantage, et il s'était répété sans cesse : « Ce que j'en fais n'est que pour son bien. » Cette rigidité du père, qui avait contribué sans doute à décider chez la jeune fille d'ardents désirs de variété, de changements, de fêtes, de voyages, lui avait donné le dégoût des lieux où s'était écoulée son enfance. Sans nous en douter, hélas! nous semons souvent nous-mêmes la plante dont le fruit empoisonné nous tuera. Le pauvre Vanbroken avait préparé, certes, bien à son insu, le mariage qui avait détruit tous ses plans; il n'y survécut que peu d'années; la nouvelle d'une seconde fausse couche de Lisbeth trouva sa pauvre mère au chevet d'un lit de mort. Les soins éclairés, incessants de l'excellente femme ne purent que prolonger et adoucir la lente agonie de son vieux mari.

A cette nouvelle, Franz laissa sa femme qui ne pouvait quitter en ce moment une chaise longue, et arriva seul à Heerenveen pour arranger les affaires de la succession. C'était un honnête marin, bien que sa femme ne négligeât guère les occasions de se plaindre, non sans motifs, de sa brusquerie et de mille détails d'ennuis intérieurs, de fatigues, de contrariétés; petites douleurs, éternels pararasites qui, sous une forme ou l'autre, hantent la demeure de l'homme; « misères qu'il faudrait (ainsi que disait madame Vanbroken) toujours épousseter, toujours balayer avec la poussière et les toiles d'araignée, sans en parler ni murmurer jamais. »

La belle-mère et le gendre s'arrangèrent à merveille ensemble pendant tout le temps que celui-ci passa à Heerenven. Jadis elle avait étudié les défauts du jeune homme qui devait la priver de sa fille; aujourd'hui elle ne voyait plus que les qualités du gendre qui la pouvait rendre heureuse. Ils ne se séparèrent donc qu'à leur regret mutuel; regret poignant surtout pour la pauvre veuve; mais la vie nomade du capitaine rendait une réunion impossible. Madame Vanbroken resta dans la petite maison qui lui appartenait en propre, ainsi qu'une faible rente, « suffisante, du reste, assurait-elle, à des besoins si restreints désormais ! » En effet, dans cette modeste position, elle trouvait moyen d'envoyer à sa fille des marques de souvenir, de petits cadeaux toujours ingénieusement choisis. C'étaient les fruits de son travail : la toile dont elle avait filé le lin, la dentelle qu'elle avait ouvragée, l'oiseau privé, élevé par elle; de précieux oignons de jacinthes et de tulipes qu'elle cultivait, dont elle multipliait les espèces et propageait de belles variétés. Elle finit même par établir un petit commerce de ces plantes, et se procura de cette façon une plus grande aisance. La position que le sort lui avait faite, elle sut l'améliorer par son activité et sa patience. Si les tendres affections sur lesquelles il semblait qu'elle aurait dû pouvoir compter, lui avaient manqué, bien que fidèle à leur souvenir, elle sut néanmoins s'en créer de nouvelles.

Ses voisins l'aimaient. Les jeunes filles allaient jouir près d'elle d'une sympathie que l'excellente veuve assaisonnait de bons conseils affectueusement insinués. Les vieillards se plaisaient à sa douce conversation : ils étaient sûrs de trouver toujours son oreille attentive, son intérêt aisément éveillé. Une activité constante, la régularité des habitudes, prolongaient, renouvelaient ses forces, entretenaient sa santé. Hélas ! c'était toujours de la même source que lui venaient les chagrins qu'elle supportait avec courage, et dont elle s'efforçait de se distraire quand elle ne pouvait y parer. Par deux fois, elle prépara et renouvela une charmante layette, inutilement. Lisbeth manquait de prudence, et sa vie nomade en eût demandé beaucoup; elle s'était lassée du repos : elle s'irritait du mouvement. Elle ne savait pas s'arranger dans sa vie. « Il faut que le limaçon se fasse à sa coquille, » lui écrivait sa mère; mais ce que n'avait pu son exemple, comment ses conseils l'eussent-ils obtenu?

Un jour, par un beau soleil de mai, vers cinq heures, au moment où la chaleur baisse, madame Vanbroken, assise sur un vieux fauteuil qu'elle avait recouvert elle-même d'une charmante et fraîche étoffe étrangère, cadeau de son gendre, contemplait son parterre brillant de mille couleurs. Près d'elle, deux jeunes chiens, descendants du vieux Médor, se jouaient d'un malin petit chat, qui, fait à leurs brusques façons, s'en défendait pourtant avec mille grâces mutines. Un rossignol, perché sur un rameau, à peine caché sous les feuilles, se révélait encore par ses longues cadences perlées; la porte vitrée de la serre (les profits du commerce et de fleurs avaient permis de métamorphoser ainsi l'inutile salle à manger du rez-de-chaussée), la porte toute grande ouverte laissait arriver les parfums exotiques de quelques plantes plus délicates, dont les senteurs vanillées se mariaient agréablement avec celles des jacinthes et des jonquilles du parterre. La maîtresse de ces trésors en jouissait en terminant une jolie corbeille où le chiffre d'Élisabeth s'unissait à celui de Franz.

— Où est-elle, où est-elle? demanda au dedans de la maison une voix qui fit tressaillir madame Vanbroken; et le moment d'après, Lisbeth était dans ses bras.

Quand la mère se fut rassasiée de caresses, et qu'à plusieurs reprises elle eut ressaisi et pressé son enfant, elle l'éloigna à la longueur de son bras pour la mieux voir, et elles se contemplèrent l'une l'autre jusqu'à ce qu'une larme, qui n'était pas de joie, tremblât dans l'œil bleu et calme de l'une, et que l'ardente prunelle noire de Lisbeth fût devenue humide.

— Ma pauvre enfant, ma pauvre fille! murmura madame Vanbroken.

— Oh! ma mère! s'écria-Lisbeth, qui n'était plus la fraîche et belle fille de jadis, en promenant des regards ravis sur tout ce qui l'environnait dans ce logis quitté jadis avec tant de joie. « O ma mère! dans quel paradis je vous retrouve, plus fraîche, plus jeune qu'il y a dix ans!

— Cet Éden le serait-il encore pour Lisbeth, au bout de quelques années, ou même de quelques mois? J'en doute, dit Franz, qui venait d'arriver.

Un mouvement d'humeur plissa le front de la jeune femme; mais sa mère arrêta avec un baiser les paroles acerbes qui déjà entr'ouvraient ses lèvres.

Après avoir remercié affectueusement son gendre de sa cordiale visite, madame Vanbroken apprit, en réponse à de tendres requêtes, que Franz, obligé à un voyage de long cours, se décidait à laisser Lisbeth passer dix mois au moins avec sa mère. « C'était elle surtout qui l'avait désiré, dit-il; car elle ne perdait aucune occasion de répéter qu'elle en avait assez de la mer, et que changer sans cesse de lieux lui était insupportable. »

Toujours les réponses de la jeune femme furent arrêtées et prévenues par la mère attentive; et lorsque Franz se fut un peu éloigné pour admirer la serre et les belles fleurs du jardin :

« Enfant, chère enfant! murmura madame Vanbroken à l'oreille de sa fille, en la pressant contre son sein; notre paradis, c'est nous qui le créons. Il faut savoir tour à tour faire sa vie pour soi, et se faire à sa vie, et cette science, nous allons l'étudier ensemble. »

MEAUX

(Département de Seine-et-Marne).

UN ÉDIFICE DU TREIZIÈME SIÈCLE. — LA CATHÉDRALE.

Près de la cathédrale de Meaux, au nord de l'abside, s'élève un bâtiment carré long, aux angles duquel se détachent des tours à toits coniques; sa forme régulière attire les regards. M. de Caumont, qui a fait des recherches éten-

dues sur l'architecture religieuse et civile au moyen âge, s'est livré à quelques conjectures sur l'ancienne destination de cet édifice.

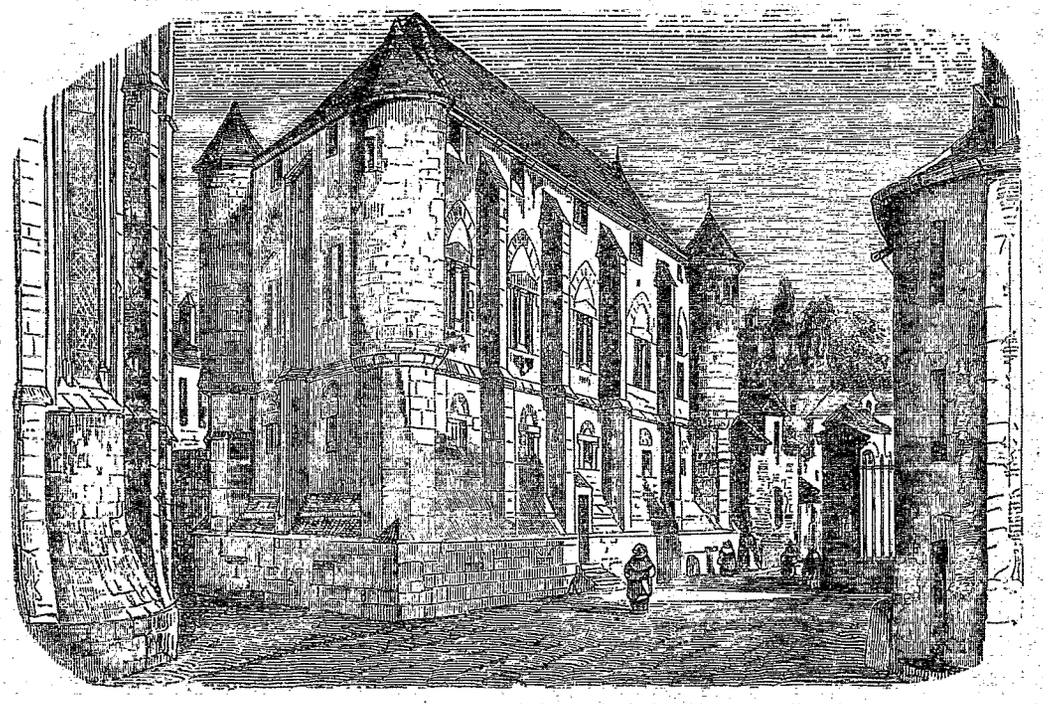
Après avoir constaté qu'il appartenait au chapitre de la cathédrale, il s'est demandé s'il ne renfermait point les salles de l'officialité, la bibliothèque, les archives, ou si c'était tout simplement un de ces magasins destinés à renfermer le produit des dîmes en blé, en vin, en laine, etc.; etc., que percevait annuellement le chapitre. Les granges dîmières, les magasins qui existent près de quelques-unes de nos abbayes, et dont l'architecture est souvent très-remarquable, autoriseraient cette supposition; cependant les quatre tours qui s'élèvent aux angles de l'édifice et son plan parfaitement régulier, lui donnent un caractère de noblesse que n'offrent pas habituellement de simples magasins.

Évidemment cet édifice ne remonte pas au delà du treizième siècle : la vue que nous en donnons a été prise du côté de la rue qui passe derrière l'abside de la cathédrale. Il est divisé en quatre étages : un étage en contre-bas, et trois étages superposés au-dessus du sol; le contre-bas n'était éclairé que par des ouvertures carrées qu'on voit à un mètre au-dessus du pavé de la rue; ces trois étages au-dessus du sol avaient chacun cinq fenêtres : les unes en ogive, subdivisées en deux parties par un meneau, les autres carrées. Le dessin montre cette ordonnance.

Du côté opposé qui regarde l'intérieur de l'ancienne cour du chapitre, les portes du premier et du deuxième étage s'ouvrent au centre de la façade; un magnifique escalier du temps conduit au deuxième étage (le premier au-dessus du rez-de-chaussée).

A l'intérieur de cet édifice, on trouve dans la grande salle établie en contre-bas, à 7 mètres environ au-dessous du sol, de magnifiques voûtes en ogive, divisées sur la longueur en cinq travées; quatre colonnes cylindriques reçoivent au centre les arceaux de ces voûtes, et divisent l'espace en deux nefs ou galeries.

La même ordonnance se répète dans la salle du rez-de-chaussée, au-dessous de la précédente; seulement les voûtes ont moins d'élévation, et les chapiteaux des colonnes, qui étaient mieux éclairés, sont ornés de grandes feuilles



Édifice du treizième siècle, près de la cathédrale de Meaux.

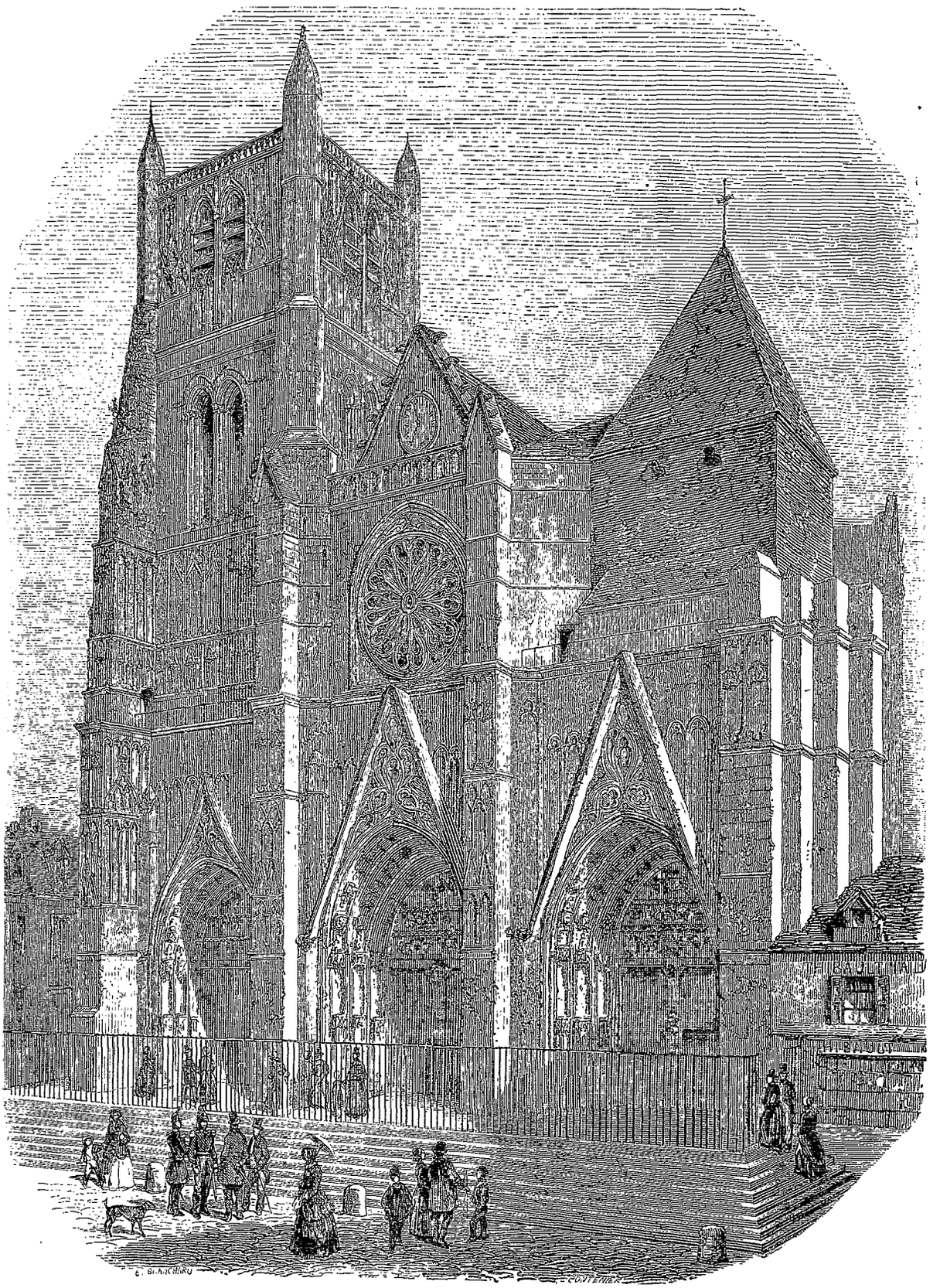
assez ordinaires dans les monuments du treizième siècle.

Le second étage, auquel on arrive par l'escalier extérieur dont nous avons parlé, n'est pas voûté comme les deux autres; un plancher droit, en bois de chêne, repose sur des colonnes monocylindriques, au nombre de quatre, comme dans les étages inférieurs : ainsi les divisions sont toujours les mêmes; seulement il n'y a pas de voûte en pierre.

Le dernier étage, sous les combles, moins élevé que les autres, avait aussi moins d'importance.

Suivant les principes de construction usités partout au treizième siècle, des contre-forts espacés symétriquement font équilibre à la poussée des voûtes, à tous les points où elles viennent peser sur les murs : c'est à cette disposition surtout que nous devons la conservation de tant d'édifices du moyen âge.

Quelques portes de la cathédrale, entre autres les six arcades inférieures du chœur et les quelques colonnes de la nef, sont plus anciennes que le monument dont nous venons de donner la description. Elles datent au moins du douzième siècle. On reconnaît dans le reste de l'édifice le style des divers siècles suivants. A l'extérieur, l'ensemble est d'un aspect sévère : l'édifice est lourd, sombre, sans ornements, excepté à la façade principale et à celle du nord. Les trois portails de la façade principale sont ogivales, et leurs décorations appartiennent à ce que l'on appelle le gothique flamboyant. Des deux tours qui devaient surmonter cette entrée principale de l'église, une seule a été achevée; elle a de hauteur environ 67 mètres; l'autre tour est inachevée; on l'appelle *la Tour noire*. Quoique l'on ait à regretter la destruction d'un grand nombre de statues, statuettes et bas-reliefs qui ornaient les voussures profondes des trois portails, on y trouve encore quelques détails d'un véritable intérêt : les bas-reliefs des tympans sont surtout assez bien conservés; ils représentent le Jugement dernier, l'Histoire de Jésus-Christ et celle de saint Jean-Baptiste. Quelques statues mutilées et un bas-relief, figurant la lapidation de saint Étienne, patron de l'église, ornent la façade du nord. A l'intérieur, l'édifice est beaucoup plus remarquable : la nef et le chœur, jusqu'au sanctuaire, sont bordés d'un double bas-côté qui donne de la profondeur à la perspective, et multiplie les



Façade principale de la cathédrale de Meaux.

effets d'ombre et de lumière. Au-dessus des travées règne une galerie construite ou réparée en différents styles; sept chapelles ornent l'abside formée de six colonnes qui supportent l'arcade décorée de colonnettes et de vitraux; au milieu une élégante colonnette s'élance vers la voûte, et sert d'appui à sa retombée : cette partie de l'édifice, d'un travail élégant et hardi, est celle qui mérite le plus d'arrêter l'attention. Un grand souvenir s'attache à tout cet édifice religieux, et c'est avec émotion et respect qu'on se rappelle, en marchant sous ces voûtes, qu'elles ont retenti de la voix de

Bossuet. Une tombe et une statue en marbre blanc ont été élevées à ce puissant génie, dans ce sanctuaire où il a enseigné la foi, par la piété des fidèles.

ABUS DE LANGAGE.

Une maladie grave et le conseil d'un habile médecin m'avaient engagé à me rendre aux bains de Loëche, dans le Valais. On sait tout ce qu'a d'effrayant et de pittoresque cette haute vallée où l'on arrive de tous côtés par des précipices, et dont l'accès difficile semble avoir été destiné à faire apprécier davantage aux malades le remède puissant caché dans cette solitude. Ma seule récréation, dans ce lieu sauvage, était la promenade; je me donnais ce plaisir tous les matins après le bain, suivant que le temps le permettait, et je prenais de préférence le sentier qui, à travers de charmantes prairies, et sous l'ombre des mélèzes, conduit directement au pied de la Gemmi.

Un jour, deux personnes, étrangères comme moi, m'avaient précédé dans ce lieu remarquable, et, les yeux tournés sur la montagne nue, dont les rayons du soleil naissant faisaient ressortir toutes les aspérités, elles semblaient chercher ces sentiers que ma faible vue n'a pu y découvrir, et qui offrent le seul moyen de communication directe entre ce pays et le canton de Berne. L'une de ces personnes était une femme d'un âge assez avancé, l'autre était une jeune fille; toutes les deux semblaient appartenir à la classe aisée des campagnes, et leur accent me les fit reconnaître pour des compatriotes.

— Eh bien, Jenny, dit la plus âgée, te serais-tu fait une idée de pareilles montagnes, et aurais-tu cru que l'on pût arriver de l'autre côté de ce rocher?

— *Mon Dieu!* non, dit la jeune fille, je ne l'aurais jamais imaginé; et c'est tout au plus si je peux le croire encore.

— Dans un moment tu n'auras plus de doute; voici des voyageurs qui sortent du village, probablement après avoir fini leur cure; ils sont sur des mulets, et viennent de notre côté: sûrement, c'est pour passer la Gemmi. Aurais-tu envie d'être de la partie, pour voir?

— *Ma foi!* non; ils se passeront de moi. Je ne suis pas si folle que d'y aller; la tête me tournerait, et dans un moment vous me reverriez près de vous, mais dans un bel état... Mais, tenez, ne voilà-t-il pas un petit garçon qui monte avec eux? *Au nom de Dieu!* est-ce qu'ils comptent l'emmener par là-haut? Il est trop petit!

— Tout petit qu'il est, il paraît qu'il a plus de courage que toi, et que la tête ne lui tourne pas si facilement.

— Cela se peut; et tant mieux pour lui! Peut-être qu'il est né dans une contrée toute semblable. *Juste ciel!* quel pays! Retournons dans le nôtre aussitôt que nous pourrons.

J'étais auprès des deux étrangères, et je m'étais arrêté comme elles. Nous nous rangeâmes pour laisser passer la petite caravane. Quand elle eut passé, nous la suivîmes lentement, et la jeune fille, qui me connaissait pour m'avoir rencontré au bain, m'adressa la parole:

— Ma tante n'est pas du tout effrayée de cette Gemmi; elle y grimperait sans crainte, malgré son âge et son embonpoint. Ne croyez-vous pourtant pas, monsieur, que ce passage est dangereux?

— Mademoiselle, lui dis-je, *Dieu m'est témoin* que j'aimerais tout autant prendre un autre chemin; mais puisqu'il n'y a que celui-là, et que tout le monde y passe, j'y passerais aussi sans crainte.

La jeune fille sourit:

— Oh! dit-elle, il n'y a pas besoin que vous invoquiez le témoignage de Dieu; je vous crois sans cela. Mais vous conviendrez qu'une femme n'est pas obligée d'avoir autant de courage qu'un homme.

— La peur est plus excusable chez une femme; mais toutes n'ont pas peur, et, *aussi vrai que je me confie à la parole divine*, je vous déclare qu'il en a déjà passé des milliers.

La jeune fille me regarda d'un air étonné et mécontent.

— Vous avez là un drôle de langage, monsieur, et je ne sais trop que penser de vous. Parlez-vous toujours ainsi?

— Non, je ne parle point toujours ainsi; je ne fais qu'imiter, en ce moment, une personne de ma connaissance.

— Eh bien, cette personne a tort, grand tort. C'est une profanation que de mêler ainsi les choses saintes aux discours les plus frivoles. J'ai peu d'éducation, vous pouvez bien le voir à mon langage; mais il n'y a pas besoin d'éducation pour sentir cela. Cette personne vous donne un très-mauvais exemple; si je la connaissais, je le lui dirais.

— En ce cas, dites-le-vous à vous-même, car c'est de vous que je parle.

— De moi?

— De vous. N'avez-vous pas tout à l'heure, en causant avec madame, employé les mêmes expressions dont vous me blâmez de m'être servi? Que faites-vous en disant *Mon Dieu!* sinon prendre Dieu à témoin de la vérité de ce que vous dites? Si cette exclamation ne signifie pas cela, elle ne signifie rien. Quand vous dites *Ma foi!* ou *Sur ma foi!* vous en appelez à la certitude des promesses de Dieu. Quand vous vous écriez *Juste ciel!* vous implorez la justice du dieu qui règne dans le ciel, apparemment à l'occasion de quelque action qui blesse la justice. C'est très-bien si le sujet est important et grave, très-bien encore si vous élevez votre pensée à Dieu en proférant son nom; mais s'il n'en est pas ainsi, vous avez « pris ce nom en vain. » Tout cela n'est-il pas vrai?

— Mais oui, en effet... il semble bien... Mais, monsieur, en disant ces mots, je n'ai pourtant aucune intention d'offenser Dieu. Ces paroles échappent sans qu'on pense à ce qu'elles signifient; on dit *Mon Dieu!* comme on dit *Sans doute*, *Certainement*.

— Eh! voilà précisément le mal: c'est que le nom de Dieu vienne sur nos lèvres sans que sa pensée soit dans notre cœur; c'est que ce nom ne nous saisisse d'aucune vénération; c'est qu'il puisse ainsi passer sans être aperçu. Certes, il serait beau d'entendre souvent le nom de Dieu sortir de la bouche des hommes, si en même temps leur cœur était plein de Dieu. Mais, chose bien étonnante, on peut assurer que ceux de la bouche desquels sort le plus fréquemment le nom de Dieu sont communément ceux qui pensent le moins à ce grand être. Je ne dis pas cela pour vous, mademoiselle.

— Oh! monsieur, vous pouvez le dire pour moi; je sens trop que cela me regarde aussi. Mais que vous dirai-je? tout le monde parle ainsi; j'ai suivi l'exemple... Mais n'est-ce pas, après tout, un bon signe qu'on fasse revenir si souvent le nom de Dieu dans la conversation? S'il n'était pas aimé dans le monde, son nom n'y serait pas si souvent répété.

— Il y a eu des temps où la pensée de Dieu présidait à tous les actes importants de la vie et se mêlait saintement à tout. C'est alors que prit naissance cette forme aimable de salutation, *A Dieu*, que nous avons gardée; c'est alors que les médecins les plus illustres terminaient ainsi leurs ordonnances: *Ainsi je te traite, Dieu te guérisse!* Les mœurs ont changé: on rougirait aujourd'hui de la pieuse simplicité de nos pères; mais on a conservé par habitude des formules de langage qu'ils employaient par sentiment; le nom de Dieu figure encore en tête de la moitié des phrases de la conversation d'un homme bien élevé. Vingt fois, au théâtre, dans la farce la plus indécente, on entendra ce nom sortir de la bouche d'un pauvre comédien. Voulez-vous voir ce que peut la force de l'habitude? Vous auriez honte de dire le mot *Par Dieu!* que j'ai honte moi-même de répéter; mais au fond vous faites la même chose en disant *Mon Dieu!* (1)

(1) Vinet.

LES CINQ ÉMERAUDES DE CORTEZ,

PERDUES, EN 1541, SUR LE RIVAGE D'ALGER.

Une tradition célèbre, mais qui laisse bien quelques doutes à la critique, veut que Fernand Cortez, méconnu par Charles-Quint dans les dernières années de sa vie, ait répondu au monarque qui l'interrogeait sur son nom : « Je suis celui qui vous a donné plus de royaumes, sire, que votre père ne vous avait laissé de cités. » La légende historique résume souvent ainsi, par un mot énergique, toute la vie d'un homme, et cela quelquefois aux dépens de la vraisemblance. Il est certain néanmoins que, lorsqu'il eut accompli sa prodigieuse conquête, le nouveau marquis del Valle comprit à merveille le rang qu'il devait occuper dans la postérité. Il parla en plus d'une occasion au maître du monde de puissance à puissance, et sa fierté naturelle fléchit si peu, qu'elle alla jusqu'à refuser à Charles-Quint cinq joyaux dont celui-ci promettait augmentation d'apanage. Le héros les avait bien gagnés, disait-il, et il réservait pour un don de son cœur ce qu'il refusait à la majesté impériale; qui saurait l'en blâmer? Au déni d'une futilité, l'empereur aurait répondu plus tard par de criantes injustices; et, chose étrange, où l'un perdit son armée, l'autre perdit son trésor. Alger, vainement assiégé par Charles-Quint, appartient aujourd'hui à la France; il serait curieux qu'un hasard favorable donnât à quelque pauvre colon l'enjeu d'une dispute qui s'éleva jadis entre les deux conquérants les plus ambitieux peut-être d'un siècle si ambitieux.

Lorsque Cortez avait pu puiser au *trésor des Dieux* (on désignait ainsi le trésor sous la garde immédiate de Montezuma), il ne s'était point oublié (Bernal Diaz le rude soldat nous le prouve), et il avait fait choix tout d'abord, pour sa parure, de cinq merveilleux joyaux que tous les souverains de l'Europe auraient volontiers échangés contre leurs plus belles pierreries : c'étaient cinq émeraudes que l'industrie des Mexicains était parvenue à tailler d'une façon merveilleuse, et dont la piété des empereurs avait sans doute fait hommage à Vitzilopuchtli, le dieu des armées.

En Europe comme en Amérique, l'émeraude jouissait jadis d'une renommée qui s'est bien éclipsée depuis : les traditions orientales, alors en crédit dans la Péninsule, lui donnaient le pouvoir d'écarter les démons; dans le tarif des joailliers, elle venait immédiatement après le diamant et le rubis balai. Au Mexique, on la désignait sous le nom quelque peu barbare de *quetzaliztli* (1).

Ainsi qu'on le voit par les notes du savant Lorenzana, archevêque de Mexico, les villes considérables de l'empire étaient tenues de fournir des émeraudes parmi les tributs qui leur étaient imposés, et les plus belles de ces pierres étaient réservées pour la parure des divinités sanglantes qu'on adorait dans Tenochtitlan; elles brillaient à côté des turquoises réservées aussi pour les dieux. Les émeraudes conservées dans le temple atteignaient quelquefois de telles dimensions qu'on parvenait à tailler l'image de la divinité elle-même dans la pierre qui ornait d'ordinaire les plus grandes statues. Pour cela, chose merveilleuse, l'artiste mexicain ne faisait usage que des outils les plus imparfaits; il se servait uniquement d'instruments en cuivre allié d'une certaine quantité d'étain, et il employait aussi une poudre siliceuse renommée jadis à Mexico, et dont les joailliers n'abandonnèrent sans doute l'usage que lors de la décadence absolue de cette industrie. Si l'on en croit un chroniqueur contemporain, il existait sur la montagne d'Achiautla une idole en miniature taillée dans une de ces pierres éclatantes, et la plus belle qui eût encore frappé les yeux des Européens. Les Mistèques l'appelaient *le Cœur du peuple*, et elle n'avait pas moins de quatre pouces de longueur sur deux de large. L'artiste lui avait donné la figure d'un oiseau entouré d'un serpent. Quelle que fût la délicatesse du travail, elle fut impitoyablement brisée; le missionnaire dominicain qui l'avait trouvée en refusa quinze cents sequins, somme énorme pour l'époque, et que lui offrait un marchand espagnol moins scrupuleux que lui.

Par une coïncidence assez naturelle, les Péruviens, qui ne faisaient pas moins d'estime de l'émeraude que les Aztèques, avaient aussi des dieux taillés dans des pierres de cette espèce, qui atteignaient des dimensions vraiment extraordinaires. Don Juan de Velasco nous donne à ce sujet les détails les plus curieux. « La province de Manta, dit-il, avait deux temples qui existèrent jusqu'à l'entrée des Espagnols, l'un sur le continent, et l'autre dans l'île désignée sous le nom de *la Plata*. Le premier était le plus renommé : il était aussi riche et aussi fréquenté par les pèlerins que celui de Pachacamac au Pérou. Il était dédié au dieu de la santé nommé *Umina*. L'idole avait une figure demi-humaine, et était faite d'une très-fine émeraude, dont la valeur excédait tous les trésors réunis de beaucoup d'autres temples (1). » Selon Cieça de Leon, le dieu Umina fut si bien caché lors des guerres de la conquête, qu'on ne put jamais le découvrir.

De nos jours, ainsi que l'on peut s'en assurer dans l'excellent ouvrage de M. de Jancigny sur le Japon, l'empire Birman et l'Indo-Chine, un dieu d'émeraude, aux yeux de diamant, brille dans le principal temple de Sia-Yuthia, résidence du roi de Siam. Cette statuette représente le dieu Bouddha. Mais Crawfurd et Finlayson mettent fort en doute la valeur réelle de la pierre, qui n'aurait pas moins de deux pieds de haut.

Dans l'empire des Incas et dans le royaume de Quito, qu'il faut bien se garder de confondre, les émeraudes étaient réservées pour la parure des chefs de l'État. A Quito même c'était une magnifique émeraude qui, placée sur le sommet du front, servait d'insigne à la royauté. Atahualpa, avant qu'il conquît le Pérou sur son frère Huascar (la chaîne d'or), ceignit la fameuse émeraude des Scyris (les anciens souverains du pays). Les habitants de Quito excellaient dans la taille de cette pierre, qui leur était fournie en grande abondance par les mines de Tara et d'Atacamès.

Les émeraudes gigantesques du Mexique et du Pérou appartenaient-elles toutes à la variété qu'on désignait au seizième siècle sous le nom d'*émeraudes nobles*, et qui venait surtout d'Orient (2)? Était-ce simplement des *bérils* ou des *aigues marines*, dont les parties constitutives sont les mêmes, avec des modifications simplement dans leur éclat et dans leur teinte? C'est ce que nous ne pouvons affirmer : le manque de science réelle des écrivains du seizième siècle et leur exagération nous font un devoir de nous tenir sur ce point dans une sage réserve. Depuis l'époque où la reine Bérénice faisait fouiller les sables de l'Égypte pour en obtenir de merveilleuses émeraudes, jusqu'au temps où la cité de Gênes gardait son *santo cantino* sous plusieurs clefs (3), tant de contes ont été débités sur ces belles pierres que nous craindrions d'en augmenter le nombre. Les émeraudes du Mexique et du Pérou, toutefois, jouirent d'une

(1) Du mot *quetzali*, plume très-verte, et de *yztli*, pierre très-polie et sans défaut. Au pays d'Atitlan, les émeraudes étaient désignées sous le nom de *chalchivitl;* elles étaient fort répandues dans tout le Guatemala. L'émeraude est une combinaison de silice, d'alumine, et d'une terre nommée glucine.

(1) *Histoire du royaume de Quito*, Paris, 1839, 2 vol. in-8.

(2) L'émeraude orientale se vend encore jusqu'à 100 francs le karat. Une pierre de cette espèce, qui pesait 6 karats ou 24 grains, fut vendue, au commencement de ce siècle, 2 400 fr.; elle provenait de la collection d'un amateur nommé M. Drée.

(3) Rappelons que le *santo cantino* ou *catino di smeraldo orientale*, qu'un décret du sénat de Gênes défendait d'approcher de trop près, fut mis en gage, vers 1319, pour une somme équivalant à 12 000 marcs d'or, et retiré douze ans après par l'acquit de cette somme. « Il est de forme hexagone, avec deux petites anses, d'une seule pièce. Son grand diamètre est de 14 pouces, sa hauteur de 5 pouces 9 lignes, et son épaisseur de

estime incontestable chez les joailliers espagnols durant tout le seizième siècle.

Les pierres tombées au pouvoir de Cortez, nous nous hâtons de le dire, n'avaient pas les dimensions presque fabuleuses de celles qui étaient vénérées dans les temples américains; elles n'en acquirent pas moins une telle renommée qu'il ne fut bientôt bruit d'autre rareté, lorsqu'on voulut signaler les magnificences tirées du trésor de Montezuma. Ce sera le confident du conquérant lui-même qui se chargera de nous les décrire. Francisco Lopez de Gomara s'exprime ainsi à propos de ces précieux bijoux : « Parmi celles qu'il avait rapportées des Indes, Cortez avait cinq émeraudes très-fines, et que l'on estimait à cent mille ducats. L'une était travaillée en forme de rose; la seconde représentait un cornet de chasseur; la troisième avait l'aspect d'un poisson avec deux yeux d'or, œuvre merveilleuse des Indiens; la quatrième était en façon de clochette, avec une riche perle pour battant; elle était montée en or, et portait pour devise : *Bendito que te crio.* La dernière formait une petite coupe avec son pied en or; quatre petites chaînes la retenaient et venaient se rattacher à une large perle disposée en bouton; le bord de la coupe était également d'or, et portait gravé alentour : *Inter natos mulierum non surrexit major.* Pour cette seule pièce, la plus précieuse de toutes, certains Génois qui se trouvaient à la Rabida lui avaient offert quarante mille ducats, afin de la revendre au Grand-Turc; mais il n'avait voulu donner alors ses émeraudes à aucun prix..... On l'avertit comme quoi l'impératrice désirait voir ces raretés, et que l'empereur les lui demanderait et les payerait. Il les donna à dona Juana comme joyaux, et ce furent les plus précieux que jamais femme ait portés en Espagne (1). »

Le récit du vieux chroniqueur nous fournit ici, d'une façon précise, la date de l'époque où les merveilleuses émeraudes acquirent leur plus grande renommée. Ce fut vers 1529, année durant laquelle Cortez s'allia à la grandesse d'Espagne en épousant dona Juana de Zuñia, fille du deuxième comte d'Aguilar et nièce du duc de Bejar, dont la famille l'avait toujours couvert de son appui durant un temps de persécutions. A cette époque, le héros du Mexique avait près de quarante-quatre ans, et, comme le disent les chroniqueurs, « s'il portait dans son extérieur l'empreinte des fatigues de la guerre, il n'avait pas encore perdu tous les attraits de la jeunesse. » Dona Juana, de la famille d'Arellano, appartenait à la maison royale de Navarre, et passait pour une des belles personnes de la cour. Malgré la différence d'âge existant entre elle et Cortez, elle donna dès-lors la preuve de la sagacité intelligente qui paraît avoir été, avec une certaine énergie, le trait principal de son caractère : elle choisit pour époux celui dont elle admirait la gloire, tout en devinant d'orageuses destinées qu'elle pouvait tenter d'adoucir. Cortez, affable pour tout le monde dans les relations habituelles de la vie, fut toujours pour elle un mari dévoué; il se montra à cette époque plein d'une tendresse chevaleresque, et les joyaux, objets d'envie pour une impératrice, parèrent la jeune fiancée.

Est-ce simplement un bruit de cour, comme le donne à entendre le savant Prescott? La jeune épouse de Charles-Quint témoigna-t-elle avec une sorte de passion le désir de posséder les fameuses émeraudes, elle qui, à la cour de son père, avait pu admirer les trésors offerts en tribut par les potentats de l'Orient? C'est ce qu'il est bien difficile de décider aujourd'hui. La fille du roi Emmanuel était une des plus belles princesses de son temps, et peut-être, de toutes celles qui occupaient alors un trône, la plus recommandable par ses vertus. Elle se consola, nous aimons à le supposer, d'une contrariété légère. Le refus de Cortez ne trouva pas, dit-on, auprès de Charles-Quint l'indulgence qu'il méritait : le marquis del Valle, qui ne fut jamais vice-roi du Mexique, eut par la suite plus d'une occasion d'en acquérir la preuve. Dix ans s'étaient à peine écoulés qu'un hasard étrange, qu'un événement imprévu montra toute la futilité du différend (1).



Fernand Cortez. — D'après l'original conservé à l'hôpital de la Purissima-Concepcion de Jesus (Mexico).

3 lignes. » La Condamine, qui eut occasion de le voir d'assez près, y distingua plusieurs petits vides semblables à des bulles d'air rondes et oblongues. Le sacro catino, taillé dans un morceau de verre coloré, n'a plus aujourd'hui d'autre valeur, s'il existe encore, que celle qui lui est assignée par son antiquité.

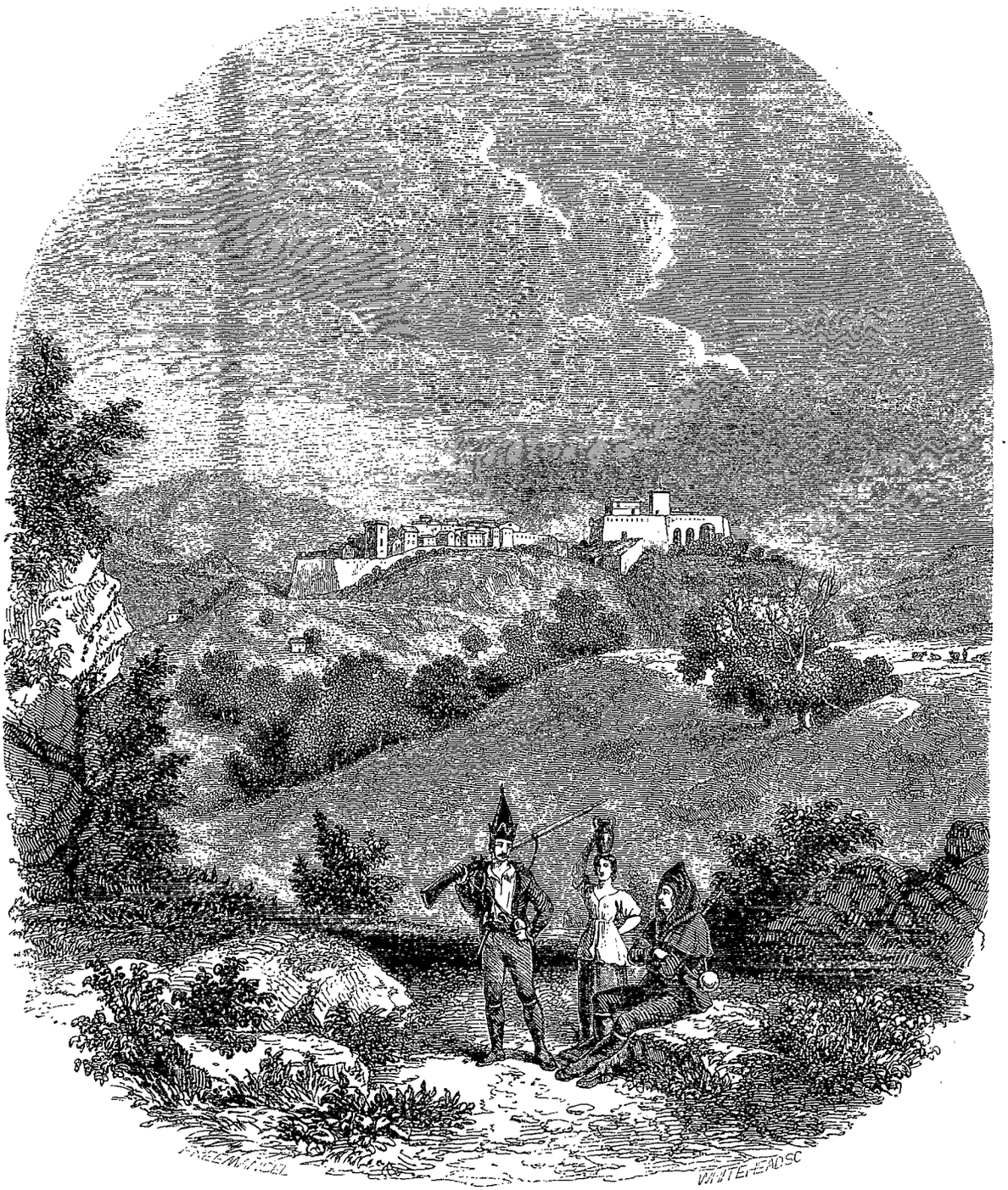
(1) « La segunda parte de la *Historia general de las Indias*, » que contiene la conquista de Mexico y de la Nueva-Espana » (escrita por Francisco Lopez de Gomara, clerigo), en Anvers, » 1554, 1 vol. in-18. »

(1) L'épouse de Charles-Quint ne vivait plus alors. Née à Lisbonne le 23 octobre 1503, Isabelle s'était mariée à Séville le 11 mars 1526. Elle mourut le 1er mai 1539, à Tolède. Montée sur le trône d'Espagne bien peu de temps après la conquête du Mexique, elle s'occupa activement de ce pays lorsque l'administration lui en fut momentanément confiée. Ce fut elle qui envoya en Amérique six femmes instruites et respectables, pour élever les jeunes filles de Mexico appartenant à la population indigène.

La fin à une prochaine livraison.

LA CORSE.

Voy. la Table des dix premières années.



Vue de Corte. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

L'île de Corse, située entre les côtes de Gênes et la Sardaigne, à la latitude des États romains et de la Toscane, a 240 kilomètres en longueur, et seulement 90 en largeur. Ses montagnes sont couvertes de neige une partie de l'année. Le *monte Rotondo* s'élève à 2 763 mètres au-dessus de la mer. De belles forêts, composées particulièrement d'une espèce de pin originaire de l'île, couvrent presque entièrement les montagnes d'où s'écoulent de nombreux ruisseaux qui arrosent le pays. Plusieurs d'entre eux sortent de petits lacs situés sur des points élevés; les principaux sont ceux d'Ino et de Creno; le Stagno di Diana, au bord de la mer, près d'Aleria, sur la côte orientale, paraît être l'ancien port de cette ville romaine. En se réunissant dans les vallées, les ruisseaux forment plusieurs rivières. Les plus importantes sont le *Tavignano*, dont l'embouchure est près des ruines d'Aleria; le *Golo*, qui descend jusqu'à Mariana, et le *Liamone*, dont les eaux coulent sur le versant occidental du monte Rotondo. Le 12 messidor an II (1er juillet 1793), la Convention nationale divisa la Corse en deux départements qui prirent les noms de ces deux dernières rivières; ils ont été réunis depuis en un seul sous le nom de département de la Corse.

Les géographes et quelques historiens de l'antiquité nous donnent une idée exacte de ce qu'était cette île à l'époque de la domination romaine. Strabon dit que les Grecs la nommèrent Tercepne, puis Cyrne, de Cyrnus, fils d'Hercule. Étienne de Byzance la nomme Cyrnos et Cersis; Ovide, Thérapné; Pline et Diodore de Sicile lui donnent le nom romain de Corsica; ils ajoutent que c'est ainsi que la désignent ses propres habitants : on attribuait cette dénomination à une certaine Corsa Bubalca, femme ligurienne qui y aurait conduit une colonie de son pays. Ptolémée dit que cette île est baignée au septentrion et au couchant par la mer Ligustique, à l'orient par la mer Tyrrhénienne, et au midi par le détroit de Taphros, qui la sépare de la Sardaigne.

La longueur de l'île, selon Pline, était de 150 000 pas; Strabon en compte 160 000. La largeur indiquée par le premier de ces écrivains était de 50 000 pas; le second dépasse ce chiffre de 20 000, différence considérable et difficile à expliquer. Pline lui donne 325 000 pas de circuit. Dans l'antiquité, la principale production du pays était le bois. Le pin devait, comme aujourd'hui, y constituer la base des forêts; les habitants recueillaient la résine en abondance et la donnaient en tribut aux Romains. La cire et le miel constituaient aussi une de leurs richesses. Toutefois, ils plantaient des arbres fruitiers et semaient des céréales, comme nous l'apprend Aristote. L'île produisait une grande quantité d'une espèce particulière de buis qu'on ne rencontrait pas dans d'autres pays, et qui donnait de l'amertume au miel que l'on recueillait sur toute l'étendue du territoire.

De nos jours, les richesses végétales de la Corse ne sont pas moindres que dans l'antiquité; il est probable même qu'elles se sont accrues, les forêts n'ayant jamais été défrichées par une population qui, d'une part, ne s'est pas étendue de manière à avoir besoin d'empiéter sur elles, et qui, d'une autre, n'ayant ni les capitaux nécessaires, ni le goût du commerce, ne s'est point occupée de l'exportation des bois.

Aujourd'hui le défaut de routes ne permet pas encore de tirer parti des bois de construction que renferment les forêts. Les dimensions remarquables des arbres et leur qualité permettraient d'en faire un grand commerce avec une partie de l'Europe. La forêt d'Aytona, qui est la plus considérable, produit particulièrement des pins d'une grosseur prodigieuse, et qui périssent sur pied sans produire; la marine française enlève quelques-uns de ces arbres pour le port de Toulon, où ils sont employés à la construction des navires de guerre; on les fait arriver péniblement aux lieux d'embarquement en les roulant dans des ravins et sur une route incomplète et non entretenue. C'est aux ruines de Sagone, près du cap Cerghèse, arrondissement de Vico, qu'on amène les bois pour les charger sur des gabares de l'État. Le châtaignier atteint des dimensions énormes, est très-abondant, et nourrit de ses fruits une partie de la population; le chêne ordinaire et le chêne vert, puis le liége, qui appartient à la même famille, sont communs; les terrains en friche se couvrent d'arbousiers, de myrtes vigoureux et de plantes odoriférantes; les Corses y mettent le feu pour disposer le sol à la culture, ce qui occasionne quelquefois des incendies considérables qu'on ne peut toujours limiter au territoire à exploiter. Les arbres fruitiers sont l'oranger, le citronnier, le mûrier, l'olivier. La soie qu'on recueille en Corse sert à alimenter les fabriques de damas et de velours de Gênes; Lyon en fait usage pour ses soieries. Des oliviers admirables y sont indigènes, poussent sans culture, et produisent une huile excellente.

Le vin du cap Corse est renommé : avec plus d'industrie, on pourrait l'assimiler aux vins de l'Espagne et de la Sicile. Les fruits et les légumes sont excellents; le tabac, le coton et beaucoup d'autres produits des colonies réussissent parfaitement. Les céréales sont rares en Corse, en raison de l'indolence des habitants qui cultivent à peine ce qui est nécessaire à leurs besoins. Tous les ans, cinq ou six mille ouvriers italiens, toscans, en général, viennent du continent pour cultiver la terre; à leur départ, ils emportent une partie des produits de la Corse, ainsi que l'argent qu'il serait si utile de conserver dans le pays pour le bien-être des habitants et pour les améliorations nécessaires au sol.

La Corse produit une race de chevaux de petite taille; l'ardeur de ces animaux compense ce que la nature leur a refusé en force; dans les montagnes, sur les bords des précipices, leur marche ne se ralentit jamais : leur pied est aussi sûr que celui du mulet.

Le mouton sauvage, ou mouflon de Corse, connu de Pline sous le nom d'ombre, habite le sommet des montagnes, dans les lieux les plus inaccessibles; on le voit s'élancer de rocher en rocher avec une vitesse incroyable. Sa souplesse est extrême, ainsi que sa force musculaire; ses bonds sont très-étendus, sa course est rapide : il serait impossible de l'atteindre, s'il ne s'arrêtait fréquemment au milieu de sa fuite pour regarder le chasseur. Le pays ne présente ni quadrupèdes malfaisants, ni reptiles; la chasse y est très-abondante, ainsi que la pêche.

La minéralogie de cette île est des plus intéressantes, et, pour les décorations monumentales, elle offrirait les matières les plus riches : des granits simples de plusieurs couleurs, des granits composés de globules gris ou rouges d'un fort bel effet sous le poli; un marbre d'un vert clair, nommé *verde corsico*, précieux à employer dans les arts, et remarquable par ses teintes chatoyantes et brillantées comme le labrador. Toutes ces matières sont des produits spéciaux au pays; on y rencontre aussi du salpêtre et de l'alun. Plusieurs capitalistes ont tenté d'exploiter ces richesses minéralogiques d'une manière fructueuse; mais l'absence des routes dans le pays a toujours été un obstacle insurmontable.

Les métaux qu'on trouve en Corse sont l'argent, le cuivre, le plomb et le fer; ce dernier doit être fort abondant, à en juger par les nombreuses pyrites qui roulent au fond des torrents, par les terrains rouges qu'on rencontre fréquemment, et enfin par le voisinage de l'île d'Elbe.

L'histoire des premiers peuples qui habitèrent la Corse est fort obscure, comme celle de la plupart des nations. Sénèque, qui habita cette île pendant plusieurs années, assure que les Cantabres ou Ibères s'y étaient établis dans les premiers temps, et que d'anciens usages conservés dans l'île en faisaient foi; que la langue des Corses, quoique changée presque entièrement par les immigrations des Grecs et des Liguriens venus depuis, conservait quelques mots de l'ancien langage des Cantabres (ce que Sénèque, Espagnol lui-même, pouvait juger mieux que personne). M. P. Mérimée, qui, en 1840, a publié un Voyage en Corse, s'appuyant des travaux du docteur Edwards sur les types des races humaines, a cru reconnaître dans les montagnards corses les caractères anthropologiques qui distinguent la race gallique, que l'on croit la plus anciennement établie dans la Gaule. Les analogies de caractères sont frappantes; et de plus, on trouve de nombreux monuments celtiques dans l'île. M. Mérimée en a publié plusieurs que l'on voit à Taravo, puis aux environs de Sartenne, et dans la vallée de Cauria.

Vers l'année 562 avant notre ère, des Grecs asiatiques partis de Phocée débarquèrent en Corse; vingt ans après, ils furent chassés par des Étrusques ligués avec les Carthaginois, maîtres alors de la Sardaigne. Ces derniers, voulant avoir seuls la possession de la Corse, firent une longue guerre aux habitants avant de se rendre maîtres du pays; encore ne purent-ils s'emparer de quelques parties des montagnes où il était impossible de faire pénétrer des troupes pour forcer à l'obéissance ceux qui s'y étaient retranchés. Aristote indique le moyen qu'employèrent les vainqueurs pour tenir ces peuples dans leur dépendance. Ils arrachèrent tous les blés et les autres productions de la terre, afin d'obliger les habitants à aller chercher en Afrique tout ce qui était nécessaire

à la vie, s'opposant, sous peine de mort, à toute culture d'arbres fruitiers ou de céréales. Ce traitement barbare ne pouvait qu'exaspérer un peuple habitué à sacrifier tout à son indépendance : aussi les Carthaginois furent-ils continuellement en guerre dans ce pays, jusqu'à ce que les Romains les en eussent chassés.

Une inscription découverte à Rome en 1715 nous apprend que, l'an 494 de la fondation de cette ville, Lucius Scipion, fils de Cornélius Scipion Barbatus, s'empara de l'île de Corse et de quelques autres îles de la Méditerranée. Les insulaires luttèrent longtemps contre les Romains. L'an 181 avant l'ère chrétienne, Pinarius leur tua deux mille hommes; bientôt après Cicéréius leur en tua sept mille et fit dix-sept cents prisonniers, ce qui termina la guerre.

Pline compte dans le pays trente-trois villes ou bourgs; Strabon en nomme plusieurs, et Ptolémée en fait une énumération complète, désignant, en outre, les fleuves, les promontoires que l'on voyait à chaque rivage de l'île; il donne aussi les noms des diverses peuplades. Diodore de Sicile dit que de son temps la population ne s'élevait qu'à 30 000 âmes, ce qui est difficile à concilier avec le nombre de villes citées par Pline et Ptoléméé.

Parmi les villes habitées par les Romains, les plus importantes paraissent avoir été Aleria, où les Étrusques auraient eu précédemment un comptoir, et que Sylla accrut par une colonie; puis Mariana, fondée par Marius. Les fréquentes relations avec l'Italie avaient fait établir ces deux cités sur la côte orientale de l'île. Palla, autre ville située au midi, aurait eu aussi de l'importance, en raison du voisinage de la Sardaigne; elle occupait les environs de la cale de Tizzano.

Aleria et Mariana sont à peu près les seuls points où se trouvent quelques fragments de colonnes antiques; de rares inscriptions, des restes de tuiles et de poteries, des médailles et des pierres gravées y indiquent la domination romaine. La première de ces deux villes possède aussi des ruines d'édifices assez considérables, et des fragments d'enceintes dans lesquels les constructeurs ont employé des matériaux romains. On y remarque un vaste souterrain nommé *la Sala reale*, couvert d'une voûte en arc aigu.

On voit au cap Corse, sur des roches affreuses, une tour dite de Sénèque, où l'on pense que fut renfermé ce philosophe par ordre de Claude, l'an 48 de l'ère chrétienne. Il y passa sept années, et peut-être y composa-t-il ses traités *De consolatione*, adressés à sa mère Helvia et à son ami Polybe. Dans ces ouvrages, il peint la Corse sous les couleurs les plus sombres et les plus exagérées, ce qui s'explique par son exil. Cette tour, située dans la commune de Luri, n'a pas l'apparence d'une construction romaine; peut-être occupe-t-elle la place d'un bâtiment où Sénèque aurait été véritablement enfermé, bien qu'il y ait une autre tour qui porte le même nom à Pietre Carbora. On croit voir dans cette tour, placée au sommet de rochers élevés, un donjon du moyen âge; on trouve alentour les ruines de l'enceinte d'un château.

Les Goths succédèrent aux Romains dans la possession de la Corse, puis les papes. En 598, saint Grégoire le Grand ordonna à Pierre, évêque d'Aleria, d'y construire une basilique et un baptistère, comme nous l'apprend Baronius. Lorsque les Sarrasins dévastèrent les côtes d'Italie, ils enlevèrent cette île aux souverains pontifes, et la ravagèrent. Pepin, Charlemagne et leurs fils, les Pisans, puis les Génois, en furent successivement les maîtres. C'est à ces deux derniers peuples que la Corse doit la construction de la plupart de ses églises, de ses couvents et des principaux monuments qui s'y trouvent. Ces édifices offrent, sauf quelques exceptions, les caractères de l'architecture italienne des deux derniers siècles.

Les Génois furent maîtres de la Corse jusqu'au règne de Louis XV, durant lequel, en 1768, ils la cédèrent à la France, fatigués de la longue guerre d'indépendance que leur faisaient les habitants du pays depuis un demi-siècle, et dans laquelle se distinguèrent particulièrement les généraux Cecaldi, Gaffo-rio et Paoli. Gafforio fut assassiné, par trahison, auprès de la ville de Corte, qu'il avait reprise aux Génois. Paoli résista vainement à la France, et alla mourir chez les Anglais qu'il avait appelés à son aide : on voit une inscription en son honneur à Westminster. En 1796, les Français reprirent la Corse, et ils n'ont cessé depuis lors d'en être possesseurs.

Les principales villes modernes de la Corse sont Corte, située au centre de l'île, au confluent de deux rivières qui sortent du monte Rotondo, point culminant de l'île. Cette ville, dont nous donnons, page 129, une vue prise de l'occident, est intéressante par sa position géographique et par le rôle qu'elle a joué dans les guerres intestines; elle était la capitale de l'île avant que les Génois portassent le siége de leur gouvernement à Bastia. Construite en amphithéâtre, ses rues sont tortueuses et escarpées; on y voit de belles maisons, une caserne et un château fort qui s'élève sur un rocher dominant la ville, et défend la seule route qui existe entre Ajaccio et Bastia. Le territoire de Corte est peu étendu, resserré qu'il est de tous côtés par des montagnes granitiques et abruptes.

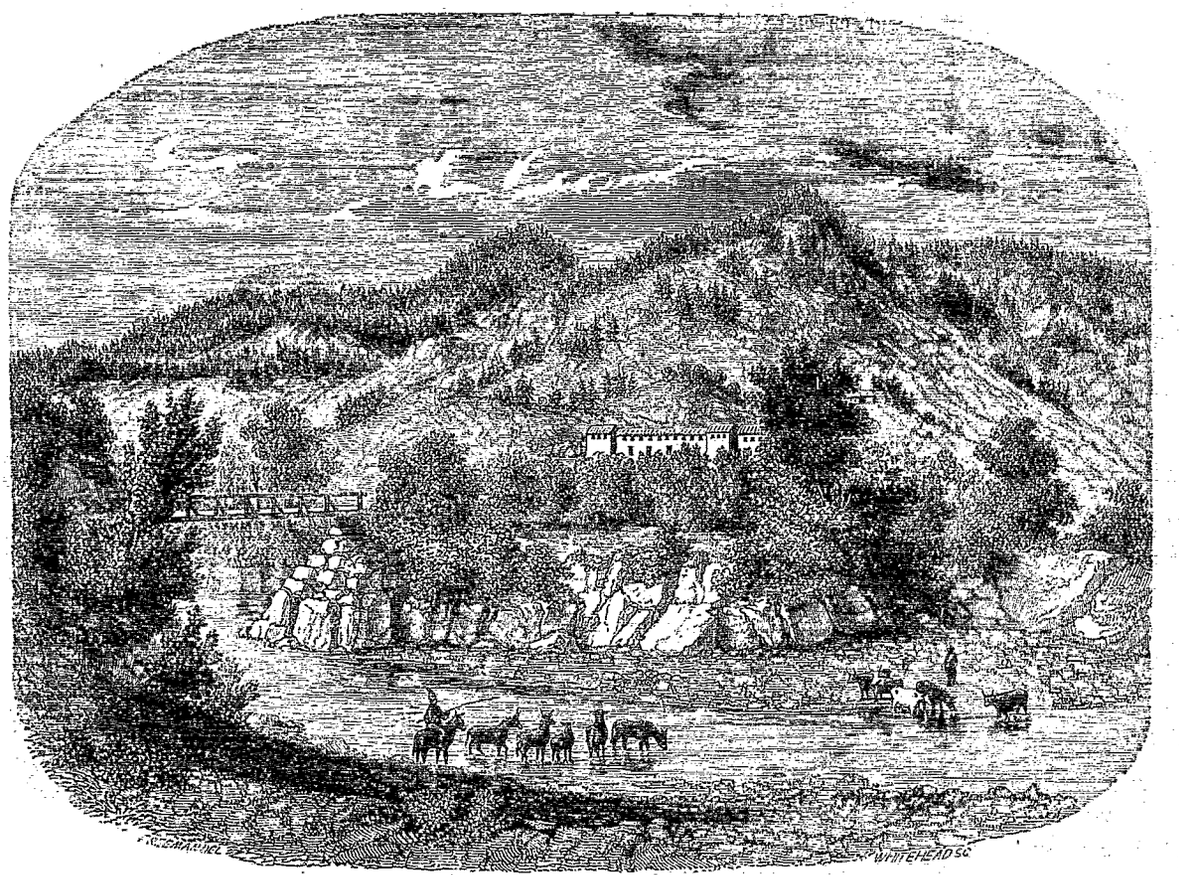
Bastia, ville la plus considérable de l'île, était la capitale sous la domination génoise; elle est située à la base du cap Corse, sur la côte orientale, vis-à-vis de l'île d'Elbe, qu'on aperçoit à l'horizon; elle est assez bien bâtie, possède un petit port fermé par une jetée, à l'extrémité de laquelle les Français ont placé un phare. Ses monuments sont un château fort qui s'élève sur des rochers, au midi du port, des églises dans le style de la renaissance italienne, et une salle de spectacle. C'est le chef-lieu d'une sous-préfecture, et le siége de la cour civile. Son territoire, qui s'étend sur toute l'étendue du cap, produit des vins excellents et des oliviers d'une beauté remarquable. Elle doit sans doute son origine à la destruction de la ville de Mariana, fondée par Marius, et qui en est peu éloignée. Le bourg du Vescovato, l'un des plus beaux du pays, situé de même près de Mariana, dut aussi s'élever après que les Sarrasins eurent dispersé les habitants de cette cité romaine.

A l'occident de Bastia, s'élève la petite ville de Saint-Florent, au fond d'un golfe du même nom; puis, à l'ouest, Calvi, point le plus fortifié de la Corse tant par la nature que par les murailles qui l'entourent, cette ville ayant été construite sur une montagne presque entièrement entourée d'eau. Strabon et Pline citent cette position militaire. Au moyen âge, elle résista au célèbre Barberousse, et, en 1794, elle soutint un long et honorable siége contre les Anglais, qui ne purent s'en emparer que par famine.

Vico, situé à 12 kilomètres de la mer, au couchant du monte Rotondo, offre peu d'intérêt; mais en s'approchant de la montagne, on arrive, par les paysages les plus pittoresques, à une source d'eaux minérales, près des rives du Liamone; elle attire les malades pendant la saison des bains. Une vue de cet établissement, construit d'une manière fort simple, est gravée à la page 132. Le Liamone, sur lequel est jeté un pont de bois, coule au premier plan; les eaux minérales sont distribuées dans des cellules dont on voit le sommet au delà du fleuve, par-dessus les maquis; une auberge occupe le haut d'une colline voisine; au fond, une chaîne de montagnes couvertes de pins, et servant de contre-fort au monte Rotondo, se dirige vers l'ouest. Cette chaîne est dominée par trois points culminants, dont l'un, composé d'un immense rocher qui a la forme d'un crâne, est nommé le *Cervello*.

Au midi du canton de Vico s'ouvre un golfe magnifique, rappelant en petit celui de Naples : c'est la rade d'Ajaccio. Cette dernière ville, célèbre par la naissance de Napoléon, s'élève au bord de la mer, au septentrion du golfe; c'est le chef-lieu du département de la Corse. Mieux bâtie que Bastia,

mais moins étendue, Ajaccio est dans une situation plus convenable, particulièrement pour les navires qui viennent de France; son port, formé par le fond du golfe, peut recevoir les vaisseaux de guerre et les abriter contre tous les vents. Brûlée au dixième siècle par les Sarrasins, puis abandonnée de ses habitants, cette ville était originairement située plus loin, au fond du golfe, dans un lieu où l'on voit encore quelques ruines; rebâtie, plus tard, au point qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut fortifiée, au seizième siècle, par le maréchal de Termes; il fit construire la citadelle et les murs qui limitent la ville vers le midi. Les quais sont beaux et larges, une grande place les avoisine, et c'est là que se tient le marché. Ce large espace donne accès à une belle rue qui se dirige vers les montagnes, et est limitée par le palais de la préfecture. La vue que nous donnons est prise des hauteurs qui dominent la ville au nord; elle s'étend sur le golfe; l'église principale, surmontée d'un dôme, est celle où fut baptisé l'empereur; la maison de sa famille, où il naquit le 15 août 1769, est située à peu de distance, devant une petite place plantée d'arbres. Un moulin à farine établi dans la citadelle, et construit d'une manière particulière, avec des ailes horizontales, forme une tour ronde que l'on voit à la droite de l'église; à gauche de l'habitation du préfet, édifice carré (au milieu du dessin), commence une longue rue qui s'étend vers les bords du golfe; c'est le point de départ de la route qui, d'Ajaccio, se dirige vers Bastia. De belles maisons particulières, des fontaines au pied des rochers, des chapelles pittoresques, une



Vue du mont Cervello. Bains de Vico. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

riche végétation, en font une promenade charmante et très-fréquentée par les habitants de la ville. De la montagne qui domine ce côté d'Ajaccio, on jouit d'une vue admirable: à mi-côte s'élève la maison de campagne de la famille Bonaparte, dans laquelle se passa l'enfance de Napoléon.

Ajaccio est un séjour agréable; ses environs produisent de très-bons vins, et sa température, douce et régulière, permettrait d'y varier les produits agricoles.

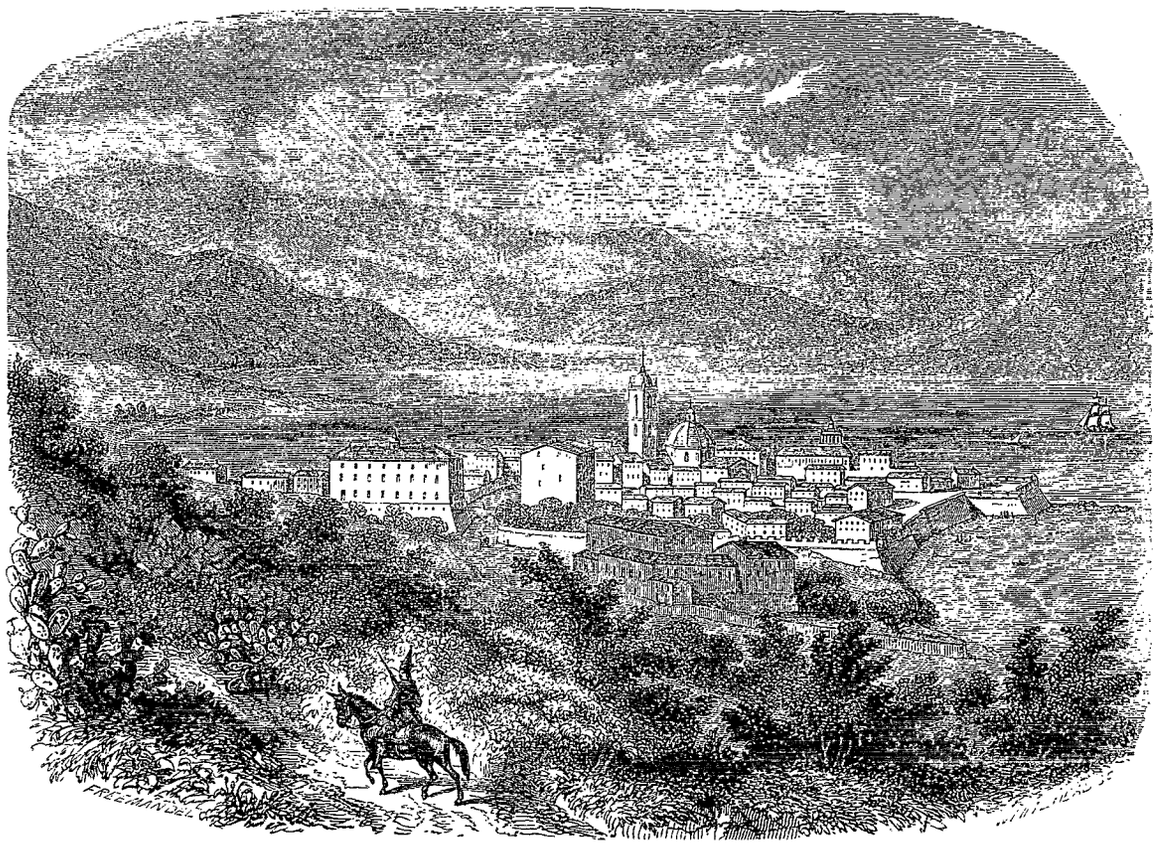
Un petit fort abandonné est situé, au fond du golfe, sur une éminence; plus loin on voit la tour de Capitello, construite par les Génois, et dans laquelle, en 1793, Napoléon, alors chef de bataillon de gardes nationales, soutint un petit siége contre des insurgés qui étaient maîtres d'Ajaccio. Parti de Bastia à bord d'une frégate, accompagné d'un représentant du peuple pour ramener cette ville à la domination française, il alla s'emparer de la tour de Capitello avec une chaloupe montée par cinquante hommes; mais pendant trois jours une tempête ne lui permettant pas de reprendre la mer avec son embarcation, il fut obligé de se fortifier dans la tour, et de s'y défendre contre les rebelles, qu'il ramena enfin à l'obéissance. En quittant la tour, il tenta inutilement de la faire sauter; elle se fendit seulement: on voit à l'orient la crevasse que produisit la poudre. Cette tour est une de celles qui avaient été construites sur tout le littoral, aux dépens des habitants, pour se préserver des attaques barbaresques.

Au midi d'Ajaccio, la Corse possède encore deux petites villes, Sartène et Bonifaccio: la première est située dans l'arrondissement de Tollano; la seconde, à l'extrémité la plus méridionale de l'île, devant le détroit couvert de rochers qui la sépare de la Sardaigne. Bonifaccio est une des meilleures places de guerre de la Corse. Elle est bâtie sur une pointe qui plonge à pic dans la mer: la nature la défend de ce côté; vers la terre, elle est protégée par de bonnes fortifications, desquelles on n'approche que par une pente fort rapide. Le port de cette ville est sûr et profond;

sa forme est allongée comme un canal; le voisinage de la Sardaigne pourrait en faire un point très-utile au commerce. La latitude méridionale de cette partie de l'île permettrait la culture de l'indigo, du sucre, du coton et de presque tous les produits des Antilles.

Ce fut par Bonifaccio que les Génois commencèrent à établir leur domination en Corse. Ils s'emparèrent de ce point militaire par trahison; puis, en donnant aux habitants de grands priviléges, ils attirèrent à eux plusieurs villes du pays. A peu de distance de Bonifaccio, sur la côte qui regarde l'Italie, est Porto-Vecchio, pauvre village, que défendait autrefois un château détruit par les Génois : son port est magnifique, et le seul que la nature ait préparé sur la côte orientale; il pourrait devenir le centre d'un grand commerce avec l'Italie et le Levant. L'abandon dans lequel l'administration laisse ce point important est cause qu'en été des eaux stagnantes y apportent la fièvre, et que les habitants fuient dans les montagnes. Des travaux peu dispendieux rendraient la salubrité à ce beau territoire, et permettraient d'y établir une colonie florissante par sa position géographique et par la fertilité du sol.

L'industrie de la Corse a toujours été très-peu active : elle se réduisait, dans l'antiquité, à extraire la résine, à élever des troupeaux, dont la laine servait sans doute à vêtir les habitants, et le cuir à faire des outres pour contenir des liquides; il faut ajouter la récolte du miel et de la cire, qui paraît avoir été la principale occupation des anciens Corses, si l'on en juge par le tribut que leur imposèrent les Romains, au moment de leur soumission. Les vainqueurs exigèrent d'eux immédiatement 300 000 livres pesant de cire, et les obligèrent à en fournir ensuite annuellement une quantité considérable, ainsi que de la résine et du miel. Le



Vue d'Ajaccio. — Dessin de Freeman, d'après M. A. Lenoir.

pays, couvert de plantes aromatiques est encore aujourd'hui très-favorable à l'apiculture.

De nos jours, les Corses ne sont guère plus avancés en industrie qu'autrefois : de la laine brune de leurs brebis ils fabriquent un drap grossier dont sont vêtus les habitants des campagnes; ils font encore usage des outres pour contenir les liquides; tous les transports se font péniblement à dos de mulet et de cheval; ils ne connaissent pas les charrettes; le commerce et l'échange des denrées en éprouvent des entraves continuelles. Bastia est le port où se fait le commerce des cuirs et des vins. La plupart des objets de consommation habituelle sont apportés dans l'île par de petits navires marchands venant de France et d'Italie. Les moulins à huile et à grains sont presque les seules usines que l'on rencontre; la simplicité de leur construction semble indiquer une origine ancienne.

La fin à une autre livraison.

SATIRE POPULAIRE CONTRE LES CORPORATIONS.

A l'origine, les corporations de métiers avaient rendu des services, en imposant aux apprentis qui voulaient devenir maîtres des conditions d'habileté et de moralité; mais, comme beaucoup d'autres institutions humaines, elles avaient insensiblement dégénéré : on ne demandait plus toujours aux aspirants des titres sérieux à leur admission; il suffisait souvent à des ouvriers de peu d'habileté et de moralité, d'un peu d'argent ou d'une recommandation, pour être préférés à des hommes laborieux, capables, intelligents. L'esprit populaire, fin et railleur, avait signalé ces abus longtemps avant que le législateur intervînt et substituât la liberté à l'ancien système d'organisation de l'industrie. Voici un petit écrit publié vers le commencement du dix-huitième siècle, où l'on trouve la censure comique de la réception d'un ouvrier. L'auteur, pour rendre la satire plus vive, a choisi l'une des professions qui, de tout temps, ont été le

plus exposées aux épigrammes. Il s'agit d'un apprenti carreleur de souliers, c'est-à-dire d'un savetier ambulant. Si les savetiers ont toujours été assaillis de plaisanteries bonnes ou mauvaises, il faut reconnaître aussi qu'ils ont toujours eu la répartie prompte et divertissante. Il est donc bien probable que ce petit pamphlet ne resta point sans réponse; tel qu'il est, il nous a paru pouvoir concourir à nos études sur les mœurs de nos pères. On y voit que l'habitude des ouvriers de fêter le lundi date de plus loin que notre siècle; on y trouve aussi quelques traits amusants qui peignent particulièrement la profession; mais le fond est une critique générale. La scène, qui se passe à Rouen, bien que l'écrit ait été imprimé à Troyes, rappelle, à quelques égards, la réception du *Malade imaginaire* dans la corporation des médecins : il y a seulement entre les deux la distance de la comédie à la parade.

Récit véritable et authentique de l'honnête réception d'un maître savetier, carleur et réparateur de la chaussure humaine, et ce qui s'est fait et passé dans cette illustre compagnie, entre l'aspirant, l'ancien et les gardes.

L'ANCIEN. Mon grand ami, combien avez-vous fait d'années d'apprentissage? car sachez que quand ce serait un grand de l'État qui voudrait être reçu dans notre corps, il faudrait absolument qu'il eût fait sept années d'apprentissage, ou qu'il épousât une fille de maître.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, il n'y a pas justement sept années que je m'instruis; mais, outre qu'il y a plus de six ans que je travaille, j'ai été enseigné par un des plus habiles hommes de toute l'Europe : c'est en quoi je dois être en quelque façon dispensé de l'autorité de vos statuts, et par l'avantage que j'ai d'avoir pour mère la fille de maître Crevin, qui est présentement député de la communauté, occupé à la poursuite de votre procès contre les maîtres des basses œuvres pour l'honneur et la préséance qu'ils osent vous disputer depuis quelque temps, et qui a quitté pour cela la charge qu'il avait de coûtre d'honneur de la paroisse Saint-Amand.

L'ANCIEN. Vous avez de grands titres pour n'être pas refusé; mais rappelez-vous notre loi sur le chapitre *du corps!* ce qu'elle prescrit est inviolable, et c'est la règle qui mérite être la plus suivie, par la raison qu'elle apporte que c'est pour s'acquitter plus exactement de la profession, vu la capacité consommée et vive force d'esprit inépuisable; car quand il faut trouver dans un cuir de Barbarie quatre semelles et vingt bouts, il faut que l'esprit travaille et que cela parte de là (de la tête)! Vous me semblez avoir lu cette science aux statuts; cependant, afin qu'on ne vous puisse rien reprocher et qu'on ne nous accuse pas d'avoir profané l'excellence de l'art, en y admettant un homme qu'on pourrait toujours juger indigne jusqu'à ce qu'il donne des marques du contraire, il est bon que vous fassiez chef-d'œuvre.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, je vous prie très-humblement de ne vous point mettre en cette espérance, qui ne servirait qu'à m'éloigner pour quelques jours du bonheur où j'aspire; j'aime mieux qu'il m'en coûte quelque argent.

L'ANCIEN. Hé! combien avez-vous à mettre dans le coffre du métier?

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, je n'ai que cinquante écus.

L'ANCIEN. Il faut deux cents livres.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, contentez-vous de cela.

L'ANCIEN. Il faut autant, mon grand ami.

L'ASPIRANT. Messieurs, messeigneurs, j'ai été laquais chez M. de l'Arsenac, un des grands de France, qui aura l'honneur de vous remercier de vos bontés pour moi.

L'ANCIEN, *parlant aux gardes.* Ne ferons-nous rien en faveur de l'Arsenac, celui qui est un des grands de la France?

LES GARDES. Allons, allons, il mérite bien quelque égard.

L'ANCIEN. Hé bien, à sa considération, on vous reçoit à votre offre. Levez la main : ne jurez-vous pas d'observer les règlements de l'état?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De ne vous rencontrer jamais dans un repas sans vous enivrer, et sans emporter à votre maison quelque morceau de viande dans votre poche?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De faire parler de vous dans la ville, à l'exemple de vos compagnons, au moins trois fois en votre vie.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Et quand vous trouverez quelque maître qui commettra quelque faute, de lui répliquer qu'il ne sera jamais qu'un maçon, ce métier étant au-dessous de votre devoir pendant votre vie.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. D'enseigner fidèlement à ceux qui vous le demanderont la demeure la plus cachée des gens les plus inconnus.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De ne travailler jamais le lundi.

L'ASPIRANT. Je le jure et rejure.

L'ANCIEN. D'avoir trois linots et un geai à siffler, et leur enseigner fidèlement.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De vous informer curieusement de tout ce qui se passe chez vos voisins.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De savoir la généalogie de toutes les familles.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. De vous introduire tant dans les paroisses, communautés, qu'autres lieux pour avoir titres d'offices, dit de premier coûtre, porte-bannière, donneur de pain bénit, loueur de chaises, clerc de confrérie, sonneur et fossoyeur.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. D'aller tous les dimanches et fêtes sur la place de la Bourse pour parler de la guerre et des autres affaires du temps.

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Promettez-vous de garder fidèlement et exécuter toutes les demandes sur lesquelles je viens de vous interroger?

L'ASPIRANT. Je le jure.

L'ANCIEN. Nous, ancien du métier, toujours vénérable savetier, réparateur de la chaussure humaine en cette ville de Rouen, de l'avis et du consentement des gardes y assemblés en la manière accoutumée, nous recevons, admettons, établissons et faisons maître savetier, carleur et réparateur de la chaussure humaine, en cette ville de Rouen, le sieur MAXIMILIEN BELLE-ALESNE, *car tel est notre bon plaisir*, pour en jouir aux droits, préséances, dignités et priviléges y attachés.

LES GARDES. Vivat! vivat! vivat!

L'ANCIEN. Mon grand ami, il ne reste plus qu'à savoir de quelle branche vous voulez être; car remarquez que nous en avons de trois sortes : 1° les urelus; 2° les brelandiers; 3° les porte-aumuche. Les urelus ont une boutique en leur maison; les brelandiers ont un étail ou un brelan au coin d'une rue; les porte-aumuche vont par les rues criant : A ces vieux souliers!

L'ASPIRANT. Je désirerais être porte-aumuche.

L'ANCIEN. Soit; prenez votre ton.

L'ASPIRANT, *s'essayant de crier* : A ces vieux souliers!

L'ANCIEN. Tout beau! vous contrefaites la voix de maître Gaspard qui a si bien conservé les droits de notre métier;

qu'il meure quand il voudra, il a une messe fondée pour lui. Moyennez votre ton.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers !

L'ANCIEN. Holà ! vous n'y êtes pas encore ; vous prenez le ton comme maître Albert : un peu plus bas.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers !

L'ANCIEN. Vous avez bien de la peine à comprendre ce ton ; vous usurpez la voix de maître Jean Grosœil, siffleur de chardonneret. Un ton plus bas.

L'ASPIRANT. A ces vieux souliers !

L'ANCIEN. Bon ; justement vous y voilà. Gardez-vous bien d'oublier ce ton.

C'est de tout temps immémorial que nos prédécesseurs ont sagement ordonné que l'on réglât la voix de chaque maître pour éviter la confusion et les surprises qui pourraient arriver. On vous dégraderait si vous changiez seulement un *iota*. Allez faire trois tours par la ville et donnez des bouquets aux maîtresses (les femmes des maîtres).

Et quand vous passerez devant la boutique des maîtres urelus, ou lorsque vous les rencontrerez par les rues, quel salut leur direz-vous ?

L'ASPIRANT. Je leur dirai : Bonjour, maître.

L'ANCIEN. Et aux maîtres brelandiers, que leur direz-vous ?

L'ASPIRANT. Bonjour donc.

L'ANCIEN. Où irons-nous faire la fête de votre réception ?

L'ASPIRANT, *à l'ancien et aux gardes*. Il n'est que d'aller en plein cabaret : allons au grand Gaillard-Bois !

UN CONTRE QUATRE.

ANECDOTE INDIENNE (1).

Un savant, un saïyid (religieux), un militaire et un banyan (marchand), entrèrent un jour dans un jardin et se mirent à cueillir des fruits mûrs et verts qu'ils mangèrent. Ils en prirent et en coupèrent beaucoup d'autres qu'ils jetèrent après y avoir goûté. Le jardinier survint ; mais il pensa qu'étant tout seul, il ne pouvait pas entrer en discussion avec ces quatre individus, qui ne manqueraient pas de le frapper. Il s'adressa donc d'abord au savant, et lui dit : « Salut, seigneur. En qualité de savant, vous êtes le pilier de la religion, le directeur dans la bonne voie des gens égarés, fourvoyés et perdus. Quant à ce saïyid de notre foi et de notre religion, je suis son serviteur. J'ai aussi beaucoup de considération pour ce militaire. Lorsque des hommes tels que vous et eux, qui êtes mon appui, venez dans mon jardin, c'est pour moi un sujet de bénédiction et de bonheur. Mais qu'est-ce que ce marchand ? De quel droit vient-il sans crainte dans ce jardin dévaster la propriété de mon père ? Il n'a pas de prétexte à donner. » Ayant ainsi parlé, le jardinier se précipita sur le banyan, lui lia les mains et les pieds, et le poussa dans un coin. Puis il dit au soldat, qui était ivre : « Tes deux compagnons sont des personnes recommandables ; ils peuvent considérer ce jardin comme leur appartenant, quoique j'en aie payé l'impôt foncier ; mais quant à toi, qui t'a porté à le dévaster ? » Là-dessus il le saisit par le collet, le lia aussi, et le mit à l'écart.

Ensuite il dit au savant : « Tout le monde est plein de respect pour les saïyids, et j'ai moi-même pour eux la plus grande considération ; mais toi qui as des prétentions à la science, ne sais-tu pas que c'est un crime que de dévaster un jardin qui ne vous appartient pas ? A quoi te sert donc ta science ? Il en est de toi comme de l'âne chargé de livres. »

(1) Extrait du *Saïr-i-Ischrat, jami ulhikâyât*, c'est-à-dire « la Récréation, collection de narrations. » Cet ouvrage hindoustani a été composé par Schaïkh Salih Muhammad Usmâni, attaché au service de la Compagnie des Indes vers 1825.

Ayant ainsi parlé, il le saisit par la barbe, et lui lia les mains et les pieds.

Lorsque le saïyid fut ainsi seul libre, le jardinier lui dit : « Écoute-moi : tu as la prétention d'être saïyid ; mais qui est-ce qui a pu donner cette dignité à un méchant tel que toi ? Dans tous les cas, le prophète ne t'a pas permis, sans doute, de disposer de ce qui appartient à autrui. Pourquoi donc as-tu dévasté ma propriété ? »

Le jardinier finit par attacher au saïyid les coudes derrière le dos ; et il laissa ainsi liés les quatre compagnons, jusqu'à ce qu'ils lui eussent payé à son gré le prix des fruits qu'ils avaient mangés ou détruits.

Cette anecdote est la mise en action de ce proverbe : « Lorsqu'au jeu de nard (1) on sépare les pièces, elles sont perdues. »

TROIS ORDRES DE BIENFAISANCE. — LEUR BUT.

Il y a une bienfaisance publique qui s'exerce par l'administration générale ou municipale, — une bienfaisance privée qui s'exerce isolément par chaque individu, — une bienfaisance qui tient à la fois de l'une et de l'autre, et qu'on pourrait appeler *collective*, qui s'exerce par des associations indépendantes et volontaires.

Le but commun de ces trois ordres de bienfaisance consiste :

1° A prévenir, autant qu'il est possible, l'indigence dans ses sources.

2° A réprimer, autant qu'il se peut, l'indigence volontaire et factice.

3° A faire en sorte que l'indigent tire lui-même tout le parti possible des ressources qui lui restent.

4° A lui procurer, dans le cas de détresse momentanée, par maladie, accident, manque de travail, ou surcharge de famille, le genre d'assistance qui lui est nécessaire, dans la juste mesure de ses besoins, mais de manière à ne prolonger cette assistance que pendant la durée de sa détresse, à accélérer le moment où il en sera délivré, à prévenir enfin le retour des mêmes embarras.

5° A assurer une assistance durable à celui dont le malheur est sans terme et sans remède.

6° A procurer cette assistance avec les moindres frais possibles.

7° A faire en sorte que l'espèce et la quotité des secours soient dans un rapport constant avec la situation physique et morale de l'indigent, avec la nature de ses besoins, et à ce qu'il ne soit pas exposé à en abuser.

DE GÉRANDO, *le Visiteur du pauvre*.

LÉGISLATEURS AMÉRICAINS CONFONDUS PAR LES ESPAGNOLS ET LES PORTUGAIS AVEC SAINT THOMAS.

Le prêtre législateur des Mexicains, Quetzalcoatl, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu de l'air qui porte le même nom, fut considéré, durant la première moitié du seizième siècle, comme ayant une identité parfaite avec saint Thomas. Non-seulement on fit voir aux Espagnols les traces qu'il avait laissées sur la terre ; mais, en insistant sur les lois morales et sur les principes intellectuels qu'il avait donnés au monde, on le représentait comme étant barbu et comme appartenant à la race blanche. Temendaré ou Temonendaré a également au Brésil une complète identité avec l'apôtre voyageur ; il en est de même de Bochica, le législateur de la Nouvelle-Grenade ; la légende s'applique également à Viracocha, auquel les *conquistadores* rapportaient aussi les incessantes pérégrinations de saint Thomas. Selon eux, le saint voya-

(1) Espèce de jeu de dames.

geur, après avoir converti les Indes, serait venu par la Chine et le Japon prêcher l'Évangile dans le nouveau monde.

MUSÉE DU LOUVRE.

STATUE DE MINERVE, D'ALBATRE ORIENTAL.

Tout le corps drapé de cette remarquable statue antique se compose d'un seul morceau d'albâtre oriental. La draperie est d'une simplicité et d'une noblesse admirables ; la tête, les pieds et les bras, ajoutés dans les temps modernes, sont de marbre blanc doré. Minerve est représentée tenant dans la main gauche une chouette. Sa poitrine est couverte de l'égide bordée de serpents et où est figurée la tête de Méduse sur un fond d'écailles. Cette égide est repliée de manière à faire voir, par sa flexibilité, qu'elle n'était dans son origine qu'une peau de chèvre, ainsi que l'indique son nom grec.

La statue, haute en son entier de 1 mètre 40 centimètres, faisait partie de l'ancienne collection des rois de France. On



Musée du Louvre. — Statue de Minerve, d'albâtre oriental. — Dessin de Freeman.

ne la voit point figurer dans la « Notice des statues, bustes » et bas-reliefs de la galerie des antiques du Musée central » des arts, ouverte pour la première fois le 18 brumaire » an IX. » Sous l'Empire, elle décorait le salon du trône dans le palais de Compiègne ; avant la révolution de 1848, elle était conservée aux Tuileries, dans le grand salon de l'appartement de la duchesse de Nemours. C'est de là qu'elle a été apportée au Musée du Louvre, où on la voit dans la salle des Bijoux ; elle y a remplacé la statue d'argent de Henri IV enfant, par Bosio.

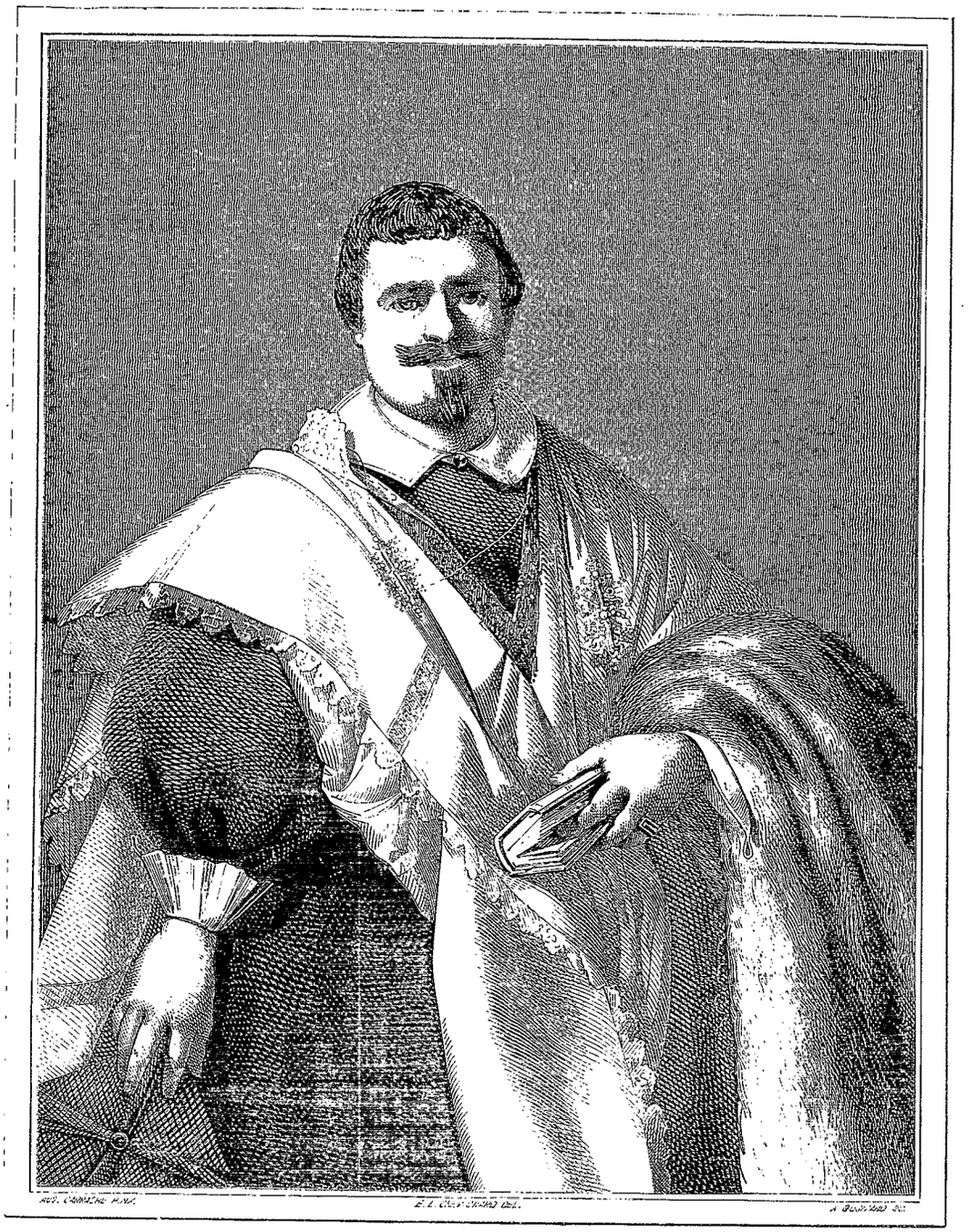
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

MUSÉES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES DES DÉPARTEMENTS.

Voy. les Tables des années précédentes.

MUSÉE DE LYON.



Musée de Lyon. — Portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache (1). — Dessin de M. Lechevallier-Cheviguard.

Le Musée de Lyon occupe l'ancien couvent des Dames de Saint-Pierre. La cour intérieure est entourée d'une galerie de cloître, où l'on a réuni des monuments antiques, autels, cippes et tauroboles, découverts dans le sol lyonnais. Au milieu de la cour, un tombeau romain sert de fontaine; il est entouré de lauriers roses : l'ensemble est d'un effet charmant. Le voyageur qui vient du Nord, dès qu'il entre dans cette enceinte, sent déjà l'influence de la civilisation romaine et le voisinage de l'Italie.

Après Paris, Lyon est la ville de France qui témoigne la

(1) Augustin Carrache, frère aîné d'Annibal et cousin de Louis Carrache, naquit à Bologne en 1558. Ses œuvres sont beaucoup moins connues en France que celles de son frère aîné. Ce portrait d'un chanoine de Bologne n'offre pas d'intérêt historique, mais il est impossible de ne point le classer au nombre des beaux portraits du seizième siècle.

Augustin eut pour maîtres Prospero Fontana et Bartholomeo Passerotti. C'était une de ces organisations presque universelles, dont l'on cite en Italie beaucoup d'heureux exemples : en même temps qu'il fondait, avec Louis Carrache, cette puissante école bolonaise d'où sortirent l'Albane, le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, le Guerchin, il cultivait avec succès la gravure sous la con-

sollicitude la plus active et la plus persévérante pour l'agrandissement et le renom de son Musée. Depuis la fondation de cette riche collection, qui ne date en réalité que du commencement de ce siècle, l'administration municipale n'a laissé échapper aucune occasion d'acquérir des tableaux dignes de prendre place près des peintures inestimables concédées par le Musée Napoléon, en 1803 et en 1811, à la ville de Lyon.

Nous ne pouvons plus guère aujourd'hui concevoir une juste idée de la magnificence du Musée impérial que par l'étude de quelques-uns de ces Musées de province, où s'était, pour ainsi dire, déversé le trop-plein de ses richesses et de ses conquêtes. Imagine-t-on de quel prix devait être ce que gardait pour elle une collection qui donnait à Lyon, à Caen, à Dijon, à Marseille, à Toulouse, les plus excellents tableaux du Pérugin, de Véronèse, de Rubens? Et, par exemple, que pouvait-elle se réserver de plus intéressant que cet ex-voto de l'empereur Maximilien et de sa femme agenouillés devant la Vierge, peinture si précieuse, signée du portrait d'Albert Dürer lui-même, et que la grande armée avait rapportée de Vienne?

Les quarante-six tableaux donnés à Lyon en 1803 avaient diverses origines. — L'ancienne collection de la couronne avait envoyé : deux admirables Paul Véronèse, l'Adoration des rois et le Moïse sauvé des eaux; deux jolis Albane, la Prédication de saint Jean et le Baptême de Jésus-Christ; le Portrait de Nicolas Mignard; quatre Vues de Paris, de Guernebrock; la Foi et la Religion, attribuées à Lesueur; une Adoration des rois, de Louis Carrache; un portrait d'homme, de l'école vénitienne; le Mariage de sainte Catherine, de Collin de Vermont; et la Sortie de l'Arche, de Boullongne. — Des églises de Paris venaient une sainte Paule, d'Aubin Vouet; un Christ en croix, de Lebrun; un saint Jean composant, du Dominiquin; un Christ portant sa croix, d'un ancien maître allemand; une Adoration des bergers, de Philippe de Champaigne; et une Trinité, de la Hyre. — On avait emprunté à la collection de l'ancienne Académie de peinture, une Allégorie de la réunion de la Lorraine à la France; — à celle de Châteauneuf, un David vainqueur de Goliath, d'Alexandre Véronèse. — Les conquêtes d'Italie et d'Allemagne avaient aussi contribué pour une belle portion à ce premier envoi : d'Italie venaient un Ex-voto à la Vierge, de Stella, et sans doute aussi deux figures du Pérugin, représentant saint Jacques et saint Grégoire, ainsi que l'Assomption de la Vierge, du Guide; des Pays-Bas venaient des Fleurs et Fruits, de Van-Brustel; la Visitation de la Vierge, de Jordaens, et un Christ soutenu par les anges, d'après Van-Dyck; enfin on avait apporté de Munich à la fois un Incendie de village, attribué à Jean Steen; deux faux Rembrandt : Agar renvoyée par Abraham, et Abraham sacrifiant Isaac; le bel Ex-voto du Tintoret où l'on voit la Vierge, Jésus, saint Jean et sainte Catherine; et l'Adoration des rois, de Rubens.

La concession de 1811 était plus riche encore. — Le Musée spécial et les magasins de Versailles avaient donné : la Bethsabée, de Paul Véronèse; des Cavaliers, de Parrocel; Diane et Endymion, de Loir; un Pot de fleurs, de Baptiste; des Oiseaux et Fleurs, de Desportes. — La Madeleine chez le Pharisien, et les Vendeurs chassés du temple, de Jouvenet, venaient de l'abbaye de Saint-Martin; — la Flagellation de saint Gervais et de saint Protais, ébauchée par Lesueur, achevée par son beau-frère Goulet, venait de l'église Saint-Gervais, ainsi que la grande toile de Philippe de Champaigne, saint Gervais et saint Protais retirés du tombeau. — De Saint-Sulpice étaient sortis : la Résurrection de Jésus-Christ, de Lebrun, et saint Jérôme et son lion, de Crayer; — de l'hôtel de Toulouse, César répudiant Calpurnie, de Pietre de Cortone; — des Gobelins, Télémaque et Mentor, de Lagrenée jeune; la mort de Cyanippe, de Perrin; — de l'École militaire, une Chasse au sanglier, de Desportes père. — Mais c'était surtout à l'Italie et à l'Allemagne que ce second envoi avait emprunté ses plus admirables toiles : — à Vienne, le précieux ex-voto d'Albert Dürer, dont nous avons parlé; un portrait du Padouan; une Imitation de saint Jérôme, du Corrège; une Esquisse de têtes de vieillards, de Van-Dyck; deux grandes Batailles, de Léandre Bassan; une Danaë et une Présentation à la Vierge, du Tintoret; — à Berlin, la Vierge faisant jouer l'Enfant Jésus, de Carlo Cignani; — à Cassel, le Portrait d'une famille, de Mirevelt; Tobie rendant la vue à son père, de l'école de Sienne, et une Sainte Famille avec un Donataire, de l'école du Titien; — à Munich, un tableau de gibier, de Jean Fyt; — à la collection du stathouder, une Guirlande de fleurs, de David de Heen; le Sacrifice d'Abraham, d'André del Sarte; — à Anvers, le beau Rubens représentant saint François et saint Dominique préservant le monde de la colère du Christ. — De Belgique provenaient encore : une Cuisine, de Sneyders; une Adoration des bergers, de Jordaens; — de Brunswick, les quatre Éléments, de Breughel; deux tableaux représentant saint Pierre délivré de prison, l'un par Van-Mol, l'autre par Peter Neefs; le Baptême de Jésus, de Louis Carrache; des Coqs et Dindons, de Honderscooter; — de Turin, l'Immaculée Conception, de Nuvolone; — de Parme, la Vierge avec saint Antoine et saint Georges, de Sisto Badalocchio; et le saint Conrad, de Lanfranc; — de Naples, saint Luc peignant la Vierge, de Luca Giordano; et la Sophonisbe, du Calabrese; — de Pérouse provenait cette Ascension, le chef-d'œuvre du Pérugin, dont le pape Pie VII confirma à Lyon la propriété par une lettre qui tiendra désormais place dans l'histoire de cette ville; — enfin la Circoncision, du Guerchin, faisait aussi partie de ce second envoi d'Italie.

Pour compléter cette nomenclature, il est nécessaire d'ajouter que, dès l'an VII de la république française, Paul Caire, député, avait obtenu, pour l'école de dessin de la fleur, établie à Lyon, un tableau de Fleurs et Fruits, de Blain de Fontenay; six tableaux de Baptiste Monnoyer, représentant des Paniers et des Pots de fleurs; un Trophée avec des fleurs, de Hulliot; un Desportes père, représentant un Singe, un Paon et des Fruits, et soixante-treize dessins en feuilles.

Parmi les tableaux que la ville de Lyon a acquis de ses propres deniers, on doit citer : le Marché d'animaux, du célèbre amateur lyonnais J.-J. de Boissieu; divers tableaux de Claude Bonnefond; un portrait d'homme en cuirasse, de Sébastien Bourdon; plusieurs Desportes; le saint Bruno en prière, de Jouvenet; une marine de Manglard; deux Baptiste, deux Rigaud; un Paysage d'Asselyn; une Taverne de Brauwer; un Hamilton, un Van-Huysum, deux Netscher, un Ruysdael; et les deux chefs-d'œuvre du cabinet Eynard : la Délivrance de saint Pierre, de Téniers, et le Message, de Terburg; la Reine de Chypre, de Carletto Cagliari; une Agar, du Guaspre; le Christ à la colonne, de Palme le jeune; le saint François de Zurbaran; et enfin ce beau portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache, dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

Depuis les concessions fondamentales que nous avons rappelées, le gouvernement a encore donné à Lyon plusieurs bons tableaux, entre autres le chef-d'œuvre de Charlet, sa Retraite de Russie.

duite du Hollandais Corneille Cort; il enseignait l'histoire, la perspective, l'architecture; ses poésies enfin lui méritaient d'être admis parmi les membres de l'Académie dei Gelosi de Bologne.

Cet artiste éminent mourut à Parme en 1602, à l'âge de quarante-quatre ans, laissant un fils, Antonio-Marziale, qui donnait les plus belles espérances, mais qui, comme son père et son oncle (Annibal mourut à quarante-neuf ans), vécut trop peu pour l'art; la mort l'enleva à trente-cinq ans.

Les plus beaux ouvrages d'Augustin Carrache sont conservés à Rome, à Bologne sa patrie, et à Parme. Plus heureux pour le fils que pour le père, nous possédons d'Antonio-Marziale, au Musée du Louvre, une « Scène du déluge » remarquable par de grandes qualités d'exécution.

Voy., sur l'école des Carrache, la Table décennale.

D'autres tableaux ont été commandés par la ville elle-même, tels que le Moïse présenté à Pharaon, de M. Victor Orsel, que les arts viennent de perdre; et le portrait du père Ménestrier, par Auguste Flandrin, autre enfant de Lyon, mort en 1842, et frère des deux habiles peintres Hippolyte et Paul Flandrin.

L'école lyonnaise moderne est très-complétement représentée au Musée par les chefs-d'œuvre de ces agréables peintres de fleurs et de tableaux de genre qui s'étaient formés sous les leçons un peu sèches de Revoil. Mais nous regrettons de ne pas trouver dans cette belle galerie, qui a consacré des salles entières aux sculptures de MM. Legendre-Héral et Foyatier, une seule œuvre de ces maîtres qui honorèrent la peinture lyonnaise au dix-septième siècle, les Horace Leblanc, les Panteau, les Thomas Blanchet. Il n'est pas moins fâcheux que Lyon ait perdu si complétement le souvenir de ce grand portraitiste du seizième siècle, de cet illustre rival de Janet, Corneille de Lyon, chez lequel n'avait pas dédaigné d'aller poser la reine Catherine.

LA CHARITÉ DU RAJAH.

LÉGENDE INDIENNE.

Dans l'ère de Krishna, vivait un rajah nommé Kurrna qui, chaque matin, avant de rompre son jeûne, distribuait en aumônes une somme de 2 400 pièces d'or. Il fut tué dans une bataille, et, en récompense de ses bonnes œuvres, il entra dans le Paradis. Là, il vit des montagnes d'or, et l'un des gardiens du séjour céleste lui dit :

— Toutes ces richesses sont à toi. L'or que ta charité distribuait sur terre s'est multiplié dans le ciel.

Cependant le rajah avait soif et faim. Il demanda quelque aliment, et le gardien lui répondit :

— Si, lorsque tu étais dans le monde des humains, tu avais donné à boire et à manger à ceux qui avaient soif et qui avaient faim, tout ce que tu aurais donné se serait centuplé ici comme ton or. Réfléchis : as-tu jamais fait une charité de cette nature?

Après y avoir gravement songé, le rajah dit :

— Je me rappelle qu'un jour, tandis qu'un de mes voisins donnait à dîner aux brahmes, un pauvre homme affamé vint à moi et me demanda dans quelle maison était préparé le banquet. Je la lui indiquai du bout du doigt.

— Pour une telle œuvre, reprit le gardien, tu recevras une récompense. Suce le doigt qui a donné une indication à ce pauvre homme.

Le rajah mit un doigt dans sa bouche, et sa faim et sa soif furent apaisées.

Cette épreuve faite, il se dit :

— Si, pour avoir seulement du bout du doigt montré un refuge à un malheureux, je suis ainsi rémunéré, quelle sera la récompense de celui qui aura fait asseoir les brahmes à sa table?

TAILLEFER LE JONGLEUR.

En 1066, à la journée d'Hastings, un jongleur nommé Taillefer chanta des vers d'un poëme sur Roland et Roncevaux, à la tête des troupes normandes, pour enflammer le courage des soldats; en même temps, il exécutait sur son cheval, avec sa lance et son épée, cent tours d'adresse dont il étonnait et effrayait les Anglais.

« Taillefer, bon chanteur, dit Robert Wace (1), monté sur un bidet agile, les précédait chantant des vers sur Charlemagne, Olivier, Roland, et les braves qui moururent à Roncevaux.

» Quand ils eurent tant chevauché qu'ils se furent approchés des Anglais : — Sire, dit Taillefer, une grâce! Je vous sers depuis longtemps; vous m'en devez le salaire, et, s'il vous plaît, vous allez vous acquitter aujourd'hui. Pour toute récompense, je vous demande le premier coup de la bataille, et vous supplie que je n'en sois pas refusé. Et le duc répond : — Je te l'accorde. Taillefer aussitôt pique des deux... »

« Il avait armes et bon cheval, dit le chroniqueur Geoffroy Gaymar (1). S'étant placé en avant des autres, il se mit à faire merveille devant les Anglais : il prit sa lance par le gros bout, et, aussi facilement que si c'eût été un petit bâton, il la jette en l'air bien haut et la reçoit par le fer. Trois fois ainsi il la jeta; la quatrième fois il s'avance tout seul, envoie sa lance au milieu des Anglais, dont il en blesse un parmi le corps. Après, il tire son épée, recule et la jette aussi bien haut, et la reçoit tout de même par la pointe. Les spectateurs se disent l'un à l'autre que c'est enchantement; et lui, quand il eut trois fois lancé son épée, se poussa en avant. Son cheval, la bouche béante, fit un élan vers les Anglais, dont beaucoup s'imaginent être avalés par le cheval qui bâillait de la sorte. Le brave jongleur porte dessus, frappe un Anglais de son épée, et lui fait incontinent voler le poing. Il en frappe un second de toute sa force; mais il en eut tout aussitôt mauvais guerdon, car de toutes parts les Anglais lui lancèrent dards et javelots, si bien qu'ils tuèrent son cheval et lui. »

Ces faits sont attestés par les historiens de l'Angleterre les plus dignes de foi, Guillaume de Malmesbury, Matthieu Paris, Matthieu de Westminster, Albéric des Deux-Fontaines; il en est question dans le poëme latin de Guy sur la bataille d'Hastings. Taillefer est d'ailleurs représenté, sur la tapisserie de la reine Mathilde, dans le moment décrit par les historiens et les poëtes (2).

(1) Roman de Rou, v. 1319.

(1) Chroniques anglo-normandes, I, p. 7.

(2) La Chanson de Roland, poëme de Theroulde, traduit par F. Génin.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES EN 1851.

Le projet d'une exposition universelle des produits de l'industrie est né en France, il y a deux ans. Paris aurait donné ce grand et utile spectacle pendant l'été de 1849. Mais quelques personnes exprimèrent la crainte que ce ne fût une occasion d'agitation publique. Les Chambres de commerce, consultées, répondirent d'ailleurs qu'il n'y avait pas lieu de mettre à exécution un projet si aventureux. On renonça donc à l'exposition universelle, et l'on se contenta d'une exposition ordinaire, qui, du reste, fut aussi brillante que celles qui l'avaient précédée dans des temps plus calmes.

L'idée, abandonnée en France, traversa la mer. Après l'exposition de 1849, M. Sallandrouze-Lamornais fit transporter à Londres ses célèbres tapis avec les produits des manufactures nationales qui lui avaient été confiés par le ministre du commerce; en même temps, il convia les exposants de France à lui envoyer une partie de leurs produits. Beaucoup d'entre eux répondirent à son appel. Cette tentative eut un grand succès en Angleterre. On s'y demanda pourquoi l'on n'inviterait pas toutes les autres nations à imiter cet exemple de la France : bientôt des comités se formèrent sous la présidence du prince Albert pour organiser l'exposition qui va s'ouvrir, et des souscriptions particulières furent promptement réalisées.

On invita les architectes de tous les pays à présenter des plans de construction d'une salle assez vaste pour contenir tous les envois indigènes et étrangers. Le plan de M. Horeau, architecte français, obtint les suffrages de tous les membres du jury. Cependant on adopta ensuite un autre modèle, celui de M. Joseph Paxton de Chasseworth. Tous les détails en ont été étudiés par les entrepreneurs, MM. Fox, Henderson et compagnie.

Ce plan est simple : c'est un parallélogramme dont les

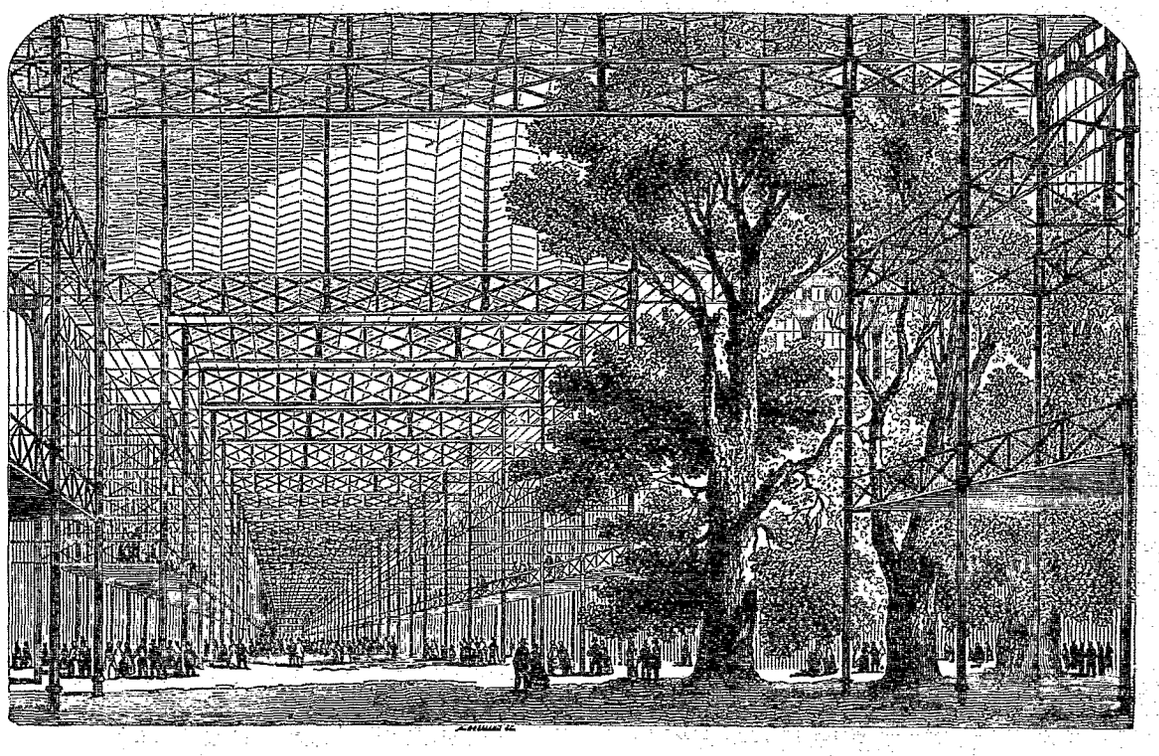
grands côtés ont 560 mètres de longueur, et auquel est annexée une autre salle destinée aux machines, de 285 mètres de long sur 15 de large.

L'édifice est situé au sud de Hyde-Park, entre les endroits appelés Kensington-Drive et Rotten-Kow. Sa contenance est d'environ 8 hectares, dont 7 hectares pour l'exposition, et un hectare pour la circulation. Il est formé, dans toute sa longueur, de deux ailes latérales de 20 mètres de haut, au-dessus desquelles, et en retraite, s'étendent deux galeries supérieures. La galerie centrale, haute de 33 mètres, est coupée par un transsept de la même hauteur, qui avait permis de conserver un des beaux groupes d'arbres du parc. Frapper de la hache les vieux arbres, c'est, en Angleterre, un fait considérable. On a cependant reconnu qu'il y avait, en cette circonstance, des inconvénients graves à persister dans ce respect traditionnel.

La contenance du palais est évaluée à près d'un million de mètres cubes. On n'a employé dans sa construction que la fonte et le verre. Des colonnes en fonte, au nombre de 3 300, sont reliées entre elles par des châssis garnis de vitres; leur hauteur varie de 4m,35 à 6 mètres; 2 224 cintres en fonte supportent les galeries et les vitrages; on compte en outre 1 128 supports intermédiaires pour les planchers, et 82 800 mètres carrés de vitrage, pesant ensemble plus de 400 000 kilogrammes.

Les gouttières ont une longueur de 54 kilomètres, c'est-à-dire à peu près la distance de Paris à Étampes.

Les châssis pour vitrages représentent une étendue de



Le Palais de cristal, à Londres. — Vue partielle. — Dessin de Freeman.

325 kilomètres, c'est-à-dire un peu moins que la distance de Paris à Angers, par Orléans et Tours.

Enfin les tables seules qui servent à exposer les produits ont une longueur de 13 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Paris à Villeneuve-Saint-Georges.

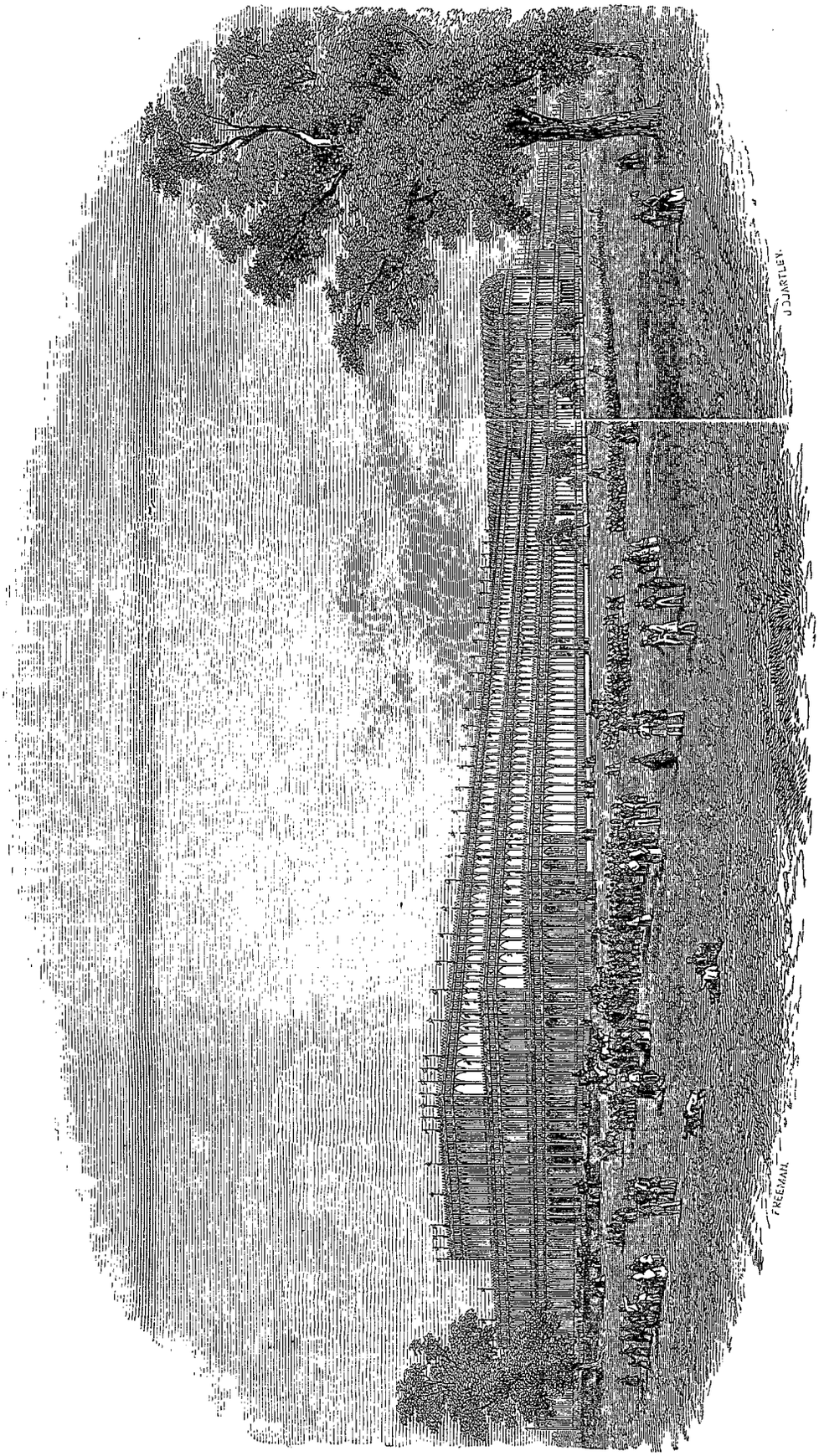
On est encore incertain sur l'usage auquel sera destiné ce palais quand l'exposition sera terminée. On a traité avec les entrepreneurs, soit comme location, soit comme achat définitif. Dans la première hypothèse, le prix, y compris l'entretien pendant la durée de l'exposition, est de 2 millions de francs; dans la seconde, on leur donnera une somme totale de 3 750 000 francs.

L'Angleterre a réservé la moitié de l'édifice à l'exposition de ses produits et de ceux de ses colonies : elle aura de 3 à 4 hectares. La superficie accordée à l'exposition française est de plus de 8 000 mètres. L'Angleterre et la France sont placées de l'un et de l'autre côté du transsept, dans l'attitude de deux rivales.

Les autres nations sont rangées à la suite et selon le nombre de leurs produits. Parmi les nations qui ont répondu à l'appel des commissaires royaux, on cite : l'Arabie et la Perse, la Chine, le Brésil et le Mexique, la Turquie, la Grèce, l'Égypte, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Allemagne du Nord, le Danemarck, la Suède et la Norwége, la Russie, les États-Unis d'Amérique, etc.

L'Angleterre consacre une somme de 500 000 francs à la distribution de récompenses aux exposants. Le jury est composé moitié d'Anglais et moitié d'étrangers; chaque branche d'industrie a d'ailleurs son jury spécial. Le nombre total des jurés est de 270, et celui de chaque pays est réglé au prorata du nombre des exposants; la France en doit avoir 30.

Nous ne doutons pas qu'il ne résulte de ce concours un grand bien pour l'industrie française, et qu'elle ne trouve des débouchés nouveaux pour ses produits. Il est une qualité pour laquelle nous n'avons pas de rivaux : c'est le goût; les Anglais n'hésitent point à le reconnaître. Dans un meeting récent, Ch. Cobden proclamait bien haut qu'après toutes les améliorations réalisées dans la direction du bon marché, il en était une encore à accomplir, et que, pour atteindre ce nouveau but, le goût, il fallait marcher en avant, les yeux fixés sur la France. Mais si les Anglais cherchent à nous emprunter le goût, ne pouvons-nous, de notre côté, chercher à puiser chez nos voisins de nombreuses améliorations à l'usage de nos fabriques. Nos manufacturiers, nos ouvriers, trouvent dans cette exposition solennelle l'occasion d'étudier les produits anglais et les mécaniques avec lesquelles on



Vue générale du Palais de cristal, à Londres. — Dessin de Freeman.

les obtient : le progrès peut sortir naturellement de cette étude.

La suite à une autre livraison.

DÉPOTS DE SEL GEMME EN ALGÉRIE.

Fin. — Voy. p. 54

Les belles études de M. Fournel, ingénieur en chef des mines de l'Algérie, mettent en évidence ce fait important, que l'Algérie est un des pays du monde où il y a le plus de sel. « Il suffit, dit cet ingénieur dans un mémoire inséré aux Annales des mines, de jeter les yeux sur une carte du pays pour acquérir la preuve de cette profusion : on y verra que la quantité de ruisseaux désignés par le nom d'*oued melah* (ruisseau salé ou ruisseau de sel) est innombrable; on y verra encore à quel point sont multipliés ces *chott* ou *sebka*, qui sont autant de lacs ou étangs salés (quelquefois seulement saumâtres), dont l'étendue est parfois considérable. Ajoutons à ces eaux salées la présence d'énormes bancs de sel gemme qu'on atteint à quelques mètres au-dessous du sol, ainsi que celle de véritables montagnes de sel qui s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus des plaines, et l'on verra que je n'exagère rien en me servant du mot profusion pour exprimer l'abondance du muriate de soude en Algérie. »

M. Fournel range tous ces gisements en trois zones : la zone salifère septentrionale, la zone salifère moyenne, et la zone salifère méridionale. La première comprend, à partir des frontières du Maroc, les salines du rio Salado, le lac salé d'Oran, les salines d'Arzew, l'Oued-Megan, un grand nombre de sources salées entre Bougie et Sétif, des couches de sel gemme près de Milah, le lac saumâtre de Fetzara près de Bone, et l'Oued-Melah de la Seybouse. La seconde zone, sensiblement parallèle à la première, comprend les quatre grands lacs salés ou saumâtres de Gharbi, Chergui, Zagrez, Saïda, les petits lacs que côtoie la route de Constantine à Batna, le grand lac salé près de Tunis, les montagnes de sel gemme de Sahri et de Quelb, en outre diverses sources salées. Enfin, dans la zone méridionale, M. Fournel range tous les dépôts de sel qui s'étendent dans le désert au sud de la zone moyenne. Il nous semble qu'il serait plus méthodique de retenir dans la zone moyenne les gisements qui appartiennent au Sahara, tels que ceux d'Ouaregla, de Tuggurt, du lac Melrir, et de borner la zone méridionale à ce qui est dans le désert proprement dit, c'est-à-dire aux gisements dont nous avons parlé, d'après le même ingénieur, dans notre premier article. Je ne saurais entrer, comme on le pense bien, dans la description de tous ces gisements, et je me contenterai de laisser juger de leur ensemble en donnant, d'après le savant ingénieur qui est mon guide, quelques particularités sur les divers types qu'il distingue parmi eux.

Ruisseaux salés. — Un des ruisseaux salés les plus remarquables est l'Oued-Melah qui va se jeter dans le lac Zagrez. Ce ruisseau, que l'on rencontre à une quarantaine de lieues au sud de Médéah, offre une eau douce excellente dans la plus grande partie de son cours; mais, à quelque distance du lac, il vient côtoyer une montagne salifère dépendant du Djebel-Sahari, et à partir de là ses eaux deviennent tellement salées qu'il est impossible de les boire. En effet, les sources qui jaillissent de la montagne et qui envoient leurs produits dans l'Oued-Melah sont tellement abondantes qu'elles suffiraient, ce semble, à saler un fleuve. Voici les renseignements qui ont été donnés sur cette localité remarquable par le commandant de Linières, qui faisait partie de l'expédition qui a été dirigée sur ce point en 1844 : « D'un assez grand nombre de points de cette montagne, on voit jaillir des sources plus ou moins abondantes dont les eaux sont, comme on doit s'y attendre, complétement saturées de sel. Elles sont d'une limpidité parfaite, et déposent sur les bords de leur lit des croûtes salines très-blanches, qui souvent vont d'un bord à l'autre en formant une espèce de pont. Quelques-unes de ces sources sortent des fissures de la roche; les autres débordent de grands puits arrondis dont la largeur a parfois de quatre à cinq mètres. Ces puits, dont on ne peut mesurer la profondeur, se rencontrent à chaque pas dans toute l'étendue de la montagne, et jusque sur ses points les plus élevés; mais la plupart sont aujourd'hui taris. Leur forme est cylindrique; leurs parois, incrustées d'une épaisse couche de sel, sont rayées de cannelures verticales très-droites. Tous s'enfoncent à une profondeur inconnue. »

C'est à des causes analogues que tous les autres ruisseaux salés de l'Algérie doivent leur salure. Généralement, les Arabes exploitent plutôt les sources que les ruisseaux, parce que dans les sources le sel est plus concentré; cependant, sur quelques points, ils exploitent aussi les ruisseaux. Ainsi, au sud de Sétif, dans le village de Casbah, les Kabyles exploitent un ruisseau salé dont ils font évaporer les eaux en les conduisant dans des compartiments quadrangulaires : ils obtiennent ainsi une assez grande quantité de sel pour en faire un objet de commerce.

Lacs salés. — Comme exemple de lacs salés, on ne peut mieux choisir que le lac Zagrez. Ce lac, qui a environ douze lieues sur six, est uniquement formé d'une immense croûte de sel dont la surface, polie comme un miroir, produisit de loin, quand notre corps d'armée commença à l'apercevoir, l'illusion complète d'une nappe d'eau. La croûte de sel, tout à fait comparable à une couche de glace, était assez mince sur les bords, mais elle devenait bientôt assez forte pour supporter sans se rompre le poids des chevaux. Son épaisseur était de 70 centimètres dans les parties centrales du lac. Dans toute son étendue, elle était parfaitement exempte de matières étrangères, d'une blancheur parfaite et d'une excellente qualité, car l'analyse chimique y constata 94 pour 100 de chlorure de sodium pur. En estimant à 2 lieues la largeur moyenne du lac, à 35 centimètres l'épaisseur moyenne de la couche de sel, on aurait donc là plus de deux milliards et demi de quintaux métriques de sel, ne demandant d'autre travail que celui du chargement.

Le lac salé de Melrir est encore bien plus étendu, puisque les cartes les plus accréditées lui donnent 60 lieues de longueur; mais il ne nous est que très-imparfaitement connu. Il paraît que les rivières qui s'y versent y apportent aussi une quantité de sel considérable que l'évaporation met également à sec pendant l'été. Il ne semble pas que le dépôt de sel y soit uniforme comme dans le lac Zagrez. Sur beaucoup de points le sel reste mêlé avec le sable, de sorte que pendant l'été le lac se réduit à une plaine basse recouverte d'un sable mouvant chargé de particules salines; mais sur d'autres points le sel est assez abondant pour former une croûte, et c'est de préférence par les parties consolidées de cette façon que s'effectue le passage des voyageurs et des caravanes. Mais ce passage offre exactement les mêmes dangers qu'un passage sur la glace, le sel représentant la couche de glace, et le sable mouvant les abîmes liquides; et en effet, lorsque par malheur la croûte de sel, trop chargée, vient à se rompre, tout s'engloutit et disparaît. Aussi ce lac redoutable est-il célèbre dans les récits des Arabes. Voici ce qu'en dit un voyageur, El-Tedjâni, dans le livre intitulé *Rahla* : « Nous y arrivâmes le matin, et, le soir, la caravane y marchait encore. On y fit la prière sur un sol qui paraissait un tapis de camphre ou une terrasse d'albâtre. Le terrain est si peu solide qu'un endroit d'environ cent coudées, près du continent, et sur lequel on était allé et venu beaucoup, s'enfonça tout à coup et engloutit les hommes et les animaux qui s'y trouvaient; les chameaux se mirent à beugler, puis il ne resta plus d'autre trace d'eux que leur fiente qui monta à la surface... Ceci arriva vers l'heure du dohor. J'ai vu alors un homme qui, avec une longue lance, sondait l'endroit où tout avait disparu, et il enfonça sa lance jusqu'à la main sans trouver le fond. »

Un autre voyageur, El-Aïachi, dit qu'à ce moment du

voyage les caravanes s'inquiètent beaucoup : on évite autant que possible de quitter l'espèce de sentier qui est indiqué à la surface du lac par des troncs de palmiers plantés de distance en distance pendant plus de cinq lieues ; « sentier, dit El-Aïachi, qui est étroit comme un cheveu et coupant comme le tranchant d'une épée. »

Bancs de sel.— En parlant de l'Oued-Melah du lac Zagrez, j'ai déjà indiqué l'existence d'une montagne pénétrée de bancs de sel gemme. A cinq ou six lieues au-dessus de Biskra, aux limites de la plaine d'El-Outaïa, on en observe une autre tout à fait analogue, et depuis longtemps célèbre dans les récits des Arabes par l'abondance et la qualité de son sel. Un auteur arabe du onzième siècle de notre ère, Abou-Obaïd-Bekri, dit, en parlant de cette montagne : « Près de Biskerah est une montagne de sel d'où l'on extrait ce minéral par grandes plaques qui ressemblent à de gros blocs de pierre. C'était de là que le schiite Obaïd-Allah et les princes de sa famille tiraient tout le sel qu'ils employaient pour leur consommation. » Obaïd-Allah, fondateur de la dynastie des Fatimites, régna de 909 de notre ère à 934. Dès cette époque, la montagne de sel d'El-Outaïa était donc exploitée. M. Fournel, qui l'a visitée pendant la marche de l'expédition de Biskra, en 1844, regarde ce gisement de sel gemme comme géologiquement analogue à celui de Cardona en Catalogne (voy. 1838, p. 405) : « En un point du versant sud où les marnes disparaissent pour faire place à des gypses, on voit paraître d'énormes bancs de sel gemme qui sont horizontaux. C'est une véritable montagne de sel gemme : aussi lui donne-t-on le nom de *Djebel el-Malah*. Sur une grande partie de sa surface est répandue une croûte gypso-salifère qui est évidemment formée par le dépôt des parties qu'entraînent les eaux pluviales. »

C'est dans un gisement de même nature que sont ouvertes les mines de sel de Milah, à une douzaine de lieues de Constantine. Ce dépôt, qui paraît inépuisable, est exploité assez activement par les Kabyles, et ses produits sont transportés dans tout le reste de la contrée. Un de nos officiers avait proposé de s'emparer de ces mines pour soumettre les habitants en les privant d'un produit de première nécessité, absolument comme lorsqu'on détourne un ruisseau pour forcer les assiégés à se rendre. Mais M. Fournel a démontré que les Kabyles auraient pu, moyennant quelques transports de plus, s'alimenter un peu plus loin, entre Sétif et Bougie, sans que l'on pût les en empêcher.

Ces bancs de sel, qui ont été visités pour la première fois par notre intrépide ingénieur, forment une partie de la masse de la montagne de Bou-Cherf, et sont affectés à une partie de la tribu des Oulad-Kébab. Les mineurs qui attaquent le dépôt sont inexpérimentés, mais hardis. Le versant nord est criblé d'une multitude de puits de 15 à 20 mètres de profondeur, qu'ils y ont creusés. Pour y descendre, ils laissent pendre une corde qui n'est pas même fixée à la partie supérieure, mais que deux hommes retiennent en posant leurs pieds dessus : le mineur la saisit, et descend en appuyant ses pieds contre la paroi du puits posée devant lui. Une fois dans la masse saline, on fouille tout autour du fond du puits, sans le moindre étai, et lorsque les eaux ou quelque éboulement obligent à déguerpir, on recommence à côté sur de nouveaux frais. Tous les ans des hommes surpris par des mouvements de terre périssent dans ces misérables travaux. Le sel est blanc, gris et rouge : il se vend sur place par blocs, à raison de 4 francs la charge d'un mulet, c'est-à-dire environ 100 kilogrammes, ce qui est certainement un prix excessif; de là les débitants le transportent sur les marchés de Constantine, de Sétif, et dans toute la partie montagneuse de la Kabylie comprise entre Djidjelli et Stora.

En se représentant que des faits analogues à ceux que nous venons de décrire se reproduisent sur une multitude d'autres points, on peut prendre une impression générale de la richesse salifère de l'Algérie, et nous n'avons pas ici d'autre but. Les deux zones salifères considérées dans leur rapport, non point avec la consommation locale, mais avec le système général du commerce, paraissent appelées à des rôles très-différents. Il serait possible qu'avant peu l'on vît les salines d'Arzew, les sources de l'Oued-Megan, celles des montagnes voisines de Bougie, les mines de Milah, recevoir de la main des Européens une activité toute nouvelle, et verser leurs produits dans les ports d'Arzew, de Tenez, de Bougie, de Djidjelli, qui formeraient des entrepôts où le commerce maritime de la Méditerranée viendrait puiser des sels à très-bas prix. Quant à la zone moyenne, M. Fournel la considère comme destinée à alimenter le commerce avec l'Afrique centrale à travers le désert, lorsque le rétablissement de la paix permettra aux caravanes du Soudan de partir, comme autrefois, de l'Algérie. Il pense que les caravanes partant de Constantine et de Médéah, au lieu de s'écarter de la ligne directe de leur trajet pour aller charger du sel dans quelqu'un des dépôts du grand désert, comme elles avaient précédemment l'habitude de le faire, aimeront mieux charger dès le départ à quelqu'un des entrepôts de la zone moyenne. Ce serait à souhaiter pour le développement de l'industrie dans ces contrées; mais c'est une question de chiffres qui ne saurait se résoudre complétement que par une pratique de détail. Y a-t-il avantage à avoir des chameaux moins chargés pendant une partie de la route, sauf à leur faire faire un peu plus de chemin, ou est-ce l'inverse ? J'inclinerais, malgré les vœux de M. Fournel, pour la première opinion, et il me semble que l'usage traditionnel des caravanes, quand elles partaient de l'Algérie, donne jusqu'à un certain point raison à cette manière de voir, car les dépôts salifères de la zone algérienne étaient dès-lors bien connus.

L'ENFER DE MISAYA.

Le Misaya est un volcan de la Nouvelle-Grenade, qu'on peut ranger parmi ces Eldorado américains auxquels se rattachèrent jadis tant de récits d'expéditions hasardeuses. Sa grande célébrité date des premières années du seizième siècle. Selon les uns, c'était l'Enfer; selon d'autres, l'une des portes du Paradis. La première de ces dénominations resta toutefois au volcan, et probablement quelque légende indienne se rattacha dès l'origine à son cratère, que les indigènes ne visitaient pas sans une sorte d'horreur, et que les Espagnols venaient parfois contempler avec un sentiment de cupidité qui donna lieu bientôt à la plus étrange entreprise. Selon les meilleurs observateurs de ce temps, les vagues incandescentes de lave dont on observait le bouillonnement au fond du cratère n'étaient autre chose que de l'or en fusion mêlé à quelques parties d'argent, ou tout au moins de l'argent liquéfié dont on distinguait confusément les reflets métalliques. Pour devenir plus riche que les rois, il ne s'agissait que de puiser à cette source de métal liquide. Il se trouva un moine, physicien ou chimiste, on doit le penser, qui fit bientôt une telle réputation à l'Enfer de Misaya, qu'il effaça l'Eldorado signalé un an auparavant par Belalcaçar. Notre moine, nommé fray Blas del Castillo, crut avoir trouvé une occasion d'accroître les trésors de Charles-Quint et d'enrichir à tout jamais son ordre. Il prit solennellement possession du Misaya au nom de l'empereur; mais il eut soin de spécifier que l'exploitation de cette vaste chaudière métallique lui appartenait de plein droit. Une société se forma sans peine sous des auspices si respectables. Fray Blas avait été, selon toute apparence, marin, c'est du moins l'opinion d'Oviedo. Devenu propriétaire du volcan, il avisa au moyen d'y puiser des richesses intarissables, et les moyens mécaniques d'ascension ne firent pas défaut à son esprit entreprenant. Nous sommes obligés de passer sous silence les câbles brûlés par le contact de la lave, les chaînes de fer qu'on leur substitua, les chaudières de fonte qui devaient s'emplir de métal précieux. Toutefois constatons ici, pour

l'exactitude historique, qu'un Français nommé Nicard partagea les hasards de cette belle expédition. Ce qu'il y a de positif, c'est que fray Blas, étant descendu à une profondeur formidable, n'en rapporta que des scories informes qu'il s'obstina à considérer, après un dernier examen, comme l'écume d'une mer d'argent. Pour arriver à ces merveilleux résultats, plusieurs voyages avaient eu lieu. Le gouverneur de la province, don Rodrigo de Contreras, avait même assisté à la dernière descente. C'était un homme de sens : il comprit le danger d'une pareille entreprise, que ne compensait d'ailleurs aucun résultat; il ordonna qu'on ne fît plus de tentatives pour exploiter l'Enfer de Misaya. Fray Blas et ses amis étaient arrivés pour la première fois au sommet de la montagne le 12 juin 1537. On parla pendant quelques années de cette folle entreprise; puis le volcan fut si bien oublié, que Fernandez Oviedo, le célèbre chroniqueur des Indes, est à peu près le seul qui ait raconté avec détails l'ascension au Misaya.

LA COROGNE (1).

La Corogne est un des ports les plus importants du nord-ouest de l'Espagne. Il est situé dans l'ancien royaume de Galice, qui est comme l'Auvergne de la Péninsule ibérique.

Plus peuplée que les autres provinces, habitée par une race pauvre, robuste et laborieuse, la Galice expédie tous les ans, pour les autres contrées d'Espagne et pour le Portugal, environ dix mille travailleurs : ils y reviennent presque toujours avec un petit pécule qui leur permet d'acheter quelques arpents de terre ou d'établir un modeste commerce de détail.

Les *Gallégos* sont également renommés pour leur sobriété et pour leur probité.

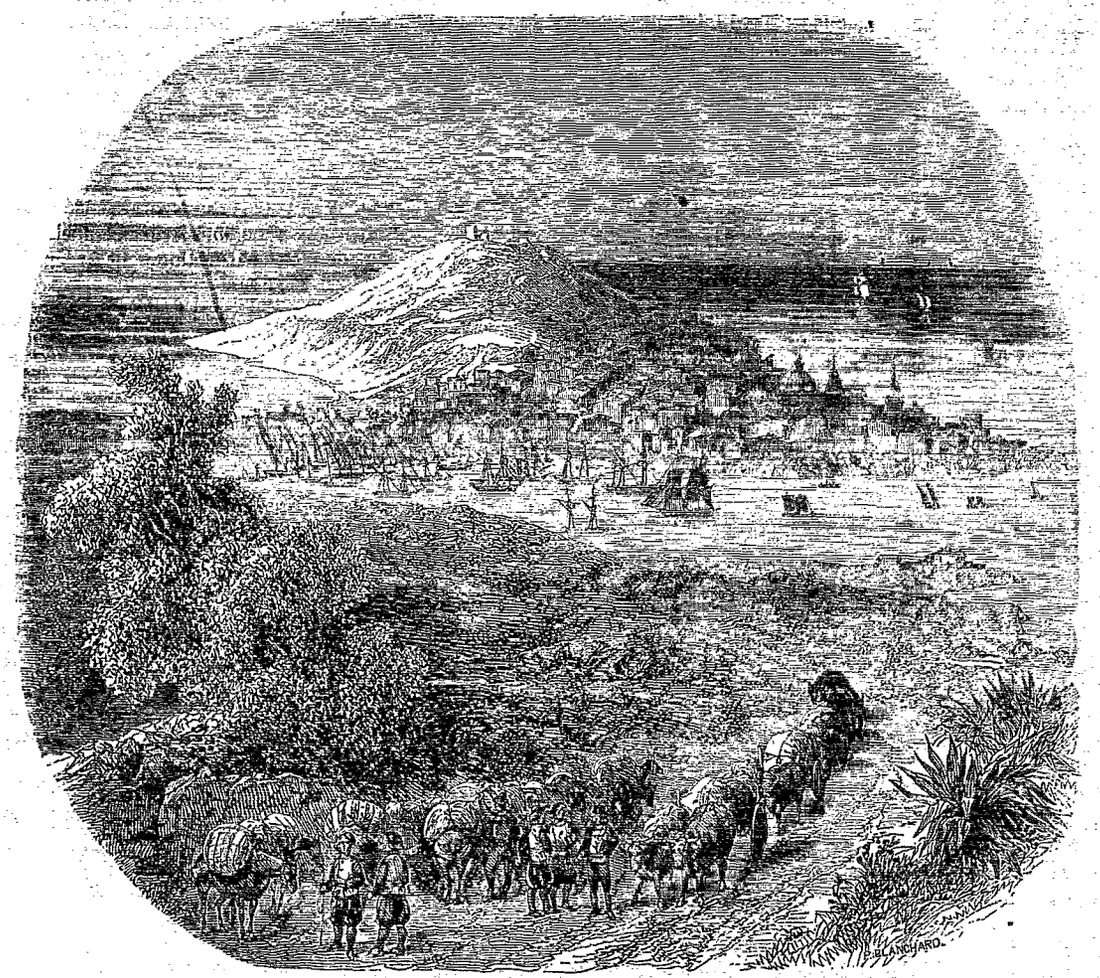
La rade de la Corogne est une des plus belles d'Europe; elle est défendue par deux châteaux forts : le château de Saint-Antoine et celui de Saint-Amaro. On y montre un phare dont certains antiquaires ont attribué la construction aux Phéniciens.

Le port est en même temps port de commerce et port de guerre. C'est à la Corogne que l'on fabrique presque toutes les toiles à voile dont on se sert en Espagne. On expédiait autrefois tous les mois, de cette ville, un paquebot pour la Havane, et tous les deux mois, un paquebot pour Buenos-Ayres.

La population, que les géographes du dernier siècle portaient seulement à 3 600 âmes, s'élève aujourd'hui à 23 000 habitants.

Le gouvernement a établi à la Corogne un arsenal, une poudrière, des écoles de marine et d'artillerie.

Au reste, tandis que la plupart des autres provinces espagnoles semblent décliner de jour en jour quant à la population, l'industrie et l'aisance, la Galice suit une marche toute contraire : c'est à peu près le seul point où il y ait amélioration réelle dans la situation générale. Ainsi, outre la Corogne, dont la population et la richesse n'ont cessé de grandir, la Galice a vu le Ferrol, qui n'était, il y a un siècle, qu'un petit bourg fortifié, transformé en port de guerre qui compte aujourd'hui 15 000 habitants.



Espagne. — Vue de la Corogne. — Dessin de Ph. Blanchard.

(1) Voy. l'Errata, Table alphabétique de 1850, au mot *Coruña*.

PANNYCHIS,

Fragment par André Chénier (1).



Composition et dessin de Tony Johannot.

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant, le caressent... — On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine? — Oui, je l'aime, Pannychis... Elle est belle; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de roses... nous nous promenons sous cet ombrage... on ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi j'en ai fait une pour elle. — Eh bien, chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter.

Il tend ses deux mains... on lui donne; et puis, d'une voix douce et claire, il se met à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes :
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau;
Par Castor et Minerve! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé, parmi l'algue marine,
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux! chaque soir,
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

Il s'en va bien baisé, bien caressé... les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former, avec des buissons de myrte, un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient; ils lèvent la tête, les voient, et leur disent de s'en aller. On les embrasse, et, en s'en allant, la jeune Myrto dit : — Heureux âge!... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure. C'est là que je jouais avec Clinias; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que cette plante; nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous

(1) On sait que ce poëte, mort à trente et un ans, a laissé un grand nombre de poésies inachevées, de plans de poëmes, d'élégies ou d'idylles, entremêlés de vers et de prose et destinés, dans l'espérance de l'auteur, à se transformer, lorsque l'inspiration viendrait, suivant les lois du rhythme et de la rime. *Pannychis* est parmi les fragments d'idylles : c'est un des plus charmants. Nous le reproduisons comme un exemple de la grâce et de la douceur qui respirent dans les œuvres d'André Chénier, dont nous donnerons prochainement la biographie et le portrait.

y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle ; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs. La belle Anyté passa, sa lyre à la main. — Qu'as-tu ? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes !... — Ah ! dit-elle, nous devons tous mourir. (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

O sauterelle ! à toi, rossignol des fougères ;
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myrto de cette tombe éleva les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs ;
Car l'avare Achéron, les sœurs impitoyables,
Ont ravi de ses jeux ces compagnons aimables.

LES CINQ ÉMERAUDES DE CORTEZ,

PERDUES, EN 1541, SUR LE RIVAGE D'ALGER.

Fin. — Voy. p. 127.

La perte des cinq émeraudes se lie à l'un des plus grands événements du règne de Charles-Quint ; malheureusement la critique historique s'est si peu exercée jusqu'à ce jour sur cet épisode des guerres du seizième siècle, qu'il nous faut avant tout établir certains faits peu connus pour prouver que si les émeraudes de Cortez sont enfouies depuis trois cents ans dans les sables d'une rive ignorée, ces merveilles de l'art mexicain ne sont peut-être pas perdues irrévocablement. « Notre siècle est chercheur, » nous répètent les journaux ; et « Le hasard est grand ! » me disait dernièrement un jeune ouvrier qui s'en est allé en Californie.

Charles-Quint avait toujours présente au souvenir l'heureuse expédition qui avait fait jadis tomber le port de Tunis en son pouvoir. Il supposait qu'Alger la bien gardée, comme on disait alors, ne lui opposerait pas une résistance plus vive que celle dont avait triomphé naguère son armée navale devant les ruines de Carthage. Il mûrit un projet plus généreux alors que bien d'autres, et, en 1541, il prit la résolution de frapper un coup décisif. Trente-six mille hommes jetés sur les rives de l'Afrique, plus de cinq cents voiles destinées au transport ou au bombardement, devaient anéantir en quelques heures l'hodgeac d'Alger, fondé quelques années auparavant par Aroudj et Khaïr-ed-Din, Grecs renégats que l'on redouta tour à tour sous le nom des frères Barberousse.

L'armement formidable de Charles-Quint fut organisé en assez peu de temps, et le commandement en fut dévolu à Doria ainsi qu'à don Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Le lieu de rendez-vous assigné pour la réunion générale des forces, empruntées à l'Espagne, à la Sicile, à Naples, au pape, à André Doria qui fournit à lui seul jusqu'à quatorze galères, fut Ivice et la Fromentière ; l'Allemagne et l'Italie avaient envoyé leurs meilleures troupes, et Charles-Quint s'était réservé le commandement suprême.

Le désastre, on le sait, fut aussi grand que l'espérance avait été exagérée. André Doria, si habile d'ailleurs, ne connaissait point ces plages ; Charles-Quint n'avait point décidé sur quel rivage il jetterait son armée ; le débarquement s'effectua sous de fâcheux auspices ; puis, la tempête secondant l'habileté d'Hassan-Aga, fils adoptif de Khaïr-ed-Din, cette belle armée se vit, en bien peu de jours, à peu près détruite, et la flotte perdit ses meilleures galères. On peut même dire que les débris de l'expédition n'échappèrent à la captivité que grâce à la prudence du prince de Melphi et à l'énergique persévérance de Charles-Quint. Hâtons-nous de le dire, néanmoins, la France fut dignement représentée dans ce conflit terrible des forces chrétiennes opposées à celles des musulmans : elle le fut par Durand de Villegagnon, ce vice-amiral de Bretagne, qui a si bien décrit les combats où il figurait, et qui plus tard, se vantant de ravir à l'Espagne les sources de sa richesse, allait fonder un fort dans la baie de Rio-Janeiro ; elle le fut mieux encore par Savignac, ce hardi chevalier de Malte qui alla enfoncer son poignard dans la porte même d'Alger, et mourut sur le drapeau sanglant que la France a relevé depuis.

Ces noms sont omis dans le dénombrement prolixe que donne Sandoval, et c'est à peine si l'on y remarque celui du marquis del Valle.

Cortez cependant, nous disent d'autres historiens, devinait, de son regard d'aigle, la défaite ; il parla et ne fut pas écouté. Qui nous dit qu'une rancune née de la cause la plus futile ne fut pas cause de ce dédain ?

Ce qu'il y a de bien avéré, c'est que, sans pouvoir acquérir aucune gloire devant Alger, le conquérant du Mexique perdit en cette occasion le riche butin que lui enviaient les rois. Ses cinq émeraudes ne l'avaient point quitté. Soit que le héros attachât à leur possession en ce moment une de ces idées superstitieuses dont les plus grands génies n'ont pas toujours été exempts, soit qu'il vît en les gardant un moyen assuré de se racheter lui et ses deux jeunes fils dans le cas où les hasards de la guerre le feraient tomber en captivité, il les avait sur lui lorsque la tempête le jeta à la côte. Tombèrent-elles à la mer ? Sont-elles enfouies dans les sables des environs d'Alger ? C'est ce que nous allons examiner.

Les historiens du seizième siècle sont brefs et fort incomplets lorsqu'ils racontent l'expédition malencontreuse où Charles-Quint vit ses armes humiliées par une poignée de pirates. On le croirait à peine, si de nombreuses recherches n'autorisaient l'auteur de cet article à le dire, le jour précis de l'engagement, et, ce qu'il y a d'aussi étrange, le lieu du débarquement, sont indiqués d'une manière si confuse par les écrivains espagnols, qu'il faudrait peut-être renoncer à donner la suite de l'histoire où figurent les fameuses émeraudes, si un manuscrit arabe conservé par les Algériens ne nous offrait de précieux renseignements, et si nous n'avions pour nous guider les conjectures sérieuses d'un esprit plein de sagacité, dont nous avons jadis accueilli les conclusions dans un travail fait en commun (1). Ici l'on nous pardonnera la concision des détails pour arriver au dénoûment. Le 23 octobre 1541, les troupes qui composaient l'armée de Charles-Quint descendent à terre, et c'est à bien peu de distance d'Alger que l'armée se met en marche, entre Hamma et Larach ; le 24, la cavalerie et le matériel sont débarqués ; le 25, des combats partiels, dont les résultats sont diversement appréciés, donnent un juste espoir aux chrétiens. Vers la fin de la journée, une tempête horrible s'élève, et la flotte, qui croisait par ordre de l'empereur devant le cap Caxines, à peu de distance d'Alger, est si cruellement battue de la tempête, que cent cinquante navires viennent à la côte où ils se brisent. A terre le combat était plus terrible, plus meurtrier que jamais ; et les Maures égorgeaient sans pitié les chrétiens naufragés que l'armée ne pouvait secourir. Cortez n'avait pas fait partie du premier débarquement, mais il n'était pas non plus à bord du vaisseau amiral ; comme le dit un écrivain célèbre, qui sait joindre d'ordinaire l'exactitude au mouvement dramatique de l'histoire. Monté sur la galère magnifique d'Enrique Enriquez, il manœuvra durant ce furieux orage devant la côte désolée ; alors peut-être la nuit d'angoisse où il avait failli périr aux portes de Mexico, et que l'on appelle encore *la noche triste* (la nuit fatale), lui apparut-elle comme un de ces instants de péril qui retrempent l'âme du soldat résolu : sur les rives du cap algé-

(1) Feu Sander-Rang, mort le 16 juin 1844, à Mayotte, dont il était devenu gouverneur. Cet officier distingué, connu par des travaux estimés en zoologie, avait été affecté spécialement au service du port d'Alger. Voir le livre intitulé : *Fondation de la régence d'Alger, histoire des Barberousse.* Paris, 1837, 2 vol. in-8 (publié par MM. Rang et Ferdinand Denis).

rien, on égorgeait les femmes et les enfants embarqués à bord de la flotte, et Cortez devenu père avait à ses côtés ses deux jeunes fils don Martin et don Luys. Le jour arriva cependant, et ce fut pour faire voir que des débris et des cadavres couvraient déjà les rives du cap maudit, qu'il fallait cependant atteindre. Malgré les secours tardifs envoyés pour dégager, non pas Cortez, mais Juannetin Doria, des milliers d'hommes succombèrent. Les équipages des navires de haut bord, ou simplement ceux des bâtiments de guerre, périrent presque tous. Il n'en fut pas de même, heureusement, des hommes montés sur les galères, et cela grâce à la présence d'esprit des capitaines qui les commandaient. Ils firent border les rames de chaque côté et travailler la chiourme comme s'il s'était agi de gagner la haute mer : il résulta de cette manœuvre habile une force opposée à celle de la tourmente, et qui diminua d'autant son action sur les câbles. Néanmoins, comme nous l'avons dit autre part, quelques-unes de ces galères furent obligées de venir faire côte, et d'autres s'y jetèrent volontairement. *L'Esperança*, que commandait Enrique Enriquez, fut de ce nombre; il paraît certain que pour se sauver Cortez ne fut pas obligé de se jeter à la nage, ou que, s'il fut réduit à cette extrémité, il avait encore ses précieux joyaux lorsqu'il gagna la terre. Ici le témoignage d'un homme qui ne le quitta point, malgré ses fonctions d'ecclésiastique, nous servira à prouver ce que nous avançons. Gomara s'exprime ainsi, en parlant du moment critique où Cortez songea à se sauver : « Dans la crainte de perdre l'argent et les joyaux qu'il portait au moment de l'échouement (1), il se ceignit d'un mouchoir renfermant les cinq magnifiques émeraudes que j'ai dit valoir cent mille ducats, lesquelles tombèrent par mégarde ou par fatalité, et se perdirent dans les *fanges profondes*, parmi cette foule nombreuse. Ce fut ainsi que cette guerre lui coûta plus qu'à nul autre, si l'on excepte toutefois Sa Majesté, mais sans mettre à part André Doria, qui y perdit cependant onze galères. Cortez ressentit vivement la perte de ses joyaux; mais ce qu'il ressentit plus encore, ce fut de n'avoir pas été appelé au conseil de guerre, lorsque tant d'autres y avaient été admis qui n'avaient ni tant d'âge, ni tant de savoir..... Ceci même prêta aux murmures de l'armée. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à cette histoire des fameuses émeraudes. Le chapelain de Cortez, dont nous venons d'invoquer le témoignage, Francisco Lopez de Gomara, auquel on doit une Histoire générale du nouveau monde fréquemment citée, est aussi l'auteur d'une Chronique des deux Barberousse, et d'un récit de l'expédition de Charles-Quint. La chronique était conservée jadis dans la Bibliothèque royale de Madrid; le second livre a échappé à toutes nos recherches. Peut-être ces deux ouvrages manuscrits renferment-ils quelques nouveaux documents sur les précieux joyaux enfouis dans les sables du cap Caxines.

(1) *Dando al traves* se dit d'un navire qui va dans un endroit pour s'y perdre. Nous différons ici beaucoup, on le voit, de la version adoptée par l'habile Prescott.

UN PARI.

Au sortir d'un club, un jour d'été, par un soleil magnifique, le célèbre Fox accompagnait un membre de la famille royale d'Angleterre, et montait avec lui la grande rue de Londres nommée Bond street. Comme ils traversaient la chaussée pour gagner l'ombre, Fox s'arrêta tout d'un coup, et fit le pari qu'en suivant la rue, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ce serait lui qui rencontrerait le plus grand nombre de chats sur son chemin. « Et, ajouta-t-il, je vous laisse, prince, le choix du côté. » En effet, quand les parieurs furent arrivés à l'autre bout, il se trouva que Fox avait rencontré treize chats, et le royal personnage pas un. « J'étais bien certain, dit-il alors, que Votre Altesse choisirait le côté de l'ombre, comme le plus agréable par cette excessive chaleur. Or, vous saurez, prince, que les chats préfèrent toujours le côté du soleil. »

LES QUATRE CRISES,

OU CE QUI ADVINT AU ROI LIN-I.

ALLÉGORIE JAPONAISE (1).

Dans l'ancien empire du centre de l'Inde, vivait autrefois un roi qui s'appelait *Lin-i* (haine de la pluie); la reine, son épouse, se nommait, au contraire, dame *Kouang-ki* (peur des rayons). Ils avaient une fille unique que l'on nommait *la Jeune fille aux cheveux d'or*. La mère vint à mourir, et le roi son père prit une seconde femme. Cette marâtre, poussée par la jalousie, conçut une haine violente pour sa belle-fille, et, par d'adroites flatteries, détermina enfin le roi à l'exposer dans un désert où rugissaient des lions; mais le ciel la protégeait, et bientôt on la vit revenir dans l'empire, assise sur un lion, sans que le moindre mal lui eût été fait.

La royale enfant fut de nouveau enlevée et transportée dans les monts aux faucons; mais les faucons s'empressèrent de l'entourer, lui apportèrent des aliments, et la nourrirent jusqu'à ce qu'un serviteur du roi, qui eut connaissance de cet événement, alla en secret la trouver et la ramena à la cour.

Furieuse de ce retour imprévu, la reine fit aussitôt exiler la Jeune fille aux cheveux d'or dans une île que l'on nomme *la Prunelle des mers*.

Mais un pêcheur lui vint en aide, et, l'ayant accueillie dans sa barque, il la ramena à la cour de son père.

La reine, dont la fureur était au comble, fit creuser dans la cour du palais un trou profond dans lequel elle ensevelit la jeune fille toute vivante.

Quelque temps après, au grand étonnement de tout le monde, on vit s'échapper du sein de la terre des rayons de lumière; et, le roi ayant fait creuser en cet endroit, on découvrit, ô prodige! sa fille encore vivante, sans qu'elle eût éprouvé le moindre mal.

Le roi la fit alors placer dans un tronc creux de mûrier, et l'abandonna au sombre Océan. Les flots, en l'entraînant aux rives du Japon, la jetèrent dans le port de Zojora (pays de Fidatsi), où un habitant du golfe, accouru au secours de la malheureuse fille, parvint à l'emporter dans ses bras.

Mais, arrivée à terre, elle ne survécut que peu d'instants; elle rendit bientôt le dernier soupir, éprouva une nouvelle transformation, et devint la chenille à soie.

Lorsque, au Japon, nous indiquons les quatre repos et les quatre réveils du *lion*, du *faucon*, de la *barque* et de la *cour*, nous faisons allusion aux quatre périls (crises) dont la vierge royale des Indes a été l'objet.

(1) Cette allégorie est tirée de l'Art d'élever les vers à soie au Japon, par M. Matthieu Bonafous. C'est la traduction d'un ouvrage japonais relatif à l'origine de cette industrie et aux procédés qui s'y rapportent, dans la contrée où elle a pris naissance.

Les *crises* ne sont autre chose que les mues successives du ver à soie, que les Japonais désignent par les mots : *repos*, *réveil du lion*, *du faucon*, etc.

ILE FLOTTANTE SUR LE LAC ILSING,

EN LIVONIE.

Le lac Ilsing est situé en Livonie, près de la terre seigneuriale de Festen. Il est entouré de montagnes. Son étendue est, en largeur, de 2 verstes (près de 2 kilomètres); sa profondeur la plus grande est de 4 sagènes (près de 8 mètres). Ses bords sont formés d'argile et de terre franche.

Chaque année, pendant l'été, ordinairement dans la se-

conde quinzaine d'août, on voit apparaître à la surface de ce lac, toujours à l'endroit le plus profond et à une centaine de pas du rivage, une île qui a 20 sagènes en longueur sur 18 en largeur. A la fin de la saison d'automne, vers le jour de la Saint-Michel, elle redescend au fond de l'eau. Le terrain y est, dit-on, très-compacte; du reste, on ne l'a point, jusqu'à ce jour, explorée avec une attention suffisante. Fischer l'avait signalée dès 1780. Les nouveaux renseignements que nous donnons sont dus à un pasteur qui habite à peu de distance du lac.

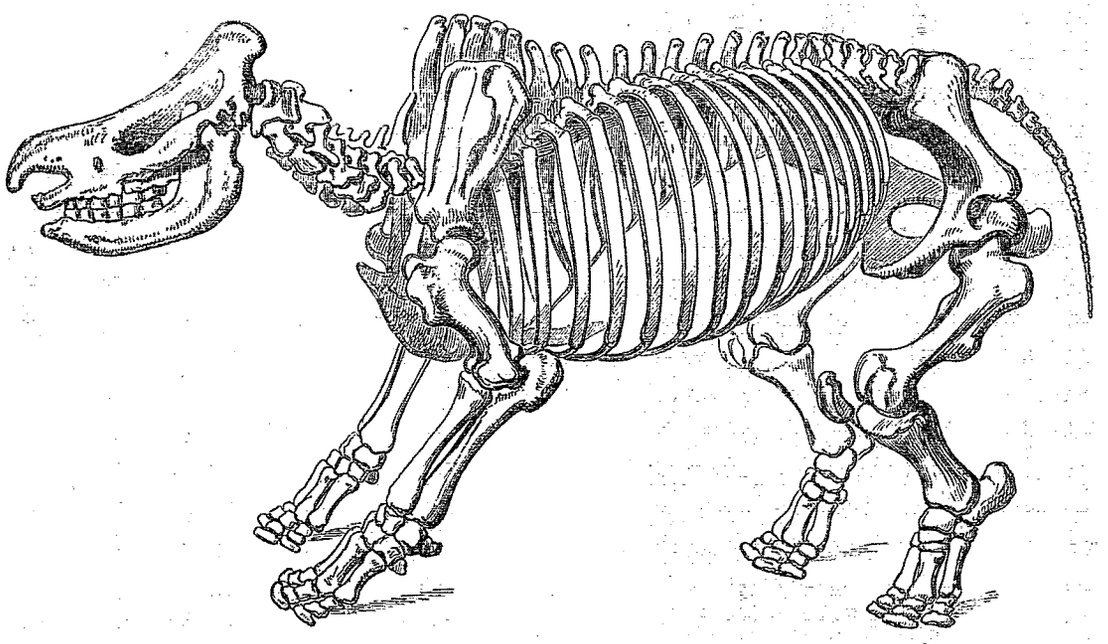
LE RHINOCÉROS.

Voy., sur l'histoire naturelle du rhinocéros, la Table des dix premières années.

DÉVELOPPEMENT DE LA CONNAISSANCE DU RHINOCÉROS PAR LES INDIVIDUS VIVANTS AMENÉS EN EUROPE ET LES OSSEMENTS FOSSILES DES ANCIENNES ESPÈCES.

Le rhinocéros est un animal tellement rare, qu'il nous a paru intéressant pour nos lecteurs de faire prendre une figure exacte de celui que possède aujourd'hui le Muséum. A le voir placé, dans tous les recueils d'histoire naturelle, à côté de l'éléphant, comme une des espèces avec lesquelles nous sommes le plus familiarisés, on ne saurait croire combien il s'en est peu vu en Europe. On peut dire que les apparitions de rhinocéros dans nos contrées sont des événements. L'histoire les compte. Cette rareté ajoute encore à la singularité d'un animal si extraordinaire.

Le premier rhinocéros qui ait paru en Europe est celui dont Pline fait mention comme ayant été présenté au peuple romain par Pompée. Auguste, au rapport de Dion Cassius, en fit tuer un autre dans le cirque, lorsqu'il célébra son triomphe sur Cléopâtre. Strabon eut occasion d'en voir un troisième à Alexandrie, et nous en a laissé une description abrégée. Ces trois rhinocéros étaient à une seule corne. Sous Domitien, il vint à Rome deux rhinocéros bicornes que l'on retrouve gravés sur des médailles de cet empereur. Les monuments de l'histoire ancienne nous apprennent qu'on en conduisit encore dans la capitale de l'empire sous Antonin, sous Héliogabale et sous Gordius III. La décadence et les troubles causés par l'invasion des Barbares ne tardèrent pas à priver l'Europe d'un spectacle qu'il était si difficile de lui procurer.



A l'époque de la renaissance, l'essor rendu au commerce, joint à la curiosité excitée par les productions naturelles des pays étrangers, détermina de nouveau le transport dans nos contrées de quelques-uns de ces animaux.

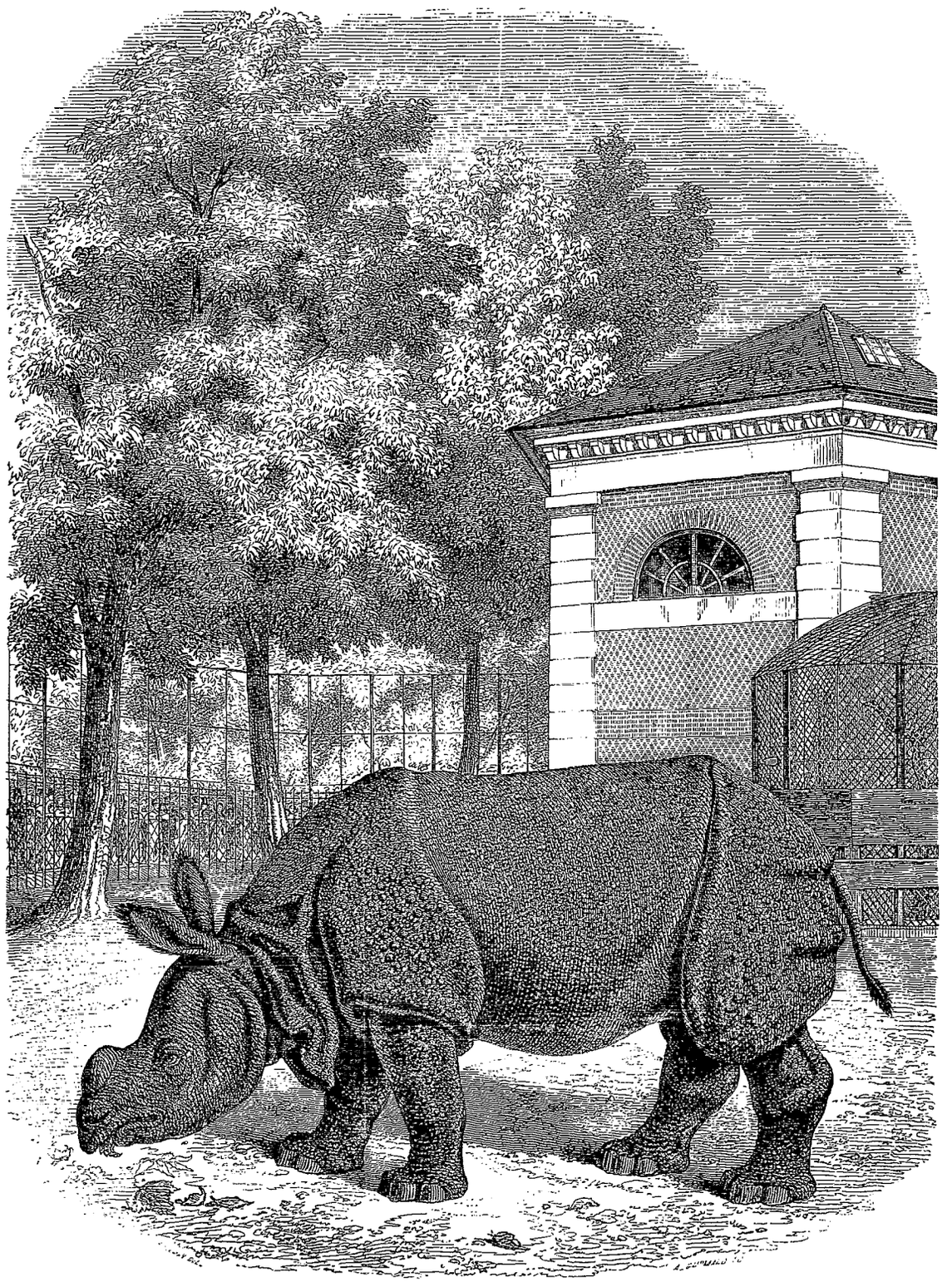
Le premier que l'on ait vu était à une seule corne. Il avait été envoyé des Indes au roi de Portugal, Emmanuel, en 1513. Celui-ci l'envoya au pape; mais il périt en route avec le bâtiment qui le portait. Le célèbre peintre Albert Dürer en fit une gravure d'après un dessin imparfait qu'on lui avait adressé de Lisbonne, et c'est d'après cette gravure que le rhinocéros a été pendant longtemps représenté.

En 1685, on en conduisit un second en Angleterre. En 1739 et en 1741, on en vit deux autres qui furent promenés dans toute l'Europe. C'est, à ce qu'il paraît, celui de 1741, amené à Paris en 1749, qui est le sujet de la description donnée de cette espèce par Daubenton. En 1771, il en arriva un, fort jeune, dans la ménagerie de Versailles : il mourut en 1793. C'est celui dont parle Buffon dans ses Suppléments. En 1800, un sixième individu, fort jeune, venant des Indes, et destiné à la ménagerie de Vienne, mourut à Londres en y arrivant, et fut disséqué par M. Thomas, qui publia ses observations dans les Transactions philosophiques. En 1818, une ménagerie ambulante en amena un autre à Paris, qui fut observé par M. Cuvier. Depuis lors, on en a vu en Angleterre, mais il ne s'en était plus vu sur le continent; et par conséquent, celui dont le Muséum d'histoire naturelle a fait récemment l'acquisition, peut être compté pour le huitième individu de cette espèce qui ait touché le continent européen depuis celui du roi Emmanuel, et pour le quinzième depuis l'origine des temps historiques. Nous étions donc fondé à dire que cet accroissement de notre ménagerie était un événement au moins pour la science.

Il est cependant incontestable que ces animaux si rares aujourd'hui en Europe y ont été fort communs dans les temps reculés où l'homme n'y habitait point encore. On découvre des ossements de rhinocéros enfouis dans le sein de la terre en une multitude d'endroits. Ils ne sont guère moins fréquents que les ossements d'éléphants avec lesquels il est assez ordi-

naire de les trouver mélangés. On n'en rencontre pas seulement dans le midi de l'Europe, on en observe jusque dans ses parties les plus septentrionales.

Les premiers débris de cette espèce dont il soit fait positivement mention, sont ceux qui furent recueillis en Angleterre en 1668, près de Cantorbéry, dans le creusement d'un



Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — Jeune rhinocéros. — Dessin de Freeman.

puits. Ils furent décrits dans les Transactions philosophiques de 1701, comme appartenant à l'hippopotame; mais Grew les restitua bientôt au rhinocéros.

En 1751, dans la chaîne du Harz, on déterra un grand nombre d'ossements de cette nature, que leur taille fit d'abord prendre pour des ossements d'éléphants; mais le célèbre anatomiste Meckel, ayant comparé l'une des dents trouvées dans ce gisement avec les dents du rhinocéros vivant qu'il avait observé à Paris, prouva, d'une manière tout à fait explicite, et par la méthode même qui a permis de faire tant

de progrès dans la connaissance des espèces perdues, que les ossements du Harz étaient des ossements de rhinocéros. Dès-lors la voie fut pleinement ouverte à toutes les recherches de la paléontologie sur cette espèce fossile si digne d'intérêt.

Vingt ans après la découverte faite sur les pentes du Harz, une découverte bien plus extraordinaire dont la Sibérie fut le théâtre vint jeter sur la question une lumière véritablement saisissante. Un rhinocéros fossile, non plus réduit à ses seuls ossements, mais tout entier avec sa peau, fut trouvé, au mois de décembre 1771, sur les bords du Wiluji, rivière qui se jette dans la Léna, au-dessous de Jakoutsk en Sibérie, par 64° de latitude; ce qui caractérisait cet individu, c'est qu'il était couvert de poils, preuve que l'espèce à laquelle il appartenait, différente de celle des pays chauds, la seule que nous connaissions aujourd'hui, avait été créée pour habiter les pays froids et tempérés. Il est malheureux que la peau de cet animal précieux n'ait pas été conservée. Depuis lors, on n'a cessé de découvrir des ossements de rhinocéros dans une multitude de contrées de l'Europe et de l'Asie septentrionale; et M. Cuvier, dans ses Recherches sur les ossements fossiles, en a donné de minutieuses descriptions; mais on n'a malheureusement plus retrouvé aucun individu aussi complet que celui du Wiluji.

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

(An de Rome 675.)

Les vapeurs du matin venaient de s'entr'ouvrir; le soleil illuminait les pointes arides de Pharmacuse et dessinait les rivages ombreux de Chypre. Les oiseaux marins, que la prévision de la tempête rapproche des eaux, s'élevaient joyeusement dans l'azur du ciel pour annoncer un beau jour. De tous les enfoncements de la grande île sortaient des barques, qui couvraient les flots, aussi nombreuses que les nids des alcyons vers le solstice d'hiver. Mais, plus loin du rivage, et vers la haute mer, un seul navire venant de Crète, cinglait alors vers Salamine.

C'était un vaisseau bithynien, construit pour le plaisir de la navigation, non pour la guerre. A sa proue sans éperons, étincelait un soleil d'or dont les rayons semblaient sortir des flots, tandis qu'une lune d'argent ornait sa poupe couleur de saphir. Le roi Nicomède, en le plaçant sous la double protection d'Apollon et de Diane, lui avait donné le nom grec de *Didyme* (deux). Il conduisait à Chypre un Romain, son hôte, que les guerres civiles avaient forcé à fuir l'Italie.

Le jeune patricien se trouvait alors à la poupe du *Didyme*, assis sur une chaise d'ivoire. L'expression de son visage, naturellement fier, était aimable au premier abord; mais, en le regardant avec plus d'attention, on y découvrait un fond d'orgueil et d'inflexibilité qui lui donnait quelque chose de redoutable. Bien qu'il sortît à peine de la première jeunesse, il était déjà chauve, infirmité que tout l'art du *tondeur* n'avait pu cacher. Cependant il s'était évidemment appliqué à la déguiser; les cheveux, frisés et enduits de cinnamome, avaient été soigneusement ramenés sur la partie dépouillée, et la roideur du cou prouvait l'habituelle attention du jeune patricien à respecter cet arrangement trompeur. Toute sa personne, du reste, annonçait un des élégants oisifs que le peuple railleur de Rome désignait sous le nom général de *trossules* (1). Ses jambes et ses bras, épilés au moyen du dropax, étaient, de plus, polis à la pierre ponce; chacun de ses doigts portait un anneau, et ses brodequins d'écarlate avaient pour agrafe un croissant d'or comme ceux des sénateurs. Aucune ceinture ne serrait sa longue tunique; et, parmi les plis savamment préparés de sa toge violette, on reconnaissait le fameux *sinus* dont les seuls habitués du Portique d'Octavius connaissaient la forme et le mouvement. Il tenait à la main un stylet d'argent dont il frappait avec distraction le bras de son siége, tandis qu'un secrétaire, agenouillé à ses pieds, lisait à haute voix les poëmes d'Ennius.

Derrière lui, se tenaient quelques amis qui gardaient le silence, moins par admiration pour le vieux poëte que par condescendance pour le jeune patricien; plus loin, quelques esclaves attendaient ses ordres dans une attitude humble et attentive.

Tout à coup, le jeune homme souleva la main et fit claquer son doigt contre son pouce: le lecteur s'arrêta à l'instant, roula le manuscrit qu'il fit entrer dans un de ces étuis nommés *forules*; et, passant à son poignet la courroie de cuir rouge, alla rejoindre ses autres compagnons.

Les amis du proscrit se rapprochèrent.

— Nous avons pour nous les dieux, fit observer ce dernier d'un ton riant. Comme le disait tout à l'heure Ennius: « Les Néréides poussent d'une main blanche notre carène, et tous les vents heureux se jouent à travers nos voiles. » Voyez quel calme dans le ciel et sur les flots?

— Mais ces flots et ce ciel ne sont pas ceux de l'Italie! fit observer un jeune homme qui, pour se préserver de la fraîcheur du matin, s'était enveloppé dans un de ces manteaux d'étoffe épaisse, qu'on avait coutume de ne prendre qu'au sortir du bain.

— Voyez la merveille! reprit le patricien; le soleil de janvier glace Florus en Asie, et la lune de février le réchauffait à Rome, près de la porte de sa belle fiancée!

Et comme Florus voulait répondre:

— Ne cherche point à t'excuser, continua-t-il affectueusement, puisque cet attachement, rompu pour suivre un ami, prouve la générosité de ton âme; mais ne crois pas être le seul envers qui j'aie contracté une pareille dette. Voici Agrippa qui n'a pas fait un moindre sacrifice que toi-même; car, si tu as cessé pour moi d'aller écrire chaque soir un distique sur la porte de Clélia, lui, il a renoncé aux huîtres du lac Lucrin, à l'huile de Vénafre, au falerne et (ce que je n'ose dire qu'avec une pitié mêlée d'horreur) aux fameuses truies à la troyenne! Nous n'avons, hélas! à lui donner ici pour dédommagement que les escargots d'Afrique.

— Bien, bien, répliqua le gros homme auquel ces paroles s'adressaient; mais que direz-vous alors du dévouement de Lélius qui a abandonné ses meubles de sistre, ses bronzes de Corinthe, ses vastes murrhins et la meute de molosses à colliers d'or qui couraient devant ses équipages, contre une petite table à trois pieds, une fiole d'huile et quelques vases en terre de Campanie? Aussi, voyez comme il porte le deuil de son ancienne royauté! Cette barbe hérissée ne vous rappelle-t-elle point Ulysse errant loin de sa patrie; et ne dirait-on pas, à voir ce visage blanc, un des versificateurs si nombreux au quartier d'Argilète, race vide et sonore qui s'abreuve de cumin pour que sa pâleur témoigne de son génie? Du reste, la nature même semble prendre part à la douleur de notre ami, et les pleurs du notus ont laissé leurs traces sur son *paludamentum*.

L'air marin et l'humide poussière des vagues avaient, en effet, taché le manteau de voyage de Lélius, dont la tenue négligée justifiait les plaisanteries d'Agrippa.

Le jeune patricien l'en consola par un regard amical.

— Vous avez tous montré un égal désintéressement, dit-il, et j'ai honte de penser, qu'après vous avoir infligé cet exil, je sois le seul à n'en point souffrir.

— Se peut-il que tu ne sois poursuivi par aucun souvenir de Rome? demanda Florus.

— Rome n'a point de place pour moi, répliqua le proscrit

(1) Les chevaliers, ayant pris Trossula, ville d'Étrurie, sans le secours de l'infanterie, furent appelés *Trossules*. Plus tard, lorsqu'ils cessèrent de servir dans l'armée, on le leur conserva, mais comme raillerie et par antiphrase. (Voy. Pline et Cicéron.)

avec une nuance de dépit plutôt que de tristesse; elle est pleine de Sylla! nul ne peut y vivre qu'avec lui ou par lui.

— Et cependant il t'a vainement ordonné de rompre ton mariage avec la fille de Cinna, objecta Lélius; tu as fait plus; tu t'es mis sur les rangs pour obtenir le sacerdoce, comme si tu eusses voulu te rappeler à la haine du dictateur!

— Je n'aime pas qu'on m'oublie, répliqua le jeune homme avec une nonchalance hautaine.

— Aussi ne l'as-tu pas été, reprit Florus; Sylla est resté insensible à toutes les prières.

— Je le sais, dit le patricien en souriant. Il a répondu à ceux qui me présentaient comme un enfant, « qu'il y avait dans cet enfant-là plusieurs Marius! » C'est un éloge dont ma fierté tient compte au dictateur. Quant au voyage forcé qu'il nous impose, pourquoi s'en plaindre, Lélius? Ceux qui peuvent avoir un jour à conduire les hommes doivent les étudier davantage, et ne pas s'exposer, comme dit Plaute, « à creuser un puits au moment de la soif. » Voyez plutôt si chacun de nous n'a point augmenté depuis quelques mois son trésor d'expérience. Toi, par exemple, Lélius, tu as appris que les petits chars couverts pouvaient être attelés de quatre chevaux, ce qui, lors de ton retour à Rome, te permettra de faire une révolution dans les équipages. Toi, Agrippa, tu t'es assuré de la sauce à laquelle on devait apprêter les scares de la Cilicie; toi, Florus, tu as appris du musicien de Nicomède des chansons égyptiennes; moi-même enfin, je suis devenu marin assez habile pour distinguer un mât d'une antenne; chose merveilleuse pour un chevalier romain!

— Ajoute, ce qui est le véritable profit de notre voyage, reprit Agrippa, que nous n'avons ici rien à craindre des vengeances de Sylla. La mer a toujours été le sûr asile des malheureux et des vaincus, car elle est sans maître!

— Non pas celle-ci, objecta une voix nouvelle dont l'accent asiatique annonçait un étranger.

Les Romains se retournèrent et aperçurent le pilote du *Didyme* : c'était un Bithynien de Drépane qui avait vieilli sur la mer, et qui connaissait toutes les baies et tous les promontoires depuis Tyr jusqu'au Phase. Il avait vu autant de navires engloutis sous ses pieds, qu'un vieux cavalier thrace a pu voir tomber sous lui de coursiers de guerre; mais, dans tous les naufrages, une vague propice l'avait reporté au rivage, comme le dauphin d'Arion, ce qui lui avait fait donner par les Romains le surnom de *Salvus*. Cette visible protection des dieux, jointe à son habileté et à son courage, l'avait rendu agréable à l'hôte de Nicomède : aussi ne s'offensa-t-il point de son interruption.

— Et quels sont les maîtres de cette mer, *Salvus*? demanda-t-il avec bonté.

Le pilote souleva sa main ridée en montrant plusieurs voiles qui venaient d'apparaître au loin, et qui s'avançaient vers *le Didyme*, poussées par le souffle de l'Eurus.

— Les voilà! reprit *Salvus*; ce sont les Ciliciens!

A ce nom, une visible inquiétude se peignit sur tous les visages. Le proscrit seul demeura impassible.

— Que pouvons-nous craindre? dit-il avec tranquillité; *le Didyme* n'appartient-il pas au roi de Bithynie, et les Ciliciens ne sont-ils pas ses alliés?

Le pilote, qui tenait sa barbe d'un air pensif, ne parut point rassuré.

— Les gens de Soloé, de Calenderis et de Coracésium ne s'arrêtent point devant de pareilles raisons, dit-il; et, quand leur avantage s'y trouve, ils ne manquent jamais d'*excuses à la Thrace* pour violer une alliance. Ici, comme ailleurs, la toute-puissance est l'ennemie de la justice, et le devoir des Ciliciens se mesure à leur volonté.

Le jeune homme se redressa vivement, comme si ces paroles eussent blessé sa fierté; il jeta autour de lui un regard rapide qui semblait compter les matelots et les passagers du *Didyme*; mais, alors même que leur nombre eût été suffisant pour conseiller la résistance, leur attitude ne permettait point d'y songer. A l'annonce des Ciliciens, tous s'étaient précipités vers la proue du navire pour mieux voir, et l'on entendait retentir leurs lamentations. Le nombre des vaisseaux augmentait d'ailleurs à chaque instant, et ce n'était déjà plus quelques pirates, mais une flotte tout entière.

Lélius, Agrippa et Florus étaient restés près de leur ami avec le pilote, et bien qu'aucun signe de faiblesse ne parût sur leur visage, ils ne pouvaient détacher leurs yeux des voiles qui semblaient sortir de la mer.

Leur préoccupation n'était, du reste, que trop justifiée par tout ce que l'on racontait des Ciliciens.

Ce nom avait été donné à des pirates dont les principaux postes étaient placés sur la côte méridionale de l'Asie. Malgré les six vieilles proues de vaisseaux andates qui décoraient le forum et semblaient annoncer la prétention de Rome à la souveraineté des eaux, celles-ci avaient jusqu'alors échappé à son empire. Carthage y survivait tout entière, et y régnait avec Tyr, son aïeule; avec Alexandrie, sa sœur; avec Rhodes, Chypre et la Sicile, ses émules, mais non ses ennemies. Ce fut elle qui couvrit d'abord de corsaires la mer intérieure; elle fut imitée par les autres peuples maritimes, et la piraterie devint bientôt le champ commun où tous les aventuriers semèrent leurs désirs. Des milliers de nouveaux Argonautes s'élancèrent à la recherche de cette Colchide qui flottait partout, et revinrent avec des lambeaux de la Toison d'or.

Depuis deux semaines que *le Didyme* naviguait sur la mer Égée et sur celle de Cilicie, la prudence avait réussi à lui faire éviter la rencontre des pirates; mais, cette fois, elle se trouvait mise en défaut, et toute tentative pour leur échapper eût été inutile. Les navires ciliciens arrivaient avec la rapidité d'une troupe d'oiseaux de proie, la vergue à mi-mât les rameurs courbés sur leurs bancs et le pont couvert de soldats.

La suite à une autre livraison.

DES VOYAGES.

Les voyages dans les pays étrangers sont, dans la jeunesse, une partie de l'éducation, et une partie de l'expérience dans la vieillesse. Mais on peut dire de celui qui entreprend de voyager avant que d'avoir quelques progrès dans la langue du pays où il entre, qu'il va dans une école de grammaire, et non pas voyager.

C'est une chose très-étonnante que dans les voyages de mer, où l'on ne voit que le ciel et l'eau, les hommes ont cependant la coutume de faire des journaux; et dans les voyages de terre, où il s'offre tant de diverses choses à remarquer, ils n'en font point la plupart du temps, comme si les cas fortuits, et quelque chose qui arrive sans qu'on s'y soit attendu, méritait moins d'être remarqué sur des tablettes que des observations que l'on fait par une délibération préméditée. BACON.

FÊTE DES NÈGRES DITE *AID EL FOUL*.

La fête célébrée chaque année par les nègres d'Alger, et connue sous le nom d'*Aid el Foul*, a toujours lieu un mercredi, à l'époque appelée *Nissam* par les indigènes, et qui est celle où commence à noircir la plante qui porte les fèves. Jusque-là les nègres s'abstiennent de manger de ce légume. L'endroit où les nègres se réunissent pour la célébration est sur le bord de la mer, un peu au delà de la plaine de Mustapha, à côté de l'Oued-Kins. Là se trouvent deux petites constructions fort simples: l'une est une étroite enceinte de

murailles à hauteur d'appui et crénelées à la moresque, du milieu de laquelle s'élèvent quelques aloès. C'est le lieu consacré à Sidi Balal, dont les nègres se sont fait un patron.

Un peu plus loin, on remarque un bassin carré rempli d'eau, consacré à Lella Haona, sainte femme qui est également en grande vénération parmi les enfants du Soudan.

Quant au Sidi Belal, si fort en honneur parmi les nègres, les traditions ne sont nullement d'accord; quelques-unes croient pouvoir le rattacher au Belal, esclave noir de Mohammed qui fut un des premiers à embrasser l'islamisme. Cette version ne paraît guère admissible, malgré l'identité du nom de Belal, qui fut effectivement le premier noir musulman. Affranchi par Mohammed, il avait été chargé par lui de la surveillance des fontaines. Mais les sacrifices et les cérémonies de la fête s'accordent peu avec l'honneur que l'on veut lui faire.

Les nègres, dans leur pays natal, sont encore tous adonnés à l'idolâtrie; ils ne reconnaissent en rien la religion de Mohammed, à laquelle ils ne sont initiés qu'après être tombés au pouvoir des Musulmans. En reproduisant donc à Alger une fête qui leur rappelle le pays natal, il est peu probable qu'ils aient eu en vue de glorifier un souvenir des premiers jours de l'islamisme. Si l'on considère en outre que, sous le gouvernement turc, alors que toutes les fêtes musulmanes étaient célébrées avec une rigoureuse observation, jamais les nègres n'avaient évoqué la mémoire de leur patron, et qu'ils n'ont commencé à le faire qu'à l'abri de la tolérance que nous accordons à tous les cultes, on sera conduit à en chercher une autre origine. Le nom de Belal semble rappeler Belus, ou Baal, ou Bel, ce dieu importé en Afrique par les Phéniciens, et à qui l'on offrait des sacrifices d'animaux de toute espèce; et l'Aïd el Foul pourrait n'être autre chose qu'une trace persistante, à travers les siècles, du culte rendu à ce faux dieu.

Du reste, le sacré est mêlé au profane dans le cérémonial de cette fête, qui consiste d'abord à célébrer le *Fatéha*, ou prière initiale du Coran, et à égorger ensuite un bœuf, des moutons et des poulets au milieu de danses et de chants.

Le bœuf destiné au sacrifice est préliminairement couvert de fleurs; sa tête est ornée de foulards, et ce n'est qu'après que les sacrificateurs ont exécuté des danses dans lesquelles ils tournent sept fois dans un sens, et sept fois dans un autre, que la victime reçoit le coup mortel.

La manière dont l'animal subit la mort, soit qu'il tombe subitement sous le couteau qui l'a frappé, soit qu'il s'agite dans une lente et pénible agonie, est le sujet de pronostics heureux ou malheureux qu'interprètent aussitôt les noirs aruspices.

Après le sacrifice, commence la danse nègre. La troupe des enfants du Soudan se dirige vers le bassin de Lella Haona; dans ce moment on voit des individus, que le trémoussement (appelé *djedeb*) a violemment impressionnés, se précipiter, ruisselants de sueur, dans les flots de la mer, d'où leurs compagnons ont souvent grand' peine à les retirer.



Fête des Fèves (*Aïd el Foul*), à Alger.

D'un autre côté, et sous des tentes improvisées, les négresses s'occupent à faire cuire des fèves, les premières que les nègres doivent manger de l'année, et qui servent d'assaisonnement au mouton et au *couscoussou*, base du festin. Tout le reste de la journée se passe en danses ou chants, auxquels la musique appelée *dhordeba*, c'est-à-dire l'horrible tapage si aimé des nègres, sert d'accompagnement.

Les autres Musulmans, habitants d'Alger, s'abstiennent en général d'assister à ce spectacle. Il n'en est pas de même des femmes qui, probablement excitées par les récits de leurs négresses, y viennent en foule, et s'y livrent à une gaieté folâtre, en diminuant un peu la longueur du voile qui cache leurs traits. Il est juste de dire cependant que les femmes qui appartiennent aux principales familles ne figurent pas dans ces réunions (1).

(1) Nous devons la communication de cette note à M. E. de Rouzé, capitaine du bureau arabe.

ESPAGNE.

SOUVENIR DE LA SIERRA-NEVADA.



Salon de 1850-51. — Souvenir de la Sierra-Nevada, tableau de M. Eugène Giraud. — Dessin de M. Karl Girardet.

Le muletier (*arriero*) est peut-être maintenant, en Espagne, le seul Espagnol qui se promène encore la guitare en mains ou sur le dos. L'âge d'or des sérénades sous les balcons y est passé depuis longtemps : ce n'est plus qu'un souvenir entretenu, tant bien que mal, par les fantaisies de la scène. Les Figaro et les Almaviva ne sont plus que des personnages de comédie. Seul, le muletier, qui va souvent sur les routes les plus ardues et les plus solitaires, et par cela même a besoin de distraction, a gardé l'habitude de son indolente et gutturale mélopée accompagnée de bruit de cordes. A demi-couché sur sa mule, tel que nous le montre M. Giraud dans son *Souvenir de la Sierra-Nevada*, qu'il monte ou qu'il descende une pente, il s'en va chantant des couplets (*cantarillos*) qu'il improvise en l'honneur de sa belle, quelquefois même tout simplement en l'honneur de sa mule ou de ses mules.

Le tableau de M. Giraud nous représente une descente de la Sierra-Nevada. Un *mozo de mulas* (valet de mules), se tenant en tête de la petite caravane, en guide la marche au bruit de ses chants. La pente est si rapide et le sentier si étroit, car nous ne pouvons appeler cela un chemin, qu'on est tout étonné et qu'on tremble presque de voir quelle liberté les cavaliers laissent à leurs montures. Les mules ont littéralement la bride sur le cou ; et cependant l'abîme est là, un abîme de quelques cents mètres de profondeur ; un seul faux pas les entraînerait. Mais dans les pays de hautes

montagnes il en est ainsi : c'est l'animal qui guide l'homme. Les mules sont tellement habituées à ces chemins périlleux, qu'elles savent mieux où poser le pied que leurs conducteurs. Puis la mule est volontaire et têtue, selon le proverbe qu'elle justifie pleinement. Si vous la piquez de l'éperon, elle s'arrête ; si vous la frappez, elle se couche ; si vous lui tirez la bride, elle prend le galop : il vaut mieux la laisser faire. On est toujours sûr, en agissant de la sorte, qu'elle vous mènera à bien.

Au fond, elles abusent peut-être, dans ces pittoresques, mais très-affreux chemins de la Sierra, du besoin absolu qu'on a de leurs services ; car ce sont à peu près les seules bêtes de somme qui puissent y tenir pied, surtout un cavalier en selle. On y voit bien quelques chevaux, de ces petits chevaux andaloux, nerveux et secs comme elles ; mais alors les cavaliers sont plus particulièrement des touristes étrangers. L'étranger est naturellement timide à l'endroit des mules. Il n'ose s'y confier à cause même de leur entêtement et de la liberté entière qu'on est forcé de leur laisser. Cependant, nous l'avons dit, ces voyages difficiles offrent plus de sécurité avec elles qu'avec les chevaux. Du reste, chevaux ou mules, l'enharnachement est à peu près le même chez les uns et chez les autres. La selle se compose d'ordinaire de deux ou trois couvertures bariolées, pliées en double, quelquefois d'une sorte de coussin matelassé pour atténuer la saillie des vertèbres de l'animal, et donner la possibilité au cavalier de s'asseoir en travers. De chaque côté des flancs, pendent, en forme d'étriers, des espèces d'auges en bois assez semblables à des ratières. Quant au harnais de tête, il est toujours chargé d'une telle quantité de pompons et de houpes, qu'on peut à peine distinguer le profil de la bête. D'autres fois aussi, ainsi que l'indique le tableau de M. Giraud, la selle est remplacée par une sorte de bât-fauteuil à deux places, en fort osier treillissé, qui reçoit deux voyageurs. Le guide va devant sur une mule, ou le plus souvent accompagne à pied, la guitare en mains, la carabine à l'épaule et la poire à poudre en sautoir. Rien n'est curieux comme un tel voyage. De temps en temps on rencontre des files de petits ânes, descendant des régions supérieures, chargés de neige qu'ils portent à Grenade pour la consommation de la journée ; car les sommets de la Sierra-Nevada (*Cordillère des neiges*) en sont éternellement couverts. Aussi le touriste qui s'aventure jusqu'à eux, est-il toujours étonné, quoi qu'on lui en ait dit et qu'il en sache, de se trouver en plein climat de Sibérie, en vue de l'Afrique, dans la contrée la plus chaude de la Péninsule espagnole.

Le Mulhaucen est le pic le plus élevé de la chaîne de la Sierra-Nevada. Il atteint presque la hauteur du pic de Ténériffe, c'est-à-dire 3 600 mètres au moins. Après lui, vient le *Picacho de Veleta*, qui n'a guère en moins qu'une quarantaine de mètres.

ÉTABLISSEMENTS PRIVÉS DE BIENFAISANCE

A PARIS.

Divers établissements de bienfaisance, fondés à Paris par la charité privée, dépensent annuellement environ un million en secours aux vieillards, mères de famille et enfants pauvres de la capitale. L'administration municipale leur vient en aide au moyen d'une allocation que l'on a élevée à 89 000 francs sur le budget de l'exercice 1850. En donnant la liste de ces œuvres charitables et l'indication des services qu'elles rendent, nous espérons être utiles aux personnes qui cherchent le meilleur emploi possible de leurs souscriptions et de leurs dons. Nous croyons aussi que cet exemple de la capitale pourrait être de nature à inspirer des fondations analogues dans les villes où l'esprit d'association est en retard : il est à désirer que des correspondances s'organisent entre les établissements de bienfaisance qui se proposent le même but.

Institution de la Jeunesse délaissée, rue Notre-Dame des Champs, 31. — On y reçoit des orphelines que l'on place, à leur sortie, comme maîtresses d'atelier ou comme femmes de chambre dans des maisons particulières.

Pensionnat de jeunes filles pauvres, rue des Billettes, 16. — On place les jeunes filles en apprentissage ou comme bonnes ; vingt-deux, qui appartiennent à la religion réformée, ont été placées à l'étranger.

Société de patronage des enfants convalescents à leur sortie des hôpitaux, rue de Varennes, 31. — On a annexé à l'œuvre une maison à la Roche-Guyon (Seine-et-Oise), où doivent être recueillis les enfants dont la santé exige le séjour de la campagne.

Asile des petits orphelins du choléra, rue Pascal, 23.

Ouvroir de Vaugirard, rue de Sèvres, 119. — Maison ouverte : 1° aux libérés qui manifestent quelque repentir ; 2° aux ouvrières et femmes à gages momentanément sans ouvrage ou sans place ; 3° aux orphelines confiées à l'association par l'administration de l'assistance publique ou par la commune de Vaugirard.

Maison de refuge des sourdes-muettes, rue des Postes, 27. — Cet établissement doit être transféré rue Sainte-Geneviève, 33. On y a adjoint un asile pour les enfants en bas âge atteintes de surdité et de mutisme : on les prépare à l'enseignement qui doit leur être donné à l'Institut national.

Asile-ouvroir de Gérando, rue Cassini, 4. — Ouvert aux femmes mères sorties des hôpitaux.

Comité de patronage des prévenus acquittés, rue des Anglaises, 1. — Parmi ces prévenus, beaucoup sont renvoyés avec des secours de route dans leurs départements respectifs ; d'autres sont transportés en Algérie.

Société de charité maternelle, fondée pour encourager les mères pauvres à allaiter elles-mêmes leurs enfants, et surtout pour prévenir les abandons.

Société des mères de famille, association auxiliaire à la précédente et aux bureaux de bienfaisance.

Société philanthropique, rue du Grand-Chantier, 12. — Association charitable privée, la plus considérable, bien connue par ses fourneaux et ses dispensaires.

Société charitable de Saint-François Régis, rue Garancière, 6. — Se charge des frais d'actes civils nécessaires au mariage des personnes indigentes.

Société de patronage pour les aveugles travailleurs, boulevard d'Enfer, 20. — Cette société a des ateliers de vannerie, tisseranderie et filature, où les aveugles sont nourris et entretenus ; elle donne aussi des secours au dehors.

Société pour le renvoi dans leurs familles des femmes et filles sans ouvrage, rue Rameau, 8. — Cette œuvre donne des secours aux jeunes filles, aux femmes sans ouvrage qui, se trouvant dans un complet abandon à Paris, sont renvoyées, par ses soins, à leurs parents ou à leurs amis.

Maison des Diaconesses, rue de Reuilly, 93. — Consacrée aux familles indigentes du culte réformé.

Société de patronage des aliénés guéris dans les asiles de Bicêtre et de la Salpêtrière, rue Saint-Guillaume, 12.

Établissement de charité de la paroisse Saint-Vincent de Paul, rue de Bellefond, 7. — Cet établissement donne des secours aux indigents des deuxième et troisième arrondissements, l'enseignement gratuit à plus de trois cents enfants, et fait apprendre différents travaux, dans ses ouvroirs, à plus de quatre-vingts jeunes filles.

Établissement de Saint-Louis, rue Saint-Lazare, 90. — Éducation donnée par les soins de sœurs de charité ; les enfants indigents du quartier sont admis comme externes.

Ateliers de jeunes filles, rue du Paon Saint-André, 8. — On occupe les jeunes pensionnaires à des travaux de broderie.

Association des Jeunes économes, impasse de Conflans, 6,

à Conflans. — Cette œuvre était précédemment établie rue de l'Arbalète, sous le titre d'asile-ouvroir. Les jeunes filles sont employées à des travaux de lingerie, raccommodage et blanchissage.

Association Sainte-Anne, à l'Hôtel de ville. — On place les jeunes filles en apprentissage.

Société pour le placement en apprentissage de jeunes orphelines, à l'Hôtel de ville.

Société des Amis de l'enfance, rue Taranne, 10. — On prépare les enfants pour l'apprentissage de divers états ou par les travaux agricoles.

Société de patronage pour les jeunes détenus libérés, rue Jacob, 39. — On place ces enfants dans des ateliers sous le patronage de jeunes gens appartenant à des familles aisées.

Société de patronage pour les jeunes détenues libérées, rue de Vaugirard, 65. — Maison dirigée par les sœurs de Saint-Joseph.

Société d'adoption pour les enfants trouvés, abandonnés, etc., rue de la Pépinière, 97. — Les enfants sont employés à la colonie agricole de Mesnil Saint-Firmin.

Asile-ouvroir du Cœur de Marie, rue Notre-Dame des Champs, 21. — Asile ouvert aux jeunes convalescentes sortant des hôpitaux.

Maison du Bon-Pasteur, rue d'Enfer, 89. — Ouverte aux jeunes filles que l'inconduite a entraînées dans le malheur.

Association des fabricants et artisans pour l'adoption des orphelins des deux sexes, rue Saint-Guillaume, 21. — On place les orphelins et orphelines en apprentissage.

Asile-école de Fénelon, à Vaujours (Seine-et-Oise). — Établissement considérable, consacré à l'éducation, au patronage des enfants appartenant aux familles peu aisées du département de la Seine.

Association des Crèches, où l'on reçoit les enfants nouveau nés dont les mères sont forcément occupées à des travaux qui ne leur permettent pas de les allaiter chez elles. — On compte dix-sept crèches à Paris.

Œuvre de Saint-Casimir en faveur des orphelines polonaises pauvres, rue d'Ivry, 1.

Association des Jeunes demoiselles du faubourg Saint-Germain, rue de Varennes, 12. — Les jeunes patronées, après avoir reçu dans la maison les bienfaits de l'instruction morale et ceux d'un enseignement qui les initie aux travaux de couture et de ménage, sont placées par les soins des demoiselles de l'œuvre.

Œuvre des pauvres malades, rue Saint-Dominique, 40. On visite les malades, on leur donne des gardes.

Œuvre des secours à domicile du deuxième arrondissement, rue Olivier Saint-Georges, 16. — Cette association se concerte avec le bureau de bienfaisance et les sœurs de charité de l'arrondissement pour le choix des familles les plus nécessiteuses.

Asile de la Providence, à Montmartre, chaussée des Martyrs, 50. — Ouvert aux vieillards indigents.

Infirmerie Marie-Thérèse. — Asile de prêtres âgés, infirmes et sans fortune.

GRANDES PROFONDEURS DE LA MER.

Il est maintenant démontré que les profondeurs de la mer sont supérieures à celles des plus hautes montagnes. En voici quelques exemples.

Dans l'océan Pacifique, les officiers de *la Vénus* trouvèrent, par long. 85° O. de Paris, et lat. 57° S., 3 142 mètres de profondeur. Sur un autre point, la sonde n'a point touché le fond par 3 785 mètres.

Dans l'Atlantique, à 900 milles à l'ouest de Sainte-Hélène, le capitaine J. Ross trouva une profondeur de 9 143 mètres, avec un plomb de sonde pesant 225 kilogrammes.

Enfin, encore dans l'Atlantique, non loin des côtes des États-Unis, par long. 61° O. de Paris et lat. 31° 50′ N., le lieutenant Walsh, de la marine américaine, a sondé par 10 424 mètres. C'est la plus grande profondeur connue; elle est supérieure à celle des sommets les plus élevés de l'Inde ou de l'Amérique, qui ne dépassent certainement pas 8 000 mètres.

Les modernes peuvent savoir toutes les vérités que les anciens ont laissées, et en trouver encore plusieurs autres.

MALEBRANCHE.

LES CRISTAUX.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Aussi bien que les êtres organiques, certains corps bruts naturels ont une structure et une forme symétrique et régulière, véritable sorte d'organisation qui les caractérise, et qui, chez eux, comme chez les animaux et les plantes, détermine l'espèce et fait reconnaître les individus; ces corps sont les *cristaux*; ils appartiennent, la plupart, au règne minéral; quelques-uns sont obtenus artificiellement dans les laboratoires; nous nous occuperons ici plus spécialement des premiers.

Les cristaux ont de tout temps fixé l'attention des naturalistes. Ces petites merveilles du monde inorganique brillent, en effet, par leur éclat, par la vivacité de leurs couleurs, par le poli de leurs facettes; leur perfection quelquefois est telle qu'on les dirait façonnées par la main du plus habile lapidaire. Leurs variétés sont sans nombre; chaque espèce minérale possède ses cristaux : le diamant, le rubis, la topaze ont leurs formes particulières; le spath d'Islande se montre en solides composés régulièrement de six losanges égales; le quartz hyalin, vulgairement cristal de roche, dont nous avons figuré un groupe (fig. 1), est en prismes à six pans, terminés par des pyramides à six faces triangulaires, etc.

Les cristaux ne sont pas rares dans la nature; les roches de toutes les formations en contiennent; on en rencontre dans l'intérieur des rochers, dans les filons, dans le voisinage des volcans; ils tapissent les parois de certaines grottes où ils forment, comme l'on sait, les accidents les plus bizarres; enfin l'albâtre, le marbre statuaire, le granite, etc., ne sont véritablement que des masses cristallines ou des agrégats de cristaux.

Le minéralogiste recherche donc les cristaux avec soin; il les étudie, les classe méthodiquement, et ils deviennent l'ornement de nos collections les plus riches. Il importe conséquemment de les bien connaître, de savoir quels sont les caractères qui les distinguent, de rechercher les lois qui ont présidé à leur formation. Mais le grand nombre et l'infinie variété des formes qu'ils présentent sembleraient faire craindre, au premier abord, que leur étude ne soit très-longue et difficile; cette crainte toutefois n'est pas fondée : les cristaux, quelque nombreux ou variés qu'ils nous apparaissent, se groupent tous aisément autour d'un nombre très-limité de formes simples, à l'aide desquelles on parvient, en définitive, à les déterminer facilement : c'est ce que nous essayerons de faire voir plus loin. En attendant, commençons par donner quelques notions sur leurs caractères les plus simples.

Les faces, les côtés, les angles des cristaux. — Les cristaux sont des solides de la nature de ceux que les géomètres appellent *polyèdres*, solides terminés en tous sens par des plans ou faces planes; les différents éléments qui les composent sont les faces, les côtés, les angles, etc.

Les *faces* sont généralement planes dans les cristaux; ra-

rement elles sont convexes ou concaves ; lorsque ce cas tout à fait exceptionnel arrive, on peut facilement, avec un peu d'attention, s'apercevoir que le cristal n'est pas simple, mais composé d'une infinité de très-petits cristaux qui, dis-

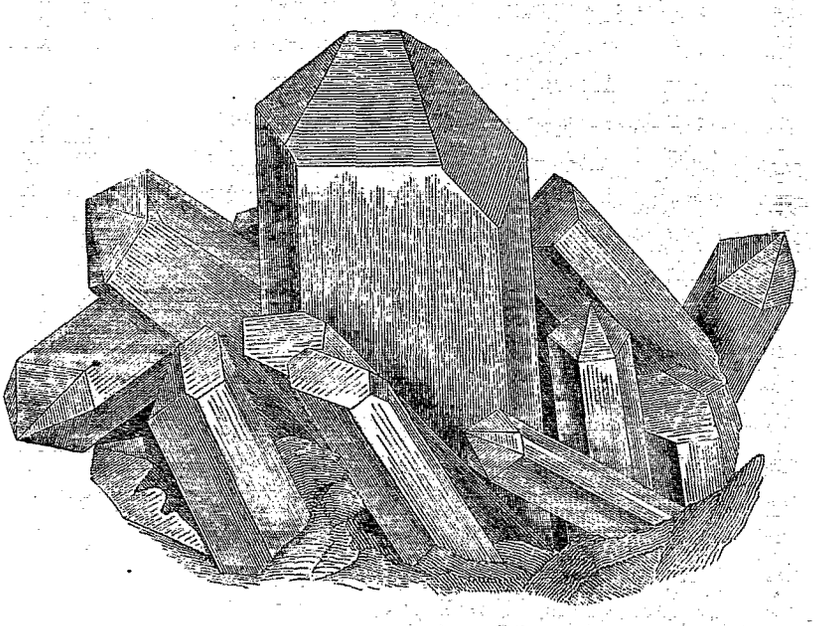


Fig. 1. Groupe de cristaux de quartz hyalin. — Dessiné au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

posés dans telle ou telle portion du cristal en plus grande abondance que dans telle ou telle autre, donnent lieu à la courbure des faces ; ou bien cette déviation à la loi générale provient d'une multiplication de facettes sur les parties saillantes du cristal, facettes qui toutefois sont planes chacune en particulier. Le diamant cristallisé, de la variété dite *sphéroïdale*, nous offre un excellent exemple de cette dernière disposition (voy. fig. 2).

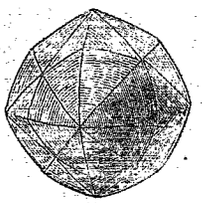


Fig. 2.

Les *côtés*, plus généralement appelés *arêtes*, sont les lignes qui naissent de la jonction des faces ; ces lignes sont presque toujours droites dans les cristaux ; cela doit être, puisque les faces qui concourent à les former sont planes ; elles ne s'écartent de la direction rectiligne que lorsque ces faces elles-mêmes présentent les accidents de déviation que nous avons signalés.

Les *angles*, dans les cristaux, comme dans les solides de la géométrie, sont de plusieurs espèces : *l'angle plan*, qui résulte de la rencontre de deux lignes sur un plan ; *l'angle dièdre*, qui naît de l'incidence de deux faces ; *l'angle solide*, produit par la réunion de plusieurs plans qui se joignent en un point commun ; il y a aussi les *angles rentrants*, les *angles saillants*, etc. ; ces dénominations n'ont pas besoin d'amples explications.

Le *goniomètre*. — Le cristallographe a rarement à s'occuper des angles plans ou des angles solides, mais très-souvent il a besoin de connaître la valeur des angles dièdres ; cette valeur n'est autre chose que l'écartement plus ou moins grand des faces qui concourent à les former, et il la trouve à l'aide d'un instrument très-commode et d'invention simple qu'on appelle *goniomètre*. Cet instrument est représenté ici (fig. 3). Il se compose, d'abord de deux lames en acier réunies dans leur milieu par un axe autour duquel elles peuvent librement tourner ; ensuite d'un cercle gradué, ou rapporteur, de même métal. Pour se servir de cet instrument, on applique les lames sur les faces de l'angle dièdre que l'on veut mesurer, en ayant soin que ces lames soient bien perpendiculaires à la ligne d'intersection des faces, et de plus, qu'elles touchent celles-ci, exactement, dans toute leur longueur ; cela fait, on détache les lames du cristal avec beaucoup de précaution, pour ne pas déranger leur écartement, et on les applique sur le cercle gradué où elles interceptent un certain nombre de degrés ; ce nombre de degrés est la mesure exacte de l'angle cherché, d'après ce principe que les angles se mesurent par l'arc compris entre leurs côtés, et tracé en prenant le sommet de ceux-ci pour centre.

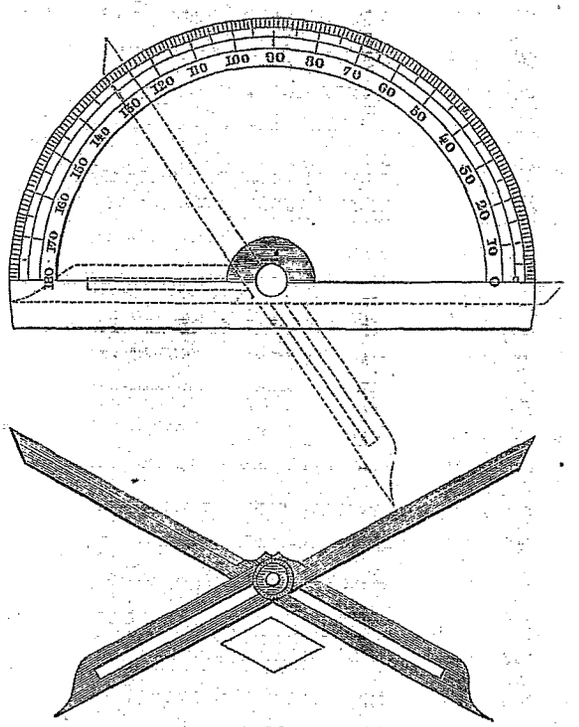


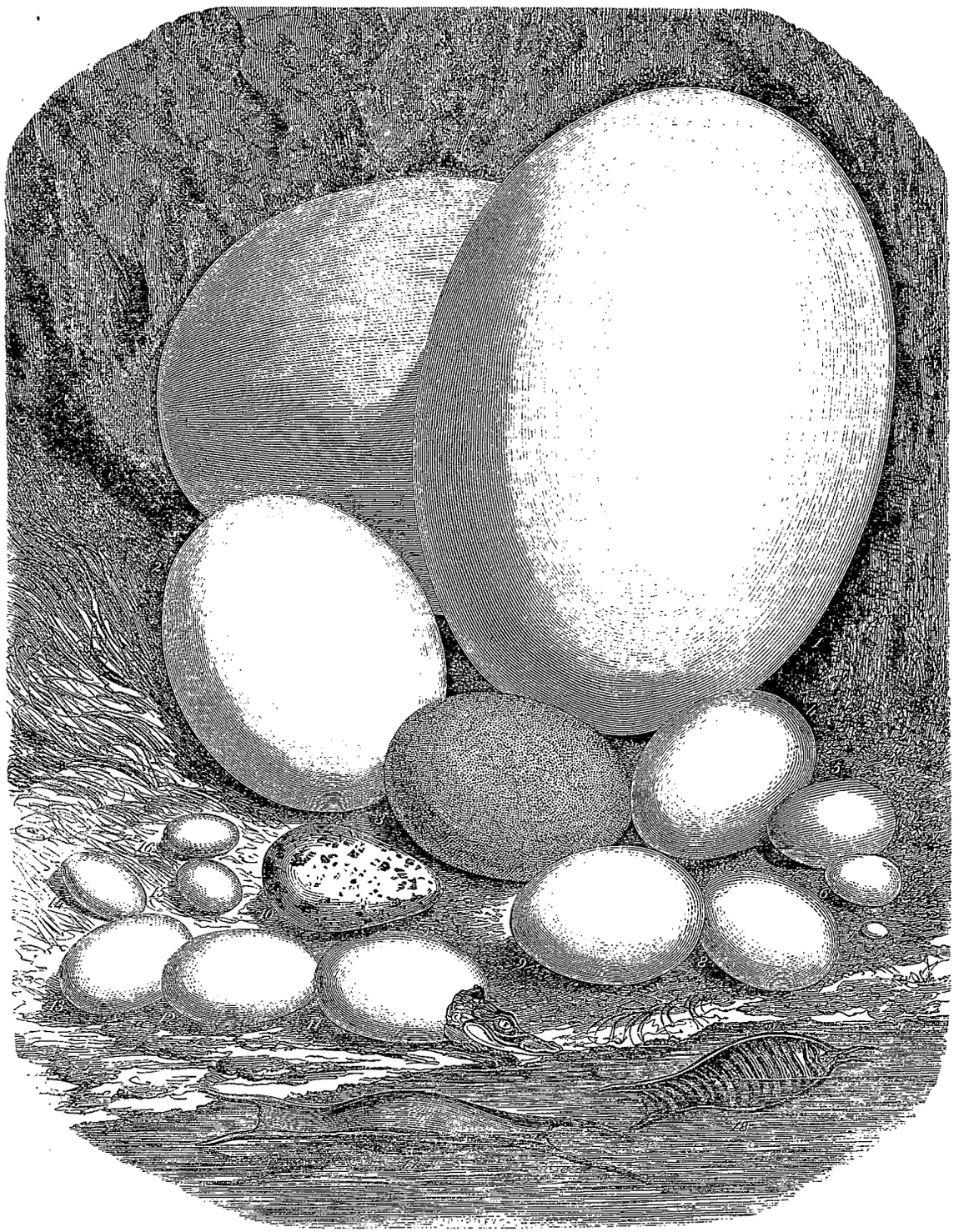
Fig. 3. Le Goniomètre.

Nous verrons plus loin dans quels cas particuliers le cristallographe a spécialement besoin du goniomètre.

La suite à une autre livraison.

CE QUE C'EST QU'UN OEUF.

Que de gens cassent la coquille de l'œuf, mangent le contenu et s'en tiennent là ! et cependant, pour un esprit réfléchi, l'œuf constitue, on peut le dire, la principale merveille de la nature. Les problèmes les plus élevés du développement des organes, et même de la succession des animaux sur la terre, y trouvent leur principe. L'œuf est le point de départ de toute organisation. « *Omne animal ex ovo* : Tout animal naît d'un œuf, » a dit Harvey ; et cet aphorisme, que toutes les observations postérieures sont venues justifier, n'est peut-être pas moins éclatant par sa grandeur philosophique, que la découverte de la circulation du sang qui consacre si puissamment le nom d'Harvey.



Dimensions comparées de différents œufs. — Dessin de M. Werner.

1 Épyornis.
2, Autruche.
3, Casoar.
4, Cygne sauvage.
5, Poule.
6, Pigeon.
7, Oiseau-mouche.
8, Aigle.
9, Vautour.
10, Pingouin.
11, Crocodile.
12, Python.
13, Tortue d'eau douce.
14, Boa de Ste-Lucie.
15, Tortue acnoïdes.
16, Ophidien (des galeries du Muséum).
17, Squale.
18, Raie.

Tout animal naît d'un œuf! Quelle unité dans la loi de naissance de tous les êtres! Si l'origine des organismes est ainsi la même, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il y ait dans les organismes eux-mêmes tant d'analogie? Ils ne sont que des développements variés, plus ou moins étendus, d'un même thème primitif. Sans doute les différences qui se manifestent plus tard entre les animaux existent déjà virtuellement dans leur premier état; mais dans ce premier état ces différences sont encore cachées, et c'est la similitude surtout qui se témoigne. L'unité dans la variété, c'est la loi suprême de la création, qu'on la considère dans la formation des astres, dans celle des végétaux ou des animaux, ou dans celle de de l'homme.

Au premier abord, il semble que l'œuf soit surtout caractéristique des oiseaux; mais quand on remarque que les poissons, si profondément différents des oiseaux, tant par leur organisation que par leur genre de vie, ont également des œufs, on doit pressentir qu'il en doit être de même de toutes les espèces d'animaux. La seule dissemblance qu'il y ait entre les animaux à cet égard, provient de ce que, pour les uns, les œufs sont couvés dans un nid, ou même tout simplement abandonnés à la chaleur naturelle de l'eau ou de l'air, tandis que, pour les autres, les œufs sont couvés dans le sein de la mère, et ne paraissent par conséquent qu'aux regards de l'anatomiste qui va les y chercher. L'attention ne pouvait donc manquer de se porter de préférence sur les œufs des oiseaux qui sont si admirablement construits, entourés de circonstances si frappantes, si utiles aux hommes pour tant d'usages, et qui sont naturellement devenus le type le plus vulgaire de ce mode tout à fait universel de productions.

C'est donc en étudiant avec soin les œufs des oiseaux, et, en premier lieu, ceux dont nos basse-cours nous offrent une si grande profusion, que la science est parvenue peu à peu à se faire idée de ce qui se rapporte à tous les autres œufs. Et d'abord, qu'est-ce qu'un œuf d'oiseau? qu'est-ce qu'un œuf à la coque, pour prendre le mot le plus vulgaire? — C'est un animal encore très-petit, de 1 à 2 millimètres seulement de longueur, qui ne possède encore que les organes les plus essentiels, tant pour le soutien actuel de son existence que pour le développement graduel de ses autres parties, et qui se trouve enfermé dans une boîte avec la provision d'aliments nécessaire pour sa nourriture, pendant tout le temps où il devra demeurer dans cet état de réclusion : l'animal, c'est le petit cercle blanchâtre que l'on remarque sur la membrane qui enveloppe le jaune de l'œuf; la nourriture, c'est principalement la masse du jaune, et de là le rapport remarquable qui s'observe entre le lait des mammifères et le jaune des œufs (lait de poule, comme le dit excellemment le langage populaire d'un jaune d'œuf délayé dans l'eau). Enfin la boîte, le garde-manger, la maison qui est destinée à protéger le jeune animal tant qu'il n'a pas acquis tous ses organes et toute sa force, et qui, cependant, laisse pénétrer jusqu'à lui l'air et la chaleur dont il a besoin, c'est la coquille.

On voit par là que la dimension des œufs des animaux n'est pas forcément en proportion avec la taille des animaux auxquels ils appartiennent. Tous les animaux, quels qu'ils soient, de l'oiseau-mouche à l'éléphant, ont à leur début, au moment où ils commencent à jouir de la vie, à peu près la même grandeur. Ce qui varie, c'est la provision de nourriture dont ils ont besoin; et cette provision de nourriture a été strictement calculée par la nature, en raison de la grandeur qui leur sera nécessaire pour pouvoir maintenir leur vie en dehors des enveloppes protectrices de leur premier âge; grandeur évidemment variable selon les conditions de l'organisation et les circonstances du monde environnant. Ainsi le crocodile, qui est destiné à atteindre des dimensions colossales, peut très-bien se conduire par lui-même dans les fleuves où il naît, dès qu'il a obtenu la taille d'un de nos lézards : la nature ne place donc, dans la boîte où il est enfermé dans la première période de son existence, que la quantité de nourriture qui est indispensable pour le mettre en mesure d'arriver à cette taille; et comme c'est cette quantité de nourriture qui détermine la dimension de la boîte, il s'ensuit que cette boîte n'a pas besoin d'être beaucoup plus grande que celle qui convient pour un petit poulet et sa provision. De même pour les poissons : il y en a d'énormes qui n'ont cependant qu'un très-petit œuf, attendu que, si minimes qu'ils soient au sortir de leur enveloppe, ils peuvent déjà trouver par eux-mêmes leur subsistance au sein des fleuves ou de l'océan. Il y en a d'autres, au contraire, tels que les squales, auxquels il serait impossible de subsister s'ils ne possédaient déjà une certaine force et par conséquent une certaine grandeur au moment où ils sont mis en liberté; et aussi, au lieu d'avoir des œufs gros comme une tête d'épingle, ceux-là en ont-ils de fort gros, et qui sont revêtus d'une enveloppe cornée qui les préserve contre les chocs et les morsures de leurs ennemis.

Mais, par contre, en considérant des animaux qui, au sortir de l'enveloppe, rencontrent des conditions d'existence à peu près analogues, on devra naturellement observer un rapport à peu près uniforme entre la dimension définitive de l'animal et la dimension de l'œuf. C'est la suite de ce que ces êtres deviennent capables de se passer d'enveloppe à peu près au même degré de leur accroissement. Il a donc fallu que la nature mît à la disposition du petit animal une quantité de nourriture correspondant à ce même degré d'accroissement, c'est-à-dire proportionnée à la taille définitive de l'animal. Dans le premier temps de l'apparition de la vie, alors que l'animal en est encore à la phase initiale de son développement au sein de l'enveloppe protectrice, la taille de l'oiseau-mouche ne diffère donc pas sensiblement de la taille de l'autruche; mais comme ces deux tailles, parvenues au même terme de leur croissance, doivent se trouver fort inégales, il y a à côté de la petite autruche une quantité de nourriture incomparablement plus grande qu'à côté du petit oiseau-mouche, d'où résulte l'inégalité frappante des deux œufs.

On conçoit fort bien que si la mère pouvait donner de la nourriture à son petit tandis qu'il est encore enfermé dans sa coquille, il ne serait pas nécessaire que cette enveloppe, qui a surtout pour but de servir de magasin, fût aussi volumineuse. C'est ce qui a lieu pour les œufs de mammifères. Comme ces œufs sont destinés à être couvés, non point au dehors, comme les œufs d'oiseaux, mais dans le sein même de la mère, ils n'ont pas besoin d'être revêtus d'une coque aussi épaisse et aussi dure : ils ne sont entourés que d'une simple membrane, à peu près comme celle qui se trouve sous la coquille de l'œuf d'oiseau; et comme cette membrane est perméable, au lieu de donner en une seule fois à son petit toute la nourriture dont il aura besoin jusqu'au jour de l'éclosion, ainsi que le font les oiseaux, la mère ne la lui verse que peu à peu, à mesure de sa consommation journalière, à travers les membranes poreuses qui l'enveloppent. Aussi les œufs des plus gros mammifères n'ont-ils qu'un ou deux millimètres de diamètre. Ces œufs ne renferment, à côté du petit animal, que la quantité de nourriture qui lui est indispensable pour les premiers moments de son existence, alors que la mère n'a pas encore pu commencer à son égard cette sorte d'allaitement intérieur.

La grande différence des animaux ovipares et vivipares ne consiste donc pas dans la présence de l'œuf. Vivipares ou ovipares, tous les animaux ont des œufs; *omne animal ex ovo*, comme dit Harvey. La différence consiste simplement dans le mode d'allaitement. Les vivipares retiennent leurs œufs, et, après avoir allaité leurs petits à l'intérieur pendant un temps plus ou moins long, à travers les enveloppes de l'œuf, ils s'en délivrent lorsqu'ils ont pris un degré suffisant de développement, et continuent seulement à les allaiter de temps en temps par le mode extérieur. Les ovipares jettent d'un seul coup à leurs petits tout leur lait, et l'enferment

avec ces petits dans une enveloppe dure qu'ils mettent bas et qui empêcherait tout allaitement ultérieur. Tantôt le petit n'a besoin que de sa provision qu'il consomme à mesure de ses besoins, et se développe désormais tout seul sans aucun secours : c'est ce qui a lieu pour la plupart des reptiles, des poissons, des insectes, et pour tous les animaux des rangs inférieurs. Ce sont des œufs dont la nature opère elle-même la couvaison, à l'aide de la chaleur solaire, dans l'eau, dans l'air ou dans la terre. Tantôt, comme pour la plupart des oiseaux, le petit ayant besoin non-seulement de nourriture, mais d'une température élevée, la mère le couve pendant son premier âge pour lui donner la chaleur qui lui manque. Mais comme il n'a besoin que de cette chaleur sans avoir besoin en même temps d'une nouvelle fourniture d'aliments, elle le couve sans inconvénient à l'extérieur, en se servant de cet appareil industrieux qui empêche le refroidissement et qu'on nomme le nid. Quand le petit a fini de consommer la quantité de nourriture qui était avec lui dans l'œuf, il sort de son enveloppe, et il est désormais en état, ou de courir lui-même après sa nourriture, comme on le voit faire aux petits poulets, ou de recevoir de sa mère une nourriture analogue à celle qui convient à l'état adulte dans son espèce.

Ce premier aperçu doit suffire pour donner un avant-goût de l'immense intérêt que présente l'étude des œufs. Aucun sujet n'est plus digne, en effet, de la recherche et de la méditation des naturalistes. Mais aucun, il faut le dire en même temps, ne présente plus de difficultés, à cause de la délicatesse des phénomènes à saisir et de la complexité des conséquences à en tirer. C'est la région culminante de l'histoire naturelle; c'est de là que l'on domine le mieux tout l'ensemble des faits particuliers, et qu'on découvre entre eux des rapports qui échapperaient complétement si l'on se bornait à considérer chacun de ces faits particuliers en lui-même, au lieu de l'étudier dans cette source où tous les principes se joignent. Aussi l'étude de l'œuf, grâce aux développements qu'elle a reçus, particulièrement dans notre siècle, a-t-elle fini par se constituer, sous le nom d'*ovologie*, comme une science à part. La minéralogie, la géologie, l'anatomie comparée, la zoologie descriptive, sont arrivées successivement, dans ce siècle, au maximum de leur activité et de leur splendeur, puis elles ont paru se ralentir, comme épuisées pour un temps par la grandeur même de leur progrès : peut-être le moment est-il venu où l'ovologie va prendre faveur à son tour.

Dans un prochain article, nous essayerons de communiquer à nos lecteurs quelques traits plus précis de cette science transcendante, d'après les travaux de notre illustre anatomiste M. Serres, qui a si puissamment servi à son essor, et qui la professe avec tant d'éclat dans sa chaire du Muséum. Nous compléterons par là l'idée de l'œuf, dont les lignes qui précèdent n'indiquent que l'ébauche.

L'ÉPYORNIS,

NOUVEL OISEAU FOSSILE GIGANTESQUE DE L'ILE DE MADAGASCAR.

Nous avons une fois déjà, dans ce recueil, parlé d'un oiseau à proportions colossales, le dronte, autrement dit dodo (voy. 1834, p. 25), qui ne vit plus dans la création actuelle, et que l'on ne connaît que par des débris trouvés à l'état fossile dans l'île Maurice. Un autre oiseau, d'une taille plus colossale encore, vient d'être découvert, au sein d'alluvions modernes, dans l'île de Madagascar; on en a trouvé des œufs et quelques ossements. Ces restes ont été mis récemment sous les yeux de l'Académie des sciences par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et ce savant en a donné une première description sommaire dont nous extrairons les détails les plus saillants.

L'un des œufs (voy. p. 133) n'a pas moins de 0^{m},34 de grand diamètre, 0^{m},225 de petit diamètre, et 0^{m},85 de grande circonférence; l'épaisseur de la coquille est d'environ 0^{m},003. La capacité d'un pareil œuf approche de 8 litres trois quarts; son volume égale celui de 50 000 œufs d'oiseau-mouche; mais en le comparant à celui d'autres oiseaux dont la taille serait plus en proportion, on trouverait encore que, pour le représenter, il faudrait plus de 6 œufs d'autruche, 16 et demi de casoar, et 17 de dromée.

Pour nous faire une idée approximative de la grosseur de l'oiseau qui a pu pondre un œuf aussi gigantesque, nous pouvons nous servir de la comparaison entre cet œuf et celui de l'autruche. D'après ce rapport, son volume aurait été au volume de ce dernier oiseau à peu près comme 6 à 1; mais son corps n'était pas porté sur des membres tout-à-fait doubles en hauteur; et diverses autres considérations portent à croire que sa taille était comprise entre 3 et 4 mètres.

La véritable affinité des débris fossiles dont il est ici question a pu être un instant douteuse. En effet, les œufs étaient-ils ceux d'un immense reptile ou d'un oiseau gigantesque? L'examen de la coquille, dont la structure est analogue à celle que l'on observe chez les oiseaux à ailes rudimentaires, eût suffi pour fournir la solution de cette question; mais elle a été donnée bien plus directement et plus complétement par les pièces osseuses trouvées avec les œufs. D'après l'examen de ces pièces, M. Geoffroy Saint-Hilaire est arrivé à établir que le grand oiseau de Madagascar doit devenir le type d'un genre nouveau à classer dans le groupe des rudipennes ou brévipennes; il lui donne le nom d'épyornis (grand oiseau).

Nous avons dit que l'épyornis avait été découvert au sein d'alluvions modernes. Cette circonstance géologique fait présumer que l'oiseau appartient à la faune actuelle; il a dû vivre dans des temps peu éloignés de nous, et même l'on ne saurait affirmer qu'il ait entièrement disparu de la surface du globe. Il peut en être de lui comme du dronte, que l'on ne connaît plus aujourd'hui que par des débris dans l'île Maurice, et qui cependant vivait encore dans cette île lorsque les Européens y abordèrent pour la première fois; ou comme de cet autre oiseau gigantesque de la Nouvelle-Zélande, le notornis, qui avait été regardé longtemps comme une espèce éteinte, et qu'on vient de retrouver vivant.

Certains récits de voyageurs autoriseraient à admettre que l'épyornis était connu dans l'île, du moins par ouï-dire, depuis une date très-ancienne; d'un autre côté, des naturels de cette île, les Sakalawas, affirment que l'oiseau gigantesque vit encore, mais qu'il est extrêmement rare; quelques autres, il est vrai, ne croient pas à son existence actuelle; mais on retrouve du moins chez eux une tradition fort ancienne relative à un oiseau de taille colossale qui terrassait un bœuf et en faisait sa pâture : c'est à cet oiseau que les Malgaches attribuent les œufs gigantesques que l'on trouve parfois dans leur île.

Toutefois, la tradition que nous venons de rapporter prêterait à l'épyornis des mœurs qui sont loin d'avoir été les siennes : l'épyornis était un rudipenne; et cette espèce dont les croyances populaires ont fait un oiseau de proie gigantesque et terrible, n'avait ni serres, ni ailes propres au vol, et devait se nourrir paisiblement de substances végétales.

DONA ISABELLE DE DAVALOS.

Fragment d'une chronique espagnole.

En l'année 1467, après la bataille de Nagera, le roi don Pedro s'en fut à Séville. Ne pouvant assouvir sa haine contre don Juan-Alonzo de Guzman, premier comte de Niebla, qui l'avait combattu en la bataille, comme appartenant au parti de don Henrique, il s'empara, en la cité

d'Ubeda, de dona Osorio Urraca sa mère, et la fit brûler sur la place de la Laguna, qui est devenue de nos jours un lieu de promenade. Or les vêtements de la dame commençant à brûler, ses jambes vinrent à être découvertes; lors Isabelle de Davalos, sa damoiselle, qui était née à Ubeda, s'élança dans le feu pour les recouvrir; mais à l'instant elle fut étouffée par les flammes, embrasée et réduite en cendres. Ses cendres, unies à celles de sa maîtresse, furent déposées en un riche sépulcre de marbre, que l'on éleva dans le monastère de Saint-Isidore de Campos, hors des murs de Séville. Le marbre a représenté la figure de dona Urraca Osorio, et à ses pieds Isabelle de Davalos. Les moines de Saint-Isidore rapportent cette histoire, et je l'ai trouvée écrite par Lope Bravo, natif de Séville, homme fort curieux des antiquités et lignages de ce pays. Il affirme avoir vu la cédule originale du testament de don Juan-Alonzo de Guzman, par lequel ce seigneur recommande à ceux qui lui succéderont en son majorat de ne dénier leur faveur à aucun de ceux du lignage de Davalos qui la demanderaient, et cela sous peine de sa malédiction. Il a inséré cette clause en mémoire de la fidélité et du dévouement de cette damoiselle. (Argote de Molina, *Nobleza del Andaluzia*. Sevilla, 1588, pet. in-fol., p. 236.)

ESTAMPES RARES.

LA MANSARADE, CARICATURE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE CONTRE MANSARD.

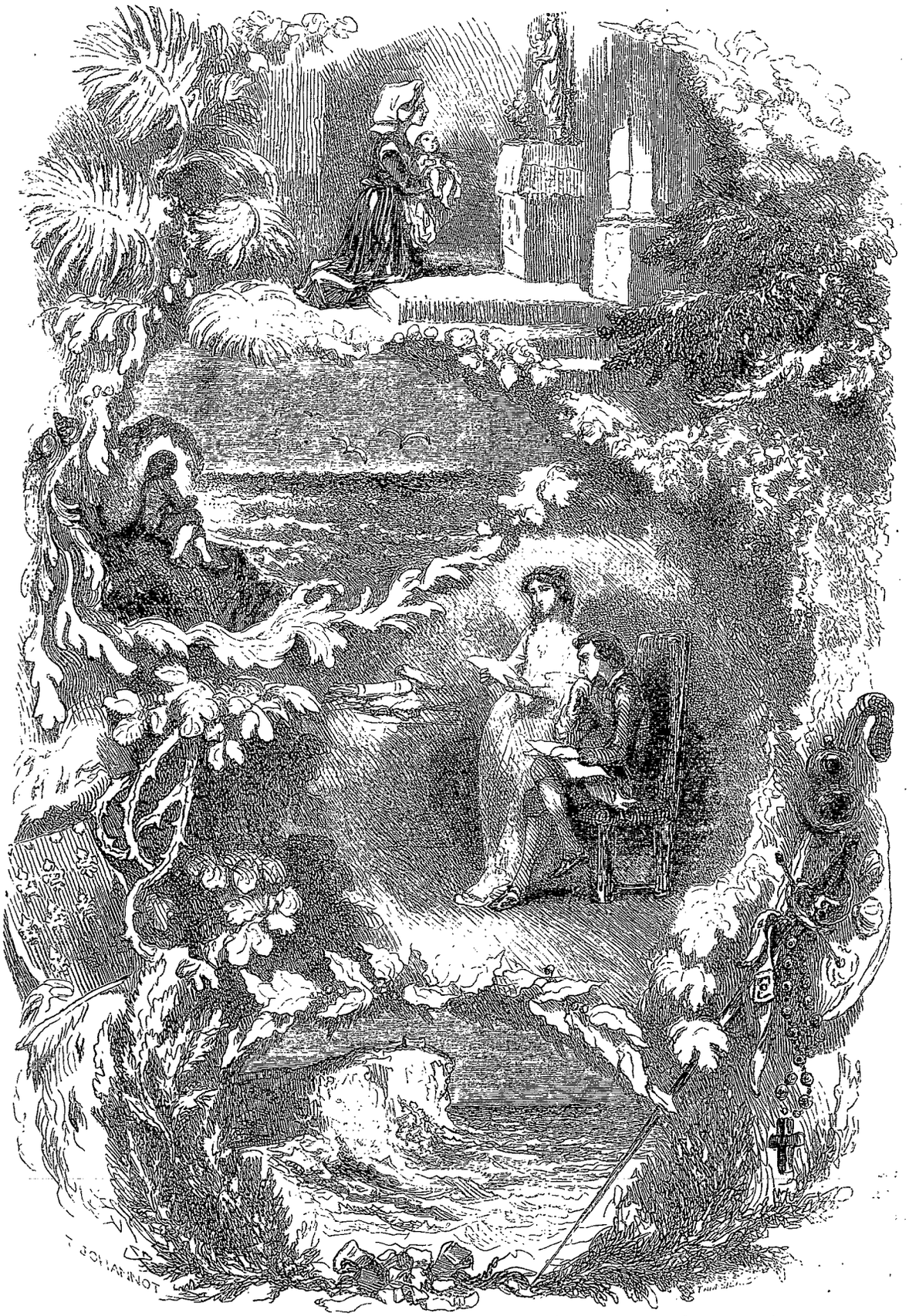


Estampe du dix-septième siècle. — Caricature contre Mansard, tirée de la Bibliothèque nationale.

L'auteur de cette caricature est inconnu : la gravure est attribuée à Michel Dorigny, élève et gendre de Vouet, né à Saint-Quentin en 1609 ou 1617; il est mort à Paris en 1663 ou 1665. On reproche à son burin beaucoup de dureté. M. Bonnardot, dans sa curieuse « Histoire artistique et archéologique de la gravure en France, » donne la description suivante de cette estampe : « Le célèbre architecte, portant un *pied de nez*, chevauche sur un âne entre Montmartre et le gibet de Montfaucon; son cou se trouve engagé dans une échelle appuyée sur ses épaules; à la main droite, il tient une sonnette; derrière lui, un singe lui tient un parasol. On lit au milieu d'un drapelet qui flotte : *Pompe funèbre des maltotiers de la vertu;* à gauche : *Vazivoir excudit* (a gravé); à droite : *Avec privilége de Fr. Mansard.* Suit un long texte qui a pour titre : *Mansarade, ou portraict de l'architecte Partisan*, et qui finit ainsi : *A Paris, ce 1^er^ mai, en attendant les almanachs*, etc. Comme détails topographiques, je signalerai les bâtiments de l'abbaye de Montmartre et les ruines du gibet, autour desquels voltige une nuée de corbeaux. Cette caricature anonyme, qui dépeint Mansard comme un fripon, doit être fort rare. »

MÉMOIRES DE CHATEAUBRIAND.

Voy. les Tables du tome XVII (1849).



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous avons donné dans le volume de 1849 du *Magasin pittoresque*, pages 73 et 382, une rapide analyse de la première partie des *Mémoires d'outre-tombe*; le lecteur y a vu quels récits charmants le poëte nous a laissés de son enfance et de sa jeunesse. Nous avons parlé de ses misères pendant l'émigration. Son *Essai sur les révolutions* parut alors, et Chateaubriand s'occupa peu après du *Génie du Christianisme*.

De retour en France, où les émigrés commençaient à rentrer sous des noms empruntés en attendant leur radiation, il vécut dans l'intimité de MM. de Fontanes, de Bonald, Molé, Chenedollé, Pasquier, Joubert et de madame de Beaumont, fille du comte de Montmorin. *Atala* fut publiée et obtint un succès retentissant, bien que contesté. Le *Génie du Christianisme*, qui parut l'année suivante, plaça définitivement l'auteur au premier rang.

Bonaparte, alors premier consul, voulut le voir, et le nomma secrétaire d'ambassade à Rome. Il trouva les plaines de la Lombardie occupées par l'armée française qui s'y établissait amicalement. « Nous sommes de singuliers ennemis, dit-il, à cette occasion; on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian; chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il? le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides. »

Ce fut à Rome que M. de Chateaubriand eut la douleur de voir mourir madame de Beaumont; sa sœur Lucile lui fut également enlevée peu après.

Revenu à Paris, et nommé ministre de France dans le Valais, il se préparait à se rendre à son poste lorsqu'il apprit la mort du duc d'Enghien, fusillé dans les fossés de Vincennes. Il envoya aussitôt sa démission.

Ainsi rendu à la vie privée, Chateaubriand fit plusieurs excursions en Auvergne, au Mont-Blanc, à Lyon, où il se lia avec Ballanche; enfin il se décida à ce voyage dans le Levant, qui nous a valu l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

A son retour en France, il devint propriétaire du *Mercure*, qu'il vit supprimer pour un article dans lequel on avait deviné des allusions politiques. Ce fut alors (1807) qu'il acheta une retraite dans la vallée aux Loups, et qu'il s'y retira pour travailler aux *Martyrs*.

Ce livre parut en 1809 et obtint peu de succès.

Cependant la mort de Joseph Chénier laissait une place vide à l'Académie française. Chateaubriand se présenta et fut nommé; mais le discours qu'il devait prononcer le jour de sa réception déplut à Napoléon, qui le supprima.

La restauration suspendit les sourdes persécutions dont Chateaubriand avait été l'objet. Sa carrière politique commença par la brochure intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*. Obligé de fuir pendant les cent jours, il suivit à Gand Louis XVIII, qui le nomma ministre de l'intérieur par intérim. « Ma correspondance avec les départements, dit l'auteur des *Martyrs*, ne me donnait pas grand'besogne; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières; je ne réparais pas beaucoup les chemins, et je laissais tomber les clochers. »

A la seconde restauration, Chateaubriand fut nommé d'abord ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Vérone, et devenu ministre à son retour, il décida l'expédition d'Espagne. Il rentra peu après dans la vie privée et alla habiter Neufchâtel en Suisse. Des brochures politiques, des articles dans *le Conservateur* et *le Journal des Débats*, des discours à la Chambre des pairs, l'occupèrent particulièrement pendant cette période. Membre du comité constitué en faveur de l'insurrection hellénique, il fit tous ses efforts pour l'appuyer. On l'envoya un peu plus tard, comme ambassadeur, à Rome; un changement de ministère l'engagea à donner sa démission. A la révolution de juillet, il abandonna toutes ses places, quitta la Chambre des pairs, et se retira dans la vie privée.

Le dessin joint à notre article peut être considéré comme un résumé poétique : en nous montrant l'auteur de René, encore enfant, assis sur les bords de la mer, et regardant les grandes volées d'alcyons, adolescent près de sa sœur Lucile, échangeant avec elle des confidences littéraires, couché enfin sous la pierre du promontoire, tandis que l'Océan murmure autour de son mausolée, et en entourant ces différentes scènes des emblèmes de la foi ou du pèlerinage, l'artiste semble avoir traduit les côtés les plus séduisants de ce curieux génie dans lequel on trouve « à doses égales, selon la remarque d'un critique célèbre, les trois natures du chrétien, du voyageur et du chevalier. »

VIE DE LINNÉ.

Voy. la Table des dix premières années.

Dans tous les arts, dans toutes les sciences, on cite un homme, rarement plusieurs, dont le génie incontesté semble l'incarnation vivante de la science ou de l'art qu'il représente : dans la poésie c'est Homère, dans la peinture Raphaël, dans la musique Beethoven ou Mozart, dans les sciences exactes Newton. La gloire de ces génies extraordinaires grandit à travers les siècles; la postérité, souvent plus impartiale et toujours plus éclairée que leurs contemporains, constate qu'ils avaient devancé leur époque et préparé l'avenir. Dans les sciences naturelles, Linné est un de ces hommes; il en fut et en est encore le législateur : à chaque progrès nouveau, à chaque découverte inattendue, on reconnaît que le germe en était dans ses écrits, et que la science actuelle est, pour ainsi dire, son ouvrage.

Charles Linné naquit à Rashult, petit village de la Suède méridionale, dans la province de Smoland, le 24 mai 1707. Peu de temps après, son père, qui était ministre du saint Évangile, fut nommé pasteur à Stenbrohult, sur les bords du lac de Mokien. Le mot Linné vient du suédois *Linden*, qui veut dire tilleul, et ce sobriquet, donné à l'un des ancêtres du grand naturaliste, devint le nom de la famille. Son père, Nicolas Linné, était lui-même grand amateur de plantes, et l'enfance du législateur de la botanique se passa au milieu d'un jardin planté de végétaux choisis; l'on dit même que, pour apaiser les pleurs de l'enfant encore à la mamelle, sa mère le calmait mieux en mettant entre ses mains une fleur qu'en lui donnant une friandise. Quoi qu'il en soit, Linné enfant questionnait sans cesse son père et écoutait avec le plus vif intérêt tout ce qui avait trait à la botanique; il retenait même avec facilité les noms latins des plantes, connaissait toutes celles des environs, et cultivait un petit coin de terre où il avait réuni tout ce qui se voyait dans le jardin de son père.

A neuf ans, Charles Linné fut envoyé dans une école, puis au gymnase de Wexiœ : il n'y fit aucun progrès dans l'étude des langues, mais fut toujours un des premiers en mathématiques et en physique. La botanique le préoccupait constamment, et ses camarades l'avaient surnommé *le petit Botaniste*. Ses maîtres déclarèrent à son père qu'il n'avait aucune aptitude pour les sciences et les lettres; le docteur Rothmann seul avait reconnu ses dispositions : il engagea le père de Linné à diriger les études de son fils vers les sciences naturelles. Rothmann le guida dans cette voie pen-

dant une année, et lui fit connaître la méthode de Tournefort, d'après laquelle Linné décrivit presque toutes les plantes des environs. Tous ces travaux ne lui avaient pas concilié l'approbation du recteur du Gymnase. Ce pédagogue l'envoya à l'Université avec un certificat ainsi conçu : « Les étudiants peuvent être comparés aux arbres d'une pépinière : souvent, parmi les jeunes plants, il s'en trouve qui, malgré les soins qu'on a pris de leur culture, ressemblent absolument aux sauvageons; mais si plus tard on les transplante, ils changent de nature et portent quelquefois des fruits délicieux. C'est uniquement dans cet espoir que j'envoie Charles Linné à l'Académie, où peut-être un autre air favorisera son développement. » Il est vraiment piquant que le recteur Nicolas Krok ait pris sa métaphore dans le règne végétal pour mieux peindre l'incapacité prétendue du plus grand des botanistes.

A Lund, Linné continua ses études favorites. Il habitait chez un médecin, assez bon naturaliste, appelé Stobæus, dont il lisait les livres pendant la nuit. Revenu, après une maladie dangereuse, chez ses parents, son premier maître Rothmann lui conseilla d'aller à Upsal, université plus célebre que celle de Lund, et où professait le célèbre botaniste Rudbeck. Linné partit avec trois cents écus que ses parents lui donnèrent en l'avertissant que ce sacrifice était le dernier qu'ils pouvaient faire en sa faveur. Les trois cents écus dépensés, Linné se trouva dans la plus grande détresse ; néanmoins il travaillait toujours. Sa persévérance le sauva. Étant un jour dans le jardin botanique de l'Académie, un vieillard s'approche de lui, l'interroge, lui demande les noms des plantes qui les environnent, s'étonne de son savoir, et lui offre une chambre dans sa maison avec sa table. Ce vieillard était Olaüs Celsius, théologien, qui publia plus tard, sous le titre d'*Hiérobotanicon*, la description des plantes nommées dans la Bible. Linné l'aida dans ces travaux. Bientôt il eut quelques élèves ; sa position s'améliora, et il se lia d'une vive amitié avec Artédi, qui partageait les mêmes goûts et que nous retrouverons dans la suite de ce récit.

A cette époque, Linné, âgé de vingt-trois ans, conçut la première pensée de son système de classification et en fit l'objet d'un mémoire. Elle lui avait été suggérée par les écrits de Vaillant et de Wallin sur le sexe des plantes. Celsius et Rudberg goûtèrent fort les idées de leur élève, et celui-ci, après un long examen, le chargea de le remplacer dans sa chaire. Les cours et les herborisations du jeune suppléant furent suivis par de nombreux étudiants. Il n'en fallut pas davantage pour que l'envie s'attachât à lui. Ces attaques empoisonnèrent sa vie, et il résolut de s'absenter pendant quelque temps. Rudbeck lui avait souvent parlé de son voyage en Laponie et des plantes qu'il y avait recueillies. Ces récits charmaient Linné. La Société des sciences d'Upsal ayant reçu du roi l'invitation d'envoyer un naturaliste en Laponie, Linné fut désigné. Après avoir embrassé ses parents, il partit d'Upsal, le 13 mai 1752, avec deux chemises dans ses poches, un carton pour sécher ses plantes, et un cahier de notes. Seul il traversa ces interminables forêts de sapins et de bouleaux du Nord de la Suède, où le voyageur ne rencontre que de loin en loin un village ou une maison. Il remontait ainsi le long du golfe de Bothnie, se rapprochant de plus en plus de la froide Laponie. A Umeo, sous le 64e degré de latitude, il retrouva l'hiver ; le fleuve était gelé. Des personnes bien intentionnées voulurent le dissuader d'aller plus loin ; Linné persista. Toujours seul, il s'enfonça dans les déserts de la Laponie, changeant de guide tous les jours, naviguant sur les fleuves dans un petit bateau ou traversant des marais à moitié gelés, couchant sur une peau de renne qui lui servait de manteau le jour, de lit la nuit, et vivant de poisson salé. Il supportait tout avec résignation. A Luleo, il trouva un compagnon de voyage, Swanberg, qui remonta avec lui le fleuve Luleo. Linné voulait s'élever sur les Alpes de la Laponie : il quitta son nouvel ami, et gravit, suivi d'un guide, les cimes du Wallawari, d'où il put contempler, à l'horizon du Nord, le soleil de minuit. De ces montagnes il redescendit dans le Finmarck et s'avança jusqu'au bord de la mer Glaciale ; puis repassa de nouveau les Alpes, et arriva à Torneo « épuisé de faim, de soif, de sueur, de fatigue, de chaleur, rassasié de pluie, de neige, de glace, de rochers, de montagnes, et de la conversation des Lapons » : ce sont ses propres expressions, et elles peignent bien les impressions d'un voyageur novice. De retour à Upsal au mois de novembre, Linné y retrouva toutes les tribulations qui l'avaient chassé une première fois. Il repartit de nouveau, vers la fin de 1733, visiter les mines de Fahlun, où le comte de Ruterholm lui proposa un voyage en Dalécarlie. Il le fit, accompagné de plusieurs étudiants. A son retour, il ouvrit à Fahlun un cours de minéralogie, qui fut très-suivi par les employés des mines.

A cette époque, il demanda en mariage la fille de Moræus, médecin estimé, et il fut agréé ; mais, sa position étant encore précaire, il résolut de voyager pour se rendre digne de celle qu'il aimait. Il espérait avec raison rapporter de l'étranger une considération qui le servirait dans son pays. La Hollande était alors le pays savant de l'Europe ; Linné y fut reçu docteur en médecine le 24 juin 1735, à Harderwick. De là il se rendit à Amsterdam, puis à Harlem et à Leyde, où il connut Van-Royen et Gronovius, qui fit imprimer à ses frais le *Système de la nature*. A Leyde, il vit Boerhaave et retrouva son ami Artédi, qui se chargea de décrire les poissons pour l'ouvrage de Seba, mais se noya dans un canal en sortant, la nuit, de la maison de son patron. Linné, désolé de la mort de son ami, voulut au moins sauver ses travaux de l'oubli, et acheva l'ouvrage commencé.

La fin à une autre livraison.

L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS ET MÉTIERS

DE CHALONS-SUR-MARNE.

La France possède trois écoles nationales d'arts et métiers : une à Châlons, une à Angers, et une à Aix. Ces trois écoles n'ont été établies que successivement, et dans une période de quarante années, la seconde à une distance de neuf ans de la première, et la troisième à une distance de trente et un ans de la seconde : ainsi, celle de Châlons fut instituée en 1802, celle d'Angers en 1811, et celle d'Aix en 1843. Toutefois, les deux premières ne prirent pas naissance dans les villes où nous les voyons aujourd'hui. L'École de Châlons eut d'abord pour berceau le palais même de Compiègne, et ne s'établit à Châlons-sur-Marne qu'en 1806 ; celle d'Angers, instituée primitivement à Beaupréau, ne fut transportée à Angers qu'en 1814. Quant à la dernière, magnifiquement dotée par la municipalité de la ville d'Aix d'un immeuble d'une valeur de plus de 500 000 francs, ancien couvent devenu tour à tour collége et caserne, elle est très-confortablement restée dans sa première demeure, et tout porte à croire qu'elle ne la quittera pas comme ses aînées.

Les développements toujours croissants de l'industrie, surtout dans les trente dernières années de ce demi-siècle, ont exigé l'établissement successif de ces trois écoles. Quand on songea à créer celle d'Aix, déjà depuis longtemps Angers et Châlons ne répondaient plus aux besoins de la situation. Ces écoles, où les élèves reçoivent un enseignement industriel des plus complets, tout à la fois pratique et théorique, sont de véritables pépinières, non-seulement d'ouvriers habiles, mais de contre-maîtres, de chefs d'atelier, etc. Or tous les grands chantiers de constructions mécaniques et autres, Indret, la Basse-Indre, Toulon, le Creusot, la Ciotat, absorbaient, dès 1840, presque en leur entier, toutes les promotions annuelles des deux premières écoles. Pour satisfaire aux demandes des établissements moins considérables, et être en mesure de faire face à celles qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu par suite du développement de la na-

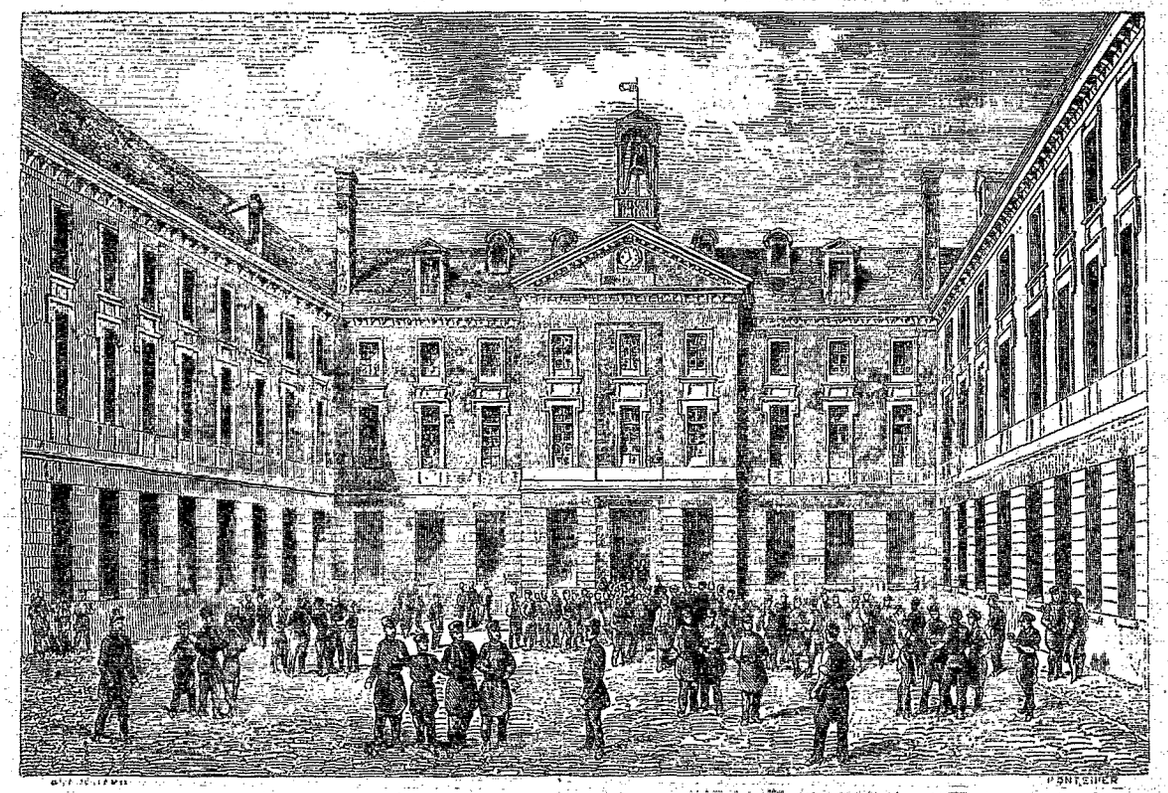
vigation à vapeur et de l'extension des lignes de chemins de fer, il fallut instituer une troisième école sur le modèle des deux autres. Du reste, c'était presque là une nécessité topographique : le Nord et le Centre avaient chacun leur école ; le Midi seul n'en possédait pas. Un grand tiers du pays se trouvait donc ainsi comme déshérité du bénéfice de ces institutions ; car les familles des départements méridionaux, si éloignées d'Angers et de Châlons, devaient naturellement hésiter à y envoyer leurs enfants. Aujourd'hui chacune des grandes divisions du territoire possède son école nationale d'arts et métiers, ce qui permet une plus grande et plus égale profusion, par tout le pays, des sujets sortant de ces foyers de science industrielle.

La circonscription de l'École de Châlons comprend les départements

de l'Aisne,
de l'Allier,
des Ardennes,
de l'Aube,
de la Côte-d'Or,
du Doubs,
de l'Eure,
du Jura,
de la Marne,
de la Haute-Marne,
de la Meurthe,
de la Moselle,
de la Nièvre,
de la Meuse,
du Nord,
de l'Oise,
du Pas-de-Calais,
du Bas-Rhin,
du Haut-Rhin,
de la Haute-Saône,
de la Seine,
de Seine-et-Marne,
de Seine-et-Oise,
de la Seine-Inférieure,
de la Somme,
des Vosges,
de l'Yonne.

La circonscription de l'École d'Angers comprend les départements

du Calvados,
de la Charente,
de la Charente-Inférieure,
du Cher,
des Côtes-du-Nord,
de la Creuse,
de la Dordogne,
d'Eure-et-Loir,
du Finistère,
du Gers,
de la Gironde,
d'Ille-et-Vilaine,
de l'Indre,
d'Indre-et-Loire,



Cour principale de l'École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne. — Dessin de Ph. Blanchard.

des Landes,
de Loir-et-Cher,
de la Loire-Inférieure,
du Loiret,
de Lot-et-Garonne,
de Maine-et-Loire,
de la Manche,
de la Mayenne,
du Morbihan,
de l'Orne,
des Basses-Pyrénées,
des Hautes-Pyrénées,
de la Sarthe,
des Deux-Sèvres,
de la Vendée,
de la Vienne,
de la Haute-Vienne,

La circonscription de l'École d'Aix comprend les départements

de l'Ain,
des Basses-Alpes,
des Hautes-Alpes,
de l'Ardèche,
de l'Ariége,
de l'Aude,
de l'Aveyron,
des Bouches-du-Rhône,
du Cantal,
de la Corrèze,
de la Corse,
de la Drôme,
du Gard,
de la Haute-Garonne,
de l'Hérault,
de l'Isère,
de la Loire,
de la Haute-Loire,
du Lot,
de la Lozère,
du Puy-de-Dôme,
des Pyrénées-Orientales,
du Rhône,
de Saône-et-Loire,
du Tarn,
de Tarn-et-Garonne,
du Var,
de Vaucluse.

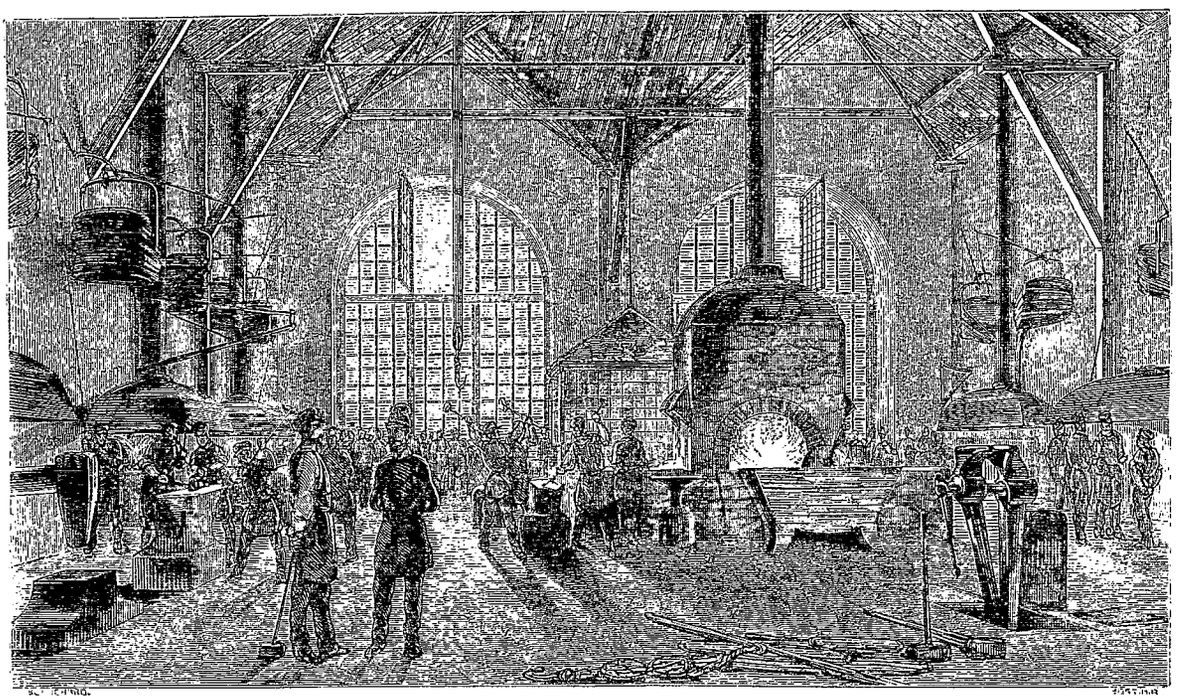
L'École de Châlons servit de type à celle d'Angers d'abord, et à celle d'Aix ensuite. Dans les premières années de son existence, elle contenait 450 élèves, qu'elle distribuait en dix ateliers : 1° de forge ; 2° d'ajustage ou de serrurerie ; 3° d'ébénisterie ; 4° de charronnage ; 5° de ciseleurs sur métaux ; 6° de menuiserie ; 7° de tailleurs de limes ; 8° de tours en bois ; 9° de fonderie ; 10° d'instruments de mathématiques. Aujourd'hui ce nombre d'élèves, diminué d'un tiers par suite de divers décrets, se réduit à 300, qu'elle ne partage plus qu'entre quatre grands ateliers, savoir : 1° forges ; 2° fonderies et moulages divers ; 3° ajustage et serrurerie ; 4° tours, modèles et menuiserie. Au début encore, elle ne recevait d'élèves que sur la désignation même de Napoléon, son fondateur, qui y plaçait de préférence des fils de militaires, bien qu'il y accordât aussi quelquefois entrée aux enfants de ceux qui, dans l'ordre civil, avaient

rendu des services. Maintenant, il faut avant tout subir un examen et être déclaré admissible par un jury spécial. Du reste, l'examen ne porte que sur la lecture, l'écriture, l'orthographe ; la pratique et la démonstration des quatre premières règles de l'arithmétique ; les premiers éléments de la géométrie, jusques et y compris tout ce qui concerne les surfaces planes ; du dessin linéaire ou d'ornement ; et enfin la pratique d'un métier quelconque se rapprochant de ceux enseignés à l'École, et dans lequel le candidat doit avoir fait au moins un an d'apprentissage.

Cependant, l'examen passé, la déclaration d'admissibilité ne donne pas toujours droit à une entrée gratuite. L'État ne prend à sa charge, dans chacune des trois écoles, que 75 pensions entières, 75 trois-quarts de pension et 75 demi-pensions, sur lequel nombre il est affecté, à chaque département de la circonscription, une pension entière, deux trois-quarts de pension et deux demi-pensions. Or, pour jouir du privilége d'une entière gratuité, et même d'une gratuité partielle, il faut l'avoir conquis par l'examen, c'est-à-dire être convenablement placé sur la liste des admissibles ; car ici, comme partout pour les autres écoles du gouvernement, l'examen a lieu, chaque année, à la même époque pour tous les postulants. Néanmoins, si les bourses départementales appartiennent de droit aux candidats dans l'ordre de leur admissibilité, les autres sont accordées en tenant compte tout à la fois du rang d'admissibilité, de l'âge du candidat, de la position de fortune, et des services rendus au pays par sa famille.

L'âge d'admission, qui d'abord avait été fixé à douze ans, ensuite à treize, plus tard à quatorze, en 1843, a enfin été reculé à quinze depuis 1848, l'expérience ayant fait reconnaître qu'en général des enfants au-dessous de cet âge ne pouvaient supporter sans fatigue le travail continu de l'atelier. Après dix-sept ans, on n'est plus admissible. Le prix de la pension est de 500 francs par an pour ceux des élèves qui n'ont pas obtenu la jouissance d'une bourse ou d'une fraction de bourse. Tous indistinctement doivent, en plus, payer à leur entrée une somme de 200 francs pour le trousseau, et 50 francs qui sont destinés à leur masse particulière d'entretien.

La durée des études est de trois années ; cependant les élèves qui, dans le cours de la troisième année, se sont le



Atelier des forges, à l'École des arts et métiers de Châlons. — Dessin de Ph. Blanchard.

plus distingués par leur conduite et leurs progrès, peuvent obtenir, à titre de récompense, de faire une quatrième année, mais dans une école autre que celle à laquelle ils ont appartenu jusque-là. Tous les ans, à la fin de l'année scolaire, a lieu un grand examen, à la suite duquel les quinze jeunes gens de troisième année qui s'y sont montrés les plus remarquables reçoivent chacun une médaille d'argent. Indépendamment de cette récompense, le ministre peut allouer un encouragement pécuniaire à ceux d'entre eux qu'il en juge dignes ; mais cet encouragement n'est jamais délivré qu'après une année entière passée, à la sortie de l'École, dans des ateliers particuliers. De plus, une dame, veuve du sieur Louis-François Leprince, a autrefois légué par testament, aux écoles de Châlons et d'Angers, une rente de 3 000 fr., pour cette somme être payée par moitié à chacun des deux élèves qui sortent, chaque année, les plus instruits de ces écoles. Quant aux élèves de première et de seconde année, il leur est affecté, à titre de récompense et encouragement, vingt-cinq bons de dégrèvement d'un quart de pension, qui sont répartis, à la suite des examens du dernier semestre, à ceux qui s'en sont montrés dignes par leurs progrès et leur bonne conduite. Ce large système de rémunération n'a guère été mis complétement en pratique que dans ces dernières années. Il aura sans doute pour résultat de diriger vers l'industrie des sujets capables et utiles.

L'enseignement reçu à Châlons est de deux natures : manuel, avec l'atelier et les maîtres ; intellectuel, avec la classe et les professeurs. En un mot, il est à la fois pratique et théorique. On consacre à l'étude, aux leçons, à la théorie, les cinq premières heures de travail, dans la partie du jour où l'intelligence des élèves n'est encore ni distraite ni fatiguée. Au travail physique on accorde les sept dernières heures de la journée, divisées par un repos d'une demi-heure. De cette façon, les deux genres d'études marchent à peu près de pair, et à leur sortie les jeunes ouvriers sont tout ensemble des théoriciens et des praticiens. L'instruction théorique consiste dans la grammaire française, l'écriture, le dessin d'ornement et des machines, le lavis,

l'arithmétique ; les éléments de la géométrie, de la trigonométrie et de la géométrie descriptive appliquées au tracé de la charpente, aux courbes, aux engrénages, etc.; la mécanique industrielle, les notions principales de la physique et de la chimie, l'étude des forces et des résistances matérielles. Quant à l'instruction pratique, elle comprend, comme nous l'avons déjà vu, le travail de la forge, de la fonderie, de l'ajustage, et celui de la menuiserie et des tours et modèles.

Tous les élèves, après un séjour de trois ans au milieu d'un tel centre, sont aptes à se procurer des moyens honorables d'existence : les deux tiers, forgerons, fondeurs, serruriers, mécaniciens, ajusteurs, sont des ouvriers habiles et instruits; un tiers fournit des sujets d'élite qui peuvent devenir, après deux ou trois ans passés dans les grands ateliers du dehors, des contre-maîtres, des chefs d'atelier, et souvent des constructeurs distingués. Depuis plus de vingt ans, à toutes les expositions des produits de l'industrie, des médailles d'argent et des médailles d'or sont obtenues par des industriels sortis simples ouvriers de l'École de Châlons.

SOUVENIR DE BOULOGNE.

LA BÉNÉDICTION DE LA MER.

Il y a dans tout ce qui tient à la mer, dans la sérénité de son calme suprême, dans la fureur de ses tempêtes, une poésie sublime dont les matelots, les pêcheurs, ont une profonde compréhension qui éclate dans les récits de leurs vieilles chroniques, dans leurs superstitions naïves et dans leurs usages religieux, d'une façon bien plus vraie et plus saisissante que dans les stances les plus harmonieuses des poëtes.

Un soir, j'arrivais à Boulogne par le bateau *le Folkestone*. A la place de cette nuée de crocheteurs turbulents que l'on rencontre ordinairement en descendant d'un bateau ou d'un chemin de fer, une trentaine de femmes, paisibles, silencieuses, attendaient dans le bureau de la douane les effets des passagers. C'est une coutume établie à Boulogne, et qui fait honneur à la municipalité de cette ville ; c'est un privilége accordé aux pauvres femmes de pêcheurs : à défaut d'une caisse de secours suffisante pour soulager leur misère, on leur a donné l'emploi de porte-faix, on les a embrigadées. Le matin, elles s'en vont sur la plage prendre le poisson qu'elles transportent au marché; le soir, avec des corbeilles qu'elles posent sur le dos au moyen d'une lanière qui leur passe sur les épaules et leur traverse la poitrine, elles transportent tour à tour les bagages des voyageurs.

L'une d'elles, à la figure pâle, maigre, et toute vêtue de noir, avait pris d'un seul bloc ma malle, mon sac de nuit, et marchait d'un pas délibéré vers l'hôtel des Bains.

— N'est-ce pas trop lourd pour vous? lui dis-je en cheminant à côté d'elle.

— Ah ! monsieur, me répondit-elle, c'est mon tour aujourd'hui de faire le service, et c'est vingt-sept sous que je vais gagner. Je suis bien contente !... Ce matin, je n'ai rien fait; la pêche était mauvaise; je suis veuve, et j'ai trois enfants !

A ces mots, prononcés avec un de ces accents de douloureuse vérité qui vont droit au cœur, je restai muet. Pourquoi ? Hélas ! j'étais honteux de causer une telle joie avec mon tribut de vingt-sept sous, moi qui venais de dépenser, en tant d'inutilités, tant de shillings dans Londres. Un instant après, la pauvre veuve, qui roidissait sa poitrine sous son fardeau, reprit :

— C'est demain que l'on bénit la mer.

J'écoutais. Chaque parole de cette femme, prononcée dans le silence de la nuit, le long du quai désert, me donnait une nouvelle commotion.

— Demain, dites-vous, on bénit la mer ?

— Oui, monsieur; vous ne savez donc pas? Chaque année, à l'ouverture de la pêche du hareng, qui est une grande pêche pour Boulogne, le curé vient en procession jeter l'eau bénite sur la rade et prier Dieu qu'il protége les bateaux. C'est au commencement de l'hiver, une terrible saison ! C'est dans ce temps que mon mari est mort.

— Et c'est demain, dites-vous, que l'on fait cette procession ?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure?

— Après les vêpres, à l'église Saint-Nicolas.

Le lendemain, à trois heures, les cloches de Saint-Nicolas sonnaient à toute volée ; le suisse descendait avec sa hallebarde les marches de l'église. Derrière lui venait un pêcheur portant fièrement et d'un bras robuste la bannière de saint Nicolas, patron de la confrérie ; puis les enfants de chœur et les prêtres, et une foule immense rangée sur deux lignes ; les bateliers marchant d'un pas grave et d'un air recueilli, les femmes conduisant par la main leurs enfants, destinés, pour la plupart, à faire un jour le même métier que leurs pères, à affronter le caprice des vents, le péril des vagues. Ce spectacle était si imposant, dans sa touchante simplicité, qu'une quantité d'Anglais, groupés sur la place de l'église, semblaient en le voyant abjurer leur protestantisme, et restaient, la tête découverte, devant la bannière de saint Nicolas.

La procession descendit par la grande rue et se déroula sur le quai. De jeunes choristes chantaient les prières de l'église, et les assistants répétaient, d'une voix grave comme le mugissement des flots, cette fraternelle demande : *Ora pro nobis !* « Priez pour nous ! » Et les chantres continuaient leurs psalmodies, et les flots de la mer semblaient, en se jetant sur le sable de la grève, s'élancer au-devant de ce pieux concert.

Le prêtre s'avança sur la plage humide jusqu'au bord des flots, et il se fit un grand silence. Ceux-là seuls qui étaient près de lui l'entendaient murmurer à voix basse les prières de l'église, invoquer la miséricorde de Dieu pour ceux qui n'étaient plus et pour ceux qui devaient encore s'exposer aux orages ; puis il prit la croix, et trois fois l'étendit sur la mer.

Pendant ce temps, femmes, vieillards, enfants, étaient prosternés sur la grève, dans une attitude profonde de recueillement et d'humilité.

La cérémonie finie, tous se relevèrent, entonnèrent de nouveau les hymnes saintes, et la procession reprit le chemin de l'église.

Le jour suivant, aux premiers rayons de l'aube, ces mêmes hommes qu'on avait vus la veille humblement agenouillés sur le sable couraient à leurs bateaux, la tête droite, l'œil fier, et d'un bras agile larguaient au vent leur voile.

Le ciel était pur, les vagues étaient calmes, et la pêche abondante. Dieu avait écouté les prières des veuves et des orphelins ; Dieu avait béni la mer.

JEAN BART.

Voy. 1836, p. 211.

COMBAT DU VAISSEAU *le Glorieux*.

L'histoire militaire de la marine française offre une particularité qui n'a point été signalée, et qui méritait de l'être : c'est que tandis que, sauf un très-petit nombre d'exceptions, la roture ne pouvait arriver aux grades supérieurs dans les armées de terre, elle obtenait des commandements importants sur mer. Jean Bart, Duguay-Trouin, Cassard, Cornic, et beaucoup d'autres en sont le glorieux témoignage.

Le motif de cette différence est facile à trouver.

Sur terre, le roi seul faisait la guerre, et comme toutes les positions de quelque importance étaient confiées aux gentilshommes, ceux-ci se trouvaient seuls en mesure de prou-

ver leur capacité et de conquérir la gloire militaire ; mais sur mer, il en était tout autrement. A côté de la marine royale, il en existait une autre plus nombreuse, plus active, et disposant de ressources à peine inférieures, la marine des armateurs. Dès que la guerre était déclarée, ceux-ci couvraient de corsaires toutes les passes. Ces corsaires, le plus souvent de la force des frégates du temps, armés d'autant de canons, et montés par des équipages aguerris et nombreux, ne s'adressaient point seulement aux riches cargaisons, ils attaquaient les navires de guerre ennemis, et, dans ces luttes sanglantes, les capitaines pouvaient faire leurs preuves d'intelligence et de courage. Quand ils avaient rendu leurs noms célèbres, le roi adoptait leur gloire en leur accordant une place dans sa marine. Cependant ils y conservaient toujours le signe de leur origine ; l'uniforme bleu les distinguait des officiers nobles entrés dans *le grand corps* par l'école des garde-pavillon.

Jean Bart fut un de ces glorieux *usurpateurs* de commandements maritimes. Il était né à Dunkerque le 20 octobre 1651. Sa famille, depuis longtemps adonnée à la marine, était originaire de Dieppe. Vers le milieu du quinzième siècle, deux frères Bart quittèrent cette résidence, l'un pour s'établir à Dunkerque, l'autre pour passer en Allemagne, où il devint grand maître de l'ordre teutonique, ainsi que l'atteste l'épitaphe placée sur son tombeau dans l'église de Marienthalt en Franconie.

Le père de Jean Bart avait acquis une honorable position dans la bourgeoisie de Dunkerque, et celle de sa mère Jacqueline Janssens y jouissait d'une considération méritée ; mais, à cette époque, la bourgeoise affranchie par son activité et son courage, avait conservé les habitudes modestes auxquelles elle devait son affranchissement.

Jean Bart fut placé, comme mousse, dans la marine hollandaise, qui occupait alors le premier rang parmi celles du monde. Ce fut là qu'il reçut les premiers enseignements nautiques, et qu'il apprit, sous Ruyter, le rude métier dans lequel il devait bientôt se signaler.

Lors de la rupture entre la France et les Provinces-Unies, on offrit à Jean Bart un poste avantageux ; mais bien qu'il eût quitté sa patrie tout enfant, il avait conservé le sentiment de sa nationalité ; il refusa toutes les propositions, et revint à Dunkerque, où il servit sur plusieurs corsaires.

Dès que ses parts de prise lui permirent de faire la course pour son propre compte, il acheta une galiote armée de deux canons et de trente-six hommes, avec laquelle il prit à l'abordage un navire hollandais portant dix-huit canons et soixante-cinq hommes !

De retour avec sa prise, il monta un navire plus fort, alla croiser dans la Baltique, où il s'empara de plusieurs vaisseaux, et revint avec un butin si considérable que les armateurs de Dunkerque le mirent à la tête d'une escadrille de cinq corsaires.

Il se signala dans cette nouvelle campagne par des combats extraordinaires, dont le bruit arriva jusqu'à la cour. Le roi lui envoya une médaille et une chaîne d'or.

Jean Bart se remit en mer sur *le Dauphin*, navire de quatorze canons, attaqua, près du Texel, la frégate *le Shédain*, d'une force double, et la prit. Le nombre des vaisseaux ennemis dont il s'empara, ou qu'il détruisit dans cette campagne, est presque incroyable.

Louis XIV se décida à prendre à son service un capitaine si redoutable aux ennemis de la France. Jean Bart fut tour à tour employé contre les Barbaresques et contre les Espagnols. En 1688, presque toute l'Europe se trouvait liguée contre la France. Le célèbre marin sortit de Dunkerque sur la frégate *la Serpente*, et attaqua un corsaire hollandais. Son fils, âgé de douze ans, l'avait suivi, et parut épouvanté aux premiers coups de feu.

— Attachez-le au grand mât, dit Jean Bart ; il faut qu'il s'accoutume à cette musique.

La leçon profita, car cet enfant fut, plus tard, un de nos bons officiers de mer, et parvint au grade de vice-amiral.

Une seconde expédition fut moins heureuse. Jean Bart et Forbin, attaqués par des forces supérieures, furent faits prisonniers ; mais, bien que blessés, ils s'échappèrent de leur cachot, s'emparèrent d'une barque, et après une navigation de soixante-quatre lieues, abordèrent en Bretagne, près de Saint-Malo.

Aussitôt Jean Bart reprit le cours de ses merveilleuses expéditions. Bloqué à Dunkerque, il en sortit avec une petite escadre, alla ravager les côtes de l'Angleterre, s'empara d'un grand nombre de navires, et les amena dans le port neutre de Bergen, en Norvége. Il y rencontra un capitaine anglais qui l'invita à dîner sur son navire, et voulut le retenir prisonnier par trahison. Jean Bart saisit alors une mèche allumée, s'élança vers un baril de poudre, et menaça le traître de faire sauter son navire. Les matelots français arrivèrent presque au même instant, et capturèrent le corsaire ennemi qui avait, le premier, violé la neutralité.

Ce fut à son retour qu'il se rendit à Versailles, où ses manières rudes, sa franchise et son laisser-aller, qui ont donné lieu à beaucoup d'anecdotes plus ou moins vraies, amusèrent singulièrement.

Comblé de faveurs, il alla prendre le commandement du vaisseau *le Glorieux*, de soixante-six canons, qui faisait partie de l'escadre rassemblée à Brest sous les ordres de M. de Tourville. Ce fut sur ce navire (en 1693) que, s'étant trouvé séparé de l'escadre, il rencontra, près de Fors, dix navires hollandais qu'il fit échouer ou qu'il brûla. Les pertes occasionnées à l'ennemi pendant cette campagne furent estimées à douze millions de francs.

En 1694, une affreuse disette désolait la France ; on attendait trente navires chargés de grain qu'envoyait la reine de Pologne. Jean Bart reçut ordre d'aller à leur rencontre et de les escorter ; mais l'escadre, partie sans l'attendre, avait été prise par huit vaisseaux hollandais. Le capitaine français les rencontra, et quoique inférieur en nombre, les attaqua, en prit trois, et délivra la flotte de blé qu'il conduisit à Dunkerque. Quelques jours après, *le grain, qui valait auparavant trente livres le boisseau, tombait à trois livres !*

Ce fut le fils de Jean Bart qui annonça lui-même cette nouvelle au roi. Il fut reçu en habit de cheval, en bottes, et encore couvert de la poussière de la route. Louis XIV anoblit sa famille, lui accorda une pension, et fit Jean Bart chevalier de Saint-Louis.

Le marin dunkerquois était, du reste, devenu la terreur de la Hollande et de l'Angleterre. Le gouvernement de ce dernier pays résolut de détruire le port qui servait de retraite à un ennemi aussi redoutable. Le 11 août 1695, l'amiral Barkley vint bombarder Dunkerque avec cent douze bâtiments ; mais Jean Bart avait pris le commandement du fort Sainte-Catherine, le plus exposé de tous au feu des Anglais, et la défense fut telle qu'ils durent se retirer.

Peu après, il enleva une flotte marchande hollandaise, et prit les cinq vaisseaux d'escorte. L'annonce de ce nouveau désastre faillit occasionner une révolte à Amsterdam : le peuple s'en prenait aux officiers de l'amirauté.

— Jean Bart est donc le diable ! répétait-on de toutes parts.

Et lorsque de mauvais plaisants s'écriaient :

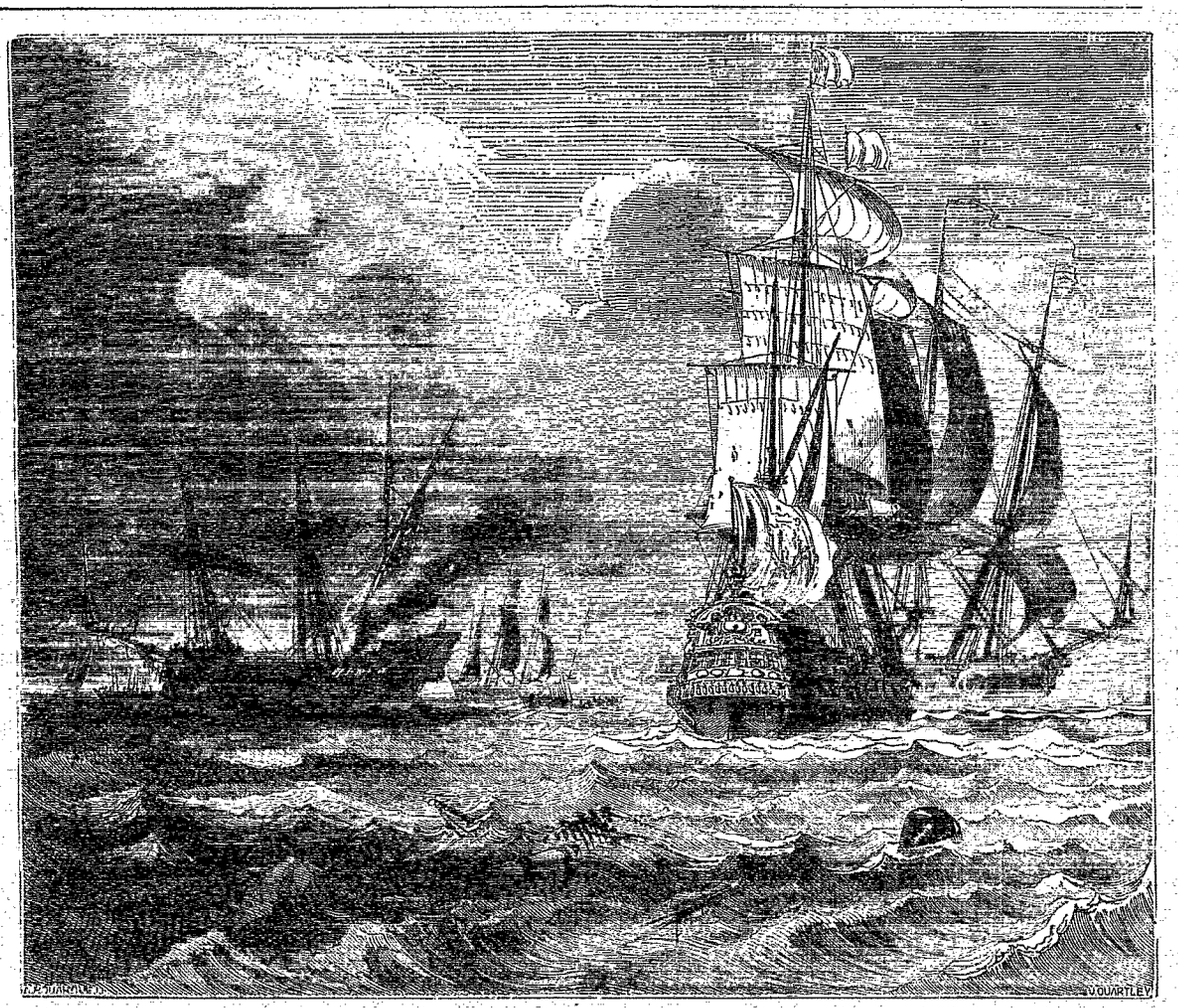
— Le voici !

La foule s'écartait avec frayeur !

Le 29 avril 1697, Jean Bart fut nommé chef d'escadre, et chargé de conduire en Pologne le prince de Conti, cousin de Louis XIV. Il échappa aux flottes ennemies, à force de courage et d'adresse.

— Nous avons été heureux, fit observer le prince, lorsqu'on se trouva hors de tout danger ; car si on nous avait attaqués, nous étions pris.

— Ne croyez pas cela, dit Jean Bart ; mon fils était à la



1693. — Victoire du vaisseau *le Glorieux* sur dix navires hollandais.

sainte-barbe, et, en cas d'échec, avait ordre de nous faire tous sauter !

M. de Conti trouva le remède pire que le mal, et ordonna à Jean Bart de n'y point recourir tant qu'il serait à bord.

Le traité de Riswick termina la guerre. Jean Bart était veuf depuis neuf ans de sa première femme, Nicole Gontier, et avait épousé Jacqueline Tugghe, dont il eut plusieurs enfants. Il était riche de ses pensions, de ses parts de prises, et du patrimoine de sa seconde femme.

Lorsqu'en 1702 la succession d'Espagne ralluma la guerre, l'illustre marin fut désigné pour commander une escadre, et s'occupa de la faire armer; mais il se ménagea si peu, qu'il gagna une pleurésie dont il mourut le 27 avril 1702, jour anniversaire de sa nomination de chef d'escadre.

Il fut inhumé dans la principale église de Dunkerque, où fut aussi ensevelie sa seconde femme. Nous donnons ici leur épitaphe, telle qu'on peut encore la lire sur le second pilier, à main gauche du chœur.



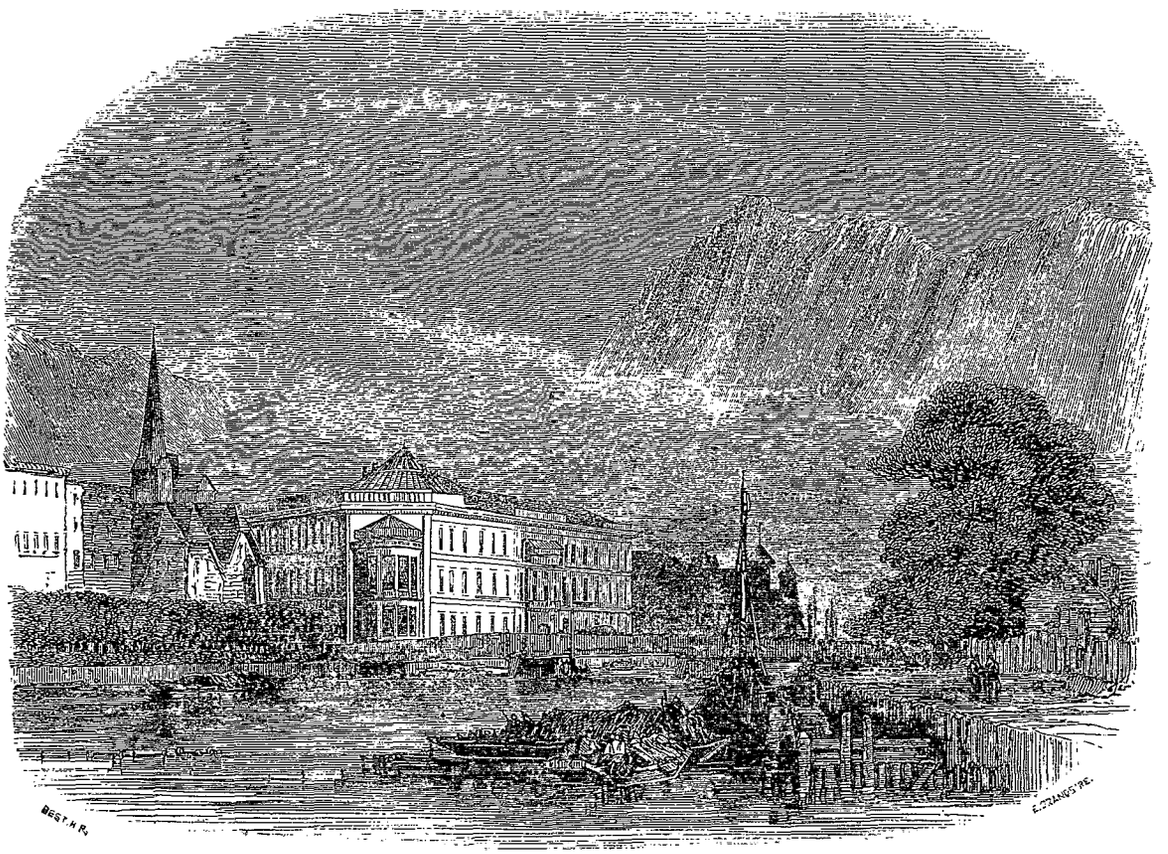
Épitaphe de Jean Bart et de sa femme, à Dunkerque.

Les correspondances que Jean Bart a laissées prouvent qu'il n'était point aussi dépourvu d'instruction qu'on l'a supposé. Elles sont rédigées d'un style clair, précis et correct. Il n'avait point les hautes conceptions de Duquesne ou de Tourville; mais nul ne l'égalait pour exécuter un mouvement rapide, tenter un coup de main. C'était, comme on l'a fort bien dit, *un général de cavalerie sur mer*. Sa tactique consistait à supporter les premiers coups de l'ennemi, à ne faire feu qu'à portée de pistolet, et à l'aborder brusquement. Malgré sa réponse à Louis XIV, que nous avons rappelée dans notre t. IV, p. 211, Jean Bart était sincèrement modeste, et répétait sans cesse :

— C'est la fortune qui m'a favorisé; ceux qui m'ont secondé méritent autant que moi.

ISCHELL

(Haute-Autriche).



Vue d'Ischell. — Hôtel Palachini. — Dessin de Grandsire.

L'archiduché d'Autriche se compose de deux gouvernements : l'un comprend le pays à l'est de l'Enns, c'est la Basse-Autriche ; l'autre, le pays à l'ouest de l'Enns, c'est la Haute-Autriche. Ce dernier gouvernement renferme la plus grande partie de l'ancien archevêché de Saltzbourg, et, par conséquent, la contrée pittoresque connue sous le nom de Saltzkamergut.

Cette contrée est un dédale de petites chaînes de montagnes couvertes de sapins, au milieu desquelles s'ouvrent des vallées charmantes, s'encadrent des lacs, et coulent des sources thermales.

C'est près de l'une de ces sources que s'élève la petite ville d'Ischell, que des conférences diplomatiques ont rendue célèbre.

Ischell est situé au fond d'un bassin. Des maisons nouvelles ont été bâties sur les collines environnantes, et d'élégantes constructions, les unes particulières, les autres destinées aux étrangers, ornent le vallon lui-même. On peut citer en première ligne l'hôtel Palachini, qui occupe tout le second plan de notre gravure. Outre les différentes promenades dispersées sur les coteaux, on en trouve une fort jolie qui s'étend le long de la rivière.

Les environs méritent surtout d'être visités. La Saltzkamergut est regardée avec raison comme l'Oberland de l'Allemagne. Les lacs de Fraukirchen, de Wolfgangersee, de Kunklersee, de Vordaer-Gosace, de See-Aus et d'Imgebung, donnent à l'ensemble du paysage une fraîcheur agreste qui calme et repose. Ce n'est point ici, comme en Suisse, un tumulte d'eaux bouillonnantes : sauf les cascades de Fraunfall près Gmunden, de Saltyberg et de Chorins près d'Ischell, de Waltibach à Halstadt, les sources n'ont aucun mouvement visible ; elles semblent sourdre du fond des bassins, et reflètent, dans leur miroir paisible, les collines boisées de sapins ou de hêtres. Çà et là brillent à peine quelques sommets neigeux dont la couronne glacée disparaît le plus souvent sous les chaleurs de l'été. On ne retrouve non plus dans la Saltzkamergut ni les chalets, ni les costumes pittoresques de l'Oberland ; tout y a une physionomie moins nouvelle, une teinte plus douce, mais un peu effacée. Là-bas c'était le poëme héroïque mêlé à l'églogue ; ici c'est l'idylle gracieuse, mais un peu monotone.

A la sortie d'Ischell on côtoie la Germunden, rivière dont on n'a pu racheter les brusques différences de niveau que par des plans inclinés sur lesquels les bateaux sont emportés comme sur les *rapides* du nouveau monde. Ils descendent ainsi, chargés de bois ou de sel, et dirigés par les longues rames des bateliers. Lorsqu'ils remontent à vide, des chevaux y sont attelés, et, à l'approche des chutes, on y joint l'emploi d'énormes cabestans.

M. d'Haussez ajoute que la population qui habite les bords de la Germunden est bien logée, bien vêtue, et que tout, chez elle, annonce l'aisance. « Elle a, dit le voyageur français, un goût prononcé pour les fleurs. Il n'y a pas de chaumière, si chétive qu'elle soit, dans le jardin de laquelle on n'en voie en abondance. Le fichu noir ou brun qui enveloppe la tête des femmes, la calotte sans rebords ou le chapeau pointu des hommes, en sont toujours ornés ; ceux-ci portent, en outre, une rose derrière l'oreille. Je vis descendre dans la tombe un cercueil que l'on me dit être celui d'une jeune fille : il était couvert de fleurs, comme le sont, dans le midi de la France, ces pyramides composées des bouquets destinés aux invités de la noce. La passion de ce peuple pour

les fleurs est telle, que si la nature lui en refuse, il s'en crée d'artificielles pour l'ornement des personnes et des demeures. »

Les routes qui avoisinent Ischell ont cela de remarquable, qu'elles semblent tracées pour une course au clocher. Les montagnes sont toujours franchies par la ligne la plus droite, ce qui rend les montées très-difficiles et les descentes très-dangereuses. Pour les premières, il faut employer un attelage de bœufs qui viennent renforcer l'attelage de chevaux, et pour les secondes, un double enrayage, grâce auquel on atteint la vallée sans trop de péril.

VIE DE LINNÉ.

Fin. — Voy. p. 162.

A Hartecamp, entre Harlem et Leyde, un riche négociant hollandais, appelé Cliffort, possédait un jardin botanique et des serres, un herbier, une riche bibliothèque : c'était le Benjamin Delessert de l'époque. Cliffort appela Linné chez lui, mit généreusement sa bourse à sa disposition, et lui donna les moyens de visiter l'Angleterre, où il vit le voyageur Shaw, Sherard, Sloane et Dillenius, célèbre botaniste de l'époque. Linné revint en Hollande, et rapporta une foule de plantes rares pour le jardin de Cliffort. Ce véritable Mécène avait donné à Linné les aisances de la vie, qui contribuent tant à rendre les travaux faciles et agréables : il espérait le fixer auprès de lui ; mais le cœur de Linné était en Suède. Il s'arracha donc des bras de Cliffort, fit ses adieux à Boerhaave, qu'il trouva mourant d'une hydropisie de poitrine. « J'ai rempli ma carrière, lui dit le grand médecin, et tout ce qu'il m'a été donné de pouvoir faire, je l'ai fait ; que Dieu te conserve, toi à qui il reste encore une plus longue tâche à remplir ! Ce que le monde savant voulait de moi, il l'a obtenu ; mais il attend encore bien plus de toi. Mon cher fils, adieu ; adieu, mon cher Linnæus. » Boerhaave mourut peu de jours après.

Avant de retourner en Suède, Linné voulait visiter la France et faire la connaissance de ses botanistes, et surtout de Bernard de Jussieu. La connaissance se fit, dit-on, d'une manière bizarre. En débarquant à Paris, Linné court au Jardin des plantes ; il entre dans l'une des serres où Bernard de Jussieu faisait en latin l'analyse de diverses plantes exotiques. Une d'elles paraît l'embarrasser. Linné, voyant l'hésitation du savant professeur, se hasarde à dire : *Hæc planta faciem americanam habet* (Cette plante a une physionomie américaine). Bernard surpris se retourne brusquement, et dit à son interrupteur : *Tu es Linnæus* (Vous êtes Linné). *Ita, domine* (Oui, monsieur). La connaissance était faite ; la leçon fut interrompue, et Bernard de Jussieu accueillit Linné comme un frère et un ami ; il le conduisit vers Antoine de Jussieu, Vaillant, Réaumur, qui le reçurent à merveille et firent avec lui de nombreuses excursions à Fontainebleau et jusqu'en Bourgogne, où il fut accompagné par Laserre. On essaya de le fixer en France ; mais son impatience de revoir la Suède et son amie, qu'il avait quittées depuis trois ans, augmentait chaque jour. Il alla donc s'embarquer à Rouen, et rentra en Suède par Elsinborg. Aussitôt il courut visiter son vieux père à Stenbrohult, s'y reposa quelques jours, et se rendit à Fahlun, où il se fiança avec celle qu'il aimait sans pouvoir l'épouser avant d'avoir une position définitive.

Célèbre dans toute l'Europe, Linné était encore inconnu en Suède. Il se rendit donc à Stockholm pour y exercer la médecine, et, après un stage assez court, il eut une clientèle nombreuse et plusieurs places lucratives : alors il se maria (1739), et devint père au bout d'un an. Heureusement pour la science, il ne se laissa pas séduire par les profits d'une riche clientèle, les places lucratives et le séjour d'une grande ville. Dès que la chaire de botanique devint vacante à Upsal, il la demanda, se retira dans cette petite ville, et commença cette série de travaux qui devaient lui conquérir une gloire que personne n'a jamais égalée.

A partir de ce moment, l'histoire de sa vie est celle de ses découvertes, et aucun événement ne vint interrompre son labeur incessant. Sa vie se passait dans son jardin botanique, sa bibliothèque et la campagne. Onze de ses élèves voyageaient dans les quatre parties du monde ; une foule d'étrangers suivaient ses leçons ; de tous les côtés affluaient à Upsal les plantes les plus rares, les animaux les plus précieux. En 1750, sa santé reçut une atteinte : il devint sujet à des attaques de goutte qui ne ralentirent pas son ardeur pour le travail. Les titres et les dignités qu'on lui prodigua n'eurent point sur cette organisation vigoureuse cette action énervante qu'elles exercent souvent sur les esprits moins généreux. *Famam extendere factis !* « Étendre sa renommée par des travaux » était sa devise, et il lui fut toujours fidèle.

En 1759, Linné acheta une campagne appelée Hamarby, où il logea toutes ses collections ; il y passait l'été ; ses élèves habitaient dans les villages voisins. Fabricius, célèbre entomologiste danois, nous a conservé quelques détails sur son genre de vie. « Il se levait, dit-il, ordinairement à quatre heures du matin, venait fréquemment nous voir à six, et, après avoir déjeuné, faisait des leçons jusqu'à dix. Alors nous l'accompagnions aux rochers voisins, où il s'occupait à décrire et détailler leurs diverses productions jusqu'à *midi*, heure à laquelle il avait coutume de dîner. Nous nous rendions ensuite chez lui et passions la soirée dans sa compagnie. Tous les dimanches nous recevions la visite de Linné et de toute sa famille. Nous connaissions un paysan qui jouait d'une espèce de violon, et nous dansions dans une grange avec une satisfaction infinie. Quoique, à la vérité, notre bal ne fût pas des plus brillants, notre société des plus nombreuses, notre musique des plus excellentes, cependant nous n'y goûtions pas peu de plaisir. Linné, alors âgé de cinquante-sept ans, qui d'ordinaire était assis, nous regardait en fumant sa pipe, se levait de temps en temps, et se joignait à la danse polonaise, dans laquelle il surpassait de beaucoup les plus jeunes de la compagnie. Ces jours heureux ne sortiront jamais de ma mémoire, et je m'en souviendrai toujours avec le plus grand plaisir. »

Ces travaux, ces plaisirs devaient avoir un terme. Au mois de mai 1774, Linné eut une attaque d'apoplexie au milieu d'une leçon ; il se remit, mais ses membres inférieurs restèrent affaiblis. La vue de plantes de Surinam que Dalberg lui envoya soigneusement conservées le réjouit tellement qu'il en publia une courte description : ce fut son dernier ouvrage. Vers la fin de 1776, il avait presque entièrement perdu l'usage de ses facultés intellectuelles ; il prononçait des paroles sans suite et quelquefois même inintelligibles. Si l'on mettait devant lui ses propres ouvrages, il les feuilletait et faisait entendre qu'il serait heureux d'en être l'auteur. Enfin il expira le 10 janvier 1778. Toute l'Université assista à ses funérailles, et, l'année suivante, le roi de Suède parla de la mort de Linné dans son discours d'ouverture des États comme d'un malheur public.

Les ouvrages de Linné sont et seront toujours les codes de l'histoire naturelle. Il a appris à nommer et à décrire les animaux et les plantes ; il les a classés méthodiquement, et a préparé les voies à de Jussieu et à Cuvier, en posant les bases de la méthode naturelle en botanique et en zoologie. Depuis lui, le nombre des êtres est plus que décuplé ; il connaissait six mille végétaux : actuellement on en compte cent mille, mais tous sont venus se ranger dans les genres qu'il avait établis ; seulement, ces genres sont actuellement des familles naturelles qui se sont subdivisées en genres nouveaux. Aussi la gloire de Linné, loin de s'affaiblir, grandit-elle chaque jour ; car on retrouve dans ses ouvrages le germe de la plupart des découvertes modernes. Sa *Philosophie botanique* est l'ouvrage le plus profond qui ait été écrit sur les sciences

naturelles, et Gœthe disait que ce livre et celui de Spinoza étaient ceux qui l'avaient le plus fortement impressionné. De 1731 à 1776, Linné publia une longue série d'ouvrages et de mémoires dont le *Système de la nature* qui eut jusqu'à quinze éditions, les *Fondements de la botanique*, la *Flore de Laponie*, la *Flore* et la *Faune de Suède*, les *Espèces des plantes*, et la *Philosophie botanique*, sont les principaux. Sa correspondance était immense. « Dix mains, écrivait-il à l'abbé Duvernois, ne pourraient suffire pour répondre aux lettres que je reçois; et si je vous avais à mes côtés, vous croiriez que je ne fais autre chose que d'écrire des lettres, occupation dans laquelle je dilapide mon temps et néglige mes propres affaires. » Il était en rapport avec tous les naturalistes et les hommes célèbres de son époque : Boerhaave, Haller, Réaumur, Condorcet, de Jussieu, J.-J. Rousseau, Gouan, Mutis, Collinson, etc.

Ses collections passaient à cette époque pour les plus belles de l'Europe; son herbier en particulier était d'un prix inestimable, puisqu'il contenait toutes les plantes qu'il a décrites dans ses ouvrages. Par une série de fatales circonstances, cet herbier a été enlevé à la Suède. Après la mort de son fils aîné, qui lui avait succédé, la veuve de Linné, craignant à tort que l'État ne s'emparât des collections de son mari, les fit offrir au célèbre et riche botaniste anglais Joseph Banks; celui-ci en parla à Smith, qui n'hésita pas à en offrir 21 500 francs qui furent acceptés. Le roi de Suède, informé de cette négociation, fit dire à madame Linné qu'elle serait largement indemnisée par l'État qui se rendait acquéreur de ces collections. Il était trop tard : elles étaient déjà à bord d'un navire anglais; une frégate suédoise lui donna la chasse, mais ne put l'atteindre, et s'arrêta devant un port anglais dans lequel le navire entrait à pleines voiles. C'est ainsi que la Suède fut privée des collections formées par son plus grand naturaliste. Elles font partie actuellement de l'herbier de la Société linnéenne de Londres.

A Upsal même on trouve peu de traces de l'existence de Linné. Sa maison n'a pas été changée, mais le jardin botanique est devenu une promenade publique; sa bibliothèque a été dispersée, et celle de l'Université contient seulement quelques-uns de ses manuscrits, et en particulier le Journal de sa vie, où il a tracé d'une main affaiblie les derniers événements dont il eut conscience.

Le jour de la mort de Linné a été celui de la naissance d'un botaniste qui n'avait pas son génie, mais une haute capacité jointe à un amour vrai de la science, une persévérance rare dans le travail, et le talent de faire aimer les œuvres de la nature : ce botaniste, c'est de Candolle, qui, comme Linné, a commencé une Flore universelle que son fils achèvera, si le nombre toujours croissant des plantes que l'on découvre chaque jour ne déborde pas les efforts des travailleurs occupés à enregistrer ces inépuisables trésors.

LE CONSCRIT.

ANECDOTE.

Ivon Marker revient du chef-lieu de la paroisse le cœur léger, car il a tiré dans le chapeau un numéro favorable. Ivon Marker ne partira point pour le régiment. Dieu qui connaît les destinées l'a pris en compassion. Le père d'Ivon est faible et courbé avant l'âge, son frère Ioan ne peut encore labourer, et sa sœur Bellah soigne le petit Jannik! Dieu n'a pas voulu laisser à la mère seule tout le poids de la ferme et de la famille; voici deux bras robustes qui l'aideront, et un bon cœur qui lui donnera courage; Dieu a été miséricordieux pour les braves gens!

Ainsi pensait le jeune gars, en suivant le sentier qui côtoyait les terres cultivées; mais l'heureuse chance du tirage n'avait pu éclaircir complétement son front; la joie d'aujourd'hui ne suffisait point pour faire oublier les soucis de la veille et ceux du lendemain.

En passant près des champs de blé de son père, Ivon s'arrêta, malgré lui, à regarder les épis clair-semés dont la maigreur accusait une terre appauvrie, et que le manque de bras avait laissé envahir par l'ivraie, la navette et les liserons. Un peu plus loin, lorsqu'il arriva à la petite prairie qui fournissait le fourrage, il fut frappé de l'envahissement des roseaux; plus loin encore, il remarqua les pommiers du verger tout chargés de bois mort, de gui parasite et de mousse blanchâtre! Partout la maladie ou la pauvreté avaient engendré la négligence, et celle-ci la stérilité! Cependant les charges de la famille croissaient à mesure. Déjà le meunier réclamait des prix de mouture arriérés; le dernier soc n'avait point été payé au forgeron, et les harnais du vieux cheval tombaient en lambeaux. La mère avait beau prolonger le travail jusqu'au milieu de la nuit, et le reprendre avant le jour, Ivon labourer d'ahan et arroser de sueur chaque grain semé, le malheur avait trop d'avance sur leur courage.

Cette pensée empoisonnait son bonheur et l'empêchait de s'y arrêter.

— A quoi me servira de rester aux champs si je ne puis tirer d'angoisses la chère créature qui m'a mis au monde? se disait-il en lui-même; mieux lui vaudrait un peu d'aisance que ma bonne volonté! mais Dieu distribue les lots selon sa sagesse : à ceux-ci il a accordé d'être riches, à ceux-là de mériter de l'être; qu'il soit béni, puisqu'il a du moins donné à tous le droit de s'aimer!

Et Marker résigné, quoique soupirant, reprenait sa route à travers les friches où paissait le bétail de la paroisse.

Mais voilà que tout-à-coup, au détour d'un massif de coudriers, il entendit des soupirs et des pleurs entrecoupés par un bruit de voix qui cherchaient à consoler. En approchant, il reconnut la voisine Maharitte qu'entouraient ses parents, et, un peu plus loin, Perr Abgrall, le fils du meunier, qui se tenait tristement appuyé sur son bâton.

Moins favorisé qu'Ivon, celui-ci venait d'être choisi par le sort, au grand désespoir de sa promise.

Marker s'approcha doucement et s'efforça de mêler ses consolations à celles des gens sages qui entouraient la jeune fille; mais Perr l'interrompit avec l'aigreur que donne la tristesse.

— Il est commode à ceux qui ont échappé à la douleur de recommander aux autres le courage, dit-il; le roi ne prend pas à Ivon Marker les sept meilleures années de sa vie, et il restera à portée du son des cloches de la paroisse, tandis que nous nous éloignerons au bruit du tambour.

— Vous avez raison, mon pauvre ami, répliqua le jeune gars : en cela, mon sort vaut mieux que le vôtre, et ne croyez pas que je l'oublie. Si je vous parle de patience, c'est qu'il n'y a point de meilleur bâton pour appuyer ceux qui chancèlent; je l'apprends tous les jours par mon expérience.

— Ne voilà-t-il pas un gars bien éprouvé! reprit ironiquement Abgrall, que la douceur de son voisin n'avait pu toucher; je voudrais bien savoir ce qui te manque pour que tu aies à exercer ta patience.

— Il me manque ce que vous avez! reprit Marker sans humeur; des parents que le mal ne fait point languir, et assez de bien pour donner la tranquillité à celle qui m'a donné la vie! Croyez-moi, voisin, chacun sent sur son épaule combien pèse la croix qu'il porte.

— La vérité est que j'en changerais volontiers avec toi, reprit Abgrall plus amicalement, mais avec un geste désespéré.

— Cela peut se faire! interrompit l'oncle de Maharitte, qui avait jusqu'alors gardé le silence.

Les deux jeunes gars se tournèrent en même temps de son côté.

— Supposons que le sort eût changé vos numéros dans le chapeau, continua-t-il, Perr serait à cette heure à la

place d'Ivon : qui vous empêche de faire après ce que la chance pouvait faire avant ?

— C'est-à-dire que Marker serait soldat à ma place ? dit vivement le jeune meunier.

— Et qui ferait le travail du logis à la mienne ? demanda Ivon.

— Quant à cela, reprit l'oncle avec la lenteur précautionneuse des paysans qui vont proposer un marché, c'est une chose à régler d'amitié ; on ne te demande point un service qui puisse te faire tort.

— C'est-à-dire alors que vous voulez m'acheter ? dit Marker, légèrement blessé d'une proposition qui le faisait descendre au rang des jeunes gars les plus misérables ou les plus mal famés.

— Quand on achète, on dit un prix, et je n'ai rien proposé, répliqua le paysan ; mais tu es un si brave fils que tu pourrais bien faire par bon cœur ce que tant d'autres font par mauvaise conscience ; après tout, pour devenir soldat on n'est point damné.

— C'est la vérité, père Salaun, répondit Ivon devenu



Le Départ du conscrit. — Dessin de Bellangé.

subitement pensif ; vous venez de me donner là une idée qui ne me serait point venue. En voyant ceux que j'aime avoir besoin de moi, je n'aurais jamais pensé à les quitter, au contraire ; mais si mon absence doit servir à leur repos et à leur satisfaction, je ne m'y refuserai point par lâcheté ou par mauvaise honte.

— Eh bien, je vais te reconduire, et nous causerons, dit le vieux paysan ; attends-moi-là un peu, le temps de renvoyer les femmes, et je suis à toi.

Il retourna vers Maharitte que ses sœurs et sa mère tâchaient de consoler, leur parla à demi-voix, et si bien qu'elles se décidèrent à reprendre la route de leur logis ; puis revenant vers Ivon avec le jeune meunier, ils suivirent tous trois le chemin de la ferme.

Le vieux paysan continuait ses tentatives près de Marker, appuyant adroitement sur les besoins de sa famille. Il n'eut point de peine à lui prouver que, malgré tous ses efforts, leur pauvreté déclinait vers la misère, et ne tarderait pas à y tomber.

Les propres remarques du jeune gars l'avaient conduit à la même conclusion, et l'idée subitement émise par son interlocuteur avait ouvert à son esprit une voie toute nouvelle, dans laquelle il s'était précipité avec une ardeur désespérée.

Comme tous les cœurs dévoués, il acceptait vite le sacrifice et n'aimait point à marchander : aussi brusqua-t-il la négociation dans laquelle le vieux paysan ne s'engageait qu'avec une précautionneuse lenteur.

— Voyons, père Salaun, *il n'y a qu'un mot qui serve*, s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant ; vous m'avez tourné l'esprit d'un côté vers lequel il n'avait jamais regardé, mais dont il ne s'éloignera plus. Ne perdez donc pas votre temps à me prouver que les gens de chez nous n'ont pas tout à souhait, et dites-moi plutôt ce qu'Abgrall et vous leur donnerez en paiement de sept années de ma vie.

— Ne voilà-t-il pas la jeunesse ! s'écria le paysan un peu troublé de cette marche en ligne droite ; avec eux, il faudrait traiter les affaires comme on boit un pot de cidre ! Je ne t'ai d'ailleurs point dit que nous voulions traiter d'un remplaçant pour Abgrall.

— Alors, vous n'en voulez pas ? c'est bon, dit Marker, en faisant un mouvement pour les quitter.

— Eh bien ! eh bien ! on ne te dit point cela ! reprit Salaun qui le retint ; mais avant de te faire des propositions, encore faudrait-il savoir ce que tu veux pour tes parents.

— D'abord, dit Ivon avec l'assurance animée que lui donnait sa résolution, je veux une paire de bœufs pour le fumage et les labours.

— Une paire de bœufs ! répéta le paysan ; comme tu y vas, mon gars ; cela vaut gros d'argent, sais-tu ?

— Je veux de plus une vache de trois ans, ajouta Marker.

— Encore !

— Et cent écus pour gager deux garçons qui feront aller la ferme en mon absence.

Salaun et le jeune meunier se récrièrent ; ils essayèrent de prouver à Ivon qu'il demandait le double de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer. Le gars les laissa dire, et se contenta de répondre qu'il se vendrait à la ville, en remplacement de quelque fils de bourgeois qui le payerait sans marchander, et en argent blanc. Après un débat qui dura plusieurs heures, la famille du meunier fut enfin obligée d'accéder aux conditions de Marker.



Il revient sapeur. — Dessin de Bellangé.

Il restait à les faire agréer de sa propre famille ! Si le marché était connu, il craignait, outre l'espèce de honte qui s'attache, dans nos campagnes, à ces sortes de ventes, la résistance de sa mère à accepter une aisance payée de la liberté et peut-être du sang de son fils ! Alors même qu'elle s'y fût résignée, il empoisonnait d'avance sa prospérité et lui faisait un remords de ses joies !

Le notaire chargé de l'acte, à qui il communiqua ses inquiétudes, lui conseilla le secret. Ce numéro que le jeune meunier prenait volontairement, on pouvait laisser croire qu'il l'avait tiré. Quant à l'argent qui payait sa liberté, le notaire feindrait de l'avoir reçu pour quote-part d'un héritage inopinément échu à la pauvre famille. Tout fut ainsi réglé ; Abgrall et les siens promirent d'être discrets, et il ne resta plus qu'à faire connaître aux Marker la mauvaise nouvelle.

Ce fut un terrible moment pour tous, mais particulièrement pour la pauvre mère. Il y eut, avant le départ, bien des crises de désespoir qu'Ivon eut grand'peine à consoler. Lui-même était triste à la mort de quitter tout ce qu'il connaissait et tout ce qu'il avait aimé ; mais la pensée du bien qui en résulterait pour les autres le soutenait dans son chagrin.

Le jour de la séparation fut la plus cruelle épreuve : tandis que le père, toujours plus faible et plus pâle, lui tenait une main qu'il ne pouvait quitter, sa mère restait, la tête sur son épaule, à demi évanouie de douleur ; la jeune sœur et le petit frère pleuraient ; le chien lui-même regardait en gémissant ! Mais l'appel des conscrits se faisait au village ; le roulement du tambour avertissait les retardataires ! Un dernier embrassement fut échangé ; Ivon rejoignit ses compagnons, et l'on se mit en route !

Tout alla bien pendant que le clocher du village parut à l'horizon, ou que les mêmes végétations, le même paysage frappèrent ses yeux ; mais, insensiblement, les vignes se substituaient aux pommiers, les grandes plaines aux petits champs cernés de haies vives ; les maisons blanches à toits rouges et ardoisés, remplaçaient les cabanes de granit recouvertes de chaume ! Alors Marker comprit qu'il avait quitté son pays, et se sentit complétement exilé.

Arrivé au régiment, il fallut se plier à de nouvelles habitudes, partager ses journées entre des exercices sans intérêt et des loisirs désœuvrés. Mêlé à des compagnons qui ne connaissaient point la Bretagne, qui n'entendaient point sa langue, Marker vivait dans un isolement chaque jour plus pesant ; bientôt la tristesse, qu'il avait secouée, l'enveloppa comme une atmosphère dont il ne pouvait sortir ; tout lui devint ennui. Cette fièvre de l'absence qui mine lentement, abattit insensiblement ses forces ; la nostalgie, chaque jour

plus intense, le conduisit à l'hôpital, où le repos sembla l'accroître.

Tout se réunissait, au reste, pour l'entretenir. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'aucune nouvelle lui arrivât du pays. Nul ne savait écrire à la ferme, et cette ignorance séparait des absents aussi absolument que des morts.

Le mal d'Ivon alla grandissant; la vie décroissait visiblement en lui, comme une onde qui fuit d'un vase à demi brisé. Il se traînait, pareil à un fantôme, le long des cours de l'infirmerie, suivant du regard l'oiseau qui traversait le ciel, ou contemplant les petites mousses parsemées de saxifrages qui veloutaient la cime de la vieille muraille. Fleurs, mousses et oiseaux lui rappelaient son village! Il ne pouvait penser à autre chose, il y rapportait tout.

Un soir, il s'était assis, triste et défaillant, sur un des bancs du préau, et son souvenir s'était reporté vers la ferme plus vivement que d'habitude; il lui semblait voir la grande friche à travers laquelle il conduisait son maigre attelage en sifflant, la petite prairie où chantait le ruisseau qui faisait tourner, plus loin, le moulin des Abgrall, les collines brumeuses couvertes de moutons noirs, et d'où s'élevait le chant des *patours*. Telle était l'intensité de sa pensée, que le souvenir était devenu une image, qu'il apercevait véritablement, par intervalle, tout ce qu'il se rappelait, et que son esprit flottait, pour ainsi dire, entre l'hallucination et la réalité... Dans ce moment même, le son d'une *musette* se fit entendre au dehors! Ivon se redressa! Le *soneur* jouait précisément les airs de son village, ceux qu'il avait entendus tant de fois sur le grand *placis* où les jeunes gens et les jeunes filles se réunissaient pour la danse! Le pauvre conscrit, hors de lui, courut à la porte du préau; elle était fermée; il rentra précipitamment, monta jusqu'au corridor dont les fenêtres permettaient de voir la rue! La rue était déserte, et l'on n'entendait plus la musette!

Il se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve, quand la religieuse de service lui remit une lettre arrivée pour lui. Marker pria la sœur de l'ouvrir et de la lire.

Elle était du notaire, et écrite au nom des parents qui apprenaient au jeune homme le changement apporté à leur position par le prétendu héritage. Grâce à ce secours, on avait pu gager des garçons de charrue, acheter une paire de bœufs, payer ce qui restait dû; tout enfin eût été à souhait sans l'absence d'Ivon, que la mère ne pouvait nommer sans essuyer une larme.

Le notaire ajoutait de son chef, et comme *post-scriptum*, beaucoup de détails sur la manière dont le secret avait été gardé, sur le bonheur de la famille et le rétablissement du fermier dont les forces revenaient chaque jour.

Marker écoutait ces excellentes nouvelles le cœur tremblant de joie. Quand tout fut achevé, il emporta la lettre qu'il rouvrit, et se mit à regarder, comme s'il eût pu voir, dans les caractères dont elle était couverte, l'image de l'aisance de ceux qu'il avait laissés au village. Ce fut pour lui toute une révolution; il lui sembla que cette *musette* et ces airs, entendus quelques instants auparavant, étaient les voix du pays que Dieu avait voulu lui faire entendre, et qui lui chantaient la joie des siens! Maintenant, il savait du moins que son sacrifice n'avait point été inutile; il en avait la récompense!

Cette pensée fut comme une secousse qui l'arracha à sa langueur. Il se dit qu'il fallait vivre pour aller revoir un jour les heureux qu'il avait faits, et pour partager leur contentement. Ses forces, que la tristesse avait abattues, commencèrent à renaître par l'espérance.

Puis un grand dessein occupait son esprit. La lettre qu'il venait de recevoir lui avait appris tout ce que pouvait l'écriture contre les angoisses de l'absence, et il s'était décidé à suivre l'école du régiment.

Ce fut pour lui un difficile apprentissage : la mémoire était rebelle, l'intelligence pliée d'un autre côté; mais, à force de volonté, il la ramena à l'étude de l'alphabet, et un an après il était en état de s'entretenir par lettre avec ceux dont il se trouvait séparé.

Il ne s'arrêta point là : une fois entré dans l'étude, il voulut la poursuivre et apprendre tout ce qui pouvait profiter à son avenir. Le temps s'écoula ainsi, partagé entre les applications de l'écolier et les devoirs du soldat. Marker, que sa conduite avait bientôt recommandé, quitta les rangs de la compagnie pour recevoir la hache de sapeur. Les années de service s'écoulèrent pour lui, sinon sans regrets, au moins sans aucun découragement.

Enfin l'heure de la délivrance arrivée, il reprit joyeusement la route qu'il avait autrefois parcourue avec tant de tristesse.

A mesure qu'il approchait, il sentait augmenter son impatience; il doublait les étapes, il ne pouvait se défendre d'un battement de cœur en voyant les cultures familières à sa jeunesse, les hameaux dont les noms lui étaient connus! Enfin le toit qu'il cherchait apparaît au détour du village! A ce moment, Marker n'est plus maître de lui; il court, il traverse la grande place sans se laisser arrêter par ses anciens amis qui l'appellent; il s'élance vers la ferme! Les enfants, que sa barbe et son costume épouvantent, s'enfuient à son approche; la jeune sœur recule jusqu'au mur, surprise et inquiète; mais le chien, que son instinct a éclairé, se précipite à sa rencontre, et sa mère a tressailli au son d'une voix qu'elle ne peut oublier. Quand tous les autres hésitent, elle accourt sur le seuil, elle tend les bras, elle nomme Ivon! Elle ne demande plus rien à Dieu; tous ses enfants vont être assis autour du foyer!

Mais, quels que soient les autres, celui qui revient aura toujours, dans son cœur, la première place, car c'est sur lui qu'elle a pleuré le plus souvent, pour lui qu'elle a surtout tremblé, et ce surcroît de tendresse sera la récompense de son dévouement inconnu.

MORT D'UN COMPAGNON DU DEVOIR.

Si le compagnonage donne lieu à de graves abus et réclame, sur beaucoup de points, une réforme dont quelques ouvriers ont déjà pris l'initiative, il faut reconnaître qu'il entretient la solidarité entre les individus d'une même corporation, et qu'il donne lieu à des actes d'une générosité aussi large que délicate. Nous trouvons, dans une petite brochure publiée par un peintre en décors d'Angers, M. Deruineau, et renfermant quelques souvenirs de sa vie de compagnon du tour de France, un épisode que nous croyons devoir reproduire à l'appui de la réflexion qui précède. C'est à la fois un exemple touchant de la fraternité établie entre les compagnons, et une curieuse révélation d'usages généralement peu connus. La réalité donne d'ailleurs à ce récit une valeur toute particulière. Il ne s'agit point ici d'un roman plus ou moins pathétique, mais d'un fait qui se renouvelle tous les jours autour de nous sans que nous en soyons instruits. C'est en même temps une scène de mœurs et une page d'histoire contemporaine.

« Il y avait trois mois que je travaillais à Bordeaux, dit M. Deruineau, lorsque l'épidémie vint frapper un des quartiers de la ville où logent habituellement les ouvriers.

» Un de mes amis, le plus sobre et le plus rangé de nous tous, fut violemment atteint; les souffrances qu'il éprouvait ne nous permirent pas de le transporter à l'hôpital : il fut soigné et veillé par nous dans la maison où il logeait. La fièvre le prit, et, dans son délire, il ne cessait de demander sa mère; il croyait la voir, l'entendre, et faisait de vains efforts pour l'embrasser. Le médecin nous donna le conseil d'écrire dans son pays pour prévenir ses parents du malheur qui pourrait arriver si une crise ne venait pas changer le cours de sa maladie; ce soin fut pris à l'instant. Le sixième

jour, le malade perdit connaissance, et le soir il mourut entre nos bras.

» La nouvelle de la mort de Quercy (c'est ainsi qu'il se nommait, selon l'usage qui veut que l'on donne le nom de leur pays aux ouvriers qui voyagent) se répandit bientôt parmi les ouvriers travaillant à Bordeaux, desquels il était tant aimé. Quercy était un excellent ouvrier, doux, affable, remplissant consciencieusement ses devoirs, d'une conduite exemplaire. Il avait su acquérir notre estime par l'exemple et les bons conseils qu'il nous donnait : aussi les ouvriers l'avaient-ils surnommé Quercy *le Prophète*, « parce que, disaient-ils, tout ce qu'il prédit nous arrive. » Ses belles qualités étaient rehaussées par un dévouement à toute épreuve. Sa mère, devenue veuve, et d'une santé faible, n'avait pour subvenir à ses besoins que ce qu'elle gagnait : aussi notre ami lui envoyait-il, tous les mois, le fruit de ses économies.

» Plusieurs corporations furent invitées à conduire au champ du repos celui qui était l'objet de tous les regrets. Quoique ce jour fût consacré au travail, plus de quatre cents ouvriers se trouvèrent réunis au lieu qui leur avait été indiqué. Chacun des corps d'état se plaça par rang d'ancienneté, et ils furent conduits dans cet ordre à la maison mortuaire par le *rouleur*, qui se charge de procurer du travail aux ouvriers, et qui les conduit chez les patrons lorsqu'ils en ont besoin.

» Après avoir traversé la ville, nous ne tardâmes pas à apercevoir, à la porte d'une modeste demeure, un cercueil sur lequel flottaient des rubans de diverses couleurs. Une croix en cuivre, une assiette contenant de l'eau bénite et un petit rameau de buis, formaient le simple entourage de la bière que nous allions conduire au cimetière. Le chant des prêtres se fit bientôt entendre, et l'on se mit en marche.

» Le corps du défunt était porté par quatre ouvriers; quatre cents autres le suivaient sur deux rangs, la tête nue et le crêpe au bras; à leur tête marchait respectueusement le *rouleur*, portant une canne ornée de crêpe et de rubans noirs. . . . . .

» La cérémonie religieuse terminée, nous commençâmes la nôtre. Deux ouvriers qui avaient été désignés par nous descendirent dans la fosse, ouvrirent le cercueil, et le corps inanimé du défunt se présenta à notre vue. Après que nous eûmes constaté son identité (cet usage, très-ancien chez les ouvriers compagnons, a pour but de s'assurer si le corps du défunt n'a point été changé et remplacé par un autre, comme cela se fait souvent dans les hôpitaux), le cercueil fut soigneusement refermé, et l'on étendit par-dessus une couche de chaux vive. A un signal donné, tous les ouvriers se rangèrent du côté gauche; un ouvrier désigné sous le nom de *premier en ville*, honneur qui n'est accordé qu'au mérite et à l'ancienneté, se plaça sur le bord de la tombe, prit une pelle qu'il chargea de terre, et la présenta à l'un de ses camarades; puis tous deux se croisèrent la jambe droite, se penchèrent en avant pour se murmurer à l'oreille quelques paroles mystérieuses, jetèrent par trois fois de la terre dans la tombe, et, après quelques signes et formalités d'usage, s'embrassèrent. Tous les autres compagnons en firent successivement autant.

» Nous retournâmes ensuite, en rang, au lieu habituel de nos réunions.

» Il y avait à peine une heure que nous étions arrivés; il faisait nuit, et tout le monde se disposait à partir, lorsque des cris de femme se firent entendre vers la porte d'entrée. Tous les regards se portèrent de ce côté, et l'on ne tarda pas à voir paraître une femme maigre, pâle, qui en pleurant s'écriait :

» — Où est mon fils? il est mort! vous venez de l'enterrer!

» Et elle tomba sans connaissance au milieu de nous. Ses vêtements étaient en désordre, ses pieds enflés et meurtris; elle paraissait avoir éprouvé une rude fatigue.

» On la transporta dans une pièce voisine. Le médecin qui fut appelé nous recommanda de ne pas la laisser seule. Une garde-malade et deux ouvriers la veillèrent toute la nuit. Le lendemain nous pûmes lui parler. C'était la mère de Quercy. A la réception de la lettre, elle était partie de chez elle comme folle, et elle avait fait près de quarante lieues à pied, sans argent.

» Il n'en fallut pas davantage pour que cette femme fût accueillie par nous avec la plus grande vénération. Elle resta à Bordeaux dix-sept jours. Tous les soirs, après la journée finie, un grand nombre d'entre nous se réunissaient dans sa chambre. Nous parlions de son fils, de notre regret de ne plus le voir; elle pleurait, et nous la consolions. Ces scènes touchantes, qui se renouvelaient souvent, éveillaient en nous le souvenir de notre pays et de notre famille.

» Enfin la bonne mère dut partir. Nous lui avions procuré des vêtements et fait réparer sa chaussure. Sa place à la diligence avait été payée. Une somme de 90 francs lui fut remise la veille avec beaucoup de ménagements : c'était le produit d'une collecte faite parmi nous.

» Dès le matin, un grand nombre d'ouvriers arrivèrent pour faire leurs adieux à *la bonne mère*, car c'est ainsi qu'elle avait été surnommée. Elle fut conduite par tous les compagnons jusqu'au bureau de la diligence. Figurez-vous une femme âgée d'environ quarante-huit ans, pauvrement vêtue, qui, malgré la pâleur de son visage, conservait encore quelques restes de beauté, marchant au milieu d'environ trois cents ouvriers en habit de travail, et qui lui témoignaient le plus grand respect.

» L'heure du départ étant arrivée, cette excellente créature semblait confuse, ne sachant comment nous témoigner sa reconnaissance. Elle nous disait en pleurant, avec l'accent de la plus profonde douleur :

» — Adieu, mes enfants; que le bon Dieu vous bénisse! vous le méritez.

» C'était à qui s'approcherait d'elle pour lui serrer la main; de grosses larmes coulaient de ses yeux; et la voiture s'éloigna au milieu des adieux les plus touchants.

» Quand elle eut disparu il fut décidé, en plein vent et séance tenante, qu'une somme égale à celle que la bonne mère recevait de son fils lui serait accordée et remise par nous, pendant six mois, à partir de ce jour. »

Tout ce qu'il est donné à l'homme de produire, c'est du mouvement. Il rapproche ou sépare, il associe ou disperse des particules qui sont sur la terre ou dans l'atmosphère : il ne peut rien créer.

ÉGLISE SAINT-REMI, A REIMS.

Au milieu des monuments anciens les plus illustres, l'église Saint-Remi de Reims occupe une des premières places.

Pendant de longs siècles, des populations nombreuses et ferventes se sont pressées dans son enceinte. De toutes les parties de la France et du monde chrétien, des légions de pieux pèlerins venaient prier auprès du tombeau de saint Remi, et se placer sous la haute protection de ce grand évêque.

Quand on entre dans l'église de Saint-Remi, on est vivement impressionné par l'ordonnance majestueuse de l'édifice. L'effet de ses belles lignes architecturales est saisissant.

Il existe dans cette église plusieurs dispositions originales qui la rendent plus intéressante encore pour l'art et pour la science.

Les origines de Saint-Remi touchent à la naissance de la religion chrétienne dans le pays rémois. Une chapelle fut d'abord construite en cet endroit, et, ici comme à Tours, comme au Mans et dans la plupart des villes gallo-romaines, les chrétiens nouvellement convertis étaient enterrés près de

cette chapelle, qui se trouvait à une petite distance des murailles de la cité. Saint Remi fut inhumé, vers 350, au milieu des fidèles qui étaient morts dans l'espoir de la vie éternelle.

L'enceinte de cette chapelle, dédiée à saint Christophe, devint bientôt trop étroite pour contenir la multitude qui se pressait autour du tombeau de saint Remi. On l'agrandit à deux reprises différentes. Dès le commencement du onzième siècle, on songeait à rebâtir l'église de Saint-Remi; l'abbé Pierre de Celles, ayant pris en main le gouvernement de l'abbaye, entreprit avec ardeur l'achèvement de l'église. On lui doit les premières travées de la nef, les transsepts et l'abside; il avait fait aussi bâtir les voûtes de la nef, qui malheureusement sont tombées plus tard.

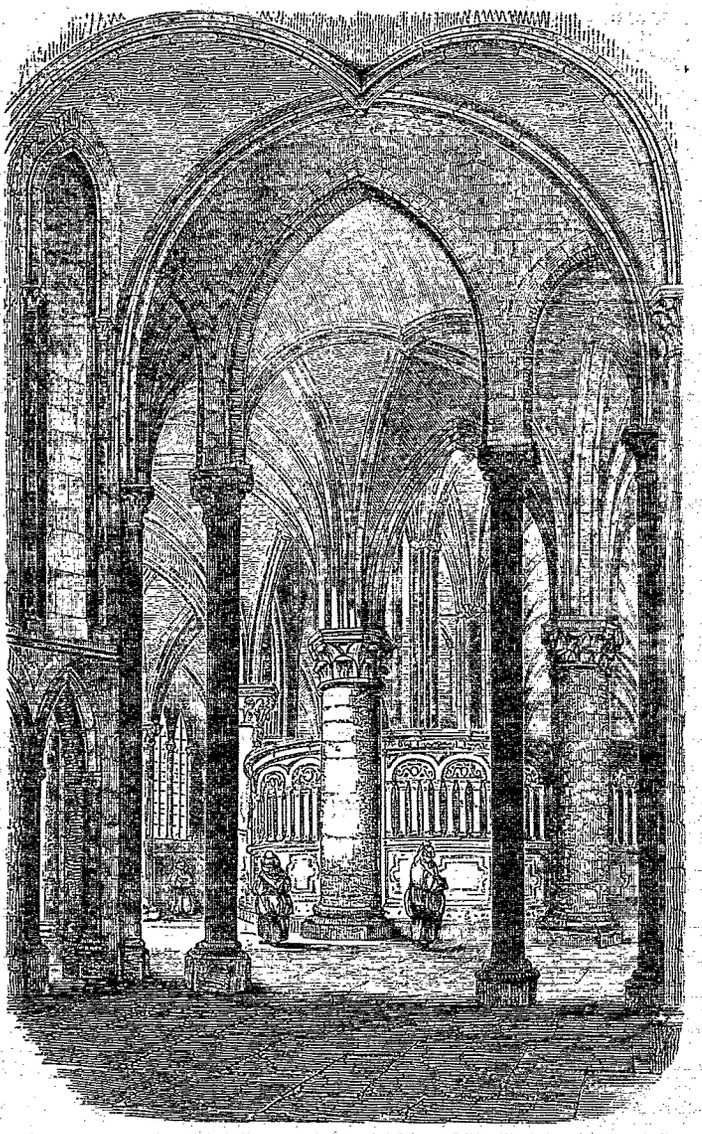
On trouve dans l'église de Saint-Remi quelques fragments d'architecture antique. Dans la galerie du transsept septentrional, M. de Caumont a signalé trois colonnettes en marbre gris surmontées de leurs chapiteaux en marbre blanc. Ces chapiteaux à feuillages montrent des oves et des perles allongées, comme on en trouve sur ceux de Jouarre. A la façade, on voit encore des colonnes en granit d'un travail remarquable. D'où proviennent ces précieux débris? On ne le sait, mais on suppose qu'ils avaient fait partie de la basilique primitive; peut-être ont-ils été empruntés à quelque monument gallo-romain.

Les belles galeries qui s'étendent sur toute la longueur des collatéraux rappellent une disposition semblable qui existe à Saint-Étienne de Caen, à Notre-Dame de Laon, et dans quelques autres édifices de premier ordre. Ces galeries s'ouvrent sur la nef par deux arcades cintrées divisées par une élégante colonne. Le sommet de la travée est éclairé par une fenêtre à plein cintre surmontée d'un oculus.

En faisant l'analyse d'une travée de la région absidale, nous compléterons l'idée qu'on peut se former de l'église de Saint-Remi.

On a introduit dans cette portion de l'édifice une modification importante: tous les arcs sont en ogive, et la galerie principale est surmontée d'une seconde galerie composée de six ouvertures étroites à ogive aiguë; au-dessus s'élèvent trois fenêtres en forme de lancette, garnies de vitraux peints.

La porte méridionale du transsept offre les caractères de la troisième époque du style ogival; la rosace flamboyante qui l'éclaire est belle de forme et remarquable d'exécution. Les meneaux à nervures prismatiques, leurs épanouissements en figures contournées, sont élégamment conduits en réseau. Le portail extérieur de cette portion du transsept mérite de fixer l'attention par ses ornements pleins de grâce et d'harmonie.



Vue intérieure de Saint-Remi, à Reims. — Clôture du chœur.

Les chapelles absidales sont au nombre de cinq; le plan en est original et d'un effet piquant. L'arc qui met les chapelles en communication avec les collatéraux est partagé en trois autres arcades portées sur deux colonnes légères, monocylindriques.

Le chœur de Saint-Remi est entouré d'une clôture dans le style avoué de la renaissance, dont la vue ci-jointe reproduit quelques portions.

Quoique cette riche balustrade ait souffert, elle est néanmoins fort intéressante encore, et sa conservation doit être assurée, quoiqu'elle soit en désaccord avec le style architectonique de l'édifice.

On remarque dans le portail occidental de Saint-Remi l'empreinte du douzième siècle. Ce portail paraît avoir été appliqué sur une construction plus ancienne. Mais ce qui attire l'attention des architectes, ce sont des colonnes engagées et des pilastres dont le fût est creusé de cannelures; chose assez rare dans cette partie de la France, et que l'on voit souvent, au contraire, en Bourgogne.

Nous terminerons ces notes trop courtes sur l'église de Saint-Remi en la recommandant aux touristes, qui se dispensent trop souvent de la visiter quand ils ont vu la cathédrale de Reims. C'est un grand tort; et ils seront amplement dédommagés de leur peine s'ils se dirigent vers l'extrémité du faubourg dont la vaste église que nous venons de décrire est aujourd'hui l'église paroissiale, après avoir été église d'abbaye.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

BERNE ET LES BERNOIS.

Voy. la Table des dix premières années; et le canton de Fribourg, 1850, p. 209.



La Casseuse de Chanvre, costume de l'Oberland, canton de Berne. — Dessin de A. Varin.

Le canton de Berne est le plus grand, le plus peuplé et l'un des plus beaux de la Suisse. Il est situé dans la partie occidentale; mais il confine aux cantons orientaux, et il est si bien entouré, au nord, au sud et à l'ouest, par d'autres cantons, qu'on peut le regarder comme central, et qu'il semblait prédestiné, ainsi que la belle ville de Berne, à devenir le chef-lieu de la Confédération.

Sans sortir de l'État de Berne, on trouve les deux langues qui se parlent en Suisse, les deux cultes, puisqu'il y a une minorité catholique; les populations pastorales, agricoles et industrielles; les plus vastes glaciers, les vergers les plus magnifiques, des champs et des vignes; enfin la nature des Alpes et celle du Jura, et, dans l'intervalle, des coteaux et des plaines de la plus grande richesse.

Ce canton est remarquable par une nationalité prononcée. La population est généralement forte; elle est d'une beauté remarquable en quelques contrées. Le caractère bernois, mêlé d'orgueil et de bonté, avec un esprit d'ordre admirable, se retrouve partout; cependant ce pays est une terre de contrastes, qui peut longtemps occuper l'observateur sans épuiser sa curiosité.

C'est aussi une terre féconde en souvenirs glorieux; et, puisque nous avons déjà donné dans ce recueil des détails descriptifs suffisants sur le canton de Berne, nous pensons que nos lecteurs fixeront un moment leur attention avec intérêt sur quelques pages de ses annales.

Elles sont connues du paysan bernois, comme du bourgeois et du patricien. Cette population est fière de son passé; elle a conservé, elle entretient par des monuments et des fêtes le souvenir de ses héros et de ses jours de gloire; elle doit peu s'étonner de voir aujourd'hui toute la Confédération se grouper autour d'elle, et rendre ainsi à la ville et à l'État de Berne une partie de l'importance et de l'éclat qu'ils avaient à la fin du siècle dernier.

Berne fut fondée, en 1191, par Berthold V, duc de Zaeringen, qui régissait alors, sous l'autorité lointaine de l'empereur, une grande partie de la Suisse occidentale. Les seigneurs de la contrée étaient turbulents et factieux : Berthold commanda au chevalier Cuno de Boubenberg d'enfermer par un boulevard quelques maisons bâties dans une presqu'île que forme dans ce lieu la rivière de l'Aar. Boubenberg dépassa les ordres donnés, et il étendit les constructions jusqu'à la tour de l'Horloge. Pierre de Savoie agrandit la ville, en 1232, jusqu'à la tour des Prisons. Au milieu du quatorzième siècle, elle fut portée jusqu'à la tour de Goliath : l'enceinte actuelle est de 1623.

Dès son origine, Berne fut l'asile non-seulement de bourgeois et d'ouvriers qui cherchaient sécurité et protection pour leur industrie, mais encore de plusieurs familles nobles qui voulurent associer leur fortune à celle d'une ville qu'elles aimaient. C'est par le concours de ces forces que peuvent s'expliquer les succès de cette puissante commune : elle eut de bonne heure des chefs habiles qui mirent leur gloire à l'agrandir, et une population énergique pour exécuter les résolutions des conseils.

Elle ne put se passer toujours de protections étrangères; mais elle y échappait aussitôt qu'elle trouvait les circonstances favorables. La république naissante fut menacée par les puissants comtes de Kibourg. Elle avait besoin d'un pont sur l'Aar. Le comte, qui dominait sur la rive droite, défendit de poursuivre l'ouvrage à demi fait. Les Bernois recoururent à leur vaillant ami et patron, Pierre de Savoie, qui était maître du pays de Vaud, et qu'on surnommait *le petit Charlemagne*. Grâce à son intervention pacifique, le pont fut achevé. Bientôt Pierre eut une guerre à soutenir : cinq cents jeunes Bernois marchèrent à son secours. A leur vue, Pierre jura, dans sa joie, qu'il accorderait aux Bernois tout ce qu'ils lui demanderaient, s'il était vainqueur. Il le fut, et le porte-bannière dit au comte : « Nous ne voulons ni or ni argent, mais nous vous prions de nous rendre la lettre de patronage que vous avez reçue de nous; ne soyez plus notre maître, soyez notre ami ! » Le comte, quoique péniblement surpris, tint sa parole; il rendit la lettre, et conclut, avec les Bernois, un traité d'alliance qu'il observa jusqu'à sa mort.

Par cette conduite sage et courageuse, la république prospéra dans le treizième siècle; elle croissait en population et en territoire, objet continuel d'envie pour les seigneurs du voisinage; et malheureusement sa sœur, la ville de Fribourg, qui devait, comme elle, la naissance aux Zaeringen, entra plus d'une fois dans les ligues formées contre elle. En 1298, les Fribourgeois, Louis baron de Vaud, les comtes Pierre de Gruyère et Rodolphe de Neufchâtel, mirent leurs troupes en campagne. Le territoire de Berne fut envahi. Cette ville avait alors pour alliés Soleure et le comte de Kibourg; mais ses forces étaient loin d'égaler celles de ses ennemis. En revanche, elle avait à sa tête un guerrier intrépide, un héros, Ulrich, chevalier d'Erlach. L'ennemi avait pris position près du Donnerbuhel (colline du Tonnerre), à peu de distance de la ville. Les Bernois coururent au combat avec allégresse. Les sons terribles du cor retentirent dans les bois. Une attaque impétueuse de la troupe, et une manœuvre habile de son général, mirent l'ennemi en déroute près de Oberwangen. Il y eut beaucoup de morts et de prisonniers. Erlach rentra en triomphe avec les captifs désarmés et sa troupe victorieuse, qui porta dix-huit bannières ennemies dans l'église de Saint-Vincent. Une chanson militaire célébra ce triomphe. L'ours, symbole de Berne, y parlait gaillardement en ces termes : « J'ai gagné le prix et l'honneur de la chasse; j'ai risqué ma peau hardiment au combat de Wangen, où j'ai fait beaucoup de prisonniers. »

Un demi-siècle ne s'était pas écoulé que les mêmes causes amenèrent un plus grand orage (1339). Les seigneurs se plaignaient que Berne voulait ôter aux nobles la prépondérance pour la donner au peuple. Ils résolurent donc, dans une assemblée tenue à Nidau, au bord du lac de Bienne, de se réunir tous ensemble pour renverser de fond en comble l'ambitieuse cité. Le bruit de cette grande entreprise se répandit au delà des Alpes et du Jura. Il vint aux conjurés des secours de la Savoie et de la haute Bourgogne. Sept cents seigneurs à heaumes couronnés, quinze cents chevaliers en armure complète, trois mille cavaliers, et plus de quinze mille fantassins, se réunirent contre Berne, sous le commandement du comte Gérard de Valangin, bailli impérial de la Bourgogne transjurane. Ainsi l'Empire et une puissante noblesse menaçaient une seule ville, qui paraissait incapable de résister.

La petite ville de Laupen, située sur la Singine, à trois lieues de Berne, était assiégée par les forces des seigneurs. Le bailli fit demander de prompts renforts. On décida en conseil général que de deux frères l'un marcherait, et six cents hommes s'avancèrent bientôt sous Jean de Boubenberg. Ils pénétrèrent dans la petite ville, résolus de la défendre jusqu'à la mort.

Les Bernois, qui avaient essayé d'apaiser l'ennemi en se déclarant prêts à satisfaire aux demandes justes, virent bien, à son insolence, qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les armes. Mais qui serait leur chef? Ils hésitaient à le nommer, sachant bien que la victoire dépendrait du choix qu'ils allaient faire.

Comme le conseil délibérait, on vit entrer à cheval, dans la ville, Rodolphe d'Erlach, fils aîné d'Ulrich, le vainqueur du Donnerbuhel. Le chevalier d'Erlach était à la fois vassal de Nidau et bourgeois de Berne. Il appartenait aux deux camps, et il aurait voulu ménager une bonne paix. Le comte s'y refusa, et dédaigneusement il permit à d'Erlach d'aller combattre dans les rangs de ses concitoyens. « Il m'est, disait-il, indifférent de perdre un homme sur deux cents casques et cent quarante chevaliers dévoués à mon service. » D'Erlach lui dit en s'éloignant : « Oui, c'est un homme que vous perdez, seigneur comte, et je vous le prouverai. »

La vue de ce brave guerrier réjouit tout le peuple ; elle rappela le souvenir de son père et du Donnerbuhel. Le commandement fut déféré à Rodolphe par acclamation. Alors il se leva, et dit aux bourgeois assemblés : « J'ai fait six campagnes, où j'ai toujours vu la plus nombreuse troupe battue par la plus faible ; le bon ordre est le sûr moyen de vaincre. Artisans, quelquefois indociles, si vous aimez la liberté, sachez obéir et vous la conserverez. Je ne crains pas l'ennemi ; je combattrai avec Dieu et avec vous, comme au temps de mon père ; mais je ne veux pas être votre général, si je n'ai pas un pouvoir absolu. » La commune promit obéissance, et d'Erlach prit le commandement.

Pendant que les Bernois de la ville et de la campagne accouraient sous le drapeau, un des leurs se rendit à la hâte chez les Suisses des petits cantons. Ils ne leur devaient aucun secours ; cependant ils répondirent à leur envoyé : « La véritable amitié se connaît dans le péril ; dites à vos frères qu'ils peuvent compter sur le peuple des Waldstettes. »

Plusieurs des fondateurs de la Suisse, Tell, Werner Stauffacher, vivaient encore. Ils armèrent neuf cents hommes, qui passèrent le Brunig, descendirent par les vallées, et campaient le 20 juin devant Berne, où ils trouvaient quatre-vingts cavaliers de Soleure, bien armés et bien équipés. Les femmes et les enfants étaient au pied des autels ; on faisait des aumônes et des processions solennelles.

A minuit, d'Erlach donna l'ordre du départ. Au clair de lune, les neuf cents hommes des Waldstettes, trois cents du Hasli, trois cents du Sibenthal, quatre mille bourgeois de la ville et de la campagne, un corps de cavaliers, avec les quatre-vingts Soleurois, se mirent en marche, ayant à leur tête le prêtre Diebold Baselvind, qui portait le corps du Seigneur. Du haut des murs, les femmes, les vieillards, les enfants suivirent l'armée des yeux, jusqu'au moment où elle disparut dans les bois.

Quand les armées furent en présence sur le Bramberg, près de Laupen, elles échangèrent des défis et des bravades. Les seigneurs montraient une grande impatience : un des leurs, le comte Rodolphe de Nidau, leur disait : « Cet ennemi se trouvera toujours. » Et l'un des hommes de Schwitz criait aux chevaliers : « Avance qui voudra, nous sommes prêts. »

D'Erlach comprit fort bien l'usage qu'il devait faire de ses soldats robustes, vaillants, mais peu expérimentés. Il ne les embarrassa point dans les détours d'une tactique savante ; il s'attacha surtout à grouper leurs forces, et à profiter de leur élan, pour porter un coup décisif.

Les Waldstettes avaient réclamé l'honneur de combattre la chevalerie : il fallut le leur céder. D'Erlach, se plaçant vis-à-vis l'infanterie de l'ennemi avec ses Bernois, leur fit cette allocution guerrière : « Où êtes-vous, joyeux garçons, que nous voyons sans cesse à Berne, parés de fleurs et de panaches, les premiers à toutes les danses ? Aujourd'hui l'honneur de la ville dépend de vous ! Ici la bannière ! ici Erlach ! »

Alors une élite de jeunes hommes vigoureux s'élança hors des rangs, et s'écria : « Nous voici, messire ; nous serons près de vous ! » Et ils entourèrent l'étendard avec une héroïque ardeur.

La bataille commença. Quelques hommes de l'arrière-garde, voyant les frondeurs bernois reculer, suivant l'usage, après une décharge, y virent le signal de la fuite, et se débandèrent ; Erlach s'écria : « La victoire est à nous ; les lâches nous quittent. » L'infanterie des ennemis fut enfoncée par le choc des Bernois, après une vigoureuse résistance. A l'heure de vêpres, les vainqueurs volèrent au secours des Suisses et des Soleurois, qui avaient déjà ébranlé la chevalerie. Elle succomba à son tour : un grand nombre de seigneurs périrent. Toute la plaine était jonchée d'armes et de cadavres. On y compta quatre-vingts casques couronnés, et vingt-sept bannières des villes et des seigneurs.

Après la poursuite, les troupes se réunirent sur le champ de bataille. Tous se mirent à genoux, pour remercier Dieu d'avoir protégé l'armée et le général. D'Erlach dit à ses soldats : « Je n'oublierai jamais que je dois cette victoire à la confiance de mes concitoyens et à votre vaillance, braves, loyaux, chers amis et défenseurs des Waldstettes et de Soleure. Quand nos descendants entendront le récit de cette bataille, ils estimeront par-dessus tout cette amitié mutuelle ; dans leurs dangers et dans leurs guerres, ils se souviendront de quels aïeux ils sont les enfants. »

L'armée victorieuse passa la nuit sur le champ de bataille, suivant la coutume. Le lendemain elle rentra en triomphe dans la ville de Berne, portant les bannières conquises et les armes des seigneurs qui avaient péri. Il fut décrété que l'anniversaire de la victoire de Laupen serait un jour de fête solennelle, afin de renouveler le souvenir des ancêtres, et d'enflammer les cœurs d'une généreuse émulation.

Les années s'écoulèrent, et Berne, toujours heureuse, augmentait sa puissance et son territoire. Au commencement du quinzième siècle, une invasion hardie lui assura la conquête de l'Argovie, domaine de Frédéric d'Autriche, qui était alors au ban de l'Empire. En 1536, une course militaire jusqu'aux portes de Genève, donnait aux Bernois tout le pays de Vaud, qu'ils enlevaient à la Savoie.

Ils embrassèrent la réformation et la répandirent dans leurs vastes domaines : toutefois les peuplades catholiques n'y furent point persécutées.

Berne prit une part glorieuse aux guerres de Bourgogne ; elle en prit une trop grande aux guerres religieuses qui éclatèrent dans les siècles suivants. On vit un grand nombre de ses enfants suivre la fortune des régiments suisses au service étranger. Plusieurs Bernois acquirent au dehors un grand renom de capacité militaire.

Cette république, fondée sur la base de l'aristocratie, put être l'amie des rois ; elle le fut surtout des rois de France ; elle ne pouvait l'être de la révolution française. Ses sujets de race romane devaient penser autrement ; ils se levèrent, dans le beau pays de Vaud, au souffle de la liberté de 1789. Les Français entrèrent en Suisse (1798), et, cinq siècles après le combat de Donnerbuhel, dans les lieux mêmes témoins des triomphes de leurs ancêtres, les Bernois succombèrent devant des forces supérieures. Du moins, ils ne tombèrent pas sans gloire. Le combat de la Singine, entre autres, où commandait le brave de Graffenried, prouve que les Français avaient rencontré des adversaires dignes d'eux.

LE PARC MOUSSEAUX.

On donne à ce parc différents noms : Mousseaux, Mouceaux et Monceaux ; mais les documents les plus anciens s'accordent à nommer Mousseaux le village sur le territoire duquel il a été créé et dont il doit avoir tiré son nom. Aujourd'hui pourtant on le nomme plus communément Monceaux, du nom officiellement donné au quartier qui l'avoisine et à la ville des Batignolles-Monceaux qui lui fait face.

Ce parc, planté en 1778 par Philippe d'Orléans (père de Louis-Philippe), à ce moment duc de Chartres, ne fut compris dans l'enceinte de la capitale qu'en 1786, lorsque Louis XVI, sur les propositions des fermiers généraux, y fit entrer les faubourgs, et éleva, bien malgré eux, le mur de clôture actuel, à propos duquel circula ce vers si connu :

Le mur, murant Paris, rend Paris murmurant.

Mais, afin que ce mur ne nuisît pas trop au parc du duc de Chartres, et ne le privât pas de la vue des campagnes environnantes, on le bâtit au fond d'un vaste fossé, ainsi qu'on le voit encore à cette heure.

Le dessin du parc Mousseaux et de toutes ses constructions est l'œuvre de Carmontelle (1), à l'imagination duquel le duc

(1) Voy. 1835, p. 75.

Philippe donna toute latitude en lui permettant toutes dépenses. Rien ne fut épargné pour en faire un lieu de plaisance remarquable; les sommes énormes qu'il coûta lui valurent pendant longtemps le surnom de « Folies de Chartres. » L'emplacement sur lequel il fut établi était une vaste plaine plate et aride, et l'on comprend quels travaux considérables il fallut exécuter pour lui donner les pittoresques mouvements de terrain qui en sont l'un des principaux attraits.

Si magnifique qu'il soit encore, il a bien déchu depuis sa création. On y voyait tout ce que l'imagination peut enfanter de merveilleux : des ruines grecques et gothiques, des statues, des tombeaux, des temples, des pagodes, des obélisques, des kiosques, des grottes, des rochers; un château fort démantelé avec ponts et créneaux; une sorte de petite rivière avec son île; un moulin à vent hollandais avec l'habitation rustique du meunier; une pompe à feu; des vignes à l'italienne, avec des poteaux de sept pieds de hauteur plantés en quinconce et leur servant d'échalas; des cascades, des jets d'eau, des fontaines; et mille jeux, jeux de bague, jeux de paume, balançoires, etc.; le tout disséminé çà et là au milieu de gazons et de bouquets d'arbres indigènes et exotiques de toute beauté. Le jardin d'hiver était féerique.



Le Parc Mousseaux, à Paris. — Ruines gothiques. — Dessin de Champin.

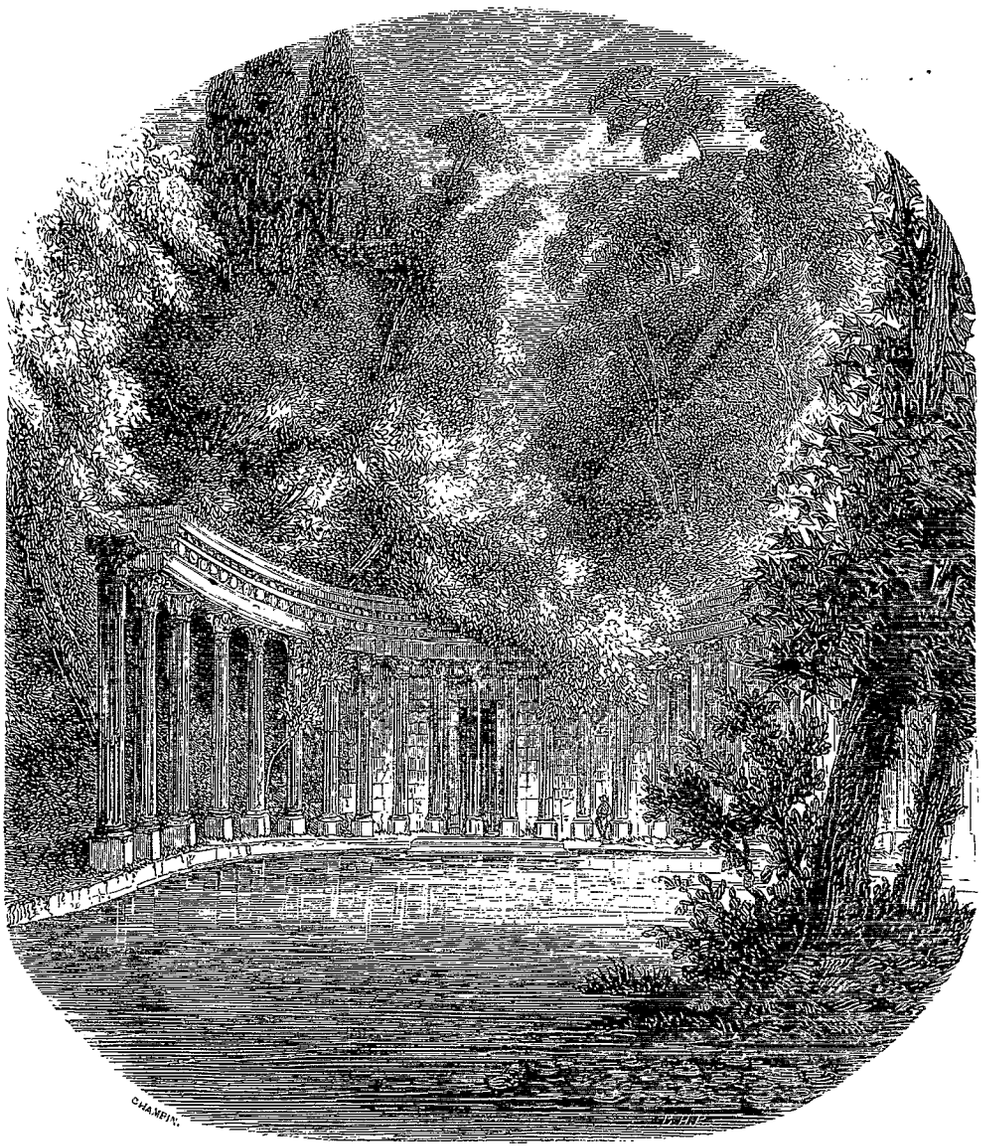
En voici la description telle que nous la trouvons dans un écrit du temps : « C'est une vaste galerie couverte. Sa porte d'entrée est cintrée et décorée de deux immenses cariatides qui soutiennent un entablement dorique. Derrière les arbres placés près de cette porte, une statue de Faune tenant deux torches éclaire l'entrée d'une grotte formant cabinet à l'anglaise. L'eau tombe en cascade sur les rochers qui sont auprès. Parmi les arbustes groupés sur ces rocs sont des raquettes et des coraux factices dont les tubes creusés servent à placer des bougies le soir. Sur le mur du fond, derrière les arbustes, sont peints, avec un grand fini et une grande vérité, des marronniers d'Inde chargés de fleurs. Le plafond, aussi peint, représente ces mêmes marronniers entre-croisant leurs branches. A ces branches simulées sont suspendues, une multitude de lampes en cristal d'où la lumière s'échappe à flots chaque nuit. Vers le milieu de la galerie se trouve une grotte extrêmement profonde; une espèce d'antre formé par des rochers saillants y sert de cheminée. » L'abbé Delille, dans son poëme, en parlant des jardins où l'art sait faire régner le printemps même aux jours les plus rigoureux de l'hiver, cite ce parc comme un modèle :

J'en atteste, ô Monceaux, tes jardins toujours verts!

Le parc de Mousseaux est encore aujourd'hui un délicieux

jardin anglais. La plupart des fabriques dont il était décoré ont disparu ; mais il a conservé ses sites romantiques, son ruisseau, ses gazons et ses beaux arbres. Quelques-unes de ses principales constructions sont encore debout, sa naumachie entre autres, formée par un vaste bassin ovale entouré en partie d'une magnifique colonnade corinthienne, et un pavillon gothique couronnant le sommet d'un coteau d'où l'on domine une grande étendue de pays qui n'a de bornes que l'horizon : de là on découvre Montmartre, Belleville, l'Observatoire, Vanves, Issy, Meudon, Bellevue, Sèvres, Saint-Cloud, le mont Valérien, etc.

Le 16 floréal an II (mai 1794), la Convention, qui avait ordonné la vente des biens dits nationaux, décréta que ce parc ne serait pas vendu, mais entretenu pour être affecté à divers établissements. Il fut alors exploité comme jardin public, à la façon de Tivoli, Beaujon, Marbeuf, etc. On y dansa pendant dix ans ; son éloignement le fit ensuite déserter de la jeunesse qui se plaît aux fêtes, et il tomba dans l'abandon. A son avénement au trône, Napoléon le donna à l'archichancelier Cambacérès. Mais celui-ci, après une possession de quatre ou cinq ans, trouvant que l'agrément de cette propriété ne compensait pas la dépense qu'elle



Le Parc Mousseaux, à Paris. — La Naumachie. — Dessin de Champin.

nécessitait en entretien, la rendit à l'empereur, qui la réunit alors à son domaine particulier, où elle demeura jusqu'en 1814. A cette époque, Louis XVIII la restitua à la famille d'Orléans, qui y fit exécuter de grands travaux de réparation et de modification. Marie-Antoinette, la veille de la fuite de Varennes, se promenant sur le boulevard extérieur avec le Dauphin, y entra et y cueillit un énorme bouquet de roses, fleurs dont ce jardin possédait la collection la plus nombreuse et la plus rare qui fût alors. Après la révolution de 1848, l'état-major des ateliers nationaux y fut installé, et l'on vit un moment ce parc encombré d'instruments de travail, de brouettes, pelles et pioches.

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150.

Tous ces navires étaient armés d'un double éperon d'airain, et avaient les deux bords exhaussés par des claies qui servaient de remparts aux combattants. Des peintures étincelantes et des métaux précieux ornaient leurs flancs d'où sortait un seul rang de rames. Ils s'avançaient disposés en croissant, gardant entre eux une distance égale et suffisante pour la manœuvre. A l'une des extrémités volait la galère amirale,

reconnaissable à son navire d'escorte placé hors de la ligne, et plus encore à sa merveilleuse richesse. Ses voiles et ses cordages étaient teints en pourpre tyrienne; sur ses étendards d'étoffe de Sérique serpentaient mille broderies de perles, et au-dessus de sa poupe flottait une tente en fine toile d'Égypte. Quant au corps même du navire, il était décoré d'autant de sculptures qu'une coupe sortie des mains d'Évandre; les chénisques soutenaient deux ancres en argent massif; les rames, les mâts, les antennes étaient incrustés d'or, et les immenses tapis de Perse, qui couvraient le pont, pendaient jusque dans la mer.

Ce spectacle retenait les Romains immobiles à la même place. *Salvus* qui avait ordonné d'amener les voiles du *Didyme*, afin d'éviter un choc, était resté près d'eux et ne pouvait cacher son admiration. L'instinct maritime du vieux pilote dominait pour ainsi dire son inquiétude et le rendait plus attentif à la beauté des navires ennemis qu'inquiet de leur attaque. Ne pouvant d'ailleurs rien faire pour l'éviter, il attendait avec cette ferme résignation des hommes habitués à regarder la mort sans se mettre de profil.

Les Romains apprirent de lui que cette flotte était celle du Carthaginois Isidore, le plus puissant des Ciliciens. Il leur fit admirer sa galère amirale, encore plus merveilleuse pour sa construction que pour sa magnificence. *Salvus* déclara que, vu sa légèreté, elle ne pouvait être construite en bois d'épine noir, ni même en cèdre d'Afrique, mais seulement en sapins de Sanir. Le grand mât, solidement appuyé sur un second mât oblique, soutenait une antenne relevée vers les deux bouts. La voile, proportionnée au navire, égalait exactement le tiers de sa longueur, et était retenue par une seconde antenne inférieure qu'une roue faisait mouvoir. Au lieu des tours qui chargeaient les deux extrémités des *Baris* égyptiens, la galère carthaginoise n'avait que deux logettes destinées aux guetteurs : au haut du mât s'élargissait une gabie remplie de frondeurs et d'archers. *Salvus* fit remarquer aux passagers du *Didyme* que les courtes rames, en chêne de Basan, étaient fixées à des scalmes d'airain, et blâma seulement les deux *pales* dressées à la droite et à la gauche de sa poupe.

— Voici, en effet, d'autres navires où un seul matelot tient la *clef* et gouverne, fit observer Lélius.

— Ceux-là sont des vaisseaux rhodiens, répondit *Salvus*, toutes les nations maritimes ont grossi la flotte d'Isidore. Derrière sa galère, vous voyez les Phéniciens avec leurs voiles rouges; vers le milieu du cercle sont des Grecs, des Pamphyliens, des Thraces, et quelques petits navires venus de la Sicile et de l'Apulie; à l'autre extrémité naviguent les *baris* d'Égypte, reconnaissables à leurs voiles de papyrius, garnies de clochettes, et à leurs étendards de trois couleurs; enfin, aux derniers rangs, s'avancent quelques grosses barques gauloises dont les voiles de cuir sont teintes en azur de mer.

Pendant ces explications du vieux pilote, la flotte continuait à s'avancer dans le même ordre. L'aile gauche avait déjà dépassé *le Didyme*, lorsque se repliant par une manœuvre hardie, elle rejoignit l'aile droite qui volait à sa rencontre, et renferma le navire bithynien dans un cercle infranchissable.

Salvus, qui avait suivi ce mouvement avec un intérêt pour ainsi dire involontaire, se prit la barbe, et murmura à demi-voix :

— Des archers de Syrie ne conduiraient pas leurs chevaux plus sûrement; la mer est aux Ciliciens.

Cependant la galère amirale s'était détachée du cercle. Arrivée à la poupe du *Didyme*, elle tourna légèrement sur elle-même et vint flotter bord à bord. Les matelots bithyniens étaient tombés à genoux, les mains tendues comme des suppliants, et les esclaves épouvantés avaient caché leurs visages sous un pan de leurs robes. Mais *Salvus*, accouru au pont mobile que les pirates venaient de jeter entre les deux navires, échangeait avec eux de rapides explications en langue punique. Il revint bientôt vers les Romains et les avertit de passer dans la galère cilicienne.

Tous quatre le suivirent en silence et arrivèrent devant Isidore, qui se tenait debout près de la vaste chambre construite au pied du grand mât. Bien que ses traits ne pussent laisser de doute sur son origine africaine, il portait le costume grec, et avait la tête couverte du *pallium*. Un faisceau dénoué de javelots syriens était à ses pieds, et sa main gauche s'appuyait sur un trident doré à manche d'ébène. *Salvus* lui ayant dit que *le Didyme* arrivait de Crète et se rendait à Chypre, il crut que ses prisonniers étaient Grecs, et se servit du dialecte ionien pour leur demander qui ils étaient.

Le jeune patricien répondit :

— Des hôtes du roi Nicomède ton allié.

— Il ne l'est plus, dit Isidore, depuis que ses vaisseaux ont refusé de nous payer le tribut.

— Neptune a donc abdiqué entre tes mains la royauté de la mer? demanda le Romain avec un gaieté libre.

— Non pas Neptune, répondit le corsaire, mais le tout-puissant Mithra, seul dieu adoré par les Ciliciens.

— Et c'est également lui sans doute qui t'a substitué aux droits d'Apollon et d'Esculape dont tu viens de recueillir les héritages à Épidaure et à Claros?

Cette allusion aux deux temples, récemment pillés par les Ciliciens, fit sourire le front d'Isidore; mais ce ne fut qu'une passagère lueur; il reprit aussitôt d'un accent plus brusque et avec une sorte d'emphase :

— Qui a donné au roi Nicomède le droit de fatiguer nos mers de ses vaisseaux? N'a-t-il pas à lui le Pont-Euxin et l'Hellespont que nous n'avons point encore redemandés? D'où lui viendrait le privilége de traverser impunément le domaine que labourent la proue de nos galères?

— Qu'à cela ne tienne, reprit le proscrit; puisque tu t'es fait le Cerbère du détroit cilicien, nous ne refuserons point de te donner pour droit de passage le gâteau de farine et de miel.

Les yeux d'Isidore étincelèrent sous son pallium de pourpre. La liberté du jeune homme, qui l'avait surpris, venait de le blesser. Il sentait, sous cette légèreté insouciante, l'orgueil qui méprise et qui brave; ses sourcils se rapprochèrent, et sa main serra le trident doré sur lequel elle s'appuyait.

— Celui qui ne possède rien peut-il donc donner quelque chose? demanda-t-il d'un ton de raillerie menaçante. As-tu oublié que les dépouilles du prisonnier appartiennent au vainqueur? La proie pouvait être plus opulente; mais la mer qui produit l'ambre roule aussi des écumes.

— Alors, répliqua le jeune homme légèrement, ta générosité renoncera sans peine à un si pauvre butin?

— Le butin est, en effet, peu de chose, dit Isidore; mais je trouverai un dédommagement dans les personnes. Le revendeur d'esclaves dont je garnis les trétcaux demande surtout des Grecs, et t'achètera sans marchander, ainsi que tes compagnons.

Ceux-ci, qui jusqu'alors avaient gardé le silence, poussèrent tous à la fois un cri de surprise.

— Nous vendre! répéta Lélius effrayé.

— Au prix de trois mille sesterces, continua Isidore : c'est ce que vaut une *chose* de ta taille et de ton âge.

— Ceci ne peut être qu'une menace, objecta Agrippa d'un accent inquiet.

— Quant à toi, tu rapporteras peu, interrompit le pirate, qui le mesura d'un regard dédaigneux : que faire d'un homme dont le ventre commence au menton? Mais, en revanche, ton ami (il désignait le proscrit) pourra remplir l'office de chien à la porte de quelque riche marchand d'Antioche ou d'Alexandrie; je fournirai moi-même le collier.

— Ton audace n'ira pas jusque-là! s'écria le jeune homme troublé à son tour, non de crainte, mais d'indignation.

Pour toute réponse, Isidore se tourna vers les matelots en disant :

— Frottez-leur les pieds de gypse, et mettez-leur la couronne (1).

Les pirates se mirent en mesure d'obéir, et en moins d'un instant Lélius et Florus se trouvèrent dépouillés de leurs vêtements ; mais leur compagnon échappa aux mains de ceux qui l'entraînaient, et s'élançant vers Isidore, il s'écria :

— Tu ne peux nous vendre comme esclaves, car nulle nation n'oserait nous acheter. Notre langage t'a trompé, Isidore ; nous ne sommes point Grecs, mais citoyens romains !

Ces mots produisirent sur les pirates une impression singulière. Il y eut un premier mouvement de surprise générale ; puis tous les yeux s'arrêtèrent sur le Carthaginois, comme pour lui demander ses ordres.

Un éclair de haine avait traversé les traits du corsaire ; mais ce fut comme la lueur d'un astre à l'instant voilé par les nuages. Il fit un geste d'étonnement effrayé, se frappa la cuisse et s'écria :

— Citoyens romains !... Par tous les dieux supérieurs, que n'avez-vous parlé plus tôt !... Citoyens romains ! Et, malheureux que nous sommes, nous avons violé, sans le savoir, la majesté des maîtres du monde. Que Junon, souveraine de l'Olympe, nous obtienne le pardon, et je promets d'aller, comme les vieilles femmes, peigner sa statue dans le temple de Samos !

En parlant ainsi, il levait les mains avec l'expression du repentir, et tous les matelots imitaient son mouvement ; mais s'adressant, tout à coup, à ceux qui se trouvaient le plus près de lui :

— Qui vous retient, insensés, reprit-il ; attendez-vous que le fils de la louve n'emprunte, pour vous frapper, les foudres de Jupiter, ou qu'un corbeau, ami des Romains, ne vienne dévorer vos prunelles ? Vite, rendez la toge à ceux que vous avez dépouillés, et repassez au petit doigt de leur main gauche l'anneau d'or, afin qu'on puisse les reconnaître pour chevaliers romains.

La suite à une autre livraison.

L'ENSEIGNE.

Apologue de Locman.

Ce qu'on reproche surtout aux contes et aux apologues asiatiques, c'est la diffusion, la pesanteur, la monotonie ou la sécheresse. Voici néanmoins une fable de Locman, d'un tour vif et serré, ce nous semble, et dont la moralité ressort du récit lui-même, sans que l'auteur se soit mis en peine de l'indiquer. Locman passe, comme on sait, pour l'Ésope des Orientaux, ou plutôt il y a tout lieu de penser que ces deux personnages n'en font qu'un. Mahomet en parle avec éloge dans le Koran, et l'historien persien Mirkhond prétend qu'il vivait du temps du roi David.

« Un tailleur qui avait beaucoup volé dans son métier fut porté en songe au jugement de Dieu, où on lui présenta une grande enseigne, faite de tous les morceaux d'étoffe qu'il s'était appropriés. Cela l'étonna fort : il cria miséricorde, promettant de ne plus retomber dans pareille faute. Le matin, étant venu à sa boutique, il conta le songe à ses garçons, et leur fit part de la ferme résolution qu'il avait prise de ne plus voler. — Mes amis, leur dit-il, si vous me voyez jamais mettre quelque pièce de côté, criez-moi : « Maître, l'ensei-» gne ! » Au bout de quelque temps, sa peur se passa ; il oublia et le songe et sa résolution, et, s'étant mis à tailler un habit d'une riche étoffe, il en prit un grand morceau. Ses garçons lui crièrent incontinent : « Maître, l'enseigne ! » Lui, prenant la parole, leur répondit : — Taisez-vous ! j'y pensais moi-même ; mais je me souviens fort bien qu'il n'y avait point de cette étoffe dans l'enseigne !

(1) On frottait de gypse les pieds des esclaves qui venaient d'un pays séparé du lieu de la vente par la mer, et on leur mettait une couronne pour avertir que c'étaient des prisonniers de guerre. (Voy. Aulu Gelle, Pline et Ovide.)

Les poëtes sont des oiseaux, tout bruit les fait chanter.

CHATEAUBRIAND.

LA CHANSON DES BALEINES.

Si ce n'était un des plus grands voyageurs du siècle qui nous raconte le fait dont il est ici question, nous serions tentés de le ranger parmi ces *mirabilia* qui charmèrent l'antiquité aussi bien que le moyen âge, et dont le récit repose sur des observations toujours imparfaites, ou sur des rapports complétement apocryphes ; mais tous les doutes disparaissent devant une assertion du capitaine Parry. Ce navigateur raconte qu'en explorant les régions arctiques il rencontra de grands cétacés qu'il désigne sous le nom de baleines blanches (*belugà*). Ces baleines, qui n'ont pas plus de six à sept mètres de longueur, « produisent un son aigre presque semblable à celui d'un harmonica mal joué ; on l'entend lorsque ces cétacés sont à plusieurs pieds sous l'eau ; il cesse dès qu'ils sont à la surface. » Lorsqu'ils entendaient ces sons étranges au milieu de l'océan, les matelots de l'expédition prétendaient que c'était la chanson des baleines. Parry se hâte d'ajouter que le bruit produit par les belugàs ne ressemblait cependant guère à une chanson. (Voy. le *Voyage de 1819 et 1820.*)

UNE HABITATION ANGLO-SAXONNE.

On connaît aujourd'hui jusque dans ses moindres détails l'architecture domestique des Grecs et des Romains. Les recherches modernes ont aussi jeté de vives lumières sur les habitations privées pendant la seconde partie du moyen âge. On est beaucoup moins avancé dans cette série d'études en ce qui se rapporte aux siècles qui forment plus particulièrement la transition entre le monde ancien et le monde moderne : une demi-obscurité couvre encore ces temps intermédiaires, et laisse une lacune considérable dans l'histoire de l'art et dans celle des mœurs. Mais une infatigable érudition s'applique aujourd'hui avec ardeur à éclairer cette partie ténébreuse du passé : elle recueille précieusement les moindres découvertes dans la direction de ce que l'on pourrait appeler « le premier moyen âge. » Quelques lignes d'une vieille poésie, quelques traits d'une ancienne miniature, répandent souvent une clarté inattendue sur des doutes que l'on désespérait de pouvoir dissiper. La persévérance et la sagacité de ces travaux est digne non-seulement d'attention, mais de respect. N'oublions pas que c'est avant tout par la connaissance de ce qui est ancien que la science moderne vaut et peut quelque chose. On ne comprend bien ce qui est que lorsque l'on sait ce qui a été : tout progrès nouveau n'est qu'une conséquence des progrès antérieurs, et, suivant les expressions d'un de nos contemporains, « le passé est la base sur laquelle le présent construit l'avenir : plus la base augmente en largeur et en profondeur, plus elle acquiert de solidité, et plus le monument aura de grandeur et de durée. »

Jusqu'ici, l'un des documents les plus importants pour l'étude de l'histoire privée des habitants de l'Angleterre sous la domination romaine, est le poëme anglo-saxon de *Beowulf*. Certains passages de cette ancienne poésie ont donné lieu à des interprétations contestables : quelques miniatures très-curieuses de la collection harléienne contribuent à en rendre l'explication plus facile et plus satisfaisante. Une de ces miniatures, dont nous donnons l'esquisse, paraît démontrer

que l'architecture des Anglo-Saxons avait été très-sensiblement modifiée par le style et le goût des Romains qui avaient établi leur demeure dans l'île. Elle représente, du reste, non pas une habitation ordinaire, mais un palais, ou tout au moins une résidence seigneuriale.

Au milieu est une vaste salle qui a toujours été la partie principale des demeures riches au moyen âge : c'est ce que les Anglais nomment le *hall* (d'où nous est venu le mot halle). Cette salle, qui rappelle d'ailleurs celle où se passent toutes les scènes des prétendants dans l'Odyssée, était la plus utile et la plus habitée de toute la demeure. C'était là que l'on donnait les festins et que l'on hébergeait les étrangers ; on y passait les longues veillées, et les nobles s'y assemblaient pour s'occuper d'affaires ou pour se préparer aux combats.

Ici la salle est précédée d'une rotonde. Une tête de cerf figurée au sommet extérieur caractérise à la fois la salle de festin et le rendez-vous de la chasse. On suppose que la tour ou coupole que l'on voit au dernier plan faisait également partie du *hall*.

A droite est un petit édifice dont la façade est d'une simplicité élégante ; les draperies du portique sont relevées et laissent voir une lampe. A l'extrémité de la toiture est une croix ; c'était la chapelle. La petite construction annexée à son mur extérieur était la sacristie, ou peut-être le logement du chapelain. De l'autre côté du *hall* sont : les chambres à coucher, que l'on appelait du même nom que les berceaux et les bosquets, *bowers* (bur) ; les logements des maîtres, des hommes d'armes, des serviteurs. Les constructions inférieures étaient sans doute occupées par les cuisines et les domestiques.

La miniature représente une scène de charité. C'est le jour des aumônes. Le seigneur saxon et sa femme distribuent des pains ; derrière eux viennent des serviteurs portant des vêtements pour les enfants qui sont entièrement nus ; un pauvre se chauffe à un brasier allumé dans de vastes urnes. Un domestique paraît verser des grains ou quelque autre sorte d'aliment dans un vase que tient un autre pauvre agenouillé. Un malheureux homme infirme se traîne sur des patins de bois pour prendre part à ces libéralités. Des hommes d'armes et des gens de service sont sortis du logis pour assister aux actes de bienfaisance du maître.

Les murailles sont construites partie en pierre ou en brique, partie en bois ; c'est dans cette dernière que sont pratiquées les fenêtres. Les tuiles sont évidemment imitées des toitures romaines.

Il était rare, même dans les plus riches demeures, qu'il y eût un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Cependant on lit dans la chronique saxonne où est rapportée l'histoire du concile de saint Dunstan à Calne, en 978, que le *witan* ou concile tomba d'un étage supérieur (*of ane up-floran*), mais que saint Dunstan évita le sort de l'assemblée en se soutenant sur une poutre (*uppon anum beame*).

Les habitations des seigneurs étaient, en général, construites sur des hauteurs, et ordinairement entourées d'un rempart en terre. On pense toutefois que, dans ces anciens temps, les *halls*, au moins pendant les intervalles de paix, restaient ouvertes le jour et la nuit : aussi avait-on soin que les chambres à coucher en fussent tout à fait séparées et souvent même très-éloignées. En 755, l'atheling Cyneard ayant appris que Cynewulf, roi des Saxons de l'Ouest, se trouvait avec quelques-uns de ses gens dans une maison

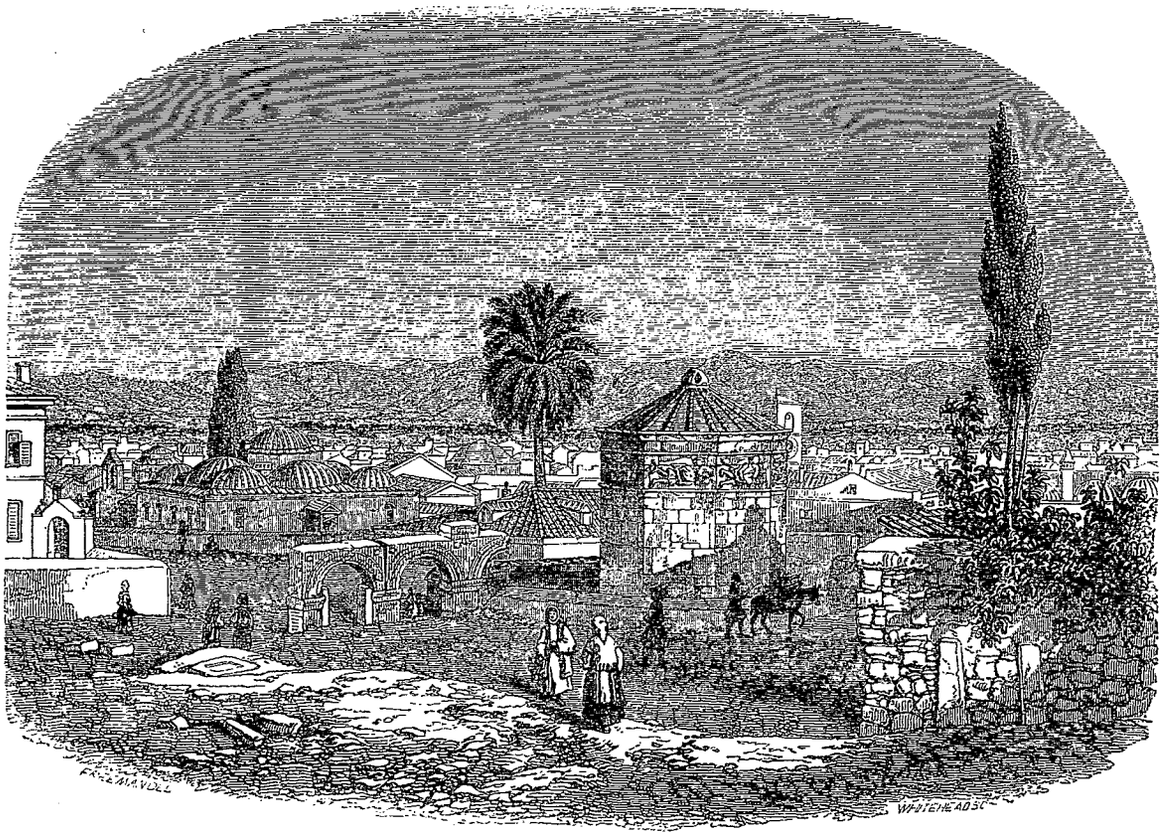


Une habitation anglo-saxonne. — D'après une miniature du neuvième siècle.

privée de Merton, rassembla une troupe d'hommes armés, franchit le rempart de terre, et cerna la chambre où était le roi. Celui-ci, entendant le bruit des pas, ouvrit la porte et fut tué. Ses serviteurs étaient probablement dans le hall : ils n'avaient rien entendu ; les cris des femmes leur apprirent le meurtre du roi ; ils sortirent et furent aussi tués par leurs ennemis supérieurs en nombre. Mais le lendemain les meurtriers, assiégés dans la maison par les troupes du roi, furent eux-mêmes mis à mort.

La différence entre les riches demeures et les habitations ordinaires consistait seulement dans la proportion et le nombre des diverses parties de la construction. Le plan était, du reste, le même. Il eût fallu être bien pauvre pour ne pas avoir un hall : c'était la chambre de l'hospitalité ; les plus malheureux n'avaient pas autre chose que le modeste hall, qui appartenait à autrui autant qu'à eux.

LA TOUR DES VENTS, A ATHÈNES.



Une vue d'Athènes. — La Tour des Vents, près de la citadelle. — Dessiné à Athènes par Freeman.

La tour des Vents est un petit édifice en marbre blanc, de forme octogone, situé au nord et à peu de distance de la citadelle d'Athènes. Son diamètre est de 8 mètres environ. Sur chacune de ses huit faces, à la partie supérieure, est une figure sculptée représentant un des Vents principaux. Vitruve et Varron donnent le nom de l'architecte qui avait construit ce monument singulier : il s'appelait Andronicus Cyrrhestes.

« Les Vents, dit Vitruve (dans le sixième chapitre de son premier livre), ne sont, selon l'opinion de quelques-uns, qu'au nombre de quatre, savoir : *Solanius* (l'Est), qui souffle du côté du levant équinoxial ; *Auster* (le Sud), du côté du midi ; *Favonius* (l'Ouest), du côté du couchant équinoxial ; et *Septentrio* (le Nord), du côté septentrional. Mais ceux qui ont plus soigneusement recherché les différences des Vents en ont fait huit, et particulièrement Andronicus Cyrrhestes, qui pour cet effet bâtit à Athènes une tour de marbre, de figure octogone, qui avait à chaque face l'image de l'un des Vents à l'opposite du lieu d'où il souffle ordinairement ; sur la tour, qui se terminait en pointe, il plaça un triton de bronze tenant en main une baguette, et la machine était ajustée de manière que le triton, tournant et se tenant toujours opposé au Vent qui soufflait, l'indiquait avec sa baguette. »

Les huit figures sont sculptées en bas-relief ; leurs noms sont gravés près d'elles en grands caractères ; elles portent, en outre, des attributs qui les font reconnaître au premier aspect. *Apéliotès*, le Vent de l'Est, qui amène une pluie douce et favorable à la végétation, est représenté sous les traits d'un jeune homme dont les cheveux flottent de tous côtés ; il tient de ses deux mains les bords de son manteau rempli de fruits, d'épis de blé et de rayons de miel. *Notus*, Vent du Sud, brûlant et humide, est représenté vidant un vase d'eau. *Libs*, Vent du Sud-Ouest, qui souffle à Athènes du golfe Saronique et de toute la côte de l'Attique, est figuré avec l'aplustre d'un vaisseau qu'il semble pousser devant lui ; c'était ce vent qui amenait les galères au Pirée. Les autres personnifications sont toutes dans ce style.

Au-dessous de chacun des Vents, on avait tracé un cadran solaire ; et il résulte, tant de la disposition de celui du Sud que de ceux de l'Est et de l'Ouest, que la tour est parfaitement orientée. Enfin une clepsydre ou horloge d'eau placée à l'intérieur de la tour suppléait aux cadrans lorsqu'ils ne pouvaient servir. Ainsi l'édifice indiquait aux habitants d'Athènes non-seulement la direction des Vents, mais les heures par le moyen des cadrans pendant les beaux jours, et à l'aide de la clepsydre après le coucher du soleil ou pendant les jours nébuleux.

Vitruve ne parle point de cette clepsydre ; mais Varron en fait mention dans le troisième livre de son ouvrage sur la campagne (*De re rusticâ*). Les traces de cette clepsydre sont d'ailleurs encore visibles de nos jours sur le pavé en marbre de la tour des Vents : elles consistent en plusieurs cavités circulaires et canaux de dégagement ; de plus, il existe un petit aqueduc voisin de l'édifice qui servait à y conduire les eaux d'une source nommée *Clepsydra* dans l'antiquité, et qui est située sur le flanc septentrional des rochers de l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.

Il faut ajouter que cette tour était voisine de l'*Agora*, ou place publique de l'ancienne Athènes.

C'est le seul monument antique de ce genre qui ait été conservé ; il offre un grand intérêt sous le rapport à la fois de sa destination et de son architecture.

Sur la face méridionale, et sous la figure de *Notos*, Vent du Sud, est une tour circulaire engagée d'un quart environ dans le pan de l'octogone ; elle communique avec l'intérieur

du bâtiment par une petite ouverture pratiquée vers le bas. C'était sans doute dans cette construction accessoire qu'était réunie la quantité d'eau nécessaire pour faire marcher la clepsydre ou horloge hydraulique.

Deux portes donnaient accès dans l'édifice, l'une au-dessous de la figure de *Kaikias* ou Vent du Nord-Est, l'autre au-dessous de *Skiron* ou Vent du Nord-Ouest. Voici quel était sans doute leur usage. Les Grecs ne possédant pas comme nous les cadrans à aiguilles mobiles, qui permettent de signaler au loin le résultat des mouvements de l'horloge, il fallait qu'à Athènes les habitants qui avaient besoin de connaître l'heure marquée par la clepsydre entrassent dans la tour pour s'approcher de la machine; mais cette tour, fort restreinte dans ses dimensions, eût été bientôt encombrée par le public si l'on n'eût pratiqué, à très-peu de distance l'une de l'autre, et vers l'Agora, deux portes destinées, l'une à faire entrer, l'autre à faire sortir immédiatement les personnes qui n'avaient qu'à jeter les yeux sur l'horloge pour connaître l'heure.

Trois marches, en marbre comme le reste de l'édifice, supportent l'ensemble; les huit faces et la tour ronde reposent sur une première assise décorée d'une forte moulure qui fait le tour du monument dont les parois sont appareillées sans symétrie. Ces faces sont verticales et unies jusqu'à l'étroite cimaise au-dessus de laquelle sont sculptées les huit figures des Vents; un entablement, dont l'architrave se mêle aux parties supérieures des sculptures, couronne tout l'édifice; dans sa moulure supérieure sont des têtes de lions qui servent à jeter au loin les eaux du toit. La couverture, qui est d'un très-bon goût, représente des tuiles plates reliées par des couvre-joints; au sommet du comble, un amortissement porte un chapiteau surmonté d'un cône, sur l'extrémité duquel tournait le Triton en bronze décrit par Vitruve, et qui est la plus ancienne girouette dont les auteurs aient donné la description.

Chacune des deux portes était abritée par un petit porche de deux colonnes soutenant un entablement et un fronton. Le porche, situé au Nord-Est, a disparu; on en voit seulement les profils, très-bien tracés, sur les parties du mur voisines de la porte; au Nord-Ouest, les antes et une grande partie des colonnes étaient encore en place, lorsque Stuart, architecte anglais, qui a dessiné les monuments d'Athènes à la fin du siècle dernier, fit faire autour de l'édifice des fouilles qui permirent de le déblayer des atterrissements considérables qui l'encombraient alors en grande partie. L'artiste anglais reconnut que les colonnes étaient cannelées et sans bases, qu'elles portaient des chapiteaux décorés d'un seul rang de feuilles d'acanthe, et, au-dessus, de longues feuilles d'eau; enfin que l'entablement, dont il retrouva des fragments, était orné de denticules.

Le plan de l'intérieur de la tour des Vents est un octogone régulier comme au dehors; une corniche fort simple règne à la hauteur de 1 mètre 80 centimètres au-dessus du pavé; plus haut, à 4 mètres 70 centimètres environ du sol, on en voit une autre fort riche et ornée de denticules et de modillons. Le sommet de la tour devient ensuite circulaire, et est orné, au-dessus d'un bandeau sans moulures, de huit petites colonnes doriques et cannelées; le dessous du toit, évidé en pyramide tronquée et divisée en vingt-quatre facettes, repose sur une architrave. Dans ce toit, l'architecte a pratiqué huit petites ouvertures très-étroites, s'évasant beaucoup à l'intérieur, et correspondant chacune au milieu d'une des faces externes du monument, au-dessus des figures sculptées; on a supposé ingénieusement que ces ouvertures avaient pour but de permettre au vent qui soufflait pendant la nuit de produire un bruit qui fît connaître sa direction, lorsque l'obscurité s'opposait à ce qu'on aperçût du dehors le Triton qui servait de girouette; il est plus probable que ces ouvertures ont été pratiquées simplement afin d'établir un courant d'air au sommet de la tour, d'abord pour renouveler une atmosphère qui en avait besoin, puisque, dans la journée, un grand nombre d'habitants d'Athènes passaient sans doute par cette tour pour connaître l'heure, ensuite pour sécher l'humidité qui devait se produire, soit dans le réservoir ou dans la clepsydre, soit dans une ou plusieurs des cavités pratiquées sur le sol.

Dans son ensemble, la tour des Vents réunit l'élégance et la solidité convenables à un édifice d'utilité publique. Le style des sculptures est mâle; l'exécution, savante sans être très-finie, leur donne l'aspect de belles ébauches portant un très-grand caractère, et assez terminées pour la place qu'elles occupent au-dessus du sol. Certaines parties de l'architecture offrent des proportions agréables : le porche qui précède l'une des portes, tous les détails de la toiture, le petit ordre dorique qui couronne l'intérieur, sont empreints d'un style qui se rapproche des belles époques de l'art grec; mais à côté de ces parties remarquables, on en voit d'autres qui dénotent un commencement de décadence. La corniche qui surmonte l'édifice à l'extérieur est loin de rappeler la finesse de goût qu'on retrouve dans tous les monuments d'Athènes et de la Grèce en général; il en est de même de celle qui règne au milieu de l'édifice, à l'intérieur; elles ont l'une et l'autre, dans leurs profils, des formes et des proportions qui semblent indiquer une influence romaine, et cependant cet édifice doit dater, au plus tard, du commencement du siècle qui précéda l'ère chrétienne, car Varron en parle. Il est certain aussi qu'il ne peut remonter au siècle de Périclès, les Grecs n'étant pas alors suffisamment versés dans les sciences qui dépendent de la géométrie, telles que l'astronomie et la gnomonique, pour orienter exactement l'édifice et y tracer des cadrans solaires aussi parfaits que ceux que l'on y observe. Ce ne fut que du temps d'Anaximandre, selon Diogène de Laërce, et même lorsque son disciple Anaximène vivait, selon Pline, qu'ils commencèrent à connaître la gnomonique. Cette science ne marcha que lentement : au troisième siècle avant notre ère, les Grecs ne divisaient encore leur année qu'en trois cent soixante jours.

UNE MÉSAVENTURE DE J.-J. ROUSSEAU (1).

Il y a vingt-cinq ans que mourut à Genève M. François Rousseau-Valton, cousin du philosophe de ce nom. Peu de jours après son ensevelissement, sa femme, elle-même à l'agonie, me fit appeler auprès d'elle; je me rendis à son invitation, et, d'une voix déjà fort affaiblie, elle m'adressa ces mots :

« Sur l'autorité d'un journal de Londres mal informé, les papiers français viennent d'annoncer, dans la personne de mon époux, la mort du dernier parent de Jean-Jacques. Or je tiens beaucoup à ce que mon fils, âgé aujourd'hui de dix-huit ans, ne soit pas déshérité, à son entrée dans le monde, du prestige d'une illustre parenté qui peut l'aider à y faire son chemin. Il existe de plus un cousin de Jean-Jacques, consul français à Alep, ayant lui-même six enfants. Veuillez, en votre qualité de journaliste genevois, vous intéresser à ma réclamation, et la faire parvenir aux feuilles françaises qui viennent de consacrer une erreur qu'il m'importe de redresser dans l'intérêt de l'avenir de mon fils. »

Je fus ému de la sollicitude de cette mère mourante, et je lui promis de faire parvenir sa rectification aux divers journaux, qui effectivement publièrent, peu de jours après, la lettre que je leur adressai à ce sujet.

Il restait donc, à cette époque, huit personnes parentes de Jean-Jacques Rousseau et portant son nom; de plus, il existe

(1) Nous devons la communication de cet article à M. J. Petit-Senn, de Genève. Le caractère du récit ne nous permettait pas d'omettre le nom de l'auteur.

encore dans Genève plusieurs familles liées par le sang à celle du philosophe, et je crois m'honorer moi-même en déclarant que la mienne est de ce nombre.

Mon grand-père, J. Petit-Babault, était par son épouse cousin de Jean-Jacques, qui vint lui-même, en l'année 175..., habiter la maison de campagne du premier aux Eaux-Vives, lieu d'où sont datées quelques-unes des lettres de Rousseau.

Mon grand-père était fort amateur de la pêche, et il proposa au philosophe de lui en faire goûter les plaisirs. Après s'être fait un peu tirer l'oreille, celui-ci y consentit, et ce fut par une belle matinée d'août que ces messieurs, montés sur un bateau manœuvré par quatre vigoureux rameurs, s'avancèrent sur le petit lac, munis des engins nécessaires pour prendre le poisson.

Tout alla pour le mieux tant que la nacelle, rasant la côte, offrit à Jean-Jacques le panorama des vertes campagnes qui passaient rapidement sous ses yeux ravis; mais, arrivés sur le théâtre liquide des évolutions nautiques, quand ces messieurs se furent mis à pêcher, il fallait voir les contorsions, les inquiétudes du pauvre Jean-Jacques, sans cesse angoissé par l'équilibre suspect du bateau, dont le centre de gravité changeait, il est vrai, à chaque instant, et qui lui semblait devoir indubitablement chavirer.

En effet (je dois le dire, soit pour initier mes lecteurs aux manœuvres de pêche, soit pour excuser à leurs yeux les terreurs de notre célèbre compatriote), voici ce qui a lieu dans le bateau où l'on fait ce qu'on appelle *des traits*. Alors qu'on a mis à l'eau plusieurs filets à la suite les uns des autres, et de manière à décrire avec eux un demi-cercle, le bateau entre dans le centre de la courbe tracée, et alors commence un infernal charivari : deux pêcheurs battent l'eau avec leurs avirons, un autre jette de grosses pierres de tous côtés, un quatrième donne des coups au fond du lac, et en remue le gravier et les cailloux avec une longue perche; plus le bruit est monstrueux, les mouvements pressés et l'onde agitée, plus s'augmentent les chances de succès. Mais on conçoit que le grave auteur dut trouver un contraste inouï entre ce genre de divertissement et le calme inspirateur du cabinet. Aussi Jean-Jacques étourdi, pâle, trempé, effrayé, conjura-t-il mon grand-père de terminer son supplice; car tantôt un aviron agité dans les airs aspergeait le philosophe de pied en cap, tantôt un rameur lui marchait sur les pieds en se portant vivement d'un point à un autre, ou bien il recevait une bourrade dans l'estomac, ou bien encore le bateau penché outre mesure lui inspirait de légitimes terreurs.

Touché des angoisses successives de son illustre cousin, mon aïeul, pour y mettre un terme, décida que l'on passerait à la pêche *aux torchons*. Cette seconde manière est effectivement moins agitée et moins bruyante. On y procède au moyen d'un petit faisceau de joncs liés avec une ficelle qu'on laisse pendre dans l'eau par une de ses extrémités, à laquelle sont attachés quelques morceaux de plomb pour l'empêcher de surnager; au bout est un hameçon, auquel on empale une sardine vivante qui sert d'amorce aux brochets. La sensibilité de Rousseau fut fort éprouvée alors qu'il vit ces jolis petits poissons, accrochés par le ventre à la ficelle, descendre en tournoyant dans les ondes pour y aller tenter la voracité de nos requins d'eau douce.

Il commença à faire sur ces intéressantes victimes d'un *féroce plaisir* des phrases aussi longues que le fil auquel elles se débattaient suspendues : les ouvriers de mon aïeul l'écoutaient sans trop le comprendre, et n'en continuaient pas moins leurs barbares apprêts, à la grande indignation de l'éloquent avocat des sardines. Puis, tous les *torchons* mis à l'eau, on attendit le résultat de l'opération.

Alors qu'un brochet a happé l'amorce, il descend au fond de l'eau pour la digérer tranquillement, non sans entraîner la ficelle qui fait tourner le torchon en se dévidant : des gerbes de gouttes d'eau jaillissent dans les airs et annoncent la prise. Ce spectacle, quand il a lieu au soleil, est d'un effet très-pittoresque, et d'autant plus gracieux pour le pêcheur expérimenté qu'il lui fait connaître l'espèce et le poids même du poisson qui se débat ainsi.

Au premier brochet pris de cette manière, Jean-Jacques s'aperçut que l'hameçon ainsi que la sardine avaient été complétement engloutis par le vorace animal, dont la gueule béante ne laissait voir que le fil qui se perdait dans ses entrailles. Alors, indigné et prenant une voix sourde, concentrée, impossible à traduire que par une horreur profonde, il dit à mon grand-père :

— C'est donc par ses intestins que ce malheureux poisson a été tiré du fond de l'eau jusqu'ici?

— Hélas! oui, fit mon grand-père avec l'accent de l'impatience moqueuse que lui faisait éprouver son trop sensible parent; mais si ce spectacle vous émeut ainsi, je puis vous déposer sur la rive, et vous reprendre quand la pêche sera terminée.

Jean-Jacques éprouva, à cette proposition inespérée qu'il accepta, le plaisir le plus vrai qu'il eût ressenti depuis son embarquement malencontreux. Le bateau prit la direction du rivage; mais mon aïeul, mécontent d'interrompre sa pêche et ayant avisé une pierre plate de quarante pieds carrés élevée au-dessus de la surface de l'eau, proposa au philosophe de l'y déposer jusqu'à la fin de ses opérations. Celui-ci, qui se serait cramponné au récif le plus ardu pour échapper à ses angoisses, sauta avec joie sur le rocher sauveur, qui, situé en face du gracieux coteau de Ruth, permettait à l'amateur de la nature de contempler à son aise l'une des plus verdoyantes rives du Léman. Laissons mon aïeul savourer en plein l'agrément de sa pêche, et voyons ce que devint l'auteur d'*Émile*. D'abord il se livra avec délices au plaisir d'analyser et d'observer le magnifique paysage étalé devant lui; puis, un chaud soleil d'août s'élevant de plus en plus, il sentit l'inconvénient de se trouver exposé à ses rayons sans pouvoir recourir à aucun abri sur la dalle brûlante où il se trouvait. Quelques gouttes de sueur qui découlèrent de sa tête enflammée l'engagèrent à tremper son mouchoir dans l'eau pour s'en asperger le front. Il ôta son habit qu'il suspendit au bout de sa canne pour s'en faire un parasol; puis il dut songer à tous les héros et héroïnes délaissés sur d'âpres rochers. Prométhée, Philoctète, Ariane, Circé, Andromède, Robinson, roulèrent tour à tour sous son occiput embrasé. Pour sortir d'une situation toujours plus cuisante, il jeta les yeux de tous côtés afin de découvrir le bateau dont il était sorti avec joie, mais où il désirait rentrer maintenant; il l'avisa dans le lointain, et d'une voix dolente il se mit à s'écrier : — Cousin! cousin!

Si mon grand-père n'était pas très-tendre à l'endroit des sardines et des brochets, il sut toujours compatir aux douleurs de ses parents. Il entendit les accents désolés de Jean-Jacques, et vint mettre un terme à sa torture. Celui-ci, remonté sur le bateau, tourna vers mon aïeul un visage rougi par le soleil et trempé de sueur, et lui dit, d'une voix grave et sévère :

— Cousin, si vous me parliez encore de partager avec vous ce que vous appelez *les plaisirs de la pêche*, soyez certain qu'à cette proposition je resterais sourd comme la pierre sur laquelle vous venez de me laisser trois heures!

— Moins dix minutes, répondit mon aïeul en regardant sa montre et en souriant.

LA VIE HUMAINE.

L'ange gardien vient d'apporter sur la terre *une forme humaine*; l'enfant est dans les bras de la matrone, qui veille aux premiers soins qui doivent lui être donnés, tandis que la mère, les mains jointes, remercie silencieusement Dieu d'avoir accordé une sœur à son fils.

Les deux enfants grandiront quelques années l'un près de l'autre ; ils échangeront leurs premiers sourires et leurs premières paroles ; ils s'initieront à la vie, en partageant les peines et les plaisirs de leur âge, jusqu'au jour où l'austère



La Vie humaine, fresques du peintre allemand Bendemann, dans la salle du

génie des sociétés humaines viendra les prendre par une main, et montrera à chacun d'eux une route différente.

A toi d'abord, jeune homme, les sérieuses études et les rudes apprentissages ! Appelé quelque jour à juger les autres

hommes, à prendre part aux affaires de la patrie, à porter le poids des responsabilités publiques et privées, il faut que ton esprit s'éclaire. Va donc recevoir les leçons d'un maître instruit par le travail et l'expérience; écoute avec docilité,



Trône, au palais royal de Dresde. — Dessins et encadrements par Gagniet.

médite avec persévérance; ne cherche ni à inventer la vie, ni à recommencer le monde; accepte ce qu'enseigne la sagesse des autres, et laisse ouvrir lentement devant toi les portes du temple au lieu de vouloir l'escalader.

Mais en même temps que tu fortifies ton intelligence par l'étude, fortifie ton corps par l'exercice et ton âme par le courage. La vie est une mêlée où il faut se percer une route. Apprends à te soumettre toutes les forces dont l'homme s'est fait des auxiliaires : que le coursier de guerre t'obéisse, que le fer ne tremble pas dans ta main ; qu'on puisse te compter parmi les vaillants, non pour conquérir une gloire inutile, mais pour conserver l'indépendance de ton peuple, pour protéger le faible, pour pouvoir toujours marcher le front haut dans ta voie, armé de ton droit et éclairé de ton devoir !

Tandis que tu te prépares ainsi à prendre ta place parmi tes semblables, l'enfant qui courait naguère avec toi dans les blés, et qui te tressait des couronnes de bluets, reçoit aussi les leçons de ses aînées.

La vois-tu, dans la prairie, occupée à arroser la toile qui blanchit ; puis, sous les tilleuls qui ombragent le seuil, filant la laine ou portant au moissonneur le repas qu'elle-même a préparé, tandis que la jeune épouse lit en allaitant son nouveau-né, et lui montre à la fois les devoirs et les douceurs de la maternité ?

Mais l'heure du travail est passée. Voici la jeune fille qui, avec sa compagne, traverse la prairie. Elle est pensive ; elle effeuille une fleur de myosotis. Derrière elle passe le jeune homme dont lui parle souvent sa mère ; il revient de la chasse avec le chien et le faucon, et se retourne pour voir la belle promeneuse. Bientôt les souhaits des parents seront accomplis : réunis sur le même siége et sous la couronne nuptiale, tous deux commenceront la vie que les pères finissent. Déjà les instruments retentissent, les danseurs se croisent joyeusement ; car dans cette chaîne de la société humaine, un anneau ne peut tomber sans qu'un autre le remplace : tout se perpétue, se renouvelle, et à côté de chaque tombe se balance un berceau.

Triste spectacle pour l'homme qui retourne à lui et ne cherche que lui-même dans le plan de Dieu ! mais consolante assurance pour celui qui se regarde comme une étincelle au foyer commun, et qui ne se croit point disparu du monde tant qu'il survit dans l'humanité !

Les gravures qui nous ont suggéré ces réflexions reproduisent quelques-unes des peintures dont le peintre allemand Bendemann a orné la salle du Trône, au palais royal de Dresde. Elles sont là comme un philosophique avertissement de ce qu'est la vie humaine pour tous. Nous n'avons donné que quelques-unes des compositions du peintre étranger, qui parcourent tous les degrés et tous les incidents du sujet qu'il voulait développer. Les ornements, de style allemand, qui encadrent nos gravures n'existent point autour des peintures originales ; elles sont de la composition du dessinateur.

Le palais de Dresde (*Schloss*) est d'une architecture peu remarquable. Partiellement reconstruit en 1833 et en 1834, il a été menacé d'une nouvelle destruction par les troubles civils de 1849. C'est au rez-de-chaussée de sa cour principale que l'on voit la Voûte-Verte (voy. 1850, p. 192). La salle du Trône est une vaste pièce du premier étage, d'assez triste aspect ; mais ses peintures, d'un grand style, et qui respirent de hautes pensées, suffisent pour lui assurer une célébrité durable.

EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA,

DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Je n'aime pas les guides : un guide n'est qu'un cicerone ; il vous donne la vue des choses, mais il vous en ôte l'impression. Avec un guide on ne découvre plus, on ne s'aventure plus, on ne s'émeut plus : on regarde, en passant, les pages d'un album qu'une main étrangère feuillette devant vous. Je partis donc solitairement, vers le soir, pour aller chercher mon gîte dans une certaine maison de contrebandiers située à trois heures de toute habitation, dans les ramifications supérieures du val d'Ossau : c'est ce que l'on nomme dans le pays la case de Brousset. La contrebande se fait surtout dans les nuits sombres et neigeuses de l'hiver ; et aussi, pour la case de Brousset, est-ce l'hiver qui forme la saison brillante. On y entre alors par la fenêtre du premier étage, souvent même en déblayant la neige qui l'obstrue, ce qui donne à cette fenêtre, dépourvue de vitres, comme tout le reste du logis, et garnie de deux larges battants, l'apparence d'une porte aérienne. Elle s'ouvre sur une grande salle tout enfumée qui forme le principal de l'établissement, et sous la cheminée de laquelle vingt personnes tiennent à l'aise. Si j'étais arrivé au milieu d'une tourmente de décembre, j'aurais sans doute à vous faire ici quelque belle description à la Walter Scott : les mulets descendus par l'escalier à l'étage inférieur, les ballots de marchandises soigneusement déposés dans le vaste asile du magasin ; les voyageurs, souvent au nombre d'une centaine, enveloppés dans leurs couvertures bigarrées, et entassés pêle mêle dans la grande salle ; les outres de peau de bouc circulant joyeusement au milieu des chansons ou des raclements aigus de la guitare. Mais, sauf le vieux maître de la case et sa vieille moitié, je me trouvais seul ; et comme j'ai maintes fois remarqué dans les romans qu'il n'y a de soupers intéressants que les soupers appétissants, je ne m'exposerai point à convier votre imagination au partage de celui que me servirent mes hôtes.

Le lendemain, dès l'aube, j'étais en marche. Comme la case est située vers la zone où la végétation des arbres s'interrompt, je n'eus bientôt plus autour de moi que du roc et du gazon. Je gravissais lentement les pentes du pic Pourtalet, guidé par l'usure du rocher sous l'action séculaire des pas, qui, de temps à autre, me fournissait mes points de repère vers le col où je devais trouver ma descente en Espagne. Le silence était imposant. A peine, en prêtant l'oreille, entendait-on, au fond des précipices au-dessus desquels je m'élevais, les premiers murmures de ces eaux qui, un peu plus bas, grossies par les affluents, bondissent de cascade en cascade avec un fracas étourdissant. Devant moi se dressaient, d'un côté, le pic d'Aneu, et de l'autre le pic Pourtalet, gris, arides, verticaux, flanqués de quelques nuages attachés comme des flocons à leurs escarpements. En me retournant, je voyais le pic du Midi dans toute sa magnificence : son sommet n'était qu'à une lieue, à vol d'oiseau, et dans la transparence de l'air, je l'aurais pu croire à deux cents pas. Sans nuages, sillonné de quelques ravins remplis de neige, serré entre ses deux acolytes, semblable à un triple obélisque construit par les Titans sur une pelouse immense, il s'élançait, avec les riantes couleurs du soleil levant, par-dessus les croupes arrondies des pâturages de Pombie, encore plongées dans les teintes froides du matin. Je m'assis et savourai longtemps ce tête à tête sublime...

De longs et retentissants aboiements, multipliés par l'écho des escarpements supérieurs, m'avertirent bientôt que je touchais au terme de mon ascension. J'apercevais au-dessus de ma tête, détachés en silhouette sur le ciel, ces énormes chiens indigènes dont l'attitude et le vacarme auraient pu m'effrayer, si je n'avais su qu'ils ne sont redoutables qu'aux ours et aux loups. Ils formaient le poste d'avant-garde des troupeaux qui viennent, pendant l'été, pâturer les prairies qui couvrent le plateau de cette montagne. Bien que d'une herbe si courte qu'il faut les incisives serrées du mouton ou du chamois pour les brouter, ces prairies sont d'un très-bel effet : c'est un tapis ras, tout diapré des fleurs les plus chères aux botanistes, particulièrement de ces superbes iris bleu-ciel foncé, qui sont devenus l'ornement de nos jardins, et qui croissent ici en telle abondance qu'on les croirait dans un parterre. Elles sont la propriété d'un riche village situé à cinq ou six heures au-dessous, et chaque habitant, moyennant une redevance de quelques centimes par bête, y envoie, sous la garde des pasteurs communs, tout le bétail qu'il veut. Il n'y a que des brebis, mais en quantité innombrable. Il n'est pas

rare d'en trouver cinq à six mille réunies sur les mêmes pâtis. Le lainage est des plus grossiers; mais le lait qui, grâce à la multitude des animaux, devient une affaire considérable, sert à la fabrication des fromages. Le maïs dans le bas de la vallée, le bois sur les flancs, le fromage et le lainage dans le haut, il n'en faut pas davantage pour vivre! A mesure que la neige envahit la montagne, les troupeaux, chassés par les frimas, descendent de pâturage en pâturage; et lorsque l'hiver sévit complétement, on les mène paître dans les landes de Gascogne, sur des points où la commune a droit, jusqu'à dix ou douze journées de distance. Chaque soir, les brebis se rassemblent d'elles-mêmes et apportent aux pasteurs le tribut de leurs mamelles; puis elles se couchent, les unes contre les autres, comme dans un parc, protégées ainsi, pendant la nuit, contre le froid et contre l'ennemi. Au matin, lorsque l'air glacé de la nuit s'est un peu dégourdi, elles partent, se répandent à la recherche des plantes préférées, jusque sur les pentes les plus escarpées, et se dispersent si bien que l'on n'aperçoit plus, dans l'étendue de la verdure, que quelques points blancs égarés çà et là.

Pour le moment, elles étaient encore entassées par paquets dans les anfractuosités du col, comme ces insectes du printemps qui ne se réveillent et ne se débandent que lorsque la chaleur du soleil les a longtemps frappés. Les bergers, avertis par les hurlements de leurs chiens, se montraient sur la porte de leurs cabanes en pierres sèches, à peine distinctes de la masse des éboulis sur lesquels elles reposent. Je les saluai d'un grand cri, et, enjambant par-dessus les bêtes couchées en travers du sentier, je ne tardai pas à graver sur la terre d'Espagne l'empreinte de mon bâton et de mes semelles ferrées.

Dès que l'on a le pied sur le versant espagnol, la vue change. Les montagnes brûlées par le midi, moins humectées par la pluie et les brouillards, n'offrent plus à la végétation des conditions aussi favorables, et se dépouillent. De grands espaces de roche et même de terre nue, des herbages jaunis, et, dans le bas, quelques arbres rabougris plantés à un demi quart de lieue les uns des autres, un sol de menus fragments de schistes, un vallon large à pentes douces et mal dessinées, un faible ruisseau coulant tranquillement; plus de troupeaux, plus de chiens, plus de bergers; telle est, à sa partie supérieure, la vallée du Gallego, qui débouche à cinq heures de là dans les plaines d'Aragon. Non-seulement on voit ainsi la nature changer dès l'ouverture de l'Espagne, mais à peine a-t-on atteint les zones habitées, que l'on voit dans les hommes plus de changement encore. C'est là surtout que l'on se convainc facilement qu'il y a encore des Pyrénées. Pas la moindre fusion entre la population des deux côtés de la chaîne; une démarcation presque aussi complète que si l'on faisait un saut de la Seine au Guadalquivir. Les physionomies, le costume, l'accent, le geste, la langue, jusqu'aux habitations et aux animaux domestiques, tout crie à haute voix : L'étranger!

Le premier endroit où je tombai, sans aucune transition de hameaux ou de métairies, fut une petite ville nommée Sallent : en France, j'oserais dire un village : il y a 700 habitants! mais en Espagne, c'est une ville, et je ne voudrais pas reconnaître, par un outrage à sa dignité municipale, l'hospitalité que j'y reçus. Devant l'église, il y avait une place de la grandeur de la main, et à l'angle de cette place un écriteau avec d'énormes majuscules, portant ces mots qui résument toute une révolution : *Plaça de la Costitucion*. Je ne me serais pas aperçu, à tout ce que je viens de dire, sans compter le grossier juron national ronflant dans toutes les bouches, que mes pas vagabonds m'avaient bien réellement amené en Espagne, qu'il ne m'aurait plus été permis d'en douter. Je me fis ouvrir l'église, où j'eus plaisir à le constater d'une manière non moins solennelle et plus intéressante : des chapelles toutes dorées, des statues badigeonnées à neuf avec le coloris le plus brutal, des madones emmaillottées, à partir du menton, dans des robes en gaîne, toutes chamarrées de galons, de dentelles, de fleurs artificielles et de verroteries, une bannière de 10 mètres de hauteur pour les processions, quelques peintures valables des anciennes écoles, valant encore davantage par le contraste, un demi-jour et de la fraîcheur; enfin jusqu'au sans façon du sacristain à l'égard des choses saintes, tout cela était bien véritablement d'un tout autre style que chez nous. Et s'il m'est permis maintenant d'en venir à des témoignages d'un ordre moins spirituel, dans mon auberge, ou, pour mieux parler, dans mon hôtellerie, que j'eus bien quelque peine à trouver au milieu de l'affreux dédale de ruelles et de cassecous qui constitue la voie publique de l'endroit, le sens gastronomique me fit assez voir que j'étais loin des fumets de la cuisine française; un vin capiteux exhalant une forte odeur de peau de bouc, une omelette à l'huile rance, et des côtelettes de chèvre grillées jusqu'à leur transformation en semelles de bottes, me donnèrent l'original de ces festins dont on lit tant de descriptions dans Gil-Blas. Je dois dire que, par compensation, un particulier qui se trouvait là, détacha de la muraille une guitare, et se mit à en râcler fort agréablement, tout en fumant sa cigarette, sans me demander, comme le parasite de Pennaflor au naïf étudiant d'Oviédo, la moindre parcelle de ma trop odorante omelette.

Sans la contrebande, je crois bien que Sallent aurait tout au plus droit à figurer sur la carte du royaume en qualité de village. C'est la contrebande qui forme tout son commerce et toute son industrie. Les riches font le transit, et les pauvres vivent de l'industrie du portage. Sauf les manufacturiers nationaux, s'il en existe, tout le monde y trouve son compte, même les douaniers, je pense. La ville, comme je l'ai déjà indiqué, n'est pas belle, mais elle est d'un effet pittoresque avec ses maisons en groupes sur des rochers, son église saillante, son pont gothique à profil triangulaire, et enfin sa charmante petite rivière roulant les eaux les plus fraîches et les plus limpides du monde, qu'elle jette à deux pas de là dans le ruisseau beaucoup plus humble du Gallego, où elle perd son nom que je ne sais plus. Un pic moins élevé, mais presque aussi élancé que le pic du Midi, la garantit contre le nord; et malgré ce que j'ai dit de la contrebande, un bassin assez bien cultivé, d'une demi-lieue de longueur, situé au pied de la ville, fournit à son existence un supplément de revenu moins chanceux et moins illégitime que le premier.

A Sallent, j'avais gagné ma première étape, et je n'avais plus que quatre heures de marche pour arriver à mes bains.

La suite à une autre livraison.

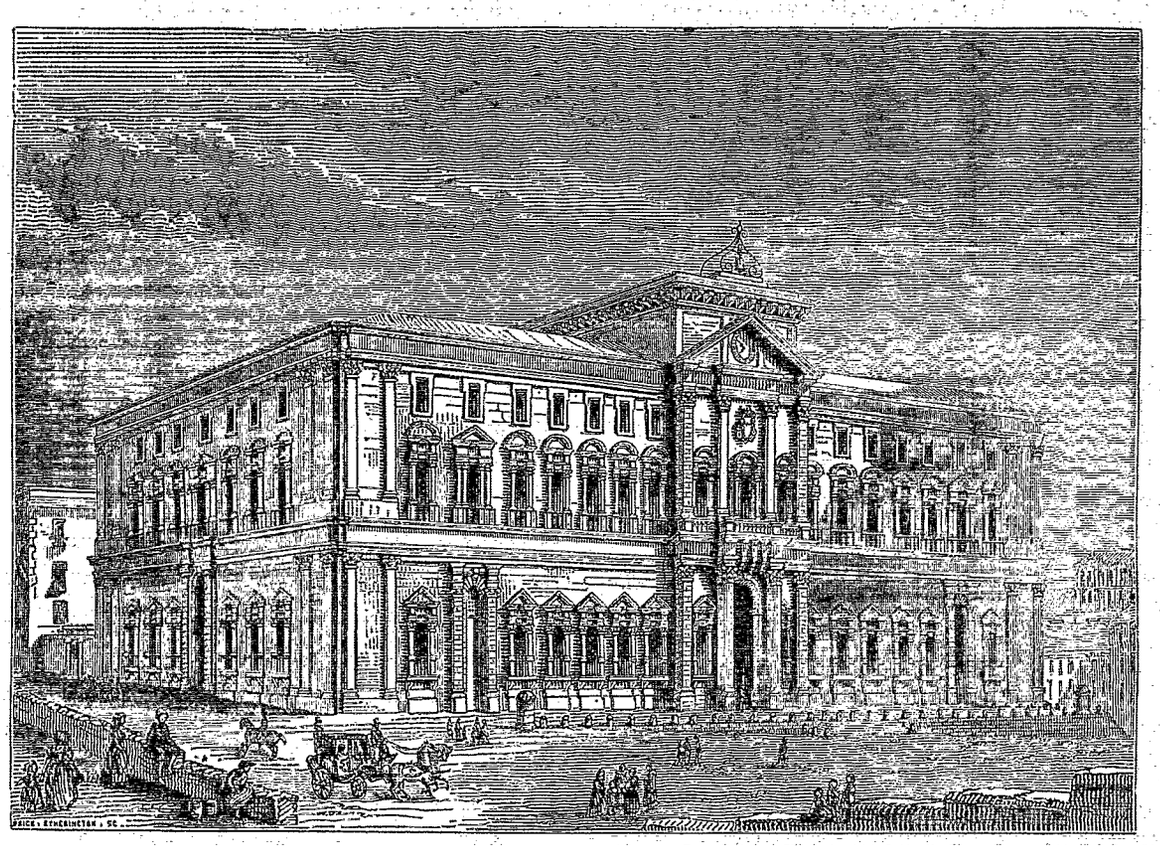
S'il faut en croire d'Herbelot (*Bibl. orient.*), notre mot *laquais* dérive du mot espagnol *lacaio*, dérivé lui-même de l'arabe *lakiths* ou *lakaiths*, qui signifie enfant exposé, enfant dont la mère est inconnue. Borel, au contraire (*Dict. du vieux langage*), prétend que *laquay* ou *nacquet*, c'est-à-dire page, villageois, paysan (du mot *payus*), *pagès*, comme on disait encore de son temps en Languedoc, dérive du basque et signifie serviteur en cette langue. « C'est du pays basque, dit-il, que viennent les meilleurs laquais, du moins ceux qui courent le mieux. D'où vient qu'on dit d'un bon coureur qu'il a la jambe d'un basque. »

LE MUSÉE ROYAL BOURBON, A NAPLES.

A la fin du seizième siècle, c'était l'écurie du roi : en 1616, on délogea les chevaux; des professeurs prirent leur place : ce fut dès-lors une université. La rue qui s'appelait *delle Pigne* prit le nom de *degli Studi* (des Études). L'université délogea à son tour; l'édifice s'était agrandi; on y transporta des statues, les unes des jardins de Farnèse, à

Rome; les autres de Portici et de Capodimonte : avec les sculptures, vinrent des bijoux, des médailles, des manuscrits précieux : le Musée était fondé. L'architecte Pompei Schiantarelli donna au monument des proportions plus dignes de sa destination nouvelle. De génération en génération, la collection s'enrichit des découvertes de Pompéi, d'Herculanum et de Stabie. Elle hérita des précieuses galeries du duc Carafa di Noja, du cardinal Borgia et de Vivenzio. C'est depuis longtemps l'un des plus beaux Musées de l'Europe. Aucun autre ne possède autant de bronzes, de verreries, de gemmes et de peintures antiques. Il est divisé en quinze collections dont l'énumération seule indique l'importance. Au rez-de-chaussée et dans les escaliers sont les peintures antiques à fresque et les mosaïques d'Herculanum et de Pompéi, les statues et les bas-reliefs en marbre, les statues de bronze, l'Hercule, le groupe du Taureau farnèse (voy. 1846, p. 35), les inscriptions au nombre de quinze cent cinquante, les monuments égyptiens, les terres cuites antiques au nombre de cinq mille, les verres antiques, les monuments du moyen âge. Au premier étage, sont la bibliothèque, les papyrus, les vases peints, les petits bronzes, les médailles, les monnaies, les objets précieux, le cabinet réservé, les tableaux modernes. Entre toutes ces richesses admirables, chacun cite, suivant ses souvenirs et ses impressions, quelques chefs-d'œuvre. En ce moment, il nous semble voir encore la statue équestre de Balbus, Psyché, les Vénus, Aristide, Antinoüs, le Faune ivre, le Mercure assis, la grande mosaïque de la bataille d'Arbelles (voy. la Table des dix premières années), les charmantes petites peintures de Pompéi. Après avoir contemplé l'abondance, la variété, la suprême beauté de toutes ces œuvres, il est difficile d'admirer beaucoup la galerie de tableaux; toutefois on y étudie utilement l'école napolitaine qui n'est qu'à un rang secondaire dans l'art italien, et quelques autres écoles notablement représentées par le Corrége, Raphaël, le Titien, André del Sarte, Sébastien del Piombo, Solario, les Carrache. Après l'art vient l'histoire : des milliers de petits objets extraits des cendres et de la lave qui avaient recouvert les villes antiques, initient aux détails les plus familiers des mœurs latines : corbeilles de jonc, filets pour les poissons et les oiseaux, pelotons de fil, boîtes de chirurgien, casseroles, seaux, cadrans, épingles, aiguilles, agrafes, tasses, fourneaux, passoires, moules de pâtisserie, huiliers, cuillers, balances, lampes, lanternes, instruments champêtres, harnais, écritoires, pilules, clochettes, clefs, grilles, semelles de souliers, cordes en fils d'herbe, formes de boutons, bouchons de liége; puis, à côté des ustensiles de ménage, les aliments eux-mêmes tels que se préparaient à les manger à leur repas du soir les malheureux habitants de Pompéi : fèves, lentilles, œufs, ris, huile, raisins secs, dattes, grenades, amandes, olives, noisettes, châtaignes, figues, etc. A la suite de toutes les salles du Musée, on est introduit dans une autre galerie de tableaux qui appartenaient au duc de Salerne, mort récemment.

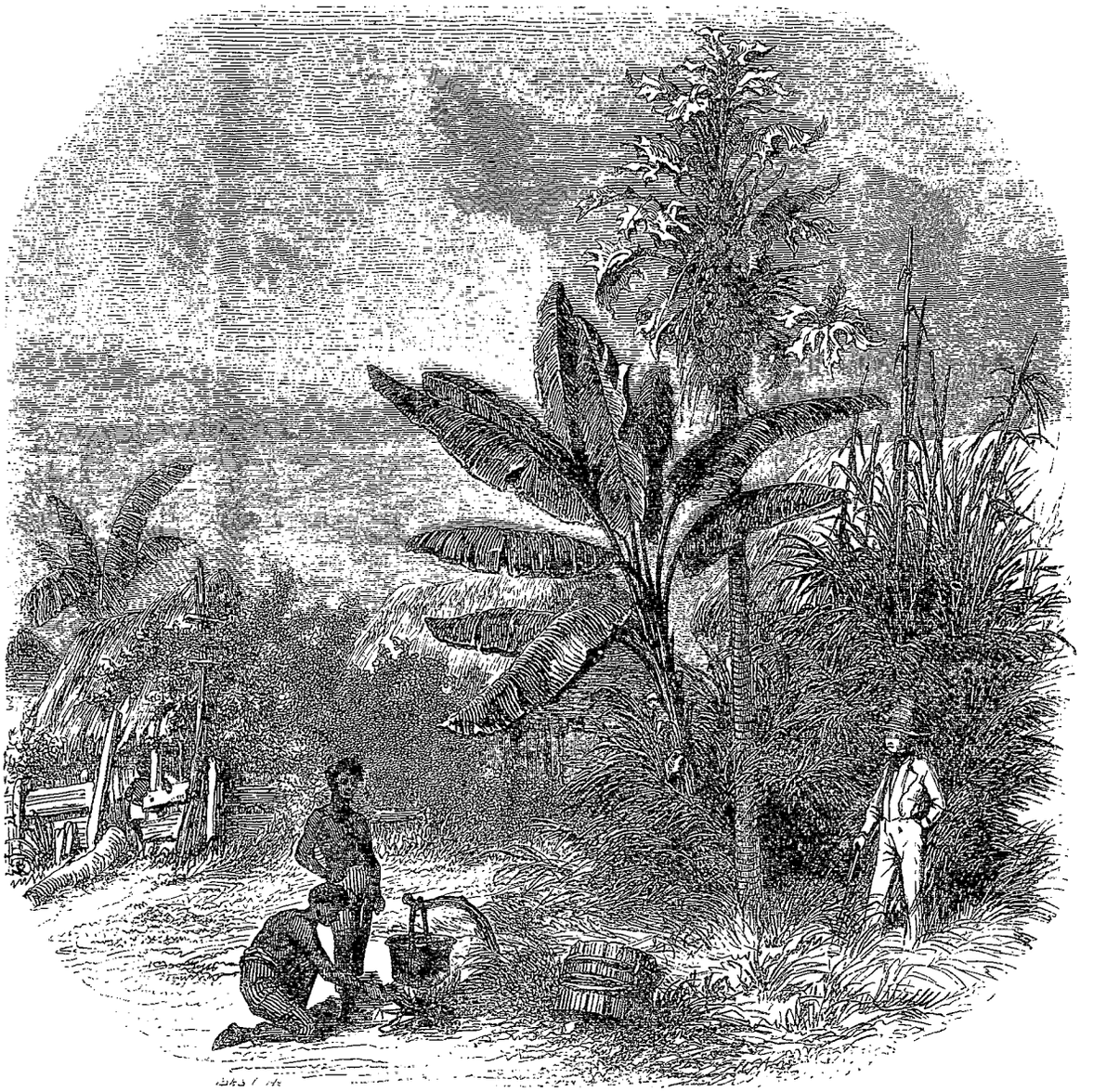
Ces indications sommaires montrent assez que, dans son ensemble, le Musée de Naples offre une source féconde d'instruction et de plaisir. Sa valeur s'augmente du voisinage des villes antiques, victimes du Vésuve, et des beaux temples grecs de Baia et de Pœstum. Grâces à ces restes précieux, Naples est de toutes les villes d'Italie, sans en excepter Rome, celle où l'on peut étudier et comprendre le mieux le génie de l'antiquité. C'est aussi sur ses rivages, dans ses campagnes, que l'on se pénètre le plus intimement de la poésie de Virgile. C'est là qu'il s'est inspiré; c'est là qu'il faut le relire pour avoir une idée parfaite de l'aimable vérité de ses descriptions et de son sentiment profond de la nature. Il est du reste remarquable que cette belle contrée a été plus favorable aux poëtes qu'aux autres artistes. Aucun des peintres de l'école napolitaine ne s'est élevé à la hauteur du chantre de l'*Énéide*, de ceux de la *Jérusalem* ou de *Baia*.



Vue du Musée royal Bourbon, à Naples, rue des Études. — Dessin de Thérond.

VILLAGE NÈGRE

(Guadeloupe).



Paysage à la Guadeloupe. — Dessin de Karl Girardet.

Les premiers nègres transportés en Amérique le furent en 1503, c'est-à-dire très-peu de temps après l'établissement des Européens sur ce continent. On ne tarda pas à découvrir qu'ils étaient beaucoup plus propres que les naturels du pays aux pénibles travaux des habitations, et on en fit venir un plus grand nombre.

Cette exportation d'esclaves sur le nouveau continent devint un privilége que Charles-Quint accorda, en 1517, à un gentilhomme flamand; celui-ci le vendit aux Génois. Plus tard les Portugais devinrent les fournisseurs d'esclaves des établissements américains. En 1702, les Français prirent leur place; puis l'Angleterre se chargea de cette triste mission. La compagnie formée dans ce but devait fournir au moins 4 800 noirs par an, et plus si elle en trouvait le placement; elle payait au gouvernement espagnol 180 livres de droit pour chaque tête de nègre.

Nos colonies françaises des Antilles restèrent assez longtemps sans travailleurs noirs. Ce furent des blancs emmenés de France sous le nom d'*engagés* qui défrichèrent ces terres encore vierges, et y établirent les cultures du café et du tabac. A la fin de son engagement, chacun de ces hommes recevait une certaine étendue de terrain qu'il cultivait à son profit.

Grâce à ce système, nos colonies eurent bientôt pour habitants un nombre considérable de petits planteurs endurcis par le travail, vivement animés du sentiment national, et qui défendirent admirablement les nouveaux établissements contre les agressions des puissances étrangères. L'introduction de la canne à sucre changea cet ordre de choses : les cultures élargies demandèrent des bras plus nombreux; les riches colons firent venir des nègres, achetèrent les propriétés qui avoisinaient les leurs, et insensiblement les petits planteurs ou *petits blancs* disparurent en grande partie.

On substitua ainsi à une population vaillante et dévouée une population esclave, difficile à maintenir en temps de paix, et encore plus dangereuse pendant la guerre. La forte race de travailleurs blancs qui s'était acclimatée dans les Antilles fit place à un petit nombre de colons amollis par

toutes les aisances de la vie, et on arriva à oublier si bien la manière dont les Antilles avaient été primitivement défrichées, que l'on répéta longtemps et que l'on répète encore que le travail des blancs y est impossible, et que les nègres seuls peuvent supporter les ardeurs du climat.

L'introduction d'une population africaine aux Antilles obligea à une nouvelle organisation de la colonie. Il fallut promulguer un code noir, qui établissait les droits des maîtres et leurs obligations envers les esclaves. On régla le travail que l'on pouvait exiger d'eux, la quantité de vivres et de vêtements qui devaient leur être distribués par les planteurs; ceux-ci durent, en outre, abandonner des parcelles de terre pour la culture desquelles ils laissaient quelques journées à leurs noirs.

En conséquence de ce système, chaque habitation compte plusieurs hameaux où les esclaves vivent dans des *ajoupas* bâtis par eux et entourés de petits jardins qui leur fournissent des denrées supplémentaires. Là ils vivent à leur guise, préparant eux-mêmes leurs aliments, et passant une partie des nuits, après de pénibles journées de travail, à chanter, à danser ou à raconter leurs traditions. Notre dessin reproduit un de ces campements, et montre deux noirs faisant, selon l'habitude, leur cuisine en plein air. Le commandeur, qui fait sa ronde, s'est arrêté et les observe.

On comprend sans peine comment cette existence précaire et sans but, soumise au maître pour le travail, privée de surveillance morale dans le repos, a dû engendrer mille vices que l'on reproche peut-être trop durement à une race que tout contribuait à corrompre. L'être qui a cessé de se posséder lui-même perd forcément la responsabilité, ce premier des besoins de l'homme, parce qu'il y trouve, en même temps, une excitation et un frein. Il est difficile que le nègre respecte la propriété, lui qui l'a vue violée jusque dans son individualité; ou même la vérité, lui qui ne peut échapper au châtiment que par le mensonge. Comment estimerait-il le travail, quand il voit qu'on en a fait un des caractères de l'esclavage? Pour juger définitivement ce que l'on peut attendre de la race africaine, il ne faudrait point la voir démoralisée par une longue servitude. La seule chose que l'on puisse constater maintenant, c'est que, par suite de cette démoralisation, les vices des noirs étaient devenus assez pénibles et assez dangereux aux maîtres eux-mêmes pour leur faire sentir douloureusement une organisation dont ils semblaient primitivement ne devoir retirer que plaisir et profit.

LA BIBLE DE MA MÈRE.

De tout ce que ma mère a laissé en mourant, rien ne la rappelle plus à mon esprit et ne la fait mieux revivre à mes yeux que sa Bible. Dans la joie ou les pleurs, elle allait chaque jour chercher au livre saint un appui salutaire, et sans cesse, en achevant la pieuse lecture, sa peine était moins amère ou sa gaieté plus sereine.

Je crois la voir encore, les mains jointes sur l'Évangile ouvert devant elle, y puiser l'espérance, y recueillir ce baume qui console et guérit sous les lambris dorés ainsi que dans la chaumière. Chrétienne, elle y trouva toujours le calme et la résignation apportés à son âme par la page divine. Ce livre fut le premier où ses enfants lurent et le dernier où se reposèrent ses regards. Il la dirigea sur l'océan de la vie; c'était le gouvernail de sa voile en danger; Jésus fut son aimant, et l'Éternel son pôle.

Bible, évoque dans mon esprit cette enfance bénie où mon cœur, cristal dont rien n'avait souillé la pureté, attentif et charmé, s'épanouissait d'admiration au sublime récit de la Genèse, à ce magnifique enfantement d'un monde consacré à l'homme, alors que ma tendre mère, instruisant ses fils, leur montrait au bout de son aiguille la lettre du texte sacré et leur faisait épeler la parole de Dieu; car la Bible, dans ce temps, remplaçait pour nous tout autre livre.

Ah! redeviens pour moi, livre adorable, le seul que je consulte encore! Que mon esprit, lassé des œuvres des mortels, retrouve à ton aspect l'image de ma jeune innocence; et rappelle-moi toujours ce que j'aimai le mieux : Dieu, Jésus et ma mère. J. PETIT-SENN.

Si nous devenons malades, par qui sommes-nous secourus que par les personnes chères? Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous la fortune que les personnes chères? Les autres, ou nous laissent dans la misère, ou ne nous assistent que faiblement, ou souvent ne nous font du bien que par vanité; et quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toujours et de la répugnance à le demander, et un peu de honte à le recevoir. SAINT-ÉVREMONT.

MESURES ITINÉRAIRES DE DIFFÉRENTS PAYS

CONVERTIES EN MÈTRES.

PAYS.	NOM.	Valeur en kilomètres.
Allemagne. . .	melle, lieue de 15 au degré.	7,408
Angleterre. . .	mile, 1760 yards.	1,609
	mile marin de 60 au degré	1,852
	lieue marine de 20 au degré . . .	5,556
Arabie	mille.	1,964
Autriche. . . .	mille de poste	7,586
Belgique. . . .	mille métrique	1,000
Brabant. . . .	lieue.	5,556
Chine	li	0,577
Danemarck . .	mille.	7,538
Écosse.	mile.	1,609
Espagne. . . .	lieue de 5000 varas	4,238
	mille métrique, 1 kilomètre. . . .	1,000
	lieue de 4 kilomètres.	4,000
France	myriamètre, 10 kilomètres	10,000
	lieue marine, 20 au degré	5,556
	lieue ancienne de poste, 2000 toises.	3,898
Hambourg. . .	mille	7,538
Hollande . . .	mille, 15 au degré	7,408
	mille nouveau	1,000
Hongrie. . . .	mille	7,586
Irlande	mile.	1,609
Italie	mille de 60 au degré	1,852
	mille métrique.	1,000
Naples	mille.	1,852
Perse	parasang.	5,565
Piémont. . . .	mille	2,466
Pologne	mille de 20 au degré.	5,556
	mille nouveau, 8 wersts.	8,534
Portugal. . . .	lieue, 18 au degré	6,173
Prusse.	mille du Rhin	7,532
Rome.	mille géographique	1,852
Russie.	werst, 500 sagènes	1,067
Suède.	mille	10,688
Suisse.	mille	8,369
Toscane. . . .	mille.	1,653
Turquie. . . .	berri.	1,476

Lieue de 15 au degré.	7408 mètres.
Lieue de 18 au degré.	6173
Lieue géogr. ou marine de 20 au degré.	5556
Lieue de 25 au degré.	4445
Mille marin de 60 au degré, ou de 1'. .	1852
Mille de 65 au degré	1709

Brasses des cartes marines.

Angleterre . . .	fathom	$1^m,829$
Danemarck . . .	faun.	$1^m,883$
Espagne	braza	$1^m,696$
France.	brasse, 5 pieds. . .	$1^m,624$

Hollande. . . .	waâm	$1^m,883$
Russie	sagène.	$2^m,134$
Suède	fannar.	$1^m,783$

LA BRUYÈRE.

Il nous reste très-peu de détails sur la famille et sur la vie de Jean de la Bruyère. On sait seulement qu'un de ses ancêtres s'était rendu célèbre comme ligueur, et avait exercé, à Paris, la charge de lieutenant civil.

La Bruyère naquit à Dourdan (département de Seine-et-Oise), en 1639, et remplit quelque temps, à Caen, les fonctions de trésorier de France. Ce fut là que Bossuet vint le chercher pour enseigner l'histoire, sous sa surveillance, au petit-fils du grand Condé. L'auteur des *Caracteres*, alors inconnu, se trouva ainsi attaché à la maison de Bourbon, dont il reçut une pension de trois mille livres, et qu'il ne quitta jamais. Sa position le lia nécessairement avec les principaux écrivains du temps, qu'il rencontrait dans les salons de l'hôtel de Condé ; mais il ne paraît pas qu'il se soit beaucoup mêlé à la vie littéraire de son époque. Ménage prétend qu'il causait peu, et Boileau a écrit qu'il ne lui eût rien manqué, « si la nature l'eût fait aussi agréable qu'il avait envie de l'être, » ce qui peut s'entendre aussi bien d'une sorte d'impuissance à causer et à distraire ses interlocuteurs que d'une prétention au bel esprit, comme l'ont compris ses biographes.

Tout prouve, en effet, dans la vie de la Bruyère une prudence ou systématique ou naturelle qui le tenait à l'écart. Dans ce siècle si fertile en anecdotes littéraires, et dont nous savons tant de choses, on ne le retrouve nulle part. A peine son nom est-il prononcé dans deux ou trois lettres et en passant.

Lorsque son livre des *Caractères* parut, ce fut bien moins un succès qu'un scandale. L'auteur avait dit dans sa préface : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage ; il est juste que je lui en fasse la restitution. » On prit son aveu à la lettre, et l'on voulut écrire au bas de chaque portrait le nom de l'original. Il en résulta d'insolentes listes qui envenimèrent beaucoup d'amours-propres blessés, et firent à la Bruyère des ennemis qu'il n'avait point cherchés.

Avec plus de bon sens, ou moins de malignité, on eût pourtant compris que l'homme de lettres n'est point un copiste, mais un peintre ; qu'il s'inspire de ce qu'il voit sans l'imiter, et que ses observations, soumises au travail de la pensée, complétées pour les besoins de l'œuvre, et amenées au point de vue nécessaire, deviennent de véritables créations. C'est même là le cachet des génies éminents. L'étude qu'ils ont faite sur le vif s'élargit et se colore de manière à passer d'une réalité vulgaire aux plus hautes idéalités. La Bruyère avertissait le lecteur qu'il en avait agi ainsi quand il écrivait : « J'ai peint d'après nature ; mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celui-là. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés ; me rendant plus difficile, je suis allé plus loin : j'ai pris un trait d'un côté et un trait de l'autre ; et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. »

Mais on voulut trouver à toute force, dans *les Caractères*, des personnalités. M. de Mallezieux l'avait prévu, lorsqu'à la lecture du manuscrit de la Bruyère il s'était écrié :

— Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis.

Il semble pourtant qu'il ait eu d'abord plus d'ennemis que de lecteurs. Le livre, malgré l'abus qu'en fit la malignité, ne rendit point l'auteur populaire. D'une lecture difficile pour les esprits vulgaires, il resta assez peu connu pour que l'on pût imprimer ce quatrain lors de la réception de la Bruyère à l'Académie :

> Quand la Bruyère se présente,
> Pourquoi faut-il crier haro ?
> Pour faire un nombre de quarante,
> Ne fallait-il pas un zéro ?

Cette épigramme, que nous ne comprenons plus aujourd'hui, exprimait alors le jugement du plus grand nombre, et fut généralement applaudie.

Il faut le dire, outre la nature du livre qui ne s'adressait qu'aux intelligences d'élite, et ne pouvait prendre sa place qu'à la longue, la Bruyère sortait de son siècle par beaucoup de points. Sans décider s'il apportait à la littérature de l'époque un perfectionnement, on doit reconnaître du moins qu'il en rompait la tradition. Tandis que tout le travail des grands écrivains de son temps se concentrait dans une appropriation plus ou moins heureuse des lettres antiques à notre littérature ; que Boileau, Racine, Fénelon et vingt autres s'occupaient exclusivement de marier le génie français aux Muses grecque et latine, la Bruyère, qui avait débuté, comme tout le monde, par une élégante imitation (*les Caractères* de Théophraste), se séparait tout à coup de l'école du siècle, se jetait dans l'observation personnelle, et se faisait un style dans lequel les anciens auraient trouvé peu de chose à revendiquer. Les plus beaux génies de ce temps procèdent de quelque modèle qu'ils ont souvent dépassé, mais dont on sent l'influence. A travers Bossuet, on devine les Pères de l'Église resserrés, quoique agrandis ; la Fontaine fait penser à la reine de Navarre et aux épîtres de Marot ; Molière lui-même, dans plusieurs pièces, ne dédaigne pas la comédie de Plaute ; l'auteur des *Caractères*, au contraire, ne relève que de lui seul. Cette étude si fine, souvent superficielle, mais qui, de loin en loin, pénètre jusqu'au vif de l'humanité ; ces manières de dire, toujours ingénieuses quoique artificielles, ici cette mignardise, et là cette rudesse d'expressions dont il humilie l'audace sous les italiques, tout cela est à lui ; c'est à la fois son mérite et sa faiblesse. Il n'a point la perfection un peu monotone de ses contemporains, leur facilité par instants diffuse ; il concentre la pensée, il la taille à facettes ; alors même qu'elle se trouve une pierre médiocre, il la traite en diamant ! Relisez les caractères tant de fois cités du riche et du pauvre ; ceux de l'amateur d'oiseaux ou de fleurs, et vous serez frappés de l'artifice apporté à la contexture du développement littéraire, des lumières et des ombres habilement distribuées, des coups de pinceaux ménagés pour la fin, et qui complètent subitement le tableau par un trait éclatant. Avant lui, on n'avait jamais manié la langue avec ce cliquetis, ces scintillements ; on ne lui avait point donné ces élans subits ; la phrase ne connaissait point les mille articulations qui la brisent sans la dissoudre !

Veut-il, par exemple, vous peindre un homme insatiable et sans pitié, il entrera en matière en s'écriant : « Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin... Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique... Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère... Voilà... Fort bien, vous êtes en sûreté ! Je découvre sur la terre un homme avide, etc, »

Ailleurs, il vous exposera tous les traits d'un personnage sans vous le faire connaître, et gardera le nom pour dernière satisfaction de votre esprit intrigué. « Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris ; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude ; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir ; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares. »

D'autres fois, il concentre tout un monde d'idées dans une formule colorée qui saisit. Écoutez plutôt cette définition de la vie terrestre !

« Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. »

La philosophie de la Bruyère n'a rien de bien arrêté ; elle flotte entre les idées de son temps et un goût visible pour des principes plus nouveaux ; mais ce qui s'exprime partout dans son livre, c'est un penchant sincère vers ce qui est noble et bon, une sorte de partialité pour ce qui est faible et ce qui souffre. Ceci le distingue de la sécheresse sophistique de la Rochefoucauld et du stoïcisme terrible de Pascal. Aussi, quand Boileau fait dire à la Bruyère, dans les vers gravés au-dessous de son portrait :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et, dans ce livre si chéri,
Apprend à se haïr lui-même.

il semble qu'il ait plutôt peint l'écrivain, auquel nous devons *les Provinciales* et *les Pensées*, que l'auteur des *Caractères*.



Portrait de la Bruyère. — Dessin de Gaguiet.

Ce qui domine, en effet, chez ce dernier, c'est le sentiment humain. Au fond de ses critiques les plus âpres, on entrevoit l'homme qui ne s'est point désintéressé des hommes, qui vit de leur vie et ne désespère pas de la société.

A tout prendre, on peut dire que si, pour la perfection patiente du style, la Bruyère appartient au dix-septième siècle par la nature même de ce style et par le penchant de son esprit, il semble tenir un peu du siècle suivant. Cette espèce de déclassement, qui le met en dehors des milieux littéraires, prouve d'ailleurs, mieux que tout le reste, son individualité. *Son œuvre* ne pouvant, par son genre, donner le ton à une époque, n'a point voulu le prendre, et il en est résulté quelque chose d'éminemment exceptionnel.

La Bruyère avait quarante ans lorsque *les Caractères* parurent. Ceci explique la maturité des jugements et la science de la forme. Reçu de l'Académie, il y prononça un discours qui, bien que renfermé dans les lieux communs d'usage, révélait l'auteur des *Caractères*.

Aucun autre ouvrage ne vint le distraire de ce dernier. La Bruyère s'était mis tout entier dans son livre ; il vieillit tranquille près de ce monument immortel. On trouva seulement dans ses papiers des *Dialogues sur le quiétisme*, au nombre de sept, mais ébauchés, et qui ne paraissaient point destinés à l'impression.

Sa mort fut annoncée par une surdité subite qui le surprit au milieu d'un cercle d'amis. Il s'en retourna à l'hôtel de Condé où il logeait, et quatre jours après, il fut emporté par une attaque d'apoplexie (en 1696). Il n'était âgé que de cinquante-sept ans.

Son livre des *Caractères* est un des ouvrages que l'on a le plus souvent réimprimés. Peu de personnes le lisent en entier, bien que tout le monde le place dans sa bibliothèque. Il serait à désirer que l'on ne se contentât pas de cet hommage rendu à l'un des génies les plus réellement français de notre littérature, et que l'on s'accoutumât, par la Bruyère, aux lectures sérieuses et substantielles. La forme même de son livre encourage à cet effort. Morcelé en courts chapitres, il peut être repris à plusieurs fois ; c'est une de ces sources auxquelles il faut boire souvent, mais à petits coups.

Nous recommandons seulement de prendre garde au choix de l'édition. La manie des allusions avait fait dresser, dès le temps de la Bruyère, la liste des personnes que l'on supposait représentées dans ses portraits ; c'était ce que l'on appelait la *clef* des caractères. Plus tard, des éditeurs mal-

adroits ont introduit cette clef dans le texte même, substituant les prétendus noms réels à ceux qu'avait adoptés l'auteur, modifiant certaines phrases, et altérant ainsi la finesse des traits ou l'harmonie du tableau.

En voici un exemple entre mille.

Dans le chapitre de *la Cour*, la Bruyère fait une description qui commence ainsi : « On parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse. » Et, après une peinture aussi vive que spirituelle de cette contrée, « qui est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons, » il termine par ce trait : « Le peuple de cette région paraît adorer le prince, et le



Un Caractère de la Bruyère (1). — Dessin de Tony Johannot.

prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***. »

Certes, la désignation était suffisante pour faire reconnaître la résidence de Louis XIV, et les trois étoiles ne semblaient ici qu'un voile délicat laissé pour donner au lecteur le plaisir de deviner lui-même ; les éditeurs n'ont point voulu de cette réserve qui entrait évidemment dans l'artifice du style, et ont ajouté, en toutes lettres, le nom de Versailles !

Parmi les éditions où ces altérations ont été évitées (ainsi que les fautes et les interpolations trop fréquentes dans la plupart des autres), nous citerons celle de M. Suard, celle de M. Auger, et le volume publié par M. Buchon, dans le *Panthéon littéraire*.

(1) « Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui : il s'interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, politique, mystérieux sur les affaires du temps. Etc. » (Giton et Phédon, ou le Riche et le Pauvre.)

SUR LES AVALANCHES.

Monsieur le Directeur,

L'article que *le Magasin* a publié sur les avalanches en Suisse, dans une livraison de février 1851, m'a suggéré quelques observations qui compléteront celles du littérateur dont le style trahit l'anonyme auprès d'un assez grand nombre de vos lecteurs.

Les avalanches *de glace* viennent se ranger naturellement à la suite des avalanches de neige. Tous les glaciers de la Suisse sont animés d'un mouvement de progression qui les assimile à des fleuves coulant avec une extrême lenteur (1). Lorsqu'un de ces glaciers arrive à un escarpement, il ne tarde pas à dépasser la paroi verticale ; la portion ainsi suspendue au-dessus du vide se détache par fragments qui tombent, se brisent et roulent en se divisant jusqu'au fond de l'abîme. C'est à ce genre d'avalanches qu'appartiennent celles qui tombent de la Iungfrau, et que les voyageurs admirent du sommet de la Scheideek, sur le chemin de Grindelwald ; elles sont aussi très-fréquentes sur les flancs du Wetterhorn, d'où leur bruit retentit jusqu'au sommet du Faulhorn. Mais c'est au mont Pleureur, dans la vallée de Bagnes, que le phénomène se montre dans toute sa grandeur. Les avalanches de glace tombent pour ainsi dire d'une manière continue dans la vallée, et barrent le cours de la Dranse qu'ils transforment en lac ; c'est la rupture de cette digue, pressée par les eaux du lac, qui a causé les célèbres désastres de 1545 et de 1818. La première, étant imprévue, causa la mort de cent quarante personnes ; la seconde, préparée par les travaux du savant ingénieur M. Venetz, et annoncée à jour fixe dans toute la vallée, causa celle de quelques bestiaux seulement. Ce genre d'avalanches a lieu à des hauteurs énormes. En montant au Mont-Blanc, le voyageur rencontre leurs débris qui couvrent le *petit plateau*, à 3 470 mètres au-dessus de la mer, et elles se précipitent même des rochers rouges qui sont encore plus élevés. Quand on voit de près une de ces avalanches, on est étonné de la grosseur des fragments qui, de loin, semblaient une poussière de neige ; mais l'on s'explique le bruit de tonnerre qui les accompagne par la rupture répétée de tous ces blocs dont le volume diminue toujours, à mesure qu'ils descendent dans la vallée.

Les avalanches de glace ont causé quelquefois de grands désastres. En 1815, le village de Rauda, dans la vallée de Zermatt, fut presque entièrement détruit par la violence de l'air qu'avait mis en mouvement la chute d'une monstrueuse avalanche du glacier suspendu aux flancs du Werishorn.

On se fait généralement une idée peu exacte de l'origine et de la formation d'une avalanche ; on croit qu'une petite masse de neige, en roulant sur des pentes qui en sont couvertes, s'agrandit comme les boules de neige que les écoliers font pendant l'hiver. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Au printemps, quand la neige commence à fondre, l'eau coule entre le sol et la neige qui le recouvre ; il se forme ainsi un intervalle, et le champ de neige se détache et glisse sur les pentes gazonnées auxquelles il tenait autrefois par adhérence. En glissant ainsi, cette masse entraîne celles qui sont au-dessous, ainsi que les pierres, les arbres, les habitations qui sont sur son passage. Le mécanisme de la formation d'une avalanche est le même que celui de la plupart des grands éboulements de montagnes. C'est aussi par glissement que les couches de Rossberg descendirent, en 1806, dans la vallée de Goldau, et l'ensevelirent sous leurs débris. On comprend donc très-bien qu'il existe, comme le dit l'auteur de l'article, des avalanches constantes qui tombent chaque année à la même place et presque à la même époque. Imaginez une pente très-inclinée couverte de gazon, non-interrompue par des forêts, disposée de façon à recevoir les eaux résultant de la fonte des neiges supérieures, vous aurez ce que les montagnards de la Savoie appellent un *couloir d'avalanche*.

La science moderne doit ainsi rejeter dans la catégorie si nombreuse des préjugés et des exagérations, l'opinion que la voix humaine puisse causer la chute d'une avalanche ; celle du canon pourrait seule produire un pareil effet ; mais les faibles vibrations produites dans l'air par la voix humaine, sont incapables de déterminer le moindre ébranlement dans une masse de neige. La vraie, la seule précaution, c'est de marcher vite, et, avant de s'engager dans la montagne, d'avoir égard aux circonstances atmosphériques des jours précédents. Je serai heureux, monsieur le Directeur, si ces détails vous paraissent de nature à intéresser les lecteurs du *Magasin*.

Agréez, etc.

(1) Voy. 1842, p. 18.

On a fait cette remarque, qu'il faut une lieue carrée environ pour nourrir un sauvage des produits de la chasse, tandis que le même espace de terrain convenablement cultivé suffit à la subsistance de mille habitants.

UNE PARURE INDIENNE DES DAMES DE LA BOLIVIE.

Lorsque les compagnons de Christophe Colomb débarquèrent dans l'île verdoyante de Guanahani, ils remarquèrent que les femmes des Igneris éclairaient leur marche au milieu des montagnes en attachant au sommet de leur chevelure certains insectes lumineux que l'on désignait sous le nom de *cocuyos*, et dont les savants ont fait une subdivision qu'on appelle *elater*. Ces insectes étincelants leur servaient à la fois de parure et de lumière. On alla plus loin en racontant ce fait curieux : on prétendit que les Indiennes avaient l'art de recueillir la substance lumineuse qui jette chez l'insecte vivant des lueurs phosphorescentes d'un si vif éclat, et qu'elles se traçaient ainsi autour de la tête une sorte d'auréole. Rien n'est plus inexact ; et ces *petites chandelles vivantes*, comme les appelle le bon père du Tertre, perdent tout leur éclat en perdant la vie. La première version n'a rien que de fort réel ; l'idée de faire servir les mouches à feu à la parure des femmes s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans le centre de l'Amérique méridionale. M. H.-A. Weddell, qui vient de publier un savant ouvrage sur le quinquina, et qui faisait partie de l'expédition de M. Francis de Castelnau, a vu cette parure indienne orner la belle chevelure noire des jeunes filles de Santa-Cruz de la Sierra. Dans cette jolie ville, nos coléoptères lumineux, que l'on appelle *curucuci*, remplacent parfois les pierreries les plus coûteuses. « Emprisonnés dans une gaze à laquelle ils sont fixés par une soie, et portés en couronne sur la tête, une couronne des plus riches émeraudes ne produirait pas un effet plus délicieux. » Le savant voyageur ajoute que, convertis en collier ou ornant une ceinture, les curucucis lui semblaient infiniment plus gracieux que les bijoux fabriqués dans le pays. A la ferme de don Hernando Heraus, près Santa-Cruz de la Sierra, M. Weddell vit deux jeunes enfants qui, pour varier leurs danses, se servaient de longues guirlandes lumineuses faites avec le curucuci.

Ce pyrophore si commun en Amérique a ses analogues en Europe : les beaux lampyres lumineux que l'on rencontre dans certaines régions de l'Italie peuvent quelquefois leur être comparés. Le naïf historien des Antilles, du Tertre, ne peut parler de ces *petits astres animez* sans rappeler sa touchante reconnaissance pour le secours qu'ils lui prêtaient. Le digne missionnaire, en effet, n'avait pas d'autre luminaire bien souvent pour lire son bréviaire, ou pour vaquer à ses saintes occupations.

ORFÉVRERIE ANTIQUE.

PATÈRE D'OR DE RENNES.

Des maçons qui travaillaient à la démolition d'une maison du chapitre de Rennes trouvèrent, le 26 mars 1774, une magnifique patère d'or antique. Auprès de cette patère on trouva aussi quelques ossements humains, 93 médailles romaines, une *fibule* ou agrafe d'or, 4 monnaies de Postume entourées d'encadrements en or et garnies de bélières, et enfin une chaîne d'or; le tout pesait plus de deux kilogrammes. Le chapitre de Rennes remit ces monuments au duc de Penthièvre, gouverneur de Bretagne, en le priant de les présenter au roi, qui les fit placer, le 7 avril suivant, dans son cabinet des médailles, aujourd'hui le troisième département de la Bibliothèque nationale. Avant de commencer l'explication du sujet représenté sur cette patère, il est utile de mentionner une circonstance qui indique combien les restes de l'antiquité courent de risques avant de parvenir dans les collections, surtout lorsqu'ils sont en métaux précieux, et combien ils ont à redouter l'ignorance et la cupidité, plus destructrices que le temps lui-même. Les officiers de la Monnaie royale prétendirent « que le voisinage de la place nommée de la Monnoye donnoit lieu de croire que ces pièces étoient des effets autrefois apportés au change de l'ancienne Monnoie. » Sous ce prétexte, ils ourdirent une procédure dont le but, annoncé par un réquisitoire du procureur du roi, était de saisir le tout et de l'envoyer à la Monnaie de Nantes pour y être converti en espèces. Fort heureusement pour l'archéologie, les droits du chapitre étaient formels et furent reconnus : aussi aujourd'hui son beau cadeau est-il un des plus remarquables ornements de la Bibliothèque nationale.

Une patère est un vase très-ouvert, affectant presque la forme d'une soucoupe, et légèrement exhaussé sur une base. La patère de Rennes répond à cette définition. Elle a 25 centimètres de diamètre sur 4 de profondeur, y compris la base. Elle est d'or, à 23 carats, et pèse 1 kilogramme 315 gr. 50 centigr. Cette remarquable pièce d'orfévrerie a dû être exécutée au commencement du troisième siècle de notre ère; on verra plus loin sur quels motifs repose cette assertion. La patère a été fondue tout unie.

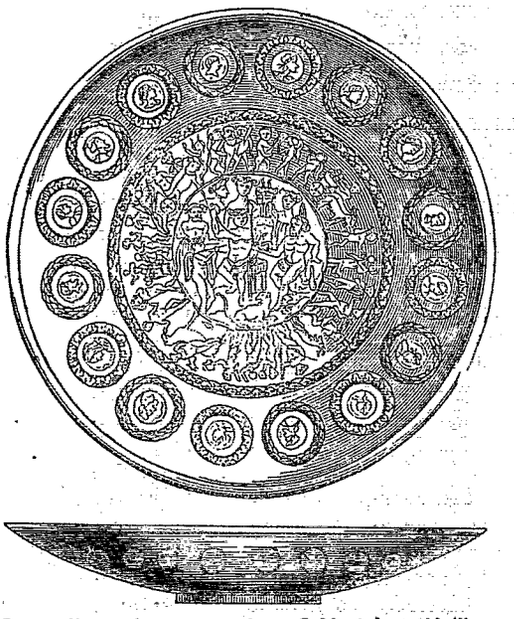
Le fond est orné d'une composition exécutée au repoussé qui se détache de la coupe : c'est ce que les anciens appelaient l'*emblema*. Ce sujet principal est encadré dans une bordure représentant une marche triomphale qui le complète. L'intention de l'artiste inconnu auquel nous devons ce curieux monument est facile à comprendre. C'est une idée morale, banale même, et cependant utile à rappeler : savoir, que le vin triomphe de la force physique la plus grande que l'on puisse imaginer; en d'autres termes, c'est le triomphe de Bacchus sur Hercule. Les deux fils de Jupiter se sont défiés : il s'agit de savoir qui supportera le mieux le vin. Hercule devait nécessairement succomber. Les deux puissants dieux sont assis près l'un de l'autre : Hercule sur un rocher recouvert de la peau du lion de Némée, près de laquelle est sa massue; presque vaincu par le vin, il tend cependant encore son *canthare*, dont le poids semble déjà l'accabler, tandis que Bacchus élève fièrement son *rhyton*. Bacchus a la tête ornée d'une couronne de pampres; il est assis sur un siége carré, à quatre pieds, sans dossier; son *rhyton* représente un pavot, symbole du sommeil que provoque le vin. A ses pieds est une panthère qui tourne la tête vers son maître et semble lui demander de cette liqueur dont les poëtes ont dit qu'elle était friande. La panthère était consacrée à Bacchus; sa présence rappelait la conquête de l'Inde par ce dieu. En face d'Hercule, un jeune bacchant aux cheveux bouclés joue de la double flûte; derrière ce jeune homme, Silène, le vieux précepteur de Bacchus : il est couronné de pampres, et porte négligemment son manteau qui laisse ses épaules découvertes. Derrière le siége de Bacchus, on voit Pan jouant de la syrinx ou chalumeau à sept tuyaux dont il était l'inventeur, et trois femmes, compagnes de Bacchus, parmi lesquelles Millin croit reconnaître Méthé, l'Ivresse personnifiée; elle tient à la main un thyrse.

La bordure ou frise circulaire qui entoure le sujet que nous venons de décrire représente le triomphe de Bacchus. La force prodigieuse du fils de Jupiter a cédé devant celle du vin, et Bacchus le mène captif devant son char. La procession commence par une bacchante qui joue de la double flûte et qui précède le cortége en marchant à reculons; puis vient une bacchante qui danse un véritable pas du châle : sa grâce paraît ravir un bacchant qui la suit armé du *pedum*. Le groupe d'Hercule vient ensuite : ce dieu, complétement ivre, s'avance en chancelant; deux bacchants l'aident à marcher; l'un d'eux porte la terrible massue, devenue trop lourde pour le bras du héros qui a porté le monde et qui ne peut plus se soutenir. Derrière lui, un satyre, ou Pan lui-même, le général de Bacchus, précède immédiatement le dieu, couché mollement dans son char que traînent deux panthères. Près du char, un joueur de flûte et un bacchant; derrière, une femme vêtue d'une longue robe, et qui pourrait être Ariane; auprès d'elle, encore un bacchant tenant un *pedum*. Ici la marche est interrompue par une scène épisodique qui représente des vendanges en miniature. Il s'agit de trois génies bachiques, dont deux empilent des raisins dans une corbeille d'osier, tandis qu'un troisième, debout sur les raisins, commence déjà à les fouler. On ne voit pas d'ailes à ce génie, qui tourne le dos; les deux autres en sont pourvus. La procession reprend ensuite; elle recommence par une bacchante qui joue des cymbales en marchant à reculons. Un bacchant tenant un thyrse conduit par la bride un chameau sur lequel Silène est assis paisiblement; le vieux compagnon de Bacchus n'est pas dompté par le vin comme Hercule, car il va prendre un canthare que lui présente une bacchante, tandis qu'on voit sur le sol, entre les jambes du chameau, un rhyton que vient de vider l'infatigable buveur. Un autre groupe, composé d'un bacchant et d'une bacchante, s'avance après Silène : la femme paraît consolider sur la tête du bacchant des raisins qu'il vient d'y placer et qu'il soutient lui-même de la main gauche. Plus loin, on voit un combat entre un satyre et un bouc, qui a pour spectateurs un bacchant et une bacchante qui joue des cymbales. Près du bouc, qui, debout sur ses pattes de derrière, va frapper son ennemi de ses cornes, est un pédum qu'a sans doute laissé échapper le satyre, qui s'élance les poings fermés sur le bouc. Derrière le satyre, une bacchante, vêtue d'une longue robe et tenant une *ferula*, paraît s'éloigner des combattants; viennent ensuite un jeune bacchant jouant de la syrinx, et une autre bacchante dansant et faisant résonner des cymbales. La marche est fermée par une bacchante revêtue d'une nébride, et qui semble diriger un chariot ou plutôt un *panier* posé sur des roues et traîné par deux boucs. Ce panier est plein de raisins que dispose un autre bacchant.

Le bord intérieur a pour ornements seize médailles encastrées circulairement, et placées au milieu de couronnes de laurier et d'acanthe qui alternent. Ces médailles représentent des empereurs et des impératrices de la famille des Antonins; sans doute parce que celui pour qui notre patère fut faite était, ou l'empereur Septime Sévère lui-même, ou un partisan de sa famille; or cet empereur cherchait à faire croire qu'il descendait des Antonins. La plus ancienne de ces médailles, ou plutôt de ces monnaies, car ce sont des deniers d'or, des *aureis* en circulation alors, est d'Hadrien, qui, s'il n'appartenait pas par le sang à la famille des Antonins, pouvait à bon droit être considéré comme son chef, puisque c'est lui qui, en adoptant Antonin et Elius pour ses successeurs, donna l'empire à la famille des Antonins. La médaille dont la date est la plus récente a été frappée

sous le second consulat de Géta, l'an de Rome 961, et 208 de notre ère.

Il est donc à peu près certain que ce vase a été exécuté au commencement du troisième siècle de notre ère. Le travail appartient à cette époque où déjà l'art antique entrait dans la décadence : aussi est-il facile de voir que ce n'est point un objet du grand style grec, ni même de la belle époque de l'art romain. Les figures sont courtes et ramassées ; elles manquent de noblesse ; certaines parties sont même traitées avec une véritable maladresse. Cependant il faut convenir qu'il y a encore beaucoup d'expression dans certaines de ces figures, et de vérité dans quelques groupes ; on remarque surtout celui où Hercule est soutenu par deux bacchants.



Patère d'or antique conservée au Cabinet des médailles.

Très-probablement cette patère, l'un des plus curieux monuments de l'antiquité qui aient été conservés, a été exécutée dans la Gaule.

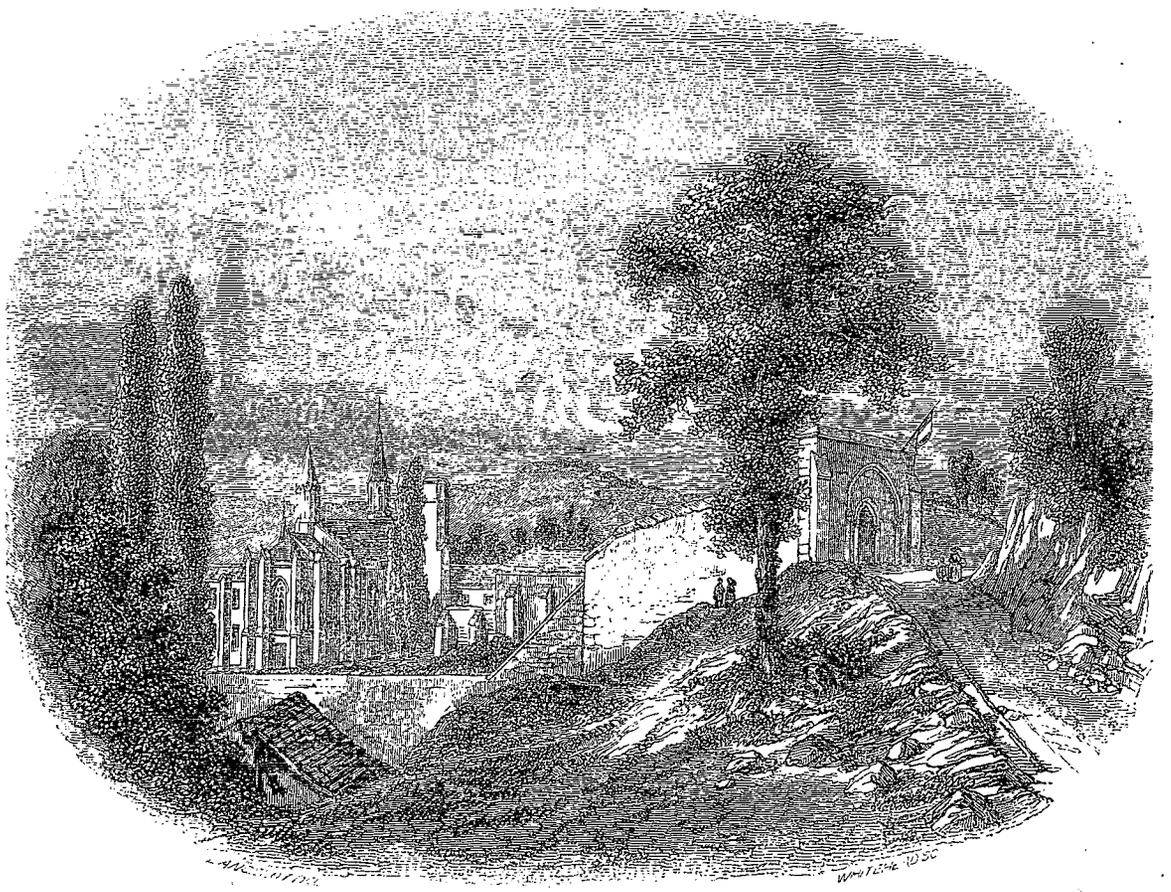
Citons, en terminant, une épigramme de l'Anthologie déjà signalée par Millin, et qui semble avoir été faite pour être placée au bas d'une statue d'Hercule ivre, comme il y en avait beaucoup dans l'antiquité. Elle s'applique aussi parfaitement au sujet de la patère :

Ce vainqueur des monstres et des hommes, dont les mortels ont célébré les douze travaux et la force indomptable, chargé aujourd'hui de vin, ne peut plus soutenir son corps qui chancelle ; il est vaincu par l'efféminé Bacchus.



Fond de la patère. — *Emblême.*

LE CHARTREUSE DE DIJON.



Vue de la Chartreuse de Dijon. — Dessin de Laneelot, d'apres M. Bizard.

La célèbre Chartreuse de Dijon fut fondée, en 1383, par le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, premier duc de la troisième race, et deuxième du nom. Le lieu choisi pour cette fondation, situé à un kilomètre de la ville, s'appelait *Champ-Mol*. Philippe le Hardi voulut faire de ce monastère un établissement modèle; il y établit vingt-quatre religieux, et y consacra des sommes énormes. Rien ne lui coûta, afin de donner aux constructions une ampleur et un caractère dignes de la capitale de ses États. L'église surtout fut l'objet de ses munificences, et ce qu'il en reste encore témoigne de la richesse de son ornementation. Il la désigna pour le lieu de sa sépulture et de celle de ses descendants. Il y fut, en effet, inhumé, revêtu de l'habit de chartreux, ainsi que ses successeurs. Toutefois son mausolée et celui de son fils Jean sans Peur sont les seuls qui furent élevés sur la tombe des princes de cette race. Ces deux mausolées, faits d'albâtre, après avoir été ravagés sous la révolution, ont été depuis restaurés et transportés au Musée de Dijon, où ils font l'admiration des antiquaires et des artistes. (Voy. la Table décennale.)

A cette heure, la Chartreuse, construite par Philippe le Hardi, n'est plus guère qu'un souvenir. La philanthropie en a approprié, tant bien que mal, les ruines à un hospice d'aliénés. Sa magnifique église a presque complétement disparu; il n'en reste qu'une tourelle isolée, haute de 20 mètres environ, et le portail où l'on voit un grand nombre de figures sculptées de la main de Claux Sluter, Hollandais de naissance, *ymagier* du duc Philippe. Parmi ces figures, celles du prince fondateur, et de la duchesse sa femme, Marguerite de Flandre, toutes deux agenouillées aux pieds de la Vierge, sont particulièrement remarquables. La cour du cloître est maintenant convertie en jardin potager. Cependant on y a respecté le monument connu sous le nom de *Puits de Moïse* qui en occupe le centre : nous avons publié en 1834, page 177, un dessin du piédestal de ce puits, œuvre de Claux Sluter.

Le terrain sur lequel s'élevait l'église, est aujourd'hui un riant verger. On y voit encore une excavation qui marque la place où étaient, sous la nef, les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur.

Drouet de Dampmartin a été l'architecte de la Chartreuse de Dijon.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 98.

III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.* (Suite.)

L'ordre dans le voyage; formes diverses des vols d'oiseaux émigrants; hauteur et direction du vol; pigeons, hirondelles. — L'ordre qui règne dans le voyage des oiseaux émigrants n'est pas moins admirable que l'instinct qui le détermine et la périodicité qui préside à l'époque des départs. Les différentes formes de vol surtout sont remarquables pour leur constance et leur régularité dans chaque espèce. Les grues volent en triangle, la pointe dirigée en avant contre le vent et formée d'un seul individu d'ordinaire l'un des plus forts, des plus habiles et conséquemment des plus âgés; c'est lui qui supporte la plus grande fatigue et remplit la plus pénible tâche, celle de fendre l'élément fluide et de diriger la troupe à travers l'espace; mais lorsque ses forces

trahissent son courage, il passe en arrière, et est immédiatement remplacé par celui qui est le plus capable de lui succéder. Tous les individus qui composent ainsi un même escadron montrent une obéissance aveugle à leur chef. Celui-ci fait entendre de temps en temps, comme pour appeler ses compagnons, un cri de réclame auquel tous répondent aussitôt. Leur voix est forte et éclatante, et les inflexions différentes de leurs cris les font reconnaître très-facilement à de longues distances pendant la nuit. De temps en temps, la troupe descend à terre pour prendre du repos; on assure qu'alors l'une des grues veille toujours la tête haute pour avertir ses compagnes par un cri d'alarme lorsqu'un danger les menace. Les flammants voyagent en triangle, de même que les grues; rien n'est curieux comme de voir un grand vol de flammants arriver dans le lointain. Les individus nombreux d'une même troupe se montrent d'abord semblables à une ligne de feu dans le ciel; ils s'avancent dans l'ordre le plus régulier, et à la vue des lieux qu'ils ont reconnus pour leurs anciens domaines, ils ralentissent leur marche, et paraissent un instant immobiles dans les airs; puis, traçant par un mouvement lent et circulaire une spirale conique renversée, ils atteignent le terme de leur émigration. Brillants de tout l'éclat de leur parure et sur une même ligne, ces oiseaux représentent très-bien une petite armée en ordre de bataille, ne laissant rien à désirer pour le rangement des soldats. Lorsqu'ils s'abattent à terre, l'un d'eux remplit les fonctions de sentinelle, et veille pour ses compagnons; si quelque danger l'effraie, il pousse un cri bruyant qui ressemble au son de la trompette, et à ce signal de départ tous reprennent leur vol. (Voy. la Table décennale.)

D'autres espèces d'oiseaux volent en tourbillon, les individus se mêlant incessamment les uns les autres, et la troupe variant indéfiniment de forme suivant les circonstances du voyage : tels sont les corneilles, les cailles, les pigeons; d'autres apparaissent en longue file unisériale, dans laquelle les individus sont plus ou moins distants les uns des autres, comme les alouettes; les canards volent en lignes inclinées, obliques; les pluviers en longues bandes rangées de front, sur une même ligne horizontale, etc. Ces différents vols se composent parfois d'individus innombrables. Les Hébreux rencontrèrent dans le désert une telle quantité de cailles, qu'ils purent abondamment s'en nourrir pendant plusieurs jours. Pline dit que des cailles, épuisées de fatigue, vinrent s'abattre un jour sur un navire en si grand nombre que le bâtiment coula à fond. Ce récit paraîtra sans doute exagéré; il est cependant vrai que le nombre de ces oiseaux qui passent chaque année dans certains pays est vraiment incroyable; on en prend dans l'île de Capri jusqu'à 160 000 par année; il en arrive beaucoup aussi à Malte, dans l'île de Chypre, en Égypte et dans tout le Levant.

La *hauteur* du vol varie suivant les espèces : les cigognes s'élèvent aux plus grandes hauteurs; la bécassine, les râles, etc., ne volent qu'à ras de terre. Généralement les espèces terrestres, et en particulier les espèces carnivores, volent plus haut que les espèces palustres ou aquatiques, et les vermivores en particulier. Un fait donnera ici une idée de la hauteur à laquelle peuvent s'élever certaines espèces. Le 3 novembre 1843, eut lieu un passage considérable d'oiseaux, au grand Saint-Bernard; il dura depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures de l'après midi. On ne put reconnaître parmi ces oiseaux que le bruant, la linotte, le pinçon, le chardonneret et l'alouette. Ce passage continua pendant toute la durée du 4. Le 13 du même mois, on prit près de l'hospice un pluvier gris et une bécasse; mais, ce qui est plus extraordinaire, on y aperçut une foulque, quoique cette espèce soit essentiellement aquatique.

La hauteur du vol, dans les migrations, est généralement celle des temps habituels; cependant cela n'est pas sans exception. La caille, qui ne vole que très-bas pendant tout le temps qu'elle habite parmi nous, s'élève au contraire très-haut dans les migrations. Dans tous les cas, la hauteur ne dépasse guère certaines limites de l'atmosphère, au delà desquelles l'oiseau n'apercevrait plus les terres ou les eaux dont il suit la direction. La hauteur varie aussi suivant la nature du voyage, qui peut être intermittent ou continu : intermittent, c'est-à-dire formé de marches et de haltes successives; continu, c'est-à-dire accompli d'un seul trait et sans repos depuis le point du départ jusqu'à celui du retour. Dans le premier cas, le vol se montre peu élevé; dans le dernier, au contraire, le vol se poursuit aux plus grandes hauteurs dans l'espace.

La *direction* du vol varie, comme sa hauteur, suivant les espèces; elle est toujours régulière pour chaque espèce, soit pour l'aller, soit pour le retour. Les races aquatiques nous viennent, en automne, du nord; les cailles, au printemps, arrivent du sud. Dans la même saison, nous voyons les ortolans passer de l'ouest à l'est. Le départ des hirondelles et des martinets a lieu de l'est à l'ouest; mais ces oiseaux arrivent toujours du sud, même dans les climats méridionaux. Les tourterelles, les engoulevents, ainsi que la plupart des oiseaux terrestres, arrivent du sud; mais lorsqu'ils abandonnent les régions méridionales, ils partent du sud et gagnent toujours le nord. Les races terrestres, en général, vont directement du nord au sud; les races aquatiques voyagent, au contraire, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Les grues vont de l'est à l'ouest. La direction du vol est, du reste, déterminée par des circonstances variables : par le point du départ, par le lieu de destination, par la nature même du voyage intermittent ou continu; cependant l'on peut dire d'une manière générale que les oiseaux ne s'éloignent guère dans leur voyage de la ligne directe qui va du lieu du départ à celui de l'arrivée. Les espèces aquatiques, piscivores, vermivores, etc., longent ordinairement les côtes de la mer, les grands lacs, le cours des fleuves. Les espèces terrestres (insectivores, granivores) se dirigent, au contraire, par l'intérieur des terres. Comme on le voit, la direction est également variable suivant le régime; mais dans tous ces différents cas, l'oiseau ne s'écarte point de sa route, même lorsqu'il a les plus grandes distances à parcourir; les exemples d'individus égarés sont tout à fait exceptionnels.

Cet instinct que montrent les oiseaux à suivre ainsi, avec la plus grande sécurité, leur long voyage, a vraiment quelque chose qui surprend l'imagination. En juillet 1841, eut lieu à Versailles une expérience de pigeons voyageurs. On avait reçu à la mairie quarante pigeons expédiés par la société établie à Berchem, près d'Anvers. Ces oiseaux étaient arrivés à Versailles, renfermés dans un grand panier, par conséquent sans avoir pu acquérir par eux-mêmes la moindre notion du chemin qu'ils avaient parcouru et de la direction qu'ils avaient suivie. Le lendemain de leur arrivée, ils furent lâchés de la cour de la mairie; l'on avait eu la précaution d'apposer à chacun d'eux une estampille contenant la note du point de leur départ. La troupe emplumée, une fois en liberté, commença à s'élever à une grande hauteur en décrivant un grand cercle; puis après avoir reconnu la position, elle s'élança dans la direction convenable nord-nord-est. Tous étaient revenus avant une heure de l'après-midi, dans la même journée, à Berchem. Un seul, qui s'était échappé avant les autres, n'arriva que le soir.

Un autre fait du même genre s'est passé, en 1843, à Montpellier : la compagnie du Phénix, de Liége, avait adressé à Montpellier soixante et onze pigeons, portant tous l'empreinte d'un cachet. Ils étaient arrivés à Montpellier le 23 juillet; le 26 ils furent lâchés de la plateforme de l'arc de triomphe; après s'être élevés, comme les précédents, en décrivant des cercles concentriques, ils prirent ensemble la direction du nord; ils arrivèrent successivement, de jour en jour, à Liége, et le 16 août, dix-huit étaient déjà parvenus à leur destination. Ils avaient retrouvé leurs colombiers éloignés de plus de trois cents lieues; aucune connais-

sance antérieure ne leur avait enseigné la route qu'ils devaient suivre. Admirable instinct, supérieur sur ce point à l'intelligence même lorsqu'elle est aux prises avec de pareilles et d'aussi grandes difficultés.

Ce que nous obtenons en quelque sorte artificiellement des pigeons domestiques se retrouve chez les mêmes espèces à l'état sauvage. Ces espèces ne sont pas, du reste, les seules dont on connaisse la merveilleuse facilité à se diriger vers un lieu déterminé à des distances considérables. On sait que si on transporte au loin une hirondelle couveuse dans une cage, à longue distance, et qu'on lui rende alors sa liberté, l'oiseau, s'élevant d'abord très-haut comme pour reconnaître le pays, se dirige bientôt en ligne droite vers l'endroit où il a laissé sa couvée. Plusieurs observateurs ont répété avec succès cette expérience; Spallanzani, entre autres, a vu un couple d'hirondelles de rivière qu'il avait transporté à Milan depuis Pavie, se rendre en treize minutes auprès de leurs petits laissés en cette dernière ville.

La suite à une autre livraison.

LA RÉSIGNATION.

— Que faites-vous là-bas les bras croisés, la tête basse, le regard fixe?

— De grands malheurs m'ont frappé.

— De plus grands vous attendent, si vous ne les conjurez.

— La volonté de Dieu soit faite; je suis résigné.

— La volonté de Dieu est que vous remplissiez vos devoirs, et le premier de tous est de ne pas vous abandonner vous-même. Qu'adviendrait-il si tous les malheureux s'arrêtaient découragés ou résignés, comme vous dites? Non, la résignation n'est pas la torpeur. C'est le calme dans la douleur, la soumission à une volonté souveraine, mais c'est aussi la courageuse résolution d'essayer si cette volonté, qui ne peut être toujours hostile, ne protégera pas de nouveaux efforts. Relevez-vous, pauvre affligé, relevez-vous; la résignation, c'est du courage, et du courage infatigable!

La Science des bonnes gens.

QUELQUES DÉTAILS HISTORIQUES

SUR LA FORME DES NAVIRES.

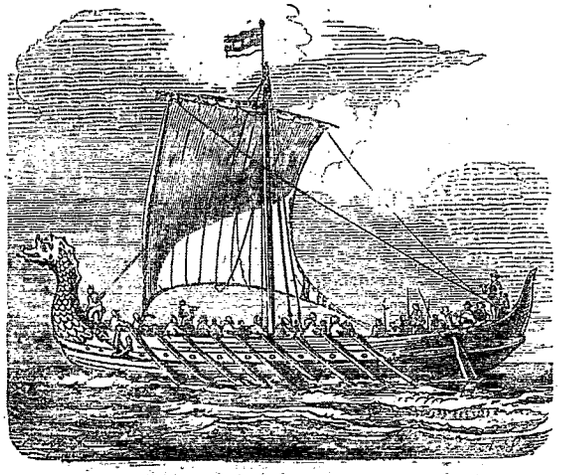
Voy. le Vocabulaire pittoresque de marine, à la Table décennale.

Depuis l'époque semi-barbare du moyen âge jusqu'à notre siècle, qui a vu naître la marine à vapeur, la forme et le gréement des vaisseaux ont subi bien des modifications. Nous allons en faire un rapide historique en citant, autant que possible, des types de constructions navales en renom aux siècles précédents. Toutefois, il ne nous est guère permis de remonter plus haut que le neuvième siècle, où nous trouvons quelques notions certaines sur les vaisseaux scandinaves. Avant ce temps tout est confus et nous laisse plein d'incertitude. Nous savons bien que la *trirème* antique donna naissance à une sorte de bâtiments à rames, connus dès le cinquième siècle sous le nom de *dromons*; mais nous manquons de détails positifs sur la forme précise de ces bâtiments. Au sixième siècle, l'empereur Maurice, dans un traité sur l'art militaire, en parla comme de navires essentiellement faits pour le combat. Trois cents ans plus tard, l'empereur Léon, qui écrit sur le même sujet, dit que le dromon est long et large en proportion de sa longueur, et qu'il porte à chaque côté deux rangs de rames superposés, de vingt-cinq chacun; mais après, plus rien ne nous éclaire. Cependant nous savons encore que la famille des dromons se subdivisait en plusieurs espèces: ainsi il y avait la *chélande* et le *pamphile*. Il a même été question du pamphile jusqu'au quatorzième siècle. Ces deux espèces de dromons, inférieures à l'espèce-mère, n'en différaient pas beaucoup d'ailleurs.

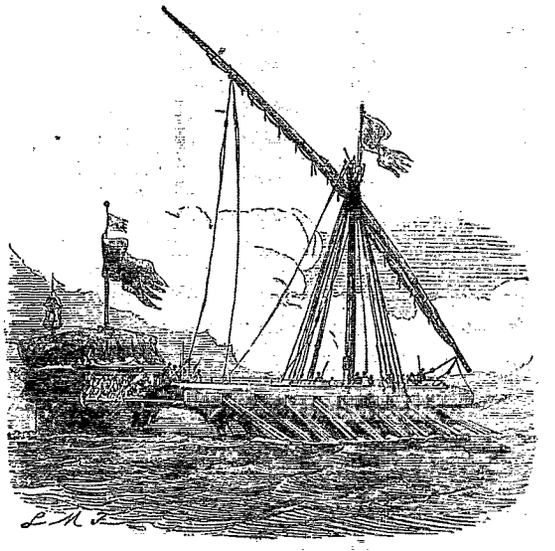
Quant aux navires normands du neuvième au douzième siècle, nous connaissons d'abord le *drakar* (dragon), qui était un dragon comme la *pristis* des anciens était une baleine; c'est-à-dire qu'au sommet de sa proue se dressait une figure sculptée en dragon, et qu'il y avait dans sa forme quelque chose qui rappelait le serpent. Tous les dragons n'étaient pas de la même grandeur. Il est parlé, dans les histoires du temps, du dragon d'Alaf Tryggrason, comme du géant des vaisseaux scandinaves. On n'en avait jamais vu de plus grand, de plus beau et de plus imposant par sa masse et sa décoration. Il possédait trente-quatre rames de chaque côté. Si la tradition est fidèle, il pouvait être long comme les grandes galères du seizième siècle. C'était, on le voit, un bâtiment d'une assez forte importance; car les galères à vingt-six avirons seulement avaient environ 130 pieds de longueur. Les dragons étaient faits pour résister à une mer plus orageuse que la Méditerranée; ils avaient en conséquence des flancs larges et une vaste croupe, de façon à prendre sur l'eau une assiette solide. Ils étaient à fond plat et tiraient peu d'eau. Outre le drakar, les Scandinaves possédaient le *sekkar* (vaisseau serpent) qui avait vingt bancs de rameurs. Sa forme différait peu de celle du dragon. Il était seulement moins long, moins haut et moins large. Tous les vaisseaux normands étaient semblables par l'avant et par l'arrière. Quelques navires de guerre portaient cependant sur la poupe une petite construction particulière, à laquelle on donnait le nom de *château*. Ce château était une petite plate-forme crénelée, où se plaçaient des archers et des frondeurs. Il serait difficile de dire au juste quelles étaient les dispositions intérieures des navires scandinaves. Les plus petits n'étaient probablement pas pontés. Quant aux grands, ils avaient sans doute un pont comme les galères, et sous ce pont une cale partagée, selon les besoins, en chambres, magasins et écuries pour les chevaux. Les vaisseaux scandinaves ne portaient qu'un mât avec girouette et quatre ou cinq haubans. Leur voilure se composait d'une voile carrée, attachée à une vergue garnie d'écoutes à ses angles inférieurs, et gouvernée par deux bras qui s'amarraient à l'arrière. La voile se repliait vers la vergue par des cargues. La vergue avait une drisse passant à la tête du mât dans un trou ou dans un clan garni d'un rouet. Quant au gouvernail, c'était une pelle, un large aviron à manche de béquille qui se trouvait à l'arrière, à droite et à gauche du bâtiment. Les ancres des Normands étaient à peu près faites comme les nôtres, mais toutes n'avaient pas cette traverse de bois ou de fer qu'on nomme le *jas*.

Au douzième siècle, nous voyons les *galées*, sorte de galères qui, au dire de Wenesalf, n'étaient que des petits dromons légers, essentiellement taillés pour la course, et ne possédant qu'un seul rang de rames. Voici à leur propos un passage textuel de cet écrivain: « Ce que les anciens appelaient *liburne*, les modernes le nomment *galée*. C'est un navire, peu élevé, armé à la poupe d'un morceau de bois immobile qu'on nomme vulgairement *calcar* (éperon), instrument avec lequel la galée perce les navires ennemis qu'elle a frappés. » Un diminutif de la galée était le *galion*, qui, plus court et encore plus léger à la course, était plus propre à lancer le feu grégeois. Du reste, à partir de cette invention, l'action du choc des éperons fut peu à peu remplacée par la lutte corps à corps. Parmi les galées qui donnent ensuite naissance à la *galea grossa*, en prenant plus de ventre, plus d'ampleur, quelques-unes étaient manœuvrées à deux rames par banc, d'autres à trois. Il est même certain qu'il y en eut plus tard, au seizième siècle, de plus fortes qui l'ont été jusqu'à cinq, ce qui paraît incroyable. Les galées ne possédaient qu'un mât, lequel se dressait un peu à l'avant, c'est-à-dire dans le premier tiers du vaisseau.

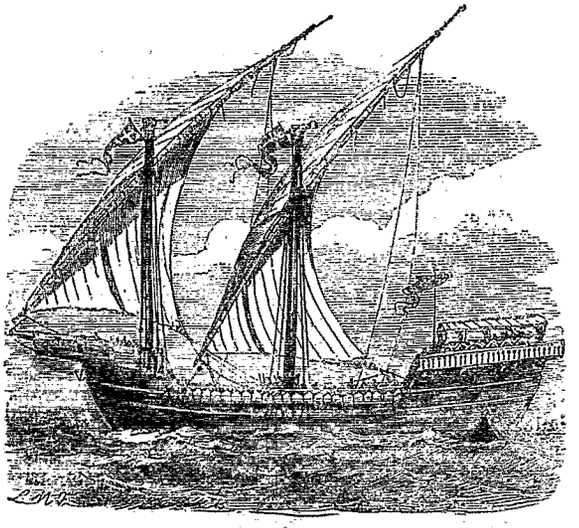
Au treizième siècle, la flotte que saint Louis emmène avec lui vers la Terre-Sainte, témoigne d'assez profondes modifications survenues dans l'art des constructions navales. Saint



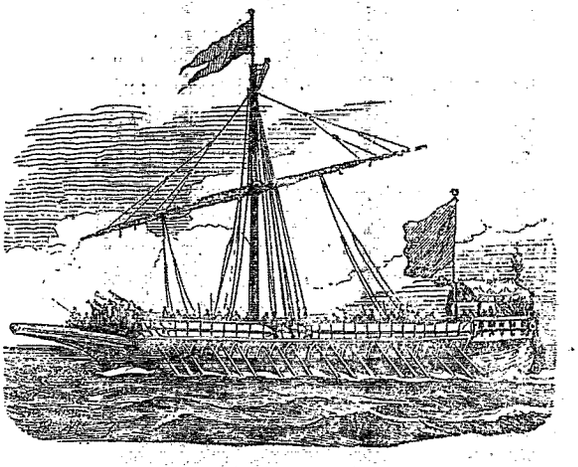
Dixième siècle. — Navire normand.



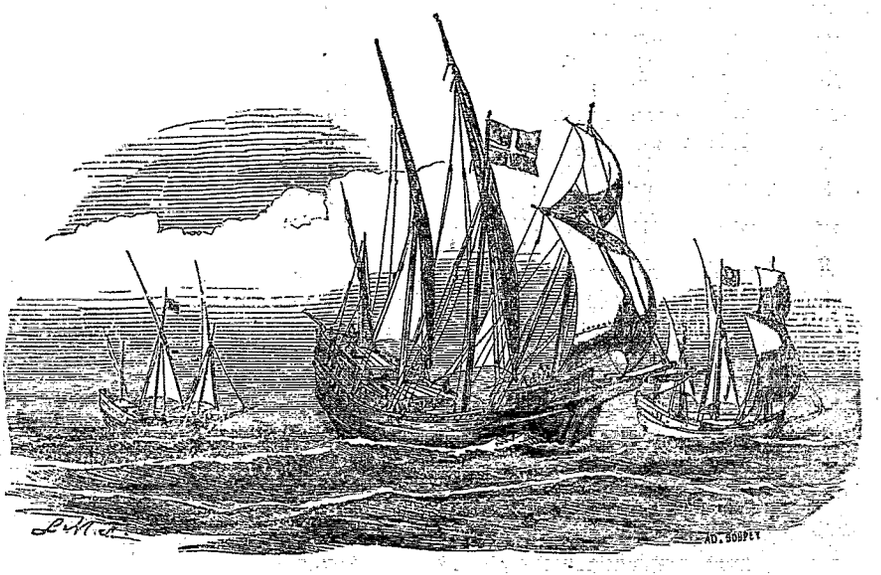
Douzième siècle. — Galée à trois rames par banc.



Treizième siècle. — Navire de saint Louis.

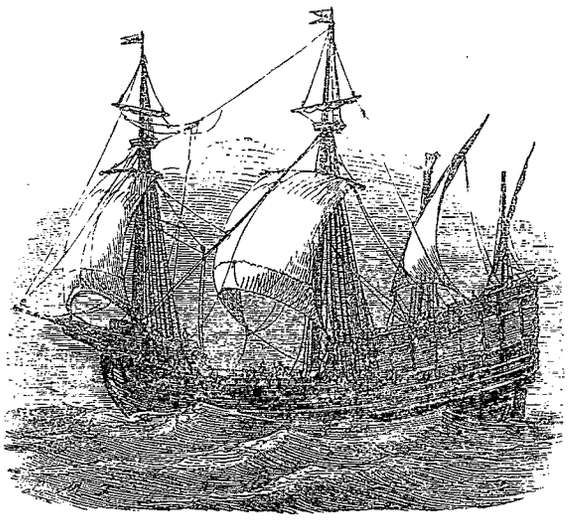


Treizième siècle. — Galée sans rambate.

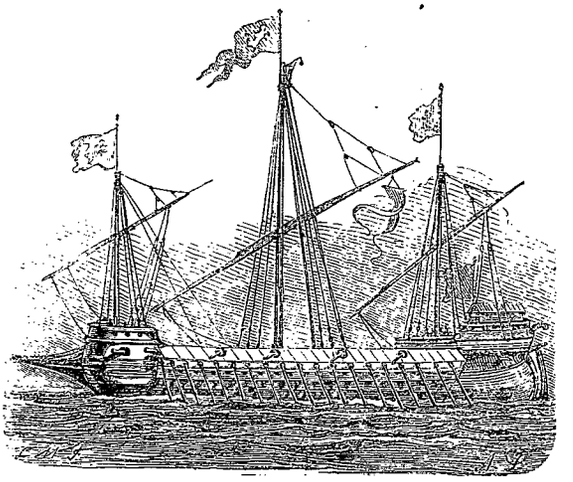


Quinzième siècle. — Navires de Christophe Colomb.

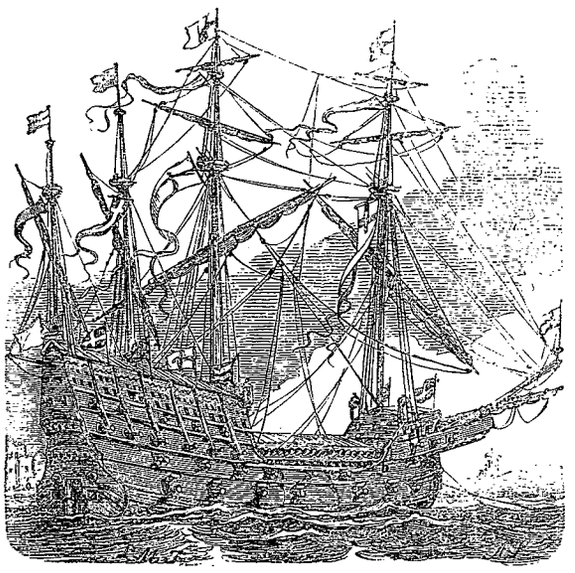
[Dessins de



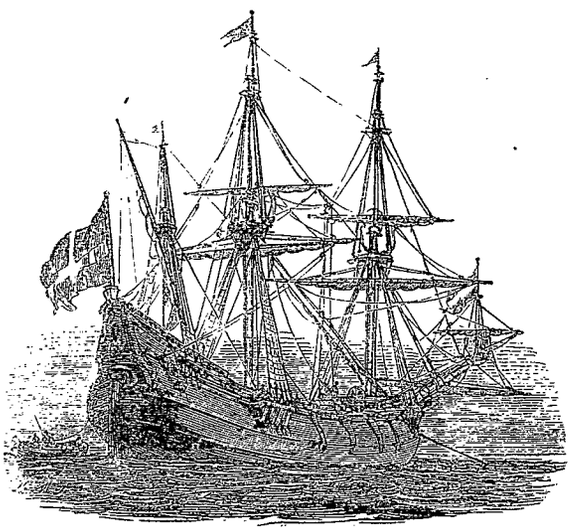
Quinzième siècle. — Caraque.



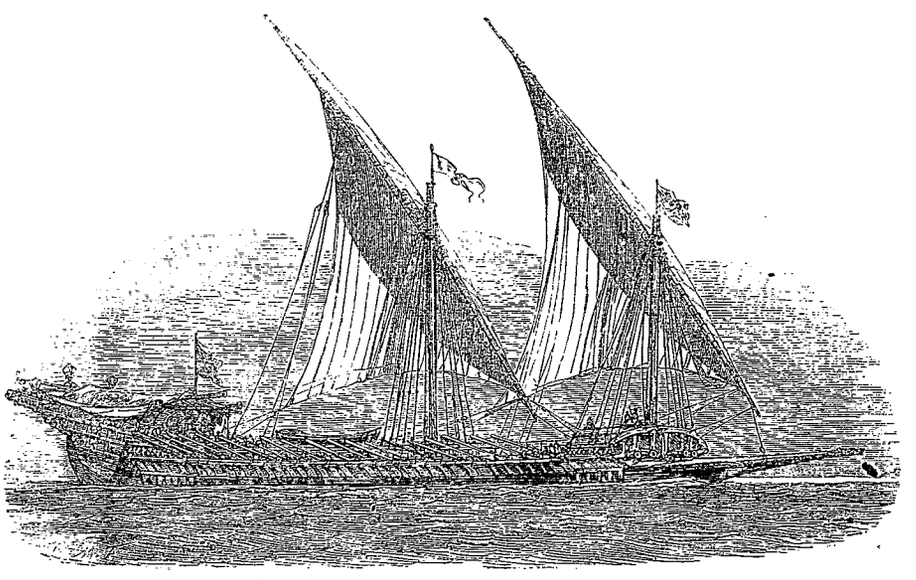
Seizième siècle. — Galéasse vénitienne.



Seizième siècle. — Le Grand-Harry. (Voy. 1838, p. 305.)



Dix-septième siècle. — Flûte.



Marcel-Fatio] Dix-septième siècle. — Galère.

Louis n'avait pu réunir les dix-huit cents navires dont il composa sa flotte qu'en recourant à la marine des États voisins, à celle des Génois et des Vénitiens entre autres. Or les contrats de louage qu'il passa avec Venise pour plusieurs bâtiments, nous font connaître les détails suivants sur une embarcation du nom de *Sainte-Marie*. Ce navire était à deux ponts et à deux mâts. Il possédait deux dunettes superposées, deux plates-formes, un tillac supérieur et une galerie de combat de 4 ou 5 pieds, surplombant la poupe. Cette nef, armée de cent dix marins, avait 108 pieds de longueur. Les mêmes contrats nous renseignent encore sur un autre navire nommé la *Roche-Forte*. Quoiqu'un peu moins long que la Sainte-Marie, il était cependant plus fort, ayant plus de largeur. Il avait deux gouvernails, l'un à bord, l'autre à tribord. Sa mâture se composait aussi de deux mâts, l'un à la proue, l'autre au milieu. Celui du milieu était moins fort et moins haut que celui de l'avant. Il n'avait que vingt-six haubans, tandis que l'autre en comptait vingt-huit. La voilure de presque toutes les embarcations de la flotte était de coton. Toutes les voiles étaient des triangles rectangles dont l'hypothenuse attachée à l'antenne s'appelait l'*antenale*. Cependant il est juste de mentionner le dire de quelques auteurs qui ont prétendu que les voiles des nefs de saint Louis étaient carrées. Leur assertion n'est fondée que sur la forme et la dimension des antennes, que tous les documents du temps représentent fort longues et suspendues par le milieu. Nous devons aussi faire remarquer qu'en parlant de la *Sainte-Marie* et de la *Roche-Forte*, navires vénitiens, nous avons indirectement parlé des constructions navales sorties des ports de France et des autres pays européens. A cette époque, tous les bâtiments génois, castillans, français, etc., se ressemblaient; connaître ceux-ci, c'est connaître ceux-là. Les galées du treizième siècle s'étaient aussi quelque peu transformées. Plus fines, plus effilées que celles du siècle précédent, l'on voyait déjà poindre en elles l'espèce dite (au quatorzième siècle) des *galères subtiles*. Ces galères extrêmement légères à la course, étaient garnies, de chaque côté, de vingt-quatre à vingt-six avirons, et pouvaient avoir 110 à 120 pieds de longueur. Après leur apparition, le pamphile, dont nous avons parlé plus haut, disparut peu à peu.

Cependant au quatorzième siècle, et même au quinzième et seizième, les navires les plus célèbres furent les *carraques*, bâtiments d'un port considérable qui venaient de suite après les vaisseaux proprement dits pour la grandeur. Leur tonnage peut être évalué par leur chargement qui allait quelquefois jusqu'à 1 400 barriques. En 1359, les Castillans prirent une carraque vénitienne qui avait trois *couvertes* (trois ponts), et devait par conséquent être haute comme les grosses flûtes du dix-septième siècle. En 1545, une carraque française, le *caraquon*, qui passait pour le plus beau navire et le meilleur voilier de la mer du ponant, était d'un port de 800 tonneaux, et avait cent pièces d'artillerie de tous calibres pour armement de guerre. Les carraques du quatorzième siècle n'avaient que deux mâts; au quinzième, elles en prirent trois, puis quatre. D'abord à trois ponts, elles arrivèrent à en posséder jusqu'à sept. La poupe et la proue y étaient plus hautes que le tillac de la hauteur de trois à quatre hommes, et figuraient des châteaux élevés à chacune des extrémités. Ces châteaux portaient chacun trente-cinq à quarante canons.

Pour les galères, l'usage des bouches à feu changea peu leur installation; leur proue seule, quelque peu renforcée, fut armée d'un long canon établi sur un massif de bois destiné à son recul, et se prolongeant sur le milieu du navire dans toute sa longueur. On nommait *coursie* cette pièce de bois, et *coursier* le canon posé dessus. A ses côtés, des montants verticaux supportaient quelques faucons ou espingoles.

La *galéasse*, née de la *galea grossa* comme celle-ci de la galée, portait, ainsi que *la Carraque* et les autres navires, un château à la proue et un château à la poupe. Dans celui d'avant elle contenait 12 canons en trois étages, dans celui d'arrière 10 seulement, en deux étages. Elle avait 32 bancs de rameurs, et, entre chacun de ses bancs, se dressait un pierrier sur pivot. C'était, on le voit, un armement assez formidable. La galéasse avait trois mâts et des voiles latines. Les Vénitiens usaient beaucoup de ce bâtiment. Leur fameux *Bucentaure* était de la famille des galéasses.

A la fin du quinzième siècle, quand Christophe Colomb arma ses navires à Palos, il ne composa sa petite flottille que de *caravelles*. Or ce nom de caravelle, qui dans l'origine était celui d'une simple barque, était en ce temps porté par un navire assez considérable sans être fort grand. La caravelle avait quatre mâts : celui de la proue avec une voile carrée surmontée d'un trinquet de gabie, les trois autres avec chacun une voile latine. Cette voilure permettait toutes les allures à la caravelle; enfin elle était aussi prompte dans ses mouvements que la *tartane* française, fort renommée aussi à cette époque. Elle virait de bord avec autant d'agilité que si elle eût été manœuvrée à l'aviron. Elle n'avait qu'un seul pont et ne pouvait pas prendre de grandes charges. Cependant si les caravelles de Colomb étaient moins grandes que celles que l'on vit plus tard, à la fin du seizième siècle, elles l'étaient encore assez pour contenir 90 hommes d'équipage et les vivres nécessaires à un long voyage. Celle que montait Colomb se nommait *Sainte-Marie*, les deux autres *la Pinta* et *la Nina*. Un passage du journal même de Colomb fait connaître en détail la voilure de la *Sainte-Marie*. « .... Le vent, dit-il, devint doux et maniable, et je mis dehors toutes les voiles de la nef, la grande voile avec les deux bonnettes, le trinquet (la misaine française), la civadière, l'artimon et la voile de hune. » Les caravelles avaient, comme toutes les grandes embarcations de l'époque, un château d'avant et un château d'arrière. Elles faisaient en moyenne deux lieues et demie à l'heure. Colomb ne mit que trente-cinq jours pour aller de Palos à San-Salvador; c'est encore de nos jours une traversée ordinaire.

Le seizième siècle fut une époque de progrès pour la marine; ce fut surtout l'Angleterre qui la fit ainsi progresser. Cependant une invention importante, celle des sabords, est due à un français de Brest nommé Descharges. Le système suivi dès-lors pour la disposition des batteries, n'a jamais été changé depuis et subsiste encore de nos jours. Les historiens et les antiquaires se sont donné grande peine pour arriver à connaître les formes des bâtiments de guerre de cette époque; les documents écrits et dessinés sont, les uns si confus, et les autres tellement dénués de proportions et de perspective, qu'il est difficile de les comprendre. Toutefois, comme on connaît quelques détails authentiques du *Grand-Harry*, ce vaisseau peut servir à donner un aperçu de la marine du seizième siècle. Dans notre sixième volume (1838, p. 305), nous l'avons décrit et nous en avons donné une représentation qui diffère, par quelques détails seulement, de celle qui accompagne cet article.

La fin à une autre livraison.

DU DANGER DE SONNER LES CLOCHES PENDANT LES ORAGES.

Dans l'état actuel de la science, il n'est pas prouvé que le son des cloches rende les coups de tonnerre plus imminents, plus dangereux; il n'est pas prouvé qu'un grand bruit ait jamais fait tomber la foudre sur des bâtiments que, sans cela, elle n'aurait point frappés.

Toutefois, il faut recommander fortement de ne pas mettre les cloches en branle, dans l'intérêt des sonneurs. Le danger qu'ils courent est, proportion gardée, celui des imprudents qui, en temps d'orage, se réfugient sous de grands arbres.

La foudre frappe les objets élevés, et surtout les sommets des clochers : la corde de chanvre attachée à la cloche, et ordinairement imbibée d'humidité, conduit la décharge jusqu'à la main du sonneur ; de là tant d'accidents déplorables, qu'il est bon de citer pour guérir les sonneurs de cloches de leur dangereuse manie.

Un savant allemand a montré, en 1783, que, dans l'espace de 33 ans, la foudre était tombée sur 386 clochers, et y avait tué 121 sonneurs. Le 11 juin 1775, le tonnerre, étant tombé sur le clocher du village d'Aubigny, y tua du même coup trois hommes qui sonnaient les cloches, et quatre enfants réfugiés sous la tour de ce même clocher. — Le 31 mars 1768, la foudre étant tombée sur le clocher de Chabeuil, près de Valence en Dauphiné, y tua deux des jeunes gens qui s'y trouvaient réunis pour sonner les cloches, et en blessa grièvement neuf. ARAGO.

Celui qui prétendrait juger de quelque poëme que ce fût dans une traduction littérale, pourrait aussi raisonnablement espérer de trouver sur le revers d'une tapisserie les figures qu'elle représente dans toute leur délicatesse et toute leur splendeur. CERVANTES.

OHMACHT.

En 1772, le vieux Gassner, alors bourgmestre de la ville impériale de Rothweil, écoutait les doléances d'un paysan venu d'un des villages du cercle de la Forêt-Noire pour le consulter. Nicolas Ohmacht se plaignait amèrement de son fils, devenu, disait-il, le fléau de l'honnête famille.

— Ses deux sœurs ne me donnent que satisfaction, ajoutait le paysan avec tristesse ; mais pour ce qui est de Landelin, monsieur le bourgmestre, sa mère Agathe l'a mis au monde en expiation de nos péchés. Bien qu'il arrive dans ses douze ans, il ne saurait distinguer une graine de chou d'une graine de navet, et la fièvre me happe s'il ne briderait point un cheval par la queue ! Le voyant plus fainéant et plus assoté que tous ceux de son âge, je l'avais mis à garder les bêtes dans la pâture ; mais ç'a été à mon grand dommage, car les bêtes ont fourragé partout chez les voisins, et il m'a fallu payer des amendes.

— Où était donc Landelin pour n'y point prendre garde ? demanda le magistrat.

— Où il était ? répéta le paysan ; tout près de là, assis à l'ombre d'un buisson et occupé à tailler des images ; voyez plutôt, en voilà les échantillons.

En parlant ainsi, le digne Nicolas tirait de sa poche plusieurs de ces petites figures de bois que les pâtres de la Forêt-Noire sculptent au couteau, comme ceux de la Suisse et du Tyrol.

Maître Gassner les prit l'une après l'autre et les examina avec attention. Ce n'était aucun de ces lieux communs de ciselure mille fois refaits et toujours copiés ; les essais de l'enfant avaient le cachet d'invention personnelle qui dénote l'artiste. Le bourgmestre était assez connaisseur pour le sentir. Il déclara au paysan que, loin de se plaindre, il devait se réjouir, et que Landelin était destiné à autre chose qu'à la garde des troupeaux. Il lui conseilla de ne point contrarier plus longtemps une vocation évidente et d'envoyer le jeune garçon chez un menuisier ciseleur.

Nicolas Ohmacht se rendit au conseil du vieux Gassner, et confia son fils à un sculpteur en bois de Triberg, dans la Forêt-Noire.

Landelin s'aperçut bien vite qu'il en savait plus que son maître, et partit pour Fribourg en Brisgau, où il acheva son apprentissage.

Il entra ensuite chez Melchior, habile sculpteur de Frakenthal, qui a laissé sur son art des traités justement estimés. Ce fut là que Ohmacht se vit initier à la statuaire et commença à prouver des aptitudes sérieuses. Toujours au travail, il ne tarda pas à réaliser des gains encore légers, mais dans lesquels sa frugalité trouva des éléments d'épargne. Grâce à cette sévère économie, il put, en 1780, revoir sa famille, et maître Gassner auquel il devait l'inestimable bonheur de suivre la carrière à laquelle il était naturellement destiné.

L'excellent bourgmestre lui procura quelques travaux dans la cathédrale de Rotheweil, où l'on montre encore, dans le chœur, deux bustes et deux compositions d'Ohmacht.

Ces œuvres achevées, le jeune sculpteur, qui n'avait encore que vingt et un ans, retourna chez son maître Melchior ; il ne le quitta que pour faire d'assez longs séjours à Bâle et à Manheim. Il y exécuta un grand nombre de portraits sculptés dans ces cailloux d'albâtre à teintes roses que roulent quelques ruisseaux de la Suisse et de l'Allemagne. Ce qui domine dans ces nombreuses études du visage humain, c'est un sentiment de grâce et d'idéalité qui surmonte pour ainsi dire la trivialité des modèles. A son insu et par l'élan de sa nature, Ohmacht ne cherche jamais, dans les traits qu'il reproduit, que la *ligne heureuse ;* tout ce qu'il y a de bas ou de trop commun s'efface sous son ciseau, sans que la ressemblance soit oubliée ; le visage qu'il a copié est toujours reconnaissable, mais l'artiste l'a saisi au moment le plus noble, il n'a appuyé que sur les beaux côtés. Nous nous arrêterons à ce caractère de son talent, parce qu'il constate, pour ainsi dire, la nature élevée de l'artiste. Le goût pour le portrait grimacé qui n'obtient la ressemblance que par l'accentuation des traits exagérés ou ridicules, est presque toujours, en effet, la preuve de la vulgarité ou de l'impuissance. L'art n'est point destiné à parodier la nature, mais plutôt à la glorifier, en traduisant ce qu'elle a de plus choisi.

En 1787 et en 1788, Ohmacht visita de nouveau la Suisse. Ce fut alors qu'il habita chez Lavater, dont il nous a conservé les traits. L'auteur des *Principes de physiognomonie* s'éprit d'une telle amitié pour le jeune sculpteur, qu'il composa pour lui un petit recueil de maximes religieuses et philosophiques dont Ohmacht a toujours conservé le manuscrit ; il est intitulé : *Andenken an liebe Reisen* (Souvenirs de voyages chéris).

Les travaux exécutés par l'ancien pâtre de la Forêt Noire avaient insensiblement grossi ses ressources ; à force de diligence et d'économie, il se trouva enfin maître d'une somme qui lui permit de partir pour l'Italie.

Ce fut en 1790 qu'il entreprit ce voyage. Il resta deux ans à Rome, étudiant les chefs-d'œuvre, visitant les ateliers, travaillant sous les yeux de Canova, profitant des entretiens des élèves de l'École française. Ces derniers lui inspirèrent le goût de l'étude théorique. Jusqu'alors il n'avait guère recherché à pénétrer l'art que par l'instinct ; son instruction première trop négligée lui avait interdit l'esthétique ; il commença à s'en occuper sérieusement en lisant les livres de Winkelmann ; aussi, lorsqu'il revint d'Italie, son éducation artistique se trouva complète ; le cœur, l'esprit et la main étaient prêts aux grandes batailles contre la pierre et le marbre.

Ohmacht s'arrêta à Munich, à Vienne, à Dresde, dont il examina les collections. Il séjourna à Hambourg pour l'exécution d'un monument funèbre que l'on élevait au bourgmestre Rhodé. Cette belle œuvre fonda sa réputation et lui acquit l'amitié de Klopstock, l'auteur célèbre de *la Messiade.*

Vers la fin de 1796, Ohmacht était revenu à Rothweil. Il y sculpta le buste de celui qui l'avait deviné le premier, du bon Gassner, et, voulant joindre les liens de la famille à ceux de la reconnaissance, il demanda et obtint en mariage la petite-fille du digne bourgmestre.

Le nouvel habitant de Rothweil ne tarda pas à prouver que chez lui l'homme et le citoyen n'était point inférieur à

l'artiste. La ville avait été ruinée par la guerre, l'argent manquait pour les dépenses indispensables de la commune, et toutes les bourses étaient fermées. Ohmacht ouvrit la sienne; il mit à la disposition de sa nouvelle patrie une partie de ses économies, cinq mille florins, qui permirent de subvenir aux besoins les plus pressants.

Cependant rien ne l'arrêtait dans ses travaux. Après avoir exécuté en marbre le buste d'Ernald, dernier duc de Mayence, il se rendit à Francfort lors du couronnement de l'empereur Léopold, et y acheva plusieurs portraits importants; enfin, vers 1801, il fut chargé du monument que l'on élevait, entre Kehl et Strasbourg, au général Desaix, et vint s'établir avec sa famille dans cette dernière ville, qu'il ne quitta plus, et qu'il a toujours regardée depuis comme sa patrie adoptive. On a souvent critiqué le dessin de ce monument; mais il est juste de dire qu'il n'appartient pas à notre sculpteur. Ohmacht ne fut chargé que d'exécuter les détails; le plan et le programme avaient été fournis par Weinbrenn, architecte de Carlsruhe.

Une fois établi à Strasbourg, Ohmacht entreprit plusieurs œuvres capitales qui se succédèrent sans interruption; les principales sont :

Un groupe en pierre, représentant le Jugement de Pâris; ce groupe orne aujourd'hui le Jardin royal de Munich, et est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre de grâce et d'expression;

Deux bustes en marbre, ceux du peintre Holbein et du constructeur de la flèche de Strasbourg, Erwin de Steinbach; tous deux sont au Musée du roi de Bavière;

Une statue de Neptune, placée au milieu d'un étang, à une demi-lieue de Strasbourg. « La figure du dieu des mers, dit un biographe d'Ohmacht, a une gravité imposante : c'est le dieu d'Homère, qui ébranle les pays lorsqu'il descend des rochers de Samos, et qui, en quatre pas, atteint son palais d'Égée; »

Une Vénus sortant de la mer. C'était le chef-d'œuvre d'Ohmacht : ceux qui l'ont vue affirment qu'elle pouvait lutter de grâce, de pudeur et de beauté avec les marbres de l'antiquité elle-même. Vendue à un particulier, il la céda pour trente mille francs à un Portugais qui la transporta à Lisbonne, où elle doit encore se trouver;

Une Flore en marbre faux, terminée en 1812; c'est le pendant de la Vénus;



Ohmacht ou Omacht, de Strasbourg, mort en 1834. — Dessin de Gagniet.

Un monument érigé à Strasbourg au célèbre publiciste Koch; son buste domine un autel sur lequel se penche un génie ailé dont les regards se tournent vers le ciel; une femme, portant la couronne murale et personnifiant la cité strasbourgeoise, est assise sur un rocher, et tient de la main gauche la couronne de chêne destinée aux grands citoyens;

Le buste colossal du préfet du Bas-Rhin, Lezai-Marnésia; il est placé au Casino littéraire de Strasbourg;

Un Christ et deux statues de la Foi et de la Charité; ces trois figures, du plus grand style, furent commandées, en 1815, par le grand duc de Bade; elles décorent la chaire de la belle église protestante de Carlsruhe;

Deux Hébé tenant la coupe où les dieux boivent le nectar;

Un buste de Raphaël, copié sur un portrait original du grand peintre lui-même;

Une Flore en marbre, faisant partie du monument que le comte de Coigny a élevé, à Reims, au célèbre musicien Catel;

Un monument érigé à l'empereur Rodolphe dans la cathédrale de Spire;

Une figure de Martin Luther, exécutée pour la ville de Wissembourg, en 1817;

Les monuments du banquier Haussmann; de l'illustre Oberlin, pasteur au Ban de la Roche; d'Emmerich, de Reisseissen; de Blessig, célèbre prédicateur protestant; de Turckheim;

Six Muses, placées sur la salle de spectacle de Strasbourg.

Ohmacht jouit, pendant sa vie, de toutes les joies que peut donner la gloire. Ses ouvrages, recherchés, applaudis, lui valurent l'aisance et l'admiration, sans que sa simplicité modeste en subît aucune atteinte. Il refusa, à plusieurs reprises, les lettres de noblesse qui lui furent offertes par des princes allemands, et le titre de statuaire de cour, malgré les avantages considérables qui y étaient attachés. Sa demeure ressemblait et ressemble encore à un musée : les étrangers y voient exposés plusieurs des beaux ouvrages d'Ohmacht et quelques tableaux des peintres les plus célèbres. Ce fut le 31 mars 1834 que cet homme excellent et cet éminent artiste rendit son âme à Dieu. Il a laissé un élève, M. Grass, l'auteur du monument de Kléber, de la statue en bronze d'Icare, et de la statue en marbre de la Petite Bretonne; ces deux dernières figures ont été achetées par le Musée de Strasbourg. (Voy. la Table décennale.)

Bureaux d'abonnement et de vente, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

L'ÉTÉ.

Voy. l'Hiver, p. 1 ; — le Printemps, p. 105.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Nous avons vu les plaisirs du printemps : oiseaux dénichés, fleurs cueillies, courses dans les prés à la poursuite des papillons. Voici maintenant l'été avec ses jours brûlants. C'est au bord des eaux, sous l'ombrage des saules, que l'heureuse famille va chercher le bien-être et la joie.

La barque est détachée, elle glisse sur les eaux murmurantes, elle côtoie les îles semées çà et là comme des massifs de verdure et de fleurs. Voyez ce jeune homme qui conduit la nacelle, ces enfants aux traits riants, ces jeunes femmes dont la beauté s'épanouit sous des chapeaux de bergères ! Que de grâce et de bonheur ! Comme la lumière joue gaiement dans ces ombres sur ces visages et parmi ces eaux ! Comme la brise doit courir dans ces feuillées ! Quelle opulence de vie dans l'ensemble ! On retrouve ici le charme des compositions de l'ancienne école française qui avait fait de la peinture une éternelle fête ! La vie de plaisirs révélée par

l'artiste n'a rien que l'on ne puisse aimer ! on n'y trouve que la grâce d'innocents loisirs ; c'est l'idylle ramenée aux proportions de la réalité.

La délicatesse intelligente manque trop souvent à nos amusements ; nous ne savons point les tirer de ce qui se trouve à notre portée, imiter l'enfant qui, dans son ingénuité, se fait une distraction des grains de sable, de la fleur des champs ou de l'eau des sources. Il nous faut de longs préparatifs et tout l'échafaudage des distractions factices. Nous arrivons à oublier ce que la création peut nous procurer de jouissances par elle seule et sans nulle préparation.

Si chacun de nous retournait en arrière dans son passé, ne trouverait-il point cependant que ses plus doux souvenirs se rattachent à quelqu'un de ces plaisirs faciles ! Promenades dans les clairières, lectures au pied des charmilles, stations sous quelque coin de ciel étoilé, excursions dans les montagnes ou sur les eaux ! Le monde entier est un parc de plaisance où les récréations sans remords nous sont à chaque pas offertes ; la terre et le ciel sont un théâtre dont les décorations changent à chaque instant pour le plaisir de nos yeux, et au milieu desquelles se jouent mille drames plaisants, tragiques ou charmants, près desquels nous passons sans y prendre garde. On enseigne aux hommes à tirer le plus grand profit de leur activité ; mais il resterait à leur apprendre celui qu'ils peuvent tirer de leur repos ! Tous savent ce que c'est que le travail, beaucoup ignorent encore ce que c'est que le plaisir ! On ne le cherche point avec bonne foi et simplicité où Dieu l'a mis ; on ne le voit pas dans notre association plus intime avec la nature qui nous environne, dans le redoublement de vie qui résulte de notre participation à la vie générale, mais dans des distractions futiles ou dangereuses auxquelles l'imitation nous attire, que la vanité encourage et dont l'habitude fait une nécessité.

Remercions donc l'artiste qui nous peint le plaisir sous sa forme la plus pure, la plus saine et la plus douce ! Puissent ses heureux groupes de femmes et d'enfants, mêlés aux splendeurs des saisons, nous redonner le goût des joies naturelles ; elles seules fortifient et ne sont point suivies d'endurcissement.

Cette barque qui suit le courant, ne traversera point seulement les îles fleuries ; après les saules, l'heureuse famille trouvera les prairies ; après les gazouillements de l'onde, les chants des laboureurs ; elle apercevra de loin en loin les troupes de faucheurs haletants sous la fatigue, et les faneuses que brûle le soleil. Au détour de la rivière qui porte si doucement le bateau, elle entendra le traquet du moulin où se prépare le pain de chaque jour, les mugissements de l'usine qui foule le drap du riche et du pauvre, les battements de la papeterie qui prépare la feuille destinée aux distractions de l'esprit cultivé et à l'instruction de l'ignorant. Ni l'aspect ni le bruit du travail ne la quitteront pendant cette promenade ; elle n'oubliera point dans son repos que d'autres se fatiguent ; et, en remerciant Dieu du soleil qui brille et de la brise qui passe, elle demandera que la brise arrive jusqu'à la prairie où fauchent les paysans, et le soleil jusqu'aux sombres salles où s'étiole l'ouvrier.

L'ÉTÉ DANS L'INDE.

PAR UN POETE HINDOUSTANI.

Voy. p. 2 et 106.

En voyant arriver cette calamiteuse saison, chacun est troublé dans son esprit et s'écrie : « Je suis mort ! » La chaleur du soleil est, en effet, si excessive que, jusqu'aux nids des oiseaux, tout est brûlé. On dirait que du firmament tombe une pluie de feu, et que des étincelles sans nombre remplissent l'air. Les creux pratiqués autour des arbres pour conserver l'eau de la pluie, les ruisseaux et les petites rivières, sont entièrement à sec. Les oiseaux et les quadrupèdes errent de toutes parts à la recherche de l'ombre. Peut-on blâmer l'homme de s'entourer, dans cette saison, de tout ce qui peut contribuer à son bien-être ? On a soin de préparer d'avance une chambre souterraine, parce que là seulement on peut goûter quelque repos. Au milieu s'élève un bassin rempli d'eau de rose et de musc. Des parfums suaves embaument l'air. Les murs sont recouverts de nattes tressées avec du vétiver, sur lesquelles on fait jeter sans cesse de l'eau. On agite continuellement le paukhâ, et c'est ainsi qu'on peut jouir d'une température agréable au milieu des ardeurs de l'été. En effet, l'air enflammé du dehors s'empreint, en entrant dans les appartements intérieurs, d'une étonnante fraîcheur ; et la saison des pluies semble avoir remplacé celle de l'étouffante chaleur.

Dans cette même saison surviennent les orages et les tempêtes. Un vent impétueux s'élève jusqu'au ciel. Ceux qui voyagent par eau sont à plaindre ; leur navire est souvent submergé dans les flots. De toutes façons, on ne parvient au rivage qu'après avoir passé d'affreux moments de terreur, et quelquefois après avoir bu de l'eau amère.

DU NOMBRE DES ÉTOILES FIXES.

Le nombre total des étoiles visibles à l'œil nu sur toute la surface du ciel, c'est-à-dire sur les deux hémisphères célestes, peut s'estimer à 5 000 ou 5 800. La transparence de l'air a une grande influence sur ces estimations. Sur le ciel de Berlin, par exemple, l'œil ne distingue que 4 022 étoiles ; il en compte aisément 4 638 sur celui d'Alexandrie. Aussi faut-il s'étonner que Pline ait affirmé qu'on ne pouvait compter que 1 600 étoiles sur le beau ciel de l'Italie. Un siècle plus tard, Ptolémée énumérait 1 025 étoiles comprises entre la première et la sixième grandeur.

Si on compte toutes les étoiles visibles à l'œil nu et avec les lunettes astronomiques, on trouve, en les classant d'après leur grandeur :

Première grandeur	20
Deuxième	65
Troisième	190
Quatrième	425
Cinquième	1 100
Sixième	3 200
Septième	13 000
Huitième	40 000
Neuvième	142 000
Total	200 000

GRÉGOIRE GIRARD.

Fin. — Voy. 1850, p. 220.

Le père Girard, persécuté à Fribourg, se retira à Lucerne (1), et le champ de son action bienfaisante se trouva étendu. Après avoir semé dans le sol de la Suisse française, il mit à profit son séjour dans les cantons allemands, en y propageant son système. Possédant également bien les deux langues, il put communiquer ses vues à la Suisse orientale, soit par des conseils donnés aux maîtres d'école qui venaient le consulter, soit au moyen d'écrits populaires (le *Dialogue du vieux maître d'école des bords du lac*). C'est ainsi qu'il vit son œuvre continuée par ses disciples, jusqu'au jour où il put enfin rentrer dans son couvent de Fribourg (1835) pour ne plus le quitter. Il y passa les dernières années de sa vieillesse à revoir ses travaux et à publier ce *Cours éducatif de langue maternelle* qu'il lègue à ses successeurs (2) ; re-

(1) Il y professa la philosophie.
(2) Paris, 1846, 7 vol. in-12 ; Dezobry et Magdeleine.

cueil précieux des méditations d'un sage, et qui doit être cher à tous les hommes qu'intéresse le progrès de l'enseignement primaire.

Quel est donc le mérite singulier de cet instituteur, qui fixa sur lui l'attention de l'Europe? Quelle idée heureuse et féconde la France et l'Académie française ont-elles trouvée chez lui, pour lui décerner les plus nobles récompenses (1)? Le père Girard a jeté les yeux autour de lui; il a écouté les plaintes des amis de la civilisation sur tous les points de l'Europe; il a vu, il a compris qu'un grand mal existait, qui pouvait nous ramener à la barbarie à travers la civilisation la plus brillante. Les lumières se développent, et avec elles les forces dont l'homme dispose. Cependant la culture morale, loin de faire des progrès en proportion, avance peu ou reste stationnaire, ou même recule d'une manière effrayante: voilà le mal. Il faut que l'instituteur primaire le combatte au poste qui lui est assigné. Mais ce n'est pas en soufflant sur les lumières (le père Girard ne croit pas à la moralité de l'ignorance), c'est en rétablissant l'équilibre rompu entre la culture intellectuelle et la culture morale, en donnant même à celle-ci la plus grande part et le premier rang.

Dans le temps où il se pénétrait de cette grande et simple vérité, tandis qu'il la mettait en pratique dans les salles de son humble école, on agitait ailleurs à grand bruit la question qu'il avait su résoudre. Cependant la nouvelle de ses succès, répandue de proche en proche jusque dans les grandes capitales, lui attira de nombreux visiteurs. Écoutons-le nous raconter lui-même comment il fut compris et jugé par une dame française de grand mérite.

« Je lui fus présenté à Genève, nous dit-il, et elle voulut bien s'entretenir avec moi sur l'éducation de la jeunesse. Elle était du comité des dames qui surveillaient à Paris les écoles de jeunes filles. Un cri venait de s'élever dans le monde contre l'instruction que l'on cherchait à répandre dans toutes les classes de la société: on ne voulait y voir que du mal, ou du moins de grands dangers. Je convins que d'apprendre à lire, écrire et chiffrer à la jeunesse, sans s'appliquer à former son esprit à la vérité et son cœur au bien, c'était d'un côté la laisser inculte, et de l'autre lui fournir les moyens de faire plus de mal, si jamais elle voulait en faire..... Cette dame vint visiter mon école l'été suivant. Dans la salle des petits, elle prêta toute son attention aux exercices de vive voix, que j'avais ajoutés aux stériles éléments de lecture, d'écriture, de calcul et de récitation, pour commencer la culture de l'esprit et du cœur. Nous montâmes dans la seconde salle, où se donnaient les premières leçons de langue... elle passa en revue leur travail. Ayant tout vu à son gré, elle vint à moi précipitamment, comme en triomphe, et me dit: — A présent, je vous comprends; vous cultivez l'esprit des enfants, mais vous donnez la direction (2). »

Tel était, en effet, le secret du père Girard, si l'on peut appeler un secret l'inspiration naturelle d'une droite raison et d'une âme pieuse, qui comprennent et qui sentent que la mission de l'instituteur est de continuer l'œuvre des parents; qu'en un mot l'instituteur doit *élever* les enfants, et non pas seulement les *instruire*.

Mais quel moyen emploiera-t-il pour atteindre son but? L'enseignement primaire est nécessairement très-borné; le père Girard ne se fait là-dessus aucune illusion; il est bien éloigné de l'ambition de transformer les écoles primaires en autant de colléges, et faire parcourir aux élèves le cercle entier des connaissances humaines, réduites, il est vrai, à leurs plus secs éléments. Non, le sage instituteur de Fribourg reconnaît que le langage, la lecture, l'écriture et le calcul sont les objets qui appartiennent essentiellement à l'enseignement primaire. C'est là qu'il faut choisir le terrain sur lequel on essayera une meilleure culture. Ce terrain, le père Girard l'a trouvé, il l'a exploité d'une manière aussi simple que nouvelle; nous avons dit avec quel succès.

Il savait tout ce qu'on peut dire sur l'heureuse influence de l'étude des langues dans les colléges classiques, non-seulement comme moyen de développer l'intelligence par les exercices de grammaire et de style, mais encore par le fond même des lectures qui offrent aux élèves les grands exemples de l'antiquité. Cet élément de succès n'est pas à la disposition de l'instituteur primaire; mais n'a-t-il pas aussi bien, n'a-t-il pas mieux peut-être, à quelques égards, dans la langue maternelle? Oui, l'enfant des écoles primaires peut recevoir par cet enseignement la science dont il a besoin pour former son jugement et pour ennoblir son cœur. Cependant cette étude a été longtemps réduite à l'exposition sèche et frivole de formes grammaticales, qui ne disaient rien à l'âme et à la raison de l'enfant. Le père Girard substitue à des abstractions arides le tableau attrayant de la langue animée, agissante, appliquée à son objet; c'est par les choses que l'enfant arrive aux expressions, par les faits de l'ordre physique ou moral qu'il est conduit aux signes qui les représentent: la comparaison des signes entre eux résultera de la comparaison même des idées, et les notions grammaticales en découleront comme une conséquence naturelle. Procéder ainsi par la méthode d'observation, arriver par degrés du concret à l'abstrait, n'est-ce pas suivre, en la développant, la marche que l'ingénieuse nature indique à la mère, première institutrice de son enfant?

Voilà pour l'intelligence. Les besoins du cœur ne seront pas moins bien satisfaits: le même guide, cette mère soucieuse et tendre, que notre instituteur observe avec tant de soin, est encore ici son modèle. La mère instruit l'enfant à aimer autant qu'à connaître: elle saisit dans le nouveau-né les premières traces de sentiment; elle ne cesse de les développer et de les étendre aux objets qui l'entourent; les progrès sont rapides, et les premières caresses de l'enfant devancent de beaucoup ses premières paroles. Qu'il acquière encore quelques nouvelles clartés, que sa raison naissante s'élève enfin à la notion de cause, et sa mère lui enseigne à tendre vers le ciel ses petites mains; elle lui nomme le bienfaiteur invisible qui lui donne toutes choses et ne lui demande que son cœur.

Devenu religieux sur les genoux de sa mère, l'enfant ne cessera pas de l'être sous les yeux de notre vénérable instituteur. Le Dieu des chrétiens est l'idée centrale autour de laquelle le père Girard groupe toutes les autres; c'est la pensée habituelle qui donne à tout le reste un intérêt nouveau: de là découlent les notions de tous les devoirs; rattachés à ce principe, ils pourront être enseignés sans ordre systématique et selon l'occasion; ils n'en formeront pas moins un solide faisceau.

Tous les exercices oraux ou écrits de l'enseignement de la langue maternelle sont empreints de ce caractère naïvement religieux. C'est de l'abondance du cœur que ce flot s'épanche toujours calme et pur; et, pour que ces leçons captivent mieux l'enfant, elles lui sont présentées sous la forme d'un exemple vivant: cet exemple, on le prévoit, c'est celui de Jésus-Christ; tel est, pour les disciples du philosophe chrétien, l'idéal du sage. Eh! comment les petits ne souhaiteront-ils pas de se former sur ce modèle, lorsqu'ils ne peuvent méconnaître que le guide qu'ils voient et qu'ils chérissent doit sa tendre bienveillance, sa patiente fermeté, toutes les vertus qui le rendent aimable, à ce Dieu qu'il les presse d'aimer?

Ainsi réformée, l'étude de la langue maternelle devient le cadre où l'instituteur renferme tout ce que l'enfant a besoin de savoir pour la suite de la vie. L'élève du père Girard apprend à *parler correctement*, mais c'est son moindre avantage; bien dire ne vient qu'à la suite de bien faire. Voyez plutôt l'épigraphe de l'ouvrage; elle résume tout le système:

(1) Nous avons cité le prix Montyon; le père Girard fut aussi nommé chevalier de la légion d'honneur et membre correspondant de l'Institut.

(2) De l'enseignement régulier de la langue maternelle (introduction au Cours éducatif).

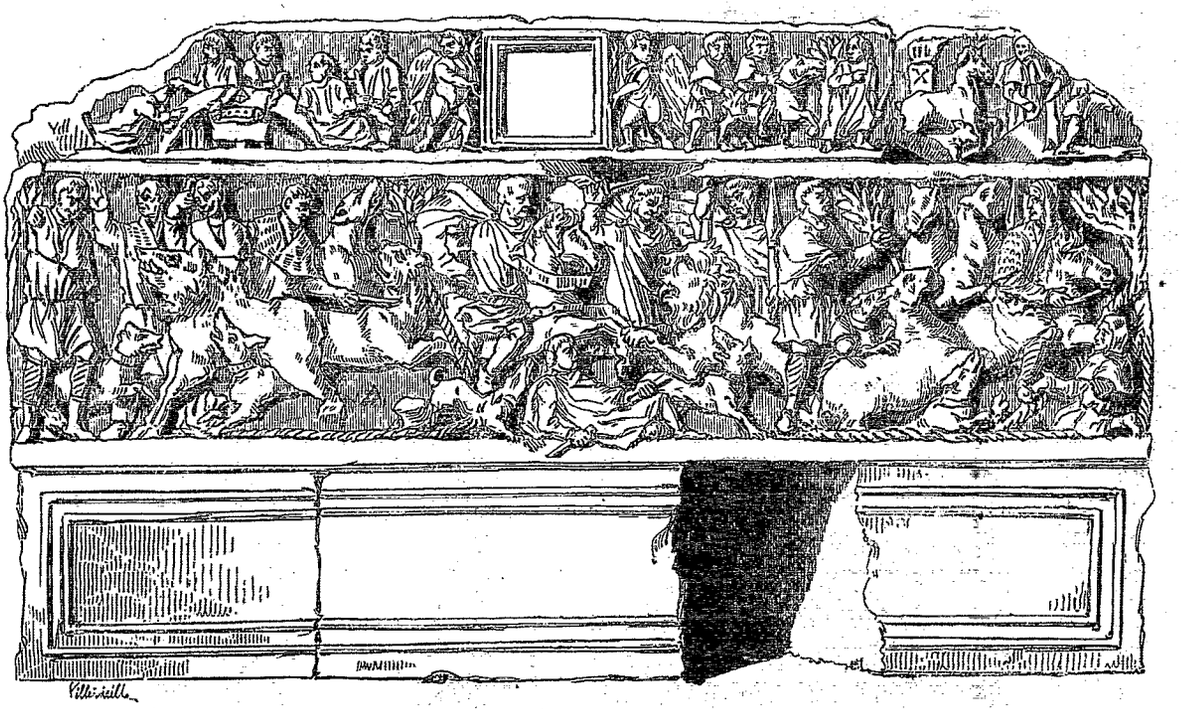
« Les pensées pour le cœur et la vie ; les mots pour les pensées. » Et sans doute ces leçons du pieux franciscain, données comme en passant, ont dû produire d'autant plus d'effet qu'elles étaient moins directes. *Il instruisait, sans l'air instructif.* Mais, pour enseigner ainsi, combien ne faut-il pas de lumières et de zèle! Plus la méthode est excellente, moins elle peut se passer d'un bon maître ; elle doit s'identifier avec lui ; et qui croira qu'on puisse obtenir une bonne éducation sans de bons éducateurs? On sait bien que le procédé ne remplace pas l'intelligence, que les paroles ne tiennent pas lieu du cœur ; seulement le père Girard met dans la main du sage ouvrier le meilleur instrument ; et puis, à l'imitation de Jésus-Christ, *il a donné un exemple afin que l'on suivît ses traces*, et, en se retirant de la carrière, en ouvrant la voie à ses disciples, il a pu leur dire : « Allez et enseignez. » Que les instituteurs, les pères et mères, amis de l'enfance, méditent encore les écrits du père Girard, qu'ils relisent son introduction au Cours de langue maternelle ! On ne peut que profiter dans le commerce de ce bon et pieux génie ; et, comme sa simplicité, sa candeur, charmaient tous ceux qui visitaient son école, ses écrits attirent par une grâce naturelle unie à la plus haute raison. Ils font naître dans les cœurs généreux le désir d'imiter le maître et de concourir à son œuvre salutaire ; car, il faut se le dire, si chacun faisait, selon ses forces, l'instituteur dans son école, le maître dans son atelier, le père dans sa maison, ce que Grégoire Girard a fait, vingt ans de sa vie, pour les enfants de Fribourg, on s'aimerait mieux sur la terre, et l'on y serait plus heureux.

DÉOLS

(Département de l'Indre).

Au nord de Châteauroux, à 2 kilomètres, au milieu d'une vaste plaine, sur la rive droite de l'Indre, est ou plutôt était située l'ancienne ville de Déols ou Bourg-Dieu, autrefois l'une des plus considérables du bas Berry. C'est une vaste ruine ; partout des pierres et des murs abattus, partout la trace de guerres impitoyables, à la suite desquelles on pillait, brûlait, tuait au nom de Dieu. La porte de l'Horloge et la rue sont encore debout. Un nouveau pont a remplacé celui qui se trouvait autrefois en face de la porte de Paris. On aperçoit encore les piliers quand les eaux sont basses.

Selon la chronique écrite par un moine de l'abbaye, à



Le Tombeau de Léocade, à Déols. — Dessin de M. Villevieille.

l'époque où saint Ursin prêchait l'Évangile aux habitants du Berry au quatrième siècle, Denis, Gaulois, possédait les terres de Dieux et de Déols ; il était doublement vénéré, ayant, dit la chronique, plus de six pieds et plus de cent ans ; avec cela bon, généreux, et délivrant le pays d'animaux dangereux, « assez semblables à des licornes, dit encore la chronique, mais sans cornes. » A la suite de fléaux qui se reproduisirent durant plusieurs années, Dieu lui apparut pendant son sommeil, et lui donna l'ordre d'aller chercher à Bourges le Romain Léocade, et de le nommer son successeur après qu'il se serait fait baptiser.

Léocade reçut le baptême avec son fils Ludre. Ce fils mourut peu de temps après, et, sur sa demande, son corps fut déposé dans un tombeau que son père venait de faire construire pour lui-même. Le tombeau, en marbre blanc, est orné d'un bas-relief dans le style gallo-romain, et d'une frise qui semble appartenir à une époque ultérieure, et représenter, soit des actes de la vie chrétienne, soit des scènes de chasse. Il serait parfaitement conservé si une superstition aveugle ne venait chaque année en enlever quelques morceaux pour guérir certaines maladies. On attribue généralement à Léocade la fondation de la ville de Déols. Ses successeurs y bâtirent des palais et y résidèrent jusqu'au dixième siècle. Cette histoire peut se résumer en quelques mots. Ebbes, l'un d'eux, recueille des moines bretons qui fuyaient les Normands ; il fonde pour eux l'abbaye de Saint-Gildas, et meurt des suites d'une blessure reçue dans une bataille contre les Normands. Raoul le Large, son fils, se retire à Châteauroux. L'abbaye acquiert, à partir de cette époque, une puissance considérable ; les papes confirment ses privilèges ; ils la visitent et la nomment la Mamelle de Saint-Pierre ; l'abbé prend le titre de prince de Déols et bat monnaie. Sa puissance fait envie à tous les partis. Ruinée par les Normands au dixième siècle, et rebâtie en 992, elle

subit un siége en 1076; en 1152, la plus grande partie de la ville est brûlée; en 1187, Philippe-Auguste veut la reprendre aux Anglais. Au seizième siècle, les huguenots et les catholiques en sont maîtres tour à tour. Pendant la Ligue, elle subit plusieurs siéges.

Du reste, la fatalité a poursuivi l'abbaye de Déols jusqu'à notre temps. En 1829, il en subsistait encore de magnifiques ruines : le général Bertrand, ayant appris qu'on voulait les détruire, donna ordre de les acheter; mais déjà elles étaient vendues pierre à pierre au maçon. Aujourd'hui, comme témoignage de son existence, il ne reste plus debout qu'un clocher d'un style particulier, en ce que l'on y voit,



La Tour de Déols. — Dessin de M. Villevieille.

sur une tour carrée, un toit conique et des clochetons cylindriques couronnés de cônes. « Les clochetons, dit M. de Caumont dans son excellent *Abécédaire d'archéologie*, n'ont guère été employés durant le règne de l'architecture romane; j'en connais à peine, dans le nord-ouest de la France, quelques exemples du onzième siècle, et l'on peut affirmer qu'ils ont été fort rares dans ce pays avant la seconde partie du douzième. L'église Notre-Dame de Poitiers en a plusieurs d'une forme très-élégante, et j'en ai vu de pareils sur d'autres églises regardées comme appartenant au douzième siècle. On peut admettre que leur présence dans les monuments romans est une des innovations qui préparaient insensiblement l'avénement de l'architecture à ogives. »

LES ÉVANGILES DES QUENOUILLES.

Sous ce titre quelque peu bizarre, nos pères désignaient un recueil célèbre parmi les bibliophiles, et qui ne renferme que des légendes racontées par de bonnes vieilles femmes en filant leur quenouille. On prétend, sans pouvoir en apporter des preuves bien positives, que maître Fouquart de Cambrai, Antoine Duval et Jean d'Arras dit Caron, furent les premiers collecteurs de ces contes, écrits primitivement en français pour l'usage des Flamands, puis traduits en anglais dès le seizième siècle et imprimés par Wynkyn de Worde, avec figures. Les historiettes contenues dans les *Évangiles des quenouilles* nous semblent beaucoup moins naïves, beaucoup moins amusantes surtout, que les contes de ma mère l'Oie, dits avec tant de charme par Perrault; elles conservent cependant une certaine célébrité parmi les amateurs, et le fameux Dibdin en a inséré de longs extraits dans le livre qu'il a publié sous le titre de *Typographical antiquities*. Pour en donner une idée au lecteur, nous nous contenterons d'en rapporter une seule en l'analysant. Nous dirons, avant de poursuivre, qu'au dire du savant Van-Praet l'édition la plus ancienne de l'*Évangile des quenouilles* remontait à l'année 1476.

Nous choisissons, pour remplir notre but, l'historiette du quinzième dialogue.

Au dire de l'une des bonnes vieilles qui font les frais de la soirée, les cigognes que la belle saison ramène dans les riches campagnes du Brabant se retirent, comme tout le monde sait, lorsque l'hiver approche, mais c'est pour se rendre dans les saints lieux. Arrivée en Palestine, une étrange métamorphose s'opère : la cigogne devient *personnaige* ayant vraie figure humaine. De là, récit merveilleux d'un pèlerin, qui rencontre un de ces oiseaux changés en hommes au bas du mont Sinaï, non loin du célèbre monastère de Sainte-Catherine. Il lui demande quelle route il faut suivre pour gagner les lieux vénérés. *Ceste créature lui respond*, lui enseigne son chemin, et lui tient longue compagnie. Sans que le bon Flamand s'en doute, c'est un de ses voisins ailés, habitant, lorsque la saison le permet, les tours de son hôtel. En une pareille rencontre, le doute peut être permis. La cigogne le devine, et présente au dévot pèlerin un angel d'or qu'elle a recueilli jadis « en la place de lez sa maison. » C'est justement l'anneau que le Brabançon donna jadis à sa femme lorsqu'il l'épousa. La cigogne ne fait nulle difficulté de rendre le précieux anneau, et, pour récompense de sa fidélité, fait promettre au voyageur qu'à l'avenir les porchers et les vachers de l'hôtel ne la molesteront plus, en Flandre, lorsqu'elle aura repris la forme d'un oiseau.

Un exemplaire des *Évangiles des quenouilles*, imprimé chez Colard-Mansion, et réuni à quelque autre rareté du même genre, s'est vendu, à la vente du célèbre Mac-Carthy, 445 francs. Ce serait beaucoup pour un livret de 21 feuillets, s'il ne portait la date de 1476.

L'État n'est point un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles. FÉNELON.

CONSOMMATION DES HOUILLES ÉTRANGÈRES.

La quantité de houille consommée annuellement en France est d'environ 43 millions de quintaux métriques : sur cette quantité l'Angleterre en fournit 3 millions, la Belgique 8 millions, la Prusse rhénane 1 million. Ainsi les mines étrangères, au détriment de nos propres mines, fournissent environ un quart de notre consommation.

Ce résultat devient encore plus grave si l'on considère, non pas seulement l'industrie des mines, mais l'industrie des transports. La valeur ajoutée au prix de vente sur les mines par les frais de transport jusqu'aux lieux de consommation est d'environ 56 millions. Bien qu'une proportion notable des 43 millions de quintaux métriques soit consommée sur place ou à peu de distance des mines, l'utilité de la houille est si grande, que dans beaucoup d'endroits la surcharge causée par les frais de transport est le sextuple du prix de la houille sur le carreau de la mine. En moyenne, on peut estimer que les frais de transport égalent et même dépassent légèrement le prix originaire de la houille. Ainsi, à la suite de l'industrie des houillères prend place une industrie d'une valeur économique équivalente qui n'en est pour ainsi dire que la continuation; c'est le transport du produit des houillères jusqu'aux lieux de consommation.

Au point de vue de la première industrie, comme au point de vue de la seconde, on comprend donc combien il y aurait d'intérêt pour la France à faire profiter sa propre population du travail causé, soit par l'extraction, soit par le transport des 12 millions de quintaux métriques qui lui sont fournis dans l'état actuel par l'étranger. A la vérité la houille étrangère qui est consommée en France n'est pas entièrement transportée par l'étranger. Non seulement la partie du transport qui a lieu dans l'intérieur de la France se fait par le commerce français, mais il prend également part dans une certaine proportion au transport par mer. Malheureusement notre proportion n'est pas aussi forte qu'il le faudrait pour la prospérité de notre marine.

En effet il se découvre ici un nouveau point de vue : c'est celui de l'activité du commerce maritime, activité essentielle non pas seulement pour les bénéfices qui en résultent, mais surtout pour la formation des hommes de mer, agents si essentiels de la grandeur et de l'indépendance de la nation. Le poids total des marchandises transportées dans les ports de France, soit par le cabotage, soit par la grande navigation, sous pavillons français et étrangers, n'excède pas 28 à 30 millions de quintaux métriques : or le poids total de la houille transportée soit par cabotage, soit par grande navigation, est de 4 millions de quintaux métriques. Donc la houille forme environ un septième du poids total que met en mouvement le commerce maritime; et ce simple chiffre marque plus clairement que tous les discours, combien il serait important que cette marchandise n'arrivât dans nos ports que sur navires français.

Or ces 4 millions de quintaux métriques de houille se répartissent à peu près ainsi : 3 millions importés d'Angleterre, 1 million provenant des mines françaises par voie de mer. Quant aux houilles de Belgique, elles n'entrent dans le commerce maritime que pour une quantité si insignifiante, qu'il est inutile d'en faire mention. Le fait définitif c'est que les houilles anglaises entrent seules en ligne avec les houilles françaises sur le terrain de la navigation.

Il eût donc été essentiel, si l'on jugeait à propos de donner aux mines de l'Angleterre une partie de l'approvisionnement de la France, d'assurer au moins à la marine française le transport exclusif de cet approvisionnement. A ne consulter que les tarifs de douane, il semblerait qu'il en doit être ainsi. En effet ces tarifs doublent et triplent les droits d'entrée de la houille, lorsque l'importation se fait par la marine étrangère. Ainsi les droits d'entrée de la houille dans tous les ports compris entre Dunkerque et les sables d'Olonne est de 55 cent. le quintal métrique par navires français, et de 1 franc 10 cent. par navires étrangers; des sables d'Olonne à Bayonne et sur tout le littoral de la Méditerranée, de 33 cent. par navires français et de 88 cent. par navires étrangers. La navigation sous pavillon français trouve donc là un très grand avantage sur la navigation sous pavillon étranger, et cet avantage assure incontestablement de la supériorité à notre marine marchande quant à ce genre de transport, sur toutes les marines moins favorablement traitées. Malheureusement, il y a une exception, une seule, et cette exception suffit pour détruire radicalement ce privilége. C'est que la marine anglaise, en vertu du traité de navigation du 8 février 1826, se trouve placée, sous le rapport des droits de

douane, dans la même condition que la marine française pour l'importation des produits fournis par le sol de la Grande-Bretagne. Donc la faveur que les tarifs accordent à notre marine, n'existe qu'à l'égard des marines qui ne lui font, sur ce chapitre, aucune concurrence et se trouve précisément annulée à l'égard de la seule marine contre laquelle il eût été essentiel de couvrir la nôtre. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, les navires anglais étant ainsi admis dans nos ports en libre et égale concurrence avec les nôtres, l'emportent sur eux par l'économie de leur navigation, et nous soustraient le bénéfice de la majeure partie des importations de houille. La proportion relevée sur les tableaux de la douane est d'environ un tiers pour nos navires et de deux tiers pour les navires anglais.

Ainsi non seulement nous faisons travailler les mineurs anglais pour 3 millions de quintaux métriques qu'une augmentation d'activité et, par conséquent, de prospérité dans nos houillères, nous fournirait aussi bien, tout en nous créant par les consommations de tous genres de nos mineurs, des débouchés que les mineurs anglais ne nous procurent point; mais nous faisons travailler leurs matelots pour le transport de 2 millions de quintaux métriques. C'est la neuvième partie du poids des marchandises de toute nature mises annuellement en mouvement par notre cabotage, c'est-à-dire par la navigation d'un port de France à un autre; de telle sorte que cette pépinière de cabotage, si essentielle à toute marine, soit commerciale, soit militaire, augmenterait chez nous dans la même proportion par le seul travail de la houille, si le traité de 1826, au lieu de la protéger, comme il aurait fallu, ne l'avait au contraire abandonnée aux chances ruineuses de l'égalité. On peut prendre idée des ressources maritimes des deux puissances rien que par la comparaison des transports de houille faits par le cabotage des deux pays : chez nous, en effet, le cabotage, comme nous l'avons dit tout à l'heure, transporte un peu moins d'un million de quintaux de houille, tandis qu'en Angleterre il en transporte 70 millions. Une telle pépinière de matelots fournit naturellement au commerce des conditions d'économie que nous ne pouvons atteindre.

Mais ces considérations, tout importantes qu'elles soient, n'arrivent cependant point encore au point le plus essentiel de la question. Laissons même de côté la question des transports; supposons, si l'on veut, que par un changement dans les tarifs, leur monopole soit désormais assuré à la marine française; voici un tout autre point de vue qui se présente. La houille tirée des mines de l'Angleterre, grâce à l'économie des transports maritimes, se trouve en définitive semée sur tout notre littoral de la Manche, de l'Océan, de la Méditerranée, et monte par les fleuves et les canaux jusque dans l'intérieur du pays : c'est un bien qui se présente à nous aussi naturellement que s'il provenait de notre territoire même; l'industrie s'en empare, s'y habitue, fonde sur lui ses calculs et ses établissements, et dans une partie notable du pays, la prospérité, on peut même dire l'existence des manufactures se trouve fondée sur un combustible qui n'est pas dans la main de la nation, mais dans les mains d'une nation étrangère et souvent rivale. Que l'on jette les yeux sur la carte ci-jointe, et l'on y verra toute l'étendue qui est couverte par la houille de l'Angleterre. Pour l'industrie, la houille, c'est pour ainsi dire ce qu'est pour l'agriculture le sol lui-même. Ainsi, sur toute cette superficie, le sol industriel n'est plus à la France, il est à l'Angleterre. C'est sur ce sol importé que nos manufactures reposent.

Mais ce sol est-il bien sûr? ne dépend-il pas de l'Angleterre, dans le cas d'une rupture avec la France, de lui causer, par le simple retrait de ses houilles, un désastre aussi funeste qu'un bombardement qui mettrait en ruine toutes les manufactures dont il s'agit? Ces manufactures n'ont de raison d'exister au lieu où elles sont, plutôt qu'au voisinage de nos mines, que dans la plus grande facilité de leur alimentation par l'Angleterre; cette alimentation s'interrompant, leurs conditions d'existence changent aussitôt, et les voilà qui s'ébranlent : elles tendent à prendre place ailleurs, ou pour mieux dire à succomber devant la concurrence de celles qui, au lieu de reposer sur le sol étranger, reposent sur le sol inébranlable du pays. Ainsi, sans armes, sans combats, sur un simple signe des douanes de l'Angleterre, une commotion industrielle considérable peut nous atteindre tout à coup. C'est comme un tremblement de terre qui serait aux ordres de nos voisins.

Admettons même qu'il ne faille pas pousser les choses jusqu'à une ruine générale, puisque beaucoup d'établissements pourraient continuer à subsister, quoique péniblement, dans de telles circonstances; il n'en est pas moins vrai qu'il y a là tous les éléments d'une crise, et il n'en faut pas davantage pour causer, de proche en proche, les perturbations les plus considérables dans le commerce et l'industrie. Il n'y a pas à dire que, même en cas de guerre, l'Angleterre serait toujours intéressée à percevoir le bénéfice de la vente de ses houilles en nous les adressant par le commerce des neutres. Il est évident que la perte d'un marché de trois millions de quintaux, surtout abstraction faite du transport, est un sacrifice pour ainsi dire insignifiant, pour une nation qui, par son cabotage seulement, sans parler de la consommation sur place, et du transport à l'étranger, en met en mouvement plus de 70 millions de quintaux. Il est impossible de concevoir une grande action produite sur l'ennemi à meilleur marché. Il en coûterait certainement davantage pour le bombardement du moindre port.

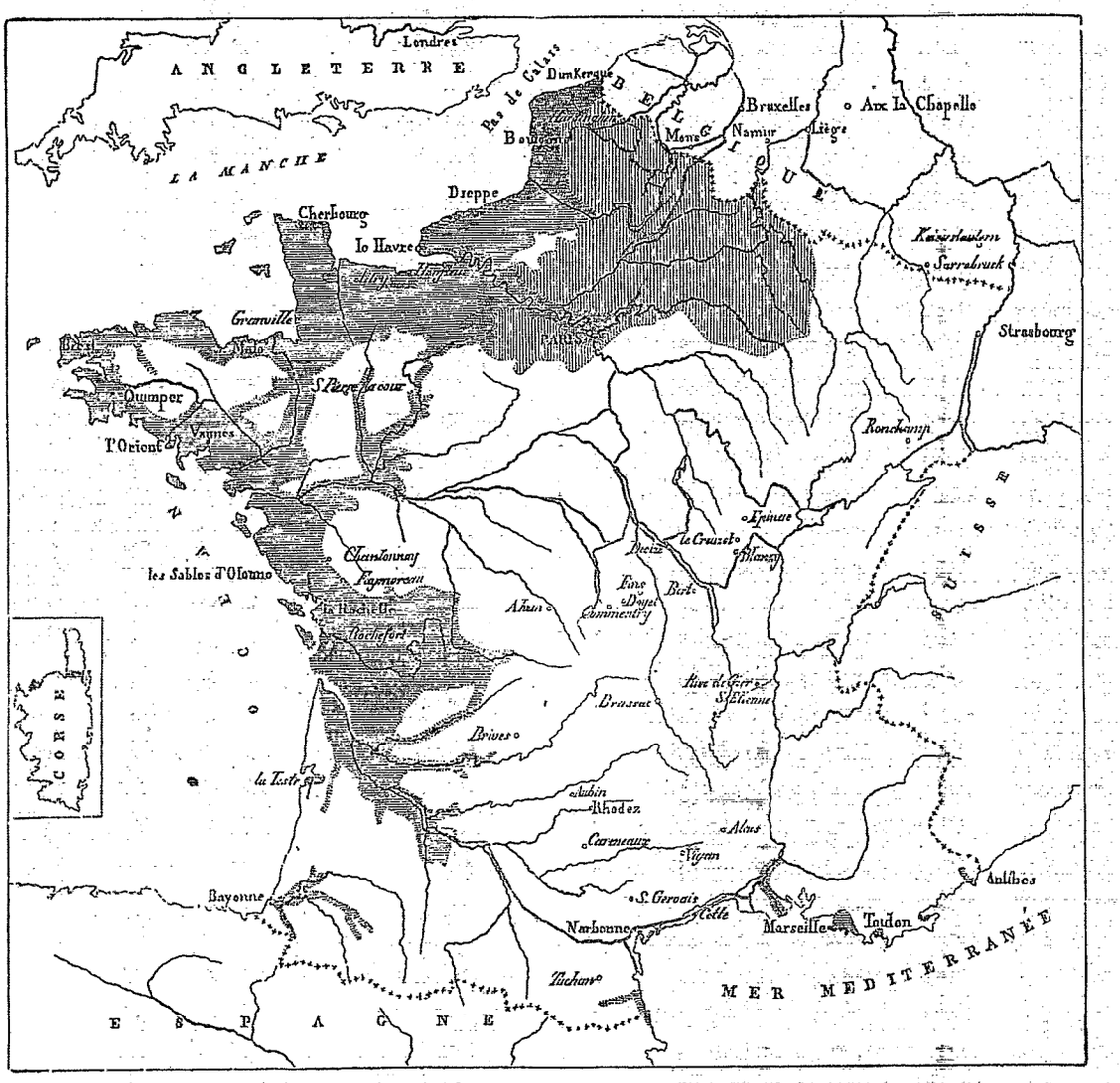
Sans même aller jusqu'à la guerre, une fois notre régime industriel bien constitué, ayant pris ses habitudes et son équilibre, engagé ses capitaux en vue de l'alimentation qu'il reçoit de l'étranger, qui empêcherait l'Angleterre de profiter de ce besoin définitivement enraciné que nous avons de son secours pour nous le faire payer à son gré? Qu'elle impose un droit à la sortie de ses houilles, notre industrie, qui, à moins de déplacer ses établissements, ne saurait plus se passer de ce combustible, sera bien obligée de payer, outre les frais d'extraction, outre les frais de transport, ces nouveaux frais qui, au lieu d'entrer, comme les précédents, dans la caisse des propriétaires de mines et des armateurs, iront directement dans le trésor britannique. Sans doute, en dernière analyse, ce seront les consommateurs qui acquitteront cette surcharge; mais qu'est-ce à dire? sinon que, sous la forme obscure d'une élévation dans les prix de vente, la population payera une vértiable contribution à l'Angleterre. Au lieu d'entretenir chez elle des mineurs et des marins, elle les entretiendra chez une puissance étrangère, et, par-dessus le marché, elle payera tous les ans à cette puissance un véritable impôt.

Et cette supposition, qu'il était facile d'entrevoir dès l'origine, n'est point une supposition gratuite. Elle jouit malheureusement dès à présent d'une réalité qui n'est peut-être qu'un prélude. Lors des négociations du traité du commerce de 1826, il fut entendu, en termes plus ou moins explicites, que l'Angleterre ne profiterait point de la faveur qui lui était faite pour frapper ses produits d'un droit de sortie; et pour un regard superficiel, il pouvait, en effet, sembler qu'un tel droit ne serait jamais dans ses véritables intérêts, puisqu'il tendait à diminuer son marché. Mais c'est trop peu tenir compte de la force des habitudes prises. Et aussi, après avoir laissé pendant quelques années la houille anglaise réduite au plus bas prix, par l'absence de tout droit de sortie, faire peu à peu son chemin sur notre territoire, et les établissements se fonder peu à peu sur son usage, le gouvernement anglais a-t-il déjà fait un premier pas dans ce système de douane qui peut lui devenir si profitable. Un droit de sortie est, dès à présent, imposé sur les houilles que les mines anglaises nous expédient, et rien ne nous garantit que ce droit ne soit pas destiné à s'élever à mesure que

les circonstances paraîtront se prêter à cet accroissement.

On peut croire que s'il n'était pas possible d'approvisionner convenablement notre littoral avec les houilles de provenance française, il eût été d'une plus sage politique de les ouvrir aux houilles belges de préférence aux houilles anglaises; car, entre la France et la Belgique, le commerce ne saurait nouer trop de rapports; ces rapports, en attendant des liens politiques plus directs, forment une liaison entre ces deux pays solidaires à tant d'égards, et qui, pour leur salut mutuel, ne peuvent trop se tenir. Les états de douane font foi que le mouvement des houilles belges par Dunkerque, vers les ports français de la Manche et de l'Océan, ne cessait d'aller en se développant, lorsqu'à partir de 1834 diverses ordonnances rendues en faveur des houilles anglaises, ont obligé les houilles belges à leur céder le marché; de telle sorte que, de 1834 à 1838, le mouvement des houilles anglaises vers nos ports a sextuplé.

Telle est toujours la condition dans laquelle nous sommes, et qui produit les divers effets commerciaux dont nous avons cherché à donner ici un aperçu. Aujourd'hui, que les habitudes de l'industrie sont prises, il est sans doute très-difficile d'y rien changer. Mais néanmoins on ne doit pas méconnaître que la tendance générale qui convient aux intérêts permanents du pays, doit être de favoriser autant que possible l'exploitation de nos houillères en diminuant les frais d'extraction, en abaissant par tous les moyens possibles les prix de vente,



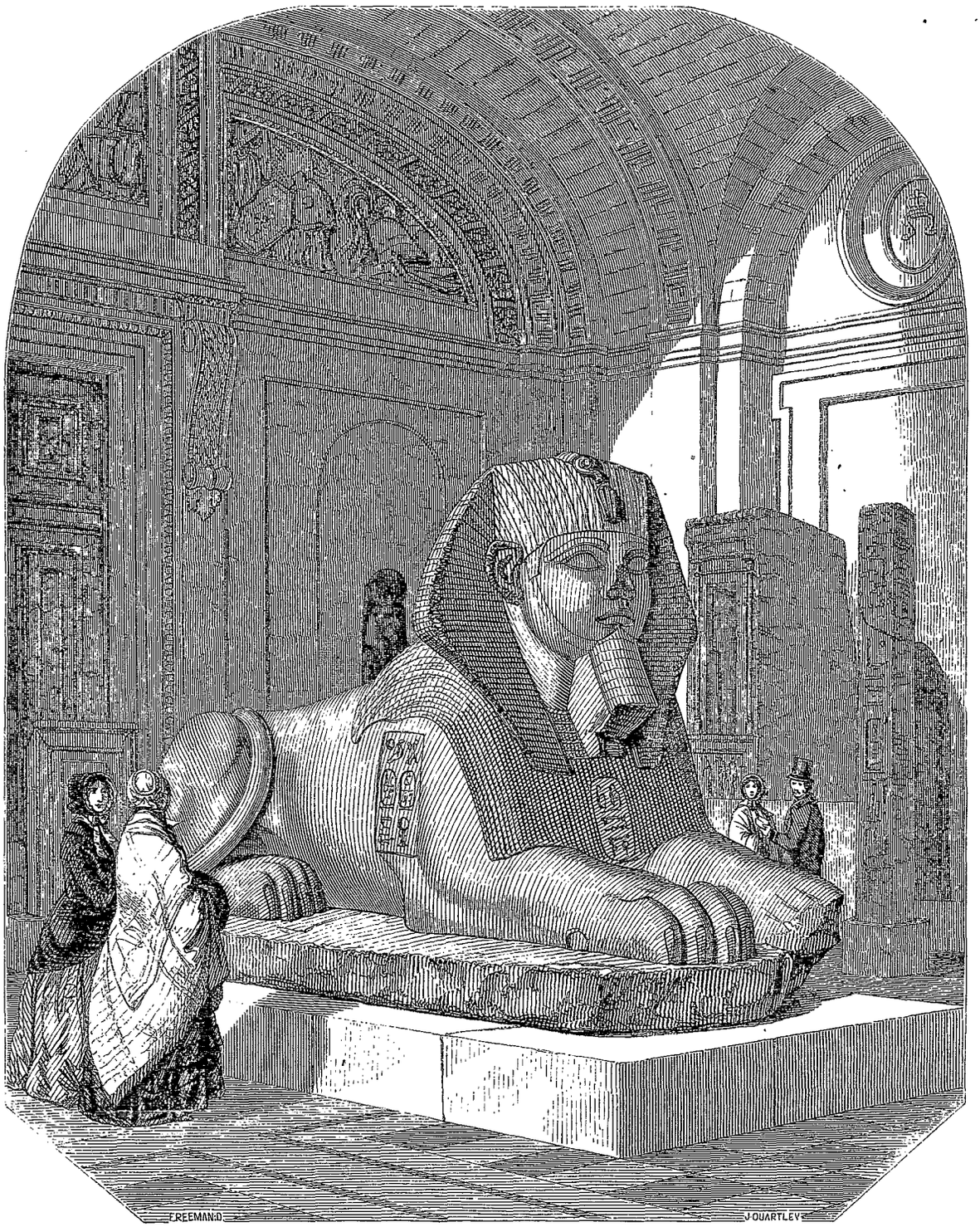
Géographie de la consommation des houilles étrangères en France.

[Les hachures horizontales indiquent les portions du territoire français dans lesquelles se répand la houille anglaise.
Les hachures verticales, celles dans lesquelles se répand la houille belge.
Les hachures croisées, celles dans lesquelles se répandent concurremment la houille belge et la houille anglaise.
On s'est borné à indiquer les principaux ports de mer et les principaux bassins houillers de la France, avec les voies navigables au moyen desquelles peut s'opérer le transport intérieur de la houille, soit de la circonférence au centre pour les houilles étrangères, soit du centre à la circonférence pour les houilles françaises.]

et en ouvrant vers tous les centres industriels, véritablement nationaux, les voies de communication les plus économiques. C'est ainsi que la France, qui, de tous les États du continent, est le plus heureusement doté en fait de combustibles minéraux, tirera de ce bienfait de la nature tout le parti qui doit en résulter pour sa prospérité et son indépendance. Mais quel que soit à l'intérieur le développement des principes qui influent sur la prospérité souterraine, ce ne serait rien si une sage administration du régime des douanes ne venait s'y joindre. C'est ce dont on peut juger par les considérations que nous avons exposées. Telles sont, en effet, les jeux souvent décisifs pour la fortune des nations, qui se cachent sous les chiffres trop souvent inaperçus des tarifs d'importation et de navigation.

MUSÉE ÉGYPTIEN.

COUR DU LOUVRE.



Musée du Louvre. — Monuments égyptiens.— Sphinx de granit rose.— Dessin de Freeman.

On a rassemblé dans une galerie du Louvre, au rez-de-chaussée, du côté de la cour opposé à celui de l'horloge, divers monuments égyptiens, auparavant épars dans le Musée de sculpture antique et dans d'autres parties de l'édifice. Ces monuments qui, pour le public, avaient peu de signification lorsqu'ils étaient mêlés aux œuvres grecques et romaines, offrent aujourd'hui, par leur rapprochement, un spectacle tout nouveau; ils saisissent plus vivement l'imagination; leur ensemble appelle et concentre la pensée sur la mystérieuse civilisation de l'ancienne Égypte, sur son art étrange et son obscure histoire. Ce n'est point que ce Musée spécial soit encore assez riche pour donner une satisfaction complète à la curiosité et à l'étude. L'architecture, par exemple, n'y est pas suffisamment représentée; on peut en dire autant de cette partie de la peintnre et de la sculpture qui, plus abondante et plus variée, initierait

mieux aux détails de la vie domestique. Quoi qu'il en soit, une visite à la galerie égyptienne est, dès à présent, un enseignement précieux.

Les monuments qui, les premiers, méritent notre attention sont les statues, sphinx, statuettes, groupes qui représentent des dieux, des rois ou des particuliers.

Onze statues en granit noir, veiné de rose (une seule exceptée), figurent la déesse Pacht, divinité solaire, à laquelle on attribuait la formation des races asiatiques. Elle a ordinairement une tête de lion surmontée d'un croissant. Des groupes ou statuettes figurent Osiris, Horus et Ammon.

Les rois sont plus nombreux, dans la galerie, que les dieux. Un beau sphinx en granit rose, aux nobles traits malheureusement mutilés, représente un grand roi dont parle Tacite, Ramsès II, de la dix-neuvième dynastie; Ramsès-Meïancoun, vainqueur de l'Éthiopie, conquérant d'une partie de l'Asie, qui régna plus de soixante ans dans le quinzième siècle avant Jésus-Christ. Il couvrit l'Égypte de somptueux monuments; mais, dès ce temps, l'art de la statuaire, qui avait atteint sa perfection sous la dix-huitième dynastie, était en décadence. Les deux cartouches de Ramsès II sont gravés sur la poitrine du sphinx et entre les pattes de devant. A droite, sur la base, on remarque des caractères, répétés aussi à gauche, et que l'on traduit ainsi : « Le *Set* de Ramsès-Meïancoun donne une vie stable et puis» sante sur le trône du soleil à toujours ! » C'est une invocation au dieu guerrier Set ou Typhon, que l'on avait vénéré pendant les triomphes des armées égyptiennes, et que l'on en vint, plus tard, à détester jusqu'à mutiler et marteler partout ses statues et ses symboles hiéroglyphiques.

Un autre sphinx gigantesque, en granit rose (hauteur 2m,06), représente le roi Ménéphtah ou Ménophis, treizième fils de Ramsès II. Chacune des pattes du lion repose sur un anneau qui paraît être le symbole d'une longue période de siècles. On croit que ce fut ce roi qui persécuta les Hébreux, et qui périt au passage de la mer Rouge.

Deux sphinx en basalte représentent, l'un le roi Néphérités qui régna l'an 398 avant J.-C., l'autre son successeur le roi Hakoris.

Un sphinx en grès statuaire figure le roi Nectanèbo Ier, qui était sur le trône 378 ans avant J.-C.

Six autres sphinx ne portent aucune inscription.

La suite à une autre livraison.

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181.

Les Ciliciens se hâtèrent d'obéir en rapportant les vêtements des prisonniers, en les chaussant eux-mêmes, et leur présentant le miroir les yeux baissés. Lorsqu'ils eurent achevé, tous tombèrent aux genoux des Romains avec de grands gémissements. Les uns se tordaient la barbe en signe de désespoir, d'autres courbaient leurs fronts jusqu'à terre. Il y en avait même qui versaient des larmes !

Isidore leur fit signe de se relever.

— Rome a toujours été une bonne mère pour les Ciliciens, dit-il; depuis longtemps elle les habille des tissus fabriqués pour elle en Égypte et en Phénicie; elle les nourrit du blé qu'elle achète en Sicile, et elle leur prodigue les trésors fournis par toutes les nations. Espérez donc en sa clémence, et pour la mériter, laissez ces généreux patriciens retourner librement dans leur patrie.

Les pirates coururent chercher une échelle et la placèrent au bord du navire, le bord appuyé sur les vagues (1).

(1) Voy. Plutarque, Vie de Pompée.

Isidore la montra aux prisonniers.

— Allez, reprit-il, en portant la main à sa bouche, et tournant le corps de droite à gauche, selon l'usage romain. Que les frères d'Hélène vous guident heureusement, et puissiez-vous faire connaître par votre exemple le respect d'Isidore pour les fils de Quirinus.

Les matelots prirent alors chaque prisonnier sous les bras, comme pour les aider à marcher, et les entraînèrent vers l'échelle qui devait les précipiter dans les flots; mais tous quatre opposèrent une résistance inattendue, et le jeune proscrit ayant arraché à un soldat son épée et son bouclier, s'appuya à la pavesade où il se mit en défense. Isidore saisit vivement un de ses javelots qui se trouvaient à ses pieds; mais, avant qu'il eût pu s'en servir, un léger cri poussé derrière lui arrêta sa main; il se retourna et aperçut une jeune femme qui venait de paraître à la porte de la chambre construite sous le grand mât.

Un seul regard suffisait pour faire connaître la matrone, initiée de longue main à l'emploi de cet arsenal de luxe et de coquetterie que l'on appelait à Rome *le monde d'une femme*. Ses cheveux, naturellement bruns, étaient devenus blonds, grâce à l'emploi du savon des Gaules; de petits croissants noirs collés sur ses joues en faisaient ressortir la blancheur. Ses pieds étaient chaussés de cothurnes de pourpre; une *rica* de gaze tombait de sa tête jusqu'à ses épaules; elle tenait dans la main droite une boule d'ambre qui, en s'échauffant, exhalait un léger parfum, et avait autour du cou un serpent vert émeraude dont les plis glacés la rafraîchissaient. Des crotules de perles suspendues aux oreilles, des colliers et des bracelets de diamants, des anneaux enrichis de pierres magiques complétaient ce costume qu'un des *fénérateurs*, établis aux arcades de Janus, n'eût point estimé moins de vingt millions de sesterces (1).

A ses côtés marchait un vieillard vêtu de la robe prétexte, et suivi de deux licteurs.

Elle s'était arrêtée à quelques pas d'Isidore, et le voyant prêt à lancer le javelot, et avait jeté le cri auquel le pirate s'était retourné.

Le visage de ce dernier s'adoucit à la vue de la belle Romaine; et cependant il dit brusquement :

— Que cherches-tu ? Tes oreilles ont-elles si aisément reconnu l'accent des hommes de ta patrie ?

— Y a-t-il donc ici des Romains ? demanda-t-elle surprise.

— Et qui se vantent de l'être, reprit Isidore.

— Par Hercule ! ils auraient besoin de trois grains d'anticyre ! s'écria le vieillard à la robe bordée de pourpre; ne savent-ils pas que c'est courir à leur perte ?

— Le fils de Pelée est parmi eux, objecta ironiquement Isidore; armé du bouclier et de l'épée, il espère vaincre seul la flotte des Ciliciens.

— Où est-il ? demanda la Romaine, dont les regards cherchèrent le prisonnier.

— Celui qui va mourir salue sa cousine la belle Plaucia ! dit le jeune homme en écartant un peu le bouclier dont il avait couvert sa tête et sa poitrine.

A cette voix, la patricienne tressaillit; elle fit quelques pas en avant, aperçut le prisonnier, et laissa tomber sa boule d'ambre en criant :

— Julius César !

— Julius ! répéta le vieillard.

— Qui n'espérait pas rencontrer ici le préteur Sextilius et sa fille, ajouta le prisonnier.

— Serait-il véritablement de tes parents ? demanda Isidore à la Romaine.

— Il vient de te le dire, répliqua Plaucia; la terre et la mer ont également trahi notre famille; l'une t'a livré César, l'autre mon père et moi-même.

— Oui, soupira le vieillard piteusement; ils m'ont enlevé,

(1) Environ 3 400 000 francs.

moi préteur, dans ma propre province, enlevé avec ma litière, mes bagages, mes licteurs...

— Est-ce là ce qui t'étonne, Sextilius? dit Isidore avec orgueil; avant toi, Bélinus avait eu le même sort. Je l'ai vu tout un jour à la place de ce jeune Achille sans cheveux, attendant de moi la vie ou la mort.

— Mais le tout-puissant Isidore lui laissa la vie! se hâta d'ajouter Plaucia, et il ne sera point aujourd'hui moins magnanime!

— Qui te l'a dit? demanda le pirate dont le regard venait de heurter le regard hautain du prisonnier, et qui sentait sa colère renaître.

— Songe, reprit la Romaine à demi-voix, que César est l'allié de Cinna et de Marius.

— Sont-ce des Ciliciens ou des amis de Carthage?

— C'est le plus noble sang de Rome!

— Offrons donc une libation à Mithra! s'écria le Carthaginois en relevant le javelot.

Mais Plaucia se jeta devant lui les bras ouverts.

— Arrête! dit-elle; si tu peux fermer l'oreille aux conseils de la Romaine, tu ne repousseras pas au moins la prière de l'épouse. Songe que pour me faire consentir à cette union tu m'a promis d'accomplir tous mes souhaits. Aujourd'hui je te demande la vie d'un de mes proches; tu ne peux me la refuser; songe que le sang que tu veux répandre est le même que le mien!

Son accent avait à la fois tant d'autorité et de séduction qu'Isidore parut troublé.

— Plaucia ignore, dit-il avec embarras, que ces hommes sont condamnés, que j'ai promis leur mort à ceux qui nous écoutent...

Un murmure de matelots confirma ses paroles.

— Leur mort! répéta Sextilius, sincèrement étonné; vous voulez les tuer! des patriciens qui peuvent payer une forte rançon?

Cette réflexion, échappée à l'avarice du préteur plutôt qu'inspirée par sa sollicitude, produisit chez les Ciliciens un changement subit. Leur avidité l'emportait encore sur leur inimitié; l'espoir d'une riche rançon payée par les Romains remplaça le désir de leur supplice, et, loin de continuer à les menacer, ils commencèrent à les examiner de ce regard joyeux et ami dont on couve un trésor. Les plus prompts calculaient déjà à demi-voix ce que l'on pourrait en obtenir, et tous répétaient que ce serait folie d'abandonner aux flots de telles richesses. Plaucia qui, de son côté, avait entraîné Isidore à l'écart, employait pour le fléchir toute son influence. Quelque puissante que fût la haine dans le cœur du Carthaginois, la voix de la jeune épouse l'était encore davantage; il laissa tomber son javelot.

— Que le prisonnier se rachète donc, puisque c'est la volonté de Plaucia, dit-il subjugué.

— Très-bien, reprit Sextilius; le généreux Isidore se rappellera que j'ai été le premier à lui conseiller cette fructueuse clémence; il ne reste plus qu'à fixer la rançon et l'époque du payement.

— La rançon sera de vingt talents, répliqua le pirate, près de quitter le pont avec la Romaine; et je les attends avant les calendes de mars.

Le préteur parut effrayé de l'énormité de la demande; mais César, qui avait repris toute sa tranquillité et s'occupait sérieusement à reformer les plis de sa toge, releva la tête:

— Isidore pense-t-il avoir en sa puissance un confiseur du Velabre ou quelque marchand du quartier des Carènes, dit-il dédaigneusement; César promet pour lui et ses amis cinquante talents, et il les payera avant les ides de février.

Les pirates applaudirent avec de grands cris de joie. Ils admiraient également le courage du jeune Romain, sa magnificence, et jusqu'à cette liberté hautaine! car, pour qui n'a pas la noblesse du cœur, le mépris ressemble au bruit du fouet qui fait au chien deviner son maître. Il fut convenu sur-le-champ qu'Agrippa et Lélius partiraient pour la Grèce avec quelques esclaves, afin de réunir les cinquante talents, tandis que César resterait en ôtage avec Florus.

Les deux messagers furent immédiatement réembarqués sur *le Didyme*. Les adieux se firent avec beaucoup d'embrassements et de larmes.

— Allez, dit César à ses amis, et que l'Eurus vous conduise sans danger jusqu'aux ports de l'Ionie; surtout profitez-y de votre liberté; toi, Lélius, pour prendre des bains et essayer les parfums d'Asie; toi, Agrippa, pour retrouver le goût du *garum des associés* (1) que tu te plaignais, avec attendrissement, d'avoir oublié. Quant à moi, soyez sans inquiétude, il me reste à finir la lecture du vieil Ennius.

Le navire bithynien mit à la voile, et la galère d'Isidore se dirigea, avec toute sa flotte, vers Coracesium.

La suite à une autre livraison.

QUELQUES DÉTAILS HISTORIQUES

SUR LA FORME DES NAVIRES.

Fin. — Voy. p. 203.

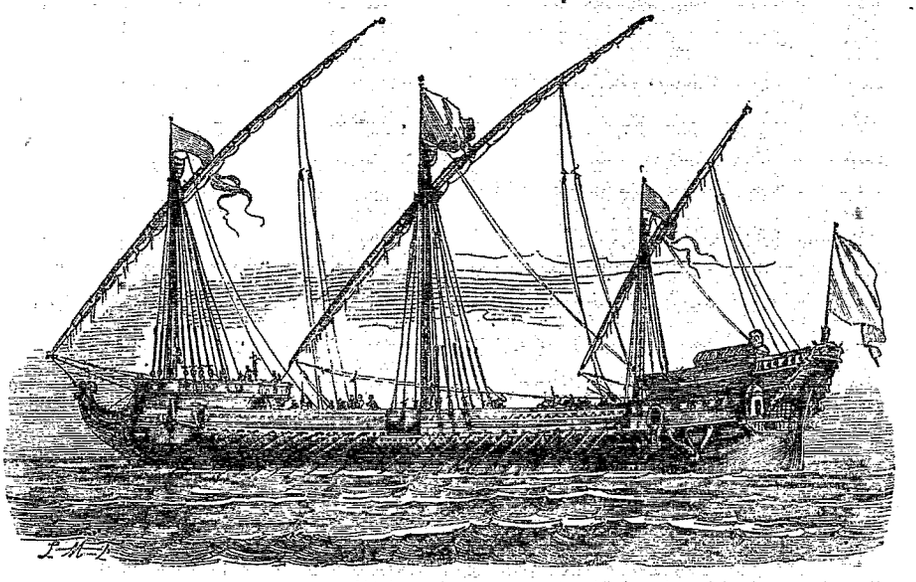
Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, un modèle unique semble avoir prévalu pour toutes les constructions de navires. Les Espagnols et les Portugais suivaient l'exemple des Vénitiens; les Hollandais et autres peuples septentrionaux puisaient leurs connaissances nautiques aux mêmes sources; les Anglais eux-mêmes, si jaloux de leur suprématie navale, prenaient des maîtres Italiens l'instruction nécessaire pour améliorer et fortifier leurs sauvages embarcations. On avait l'habitude de placer à l'extrémité de la proue, en manière d'ornement, une figure sculptée qui servait à distinguer les navires d'une nation de ceux d'une autre. Les Vénitiens avaient adopté de préférence un buste; les Espagnols, un lion; les Anglais, surtout après l'accession des Stuarts, la figure du monarque régnant, soit à cheval, soit montant un lion. La poupe, au-dessus des fenêtres de la chambre, présentait une surface plane ou *tableau*, avec des jours pratiqués à babord et à tribord donnant l'air et la lumière à la salle de la dunette. Sur ce tableau les Vénitiens, les Espagnols, les Portugais, plaçaient quelque saint ou quelque héros; quant aux autres nations, elles se contentaient d'exposer sur la poupe les armoiries de l'État.

Avant la fin du seizième siècle, quelques bâtiments portugais et espagnols portaient déjà jusqu'à 80 bouches à feu montées sur affûts. A cette époque le plus fort vaisseau appartenant à la marine anglaise ne portait guère que 50 canons ou pièces dignes de ce titre. Ceux des autres nations étaient encore plus faibles.

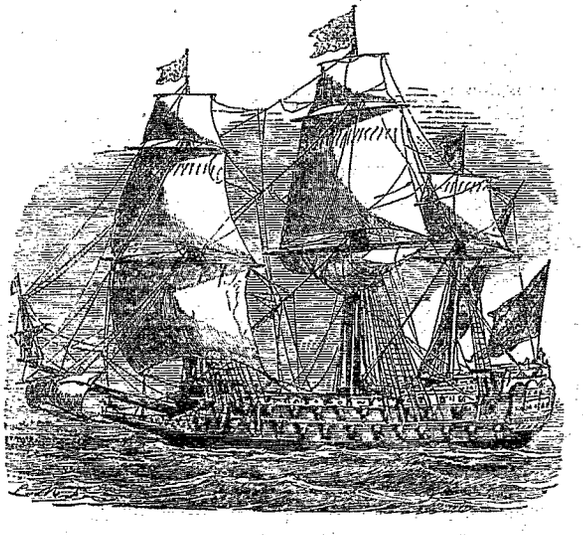
Le Souverain des mers, construit en 1637 à Woolwich-Kent, « à la grande gloire de Sa Majesté Britannique, » comme dit une description du temps que nous avons sous les yeux, était d'une décoration vraiment royale. On voyait à sa proue le roi *Edgar* à cheval, foulant aux pieds sept rois; sur la tête de l'étrave, un Amour monté sur un lion; sur la cloison de proue, six statues: le Conseil, la Prudence, la Persévérance, la Force, le Courage, la Victoire; sur l'entre-deux des gaillards, quatre figures avec leurs attributs: Jupiter avec son aigle, Mars avec le glaive et le bouclier, Neptune avec son cheval marin et Éole sur un caméléon. A la poupe, une Victoire déployait ses ailes et portait dans une banderole cette devise: *Validis incumbite remis. Le Souverain des mers* avait deux galeries de chaque côté; ces galeries,

(1) *Garum sociorum*, fameuse sauce dont parlent presque tous les auteurs de l'antiquité. C'était une saumure de maquereaux. On en trouve la recette dans les Géoponiques; elle était fort chère, et fabriquée par une compagnie de négociants associés pour la pêche du poisson qui la fournissait.

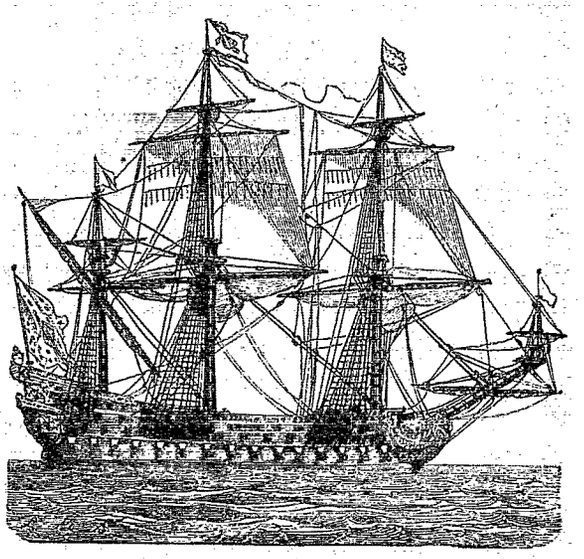
ainsi que tout le vaisseau, étaient couvertes de trophées, d'emblèmes, d'écussons de toute espèce. Sa longueur, de la proue à la poupe, était de 232 pieds (anglais). Il portait cinq lanternes, dont une, la plus grande, pouvait contenir jusqu'à dix personnes, debout, et à l'aise. Il avait trois ponts de bout en bout, un gaillard d'avant, un demi-pont, un gaillard d'arrière et une dunette. Son armement se composait comme suit : trente sabords avec canons et demi-canons à la batterie inférieure; trente sabords aussi avec couleuvrines à la seconde batterie; trente-six sabords pour pièces de moindre calibre à la troisième batterie; douze sabords au château d'avant et quatorze au demi-pont; enfin, à l'intérieur, treize ou quatorze pièces braquées, une multitude de meurtrières pour la mousqueterie, dix pièces de chasse et dix de retraite. Il avait onze ancres. « *Le Souverain des* » *mers*, dit Charnock, fut le premier *grand vaisseau* cons-



[Dessins de Morel-Fatio.] Dix-septième siècle. — Galéasse.



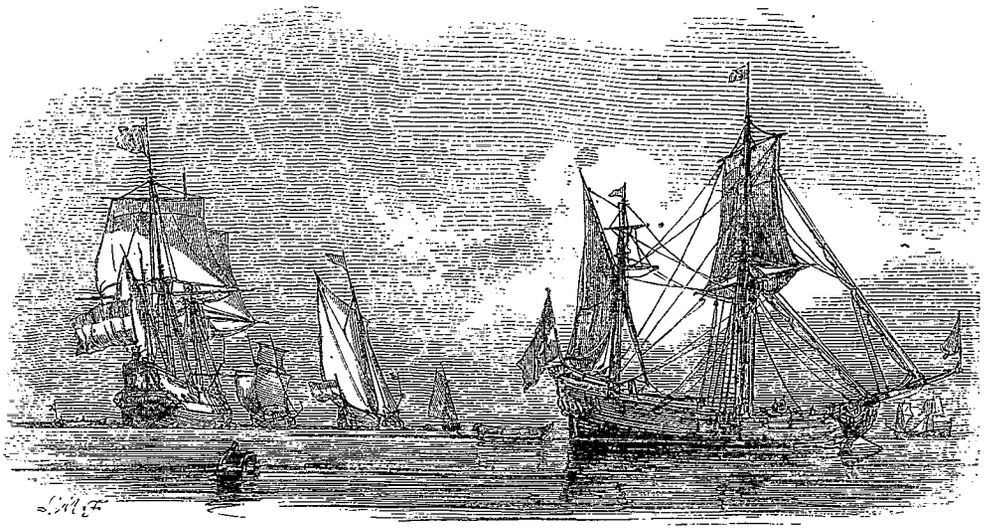
Dix-septième siècle.— Le Souverain des mers.



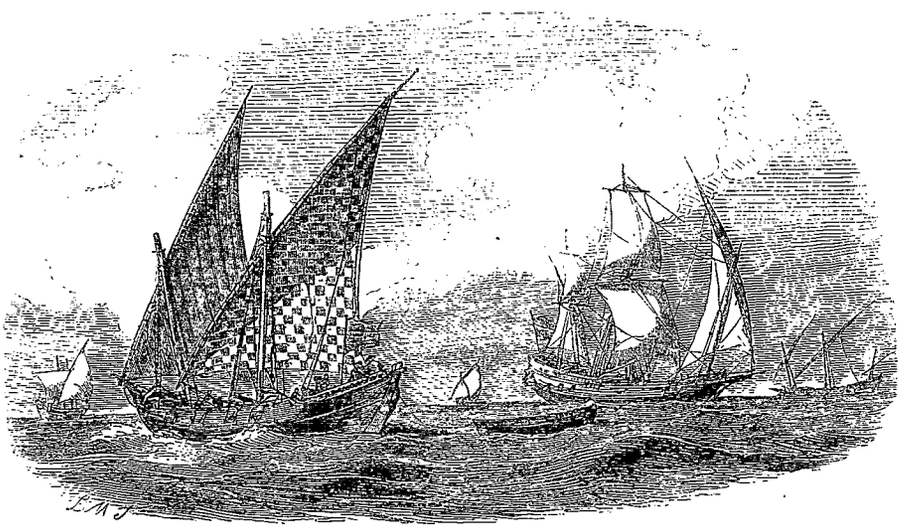
Dix-septième siècle. — Le Soleil-Royal.

» truit en Angleterre. On eut, en le construisant, particulièrement en vue la splendeur et la magnificence. Il fut en » quelque sorte l'occasion des plaintes sérieuses qui s'élevèrent au sujet des dépenses de la marine sous le règne de » Charles Ier. Diminué d'un pont, ce vaisseau devint un » des meilleurs bâtiments de guerre du monde entier. » Il est de fait que la suppression de ce pont, complétée par l'abaissement de son château d'arrière, lui donna plus de stabilité qu'il n'avait d'abord. Or, pour la célérité, ce qu'il gagna en stabilité par ces changements fut compensé par la longueur ajoutée à sa mâture. Les huniers, dès cette époque, introduisirent les voiles importantes des navires. Les anciennes gravures nous montrent en effet les bâtiments du seizième siècle naviguant généralement sous les basses voiles. Depuis *le Souverain des mers* cela n'eut plus lieu que dans des cas particuliers et forcés par l'état des éléments. Ce fut le capitaine Phineas Pett qui dirigea les travaux de construction et d'amélioration du *Souverain des mers*. Savant ingénieur, c'est à lui que la marine d'Angleterre dut ses progrès principaux. L'artillerie devint plus forte, et l'équipage fut plus nombreux et mieux logé. La marine entière se ressentit de ces progrès. Le *Souverain des mers* jaugeait 1637 tonneaux, *chose qui*, selon un historien du temps, *méritait par-dessus tout d'appeler l'attention du monde*, attendu que ce chiffre reproduisait exactement la date de sa mise à l'eau. Malgré le présage trois fois heureux que l'historien susdit

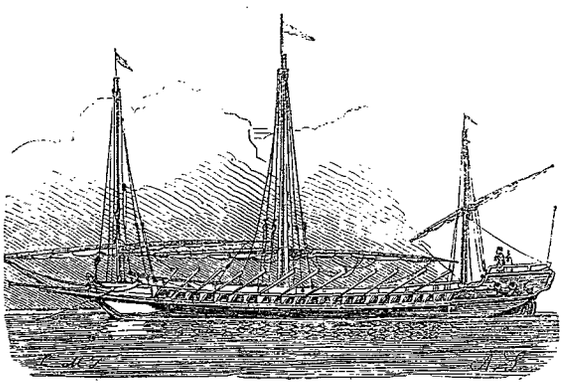
voulut voir dans ce rapprochement, *le Souverain des mers* eut la triste fin du *Grand-Harry*. Il périt comme ce dernier par les flammes dans un chantier où on le réparait, en 1696, après soixante ans de mer. Notons ici que Fuller, dans



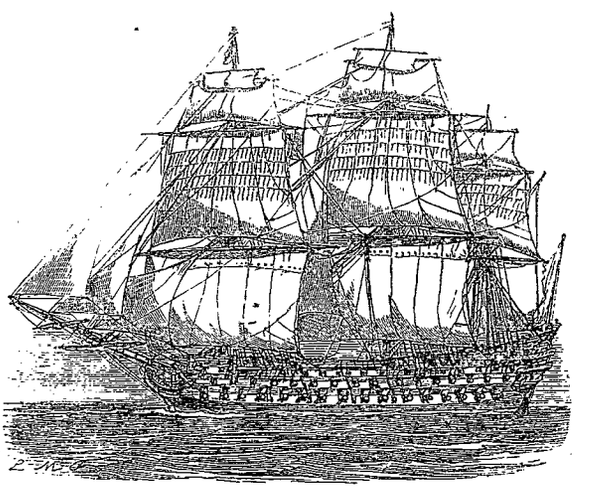
Dix-septieme siècle. — Navires de l'Océan.



Dix-septième siècle. — Navires de la Méditerranée.



Dix-septième siècle. — Barque longue.



Dix-huitième siècle. — L'Océan, vaisseau de premier rang.

son histoire des *Merveilles de l'Angleterre*, convient qu'au commencement du dix-septième siècle les Dunkerquois ont fourni les modèles des meilleurs navires construits à cette époque dans les ports britanniques.

Une chose certaine, c'est qu'au moment où Louis XIV prit les rênes de l'État, la marine française n'existait point, à proprement parler. Voltaire prétend qu'en 1664 quelques frégates et un vaisseau en mauvais état constituaient toute sa force. Il était réservé à Colbert de la créer. Toutefois il faut reconnaître qu'avant lui la France avait déjà eu des velléités maritimes. Après le siége de la Rochelle, Richelieu, jaloux des accroissements de la marine anglaise, avait donné une sorte d'impulsion aux idées navales, en armant tout aussitôt cinquante vaisseaux et vingt galères; mais l'effet de cette impulsion n'avait duré qu'un moment. Colbert sut en donner une véritable et durable. Avec lui, en moins de cinq ans, la France posséda une marine triomphante. Le plus renommé des vaisseaux français de cette époque fut *le Soleil-Royal*. Ce vaisseau était construit d'après des principes mi-anglais et mi-hollandais, c'est-à-dire qu'il tenait le milieu, par sa forme, entre les constructions anglaises, qui avaient une rentrée excessive, et les constructions hollandaises qui en avaient une à peine sensible. Il était de 1600 tonneaux, avait 150 pieds de long, 48 de large et 16 de creux. Il portait trois lanternes sur le plus haut de la poupe et une seule grande hune. En qualité de vaisseau amiral, son grand mât arborait le pavillon blanc semé de fleurs de lys, avec un écusson aux armes de France, entouré des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. L'ornementation du *Soleil-Royal* avait une telle magnificence, qu'il ne s'était jamais fait avant et qu'il ne se fit jamais depuis de construction navale aussi splendide. Du reste, ceux de nos lecteurs qui pourront aller visiter le Musée maritime du Louvre, en verront le modèle exact. Ce musée contient une collection complète des modèles de tous les vaisseaux de cette époque. *Le Soleil-Royal* était armé de 120 canons en trois batteries complètes avec gaillards et dunettes. A ce propos il nous semble bon de faire connaître le classement adopté pour les vaisseaux de guerre, selon la force de leur armement, par les principales puissances maritimes, à la fin du dix-septième siècle. Dès cette époque les vaisseaux se classent en vaisseaux de 1er, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e rang. Du 1er au 4e inclusivement sont compris les vaisseaux de 120 à 50 canons, c'est-à-dire ceux qui, possédant trois ou deux batteries, peuvent combattre en ligne; d'où la dénomination de *vaisseaux de ligne;* au 5e appartiennent les vaisseaux à une seule batterie couverte, c'est-à-dire, les frégates, et au 6e tous les autres bâtiments inférieurs, brûlots, galiotes à bombes, etc. Les vaisseaux de 1er rang, destinés principalement à porter les amiraux et chefs d'escadre, montait de 90 à 120 canons en trois batteries avec gaillards et dunettes; ceux du 2e rang, qui pouvaient recevoir la même destination, de 80 à 90 canons en deux batteries, avec gaillards et dunettes aussi; ceux de 2e rang qui formaient la véritable force des armées navales, 70 canons en moyenne, en deux batteries, avec gaillards seulement; quant à ceux du 4e rang, les plus faibles de ceux qu'on avait l'habitude de mettre en ligne, ils ne portaient que 50 à 60 pièces, en deux batteries aussi, mais sans gaillards ni dunettes. C'est à ce moment que les canons quittèrent définitivement leurs dénominations pittoresques, qui avaient jusque-là servi à distinguer leurs différents calibres, pour prendre nom d'après le poids de leurs boulets. Le mot *pierrier* seul fut conservé pour désigner les petites pièces destinées aux dunettes, aux hunes et aux embarcations.

Parmi les différentes espèces de navires inférieurs à la fin du dix-septième siècle, on trouve d'abord les *flûtes*, grands bâtimentss de charge à la poupe arrondie, ensuite les *pinasses*, grands bâtiments marchands, tous les deux gréés à la façon des vaisseaux de guerre et en usage à la fois sur la Méditerranée et sur l'Océan; puis une foule de petits navires, appartenant exclusivement à la Méditerranée, tels que les barques, les felouques, les tartanes, les polacres; ou à l'Océan, tels que les guaches, les galéolles, les busses, les smacks, les yachts, etc. Quant aux galères, le dix-septième siècle fut peut-être leur plus brillante époque. Celles de France avaient un général pour les commander. Il y en avait deux espèces, les ordinaires ou *subtiles*, dont nous avons dit un mot, et les extraordinaires ou grosses galères. Les ordinaires ne possédaient que vingt-six rames et vingt-six bancs par chaque côté, les extraordinaires en comptaient souvent jusqu'à trente-deux. Du reste, nulle différence entre elles pour la construction; leur dissemblance ne résultait que de leur grandeur relative. Toutes étaient extrêmement basses de bord, longues et effilées. Elles ne portaient que deux mâts, l'un, le grand, appelé *arbre de meistre*, l'autre appelé *arbre de trinquet*. Ces deux mâts étaient voilés à la latine. L'artillerie de ces bâtiments consistait en cinq canons placés à l'avant et deux pierriers. Ces pierriers étaient attachés sur les flancs mêmes des galères pour qu'ils n'éprouvassent pas de recul. Elles avaient généralement au moins cinq rameurs par rame. Celui d'entre eux qui tenait la queue de la rame s'appelait *vogue-avant*. C'est lui qui déterminait le mouvement. Entre les bancs des rameurs et les bords du bâtiment il y avait un espace, nommé *le couroir*, où se tenaient les soldats. Soldats pour combattre, matelots pour manœuvrer, et chiourme composée de forçats et d'esclaves turcs, pour ramer, tel était l'équipage des galères. Plus hautes de bord que celles-ci, les galères conservèrent au dix-septième siècle les trois mâts que nous leur avons vu porter aux siècles précédents. Les barques longues, comme en témoigne le dessin que nous en donnons, n'étaient que de très petites galères ayant trois mâts comme les galéasses.

L'art des constructions navales, dans le cours du dix-huitième siècle, fit des progrès dans la forme, la mâture, la voilure et l'ornementation des vaisseaux. Les vaisseaux à deux ponts à 50 canons furent remplacés par des frégates portant le même nombre de pièces en une seule batterie et des gaillards. Voici, du reste, les principales proportions adoptées pour les différents rangs des vaisseaux :

	Longueur.	Largeur.	Creux.
1er rang. . .	161 à 186 pieds.	47 à 50 pieds.	23 à 25 pieds.
2e	156 à 170	43 à 47	20 ½ à 23
3e	150 à 160	42 à 43	20 à 20 ½
4e	135 à 150	35 à 40	17 à 20
5e	102 à 130	33 à 34	13 à 17
6e	60 à 70	18 à 20	9 à 10

Parmi les changements considérables survenus dans la construction, ce qui frappe tout d'abord l'œil, c'est une augmentation énorme de voilure. Jamais les vaisseaux n'ont porté autant de toile.

En même temps que les vaisseaux de cinquante canons devenaient des frégates, à leur tour les frégates légères, celles qui, par exemple, portaient de dix à vingt pièces d'artillerie formaient une nouvelle série de bâtiments du nom de *corvettes*. Les corvettes au début avaient toutes trois mâts et leur artillerie sous couverte; plus tard, afin de les rendre plus légères à la course, on porta toute leur artillerie sur le pont supérieur. Puis, chez les plus petites, on supprima le mât d'artimon. Cette espèce de corvette a donné naissance au *brig* de guerre. La galiote à bombes devint une bombarde, sorte de corvette à trois mâts avec plates-formes entre le mât d'artimon et le grand mât, et entre ce dernier et le mât de misaine.

Les yachts, sorte de bâtiments légers, servant de mouches d'escadre, les galéotes d'avis, les chaloupes canonnières, armés, les uns de quelques pièces légères, les autres d'un fort canon, complètent la série des forces navales en usage au dix-huitième siècle chez toutes les puissances maritimes, sauf quelques variétés dans les espèces suivant la nature des mers et des côtes. Quant au brûlot, dont on se servait encore au commencement du siècle, il n'en est plus question à la fin; et si, depuis, certaines machines infernales plus ou moins imitées des brûlots apparurent de temps à autre, ce ne fu-

rent que des essais malheureux qui généralement n'ont point répondu à l'attente de leurs promoteurs. Les Turcs seuls conservèrent ces vieilles machines de guerre jusqu'à nos jours, et Navarin nous offrit pour la dernière fois le spectacle d'un vaisseau, *le Scipion*, aux prises avec un brûlot. Comme le brûlot, la galère, l'antique galère, disparaît au dix-huitième siècle, emportant avec elle ses divers rejetons, tels que les galéasses, etc.

Dans le même siècle, les grands bâtiments de charge, à voile, sont toujours les flûtes, qui répondent à ce que nous nommons aujourd'hui *gabares*. Quant aux bâtiments de commerce, les grands sont quelquefois appelés *frégates*, mais plus généralement prennent le nom de *vaisseaux marchands*; les petits sont les *brigantins*, les *senaus*. Ces deux espèces combinées nous ont donné le brick. Nous voyons aussi arriver des colonies d'Amérique la *goëlette* et le *sloop*; ce dernier, perfectionné, est devenu le *cutter* ou côtre, le *nec plus ultra* de la construction navale, au dire de nos voisins les Anglais qui ont adopté ce genre de navire pour leurs yachts, ou bâtiments de course et de plaisance. Voici, avec la *galéotte* et le *dogre*, à peu près tous les genres de navires qui sillonnent l'Océan.

Dans la Méditerranée, la barque à trois mâts est devenue le *chebeck*; et nous retrouvons sous leur même apparence presque toutes les embarcations dont nous avons parlé aux âges précédents. Les bâtiments latins sont ceux qui ont le moins changé d'aspect et qui ont fait le moins de progrès; sans doute parce qu'ils étaient arrivés très-vite, par la simplicité de leur système de voilure, à un état voisin de la perfection.

Si l'importance de la marine française alla en décroissant, surtout dans les deux premiers tiers du dix-huitième siècle, quant au nombre des vaisseaux, il n'en fut pas de même quant à leur qualité; l'on peut dire que les meilleurs bâtiments de l'époque sortirent des ports de France. Les Anglais eux-mêmes constatèrent la supériorité de nos constructions sous le rapport de la vitesse, et reconnurent que leurs vaisseaux ne pouvaient tenir le vent comme les nôtres.

Le vaisseau *l'Océan* est un excellent spécimen de la science au dix-huitième siècle. Offert au roi Louis XV par les États de Bourgogne, rien n'avait été épargné pour en faire une vaisseau digne de sa destination. Construit en 1760, refondu et accostillé à la moderne, il existe encore aujourd'hui.

ÉLÉPHANT ENVOYÉ A CHARLEMAGNE.

On sait que, parmi les présents offerts de la part du khalife Haroun al Raschid à Charlemagne, figuraient un jeu d'échecs et une horloge. Il paraît que le prince arabe lui fit aussi cadeau d'un éléphant. Voici, du reste, quelques circonstances curieuses de cette histoire, rapportées par Cl. Fauchet dans ses *Antiquités gauloises* (l. VII, c. 9 et 10). Le prétendu roi de Perse dont il parle, qu'il nomme Aron et qualifie de *Miramamolin*, en donnant à entendre qu'il a régné pareillement à Cordoue, ne peut être que le khalife de Bagdad lui-même, Haroun al Raschid, fils de Madhi et cinquième souverain de la dynastie des Abassides, qui monta sur le trône en 170 de l'hégire (786 de J.-C.) et mourut en 193 (809). La Perse, effectivement, n'avait point alors de rois particuliers. Quant au titre d'*Émir al moumenin*, commandeur des fidèles, corrompu par nous en *Miramamolin*, titre d'honneur dont les khalifes d'Orient se paraient depuis Omar, ce n'est que dans le quatrième siècle de l'hégire qu'Abd al Rahman III l'Ommiade le prit en Espagne. Haroun al Raschid pouvait en outre, en vertu des prérogatives du khalifat, se considérer comme le suzerain des princes mêmes, ennemis de sa maison, qui dominaient à Cordoue.

(An 801.) « Au partir de Spolette, dit Fauchet, l'empereur vint à Ravenne, où il demeura quelques jours, comme aussi à Pavie. Là, adverti que les ambassadeurs d'Aron, roy de Perse (que d'aucuns appellent Miramamolin et pensent avoir esté roy de Cordoue) estoient descendus auprès de Pise, il envoya des gens pour les lui amener à Verseil et Yuree. L'un d'eux estoit Perse et l'autre Sarrasin d'Afrique, ambassadeur d'Abraham Amiras, d'un lieu nommé Fossatum, ainsi appelé pour le lieu où jadis les Romains plantèrent et fortifièrent leur camp, et aujourd'hui Fez. Il eut aussi nouvelles que Isaac Juif, quatre ans au précédent despêché avec Lantfrid et Sigismond ses ambassadeurs vers le roy de Perse, estoient arrivez; mais que Lantfrid et Sigismond estoient morts par le chemin. L'empereur envoya Archambaud, son secrétaire, vers la rivière de Gênes, faire bastir un vaisseau avec lequel on lui peust amener l'éléphant et autres présents à lui envoyez; et pour son regard vint faire la feste de saint Jean en la ville d'Yuree, puis passa les monts. »

(802.) « Le vingt-uniesme juillet, Isaac Juif amena l'éléphant, et délivra à l'empereur Charlemaigne les dons et présents que le roy de Perse lui envoyoit. Le nom de ceste beste (car on dit qu'ils se plaisent d'estre appelez par quelque nom, et c'est merveille de ce qu'on raconte de leur mémoire et raison, s'il faut ainsi parler d'une beste) estoit *Ambulabat* (il marchait, il se promenait). »

On doit reconnaître, en effet, que ledit éléphant venait de faire une assez longue promenade.

LA VÉRITÉ.

La vérité, tel est le premier besoin des mortels! Que l'homme qui désire le bonheur, la paix de l'âme, s'attache à la vérité dès l'enfance, afin de l'avoir plus longtemps pour compagne sur la terre. On pourra se fier à lui; mais comment se fier à l'homme trompeur, qui aime volontairement le mensonge? Loin de nous cette fourberie! Quelques insensés l'aiment sans le connaître: loin de nous cet aveuglement! C'est alors qu'on n'a point d'amis; et quand les années ont dévoilé ce que vous êtes, votre pénible vieillesse arrive à travers la solitude au terme de la vie! Ces infortunés, qu'ils aient ou non ce qu'ils appellent des amis, une famille, vivent et meurent comme s'il n'y avait personne autour d'eux.

PLATON.

LA FORÊT DE PALENQUÉ.

Voy., 1840, p. 377, un Autel mexicain à Palenqué.

Au sud du Tabasco, s'étend, vers le Guatemala, la province mexicaine de Chiapas, dont le sol est fortement accidenté par les ramifications de la grande chaîne qui traverse l'Amérique centrale. Lorsqu'on s'élève des plaines marécageuses arrosées par l'Usumasinta, à ces premiers gradins de la Cordillère, on éprouve un sentiment délicieux de sécurité et de bien-être; l'air plus vif se purifie graduellement. Cependant la majeure partie du territoire appartient encore à la *tierra caliente*, et si le climat est plus salubre qu'au Tabasco, en général il n'est guère moins ardent. D'immenses forêts couvrent les neuf dixièmes de cette province, principalement à l'est et au sud-est, dans la direction du Péten et du pays des Lacandons. Quand le regard s'arrête d'un point élevé sur cet océan de verdure, c'est avec un mouvement d'effroi qu'il en mesure l'immense étendue sans nom, sans souvenirs, et qui paraît sans limites.

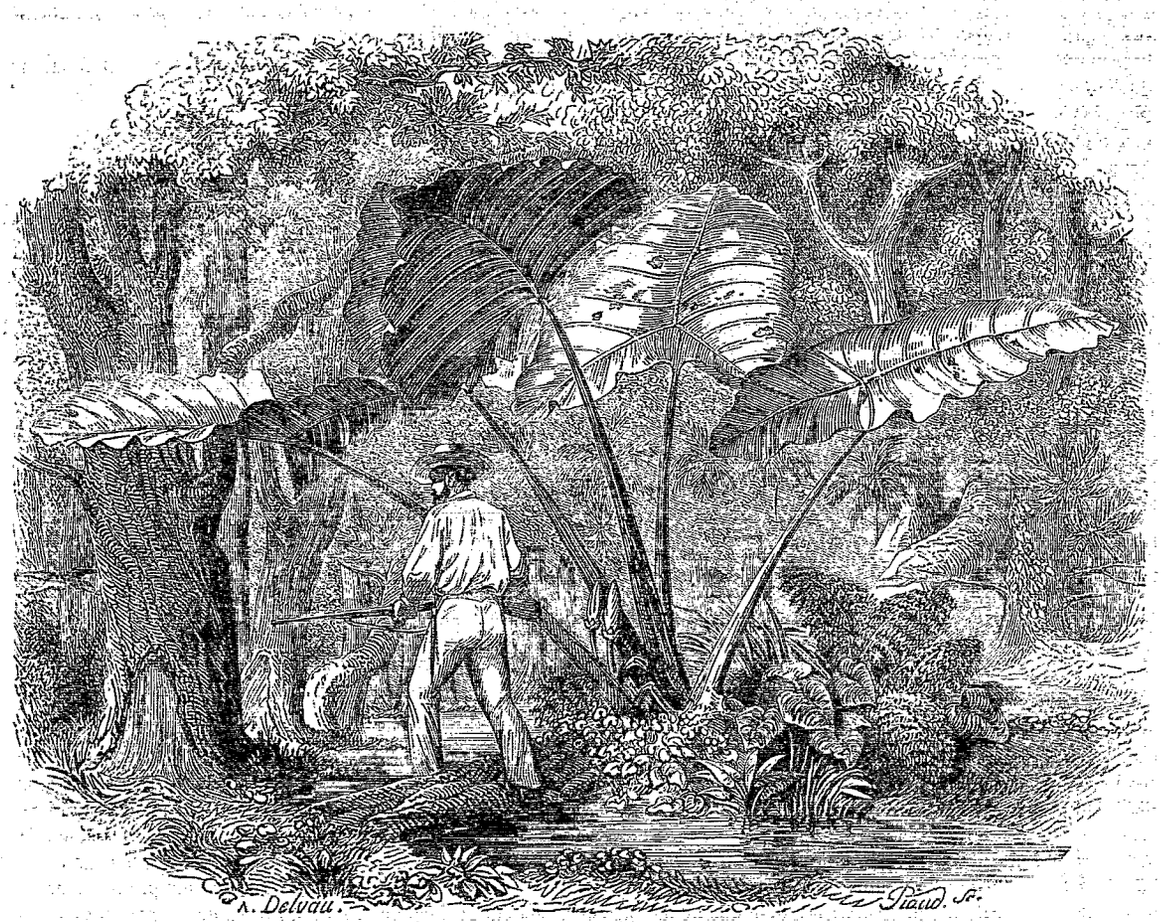
Vers l'an 1750, quelques Espagnols, égarés dans cette solitude, furent saisis d'étonnement à l'aspect de ruines imposantes qui se présentèrent inopinément à leurs yeux. Arrivés au terme de leur voyage, ils parlèrent avec admiration de

ce qu'ils avaient vu. La curiosité y conduisit de nouveaux visiteurs, et ces ruines furent bientôt connues sous le nom de *Santo-Domingo del Palenque*.

Le bruit de cette découverte parvint jusqu'en Espagne, et y excita quelque intérêt. Deux tentatives d'exploration s'effectuèrent sous les auspices du gouvernement en 1784 et 1786; ce ne fut néanmoins que cinquante ans plus tard que le roi Charles IV fit procéder à une étude sérieuse.

Nous avons déjà inséré, dans notre dixième volume, quelques détails sur Palenqué et sur ses ruines; aujourd'hui nous publions une page empruntée au journal d'un voyageur français qui a traversé les forêts de cet étrange pays, et qui en décrit les beautés avec le sentiment d'un artiste.

« L'enceinte dévastée d'un vieux palais, dit-il, nous servit d'abri. Je passai quinze jours dans ce lieu solitaire, quinze jours qui s'effaceront difficilement de ma mémoire, que tant d'autres souvenirs ont traversée. Je chassais, je tendais des piéges aux animaux des bois; je récoltais des plantes sans me lasser d'admirer cette nature splendide, et d'errer à travers ces ruines qui gardent leur secret. Au lever du soleil, les colibris au bec arqué bourdonnaient autour des lianes suspendues aux vieux murs; des papillons éclatants, des libellules aux ailes de pourpre ou d'émeraude passaient d'un vol rapide ou capricieux; des nuées de moucherons montaient en colonne serrée de la profondeur du taillis; le pic industrieux faisait résonner les vieux troncs; tout s'éveillait dans la forêt; c'était un chant immense et continu. A midi succédaient le silence et l'immobilité: pas une feuille ne remuait sur les branches séculaires; pas un mouvement, pas un son ne troublaient le recueillement de la nature; la vie semblait interrompue sous l'ardeur des rayons solaires, malgré la voûte impénétrable qui interceptait leur éclat: on n'entendait que le ruisseau qui murmure au bas des ruines; mais quand venait le soir, cet édifice antique prenait l'aspect d'un palais enchanté; et je m'explique la frayeur superstitieuse des Indiens qui refusent d'y passer la nuit. D'abord de petites lampes animées flottaient dans l'atmosphère, tantôt avec l'éclat d'une étincelle, tantôt comme une lueur fugitive, puis se perdaient en traînées lumineuses dans le chaos qui m'environnait. En même temps, des voix indéfinissables s'élevaient de tous les points de la forêt; ces bruits n'étaient pas effrayants comme ceux qui retentissaient au bord de l'Usumasinta; ils étaient doux comme des chants d'oiseaux, et mystérieux comme une langue inconnue; partout, autour de moi, je surprenais la vie; il me semblait que les plantes elles-mêmes s'animaient et avaient leur langage; mon oreille



Une vue dans la forêt de Palenqué. — Dessin de M. A. Morellet.

troublée suivait avec anxiété cette harmonie étrange; mes yeux interrogeaient vainement l'obscurité pour découvrir les êtres qui révélaient ainsi leur existence; quelquefois c'était le timbre argentin d'une clochette, ou bien une voix plaintive appelant dans l'éloignement; un sanglot étouffé dans l'intérieur des ruines; mille petits sifflements, mille bruissements confus qui semblaient célébrer, dans un immense concert, la magnificence de la nuit. Une fois, je surpris, sur le bord du ruisseau, une grenouille dont le coassement imite l'aboiement du chien; le mien y fut trompé, et pendant la première nuit, il ne cessa de faire chorus avec cette habitante des ruines.

» J'essaierais vainement de faire partager au lecteur les impressions qui inondaient mon âme, car moi-même j'avais peine à bien m'en rendre compte; le trouble indéfinissable qui l'agitait au milieu de cette nature inconnue, s'associait à une admiration respectueuse pour le pouvoir immense qui semblait tirer du néant un monde que j'avais ignoré. »

ABRAHAM BOSSE,

GRAVEUR A L'EAU-FORTE, PEINTRE ET ÉCRIVAIN.

Voy. la Table des dix premières années.



Les Présents de noces, par Abraham Bosse — Dessin de Pauquet. — Sous la gravure on lit les vers suivants :

UNE VOISINE.
Cette toille, large d'une aulne,
Possible vous agréera,
Et si vous la trouvez trop jaune,
La laissive la blanchira.

LA SŒUR.
Ma bonne sœur, soyez contente
De cet excellent pot à laict,
Et gardez-le bien, s'il vous plaist,
Puisqu'il vient de feu nostre tante.

AUTRE VOISINE.
Recevez, ma chère voisine,
Ce beau pot de cuivre tout neuf;
On y feroit bien cuire un bœuf,
Tant il est bon pour la cuisine.

LA MARIÉE.
Estant en mon nouveau mesnage,
J'auray de quoy me soucier,
Et vous feray remercier
Quand mes enfans seront en âge.

Abraham Bosse est né à Tours en 1611. Toute sa vie, il conserva une grande affection pour sa ville natale; jamais il ne renonça, dans aucun des priviléges qui lui furent conférés, soit pour ses livres, soit pour ses estampes, à son titre de Tourangeau; et lorsque, sur la fin de sa vie, il se trouva las des ennuis que son esprit inquiet lui avait suscités à Paris, ce fut dans sa chère ville de Tours qu'il s'en alla chercher le repos et mourir.

Les biographes ne disent rien de sa famille. Si Abraham Bosse est né, comme tous ses historiens le disent, en 1611, la première estampe dont l'on puisse raisonnablement faire honneur à sa précocité est celle qu'il a datée de Tours en 1627; elle représente la Vierge assise au pied d'un arbre, et tenant l'Enfant Jésus emmailloté, debout sur ses genoux. La Vierge est coiffée d'une capeline à très-larges bords. Cette pièce, déjà très-adroite, et qu'il aurait gravée à l'âge de seize ans, ne porte le caractère d'aucune manière parisienne, et prouverait que Bosse aurait fait à Tours sa première éducation d'artiste. Mais deux pièces portant son nom ou son monogramme, sont difficiles, en raison de leur date, à placer dans son œuvre et à accorder avec sa biographie. L'une, assez grossière, représente l'estrade de Tabarin au milieu de la place Dauphine; les costumes, les types, le burin, tout indiquerait une main autre que celle du Bosse dont nous parlons, et une date toute prochaine de sa naissance. L'autre se trouve mêlée parmi les fontaines qu'il a gravées pour le père Dan, et elle leur est si conforme de manière, qu'elle ne peut être que du même temps et de la même main. Elle est signée : « T. de Francini, inven. A Saint-Germain en Laye, en la première gallerie des Grottes faittes en l'an 1599. » En haut, à droite, on lit : *A. Bosse fecit* 1623. Cette estampe, exécutée d'une pointe sèche et rude, est-elle de lui? Alors il faut reculer la date acceptée comme étant celle de sa naissance. Son père était-il graveur? Alors Abraham aurait été son élève, et aurait gravé sous ses yeux, à Tours, la petite Vierge de 1627.

Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard, en 1629, notre artiste était arrivé à Paris, et datait de cette année le frontispice des *Amours d'Anaxandre et d'Oraste, par le sieur de Boisrobert*, et la charmante série de costumes gravés d'après Jean de Saint-Igny, qu'il intitula : le *Jardin de la noblesse françoise*. Dès ce début, Abraham Bosse avait rencontré sa veine; malgré ses protestations admiratives pour le Poussin, il se trouvait être ce qu'il fut toute sa vie, le der-

nier et l'éclatant disciple de l'ancienne école de Fontainebleau. Les représentants encore survivants de cette école, Vignon, Callot, Saint-Igny, J. Barbet, Alex. Francini, semblaient d'instinct venir à lui, comme à leur interprète ou à leur légataire naturel, pour lui en livrer les dernières traditions d'élégance tourmentée et de maniérisme délicat. Jamais dessinateur ne s'est moins modifié ; il eut dès le premier jour, dans leur excellence, ses qualités charmantes de praticien, et jusqu'à la fin de ses travaux, il ne fut qu'un continuateur de Dubreuil et de Freminet, tempéré par du Vouet. Nul ne le devança d'ailleurs dans l'adresse et la variété des procédés de son art. Pour les tailles non croisées, il précède Mellan ; dans le pointillé des chairs, il vient aussitôt que Morin, et il a su, mieux que Callot lui-même, donner à l'eau-forte la netteté et la fermeté du burin.

La Noblesse françoise à l'église paraît avoir suivi immédiatement le *Jardin de la Noblesse françoise*, et dans cette nouvelle galerie de costumes d'après Saint-Igny, Bosse se surpassa encore. Ces deux séries sont, selon nous, les chefs-d'œuvre de sa pointe. Aucune de ses estampes postérieures ne nous montre une plus précieuse légèreté d'instrument dans les fonds de parterres et de châteaux, ni une plus exquise distinction de tournures de têtes, d'ajustements et de gestes.

C'est en 1631 qu'il grava la belle suite de portiques dessinée par le Florentin Alexandre Francini, ingénieur du roi Louis XIII, et chargé, comme il le fut encore sous Louis XIV, de l'entretien des bâtiments et fontaines de Fontainebleau.

On doit citer encore, comme étant du meilleur temps de Bosse, le *Livre d'architecture d'autels et de cheminées, dédié à monseigneur l'éminentissime cardinal duc de Richelieu*, etc. ; *de l'invention et dessin de J. Barbet, gravé à l'eau-forte par A. Bosse*, 1633.

A partir de ce moment, l'adresse et la grâce de cet habile graveur et la facile invention de son dessin lui méritent une vogue extraordinaire. La variété de ses travaux est inimaginable. Il compose des frontispices et des vignettes pour tous les poëmes épiques et les romans de Saint-Amant, de Chapelain, de Desmarets, de Boisrobert, de Tristan ; pour les livres saints des catholiques et ceux des protestants ; il fait des prospectus pour des apothicaires, des titres pour les ouvrages d'armoirie, de chimie, de géométrie, de cosmographie ; il grave des thèses, des symboles mystiques, des images de miracles de sainte Anne en Bretagne, des illustrations de missels, des lettres ornées, des sujets de Virgile et de Térence pour des traductions ; des motifs d'orfévrerie, des éventails, des plans et cartes de géographie, des entrées et des triomphes ; et tout cela avec une liberté, une imagination, une fécondité, une gaieté incomparables.

Bosse a aussi gravé quelques jolis portraits, entre autres ceux de Louis XIII et de Richelieu. Il a dessiné à la gloire de Callot, son illustre modèle, un petit monument funéraire.

Entre les plus belles planches historiques de Bosse, il faut compter celles qu'il a composées pour la création de chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, à Fontainebleau, en 1633 ; celle du mariage de la reine de Pologne, Marie de Gonzague, en 1645, et quelques caricatures contre les Espagnols. Dans le recueil des plantes de Dodart, dont les cuivres sont venus, avec *le Cabinet du roi*, à la calcographie du Musée national, on trouve quarante-six planches qui portent le nom de notre graveur, et une pièce conservée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale nous révèle une querelle juridique que le caractère chicanier de Bosse trouva moyen d'intenter à propos de ces plantes.

Ce qui assigne surtout à Abraham Bosse une place très-distinguée parmi les artistes français du dix-septième siècle, ce sont les innombrables et charmantes compositions dans lesquelles il nous a conservé les costumes, les coutumes, les modes, en un mot toute la vie intime de son temps, la fierté noble et la bonhomie de ce beau temps de la régence d'Anne d'Autriche, où florissaient les plus beaux génies de la France dans les armes, dans les lettres et dans les arts, et où les usages et les décorations intérieures se souvenaient encore de Henri IV. Dans ces compositions sans nombre, Bosse a toutes les qualités d'un vrai peintre ; il est naïf, il est gracieux ; son arrangement est plein d'effet, de mouvement et de gaieté ; nul n'a su se mieux servir des vives lumières dont Vouet, la Hire et Patel inondaient leurs figures et leurs paysages. Il a traduit en délicieuses scènes familières et revêtu des habits de son temps les paraboles de l'Enfant prodigue, des Vierges sages et des Vierges folles, du Lazare, des sept Œuvres de miséricorde, les quatre Ages de l'homme, les grands jours et les occupations de la vie des femmes, les cinq Sens, les quatre Saisons ; il a fait de tout cela des scènes du coin du feu, de la treille, de la table. Son siècle entier est là : architecture, meubles, goût d'esprit et de décoration, jardins, charmilles, chambres tendues de tapisseries, scènes d'école, jeux d'enfants, chanteurs, mendiants, capitaines Fracasse, paysans, soldats, courtisans, intérieurs de boutiques et d'échoppes, farces de l'hôtel de Bourgogne ; la vie des artistes, l'atelier du peintre, celui du sculpteur, et, sous toutes ses faces, celui du graveur.

On a attribué à Abraham Bosse un assez grand nombre de tableaux. Sans vouloir nier que Bosse ait tenu la palette, nous les lui contesterons à peu près tous ; nous ne pensons pas même qu'il faille admettre, comme type assuré de sa peinture, le très-agréable petit tableau des Vierges folles que possède le Musée de Cluny. Les estampes de Bosse étaient par elles-mêmes de charmants tableaux auxquels il ne manquait que la couleur, et ses contemporains se sont chargés indubitablement d'en colorier un certain nombre. Nous avouons ne connaître qu'une incontestable peinture de Bosse, que possédait, sans le savoir, M. Prarond à Abbeville : c'est un petit tableau haut de 10 pouces, sur 1 pied de large, et qui représente des jeux d'enfants. A gauche, une femme assise allaite un enfant ; à sa droite, dans le coin du tableau, un petit enfant étendu à plat ventre et sortant à mi-corps de dessous la tapisserie d'une table, effraye avec un masque un chien qui aboie. Au milieu, une petite fille à califourchon sur un bâton à tête de cheval, tient de sa main gauche un petit moulin ; à droite, une autre petite fille, l'aînée, a le bras droit passé dans l'anse d'un panier plein de fleurs, et tient dans l'autre bras et de ses deux mains un chat emmailloté, comme un enfant, jusqu'au menton. La scène se passe dans une chambre dont la porte s'ouvre sur un jardin à la verdure bleuâtre. La couleur de ce tableautin est très-vive et gaie ; les touches en sont fines, franches et claires. C'est le seul tableau, à notre connaissance, dans lequel on retrouve, non-seulement les immuables types de Bosse, toujours altérés par les habiles peintres qui ont colorié d'après lui, et qui sont si variés entre eux ; mais ce qui, pour nous, est plus convaincant encore, le petit tableau d'Abbeville offre, dans sa plus délicate fraîcheur, le ton exact de couleur analogue au dessin d'Abraham Bosse.

On ne donnerait pas une idée complète de l'œuvre d'Abraham Bosse, si l'on ne citait ses livres sur l'art de la gravure, et ceux, nombreux encore, qu'il a laissés sur l'art et les imaginations de l'ami à la gloire duquel il s'associa comme interprète et instrument : nous voulons parler du célèbre géomètre Gérard Desargues (voy. 1849, p. 166-168). Ces petits traités d'Abraham Bosse sur son art et sur la perspective sont curieux et recherchés. On entre, avec eux, dans une phase tout-à-fait troublée de la vie de leur auteur. Le premier en date nous paraît être celui qui a pour titre : *la Pratique du trait à preuves, de M. Desargues Lyonnois, pour la coupe des pierres en l'architecture, par A. Bosse, graveur en taille douce, en l'Isle du Palais, à la Rose rouge, devant la Mégisserie. Paris*, 1643. Le privilége en est du mois de novembre 1642 et est accordé « à la réquisition de Gérard Desargues de la ville de Lyon, qui a instruit Abraham Bosse de la ville de Tours, graveur en

taille douce, de ses manières universelles pour pratiquer divers arts, etc. » Et Desargues délivre en effet au livre de la *Pratique du trait* une *reconnaissance*, c'est-à-dire un certificat approbatif de cinq pages, qui n'est autre chose qu'une défense de son système contre un libelle qui l'attaquait. Du reste, Bosse, dont le caractère n'était pas patient, ne tarda pas à épouser violemment les querelles nombreuses que des rivaux, en première ligne desquels il faut citer Grégoire Huret, l'habile graveur, faisaient aux systèmes de perspective de Desargues ; aussi les traités de Bosse finissent par sembler moins une série de livres théoriques sur la plus froide des sciences, que les pamphlets divers d'une polémique âcre jusqu'à l'injure. La Manière universelle pour les cadrans au soleil, par Desargues, mise au jour par A. Bosse, annoncée dans le privilége de la Pratique du trait, parut dans cette même année 1643. En 1645 Bosse publia un livre bien autrement intéressant au point de vue des arts : c'est son Traité de la gravure à l'eau-forte. Trois autres éditions en furent données longtemps après, en 1701, en 1745 et en 1756, et montrèrent que le petit livre dans lequel Bosse avait déposé le fruit de ses observations pratiques, surtout sur les instruments et les vernis de son art, était désormais le meilleur et le seul point de départ des travaux analogues. Puis Bosse rentra dans cette étude ardente de la perspective, qui peu à peu menaça d'absorber et d'effacer toutes ses facultés d'artiste. En 1648, il publia « la Manière universelle de M. Desargues, pour pratiquer la perspective par petit pied, comme le géométral ; ensemble les planches et proportions, des fortes et faibles touches, teintes ou couleurs. » La Manière universelle est dédiée à messire Michel Larcher, président de la chambre des comptes. Bosse parle de la protection et de la faveur témoignée par Michel Larcher à Gérard Desargues qu'il gardait auprès de lui à la campagne. En tête de ce traité se trouve encore une très intéressante approbation ou *reconnoissance* de M. Desargues, datée du 1er octobre 1647. C'est, comme plus haut, un très rude factum à l'adresse d'un contradicteur.

A cette époque commencent les rapports, d'abord si flatteurs et si honorés, et ensuite si pénibles et si aigris, d'Abraham Bosse avec l'Académie royale de peinture et sculpture. Cette Académie venait de se fonder et recrutait partout des amis et des aides. Voici ce que raconte, à propos de Bosse, l'histoire un peu partiale de l'Académie insérée dans le tome Ier de la *Description de Paris*, par Piganiol de la Force. « Abraham Bosse, excellent graveur à l'eau-forte et qui avoit appris la perspective sous Desargues, fit proposer à l'Académie par la Hire, qui étoit son ami, que si elle l'avoit pour agréable, il donneroit gratuitement des leçons de perspective aux étudians. La compagnie accepta ses offres, et députa la Hire et quelques-uns de ses officiers pour l'en prier. Dès le 9 du mois de mai de l'an 1649, il commença ses leçons, dont l'Académie fut très-satisfaite, et lui-même y prit tant de plaisir, qu'environ un an après, il publia un petit traité dédié à l'Académie et intitulé : *Sentimens sur la distinction des diverses manières de peinture, desseins et gravures, et des originaux avec leurs copies, ensemble du choix des sujets et des chemins pour arriver promptement et facilement à bien portraire.* » En 1652, dans l'une des assemblées de l'Académie, « le secrétaire proposa de reconnaître au moins par quelque marque d'honneur les peines que Bosse et Quatroulx prenaient en enseignant gratuitement la perspective et l'anatomie aux étudiants, et qu'il croyait que la qualité d'académiciens honoraires, avec séance et voix délibérative dans les assemblées, leur serait très agréable. La compagnie goûta beaucoup cette proposition... » Mais en 1660, « il fut ordonné que ceux qui avoient des lettres de provision les raporteroient à l'Académie pour en recevoir de nouvelles, et que ceux qui ne seroient point pourvus par de nouvelles lettres seroient censés exclus de l'Académie. Tous les académiciens obéirent, excepté Bosse, qui depuis quelque temps causait beaucoup de division dans la compagnie et qui même avoit fait imprimer des libelles offensans contre M. de Ratabon, et contre les académiciens les plus distingués. Bosse s'obstina à ne point obéir, et l'Académie, de son côté, voulut absolument suivre à la lettre ses nouveaux réglemens... » Enfin en 1661, « Bosse persistant toujours dans sa désobéissance, l'Académie tint une assemblée générale au mois de mai de cette année, dans laquelle elle annula les lettres de provision dudit Bosse, révoqua tous les actes faits en sa faveur, et ordonna de ne plus recevoir et de ne plus lire aucun de ses écrits dans la compagnie. » Bosse ne raconte pas les faits, et ne les motive pas surtout, précisément de la même façon, dans le petit mémoire de 15 pages qu'il a imprimé à la suite de son *Peintre converty aux précises et universelles règles de son art, avec un raisonnement abrégé au sujet des tableaux, bas-reliefs et autres ornemens que l'on peut faire sur les diverses superficies des bâtimens.* Ce mémoire est intitulé : « A. Bosse au lecteur, sur les » causes qu'il croit avoir eues de discontinuer le cours » de ses leçons géométrales et perspectives, dedans l'Aca- » démie royalle de la peinture et de la sculpture et » mesme de s'en retirer. » Il y épanche sa rancune contre cet impérieux Lebrun, qui conduisait l'Académie, dont il était directeur, comme Louis XIV le Parlement. Bosse, s'appuyant sur les noms vénérés de Bourdon et d'Errard, et racontant les scènes les plus bouffonnes qui donnent une bien étonnante idée de la longanimité de l'Académie pour Lebrun, s'évertue tant qu'il peut à gausser sur son ignorance en perspective, sur sa vanité d'artiste et sur sa mauvaise foi. Lebrun n'en eut pas moins raison contre le pauvre Bosse et contre sa manie de perspective.

Pendant qu'il faisait partie de l'Académie, Bosse avait bien publié quelques livres après celui, cité plus haut, du *Sentiment sur la distinction des tableaux*, lequel avait paru en 1649. En 1652, il écrivit une lettre sur la perspective ; et l'année suivante parut le « Moyen universel pour » pratiquer la perspective sur les tableaux ou surfaces ir- » régulières ; ensemble quelques particularités concernant » cet art et celui de la gravure en taille douce. » Une fois sorti de l'Académie, Bosse publia, pour son apologie, les leçons qu'il y avait professées. Son *Traité des pratiques géométrales et perspectives enseignées dans l'Académie royale de la peinture et sculpture*, parut en 1665. La lettre du Poussin à Bosse, qui forme une des curiosités de ce livre, n'y figure que pour faire pièce à Lebrun, qui s'armait contre lui du livre de Léonard de Vinci qu'il ne connaissait pas. En novembre 1668 furent publiées les *Lettres écrites au sieur Bosse, graveur, avec ses réponses sur quelques nouveaux traittez concernans la perspective et la peinture.* C'est un cahier de 24 pages, y compris le petit poëme en quatre-vingt-six vers de l'*Ostéologie burlesque*, « crayon (ou esquisse) de l'ostéologie, qu'un de mes amis a voulu mettre en vers burlesques. » Parmi les lettres écrites au sieur Bosse, graveur, par des curieux qui le consultent sur les préceptes de l'art et sur ce qu'en écrivent ses contemporains Dufresnoy, de Piles, son ennemi Grégoire Huret et les autres, il en est une qui lui est adressée de Rouen par un sieur A. du Boccage, amateur retiré en province, lequel a vu les chefs-d'œuvre renommés en Italie et en France, et qui, faute de mieux, s'occupe encore, dans sa retraite, des livres et des théories de l'art. Ajoutons enfin à cette liste des livres ou des recueils publiés par Bosse sa « Lettre à messieurs de » l'Académie royale de la peinture et sculpture, contenant » preuve des copiemens, estropiemens et déguisemens de la » manière de perspective de monsieur Desargues faite en » plagiaire par J. le Picheur, etc. (1660) ; » son in-folio sur » la Manière de dessiner les cinq ordres d'architecture et » toutes les parties qui en dépendent suivant l'antiquité ; » un autre in-folio, mentionné par M. de Montabert, sur « les » Cinq ordres de colonnes en architecture et sur plusieurs

» belles parties qui la concernent; » « les Représentations de » figures humaines avec leurs mesures prises sur les anti- » ques qui sont à présent à Rome (1656); » « le Livre des » portraitures du Poussin et des meilleurs maîtres, contenant » 52 planches (1649); » et « la Rhétorique des dieux, ou » Principes de musique; manuscrit précieux sur velin, orné » des dessins originaux d'A. Bosse, Nanteuil et Lesueur. »

Harcelé par les ennemis que lui avait attirés son humeur peu endurante, et dont le crédit augmentait à mesure que grandissait Lebrun; privé, par la mort de Desargues, du plus sûr ami de sa science; privé, par sa sortie de l'Académie, de la chaire où il avait enseigné la perspective avec tant de passion; affaibli comme graveur par les approches de la vieillesse, Abraham Bosse finit par renoncer à ce monde de la cour et des arts dont son œuvre avait été le plus brillant miroir. Il quitta Paris, et se retira à Tours, où il mourut, les uns disent en 1678, d'autres en 1680, à l'âge de soixante-neuf ans.

UN OISEAU PROPHÉTIQUE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'*Acauan* ou *Macauhan* est surtout célèbre au Brésil. Cet oiseau, qui livre de courageux combats aux serpents et qui signale sa victoire par un chant dans lequel on reconnaît le nom que lui ont imposé les Indiens, passait jadis pour le messager des âmes. Tous les reptiles fuient, dit-on, à son approche. Les Indiens le regardent encore comme un véritable oiseau augural : il annonce, disent-ils, l'arrivée des hôtes, et son nom signifie proprement *le prophétique*. Il y a encore une locution proverbiale au Brésil qui rappelle cette merveilleuse faculté; on dit, en parlant de quelqu'un qui a deviné juste : *Tem bico de acauan* (Il a un bec d'acauan).

Cet oiseau, qui acquiert parfois la grosseur d'une de nos poules domestiques, est de couleur cendrée; il a l'aspect d'un faucon, et il vit d'ordinaire dans les forêts qui bordent les fleuves.

C'était un acauan qui faisait entrer en une si profonde mélancolie les Indiens dont le bon Lery nous raconte les naïves paroles.

Euripide nomme les oiseaux *les messagers des dieux*.

HENRI Ier

DIT LE LARGE, OU LE LIBÉRAL.



Sceau de Henri le Libéral, — Sceau de la princesse Marie, sa femme, réduits au tiers.

Malgré le peu d'éclat de son règne, Henri Ier tient une place à part parmi les comtes de Champagne et de Brie. Fils de Thibaut IV, il succéda à son père au commencement de 1152. En 1147, sous le nom de comte de Meaux, il fit partie de la seconde croisade prêchée par saint Bernard. Au retour il épousa la princesse Marie, fille du roi de France Louis le Jeune.



Aumonière de Henri le Libéral. — Tirée du Voyage archéologique dans l'Aube, de M. Arnaud.

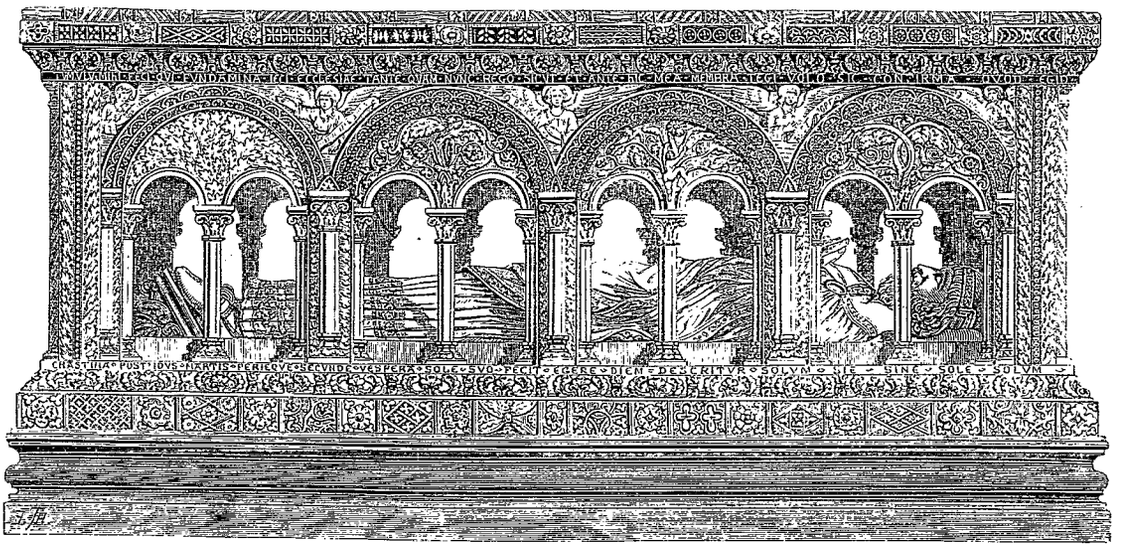
Bien qu'il doive d'être surnommé le Large ou le Libéral à sa grande piété et à ses largesses sans nombre envers les églises et les couvents, le comte Henri paraît ne pas avoir mené une conduite irréprochable pendant sa première jeunesse. Il est des lettres où la princesse sa mère se plaint très-vivement de lui à l'abbé de Clairvaux; mais saint Bernard, qui avait sur ce jeune prince un grand empire, sut l'amener dans la voie du bien.

Un de ses premiers actes de piété fut une donation qu'il fit aux religieux de Saint-Remy : il leur donna la justice de Condé-sur-Marne. Ensuite, et successivement, il établit avec de riches dotations, des chanoines dans l'église de Sezanne, dans celle de Pouzi, au château de Bar-sur-Aube, à Notre-Dame de Provins, etc.; puis il assura des rentes aux religieux de Cluny, de Charmoie, d'Andécies, de Soisi et à bien d'autres encore. Il fonda quatorze ou quinze hôpitaux, et outre cela treize églises, dont la principale fut la Collégiale de Saint-Étienne de Troyes. Il attacha à cette église soixante-douze prébendes en l'honneur des soixante-douze disciples de Jésus-Christ; aux titulaires de ces prébendes, qu'il appelait ses enfants, ses chapelains (*filios meos*, *capellanos meos*), il donna de grands biens et de nombreuses maisons situés entre les deux bras de la Seine qui traversent la ville. C'est le quartier qu'on appelle encore aujourd'hui le cloître Saint-Étienne. Enfin ses libéralités étaient si considérables, que souvent, ses ressources s'en trouvant épuisées, il ne lui restait rien à donner au moment où il l'eût désiré le plus. A ce propos, voici un fait que cite une des chroniques du temps : Un jour, un pauvre chevalier demandait à Henri, au nom de Dieu, qu'il lui donnât de quoi marier ses deux filles. Présent à l'entrevue, Arthaut de Nogent, le confident du prince, s'empressa de dire à ce cavalier que l'état des finances du comte ne pouvait lui permettre en ce moment aucune libéralité. Mais Henri, se tournant aussitôt vers Ar-

thaut de Nogent: « Vous dites que je n'ai plus rien à donner; vous vous trompez : j'ai encore vous-même, et je vous donne. » Fort de cette parole, le chevalier pressa tant Arthaut, qu'il en tira 500 livres.

Henri Ier répudia, vers 1162, la comtesse Marie, ainsi que Louis le Jeune avait jadis fait de la reine Éléonore; mais, sur les remontrances de saint Bernard, il la rappela près de lui en 1164. L'abbé de Clairvaux l'ayant engagé à revêtir de nouveau la croix, il s'y décida en 1178 et repartit pour la Terre-Sainte en compagnie de Pierre de Courtenay, frère du roi et de Philippe, évêque de Beauvais, neveu du même prince. Cette nouvelle prise d'armes n'eut aucun succès. Forcé de revenir en France, et comme il traversait, en 1180, l'Asie mineure et l'Illyrie, Henri tomba dans des embûches qu'on lui avait tendues, et fut fait prisonnier, ainsi que la plupart de ses gens. Délivré par l'empereur des Grecs, il parvint à regagner la France au mois de mars 1181; mais, sept jours après son arrivée dans ses états, il mourut.

La comtesse Marie, sa veuve, lui fit élever un tombeau magnifique dans la collégiale de Saint-Étienne. Toutefois le tombeau dont nous donnons ici le dessin n'était évidemment pas d'époque si ancienne; il ne remontait qu'au seizième siècle. Détruit aujourd'hui, ce précieux monument, fait tout entier de bronze doré et de lames d'argent, avait



Tombeau de Henri le Libéral, comte de Champagne et roi de Sicile. — Dessin de Thérond.

6 pieds de long sur 2 et demi de large. Il était enrichi de vingt-huit émaux d'un grand fini.

L'ARCADIE,

POEME PAR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Bernardin de Saint-Pierre avait conçu le plan d'un poëme épique en prose où il se proposait de peindre la vie d'un peuple heureux et sage, suivant les lois de la nature, et éloigné également, soit de la grossièreté de l'état sauvage, soit de la corruption élégante d'une civilisation en décadence.

D'abord il avait espéré qu'il trouverait un modèle vivant de son poëme parmi les nations, non de l'Europe, mais du nouveau monde. Une étude plus attentive des sociétés américaines lui démontra bientôt que ce n'était point là qu'il devait chercher son idéal.

« En vain, dit-il, mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de sites offerts au bonheur des hommes par la nature, je ne trouvai pas seulement de quoi asseoir l'illusion d'un peuple heureux suivant ses lois... Mon âme, mécontente des siècles présents, prit son vol vers les siècles anciens, et se reposa sur les peuples de l'Arcadie. »

Virgile a parlé de la félicité des Arcadiens. Dans sa dixième églogue, il fait dire à Gallus, fils de Pollion : « Arcadiens, vous chanterez mes regrets sur vos montagnes; vous seuls, Arcadiens, êtes habiles à chanter... Plût aux dieux que j'eusse été l'un de vous! Plût aux dieux que j'eusse gardé vos troupeaux ou vendangé vos raisins! »

Plus Bernardin de Saint-Pierre interrogea la poésie et l'histoire, plus il recueillit de témoignages sur ses chers Arcadiens, plus il se prit d'amour et d'enthousiasme pour eux. Il parla de son plan à J.-J. Rousseau, dont il était l'élève et l'ami.

« Je me suis avisé, lui dit-il un jour, d'écrire l'histoire des peuples d'Arcadie. Ce ne sont pas des bergers oisifs, comme ceux du Lignon... Ils exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons; ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversifié de montagnes, de plaines, de lacs et de rochers. Leurs mœurs sont patriarcales. Ils sont si religieux, que chaque père de famille en est le pontife; si belliqueux, que chaque habitant est toujours prêt à défendre sa patrie sans en tirer de solde; et si égaux, qu'il n'y a pas seulement parmi eux de domestiques. Les enfants y sont élevés à servir leurs parents. On se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, et de leur apprendre à se surpasser les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce à se prévenir par toutes sortes de bons offices; à obéir à leurs parents; à préférer son père, sa mère, son ami, à soi-même, et la patrie à tout. Là il n'y a point de querelle entre les jeunes gens; mais la vertu y appelle souvent les citoyens dans les assemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il est utile de faire pour le bien public. Ils élisent à la pluralité des voix leurs magistrats, qui gouvernent l'état comme une famille, étant chargés à la fois des fonctions de la paix, de la guerre et de la religion; il résulte une si grande force de leur union, qu'ils ont toujours repoussé toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté. On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, fastueux, dégoûtant ou épouvantable; point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs; mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, au-

tour d'un petit temple dont le péristyle sert d'abri aux voyageurs, annoncent, dans les lieux les plus déserts, l'humanité des habitants. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, ou sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens et le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. La mort même, qui empoisonne tant de plaisirs, n'y offre que des perspectives consolantes. Les tombeaux des ancêtres sont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès et de sapins. Leurs descendants, dont ils se sont fait chérir pendant leur vie, viennent, dans leurs plaisirs ou leurs peines, les décorer de fleurs et invoquer leurs mânes, persuadés qu'ils président toujours à leurs destins. Le passé, le présent, l'avenir, lient tous les membres de cette société des chaînons de la loi naturelle; en sorte qu'il est également doux d'y vivre et d'y mourir.

» Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques, poursuit Bernardin de Saint-Pierre. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos plus douces conversations. Il imaginait quelquefois des incidents d'une simplicité piquante dont je tirais parti. Un jour même, il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, me dit-il, supposer une action principale dans votre histoire, telle que celle d'un homme qui voyage pour connaître les hommes : il en naîtra des événements variés et agréables; de plus, il faut opposer à l'état de nature des peuples d'Arcadie l'état de corruption d'un autre peuple, afin de faire sortir vos tableaux par des contrastes. »

Ce conseil frappa Bernardin de Saint-Pierre. Il imagina même un contraste de plus, celui d'un troisième peuple, afin de représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations : ceux de barbarie, de nature, et de corruption. Pour représenter l'état de barbarie, il choisit la Gaule, en reculant l'étude de ce peuple plusieurs siècles avant Jules César.

Les recherches sur les Gaulois étaient peu avancées au temps de Bernardin de Saint-Pierre : ce n'est guère que depuis un demi-siècle que l'on a recueilli les documents qui permettent aujourd'hui d'affirmer que nos ancêtres n'étaient point les barbares que l'on suppose. Toutefois, en remontant très-haut, et, en faisant la part de la fiction, il était assurément possible d'atteindre des commencements approchant de la sauvagerie. Pour représenter une civilisation corrompue, Bernardin de Saint-Pierre choisit l'Égypte. Il établit ensuite pour époque de l'action de son poëme les dernières années du siége de Troie.

« Ainsi, dit-il, j'eus des oppositions de caractères entre les Gaulois, les Arcadiens et les Égyptiens. Mais l'Arcadie seule m'offrit un grand nombre de contrastes avec le reste de la Grèce encore à demi barbare; entre les mœurs paisibles de ses cultivateurs et les caractères discordants des héros de Pylos, de Mécènes et d'Argos; entre les douces aventures de ses bergères simples et naïves, et les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Électre et de Clytemnestre.

» Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, et j'en fis une espèce de poëme épique... »

Bernardin de Saint-Pierre a écrit seulement l'introduction de ce poëme, qui, s'il eût été achevé, serait arrivé peut-être à la célébrité de *l'Atlantide* ou de *Télémaque*. On ne peut citer, dans notre langue, rien de plus doux et de plus harmonieux que le début du premier livre, intitulé *les Gaules*. Fénelon n'a point de pensées plus pures et de plus charmantes images. *La fin à la prochaine livraison.*

Heureux et sage qui se dit en s'éveillant : Je veux être aujourd'hui meilleur qu'hier. FÉNELON.

CAPTIVITÉ ET AVENTURES DE JOB BEN-SALOMON,

PRINCE DE BOUNDO.

Eyoub Boun-Solumena Boun-Ibrahima, c'est-à-dire Job fils de Salomon fils d'Abraham, était né en Afrique, à Boundo, ville de la région de Galoumbo, dans le royaume de Fouta. Cette ville est située sur les deux bords du Sénégal, au-dessus de Saint-Louis, vis-à-vis Tombouto, capitale du royaume.

Ibrahim, grand-père de Job, avait fondé la ville de Boundo, sous le règne d'Abou-Bekr, qui lui en avait donné la propriété et le gouvernement sous le titre d'alfa ou de grand prêtre. Une des premières lois d'Ibrahim avait exempté de l'esclavage tous ceux qui viendraient y chercher un asile. Ce privilége, qui ne concernait que les mahométans, contribua beaucoup à peupler la ville de Boundo. Après la mort d'Ibrahim, la dignité de grand prêtre et de prince passa à Salomon, père de Job. Le roi Abou-Bekr eut pour successeur le prince Djelazi son frère, qui confia son fils aux soins de Salomon pour qu'il lui fît apprendre le Koran et la langue arabe. Job devint ainsi le condisciple et le compagnon du petit prince, qui devint ensuite roi, et régnait encore en 1735.

Job, dès qu'il eut atteint sa quinzième année, assista son père en qualité d'imâm ou de sous-prêtre. Il se maria, dans le même temps, à la fille de l'alfa de Tombouto, qui n'avait alors que onze ans. A treize ans, elle lui donna un fils, et ensuite deux autres qui reçurent les noms d'Ibrahim et de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'alfa de Tomga, de qui il eut une fille nommée Fatime. Ses deux femmes et ses quatre enfants étaient en vie lorsqu'il partit de Boundo.

Au mois de février 1730, le père de Job, ayant appris qu'il était arrivé un vaisseau anglais dans la Gambie, y envoya son fils, accompagné de deux domestiques, pour vendre quelques esclaves et se fournir de quelques *marchandises* d'Europe. Il lui recommanda de ne pas passer la rivière, parce que les habitants de l'autre rive sont Mandinghes et ennemis du royaume de Fouta. Job, ne s'étant point accordé avec le capitaine Pike, commandant du vaisseau anglais, renvoya ses deux domestiques à Boundo pour rendre compte de ses affaires à son père, et pour lui déclarer que sa curiosité (1) le portait à voyager plus loin. Dans cette vue, il fit marché avec un négociant nègre, nommé Louméine Yoa, qui entendait la langue des Mandinghes, afin qu'il lui servît d'interprète et de guide. Ayant traversé la rivière Gambie, il vendit ses nègres pour quelques vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à un arbre : elles consistaient en un sabre à poignée d'or, un poignard du même métal, et un riche carquois rempli de flèches, dont le roi Sambao, fils de Djelazi, lui avait fait présent. Le malheur voulut qu'une troupe de Mandinghes accoutumée au pillage vînt à passer dans ce lieu. Sept ou huit de ces brigands se jetèrent sur lui et le chargèrent de liens, sans faire plus de grâce à son interprète. Puis ils lui rasèrent la tête et le menton; ce qui fut regardé par Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter qu'à le faire passer pour un esclave pris à la guerre.

Le 27 février, ils le vendirent, avec son interprète, au capitaine Pike, et le 1er mars ils le livrèrent à bord. Pike, apprenant de Job qu'il était le même qui avait traité de commerce avec lui quelques jours auparavant, et qu'il n'était esclave que par un malheur du sort, lui permit de se racheter, lui et son compagnon. Job envoya aussitôt chez un ami de son père, qui demeurait près de Djoar, en le faisant prier de donner avis de son infortune à Boundo. Mais la distance

(1) La curiosité, le désir incessant de connaître ce qui se passe au delà de l'horizon, est un des caractères remarquables des peuples perfectibles; nous avons vu combien sont fortes les tendances des Peuls à la civilisation, et Job était Peul (1847, p. 172).

était de quinze journées : le capitaine ne voulut point attendre, et le malheureux Job, conduit au Maryland, dans la ville d'Annapolis, fut livré à Michel Denton, facteur de Hunt, riche marchand de Londres. Il apprit plus tard, par quelques vaisseaux venus de la Gambie, que son père avait envoyé pour sa rançon plusieurs esclaves qui n'étaient arrivés qu'après le départ du vaisseau, et que Sambaa, roi de Fouta, avait déclaré la guerre aux Mandinghes dans le seul but de le venger.

Denton vendit Job à un marchand nommé Tolsey. Celui-ci l'employa au travail du tabac ; mais, s'apercevant bientôt qu'il n'était pas propre à la fatigue, il rendit sa situation plus douce en le chargeant du soin de ses troupeaux.

Job mettait à profit la liberté que lui laissait cet emploi pour se retirer souvent au fond d'un bois et y faire ses prières. Il y fut rencontré plusieurs fois par un jeune blanc qu'une malignité inconcevable excita à l'interrompre dans ses pieuses méditations et à l'outrager en lui jetant de la boue au visage. Un traitement si cruel, joint à l'ignorance de la langue du pays, qui ne lui permettait de porter ses plaintes à personne, jeta Job dans un tel désespoir que, se figurant n'avoir rien à redouter de plus terrible, il prit la résolution de fuir. Il traversa les bois au hasard jusqu'au comté de Kent, dans la baie de Delaware. Là, se présentant sans passe-port, et ne pouvant expliquer sa situation, il fut arrêté au mois de juin 1731, en vertu de la loi contre les nègres fugitifs, alors en vigueur dans toutes les colonies de l'Amérique. Plusieurs marchands anglais eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en arabe, et, les ayant lues, il prononça les mots *Allah* et *Mohammed*, qui furent aisément distingués par les assistants. Cette marque de sa religion, jointe au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté, fit assez connaître qu'il était mahométan ; mais on n'en devinait pas mieux qui il était et comment il se trouvait dans le canton. Sa physionomie, d'ailleurs, et l'air composé de ses manières, ne permettaient pas de le regarder comme un esclave ordinaire.

Il se trouva enfin, parmi les nègres du pays, un vieux Iolof qui entendit son langage, et qui, l'ayant entretenu, expliqua aux Anglais le nom de son maître et les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il était parti. Tolsey vint le chercher lui-même, et le traita fort civilement. Il le reconduisit dans son habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses exercices de religion, et d'adoucir plus que jamais son esclavage. Job profita de la bonté de son maître pour écrire à son père. Sa lettre fut remise à Denton, qui devait en charger le capitaine Pike au premier voyage qu'il ferait en Afrique; mais Pike étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la lettre à M. Hunt. Pike avait mis à la voile pour l'Afrique lorsqu'elle parvint à Londres; de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle, le célèbre Oglethorpe, ayant vu la lettre écrite en arabe, prit soin de la faire traduire par un des professeurs de l'Université d'Oxford ; il fut touché d'une vive compassion, et engagea Hunt, moyennant une somme dont il lui fit un billet, à envoyer Job en Angleterre. Hunt écrivit aussitôt à un facteur d'Annapolis, qui racheta Job de Tolsey et le fit partir sur le *William*, commandé par le capitaine Wright.

Pendant la traversée, Job acheva d'apprendre assez d'anglais pour l'entendre et pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite et ses manières lui gagnèrent l'estime et l'amitié de tout le monde. En arrivant à Londres, au mois d'avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe, qui était parti pour la Géorgie ; mais Hunt lui fournit un logement à Lime-House. Il fut ensuite conduit à Cheshunt, dans le comté de Hertford, où il reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes gens du pays, qui parurent charmés de son entretien et émus de ses infortunes. On lui fit quantité de présents, et plusieurs personnes proposèrent de faire une souscription pour payer le prix de sa liberté.

La fin à une autre livraison.

Un entêté est doublement à plaindre : d'abord, parce qu'il n'a pas l'intelligence nécessaire pour comprendre qu'il puisse être dans l'erreur ; et ensuite, parce qu'il s'aliène toutes les intelligences qui étaient disposées à venir au secours de la sienne. Apprendre à écouter, apprendre à raisonner, à douter de soi-même et à peser les opinions d'autrui, voilà la plus profitable des sciences, comme aussi la plus facile, car il suffit d'un peu de bonne volonté.

La Science des bonnes gens.

LES CRISTAUX.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Suite. — Voy. p. 155.

Les types cristallins. — Il y a plusieurs sortes de solides polyédriques, autrement dit de cristaux. D'après le nombre des faces, on distingue le *tétraèdre* qui a quatre faces, l'*hexaèdre* qui en a six, l'*octaèdre* qui en a huit, le *dodécaèdre* qui en a douze, et ainsi de suite. D'après la nature et la direction des faces, on distingue le *prisme*, solide compris sous plusieurs plans dont les lignes sont parallèles deux à deux ; la *pyramide*, autre solide formé de plans triangulaires partant d'un même point, etc. Le prisme, la pyramide, etc., peuvent, suivant la nature particulière de leurs éléments, fournir eux-mêmes un nombre infini de variétés. Cette multiplicité des formes polyédriques possibles, qui en réalité existent dans la nature, puisque chaque espèce minérale a ses formes propres, pourrait faire craindre, comme nous avons dit précédemment, que leur étude ne soit longue et difficile ; mais, avons-nous ajouté, les solides cristallins, quelque nombreux et variés qu'ils soient, se groupent aisément autour d'un nombre très-limité de formes simples qui en rendent la détermination facile ; ces formes simples, admises par les cristallographes, sont au nombre de six :

Le *cube*, ou prisme dont toutes les faces sont des carrés égaux : c'est la forme vulgaire d'un dé à jouer (voy. la fig. 4) ;

Le *prisme droit à base carrée*, qui n'est autre chose que le solide précédent allongé ou raccourci dans le sens vertical ;

Le *prisme droit à base rhomboïdale*, dont les quatre faces verticales sont des rectangles et les bases des losanges ;

Le *rhomboèdre*, qui est un prisme incliné sur sa base, et dont toutes les faces sont des losanges égales (voy. la fig. 10) ;

Le *prisme oblique à base de losange*, que l'on peut considérer comme le solide précédent allongé ou raccourci, suivant le sens vertical ;

Enfin, *le prisme à base de parallélogramme obliquangle*, différent de la forme qui précède par la nature des bases, qui, au lieu d'être des losanges, sont des parallélogrammes dont deux des côtés ont une certaine longueur, et les deux autres une autre longueur.

Ces six formes, géométriquement simples, auxquelles on rapporte tous les cristaux connus, ont reçu le nom de *types cristallins*.

Formes dérivées. — Les formes cristallisées autres que les types que nous avons précédemment fait connaître s'appellent *formes dérivées;* dérivées, parce qu'en effet elles dérivent des types eux-mêmes : ceux-ci ont pu subir des modifications plus ou moins grandes dans leurs éléments primitifs; leurs angles, leurs arêtes, ont été enlevés, *tronqués* (suivant l'expression consacrée), tronqués en totalité ou en partie, tangentiellement ou obliquement, avec symétrie ou d'une manière en apparence irrégulière ; et dans chacun de ces cas

le cristal a perdu plus ou moins complétement sa forme première de type pour acquérir des formes nouvelles, auxquelles on a ainsi avec raison donné le nom de formes dérivées. Les figures 4 à 12 font très-bien comprendre ces sortes de transformations. Soit d'abord l'un des types cris-

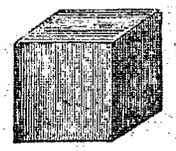


Fig. 4.

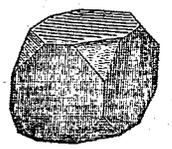


Fig. 5.

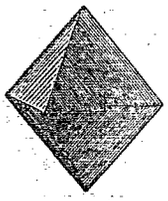


Fig. 6.

tallins, figure 4 : si l'on modifie à la fois par des troncatures tangentes, c'est-à-dire également inclinées dans tous les sens, les 8 angles de ce solide, il naîtra d'abord une première forme à 14 faces, dont 6 primitives et 8 acquises par les modifications (fig. 5). Ce sera là une première forme dérivée. Si ces modifications, au lieu d'être légères, viennent à atteindre chacune le milieu des faces qui composent les angles sur lesquels elles sont placées, il naîtra un autre solide composé de 8 faces triangulaires égales et de côtés égaux ; ce solide ou *octaèdre* régulier (fig. 6) sera une autre forme dérivée, et cette fois totalement différente du type générateur. La figure 7 fait voir, par ampliation, comment le solide dérivé est placé par rapport au cube. Si, au lieu de

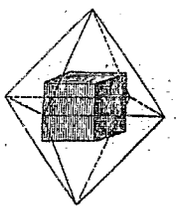


Fig. 7.

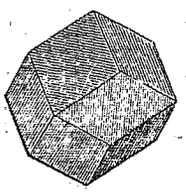


Fig. 8.

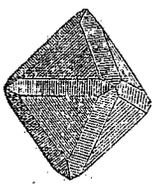


Fig. 9.

placer les modifications tangentiellement sur les angles, nous les avions placées de la même manière sur les arêtes, nous aurions obtenu d'autres formes, dont l'une, à 12 losanges égales, ou *dodécaèdre régulier*, est représentée par la figure 8. Enfin si, au lieu de supposer ces modifications tangentes, nous les avions inclinées sur chacun des éléments auxquels nous les avons appliquées, nous aurions obtenu d'autres formes encore ; et bien plus, si nous avions essayé de modifier des formes déjà modifiées elles-mêmes, par exemple comme celle que représente la figure 9, nous aurions multiplié de plus en plus ces mêmes formes, et pris ainsi une connaissance de plus en plus complète de leur mode de dérivation.

Mais prenons un autre exemple : le rapport des formes dérivées aux formes types formant la base de la simplification de l'étude des cristaux. Soit l'autre type que nous avons désigné sous le nom de rhomboèdre (fig. 10) : si l'on produit des troncatures tangentes sur les 6 arêtes latérales de ce solide,

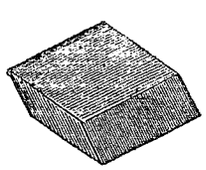


Fig. 10.

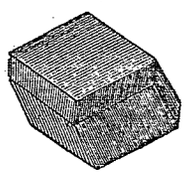


Fig. 11.

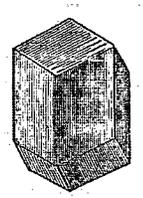


Fig. 12.

on obtiendra un prisme à 6 faces terminé par deux pyramides triangulaires, restes du type générateur (fig. 11 et 12).

De là une certaine espèce de forme dérivant du rhomboèdre. Si l'on plaçait ses modifications sur d'autres éléments du type, ou différemment sur les mêmes éléments, on verrait naître d'autres formes. Nous pourrions multiplier encore ici les exemples ; mais ce que nous avons dit suffira pour faire comprendre comment les formes dites dérivées dérivent réellement des types, et de quelle manière elles en dérivent.

Les formes dérivées naissant donc des formes types par des modifications sur les divers éléments de celles-ci, on comprend quels sont les rapports qui lient les unes aux autres ; on comprend en même temps comment on a pu ranger tous les cristaux connus en groupes qui en rendent l'étude plus facile. Chaque groupe, composé d'un type et des formes dérivées qui lui appartiennent, constitue ce que les cristallographes ont appelé *systèmes cristallins*. Il y a autant de systèmes cristallins que de types.

Mais revenons au mode de dérivation des formes. Dans les explications qui précèdent, nous avons supposé qu'un solide simple étant primitivement donné, de certaines portions de ce solide étaient ultérieurement enlevées, et que de là naissait la forme dérivée ; mais cette supposition a été purement gratuite, et nous ne l'avons mise en avant que pour mieux faire comprendre la production des formes dérivées. Évidemment la nature n'a pas produit ces formes en enlevant par troncatures les angles, les arêtes d'un premier solide ; elle a employé un autre procédé, qui, du reste, conduit aux mêmes résultats que ceux admis dans notre supposition : elle les a produites par un mode particulier d'accumulation des molécules qui les composent. En effet, tout cristal peut être considéré comme un tout résultant de l'agrégation d'une infinité de petits solides qui sont eux-mêmes tout autant de cristaux de la forme du type, ou de toute autre forme simple en rapport avec cette dernière. Lorsqu'un cristal est en voie de se former, un premier noyau apparaît ; admettons qu'il ait la forme du type : sur ce noyau les petits solides ne viennent pas s'ajouter sans ordre ; ils se déposent symétriquement sur chacune des faces, par plaques ou lames qui ont chacune toute l'étendue de ces faces pour la production des types, ou qui se retirent successivement d'une ou plusieurs rangées de molécules, vers les arêtes ou les angles, pour la production des formes dérivées, comme

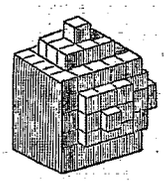


Fig. 13.

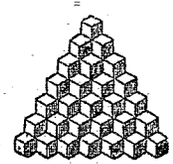


Fig. 14.

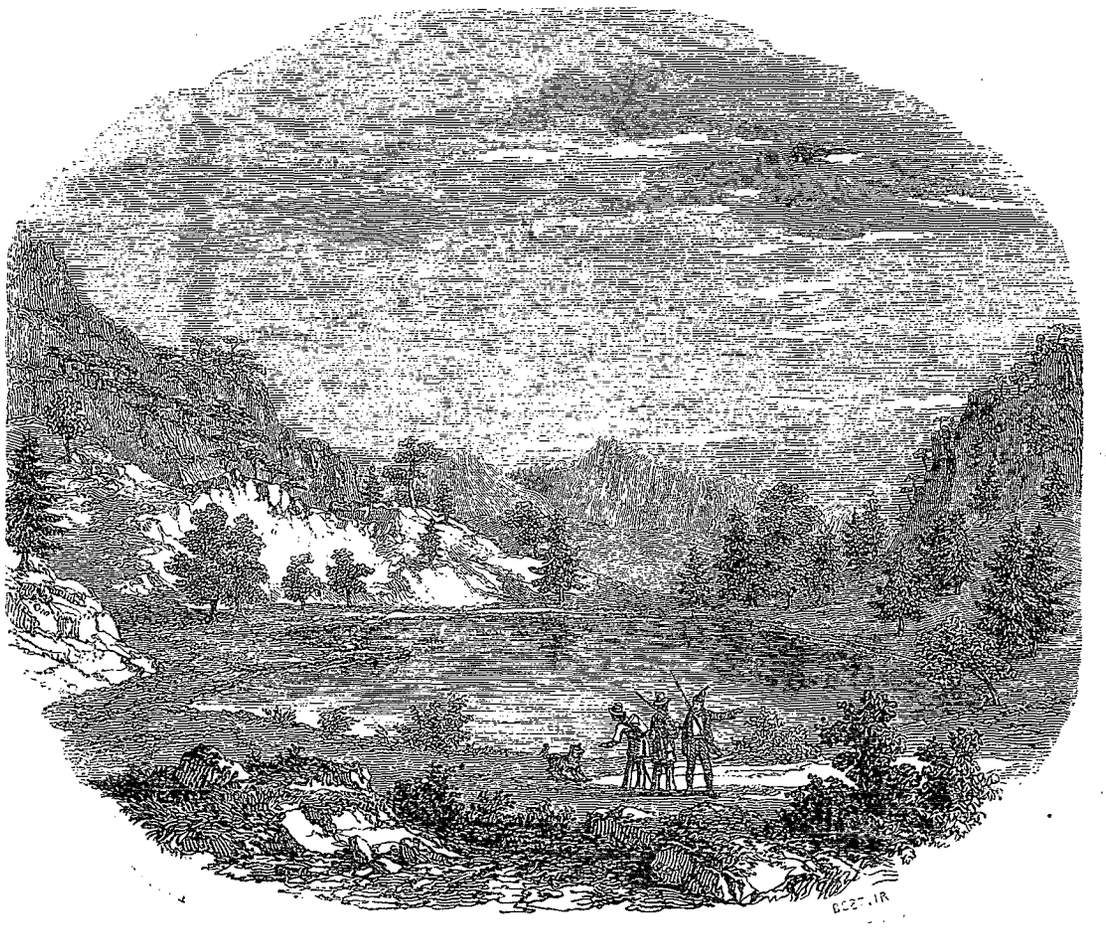
le démontrent les figures 13 et 14. La figure 13 représente des molécules en retraite vers les arêtes d'un cube générateur, conduisant au dodécaèdre régulier dont nous avons parlé précédemment. Les molécules sont les petits parallélipipèdes que l'on voit ici composer le cube. La figure 14 représente une retraite de molécules vers les angles du même solide générateur, conduisant à l'octaèdre régulier que nous avons déjà également expliqué ; la figure ne donne en particulier que l'un de ces angles.

Ces explications ne sont pas une simple spéculation théorique ; elles reposent sur des faits réels observés en grand nombre dans la nature. Très-fréquemment on rencontre des cristaux dans lesquels on peut encore distinguer à l'œil nu, sur les faces rudes, les molécules en retraite ; mais ordinairement celles-ci n'apparaissent pas, à cause de leur extrême ténuité, et, pour cette même raison, les facettes dérivées sont lisses et brillantes.

La suite à une autre livraison.

LA CORSE.

Fin. — Voy. p. 129.



Vue de Corse. — Lac sur une montagne. — Dessin de Freeman.

Les Romains, tout en reconnaissant la difficulté de soumettre les Corses au joug, de dompter leur caractère indépendant, et d'en faire des esclaves, les considéraient, parmi les étrangers, comme ceux qui observaient entre eux, avec le plus de scrupule, les règles de la justice et de l'humanité. Celui qui, le premier, trouvait du miel sur les montagnes et dans le creux des arbres, était assuré que personne ne le lui disputerait. Ils étaient toujours certains de retrouver leurs brebis, qu'ils laissaient paître dans les campagnes sans qu'on les gardât. Le même esprit d'équité paraissait les conduire dans toutes les relations de la vie.

Les Corses n'ont pas changé depuis l'antiquité. La longue guerre qu'ils firent aux Gênois, et qu'ils continuèrent même contre la France, montre assez combien ils sont peu disposés à supporter le joug étranger. Adroits, lestes, sobres, pleins de courage et d'honneur, ils réunissent toutes les qualités qui font le bon soldat et l'officier de mérite; la part active et honorable qu'ils prirent dans nos guerres, comme soldats ou comme généraux, le prouve suffisamment. Il n'y a peut-être pas en Europe un peuple plus hospitalier, plus généreux. Sur les montagnes, le berger, dépourvu de tout, vivant d'un pain de châtaignes si dur qu'il est obligé de le briser entre deux pierres pour l'humecter plus facilement dans le vase en bois où il fait chauffer le lait de ses brebis, offre dans sa misérable cabane l'hospitalité aux voyageurs, et refuse le payement de leur séjour et de la nourriture qu'il leur donne. « Si je vais chez vous, dit-il, vous me recevrez. » Et il sait bien qu'il n'ira jamais. Partout, également désintéressé, il fait aux rares voyageurs qui visitent la Corse le meilleur accueil, partage ses repas avec eux, prépare leur lit avec des bruyères sèches, et leur sert de guide jusqu'à ce qu'ils soient sûrs de la route qu'ils ont à suivre.

Les longues guerres qui ont désolé la Corse ont laissé dans le cœur des habitants de vieilles querelles de famille et peu de goût pour le travail. Le Corse sait, avec la même promptitude, venger un affront et reconnaître un service; l'un ou l'autre de ces sentiments suffit pour le posséder entièrement: il abandonne ses champs et sa famille pour se faire justice lui-même. La querelle de deux hommes devient, par un usage barbare, celle de deux familles; tous les parents s'arment de part et d'autre, et transforment en champ de bataille des contrées paisibles; chaque maison se change en forteresse, l'agriculture cesse et fait place au désœuvrement et à la misère. A la suite des crimes commis dans cette petite guerre, la justice intervient, condamne ceux qu'on a pu prendre; les autres s'enfuient aux montagnes, y vivent misérablement, et, afin d'éviter un châtiment qui les attend pour leur premier crime, ils en commettent de nouveaux sur quiconque leur semble avoir pour but de les atteindre, homme de loi, gendarme ou voltigeur corse. Victimes d'un malheureux préjugé, ils deviennent brigands: à eux se joignent quelquefois des soldats réfractaires ou de mauvais sujets comme il y en a partout; toutefois ils ne commettent point d'autres crimes que ceux qu'ils croient nécessaires à leur propre sûreté. Armés jour et nuit, l'un d'eux fait sentinelle quand les autres dorment; ils vivent errants de montagne en montagne, dans les lieux les plus inaccessibles, où ils sont toujours préparés à se défendre jusqu'à la mort.

Dans les cantons du centre de l'île, où les montagnes, plus élevées qu'ailleurs, servent de refuge aux contumaces, les postes de gendarmes et les rares auberges où ils font étapes, sont disposés comme de petits forts, avec murs crénelés, pour éviter les surprises; on rencontre même quelques maisons fortifiées, qui, par la nature de leur maçonnerie, n'indiquent pas l'époque des guerres civiles de la Corse, et paraissent plutôt disposées ainsi par des familles qui ont cherché à se soustraire à des vengeances particulières.

Le sort des femmes de la campagne est malheureux; les travaux les plus durs leur sont réservés; presque toujours nu-pieds, elles portent sur la tête d'énormes fardeaux, traversent les torrents sur des cailloux, tandis que les hommes, armés de pied en cap, montés sur leurs chevaux, les font marcher devant pour sonder les gués et leur indiquer où ils pourront passer sans danger et à leur aise.

Le costume des Corses, formé, en général, du drap grossier et de couleur brune qui se fabrique dans le pays, est encore pittoresque; ils portent de grandes guêtres boutonnées jusqu'aux genoux, un pantalon et une veste ronde assez amples; la coiffure nationale est un bonnet pointu en velours noir, orné de galons et surmonté d'un gland. Pour la nuit et la mauvaise saison, un large caban à capuchon et en drap brun couvre tout le vêtement; dans quelques cantons, ce caban est fort court et ne forme qu'un mantelet.

Le paysan corse marche presque toujours armé; il porte ses denrées à la ville avec son fusil sur l'épaule, ou une paire de pistolets pendus à une large ceinture de cuir, dans laquelle est disposée, sur le devant, une ample cartouchière. Dans la montagne, il porte en plus une hache, ce qui, avec son vêtement brun à longs poils, lui donne un aspect singulier. Le vêtement des femmes offre des dispositions moins caractéristiques que celui des hommes : lorsqu'elles montent à cheval pour faire un grand trajet, elles portent une longue robe boutonnée sur le devant du haut en bas; leur tête est coiffée d'une toque divisée par de nombreuses côtes.

EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA,

DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Suite. — Voy. p. 190.

Le chemin qui va de Sallent aux bains est très-accidenté. A l'extrémité du bassin dont j'ai parlé, les montagnes barrent la vallée, et le Gallego se précipite dans une étroite crevasse de plus de cent mètres de profondeur. Le sentier s'en détourne, s'élève à travers les rochers jusqu'à une belle forêt de pins, et redescend de ces hauteurs au village de Panticosa, près duquel le torrent sort enfin de son abîme, pour arroser une riante vallée dans le fond de laquelle on aperçoit dans la vapeur les lignes horizontales de la plaine d'Aragon. Il faut se contenter d'y toucher par un regard lointain, et à peine tombé de ces croupes escarpées, travailler à en escalader de plus hautes encore. C'est la partie la plus pénible du voyage : la montée est de deux heures, et se fait par un sentier saccadé sur des granites nus que le soleil rend ardents. Ce sentier s'appelle *el escalar*, et ce nom peint au naturel sa roideur mieux que toute description.

J'eus l'avantage de le gravir de midi à deux heures, avec un vrai soleil d'Espagne sur le dos, une réverbération blanche dans les yeux, cuit de tous les côtés comme dans un four, et je crois qu'en ma qualité de parisien je me serais tenu pour un ascensionniste sans pareil, si par malheur je n'avais rencontré, montant et descendant, plusieurs muletiers avec leurs belles grandes mules richement caparaçonnées, accomplissant le même exploit que moi. Bien que quelques uns conduisissent de pauvres malades encapuchonnés contre la chaleur dans d'énormes manteaux, je ne fus pas ému, comme je l'avais été, au-dessus de Sallent, en rencontrant montée aussi, ou plutôt à demi couchée sur sa mule, une jeune Espagnole de dix-huit ans, charmante et touchante dans sa consomption, qui avait habité le même hôtel que moi aux Eaux-Bonnes : nos bains ne lui réussissant pas, elle avait voulu à toute force essayer de ceux de Panticosa qui sont la merveille thérapeutique des Espagnes; arrivée de la veille, on s'était hâté de la renvoyer, mais elle ne put achever sa journée, et j'appris en revenant qu'elle était morte en route.

Au sommet de l'*Escalar*, on trouve une sorte de palier; le torrent qui se précipitait en cascades dans les profondeurs au-dessous du chemin, se transforme subitement en une petite rivière douce et tranquille comme celles de nos prés, et après quelques pas, au détour d'un défilé, le pays s'ouvre : on a devant soi les bains de Panticosa. Qu'on se figure un cirque dont le pourtour irrégulièrement chargé de gradins gigantesques de granite gris, les uns en place, les autres ravagés et éboulés, s'élève à plus de deux mille mètres au-dessus de sa base, avec un couronnement diapré de champs de neige et à demi perdu dans les nuages : toute cette immense surface entièrement nue; pas un arbre et pour ainsi dire pas un gazon; dans le bas, remplissant aux deux tiers le parterre du cirque, un petit lac d'un quart de lieue de diamètre, alimenté par quatre cascades tombant tumultueusement des hauteurs : voilà le site le plus grandiose, mais le plus effroyablement triste que l'on puisse rêver. L'établissement, d'un style plus que modeste, se compose de quatre à cinq grandes maisons blanches, bâties sur la pente au bord de l'eau; et toute la promenade consiste en une prairie jaune et sans arbres, que les pierres et les graviers charriés des gradins supérieurs par les cascades, ont fini par conquérir sur l'emplacement du lac.

Les sources minérales sortent du granit sur le flanc gauche de la vallée, à peu de distance du lac. D'après mon estime, leur élévation absolue au-dessus du niveau de la mer ne doit pas être de plus de douze à quinze cents mètres. Toutefois si l'on devait s'en rapporter à l'inscription pompeuse affichée sur un large bandeau au fronton de la première maison, 8500 *pies sobre el nivel del mar*, il faudrait doubler cette évaluation; mais l'Aragon n'est pas si loin de la Gascogne que l'on ne puisse prendre la chose pour une gasconnade destinée à relever encore le ton du paysage. Les eaux sont chaudes, peu sapides et légèrement gazeuses : elles conviennent à je ne sais combien de maladies. A une centaine de mètres plus haut, on trouve une source d'une nature toute différente, chaude aussi, mais sulfureuse, et provenant vraisemblablement de la même bouilloire que les eaux de Cauterets et de Saint-Sauveur, situées de l'autre côté de la montagne. Cette richesse de moyens curatifs, jointe à l'appareil extraordinaire des lieux et en même temps à la parcimonie de la nature qui a donné si peu de sources médicinales au versant méridional des Pyrénées, tandis qu'elle les a prodiguées au nôtre, expliquent la renommée incomparable dont les bains de Panticosa jouissent dans toutes les Espagnes, et la multitude de malades de tout genre qui y affluent.

Heureusement pour moi, à l'époque où j'arrivai, la belle saison était finie. Le monde élégant, ce monde qui est devenu le même partout, avait pris son vol vers Madrid et les autres capitales de la Péninsule. Au lieu de trois ou quatre cents personnes, je ne rencontrai à la table d'hôte que trois dames de Madrid, demeurées en arrière avec un de leurs parents. Mais si les paletots, les habits noirs et les chapeaux avaient disparu, que leur place me sembla bien remplie! Aux riches avaient succédé les paysans. Il y en avait des provinces les plus éloignées, mais surtout de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre et de la Galice, chacun avec ses façons et sa tournure à part. La variété des costumes était divertissante : non-seulement chaque province, mais, grâce à la liberté dans les coiffures et dans les manteaux,

ou pour mieux dire dans les couvertures, et dans la manière de s'y draper, chaque individu avait le sien. Rien n'est plus pittoresque et plus vivant que ces couvertures de couleur claire, rayées de bandes sombres. Les épais manteaux noirs et bruns dans lesquels certains malades étaient enveloppés jusqu'aux yeux faisaient encore mieux ressortir l'éclat et la vivacité de celles-ci. Je ne dis rien des femmes, car généralement elles ne brillaient pas, et la toilette, qui eût été pour la plupart un luxe nécessaire, leur faisait à toutes absolument défaut. Aussi avouerai-je que la première impression que je reçus de ces dames fut des moins séduisantes. A mon arrivée, guidé par l'inscription *entrada principal*, étant entré dans la grande maison, livrée, sans que je le susse, aux paysans, je tombai dans un labyrinthe de corridors remplis de femmes assises par terre pêle-mêle avec des enfants, et se peignant mutuellement avec de telles recherches, que je dus prendre la fuite avec une véritable épouvante. Peut-être cette impression persévéra-t-elle malgré moi, et me servit-elle de talisman contre la fascination qui semble le lot de tout Français qui s'aventure en Espagne.

Vers l'heure de la brune, sur une petite terrasse de derrière, deux muletiers sur des chaises à demi renversées contre la muraille, armés l'un d'une guitare et l'autre d'une mandoline, avec une demi-douzaine de flaneurs pour vis-à-vis, m'attirèrent aussi par leurs ritournelles et leurs chansons. Assis sur les marches d'une espèce de perron, le lac à mes pieds, les neiges tristes et assombries par le soir formant une haute couronne au-dessus de ma tête, quelques étoiles commençant à paraître dans la trouée du ciel, les cascades avec leur chant monotone faisant accompagnement aux muletiers, je me laissais aller à la rêverie de ce contraste et de cet étrange site, lorsque le public augmentant et se condensant de plus en plus, force me fut de me lever et de me ranger à mon tour parmi les éléments verticaux de la foule. Les musiciens changèrent bientôt de ton, et entamèrent un air que mes voisins, avec une satisfaction visible, me dirent être celui de la *Jota aragonese*, danse nationale de l'Aragon que je ne connaissais pas, mais que j'avais maintes fois ouï vanter.

J'écoutais encore la ritournelle, lorsqu'un jeune homme coupant la foule vint se mettre en position dans l'étroit intervalle laissé libre devant les musiciens. C'était, murmura-t-on à côté de moi, un muletier de Jaca. Petit, un peu sec, basané comme un Arabe, mais leste, avenant et hardi, il avait jeté bas la couverture bleu-clair dans laquelle il était enveloppé, et se présentait en bras de chemise, large ceinture violette tombant jusque sur les cuisses, culottes de velours noir, bas blancs à côtes saillantes et ouvragées, espadrilles à lanières, cheveux retenus par un mouchoir de soie serré en cravate autour du front, coiffure des plus simples et pleine d'effet. C'était le type d'une de ces charmantes figures d'enfants du peuple, qu'affectionnaient Vélasquez et Murillo. Ses regards et son geste sollicitaient une danseuse. Soit embarras du premier pas, soit difficulté de fendre le cercle, personne ne bougeait; les guitares devenaient cependant de plus en plus passionnées et agaçantes, et mon danseur de plus en plus impatient et persuasif. Enfin la foule s'ouvrit, et le plus affreux petit laideron, mal vêtu, mal fait, mal tourné, se jeta en place résolument, fièrement, sévèrement, et la danse commença. Je n'essayerai pas de décrire ici la jota : les expressions me manqueraient; tout ce que je puis dire c'est que son rhythme, qui ne ressemble guère à celui de nos contredanses, s'élève même parfois jusqu'au paroxysme le plus brutal. Le petit laideron, animé par le mouvement rapide et saccadé de la danse, et sans doute aussi par l'émulation de son joli danseur, s'était transfiguré : il voletait, pirouettait, se balançait avec une grâce et une légèreté que je ne lui eusse jamais soupçonnées. La galerie était remuée; les frémissements, les approbations, les bravos, se multipliaient de plus en plus; quelques couples s'élancèrent; la place étant trop resserrée, les portes du grand salon réservé à l'aristocratie s'enfoncèrent comme par enchantement : on s'y précipita; en un clin d'œil, les tables à thé, les tables de jeu furent rangées contre les murailles, renversées les unes sur les autres en guise de banquettes, chargées de mille figures variées et bigarrées comme dans une mascarade, les deux musiciens à la place d'honneur : le bal était ouvert.

C'était assurément le plus original que j'eusse jamais vu. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'étais bien dans la réalité, ou si plutôt je ne m'étais pas laissé entraîner à quelque répétition de l'Opéra. La multiplicité des danses, la diversité des costumes, le sérieux plein de noblesse des uns, le bouffe et l'enjouement des autres, le charme de quelques-uns, l'entrain de tous, faisaient de cette réunion, unique même pour la péninsule, à cause de la singularité du mélange, l'intermède le plus vif et le plus éblouissant du monde. Je vis ainsi défiler devant moi les danses les plus célèbres de l'Espagne, quelques-unes exécutées à merveille et par des artistes qui en valaient bien d'autres. On retenait le fandango; mais il vibrait déjà dans toutes les impatiences. Il fallut bien qu'il éclatât enfin. Ce fut une explosion! Des enfants de la hauteur de ma botte, des malades, des vieillards en cheveux blancs, tout le monde dansait, jusqu'aux marmitons, demeurés jusque-là dans la profondeur des cuisines, qui parurent tout enfarinés dans la salle de bal. Je ne sais s'il y avait là quelque chose de la contagion de Saint-Guy, mais si je ne dansai pas, c'est que je sus résister à l'emportement fébrile qui me gagnait aussi.

Je serais volontiers resté toute la nuit à ce ballet; mais l'heure des malades sonna : les groupes s'arrêtèrent, la galerie se débanda, les lampes, soufflées par quelque émissaire du médecin, se changèrent en fumerons; chacun regagna dans l'ombre son corps de logis, et bientôt on n'entendit plus dans l'enceinte du lac que le retentissement solennel des cascades. Mais le fandango chantait encore plus haut dans mes oreilles, et il y chanta malgré moi toute la nuit.

LA TONTE DES MOUTONS.

Le mouton est, de tous les animaux domestiques, celui dont la possession procure le plus d'avantages immédiats. Le cheval nous donne sa force et sa rapidité, le bœuf et l'âne leur labeur, la vache et la chèvre leur lait, le chien sa surveillance affectueuse; mais le mouton nous livre successivement sa toison, son lait et sa chair. Ajoutez l'humeur inoffensive qui rend sa garde facile, sa sobriété et la nature de son tempérament qui l'approprie à certains cantons où les autres animaux domestiques se propagent avec peine; aussi les troupeaux de moutons ont-ils été vraisemblablement les premiers formés par les hommes réunis seulement en familles. Nous les trouvons chez les patriarches, et ils composent encore presque l'unique richesse des peuples pasteurs.

Il y a d'ailleurs dans la nature du mouton une prédisposition particulière à l'association du troupeau. L'instinct d'imitation qu'on lui attribue en est un des premiers caractères; joignez-y la timidité qui le détourne des excursions hasardeuses affectionnées par la chèvre et l'obéissance facile au chien du berger.

On l'a seulement calomnié en l'accusant de stupidité : l'instinct du mouton n'est ni moins vif, ni moins soutenu que celui des autres animaux domestiques; tout au plus semble-t-il avoir moins d'initiative. Il suffit d'interroger les bergers pour entendre raconter cent anecdotes qui prouvent *l'intelligence* des béliers et surtout des brebis. Un pâtre écossais devenu écrivain par hasard, Hog, nous a laissé, à cet égard, des détails pleins d'intérêt.

Il raconte qu'un de ses voisins ayant vendu une brebis avec son agneau à un Écossais qui la conduisit dans sa

ferme, à près de vingt lieues de distance, la brebis s'échappa pour revenir chez son ancien maître. « Comme on s'était aperçu de son départ au Glen-Lyon, un garçon fut envoyé à sa poursuite ; plusieurs bergers qu'il interrogea lui répondirent qu'ils avaient vu, en effet, passer la fugitive, qu'elle marchait avec ardeur et persévérance, ne s'inquiétant ni des troupeaux ni des chiens qu'elle rencontrait, et ne s'arrêtant que pour *bêler son agneau* lorsqu'il restait derrière à brouter les haies vives. Guidé par ces renseignements, il la suivit jusqu'à Grieff ou il perdit sa trace. Cependant la brebis avait continué sa route. Elle arriva le matin à Stirling ; c'était jour de fête : les rues étaient pleines de promeneurs et de curieux. Pensant, sans doute, qu'il serait imprudent de s'aventurer au milieu de cette foule, elle fit halte, et demeura couchée, avec son agneau, sous une touffe de cytise. Ce fut seulement quand tout devint tranquille, aux premières lueurs du jour, qu'on la vit traverser la ville, précipitant sa course au moindre grondement des chiens qui rôdaient encore dans les carrefours.

» Elle gagna ainsi la barrière de péage qui se trouve près de Saint-Ninian et essaya de passer furtivement. Le gardien qui la crut égarée voulut la saisir, mais elle *lui échappa et pro-*



Une Tonte de moutons. — Dessin de Karl Girardet.

fita du premier passage de troupeaux pour franchir, avec son agneau, la barrière que l'on avait fermée devant elle. Enfin, le samedi 14 juin, neuf jours après son départ, elle arriva à la ferme de Harehope, et se présenta à son ancien maître.

» Celui-ci, aussi surpris que touché, ne voulut point la renvoyer au Glen-Lyon ; il remboursa à l'acheteur le prix de la brebis et la garda jusqu'à sa mort. »

Le même Hog raconte que les brebis d'Écosse montrent, l'une pour l'autre, une véritable sollicitude. S'il arrive que l'une d'elles perde de vue le troupeau pendant la nuit, il est rare que ses compagnes l'abandonnent. Elles cherchent l'égarée, l'appellent et se placent aux bords des étangs, des lacs ou des précipices pour l'avertir des dangers par leurs bêlements.

La garde des moutons demande beaucoup d'expérience, d'attention et même de courage. Aussi un bon berger est-il en grande estime dans les pays de *pâture*. L'usage est de lui abandonner la plus belle brebis que l'on nomme, par suite, *la bien gagnée*. Il y a ordinairement pour la garde d'un troupeau, outre le grand berger, qui a toute la responsabilité, un jeune garçon qui apprend le métier sous ses yeux et que l'on nomme le petit berger.

L'époque de la tonte est une occasion de réjouissances dans les bergeries ; on la célèbre par des danses et des repas. Cette tonte, faite par les fermiers eux-mêmes lorsque la ferme nourrit seulement quelques moutons, attire dans les pays de grandes bergeries des tondeurs étrangers qui arrivent comme les coupeurs de blé dans la Beauce, coupent les laines, puis repartent. Il y a moins de deux siècles, on les payait en leur abandonnant une faible partie du produit ; aujourd'hui ils sont soldés en argent. Le prix ordinaire accordé aux tondeurs est de quinze centimes par mouton.

L'ARCADIE.

POÈME PAR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Voy. p. 230.

LES GAULES. — FRAGMENT.

« Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il

était assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Les flots couleur d'olive étaient blanchis d'écume qui jaillissait en gerbes sur toutes les grèves. Des bateaux de pêcheurs, paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignaient, dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfants levaient les mains au ciel et jetaient de grands cris, à la vue du danger que couraient ces pauvres mariniers et des longues vagues qui venaient du large se briser en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité, que Tirtée parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui et que la mer brisait au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes qui venaient, en battant des ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se



« Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit a rougir. » — Scène de l'Arcadie.— Dessin de Tony Johannot.

livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient à la hâte, comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. Mais, le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria : « — Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos? — Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Tégée, et ces tours que vous voyez là-bas sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chèvre, effrayée à la vue de cet animal, dont les yeux étaient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne, où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue; il lui passa une laisse autour du cou, et, priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyait toujours; mais son chien, le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni son chien.

» L'étranger resté sur le grand chemin se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : « Seigneur, le temps est rude, la nuit s'approche, la forêt et la montagne sont pleines de fondrières où vous pourriez vous égarer. Venez prendre un peu de repos dans ma cabane, qui n'est pas loin d'ici. Je suis sûr que ma chèvre, qui est fort privée, y reviendra d'elle-même et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de vue. » En même temps il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchait à la tête de ce troupeau; il était suivi de six chèvres dont les mamelles pendaient jusqu'à terre; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands, venaient après; une ânesse avec son ânon fermaient la marche.

» L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas par une pelouse découverte, parsemée

çà et là de genêts et de romarins ; et comme ils entraient dans la forêt de chênes qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiements d'un chien ; bientôt après ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme : « Mon fils, quoique cette chèvre soit la plus chérie de mon troupeau, j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre à la course ; mais vous vous reposerez, s'il vous plaît, cette nuit chez moi, et demain, si vous voulez vous mettre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où l'on vous enseignera celui d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point demain d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, au mont Lycée ; on s'y rassemble de toute l'Arcadie et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y venez avec moi, vous me rendrez plus agréable à Jupiter, quand je me présenterai à son autel pour l'adorer avec des hôtes. » Le jeune étranger répondit : « O bon berger, nous acceptons volontiers votre hospitalité pour cette nuit ; mais demain dès l'aurore nous continuerons notre route pour Argos. Depuis longtemps nous luttons contre la mer pour arriver à cette ville, fameuse dans toute la terre par ses temples, par ses palais, et par la demeure du grand Agamemnon. »

» Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée, vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond coulait un ruisseau appelé Achéloüs, qui allait se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevait au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche ; mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer au gué, et on faisait si peu usage de son pont, que des convolvulus le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de fleurs en cloche blanche.

» A quelque distance de ce pont était l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant ; du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord, et couvrait de son feuillage toujours vert une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

» Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussitôt on vit descendre par l'escalier une jeune fille qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche ; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleul ; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille on l'eût prise pour une nymphe de Diane, à son vase pour la naïade du ruisseau ; mais à sa timidité on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

» Tirtée lui dit : « Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres qui s'étaient rassemblées autour d'elle ; et, quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie, qui était à un bout de la maison. Cependant Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes ; après quoi il les invita à entrer.

» Il faisait déjà nuit ; mais une lampe suspendue au plancher et la flamme du foyer, placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairaient suffisamment l'intérieur. On y voyait, accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages, et, sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée était une petite statue de terre de la bonne Cérès ; et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

» Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table, et servit des choux verts, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crème, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre sièges de bois de chêne ; elle couvrit celui de son père d'une peau de loup qu'il avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis ; mais pendant qu'elle les étendait sur les sièges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit : « Ma chère fille, serez-vous toujours inconsolable de la perte de votre mère, et ne pourrez-vous jamais rien toucher de ce qui a été à son usage sans verser des larmes ? » Cyanée ne répondit rien, mais, se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une prière et une libation à Jupiter Hospitalier, et, faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

» Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous fussiez descendus chez quelque autre habitant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici il y a quelques années, vous eussiez été beaucoup mieux reçus ; mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai eu sur le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans toutes les saisons, des légumes et d'excellents fruits ; il est maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon solitaire retentissait du mugissement de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au soir, dans ma maison, que des chants d'allégresse et des cris de joie. J'ai vu, autour de cette table, trois garçons et quatre filles. Le plus jeune de mes fils était en état de conduire un troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habillait ses petites sœurs, et leur tenait déjà lieu de mère. Ma femme, laborieuse et encore jeune, entretenait toute l'année autour de moi la gaieté, la paix et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a entraîné celle de presque toute ma famille. Il aimait, comme un jeune homme, à faire preuve de sa légèreté en montant au haut des plus grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exercices causaient une frayeur extrême, l'avait prié plusieurs fois de s'en abstenir ; je lui avais prédit qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas ! les dieux m'ont puni de mes prédictions indiscrètes en les accomplissant. Un jour d'été que mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie de manger des fruits d'un merisier sauvage. Aussitôt l'aîné monta dans l'arbre pour en cueillir ; et quand il fut au sommet, qui était très-élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir saisit mon malheureux fils ; il tomba. Sa mère, revenue à elle aux cris de ses enfants, accourut vers lui : en vain elle essaya de le ranimer dans ses bras ; l'infortuné tourna les yeux vers elle, prononça son nom et le mien, et expira. La douleur dont mon épouse fut saisie la mena en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnait entre mes enfants, et égalait leur affection pour leur mère. Ils moururent tous du regret de sa perte et de celle les uns des autres. Avec combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci ! » Ainsi parla Tirtée, et, malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et, mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger ! Nous les reverrons un jour ; ils sont avec les dieux ! » Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tran-

quille, du vin dans toutes les coupes; puis, prenant un fuseau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

» Cependant les deux voyageurs fondaient en larmes... »

Ces deux voyageurs sont Amasis et Céphas. Amasis est né en Égypte; il est jeune, pur, avide de connaître, ardent, ému de toutes les nobles aspirations vers le bien. Son père l'a confié à Céphas, né dans les Gaules, homme d'une grande expérience, et qui aurait eu dans le poëme un rôle presque semblable à celui de Mentor, à la divinité près.

Sur la prière du pasteur arcadien, Amasis raconte les voyages qu'il a déjà faits sous la direction de Céphas, son arrivée dans les Gaules, sa captivité parmi ces peuples, sa délivrance. La critique du savant trouverait sans doute plus d'un trait à reprendre dans ces études un peu arbitraires de la vie des Gaulois; mais on y trouve d'admirables descriptions, des sentiments remarquables, et, dans l'ensemble, ce qu'avait en vue principalement l'auteur, le tableau de ce que doit être une race dont les mœurs rudes et l'esprit farouche n'ont point encore été adoucis par le progrès de l'expérience et par ces développements naturels de l'intelligence qui ne peuvent être qu'un des bienfaits de la paix.

Ceux à qui les lettres sont chères regretteront toujours que Bernardin de Saint-Pierre n'ait peint qu'une petite partie de son grand tableau. Peut-être n'est-ce pas seulement aux amis de la poésie et de l'art à éprouver ce regret. Qui peut mesurer toute l'influence des œuvres d'art inspirées par la vertu sur la moralité et le bonheur des peuples?

LES TROIS AGES D'OR.

Le monde a toujours rêvé quelque chose de bien meilleur que ce qu'il était, que ce qu'il éprouvait.

Dans la naïveté des premiers temps, il a rêvé l'âge d'or; il a mis le perfectionnement, l'amélioration, derrière lui, pour ainsi dire.

Une autre époque de l'esprit humain ne chercha point l'âge d'or dans des temps reculés, mais dans des contrées lointaines où l'on n'était pas encore parvenu.

Après ces illusions de l'esprit humain rêvant le bonheur, rêvant l'âge d'or à des époques et sous des formes diverses, il est encore une autre espérance commune aux sociétés avancées, et qui naît, non de la crédulité, non de l'enthousiasme, mais de l'expérience même et du progrès de la vie sociale. Le troisième âge d'or, c'est la perfectibilité; c'est le but où conduit cette conviction, que le monde s'améliore par sa durée, que des idées plus vraies, que des mœurs plus pures, qu'une liberté plus grande, doivent progressivement élever l'intelligence et la condition de l'homme.

VILLEMAIN.

LE DERNIER POETE.

Poëtes, quand serez-vous enfin lassés de la poésie? Quand aurez-vous fini votre chant éternel? La corne d'abondance n'est-elle point encore vide? toutes les fleurs n'ont-elles point été cueillies, toutes les sources épuisées?

— Tant que le soleil brillera dans les cieux, et qu'une face humaine se tournera vers lui; tant que l'arc d'alliance se dessinera dans les nuées, et que les cœurs s'attendriront dans la réconciliation; tant que la nuit parsèmera le firmament d'une moisson d'étoiles, et qu'il restera sur la terre un homme comprenant la voix de Dieu; tant qu'il y aura ici-bas une âme qui saura sentir et aspirer; tant que la forêt murmurante rafraîchira le voyageur fatigué; tant que le printemps s'embellira de la rose épanouie; tant que les jours souriront et que les yeux étincelleront de joie; tant que les tombeaux sembleront tristes sous leurs cyprès; tant qu'un œil pourra verser des larmes et un cœur se briser, la poésie parcourra la terre; et le dernier poëte sortira en chantant du monde vieilli en même temps que le dernier homme.

Mais aujourd'hui le Seigneur tient encore dans sa main la création comme une fleur nouvellement éclose; il la regarde en souriant! Attendez que cette fleur se fane, que la terre soit une poussière dispersée par le vent, et alors seulement vous pourrez demander si le chant éternel a cessé.

GRUN.

INSCRIPTIONS A LA MAIN

SUR LES MURS DE POMPÉI.

Écrire sur les murailles est une sotte et honteuse habitude d'enfants grossiers. C'est un fait punissable. Les honnêtes gens ont grand soin, par respect pour eux-mêmes, de ne jamais arrêter leur attention sur ces stupides ou ignobles inscriptions. On s'étonne, avec quelque raison, que l'on ne s'attache point avec plus d'activité et de persistance à pourchasser ce scandale et à le faire disparaître complètement. Une impulsion vive et intelligente donnée à la surveillance et à la répression de ces faits serait certainement accueillie avec applaudissement et reconnaissance.

Dans les villes grecques et romaines, on écrivait aussi sur les murs. Le plus souvent on se servait de la pointe d'un stylet pour tracer les caractères sur le ciment peint. Les monuments publics et les maisons privées de Pompéi ont conservé les traces d'un grand nombre de ces inscriptions. Vieilles de dix-huit siècles, elles sont pour la plupart aussi lisibles que si elles ne dataient que d'hier. Des savants ont relevé ces curieux exemples de l'écriture vulgaire des anciens. Ce n'étaient pas assurément les hommes instruits, les citoyens respectables qui avaient recours à ce moyen d'exprimer leurs pensées : c'étaient des esclaves, des jeunes gens de peu d'éducation, des enfants. Il s'écrivait ainsi bien des sottises. Cependant il résulte de cette étude, futile en apparence, quelques observations intéressantes.

Un grand nombre de ces inscriptions de Pompéi ne sont autre chose que des vers empruntés aux meilleurs poëtes latins. Comme le plus souvent on y trouve des fautes d'orthographe, on ne saurait douter que ces citations n'aient été le fait des esprits les moins cultivés de Pompéi : c'est absolument comme si ceux qui écrivent aujourd'hui sur nos murs avec le charbon ou la craie y citaient habituellement des vers de Racine et de Boileau. On trouve donc dans ces signes vulgaires, préservés d'une manière si extraordinaire, une preuve nouvelle que dans l'antiquité, les poésies les plus élevées étaient familières à la partie même la moins instruite de la population et qu'elles étaient appréciées par elle avec goût, de même que les plus belles œuvres de la peinture et de la sculpture.

Lors de l'ensevelissement de Pompéi sous les cendres du Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne, la littérature latine avait produit ses plus belles fleurs et ses plus beaux fruits. Les vers que l'on rencontre le plus souvent sur les murs sont d'Ovide, de Virgile, de Properce, etc. On n'y a découvert aucun vers d'Horace, qui cependant prenait les bains au golfe de Baia et devait être très-connu personnellement par beaucoup d'habitants de Pompéi. On cherche à expliquer ce silence des murailles par la nouveauté de la prosodie d'Horace qui semblerait avoir nui à sa popularité : mais ce motif pourrait au plus se rapporter à ses odes : on ne comprend pas bien comment le peuple n'aurait pas connu et aimé à citer les hexamètres de ses Épîtres, de ses Satires et de son Art poétique. Toutefois, il est vrai de dire que ce poëte si savant,

si fin, si concis, si philosophique, est surtout à l'usage de ceux dont le goût est le plus exercé et le plus sérieux.

Ces inscriptions ont donné lieu à une autre remarque curieuse. En reproduisant les vers des poëtes romains, les Pompéiens y mêlaient souvent des mots grecs. La Grande Grèce ne s'était pas entièrement convertie à la langue latine, et c'était surtout dans le peuple qu'avaient dû se conserver le plus longtemps quelques-unes des locutions de la mère-patrie.

Sur la muraille du palais de justice (la basilique), près de l'entrée principale, on lit deux vers d'Ovide bien connus : le premier est ainsi écrit :

« Quid *pote tam* durum *saxso* aut quid mollius undâ? »

Au lieu de :

« Quid magis est saxo durum? Quid mollius undâ?
» Dura tamen molli saxa cavantur aquâ. »

Quoi de plus dur qu'un roc? Quoi de plus mou que l'onde
Qui laisse au dur rocher une empreinte profonde?

Le *quid pote tam* pour *quid magis est* est un curieux grécisme, et l's ajouté à l'æ dans le mot *saxso* était certainement contraire à l'orthographe correcte du siècle d'Auguste.

On trouve du reste plus d'un barbarisme volontaire ou involontaire sur ces inscriptions, par exemple : *Cosmus nequitiæ est magnissimæ*, ce que l'on peut traduire ainsi : « Cosmus est d'une *grandissime* méchanceté. »

Certaines inscriptions sont des épigrammes : telle est celle-ci que l'on voit sur le mur du palais de justice, et dont l'auteur était sans doute un plaideur mécontent :

QUOD PRETIUM LEGI?

A quel prix la justice?

En un autre endroit, un esclave, voulant faire le plaisant, a écrit :

PYRRHUS G.	Pyrrhus G.,
CONLEGÆ SAL.	A son collègue salut.
MOLESTE FERO, QUOD	Je suis affligé de ce que
AUDIVI TE MORTUOM.	j'ai appris que tu es mort.
ITAQUE VALE.	C'est pourquoi porte-toi bien.

Sur le mur d'une maison de la rue du théâtre, on lit cette sorte d'affiche à la main :

URNA VINARIA PERIIT DE TABERNA,
SEI EAM QUIS RETULERIT
DABUNTUR
H. S. LXV; SEI FUREM
QUIS ABDUXERIT
DABITUR DUPLUM
A VARIO.

Une urne à vin a disparu de la taverne.
A celui qui la rapportera
on donnera
H. S. LXV; si le voleur
est livré,
le double sera donné
par Varius.

Ailleurs on voit écrit :

EPAPHRA, PILICREPUS NON ES.

Epaphra, tu n'es pas un bon joueur de balle.

Il paraît par d'autres inscriptions que le jeu de balle était fort à la mode dans Pompéi. Un ami d'Epaphra ou Epaphra lui-même, avait traversé d'une ligne ou raie la phrase injurieuse. On donnait aux noms grecs d'esclaves en *as* la terminaison latine *a*.

Quelques inscriptions sont, non pas seulement épigrammatiques, mais séditieuses. On lit sur une des colonnes du quartier des soldats ces mots *Canidia Ner...* qui paraissent signifier : « Néron empoisonneur. » Le nom propre Canidia était adopté comme un synonyme de cette horrible épithète. Néron était mort onze ans avant la ruine de Pompéi.

Ceux de nos lecteurs que ces recherches intéresseraient trouveront d'autres inscriptions dans un petit opuscule d'un chanoine de Saint-Pierre, à Westminster, M. Chr. Wordsworth (*Pompeian inscriptions*). Ils ont déjà vu un spécimen gravé de l'écriture murale des pompéiens dans notre troisième volume (1834 p. 332.)

HANNAH SNELL.

Hannah Snell était née à Worcester en 1723. A vingt ans, étant orpheline, elle épousa un matelot hollandais qui bientôt l'abandonna. Sans ressources pour vivre, elle prit l'étrange résolution de se vêtir en homme et de s'engager comme soldat. Après quelques mois, l'arrivée d'un jeune conscrit de Worcester au régiment lui ayant fait craindre d'être reconnue, elle déserta et alla prendre du service, comme soldat de marine, sur un des bâtiments de la flotte de l'amiral Boscawen, envoyée aux grandes Indes. Hannah Snell se fit remarquer par son agilité, son adresse, sa présence d'esprit et son courage, soit pendant plusieurs tempêtes où le bâtiment fut près de périr, soit dans divers combats. A Pondichéry, elle fut dangereusement blessée, et, pour éviter d'être reconnue, elle eut le courage et l'habileté d'extraire elle-même, avec ses doigts, la balle qui l'avait atteinte. Après avoir été exposée à de nombreux dangers, elle revint en Angleterre, où ses aventures ne tardèrent pas à être connues. Le gouvernement, en récompense de sa bravoure, lui accorda une pension de 20 livres (environ 500 f.). Elle acheva paisiblement sa vie dans une petite hôtellerie qu'elle avait ouverte près de Wapping, et que la bizarrerie de son existence n'avait pas peu contribué à achalander.



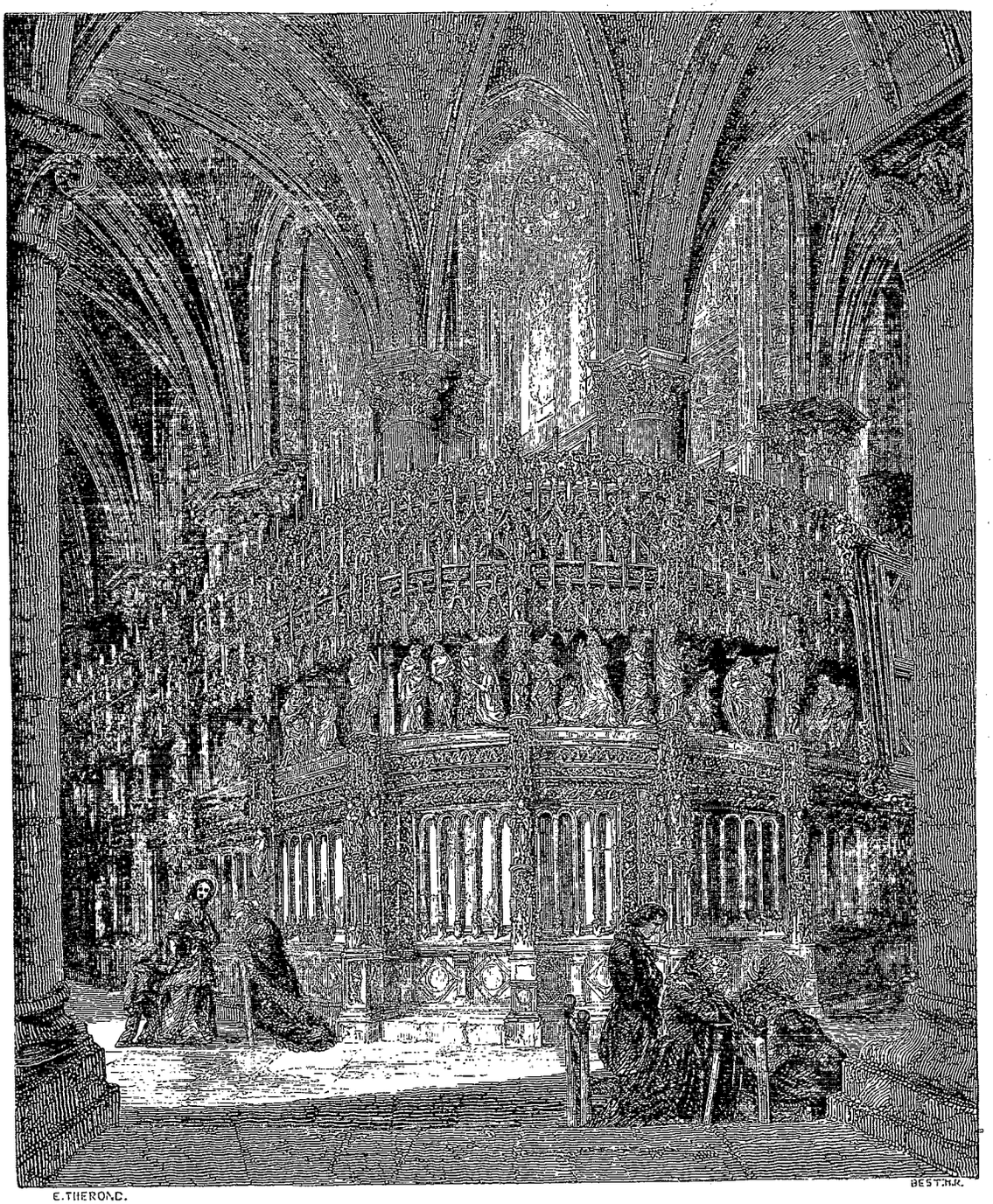
Hannah Snell.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Voy., 1836, p. 217 et 220, les Vues de la façade et de la partie extérieure et supérieure; — et 1839, p. 65, la statue de la Liberté.



Clôture du chœur de la cathédrale de Chartres. — Dessin de E. Thérond.

Cette clôture de la cathédrale de Chartres, l'une des merveilles de l'art français, fut commencée dans l'année 1514, d'après les dessins de l'architecte chartrain Jean Texier, dit *de Beauce*. Les groupes de figures qui en forment la principale décoration, exécutées en grande partie, vers 1611, par Michel Boudin, habile sculpteur orléanais, ont été complétées, vers 1681, par Dieu et le Gros, sculpteur de Chartres, et, de 1700 à 1706, par des artistes moins célèbres.

Dans son *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres* (seconde édition 1683), le bon et véridique Sablon s'exprime en ces termes sur ce chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture. « La closture du chœur est faite d'une pierre fort blanche et polie, taillée et cizelée, d'un ouvrage exquis, enrichie d'images, d'hiéroglyphes et autres rares artifices. Sur cette closture sont représentées les histoires de la vie de Notre-Dame, et les mystères de notre rédemption, par un cizelage naïvement bien fait. Le tour du chœur contient à présent trente-trois niches garnies de figures, qui sont presque aussi grandes que le naturel, et qui sont faites par les plus habiles sculpteurs du temps passé; mais celles qui sont faites par Boudin remportent le prix sur les autres. En 1681, dans l'une des treize niches qui restaient encore à faire, monsieur Dieu a posé quatre figures de sa façon, qui repré-

sentent la femme adultère, notre Seigneur et deux juifs dont l'un regarde attentivement ce que notre Seigneur écrit, et l'autre qui s'enfuit ; ces figures expriment naïvement le sujet qu'elles représentent. Aujourd'hui samedi, veille de Pentecote, 5 de juin 1683, monsieur Legros, autre fameux sculpteur, a posé dans la niche prochaine quatre belles figures qui représentent le miracle que Jésus-Christ fit en la personne de l'aveugle nay (*sic*) ; elles sont admirablement bien faites ; il semble que l'on voie faire l'action même représentée ; l'aveugle est dans une posture que chacun admire ; Jésus-Christ est aussi fort bien représenté pour exprimer son action ; les deux autres regardent attentivement ce qu'il fait, et chacun lit la suspension de leurs ames sur leurs visages. Il ne reste plus qu'onze niches à faire avec leurs ornements, et à les remplir de figures qui achèvent la représentation de nos plus saints mystères... Messieurs du Chapitre sont trop zélés pour l'honneur de Dieu et pour l'ornement de leur église, pour laisser cet ouvrage imparfait, lequel estant achevé, sera la merveille de la chrétienté, et instruira les ignorants autant que les plus habiles prédicateurs évangéliques. »

Le vœu du vieil historien a été exaucé. La clôture est une œuvre complète depuis longtemps, et heureusement elle n'a presque subi aucune injure du temps et des hommes. Les groupes de figures sont au nombre de quarante et une. Voici l'indication sommaire des sujets qu'ils représentent. — 1° Dieu annonce à saint Joachim la naissance de la Vierge. Au second plan sont des bergers ; l'un d'eux joue de la cornemuse. — 2° Sainte Anne en prière dans sa chambre entend la même prédiction ; à côté d'elle est une servante. — 3° Saint Joachim et sainte Anne se rencontrent à une porte de la ville de Jérusalem, nommée la *Porte dorée*, et se félicitent de cette heureuse nouvelle. — 4° Naissance de la Vierge ; on se dispose à plonger l'enfant dans un bassin. — 5° La Vierge monte au temple, suivie de son père et de sa mère. — 6° Mariage de la Vierge et de saint Joseph. — 7° L'Annonciation ; l'ange Gabriel et la Vierge. — 8° Visite de la Vierge à sa cousine sainte Élisabeth. — 9° La Vierge, Joseph, un ange. — 10° Les anges adorent Jésus dans sa crèche. — 11° Circoncision. — 12° Les trois mages offrent à Jésus l'or, la myrrhe et l'encens. — 13° Saint Siméon, grand-prêtre, présente l'enfant Jésus à Dieu. — 14° Hérode, sur son trône, ordonne le massacre des enfants ; mères éplorées, massacre ; au fond, la fuite en Égypte. — 15° Baptême de Jésus-Christ. — 16° Jésus et le diable sur le pinacle du temple. — 17° Jésus-Christ et la Chananéenne : « Allez, votre fille est guérie. » — 18° Jésus à ses disciples sur le mont Thabor, apparaît resplendissant de lumière, entre Moïse et Élie. — 19° La femme adultère. — 20° Jésus-Christ guérit l'aveugle. — 21° Jésus approche de Bethléem. — 22° Les habitants de Bethléem viennent au devant de Jésus. — 23° Prière au jardin des Olives. — 24° Judas trahit son maître par un baiser. — 25° Jésus assis devant Pilate. — 26° Jésus attaché à la colonne et flagellé. — 27° Jésus est couronné d'épines et insulté. — 28° Le crucifiement. — 29° Descente de la croix. — 30° Jésus-Christ sort du tombeau. — 31° Les trois Saintes-Femmes au tombeau. — 32° Jésus-Christ et les deux pèlerins d'Emmaüs. — 33° Saint Thomas touche les plaies. — 34° Jésus-Christ apparaît à la Vierge. — 35° Jésus-Christ monte au ciel. — 36° Le Saint-Esprit descend dans la salle où sont réunis la Vierge et les apôtres. — 37° Adoration de la croix. — 38° Mort de la sainte Vierge. — 39° Les apôtres portent son corps au tombeau. — 40° les anges portent la Vierge au ciel. — 41° La Vierge est couronnée dans le ciel.

Les pilastres qui séparent chacun de ces groupes, ainsi que les murs qui leur servent de base et forment la clôture du chœur, sont décorés d'arabesques, de niches, de dais gothiques, de colonnes ornées, de statues et de médaillons. L'ensemble est surmonté d'un treillis de pyramides et de découpures à jour, dont le travail, aussi riche que délicat et élégant, a été comparé aux filigranes d'orfévrerie. La rare beauté de cette décoration suffirait seule pour rendre célèbre une cathédrale admirable à tant d'autres titres.

ULRICH.

LÉGENDE SOUABE.

Lorsqu'une guerre éclate et que les armées sont entrées en campagne, nul ne peut savoir si ses terres et sa maison seront épargnées. Le pauvre cultivateur attend son sort avec anxiété ; chaque matin il s'informe chez ses voisins des nouvelles qui circulent dans le pays. Les armées avancent-elles ? De quel côté pense-t-on qu'elles se dirigent ? Souvent, l'oreille collée sur la terre, le campagnard écoute en frémissant le bruit sourd de la canonnade, et, pendant la nuit, il observe avec horreur les feux du bivouac ou de l'incendie. Alors il rentre, le cœur serré, dans sa maison ; on se presse autour de lui ; ses enfants l'interrogent du regard, et il essaye de répandre autour de lui le calme qu'il ne connaît plus.

Le père Ulrich était le seul homme du village qui eût conservé la paix et la sérénité de l'âme lorsque les habitants de la Souabe virent, au commencement de ce siècle, leurs champs inondés de troupes allemandes et françaises. On s'attendait aux plus grands malheurs ; et telles sont les nécessités de la guerre, qu'on ne craignait pas moins les violences des nationaux que celles des étrangers. Pendant toute la journée le bruit du canon avait paru se rapprocher, et la trêve de la nuit ne trompait personne : on savait bien qu'à peine la lumière leur serait rendue, les hommes en profiteraient pour s'entr'égorger.

Remplis de ces tristes pensées, la femme et les enfants d'Ulrich faisaient cercle autour du foyer, dont la chaleur était devenue nécessaire depuis la chute des premières feuilles. Quand la pendule sonna neuf heures, le fils aîné alla prendre la Bible dans la chambre voisine, et la posa, suivant l'usage, sur la table de chêne, devant son père, qui était resté à sa place après souper. Alors tous joignirent les mains, et la lecture commença.

Ulrich ouvrit la Bible au livre des Prophètes, et lut ces menaces terribles que Dieu fait aux Hébreux infidèles :

« Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloë qui coulent en silence, le Seigneur fera fondre sur lui le roi des Assyriens avec toute sa gloire, comme les grandes et violentes eaux d'un fleuve rapide... En ce jour-là, le Seigneur se servira des peuples qui sont au delà du fleuve, et du roi des Assyriens, comme d'un rasoir qu'il aura loué pour raser la tête... Il viendra un temps auquel, dans tous les lieux où l'on avait vendu mille pieds de vigne mille pièces d'argent, il ne croîtra plus que des ronces et des épines. »

A ces images effrayantes, aux menaces du ciel offensé, le père Ulrich faisait succéder des paroles consolantes, animant tour à tour son jeune auditoire de sentiments contraires, mais réveillant toujours, après les émotions d'une crainte salutaire, celles de la joie pieuse que donne la confiance en Dieu.

« Rendez gloire à la sainteté du Seigneur des armées ; qu'il soit lui-même votre crainte et votre terreur, et il deviendra votre sanctification... Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être, par l'ordre du Dieu des armées, qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe miraculeux dans Israël... Je vous rends grâces, Seigneur, de ce qu'après vous être mis en colère contre moi, votre fureur s'est apaisée et vous m'avez consolé. Je sais que Dieu est mon sauveur ; j'agirai avec confiance, et je ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon salut. »

Cette lecture fut quelquefois interrompue par les soupirs de la mère, et par de courtes réflexions qui exprimaient

vivement les rapports qu'elle pouvait saisir entre le texte sacré et leur situation présente. Ces rapports frappaient les enfants eux-mêmes, et les plus jeunes, contre leur habitude, ne sentaient pas encore l'approche du sommeil.

— Encore un chapitre, je vous en prie, mon père! dit la fille aînée, quand elle vit qu'il se disposait à fermer la Bible.

— Volontiers, Berthe, et je remercie Dieu de ce qu'il te fait trouver du plaisir à entendre sa parole. C'est un grand progrès, ma fille.

— Mon père, dans les dangers où nous sommes, qui ne sent le besoin du secours céleste?

— Et cela même nous console, ma fille; si nous pensions toujours à Dieu dans l'affliction, elle vaudrait mieux pour nous que la prospérité.

Le père fit la lecture qui lui était demandée, et, quand il eut achevé, la conversation recommença.

— Je conviens, dit le fils aîné, garçon de seize ans, que nous sommes plus disposés à prier quand nous avons un grand sujet de crainte; mais cela ne nous fait pas beaucoup d'honneur, et je doute qu'une piété fondée sur ce sentiment soit bien agréable à Dieu. Quant à notre père et à notre mère, ils n'ont pas attendu les jours du malheur pour honorer le Tout-Puissant. Mais, s'il est vrai que la piété a les promesses de la vie présente, pourquoi leurs sentiments religieux ne nous ont-ils jusqu'ici servi de rien? Nous sommes pauvres, comme nous l'avons toujours été, et nous voilà perdus, comme les autres, au milieu des maux de la guerre; notre maison n'est pas moins exposée que celle de notre voisin, qui n'ouvre pas la Bible quatre fois par an. Nous prions Dieu chaque soir et chaque matin, et nous faisons bien, parce que c'est notre devoir; mais vous conviendrez cependant que si Dieu nous aime, il nous châtie aussi rudement que les autres.

— Fritz! s'écria le père avec émotion, il y a longtemps, je crois, que tu as dans le cœur cette coupable défiance; je m'en doutais, et je ne suis pas fâché que tu l'aies fait connaître, parce qu'il vaut toujours mieux dire librement ce qu'on pense, et qu'à tout prendre le blasphème est moins criminel que l'hypocrisie. D'ailleurs, mon enfant, j'espère te ramener à de meilleurs sentiments, et l'erreur dans laquelle tu es malheureusement tombé servira de leçon à tes frères et à tes sœurs. Tu demandes quel est, dans ce monde, l'avantage de la piété! Mon ami, est-ce que tu comptes pour rien la paix qu'elle nous donne? Ma demeure est menacée comme celle de mon voisin, et ma famille comme la sienne; mais sache que mon sommeil est beaucoup plus tranquille, quoique je ne sois pas un moins tendre père. Voilà le fruit certain de la piété; on le recueille toujours dès ce monde, et souvent il n'est pas le seul.

Fritz se leva en rougissant. La voix de son père l'avait troublé; il s'approcha de lui, et dit, avec une contenance modeste:

— Pardonnez-moi, mon père, je vous en prie, et vous aussi, ma mère; je suis honteux de ce que j'ai dit. Voilà des enfants plus jeunes que moi, qui sont plus avancés dans la connaissance de Dieu. Je veux aussi mettre ma confiance en lui. Oubliez, mes amis, le scandale que je vous ai causé.

Toute la famille fut émue de cette scène: la mère et les sœurs pleuraient; Fritz pressait les mains de son père, qui lui passa les bras autour du cou. L'heure du repos avait sonné depuis longtemps, et personne ne pensait encore à se coucher, lorsqu'on entendit frapper vivement à la porte. La mère et les enfants tressaillirent; Ulrich et le fils aîné, gardant leur sang-froid, dirent ensemble d'une voix ferme:

— Qui est là?

— Ami! Ouvrez, père Ulrich; c'est Hans, le domestique de M. Weiler.

— C'est lui, en effet, je reconnais sa voix, dit Ulrich.

Et il s'empressa d'ouvrir.

Hans portait sous le bras une cassette qui paraissait fort pesante, et conduisait par la main un joli petit garçon de quatre ans.

— Bon Dieu! c'est Henri, c'est l'enfant de M. Weiler! s'écria la mère, en le pressant dans ses bras et en le couvrant de baisers.

— Ses cheveux sont mouillés de sueur, ajouta-t-elle, en essuyant les boucles blondes qui flottaient sur ses épaules.

Hans répondit: — J'ai laissé notre cheval dans le bois, par ordre du père, et nous avons marché un peu vite.

— Mon cher ange, qui t'amène, à ces heures, chez tes pauvres amis?

Hans dit à Ulrich: — Lisez cette lettre; elle vous l'apprendra.

Et il lui fit entendre par un signe qu'il devait en prendre connaissance à l'écart.

La fin à une autre livraison.

ANDRÉ CHÉNIER.

Voy. p. 145.

Louis de Chénier, consul général de France à Constantinople, avait épousé une Grecque célèbre par sa beauté, sœur de la grand'mère de M. Thiers, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution*: il en eut quatre fils, dont les deux derniers furent Marie-André, né le 29 octobre 1762, et Marie-Joseph, un peu plus jeune, qui nous a laissé le drame de *Fénélon* et les tragédies de *Charles IX* et de *Tibère*.

Celui-ci était seul connu dans les lettres jusqu'en 1819, époque à laquelle on publia les poésies de Marie-André. Quoique inachevées, elles placèrent du premier coup l'auteur aux premiers rangs.

Conduit en France dès son bas âge, André Chénier habita d'abord à Carcassonne, chez une sœur de son père; il fut ensuite placé à Paris au collége de Navarre, où il se distingua par son application et son aptitude.

Entré à vingt ans, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Angoumois, cantonné à Strasbourg, il se lassa bientôt de l'oisiveté d'une garnison, et revint à Paris poursuivre ses études. Il y vécut dans l'intimité de Lavoisier, de Palissot, de David et de Lebrun. Mais une santé chancelante et une humeur inquiète ne lui permettaient point de longs séjours au même lieu. Il suivit d'abord en Suisse les frères Trudaine, ses amis, puis en Angleterre, le comte de Luzerne qui venait d'être nommé ambassadeur. Enfin, vers 1790, il revint de nouveau à Paris, où il se fixa définitivement. Ce fut alors que commencèrent les sérieux exercices poétiques par lesquels il voulut fortifier son imagination. Il étudia surtout les Grecs, dont il admirait et comprenait profondément le génie riche et limpide. Ce fut dans cette fréquentation qu'il acquit la forme à laquelle ses poésies ont dû leur rapide succès. Il leur emprunta le vers harmonieux, la période sonore, les images gracieusement enrichies, en un mot, tout leur parfum antique.

En même temps qu'il écrivait les élégies sous l'inspiration de ses sentiments de chaque jour, il commença un poëme de *l'Invention*, un autre intitulé *Hermès* qui devait être le pendant de celui de *Lucrèce*, un troisième sur *l'Amérique*, et enfin une longue pastorale biblique dont le sujet était *Suzanne*. Il travaillait à la fois à tous ces sujets; et comme quelques amis l'accusaient de ne rien achever, il leur répondit, dans une de ses épîtres, par ces vers:

. . . Vous avez vu, sous la main du fondeur,
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre!
Il achève leur moule enseveli sous terre;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.
Si bien qu'au même instant cloches, petite et grande,

Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et, du haut d'une tour,
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule ;
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain :
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Les événements politiques de 1789 vinrent suspendre les travaux d'André Chénier. Emporté, comme tout le monde, par le grand mouvement révolutionnaire, il se réunit à ses amis de Pange et Roucher pour soutenir la lutte, dans le *Journal de Paris*, contre les deux partis extrêmes qui se disputaient alors la France. Son frère Joseph, plus jeune et plus ardent, se sépara de lui en cette occasion ; il se joignit aux hommes qui avaient fondé le club des Amis de la constitution (qui devint plus tard la Société des Jacobins). Cette scission dans la conduite des deux frères fut courte ; mais comme elle avait été publique, le souvenir en fut conservé, et l'on a toujours répété depuis qu'André était royaliste et Joseph jacobin. La vérité, c'est que tous deux soutinrent les



André Chénier. — Dessin de Tony Johannot.

idées de la révolution, le premier avec prudence, le second avec emportement, et qu'au moment de la terreur, ils en étaient arrivés l'un et l'autre à la même horreur des excès sans avoir renoncé à leurs primitives sympathies.

Lors du procès de Louis XVI, André Chénier demanda à M. de Malesherbes de partager les périls de la défense. Ce fut lui qui écrivit la lettre par laquelle le roi, après la sentence de mort, demandait à l'assemblée l'appel au peuple.

Cet acte avait compromis Chénier déjà signalé à la haine d'un parti par ses vers animés sur Charlotte Corday ; on le décida à quitter Paris. Il habita successivement Rouen et Versailles, continuant à entretenir avec son frère Joseph une correspondance pleine d'expansion. Ce dernier lui dédia sa tragédie de *Brutus et Cassius*, et André le défendit contre les injures de Burke : l'amitié des deux frères n'avait jamais été plus vive. Joseph avait lui-même choisi l'asile où André se cachait à Versailles. Par malheur celui-ci apprit l'arrestation de M. de Pastoret à Passy ; il y courut pour consoler sa famille, rencontra des commissaires chargés d'une visite domiciliaire, qui l'arrêtèrent comme *suspect* et le firent mettre en prison sans qu'aucun ordre eût justifié cette arrestation.

Un autre de ses frères était déjà retenu à la Conciergerie.

Joseph, alors en butte à des attaques très-vives, menacé chaque jour lui-même, ne pouvait rien pour eux. Il savait d'ailleurs que la seule chance de salut était l'oubli. Il s'abstint de toutes démarches qui auraient rappelé ses deux frères à leurs ennemis ; il supplia ses amis de n'en point parler ; mais son père multipliait les sollicitations ; on l'écouta enfin. André fut appelé devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), c'est-à-dire la veille de la révolution qui arrêta les exécutions et fit ouvrir la porte des prisons !

Dans la charrette qui le conduisit au supplice, il rencontra son ami Roucher ; et, comme celui-ci déplorait la mort d'un poëte si brillant de génie et d'espérance :

— Je n'ai rien fait pour la postérité, répondit Chénier en se frappant le front ; *mais j'avais quelque chose là.*

» C'était la Muse, dit l'auteur de *René* et d'*Atala*, qui lui révélait son talent au moment de la mort. Il est remarquable que la France perdit, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talents à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André de Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud. »

André Chénier mourut à trente et un ans.

Ses poésies ne furent publiées, comme nous l'avons dit, qu'en 1819, c'est-à-dire vingt-six ans après sa mort. Elles se composent surtout de fragments incomplets d'élégies, d'idylles, de poëmes et d'odes iambiques ; celles même de ces pièces qui sont achevées attendaient évidemment un dernier travail du poëte ; mais, telles que nous les possédons, les poésies d'André Chénier survivront comme ces bas-reliefs de l'art grec, qui, bien que mutilés par le temps, ont conservé la trace d'une beauté suprême, et offrent, au moins par fragments, des exemples d'une perfection merveilleuse.



La Jeune Tarentine. — Composition et dessin de Tony Johannot.

La Jeune Tarentine est l'une des plus belles idylles du jeune poëte :

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthys ! doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie ; elle est au sein des flots !

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
Se lèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement ;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

— Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as pas revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.

Cette idylle donne idée de la grâce d'André Chénier ; il faudrait citer des fragments de ses élégies pour faire sentir sa sensibilité, des fragments de ses poëmes et de ses odes pour montrer sa splendeur, de ses iambes pour témoigner

de son énergie. Aucune corde ne manquait à cette lyre sitôt brisée !

Parmi les nombreux appréciateurs du génie d'André Chénier, aucun ne nous semble l'avoir mieux compris et expliqué que M. Sainte-Beuve. « Le livre d'André Chénier, dit-il, publié, en 1819, par les soins de M. de la Touche, a exercé sur la littérature et la poésie du dix-neuvième siècle une influence qu'il n'aurait jamais eue sur celle de la fin du dix-huitième, lors même qu'il eût été connu à cette époque. S'il avait survécu à la terreur, c'était bien différent. Il est à croire que le côté politique, qui fait la moindre portion et comme un accident de son œuvre actuelle, se fût de beaucoup accru et développé; que nous aurions eu de lui plus d'iambes et de nobles invectives, des hymnes guerrières et tyrtéennes, quelque grande et romaine poésie du consulat. Hoche, Marceau, Desaix, eussent été magnifiquement pleurés dans de martiales élégies. La Gironde, déjà bien immortelle, eût été idéalisée comme dans un groupe du plus pur marbre antique. Madame Roland et sa robe de fête de l'échafaud eussent été chantées comme Charlotte Corday avait pu l'être.....

» André Chénier vivant eût été le plus grand poëte français de l'époque... Mais la destinée d'André Chénier fut autre; la hache intercepta cette seconde moitié de sa vie. Ce qu'il avait écrit dans la première, et au sein d'une retraite d'étude et d'intimité, ne parut que trente ans plus tard, et il se trouva, par son influence, au milieu de la restauration, contemporain de Lamartine, de Victor Hugo, de Béranger. Grâce à cet anachronisme qui eût glacé tant d'autres, les poésies d'André Chénier, nées comme à part de leur siècle, ne pouvaient tomber plus à propos, et elles se firent bien vite des admirateurs d'élite qui les élevèrent au premier rang dans l'estime. »

Il en est de l'argent comme du hérisson : plus facile à saisir qu'à retenir. ARCHILOQUE.

CE QUE C'EST QU'UN ŒUF.

Deuxième article. — Voyez p. 157.

L'anatomie de l'œuf forme la base de toute la science ovologique : aussi est-ce par là que débute M. Serres dans ses savantes leçons du Muséum. Certaines parties de cette anatomie sont très-délicates ; mais c'est du moins une anatomie qui n'a rien de révoltant pour personne, et que chacun peut aisément pratiquer sur un œuf frais, de manière à s'en faire par lui-même une idée générale. Le moyen d'y mettre un peu plus de précision consiste tout simplement à ouvrir l'œuf dans l'eau. Cette anatomie peut se diviser en trois chapitres principaux, correspondant précisément aux trois objets que tout le monde distingue dans un œuf : 1° le jaune ; 2° le blanc; 3° la coque. De ces trois chapitres, le premier est le plus important à tous égards, et il se subdivise lui-même en trois sections : le jaune proprement dit, le disque prolifère, la membrane cingeante.

Le jaune est une masse globuleuse destinée principalement à fournir les éléments du sang, durant l'âge embryonnaire de l'animal. L'analyse microscopique montre que cette masse est composée de différents éléments. On y distingue : 1° de grands granules visibles à l'œil nu, et qui donnent au jaune durci cette apparence sableuse qui le caractérise ; leurs dimensions varient de 1 à 2 dixièmes de millimètre ; 2° d'autres granules incomparablement plus petits, car ils n'ont que de 1 à 2 millièmes de millimètre ; 3° des vésicules graisseuses de 2 à 5 centièmes de millimètre ; 4° enfin une huile particulière. Les granules les plus volumineux sont accumulés près de la circonférence, et leurs dimensions vont en diminuant concentriquement ; de telle sorte qu'au centre il n'y a plus qu'une sorte de fluide blanchâtre : c'est ce dont on s'aperçoit aisément à la simple inspection d'un jaune durci. On doit à M. le professeur Joly, de la Faculté de Toulouse, des travaux qui ont mis en pleine lumière l'analogie de la substance du jaune et de celle du lait, composée de même de petits globules de diverses sortes, visibles au microscope. Dans l'une des substances comme dans l'autre, les globules sont pareillement destinés à faciliter la formation des globules sanguins chez le jeune animal.

Dès que la fécondation de l'œuf est opérée, il se fait dans la masse du jaune un travail évidemment destiné à faciliter la transformation de ses globules en globules sanguins, et qui est surtout remarquable à deux points de vue ; en premier lieu, la régularité géométrique avec laquelle il s'opère ; et en second lieu, la marche du développement qui a lieu de la circonférence au centre, et non du centre à la circonférence ; loi considérable qui se manifeste ainsi de prime abord pour se continuer dans les phénomènes les plus fondamentaux de l'embryogénie, et que M. Serres a désignée sous le nom de loi de formation centripète. Ce travail interne du jaune est très-difficile à observer dans l'œuf des oiseaux, à cause de son volume et de sa coloration ; mais la petitesse et la transparence de l'œuf des mollusques a permis d'y suivre, avec toute la précision nécessaire, la succession des phénomènes, et il est devenu plus facile d'étendre l'observation aux œufs d'oiseaux, lorsqu'on a pu s'aider à leur égard par l'analogie et l'induction. Ce sont les études de MM. Prévost et Dumas sur les œufs de grenouilles, et du docteur Bagge sur ceux des annélides et des mollusques, qui ont ouvert la voie. Ce dernier a montré que, dans l'œuf des mollusques, le jaune se divisait d'abord en deux masses symétriques séparées par une membrane médiane ; que ces deux moitiés se divisaient à leur tour, par des membranes semblables, en deux autres segments ; puis que ces quatre segments se divisant de la même manière, et ainsi de suite, la masse entière du jaune se trouvait transformée finalement en une multitude de petits jaunes entourés chacun d'une membrane propre. Depuis, on a pu constater que cette transformation de la masse du jaune en vésicules se produisait, suivant la même loi, dans l'œuf du lapin, pris pour type de celui des mammifères, et dans celui de la poule, pris pour type de celui des oiseaux. Ces vésicules, qui succèdent ainsi aux granules primitifs du jaune, appartiennent à cet ordre général d'organismes que M. Serres nomme *ovonites*, et dont nous aurons occasion d'entrevoir, conformément aux idées de cet illustre physiologiste, le rôle immense dans l'économie générale de la nature.

La masse entière du jaune, ou, pour lui donner son nom scientifique, du *vitellus*, est entourée par une membrane très-ténue et très-difficile à bien distinguer d'une seconde membrane qui s'applique par-dessus. Cette membrane propre du jaune, membrane interne, est ce que M. Serres nomme la *membrane vitelline*. Le *disque prolifère* est contenu dans une petite dépression circulaire, dans une petite coupe, si l'on peut ainsi parler, placée à la périphérie de la membrane vitelline. Sa couleur blanchâtre la fait aisément distinguer lorsque l'on ouvre un œuf avec précaution. Cette petite coupe, très-importante par elle-même, l'est encore davantage par ce qu'elle contient. En effet, si l'on considère l'œuf avant sa fécondation, lorsqu'il est encore renfermé dans la grappe de l'ovaire, on y découvre une particularité très-digne d'étude, car elle se reproduit identiquement dans les œufs de tous les animaux. Au-dessus de la membrane qui enveloppe immédiatement la masse du jaune, et dont nous venons de parler, précisément au contact de la petite dépression circulaire dont il est ici question, on aperçoit une vésicule très-petite, remplie par un fluide parfaitement limpide et incolore : on parvient à y discerner des globules, mais seulement à l'aide des plus forts grossissements du microscope ; ce qui indique assez que ces globules sont incomparablement plus petits que ceux du jaune, dont ils sont, du reste, tout à fait

distincts, tant par leur nature que par la membrane spéciale qui les enveloppe. Cette vésicule est ce que l'on nomme la *vésicule prolifère.*

Au moment de la fécondation de l'œuf, cette vésicule se rompt et verse son contenu dans la petite capsule placée à la périphérie de la membrane du jaune, et destinée, sans aucun doute, à empêcher le liquide de s'épancher d'une manière désordonnée. Ce liquide demeure donc concentré dans les limites qui lui ont été préparées à l'avance, et y constitue, en se coagulant, une sorte de membrane circulaire adhérente à la membrane du jaune, et qui prend le nom de *lame prolifère.*

Un caractère digne d'étonnement et qui entraîne facilement l'esprit aux plus sérieuses réflexions, c'est que la dimension de cette vésicule primitive ne dépend en aucune façon de la taille des animaux auxquels elle appartient. Non-seulement elle est identique dans toute la série animale, quant à sa structure, quant à sa position et quant au liquide qu'elle contient; mais elle est à peu près identique, quant à sa grandeur. Qu'il s'agisse d'un œuf de mouche, d'un œuf d'autruche, ou d'un œuf de vache ou de jument, la vésicule prolifère est sensiblement la même. C'est assez dire qu'elle n'est bien visible qu'au microscope, et, en effet, son diamètre n'est guère que d'un demi-centième de millimètre. On comprendra l'importance de cette vésicule dont la découverte, due au professeur Purkinje, immortalise son auteur, quand on saura que c'est le disque prolifère, produit de la rupture de la vésicule en question, qui constitue le point de départ de tous les organismes, et le siége des premiers battements. Ainsi la nature, dans l'admirable unité de ses plans qui, dans l'accomplissement de ses œuvres, aboutit à une si inconcevable diversité, a voulu que le thème primitif fût le même, à tous égards, dans tous les animaux grands ou petits, supérieurs ou inférieurs : elle a élaboré dans le sein des femelles des matériaux analogues; elle les a renfermés, en quantité sensiblement égale, dans une vésicule de même dimension, à laquelle elle a préparé à la surface du jaune un réceptacle proportionné, en réunissant tout autour les éléments nutritifs les plus propres à l'entretien et au développement du mouvement organique dans ses premières phases.

Enfin, pour complément du système du jaune, par-dessus la vésicule prolifère, et embrassant en même temps la sphère du vitellus, se place une troisième membrane que notre savant physiologiste nomme la membrane cingeante. Cette membrane complète ce qu'il y a de véritablement essentiel dans la composition de l'œuf; car elle se retrouve, ainsi que les deux membranes précédentes, dans les œufs de tous les animaux. Il est très-difficile, dans les œufs d'oiseaux, de la détacher des membranes qu'elle enveloppe en y adhérant fortement, et il en résulte que l'on a été fort longtemps sans la distinguer convenablement d'avec la membrane propre du jaune. Il est cependant très-essentiel de ne pas la méconnaître, car elle est à la fois une des clefs du développement des organismes, et l'un des traits les plus caractéristiques qui fassent reconnaître à l'observateur, d'une manière parfaitement définie, dans le vaste et complexe tourbillon de la nature, toutes les productions du même ordre que l'œuf; productions aussi importantes que diversifiées. En tenant compte de cette membrane, l'œuf consiste, en effet, primitivement en deux sphères de grandeur inégale, tangentes l'une à l'autre, et enveloppées toutes deux dans un troisième sphéroïde : voilà qui est tout autrement défini et caractéristique que ne le serait une simple vésicule. Trois membranes : 1° une membrane extérieure, la membrane cingeante constituant le rapport de l'ensemble de l'appareil avec le monde ambiant; 2° une membrane intermédiaire, la lame prolifère; 3° une membrane interne, formant le réceptacle de la nourriture, la membrane vitelline; c'est tout ce qu'il y a de fondamental dans le système de l'œuf.

Ces principes de la composition de l'œuf sont bien simples; mais les conséquences en sont capitales. En effet, si l'on étudie les développements de l'embryon dès ses premiers instants, en suivant pas à pas les transformations de ses apparences primordiales, de manière à constater, sans les perdre de vue, ce qu'elles deviennent dans le système définitif de l'organisation, on distingue, dès le commencement, un travail différent dans trois lamelles placées l'une au-dessus de l'autre dans l'enceinte du disque prolifère. L'observation s'accomplit d'autant plus facilement que les trois organismes superposés dans ces trois lamelles forment alors des cercles concentriques de grandeur inégale, le cercle supérieur étant le plus petit et le cercle inférieur le plus grand. Or, en suivant les transformations qui ne tardent pas à se compliquer de plus en plus par l'accroissement et la pénétration mutuelle de ces trois organismes, on reconnaît que de la lame supérieure naît le cerveau, le système nerveux, et l'appareil connexe des os et des muscles; de la lame intermédiaire, le cœur et le système sanguin; de la lame inférieure, l'estomac et le système intestinal.

Ainsi, dans toute organisation animale suffisamment développée, trois systèmes fondamentaux que tout le monde connaît : le système nerveux, le système sanguin et le système intestinal. Dans tout œuf, ainsi que nous venons de l'indiquer, trois membranes superposées, et dans ces trois membranes, le point de départ des trois systèmes fondamentaux; celle qui formait, dès l'origine, le réceptacle de la matière nutritive, la membrane vitelline, se change en système intestinal, et ne fait à cet égard que conserver son premier caractère; celle qui constituait le rapport avec le monde extérieur, la membrane cingeante, compose, de son côté, le système nerveux, c'est-à-dire l'appareil de relation entre l'animal et les objets qui l'entourent, et ne fait non plus, à cet égard, que conserver son premier rôle; enfin les éléments provenant de la rupture de la vésicule prolifère, retenus entre les deux membranes précédentes, donnent le cœur qui demeure effectivement toujours entre l'estomac et le cerveau; et l'importance de ces éléments primordiaux apparaît dès-lors d'autant plus dominante, que c'est par l'impulsion qui prend son siége dans le premier rudiment du cœur que s'ébranlent successivement tous les matériaux qui finissent par composer, en se coordonnant, l'organisme complet de l'animal.

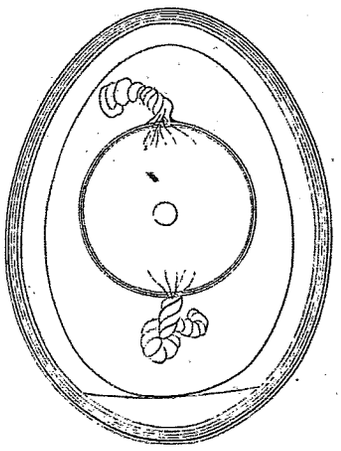
Cet aperçu montre assez que c'est autour de la sphère du jaune, c'est-à-dire autour de la première matière nutritive, que se concentrent toutes les parties essentielles du système ovoïque. Les autres parties ne doivent être considérées que comme accessoires, et aussi ne se retrouvent-elles pas nécessairement, comme les précédentes, dans les œufs de tous les animaux. Néanmoins, pour achever notre programme et faire entièrement connaître ce que c'est qu'un œuf, nous ne pouvons nous dispenser d'en donner également une idée sommaire.

En ouvrant un œuf de poule avec précaution, on s'aperçoit sans peine que le globe du jaune est enveloppé dans une membrane beaucoup plus étendue, dont les prolongements sont roulés sur eux-mêmes, à peu près comme une nappe où l'on serrerait un objet en tordant les deux extrémités en sens contraire. Chacun a sans doute maintes fois remarqué dans les œufs peu cuits ces espèces de torsades glutineuses et transparentes qui se continuent, à partir du jaune, jusque dans la masse du blanc : ce sont les prolongements dont il est ici question, et qui sont désignés, dans le langage scientifique, sous le nom de chalazes. On comprend que la membrane des chalazes, étant destinée à envelopper le petit animal pendant toute la suite de ses accroissements, devait avoir des dimensions plus étendues que celles du jaune, et qu'aucune disposition n'était mieux adaptée à ce service que celle qui permet à la membrane de se dérouler au fur et à mesure de l'augmentation de l'objet qu'elle enveloppe,

et sur lequel elle doit demeurer exactement appliquée.

La membrane des chalazes forme la séparation entre les parties essentielles de l'œuf et la masse du blanc qui est simplement destinée à servir de supplément de nourriture à l'animal. La substance du blanc ne se rencontre pas seulement dans les œufs ; c'est une des substances les plus élémentaires de l'organisation des animaux, et les physiologistes l'y observent dans une multitude de circonstances différentes. Qu'il nous suffise de dire ici, ce qui suffit pour expliquer sa présence dans l'œuf, qu'elle est un des composants du sang. Elle est connue d'une manière générale sous le nom d'albumine. Dans le blanc d'œuf, l'albumine est combinée avec de l'eau dont une partie s'évapore peu à peu durant l'incubation ; mais cette combinaison avec l'eau n'a pas lieu d'une manière uniforme dans toute la masse. En examinant un œuf frais avec précaution, on voit aisément que le blanc concentré autour du jaune est beaucoup plus épais que celui qui est plus près de la coquille ; et comme ce blanc est en même temps plus dense, il tendrait naturellement à se rassembler dans la partie la plus basse de la coquille, s'il n'était retenu dans sa position par une membrane légère, disposée en ellipsoïde comme la coquille elle-même, et formant la séparation de ce blanc visqueux d'avec le blanc liquide. Ce dernier est lui-même retenu à sa périphérie par une troisième membrane blanche, opaque, assez résistante et couverte de petites rides qui constituent autant de petits canaux par lesquels l'air circule librement entre la masse de l'œuf et la coquille.

Le système du blanc nous présente donc trois membranes ; le système du jaune nous en avait présenté trois également, et il en est de même du système de la coquille sur lequel nous avons maintenant à jeter les yeux. C'est ce qu'il est aisé de reconnaître en laissant macérer pendant quelques heures une coquille d'œuf dans un acide léger. L'acide commençant à mordre l'enveloppe calcaire, on voit



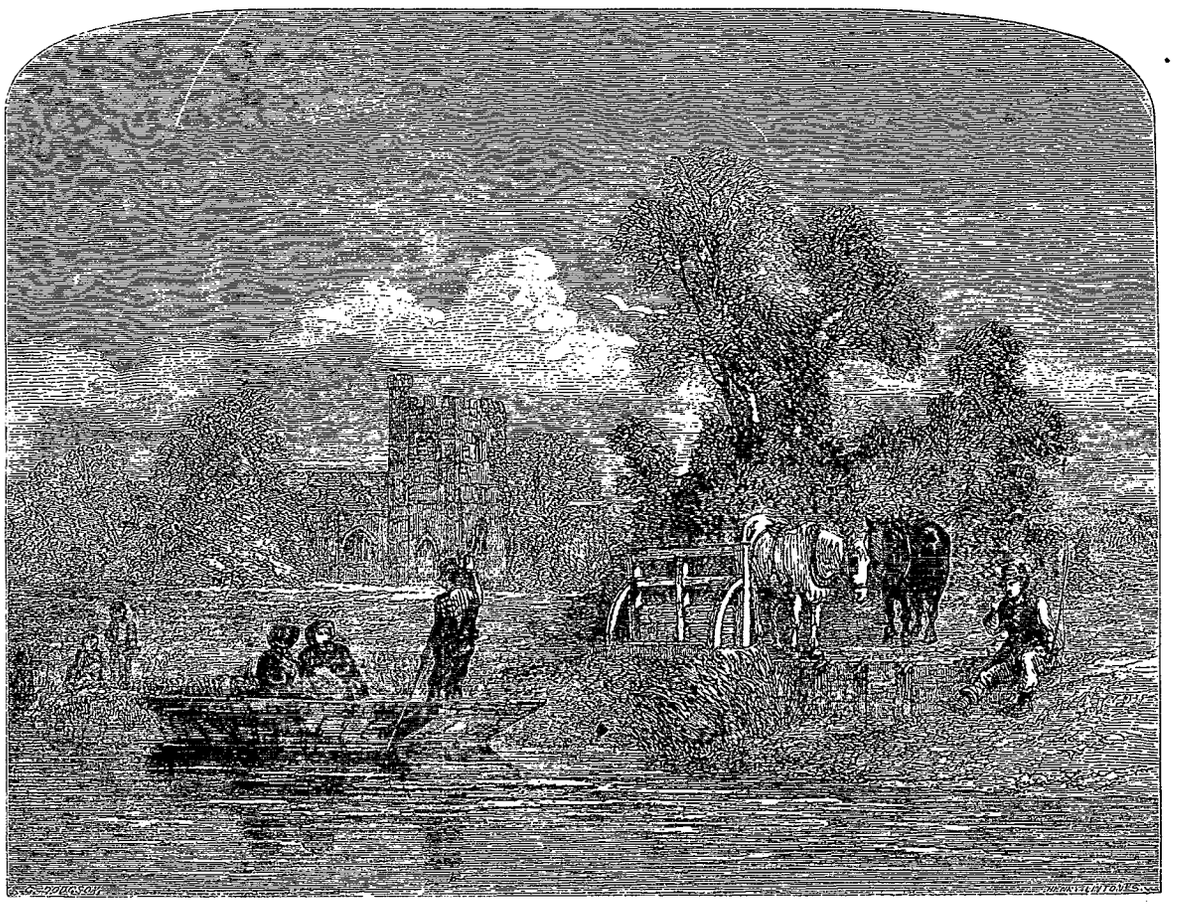
Coupe d'un œuf de poule, montrant les diverses membranes qu'il renferme.

se détacher une première membrane en forme d'épiderme, excessivement ténue, et qui revêt la coquille si exactement qu'elle pénètre jusque dans ses pores. C'est dans cet épiderme qu'est contenue la matière colorante, homogène ou mouchetée, que l'on observe sur les œufs de certains oiseaux.

Au-dessous de l'épiderme s'offre immédiatement l'enveloppe calcaire. Cette croûte pierreuse est destinée avant tout à donner de la solidité à l'ensemble de l'œuf, et à l'empêcher de se froisser ou de s'écraser pendant l'incubation. Mais cette condition n'est pas la seule à laquelle elle doive satisfaire. En effet, puisque le petit animal qui est enfermé dans l'œuf, et qui commence à travailler au développement de son organisme dès les premiers instants de l'incubation, est un être qui vit complément par lui-même, il faut que cet animal, comme tous les animaux connus, puisse respirer dans le berceau protecteur où il habite. Il faut donc que cette coquille, qui peut être considérée comme la couverture de son berceau, soit disposée de manière à laisser pénétrer jusqu'à lui, à travers les membranes et les liquides qui l'entourent, la quantité d'air dont il a besoin. C'est à ce service que sont destinés les pores innombrables, visibles même à l'œil nu, qui traversent la coquille et en font, si l'on peut ainsi parler, une membrane. Le nombre et les dimensions de ces pores ont été calculés non-seulement en raison de l'air qui doit être fourni à l'animal en proportion suffisante, *mais en raison* de l'humidité qui s'exhale continuellement de l'intérieur de l'œuf pendant la couvaison, et dont la proportion doit être assez modérée pour que l'œuf ne coure aucun risque de se dessécher. Il y a là, on le voit, un milieu précis entre deux écueils. Si l'on recouvre un œuf d'un vernis imperméable, et qu'on le soumette à l'incubation, le petit animal, privé d'air, périt bientôt asphyxié, et en ouvrant l'œuf au jour où devrait avoir lieu l'éclosion, on n'y trouve qu'un cadavre d'embryon entouré des matériaux de l'œuf à demi décomposés eux-mêmes. Si, au contraire, on prive l'œuf de son enveloppe calcaire en la détachant avec précaution, et qu'on le soumette à la température de l'incubation, il se dessèche avec rapidité, et le développement de l'animal s'arrête faute d'eau, comme il s'arrêtait faute d'air dans le cas précédent.

Enfin la partie intérieure de la coquille est tapissée dans toute son étendue par une membrane souple et délicate qui enveloppe la membrane du blanc, mais sans y avoir autant d'adhérence qu'à la coquille. Il s'ensuit que lorsque la masse du blanc diminue par suite de l'évaporation, la membrane du blanc subit un retrait à l'intérieur, tandis que cette membrane-ci demeure, au contraire, appliquée à la coquille, de telle sorte qu'au lieu de demeurer complétement en contact, les deux membranes ne tardent pas à laisser entre elles un certain vide. Tout le monde connaît ce vide ; car n'existant point encore au moment où l'œuf vient d'être pondu, puisque la coquille habille juste, et ne se produisant que par une évaporation graduelle, il donne une mesure approximative de la date de la ponte ; mais les physiologistes seuls connaissent toute son importance dans le phénomène de l'incubation. On lui donne le nom de chambre à air, et ce nom caractérise la fonction qui lui est attribuée par la nature. Chacun sait que c'est au gros bout de l'œuf, et jamais au petit, que cette chambre à air correspond ; ce qui indique assez clairement que c'est à ce bout que l'évaporation a le plus d'activité, et d'où l'on pourrait même conjecturer que l'évaporation étant plus libre par les passages pratiqués en cet endroit, l'absorption de l'air y doit être plus facile également. Une expérience très-intéressante confirme parfaitement cette prévision. Si l'on couvre d'un vernis imperméable le petit bout de l'œuf, l'air continuant à arriver en quantité suffisante par le gros bout, l'animal poursuit, sans aucun inconvénient, son développement, et arrive à terme en pleine vie ; mais si, au contraire, on vernit le gros bout, les fonctions de la chambre à air sont troublées, et l'animal périt asphyxié, à peu près comme si l'on avait obstrué par du vernis la coquille tout entière. Cette chambre à air est donc, en définitive, un réservoir de respiration, doué de propriétés particulières qui n'ont peut-être point été encore suffisamment étudiées, quant à l'absorption et l'exhalation des gaz, et dont le contenu circule sur toute la périphérie de l'œuf par le canal des petites rides pratiquées entre les deux membranes. Ce gros bout, qui est le premier point par où notre main, dans ses habitudes familières, attaque l'œuf, devrait donc être aussi le premier point de notre admiration à l'égard de ce système primitif de toute existence ; car il y constitue, dans la classe des oiseaux, un appareil physiologique de premier ordre.

PROMENADES LE LONG DE LA TAMISE.



Les bords de la Tamise. — Le hameau de Cookham. — Dessin de Dodgson.

Si le promeneur qui se trace un sentier le long des sinuosités d'une rivière parcourt en sa lente marche moins de lieux importants que s'il s'écartait à droite et à gauche au gré d'une humeur curieuse, il jouit bien plus de ce qui vient s'offrir à lui. Il entre en sympathie avec les sites à travers lesquels il pénètre; il salue d'une affectueuse bienvenue, tantôt le tumultueux séjour de la foule, tantôt les silencieuses retraites où la nature cache ses plus secrets attraits; il passe tour à tour devant l'humble abri du pauvre et la somptueuse demeure des grands; il rencontre le champ de bataille désert et les ruines des manoirs oubliés; l'église du hameau ou la glorieuse cathédrale se dressent tour à tour devant lui. Il s'arrête ou hâte ses pas près de la turbulente fabrique et de la ferme agreste, le long des prés fleuris et des gorges profondes; il apprend à aimer la solitude pour les hautes pensées qu'elle inspire, et les habitations de l'homme pour les souvenirs des événements fameux dans l'histoire et des grandes vertus.

Les sources de la Tamise, situées à cinq lieues l'une de l'autre, jaillissent sur les pentes méridionales des montagnes de Coltswood, dans le comté de Glocester; celles qui forment le mince cours d'eau que l'on appelle le Churn sont le plus fréquemment visitées comme origines du fleuve: elles sortent du fond d'une gorge cachée sous d'épais ombrages. Une vieille paysanne, debout sur l'un des blocs moussus autour duquel les ondes frissonnent, offre à chaque curieux un verre plein de l'eau cristalline. « Voilà, dit-elle, les montrant successivement du doigt, voilà les sept sources d'où sort la grande rivière, la Tamise; les voilà toutes sept: jamais aucune n'a tari aux ardeurs d'été; aucune ne s'est glacée au gel d'hiver; seulement l'eau afflue davantage durant la froide saison. » La vieille grand'mère, étrange naïade, qui habite une chaumière voisine, et qui vit, elle et ses petits-enfants à cheveux de lin, des étrennes des visiteurs, termine son allocution par une action de grâces au « Seigneur Dieu qui envoie en si grande abondance de si bonnes eaux! »

L'antique *Duro-Carnovium*, où venaient aboutir trois voies romaines, et qui porte maintenant le nom de Cirencester, est la première ville que traverse le Churn dans le Glocestershire. Les ruines d'un théâtre et de bains, souvenirs de son ancienne magnificence, ont été tour à tour exhumées et enfouies, et tout ce qu'il en reste, c'est, au fond du cabinet d'un antiquaire, le crâne d'une matrone romaine, Julia Costa, dont les gens du pays ont dérobé toutes les dents, comme préservatifs de la peste. Près de Cirencester, s'élèvent les bosquets d'Oakley Grove, maison de campagne et parc, où lord Bathurst recevait jadis Pope, Swift, Addisson, Prior, Gay, et plus tard Sterne, leur successeur.

Du côté du Wiltshire, le courant qui filtre au travers des roseaux laisse, un peu sur la droite, le bourg de Cricklade (*Cerigwlad*, en breton, contrée pierreuse). Le Churn et un autre cours d'eau nommé l'Isis réunis s'élargissent ensuite de quelques ruisseaux, dont le plus considérable est le Coln. A Lechlade, le fleuve naissant devient navigable pour des barques de 70 tonneaux. Au delà, bien que les grèves soient toujours plates, les chaînes de collines se rapprochent des deux bords. Le joli hameau de Buscott, sur le côté du Berkshire, est propre, gracieux; son humble auberge se pare de fleurs et de grappes vermeilles; son église rustique pointe du milieu des arbustes fleuris; l'onde écume et bouillonne autour des vannes de son moulin; vrai village anglais, il ne lui manque ni le manoir seigneurial, ni le parc spacieux,

ni les riches fermes aux granges regorgeantes de blé, ni autour des chaumières les groupes joyeux d'enfants roses et bien portants.

Plus loin, on rencontre Radcotbridge, pont qui n'était pas construit lorsqu'en 1387 le faible Robert de Vère, favori de Richard II, abandonnant l'armée qu'il commandait, « molle poupée, » comme l'appelle Froissard, jeta sur la rive les gantelets, le casque, l'armure qu'il n'était pas digne de porter, et traversa la rivière à la nage, fuyant, sans avoir combattu, l'épée de Bolingbroke, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV.

C'est au delà de Faringdon que l'on commence à apercevoir, du côté du Berkshire, une chaîne de collines crayeuses. Sur leurs flancs, partout ailleurs verts et boisés, le tuf en craie blanche, mis à nu dans une espace de quatre milles carrés, dessine la figure gigantesque d'un cheval. Chaque année, à la Saint-Jean, les villageois se réunissent pour *étriller le cheval*, comme ils disent, et ils enlèvent les herbes qui finiraient par en altérer la forme. L'agreste monument qu'on peut, assure-t-on, apercevoir de cinq lieues de distance, rappelle la victoire remportée en 871 par Alfred le Grand sur les Danois, dont l'étendard représentait un coursier. La fertile gorge qui domine cette hauteur lui doit son nom de *vallée du Cheval-Blanc*.

C'est au confluent du Cherwell, où l'Isis s'étend comme un lac d'argent liquide, que la ville de la science, Oxford, aux tours carrées, aux flèches aiguës, noircit la campagne environnante de l'ombre séculaire de son université, de sa bibliothèque riche de cinq cent mille volumes, de ses vingt colléges et de ses vastes *halls* (édifices qui reçoivent près de cinq mille étudiants). Ce fut dans l'enceinte du grand amphithéâtre qui contient plus de trois mille spectateurs, et ne sert qu'aux grandes cérémonies universitaires, qu'en 1814 l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, Metternich, Liéven, Blücher, et autres grands personnages, se firent recevoir (singulier caprice!) docteurs en droit civil.

Au-dessous d'Oxford, le fleuve, diamanté par les jaillissantes écluses d'une succession de barrages et de moulins, coule lentement au travers de sites boisés et pittoresques; il est sillonné de rapides canots, de nacelles pavoisées, tandis que les bateaux de plaisir, aux brillantes couleurs, remorqués par de forts attelages, remontent le courant paisible au son des instruments, des chansons et des rires. Les noms français de Courcy, de Courtenay, d'Harcourt, se rattachent à ces gracieux rivages; les bosquets de Nuneham, si fréquentés par les étudiants d'Oxford, ont successivement appartenu à ces familles d'origine normande.

Du haut des rives revêtues d'ormes, on voit longtemps Oxford, ses aiguilles, ses dômes, et la sombre tour d'Ifley, veuve de son antique monastère. Au nord, les bois de Blenheim; à l'est, les Chiltern-Hills, chaîne habitée, dans la partie qui traverse les comtés d'Oxford, de Buckingham, par la population la plus sauvage de toute l'Angleterre. Enfin l'œil s'arrête sur la haute flèche d'Abingdon, antique capitale des rois de Mercie, devenue plus tard la résidence de puissants abbés bénédictins, aujourd'hui morne petite ville sans mouvement, sans monuments, n'ayant pour toute industrie que sa fabrication de toile à voiles.

Du haut d'une roche abrupte que baigne la rivière, surplombe l'église de Clifton; son aspect pittoresque et le site charmant de *Day's Lock* (l'écluse du jour) soulagent seuls les regards fatigués par l'uniformité des champs déserts qui bordent les deux rives; puis vient Dorcester, le *Caic Dauri* (cité des eaux) des anciens Bretons, qui la nommèrent ainsi parce qu'elle est située proche de l'endroit où le Thame confond avec l'Isis et son nom et son cours. Cette ville a décliné avec la dynastie saxonne. Souvenir de sa grandeur éclipsée, une belle et vaste basilique, à vitraux peints, reste encore debout sur la rive.

La Tamise coule ensuite doucement entre le pont de Schillingford et celui de Wallingford, *Tamesis* des Romains. Plus de villes, mais les villages se multiplient; presque vis-à-vis Northstoke, qui dresse sur la grève même sa jolie auberge, Cholsey s'enorgueillit de son immense grange de pierre et des restes du vieux monastère, fondé, vers 986, par Ethelred, en expiation du meurtre de son frère Édouard le martyr. La tour refrognée de Goring s'élève du côté du Berkshire, vestige d'un couvent de bénédictines; enfin, proche du moulin de Clive, le fleuve s'élargit encore pour encadrer un ravissant chapelet d'îles boisées. Le paysage s'embellit de plus en plus; un pont de bois réunit Withechwels et Pangbourne, station du chemin de fer, hameau chéri du pêcheur. Puis le courant coupe ici la longue chaîne de collines; il suit pendant près d'une lieue une ligne droite, se dirigeant sur les bois touffus et le château en briques rouges d'Harwick. Un mille plus bas, c'est un autre édifice, toujours du temps des Tudors, Maple Durham, avec sa longue avenue, ses ailes avancées, ses pignons altiers, ses cheminées décorées et groupées en faisceaux se détachant sur un épais rideau de noirs sapins et de hauts peupliers. Au-dessous de la rive feuillue, un vieux moulin fait écumer les eaux de sa chute murmurante. Un bac conduit en face, aux bosquets de Purley, joli village où Law, après le renversement de ses plans financiers, se construisit un asile.

Nous arrivons, au confluent de Kennett et de la Tamise, à Reading, où s'était établie, avant les Romains, une colonie d'Atrébates, peuples gaulois des environs d'Arras: c'est aujourd'hui une ville de dix-neuf à vingt mille âmes. Le pont qui conduit ensuite à Caversham, long et laid village de pêcheurs, est de la plus étrange difformité. Il dépend des deux comtés qu'il réunit, et comme ceux-ci ne se pouvaient entendre sur le plan, chacun a construit à sa guise la moitié qui le concernait. Du côté de l'Oxfordshire, c'est un amas de pierres et de briques; du côté de Reading, une carcasse à jour de fer et de bois.

A mesure qu'on s'éloigne de Reading, les lignes enraidies des levées et remblais du chemin de fer, qui gâtaient le paysage, reculent; les niveaux des larges prairies se relèvent; le gracieux village de Sonning, avec sa vieille tour d'église et ses bosquets fleuris, fait face aux pentes abruptes et aux magnifiques arbres d'Holme-Park. Le fleuve, qui s'était partagé avant le pont pour embrasser deux ou trois îles, reçoit, au-dessous de Striplake, le Loddon couronné de ses aulnes verdoyants. Puis viennent les vieilles et irrégulières maisons du village de Wargrave. Du côté du Berkshire, Park-Place, bâti par le comte d'Hamilton, et qu'habitèrent à diverses époques le père de Georges III, puis Georges IV, étale ses vertes collines, ses gorges boisées, ses frais berceaux, que l'un de ses derniers propriétaires, le maréchal Conway, avec plus de profusion que de goût, parsema de souterrains, de grottes, de ruines de toutes les époques. Il s'y trouve jusqu'à un vrai temple de druides, transporté à grands frais de l'île de Jersey.

Entourée d'une riche ceinture de collines couvertes de hêtres qui annoncent l'approche du Buckinghamshire, Henley, sur la rive d'Oxford, est une des plus vieilles cités anglaises, comme le témoigne son nom (*hen*, vieille; *ley*, place). Les constructions y sont pourtant toutes modernes, sauf l'église qui date du quatorzième ou quinzième siècle, et qui, entre autres morts célèbres, recouvre de ses dalles vermoulues les restes de Dumouriez, mort dans le voisinage en 1823, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Après le hameau de Danesfield, qui garde des traces du campement danois auquel il doit son nom, viennent les magnifiques bosquets de bouleau et la vieille tour grise de Bisham. Glissant sous l'élégant pont suspendu de Marlow, ville de pauvres qu'entourent de si opulentes habitations, la Tamise va se jouer autour des papeteries de Mile-End, de leurs barrages, de leurs jaillissantes chutes, tandis qu'à gauche les hauteurs du Buckinghamshire s'éloignent,

que, sur la rive du comté de Berk, s'élève la colline couronnée de bruyères roses qui domine le charmant village de Cookham. *La suite à une autre livraison.*

LE CHEVAL ARABE (1).

Voy. 1833, p. 77.

Le cheval arabe a une physionomie particulière qui le fait aisément reconnaître. Sa tête a partout une expression remarquable : elle est, pour ainsi dire, carrée et sèche : le front est large et quelquefois bombé, les yeux sont grands et ordinairement très beaux, les paupières noires. Les paupières noires sont une beauté, un caractère de race auquel tiennent les Arabes. Les oreilles sont tantôt petites, tantôt un peu longues, mais minces, bien placées, et leurs pointes légèrement recourbées. La ganache est un peu forte, le chanfrein droit ou un peu renfoncé, les naseaux larges, susceptibles d'une grande dilatation quand le cheval est animé et d'une mobilité par suite de laquelle il se forme autour des plis qui donnent à la physionomie une expression particulière. La bouche est médiocrement fendue, la tête est bien attachée, et la courbure qui forme l'encolure près de la tête donne une beauté à la nuque. L'encolure est assez longue pour s'arrondir avec grâce, et quand le cheval court, elle fait saillie à sa partie inférieure, et produit ce qu'on appelle encolure de cerf. Le garot est bien sorti sans être tranchant, le dos est droit, la côte ronde, le rein est double et bombé, la croupe longue et arrondie. Les Arabes demandent qu'un cheval ait le poitrail d'un lion et la croupe d'un loup. La queue est bien attachée et très-bien portée. Les parties postérieures, le rein, la croupe, les jarrets, sont surtout d'une force remarquable. Les jarrets sont un peu rapprochés l'un de l'autre, conformation particulière aux animaux les plus vites, tels que cerfs et chevreuils. Les épaules sont libres et musculeuses ; de même l'avant-bras ; la partie antérieure du crâne très développée, la cervelle volumineuse, musculeuse. Les jambes sont sèches, fines ; le tendon est bien détaché, le canon des jambes antérieures est court, les pieds sont de forme ovale, la corne est très-dure. Les pieds de devant sont quelquefois un peu tournés en dehors. La crinière est fine et peu épaisse ; la queue est peu garnie en haut, elle l'est davantage à sa partie inférieure, et descend jusque près de terre.

La robe la plus commune est le gris qui devient blanc avec l'âge ; le gris truité est très estimé ; après le gris, le bai et l'alezan. La robe noire est extrêmement rare. Le poil est fin, soyeux, et présente d'admirables reflets dorés, argentés, bronzés, qu'on ne trouve que dans les chevaux d'origine orientale et qu'on désigne très-bien en allemand par éclat de satin (*atlas-glanz*). Dans les chevaux blancs la peau est noire, ce qui contribue encore à la beauté des reflets.

Les Arabes estiment leurs chevaux par leurs qualités beaucoup plus que par la beauté ; aussi les meilleurs chevaux sont ceux dont ils propagent la race, et l'on trouve chez eux d'excellents chevaux de pur sang qui ne sont pas beaux, tandis que dans la Syrie et les autres provinces qui avoisinent l'Arabie, on trouve des chevaux d'une grande beauté de formes qui ne sont que des métis. Le fameux *Godolphin*, étalon arabe, l'un de ceux qui ont le plus contribuée à créer la race anglaise actuelle, *Godolphin* n'était pas beau, et on en faisait si peu de cas qu'il traînait à Paris la charrette d'un porteur d'eau. C'est là qu'il fut acheté pour être transporté en Angleterre. *Visir*, l'un des meilleurs étalons de l'ancienne race ducale de Deux-Ponts, n'était pas beau. *Turckmainati*, le père de la race si estimée de Trakénen en Prusse, faisait le service de bidet de poste entre Damas et Alep, lorsqu'il fut acheté par M. Kaunitz, pour être transporté en Europe.

Mahomet a fait de l'amour des chevaux un précepte de religion. « Tu gagneras autant d'indulgences que tu donneras chaque jour de grains d'orge à ton cheval. »

Le chant célèbre de l'Arabe Omaja à son cheval prouve encore combien le cheval est en honneur chez les Arabes.

Chant de l'Arabe Omaja à son coursier.

Te voilà, noble coursier, prêt à t'élancer dans la carrière, éclatant de blancheur comme un rayon de soleil.

Les mèches qui flottent sur ton front ressemblent à la chevelure soyeuse de la jeune fille, agitée par le vent d'orient.

Ta crinière est le nuage ondulé du midi qui vole dans les airs.

Ton dos est un rocher que polit un ruisseau qui coule doucement.

Ta queue est belle comme la robe flottante de la fiancée du prince.

Tes flancs brillent comme les flancs du léopard qui se glisse pour saisir sa proie.

Ton cou est un palmier élevé sous lequel se repose le voyageur fatigué.

Ton front est un bouclier qu'un habile artiste a poli et arrondi.

Tes naseaux ressemblent aux antres des hyènes ;

Tes yeux, aux astres des deux gémeaux.

Ton pas est rapide comme celui du chevreuil qui se rit des ruses du chasseur.

Ton galop est un nuage qui porte la tempête et qui passe sur les collines avec un roulement prolongé de tonnerre.

Ton port ressemble à la verte sauterelle qui s'élève du marécage.

Viens, cher coursier, les délices d'Omaja ! bois le lait du chameau, puis les herbes odoriférantes.

Et si je meurs, meurs avec moi ! Ton âme ne descendra pas dans la terre, elle s'élèvera aussi en haut, et alors je parcourrai avec toi les espaces du ciel.

Certes on aime les chevaux dans un pays où a été composé un chant semblable, et malgré ce qu'il a nécessairement perdu par deux traductions, on y admire la poésie des idées, et le portrait si bien tracé du coursier du désert dans sa sauvage beauté.

Les Anglais achètent pour l'Inde beaucoup de chevaux arabes ; l'exportation la plus considérable se fait par Bassora ; il y a aussi un marché à Bagdad. Les chevaux sont expédiés à Bombay, Calcutta et Madras.

Le prince Pückler-Muskau, qui a voyagé dans tout l'Orient et qui a observé les chevaux arabes en amateur et en connaisseur, est d'avis que c'est seulement chez les Bédouins qu'on peut se procurer des étalons de premier mérite ; mais leur prix est très-élevé et on ne peut aller les chercher dans le désert qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers. Chez les Turcs, les chevaux arabes sont promptement ruinés par la manière irrationnelle dont ils sont traités. Ils passent une partie de leur vie attachés par les quatre pieds, sans pouvoir se coucher ; ils sont nourris d'orge ou de trèfle vert, de manière à être engraissés outre mesure, et ils passent subitement d'un repos absolu et longtemps prolongé à un service forcé.

(1) Voy. le Journal d'agriculture pratique.

LA PROCESSION DES HEUREUX ÉPOUX,

A DUNMOW, EN 1751.

Dans cette étrange Angleterre, où le respect des vieux usages, bons ou mauvais, permettait, il n'y a pas encore longtemps, la vente des femmes au marché et les mariages clandestins à la forge de Gretna-Green, on raconte que jadis les seigneurs avaient coutume de décerner, aux époux heureux et vertueux, un singulier prix. Le mari et la femme qui, après un an et un jour de mariage, pouvaient affirmer par serment, sans s'exposer à être contredits, qu'ils avaient vécu parfaitement satisfaits l'un de l'autre, avec honnêteté et en paix

se présentaient à l'église devant un jury composé de douze célibataires (six femmes et six hommes) ; on leur lisait une vieille formule de serment en vers :

« Jurez devant Dieu que depuis que vous êtes mariés vous » n'avez commis l'un envers l'autre aucune offense en pen- » sée, en parole ou en action ; que jamais il n'y a eu de dis- » pute entre vous ; que depuis le moment où le clerc de la



Le Triomphe de Thomas Shakshaft et de sa femme, à Dunmow, le 25 juin 1751. — D'après une gravure du temps.

» paroisse a dit *Amen* à votre messe de mariage, vous n'avez » jamais regretté d'avoir été unis ; que vos mains peuvent » se joindre et se serrer en ce moment avec la même ten- » dresse et la même confiance que lorsque vos lèvres ont » prononcé devant le prêtre le *Oui* solennel ! »

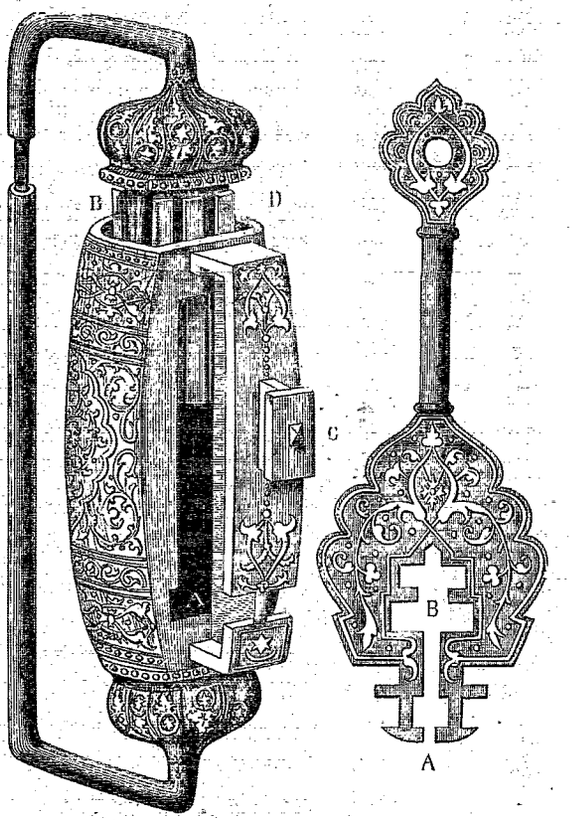
Après ce serment des époux, on leur donnait un jambon ; puis on les faisait asseoir sur un siége de bois muni de brancards, réservé pour ces cérémonies. On les portait en triomphe autour de l'église, à travers les rues ; l'intendant, les principaux officiers du seigneur, les douze jurés et une foule d'habitants marchaient derrière sur deux rangs, au son des instruments ; on agitait en l'air des drapeaux et d'autres signes ; le jambon jouait aussi son rôle à l'extrémité d'un grand bâton ; les chants, les acclamations retentissaient de toutes parts. La dernière procession de ce genre paraît avoir eu lieu dans le comté d'Essex, à Dunmow, le 20 juin 1751. Un tisserand de la paroisse de Weathersfield, nommé Thomas Shakshaft, et sa femme, furent les joyeux héros de cette fête, qui avait attiré un nombre extraordinaire de spectateurs. Une gravure assez grossière en a consacré le souvenir. Dans les récits contemporains, on trouve la remarque railleuse que le prix du jambon n'avait été décerné que six fois à Dunmow depuis l'origine de la coutume, en l'année 1111.

L'ART DOMESTIQUE

CHEZ LES ARABES ET LES TURCS.

L'art arabe, à peu près nul avant Mahomet, comme il l'est chez tous les peuples nomades, puisa ses premières inspirations dans la Perse et la Grèce chrétienne, lorsque les khalifes firent la conquête d'une partie de l'Orient, et se trouvèrent en contact avec les Sassanides et les empereurs de Byzance. Les chefs arabes empruntèrent des artistes aux contrées civilisées dont ils étaient devenus les voisins ou les maîtres. Ce fait, qui s'est produit chez tous les peuples et à toutes les époques de l'histoire, est constaté par les plus anciens auteurs arabes ; l'un d'eux, Ebn-Khaldoun, s'exprime sur ce sujet en ces termes : « On observe, dit-il, que les peuples nomades, chez lesquels la civilisation ne fait que commencer, sont obligés d'avoir recours à d'autres pays pour trouver des personnes versées dans les arts. » Mais des artistes nationaux ne pouvaient point tarder à se former chez un peuple doué de tant d'intelligence et d'imagination : un style particulier se créa bientôt et constitua l'art arabe proprement dit, art qui ne ressembla plus à aucun autre et répandit ses productions dans une partie de l'Orient et de l'Occident. Riche par ses combinaisons et ses formes nouvelles qu'il basa généralement sur des tracés géométriques très-ingénieux et très-compliqués, il développa ce goût particulier et exquis jusque dans les plus petits objets domestiques : c'est ce qu'on observe sur les meubles, sur les reliures de livres, dans les broderies de tous genres, et dans les décorations des moindres constructions privées.

Le cadenas que reproduit notre gravure prouve la fécondité de cet art, qui a su l'enrichir de formes si gracieuses et d'ornements distribués avec tant de goût, qu'il en a fait presque un objet précieux. Le mécanisme est lui-même ingénieux. La clef, qu'on tient horizontalement, s'introduit, par sa partie A, à la partie du cadenas indiquée par la même lettre ; une bande de fer située derrière la plaque antérieure entre dans l'ouverture de la clef à peu près jusqu'à son point B. Alors on lève cette clef de manière à y faire passer les parties saillantes tracées au point C ; une pression s'opère sur les ressorts intérieurs que l'on voit aux points B et D du cadenas, et l'ouverture a lieu, en permet-



Cadenas arabe.

tant au sommet de s'éloigner de l'ensemble, et à la partie supérieure de la tige courbe de sortir de celle dans laquelle elle est introduite.

Un cadenas de construction absolument semblable est con-

servé au Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins, à Paris; son origine est certainement arabe; il est dépourvu d'ornements, qui sont remplacés par de petites bandes de cuivre incrustées dans le fer.

Les Turcs, de même que les Arabes, s'aidèrent d'abord des artistes byzantins, sur lesquels l'influence asiatique dut, alors plus qu'à toute autre époque, s'exercer d'une manière sensible, ainsi que le démontrent toutes les productions anciennes commandées par les sultans, soit en Asie, soit à Constantinople.

Depuis le dix-septième siècle surtout, l'art des Turcs a subi des modifications notables, qu'on peut attribuer d'abord à leurs guerres et à leurs fréquentes relations avec l'Allemagne et la Pologne, puis au sultan Osman, qui envoya des artistes étudier en Occident, mais à une époque mal choisie : le goût turc, complétement abâtardi par l'introduction des rocailles, des coquillages qui dominaient dans tous les produits des arts de l'Europe au dix-huitième siècle, n'est pas encore sorti de cette voie.

Notre seconde gravure représente un objet d'un usage domestique, et qui, comparé au précédent, permet de distinguer les nuances qui séparent le style des Turcs de celui



Bouilloire ou cafetière de la sultane Validé.— Dessin de Freeman, d'après M. Albert Lenoir.

des Arabes. Trouvé dans le tombeau de la sultane Validé, mère de Mahomet IV, qui régnait au milieu du dix-septième siècle, ce petit vase est en cuivre; des filigranes dorés sont fixés sur la panse, et portent des grains de corail taillés; le même système de décoration se produit sur toutes les parties importantes du vase, et des ornements repoussés avec une grande finesse accompagnent les coraux.

La découverte de ce vase dans un tombeau rappelle l'usage des anciens de placer auprès des morts les objets qui leur avaient été utiles ou chers pendant leur vie. On reconnaît facilement, en examinant de près ce vase, qu'il a servi à chauffer un liquide. Les coraux les plus saillants, placés du côté opposé à l'anse, ont été brûlés par le feu.

CAPTIVITÉ ET AVENTURES DE JOB BEN-SALOMON,

PRINCE DE BOUNDO.

Fin.—Voy. p. 230.

Le jour qui précéda son retour à Londres, Job reçut une lettre à son adresse; on suppose qu'elle était d'Oglethorpe. Après l'avoir lue, les directeurs de la Compagnie ordonnèrent à M. Hunt de leur fournir le mémoire de toute la dépense qu'il avait faite pour Job. Elle montait à 59 livres sterling (1 475 francs), qui furent immédiatement payées par la Compagnie.

Job vécut jusqu'à son départ dans une situation tranquille. Le chevalier Ham Sloane l'employait souvent à traduire des manuscrits arabes et des inscriptions de médailles. Un jour, Job marqua une vive curiosité de voir la famille

royale ; le chevalier lui promit de le satisfaire lorsqu'il serait vêtu assez convenablement pour paraître à la cour. Aussitôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie dans la forme de son pays. Il fut présenté au roi, à la reine, aux deux princes et aux princesses. La reine lui donna une belle montre d'or, et le même jour il dîna avec le duc de Montagu et d'autres seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme assez forte. Le duc de Montagu le mena souvent à sa maison de campagne, lui montra les instruments qui servent à l'agriculture et au jardinage, et chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job fut à la veille de quitter l'Angleterre, le même seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instruments, que l'on porta sur son vaisseau. Il reçut plusieurs autres présents de différentes personnes de qualité, jusqu'à la valeur de 500 livres sterling (12 500 fr.). Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua, au commencement de juillet 1734, sur un vaisseau de la Compagnie qui partait pour la rivière Gambie.

Job aborda au fort Anglais le 8 août. Il était recommandé particulièrement par les directeurs de la Compagnie au gouverneur et aux facteurs du pays. Ceux-ci le traitèrent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelques-uns de ses compatriotes à Djoar, situé à sept journées de Boundo, le fit partir, le 23, sur la chaloupe *la Renommée*, avec Moore qui allait prendre la direction de ce comptoir. Le 26 au soir, ils arrivèrent dans la crique de Damasensa. Job, étant assis sous un arbre avec les Anglais, vit passer sept ou huit nègres de la nation de ceux qui l'avaient fait esclave à 30 milles (8 kilomètres) du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractère modéré, il eut peine à se contenir, et son premier mouvement le portait à se servir contre eux du sabre et des deux pistolets dont il était toujours armé. Moore détourna de lui cette pensée. Ils firent approcher les nègres pour leur faire diverses questions, et leur demander particulièrement ce qu'était devenu le roi leur maître, qui avait jeté Job dans l'esclavage. Ils répondirent que ce prince avait perdu la vie d'un coup du pistolet qui était habituellement suspendu à son cou, et qui, étant parti par hasard, l'avait tué sur-le-champ. Il y avait beaucoup d'apparence que ce pistolet venait du capitaine Pike, et faisait partie des marchandises que le roi avait reçues pour le prix de Job. Saisi d'une vive émotion, Job, tombant à genoux, remercia Mahomet, et, se tournant vers Moore : « Vous voyez, lui dit-il, que le ciel n'a point approuvé que cet homme m'ait vendu comme esclave, et qu'il a fait servir à sa punition les armes mêmes qui ont été le prix de ma liberté. Cependant je dois lui pardonner, parce que si je n'avais pas été vendu je ne saurais pas la langue anglaise, et je n'aurais pas les connaissances et les mille choses utiles et précieuses que je possède. »

La chaloupe étant arrivée le 1er septembre à Djoar, Job dépêcha, le 14, un exprès à Boundo pour donner avis de son retour à ses amis. Ce messager était un Peul qui se trouva de la connaissance de Job, et qui marqua une joie extrême de le revoir. C'était presque le seul Africain que l'on eût jamais vu échapper à l'esclavage. Job fit prier son père de ne pas venir au-devant de lui, parce que le voyage était trop long, et que, suivant l'ordre de la nature, c'étaient les jeunes gens, disait-il, qui devaient aller au-devant des vieillards. Il envoya quelques présents à ses femmes, et le Peul fut chargé de lui amener le plus jeune de ses fils, pour lequel il avait une affection particulière.

Quatre mois se passèrent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Boundo. Le 14 février 1735, il vit arriver enfin le Peul avec des lettres ; mais elles ne lui apportaient que de fâcheuses nouvelles. Son père était mort, avec la consolation néanmoins d'avoir appris en expirant le retour de son fils et ce qui lui était arrivé d'heureux en Angleterre. Une des femmes de Job s'était remariée durant son absence, et le second mari avait pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans la guerre avait fait tant de ravages dans le pays de Boundo, qu'il n'y restait plus de bestiaux.

Job se montra fort touché de la mort de son père et des malheurs de sa patrie. Il protesta qu'il pardonnait à sa femme et même à l'homme qui l'avait épousée : « Ils avaient raison, disait-il, de me croire mort, puisque j'étais passé dans un pays d'où jamais aucun Peul n'est revenu. »

Lorsque Moore quitta l'Afrique, il laissa Job à Djoar avec le gouverneur Hull, prêts à partir tous deux pour Yanimarrou, d'où ils devaient se rendre à la forêt des Gommes, qui est proche de Boundo. Job le chargea de plusieurs lettres pour le duc de Montagu, la Compagnie d'Afrique, Oglethorpe et ses principaux bienfaiteurs. Elles étaient remplies des plus vives marques de sa reconnaissance et de son affection pour la nation anglaise.

Job avait cinq pieds dix pouces (anglais), était bien fait et d'une bonne constitution. Ses abstinences religieuses, qu'il observait jusqu'au scrupule, et les fatigues qu'il avait essuyées, le faisaient paraître maigre et faible ; mais sa physionomie n'en était pas moins agréable. Il avait les cheveux longs, noirs, naturellement frisés, et fort différents, par conséquent, de ceux des nègres.

Son jugement était solide, et il avait beaucoup de netteté dans toutes ses idées. Malgré ses préjugés de religion, il raisonnait avec beaucoup de modération et d'impartialité. Tous ses discours portaient le caractère du bon sens, de la bonne foi et d'un amour ardent de la vérité.

Sa pénétration se fit remarquer dans une infinité d'occasions. Il concevait sans peine le mécanisme des instruments. Après lui avoir fait examiner une pendule et une charrue, on lui en montra les pièces séparées, et il les remonta lui-même sans le secours de personne.

Sa mémoire était si extraordinaire, qu'ayant appris le Koran à quinze ans, il en fit de souvenir trois copies de sa main en Angleterre. Il souriait lorsqu'il entendait parler d'oubli, comme d'une faiblesse dont il n'avait aucune notion.

Son humeur était un heureux ensemble de gravité et d'enjouement, une douceur constante mêlée d'une vivacité convenable et de cette sorte de compassion qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation, il entendait fort bien la plaisanterie.

Son aversion pour les peintures allait si loin, qu'on eut beaucoup de peine à obtenir qu'il laissât faire son portrait. Lorsque la tête fut achevée, on lui demanda avec quels habits il voulait paraître, et sur le choix qu'il fit de l'habillement de son pays, on lui répondit qu'on ne pouvait le satisfaire sans avoir vu les habits dont il parlait ou du moins sans en avoir entendu la description. « Alors, pourquoi donc, répliqua Job, les hommes, chez vous, veulent-ils représenter Dieu qu'ils n'ont jamais vu? »

Le fond de sa croyance était l'unité de Dieu, dont il ne prononçait jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avait de cet Être suprême et d'un état futur parurent fort justes et fort raisonnables. Il ne mangeait la chair d'aucun animal s'il ne l'avait tué de ses propres mains. Cependant il ne faisait aucune difficulté de manger du poisson ; mais il ne voulut jamais toucher à la chair de porc.

Pour un homme qui avait reçu son éducation en Afrique, on jugea que son savoir n'était pas sans étendue. Il rendit compte des livres de son pays. Leur nombre ne surpasse pas trente ; ils sont écrits en arabe, et la religion seule en fait le sujet. « Le Koran, disait-il, est écrit par Dieu même, qui prit la peine de l'envoyer par l'ange Gabriel à Abou-Bekr, quelque temps avant la naissance de Mohammed ; mais ce fut Mohammed qui apprit ensuite à Abou-Bekr la manière de le lire, et pour l'entendre il faut avoir appris l'arabe par une autre méthode que celle que l'on emploie

communément. » Job connaissait fort bien la partie historique de la Bible. Il parlait respectueusement des personnages qui sont mentionnés par l'Écriture sainte, et surtout de Jésus-Christ qu'il regardait comme un prophète digne d'une plus longue vie, et qui aurait fait beaucoup de bien dans le monde s'il n'eût péri malheureusement par la méchanceté des Juifs. Mohammed fut envoyé après lui pour confirmer et perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparait souvent à Joseph, fils du patriarche Jacob; et lorsqu'il eut appris que, pour le venger, le roi Sambo avait déclaré la guerre aux Mandinghes, il protesta qu'il aurait souhaité de pouvoir l'empêcher, parce que ce n'était pas ce peuple, mais Dieu qui l'avait envoyé sur une terre étrangère.

LA SCORSONÈRE. — ORIGINE DU NOM DE CETTE RACINE.

Ce salsifis d'Espagne, qui paraît si fréquemment sur nos tables, tire son nom d'une croyance bizarre inconnue à plus d'un botaniste. Dans la Catalogne, la *scorzonera* est fort répandue, et on l'appelle ainsi en raison de sa ressemblance, fort problématique, du reste, avec l'*escorçu*, reptile du genre de la vipère. Le docte Camerarius décrit cette analogie, et affirme que le suc de la scorsonère est un antidote souverain contre la morsure du reptile. L'honorable conseiller du sénat de Nuremberg va plus loin : il prétend que tout individu qui s'est frotté les mains et les bras avec le suc blanc de la scorsonère peut manier impunément le serpent si redouté dans les campagnes de la Catalogne. « Il s'est trouvé, ajoute-t-il, des paysans qui, ayant mangé de la racine de scorzonère, ont par plaisir présenté leurs bras et iambes aux escorçus, mais ils n'en estoyent endommagez ni incommodez aucunement; tout le mal ne consistoit qu'en l'aparence des picqueures en dehors sans dangers au dedans. » Il est inutile de dire que l'expérience du seizième siècle aurait grand besoin d'être confirmée par de nouvelles observations.

LE TYPE DU DOCTEUR DE VERRE

DE MICHEL CERVANTES.

Qui n'a présentes au souvenir les belles sentences du docteur Vidrieira, et ses craintes étranges? Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire littéraire du Brabant, on est bien tenté de croire que ce ne fut pas en Espagne, mais bien en Flandre, que l'auteur de Don Quichotte trouva le type d'une de ses nouvelles les plus plaisantes, si ce n'est la plus jolie. Selon toute apparence, ce fut un professeur renommé de ce temps qui lui en donna la première idée.

Gaspard van Bærle, plus connu sous le nom de Barlæus, était jadis célèbre dans les Pays-Bas par ses poésies latines et par ses traités philosophiques; on ne le connaît plus aujourd'hui qu'en raison de ses travaux curieux sur la domination des Hollandais au Brésil. Ceux-là mêmes qui lisent son énorme in-folio, publié en 1647, s'embarrassent peu de savoir s'il avait été appelé à Amsterdam avec le fameux Vossius pour y professer la philosophie. C'était, quant à la pratique, le plus étrange des philosophes. Comme le personnage dont Cervantes nous a peint d'une façon si comique les tribulations, il se croyait de verre, et se montrait sans cesse préoccupé des dangers de sa situation, recommandant surtout qu'on ne s'approchât pas de lui trop brusquement et qu'on se gardât de le heurter. La monomanie de van Bærle ne se bornait pas là : quelquefois il devenait homme de beurre, et évitait soigneusement tout contact avec le feu. La moins incommode de ces étranges folies était celle qui transformait le malheureux philosophe en une botte de foin.

Barlæus, né à Amsterdam en 1584, mourut en 1648. Les *Novelas ejemplares* furent publiées par Cuesta dès 1613. Par conséquent, Cervantes a pu fort bien trouver le type de son docteur de verre, homme des plus ingénieux, du reste, dans la bizarre monomanie de son contemporain. Un beau jour le célèbre historien hollandais fut trouvé mort au fond d'un puits; on a toujours ignoré s'il s'y était précipité dans un moment d'hallucination, ou bien s'il avait été victime de quelque accident.

L'AGA DES FÊTES NOIRES.

Il y a moins de deux siècles, les fonctions de bourreau étaient si lucratives et si honorées en Turquie, que celui qui les exerçait avec habileté parvenait non-seulement au comble de la fortune et de la gloire, mais encore acquérait pour lui-même une sorte d'impunité; témoin ce passage de l'historien Raschid, l'un des rédacteurs des *Annales de l'empire ottoman.*

« L'an de l'hégire 1107 (1696 de Jésus-Christ), Sultan-Mustapha II ordonna l'emprisonnement du capidgi-bachi Kara-Baïram-Aga (littéralement l'aga des fêtes noires ou funestes, l'aga porte-malheurs, sobriquet qu'on lui avait donné), généralement détesté parce que, chargé de couper les têtes des pachas disgraciés, il avait amassé dans ses nombreuses missions d'immenses richesses. Tous ses effets rares et précieux furent confisqués; mais il obtint enfin sa réhabilitation, en considération de son adresse parfaite dans un genre de service dont on avait besoin.

Les pachas, vizirs et autres officiers de la Porte jouissent maintenant d'attributions moins étendues dans leur département; ce ne sont plus de petits despotes, avec lesquels le Divan était forcé jadis de compter quelquefois; en revanche, quand ils ont perdu la faveur du maître, ce n'est plus le cordon ni même l'exil qu'ils ont à craindre. On les destitue comme de simples fonctionnaires, et il leur reste encore l'espoir d'être appelés de nouveau, s'ils s'en rendent dignes, à faire partie du gouvernement.

Le monde est un cadran mystérieux où le soleil de la divinité luit toujours; c'est une horloge sacrée qui marque avec des ressorts bien réglés les heures de la providence éternelle.

ARNAUD MAICHIN, *Histoire de Saintonge.*

LARREY.

Jean-Dominique Larrey naquit en juillet 1766, à Baudéan, près Bagnères de Bigorre. Orphelin à l'âge de treize ans, il fit ses premières études sous la direction de son oncle Alexis Larrey, chirurgien en chef à l'hôpital de Toulouse. Il vint à Paris à la fin de 1787, y obtint au concours une place de chirurgien dans la marine royale, et s'embarqua aussitôt sur la frégate *la Vigilante*, qui partait pour l'Amérique du nord. Licencié à son retour, il revint à Paris où il concourut pour la place de second chirurgien interne aux Invalides : c'était en 1792. Attaché peu de temps après à l'armée du Rhin, en qualité d'aide-major, il commença le service intelligent et dévoué qui a gravé son souvenir dans le cœur des soldats de l'empire. Il imagina et organisa un système d'ambulances volantes qui permettaient aux chirurgiens de suivre tous les mouvements de leurs corps respectifs et de donner des secours aux blessés au moment même où ils étaient atteints. En 1794, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, et en 1796, après la paix avec l'Espagne, il fut nommé professeur à l'École de médecine et de chirurgie militaire établie au Val-de-Grâce. Mais bientôt Bonaparte l'emmena avec lui en Égypte, où il montra un remarquable dévouement dans les soins qu'il prodigua aux blessés. A Saint-Jean-d'Acre il fut

blessé lui-même. A son retour en France, en 1802, il reçut le titre de chirurgien en chef de l'hôpital de la Garde des Consuls. Nommé, en 1805, inspecteur général du service de la santé des armées, il fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. En 1812, un décret spécial l'institua chirurgien en chef de la grande armée, et il fit la campagne de Russie, où il opérait en plein air et souvent avec succès, malgré l'intensité du froid. Il ne montra pas moins de dévouement à Waterloo; il y fut fait prisonnier après avoir été blessé.

Napoléon conserva toujours le souvenir de celui qu'il appelait le vertueux Larrey. Après l'avoir créé baron au



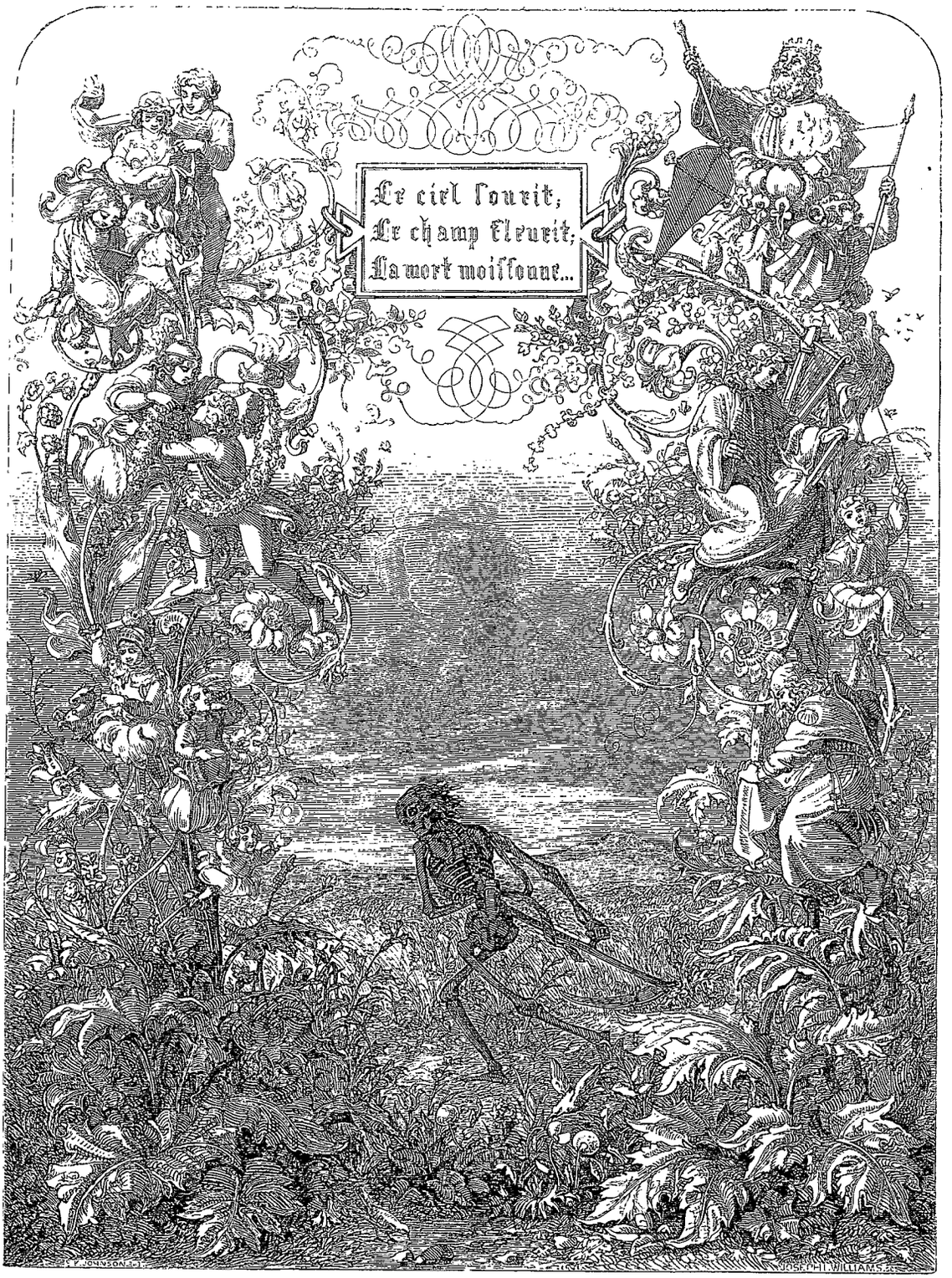
Larrey, statue en bronze par David d'Angers, inaugurée en 1850 au Val-de-Grâce. — Dessin de Gagniet.

temps de sa puissance, et lui avoir donné de nombreuses marques de distinction, déchu et prisonnier, il lui donna 100 000 francs par son testament.

Au milieu de la vie glorieuse et pénible des camps, Larrey, infatigable, sut toujours trouver le temps de rédiger ses *Mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, recueil de documents précieux, qu'il commença à publier en 1812 et qu'il a depuis continué jusqu'à sa mort. Il fut collaborateur, pour la partie médicale, du grand ouvrage sur l'Égypte; on a aussi de lui une *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient*.

Il mourut à Lyon, le 25 juin 1842.

L'ÉTERNEL TRAVAILLEUR.



Dessin de Johnson, d'après Neurather.

Tandis que le ciel brille de son plus doux éclat, que les champs fleurissent, que les eaux murmurent, un travailleur sombre et invisible continue à parcourir le monde, fauchant sa moisson sans paix ni trêve.

Ce travailleur, le peintre vous le montre sous la forme repoussante que lui donne la superstition populaire. Le vrai génie chrétien vous l'eût présenté sous celle d'un gracieux fantôme, au regard triste et doux, qui ne vous arrache à la terre qu'en vous montrant le ciel.

Mais acceptons l'image qui nous est offerte; osons regarder en face ce squelette ironique dont la faux se plaît à couper au pied les fleurs fraîchement écloses!

Ces fleurs, il n'a pu les empêcher de se colorer aux feux du matin, de boire pendant quelques heures la rosée, d'exha-

ler dans l'air leurs suaves odeurs! Ainsi de la vie! avant que sa faux y passe, chacun recueille le rayon tombé de quelque cœur ami, les larmes fortifiantes de l'attendrissement ou de la consolation, les délicieuses senteurs de l'art et de la poésie!

Voyez l'encadrement de ce lugubre moissonneur! ici l'enfance qui folâtre, la jeunesse qui se cherche, la famille qui se forme et se resserre dans les joies intimes; là le pouvoir qui commande, la gloire qui appelle, l'étude qui médite, la foi qui achève son pèlerinage! Laissez travailler la mort tant que vous n'aurez point perdu ces droits et ces devoirs de la vie! Dieu y a mis assez de douceur pour que vous les aimiez, assez d'amertume pour que vous puissiez y renoncer à l'heure voulue!

Ce prétendu moissonneur n'est d'ailleurs lui-même que le journalier du maître souverain; il fauche pour Dieu, mais n'emporte rien! Ces générations, renversées sur son passage, ne sont qu'un lit préparé aux générations qui doivent suivre. Tandis que le ciel reprend l'étincelle confiée à chacun de nous, l'enveloppe terrestre retourne aux éléments et s'y mêle. Rien ne meurt de l'œuvre divine, tout change, se renouvelle. Le simulacre humain n'est qu'une des formes passagères de cette matière impérissable tant que les lois du monde n'auront point été révoquées!

Laissez donc le ciel sourire, et souriez avec lui, car dans ses brises, dans ses lumières, dans ses parfums, voltige ce que la mort a cru détruire; laissez les champs fleurir, car dans leurs fleurs s'épanouit la vie qui animait naguère une image mortelle.

Et, chaque fois que la fantaisie de l'artiste ramènera, comme ici, sous vos yeux ce squelette menaçant, regardez-le, non pour vous effrayer du sublime mystère des transformations auquel nous avons donné le nom de *mort;* mais pour penser que vous avez en vous une personnalité dont vous devez compte à Dieu qui vous l'a donnée, et aux hommes pour lesquels vous l'avez reçue. Alors la mort ne vous semblera plus une menace funèbre qui vous annonce la fin des plaisirs, mais un sérieux avertissement qui vous rappelle la continuité des devoirs!

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181, 218.

Cependant Julius avait été rejoint par le père de Plaucia, toujours suivi de ses deux licteurs, qui donnaient à sa captivité une sorte de majesté plaisante dont les Ciliciens s'amusaient. Sextilius appartenait à cette noblesse dégénérée dont la bassesse avait lassé la corruption de Sylla et préparait de loin les monstruosités de Néron et de Tibère. Préposé au gouvernement de la Cilicie, il y avait tout mis à l'encan jusqu'au moment où les plaintes de la province s'étaient fait entendre. Il venait précisément d'être rappelé à Rome, où ses exactions devaient être dévoilées et punies, lorsque le hasard l'avait fait tomber entre les mains d'Isidore. La captivité était donc pour lui une sorte de refuge; il la subit d'abord sans plainte, puis songea à en tirer parti. La beauté de Plaucia avait frappé Isidore qui se proposa pour époux. La jeune Romaine résista longtemps; mais enfin les promesses du pirate et les obsessions de Sextilius la vainquirent; elle devint la femme du Carthaginois. Le préteur en pleura de joie! Le pouvoir de Plaucia sur Isidore ouvrait mille perspectives dorées à son avarice; Plaucia pouvait devenir pour lui comme ces cordes merveilleuses au moyen desquelles les magiciennes font passer les richesses d'un voisin dans leur propre cassette. Grâce à elle, la main du pirate était toujours ouverte, et il n'avait qu'à tendre au-dessous le pan de sa robe prétexte.

Lorsqu'il se trouva seul avec Julius, il s'avança vers lui et l'embrassa en pleurant, car ce rocher avait le don des larmes.

— Par les dieux immortels! c'est moi qui t'ai sauvé, dit-il; sans moi, le noble, le charmant Julius tombait victime de ces sangliers africains.

— C'est un service dont je ne perdrai point le souvenir, dit César, et pour lequel je voudrais pouvoir te promettre ma reconnaissance...

— Ne parlons point de cela, mon fils, interrompit le préteur; ton salut est une plus belle récompense. Ne sais-je point d'ailleurs qu'ils t'ont ravi tout moyen de montrer ton grand cœur? Hélas! j'ai vu moi-même, il y a un instant, tes bagages enlevés par les vautours ravisseurs!... Et n'espère point ressaisir quelque chose de ce naufrage, infortuné Julius; le gouffre de Charybde est moins avide.

— Puissent les dieux se consoler aussi aisément que moi de cette perte, généreux Sextilius, dit le prisonnier en souriant; quand le butin a peu de prix, c'est le ravisseur qu'il faut plaindre.

— Bien, bien, dit le préteur en baissant la voix : tu fais prudemment de mépriser en apparence ce qu'on t'a enlevé; les nouveaux possesseurs se montreront moins exigeants dans la vente.

— Le sage Sextilius compte-t-il donc se mettre au rang des acheteurs? demanda le jeune patricien ironiquement.

— Que ne ferais-je point pour toi, Julius, reprit amicalement le vieillard; tes meubles, tes habits, tes bijoux, je puis tout racheter maintenant, et je te les rendrai plus tard sans autre profit que la surenchère indispensable pour déguiser la substitution.

Julius éclata de rire.

— Ah! je reconnais l'honnête Sextilius, s'écria-t-il; toujours dévoué à ses amis... sans s'appauvrir!...

— Hélas! la pauvreté ne peut venir où elle est déjà arrivée, dit plaintivement le préteur. Ma bourse, mon fils, ressemble à celle des *trossules*, où, selon le proverbe, *l'araignée fait sa toile!* Mais que peut attendre de mieux un malheureux livré d'avance à ses accusateurs! Car la délivrance même ne changera rien à ma misère, Julius; mes ennemis n'ont-ils pas obtenu la saisie de tous les biens que je possédais à Rome, jusqu'à ce qu'ils puissent me traîner moi-même devant les juges!... Hélas! en échappant aux Ciliciens, je n'aurai plus qu'à prendre le bâton entouré de bandelettes (1).

— Tu auras encore une ressource, infortuné Sextilius, reprit César, ce sera de faire peindre à la cire le tableau de ton désastre, de le suspendre sur ta poitrine, et d'aller, la tête rasée, solliciter la pitié des quirites (2); car comment ne tirerais-tu point parti de ton propre malheur, toi qui t'es enrichi de celui des autres.

Sextilius parut ne point comprendre.

— As-tu donc oublié cette bande d'esclaves, malades ou estropiés, que tu entretenais à Rome pour mendier, reprit César, et qui te rapportait chaque jour jusqu'à cinquante sesterces d'aumône (3)?

— Julius est toujours plaisant! dit le vieillard avec une gaieté forcée; mais qu'il songe à ma proposition : lui et ses compagnons se trouvent dans un de ces cas où *il faut en venir aux triaires* (4).

Lorsque les pirates abordèrent à la côte cilicienne, le soleil descendait derrière les promontoires de la Pamphilie, et rougissait les vagues de ses flammes. La flotte s'avançait maintenant sur deux rangs, et formait comme deux armées navales dont l'aspect offrait un contraste singulier. Celle qui

(1) Le bâton des mendiants, à Rome, était entouré de bandelettes.

(2) Voy. Horace.

(3) Voy. Sénèque, Controverses.

(4) C'était un proverbe romain pour exprimer la nécessité d'en venir aux dernières ressources. Les *triaires* étaient de vieux soldats de réserve qu'on n'engageait qu'à la dernière extrémité. (Voy. Tite-Live.)

se trouvait à l'orient était déjà ensevelie dans les ombres du soir, et fendait une mer sombre sous un ciel d'un bleu terne, tandis que celle du couchant, inondée par les mourantes clartés du jour, naviguait dans des flots de feu, au milieu d'une atmosphère de pourpre et d'or.

Julius, debout à l'avant de la galère, contempla quelque temps cet étrange spectacle; puis ses regards se portèrent sur le rivage qu'éclairait un dernier rayon. Partout s'élevaient des tours d'observation dressées par les pirates pour surveiller la mer; des chantiers couverts de vaisseaux en construction, des magasins destinés aux approvisionnements. De loin en loin, des flottes de navires tirés à sec et reposant encore sur leurs rouleaux ferrés, étaient entourées de palissades qui en formaient autant de camps retranchés. D'immenses machines, armées de câbles, servaient à y retirer les galères et à les remettre à flot; enfin, au fond de la baie, s'élevait la ville de Coracesium, elle-même défendue par de hautes murailles, au sommet desquelles veillaient en sentinelles des archers crétois.

§ 2.

Dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Isidore, sa flotte fut successivement rejointe par celle du grec Iphicrate, de l'Égyptien Narcisse, du Romain Stellus, et d'autres chefs syriens, thraces ou espagnols. Telle était, en effet, la prospérité toujours croissante des Ciliciens, que « les hommes » les plus riches et les plus distingués par leur naissance ou » leur génie ne balançaient pas à monter sur des vaisseaux » pour les aller rejoindre (1). » Aussi trouvait-on réunis dans la baie de Coracesium des vaisseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de tous pays. A côté des *baros* égyptiens se montraient les *camères* helléniques, que leurs ponts arrondis en voûtes rendaient semblables à des amphores, les *liburnes* de Syrie et les *myopares* auxquels leur petitesse et leur vivacité avaient mérité le nom de *rats de Paros*.

Au moment où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire environ deux mois après les événements rapportés dans le chapitre précédent, tous ces navires étaient rangés le long du môle, couchés sur les chantiers du radoub ou mis à sec dans les camps nautiques, et trois galères seulement se trouvaient à l'ancre en vue du rivage. L'une était *le Didyme*, déjà de retour; l'autre une *liburne* d'Alexandrie, dont Lélius et Agrippa s'étaient prudemment fait accompagner; enfin la troisième était le vaisseau d'Isidore lui-même, près de remettre à la voile pour une mission inconnue.

On se trouvait au second jour des ides de février, époque où les Ciliciens célébraient la grande fête de Mithra. En attendant l'heure de la cérémonie, la plupart des chefs s'étaient réunis dans la tente d'Iphicrate, accroupis sur des fourrures précieuses, à la manière des barbares, ou assis sur des siéges, selon l'habitude de la Laconie. Ils jouaient à différents jeux de hasard en buvant le vin cuit de Crète. César les regardait, couché sur un lit de repos, et Sextilius, debout à quelques pas, élevait de temps en temps la voix pour déplorer les pertes ou pour envier les gains des joueurs.

Quant à Isidore, il se tenait à l'écart, occupé à compter les *aurei* renfermés dans un coffret de cèdre que des esclaves venaient d'apporter. C'était la rançon de César ramassée à Milet par ses deux amis. Le Carthaginois, près de se remettre en mer, voyait avec un dépit farouche le jeune patricien lui échapper. Depuis qu'il le retenait captif, il avait trop souffert de sa fierté railleuse pour ne point arriver à le haïr. L'intervention de Plaucia avait jusqu'alors préservé son parent de la rancune du pirate; mais il ne pouvait se faire à l'idée que le Romain allait repartir sain et sauf après l'avoir impunément outragé. Mille projets confus roulaient dans son esprit pendant qu'il continuait à compter avec distraction les pièces d'or de la cassette.

(1) Plutarque, Vie de Pompée.

Pendant ce temps, César continuait à entretenir les joueurs avec une libre gaieté. Bien que la rencontre des Ciliciens lui eût été coûteuse, il se réjouissait d'avoir vu leur singulière colonie. Une seconde visite lui paraissait seulement inutile, et, ne voulant plus s'y exposer en montant une galère désarmée, il renonçait au *Didyme*, et devait s'embarquer le lendemain sur la *liburne* égyptienne, que ses amis lui avaient amenée.

Isidore, dont la haine cherchait un prétexte, se mit à railler le jeune patricien sur cette résolution. En montant *le Lotus*, il espérait sans doute épouvanter les Ciliciens; l'apparition de son vaisseau devait produire sur leurs flottes le même effet que la vue du milan sur les volées de cailles, et les éperons d'airain de la *liburne* allaient nettoyer la mer intérieure comme le soc de la charrue nettoie le champ couvert de ronces !

— Que les fils de Mithra se résignent à implorer leur vainqueur ! ajouta-t-il ironiquement; chacun d'eux devra bientôt lui rendre dix fois la rançon qu'il paye aujourd'hui.

— Isidore me croit-il son égal ? répliqua César avec une nonchalance hautaine; le pirate peut vendre la liberté du chevalier romain que le hasard lui a livré; mais le chevalier ne vend point celle du pirate.

— Et qu'en fait-il donc ? demanda le Carthaginois.

— Interroge Stellus, dit César, il t'apprendra le sort que l'on réserve aux bandits de la forêt *Galinaria*, et des marais Pontins.

— Ils sont étranglés au *Tullianum*, fit observer Stellus.

— Eh bien, je ne serai pas moins juste pour les bandits de la mer, dit Julius; je les accrocherai à l'antenne de mon navire en renouvelant le souhait de Diogène : « Plût aux » dieux que tous les arbres portassent de pareils fruits ! »

Stellus éclata de rire, et les autres pirates l'imitèrent. La fierté du jeune Romain excitait la leur; ils ne voulaient se montrer ni moins libres de craintes, ni moins plaisants. Mais Isidore se mordit les lèvres; vaincu dans cette guerre de railleries, il sentit s'envenimer sa colère, et résolut d'en finir avec un ennemi qui l'insultait jusque dans les fers. Il ne voulut point cependant recourir à une violence ouverte, sachant que plusieurs chefs qui ne partageaient point sa haine contre Rome eussent pu s'y opposer; l'instinct punique le faisait d'ailleurs incliner sans efforts vers la trahison. Il profita en conséquence du moment où le signal de la fête obligea tous les joueurs à se séparer, pour appeler à lui un archer laconien, exécuteur habituel de ses vengeances. Il l'entraîna à l'écart, lui parla longtemps à voix basse, et ne rejoignit ses compagnons qu'après l'avoir vu disparaître derrière la tente dressée pour Julius et pour ses amis.

César venait d'y entrer avec son secrétaire. Dès qu'ils furent renfermés dans la partie la plus reculée de la tente, le jeune patricien se dépouilla rapidement de la toge violette garnie de franges qu'il portait; il aida l'esclave à s'en revêtir, et celui-ci alla se placer au fond de la galerie ouverte où Julius se tenait ordinairement pour lire et travailler. Vu par les gardes qui veillaient à l'extérieur, il endormait ainsi tous les soirs leur surveillance, tandis qu'une entrée dérobée permettait à son maître de s'échapper.

Le stratagème semblait, ce jour-là, à peine nécessaire; car la fête avait interrompu toutes les surveillances, et la plupart des soldats destinés à la garde des prisonniers avaient déserté leurs postes. *La suite à une autre livraison.*

LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

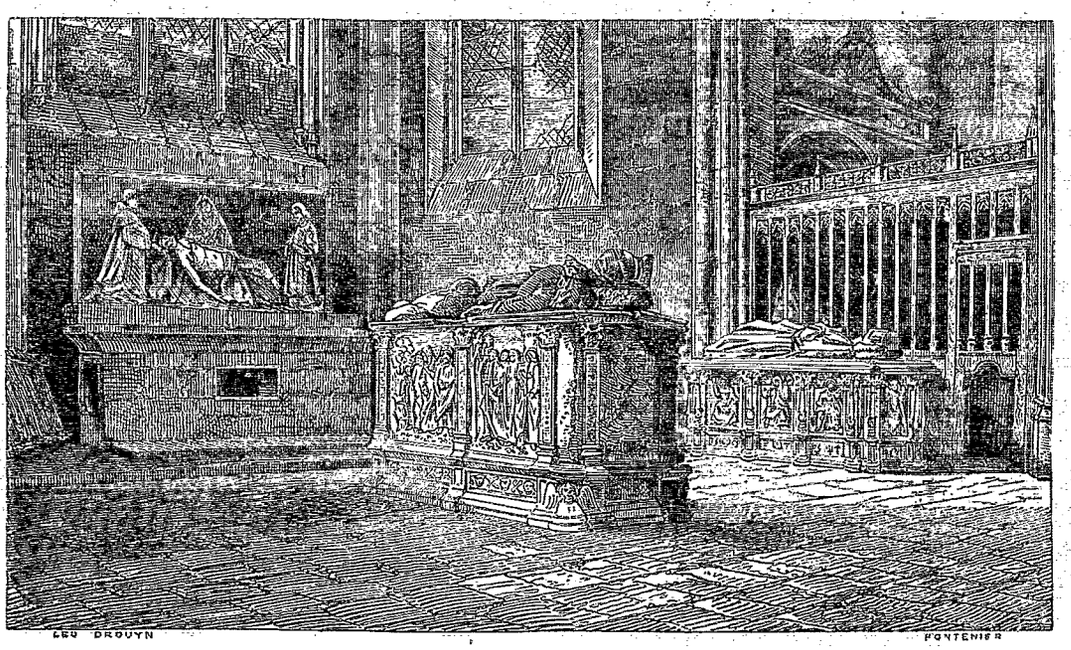
Au commencement du onzième siècle, il n'y avait encore en France qu'un petit nombre de personnes titrées : pendant le moyen âge, le plus modeste titre correspondait à une sorte de souveraineté. Les quatre barons du Périgord, c'est-à-dire les barons de Biron, de Bourdeilles, de Mareuil et de Beyrac,

étaient en ce temps de puissants seigneurs : souvent ils se disputaient entre eux la prééminence ; ils en avaient surtout une occasion assurée toutes les fois qu'un évêque de Périgueux faisait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. En effet, ils devaient porter, pendant un espace assez long, le trône du prélat ; et, loin de considérer comme un assujettissement une semblable prérogative, ils se faisaient presque toujours un honneur de l'exercer en personne, afin de ne pas compromettre le droit que chacun d'eux croyait avoir de passer le premier ou de prendre la droite.

Cette cérémonie n'avait, du reste, rien qui ne fût conforme à l'esprit du temps. On sait que les Plantagenets d'Angleterre, comme comtes d'Anjou et grands sénéchaux du palais, s'honoraient de servir à table le roi de France ; et que nos rois eux-mêmes, comme héritiers de certaine baronnie, portaient sur l'épaule, par procureur, il est vrai, les évêques d'Orléans. Dans ce dernier diocèse aussi, comme dans celui de Périgueux et dans plusieurs autres, il y avait quatre barons, toujours les premiers de leur province. Ils avaient, de même, le devoir de porter le trône de l'évêque à sa première entrée, et c'est cet usage même qui avait fait consacrer le nombre quatre. (Voy. l'*Histoire du droit municipal*, de Raynouard.)

L'obstination des quatre barons du Périgord à ne vouloir se céder en rien la place d'honneur était si invincible, qu'aux États on fut obligé de les faire signer en rond autour d'un cercle. La proclamation suivante des consuls de Périgueux témoigne de toute la vivacité de ces interminables querelles, et aussi de l'étendue des libertés municipales de la petite capitale du Périgord.

« Mrs les maire et consulz... advertys par certains perso-
» naiges, mesmement par noble Jehan de Sainct-Astier, dit
» Sainct-Martin, maistre Loys Raymond, etc..., que, à l'en-
» trée du reverend pere en Dieu, maistre Foulcaud de Bon-
» neval, evesque de Perigueux, laquelle se doibt faire le jour
» de demain (1er janvier 1532), les barons de Perigort font
» grosse assemblée de gens d'armes, mesmement messieurs
» de Brodeilhe et de Byron qui veullent contendre de aller
» devant à la dicte entrée du dict evesque, et que l'ung contre
» l'aultre font grosse assemblee de gens. Par quoy lesdictz sei-



Chapelle du château de Biron. — Dessin de L. Drouyn.

» gneurs maire et consulz, avertis de ce, comme seigneurs
» de la presant juridiction, affin que ne y ayt scandalle, et
» que le droict de justice soit gardé, ont faict inhibition et
» deffense ausdictz barons et aultres qu'il appartiendra, de
» ne faire aulcung port d'armes en la presant juridiction,
» ne congregation illicite, *à la peine de la hart* et aultre peine
» qu'il escherra, etc... » (Livre jaune de la mairie de Périgueux, folio 178, et *Antiquités de Vésone*, t. II, p. 585.)

Cette *grosse assemblée de gens*, dont il est question, s'élevait, à ce qu'il paraît, à trois ou quatre mille hommes : elle n'eut d'autre résultat que de faire attribuer, pour cette fois seulement, au maire et aux consuls, l'honneur de porter le nouvel évêque.

Ce souvenir des guerres d'étiquette entre les quatre barons nous a paru un préambule de quelque intérêt aux notices que nous nous proposons de donner sur les châteaux de ces puissants seigneurs.

CHATEAU DE BIRON.

Le château de Biron n'est point situé dans une vallée marécageuse, comme celui de Mareuil, ni sur un rocher, comme celui de Bourdeilles et la plupart des autres châteaux du pays. Il occupe le sommet d'une haute colline, à pentes très-roides, mais sans escarpement, et isolé de toutes parts. La contrée n'offrait que des emplacements de ce genre, et celui dont il s'agit avait d'ailleurs assez d'avantages pour que, dès les premiers temps de la féodalité, on l'eût entouré de fortifications considérables. — Lorsque le comte de Montfort poursuivit les Albigeois jusqu'aux limites extrêmes de l'Agenais et du Quercy, Biron, de même que Baynac, leur servit de refuge. Le château fut forcé par le chef des croisés, et confié à un certain Martin Algaï, proche parent de ses premiers possesseurs. Mais bientôt Montfort, trahi par le nouveau châtelain, s'empara encore une fois de Biron, et en donna la garde à Armand de Montaigut. A la suite de cette double conquête, il paraîtrait que le château fut remis aux seigneurs de Bergerac, avant de passer aux Gontaut de l'Agenais ; car, à la date de 1239, on trouve aux archives de Pau un accord par lequel Gaston de Gontaut reconnaît tenir, d'Hélie Rabel, Biron et ses dépendances ; ce qui indique au moins une ancienne suzeraineté (1). Puis viennent des hommages non interrompus, tant que Bergerac eut des seigneurs particu-

(1) Page 30 de l'inventaire.

liers, c'est-à-dire jusque dans le quatorzième siècle. Au reste, si cela prouve qu'il y ait en Périgord des familles plus anciennement puissantes que celle de Gontaut-Biron, on ne peut contester qu'elle ne l'ait emporté sur toutes par le mérite de ses membres et par l'éclat de leurs services militaires.

Il reste peu de choses, à Biron, de la forteresse qu'assiégea Montfort. L'ancienne entrée du donjon paraît avoir été arrondie, avec une cour irrégulière au centre et une tour d'enceinte surélevée à la renaissance, que l'on reconnaît à ses petits contre-forts plats. A ce château roman en a succédé un du quinzième siècle, mal construit, du reste, et peu orné, mais plus vaste qu'on ne croirait, à ne voir que notre gravure. C'est que les nombreuses tours et les corps de logis irréguliers qui se rapportent à cette époque s'effacent pour le spectateur derrière d'autres constructions. Nous pensons que ce second château, dans son ensemble, date du quinzième siècle, et de la seconde moitié, puisqu'en 1451 les Anglais occupaient encore Biron. La chapelle, que l'on distingue au premier plan, date seulement des premières années du seizième siècle, quoique toute gothique au dehors. Avant de la décrire, notons, pour ne plus revenir à l'histoire chronologique de l'édifice, que, vers la fin du quinzième siècle, au temps de la plus grande prospérité des Biron, on a entrepris presque à la fois des citernes monumentales, un immense escalier extérieur, et enfin un château neuf de très-grande proportion, dont on ne fit qu'une moitié selon l'usage.

Au point de vue de l'art, la chapelle offre plus d'intérêt que tout le reste du château. Remarquons d'abord sa disposition : elle est de plain-pied avec la cour inférieure ; mais au-dessous se trouve une seconde chapelle destinée aux gens du bourg, et sans communication avec la première. C'est le



Vue du château de Biron (Dordogne). — Dessin de L. Drouyn.

dessin de la sainte Chapelle à Paris ; mais ici les proportions sont bien différentes, car l'église basse a dû exhausser ses voûtes jusqu'au niveau du rempart auquel elle est appuyée. Cette chapelle, qu'il ne faut pas confondre avec la paroisse de Biron, située à quelques centaines de pas plus loin, dans l'ancien diocèse d'Agen, était réservée aux domestiques et aux quelques artisans qui vivaient au pied du château, à l'abri d'un rempart particulier. Elle est extrêmement simple ; il n'en est pas de même de la chapelle des seigneurs : on l'a décorée et surtout meublée avec la plus grande recherche.

Au milieu de la nef s'élèvent deux magnifiques tombeaux de la première et de la plus fine renaissance, surmontés de statues couchées. On les a profanés ; mais, quoi qu'en dise une tradition accueillie par certains auteurs de statistiques, ce ne sont point les cendres du maréchal de Biron qui ont été jetées au vent. On a même peine à concevoir une erreur aussi étrange, car l'une des deux statues est celle d'un évêque, et l'on peut lire encore, à côté de l'autre, cette épitaphe :

« Ci gist mes'ire (avec ce repentir d'orthographe) Pons » de Gontault, chevalier, baron de Biron, edificateur de la » présent chapelle et fondateur du colleige d'icelle, qui tres- » passa le premier jour de octobre M. V^c XXIIII. Prions Dieu » pour son ame. »

L'autel est du même temps que les tombeaux. Aux deux côtés se tiennent agenouillées deux statues : un chevalier et un prélat. C'est encore le baron Pons de Gontaut, le fondateur de l'édifice, avec son frère Armand, l'évêque de Sarlat.

Entre les contre-forts de la chapelle, l'architecte avait ménagé, à droite et à gauche du rond-point, deux petites chapelles en forme de croisillons. On a sculpté dans l'une d'elles une de ces grandes compositions si fréquemment reproduites, à partir du milieu du quinzième siècle, et connues sous le nom de *Saint-Sépulcre*. Dans une arcade richement ornée d'arabesques sculptées et peintes, on voit, au-dessus et en arrière d'un autel, Notre-Seigneur Jésus-Christ au tombeau ; alentour se tiennent les figures de la Vierge et des saintes femmes, de saint Jean et de saint Joseph d'Arimathie. Sur l'autel même, on a représenté en bas-relief deux sujets symboliques dont personne ne méconnaîtra le rapport au sujet principal : le sacrifice d'Abraham et la résurrection du prophète Jonas. Ces diverses sculptures, plus heureuses que celles des tombeaux, sont fort bien

conservées; elles étaient dignes de révéler sa vocation à Bernard de Palissy, né près de là, à la Capelle-Biron, et élevé à Montpazier. On a pu juger de leur beauté lors de l'exposition des produits de l'industrie qui eut lieu en 1838 : des artistes de Toulouse, qui se sont fait une spécialité de la reproduction en terre cuite des plus beaux spécimens de l'art méridional, y avaient exposé tout le Saint-Sépulcre de Biron, mais sans l'architecture qui l'encadre, et qui, bien qu'inférieure aux statues, présente des détails intéressants.

Parmi les arabesques sculptées et peintes, on remarque la cotte d'armes des Biron, écartelée d'or et de gueules comme leur écusson. Ces armoiries sont celles des Gontaut. Pour le blason des premiers Biron, de ceux du onzième et du douzième siècle, il nous est inconnu, et nous le regrettons, car il pourrait, à la rigueur, nous fournir un moyen de vérifier si lord Byron, l'illustre poëte, descendait en effet, comme on l'a supposé, de cette vieille famille française. Au reste, s'il est certain que tous les compagnons de Guillaume le Conquérant n'étaient pas Normands de naissance, il nous paraît extrêmement douteux qu'ils eussent déjà des armoiries héréditaires.

Nous avons dit que les constructions des ducs de Biron avaient moins de valeur, au point de vue de l'art, que celles des barons de ce nom. C'est grand, c'est majestueux; mais *on n'y reconnaît guère* de prétentions architecturales. Ce pavillon carré, l'effroi des couvreurs du pays, est trop simple, même pour le règne de Henri IV, et paraîtrait vulgaire s'il ne se dressait pas au sommet d'une montagne, exhaussé encore sur des murs de soutenement en talus de 15 ou 20 mètres de hauteur.

Rien ne fait valoir le château de Biron autant que cette situation vraiment extraordinaire. Du côté du Périgord, la vue est bornée par des plateaux boisés, éloignés de 25 ou 30 kilomètres; mais vers l'Agenais, elle s'étend à l'infini et ne s'arrête, dit-on, qu'aux Pyrénées. De toutes les routes qui sillonnent cette contrée, on voit la silhouette du *castel de Biroun* se dresser à l'horizon, et son nom se trouve dans toutes les bouches.

On ne s'étonnera pas de rencontrer encore des mâchicoulis dans la demeure que s'est bâtie un grand maître de l'artillerie. C'était un entablement comme un autre, et le couronnement obligé des châteaux. La salle à manger n'a guère moins de 30 mètres de long. Elle occupe presque tout le rez-de-chaussée du château neuf. Aux temps de la Ligue, comme encore aux temps de la Fronde, les grands personnages invitaient parfois à dîner plusieurs centaines de convives.

Le château de Biron appartient toujours à la famille de ce nom. Le revenu des cinq ou six métairies qui l'entourent suffit à l'entretien des toits d'ardoise. A cela se bornent les réparations. Cependant, quand nous avons visité Biron, toute la balustrade à jour du côté méridional de la chapelle s'était renversée sur le toit pendant une tempête, et des maçons s'apprêtaient à la redresser.

Malgré la tristesse et la solitude de ce nid d'aigle et du paysage qui l'environne, un pareil séjour ne serait pas sans attrait. Ceux qui portent encore le nom de Biron sembleraient devoir se plaire dans ce pays où vit le souvenir de leurs ancêtres. Nous, indifférents, qui lisons l'histoire du vainqueur de la Ligue, nous nous demandons comment ce roi, si indulgent pour ses ennemis, s'est montré si dur et si sévère pour ses vieux amis les plus dévoués, pour Mornay, pour Turenne, pour Biron. — Dans tous ces châteaux habités par des membres ou par des alliés de Gontaut, parmi ces belliqueuses populations fières d'avoir un héros pour seigneur et pour compatriote, on se fit aussi cette question quand arriva la nouvelle de l'exécution du maréchal. Dans ces temps de gloire et de malheur, le crime de haute trahison avait été celui de tout le monde; l'opinion était prompte à l'excuser sous Henri IV, comme à le condamner sous Louis XIV. Les mieux instruits se disaient, comme ils l'avaient vainement dit à genoux devant le roi, « que, sans doute, Biron » avait péché contre l'État, mais que son crime était de- » meuré dans sa volonté sans passer à l'action. » Ils se disaient que ce crime avait peut-être été provoqué par les discours peu mesurés du monarque sur son lieutenant. La foule ignorante devait encore moins comprendre pourquoi le maréchal, après tant de services personnels, après les hauts faits et la glorieuse fin de son père, avait mérité le dernier supplice. Une dangereuse révolte était imminente, et le roi ne dédaigna pas de s'avancer jusqu'à Limoges pour faire saisir les principaux chefs, et pour contenir les mécontents par sa présence. — On jugera de l'audace et de l'intraitable fierté de cette famille par la conduite que tint, quelques années après, le propre frère du maréchal, redevenu simple baron. Il était en procès avec une dame de Navailles pour la possession du château de Badefol, sur la Dordogne, et malgré les ordres du roi, malgré les arrêts du parlement, il s'y établit de vive force, si bien accompagné que, pour lui faire vider les lieux, le marquis de Bourdeille, sénéchal de Périgord, demandait en cour quatre mille hommes et du canon. A cette dernière époque, pas plus qu'auparavant, on ne bougea; mais cette émotion comprimée n'en fut que plus durable, et elle ajoute encore aujourd'hui au prestige d'un grand nom. Si nous en croyons *la Mosaïque du Midi*, on chante encore quelquefois, parmi les gens du peuple, à la Linde, une longue complainte patoise avec ce touchant refrain placé dans la bouche du duc :

Il n'y a pas dans tout mon corps une veine qui n'ait coulé pour toi.

Il faut mériter les louanges et les fuir. FÉNELON.

LA RÉALITÉ DE L'INFINI

DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS.

A mesure que les instruments astronomiques se sont perfectionnés, on a toujours découvert des milliers d'étoiles inconnues plus éloignées que celles qu'on avait observées auparavant. De nouveaux perfectionnements dans les télescopes amèneront de nouvelles découvertes. Il est certain que l'espace n'est point limité, mais réellement infini. En y réfléchissant, on ne conçoit même pas comment et pourquoi il serait limité.

Ce qui est vrai de l'espace l'est également du temps. Le géologue qui étudie la succession des couches du globe et des êtres qu'elles renferment, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, recule épouvanté devant les milliers de siècles auxquels conduisent les calculs les plus timides. Des couches de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur sont formées d'animaux microscopiques dont plusieurs mille tiendraient dans un dé à coudre. Mais avant que des êtres organisés vécussent à la surface de notre globe, il roulait, sous forme de boule incandescente, à travers les espaces. Cette incandescence n'est point une hypothèse gratuite, mais un fait établi à la fois par l'astronomie, la mécanique, la géologie, et l'étude des températures de la terre à de grandes profondeurs. Or tout démontre que, depuis les temps historiques, la température du globe n'a pas changé. Combien de siècles a-t-il donc fallu pour qu'il perdît l'incommensurable chaleur qui maintenait les roches les plus infusibles à un état pâteux et presque liquide? Et, une fois devenu solide, combien de temps a dû s'écouler avant que des êtres vivants pussent s'y établir? L'infini dans le temps est donc aussi réel que l'infini dans l'espace; et l'homme qui se repose dans l'idée d'une existence sans fin pour l'avenir est amené invinciblement à conclure de même pour le passé, et à proclamer l'éternité du temps.

La notion de l'infini n'est donc point une conception de l'esprit, une forme des idées, comme le disait Kant, mais une réalité dont les progrès de l'astronomie et de la géologie ont démontré l'existence.

Toute bonne machine est principalement de fonte et de fer. Les anciens ne connaissaient pas la fonte ; on n'en fait que depuis le moyen âge. Les hommes furent des siècles sans connaître le fer : les armes des Grecs et des premiers Romains étaient de bronze, leurs outils de même, et cette circonstance s'est retrouvée au Mexique et au Pérou. Bien plus, on n'a eu du fer homogène et à bas prix que depuis qu'on a su faire de la fonte que l'on convertit ensuite en fer malléable par l'affinage.

LES LIVRES D'IMAGES

AVANT LA DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE.

Les bibliographes ne s'occupent guère des travaux qui ont précédé l'invention de la typographie qu'au point de vue de l'impression des textes; presque tous négligent l'étude de l'ornementation. Cette dernière partie a cependant quelque importance, car le grand nombre d'images que l'on trouve dans ces premiers essais leur donne le caractère de véritables livres illustrés.

Ces recueils sont les premiers livres ornés de vignettes imprimées; mais il y avait déjà bien longtemps que l'on décorait les livres manuscrits avec des frontispices, des encadrements et des enluminures, et ce n'est pas sans raison que les bénédictins en font remonter l'usage très-haut. Les lettres ornées employées pour les titres d'ouvrages et pour les divisions principales recevaient les formes les plus bizarres et les plus variées.

Au moyen âge, les manuscrits, ornés presque à chaque page de miniatures, d'encadrements, de lettres bizarres, d'armoiries, étaient vendus à des prix élevés : il était naturel que l'on se fît une étude de trouver des moyens de décoration plus expéditifs et moins dispendieux. Il paraît certain que, longtemps avant l'invention de la typographie, on connut et l'on employa l'impression « humide » avec des encres de diverses couleurs. Les enlumineurs et décorateurs de livres imprimaient au moyen de patrons découpés dans des lames de métal. Les copistes s'en servirent d'abord pour les lettres capitales, si chargées d'ornements dans la plupart des manuscrits. Il en firent ensuite usage pour les lettres minuscules et composèrent ainsi des livres entiers, principalement des livres de plain-chant.

Ces moyens étaient encore bien insuffisants. Vers le commencement du quinzième siècle, les moules de bois, imaginés pour la fabrication des cartes à jouer, amenèrent la découverte de la gravure sur bois (1390-1430). Cette invention fit pousser des cris de désespoir aux amateurs exclusifs de l'art; car les miniatures et les lettres ornées, enluminées à la main, avec l'or, l'argent, l'écarlate et l'azur étaient menacées de bientôt disparaître. La lecture allait devenir accessible à un plus grand nombre de personnes; mais peu importait à ces amateurs de calligraphie. Ils ne pouvaient s'empêcher de regretter cet art luxueux, dont le goût était si grand que les premiers livres imprimés en Allemagne, en Italie et en France, étaient souvent nus et sans ornements, c'est-à-dire sans première page, sans tête de chapitre ni grandes lettres; on les laissait en blanc pour les faire à la main ou en miniature, afin que, par ce moyen, ces livres passassent toujours pour des manuscrits. Pourtant, malgré ces précautions, les prévisions des amateurs de calligraphie se réalisèrent; car, à partir de l'invention de l'imprimerie et de la gravure, le goût des manuscrits ne fit que décroître.

Les moules qui avaient conduit à la découverte de la gravure sur bois consistaient en des blocs de bois dans lesquels on taillait en relief les figures qu'on voulait reproduire. Ce procédé a trop d'analogie avec la sculpture, connue depuis un temps immémorial, pour qu'il y ait eu aucune difficulté à passer de l'un à l'autre. Les tailleurs de moules ou graveurs sur bois taillèrent d'abord des images de saints, qui, dispersées et perdues parmi les laïques, furent recueillies par les moines et placées dans les livres que possédaient les couvents. Après les figures de saints, les graveurs firent des sujets historiques accompagnés de légendes et d'explications, et enfin ils donnèrent des textes entiers qui, ainsi que les images, étaient gravés sur des tables de bois. Ce sont



Quinzième siècle. — Fac-simile d'une gravure de la **Bible** des pauvres.



Marques du graveur. — Date de la gravure.

ces recueils qu'on a appelés *livres d'images* ou *livres xylographiques* (1).

Ils ont été le point intermédiaire entre la calligraphie et la typographie. L'imprimerie xylographique était un moyen ingénieux, mais insuffisant : aussi, dès que les types fondus

(1) Xylographie vient de deux mots grecs : *xulon*, bois; et *grapho*, j'écris.

furent inventés, elle disparut peu à peu. Née au commencement du quinzième siècle, elle finit pour ainsi dire avec lui. Ces livres étaient des ouvrages populaires destinés aux hommes peu lettrés, qui comprenaient mieux les images jointes au texte que le texte lui-même. Auteurs et imprimeurs, travaillant pour la foule, ne mettaient aucun luxe dans leurs travaux : on n'y voyait jamais de miniatures enluminées; on y employait, non pas le vélin, mais un papier mou, jaunâtre et d'une qualité commune. C'était à proprement parler de l'art à bon marché : aussi les savants du seizième siècle estimaient peu ces productions dont ils ne parlent presque jamais.

De tous les livres xylographiques qui nous restent, celui qui est le plus connu et qui a été décrit avec le plus de soin et d'exactitude, est certainement le livre intitulé : *Figuræ typicæ veteris atque antitypicæ Novi Testamenti.* Ce petit in-folio est connu en Allemagne sous le nom de *Bible des pauvres*, parce qu'il était destiné à ceux qui n'étaient pas en état de payer un manuscrit de l'Écriture sainte. Il a quarante feuillets imprimés d'un seul côté; dans beaucoup d'exemplaires on a collé les blancs l'un sur l'autre. Chaque planche contient quatre bustes, deux en haut et deux en bas, et trois sujets historiques, tirés du texte de la Bible. Celui du milieu est le type, et les deux autres, qui font allusion à celui-ci, sont les antitypes. Ces gravures, faites dans le goût lourd et gothique des premiers peintres et dessinateurs allemands, sont expliquées par des vers latins rimés, placés soit en haut, soit bas, soit au milieu; ou même quelquefois sur des rouleaux, suivant l'ancienne manière de faire parler les figures. Dans quelques exemplaires, la dernière page est marquée des armes du graveur; malgré ces signes l'artiste est resté inconnu. Traduite en allemand et imprimée sur tables de bois, comme l'édition latine, cette Bible a eu cinq éditions différentes, décrites avec grand soin par Heinecken, qui s'est beaucoup occupé des livres d'images.

On trouve la même rudesse de dessin et de gravure dans les images du livre qui a pour titre, *Historia S. Joannis evangelistæ ejusque visiones apocalypticæ;* pourtant on y voit plus de naïveté et d'expression, et Heinecken incline, pour ce motif, à placer l'Apocalypse après la Bible. Ce petit in-folio de 48 planches a eu six éditions, qui sont toutes sans indication d'auteur, de graveur ni d'imprimeur. Quelques-



Quinzième siècle. — Fac-simile d'une gravure de l'Histoire de saint Jean.

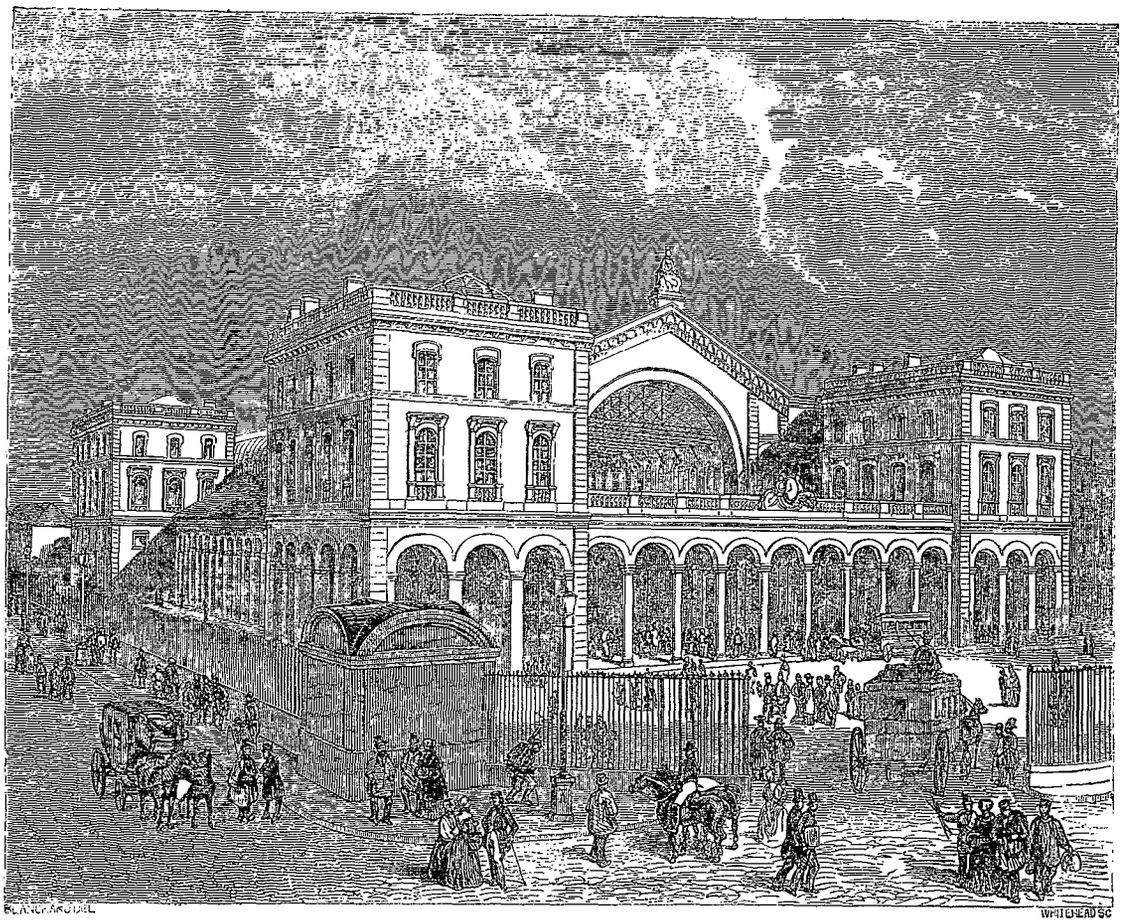
unes ont été attribuées à Laurent Coster, le prétendu inventeur des lettres mobiles de bois; c'est une erreur, et si Coster a gravé les lettres des légendes, il n'a pas gravé les images, qui sont évidemment d'un artiste plus gothique.

Ces deux recueils sont dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe; mais on trouve à la Bibliothèque nationale un livre unique, dont elle possède les deux seuls exemplaires. Ce livre, qui n'a été décrit par aucun bibliographe, ni cité par aucun auteur, renferme de courtes méditations sur la vie de Jésus, des prières à Dieu le père et à Marie, le tout accompagné de nombreuses gravures. C'est un in-16 de trente-deux feuillets, dont les figures sont d'une beauté plus que douteuse.

Comme les trois ouvrages précédents, les livres xylographiques, tels que le *Speculum humanæ salvationis*, l'*Ars moriendi*, la *Chiromanie du docteur Spartlick*, etc., ne dépassent pas cinquante ou soixante feuillets, et le texte y joue un rôle fort modeste. Il n'en est pas de même des *Mirabilia Romæ*. Ce livre, qui est une espèce d'itinéraire à l'usage des chrétiens d'Allemagne allant visiter la ville de Rome, est curieux par le nombre de ses feuillets. Il forme un volume in-8 de 180 pages, chiffre qui, en raison des difficultés de l'impression xylographique, est remarquable.

Les fac-simile que nous donnons témoignent des efforts des cinquante premières années du quinzième siècle pour s'affranchir des lenteurs des copistes. Le procédé était certainement bien incomplet et insuffisant, mais il ne faut pas oublier que de ces naïfs tâtonnements devait bientôt sortir la typographie, c'est-à-dire l'un des agents les plus actifs de la civilisation.

LA GARE DU CHEMIN DE FER DE PARIS A STASBOURG.



Gare du chemin de fer de Paris à Strasbourg. — Dessin de Ph. Blanchard.

La gare du chemin de fer de Paris à Strasbourg, située dans le cinquième arrondissement, entre les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, est la plus monumentale de toutes celles qui ont été construites jusqu'à ce jour dans la capitale. Son aspect a de la grandeur et un caractère vraiment spécial : on voit desuite à quel usage cet édifice immense est destiné. Ce n'est point un palais, ce n'est point un temple, une usine; c'est évidemment une gare. Toute construite en pierres de taille jusqu'au niveau du toit, elle est terminée par un comble en fer, d'une hardiesse et d'une légèreté remarquables.

L'ensemble du monument, précédé d'une vaste cour demi-circulaire et entourée de grilles, présente la figure d'un rectangle parfait, d'une longueur d'environ 180 mètres sur une largeur de 70. Il se compose, outre le grand vaisseau du milieu où sont les rails, de deux ailes ou pavillons qui, avançant sur la cour de 10 ou 12 mètres, ont deux étages et se relient, au niveau du premier étage, par une sorte de plate-forme garnie d'une balustrade en pierre et décorée d'une horloge que surmontent deux figures sculptées représentant la Seine et le Rhin. Le pavillon ou l'aile de droite contient les salles d'arrivée, la caisse, l'économat et la comptabilité générale; le pavillon de gauche comprend les salles de départ, le secrétariat général, les archives, le contentieux, etc. Au faîte du toît du grand vaisseau, qui est à plans inclinés, se dresse une statue colossale personnifiant la ville de Strasbourg.

Au rez-de-chaussée, une galerie couverte forme comme une ceinture autour de l'édifice. Une galerie semblable règne intérieurement à la hauteur du deuxième étage. La galerie extérieure compte onze arcades sur la cour d'entrée et vingt-cinq ou trente à chacune des faces latérales; celle de l'intérieur n'en compte que sept sur le devant et trente-sept par côté. Ces galeries donnent une grande légèreté au monument. Les chapiteaux des innombrables colonnes qui les décorent sont tous ornementés différemment : ici des grappes de fruits, là des bouquets de fleurs, plus loin des têtes d'animaux. Les colonnes qui supportent les onze arcades s'ouvrant sur la cour sont de plus surmontées d'écussons habilement sculptés, qui indiquent tout le parcours de la voie de fer dont cette gare est la tête, ainsi que ses embranchements : ils représentent les armes des villes de Paris, Meaux, Château-Thierry, Épernay, Reims, Châlons, Bar-le-Duc, Nancy, Metz, Lunéville, Saverne et Strasbourg.

Construite aux frais de l'État, la gare de Strasbourg, avec ses annexes et dépendances, a coûté 18 millions. M. Duquesney, l'architecte qui en a donné le plan et dirigé les travaux, n'a malheureusement pu jouir de la vue de son œuvre terminée. Il est mort subitement l'an passé, au moment d'y mettre la dernière main.

DES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE A LONDRES EN 1851.

Voy., sur le Palais de cristal, p. 139.

Le classement méthodique des produits de l'industrie, dans le monument anglais que l'on a décoré du nom de *Palais de Cristal*, n'a pas été l'une des moindres difficultés

qu'aient rencontrées les organisateurs de l'Exposition universelle de 1851. C'eût été une entreprise longue, difficile, excessive, pour notre cadre, de suivre, dans leurs détails, les quatre sections et les trente classes qui comprennent les innombrables objets envoyés de tous les points du monde et de toutes les provinces de l'empire britannique à ce rendez-vous général des nations ; mais nous pouvons sans inconvénient consacrer quelques colonnes à la description d'une série de produits qui n'appartient pas plus à l'une qu'à l'autre des classifications du catalogue; produits qui, cependant, ont le privilége d'attirer autour d'eux une foule compacte qui se renouvelle sans cesse. Nous commencerons donc cette revue par l'indication des objets, constamment entourés de trois ou quatre cercles concentriques d'impatients, et des compartiments dans lesquels on s'entasse à rangs serrés. Nous ne suivrons cependant aucun ordre méthodique et nous nous laisserons entraîner par les marées particulières qui se produisent au milieu des courants généraux dirigés de chacune des quatre entrées cardinales de l'édifice, vers le centre du transept et de la nef.

Parmi ces quatre entrées, il en est une, celle de l'Est, qui est exclusivement réservée aux piétons; c'est par elle que nous pénétrerons dans le palais. L'Angleterre, fidèle à son vieil esprit de famille, a réservé la place d'honneur de l'entrée, dans le quartier des étrangers, aux États-Unis d'Amérique.

Une massive travée de pont en bois, surmontée d'un trophée de canots, d'outres gonflées et de casaques de caoutchouc, s'oppose d'abord à nos regards et à notre marche; nous nous détournons de ce lourd et prosaïque spécimen, et nous avançons à gauche, d'après la règle de police établie les jours de foule; là nous sommes entraînés par un flot de visiteurs vers le

PIANO QUI JOUE DU VIOLON.

Cet instrument américain est aussi peu agréable à entendre qu'il est curieux à voir. S'il fait honneur aux talents mécaniques de l'auteur, il ne témoigne pas d'un goût épuré en musique. Que l'on se figure un piano ordinaire à la suite duquel est une caisse, à forme bizarre. Un jeune homme fait courir ses doigts sur le clavier et aussitôt l'on entend, dans les profondeurs de la caisse, un violon qui s'acharne à jouer à l'unisson du piano. Une planchette glisse et laisse voir ce malheureux instrument, garrotté comme un malfaiteur de la pire espèce, de manière à ne pouvoir se déplacer d'une ligne. Quatre archets formidables rampent sur lui et l'obligent à grincer. Ces archets se meuvent, chacun dans un plan perpendiculaire aux cordes du violon, et peuvent s'incliner plus ou moins dans le cours de leur va-et-vient. Ils avancent, reculent tour à tour pendant que les touches frappées modifient les longueurs des cordes du violon, et ils raclent ainsi impitoyablement ce triste supplicié.

O violon harmonieux, noble instrument! présidents des orchestres! toi qui te blottis, en ami, sur la poitrine humaine, et reposes si souplement sur une main élastique; toi, qu'un crin léger, craignant de t'offenser, effleure à peine, te voilà traité comme une pince d'acier, tenaillé, martyrisé! Serais-tu en péril de devenir l'esclave de la vapeur, et le génie de la musique serait-il exposé à tomber en proie au génie des machines!

Mais constatons, au profit du goût musical, que les physionomies des curieux, en quittant ce spectacle, brillent toutes de ce sourire que provoquent les parodies, et hâtons-nous d'arriver, pour l'honneur de l'Amérique, auprès de

L'ESCLAVE GRECQUE.

Cette statue, placée dans l'axe de la nef, à la suite du pont massif, attire et conserve, sans cesse, autour d'elle une cour assez nombreuse pour flatter l'amour propre d'une reine. On ne s'attendait guère à voir les États-Unis exposer un marbre qui, à tort ou à raison, dispute l'attention aux chefs-d'œuvre de l'exposition. C'est une jeune fille arrachée à ses parents dans la dernière guerre de l'indépendance grecque; elle est debout, exposée en vente dans un de ces horribles bazars que répudie aujourd'hui la civilisation musulmane avancée. On voit à quelques détails de l'attitude que l'artiste s'est souvenu de la *Vénus de Médicis*; cependant il paraît avoir eu surtout le dessein d'exprimer la résignation religieuse et la fierté virginale sur les traits de la captive et de l'envelopper pour ainsi dire d'un voile de pureté, qui inspire le respect en même temps qu'une noble pitié.

On a eu la malencontreuse idée de la placer sous une sorte de dais, et de la fixer sur un piédestal mobile que chaque spectateur fait tourner à sa guise, à l'aide d'une gaule. Rien n'est plus offensant pour le goût, que de voir cette statue, réduite au rôle des figures de cire des magasins de modes. Cette critique peut du reste s'appliquer au même abus qui a pénétré dans plus d'un musée célèbre de l'Europe.

La statuaire a sa beauté dans le repos et c'est un contresens que de la mettre en mouvement.

MACHINES A ENVELOPPES.

Nous écrivons infiniment plus de lettres que nos pères, ou plutôt, nous avons transformé leurs longues lettres adressées à un petit nombre d'amis, en une multitude de billets aussi courts que possible. Il en résulte un plus grand emploi de temps dans le pliage et dans le scel! On userait sa vie dans ces accessoires. Que de soins ne faut-il pas seulement pour plier une lettre, à vive arête, coins aigus, à forme convenablement allongée! aussi se sert-on généralement aujourd'hui d'enveloppes : deux plis au papier; insertion dans la chemise; adresse mise au vol; *stamps* et fermeture collés d'un tour de main, et vite à la poste! le chemin de fer part!

Pour suffire à la fabrication des enveloppes, on en est arrivé à composer, à l'aide du fer, de l'acier et des roues dentées, des espèces d'ouvriers en métal qui ne connaissent point la fatigue et ne se nourrissent que d'eau chaude.

Deux de ces silencieux fabricants travaillent à l'Exposition, sous les yeux du public; chacun avec son groom de chair et d'os, qui lui sert sa ration de papier, ou qui le débarrasse de ses produits.

C'est une chose merveilleuse, que le jeu articulé de ces machines! Leurs membres de fer se dédoublent, se disloquent et se tordent comme s'ils étaient animés. L'un d'eux s'empare de la feuille de papier découpée, étendue à plat, et la refoule dans un puits de la grandeur de l'enveloppe. Naturellement les quatre coins se relèvent. Ils sont aussitôt saisis par un cadre qui les ramène sur le fond, et un presseur fait adhérer la gomme sur trois côtés, de sorte que l'enveloppe est devenue un vrai petit sac, protecteur absolu des secrets de la lettre.

Le jeu de ces machines est si adroit et leurs mouvements sont si lestes que, dès l'inauguration de l'exposition jusqu'à ce jour, le public n'a cessé de suivre, avec un étonnement qui se peint sur les visages, leurs exercices merveilleux.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX.

Après avoir payé, à demi étouffé, un large tribut d'attention au jet de ce métal que de modernes Prométhées ont su douer du premier rudiment de la vie animale, *le mouvement*, on n'a rien de mieux à faire, par contraste, que d'aller chercher des inspirations d'un autre ordre dans un compartiment de l'Allemagne, où des animaux privés de vie et condamnés à une éternelle immobilité ont été mis en scène par un naturaliste de Stuttgard. Les détails de leur existence privée, les luttes et les drames de leur existence sauvage, ont été fort habilement rendus. Ici, c'est une famille de

petits renards dans leur terrier, qui jouent et s'ébattent autour de la mère, tandis que le père se montre à l'entrée avec un butin de basse-cour; là sont deux ou trois familles de hiboux, grands et petits, groupés dans des trous et dont les yeux brillent comme des escarboucles; un peu plus loin un magnifique cerf s'est laissé forcer par les chiens, il est saisi à la gorge et terrassé; près de lui, un sanglier monstrueux se bat contre une meute entière; les plus hardis de ses assaillants ont été décousus, d'autres sont cramponnés sur l'animal, et le spectateur anxieux cherche le chasseur, qui seul aura la puissance de faire finir la lutte.

L'auteur de ce petit musée en action y a joint aussi une foule d'animaux *qui jouent aux hommes*. Ce sont des coqs prêchant la patte en l'air, vis-à-vis de renards qui s'approchent du prédicateur chapeau bas, saluant humblement et traîtreusement; c'est une bande de belettes figurant des étudiants en vacances et chassant au fusil les lapins et les lièvres, sur les penchants des coteaux. Et puis des grenouilles avec des parapluies; des crapauds en duel; des rats, des souris, des chats, en maîtres d'école et en conversation, ou en parties de plaisir. Tantôt c'est une fable mise en action; presque toujours c'est une reproduction des dessins si originaux et si philosophiques de notre pauvre ami Granville.

Toutes ces scènes animées attirent tant de monde que, sans la protection des *policemen*, on aurait sans doute plus d'un accident à regretter; mais ceux-ci dirigent si doucement les mouvements de la foule que, grâce à eux, les plus jeunes enfants, et les femmes même qui ont *des nourrissons* sur les bras, défilent à leur aise et d'un air riant devant l'amusante collection. *La suite à une autre livraison.*

HABITUDE DE L'ATTENTION.

On demandait un jour à un homme remarquable par son érudition, son éloquence et sa connaissance des affaires, comment il avait acquis tous ces avantages; il répondit : « En étant tout entier à ce que je faisais dans un moment donné. » L'habitude de l'attention est en effet une des conditions les plus nécessaires de tout perfectionnement et de tout succès. Rien n'est plus contraire à toute étude sérieuse ou profitable que l'habitude d'abandonner son esprit à l'aventure, la disposition à n'écouter ce qu'on dit ou à ne songer à ce qu'on lit que d'une manière discontinue et, pour ainsi dire, par lambeaux; rien de plus défavorable que la vague indolence de la pensée ou son partage entre plusieurs objets qu'elle essaye de poursuivre en même temps. Cet homme distingué que nous venons de citer notait une seconde règle qui lui avait été très-utile : « C'est, disait-il, de ne jamais perdre une occasion de s'instruire lorsqu'elle se présente. » Cette règle se rattache à la faculté et à l'habitude de l'attention. Il n'est pas rare d'entendre deux personnes qui ont visité les mêmes pays différer si complétement dans leurs souvenirs, qu'il est évident que l'une a beaucoup vu et bien observé, tandis que l'autre semble n'avoir rien vu et éprouvé que dans un rêve qui s'efface. Un jeune homme spirituel, mais habituellement inattentif, disait un jour à des hommes sérieux, pour s'excuser du vague de ses réflexions et de l'infidélité de sa mémoire : « Vous autres, vous vous plaisez à tourner autour de chaque objet et de chaque pensée jusqu'à ce que vous les compreniez parfaitement; quant à moi, j'aime à voir toutes choses illuminées par le soleil à travers un brouillard. » Ce n'est point là certainement une disposition favorable de l'esprit pour quiconque veut faire quelque progrès dans la science et dans la recherche de la vérité.

— Il est des maximes qu'on dédaigne parce qu'elles sont dans la bouche de tout le monde; mais on devrait songer que cette banalité même en prouve la vérité et l'utilité.

— On a en grand avantage quand ce que l'on présente comme le plus conforme à la raison et à la justice se trouve appuyé de l'autorité des siècles passés.

— Les plus grandes vérités sont ordinairement les plus simples.

— Une erreur, source de toutes les erreurs, et qui semble commune à tous les hommes, c'est de juger le mot au lieu de la chose : ce qu'ils ont condamné sous une dénomination, souvent ils l'approuvent sous une autre.

— Suffit-il, pour ne pas mentir, de dire vrai? Non; il faut dire tout le vrai.

— On voit une telle foule de gens de distinction, et de tant de sortes, que l'on commence à distinguer l'homme sans distinction.

— L'orgueil s'avise aussi d'être modeste : le calcul est adroit, mais il ne trompe pas longtemps.

— Il est heureux que l'extravagance soit si générale; elle ne fait plus de bruit. Il faut espérer qu'on en viendra à vouloir se singulariser par le simple bon sens.

— Il est des hommes qui ne peuvent pas plus réussir avec leurs vices que d'autres avec leurs vertus.

— C'est pour ne pas exclure les vices qu'on les revêt d'un nom honnête.

— Il n'y a réellement qu'une sorte d'égalité qui dépende de l'homme, c'est celle des vertus.

— L'homme vicieux peut parler de la vertu; il n'appartient qu'à l'homme honnête de la faire sentir.

— Bien peu d'hommes, placés entre le déshonneur et une ruine inévitable, sont assez courageux pour faire un bon choix.

— C'est faire une épreuve dangereuse d'un pouvoir nouveau que de s'en servir pour offenser.

— Ah! si les honnêtes gens pouvaient un jour se liguer!... mais ils craindraient par là de cesser d'être honnêtes.

— On accueille avec prudence l'homme qu'on devrait éconduire avec mépris.

— L'honneur commence à refuser les honneurs.

— L'homme de bien voit l'envie, s'attend à l'ingratitude, et suit sa conscience et son cœur.

— Il faut un goût bien délicat pour être vraiment bienfaisant. Ce goût est peut-être plus rare encore que celui des arts.

— Souvent l'obligé oublie un bienfait parce que le bienfaiteur s'en souvient.

— Le plaisir de la vanité n'a qu'un quart d'heure; celui qui suit une bonne action ne fuit pas si vite : le cœur le conserve pour le temps où la nature semble nous les ôter tous.

— On m'a parlé d'un septuagénaire qui n'avait pas un seul souvenir satisfaisant. J'ai douté que cela fût, ne concevant pas qu'il pût vivre.

— Sans l'innocence, la santé et l'indépendance, la gaieté ne saurait exister.

— La campagne est une belle femme sans coquetterie : il faut la bien connaître pour la bien aimer; mais quand une fois vous avez senti son charme, elle vous attache pour toujours.

— L'esprit s'aiguise à la ville; il s'attendrit aux champs.

— Le cœur n'aurait-il pas des idées?

— L'esprit devient subtil quand l'âme est petite.

— Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit.

— Souvent on se donne bien de la peine pour n'être en définitif que ridicule.

— Un homme qui n'a que de la mémoire est comme celui qui possède une palette et des couleurs; mais pour cela il n'est pas peintre!

— Celui qui fuit le monde, disant qu'il ne lui convient pas, d'ordinaire convient peu au monde.

— Il semble que ceux qui parlent en public doivent répondre de deux choses : d'abord, de leur bon sens; ensuite, de celui des auditeurs.

— L'avenir est le meilleur des conseillers : les fous le dédaignent. *Pensées de* MALESHERBES (1).

PRISE DE LA GRENADE PAR D'ESTAING.

Le comte d'Estaing, élevé au grade de contre-amiral en 1778, avait reçu la mission d'agir en faveur de l'indépendance américaine. Après une année de mer, et plusieurs engagements plus ou moins sérieux sur diverses côtes, avec les amiraux anglais Howe et Hotham, d'Estaing, suivant les instructions qu'il avait reçues, se dirigea tout à coup sur l'île de la Grenade pour s'en emparer. Sa flotte, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, dont trois seulement de 50 canons, n'avait à bord que 1500 hommes de troupes de débarquement. Appareillé, le 30 juin 1779, du fort royal de la Martinique, il arriva devant la Grenade le 2 juillet à cinq heures du soir, et n'en débarqua pas moins sur-le-champ. Les forces françaises, divisées en trois colonnes, marchèrent toute la nuit à travers les *mornes*. Le lendemain, d'Estaing,



Caricature du dix-huitième siècle (1779). — D'après une gravure coloriée du Cabinet des estampes. — On lit au bas ces deux vers :

« Les rieurs sont pour nous ; l'Anglais est bien malade,
« Et, grâces au *destin* (d'Estaing), nous tenons la Grenade. »

après avoir reconnu la situation du morne de l'Hôpital, qui domine le fort à demi-portée de canon, fit aussitôt ses dispositions et ordonna l'attaque. Lui-même, à la tête d'une des trois colonnes de sa petite armée, marcha sur la batterie du fort Saint-Lucas. Trois retranchements furent ainsi pris à la baïonnette et au pas de course ; en moins d'une heure l'ennemi était chassé, et ce morne, que le gouverneur anglais pensait imprenable, tombait tout entier au pouvoir des Français. Les Anglais avaient en batterie quatre pièces de 24 ; dès qu'il s'en fut emparé, le comte d'Estaing les employa à l'attaque du fort. Lord Macartney, le gouverneur, stupéfait, étourdi de l'audace et des succès obtenus par d'Estaing, ne pouvant, du reste, tenir contre la vive canonnade dirigée contre lui, se hâta d'envoyer un parlementaire. Mais comme, quelques heures auparavant, il avait accueilli par des paroles injurieuses pour l'armée française l'offre d'une capitulation honorable qui lui avait

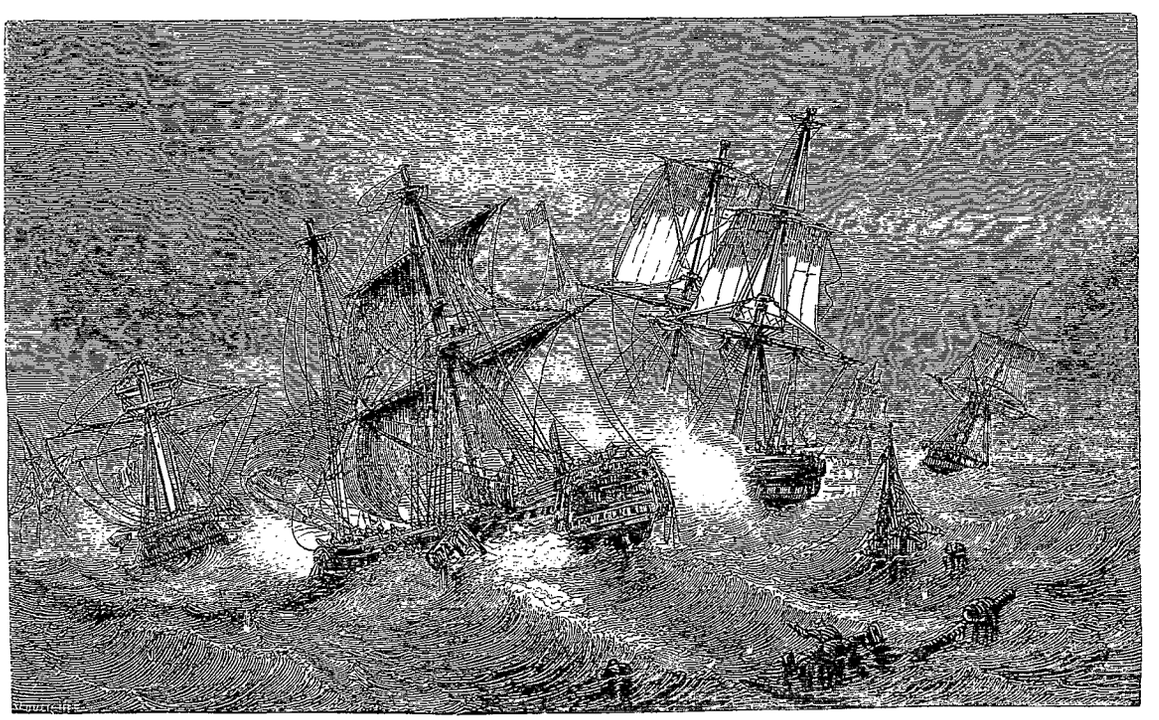
(1) Chrétien-Guillaume de Lamoignon-Malesherbes, né à Paris le 6 décembre 1721 ; ministre d'État sous Louis XVI ; mort en 1794.



Le comte d'Estaing. — Dessin de Foulquier.

été faite, d'Estaing pour toute réponse tendit sa montre à l'officier de lord Macartney et lui déclara qu'il n'accordait qu'une heure au noble lord; qu'il était trois heures moins quelques minutes et qu'il fallait qu'avant quatre heures il se fût rendu à discrétion. La menace était sérieuse : le gouverneur se soumit sans mot dire. D'Estaing le fit conduire en France.

Mais à peine le pavillon français était-il arboré, à peine



Combat naval de l'île de la Grenade (juillet 1779). — Dessin de Foulquier, d'après une gravure du Cabinet des estampes.

l'île de la Grenade était-elle au pouvoir de nos troupes, que celles-ci eurent à défendre leur conquête contre l'attaque d'une flotte anglaise. L'amiral Byron se présenta tout à coup avec vingt-et-un vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre. L'ennemi approchait à toutes voiles; d'Estaing, convaincu que ses vaisseaux n'auraient pas le temps de prendre leur poste accoutumé, fit signe de conserver les rangs. Les lignes n'étaient pas encore formées qu'il fallut combattre. Les forces étaient égales, mais les Anglais avaient l'avantage d'un ordre de combat combiné; cependant ils

furent complétement battus. Byron, contraint à la fuite, perdit plus de 1800 hommes à cette action, qui confirma la prise de la Grenade. Ce fait d'armes est resté comme un des plus beaux de notre histoire maritime.

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 150, 181, 218, 258.

Cependant les trompes des prêtres continuaient à retentir aux pieds des collines. Venu de Perse, le culte de Mithra avait été apporté aux Ciliciens par les initiés de la Syrie ou de la Cappadoce, et il avait servi à rapprocher ces associés de races différentes en leur créant une nationalité religieuse. Presque tous les pirates l'avaient adopté, et ils accouraient à la fête, portant, selon l'usage, divers déguisements qui leur donnaient l'apparence de bêtes fauves. Des femmes, également masquées, se trouvaient parmi eux : c'étaient, selon le langage du culte mystérieux, les hyènes et les lions se rendant à l'antre de Mithra, où devaient se célébrer les grandes initiations.

Au moment où ces troupes bizarres dépassèrent les tentes dressées pour les prisonniers du *Didyme*, un homme à tête de loup s'élança vers eux et se mêla à leurs rangs. Il passa rapidement avec la multitude hurlante et effrénée devant les camps nautiques, où s'abritaient les galères mises à sec au pied des tours d'observation que couronnaient des feux nocturnes, le long des villas construites pour les loisirs des chefs ciliciens ; mais en arrivant au campement des captifs destinés à être vendus comme esclaves, il voulut se dégager de la foule et rester en arrière ; le flot, toujours grossissant, l'emporta malgré lui ; il fut forcé de passer outre et d'arriver avec tous les autres jusqu'au temple de Mithra.

C'était une caverne profonde creusée dans la colline, et dont l'entrée regardait l'orient. Sur le seuil se tenaient les candidats à l'initiation, amaigris par leurs cinquante jours d'abstinence, pâles d'une longue retraite dans les ténèbres, et le corps saignant de fustigations cruelles, car les épreuves ne devaient laisser aucun doute sur leur courage ni sur leur patience. A l'arrivée de la foule, les prêtres les conduisirent vers le sanctuaire où s'élevait l'image de Mithra, assis sur le taureau qu'il frappait avec le glaive d'Ariès. On adressa aux candidats plusieurs demandes ; on leur répéta les instructions du culte mystérieux ; enfin les cérémonies de l'initiation commencèrent.

Tous furent d'abord arrosés par l'eau symbolique destinée à les laver du passé, et marqués d'un signe qui les rangeait au nombre des adorateurs de Mithra. On leur offrit ensuite l'eau et le pain, et on leur présenta la nymphe du ver de Sérique (ver à soie), emblème d'une résurrection future ; enfin un prêtre apporta une couronne soutenue par une épée à chacun des initiés, qui la repoussa en répétant que *Mithra était sa couronne*. A cette réponse, des clameurs de joie s'élevèrent, et la foule se dispersa en entraînant les nouveaux frères marqués au sceau du dieu.

Cependant le soleil commençait à descendre derrière les hauteurs de Coracésium ; une brume rosée s'élevait de la mer et se déployait lentement vers le rivage. Les initiés, revêtus de leurs déguisements de bêtes fauves, étaient dispersés sur le sable fin des grèves, aux lisières des bois ou sous les rochers sonores, et s'abandonnaient à tous les plaisirs de la fête ; partout se montraient des tentes de lin passées au safran, des voiles de pourpre ou des abris de feuillages sous lesquels étaient dressées les tables du festin ; partout brillaient des feux et tournoyaient de folles ombres. On n'entendait que chants accompagnés par les joueuses de flûtes, que clameurs effrénées, que retentissements de sistres et de tambours.

Au milieu de cet éclat et de ce bruit, un seul lieu restait terne et muet : c'était le campement des captifs ! Les Syriens, chargés de leur garde, les avaient remis à la chaîne, afin de pouvoir rejoindre leurs compagnons, et la plupart étaient couchés sur le sable, la tête enveloppée dans un pan de leur manteau. Les riantes rumeurs qui arrivaient jusqu'à eux, en réveillant le souvenir de joies passées, leur rendait l'aiguillon de la servitude plus déchirant. Chacun se rappelait ses jours de liberté et de triomphe : le Romain se voyait en marche à la tête de sa légion, le casque d'airain suspendu au cou, le bouclier couvert de son enveloppe de cuir, les épaules chargées de ses bagages et de ses armes ; il entendait les fanfares des *tibicines* ; il voyait accourir les populations vaincues qui s'inclinaient devant le dragon d'or de chaque cohorte, et il entendait au loin le bruit des chariots qui suivaient l'armée, chargés de dépouilles opimes. Le Grec, lui, pensait aux mille vaisseaux qui se pressaient dans le port de sa ville natale, aux gains du commerce, aux plaisirs du théâtre, aux cours des rhéteurs, aux courses olympiques. L'Égyptien rêvait à ses grandes cités avec leurs avenues de sphinx accroupis, aux plaines ondoyantes d'épis et aux barques d'osier à têtes de béliers, glissant sur les eaux ambrées du Nil. L'Espagnol se rappelait ses discordes civiles, les victoires de son parti, et cette vie agitée, changeante, éternel champ de bataille parcouru au galop de toutes les passions. Le Gaulois revoyait ses forêts sombres que gardait Irmensul, ses druides aux vêtements de lin, passant sous les grands chênes avec la faucille d'or, ses chariots chargés de femmes aux cheveux blonds et d'enfants demi-nus ; villes roulantes, toujours en marche vers un climat plus doux ! Ainsi tous évoquaient de lointaines images ! tous suivaient dans le passé quelques souvenirs aimés qui ravivaient en eux la douleur ou la rage !

Les dernières lueurs du jour venaient de s'éteindre ; les mille captifs étaient immobiles au milieu de ces demi-ténèbres, et le cliquetis des fers interrompait seul le silence du campement. Tout à coup un pas rapide et léger retentit dans la nuit ; une ombre parut au détour du rivage : c'était l'homme-loup qui avait enfin échappé à la fête ! Il regarda d'abord autour de lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être aperçu ; puis, se glissant vers l'entrée que les gardes avaient abandonnée, il écarta vivement le rideau de cuir qui la fermait, et disparut sous la tente des prisonniers.

Quel était le visiteur mystérieux qui fuyait ainsi la fête pour pénétrer dans cet asile du désespoir ? Son masque ne permettait point de deviner ses traits ; mais il était sans doute attendu ; car, à sa vue, plusieurs prisonniers se relevèrent vivement, et quelques-uns se mirent en sentinelle à toutes les issues, tandis que les autres s'entretenaient à voix basse avec l'inconnu.

— Eh bien ! aurons-nous des armes ? demandèrent en même temps plusieurs voix.

— Si vous osez les prendre, répliqua l'homme masqué.

— Où les trouverons-nous ?

— Au camp nautique, près de la troisième porte ; c'est l'arsenal de la flotte.

— Mais des soldats gardent le camp ?

— Ceux qui ne sont point absents auront été enivrés par mes esclaves.

— Quand faudra-t-il être prêts ?

— A la seconde veille.

— Nous serons au lieu convenu.

— Mais vos fers ?

— Ils seront brisés.

— Et vous marcherez tous ?

— Jusqu'au dernier !

L'inconnu fit un geste de joie ; puis, attirant à part un des prisonniers, il lui donna à l'oreille quelques instructions rapides, murmura un mot d'ordre, et regagna une des entrées par laquelle il disparut.

§ 3.

Les astres nocturnes marquaient la troisième veille; les bruits joyeux s'étaient insensiblement affaiblis. On avait vu les torches disparaître comme des étoiles de fête que la satiété éteint l'une après l'autre. A peine entendait-on encore, au fond des anfractuosités les plus solitaires, quelques voix isolées chantant les scolies ioniennes, et quelques modulations de flûte et de lyre, emportées par le vent de la nuit. Bientôt ces derniers bruits eux-mêmes s'éteignirent; on ne vit plus que les lueurs vacillantes des feux abandonnés, et l'on n'entendit que le grand murmure de la mer, revenant à intervalles égaux comme la respiration puissante d'un géant.

A bord des navires, même obscurité et même silence! Le vaisseau d'Isidore, *la Nouvelle-Carthage*, n'avait point encore levé l'ancre. Les rames étaient rentrées et la voile cargùée à cinq plis. Les matelots reposaient couchés sous leurs bancs, les pilotes dormaient près du double gouvernail, et les vigies elles-mêmes s'étaient assoupies au haut de la gabie. Mais Isidore prolongeait la veille dans la chambre amirale; l'archer laconien, auquel il avait donné un ordre secret avant le commencement de la fête, venait d'arriver au vaisseau. A sa vue, le Carthaginois referma vivement la porte, et regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Eh bien! demanda-t-il enfin en baissant la voix, tu viens de la tente romaine?

— J'en viens, répondit le Lacédémonien du même ton.

— Et qu'as-tu fait?

— Selon tes ordres, j'ai attendu derrière les arbres aux épines noires que les lampes se fussent allumées; puis j'ai gagné, en rampant, la grande galerie dont j'ai soulevé le rideau! Un homme était assis loin du seuil, la tête penchée sur un rouleau de *papyrus*.

— Et tu as reconnu César?

— A sa toge violette.

— Alors tu as tendu ton arc?

— Les deux flèches lancées en même temps l'ont percé sous l'épaule; il a poussé un faible cri; il est tombé...

— Et il n'a plus fait aucun mouvement?

— Il était mort!

Le regard du pirate étincela d'une joie sauvage.

— Enfin, murmura-t-il, que Mithra soit loué! Il y a un Romain de moins, et ses insolences auront été punies.

Mais il s'arrêta tout à coup pour prêter l'oreille. Une rumeur semblait sortir des flots aux deux flancs de la galère; elle fut interrompue presque aussitôt par un cri de commandement suivi de cliquetis d'armes, de gémissements, et d'un bruit de pas précipités.

Presque au même instant, la porte fut violemment repoussée et laissa paraître Julius portant au bras gauche le bouclier rond des Vélites, et la main droite armée d'une épée espagnole. Il était accompagné d'une troupe de captifs qui traînaient encore les débris des fers qu'ils venaient de briser.

Trompé par le costume, l'archer laconien avait frappé le secrétaire de César, tandis que celui-ci profitait d'un déguisement pour préparer la révolte des prisonniers. Le désordre de la fête leur avait permis de piller l'arsenal du camp nautique, de s'emparer des barques attachées au rivage, et de surprendre pendant la nuit le vaisseau d'Isidore. Ce dernier n'eut point le temps de se mettre en défense; sur un signe de César, il fut abattu et garrotté.

Maître de la galère cilicienne, le Romain y laissa une partie de sa troupe; il envoya son ancien équipage sur *le Didyme*, et, passant lui-même sur *le Lotus* avec les pirates qui avaient survécu, il ordonna aux trois navires de déployer leurs voiles, et de se diriger vers l'Ionie.

En mettant le pied sur *la Liburne* égyptienne, César rencontra Sextilius qui avait été entraîné par les captifs romains, et ainsi délivré malgré lui. Il éclatait en malédictions sur cette liberté reconquise à contre-temps, et énumérait tout ce qu'il avait abandonné à Coracésium de meubles, d'esclaves et de créances. Après s'être amusé un instant des lamentations de l'avare préteur, César le quitta pour donner à Agrippa quelques instructions; puis il s'occupa des prisonniers ciliciens.

Jetés près de la sentine, ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, pâles, silencieux et hagards comme des bêtes fauves que les chiens tiennent assiégés dans leurs tanières. Autour d'eux s'agitaient les vainqueurs, les javelots à la main, et n'attendant qu'un signal pour venger les longues tristesses de leur captivité.

Julius promena sur le groupe des prisonniers un œil qui cherchait Isidore, et qui ne s'arrêta qu'en le rencontrant.

Le Carthaginois se tenait aux derniers rangs, dans l'attitude d'Ajax foudroyé. Il avait le corps droit, la tête haute et le visage menaçant. Le regard du Romain fit d'abord étinceler le sien, puis un sourire amer entr'ouvrit ses lèvres.

— Gloire au descendant de Quirinus! dit-il à haute voix; la trahison en a fait un autre Scipion!

— Il faudrait pour cela que tu fusses un autre Annibal, fit observer César, et tu n'es pas même un Cacus. J'ai seulement voulu te prouver que les chevaliers romains ne parlaient point légèrement. Hier je t'ai promis une place au bout de l'antenne du *Lotus*; je viens aujourd'hui pour tenir ma promesse.

— Tu agiras sagement, vaillant Thésée, répliqua le pirate, car je suis la preuve que laisser vivre un ennemi, c'est épargner un aspic.

— Aussi montrerai-je plus de prudence, dit Julius; mais auparavant, je dois te payer une dernière dette, afin de ne rester en rien ton débiteur. Tu as été mon hôte, Isidore; je veux être le tien. Lève-toi donc, car Agrippa fait préparer le *triclinium*; les convives sont prévenus et la place consulaire (1) te sera réservée.

A ces mots, il fit un signe, et les liens qui garrottaient le pirate furent dénoués. Isidore secoua ses membres engourdis, et jeta autour de lui un coup d'œil rapide, comme s'il eût cherché un moyen de fuite; mais il rencontra le sourire du Romain; une légère rougeur monta à sa joue, et l'orgueil fit taire le désir du salut.

César marcha devant lui jusqu'à la grande chambre du *Lotus*. *La fin à une autre livraison.*

La *sabbatine* (sabbatina thesis) était une petite thèse que les écoliers soutenaient les samedis, sans solennité, en forme de tentative, pour s'exercer et pour se préparer à en soutenir d'autres publiquement. D'Aguesseau, dans une lettre à son fils Defresne, dit: « J'aimerais mieux que vous remissiez la *sabbatine* après Pâques, et que vous n'interrompissiez point vos méditations sur l'être, sur Dieu, sur la nature de l'âme, sur les principes généraux de la certitude de nos connaissances. »

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir. FÉNELON.

TOMBEAU DE CHILDÉRIC Ier.

Nous avons dit sommairement, dans notre tome XI (voy. 1843, p. 90), comment, le 25 mai 1653, un maçon, travaillant à la démolition de maisons dépendantes de la

(1) La troisième place du lit du milieu.

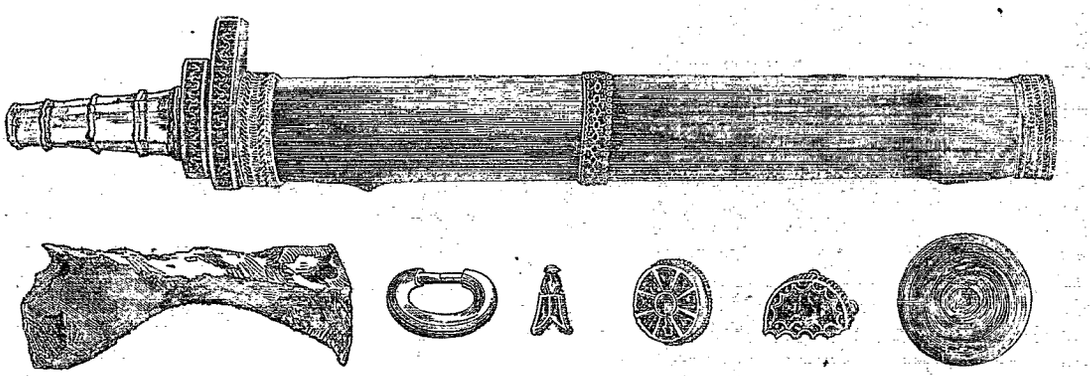
paroisse de Saint-Brice, à Tournay, trouva sur une sorte de roche, à 7 pieds de profondeur, une fibule ou agrafe d'or, et d'autres objets également en or. Le docte J.-J. Chifflet nous a conservé le nom en latin de ce pauvre homme, dans un gros in-4° consacré à l'histoire et à la description de cette découverte : il se nommait Hadrianus Quinquinus, et il était sourd et muet ; mais l'étonnement et la joie lui firent une telle impression qu'il poussa des cris inarticulés et attira ainsi sur le lieu de la trouvaille une foule empressée. Le curé et d'autres ecclésiastiques étaient du nombre. On continua à fouiller, et l'on découvrit successivement une épée, une boule de cristal, une tête de bœuf en or, une quantité de petites abeilles en or émaillé, une hache d'arme en fer, dévorée par la rouille, des monnaies romaines en or et en argent, et enfin un anneau d'or portant l'effigie du roi Childéric, avec son nom en toutes lettres, *Childirici regis*. Les monnaies d'or romaines étaient à l'effigie des empereurs Valentinien, Marcien, Léon, Zénon, Basiliscus et Marcus, contemporains du roi des Francs Childéric Ier, père de Clovis, ou antérieurs à son règne. Il n'y avait donc pas de doute possible ; on avait trouvé le tombeau d'un roi chevelu, d'un Mérovingien, d'un roi païen, du père de Clovis, le premier roi chrétien des Francs. Ce trésor fut donné au sérénissime archiduc Léopold d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, qui donna 6 doublons d'or au sourd et muet.

Plus tard, l'archiduc Léopold fit don de ces restes précieux à l'empereur, chef de la maison d'Autriche ; enfin l'électeur de Mayence, Philippe de Schœnborn, les fit demander par son confesseur à ce prince, pour les offrir au roi de France, alors Louis XIV, auquel il avait de grandes obligations politiques, et qu'il tenait à se rendre favorable. L'empereur accorda gracieusement cette faveur à l'électeur, et celui-ci dépêcha à la cour de France un sieur Dufresne, qui les remit de sa part au roi en 1665. On les déposa au Cabinet des médailles, qui les conserve encore aujourd'hui, à l'exception de quelques objets qui disparurent dans le déplorable vol de 1831.

Depuis le livre de Chifflet, il a été reçu, en forme de chose jugée, que Childéric Ier avait été enterré à Tournay. Mais la critique de nos jours est moins facile à contenter.

Les historiens ne disent ni où ni comment mourut Childéric Ier. Grégoire de Tours se borne à dire que Childéric étant mort, son fils lui succéda. C'est donc l'anneau seul avec sa légende, qui pouvait révéler le personnage auquel avaient appartenu ces souvenirs d'un âge aussi reculé. Malheureusement, l'anneau est du nombre des objets volés et sans doute fondus en 1831, et il est difficile de prononcer d'une manière positive sur l'authenticité de cette importante pièce du procès. Il existe cependant au Cabinet des médailles une empreinte en plâtre du chaton de cet anneau ; ce chaton était le sceau du roi ; il représentait en creux un personnage vu à mi-corps, portant de longs cheveux séparés en deux longues tresses, et tenant de la main droite une lance ou une javeline. Autour, on lit ces mots : *Childirici regis*. Bien qu'il soit un peu téméraire de s'inscrire en faux contre une possession d'état qui a déjà deux siècles, on conçoit de nos jours quelques doutes sur l'authenticité de ce bijou, et l'on ose se demander si l'on n'aurait point fabriqué l'anneau pour donner plus de prix au présent qu'il s'agissait de faire au roi de France. Il est du moins certain que le costume paraît ressembler fort à ceux de la cour de Byzance du dixième siècle ; il serait alors postérieur de plus de trois siècles à Childéric Ier, qui mourut à la fin du cinquième siècle ; les lettres de l'inscription ne paraissent pas contemporaines de ce temps reculé ; les barres de l'I, du D, semblent modernes. Toutefois, les autres objets sont d'un haut intérêt : ils appartiennent certainement au cinquième siècle ; ils ont été trouvés à Tournay, domaine de Childéric Ier. Ce prince, qui mourut en revenant d'une campagne en Germanie, et qui allait se reposer de ses fatigues à Amiens, a pu passer par Tournay, et il est très-possible qu'il y soit mort. Ces armures et ces ornements n'ont pu appartenir qu'à un chef puissant ; il n'y a donc rien d'impossible qu'ils aient appartenu à Childéric lui-même. Nous ne proposons donc pas qu'on les lui enlève ; seulement nous avons voulu démontrer que ce n'était pas une chose absolument certaine, et que l'on a copié Chifflet depuis deux siècles sans songer à peser ses raisons, et sans lui demander où il a vu que Childéric fût mort et eût été enterré à Tournay.

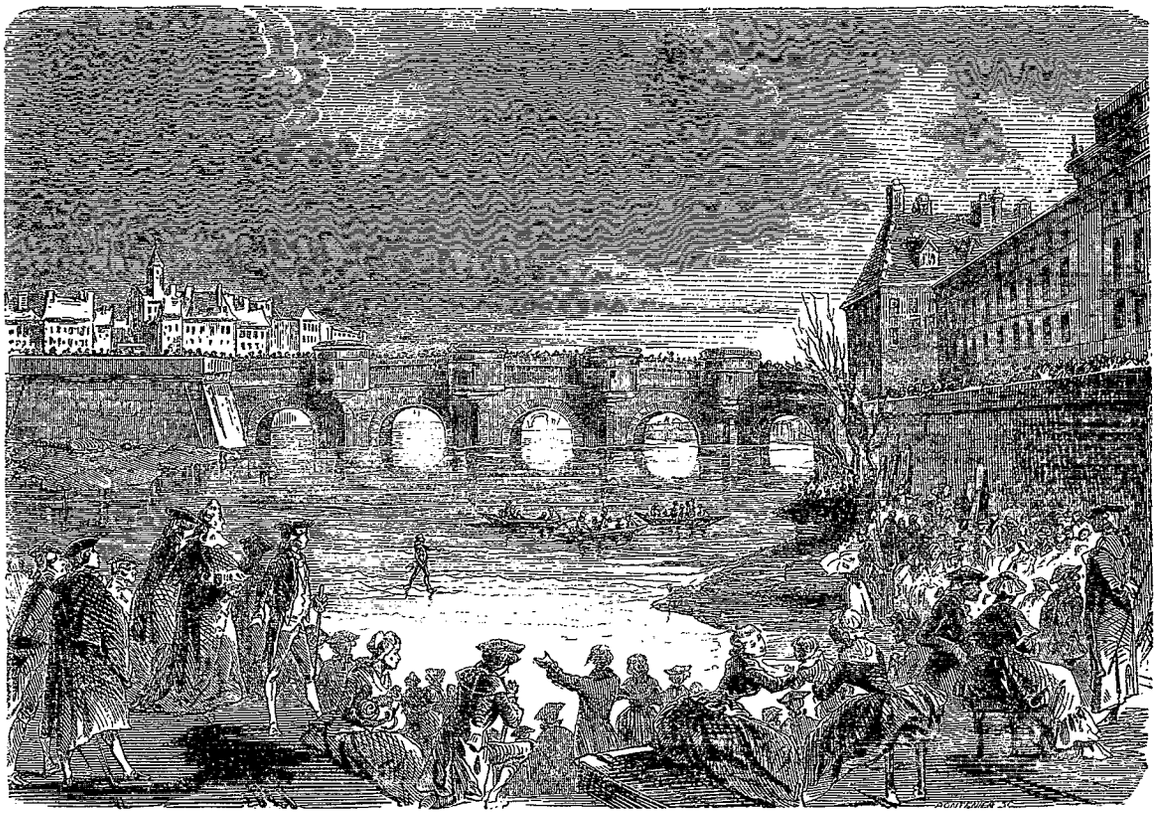
Notre dessin reproduit l'épée, la hache ou francisque de fer, une des abeilles, une fibule et trois petits ornements dont il est assez difficile de déterminer le sens et l'usage. La lame de l'épée a disparu ; sans doute elle était en fer, et la rouille l'a vaincue ; on ne possède que la garde et les montures en or émaillé. On a adapté à la garde une lame moderne, recouverte de velours noir, afin de faire comprendre que ces fragments sont ceux d'une épée. Le travail de ces ornements est très-intéressant ; il offre la plus frappante analogie avec celui des vases sacrés trouvés à Gourdon, et reproduits dans ce recueil. La fibule est en or massif ; il y manque l'ardillon. L'abeille et les deux autres



Bibliothèque nationale ; Cabinet des médailles. — Armes et ornements du cinquième siècle que l'on suppose avoir appartenu à Childéric Ier.

ornements sont exécutés dans le même système que la monture de l'épée. Le dernier objet est une boule de cristal à peu près de la grosseur d'une bille de billard. On a supposé que cette boule avait pu orner le pommeau de l'épée ; on a même cité à cette ocasion un pommeau d'épée en cristal du moyen âge, sur lequel étaient gravés en creux ces mots : *Sigillum ensis* (sceau de l'épée). D'autres ont pensé que cette boule était celle que l'on voit entre les mains des empereurs comme symbole de leur puissance sur le monde entier.

EXPÉRIENCE FAITE A PARIS SUR LA SEINE, EN 1785.



Expérience de sabots-nageoires sur la Seine, le 5 septembre 1785. — D'après une gravure du dix-huitième siècle. — Dessin de Foulquier.

En 1783, *le Journal de Paris* annonça qu'un horloger avait inventé des sabots élastiques, « à l'aide desquels il » traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois » par heure. » Il demandait, pour faire son expérience, qu'on lui assurât par souscription une somme de 200 louis, s'engageant à ne toucher cet argent que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public. Le journal, en publiant la lettre de cet inventeur, se portait garant de la réalité de la découverte. Monsieur, frère du roi, ouvrit la souscription, et envoya 45 louis au bureau du journal. Beaucoup de gens imitèrent cet exemple : le prevôt des marchands donna 10 louis, et fit préparer une enceinte pour les souscripteurs. Bientôt *le Journal de Paris* annonça que l'on avait atteint la somme de 200 louis; ses rédacteurs en informèrent un habitant de Lyon, né de Combles, qui leur avait communiqué les promesses de l'horloger ; mais une lettre de l'intendant de Lyon, M. de Flesselles, révéla bientôt que la prétendue expérience n'était qu'une plaisanterie.

Les journalistes, les souscripteurs, la cour, la ville, se trouvèrent étrangement mystifiés et mécontents. Cependant on était encore sous l'impression de la surprise et de l'admiration que venaient de produire les premières expériences de l'aérostation : tout paraissait possible ; jamais il n'avait été plus permis de s'abandonner un peu à la crédulité.

Deux ans après, l'opinion publique eut sa revanche. Voici ce que nous lisons dans la correspondance de Grimm, à la date du mois de septembre 1785 (1).

« Vers la fin de 1783, nous étions bien honteux, je ne sais pourquoi, d'avoir été mystifiés par un mauvais plaisant de Lyon, qui, pour éprouver notre crédulité, avait fait annoncer avec beaucoup de pompe la découverte prétendue de sabots élastiques, avec lesquels on pouvait marcher sur l'eau sans crainte même d'avoir les pieds mouillés. Nous avons vu ce miracle il y a plus de deux mois, et le prodige a fait si peu de sensation, que nous sommes presque excusables de n'en avoir pas encore parlé.

» Un mécanicien espagnol a fait cette expérience le lundi 5 septembre dans l'enceinte de la Râpée, où se font les joûtes (1). Il s'est placé sur l'eau sans autre secours que ses sabots; on l'a vu s'avancer sur la rivière, tantôt suivant le courant, tantôt contre le courant; il s'est arrêté plusieurs fois, s'est baissé pour prendre de l'eau dans le creux de sa main, et dans ces deux situations il n'a pas paru dériver. Sa marche, lourde et lente, avait l'air d'être pénible par la difficulté qu'il paraissait avoir de garder son équilibre; il glissait plutôt qu'il ne marchait... Il resta sur l'eau de quinze à vingt minutes; et, avant de gagner le bord, il a quitté ses sabots, qu'il a laissés dans une espèce de boîte qui était à flot, afin d'en cacher la forme aux spectateurs. L'administration avait eu soin de faire tenir à quelque distance de lui un bateau qui fût à portée de le secourir en cas d'accident.

» On conçoit que, pour assurer le succès de ce nouveau prodige, il suffit de déplacer une masse d'eau égale au poids du marcheur. Le pied cube d'eau pèse 70 livres; en sorte que le déplacement de 2 pieds doit nécessairement soutenir à la surface de l'eau un homme du poids de 140 livres. Ces sabots ne sont donc réellement qu'un bateau divisé en deux parties; ainsi, en supposant que le hasard eût fait faire la découverte de ces sabots espagnols avant celle d'un esquif

(1) Tome III de la troisième partie, p. 370.

(1) La gravure représente un autre endroit de la Seine. Peut-être une autre expérience eut-elle lieu postérieurement au récit de Grimm.

ou d'un canot quelconque, un trait de génie plus heureux eût été de les réunir, et, sous ce rapport, on peut dire que la découverte en question est plutôt un pas en arrière qu'un pas en avant. Quant à la difficulté très-réelle de conserver l'équilibre dans cette position, c'est sans doute un talent qui demande autant d'adresse et d'exercice que la danse de corde et tous les autres tours de ce genre. Nous n'avons pu savoir ni le nom du mécanicien espagnol, ni celui de son élève; car ce n'est pas l'inventeur de la machine lui-même qui en a fait publiquement l'essai; nous savons seulement qu'il s'était donné le titre d'académicien de Barcelone et de pensionnaire de Sa Majesté catholique, et que ces deux titres lui ont été disputés d'une manière assez humiliante par M. l'abbé Ximènes, dans une lettre envoyée au *Journal de Paris*. »

Cette expérience de 1785 ne peut manquer de rappeler à nos lecteurs le Scaphandre de l'abbé de la Chapelle, et les patins-nageoires de M. *Latour*, dont nous avons donné la description dans notre sixième volume (1838) page 254.

ULRICH.

LÉGENDE SOUABE.

Fin. — Voy. p. 242.

Ulrich passa dans la chambre voisine; il y resta enfermé quelques moments, et revint bientôt, sans laisser paraître, autrement que par ses regards plus animés, sa profonde émotion.

— C'est bien, dit-il à Hans. Allez répondre à votre maître que je ferai tout ce qu'il attend de moi; remerciez-le de la confiance qu'il me témoigne, et que je mériterai, avec le secours de Dieu.

Là-dessus, il serra vivement la main du messager; il l'accompagna hors de la maison, et, après avoir échangé avec lui quelques paroles à voix basse, il rentra dans la cuisine.

— Fritz, il faut que je te parle, dit-il d'un ton tranquille.

Ils passèrent ensemble dans l'autre chambre, et Ulrich, après en avoir soigneusement fermé la porte, dit à son fils :

— Tu vas me relire cette lettre, mon enfant; je t'en confie le secret parce que j'ai besoin de toi.

Fritz lut ce qui suit :

« Mon cher Ulrich, je vous écris du quartier général. Dans un temps plus heureux, nous avons été voisins, et j'ai appris à vous connaître. Votre sagesse et votre piété vous ont gagné toute ma confiance, et je vous en donnerai la preuve en vous demandant aujourd'hui deux services à la fois : l'un qui intéresse votre village, l'autre qui ne concerne que moi, mais qui me touche en ce que j'ai de plus cher au monde.

» Sachez, mon ami, que j'ai l'ordre d'occuper demain votre hameau à la tête de mon régiment. Ce que je sais du plan de la grande bataille qui se prépare m'a fait comprendre que cette localité aura cruellement à souffrir; le souvenir des habitants et surtout le vôtre m'a intéressé pour elle, et j'ai obtenu du général qu'il me permît de faire avertir nos malheureux voisins, *mais pas avant cinq heures du matin*, de ce qui va se passer. C'est vous que je charge de ce soin. A six heures, la position sera occupée par nos forces; le secret le plus profond est indispensable à la réussite. Je vous le confie; ni vous ni les vôtres vous ne trahirez la cause de l'Allemagne.

» Mais, mon cher Ulrich, si le poste où je suis envoyé est honorable, il est aussi dangereux. Je succomberai peut-être : dans ce cas, je désire que vous soyez le tuteur de mon enfant; servez-lui de père, et traitez-le comme l'un des vôtres; que votre bonne femme lui tienne lieu de la mère qu'il a perdue; entretenez dans le cœur de l'orphelin l'amour et la crainte de Dieu. Mon fidèle Hans vous remettra une cassette où j'ai renfermé mes effets les plus précieux, avec une somme en or. Vous sauverez, après la guerre, ce qui restera de mes biens, et vous en rendrez compte à mon Henri quand il sera en âge de se conduire. J'ai, vous le savez, une petite ferme dans la montagne : allez attendre dans cette retraite écartée l'issue des événements. Si mon fils ne doit pas me revoir, parlez-lui souvent de moi. Pour l'amour de son père, hâtez-vous de le mettre en lieu de sûreté; vous ne pouvez mieux reconnaître le peu qu'il m'a été permis de faire pour nos malheureux voisins et pour vous. »

— Mon père, vous aviez raison, dit Fritz d'une voix émue; la piété a les promesses de la vie présente.

— Voici ce que j'attends de toi, dit Ulrich, en réservant pour un autre temps les réflexions que cet événement faisait naître. Je vais conduire à cette ferme ta mère, tes frères, tes sœurs, et cet enfant que l'amitié met sous ma garde. Aussitôt qu'ils seront en sûreté, je reviendrai. J'ai le temps d'être ici avant cinq heures; mais un obstacle imprévu peut m'arrêter en chemin, et nous ne devons pas exposer nos voisins à une chance malheureuse. Tu resteras ici, mon enfant; tu veilleras sans te coucher ni t'asseoir, de peur de te laisser aller au sommeil. Quand cette pendule marquera cinq heures, si tu ne me vois pas reparaître, hâte-toi d'avertir M. le juge, et présente-lui cette lettre : quand il l'aura lue en ta présence, tu auras rempli ton devoir, et tu pourras nous rejoindre; tu connais les chemins. Mais, s'il plaît à Dieu, je reviendrai, et nous retournerons ensemble.

En achevant ces mots, Ulrich sortit de la chambre, et dit d'une voix grave :

— Le Seigneur veillait sur nous; il nous a envoyé un messager de salut; hâtons-nous de le suivre où il nous appelle. Mettez vos plus chauds vêtements et vos meilleures chaussures. Femme, prends cet enfant; Berthe, prends cette Bible. Que les aînés donnent la main aux cadets. Je me charge de cette cassette; je vais y joindre quelques objets précieux. Ne prenez rien avec vous que vous ne puissiez porter facilement pendant deux lieues. Il faut que nous partions à l'instant même; Fritz nous suivra un peu plus tard.

La mère poussa un cri de douleur. Elle allait demander des explications; un signe de son mari lui fit comprendre qu'elle devait se laisser conduire sans hésitation.

— Ulrich, lui dit-elle, tu nous as toujours guidés sagement; nous allons te suivre. Mais notre bétail, notre mobilier?

— Il faut en faire le sacrifice.

— Mais Fritz?

— Il fera son devoir comme nous allons faire le nôtre. Partons, à la garde de Dieu!

C'est un avantage inestimable pour une famille, dans les circonstances difficiles, que l'habitude de l'obéissance et de la soumission. Cette pauvre mère, ces jeunes enfants, se laissèrent emmener de chez eux, au milieu d'une nuit froide et sombre, sans savoir où ils allaient, quittant leurs tisons encore flambants et leur couche toute prête, enfin tout ce qu'ils possédaient, et n'ayant que de vagues soupçons sur la cause de leur départ.

La mère, avant de s'éloigner, serra Fritz dans ses bras.

— Nous partons et tu restes! disait-elle en étouffant ses sanglots.

Elle parcourut encore une fois la maison; elle visita l'étable; la vache, la chèvre, les moutons, reçurent ses dernières caresses. Elle revint le cœur navré; mais elle ne dit pas un mot qui pût troubler la jeune famille.

— Notre devoir, dit Ulrich, est de nous éloigner sans causer ici aucune alarme.

Et ils passaient en silence devant ces pauvres maisons, où l'on dormait d'un profond sommeil.

— Père, disait la femme à voix basse, si nous étions exposés à quelque danger, ceux-ci ne le sont-ils pas?

— Sois tranquille, répondit Ulrich en soupirant; ils seront avertis.

— Je comprends; Fritz en est chargé. La volonté de Dieu soit faite!

Ils arrivèrent enfin sans accident à la ferme de M. Weiler, le père Ulrich fut de retour auprès de son fils avant cinq heures. Quand la funeste nouvelle fut répandue dans le village, les cris, les gémissements éclatèrent de tous côtés. Chacun ne songeait qu'à sauver ses meubles, ses provisions, ses troupeaux. Fritz dit à son père :

— Nous pourrions emmener notre bétail.

— C'est vrai, mon enfant; mais nous pouvons faire mieux. Prenons la civière et un matelas : notre voisine, la vieille Marguerite, est trop malade pour s'en aller à pied; nous l'emporterons.

Ils eurent le temps de faire encore cette bonne œuvre. Ils rencontrèrent, il est vrai, quelques troupes ennemies; mais, loin de les arrêter, on les comblait de bénédictions; et, vers midi, ils arrivèrent à la ferme, accablés de fatigue.

L'avis du colonel n'était que trop nécessaire; tout ce qu'il avait prévu s'accomplit. Le village, occupé dès le matin par les troupes allemandes, fut brûlé par elles avant d'être enlevé par les Français, qui remportèrent la victoire après une longue et sanglante bataille. Le colonel y reçut une blessure mortelle et ne revit pas son fils. Il avait fait son testament la veille. Il nommait Ulrich tuteur de Henri et gérant de ses biens, en lui laissant un petit legs destiné à rebâtir sa maison et à racheter des meubles, des outils et du bétail.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

APOLOGUE ORIENTAL.

Un philosophe a essayé de prouver que les fables de la Fontaine ne devaient pas être enseignées à l'enfance, parce que la morale en est souvent dangereuse. Il a fait, en particulier, une analyse très-longue et très-amère de la fable du Corbeau et du Renard, s'arrêtant à chaque vers, pesant chaque mot, épiloguant sur une inversion, sur un terme figuré ou trop poétique, une expression proverbiale, une périphrase, qui pouvaient, dit-il, dérouter l'intelligence des enfants. Il y a dans cette critique quelque vérité, mais aussi beaucoup d'exagération.

Sans vouloir préjuger quel eût été le sentiment de Jean-Jacques sur l'apologue oriental suivant, dont le sujet est au fond le même que celui de la Fontaine, mais avec quelques circonstances toutes différentes, il est permis de penser qu'il eût pardonné peut-être à la tromperie du Renard, en faveur d'une certaine répartie que l'auteur met dans la bouche du Corbeau.

« On raconte qu'un Corbeau enleva un morceau de chair et se percha sur un arbre pour le manger. Un Renard qui l'aperçut vint vers lui et lui tint ce discours : « — En vérité, » tu es un Corbeau charmant! Tes formes sont gracieuses, » ton naturel est excellent; il y a peu d'oiseaux qui t'égalent » en beauté et en perfection, et tu n'as qu'un seul défaut. » — Quel est, dit le Corbeau en l'interrompant, le défaut que » tu remarques en moi? — C'est, dit le Renard, qu'il y a » dans le son de ta voix je ne sais quoi de choquant et de » désagréable. — Fais-le moi remarquer, dit le Corbeau, afin » que je m'en corrige. — Croasse, dit le Renard. » Le Corbeau croassa. « — Croasse plus fort que cela! lui cria le » Renard. » Le Corbeau, pour croasser plus fort, ouvre son large bec et laisse tomber le morceau de chair. Le Renard s'en étant saisi, le Corbeau lui dit : « — Quoi! c'est pour » cela que tu as employé la ruse? Si tu me l'avais demandé, » je t'en aurais fait présent sans difficulté. — Je n'ai encore » vu personne, dit le Renard, qui s'abaisse à mendier une » chose qu'il peut se procurer par son industrie, à moins » qu'il ne soit dépouillé de tout sentiment de délicatesse. »

Cet apologue, assurément, n'est pas plus fait pour l'enfance que la fable de la Fontaine; on remarquera cependant que le tour en est franc et naturel. D'abord, ce n'est point un fromage que le Corbeau tient dans son bec; chose fort difficile, et que le philosophe dont nous avons parlé blâme justement. L'auteur ensuite ne peint point le Corbeau comme un vaniteux ridicule et qui mérite une leçon : il lui donne, au contraire, une véritable modestie, avec le désir de se corriger de ses défauts. Le Renard, non plus, n'a point le caractère d'un bas flatteur : il nomme les choses par leur nom; il dit au Corbeau : *Croasse*. Le Corbeau attache, enfin, par sa sincérité et son désintéressement. Il n'éprouve aucune confusion de la malice du Renard; il ne jure point, *mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus*; il s'étonne seulement qu'on ait fait tant de frais pour un morceau de chair; et la réplique du Renard prouve tout au plus qu'il est honteux lui-même de sa ruse.

MOULINS

(Département de l'Allier).

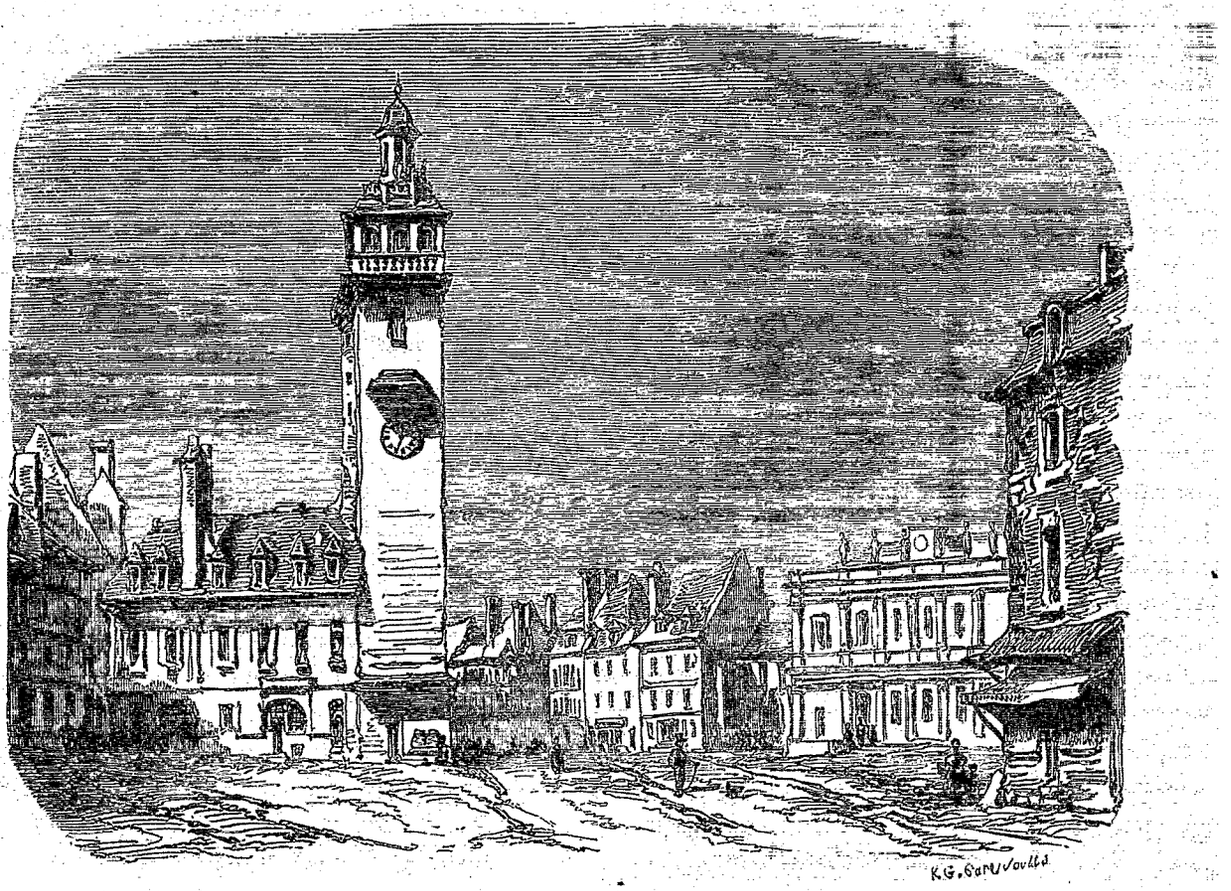
Voy., sur Moulins, la Table des dix premières années.

L'origine de Moulins est incertaine. C'est une des villes où l'on a cru retrouver la *Gergovia* des Boïens. Mais il paraît seulement établi qu'il y eut dans son voisinage, au temps de Jules César, un pont qui servit à l'armée romaine pour le passage de l'Allier. On raconte aussi que dans le dixième siècle, un seigneur de Bourbon, s'étant épris d'une belle meunière dont la demeure était en ce lieu, y bâtit un château, qui depuis devint le centre d'un village, puis d'une ville. Aymar de Bourbon y possédait en effet, en 923, un château auquel, dans son testament, il donne le nom de *palais des Moulins*. Quoi qu'il en soit, Moulins existait déjà comme ville au onzième siècle. Elle était fortifiée et devait être assez considérable, puisque, en 1269, on y fonda un hôpital pour cent pauvres. Mais ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'elle commence à acquérir assez d'importance pour devenir, dans la suite, la résidence des ducs de Bourbon et la principale ville du Bourbonnais. Néanmoins cette ville resta longtemps encore enserrée dans ses murailles, et tous ses accroissements eurent lieu dans ses faubourgs. Depuis, les fortifications de Moulins tombèrent, comme toutes celles des autres villes de l'intérieur, et firent place à d'agréables promenades. Aujourd'hui, embellie et agrandie, la ville de Moulins est généralement percée de rues droites et bien entretenues. Cependant la plupart de ses maisons, construites en brique, ont un aspect quelque peu sombre et triste. Elle est située dans une plaine, sur la rive droite de l'Allier; un beau pont en pierre, construit de 1753 à 1763 par l'ingénieur Régemortes, la relie à un vaste faubourg qui se trouve sur la rive gauche. Outre l'ancien palais des Bourbons, dont la tour, encore debout, domine la ville, Moulins possède plusieurs édifices dignes de remarque, entre autres l'église Notre-Dame, et celle de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas. L'église Notre-Dame, bâtie en 1386, est une belle église gothique inachevée. Le château de Moulins (voy. 1841, p. 27 et 69), situé autrefois à l'extrémité septentrionale de l'ancienne ville, se trouve maintenant à peu près au centre de la ville agrandie. Dans sa forme irrégulière, il offrait un vaste ensemble et quelques belles parties. Du temps de François Ier, il passait encore pour un des édifices considérables du royaume. Il avait été construit à diverses reprises, dans les quatorzième et quinzième siècles. Le corps de logis qui existe encore, et qui sert de caserne à la gendarmerie, fut l'œuvre de Cathe-

rine de Médicis. Sa grosse tour, encore debout, est attribuée au fondateur même du *château des Moulins*. Une autre tour, carrée aussi, que l'on voit sur une des places de la ville, ne remonte qu'au seizième siècle; elle est terminée par un clocher à horloge où les heures sont frappées par les quatre statues colossales d'un homme, d'une femme et de deux enfants, garçon et fille. (Voy., sur les jaquemarts, 1834, p. 80; et 1849, p. 364.)

C'est à Moulins que fut conclu, en 1548, le mariage d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, avec Jeanne d'Albret. En 1506, Catherine de Médicis y convoqua, dans l'espoir de maintenir la paix entre les protestants et les catholiques, la fameuse assemblée dite *de Moulins*, qui fut suivie de la guerre de *la Ligue*. En 1595, Henri IV y fit son entrée et fut accueilli avec enthousiasme.

Cette ville ne paraît pas avoir eu beaucoup à souffrir des guerres civiles; mais elle a été souvent dévastée par l'incendie et les maladies contagieuses. Ce fut un incendie qui, en 1755, y ruina le magnifique château des Bourbons. De 1440 à 1656, elle subit six fois la peste : celle de 1547 fit de tels ravages,



Une vue à Moulins. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

qu'on fut sur le point de transporter les tribunaux à Souvigny.

QUELQUES ARBRES REMARQUABLES

DE LA VALLÉE DU LAC LÉMAN.

Jean-Jacques parle d'un noyer qu'il avait aidé à planter sur l'esplanade du presbytère de Bossey, village où il avait passé quelques années de son enfance chez un pasteur. « Il y avait, dit-il, hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait les creux, nous tenions l'arbre chacune d'un main, avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, etc. »

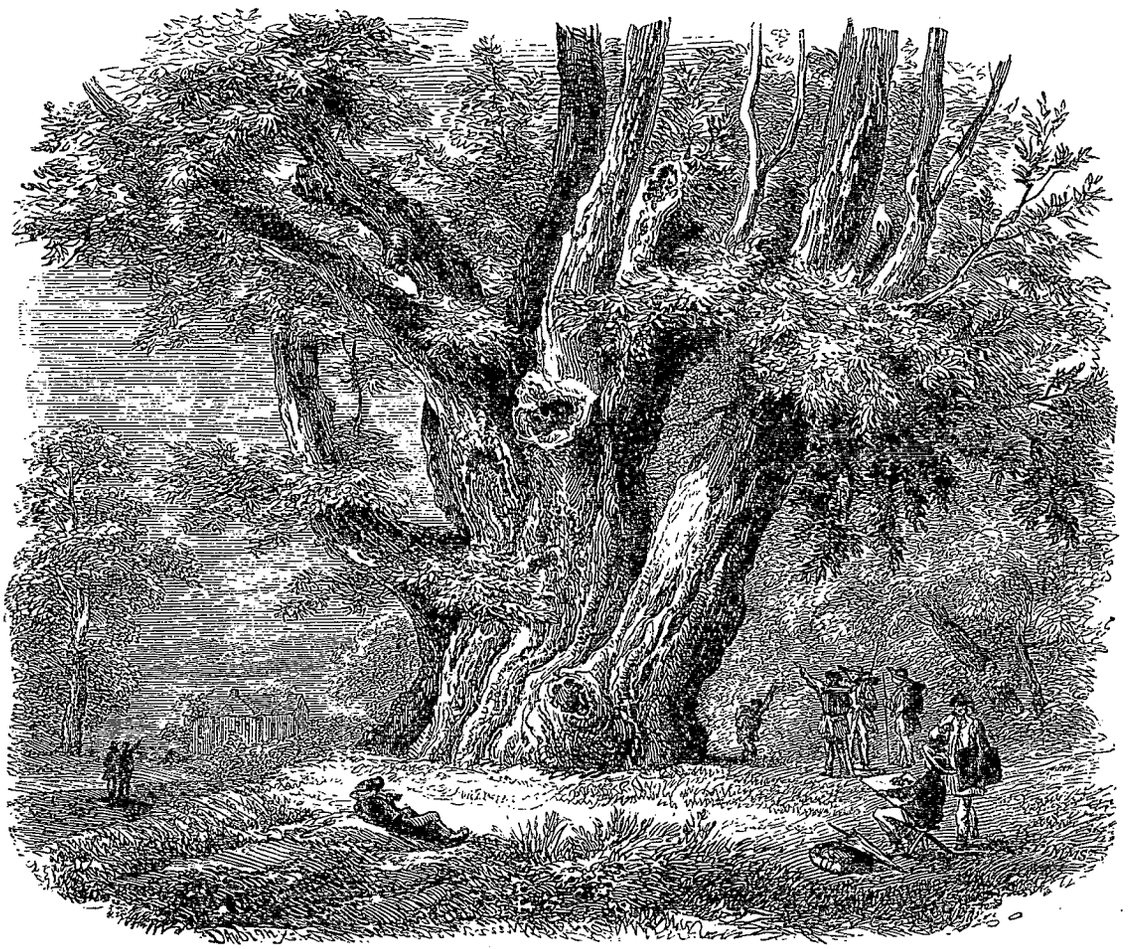
Avec la suite des années, ce noyer devint fort beau, et, depuis la mort de l'auteur d'*Émile*, bien des touristes firent vers cet arbre un pèlerinage. Maintenant ce noyer n'existe plus; sans souci de son origine, ou parce qu'il l'ignorait, un paysan l'abattit en 1792.

Non loin de Bossey, et sur le même versant du grand Salève, s'élèvent les ruines de l'abbaye de Pomiers, dont la fondation remonte à plus de sept siècles. La position de cet antique monastère est des plus gracieuses : adossé à la montagne, de magnifiques forêts la couronnent; de riches prairies partent de sa base et s'étendent au loin. C'est près de ce monument que l'on voyait des hêtres gigantesques d'une venue admirable : le propriétaire actuel les a fait abattre.

Traversons Genève pour visiter Beaulieu qui, ainsi que l'annonce son nom, est une *villa* sise dans l'une des plus agréables contrées du petit Sacconnex. Là existe un cèdre du Liban planté en 1735. En 1843, sa hauteur dépassait déjà 30 mètres. Le tronc de cet arbre, mesuré en dernier lieu à un mètre du sol, a présenté une circonférence de 4 mètres 20 centimètres. L'étendue que couvrent ses branches est d'un diamètre de 19 mètres et demi.

En côtoyant la rive vaudoise au nord du lac, on parvient à

Morges. Avant d'entrer dans cette jolie cité, on longe une belle prairie, dans laquelle existe un ancien tirage : c'est là que l'on voyait encore, il y a seize ans, deux arbres jumeaux à peu près de la même taille. Le plus majestueux de ces deux ormeaux succomba dans la nuit du 4 au 5 mai 1824, vers une heure, par un temps parfaitement calme. Il s'inclina au sud-est. Cette chute ne put être attribuée qu'à l'extrême vieillesse de la plante, dont la plupart des racines se trouvèrent pourries. Deux branches énormes, et d'un poids très-considérable, détruisirent l'équilibre que n'entretenait plus la résistance des racines. La perte de cet ormeau causa une douleur réelle aux habitants de Morges, qui, ayant fouillé les registres publics de leur ville, trouvèrent qu'en 1541 il existait une fontaine près de ces arbres d'une grosseur remarquable dès ce temps-là. Ces mêmes registres apprendront aux descendants que l'ormeau tombé fut mesuré, par



Le Châtaignier de Neuve-Celle, au bord du lac de Genève. — Dessin de Daubigny, d'après M. Moré, de Genève.

ordre du magistrat, pour conserver le souvenir de ses dimensions. Voici le relevé de ce qui a été enregistré. A la sortie des branches du tronc, cet ormeau avait 11 mètres et 16 centimètres de circonférence ; le même tronc, à sa sortie du sol, avait un diamètre de 5 mètres 70 centimètres. La longueur du tronc, dès la terre jusqu'à la naissance des branches, avait une élévation de 3 mètres 88 centimètres. Cinq de ses branches principales ont offert les circonférences suivantes : la première 5 mètres 44 centimètres ; la seconde 3 mètres 88 centimètres ; la troisième 3 mètres 21 centimètres ; la quatrième 3 mètres 10 centimètres ; la cinquième 3 mètres 5 centimètres. Une de ses branches conservait une grosseur égale sur une étendue de 9 mètres 74 centimètres, et, parvenue à une élévation de 23 mètres, sa circonférence était encore de 97 centimètres. Si l'arbre survivant peut conserver ses racines bien saines, il est facile de prévoir que, dans un temps peu reculé, il dépassera considérablement en grosseur celui qui succomba en 1824.

A une distance de 2 kilomètres de Lausanne, près de la route qui conduit en France par Cossonay, se trouve un village nommé Prilly, auprès duquel existe un tilleul d'une grosseur très-remarquable, et dont l'ombre, au treizième siècle, couvrait la justice du lieu lorsqu'elle rendait ses oracles, ce qui doit faire admettre qu'à cette époque, dont cinq cents ans au moins nous séparent, cet arbre devait avoir déjà atteint une certaine grandeur. Des observateurs prétendent que, dans ses dimensions, il dépasse l'ormeau de Morges. Cet arbre géant est la propriété de la municipalité de Lausanne, qui le surveille avec soin. Une petite fontaine, appartenant à la commune de Prilly, entretient la fraîcheur de ses racines. Il y a quelques années, cette fontaine exigea des réparations qui devinrent l'occasion d'un arrangement entre les deux communes. Il y fut stipulé que les habitants de Prilly prendraient les plus grandes précautions pour n'endommager en aucune manière l'arbre vénérable, et que, sans cesse, ils lui donneraient des soins et auraient pour lui une attentive sollicitude. De son côté, la municipalité de Lausanne a pris l'engagement de ne jamais faire abattre ce tilleul ; en sorte que les arrière-neveux des contractants peuvent espérer de jouir successivement et pendant des siècles de la vue d'un arbre véritablement phénoménal, puisque sa végétation est déjà étonnante de nos jours.

Un ormeau s'élève majestueusement à l'entrée de Lutry, et quoiqu'il ne soit pas aussi grand que le tilleul de Prilly,

il n'en est pas moins très-visité, soit à cause de son ancienneté, soit aussi pour son magnifique développement.

Comme nous ne voulons nous occuper ici que des arbres de la vallée du Léman, nous signalerons seulement un tilleul qui orne Villars; il y fut planté, à ce qu'on assure, pour perpétuer le souvenir de la bataille de Morat en 1476.

Traversant le lac depuis Lutry, on débarque à Meillerie, dont les rochers suspendus ne sont séparés du Léman que par la belle route du Simplon. De Meillerie, et par des sites enchanteurs, on arrive au curieux manoir des Taleman, théâtre d'une légende aussi mystérieuse que saisissante. Du manoir de Taleman, on vient à celui de Maxili, et, au milieu du plus beau panorama, on rencontre le château de Neuve-Celle, où chacun vient admirer le châtaignier célèbre dont nous donnons un dessin. Sans doute cet arbre était déjà très-développé en 1480 : en ce temps il abritait un humble ermitage. Il présente aujourd'hui à sa base une circonférence de 13 mètres. Sa couronne a maintes fois été frappée de la foudre. Mais quoiqu'on doive regretter ces accidents, il est encore très-remarquable : aussi voit-il, pendant la belle saison, de nombreux admirateurs arriver d'Évian pour se reposer sous son ombrage.

Évian, dont les eaux minérales alcalines sont si renommées, n'est distant de Neuve-Celle et de son châtaignier que d'un kilomètre au plus : descendons-y terminer notre excursion. Dans l'enclos des bains, nous ne trouvons aucun arbre de la dimension de ceux que nous avons déjà décrits; il n'y a dans ce petit parc ni ormeau, ni tilleul, ni châtaignier, mais on y trouve, au delà du pont qui joint la terrasse au parterre, et un peu au-dessous de la source, deux rosiers de même forme et presque égaux en grandeur et en grosseur, dont le tronc a 27 centimètres de circonférence. Ces arbres, quoique d'un aspect bien différent de ceux dont nous avons parlé plus haut, ne sont point pour le voyageur une moins agréable cause de surprise.

Qui a passé une saison sur les bords du bleu Léman, au centre d'une végétation si belle, n'en perd jamais le souvenir.

Bien dire et mieux faire. *Devise de* CATINAT.

Si l'on me demande quel est le plus grand de tous les hommes : Celui-là, dirai-je, qui est le meilleur. Et si l'on ajoute : Quel est le meilleur? — Celui-là, répondrai-je, qui a le mieux mérité du genre humain.

WILLIAM JONES.

NAUFRAGE SUR LES ILES MARION ET CROZET, EN 1825.

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte du grand océan Austral, on aperçoit, entre les 46° et 47° degrés de latitude, et les 44° et 47° degrés de longitude, un groupe de petites îles ayant la terre de Kerguelen à l'est et l'île du Prince-Édouard à l'ouest. On l'appelle habituellement *groupe des îles Marion et Crozet*, parce qu'il fut découvert, en 1772, par les deux navigateurs français de ce nom; mais il n'était véritablement point connu lorsque la goëlette *l'Aventure* y fit naufrage en 1825. Le capitaine breton qui la commandait, M. Lesquin, de Roscoff, a laissé une relation intéressante de son séjour dans la plus orientale des quatre îles qui portent le nom de Crozet et Marion.

L'Aventure partit de Maurice le 28 mai 1825 pour ces îles, où M. Black, armateur anglais, voulait faire chasser les éléphants marins. Une fois chargée d'huile, la goëlette devait revenir au port d'armement, en laissant à terre des barriques vides et neuf hommes pour préparer un second chargement.

L'Aventure était un tout petit navire (de 55 tonneaux), dont l'équipage, fort de seize hommes, avait été formé, ainsi qu'il arrive dans les colonies, d'un mélange d'Anglais, de Français, d'Espagnols, de Hollandais et de Portugais. Comme le navire était encombré de futailles et que la traversée ne devait être que d'un mois au plus, on avait ménagé peu de place pour les pièces d'eau; on en avait fait provision seulement pour quarante jours. Mais *l'Aventure* essuya des vents contraires; la neige, le brouillard, les tempêtes, retardèrent sa marche. Dès le 10 juin, il fallut réduire la ration d'eau à une bouteille par homme; le 25, on ne distribua plus qu'une demi-bouteille. Le temps ne devenait pas plus favorable. Le 8 juillet, la goëlette mouilla en vue des îles, mais sans qu'il fût possible d'y aborder. « Nous restâmes à bord, dit M. Lesquin, spectateurs de la sombre scène que nous avions sous les yeux. L'île était couverte de neige, le ciel noir et menaçant; les vents soufflaient avec fureur. Des oiseaux marins, surpris de voir un navire aussi près du rivage, nous entouraient de tous côtés. »

La tempête continua pendant vingt jours. Il avait fallu réduire la ration d'eau à un verre par vingt-quatre heures. Le 25, tous les tonneaux étaient à sec. Quoique la mer fût toujours aussi grosse, on se décida à envoyer une pirogue vers l'île. Neuf hommes s'y embarquèrent et purent aborder sains et saufs; mais le vent, qui redoubla pendant la nuit, ne leur permit point de revenir. Vers minuit, les câbles qui retenaient le navire à l'ancre se rompirent; le dernier canot fut emporté. Il ne restait à bord que trois hommes valides; les autres étaient sur les cadres. On manœuvra pour rallier une des îles orientales; le lendemain au soir on put en approcher. La soif dévorait l'équipage. Tous se mirent à fabriquer un radeau sur lequel ils espéraient atteindre la terre pour y faire de l'eau; mais, le radeau construit, il fut impossible de le conduire vers l'île. Bientôt le vent s'éleva plus violent : le navire emporté fut brisé contre les récifs, mais assez près du rivage pour que les sept hommes qu'il portait pussent y aborder.

Parmi eux se trouvait, outre le capitaine, M. Lesquin, un jeune Anglais, M. Fotheringham, qui avait été envoyé pour diriger la pêche. Ce fut à la persévérance, au courage et à l'intelligence de ces deux chefs que les naufragés durent en réalité leur salut. Non-seulement ils se montrèrent les plus actifs dans toutes les recherches, les plus résolus pendant le danger, mais ils soutinrent leurs compagnons à force d'encouragements et de bons exemples.

M. Lesquin s'était pourvu, au moment où il avait vu le naufrage inévitable, d'une corne renfermant un peu de poudre et de deux pierres à fusil. Il s'en servit pour allumer un feu qui fut entretenu avec la graisse d'un éléphant marin que ses compagnons et lui avaient aperçu et tué presque en arrivant.

Lorsqu'ils furent réchauffés, ils s'occupèrent de recueillir les débris de la goëlette que les flots amenaient au rivage. Ils trouvèrent quelques vergues et le grand mât de hune avec leurs voiles et leurs cordages, plusieurs barriques vides, un sac de biscuit, une scie, une hache, une vrille, un marteau.

Les biscuits avaient été mouillés par la mer; mais les naufragés les firent tremper dans l'eau douce, et purent ainsi apaiser leur première faim. Ils se firent ensuite un abri avec les voiles, choisirent celui qui devait veiller à l'entretien du feu, et tâchèrent de s'endormir. Par malheur, un tourbillon de vent emporta leur tente vers le milieu de la nuit; il fallut attendre le jour sous la neige. Quand le soleil eut enfin reparu, MM. Lesquin et Fotheringham voulurent examiner le lieu où ils avaient été jetés.

C'était une vallée sans aucune espèce de végétation, entourée de monticules également arides. La neige recouvrait le tout comme un linceul. Cependant, à force d'examen, ils découvrirent une fente de rocher haute de trois pieds, et où

cinq ou six personnes pouvaient s'abriter à la rigueur. Les naufragés s'y établirent en attendant qu'ils eussent pu construire une cabane avec les planches de la goëlette. Quelques albatros et des tranches d'éléphant marin suffirent à leur nourriture.

Dès le lendemain, on se mit à réunir des pierres pour la construction de la hutte; mais le travail fut souvent interrompu par le mauvais temps; il fallut près de quinze jours pour l'achever. Les planches sauvées du navire servirent à construire le toit, et on le recouvrit de peau d'éléphant marin.

La mer continuait à transporter des épaves de la goëlette. Les naufragés se procurèrent ainsi successivement un matelas, des couteaux, des lances, quelques outils, une marmite brisée, des fusils; mais, faute de poudre, ces derniers restèrent inutiles. « En parcourant le rivage, nous trouvâmes aussi, dit M. Lesquin, une boîte qui renfermait un instrument de navigation et une légère somme d'argent : le propriétaire ramassa l'instrument; mais, croyant l'argent chose inutile désormais pour lui, il le laissa sur la grève, et personne n'y toucha. »

Quand on eut pris possession de la cabane, MM. Lesquin et Fotheringham se décidèrent à une excursion dans l'île. Le premier avait remarqué, au nord-ouest, entre deux montagnes, une gorge qui devait conduire à une autre vallée. Ils prirent cette direction, et, après des fatigues inouïes, ils y arrivèrent.

Les éléphants marins y étaient plus nombreux que dans la *vallée du Naufrage*. En continuant leur route, ils entendirent des cris variés dont ils ne reconnurent la cause qu'en arrivant au rivage. « Plus de trois millions d'une espèce de pingouins bien différents de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, dit M. Lesquin, étaient rassemblés sur un plateau de pierre au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble, et tout autour d'eux étaient rangés leurs pères et mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage jusqu'au lieu de la ponte aux pingouins qui revenaient de la mer pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous les efforts paraissaient se borner à chasser cette espèce de pigeons dont j'ai parlé, et qui tâchaient de dérober les aliments réservés aux jeunes pingouins. »

Après avoir trouvé des œufs et tué des albatros, les deux voyageurs quittèrent la vallée qu'ils venaient de découvrir, et à laquelle ils donnèrent le nom de *vallée de l'Abondance*, pour rejoindre leurs compagnons; mais la nuit les surprit en chemin, et ils s'égarèrent. Après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, ils furent tellement saisis par le froid qu'ils laissèrent là leur butin pour aller plus vite. Ils atteignirent un glacier qui leur parut s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne, et sur lequel ils se laissèrent glisser; mais ils perdirent brusquement prise à un endroit perpendiculaire, et tombèrent de cinquante pieds de haut dans un lit de neige qui amortit heureusement la chute. M. Lesquin en fut quitte pour un doigt démis, et M. Fotheringham pour une douleur de reins qui dura plus d'un an. Il leur fut impossible de se remettre en route avant le retour du soleil.

Leur absence avait duré trois jours, et leurs compagnons les croyaient morts. Ils apprirent en arrivant que les oiseaux avaient dévoré la petite provision de chair d'éléphant marin épargnée jusqu'alors, et qu'on n'avait pu rien prendre depuis leur départ.

La neige et le vent qui continuèrent les jours suivants ne permirent point de réparer ce malheur. Ils sortirent à plusieurs reprises sans rien trouver; les oiseaux eux-mêmes se cachaient pour échapper à la fureur de l'ouragan. La faim avait abattu tous les courages. La graisse d'éléphant marin qui servait à entretenir le feu étant épuisée, il fallut entamer la précieuse provision de bois qu'on avait jusqu'alors respectée. Les compagnons de MM. Lesquin et Fotheringham s'étaient couchés autour du foyer qu'ils ne voulaient plus quitter; ceux-ci firent un dernier effort : le temps s'étant un peu radouci, ils les engagèrent à se rendre avec eux à la vallée de l'Abondance. A force de sollicitations, ils en persuadèrent quelques-uns, arrivèrent, non sans peine, à la grève qu'ils avaient déjà visitée, tuèrent des éléphants marins dont ils mangèrent, puis revinrent à la cabane. Les trois compagnons qu'ils y avaient laissés étaient presque privés de sentiment; il fallut les faire manger, et ils furent plusieurs jours avant de reprendre leurs forces.

Ce fut la dernière fois que les naufragés eurent à souffrir de la faim; l'arrivée des éléphants marins en plus grand nombre et des précautions mieux entendues prévinrent le retour de cette cruelle épreuve.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les îles Crozet sont complétement dépouillées; à peine y aperçoit-on, en été, quelques mousses qui tachent, de loin en loin, un sol composé de sable et de pierres, et quelques herbes amères dont M. Lesquin et ses compagnons se servirent pour assaisonner leur nourriture, qui se composait de la chair de plusieurs espèces d'amphibies, d'oiseaux et d'œufs recueillis sur les rochers. La peau des éléphants et des loups marins fournissait des vêtements que l'on cousait au moyen d'aiguilles fabriquées avec les os des albatros.

Les colons involontaires de l'île Crozet s'étaient insensiblement acclimatés; leurs santés se rétablirent; on convint d'un règlement qui divisait les occupations entre les naufragés.

Malheureusement la concorde était souvent troublée : les différences de nationalité amenaient des insultes et des défis. En revenant d'une excursion dans une vallée qu'ils avaient découverte à l'est, MM. Lesquin et Fotheringham trouvèrent un des matelots presque mort à la suite d'une rixe sanglante. Ils déclarèrent alors à ceux qui l'avaient maltraité qu'ils n'habiteraient pas plus longtemps avec eux, et, ayant construit une cabane, ils y emmenèrent le blessé, et firent désormais bande à part de leurs compagnons, auxquels ils cessèrent même de parler.

Tout allait bien dans la nouvelle hutte. M. Lesquin avait découvert de l'argile et de la tourbe; il réussit à fabriquer des pots de terre qui supportaient le feu. L'abondance récompensait les efforts, et la résignation adoucissait l'isolement. Mais une nuit qu'ils reposaient, après une course fatigante à la vallée de l'Abondance, ils furent réveillés en sursaut par une masse d'eau qui enfonça le toit, renversa deux murs et remplit la maison. C'était un raz-de-marée qui avait envahi une partie de la vallée.

M. Lesquin et son compagnon n'eurent que le temps de fuir. En quelques instants la vague emporta tout ce qu'ils avaient eu tant de peine à édifier et à réunir. Ceux dont la demeure était plus éloignée du rivage, ne furent point inquiétés par les eaux; mais n'apercevant plus, le lendemain, la hutte du capitaine et du directeur, ils accoururent, et les trouvèrent tous deux occupés à construire une nouvelle cabane. Tant de courage les toucha : ils supplièrent leurs anciens chefs de revenir avec eux, en promettant de se montrer plus respectueux que par le passé; et depuis ce jour, en effet, MM. Fotheringham et Lesquin n'eurent plus à se plaindre de leur conduite.

Cette réunion réveilla l'imagination du capitaine breton. En voyant les milliers d'albatros éclos dans l'île, et qui devenus forts s'envolaient vers la mer, il se rappela que ces oiseaux suivaient d'habitude les navires baleiniers et s'abattaient sur la baleine harponnée dès qu'elle avait cessé de vivre : les matelots s'amusent alors à les abattre à coups de fusil ou à les prendre à l'hameçon. Il pensa que ce pou-

vait être un moyen de faire connaître son sort. En conséquence, il fabriqua cent petits sacs de cuir de loup marin, y plaça cent petits billets dans lesquels il indiquait la position des naufragés de *l'Aventure* en demandant secours; puis il attacha ces sacs au cou de jeunes albatros surpris dans leur nid.

Cette chance de salut était pourtant trop éloignée, trop incertaine pour qu'il fût possible de s'en contenter. Le capitaine proposa, en conséquence, à ses gens de construire une barque avec laquelle ils pourraient aller à la rencontre de quelque vaisseau ou aborder une terre voisine. Les bois du navire furent employés pour la membrure; on fixa par-dessus des douvelles de barrique avec des fils de caret; des peaux d'éléphant marin recouvrirent le tout, et furent tendues de manière à former un pont. La barque avait seize pieds de quille et six pieds de ban; elle était mâtée et garnie d'une voile de peau d'éléphant marin. Enfin il restait peu de chose à y faire, lorsque, le 21 décembre, vers onze heures, M. Fotheringham, qui était sorti, poussa un grand cri et arriva à la cabane si pâle que tout le monde crut à un malheur. On l'entoura en l'interrogeant; mais il ne pouvait parler : il entraîna seulement M. Lesquin au dehors et lui montra la mer... Un navire venait de paraître à l'horizon et cinglait vers l'île !

Fous de joie, les naufragés se hâtèrent d'allumer un grand feu; il ne fut malheureusement point aperçu, et le navire disparut. Il se montra encore deux fois le lendemain, et s'éloigna de nouveau. Pendant quinze jours, M. Lesquin et ses gens le virent ainsi à plusieurs reprises sans pouvoir se faire remarquer. Enfin, le 6 janvier 1827, l'équipage du navire vit les feux, et envoya à terre une embarcation qui recueillit les naufragés.

Ce navire était un baleinier nommé le *Cape Packet*, qui venait de l'île du Prince-Édouard, avait découvert les Crozet dont il ne soupçonnait point l'existence, et s'y était arrêté pour la pêche de l'éléphant marin. Le capitaine Duncan reçut avec de grands témoignages de compassion les naufragés qui, vêtus de peaux de loups marins, noircis par la fumée et défigurés par leurs longues barbes et leurs longs cheveux, ressemblaient à peine à des créatures humaines. Après dix-huit mois d'abandon dans ces îles maudites, ils purent enfin retrouver les joies et les aisances de la civilisation. Lorsque le chargement fut complété (le 3 février), le capitaine Duncan mit le cap sur l'île où avaient abordé les neuf hommes de *l'Aventure* envoyés pour faire de l'eau; on eut le bonheur de les retrouver tous, et le *Cape Packet* fit aussitôt route pour le cap de Bonne-Espérance, où M. Lesquin et ses compagnons furent débarqués le 5 mars 1827.

MÉDAILLES RARES.

WENZEL JAMNITZER, MÉDAILLEUR, OPTICIEN, ORFÉVRE, MATHÉMATICIEN.

Le personnage représenté sur la médaille dont nous donnons le dessin, est un de ces artistes qui, pendant les quinzième et seizième siècles, firent la célébrité de la ville libre de Nuremberg, l'Athènes de l'Allemagne. Il est inconnu en France; mais dans sa patrie, où il exerça son art au même temps qu'Albert Dürer, il a laissé une mémoire illustre, et au dix-huitième siècle on voyait encore son portrait dans le Rath-Haus (maison du conseil).

Il naquit vers la fin de l'année 1507 ou vers le commencement de 1508, à Vienne ou à Nuremberg. Un manuscrit de Jean Neudorffer, le mathématicien, qui fut son ami et à ce qu'on croit son parent par alliance, nous apprend que les deux frères Wenzel et Albert Jamnitzer firent venir leurs vieux parents de Vienne à Nuremberg, où ils avaient acquis une honnête aisance. Ces deux artistes travaillèrent toujours ensemble, et Albert paraît avoir mis la main sans jalousie aux œuvres de Wenzel, le plus habile des deux.

Wenzel Jamnitzer fut à la fois orfévre, médailleur, ciseleur, opticien, mathématicien. Il travailla pour les quatre empereurs, Charles Quint, Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II. Il gravait avec une rare perfection les sceaux, soit sur métaux précieux, soit sur pierres dures. Il travailla particulièrement l'argent, et on le citait pour ses vases fondus et ciselés. Au moyen d'une presse de son invention, il imprimait sur l'or et sur l'argent avec la plus grande finesse. Il est l'inventeur de plusieurs instruments de mathématique et d'optique. Il eut l'honneur de rivaliser avec Albert Dürer et notamment sur le terrain des sciences mathématiques. Jamnitzer est auteur d'un livre estimé dans son temps, intitulé *Perspectiva colorum regularium*. Ses talents lui valurent l'honneur de faire partie du gouvernement de la République. Sa femme, nommée Anne, paraît avoir été de la famille de ce Neudorffer dont nous avons parlé plus haut. Il mourut le 15 décembre 1586, dans sa soixante-dix-neuvième année, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Jean, où l'on voyait aussi les tombes de ses père et mère ainsi que celle de son fils.

Le recueil de G.-A. Will, intitulé *Récréations numismatiques de Nuremberg*, donne la description de plusieurs médailles qui représentent notre artiste. Une de ces médailles paraît être l'œuvre même de sa main; elle porte son initiale W. Les autres sont peut-être de son frère Albert. Celle que nous reproduisons appartient au cabinet des médailles de notre Bibliothèque nationale. On lit autour du portrait cette légende : WENCZEL IAMICZER SEINES ALTERS LX IAR. « Wenzel Jamnitzer, soixantième année de son âge. » Dans le champ, on lit la date ANNO MDLXVIII. Il est représenté la tête nue, presque de face, et avec une longue barbe. Cette médaille de bronze est d'un très-beau travail. Comme presque toutes les médailles de cette époque, elle a été modelée en cire, puis fondue et reciselée par l'artiste auquel nous la devons. On trouve le nom de cet artiste écrit Jamitzer, Jamnitzer et Jamiczer, comme on le lit sur le rare et curieux monument que nous reproduisons ici.



Wenzel Jamnitzer. — Médaille du seizième siècle.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LA RÉCOLTE DES FRUITS EN SUISSE.



Dessin de Karl Girardet.

L'hiver a déjà repris possession des hautes montagnes; chaque jour il descend de quelques pas vers la plaine, et l'on se hâte de faire la récolte des fruits dans les vallées alpestres, comme on fait entrer les vivres dans la place menacée, à l'approche de l'ennemi. La villageoise, qui emporte ses corbeilles pleines, jette un regard sur les monts blanchis, et semble narguer les frimas, en leur dérobant sa richesse.

Le feu est au four, où l'on séchera la plus grande partie des pommes coupées en quartiers; et les *schnitz* régaleront la famille pendant toute la froide saison. Cette récolte tient lieu de la vendange, dans les lieux où la vigne ne peut être cultivée. La rive suisse du lac de Constance apparaît au voyageur comme une forêt de pommiers et de poiriers; ses habitants font un commerce avantageux de cidre et de fruits secs. Le Rheinthal (vallée du Rhin, au-dessus du lac), est aussi couvert d'arbres fruitiers. Ce pays possède encore des pâturages communs, et l'on permet aux particuliers d'y planter des arbres qui leur appartiennent. Quelques-uns en ont des centaines. La part du pauvre n'est pas oubliée : il peut recueillir les fruits qui tombent d'eux-mêmes.

Dans les vallées plus froides, le cerisier remplace à son tour le pommier; c'est ainsi qu'en certains endroits de l'Oberland on récolte abondamment les cerises, qu'on distille, ou qu'on réduit en résiné, fort vanté sous le nom de *Kirschmouss*.

La culture des arbres fruitiers fut cependant assez négligée en Suisse, jusqu'à des temps très-voisins de nous. On plantait au hasard les premières espèces venues; on laissait le verger s'élever presque de lui-même, comme la forêt. La

poire ou la pomme sauvage, la cerise des bois, usurpaient souvent les terrains les plus fertiles et les mieux situés; les arbres étaient magnifiques, de vraies plantes forestières; mais les fruits étaient presque sans valeur.

Cependant, comme la nature a des ressources et des secrets qui lui sont propres, on trouvait, dans certaines localités favorisées, des fruits meilleurs, qui ne devaient leur excellence qu'à la nature du sol ou à l'avantage de l'exposition; on vantait les cerises de Montreux, les pommes du canton de Berne, les châtaignes de Monthey, les pruneaux de Bâle; mais telle est la puissance de la routine, qu'on laissait se succéder dans la plupart des vergers les espèces communes; il semblait que le terrain leur fût à jamais inféodé. Peu à peu cet état de choses s'améliora; les pépinières de Genève et de Chambéry enrichirent les vallées alpestres d'une partie des fruits les plus estimés en France et dans les pays voisins.

Un Français, M. Lainé, fut, sous ce rapport, un des bienfaiteurs de la Suisse. Il établit dans son domaine de Malley, à demi-lieue de Lausanne, une vaste pépinière, qui fournit pendant plus de vingt ans aux contrées voisines des plantes d'élite à des prix que pouvaient facilement atteindre les plus modiques fortunes. Si les hommes utiles avaient toujours une réputation égale à leurs services, le nom de M. Lainé serait plus connu. Que de vergers lui doivent leurs bienfaisantes richesses; que de pauvres familles leurs gâteaux de fête, dans les vallées du Rhône et de l'Aar! Le domaine qu'il possédait est admirable par la richesse des terres, l'abondance des eaux, le luxe de la végétation; mais, au-dessus de ces grasses prairies, baignées par deux ruisseaux qui se mêlent au bas du vallon, s'étend, sur la hauteur, un plateau qui paraissait peu propre à la culture. C'est une terre légère et graveleuse. M. Lainé se flatta d'en tirer un parti avantageux pour l'objet qu'il avait en vue. C'est là qu'il réussit en effet à établir une riche pépinière, dont les produits furent d'autant moins trompeurs, qu'enlevés à une terre peu féconde, ils prospéraient plus facilement dans celle où ils étaient transplantés. Cet établissement, véritable bienfait pour le pays, ne cessa pas de prospérer jusqu'à la mort du propriétaire. Que de fois nous avons vu cet homme affable et hospitalier faire les honneurs de ses cultures à ses bons voisins, comme aux étrangers de distinction, à ses compatriotes, aux voyageurs de l'ancien et du nouveau monde! Il parlait avec chaleur et il jouissait avec passion de ses travaux agricoles. Chaque année amenait un progrès nouveau. La table de Malley offrait, au dessert, les plus beaux fruits du Midi, recueillis dans le domaine; le soir on buvait le thé de la Chine, récolté au bord du Léman. On comprend que tout Malley était planté des meilleures espèces de fruits, et, pour encourager les acheteurs à dépeupler sa pépinière, le maître n'avait qu'à les promener dans ses pêcheries et ses vergers. M. Lainé fut, avec quelques hommes d'élite, parmi lesquels il faut citer M. de Loys, le promoteur de l'agriculture dans la Suisse française. Ces hommes ont bien mérité de l'heureuse terre qui couvre aujourd'hui leurs cendres, et l'on nous approuvera de leur avoir rendu cet hommage, en présence d'une scène champêtre qui rappelle vivement leurs bienfaits.

Le plus souvent le verger entoure la maison villageoise et l'embellit; le campagnard veut avoir près de lui ces arbres féconds et les tenir sous sa garde; il couve des yeux leurs trésors, depuis la floraison jusqu'à la maturité. Quelquefois cependant les fruits à recueillir se trouvent dans une pièce assez écartée du domicile, pour qu'on doive consacrer à ce travail une journée tout entière, qu'on fixe d'avance, et pour laquelle on s'assure l'assistance de quelques voisins. Alors la récolte des fruits devient une véritable fête. On se pourvoit de sacs, de paniers et de corbeilles; on monte en voiture; on porte le dîner aux champs, et, si l'on a une cruche de meilleur vin, c'est ce jour-là qu'on la tire du caveau.

Arrivé sur les lieux, dans quelque vallon à l'herbe fraîche, on dételle les chevaux ou les bœufs, on les établit à l'ombre devant leur pâture, et l'on se met à l'œuvre, comme si l'on courait au butin. Si la troupe est favorisée par une de ces journées du mois d'octobre, les plus belles de l'année, quand elles sont belles, un plus charmant sujet ne saurait être offert à nos élégants aquarellistes; qu'ils s'approchent et regardent, parmi ces arbres tortueux, courbés encore un moment sous le faix, ces jeunes gens, ces enfants, ces vieillards, tous occupés, tous heureux; et, dans le lointain, une cime argentée, des sapins noirs, un lac transparent ou la poussière d'une cascade; les oiseaux de passage fuyant à tire d'aile, les troupeaux qui descendent des montagnes, le chasseur, et son chien, qui passent derrière les buissons... La jeunesse occupée à sa riche cueillette ne voit rien de tout cela; elle oublie jusqu'à ce doux soleil, qui verse sur elle ses tièdes rayons et dore une dernière fois ces fruits vermeils, comme l'artiste jette un dernier regard sur l'œuvre d'affection qu'on enlève de son atelier.

Tous les fruits du verger ne sont pas traités de la même façon. Pour les uns, plus précieux, et que l'on conserve souvent toute l'année, le *récolteur* est plein de ménagements; il monte jusqu'à eux; il les cueille délicatement, et les dépose avec précaution dans le sac passé en bandoulière de l'épaule sous les bras; les fruits destinés au four et au pressoir, multitude sans honneur, sont rudement secoués, et tombent comme la grêle sur le gazon. Quelques-uns se vengent de leurs meurtrissures, aux dépens des têtes et des mains trop empressées; on se récrie, on recule, on rit et l'on s'expose de nouveau bravement à cette mousquetade. Peu à peu les sacs, les corbeilles, les voitures se remplissent. Le maître ne sait où loger tant de biens, et voit s'élever sous les arbres des monceaux de fruits.

Où sont les plaisirs qui vaillent ces travaux? Celui qui les a connus en compose, dans son souvenir, des idylles qui ont la fraîcheur et la vérité de Théocrite.

Il y avait, je m'en souviens, dans notre voisinage un grand bois de châtaigniers, au centre de quatre ou cinq villages. Ce bois était divisé en nombreuses parcelles. Qui était propriétaire de trois arbres; qui de cinq ou six. Un jour était pris pour faire la récolte tous ensemble, afin que personne n'eût sujet de s'inquiéter ou de se plaindre. C'était merveille de voir, dès le matin, toutes les familles arriver dans leurs voitures, avec tout l'attirail nécessaire, et surtout de longues perches; car il y avait des arbres de la plus haute taille, et il fallait, sous peine d'exposer sa vie, pouvoir atteindre les fruits de fort loin.

En quelques moments la châtaigneraie solitaire se peuplait comme un bois de plaisance, les jours de fête. Chacun courait à ses arbres, et un beau bruit commençait. Mille perches, qui battaient à l'envi les branches et le feuillage; les cris des geais et des merles effarouchés; les propos joyeux échangés, d'un arbre à l'autre, entre les aventureux abatteurs de châtaignes, faisaient un vacarme étrange. Des fumées s'élevaient çà et là du gazon, à travers les rameaux; c'étaient les apprêts du goûter. Les petits enfants ne manquaient pas d'en profiter pour faire cuire sous la cendre des marrons, qu'ils savaient fort bien tirer du feu et savourer avec délices.

A la nuit tombante, les groupes se retiraient peu à peu, après avoir échangé avec leurs voisins un salut et un adieu jusqu'à la récolte suivante; et puis le bois redevenait silencieux comme auparavant.

Où êtes-vous, joyeux enfants? où sont vos pères? la forêt même où est-elle? Qui retournerait sur le théâtre de nos plaisirs ne trouverait plus que des champs et des vignes. L'industrie agricole n'est pas moins envahissante que les autres, et ses progrès nous laissent aussi des ruines à déplorer. Dans beaucoup de contrées les châtaigniers, les noyers mêmes s'en vont; les poiriers et les pommiers, payant mieux leur place et leur ombre, sont plus ménagés;

ils habillent richement beaucoup de campagnes de la Suisse, et des tableaux pareils à celui que notre artiste a mis sous vos yeux s'offrent souvent à la vue des voyageurs enchantés.

AUX JEUNES DEMOISELLES DE L'ANGLETERRE.

Voici une rude apostrophe adressée aux jeunes *miss* par une de ces dames auteurs qui composent des nouvelles pour la jeunesse :

« Vous, chères petites, vous élevées pour le mariage !... Allons donc ! pas plus qu'une pauvre poulette pour conduire quatorze poulets. — Chères filles ! que savez-vous de la cuisine, vous qui en savez tant sur le salon ? Où prenez-vous de l'exercice, vous qui usez tant de sophas ? Croyez-moi, apprenez moins de piano et sachez au moins faire un pudding ; ayez plus de franchise et moins de fausse modestie ; déjeunez mieux et serrez-vous moins. Ah ! combien j'aime ces bonnes filles enjouées et bruyantes, à l'œil brillant, aux joues rosées, au large corsage, qui peuvent repriser les bas, tailler leurs robes, raccommoder les habits, faire manœuvrer un régiment de marmites et de casseroles, traire les vaches, engraisser les oies, fendre du bois et abattre un canard sauvage comme la duchesse de Marlborough, et qui n'en savent pas moins tenir leur place dans les salons. Mais vous, avec votre air de *Mater dolorosa*, votre moue dédaigneuse et votre mine de prude ; avec votre taille de guêpe, votre teint plombé ; vous, bourreaux de musique, lectrices insatiables de romans et de contes bleus, esclaves de la mode et enfants de la paresse, croyez-vous que vos souliers à semelles de papier, vos bas de soie et vos jupes de mousseline vous tiennent lieu de mérite ? Non, non, ce n'est point parmi vous que je vois de futures épouses et des mères de famille pour la vieille Angleterre. »

On n'accusera pas l'écrivain de flatterie ou d'indulgence.

UN ÉPISODE DE LA VIE DE FRANKLIN.

Dans un récit de voyage en Amérique publié récemment par un Anglais (*Canoe and shoe by M. Bigsby*), nous trouvons, sur l'illustre Franklin, une anecdote assez curieuse qui, si nous ne nous trompons, n'a point été racontée par ses biographes.

Franklin avait depuis quelque temps fondé son journal ; un de ses souscripteurs, mécontent de la vivacité avec laquelle il défendait les intérêts américains, lui dit qu'il ne pouvait admettre une telle polémique, et qu'il renonçait à son abonnement.

— Je regrette, lui répondit avec douceur Franklin, de ne pas obtenir votre assentiment ; mais je ne puis dévier de la voie dans laquelle je suis entré, et, puisque vous le voulez, je cesserai de vous envoyer mon journal.

Quelques semaines après, Franklin l'invite à souper. Le rigoureux abonné se rend à cette invitation. Il entre dans un appartement étroit, modestement meublé, mais d'une extrême propreté. Une servante étend sur la table une nappe blanche, puis y place des concombres, du beurre, un plat de laitues et un plat de poireaux, une cruche d'eau et un pot de petite bière, du beurre et du fromage. C'était tout le souper. On frappe à la porte, et la servante introduit le docteur Rush, qui s'est fait un nom distingué dans les sciences médicales ; un instant après, un digne et intelligent négociant anglais, puis Hancock, qui fut l'un des rédacteurs de la Constitution américaine ; puis Washington.

Ces invités, qui devaient jouer dans le monde un si grand rôle, s'assirent gaiement autour de la petite table si humblement servie, et restèrent à causer ensemble jusqu'à minuit.

Le lendemain, l'abonné qui avait eu l'honneur de faire partie de cette réunion, dit à Franklin :

— Je vous remercie mille fois de la délicieuse soirée que j'ai passée hier, et je vous remercie aussi de la leçon que vous m'avez donnée. Un homme qui peut inviter les premiers citoyens de la ville à partager un plat de concombres et de laitues, ne peut que suivre honnêtement sa ligne politique.

Dans la lecture que l'on fait de plusieurs auteurs et de toutes sortes de livres, il y a quelque chose de vague et de trop léger. Il faut s'attacher et se nourrir de leur esprit, si nous en voulons tirer quelque chose qui demeure au fond de notre âme. Qui est partout n'est nulle part. Ceux qui ne s'arrêtent à aucun auteur, et qui passent légèrement sur les matières sont semblables aux voyageurs, lesquels se font beaucoup d'hôtes et point d'amis. La multitude des livres dissipe les forces de l'esprit. Lisez toujours des auteurs approuvés, et, s'il vous arrive d'en lire d'autres, reprenez les premiers. SÉNÈQUE.

LES HOCHEQUEUES,

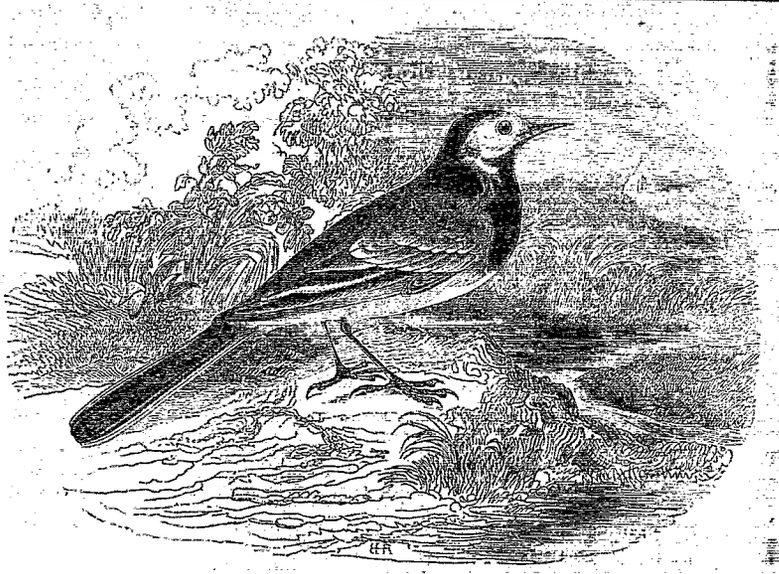
LAVANDIÈRES, BERGERETTES ET BERGERONNETTES.

Ne croyez pas que le laboureur qui rêve, appuyé sur sa charrue, soit seul dans ces larges plaines moissonnées, où un triste chaume, aux tiges cassantes et aiguës, insulte le pied qui le broie : non. Ses bœufs à la marche lente ne sont pas seuls non plus. La nature, économiste habile, rapproche par des liens d'utilité commune les êtres les plus dissemblables ; l'intérêt noue d'étranges intimités ; et toute une famille d'oiseaux, à l'élégante queue sans cesse agitée, au svelte corsage, au bec fin, aux jambes menues, à la démarche preste et légère, au plumage harmonieusement mêlé de blanc, de noir, de jaune, mais où domine un gris cendré chatoyant, cour assidue, environne celui qui ouvre le sol pour le féconder, et voltige autour des jambes et jusque sous le poitrail des lourds animaux qu'il dirige. Les *budytes* (ainsi nommés par les premiers qui remarquèrent en automne les couvées réunies de la tribu ailée, occupées à éplucher le poil des bœufs) suivent, agile escorte, le puissant attelage. Le tranchant du coutre qui déchire la terre, les pieds pesants du bétail qui la creusent, font lever le gibier d'un petit oiseau, et découvrent les larves, les mouches, les vers à son œil toujours alerte, mais qui semble n'apercevoir sa proie qu'à l'instant où elle remue.

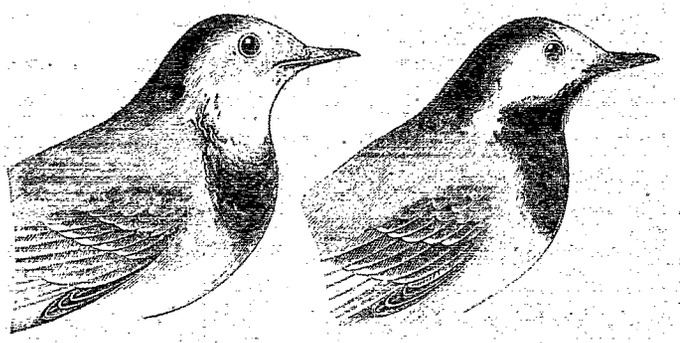
Au printemps, à peine mars a fait couler la neige à flots attiédis et pointer l'herbe nouvelle que ce même petit chasseur d'insectes, accouru dans les prairies, vient picorer sous les touffes écartées par le piétinement des troupeaux, et sautille autour du mufle inoffensif des ruminantes génisses. Les savants ont confondu sous le nom de *motacilles*, à cause du perpétuel mouvement de leur queue, cette tribu qu'ils divisent ensuite en espèces désignées par les noms de douteuses couleurs, de taches qui varient du mâle à la femelle, et que l'âge seul altère sur le même individu.

L'été rend les couleurs des lavandières et de beaucoup d'autres oiseaux plus foncées, plus tranchantes ; la plupart des gracieux habitants de l'air revêtent, au temps des nids et des amours, une parure de noces. Les différences de climat amènent aussi des variétés de costume. Le plumage de la lavandière est d'une teinte plus douce sur le continent que dans la Grande-Bretagne.

Cependant le berger trouve de fidèles compagnes dans cette famille de hochequeues ; il les appelle *bergeronnettes*. Elles le suivent au printemps dans les prés, et, l'hiver, l'accompagnent jusque dans son village. Après l'avoir amusé de leurs rapides évolutions et de leurs agiles pirouettes à la

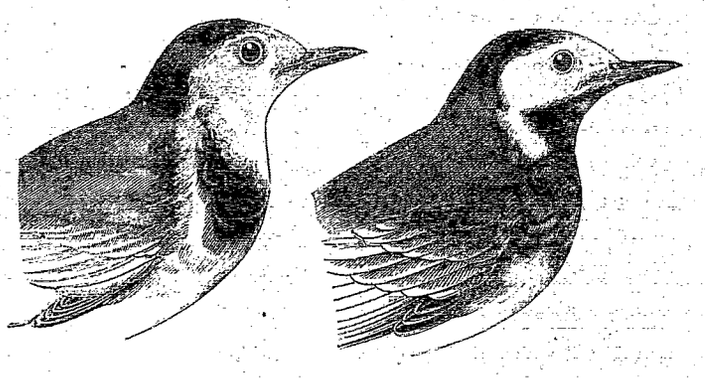


Lavandière mâle. — Plumage d'été.



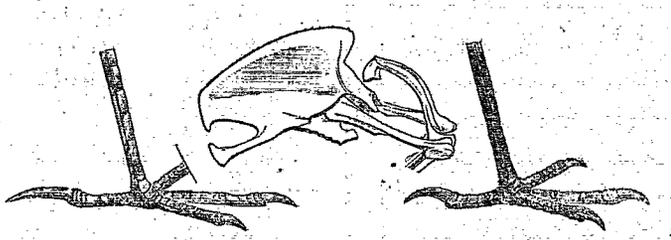
Plumage d'hiver. Plumage d'été.

MOTACILLA ALBA (Lavandière mâle).

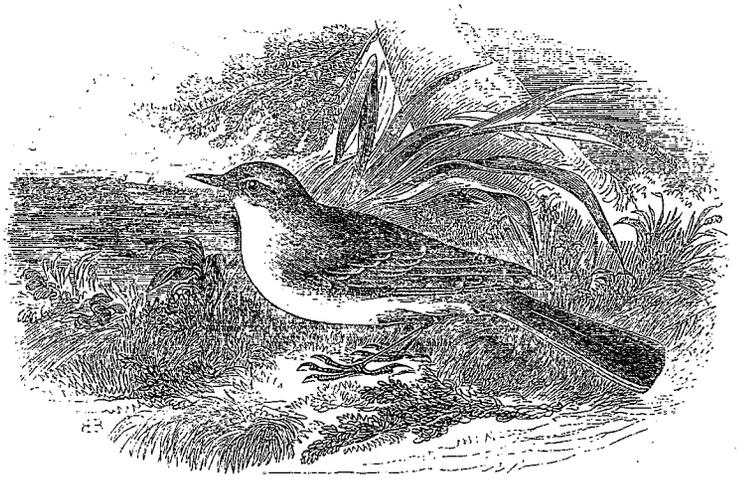


Robe d'hiver. Robe d'été.

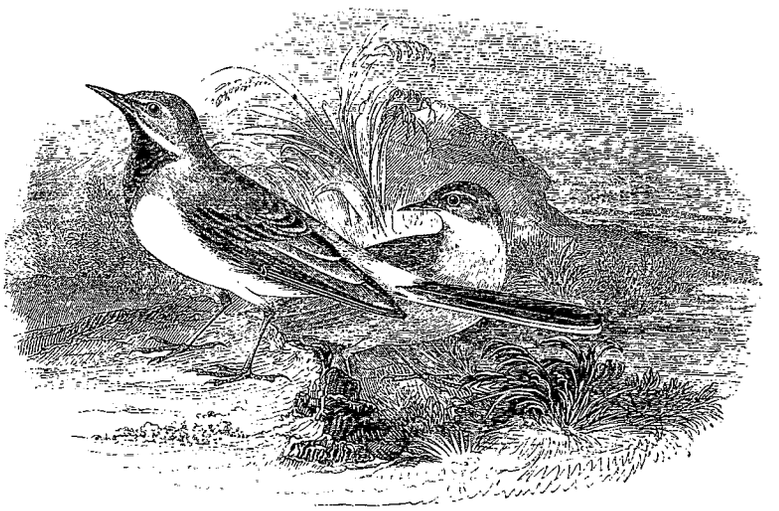
MOTACILLA ALBA (Lavandière mâle de la Grande-Bretagne).



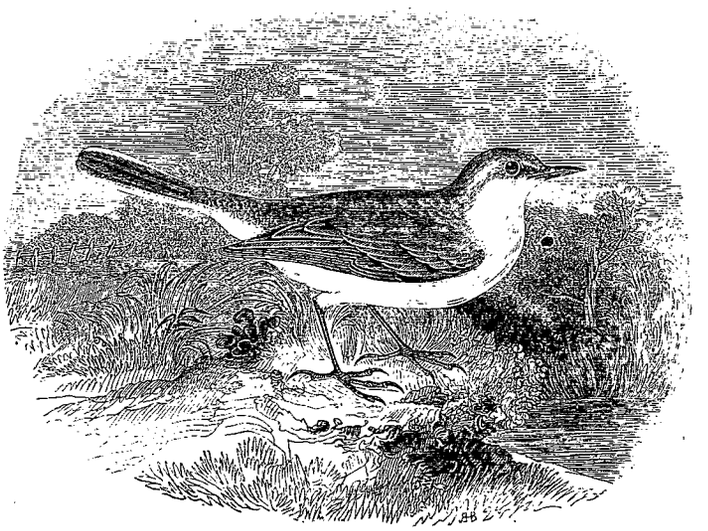
Pied de Bergeronnette. — Os du sternum. — Pied de Lavandière.



MOTACILLA FLAVA (Bergeronnette printanière, *Budytes*).



MOTACILLA BOARULA (Bergeronnette jaune).



MOTACILLA FLAVA (Bergeronnette flavéole).

poursuite des mouches, après l'avoir égayé des *gui guit*, *gui gui guit* répétés qu'elles se renvoient l'une à l'autre dans une sorte de dialogue pressé, elles lui murmurent, comme à demi-voix, tout proche de sa chaumière, un chant doux et modulé : « Elles *susurrent* à votre oreille, » dit un de ceux qu'ont charmés leurs légers gazouillements.

Si le petit paysan chercheur trouve, sous la rive creusée du ruisseau, sous la pile de bois amassée au bord de la rivière, à l'abri d'une roche ou d'une motte de terre, un nid d'herbes sèches et de menues racines entremêlées de mousses que lient soigneusement quelques brins de cheveux, et où reposent sur un lit épais de plumes, de laine, parfois de crins, sept ou huit œufs d'un blanc sale tachetés de jaunâtre, c'est un nid de bergeronnettes; si les filaments qui forment les parois sont moins soigneusement entrelacés, si les œufs, moins nombreux, sont blancs, semés de taches brunes, c'est un nid de lavandières. La différence entre ces deux espèces de hochequeues est peu marquée : même nourriture, mêmes instincts. Toutes les habitudes de la bergeronnette jaune (*Boarula*) rappellent celles de la lavandière; seulement, plus voyageuse, elle se dirige vers les contrées du Nord en avril, et redescend au Sud en septembre. Elle aime plus qu'aucun des oiseaux de son espèce le voisinage des marais et des humides prairies, et son vol onduleux, son piétinement rapide, animent le bord des ruisseaux peu profonds.

Un bec grêle, droit, caréné; une queue longue toujours en mouvement, balancier que l'oiseau élève et abaisse sans cesse, agitation perpétuelle qu'explique peut-être la vigoureuse construction de l'os du sternum de ce gracieux et remuant petit être au vol varié, saccadé, continu; des plumes scapulaires assez longues pour recouvrir le bout de l'aile repliée; enfin des jambes élevées, caractérisent l'entière espèce des hochequeues. L'ongle du pouce moins arqué et plus allongé est la seule différence stable entre la bergeronnette et la lavandière. C'est là une distinction bien peu tranchée, lorsque l'on trouve, dans l'entière tribu de ces oiseaux, mêmes goûts, mêmes mœurs. Ni lavandières ni bergeronnettes ne peuvent s'habituer à vivre en cage, et les unes et les autres ont un égal penchant à se rapprocher de l'homme. Jesse, naturaliste anglais, rapporte un curieux exemple de cette sociabilité :

« Une lavandière, dit-il, avait choisi le plus bruyant des ateliers de M. William Coxe, à Taunton, celui des chaudronniers, pour s'y établir. Elle bâtit son nid à un pied de distance tout au plus haut du tour dont la roue tournait incessamment. L'oiseau pondit, couva; ses quatre petits vinrent à bien dans ce voisinage intime. Moins familier que sa compagne, le mâle n'osait, comme de coutume, donner lui-même à sa progéniture la becquée qu'il venait déposer sur le toit où sa femelle allait la prendre. Habituée à la présence des ouvriers, elle volait dehors et dedans sans crainte; mais si elle se trouvait sur son nid à l'arrivée d'un étranger, elle prenait son vol, et ne revenait qu'après le départ de l'intrus.

» Doutant de la vérité de ce récit inséré dans un journal, un curieux alla trouver M. Coxe, et, conduit à l'atelier, vit le nid encore en place. La mère exerçait sa couvée dans le champ voisin, où elle se laissa approcher par le maître de la manufacture et par ses ouvriers. Mais dès que le visiteur voulut s'avancer à son tour, mère et petits, tous s'envolèrent. »

Pour avoir la description animée et vivante de cette gracieuse compagne du laboureur et du berger, c'est encore aujourd'hui à Buffon qu'il vaut le mieux s'adresser. Son style coloré, son élégante précision en peuvent seuls donner l'idée.

« Elle n'est guère plus grosse, dit-il, que la mésange commune; mais sa longue queue semble agrandir son corps et lui donner en tout sept pouces de longueur; la queue elle-même en a trois et demi; l'oiseau l'épanouit et l'étale en volant; il s'appuie sur cette longue et large rame qui lui sert pour se balancer, pour pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans les vagues de l'air; et lorsqu'il est posé, il donne incessamment à cette même partie un balancement assez vif de bas en haut, par reprises de cinq ou six secousses... Ces oiseaux courent légèrement, à petits pas très-prestes, sur la grève des rivages; ils entrent même, au moyen de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affaiblie, qui vient s'épandre sur la rive basse en un léger réseau; mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins et se poser sur les pierres. Ils y viennent, pour ainsi dire, battre la lessive avec les lessiveuses, tournant tout le jour alentour de ces femmes, s'en approchant familièrement, recueillant les miettes que parfois elles leur jettent, et semblent imiter, du battement de leur queue, celui qu'elles font pour battre leur linge, habitude qui a fait donner à cet oiseau le surnom de *lavandière*. »

CONSEILS POUR L'ÉTUDE DU DESSIN (1).

Dessiner, c'est écrire dans toutes les langues, c'est écrire pour tous les yeux.

Voulez-vous apprendre à dessiner? Commencez par étudier les éléments de la géométrie; car toutes les formes que vous aurez à représenter par le dessin, depuis la plus simple jusqu'à la plus composée, sont des formes géométriques.

« Un jeune homme qui veut dessiner ou peindre doit commencer par étudier la géométrie et la perspective, » disait, il y a deux mille ans, Pamphile, le maître d'Appelle.

Apprendre à dessiner par la géométrie, c'est apprendre à rectifier le jugement par les yeux, c'est apprendre à voir juste.

La chose principale est, en effet, d'apprendre à voir juste, et l'on n'arrive à voir juste qu'en exerçant son œil à la rectitude. Le sentiment ne s'apprend pas, sans doute, mais il se développe considérablement par l'exemple. On ne saurait trop conseiller aux élèves de ne voir que des ouvrages véritablement beaux et reconnus pour tels depuis des siècles.

De jeunes adeptes, dans la fougue de leur jeunesse, semblent croire que le génie est une sorte d'extravagance. Il faut, pour se tenir en garde contre ces folies, qu'ils aient présente à l'esprit cette définition si belle et si vraie : « Le génie, c'est la raison sublime. » Nous n'apercevons nulle trace de ces exagérations, de ces extravagances, dans la vie intime des grands maîtres pas plus que dans leurs ouvrages. Au contraire, ceux qui se sont élevés le plus haut sont ceux qui ont été les plus simples, les plus naïfs, les plus sages, depuis le commencement jusqu'à la fin de leur vie.

La méthode et l'ordre seuls aident à monter l'échelle du progrès.

Remarquons d'ailleurs que le parfait est aussi difficile à obtenir dans une chose simple que dans une chose composée. Le moyen d'arriver à bien faire est de s'essayer souvent, de faire beaucoup, et de défaire toujours lorsqu'une faute est aperçue. Les plus grands maîtres n'ont pas fait autrement. Ne vous découragez jamais. Si vous sentez profondément, ce que vous n'avez pu trouver hier vous le trouverez demain.

Crayonner n'est pas dessiner. Lorsque vous aurez beaucoup exercé votre main à chercher l'exactitude des formes, vous saurez assez crayonner. L'adresse arrive avec l'habitude. Cherchez à faire juste, même maladroitement; ensuite vous ferez juste plus adroitement. Cela viendra par l'exercice continuel du dessin.

(1) Extrait du « Cours élémentaire de dessin appliqué à l'archi» tecture, à la sculpture et à la peinture, ainsi qu'à tous les arts » industriels; par Antoine Etex, statuaire et peintre, avec cin» quante planches dessinées, gravées et lithographiées d'après les » plus grands maîtres. » 1851.

Ces belles hachures, ces beaux estompages, où tant de temps est sacrifié, n'apprennent rien aux élèves. On exige des commençants une main habile, exercée, comme celle d'un homme qui aurait vingt ans de pratique dans l'art; erreur qui décourage les élèves en les faisant douter d'eux-mêmes.

Que chaque coup de crayon soit l'expression d'une forme, que chaque hachure aide au modelé, l'explique : voilà la belle, la vraie manière de dessiner à l'exemple des dessins des maîtres. Ces dessins sublimes sont simples d'exécution, et si faciles qu'il semble qu'on n'ait qu'à prendre un crayon noir ou rouge pour faire comme eux. Le contraire arrive devant ces prétendus modèles que l'on donne aux élèves; modèles si achevés, si exactement crayonnés qu'ils semblent exécutés par une machine! Il est déjà si difficile à comprendre pour ces pauvres enfants comment une main a pu arriver à un pareil travail mécanique, qu'au lieu d'être entraînés par la simplicité, par le facile, ils reculent épouvantés. Montrez-leur dans l'art ce qu'ils voient dans la nature : elle les appelle, leur sourit; qu'ils suivent l'impulsion de leur cœur!

Quelques lignes principales, saisies sur la nature avec un crayon, fixent la mémoire; un simple trait quelquefois suffit pour rappeler une scène entière. Que, rentrés chez eux, les élèves prennent une plume; qu'exerçant leur mémoire et leur goût en même temps que leur adresse, ils passent à l'encre ce qu'ils auront esquissé d'après nature. De cette manière, ils apprendront par eux-mêmes, par l'observation, bien plus que les maîtres ne sauraient leur apprendre. C'est que l'on n'apprend bien que ce que l'on apprend soi-même. Cette étude a le double but d'exercer en même temps l'œil et la mémoire, la mémoire des lignes, de la forme et de l'effet.

L'art suppose deux éléments aussi essentiels l'un que l'autre, la science et le sentiment. Le sentiment sans la science ne peut produire que des œuvres imparfaites; la science sans le sentiment crée des ouvrages sans âme, sans expression et sans vie. Dans le dessin le plus simple, ces deux puissances se manifestent.

LE CADRAN SOLAIRE.

Pourquoi le cadran solaire a-t-il disparu presque partout? Avec quels transports mon œil enfantin épiait la marche silencieuse de l'ombre allongée qui marquait l'heure de la récréation! On a pu suppléer à son utilité, mais qui nous rendra son sens moral? Quel morne remplaçant qu'une horloge avec son criard attirail de rouages et de poids! Le cadran solaire était le dieu de nos jardins. Il réglait les travaux modérés, les plaisirs champêtres qui ne se prolongent pas après le déclin du jour. Il prêchait la tempérance, le coucher tôt, le lever tôt. C'était l'horloge primitive, l'horloge du premier monde, contemporaine, pour ainsi dire, du paradis terrestre. A cette équitable mesure d'ombre et de soleil, les fleurs s'épanouissaient, les oiseaux modulaient leurs chants, les troupeaux allaient au pâturage et revenaient au bercail. En ses heures de loisir, le berger en façonnait le disque, et le rustique philosophe l'ornait de devis plus touchants que ceux des tombes. Il eut une riante pensée, le jardinier qui dessina le premier, en guise de parterre, un agreste cadran de gazon et de fleurs! Tombé des cieux, le rayon du soleil glisse à travers le zodiaque embaumé, tandis que sur son passage l'industrieuse abeille mesure, comme nous, le temps. Quoi de plus propre à marquer les heures fortunées que ce disque de verdure et de fleurs, diapré de mille teintes et rayé de lumière!

Ah! tout ce qui s'en va n'a pas mérité son arrêt. Le cadran solaire, dans sa simplicité native, était l'initiation des petits à la vie et au temps! Sommes-nous donc devenus si grands que nous reniions les joies de notre enfance?

FEMMES PEINTRES FRANÇAISES

AUX DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

Voy. les Femmes peintres italiennes, 1848, p. 337, 393.

La France ne le cède point à l'Italie pour le nombre et le talent des femmes qui se sont vouées aux arts du dessin. L'histoire de notre peinture nationale, durant les deux derniers siècles, offre en effet, à chaque page, un nom de femme célèbre comme artiste parmi ses contemporains.

Un livre bizarre, publié à Toulouse, en 1658, par Hilaire Pader, peintre et poëte toulousain (1), sous le titre de *Songe énigmatique sur la peinture universelle*, contient (pag. 26) une énumération des *illustres peintresses* qui venaient à la suite de Sofonisbe Angosciola (voy. 1848, p. 394). Dans cette liste, on trouve les noms de plusieurs Françaises mêlés à ceux des Italiennes : « La deuxiesme, dit Pader, estoit » Prudence Profondavale de Lovain, en Brabant. Après, » venoit Catherina Cantona, Milanoise, qui fit avec l'esguille » ce qu'un excellent peintre auroit peine de faire avec le » pinceau. Elle estoit suivie de Lavinia Fontana, Bolognoise » (1848, même page), et celuy-cy de Fede de Galitii, des » célèbres sœurs du Guerchin d'Accentes, de la fille de » M. Rodieres de Narbonne, de Marguerite Chalette, de » Jeanne de Tailhasson, d'une peintresse d'Agen, de la nièce » de monsieur Stella, de mademoiselle de la Haye, admi- » rable pour la miniature, et de quelques autres filles ver- » tueuses qui se rendent recommandables par leurs ouvrages » de peintures dans Paris, nommément la fille d'un méde- » cin, et pour le dessin à la plume, celle de M. Bosse (2). »

Hilaire Pader oubliait encore : — Marguerite Bahuche, la femme de Bunel, dont les peintures étaient très-estimées, du temps de Carel Van-Mander, et qui excellait tellement dans les portraits de femmes, qu'elle fut employée par Henri IV à peindre, sur les dessins de son mari, les portraits des reines et des autres dames destinés à faire pendant, dans la galerie des peintures, nommée depuis galerie d'Apollon, aux portraits des rois et de leurs courtisans, exécutés par Bunel lui-même; — Élisabeth Duval, habile rivale des Dumoustier pour les portraits au crayon; — la femme de Simon Vouet, Virginia de Vezzo de Velletri, qui était, il est vrai, Italienne, comme l'était aussi la femme de Subleyras, Maria-Felice Tibaldi.

L'Académie royale de peinture, sculpture et gravure, fondée en 1648, ne refusa point d'admettre dans ses rangs les femmes qui s'étaient fait remarquer par leurs talents. Charles Lebrun, l'organisateur de cette Académie, y introduisit lui-même, dans la séance du 14 avril 1663, la première académicienne, Catherine Duchemin, femme du fameux sculpteur Girardon.

(1) Hilaire Pader était aussi membre de l'Académie royale de peinture et sculpture de Paris.

(2) Voy., p. 225, la notice sur Abraham Bosse. Nous croyons utile de noter ici, comme se rapportant à la biographie d'Abraham Bosse, un mot de Marolles, abbé de Villeloin, et qui paraît difficile à expliquer. A la page 72 de son « Catalogue de livres » d'estampes et de figures en taille douce, fait à Paris en l'année » 1666, » cinq pages avant les lignes qu'il consacre à Abraham Bosse de Tours, Marolles mentionne une gravure « d'après J. » Stella, par Abraham Bosse *le jeune*. » Nous n'avons trouvé dans l'œuvre de Stella aucune pièce signée du nom de Bosse qui ne portât tous les caractères, si faciles à distinguer, de la pointe d'Abraham. En faisant cette distinction, l'abbé de Marolles a-t-il voulu indiquer un fils de Bosse (un frère du même nom n'a certainement pas existé)? Ou plutôt n'est-ce pas une précieuse confirmation de l'hypothèse, émise par nous, que l'Abraham Bosse, né vers l'année 1610 et mort vers 1680, devait avoir eu pour père un artiste du même prénom, et qui pratiquait aussi la gravure?

son œuvre de réception était un tableau de fleurs : elle mourut le 21 septembre 1698.

Le 7 décembre 1669, Geneviève de Boullongne, depuis femme du sculpteur Jacques Clérion, et Madeleine de Boullongne, son aînée, furent aussi reçues comme peintres de fleurs, sur la présentation de leur père, Louis de Boullongne, l'un des premiers membres de l'Académie. L'aînée mourut à soixante-neuf ans, le 30 janvier 1710; la jeune mourut à Aix en Provence, pays de son mari, à soixante-trois ans, le 5 août 1708.

La plus remarquable artiste du temps fut Élisabeth Sophie Chéron, qui épousa depuis M. Lehay; elle excellait dans le portrait. Elle fut reçue le 11 janvier 1672, et mourut âgée de soixante-trois ans, le 3 septembre 1711. Elle était à la fois peintre, poëte et musicienne. On trouve sa biographie dans d'Argenville et dans la deuxième édition de de Piles.

L'Académie reçut encore, le 24 juillet 1676, mademoiselle Anne-Renée Strésor, peintre de miniature, qui mourut le 6 décembre 1713, à soixante-quatre ans; — le 23 novembre 1680, Dorothée Masse, veuve Godequin, comme sculpteur en bois, et héritière du talent de Jean Massé de Blois, son père, présentée par MM. Lebrun et Testelin; — le 31 janvier 1682, Catherine Perot, peintre de fleurs et oiseaux en miniature, auteur d'un excellent petit traité sur cet art, femme de M. Oury, notaire apostolique.

Toutes les femmes d'un talent estimé ne furent pas admises à l'Académie : parmi celles qui furent oubliées, nous citerons Claudine et Antoinette Bousonnet Stella, la sœur et les nièces de Jouvenet, et mademoiselle Loir qui peignit le portrait de madame Dubocage. Vers le même temps, l'Académie ouvrait ses portes à quelques étrangères, comme la Vénitienne Rosalba, illustre pour le pastel et la miniature, reçue le 26 octobre 1720 (voy. 1848, p. 338); Marguerite Havermann, née à Breda, en Hollande, reçue le 31 janvier 1622, comme peintre de fleurs; madame Therbouche; Anne-Dorothée Leiçienska, Prussienne, reçue le 28 février 1767.

Les dernières Françaises que s'adjoignit l'Académie furent, par ordre d'admission, Marie-Thérèse Reboul, femme de Vien, reçue le 30 juillet 1757, comme peintre en miniature; Anne Vallayer, de Paris, depuis femme Coster, reçue le 28 juillet 1770, comme peintre de genre; Marie-Suzanne Giroust, épouse de Roslin, née à Paris, reçue comme peintre de portraits en pastel, morte en 1772, à l'âge de trente-sept ans et sept mois; enfin, le 31 mai 1783, dans une même séance, où le nombre des académiciennes



Anne Vallayer-Coster, peintre française du dix-huitième siècle. — Dessin de G. Staal.

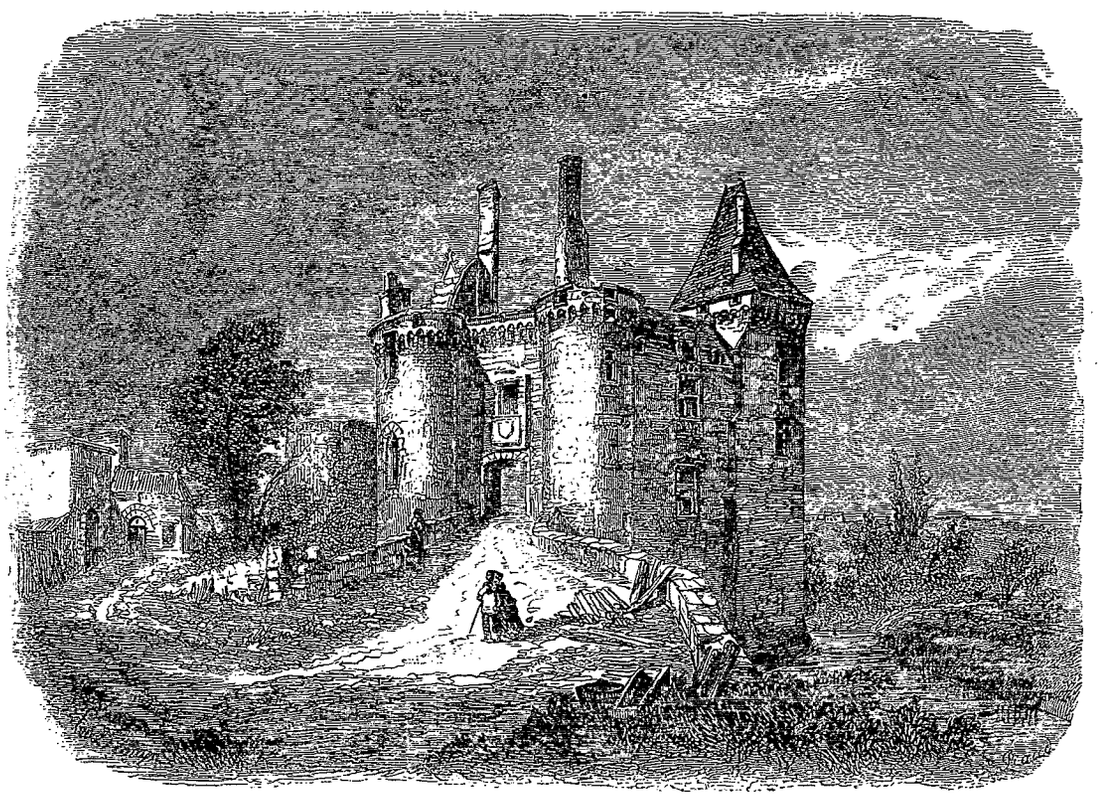
fut fixé à quatre, on reçut Adélaïde Labille des Vertus, femme de M. Guyard, et madame Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun, qui a écrit, sous le titre de *Souvenirs*, l'histoire de sa propre vie (voy. 1847, p. 281).

Anne Vallayer-Coster, que nous venons de nommer, et dont nous reproduisons le portrait d'après celui que cette habile femme peignit d'elle-même, et qui fut gravé par C.-F. Letellier, était encore jeune quand elle fut reçue de l'Académie en 1770. Depuis cette époque, l'Académie ne fit aucune exposition jusqu'en 1789, sans qu'il s'y trouvât plusieurs œuvres de madame Vallayer-Coster : c'étaient des portraits, des fleurs, des animaux, des tableaux de nature morte et de genre. Elle se maria vers 1780 : le livret du salon de 1779 et les précédents, la nomment mademoiselle Vallayer, et celui de 1781 et les suivants, la nomment madame Vallayer-Coster. Le roi voulut avoir son portrait fait par elle. Elle vivait encore en 1818.

LES QUATRE BARONNIES DU PÉRIGORD.

Voy. p. 259.

MAREUIL (département de la Dordogne).



Le Château de Mareuil, département de la Dordogne. — Dessin de Léo Drouyn.

Trois frères du nom de Mareuil se trouvaient à la bataille de Bouvines, et sont mis par l'histoire au nombre des chevaliers qui s'y distinguèrent le plus. Hugues, l'un d'eux, fit prisonnier de sa main le plus redoutable chef de l'armée ennemie, Ferrand, comte de Flandres. Mézeray raconte que ce brave reçut en récompense, de Philippe-Auguste, le don de la seigneurie de Villebois; et, effectivement, parmi les possessions du dernier baron de Mareuil, nous retrouvons ce château de Villebois, actuellement la Valette, situé sur la frontière de l'Angoumois, à quelques kilomètres seulement de Mareuil.

Au quatorzième siècle, les sires de Mareuil ne se montrèrent pas moins bons Français qu'au treizième. Lorsque Charles V fit appel aux sympathies des seigneurs Aquitains, Raymond de Mareuil fut un des premiers à « se tourner Français, » comme on disait alors. Il avait cependant servi en Espagne le prince de Galles, de manière à acquérir quelque renom. Aussi le courroux du roi d'Angleterre n'en fut que plus vif. Les terres de Raymond, si voisines d'Angoulême, où résidait le prince de Galles, furent menacées des premières, vers le même temps que Bourdeille et que la vicomté de Rochechouart; mais bientôt, et immédiatement après le sac de la cité de Limoges, le seigneur de Mareuil et un autre, seigneur de Malesal (peut-être de Marval), amenèrent Duguesclin qu'ils *boutèrent* à leurs châteaux. Ils se trouvaient avec lui devant la petite ville de Brantôme, quand on vint lui dire que le roi de France le faisait connétable. Raymond accompagna Duguesclin à Paris; à son retour, qui eut lieu en la même année (1370), il lui arriva une aventure qui forme le sujet d'un des plus jolis chapitres de Froissard. Pris en Poitou, et par les gens du fameux Hue de Caurelée, il fut en grand danger d'être envoyé à Londres, où Édouard III voulait faire de lui un exemple. On se préparait à le livrer, lorsque, ne voyant « nul reconfort en ses » besognes, puisque mener en Angleterre on le devoit devers » le roi, il se découvrit envers sa garde (Anglais de nation » aux gages de messire Geoffroy d'Argenson), et lui dit : » Mon ami, si vous me voulez oter et délivrer de ce danger » où je suis, je vous enconvenance et promets, par ma » loyauté, que je vous partirai moitié à moitié de toute ma » terre, et vous en hériterai, ni jamais ne vous faudrai. » L'Anglais, qui était « un povre homme, » considéra « que » messire Raymon étoit en péril de sa vie, et qu'il lui pro- » mettoit grand'courtoisie, si en eût pitié et compassion. » Raymond et son sauveur firent dans la nuit sept longues lieues sur un sol durci par la gelée, et arrivèrent, les pieds tout déchirés, à un château de l'Anjou, où ils trouvèrent un refuge; puis ils rentrèrent en « Limousin, » dit Froissard. Alors « Raymon de Mareuil recorda à ses amis comment cil » écuyer anglois lui avoit fait grand' courtoisie. Si fut depuis » le dit Anglois moult honoré entr'eux, et bailler lui vouloit » messire Raymon la moitié de son héritage; mais cil ne » voulut oncques tout prendre fors seulement deux cents » livres de revenu, et étoit assez, ce disoit, pour lui et son » état maintenir. »

Aucune partie du château actuel ne se rapporte à ces temps héroïques de la maison de Mareuil. Il a été entièrement rebâti vers la fin du quatorzième siècle ou le commencement du siècle suivant. Nul indice de la renaissance n'apparaît encore dans ce monument. Il appartient au dernier style flamboyant. Il a des tours, des machicoulis, des meurtrières, de profonds fossés; mais ce n'est pas une forteresse comme Bourdeille; nous l'appellerions plutôt une maison forte. Il est inutile d'analyser le plan de ce château,

qui est très-irrégulier. Un dessin peut difficilement donner une idée de son étendue. D'aucun côté la vue n'embrasse l'ensemble. L'artiste s'est placé de manière à pouvoir reproduire au moins la fine ornementation des deux tours du pont-levis. Les panneaux sculptés qui forment l'appui de chaque fenêtre produisent un excellent effet. Il faut noter aussi la grandeur de toutes les ouvertures et particulièrement de celle qui est percée dans la tour de droite. Quoiqu'elle soit grillée avec soin, il faut croire que le fondateur du château n'était pas très-préoccupé de l'idée d'un siége.

La chapelle, au rez-de-chaussée de l'autre tour, a un chœur, une nef, de petits croisillons, une petite tribune pour le seigneur; tout cela dans l'intérieur d'une tour, et très-joliment conçu. Les nervures très-multipliées de la voûte sont festonnées, et tous les autres ornements sont d'un assez bon style, aussi bien que ceux qui accompagnent la grande porte d'entrée sur la cour.

Une partie du château est ruinée et à moitié démolie; une autre a seulement perdu sa toiture, mais conserve ses pignons, ses hautes cheminées et jusqu'à ses fenêtres sur le toit, tournées vers la cour. Une troisième, plus considérable, est encore habitable; elle a la forme d'une équerre dont la tour carrée, qui figure dans le dessin, occupe l'angle extérieur. C'est là que logent les métayers ou fermiers de M. de Périgord. En effet, quoique le château de Marcuil touche à une ville de quelque importance, il n'en est pas moins resté le centre d'une propriété rurale. Sous un si riche propriétaire, on pourrait croire qu'il ne court aucun risque. Pourtant, depuis l'époque où on l'a dessiné, sa tour carrée a échangé un toit aigu en ardoises pour un toit plat à tuiles creuses. C'était sans doute une mesure urgente et peut-être une réparation économique; mais elle ne satisfait guère les amateurs du pittoresque. Toutefois, nous ne saurions les blâmer. Il n'en serait pas de même d'une autre mutilation plus grave, qui paraît heureusement devoir demeurer à l'état de projet. On avait dit que, dans un de ses voyages, le propriétaire avait donné la chapelle du château à son voisin M. de Béarn. Or, pour prendre possession d'un semblable cadeau, il fallait démolir entièrement une tour, et défigurer l'entrée du château; encore n'obtenait-on ainsi qu'un intérieur de chapelle dont chaque pierre demandait un raccommodage. Assurément, monsieur ou mesdames de Béarn faisaient preuve de goût en désirant, pour leur somptueuse résidence de la Roche-Beaucourt, ce joli petit bijou gothique. Mais une copie valait mieux, sous tous les rapports, qu'un original, et tout porte à croire qu'on l'aura compris.

La maison de Talleyrand a pour devise trois mots patois: *Ré qué Diou*, Rien que Dieu. On assure qu'ils étaient gravés au-dessus de la porte du château de Mareuil. Cela peut être; cependant il est à remarquer que c'est un des derniers barons qui a construit le château, et MM. de Talleyrand ne sont pas même ses héritiers. Nous savons que, dans la seconde moitié du seizième siècle, la baronnie a passé, par des mariages, dans la maison de Montpensier; et ce ne peut être que par l'effet d'une vente qu'un Talleyrand en possède les derniers débris.

LES CRISTAUX.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

Suite. — Voy. p. 155, 231.

La forme primitive. — Nous avons dit que la forme cristalline servait à établir l'espèce en minéralogie; or la forme du type à elle seule ne servirait qu'imparfaitement à cet usage, car le même type peut appartenir à plusieurs espèces minérales différentes: par exemple, le rhomboèdre appartient également au cristal de roche, au spath d'Islande, au saphir, etc., espèces très-éloignées les unes des autres par leur composition. Mais deux minéraux différents n'ont jamais la même *forme primitive*; c'est donc celle-ci qui réellement caractérise l'espèce, et ainsi elle devient très-importante à connaître. La forme primitive n'est autre chose que le type avec un angle et des dimensions déterminées. Cette définition a besoin de quelques explications: prenons pour exemple le quatrième type cristallin, le rhomboèdre; ce type peut varier, en quelque sorte indéfiniment, dans la valeur de ses angles; il y a des rhomboèdres très-aigus, des rhomboèdres très-obtus, et entre les deux termes extrêmes il y a toute une série de transitions insensibles. Mais à chaque espèce minérale appartient un rhomboèdre d'une valeur particulière: celui du spath d'Islande est de 105° 15′, celui du cristal de roche de 94° 15′, et ainsi de suite. Aucune autre espèce minérale que le spath d'Islande ou le cristal de roche ne présente un rhomboèdre de 105° 5′ ou de 94° 15′; par conséquent ces deux rhomboèdres seront chacun le type sous un angle déterminé, c'est-à-dire la forme primitive de chacune des espèces minérales que nous venons de mentionner; et chaque fois que, dans la nature, on rencontrera un cristal simple se rapportant au rhomboèdre, et présentant ou l'angle de 105° 5′, ou celui de 94° 15′, on sera sûr d'avoir trouvé du spath d'Islande ou du cristal de roche.

Comment on détermine le type et la forme primitive d'un cristal donné. — Puisque la forme primitive fournit l'une des bases fondamentales de l'espèce en minéralogie, il devient extrêmement important de bien la déterminer; mais dans la plupart des cas, avant de se proposer la solution du problème, on commence par établir la forme du type auquel le cristal appartient; lorsque celui-ci est simple, le problème est facile à résoudre. En effet, lorsque les arêtes ou les angles de la forme dérivée ne sont que très-légèrement modifiés, la forme du type continue à dominer; la forme dérivée est simple elle-même, et il est facile de la rapporter au type; mais lorsque la modification est plus ou moins avancée, la forme du type a fini par disparaître complétement; il en est résulté une forme nouvelle qui, en apparence, n'offre plus aucun rapport avec le solide générateur. Les figures 5, 6, 11, 12, etc., de notre précédent article (p. 232), nous ont fait voir ces transformations à divers degrés. Eh bien, même dans ce cas de complication apparente, le lien qui existe entre la forme dérivée et le type n'est pas difficile à trouver. On le découvre, d'abord en examinant la nature des faces dérivées que l'on a connues par avance, et que l'on a étudiées dans chacun des types; ensuite, et surtout, en tenant compte du nombre de ces faces, et en appliquant une loi fondamentale qui régit toutes les modifications et que les faits ont révélée aux cristallographes, à savoir: que tous les éléments de même nom d'un cristal sont toujours modifiés à la fois et de la même manière, et que les éléments de nom différent sont modifiés différemment.

Une fois le type reconnu, le minéralogiste détermine la forme primitive; pour cela, il a recours à la mesure des angles; car, avons-nous dit, la forme primitive d'une substance n'est autre chose que le type avec un angle déterminé. Pour la mesure des angles, le minéralogiste se sert de l'instrument que nous avons expliqué précédemment sous le nom de goniomètre (p. 156). Il cherche d'abord, dans l'espèce minérale dont il veut établir la forme primitive, le cristal le plus simple, le type, si cela est possible, ou, à défaut de celui-ci, le cristal qui s'en rapproche le plus, celui, par exemple, qui présente encore, malgré le nombre des modifications, quelques traces du solide générateur. Lorsqu'il ne trouve que des solides profondément modifiés et complexes, il peut encore, à l'aide du calcul et de formules trigonométriques, déterminer, par la seule nature des angles dérivés, la forme primitive; mais généralement il a à sa disposition un moyen plus simple, c'est celui du clivage.

Le clivage. — Lorsqu'on casse un cristal, ou qu'on le

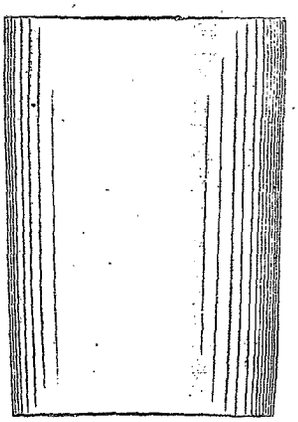
divise à l'aide d'un instrument tranchant, on remarque que la cassure ou la division n'ont pas lieu indifféremment dans tous les sens, mais qu'elles suivent une certaine direction qui est toujours la même pour la même espèce minérale ; de telle sorte que pour un cristal donné d'une certaine espèce, quels que soient sa nature et le nombre de ses facettes, on arrive toujours à un noyau intérieur qui a constamment le même angle pour cette espèce. Ce noyau se rapporte toujours à un solide simple dont l'angle peut être ainsi facilement mesuré, et qui est ordinairement choisi pour la forme primitive. Le cristal bien connu des physiciens sous le nom de *spath d'Islande* nous en offre un excellent exemple : au moindre choc de marteau, on divise tout cristal de cette nature en une multitude de petits solides qui sont tous semblables entre eux, ne différant que par la grosseur, et se présentant sous la forme de rhomboèdre dont l'angle est constamment de 105°15′, c'est-à-dire l'angle de la forme primitive de cette substance. La pierre à plâtre cristallisée offre un exemple de l'autre mode de clivage, opéré à l'aide d'une lame tranchante, et conduisant semblablement à la mesure de l'angle de la forme primitive.

La suite à une autre livraison.

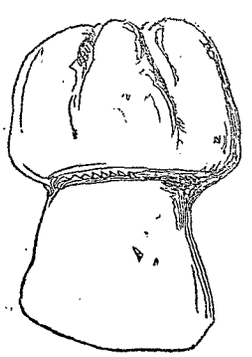
VILLAGES VOYAGEURS.

On rencontre en Chine d'immenses radeaux formés de bois de chauffage et de construction, sur lesquels vit et voyage une population assez considérable pour constituer une sorte de village. Ce village de cabanes est construit grossièrement avec les bois mêmes que l'on transporte ; il s'y trouve des gens de toute profession : bouchers, boulangers, poissonniers, marchands de riz, de fruits et de boissons. Il y a des radeaux dont la longueur est, dit-on, de plus d'un kilomètre et où les cabanes sont alignées de manière à former une rue. Pour les faire avancer, on porte en avant, à l'aide de bateaux, des ancres qu'on mouille dans la rivière, et à l'aide de câbles qui y sont attachés, les gens du radeau avancent patiemment et lentement vers leur destination. Dès qu'ils y sont arrivés, le village et le radeau sont dépecés et vendus ; quelquefois on en construit une foule de petits radeaux, qui remontent les affluents du fleuve ou qui vont gagner une des villes situées sur le bord du cours d'eau.

VIN DE CHAMPAGNE.



Bouchon préparé.



Bouchon sorti de la bouteille.

La Champagne cultive presque exclusivement le plant appelé *pineau*, *noirieu* ou *pur noir*. Dans ce pays, comme partout, c'est le sol lui-même, et aussi la plus ou moins heureuse exposition de la vigne, qui font la qualité du vin. D'autres localités peuvent sans doute produire d'excellents vins mousseux ; mais il n'y a que la Champagne pour faire du vin de Champagne, même de qualité inférieure.

La vigne se cultive là à peu près de la même manière que partout ailleurs. Au mois de février, on la taille sur deux yeux au plus. Quand on rencontre des places non garnies, on conserve des ceps dans toute leur longueur, à deux et trois bras, afin de les rajeunir ; c'est-à-dire qu'on en fait deux ou trois nouveaux ceps en les enterrant, en les coulant dans des fosses de 40 centimètres de profondeur, et en les recouvrant de fumier. Cela s'appelle provignage ; ce travail ne se fait qu'en avril et mai.

Au mois de mois de mars, après la taille, on bèche les vignes, en ayant soin de rabaisser les ceps en terre. Il est nécessaire ensuite de sarcler. Lorsque la pousse est assez longue, on fiche les échalas et on y attache la vigne. En juin, on fait un second labourage ou sarclage. Comme à cette époque le raisin s'est montré, on rogne le haut de la pousse, ce qui rejette la sève vers la grappe. Au mois de juillet, un troisième et dernier sarclage a lieu.

Pour la cueillette, les propriétaires qui ne veulent faire que du bon vin prennent les plus grandes précautions. Ils choisissent les raisins grappe à grappe. Ceux qui sont trop gros et ceux qui n'ont pas complétement atteint la maturité sont mis de côté. Les autres, soigneusement déposés sur des claies, sont amenés au pressoir par des bêtes de somme, mais aussi doucement que possible, de manière à ne pas les fatiguer. On presse aussitôt, car il importe beaucoup que la matière colorante adhérente à l'enveloppe des grains se dissolve dans le suc. Dès que l'écoulement cesse d'être abondant, on se hâte de recouper le marc autour de la plate-forme du pressoir, de replacer au-dessus les parties ainsi taillées, et de procéder à une nouvelle pression. On répète cette opération encore une fois, et c'est le produit de ces trois pressions successives qui forme ce qu'on appelle la cuvée. Après ces trois pressions, on taille et recharge encore deux fois le marc, afin de l'épuiser de la plus grande partie du jus qu'il retient ; mais ce jus, ayant acquis une teinte rosée, est mis à part, et sert à faire le vin pour la consommation de la maison. Quant au marc exprimé, comme il contient encore une assez grande quantité de suc dans les cellules non déchirées, on le mélange aux cuvées de vin rouge en le foulant avec elles. Le premier mouvement de fermentation achève de désagréger le tissu du raisin, permet ainsi au jus de s'en écouler, et la matière colorante, plus abondante dans ces marcs que dans le raisin non exprimé, ajoute à la coloration des cuvées de vin rouge, souvent trop faible en Champagne comme en Bourgogne.

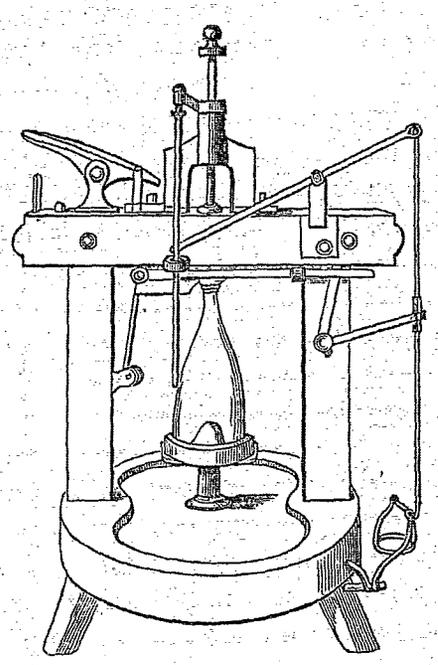
Au sortir du pressoir, on met déposer pendant vingt-quatre heures, dans une cuve *ad hoc*, le moût obtenu des trois premières pressions, qui est, à proprement parler, ce que l'on nomme vin de Champagne. Cette opération a pour but d'en retirer l'acidité. Il est, immédiatement après, versé dans des tonneaux dont on ne remplit que les trois quarts de la capacité. La fermentation ne tarde pas à s'y manifester.

On laisse continuer la fermentation pendant environ quinze jours, en ménageant par la bonde entr'ouverte une issue au gaz, ou mieux en adaptant aux tonneaux la bonde hydraulique. Après ce temps, on remplit chacun des tonneaux avec le vin de quelques-uns d'entre eux ; on les bouche exactement, l'on assujettit même la bonde à l'aide d'un morceau de cerceau passé en travers et cloué sur les deux douves voisines.

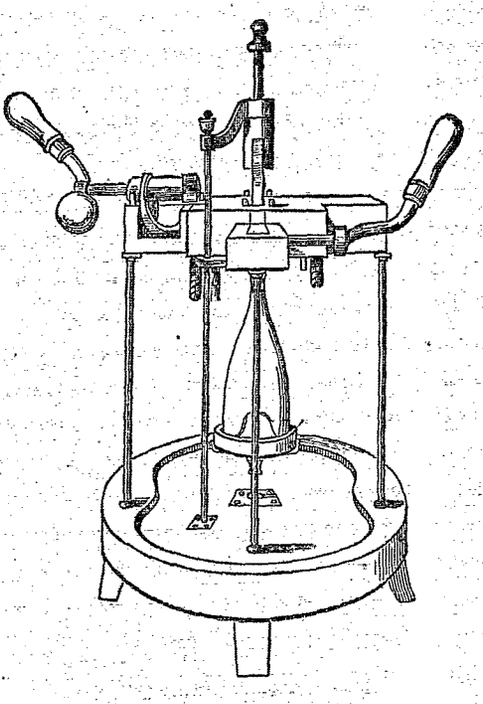
Au mois de janvier suivant, on soutire au clair, puis on procède au premier collage à l'aide de la colle de poisson. Quarante jours après, on met un peu de tannin, et on procède à un second collage. Quelquefois, lorsque la lie est trop abondante, on est obligé de répéter une troisième fois cette opération.

Au mois d'avril ou au commencement de mai, on soutire

encore à clair, en mettant en bouteilles. Préalablement, dans chacune des bouteilles, on a soin d'ajouter une petite mesure de *liqueur*, équivalant à environ trois centièmes du volume du vin. On appelle *liqueur* une sorte de sirop que l'on pré-



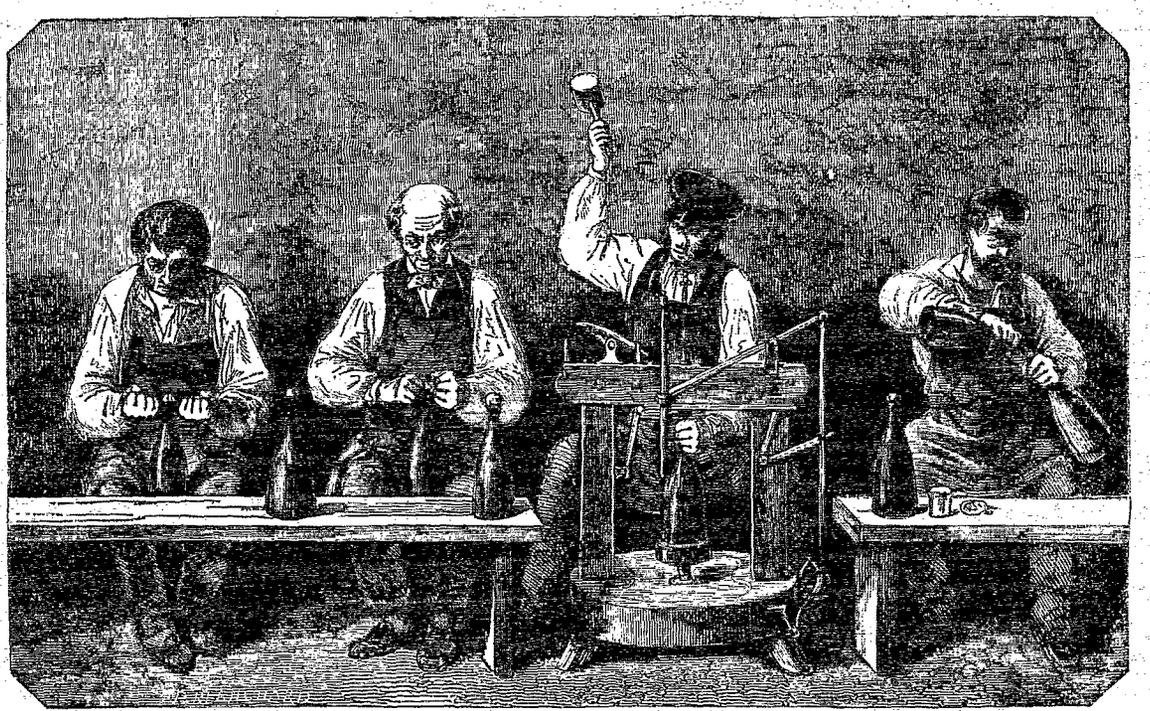
Machine à boucher. — Système Maurice.



Autre machine à boucher.

pare en faisant dissoudre du sucre candi dans son volume de vin blanc limpide.

Pour le travail de la mise en bouteilles, il y a quatre espèces d'ouvriers : le tireur au tonneau, le boucheur, le ficeleur à la ficelle, et le ficeleur au fil d'archal. Il a été inventé plusieurs machines pour aider les boucheurs dans leur opération : celle de Maurice, dont nous donnons le dessin, est sans contredit la meilleure de toutes ; elle fait descendre le

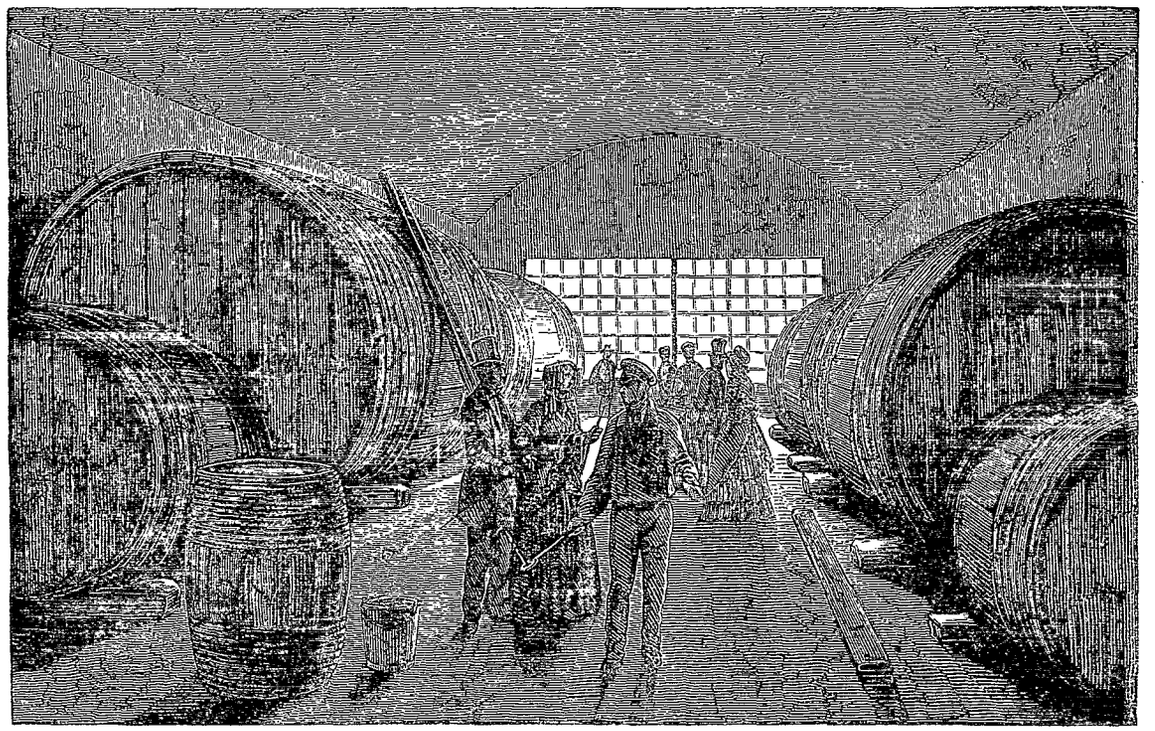


Les Boucheurs et les Ficeleurs.

bouchon parfaitement droit dans la bouteille. Les ficeleurs se servent assez communément d'un instrument appelé *calbotin*, qu'ils mettent entre leurs jambes et qui y maintient la bouteille.

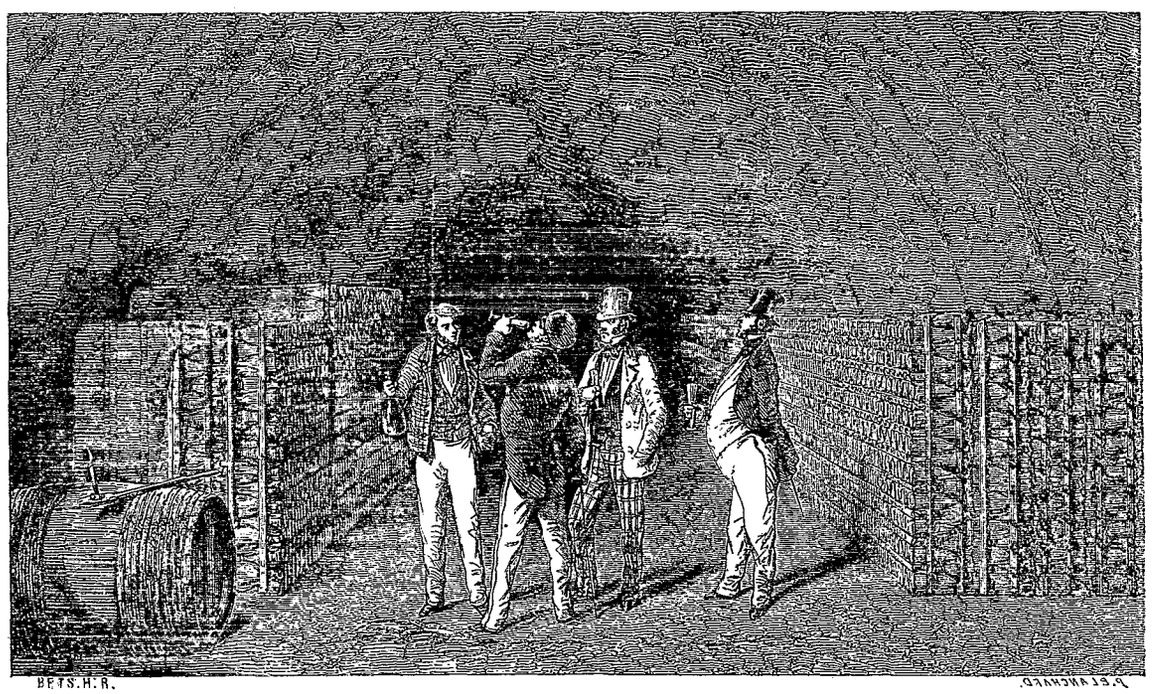
Lorsque les bouteilles sont remplies, bouchées et ficelées, on les couche le goulot incliné sous un angle d'environ 20 degrés, afin que le dépôt de la lie, qui se forme par suite d'une fermentation lente, s'approche du goulot et du bouchon.

Après huit ou dix jours, on augmente l'inclinaison dans le même sens, et on la porte à environ 45 degrés ; on laisse écouler deux ou trois jours, et on relève encore davantage le fond de la bouteille, pour rassembler le mieux possible le dépôt



Cave aux foudres.

sur le bouchon : les bouteilles sont alors dans une position verticale, le bouchon dirigé vers le bas. Ensuite un ouvrier habile les prend sous le bras les unes après les autres, et retire peu à peu le bouchon sur lequel le dépôt est venu se fixer. En laissant un instant une partie de la section entr'ouverte, il parvient à extraire ce dépôt ; et l'on recommence, aussitôt qu'il a resserré le bouchon, le travail du double ficelage, après toutefois avoir versé dans la bouteille une nouvelle dose



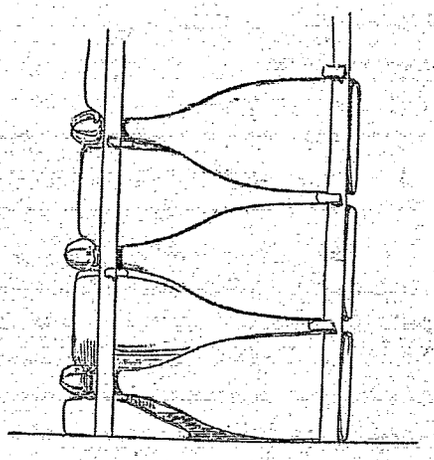
Cave aux bouteilles.

de *liqueur*. On est souvent obligé, pour obtenir un vin suffisamment mousseux et limpide, de répéter encore, deux ou trois mois après, cette difficile opération du *dégorgeage*.

Le vin de Champagne, ainsi préparé, est ordinairement bon à boire après dix-huit à trente mois, suivant que la saison a fait faire des progrès plus ou moins rapides à la fermentation.

Parmi les causes qui obligent à maintenir généralement le

prix élevé de ce vin, il faut compter, outre les frais considérables de main-d'œuvre qu'il nécessite, les chances énormes de déperdition, non-seulement par suite des alternations auxquelles il est sujet, mais encore par la fracture des bouteilles. En moyenne, la casse des bouteilles contenant du vin de Champagne s'élève à 33 pour 100.



Cases à bouteilles.

LES PIRATES DE CILICIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 150, 181, 218, 258, 270.

Bien que l'on eût dépassé l'heure du quatrième repas, et que celle du premier ne fût point encore venue, Agrippa avait donné tous les ordres nécessaires pour un grand festin. Le *triclinium* de la liburne égyptienne, orné par les soins de Lélius, était tendu d'étoffes attaliques, et meublé de lits d'ivoire, au chevet desquels on voyait sculpté l'âne de Silène couvert de pampres et de raisins. Les housses étaient d'un riche tissu babylonien, représentant les travaux des différentes saisons, et au-dessus de la table ronde à un seul pied, flottait un voile de pourpre retenu par des cordes de soie et d'or. Un peu plus loin se dressaient plusieurs *abaques* garnis de vases précieux.

Avant d'entrer, chaque convive fut déchaussé par un esclave qui lui lava les pieds et les mains. Isidore, revêtu d'une robe blanche pour le banquet, fut conduit par César au lit du milieu, où il prit la troisième place, et l'on fit apporter les couronnes. Agrippa dut s'excuser de ne pouvoir les offrir ni en myrthes ni en amarantes d'Égypte, mais seulement en raclures de corne, imitant les violettes de tusculum. Le Carthaginois allait poser la sienne sur son front lorsqu'il s'arrêta : ses yeux fixés sur le *repositorium* (1) venaient de rencontrer, au milieu des fleurs, un squelette d'argent dont le geste grimaçant et le rire terrible semblaient s'adresser à lui.

César, qui avait vu son hésitation, le rassura d'un signe de tête.

— Cette image n'est point ici pour toi, mais pour tous les convives, Isidore, dit-il gaiement; c'est la divinité domestique des sages; car elle avertit de jouir comme le clepsydre avertit de se hâter.

Et élevant la coupe vers le squelette :

— Reçois donc nos remerciements, ô prudente conseillère, ajouta-t-il, et accepte ta part de cette libation faite aux dieux pénates.

(1) Plateau sur lequel les plats étaient posés. On l'enlevait à chaque service pour lui substituer un autre plateau chargé de nouveaux mets. C'était là ce qu'on appelait *prima mensa*, *secunda mensæ*; *tertia mensa*.

En parlant ainsi, il laissa tomber sur le *repositorium* quelques gouttes de Chio, vida la coupe, puis ordonna d'apporter les dés qui devaient décider de la royauté du festin.

Isidore les fit rouler le premier; mais le hasard semblait le poursuivre; il amena le coup du *chien*; les autres convives amenèrent tour à tour ceux du *char*, d'*Hercule* ou du *vautour*. César seul obtint le coup de *Vénus*.

— Éricine ne pouvait faire moins pour son petits-fils ! dit le père de Plaucia d'un ton de flatterie.

— Résigne-toi alors à m'accepter aujourd'hui pour maître, répliqua gaiement le jeune patricien; et, comme première preuve de soumission, Sextilius, vide ta coupe autant de fois que, pour un *stips* prêté, tu t'es fait rendre de sesterces.

— Dieux immortels ! exiges-tu donc qu'il meure ? s'écria plaisamment Lélius.

— Hélas ! dit Sextilius en soupirant, la jeunesse est sans pitié pour les malheureux qui la secourent de leurs biens.

— Entends-tu ceci ? s'écria Florus; le loup se plaint de la cruauté de la brebis qu'il dévore !

— Le préteur a raison, répondit César; ses pareils sont nos bienfaiteurs. Mon premier hommage est pour les grands dieux; mais le second appartient aux *fénérateurs* (usuriers).

— Julius peut rire de la misère des autres, fit observer le père de Plaucia; lui dont la fortune est telle, qu'au dire du peuple, il n'a jamais pu la calculer.

— Le peuple se trompe, Sextilius, répliqua le jeune homme; j'ai fait ce calcul, et je puis te le communiquer, à quelques *stips* près. Je ne possède au juste que quatre cent quinze talents...

— Quatre cent quinze talents !... répéta le préteur.

— ... De dettes ! acheva César.

Sextilius le regarda avec une stupéfaction épouvantée.

— Mais je suis encore jeune, continua Julius, et j'espère bien doubler la somme; ma réussite est à ce prix.

— Parles-tu sérieusement ? demanda Sextilius.

— Ne sais-tu donc pas, reprit César, que, pour arriver aux hautes dignités, il faut agrandir le cercle de ses clients, trouver des soutiens dans la noblesse et dans le peuple ? Quoi de meilleur pour cela que les dettes ? L'argent que j'emprunte aux sénateurs me gagne l'amitié des plébéiens, et je m'assure un double suffrage, car ceux-ci me poussent par reconnaissance pour mes dons, ceux-là par crainte pour leurs créances. Tu vois que je fais l'usure comme toi, digne Sextilius, mais avec plus de hardiesse et de grandeur. La tienne ne peut te rendre maître que de quelques *îles* (1) au champ de Mars, ou de quelques domaines en Campanie; tandis que la mienne peut m'acquérir des royaumes.

— A la bonne heure, dit le vieillard; mais César a-t-il oublié que c'est à Rome qu'on les distribue ? S'il veut profiter de la bonne volonté du peuple et des sénateurs, que ne fait-il sa paix avec Sylla, et que ne cherche-t-il à acquérir près de lui la seconde place ?

Le jeune Romain ne répondit rien; mais s'adressant au Carthaginois qui avait jusqu'alors tout écouté en silence :

— Isidore se rappelle sans doute le vieux pirate égyptien qu'il me montra l'autre jour, près du môle de Coracésium ? dit-il.

— Je me le rappelle, répondit le prisonnier.

— Son navire n'était qu'une grande barque d'osier, enduite de limon et de poix, reprit César; des nattes de papyrus lui servaient de voile, et son équipage ne comptait que quelques matelots.

— Oui, dit le Carthaginois, mais il leur commandait en roi.

— Tu l'as dit, Isidore, s'écria vivement Julius; et seulement, à cause de cela, j'aimerais mieux être le vieux pirate égyptien, maître absolu sur son navire, que le jeune consul soumis à l'autorité de Sylla.

(1) Groupes de maisons.

Tous les convives se regardèrent avec étonnement; Isidore seul parut comprendre.

— Ah! tu sens donc aussi que rester le second, c'est faire l'office d'une ombre, s'écria-t-il; l'ombre ne marche pas elle-même; elle flotte derrière ou devant, toujours forcée de suivre. Eh bien! comme toi, César, j'ai voulu n'avoir de maître que ma volonté! Ta race commandait à la terre; je me suis réfugié sur les flots.

— Et tu espérais y fonder une nouvelle Carthage? demanda Julius en faisant remplir la coupe du pirate.

Celui-ci la vida d'un seul trait; puis, échauffé par la liqueur de Lesbos, il s'écria:

— Elle est fondée, César!

— Quoi! ce nid de fugitifs et de bandits, objecta le Romain avec mépris; prends-tu donc une ligue de rapine pour une république?

— Et toi, as-tu oublié d'où Rome est sortie? reprit vivement le pirate. Ne vois-tu pas qu'en ouvrant un champ d'asile contre votre tyrannie, nous appelons à nous tous les audacieux et tous les désespérés? Sais-tu quelles sont déjà nos forces, Julius? Nous avons des ports fortifiés et des arsenaux en Cilicie, en Grèce, en Syrie, en Égypte, en Sicile! Nos vaisseaux sont au nombre de huit cents, montés par vingt mille combattants. Le Taurus est plein de nos citadelles, où nous pouvons abriter, en cas de revers, nos familles et nos trésors. Mais que pourrions-nous craindre? Deux cents villes nous ont déjà ouvert leurs portes, et les richesses de vos temples ont servi à dorer les poupes de nos galères! Retenue dans ses guerres civiles comme une lionne dans les toiles du chasseur, Rome n'a point pris garde à ce qui se passait sur mer, et la mer lui a créé une rivale.

— Buvons donc à la nouvelle reine des eaux! dit César, qui força encore le pirate à vider sa patère, et apprends-nous quand ses fils doivent remonter le Tibre pour assiéger le Capitole.

— Non pas seulement le Capitole, mais toute l'Italie, reprit Isidore, de plus en plus animé par le vin; car bientôt, grâce à nos galères, Rome attendra en vain les blés de *l'annone*, et le peuple-roi, enfermé dans la faim, n'aura, comme Midas, que de l'or pour ses festins.

Julius fit un mouvement.

— Ah! c'est là votre projet? dit-il plus sérieusement; et tu crois que nos armes ne pourront briser ce cercle de famine?

— Si elles n'étaient point occupées ailleurs, César! Mais tandis que nous attaquerons Rome par mer, le roi de Pont l'attaquera en Asie. Relevé de ses défaites, il a rassemblé de nouvelles armées; les ambassadeurs vont de royaume en royaume, semant la haine du nom romain; nous les avons vus, il y a quelques jours, à Coracésium, et j'allais porter moi-même à Mithridate la réponse des Ciliciens.

Julius garda le silence: les menaçantes révélations du Carthaginois l'avaient évidemment ému; il resta immobile et pensif, tandis que les esclaves, pour réveiller la gaieté, répandaient sur les convives une rosée d'eau de verveine.

Enorgueilli de l'effet qu'il venait de produire, Isidore reprit l'aveu de ses projets et de ses espérances. Mithridate, en se relevant, pouvait forcer Sylla à quitter Rome, et son absence, jointe à la famine, devait réveiller toutes les tempêtes du Forum. A la guerre du dehors allait se joindre bientôt la guerre du dedans; aux défaites du Pont les victoires de l'Italie! La lice s'ouvrait pour les violents, les corrupteurs et les ambitieux. Rome allait ressembler à une galère battue par l'orage, où les droits du pilote sont méconnus, et où chaque matelot peut réclamer le commandement.

A mesure qu'il parlait, le Carthaginois s'exaltait lui-même au bruit de sa parole; la haine se redressait dans son cœur sous le rayon de ces espérances, comme un serpent que ranime le soleil; sa voix s'élevait, son geste devenait menaçant, ses yeux lançaient des flammes! Il appelait tous les ennemis de Rome au combat, il les comptait à la manière d'Homère, il célébrait d'avance leur victoire avec l'emphase du barbare et la confiance que donne le vin! Tout entier à son enivrement, il avait oublié sa captivité; il ne pensait plus que cette nuit était la dernière qui lui fût accordée, et il continuait son hymne de triomphe sans remarquer que les flambeaux du festin pâlissaient, et que les premières lueurs de l'aurore glissaient entre les colonnes du cèdre!

Julius sortit enfin de sa rêverie, regarda vers la fenêtre du *Triclinium*, et se leva en disant:

— Voici le jour!

Ce mot fut pour le pirate comme la flèche aiguë qui frappe l'aigle au milieu des nuées. Brusquement arrêté dans son enthousiasme, il retomba du haut de son rêve dans la réalité; mais se remettant presque aussitôt, il souleva la coupe qu'il tenait encore à demi pleine:

— Que ce soit le jour pour César, dit-il avec un fier sourire; pour Isidore, c'est la nuit! A elle donc cette dernière libation, et à la mort, sa sœur, cette dernière offrande!

Il vida la patère, retira la guirlande qui ornait son front et en couronna le squelette.

Tous les convives avaient quitté la table; les esclaves apportèrent les chaussures, et l'on gagna le pont de la galère.

L'orient était inondé de flammes qui empourpraient les flots. Les trois navires poussés par un vent favorable s'avançaient presque de front, assez voisins l'un de l'autre, pour que l'on pût distinguer les pilotes et les rameurs. Aux pieds du mât du *Lotus*, plusieurs matelots étaient groupés tenant les cordes destinées au supplice des pirates. Isidore, qui avait conservé la robe blanche du festin, s'avança vers eux d'un pas ferme, et présentant le cou au nœud funeste:

— Que Mithra veille sur les Ciliciens, s'écria-t-il en étendant les mains vers le soleil; et pour que mon espoir s'accomplisse, puisse-t-il faire passer mes volontés avec mon souffle au cœur du plus digne!

— Ainsi, dit César, qui le regardait fixement, ce plan de guerre contre Rome était ton ouvrage?

— Oui, Julius, répondit le pirate avec liberté.

— C'est grâce à toi que ces pirates de toutes nations ont formé un seul peuple; qu'ils ont fortifié des ports, élevé des tours, construit des arsenaux?

— Grâce à moi! répéta le condamné plus fier.

— Toi seul leur as fait accepter l'alliance de Mithridate et la lutte contre le peuple romain?

— Tu l'as dit, César.

Et si maintenant le hasard te rendait la liberté, tu n'abandonnerais point la trame si laborieusement commencée?

— Je la reprendrais comme le tisserand reprend sa toile, Julius, au fil où je l'ai laissée!

César se rapprocha.

— Fais-le donc, Isidore, s'écria-t-il; suis jusqu'au bout ces hardis projets; il ne sera pas dit que César aura tué dans l'œuf tes aiglons; qu'ils prennent leur vol, nous les retrouverons quand ils auront grandi.

A ces mots, il fit un signe qui fut répété par le pilote du *Lotus*; les trois navires laissèrent tomber leurs voiles, puis se rapprochèrent. Isidore et les amis de César semblaient également surpris. Le premier regardait le jeune Romain avec hésitation, car il ne pouvait croire; les autres avec inquiétude, car ils ne pouvaient comprendre; mais César ordonna de rendre la liberté aux pirates et de les faire passer avec Isidore sur la galère cilicienne. Il se tourna ensuite vers Sextilius, et lui montrant *le Didyme*:

— Je t'avais promis un dédommagement, honnête préteur, dit-il; toutes les dépouilles des corsaires ont été transportées à bord du navire bithynien; je te les abandonne! Vas en prendre possession, et hâte-toi de faire voile vers l'Italie. Ton innocence est désormais certaine, car tu emportes de quoi acheter le peuple et le sénat.

Le préteur voulut douter d'abord, puis remercier ; mais Julius lui cria de se hâter, et Sextilius, craignant quelque changement de résolution, se lança sur *le Didyme*.

Les deux galères eurent bientôt remis à la voile, et toutes deux rangèrent *le Lotus*, qui n'avait point encore repris sa course. César salua successivement Isidore et Sextilius, puis secouant la tête :

— Allez, murmura-t-il, ô navires de bon augure ! Vous portez peut-être dans vos flancs la fortune de César. Deux divinités amies vous conduisent : l'Avarice et la Haine ! Que toutes les deux sèment leurs moissons, et que Rome s'ébranle ! C'est quand le ciel est près de crouler que l'on cherche Atlas.

Et comme ses amis, toujours immobiles et muets d'étonnement, regardaient les deux vaisseaux s'éloigner :

— Vous le voyez, reprit César tout haut, le vent leur est également favorable : l'un va à la fortune, l'autre à la lutte...

— Et nous, César, demanda Lélius, où veux-tu nous conduire ?

Le jeune Romain releva la tête, et reprenant son air de légèreté insouciante :

— Nous, Lélius, répéta-t-il, nous allons à Rhodes pour écouter les leçons du philosophe Apollonius Molon.

— Quand la guerre va s'allumer partout, s'écria Lélius ; et que veux-tu donc qu'il nous apprenne !

— A attendre !

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

Un jeune aiglon venait de prendre son vol pour s'élancer après sa proie. La flèche du chasseur l'atteint et lui coupe l'aile droite. Il tombe dans un bosquet de myrtes. Pendant trois longs jours il dévore sa douleur ; pendant trois longues nuits il palpite sous sa blessure ; enfin le baume universel, le baume de la nature bienfaisante le guérit. Il se traîne hors du bosquet, il remue son aile... hélas ! le nerf en est coupé ; il peut à peine la soulever pour atteindre une proie indigne de lui. Il se pose tristement sur un rocher, au bord d'un ruisseau, regarde la cime du chêne, la voûte du ciel, et une larme roule dans son œil profond.

Dans ce moment arrive, au milieu des branches de myrte, un couple de colombes qui voltigent et jouent sur le sable d'or et les flots du ruisseau. Courant de côté et d'autre, elles aperçoivent l'oiseau malade. L'une d'elles s'approche de lui et le regarde avec douceur : — Tu es triste, lui dit-elle ; ami, reprends ta gaieté ! N'as-tu pas ici tout ce qu'il faut pour goûter un bonheur paisible ? Ne peux-tu te réjouir de voir ces verts rameaux qui te défendent de l'ardeur du soleil ? N'est-il pas doux de respirer, le soir, sur la mousse flexible, au bord de l'eau ? Ici tu trouveras la fraîche rosée des fleurs ; les buissons de la forêt te donneront une nourriture délicate, et cette source d'argent apaisera ta soif. O ami ! le vrai bonheur est de savoir se contenter de peu, et ce peu on le trouve partout.

— O sage philosophe ! dit l'aigle (et il baissa tristement la tête) ; ô sage philosophe ! tu parles comme une colombe.

GOETHE.

UN FRONTISPICE.

Aux derniers siècles, il était d'usage d'orner de vignettes sur acier ou sur bois les livres les plus sérieux. Il semblait que l'on voulût ainsi modérer, au moins pour les yeux, la gravité ou la sévérité du texte. On « illustrait » de cette manière les traités ou les recueils de législation ou de jurisprudence. Les plus éminents artistes ne dédaignaient point de



Frontispice d'un recueil de lois et ordonnances. — Dix-huitième siècle.

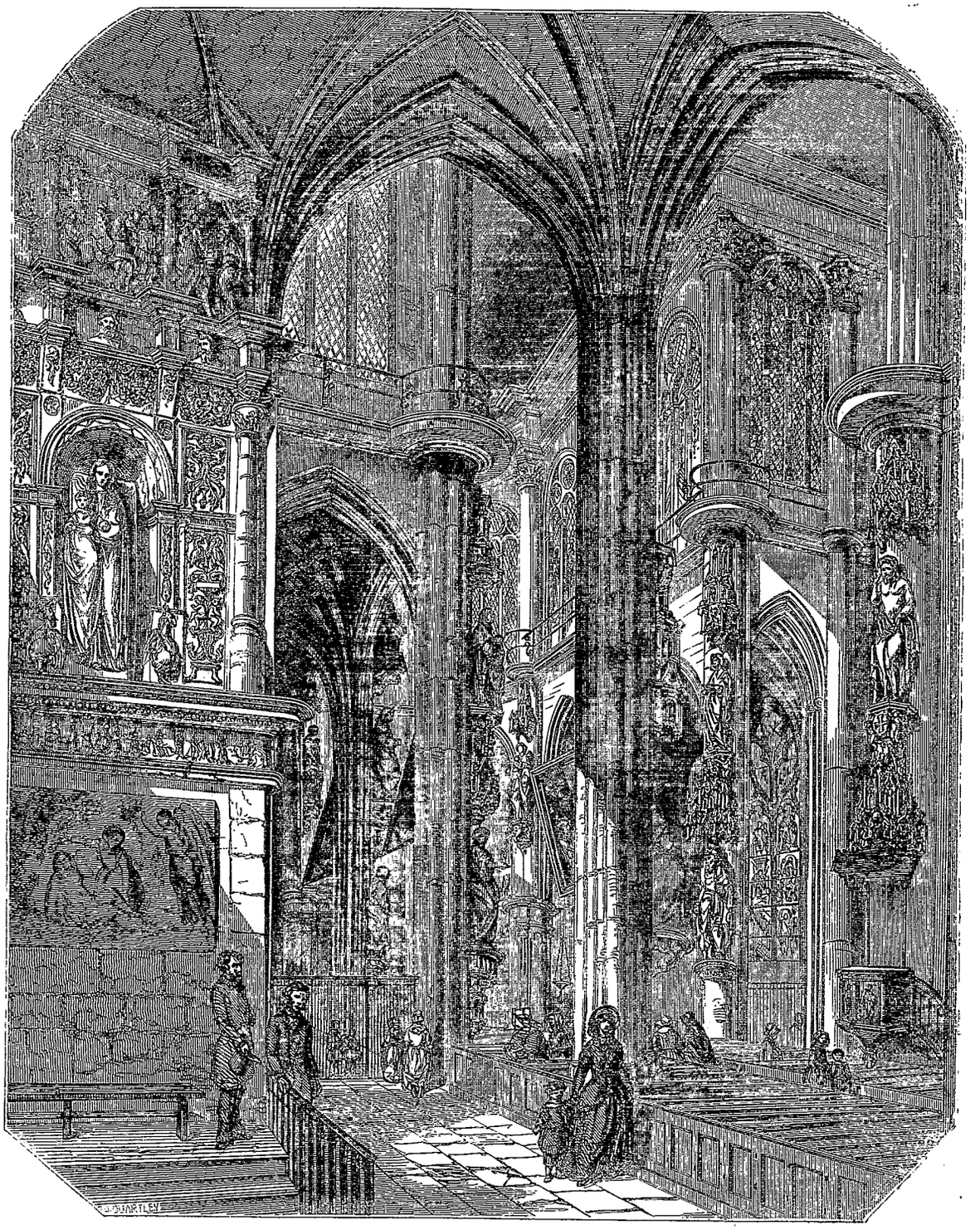
donner aux libraires, pour ce genre modeste, d'ingénieux dessins qui, pendant une longue suite d'années, ont été non-seulement reproduits dans des éditions diverses, mais transportés à des ouvrages entièrement distincts. Parmi ces compositions, on en rencontre que l'on s'est borné évidemment à modifier dans quelqu'une de leurs parties, afin de les approprier à des variétés du même sujet. C'est ainsi que la gravure dont nous donnons le dessin se retrouve dans plusieurs collections de lois et d'ordonnances publiées sous le règne de Louis XIV, et paraît avoir ensuite servi de type à d'autres frontispices d'ouvrages relatifs à la législation. Nous remarquons, par exemple, en tête de l'avertissement de la continuation de l'excellent Traité de police du sieur de la Mare, par le Cler-du-Brillet, une vignette du graveur Papillon, à la date de 1732, et offrant le sujet et la disposition même de notre gravure, avec une seule variante. A gauche est aussi la représentation de l'intérieur d'un tribunal ; au milieu est assise la figure symbolique de la Justice sur un nuage ; mais à droite, au lieu de la procession que l'on voit ici, sont des hérauts avec trompettes, et un officier public se préparant à lire un acte de l'autorité.

ÉGLISE DE SAINT-PANTALÉON,

A TROYES

(Département de l'Aube).

Voy., sur Troyes, la Table des dix premières années.



Vue intérieure de Saint-Pantaléon, à Troyes. — Dessin de Lancelot.

Saint Pantaléon a subi le martyre à Nicomédie, sous Galère, vers l'an 305 : il est très-vénéré des Grecs. Les habitants de Troyes lui ont consacré une de leurs églises en mémoire du pape Urbain IV, qui était né d'une pauvre famille de cette capitale de la Champagne et se nommait Jacques-Pantaléon. Cette église est située dans la partie occidentale de la ville, que l'on nomme le quartier haut. C'est un édifice de petite dimension, construit en style de la renaissance, sur un emplacement occupé anciennement par un oratoire de forme carrée. Une inscription latine, encastrée au chevet du bâtiment, rappelle qu'il a été élevé en 1527. Toutefois le portail ne date que du milieu du dix-huitième siècle. La

nef et les chapelles, vivement éclairées, sont ornées d'un grand nombre de sculptures et de peintures. Voici une description de ces œuvres d'art extraite d'une notice sur les principaux monuments de Troyes, publiée en 1838 par M. F.-M. Doe.

« Les douze piliers ou pilastres qui soutiennent les voûtes sont ornés de riches clochetons et clefs qui abritent et supportent vingt et une statues de proportion un peu au-dessous du naturel, et disposées sur deux rangs. Toutes ces statues ont une certaine naïveté qui plaît. On les attribue généralement à F. Gentil et à son associé Dominique, ainsi que le groupe de saint Joachim et de sainte Anne se rencontrant sous la porte dorée, qu'on voit dans la chapelle à droite de l'autel. La première chapelle à droite de la nef, disposée en calvaire, renferme plusieurs groupes de même style, parmi lesquels on distingue : la Mère de pitié, *Mater dolorosa*, que Girardon, au rapport de Grosley, regardait comme le chef-d'œuvre de Gentil ; Pilate montrant le Christ aux Juifs, et la Vierge soutenue par la Madeleine et saint Jean, que l'on prend communément pour les trois Maries. Le retable de la chapelle qui suit immédiatement est décoré d'un groupe en pierre dont les figures ont trois pieds de proportion ; elles représentent saint Crépin et saint Crépinien, occupés, l'un à couper du cuir, l'autre à coudre la semelle d'un soulier, pendant que des soldats viennent les saisir : l'expression de calme et de résignation est très-bien rendue sur les figures des deux saints, et contraste avec la joie barbare peinte sur celles des deux satellites. Les costumes de ces derniers se rapportent au temps de Henri II. La draperie et les figures ont été couvertes de couleurs et de dorures qui ont conservé leur éclat. Les arcades de la nef et du chœur sont ornées de six grands tableaux de Carré, élève de le Brun, représentant la vie de saint Pantaléon, et par deux tableaux d'Herluison qui représentent la Nativité et le Christ au tombeau. Les fenêtres sont décorées de grisailles d'un bon style, exécutées au seizième siècle par Macadie et Lutereau : les sujets de ces compositions sont l'histoire de Daniel, celle de Jésus-Christ, et des batailles. Les colonnes du retable au maître-autel sont très-estimées. »

EXCURSION AUX BAINS DE PANTICOSA,

DANS LES PYRÉNÉES ESPAGNOLES.

Fin.—Voy. p. 190, 234.

A moins de revenir sur ses pas, on ne peut sortir de Panticosa que par le chemin du Marcadau ; et ici, il faut s'entendre, car il n'existe d'autre chemin que le peu de traces qu'ont pu laisser les sandales de corde, non sur la terre, il n'y en a pas, mais sur les aspérités du granite, traces légères et qui se perdent souvent. Vers dix heures du soir, les nuages commençant à descendre sur les sommités et le temps ne paraissant pas très-assuré pour le lendemain, j'avais fait demander s'il n'y avait pas quelques contrebandiers qui dussent aller en France le lendemain. A cinq heures du matin, on vint me rendre réponse : il y en avait trois. De peur des douaniers, ils avaient passé avant le jour et m'attendaient. Je me levai en toute hâte, et commençai à gravir les premiers escarpements dans la direction qu'on m'avait indiquée. Après un quart d'heure, au tournant d'un énorme bloc, j'aperçus mes trois gaillards tapis contre la paroi du rocher : je leur demande la permission de dire foi la vérité, ils avaient l'air de trois brigands.

C'est une affreuse existence que cette existence de contrebandiers. Il faut ne l'avoir pas vue hors des planches de l'Opéra pour la trouver poétique. Les contrebandiers sont de pauvres diables qui souffrent beaucoup et ne s'amusent guère. Leur métier est tout simplement celui de portefaix, mais de portefaix qui ne gagnent leur pain qu'avec des fatigues inouïes, en exposant chaque jour leur vie à mille hasards et en la jouant même criminellement, en plus d'une occurrence, contre celle des fidèles serviteurs de leur pays. J'ai toujours regretté que Béranger leur ait fait l'honneur de les chanter. La plupart des paysans de la frontière espagnole donnent plus ou moins dans ce métier qui, en définitive, est plus lucratif que celui des champs et par là même plus séduisant. Ils montent de nuit pour ne pas éveiller l'attention des douaniers, descendent en France le pied léger, et là au premier village, trouvent un entrepôt où on leur délivre les marchandises. Il y a véritablement à s'étonner des énormes ballots avec lesquels ces pauvres gens gravissent ou descendent de nuit des escarpements qu'on affronterait à peine en plein jour et avec toute liberté de mouvements. Ils chargent jusqu'à un quintal métrique, et vont à l'escalade comme des fourmis. Leur travail demande beaucoup de vigueur, d'adresse et d'intrépidité. Les spéculateurs les payent à raison de dix francs par voyage, aller et retour, et assurément ce n'est pas trop si l'on considère non-seulement les fatigues et les dangers de toute sorte, mais le bénéfice produit par un seul ballot de soieries ou de cachemires. Ce qui ajoute encore aux avantages de ce négoce, c'est que la plupart des marchandises qu'il met en mouvement ont droit, en France, à une prime d'exportation. Tandis que les douaniers espagnols s'opposent de toutes leurs forces à leur entrée, les nôtres favorisent donc au contraire leur sortie, qui n'est pas moins profitable à notre industrie que préjudiciable à celle de l'Espagne. Ils les reçoivent en dépôt, escortent les porteurs en deçà de la frontière, leur prêtent appui et assistance, et après avoir vérifié la réalité de leur contrebande, la soldent conformément au tarif. Tout cela peut être fort louable au point de vue de l'économie politique, mais je ne saurais croire qu'il appartienne jamais à la dignité et à l'honnêteté d'un gouvernement, d'encourager les délits sur le territoire de son voisin.

Du reste, les contrebandiers sont des hommes de confiance et l'on sacrifie chez eux au point d'honneur. *Dépositaires* de valeurs qui s'élèvent souvent à plusieurs milliers de francs, non-seulement ils les rendent scrupuleusement à destination, mais ils ne négligent rien pour y parvenir. S'ils sont saisis, ils ne sont point tenus à remboursement, mais indépendamment de la prison et de l'amende, ils perdent leur salaire et leur crédit s'amoindrit. Ces chances, jointes aux suggestions de la mauvaise honte qu'il y a toujours à être pris, suffisent pour les décider aux entreprises les plus aventureuses et même, dans l'occasion, aux conversations à coups de fusil avec les agents de la douane. La semaine précédente, un de ces derniers avait eu l'épaule traversée d'une balle, et cet événement, qui avait vivement mécontenté l'*autorité*, rendait mes compagnons d'autant plus circonspects.

Ils manœuvrèrent si bien que nous ne revîmes Panticosa que d'une hauteur où il eût été bien impossible aux douaniers de nous apercevoir, à moins de nous tenir dans le champ d'un télescope : un peu d'eau dans le fond d'une coupe avec trois ou quatre points blancs sur le bord, voilà le lac et l'établissement ; encore ne fut-ce qu'un éclair, au détour d'un défilé, et nous continuâmes à gravir au milieu des énormes quartiers éboulés et entassés qui couvrent le flanc de la montagne.

Au bout de deux heures assez pénibles, nous avions atteint les premières neiges. Elles reposent sur le pourtour d'un plateau analogue à celui des bains, mais plus accidenté. Au lieu d'un seul lac, il y en a cinq ou six, de l'eau la plus limpide du monde, peuplés d'une multitude de petites truites, et séparés les uns des autres par des massifs arrondis. Ces roches ne portent d'autre végétation que des lichens qui les tapissent entièrement, et à peine existe-t-il dans les intervalles quelque peu de gazon rare et court. En face, presque à pic, au-dessus d'un étroit glacier d'où se précipite une cascade, se dessine le col du Marcadau ; à droite, les

premières assises de la colossale pyramide du Vignemale; à gauche, un champ de neige de deux heures, encadré dans de hautes bordures sombres, et conduisant au-dessus de Sallent. C'est là ce qu'on nomme les lacs de Braccimagna. Leur aspect frappe surtout lorsqu'on les contemple du sommet du petit glacier qui les domine : on ne voit plus que leurs eaux rendues noires par la transparence et la profondeur, la roche grise qui les supporte et dans laquelle elles se perdent en ramifications compliquées, enfin les grands lambeaux de neige qui sillonnent le tout. On distingue bien encore, en y regardant de près, sur les bords du glacier, quelques dernières plantes; mais dans l'ensemble, toute vie a disparu, des murailles nues ferment de toutes parts l'horizon, et l'on respire au-dessus des aigles et des vautours.

Nous marchâmes sur la neige et la glace pendant un quart d'heure, puis nous descendîmes en France. On éprouve toujours une certaine commotion en remettant le pied sur le sol de la patrie : ici le paysage y ajoute, car il change subitement. On a tout de suite au-dessous de soi une large vallée, tapissée de pâturages, avec ses deux flancs garnis de sapins qui vont en s'épaississant de plus en plus. On trouve un sentier, un véritable sentier travaillé par la pioche, et l'œil se plaît à le voir plonger dans l'abîme en serpentant et se continuer au loin le long du torrent de la prairie. *Bella rota!* me dirent mes Espagnols avec un regard qui semblait interroger mon amour-propre national. Nous ne suivîmes pourtant pas ce joli sentier. Nous dégringolâmes selon la ligne de plus grande pente, en nous aidant de nos bâtons, et en quelques minutes nous étions dans la prairie.

A son extrémité, qu'un mouvement de terrain nous empêchait d'apercevoir, un nouveau spectacle nous attendait. Un troupeau de douze cents brebis obstruait le passage. C'était un troupeau espagnol arrivé la veille au soir pour pâturer en transit sur notre territoire. La différence que j'ai signalée entre les deux versants des Pyrénées influe naturellement sur l'industrie pastorale. De notre côté, les pâturages sont pour ainsi dire illimités; et nous pouvons d'autant moins les remplir que ce n'est pas le tout de nourrir les troupeaux pendant l'été, il faut posséder ailleurs des ressources suffisantes pour les nourrir pendant l'hiver. Ce sont ces ressources-là qui déterminent le nombre d'animaux qu'une vallée peut entretenir; et il s'ensuit que chez nous les hauts pâturages ne sauraient être occupés entièrement. Ce qu'il y a de trop est livré aux pasteurs espagnols qui se trouvent dans la situation inverse, vu la rareté de l'herbe dans leurs montagnes. Lors donc que leur herbe est épuisée, soit par la dent des animaux, soit par la sécheresse, ils passent de notre côté, où leurs troupeaux sont reçus comme marchandise de transit, et payent aux communes propriétaires des pâturages un droit fixe par tête de brebis. C'est au total un mouvement de va-et-vient fort important et qui a lieu pendant la belle saison tout le long de la frontière.

Au moment où nous arrivions, les délégués de la vallée venaient d'arriver aussi pour procéder à la réception du troupeau. Les douaniers qui avaient à le vérifier pour leur part étaient là également, mais sans tracasseries, et vêtus tout simplement en chasseurs, en raison, me dirent-ils, de la liberté de la montagne. Ce concours déterminait une petite fête de bienvenue dont les pasteurs faisaient les frais. Ils avaient plusieurs outres remplies d'un excellent vin, et il ne fallut pas beaucoup d'instances pour me décider à boire à la régalade comme les autres membres de la compagnie. Les douaniers avaient reconnu mes compagnons qu'ils avaient maintes fois convoyés et les avaient introduits dans le cercle comme personnes amies. Le chef des pasteurs achevait d'immoler une jeune femelle de deux ans, n'ayant pas encore porté, ce qui est le meilleur régal de mouton que l'on puisse faire; et les jeunes garçons allumaient sur des pierres sèches quelques grosses branches de sapin destinées à cuire le rôti. La scène était d'une simplicité riante. Ma pensée se reportait aux temps antiques dont, abstraction faite des douaniers, j'avais évidemment un échantillon sous les yeux. Qu'y a-t-il, en effet, de changé, depuis les époques les plus reculées, dans les habitudes de ces pasteurs et de leurs troupeaux, entièrement subordonnés dans tous les détails de leur existence aux lois toujours identiques de cette nature dans les embrassements de laquelle ils demeurent? Ne sont-ce pas ces mêmes conditions de saisons et de pâturages qui ont exercé une action si décisive sur les migrations et les disjonctions des auteurs primitifs des nations? Je me rappelais la séparation de Lot et d'Abraham causée par la difficulté du partage de ces mêmes paturages d'été. Je comparais les figures gaies et ouvertes de mes hôtes avec les traits contractés et peu avenants de mes guides, et j'admirais cette vie pastorale du sein de laquelle est née toute religion et toute morale, quand il n'est résulté jusqu'ici, pour des populations trop nombreuses, de la vie commerciale et industrielle, que fraude, vice et abâtardissement.

Mes hôtes prétendaient à toute force me retenir jusqu'à ce que leur repas biblique ou homérique fût servi. Mais ne voulant pas peser sur mes impressions, je m'échappai, bien qu'à grand'peine; et, deux heures après, je déjeunais à Cauterets à une table plus somptueuse, mais qui ne tracera pas dans mon souvenir comme ma halte rapide au foyer de la montagne.

LEEGHWATER.

Au commencement du dix-septième siècle, alors que la grandeur et la puissance de la Hollande étaient à leur apogée, un simple ouvrier qui exerçait dans son village natal, Ryp, les diverses professions de charpentier, de sculpteur en ivoire et en bois, de mécanicien (car il fabriquait des horloges et des carillons), entreprit le desséchement d'une tourbière submergée qui était près de sa maison. Il déploya dans ce travail tant de capacité, de ressources et d'intelligence, que, le bruit s'en étant répandu au dehors, on le chargea d'aider comme ingénieur à dessécher le Beemster, marais d'une superficie de 18 000 acres.

Jan-Adrianszoon Leeghwater n'excellait pas seulement aux desséchements : il était également habile dans la construction des digues et des écluses. Il introduisit aussi plusieurs perfectionnements dans la mécanique des moulins, entre autres celui qui consiste à faire tourner le chapiteau et les ailes qui y sont attachées dans la direction du vent, de quelque point qu'il souffle, et cela au moyen d'une toute petite roue en éventail, qui reçoit d'abord l'impulsion de l'air et la communique au sommet mobile du moulin. Cet homme ingénieux croyait à la possibilité de dessécher non-seulement des lacs, mais des mers. Il conçut le premier l'idée hardie d'endiguer la mer de Haarlem et de la mettre à sec. En 1640, il exposa son plan et ses moyens pour atteindre ce but, dans un petit livre réimprimé trois fois, bien qu'il parût alors au grand nombre l'œuvre chimérique d'un rêveur. Leeghwater s'était tellement familiarisé avec l'élément dont il portait le nom (*water*), et auquel il faisait une guerre opiniâtre, qu'il avait, dit une tradition populaire, la singulière faculté de pouvoir demeurer longtemps sous l'eau, d'y manger, d'y écrire, et même d'y faire de la musique. Quoi qu'il en soit, il n'a pas laissé ce merveilleux secret. Il fit plusieurs voyages en Danemarck, en Allemagne, en Angleterre, en France; et, de retour dans son pays, mourut pauvre, à un âge avancé.

Environ deux siècles après, le rêve de l'homme de génie s'accomplissait sur une plus grande échelle qu'il n'avait pu l'imaginer dans le plus téméraire essor de son imagination. Sa pensée avait pris un corps, corps de fer et d'acier, qui, animé du puissant souffle de la vapeur, s'avançait sur les rives de la mer de Haarlem, et en aspirait les flots à travers

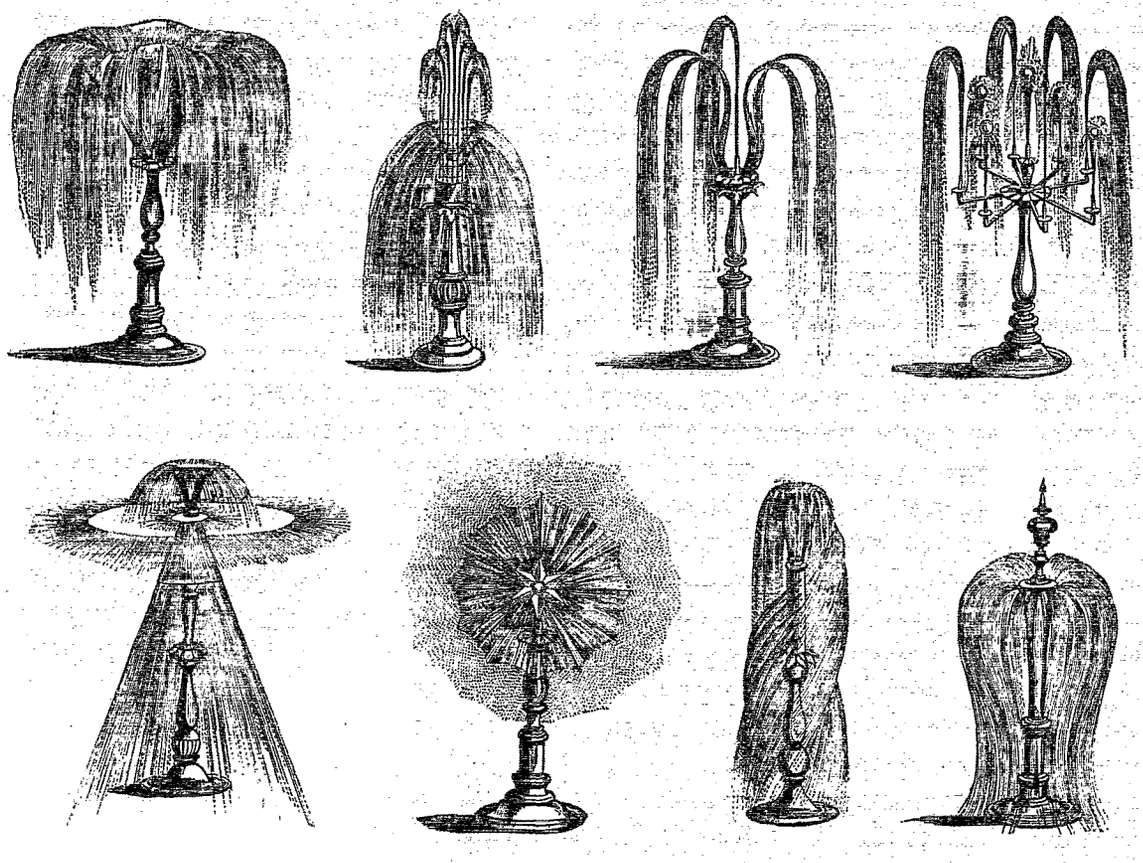
onze gigantesques et insatiables bouches. Sortie des forges de l'Angleterre, cette machine monstre a été baptisée *Leeghwater* par la juste, mais lente reconnaissance des Hollandais.

Trois machines semblables suffisent, dit-on, pour absorber mille millions de tonneaux, et faire en quatorze mois la besogne que cent quatorze moulins, fonctionnant sans arrêt, n'eussent pu qu'à grand'peine effectuer en quatre ans.

DE L'HYDROPLASIE.

Quelques-uns de nos lecteurs, sans-doute, ont été témoins des effets singuliers que peuvent produire des jets d'eau, lorsqu'on termine les orifices d'écoulement par certains ajutages, ou que l'on projette au milieu de la gerbe aqueuse des corps légers qui restent en suspension sous l'influence de la force du jet. Depuis quelques années on a cherché à produire ces effets dans les jardins d'agrément; des ajutages nombreux ont été fabriqués dans ce but, et l'on en a vu de très-ingénieux fonctionner à diverses expositions annuelles des produits d'horticulture, au Luxembourg (1). L'attention des amateurs a été attirée sur cet art qui est facile et peu dispendieux, lorsque l'on possède les éléments nécessaires à l'établissement d'un jet d'eau. Un livre classique (*Figures pour l'Almanach du bon jardinier*, seizième édition) a consacré à cette partie de l'hydraulique un article spécial dont nous extrayons le passage suivant :

« L'*hydroplasie* (*udor*, eau ; *plasis*, formation, façon) est



Diverses formes de jets d'eau. — Figures extraites de l'*Architectura curiosa nova* (1633).

l'art d'employer les ajutages pour forcer l'eau jaillissante à prendre toutes sorte de formes.

« L'art de forcer l'eau jaillissante à se dessiner sous des formes agréables est encore si nouveau que nous avons dû lui créer un nom. Il est autant au-dessus du savoir du fontainier que l'art du peintre est au-dessus de celui du broyeur de couleurs. L'hydroplasie, qui, en général, n'a été étudiée et mise en usage par quelques physiciens que sur une très-petite échelle et comme un objet d'amusement, est susceptible de produire de grands effets dans les jardins paysagers où l'on a des eaux jaillissantes à sa disposition, et nous avons lieu de nous étonner que les architectes des jardins n'aient pas encore pensé à en tirer parti. Sa théorie n'est pas difficile à concevoir; elle se borne à combiner la force de l'eau jaillissante avec les différentes formes des ajutages que l'on adapte au bout du tuyau d'où l'eau s'échappe. Un peu de raisonnement et d'expérience apprennent bientôt quelle forme doit prendre l'eau au moyen de tel ou tel ajutage, et l'on jouit d'autant plus vivement de ces combinaisons que le résultat dépasse toujours les espérances qu'on s'en était faites... »

Nous laissons au lecteur le soin de rabattre quelque chose de l'éloge de cet art; mais nous ne pouvons admettre que cet art lui-même soit nouveau. Le *Magasin* a publié (voy. 1847) une figure qui montre que dès le commencement du dix-septième siècle on connaissait *la boule en l'air*. Les hydrauliciens de cette époque tenaient beaucoup à obtenir des effets agréables avec les eaux dont ils pouvaient disposer. Une partie notable de l'ouvrage célèbre de Salomon de Caus (*les Raisons des forces mouvantes*) est consacrée à « plusieurs desseings de grottes et fontaines » où l'on voit de jolis effets de jets d'eau et de cascades. Il existe encore un autre ouvrage publié en allemand à Nuremberg, en 1663, sous ce titre : *Architectura curiosa nova*, par George-André Bœckler, mécanicien et architecte de cette ville, qui a consacré des développements considérables à l'hydroplasie, sans que le nom eût encore été inventé. Ce recueil, qui comprend deux cents planches en taille douce, est divisé en quatre livres. Le premier contient les principes de l'hydrostatique ; le deuxième

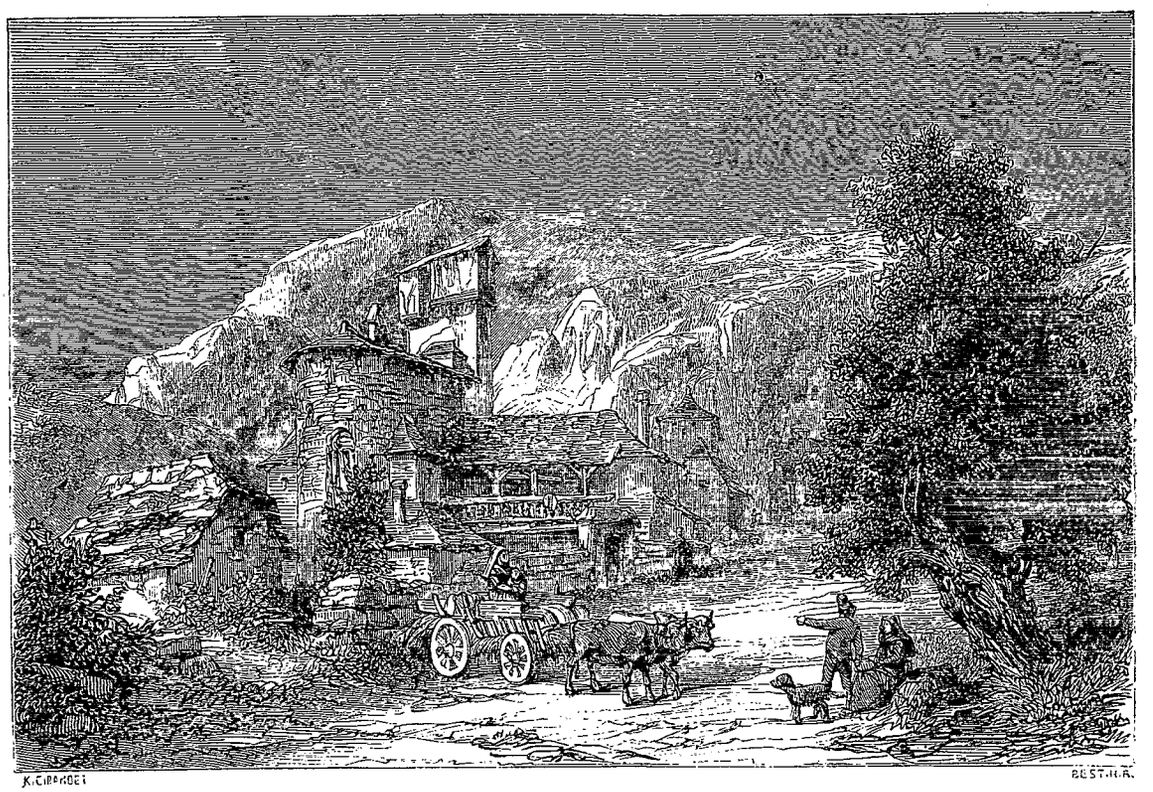
(1) Une fontaine munie d'ajutages de ce genre figure actuellement à l'exposition universelle de Londres.

donne soixante-dix dessins de jets d'eau avec les effets les plus variés de *tulipes*, de *disques*, de *vasques*, de *gerbes*, etc.; le troisième présente en cent vingt figures les plus belles fontaines qui ornaient les places publiques ou les jardins d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et beaucoup de projets du même genre; le quatrième offre en trente-six planches les grottes, labyrinthes, et compartiments des plus beaux jardins de ce temps-là. Nous empruntons nos figures à ce recueil curieux. Elles suffiront pour donner une idée de la manière dont on entendait l'hydroplasie au dix-septième siècle. Quant aux formes plus récemment imaginées et aux ajutages qui les produisent, nous renverrons aux *Figures pour l'Almanach du bon jardinier*. Une critique de détail ne nous empêche pas de rendre pleine justice à cette excellente publication.

DE PIERREFITTE A LUZ

(Hautes-Pyrénées).

Ce petit village du département des Hautes-Pyrénée est situé à l'extrémité méridionale de la vallée du Lavedan,



Une Vue de Pierrefitte. — Dessin de Karl Girardet.

sur la route d'Argelès à Luz, non loin de Barège et de Cauterets. Il n'a pas grande importance, mais sa belle situation sur un des côtés de la vallée, à une hauteur de plus de quatre cents mètres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, attire tous les ans un grand nombre de voyageurs. Dès qu'on sort de Pierrefitte pour se rendre à Luz, la vallée devient de plus en plus étroite et offre des beautés du genre le plus sévère. Là, les monts sont si rapprochés, les escarpements si roides, et le gave, autrement dit torrent, est si profond, qu'il a fallu des efforts presque surhumains pour y pratiquer une route. Des rochers d'une hauteur immense encaissent, à leur base, un torrent furieux qui roule ses eaux avec un terrible fracas, à travers d'énormes débris que les siècles et les orages ont détachés de leurs flancs. Le chemin est suspendu sur les abîmes, et il est plus d'un endroit où il forme une telle saillie qu'il a été nécessaire de construire des voûtes pour le soutenir. L'œil et le pied hésitent à s'y hasarder; mais bientôt, rassuré par les précautions qui ont été prises pour éviter tout danger, on ne tarde pas à s'aguerrir, et l'âme se plaît au milieu de cette nature si effroyablement poétique. Groupes de rocs hors d'aplomb, chutes d'eau, désordre orageux des nuages, tout vous impressionne et vous enchante. On aime surtout à admirer la variété des tons sur ces stratifications puissantes : le rouge le plus vif se heurte au jaune le plus ardent, et le bleu le plus cru au bleu le plus intense. De distance en distance, des ponts sont audacieusement jetés sur le torrent. On en compte sept de Pierrefitte à Luz.

LES SAVANTS ARTISTES.

BIOGRAPHIE D'ALEXANDRE WILSON.

Suite. — V. 1850, p. 132, 185.

Wilson, ayant quitté son bateau pour se rendre de Louisville à Shelbyville, Frankfort, Lexington, parcourut, chemin faisant, les marécages salés nommés Licks, anciens lieux de rendez-vous des buffles et des mammouths antédiluviens. Peu s'en fallut qu'embourbé lorsqu'il poursuivait un canard sauvage, il n'ajoutât ses os à ceux de la grande agglomération de gigantesques animaux fossiles, découverts en cet endroit. Tantôt il se détournait de sa route pour examiner quelque tombe indienne, quelque informe monument dont la destination est ignorée; tantôt il suivait des bandes d'oiseaux de passage, ou visitait quelqu'un de ces étonnants perchoirs de pigeons, qui couvrent sur plusieurs milles de largeur une étendue de douze à quinze lieues de bois, dont chaque arbre dénudé ploie, et rompt souvent, surchargé de nids accumulés.

Wilson parcourut à cheval les Barrens, contrée qui s'étend entre la rivière Verte et la rivière Rouge. Il y chassa des tétras, des coqs de bruyère, et dans les délicieux bosquets qui s'élèvent à de grandes distances, sur ces plaines nues, mais non stériles, il trouva des figuiers, des sylvies, nombreux sujets pour son bel ouvrage.

« Au delà d'un autre cours d'eau que l'on nomme Little-Barren, dit-il, le pays prend un aspect aussi singulier qu'il était nouveau pour moi ; les arbres, si majestueux jusque-là, dégénèrent en rejetons rabougris. Ces misérables balais étaient assez espacés pour que je pusse voir au travers à un mille de distance. Plus d'ombrages, plus de troncs d'arbres morts, plus de lits de feuilles en décomposition ; mais la surface de la terre entièrement recouverte d'une fraîche verdure parsemée d'admirables fleurs qui m'étaient inconnues. Il semblait que ce sol, jadis de niveau, se fût effondré par quelque cause ignorée ; il formait d'innombrables crevasses en entonnoir, de toute dimension, de 20 à 500 pieds de diamètre sur 6 à 50 de profondeur, sans que les revêtements de verdure s'en trouvassent interrompus. Bientôt, les arbres ayant disparu totalement, l'œil ne rencontre plus que ces concavités vertes qui ouvrent leur gueule béante comme pour engloutir le voyageur, et au creux desquelles, à 50 pieds au-dessous du niveau de la plaine, on trouve fréquemment des sources. Au fond d'un de ces entonnoirs, j'ai vu un large ruisseau d'eau limpide sortir d'une caverne d'environ 12 pieds de large sur 7 de haut. Quantité de lichens singuliers, d'un agréable parfum, ornent cette ouverture, et sur une projection du rocher qui la surplombe, une moucherolle avait planté son nid comme la guérite d'une sentinelle. Je m'avançai sous la voûte, marchant dans l'eau, et je pus m'assurer que les dimensions de la caverne, à la distance de 4 à 5 mètres, n'avaient pas varié ; mais l'obscurité me contraignit à revenir sur mes pas. Des myriades de petits poissons se jouaient dans l'eau. »

Wilson visita quelques-unes des cavernes d'où l'on retire du sel de Glauber, surtout du salpêtre, et qui parfois servent de celliers. Il rapporta d'une de ces vastes cavités, après y avoir erré trois heures, plusieurs chauves-souris qui n'avaient encore été décrites nulle part, et de nombreux insectes de la tribu des grillons à longues antennes, de près de 6 pouces de longueur. A en juger par l'excessive terreur qui les faisait reculer, c'était la première fois qu'ils apercevaient la clarté du jour. Plusieurs des souterrains recèlent, à ce que l'on assure, les cadavres d'étrangers assassinés. Un meurtre, raconté à Wilson dans les plus horribles détails, avait été commis, affirmait la voix publique, par le possesseur d'un de ces repaires qui s'enfoncent sous le sol, près des bords de la rivière Rouge. Cet homme, disaient ses voisins, avait caché là les preuves de son crime. La curiosité du voyageur une fois excitée, il voulut visiter l'antre et voir son propriétaire, dont la demeure était sur le bord de la route. « C'était, dit-il, un noir mulâtre d'une taille au-dessus de la moyenne, inclinant à l'embonpoint, mais supporté par des jambes grêles, et qui boitait en marchant. Je n'étais pas depuis plus de trois minutes en sa compagnie, qu'il nous invita, moi et un autre voyageur, à descendre dans son souterrain. J'y consentis aussitôt. L'entrée s'ouvrait dans la façade d'un rocher vertical, derrière la maison, par une porte avec serrure et clef. Quelques pots de lait placés près d'un cours d'eau en encombraient le seuil ; les parois ruisselaient d'humidité. Je fis passer notre hôte avec sa lumière en avant, et je le suivis la main sur mes pistolets. J'observais attentivement les lieux tout autour de moi, et j'écoutais, sans l'interrompre, les longues descriptions de mon guide sur la longueur et l'étendue de cet antre effrayant. Après avoir, à la distance de 50 à 60 mètres, cheminé sous l'horrible voûte, il prétexta d'un rhumatisme pour se dispenser de poursuivre. Je m'aperçus alors que notre compagnon, demeuré en arrière, nous avait laissés tête à tête. M'en fiant à moi-même de ma propre défense, quelque diabolique tentation qui pût venir à la tête du mulâtre, je le regardai fixément, et lui déclarai qu'il ne pouvait ignorer les propos qui circulaient à l'occasion de cette caverne : « Vous savez ce que je veux dire, ajoutai-je.— Oui, je comprends, répliqua-t-il sans le moindre embarras. Je suis censé m'être défait d'un quidam et l'avoir jeté dans cette cave. Je puis vous raconter l'origine de ce damné mensonge. » Il me récita alors une longue histoire. « Pourquoi ne pas faire explorer votre caverne par deux ou trois voisins de bonne renommée ? lui demandai-je ; leur témoignage vous laverait de tout soupçon. » Il convint que ce serait bien pensé ; mais il ne parut pas croire que la chose en valût la peine. Au retour, j'eus soin de le faire toujours passer devant, lui et sa lanterne. Qu'il soit ou non coupable de l'assassinat, il est certain que sa physionomie et ses manières n'avaient rien de rassurant.... »

Les pluies retinrent Wilson à Nashville une semaine. Ensuite il se remit en route, toujours seul, mettant à défi les prédictions sinistres. « Je les attribuai, dit-il, à de vulgaires craintes, à des rapports exagérés, et je m'équipai pour mon entreprise. Je montais un excellent cheval sur lequel je pouvais compter ; j'étais muni de deux pistolets d'arçon chargés, un fusil de chasse passé en bandoulière pendait sur mes épaules ; ma poire à poudre en contenait une livre, et j'avais cinq livres de plomb dans ma ceinture. J'achetai un peu de bœuf fumé, quelques biscuits, et le lundi 4 mai j'étais parti.

» Arrivé au grand Harpath, torrent de plus de 46 mètres de large, dont les eaux roulaient avec rapidité, je n'en pus découvrir le gué. Vu la croissante inondation, il n'y avait pas de temps à perdre ; je me lançai au travers, tournant obliquement la tête de mon cheval. Il plongea, nagea, et, grâce à sa vigueur, je gagnai la rive opposée, la chaleur me permettant de garder sur moi mes habits trempés.

» Le pays offre une succession non interrompue de collines escarpées et de gorges profondes, où j'avais à traverser de larges criques. A l'une d'elles je faillis rester, mon cheval se trouvant enchevêtré au milieu d'une grande quantité de bois flottants. Çà et là quelques fermes solitaires avec leurs grandes cours, où s'ébattaient de petits négrillons tout nus, éclaircissaient autour d'elles la profondeur des forêts... La nuit du vendredi, je logeai chez un mineur qui me dit avoir formé, pour la découverte des mines, plus de onze compagnies. Toutes l'avaient abandonné. Je l'exhortai à cultiver sa ferme, comme la plus riche mine à exploiter. Le lendemain seulement je commençai à observer la croissance des roseaux qui se multiplient à mesure qu'on avance vers le sud, et pullulent jusqu'à obstruer entièrement les bois. La route tournoyait le long de la haute chaîne de montagnes qui divise les affluents du Cumberland de ceux du Tennessee. Il n'y avait que peu d'habitations ; mais je rencontrai plusieurs bandes de bateliers qui revenaient des Natchez et de la Nouvelle-Orléans. Les détails qu'ils me donnèrent sur les difficultés du chemin m'encouragèrent à me tenir prêt à tout. Aussi sales que des Hottentots, pour tout vêtement ils portaient une chemise et un pantalon de toile à voile noir, crasseux, gras, en lambeaux. Ces hommes, qui descendent le long des nombreux tributaires de l'Ohio, sont gagés à 40 à 50 dollars par voyage ; le retour est à leurs frais. S'ils ne peuvent guéer une rivière, ils la côtoient, cherchant un arbre tombé ; faute de quoi, ils entrent résolument dans l'eau, leur paquet sur la tête, et, s'ils sont contraints de nager, le laissent glisser sur leurs épaules. Une douzaine de ces braves gens, tout étonnés d'avoir couché sur un plancher avec moi, bâillaient et se détiraient au matin, se plaignant d'un malaise dont ils accusaient la mollesse de leur couche : c'était, depuis une quinzaine, la première nuit qu'ils passaient sous un toit. »

La fin à une autre livraison.

DES CURIOSITÉS

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Suite. — Voy. p. 265.

KOH-I-NOOR.

Les diamants et les bijoux sont en très-grand honneur à l'Exposition universelle. C'est autour d'eux que se concentrent les curieux les plus diligents et les plus affamés du plaisir de la contemplation. Ici un policeman; là, deux; plus loin, quatre et même six, sont constamment occupés à hâter le défilé des amateurs. Toutes les fois que l'on entend résonner à ses oreilles, *Pass on! pass on! — Gentlemen and ladies, pass on! — Pass on, gentlemen! — Pass on, ladies! — Pass on! pass on!* (Passez, monsieur et madame, etc.) on peut être certain qu'il y a, non pas anguille sous roche, mais diamant sous verre!

La Russie, la Hollande, la France, l'Inde, l'Angleterre ont chacune exposé soit des parures, soit des pierres rares et de haut prix, et elles semblent lutter à qui réunira le plus de foule autour de leurs vitrines ou de leur cages en fer doré.

La Russie est hors ligne quant à la légèreté de la monture; il semble que les diamants se tiennent les uns contre les autres par une affinité naturelle; le lien métallique qui les unit est presque invisible; le goût même, qui préside à la disposition des pierres, n'est pas sans charme, quoique très-fortement empreint du cachet russe. L'une des pièces les plus remarquables est un diadème, composé d'une agrégation d'aigrettes, et dans lequel il entre 1800 brillants, 1600 roses, 11 opales dont une de la plus grande beauté, 67 rubis; le tout d'une valeur de 137,000 francs.

L'Inde offre des pierres d'une très-grande dimension; mais qui en général, ne projettent pas de lumière. Les proportions extraordinaires y semblent avoir plus de prix, que la transparence, l'éclat et la nature des reflets. Elle a cependant une supériorité marquée quant aux perles dont elle offre à profusion de remarquables échantillons.

Ce qu'il y a dans cette collection de plus curieux que les pierres, c'est que ce ne sont pas des marchands qui ont exposé des parures; ce sont des souverains, qui se sont dépouillés, qui de son collier, qui de sa ceinture, qui de ses ordres, pour contribuer à la solennité de l'Exposition. On remarque surtout une veste d'apparat, en drap d'or brodé, dont les épaulettes, d'une grosseur monstrueuse, sont littéralement formées de perles énormes, rehaussées elles-mêmes d'énormes émeraudes.

La Hollande se distingue par les bijoux de M. Hope, exposés dans une cage dorée. Chacun de ces objets précieux est une rareté particulière. Ici c'est la plus grosse perle connue, pesant trois onces (85 grammes) et de près de deux pouces de longueur, à côté du plus gros *œil de chat*, dont on connaisse l'existence; là c'est le *saphir merveilleux*, qui a appartenu à Philippe-Égalité et a servi de sujet à l'une des plus jolies nouvelles écrites par madame de Genlis; plus loin est un autre saphir rayonné pesant 234 grains (15 grammes) et un autre œil de chat à reflet d'or; on voit aussi la poignée de l'épée du roi Murat, formée d'une seule aigue-marine. Puis ce sont des opales, des topazes, des rubis, des escarboucles, des émeraudes remarquables ou par une teinte très-rare, ou par le souvenir des personnes qui les ont possédés, ou par quelques jeux de la nature, ou par des tailles inusitées. Dans cette cage, ce qui fait le plus grand mérite, c'est la valeur historique des objets, plus que les phénomènes naturels qu'il représente; mais M. Hope a exposé aussi dans le quartier anglais son fameux *diamant bleu*, qui est vraiment très-beau.

Ce qui caractérise les diamants et les perles de la France, ce n'est pas tant la richesse que la grâce des formes et le fini des détails. La reine d'Espagne a permis qu'un orfèvre parisien, Lemonnier, exposât les parures éclatantes, en émeraudes, brillants et perles, qu'elle lui a achetées tout récemment. On y distingue deux émeraudes magnifiques de grosseur et de teintes; la coiffure contient 8500 pierres; toutes les feuilles sont en émeraudes, les fleurs épanouies en brillants et les boutons en perles. Une vitrine, formant à elle seule trophée dans la grande nef, est occupée par cette exposition de parures de la reine d'Espagne, et c'est l'une de celles dont on approche le plus difficilement; elle fait concurrence (tant le goût est chose de valeur) à son voisin le *Koh-i-Noor*, ce diamant merveilleux, dont le prix est porté par quelques-uns à 50 millions.

Le Koh-i-Noor est exposé par la reine d'Angleterre à laquelle il appartient; car sa majesté la souveraine de l'empire Britannique est classée sur le catalogue officiel à un shelling, comme le plus humble des exposants du Palais de Cristal; son époux le prince Albert, son fils le prince de Galles ont aussi exposé des curiosités ou des raretés merveilleuses pour le goût ou pour le travail. Ducs et duchesses, pairs d'Angleterre et membres du parlement ont suivi cet exemple; et le public est ainsi appelé à jouir de la vue d'une multitude d'objets, renfermés jusqu'à ce jour dans les écrins ou dans les coffres-forts.

Montagne de lumière, telle est la signification du nom de *Koh-i-Noor*. Quant à être une *montagne*, eu égard aux autres diamants, on peut lui reconnaître ce mérite; mais quant à être une montagne de *lumière*, c'est autre chose. Malgré les plus louables efforts pour lui faire lancer des feux, ni becs de gaz, ni soleil n'ont pu rendre encore cette montagne aussi lumineuse, que le serait une habile agrégation de diamants bien taillés! Les inconvénients de la grandeur ne peuvent pas être manifestés avec plus d'évidence que par ce gigantesque diamant indien. On l'estime 50 millons, avons-nous dit; mais il est bien clair que c'est une valeur purement idéale. Les économistes nous apprennent que la fixation de la valeur se fait par le commun accord de l'offre et de la demande. Or, ici, rien de pareil n'a lieu; chacun est donc libre de croire qu'il se trouvera peu de demandeurs, si la fantaisie prenait de l'offrir. La valeur d'une pièce de cette rareté extraordinaire ne peut être évaluée d'après les règles communes. Toutefois, si l'on devait l'apprécier d'après les maux qu'elle a causés, peut-être trouverait-on que son existence coûte à l'humanité plus de 50 millions de larmes, de deuil, de sang et d'argent.

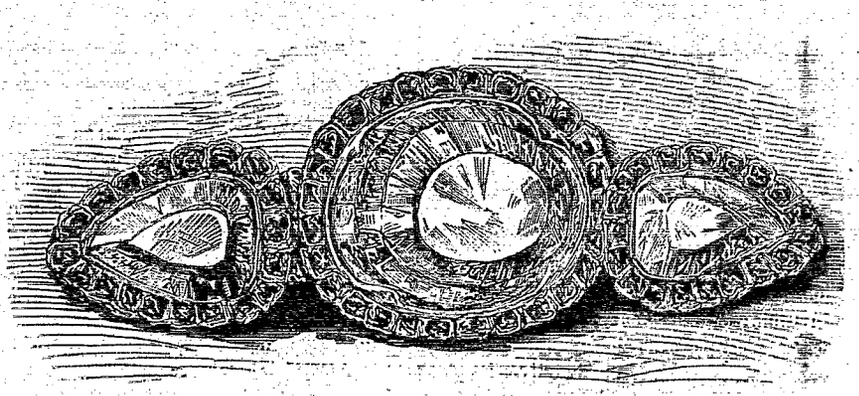
Le Koh-i-Noor a été souvent dans l'Inde la cause de guerres à outrance entre les souverains. L'arracher avec la vie au prince qui s'en glorifiait et le placer à l'instant au pommeau de son épée ou à l'aigrette de sa coiffure était une prouesse de chevalerie indienne toute semblable à celle qui poussait les paladins à s'égorger pour la possession de la lance d'Astolphe, d'un bouclier, d'un cheval de guerre, ou d'une *Durandal!* Et c'était à vous, pauvres peuples, de fournir les sanglantes sueurs! Le Koh-i-Noor appartenait en dernier lieu à Reinjit-Singhi; par suite des révolutions indiennes, il est devenu la propriété de la compagnie des Indes, qui a jugé devoir l'exiler d'un pays où il était responsable de tant de crimes et l'offrir en gracieux hommage à la reine Victoria.

O Koh-i-Noor! repose tranquille maintenant en ta cage dorée, sous la protection des constables, tu n'en sortiras désormais que pour orner le diadème ou le corsage d'une honnête mère de famille, d'une reine de l'Occident; loin de briller d'un funeste éclat sous le soleil des batailles, tu ne jetteras plus que des feux innocents dans les fêtes les plus pacifiques!

Pour en finir avec les diamants, les pierreries et les perles, il est utile de dire que les principaux joailliers de

l'Angleterre en ont exposé avec une profusion qui donnerait à croire que la lampe d'Aladin s'est retrouvée en quelques caves souterraines. Morel, entre autres, cet ouvrier artiste, ce Parisien, ancien associé de Duponchel, et qui est allé porter ses talents de l'autre côté de la Manche, expose un bouquet de diamants et de rubis, estimé à 375,000 francs. Mais c'est à l'ancienne maison Storr et Mortimer qu'il est réservé d'exposer les objets les plus riches de toute l'Exposition. C'est par millions et par millions réalisables, qu'il faut compter la valeur de leur étalage. Le Koh-i-Noor a plutôt l'air d'un morceau de cristal taillé que d'un diamant étincelant; tandis que les parures, les diadèmes, les coiffures, les nœuds, les bracelets, les rivières de Storr et Mortimer, éblouissent littéralement; c'est une profusion inouïe de cascades ruisselantes. Les pierres sont énormes, elles jettent mille feux de toutes couleurs. Les diamants colorés en rose, en bleu, en jaune, en vert, luttent avec les topazes, émeraudes, opales, rubis et perles pour relever les diamants blancs, qui sont la base de tous les bijoux. A cette vue, certains visiteurs deviennent muets comme des poissons, retiennent leur haleine et demeureraient cloués au sol, si la voix ou même le poignet des constables ne leur faisaient vider la place.

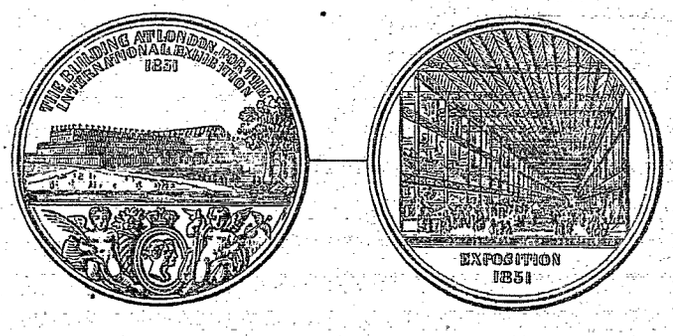
La multitude de diamants et de pierres précieuses, qui abondent à l'Exposition ont donné lieu à quelques réflexions désobligeantes pour les exposants de ces objets précieux. Les partisans de l'utile ont été quelque peu scandalisés de voir les riches curiosités ou les raretés de luxe usurper la place des produits industriels, dans un palais élevé non au luxe, mais à l'industrie de toutes les nations. Ils ont demandé à



Koh-i-Noor (Montagne de Lumière).

quoi servaient, pour le bonheur humain, ces petites masses de lumière condensée, conservés de siècles en siècles avec tant de précaution, et ils n'ont pas manqué de peindre énergiquement la vanité, l'orgueil, l'impudence, développés souvent dans les âmes faibles ou vicieuses par la possession de ces parures éclatantes; les beaux-arts ont été enveloppés sous une semblable réprobation.

Ces observations ne sont pas sans réponse. Il ne faut pas oublier que si, à son origine, l'Exposition de Londres ne semblait devoir être qu'une simple reproduction de celles dont



Une des médailles commémoratives de l'Exposition universelle de 1851.

la France a glorieusement donné l'exemple depuis un demi-siècle, elle a plus tard revêtu un caractère différent. Elle s'est transformée en fête au profit de toutes les classes de la société et de toutes les nations. Sans cesser d'être un rendez-vous d'étude et de travail, elle a pris la forme d'une cérémonie solennelle. Or, de tous temps et chez tous les peuples, les merveilles naturelles aussi bien que les chefs-d'œuvre des arts ont été destinés à l'ornement des fêtes publiques. Pourquoi refuserait-on de recevoir dans le palais de l'Industrie les raretés et les belles choses, les objets de luxe et de beaux-arts qui attirent et charment les visiteurs? Les choses utiles ne perdent rien à se trouver au voisinage du goût et de la grâce. Sans doute, le résultat définitif de l'Exposition universelle doit être un enseignement mutuel; sans doute l'exercice des comparaisons et l'exemple des modèles étalés ne peuvent manquer de fortifier le jugement des visiteurs; sans doute, enfin, l'émulation y trouvera ses plus énergiques ressorts; mais on peut reconnaître à cette solennité une plus haute mission encore, celle d'exercer une action morale puissante sur les relations des hommes; celle de former le premier anneau d'une chaîne de fêtes et de cérémonies internationales, échanges de peuple à peuple, et destinées à préparer le code d'une paix universelle et constante.

JEUNE MAURESQUE.



Jeune Mauresque. — D'après Murillo.

Outre leurs compositions combinées, les peintres les plus célèbres ont laissé des œuvres pour ainsi dire fortuites dans lesquelles ils n'ont eu d'autre intention que de reproduire l'aspect d'un site ou d'une physionomie qui avait arrêté leurs regards. C'était pour ces rencontres que quelques-uns portaient à leur ceinture des tablettes destinées à recevoir l'esquisse de tout ce que leur art semblait devoir traduire heureusement. L'école flamande abonde en études de ce genre. Bien que le peintre n'y ait mis visiblement aucune intention, on cherche, malgré soi, l'explication de son œuvre, on veut lui donner un sens; l'imagination compose l'églogue, la satire ou le poëme que l'artiste n'a point songé à écrire. En nous efforçant ainsi de deviner quelque chose sous ces traits, sous ces formes qui n'ont prétendu qu'à la grâce du pittoresque

ou de la couleur, suivons-nous une habitude? n'obéissons-nous point plutôt à une impression clairvoyante? En d'autres termes, est-il possible de reproduire, à l'aide du pinceau, un des aspects de la vie d'une époque sans y mettre une part de sa poésie et de son histoire?

Pour notre part, nous ne le pensons pas. Chaque siècle a son soleil moral qui éclaire tout. L'artiste choisit en vain au hasard son personnage ou son coin d'horizon; il ne peut pas plus empêcher son œuvre de révéler le monde qui lui a servi de modèle, qu'il n'empêcherait le rayon qui éclaire son tableau de marquer la saison et l'heure du jour.

Les paysages et les portraits eux-mêmes ne racontent point, comme on pourrait croire, un seul site ou un seul personnage, mais le caractère général du temps et du pays auquel ils appartiennent. Pour celui qui sait regarder, une maison, des arbres, un troupeau, sont pleins de révélations sur le climat et les mœurs; un habillement, un air de tête, donnent mille détails intimes sur une époque.

Parcourez, si vous voulez vous en convaincre, le Musée de Versailles! regardez ces galeries d'hommes et de femmes historiques dont les traits nous ont été conservés, et voyez s'il est possible de confondre les temps, d'attribuer une physionomie du siècle de Louis XI à celui de Louis XII; de faire d'un haut baron du temps de saint Louis, même en oubliant son costume, un marquis de la cour de Louis XV?

Cependant ces observations, faciles quand il s'agit de distinguer les caractères généraux ou d'analyser un visage historique, deviennent plus confuses à mesure que l'on descend au détail et à la physionomie vulgaire. Ce qu'a écrit le crayon de l'artiste reste souvent à l'état de ces hiéroglyphes pour lesquels il y a plusieurs clefs, donnant des sens contradictoires; l'accent de la peinture n'est quelquefois ni assez net, ni assez haut pour que l'on soit certain de l'entendre bien clairement, et en croyant traduire son langage, on peut ne traduire que sa pensée.

Telle n'est point, à notre avis, l'étude de femme de Murillo que reproduit notre gravure. Il nous semble que la beauté un peu matérielle de cette jeune fille, que son geste et son sourire conviennent bien à la femme mauresque dont le rôle n'est point de partager la vie d'un époux en égale, mais de la distraire et de l'embellir en esclave. Ces roses qu'elle semble offrir avec une soumission souriante sont un symbole; c'est sa jeunesse, sa grâce, sa gaieté qu'elle donne au maître sans pouvoir rien exiger en retour; tout au plus lui laissera-t-on cette pauvre fleur prélevée sur la moisson pour orner son turban et qui le soir sera fanée comme ses espérances.

Certes il ne suffirait point d'enlever l'écharpe bariolée et de changer la coiffure pour faire de cette Mauresque une chrétienne. Ce n'est point là l'expression chaste et fière d'une Cymodocée. Peut-être Murillo avait-il rencontré cette jeune fille à la porte de quelqu'une des vieilles demeures autrefois possédées par ses ancêtres, sur le pont d'un navire de Tunis ou de Tripoli ancré au fond d'une rade espagnole, ou parmi les bandes errantes des *Gitanos*. Au premier coup d'œil, le caractère étranger de cette figure aura saisi l'artiste et il l'aura jetée sur sa toile sans autre intention que de rendre une sensation reçue; mais parce que cette sensation comprenait tout, elle nous a tout révélé; sous l'enveloppe, elle a laissé voir le dedans; et le pourtour est devenu un type.

Là est surtout le caractère des grand peintres: qu'ils y pensent ou non, ils reproduisent ce qu'ils ont regardé avec des finesses qui ne laissent rien échapper; ce sont des miroirs qui, lors même qu'ils n'y pensent pas, nous reflètent les images avec toutes les couleurs, tous les mouvements et toutes les nuances de la réalité.

LES GUÊPES ET LES PLAIDEURS.

Racine nous a raconté lui-même comment la lecture des *Guêpes* d'Aristophane lui donna l'idée de sa comédie des *Plaideurs*. Il voulut d'abord en faire une farce pour le fameux acteur italien Tiberio Fiorelli, qui avait créé le plaisant personnage de Scaramouche, mais son départ l'obligea à changer ses plans. « Quelques-uns de mes amis, dit-il, eurent envie de voir, sur notre propre théâtre, un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent... Je leur dis que j'aimerais mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'était pas une comédie qu'on me demandait, et qu'on voulait seulement voir si les bons mots de ce dernier auraient quelque grâce dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, *moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre*, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

» Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on aurait fait une tragédie; ceux mêmes qui s'y étaient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire; quelques autres s'imaginèrent qu'il était bienséant à eux de s'y ennuyer... La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir, et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. »

Racine ajoute que les termes de chicane dont il a entremêlé sa pièce lui ont été fournis par un procès que « ni ses juges ni lui n'avaient jamais bien entendu; » il constate enfin la décence de sa pièce « à une époque, dit-il, où le théâtre retombe dans la grossièreté et la barbarie! » Il est curieux d'entendre l'auteur d'*Athalie* parler ainsi du grand siècle littéraire. On voit qu'à toutes les époques on a crié à la décadence, et que la postérité n'est pas tenue de prendre au mot la mauvaise humeur des contemporains.

Quoi qu'il en soit, ceux qui connaissent *les Plaideurs* sans connaître la comédie d'Aristophane peuvent croire, d'après les explications précédentes, que la pièce de Racine est une imitation très-fidèle de la pièce grecque; or il n'en est rien. Le poëte français, qui sortait de son genre habituel et qui craignait de paraître trop gai, voulut sans doute s'abriter derrière un nom célèbre de l'antiquité, s'excuser de ses plaisanteries en les attribuant à un autre; mais, en réalité, *les Guêpes* ont été le prétexte plutôt que l'original des *Plaideurs*; si la première comédie a inspiré l'autre (ce qui est évident), c'est seulement en lui fournissant un thème à varier. Le point de départ semble le même, mais l'intention, les détails, les personnages mêmes, diffèrent essentiellement.

Aristophane n'a point voulu, comme Racine, railler les gens de robe et les plaideurs de profession; sa comédie avait une portée politique plus générale; elle attaquait une institution même de la république.

On sait que les tribus choisissaient chaque année leurs juges; tout citoyen âgé de trente ans pouvait prétendre à ces fonctions; elles donnaient une certaine importance, permettaient de passer le jour à entendre des harangues ou à discuter des questions controversées, ce qui était une passion pour tous les Athéniens; enfin elles rapportaient un salaire de trois oboles, c'est-à-dire de quoi satisfaire aux besoins journaliers. Aussi y avait-il toujours un nombre immense de concurrents pour ces deux mille places de juges qui se réunissaient en plein air dans la place *Héliée*, séparés de la foule par une simple corde. En raillant la *manie de juger*, Aristophane raillait donc le peuple athénien tout entier; sa comédie était une satire des mœurs publiques de son temps, comme le serait chez nous une pièce dans la-

quelle, à propos des innombrables candidatures politiques, on attaquerait la manie de gouverner.

Le poëte grec nous représente les juges héliastes sous forme de *guêpes* et armés d'un aiguillon qui symbolise leur naturel agressif et malfaisant; de là le titre de sa comédie.

Lorsque la pièce commence, on aperçoit deux esclaves qui font la garde à la porte de *Philocléon*, devenu fou par la manie de juger et que son fils *Bdelycléon* veut retenir au logis. Le vieil héliaste emploie toutes espèces de ruses pour s'échapper; il monte d'abord par la cheminée, puis ordonne d'aller vendre son âne au marché et se cache sous le ventre de l'animal; mais on le force à rentrer et on le renferme.

Alors passe le chœur des héliastes, vêtus en guêpes; ils se rendent au tribunal et appellent en passant Philocléon. Celui-ci leur déclare qu'il est prisonnier, que son fils ne veut plus le laisser prononcer de condamnation, qu'il le force à rester paisible et à faire bonne chère. Tous s'écrient que c'est un scélérat qui trame quelque conspiration; on excite le vieillard à s'enfuir. Il ronge le filet dont la fenêtre est garnie et veut descendre dans la rue au moyen d'une corde; mais le fils arrive avec les esclaves. Grand débat! Le chœur déclare que Bdelycléon est un ami du Lacédémonien Brasidas et qu'il désire la tyrannie! C'était l'accusation ordinaire par laquelle on rendait suspects aux Athéniens les citoyens riches ou illustres. Aristophane, qui appartenait au parti aristocratique, ne manque pas de relever plaisamment cette banale accusation.

— Encore! s'écrie Bdelycléon; tout est donc pour nous tyrannie et conspiration? Sérieux ou frivole, on trouve toujours quelque grief; ce mot est aujourd'hui aussi commun que le poisson salé; il retentit dans tous les coins du marché. Quand on achète du poisson, si l'on préfère les orphes aux membrades, le marchand de membrades crie aussitôt : « La cuisine de cet homme sent furieusement la tyrannie! » Qu'un autre demande du poireau pour assaisonner ses anchois, la marchande de légumes le regarde de travers et lui dit : « Il te faut du poireau, c'est que tu vises à la tyrannie. »

Mais Philocléon ne veut rien écouter; il s'indigne de ce qu'on l'empêche de prendre sa place parmi les héliastes, et, comme le Dandin de Racine, il énumère tous les avantages de ses fonctions de juge. Il est curieux de comparer les vers français au texte d'Aristophane.

« Quelle vie est plus délicieuse que celle d'un héliaste! dit Philocléon; où y a-t-il un animal plus redoutable, surtout quand il est vieux? Dès que je parais à l'Héliée, je me sens pressé par une main qui a volé les deniers de l'État; le coupable tombe à mes pieds en s'écriant d'une voix plaintive : « Aie pitié de moi, mon père, je t'en conjure par les » larcins que tu as commis toi-même dans les charges pu» bliques ou l'approvisionnement des troupes. » Eh bien! il ne saurait pas même que j'existe, si je ne l'avais pas acquitté une première fois. Ensuite je prends place au tribunal... Quelles caresses ne fait-on pas alors aux juges! Les uns déplorent leur misère; les autres me racontent quelques traits comiques de l'acteur Ésope; un troisième essaie un bon mot pour désarmer ma rigueur. Si rien de tout cela ne me touche, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons; ils s'inclinent et se mettent à crier tous ensemble. Le père me supplie comme un dieu en disant : « Si tu aimes la voix des » agneaux, sois sensible à celle de ce petit garçon; si tu » aimes les petites truies, sois touché de la voix de ma fille. » Alors mon humeur se radoucit. N'est-ce pas là véritablement régner et être au-dessus des richesses? »

Le fils répond en signalant tous les inconvénients de ce jury athénien; c'est un plaidoyer sérieux et éloquent contre l'institution elle-même. Philocléon et le chœur finissent par être persuadés.

Le vieux héliaste s'inquiète seulement de n'avoir plus à juger, et Bdelycléon lui propose de rendre la justice dans sa propre maison. Le chien Labès, qui a emporté un fromage de Sicile, est le premier accusé. Aristophane fait ici allusion à Lachès, général athénien envoyé en Sicile à la tête de la flotte et que l'on avait accusé de concussion. On prend toutes les dispositions usitées à l'Héliée, en les parodiant de la façon la plus grotesque. Le panier d'osier dans lequel on engraisse les petits pourceaux sert de barre pour le tribunal; des pots de cuisine sont transformés en urnes pour les votes. Xanthias, l'un des esclaves, parle au nom du chien qui accuse; Bdelycléon pour le chien accusé. Il y a dans le premier plaidoyer plusieurs épigrammes contre Cléon, alors chef du parti démocratique à Athènes, et que Xanthias accuse d'être, comme Labès, « bon aboyeur et lécheur de marmites. » Il produit en outre les témoins du crime commis par le chien ravisseur : ce sont un plat, un pilon, un gril et une râcloire à fromage. Bdelycléon, de son côté, produit le petit couteau qui sert à couper les portions; il rappelle les services rendus par Labès et finit par le mouvement oratoire que Racine a si heureusement imité; il présente les petits chiens de Labès :

> Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins,
> Venez faire parler vos esprits enfantins.

Philocléon s'attendrit malgré lui; cependant il résiste, et veut voter pour la condamnation; mais son fils s'arrange de manière qu'il se trompe d'urne : Labès est absous! A cette nouvelle, Philocléon s'évanouit de saisissement; lorsqu'il revient à lui, il joint les mains et s'écrie :

« Comment supporterai-je l'idée d'avoir absous un accusé? Que vais-je devenir? Dieux révérés, pardonnez-moi; je l'ai fait involontairement, ce n'est pas mon habitude. »

Ici finit la première partie de la pièce, la seule qu'ait imitée Racine.

Après la parabase, espèce d'intermède dans lequel l'auteur s'adresse directement au public, selon l'usage, pour se louer lui-même et expliquer son sujet, l'action reprend, mais toute différente; une seconde comédie commence et forme la contre-partie de la première. Philocléon, guéri de sa manie de juger, est devenu un homme de plaisir, un tapageur, un libertin, et se rend aussi insupportable par ses nouveaux travers qu'il l'était par son ancienne manie.

CAISSE DE RETRAITES

ET PENSIONS VIAGÈRES POUR LA VIEILLESSE,

FONDÉES PAR L'ÉTAT EN 1851 (1).

La vieillesse est, pour un très-grand nombre d'hommes, un âge de misère et de chagrin. Il n'y a en effet que trois moyens de traverser cette dernière et triste saison de la vie : ou profiter des ressources mises de côté pendant la vie active, ou chercher des secours dans sa famille, ou bien enfin réclamer ceux de la bienfaisance publique.

Tout homme de cœur préfère sans hésiter le premier de ces trois partis.

Mais comment l'homme se préparera-t-il pendant sa vie active, un peu d'aisance pour la vieillesse? entre quelles mains intelligentes et sûres placera-t-il le dépôt de ses économies pour les retrouver de longues années après? qui lui en garantira le remboursement? qui les fera valoir? qui le gardera contre la tentation de faire servir ces économies aux fantaisies accidentelles, sans attendre des années d'inévitables besoins?

L'institution publique de la *caisse des retraites* a pour but de résoudre une partie de ces difficultés.

Tout homme, désormais, s'il peut faire une faible économie sur le produit de son travail, peut mettre ses vieux jours à l'abri du besoin, et préparer de ses propres mains son avenir.

(1) Voy. les instructions ministérielles.

La caisse des *dépôts et consignations*, où les receveurs généraux et particuliers dans les départements, reçoivent les dépôts par somme de *cinq francs* et au-dessus, par multiples de 5, comme 10, 15, 20, 25 et ainsi de suite.

Après le trimestre où la somme est versée, elle commence à porter intérêt et à s'accroître en raison des chances de mortalité, au profit du déposant ou de la personne qu'il lui plaît d'indiquer.

En versant, le déposant déclare s'il veut que la pension se compose du capital et des intérêts capitalisés, ou bien que le capital revienne après lui à ses ayants droit, les intérêts seuls étant comptés pour la pension. Si le capital est réservé, les héritiers le retrouveront après la mort du déposant; mais il en résulte nécessairement que la pension sera moins élevée.

Les versements se font à des époques régulières ou indéterminées; ce ne sont pas des engagements rigoureux qu'on ne puisse interrompre. On verse quand on veut et peut verser; la rente viagère sera toujours en proportion des versements faits et de l'âge où ils auront été faits.

L'ouverture de la pension n'a point lieu avant 50 ans, à moins de cas exceptionnels, d'infirmités ou blessures graves; mais le déposant reste libre d'en fixer lui-même l'époque entre 50 et 60 ans, et la pension est nécessairement plus forte si elle commence plus tard, parce qu'à cette époque les chances de vie diminuent rapidement.

La pension sera aussi, naturellement, plus ou moins forte, et la somme à verser en une fois ou à verser chaque année plus ou moins élevée, selon que le versement sera fait à un âge plus ou moins avancé. Il peut être commencé dès l'âge de trois ans.

Des tables, préparées par le gouvernement, apprennent au déposant, au moment même où il verse, quelle pension il s'assure par son dépôt, selon qu'il réserve ou non le capital, et aussi, suivant l'âge auquel il verse et l'âge auquel s'ouvrira la pension.

Les pensions ne peuvent être ni cédées, ni saisies que pour ce qui dépasserait la rente de 360 fr.

Les sommes versées, et qui pourraient l'être en fraude des créanciers, sont saisissables pendant l'année qui suit le versement.

Le maximum de la pension est fixé à 600 fr.

Toute somme qui dépasse le capital nécessaire pour obtenir le maximum est restituée sans intérêts.

L'État garantit le service des pensions.

Les dépôts sont employés à l'achat de rentes sur l'État.

Tous les frais d'administration sont supportés par le trésor public.

La caisse est administrée par une haute commission présidée par le ministre du commerce.

C'est surtout à l'ouvrier isolé et au jeune ouvrier que la caisse de retraites offre une ressource précieuse.

Ou il restera seul et sans famille toute sa vie, et personne n'aura soin de sa vieillesse, s'il n'y a pourvu lui-même;

Ou il deviendra chef de famille : ses charges augmenteront; sa vieillesse sera d'autant plus pénible, s'il n'y a songé d'avance.

Veut-il être sûr d'avoir à soixante ans une pension de 600 fr. ?

30 fr. par an, ou *deux sous* par jour de travail depuis vingt ans lui assurent cette position.

41 fr. par an ou 14 cent. par jour suffiront, s'il commence à vingt-cinq ans.

60 fr. par an seront nécessaires, s'il ne commence qu'à trente ans; mais 600 fr. est un maximum qui n'est pas nécessaire à tous, et on peut se contenter de la moitié si l'on ne peut économiser davantage.

C'est surtout dans la jeunesse qu'il est important de faire des versements plus élevés, puisqu'une faible somme multipliée par les années suffit pour acheter le bienfait d'une retraite.

Cet avenir d'une retraite est une véritable dot à apporter plus tard au moment du mariage, car c'est une valeur réelle que la certitude de n'être pas, dans ses vieux jours, à charge à sa famille.

L'ouvrier qui gagne 1 fr. 50 c. et qui perd un jour par semaine, sacrifiant, outre son salaire *qu'il ne gagne pas*, une dépense souvent égale, perd 3 fr. par semaine, ou par an 156 fr.

S'il se laisse aller à quelques habitudes de dépenses qui ne sont pas indispensables, la moindre dépense journalière de ce genre représente, au bout de l'année, bien des fois ce qu'il faudrait pour s'assurer une vieillesse heureuse et indépendante.

Au moment où les retraites sont instituées, beaucoup d'ouvriers sont trop âgés pour en recueillir pour eux-mêmes tous les avantages, à moins qu'ils n'aient un capital d'économie déjà réalisé, et alors le meilleur emploi qu'ils en puissent faire, est probablement de le verser, en une fois, pour s'assurer une rente viagère. 400 francs versés en une fois, à l'âge de cinquante ans, et 300 francs par an, jusqu'à soixante ans, assureront, à cet âge, une pension de 570 fr.

Mais, s'ils sont pères de famille, ils peuvent assurer tout le bénéfice de l'institution nouvelle à leurs enfants. Or les versements faits pour les enfants sont les plus avantageux de tous. Les moindres sommes, les plus petits cadeaux, les plus minimes récompenses, peuvent, étant placés à la caisse des retraites, produire insensiblement les plus précieux résultats.

Un sou par jour de travail (à raison de trois cents jours par an), déposé pour un enfant de trois ans, et versé ensuite chaque année jusqu'à cinquante ans, assure à cinquante-six ans et trois mois, 600 fr. de pension.

400 fr. en une seule fois, déposés pour un enfant de trois ans, produiront, à cinquante ans, 598 fr.

150 fr. placés de même produiront, si l'on attend jusqu'à soixante ans, 575 fr.

Pour un enfant de dix ans, 150 fr. placés en une seule fois assurent, à soixante ans, 358 fr. de pension.

Que de parents, que de bienfaiteurs voudront procurer à leurs enfants, à leurs protégés, de tels avantages, et se donner à eux-mêmes, qui comprennent le poids de la vieillesse, la consolation d'en diminuer, pour leurs descendants, les épreuves!

Nous avons indiqué que les versements peuvent être faits, soit à la caisse des dépôts et consignations à Paris, soit chez ses préposés dans les départements, c'est-à-dire chez les receveurs généraux ou receveurs particuliers des finances; mais il n'est pas nécessaire qu'ils soient faits directement par les déposants, et ils seront, au contraire, faits le plus souvent par des *intermédiaires*, c'est-à-dire par des personnes qui, agissant à la fois pour plusieurs déposants, feront les dépôts sans aucun embarras pour eux et d'une manière plus facile pour l'administration.

Les premiers intermédiaires seront naturellement les caisses d'épargne, déjà dépositaires bénévoles des petites économies, qu'elles accroissent par l'accumulation des intérêts; viennent ensuite les chefs des grandes compagnies industrielles, les patrons dans les usines et ateliers, les sociétés de secours mutuels, les sociétés charitables, les personnes bienfaisantes, et enfin des associations entre les déposants eux-mêmes, chargeant un d'entre eux de ce soin que tous ne pourraient prendre en même temps. Ce qu'il faut éviter seulement, c'est que ce service de bienfaisance ne devienne un métier salarié.

Au moment du premier versement, le déposant doit faire les déclarations prescrites par le règlement : ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, domicile; s'il est marié ou non; s'il entend faire réserve du capital, et à quel âge il demande à entrer en jouissance de la pension.

Il doit produire son acte de naissance, constatant son âge

et sa qualité de Français, et les autres actes que sa position particulière peut rendre nécessaires.

Les mêmes déclarations et productions d'actes ne sont pas exigées pour les versements ultérieurs, tant que rien n'est changé dans l'état civil ou les dispositions du déposant. Les versements peuvent être faits à toute époque. Il n'y a aucune obligation de les continuer; chaque versement vient ajouter une rente aux rentes déjà acquises.

Les sommes déposées portent intérêt à partir du premier jour du trimestre qui suit le versement; c'est donc surtout avant la fin du trimestre qu'il faut penser à faire ces dépôts.

Le livret sera remis au déposant lors du premier versement, moyennant le simple remboursement des frais (25 c.).

Il doit être rapporté à chaque versement; la somme versée y est consignée, et le reçu est signé par le préposé de la caisse des dépôts et visé par le préfet ou sous-préfet dans les départements, et à Paris par le contrôleur de la caisse; pour l'accomplissement de ces formalités, le livret reste déposé pendant quelques jours.

A l'époque de l'ouverture de la retraite, le livret est remplacé par une inscription de rente viagère sur l'État.

On a commencé à recevoir les versements au mois de mai 1851.

LE BALÆNICEPS REX,

OISEAU D'AFRIQUE RÉCEMMENT DÉCOUVERT.

Cet oiseau, découvert sur la côte occidentale de l'Afrique par M. Gould, ornithologiste anglais, ressemble, sous plusieurs rapports, à un autre oiseau de l'Amérique du Sud, appartenant à la famille des *Cochlorhinques* de M. Lesson et connu sous le nom de Savacou (*Cancroma* Linn.)



Le Balæniceps rex, Gould.— Dessin de P. Oudart.

La terminaison du bec et la forme des pattes rappelle aussi un oiseau, aujourd'hui perdu, que nous avons, il y a déjà longtemps, mis sous les yeux de nos lecteurs, le Dodo ou Dronte, animal dont l'on ne possède qu'une tête et une patte fossile. (Voy. la Table des dix premières années.)

Le bec du *Balæniceps rex* (1), en forme de cuiller, est très-large, il est jaune chez le mâle, et brun-rouge chez la femelle. Sa crête convexe, arrondie à la partie supérieure et terminée en crochet à son extrémité, est de couleur brunâtre ardoisée tranchant sur le fond jaune du bec; les narines sont allongées. Le milieu de la mandibule inférieure est membraneux. Le tour des yeux est nu et de couleur jaune. Les yeux sont d'un brun gris clair. Les tarses sont allongés et couverts d'écailles fines, ce qui distingue cet oiseau des vrais échassiers, qui ont au contraire les écailles allongées.

La couleur générale est à peu de chose près celle du Savacou, c'est-à-dire d'un gris cendré clair sur le dos et les pattes, et d'un gris pâle au ventre.

Les plumes du derrière de la tête sont allongées et forment une sorte de houppe. La taille de l'oiseau paraît être celle du Jabira d'Amérique. D'après un dessin de M. Gould il aurait 127 centimètres de longueur. Ses mœurs n'ont pas encore été étudiées. On ne connaît jusqu'ici en Europe que le seul couple apporté par M. Gould en Angleterre. On suppose seulement que le *Balæniceps rex* habite dans les savanes noyées

(1) *Balæniceps*, mot tiré de *balæna*, baleine, à cause, dit-on, de la forme du bec.

de l'Afrique où il vit de mollusques, de poissons et de reptiles, qu'il saisit aisément avec son large bec.

Il est à désirer que le Muséum d'histoire naturelle de Paris puisse se procurer cet oiseau et lui assigner, d'une manière définitive, sa véritable place ornithologique.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite.—Voy. p. 98, 201.

III. *Circonstances diverses qui précèdent ou accompagnent le départ des oiseaux migrateurs.* (Suite.) — *Durée du voyage.—Espaces parcourus.—Prodigieuses excursions.*

La durée du voyage est variable ; elle dépend de plusieurs circonstances, et, en premier lieu, de la nature même du vol, qui peut être plus ou moins rapide ou lent, intermittent ou continu. Certaines espèces volent à de très-grandes hauteurs, traversant pour ainsi dire d'un seul trait l'espace tout entier qu'elles ont à parcourir, sans toucher une seule fois à terre, depuis le point du départ jusqu'à celui de l'arrivée. Pour elles, évidemment, le voyage est de plus courte durée que pour celles qui s'arrêtent à divers intervalles en route, prenant çà et là du repos ou de la nourriture ; d'autant plus qu'aux régions élevées où elles dirigent leur vol, les premières ne rencontrent guère d'entraves qui ralentissent leur marche ; tout au plus sont-elles parfois retardées par les vents défavorables. En outre, ces espèces sont d'ordinaire les mieux conformées pour une locomotion puissante et rapide. L'oie sauvage parcourt jusqu'à quarante milles à l'heure ; les pigeons domestiques, dont nous avons parlé précédemment, font jusqu'à soixante-quinze lieues en quatre heures et demie environ ; le pigeon sauvage, dont le vol est si rapide, peut faire cent soixante-dix lieues sans se reposer à terre. On a vu de ces oiseaux, aux Etats-Unis, où ils abondent en quelques localités, se rendre en un seul jour de Charlestown jusqu'aux établissements les plus septentrionaux de l'Union. Des pigeons voyageurs ayant été tués dans les États du Nord, on trouva dans leur jabot des grains de riz qui n'étaient pas encore digérés, et qu'ils avaient dû manger, la veille, dans la Caroline ou dans la Géorgie. Pour parcourir d'un seul trait d'aussi grandes distances, il faut à ces oiseaux une bien grande force motrice, et surtout une action longtemps soutenue. L'instinct irrésistible qui les pousse soutient sans doute leur vigueur, qui cependant parfois trahit leur courage : il n'est pas rare de voir les hirondelles, dans des moments de fatigue extrême, s'abattre par masses innombrables sur les vergues et les agrès des navires, et se laisser prendre sans résistance. Le pigeon tourterelle nous arrive quelquefois, dans le Midi, tellement épuisé de fatigue, qu'il se laisse tuer sans faire effort pour prendre la fuite.

Lorsque le voyage est intermittent, c'est ordinairement parce que les espèces qui l'entreprennent sont moins bien conformées que les précédentes pour une locomotion rapide ou soutenue. Pour accomplir ce pénible voyage, elles sont obligées de descendre souvent à terre, et même, lorsque la lassitude est trop grande, on les voit quelquefois faire une portion du chemin à pattes ou à la nage, entremêlant ainsi, pour pouvoir arriver à leur but instinctivement poursuivi, la marche, la nage, le vol et le repos. Les poules d'eau, par exemple, usent pendant leur voyage de tous les moyens imaginables. Elles sont ordinairement très-grasses vers l'époque du départ ; elles font une portion de la route à pied, une autre partie à la nage ; puis elles commencent à voler par intervalles, et lorsque leur embonpoint a suffisamment diminué, elles prennent définitivement leur vol pour ne plus s'arrêter qu'au terme de la migration. On conçoit qu'avec de semblables expédients le voyage ne puisse avoir une courte durée, surtout si le terme est à de grandes distances. Les espèces qui voyagent ainsi par intermittences sont aussi beaucoup plus exposées aux dangers et aux obstacles de la route, ce qui ajoute encore à la longueur du voyage.

Les vieux oiseaux poussent généralement leur migration beaucoup plus loin que les jeunes. Dans les grands vols, ce sont ordinairement les vieux qui commandent et qui dirigent, les jeunes les suivent ; mais parfois, plus vite fatigués, ils les quittent pour se reposer, et souvent ainsi les perdent complétement de vue. C'est sans doute pour ce motif que l'on ne rencontre jamais dans les contrées méridionales de la France de vieux individus du plongeon imbrim, ni du canard eider. Les vieux vont donc en général plus loin au Midi et retournent plus loin au Nord. Mais, toutes circonstances égales d'ailleurs, l'étendue de pays que parcourent certains oiseaux dans leurs migrations est telle qu'on aurait peine à le croire si l'on n'avait à cet égard des preuves positives.

Quelques espèces font, pour ainsi dire, le tour du globe. L'hirondelle et le martinet, en quittant notre contrée, vont d'abord en Égypte ; là ne se borne pas leur voyage : ils continuent leur course, par l'intérieur des terres, en Afrique, jusqu'à l'extrémité méridionale de ce continent. Chaque année, à une époque régulière, ils passent au cap de Bonne-Espérance ; on les revoit ensuite en Amérique, puis dans les îles Malouines ; enfin ils reviennent au printemps dans les contrées tempérées de l'Europe. La caille, la corneille, la chouette effrayée, les pigeons, les grues, la cigogne, et bien d'autres espèces encore, font des voyages aussi surprenants : les observations sur leurs courses infatigables remontent à la plus haute antiquité ; les livres saints en ont fait les récits les plus merveilleux.

La *durée* du voyage dépend des conditions particulières d'existence propres à chacune des espèces : telle espèce presque sédentaire dans un pays et s'accommodant de son climat, ne fera qu'une absence de courte durée, et seulement aux époques des changements extrêmes dans la température ; telle autre, au contraire, ne pourra supporter les moindres symptômes du froid et fuira aux premières indications des mauvais jours. La moyenne de l'absence pour l'ensemble des espèces est de cinq ou six mois par année, rarement plus, souvent moins ; elle varie du reste dans certaines limites pour chacune d'elles, suivant la température, pendant la même saison.

Le *retour* au pays s'opère à peu près avec les mêmes circonstances que le départ : les voyageurs reviennent par paires ou par grandes troupes ; mais, somme toute, celles-ci sont, comme on peut le prévoir, de beaucoup moins nombreuses ; les difficultés sans nombre, les dangers de toute sorte qui n'ont cessé de les harceler le long du voyage, les ont la plupart du temps décimées. Du reste, ces troupes ne se maintiennent pas longtemps en ordre après leur retour ; bientôt les individus se séparent pour former des couples et commencer en paix cette fois, et sans périls, une vie nouvelle, celle qui a surtout pour objet la conservation de l'espèce.

L'*époque du retour* est, comme celle du départ, soumise jusqu'à un certain point à l'influence des causes atmosphériques ; cependant elle varie beaucoup moins, et le passage surtout dure moins longtemps. Ainsi les alouettes, qui se succèdent, pour le départ, dans une durée de vingt, trente et jusqu'à quarante jours, reviennent assez régulièrement en huit ou douze jours. L'époque du retour est fixe pour chaque espèce ; les hirondelles en sont un exemple : la première qui nous arrive, au mois de mars, est l'*hirondelle des rochers* ; à la mi-avril vient l'*hirondelle de cheminée* ; celle-ci précède l'*hirondelle de fenêtre*, la plus commune de celles qui fréquentent l'Europe ; elle est accompagnée à son retour par l'*hirondelle de rivage*. En général le retour des hirondelles coïncide avec celui des beaux jours et semble

les annoncer; mais quelquefois aussi il est indépendant des variations météorologiques; car si l'hiver se prolonge plus que de coutume, les hirondelles n'en arrivent pas moins à l'époque ordinaire; quelquefois on en voit voler à travers les flocons d'une neige épaisse. D'autre part, lorsque, dès le mois de février, la température s'élève assez pour faire fleurir nos arbres, ces oiseaux n'assistent point à ce printemps prématuré et n'arrivent qu'aux époques accoutumées. Le retour des cailles en France est également des plus réguliers; il a lieu constamment dans le midi de la France, vers le commencement d'avril; seulement il se prolonge pendant quelques jours, par une raison analogue à celle qui fait que le passage se prolonge au départ, c'est-à-dire que, pour cette espèce comme pour bien d'autres, les vieux précèdent les jeunes et les mâles les femelles.

La direction du vol au retour n'est pas moins régulière qu'au départ; généralement les oiseaux émigrants reviennent par la route même qu'ils avaient suivie en s'éloignant de nous. Sous ce rapport, l'instinct dont ils font preuve a quelque chose de moins étonnant qu'au départ; car on peut supposer que le souvenir des lieux qu'ils ont une première fois parcourus sert à diriger leur second voyage à travers ces mêmes lieux. Ce souvenir les trompe rarement. Un martinet, auquel on avait fait une marque afin de le reconnaître, est revenu jusqu'à dix années de suite au même nid. Spallanzani a vu pendant dix-huit années consécutives le même couple d'hirondelles de fenêtre revenir à son ancien nid.

La direction du retour et la constance de l'arrivée aux mêmes lieux ne sont pas toutefois des lois sans exception; parfois, dans nos contrées, arrivent des oiseaux tout à fait insolites dont le passage se continue plusieurs années successives, puis s'interrompt pour ne plus reparaître jamais; d'autres fois aussi on remarque tout à coup une cessation complète ou une grande diminution d'espèces dont l'apparition était habituelle dans un climat. Les causes de ces irrégularités sont difficiles à apprécier.

IV. *Des principales espèces émigrantes en France.*

Nous nous sommes borné jusqu'à présent à examiner d'une manière générale le phénomène si curieux des migrations des oiseaux; nous croyons utile d'ajouter ici la description particulière des migrations de quelques-unes des espèces, qui nous ont paru les plus remarquables par leur constance et leur régularité; nous choisirons un ou deux types dans chacun des grands ordres de cette classe de vertébrés.

La caille (*Tetrao coturnix*), dans les gallinacés, a été de tout temps citée pour la régularité et l'étendue de ses migrations. Elle nous arrive dans le Midi vers le commencement d'avril; elle niche aussitôt après sa venue; dès la première quinzaine de mai, dans les départements du Midi, on voit déjà des cailletaux. Vers le milieu du mois d'août, elle quitte la plaine pour s'élever dans les endroits montueux où la moisson n'a pas encore eu lieu; vers la mi-septembre, elle quitte nos départements du Nord pour prendre la direction des provinces méridionales; elle nous quitte définitivement à l'approche de l'hiver. Il règne encore de grandes incertitudes sur les lieux où elle se rend en quittant les régions tempérées; nous savons seulement qu'elle nous arrive d'Afrique et qu'elle retourne régulièrement chaque année dans ce pays. Mais que devient-elle après avoir touché la terre africaine? Sur quel point va-t-elle établir son quartier d'hiver? Quelques données portent à croire qu'elle ne s'arrête pas sur le premier littoral qu'elle rencontre après avoir franchi le détroit méditerranéen, mais qu'elle poursuit sa route plus loin. Suivant quelques auteurs qui ont écrit sur le sujet qui nous occupe, la caille ferait dans chacune de ses migrations annuelles le tour entier du globe. Quittant donc, après quelque repos, l'Égypte ou les côtes de Barbarie sur lesquelles elle s'abat d'abord, elle continuerait son voyage à travers l'Afrique, en allant directement du nord au sud; arrivant bientôt jusque sous la ligne, qu'elle dépasserait même, elle irait s'arrêter, une partie de l'hiver, en des contrées que nous ignorons jusqu'à présent, pour reprendre de nouveau la direction du nord et revenir encore parmi nous. Ces conjectures ne sont pas sans fondement; elles reposent sur quelques faits précis. Ainsi tous les navigateurs ont rencontré des cailles dans la mer du Sud et dans la mer des Indes. Levaillant a observé au cap de Bonne-Espérance des passages considérables de cailles de la même espèce que celle qui vit dans nos régions; d'autres voyageurs en ont rencontré encore sur différents autres points du globe très-éloignés les uns des autres. Toutefois, ces faits n'autorisent pas à conclure d'une manière absolue que les cailles font réellement chaque année un voyage aussi long qu'on le suppose; avant d'admettre pour incontestable une pareille conclusion, il faudrait d'abord connaître, par des observations suffisamment étendues et fidèlement recueillies, la répartition géographique véritable de l'espèce; or ces observations nous manquent totalement jusqu'à ce jour.

Le nombre des cailles qui arrivent chaque année dans une même contrée varie extrêmement; il est rare de les voir plusieurs années de suite dans une abondance soutenue; pendant plusieurs saisons consécutives quelques individus seulement apparaîtront dans un pays, puis une certaine fois ils arriveront tout à coup par milliers. On sait combien cet oiseau devint fameux dans l'ancienne Égypte pour sa grande abondance annuelle en certaines parties de ce pays; il en arriva une fois dans le camp des Israélites une quantité si prodigieuse que toute l'armée put s'en nourrir. Josèphe raconte que les cailles paraissent par vols innombrables, à quelques époques de l'année, aux environs de la mer Rouge. Ces variations dans la quantité doivent être attribuées aux causes qui déterminent aussi les déplacements irréguliers.

La suite à une autre livraison.

L'amitié conserve cette pureté de notre âme qui la conduit à l'immortalité. *Ecclésiastique*, VI.

L'EXTASE.

Une sublime nature, le silence et la solitude, sont trois chemins qui mènent à Dieu. Alors que dans la campagne je les rencontre réunis, ainsi qu'un faible oiseau trouvant une brise propice pour essayer ses forces, mon âme cherche à s'élever à l'Éternel sur l'aile de la prière. Un beau site, une fraîche matinée, semblent me rendre les vertus ingénues, apanage de l'enfance; le calme qui m'entoure se glisse dans mon sein : c'est un lac apaisé que la vase ne souille point, qu'aucun vent n'agite, et qui reflète à sa surface la paix de la terre et la pureté du ciel. Je n'ai pas un désir que je ne puisse avouer, et pas un mauvais penchant dont je ne sois le maître; ma pensée se berce sur de douces espérances; je crois mes péchés expiés par mes douleurs, et mon invocation, commencée ici-bas dans l'effroi, s'achève, aux pieds de l'Être suprême, dans ma confiance en sa bonté.

Il semble que je sois l'habitant d'un monde meilleur, à l'abri des méchants qui nous trompent et des passions qui nous égarent, où la route du bien est la seule qu'on suive et où je marche avec assurance. Alors je crie à Dieu : « Merci, car tu m'as ravi à l'empire du mal! Je ne braverai plus les foudres de ta loi, et je vivrai désormais sans craindre les embûches de mon cœur. Gloire à toi, Seigneur! gloire à toi! »

Mais au cri qu'en planant pousse un épervier, au murmure d'une eau qui fuit ou du vent qui s'éveille, voilà que ce magnifique songe rayonnant de ma joie s'éteint et se dissipe; et cette extase sublime, qui emportait mon âme en son élan

pieux, la laisse retomber du ciel dans un monde souillé par le vice et le crime. J. PETIT-SENN.

QUELQUES CENTENAIRES CÉLÈBRES.

Il est peu de personnages historiques plus célèbres en Angleterre que le vieux Parr (*old Parr*). Il n'y a pas d'ancien roi, sans en excepter Henri VIII, qui soit plus connu du peuple anglais. Ce pauvre vieil homme avait été découvert par le comte d'Arundell et de Surrey dans le cours de ses visites sur ses propriétés du Shropshire. C'était en 1635 : Thomas Parr avait alors plus de cent cinquante-deux ans. Le comte, consultant plus son désir d'attirer l'attention sur lui-même que la paix et la faiblesse du vieil homme, le tira de son tranquille hameau de Winnington pour le faire conduire à Londres dans une petite carriole à deux chevaux, en compagnie d'une belle-fille de Parr cheminant à cheval à côté de la voiture, et aussi d'une espèce de fou plaisant à longue barbe, caraçolant de l'autre côté, et chargé de divertir le centenaire. Ce long voyage ridicule fut fatal à Thomas Parr, comme on pouvait le prévoir. Assiégé par la curiosité publique sur la route, et dans le Strand (grande rue de Londres) où il logea, obligé de subir des habitudes nouvelles, il mourut le 15 novembre de la même année, et fut enterré (on ne comprend trop pour quel motif raisonnable) dans Westminster-Abbey. Il s'était marié en secondes noces à l'âge de cent vingt ans et avait eu un enfant de ce mariage. Le roi Charles Ier voulut le voir, et lui dit assez durement : « Vous avez vécu plus longtemps que les autres hommes, qu'avez-vous fait de plus qu'eux? » Le pauvre homme répondit humblement : « Sire, depuis que j'ai atteint ma centième année, je fais pénitence. » John Taylor, surnommé le Poëte de l'eau (*water poet*), parce qu'il était batelier, a écrit, sur Parr, un petit livre intitulé : « le Vieil, » vieil, très-vieil homme; ou l'Age et la longue vie de » Thomas Parr, fils de Jean Parr, de Winnington, dans la » paroisse d'Alberbury, au comté de Salopp (ou Shropshire), » né sous le règne du roi Édouard IV, etc., etc. »



Old Parr.

Dans le quinzième siècle était née, aussi en Irlande, une noble personne qui atteignit un âge presque aussi extraordinaire. Catherine, comtesse de Desmond, de l'illustre famille des Fitzgeralds de Drumana, dans le comté de Waterford, mourut, sous Jacques Ier, à plus de cent quarante ans. Elle avait épousé, sous le règne d'Édouard IV, Jacques, quatorzième comte de Desmond, et, vers cette époque, elle avait dansé à la cour avec le duc de Glocester, depuis Richard III. Sa famille ayant été indignement trompée par un intendant, elle tomba dans la misère, et elle vint de Bristol à Londres, dans sa cent quarante et unième année, pour solliciter de la cour une pension. Le célèbre Bacon affirme que toutes les dents de cette centenaire s'étaient renouvelées à un âge avancé.



Catherine, comtesse de Desmond.

On raconte beaucoup d'autres exemples singuliers de longévité vers le même temps. Sous Jacques Ier, dans le Herefordshire, on vit danser ensemble douze personnes dont les années réunies faisaient plus de douze cents ans. C'était, du reste, moins leur âge que leur remarquable agilité qui causait l'étonnement public.

On cite encore, entre autres curiosités du même genre, deux personnes, Jane Scrimshaw et Henry Evans, qui, bien qu'ayant vécu au milieu de l'atmosphère peu salubre de Londres, dépassèrent aussi de beaucoup la mesure ordinaire de la vie : Jane Scrimshaw, née en 1584 dans la paroisse de Mary-le-Bone, mourut dans une maison de charité en 1711 : elle n'avait jamais été mariée, et elle avait vécu sous huit souverains, depuis la reine Élisabeth jusqu'à la reine Anne. Henry Evans, né en 1642, mourut en 1771 dans Spital street, Spitalfields : il avait vu ou pu voir l'exécution de Charles Ier.



Jane Scrimshaw.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

L'AUTOMNE.

Voy. l'Hiver, p. 1 ; le Printemps, p. 105 ; l'Été, p. 209.



Composition et dessin de Tony Johannot.

Voici la dernière scène de cette élégante série que l'on pourrait appeler les fêtes des saisons. Après nous avoir promenés à travers les amusements de l'hiver, du printemps, de l'été, l'artiste nous montre réunies toutes les abondances de l'automne. Les châtelaines sont sorties de leur antique demeure par un de ces beaux soleils couchants qui enflamment les nuées; elles ont chevauché par les grandes avenues, en faisant voler sous les pieds de leurs chevaux les feuilles tombées; elles ont respiré l'amère senteur de la séve expirante et les brises du soir déjà rafraîchies. Descendues de cheval au bas de la colline sur laquelle s'élève le château, elles ont rencontré le châtelain qui revient de la chasse et étale avec complaisance son butin aux yeux émerveillés des promeneuses et de l'enfant accouru au-devant de sa mère; la tête levée et les mains derrière le dos, celui-ci contemple un lièvre avec une admiration quelque peu étonnée. A quelques pas, le chien en arrêt semble encore guetter le gibier.

Mais à la gauche de cette scène de plaisirs et de prospérité, viennent des vendangeuses chargées de leurs paniers

de raisin. Elles aussi sont belles, de cette beauté vigoureuse que donne la santé; elles aussi sont joyeuses, car elles apportent au logis l'abondance. D'un côté nous avons ainsi les joies du loisir, de l'autre celles du travail. Ici la grâce avec la soie et les voiles de gaze, là sous la toile et les pampres flottants.

Ne demandez point où la gaieté est la plus franche, le repos de cœur plus assuré! Qui pourrrait le dire? Le bonheur sincère n'est, ici-bas, le lot d'aucune condition. Il rayonne de nous-mêmes au dehors; chacun de nous a, dans son propre sein, le soleil qui fait le monde brûlant ou glacé, éclairé ou ténébreux.

L'observateur impartial n'a ni préjugés ni préférences, mais il compte tout bas les chances heureuses de la châtelaine et celles de la paysanne.

— Allez, pense-t-il, nobles dames, pour qui tout sourit et s'empresse; marchez franchement dans votre bonheur, mais en n'oubliant jamais de le mériter. Galopez dans vos forêts, pourvu que l'enivrement de la course ne vous empêche pas de voir la pauvre femme en haillons qui revient courbée sous son fardeau de bois mort; enveloppez-vous de velours et de dentelles, mais n'ayez ni dégoût ni dédain pour la jupe de bure de la paysanne; jouissez enfin de toutes vos joies, à condition qu'elles ne pourront endurcir votre cœur, que vous ne les garderez point pour vous seules comme un avare son trésor, mais que vous vous en ferez pour les autres l'économe et la distributrice.

Et vous aussi, vaillantes vendangeuses, aux cheveux à demi dénoués et au front bruni, passez près de cette richesse sans envie; ayez pour ceux que le hasard a mieux partagés cette bienveillance affectueuse qui est la générosité du pauvre. Ne haïssez point leur opulence afin qu'ils aiment votre pauvreté! allez gaiement dans votre voie de labeur, sans perdre le temps à comparer les fardeaux! Dieu seul peut dire combien pèse celui que porte chacun! les vôtres frappent les yeux; mais il en est tant d'invisibles! Si l'on voit la sueur dont le travail mouille vos fronts, on ne connaît point les larmes qui coulent secrètement ailleurs!

L'AUTOMNE (1),

PAR UN POETE HINDOUSTANI.

Voy. p. 2, 106, 210.

La saison des pluies n'est plus, et une sorte d'hiver commence. Les nuages se sont dissipés; le ciel est pur actuellement; et l'eau des étangs, que la pluie avait rendue trouble, est claire désormais. Que dirai-je de cette saison, si ce n'est que la température en est ravissante? Le firmament, aussi net qu'un miroir d'acier poli, excite l'étonnement. A la nuit la lune brille d'un vif éclat; elle répand partout la lumière, et chasse l'obscurité. Sa belle couleur rappelle aux buveurs celle du vin (de Schirâz); et par elle le bouton du cœur s'est épanoui. La nature a une apparence telle qu'on croirait voir une admirable peinture, et que le souffle vivifiant de Jésus (2) semble régner dans l'air. Oh! qu'elle est délicieuse cette partie de l'année! qu'elle est excellente cette saison! combien n'est-elle pas désirée par les habitants du monde! Dans ce temps on ne ressent pas une chaleur violente, et par l'effet du froid le souffle de la vie ne saurait encore glacer les lèvres. La douceur de la température ne peut pas être trop célébrée. Personne ne soupire ni ne se plaint. Moi seul je suis dans le chagrin de la séparation. De mes yeux coulent des larmes. Je fais entendre des gémissements en regardant le ciel... Mon cœur est tellement en proie à la douleur, que je ne saurais apprécier cette agréable saison. Alors seulement que Dieu m'unira à ma charmante idole, la patience reviendra dans mon cœur désolé.

(1) Mois de kuâr et de katik (septembre et octobre).

(2) Les musulmans attribuent au souffle de Jésus-Christ la vertu de ressusciter les morts et de guérir les malades.

BIOGRAPHIE D'ALEXANDRE WILSON.

Fin. — Voy. p. 301.

Wilson entrait dans les pays habités par les nations sauvages. De rares huttes isolées, de maigres champs qui fournissaient à peine la chétive récolte de maïs nécessaire à la vie, de pauvres Chickasaws qui étendaient sur la terre une peau de daim pour le voyageur, et lui indiquaient sa route et les distances en élevant leurs doigts, voilà tout ce qu'il trouvait dans la tristesse de ces contrées malsaines.

« Le mercredi, dit-il, j'eus à traverser les plus horribles marais que j'eusse encore vus. La prodigieuse quantité de roseaux et d'arbustes gigantesques qui les couvrent s'entremêlent étroitement sur une étendue de plusieurs milles, comme pour en exclure presque entièrement la lumière. Les bords des profondes et dormantes eaux qui occupent le centre sont à pic. Souvent il me fallut plonger à sept pieds de profondeur dans une mouvante argile où mon cheval enfonçait jusqu'au ventre, et d'où sa rare vigueur et de prodigieux efforts pouvaient seuls nous tirer. Les deux rives opposées étaient également encombrées, également frémissantes, également environnées d'épaisses ténèbres.

» Le samedi, par un temps lourd et brûlant, j'eus à franchir encore un grand nombre de ces exécrables marécages. J'étais attaqué d'une fièvre qui me donnait une soif ardente et m'affaiblissait cruellement. Il me fallut bien des fois m'arrêter pour me laver la tête et la gorge, afin d'apaiser cette brûlante ardeur. Je trempais mon chapeau et le remettais ruisselant sur ma tête. L'eau de ces bourbiers est un véritable poison; mais sous un soleil de feu, épuisé de fatigue, il est bien difficile de résister à l'impérieux besoin d'en boire.

» Depuis que j'avais traversé le Tennessee, les bois, sur un sol plus sablonneux, se parsemaient d'arbres à résine, de pins. Cependant mes souffrances augmentaient de telle sorte, que j'avais grand'peine à me maintenir à cheval, et que ma bouche et mon gosier, desséchés par les ardeurs de la soif, me brûlaient toute la nuit. »

La recette d'un sauvage, qui recommanda au voyageur de manger beaucoup de fraises alors en pleine maturité et rougissant de toutes parts le terrain, les œufs frais qu'il avalait tout crus, et qui firent pendant toute une semaine son unique nourriture, rétablirent la santé de Wilson; mais avant de se reposer aux Natchez, il eut à subir une effroyable tempête.

« Aveuglés par la pluie, le vent et les éclairs, écrit-il (racontant toujours à ses amis son aventureux voyage), ni mon cheval ni moi ne pouvions avancer; je tâchai de gagner une clairière où, mettant pied à terre, je m'accroupis au centre sous un véritable déluge : c'étaient des torrents sillonnés de feu que versaient les nuées; les rugissements de l'ouragan étaient horribles; les arbres déracinés, cassés, brisés autour de moi, étaient emportés comme des brins de paille; ceux qui demeuraient sur pied se tordaient, se courbaient jusqu'à terre, et des rameaux énormes, des troncs entiers du poids de plusieurs quintaux volaient comme des feuilles sèches à ma droite et à ma gauche. Je ne sais comment je fus préservé, et j'affronterais plus volontiers les hasards d'un champ de bataille que ceux d'un pareille tourmente. »

Notre voyageur, le quatorzième jour après son départ de Nashville, atteignit enfin les Natchez sans avoir eu à se plaindre des tribus indiennes (Chactaws, Chickasaws, Natchez) dont il avait traversé le territoire, et rapportant un doux souvenir de l'accueil d'un habitant du Kentucky, Isaac Walton: « Vous voyagez dans l'intérêt de tous, avait dit l'honnête presby-

térien à son hôte; je ne puis donc ni ne veux rien accepter de vous. Quand vous passerez par cette route, c'est chez moi qu'il faudra vous établir; vous y serez toujours le bienvenu. — C'est, ajoute Wilson, le premier exemple d'une véritable hospitalité que j'aie rencontré aux États-Unis. » Un riche propriétaire des environs de la ville des Natchez lui en fournit un second. Williams Dumbar, quoique retenu au lit par une maladie dangereuse, apprit que l'ornithologiste, qu'il ne connaissait que pour avoir lu le premier volume de son ouvrage, se trouvait dans son voisinage. Aussitôt il lui écrivit pour le presser de venir s'installer dans sa maison et de s'y regarder comme chez lui, et il mit à sa disposition un domestique et deux chevaux.

La réputation de Wilson grandissait. A son retour dans les jardins de son ami Bertram, il put se livrer tout entier à l'achèvement de sa publication, avec la certitude que la souscription serait remplie, et qu'il n'aurait pas travaillé en vain. De temps en temps, il pouvait maintenant envoyer des marques de son souvenir à son vieux père; déjà il avait pu appeler son frère auprès de lui. Les honneurs le venaient trouver. Nommé en 1812 membre de la Société philosophique américaine, il se voyait apprécié et recherché par les savants les plus recommandables, les hommes les plus éminents. Enfin il achevait de réunir les matériaux littéraires de son huitième volume; le septième venait de paraître, il n'en manquait plus qu'un pour achever cette gigantesque entreprise qu'une Académie n'aurait pu terminer en un siècle, et qu'un seul homme, dans l'espace de peu d'années, allait compléter. Wilson, dans son âpre anxiété d'atteindre le but auquel il touchait presque, ne s'accordait plus un moment de loisir. Mécontent du travail d'enluminure, il coloriait lui-même, et prenait le temps nécessaire sur ses heures de sommeil. Il répondait aux amis inquiets de son ardeur et de l'altération de ses traits : « Rien ne s'achève sans peine, et la vie est courte. » Il dépassa ses forces; son énergie physique ne suffisait plus. En deux jours une fièvre violente l'emporta : il mourut le 23 août 1813, dans sa quarante-huitième année. La Société des beaux-arts, tous les savants, tout le clergé de Philadelphie, suivirent ses funérailles. Le vœu que le naturaliste avait une fois exprimé d'être enterré « en un lieu où les oiseaux pussent chanter sur sa tombe, » fut oublié : Wilson repose sous une tablette de marbre, dans le cimetière suédois, à Philadelphie.

Il nous a semblé qu'il n'était pas un homme né dans une classe pauvre qui dût lire cette biographie sans se sentir le cœur animé, non de cette ambition vulgaire qui fait désirer les honneurs, le pouvoir, les richesses, mais de ce noble sentiment qui avertit chacun de nous de la hauteur à laquelle il peut élever son âme et son intelligence, de la valeur personnelle qu'il dépend de lui d'acquérir. A quelle grandeur de courage, à quelle élévation d'esprit, à quel développement d'intelligence n'était-il pas parvenu, cet ouvrier tisserand, ce pauvre porte-balle, cet homme à tous métiers! Quelle bonté, quelle persévérance, quelle perspicacité, quels talents, quelle vivacité de jugement et de vue n'avait-il pas déployés! Et ne serait-on pas mille fois plus fier et plus heureux de ressembler à Wilson qu'à l'un de ces planteurs « riches de six cents têtes de noirs, » qu'il caractérise d'un mot en passant?

LE DERNIER REFUGE.

J'ai frappé à la porte de la Richesse : on m'a jeté un denier par la fenêtre.

J'ai frappé à la porte de l'Amour : elle était déjà entourée de prétendants.

J'ai visité la demeure de l'ouvrier, et je n'y ai entendu que des soupirs et des gémissements.

J'ai cherché le séjour du bonheur : personne au loin ne le connaît.

Je sais une demeure que m'ouvrira un jour la main de Dieu.

Bien des gens avant moi y sont entrés; mais l'espace est large, et l'on dort en paix dans le tombeau.

RUCKERT.

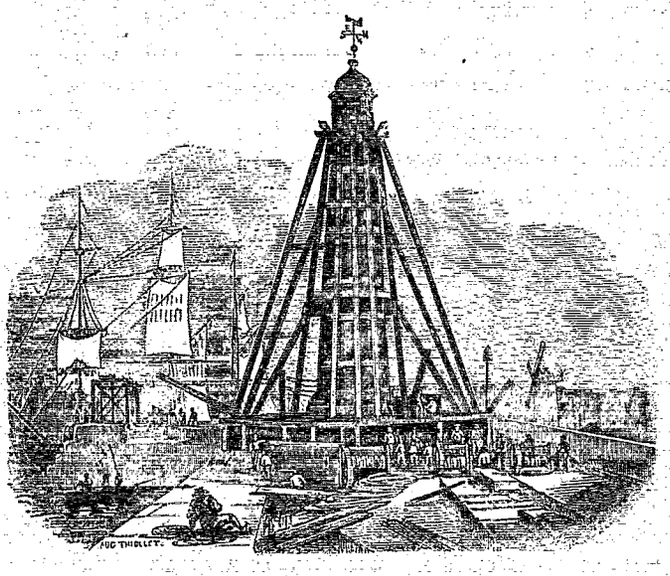
DÉPLACEMENT DU PHARE DE SUNDERLAND.

Entre toutes les opérations de l'art de l'ingénieur, celles qui ont pour objet de mettre en mouvement de grandes masses excitent le plus de surprise et d'admiration. Les moyens divers employés pour transporter ou dresser quelques gigantesques monolithes, tels que les obélisques élevés à Rome par Fontana; la colonne Alexandrine, érigée à Saint-Pétersbourg par M. de Montferrand; le rocher amené dans la même capitale pour servir de piédestal à la statue de Pierre le Grand, par Falconnet, ont mérité à leurs auteurs un légitime tribut d'éloges. On peut considérer comme plus étonnants encore par leur hardiesse les tentatives de déplacements d'édifices entiers. Aux États-Unis, on a vu plus d'une fois ce procédé appliqué à des maisons, à des usines, qu'il s'agissait de placer plus favorablement. En pareil cas, on pratique dans les murs une série d'ouvertures par lesquelles on introduit des poutres que l'on réunit à l'aide de traverses en forme de plancher; on détruit ensuite les parties restantes de la base des murs, et l'édifice ne repose plus que sur cette espèce de plate-forme que l'on fait mouvoir par un système de coulisses. Les difficultés de l'opération se compliquent lorsqu'il s'agit de la translation de bâtiments tels que des tours, dont la base étroite supporte un poids relativement plus considérable que dans le cas précédent, et tel qu'il semble devoir écraser tous les véhicules que l'on pourrait interposer entre le sol et la masse qu'il faut ébranler. On cite peu d'exemples de ce genre; celui qui va suivre ne nous semble pas assez connu, et peut offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

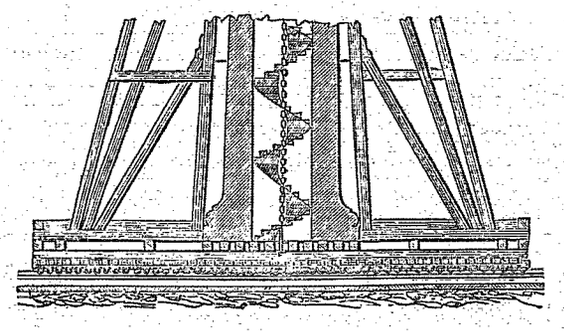
La ville de Sunderland, dans le nord de l'Angleterre, a dû au commerce de la houille, dont elle expédie annuellement plus de quinze cent mille tonnes, un rapide accroissement. Sa population s'est élevée, depuis le commencement du siècle, de 19 000 à 60 000 âmes, et son port occupe aujourd'hui le quatrième rang parmi ceux du Royaume-Uni. Les besoins de la navigation y ont fait exécuter d'immenses travaux destinés à approfondir et à rectifier le chenal, autrefois obstrué par des sables mouvants et des écueils nombreux. Une jetée de 1 700 pieds de long met les navires qui y stationnent à l'abri des vagues venant du large, et remplace un ancien quai devenu insuffisant. Lorsque ce quai fut démoli, en 1841, on songea d'abord à détruire en même temps un phare qui existait en cet endroit depuis vingt ans, et à en construire un autre au bout de la jetée, à une distance de 475 pieds du premier site. Un ingénieur, M. John Murray, eut l'heureuse idée d'offrir de transporter l'ancien phare, tout d'une pièce, jusqu'à l'emplacement proposé pour le nouveau. Les obstacles qu'il fallait vaincre en cette occasion étaient de plus d'une espèce. Le phare à déplacer consistait en une tour octogne bâtie en pierre, d'une hauteur totale de 76 pieds, n'ayant qu'un diamètre de 15 pieds à la base, et pesant plus de 757 mille livres ou 338 tonnes. La jetée était plus élevée d'un pied 7 pouces que l'ancien quai, et elle suivait une direction toute différente, ce qui obligeait à faire tourner l'édifice sur lui-même en même temps qu'on devait lui faire parcourir une ligne brisée, dont l'une des sections, allant du sud au nord, mesurait 22 pieds, et dont l'autre section, se dirigeant de l'ouest à l'est, avait 447 pieds de longueur.

Nos gravures donneront une idée de la méthode imaginée pour résoudre ce problème. Une série d'ouvertures, pratiquées comme il a été dit plus haut, servirent à faire

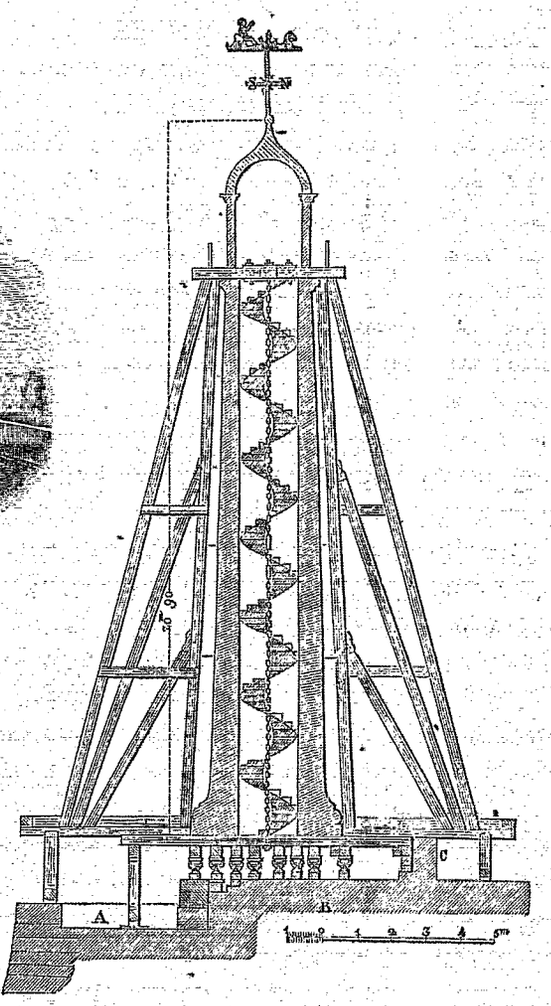
porter la base de la tour sur une solide plate-forme en madriers de bois de chêne. Des étais nombreux, réunis par des traverses, étreignirent le bâtiment dans toute sa hauteur en l'entourant d'une espèce de cage de charpente. Cent quarante-quatre galets ou roues massives en fonte, ayant une gorge semblable à celle des roues locomotives, étaient adaptées sous les madriers, et s'emboîtaient sur huit rails parallèles, également en fonte, reposant avec leurs supports sur la maçonnerie du quai et de la jetée. Pour éviter la dépense, on enlevait les rails à mesure que la masse changeait



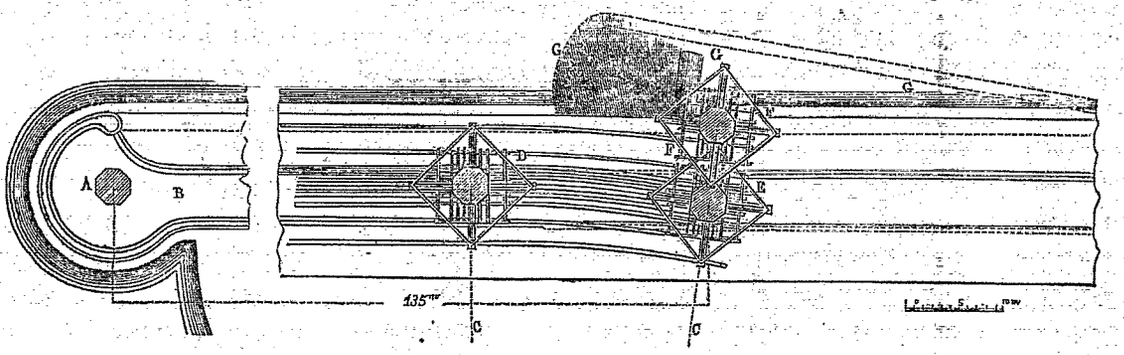
Le Phare de Sunderland en mouvement.



Profil.



Face.— A, partie inachevée de la jetée. — B, sol de la jetée en maçonnerie. — C, parapet.



A, le phare occupant sa nouvelle position. — B, la jetée. — C, rayon de la courbe décrite par les rails (647 pieds). — D, troisième position du phare. — E, deuxième position du phare. — F, première position du phare. — G, ancien quai endommagé par la mer.

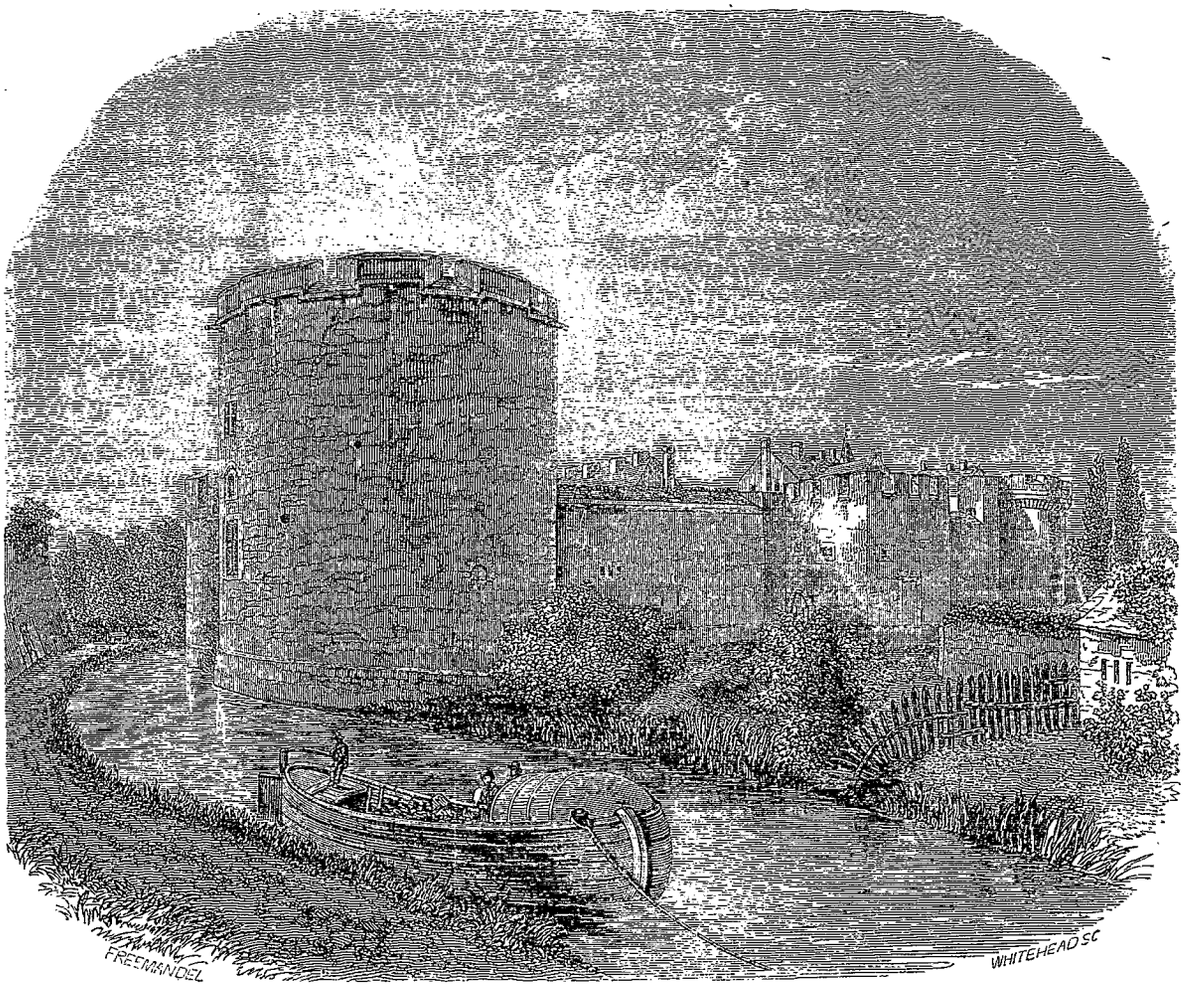
de place; on les posait plus loin, et ainsi de suite jusqu'au terme du trajet. Des chaînes de fer attachées à la plate-forme venaient s'enrouler sur des treuils mus par un certain nombre d'ouvriers. La durée totale de l'opération fut de treize heures vingt-quatre minutes. Il fallut les efforts réunis de quarante hommes pendant cinq heures pour faire franchir à l'appareil les 28 pieds de la première section, tandis que dix-huit hommes suffirent pour lui faire parcourir en huit heures vingt-quatre minutes les 447 pieds de la seconde section. Dans cette partie, les rails furent d'abord disposés en courbe, afin de faire prendre au phare une position symétrique par rapport à la jetée; puis il avança parallèlement à lui-même

en suivant un plan légèrement incliné. Des coins empêchaient la tour de dévier de la ligne perpendiculaire pendant cette ascension. Cette double disposition avait pour but de faire tourner le phare et de l'amener à un niveau plus élevé, ainsi qu'on a vu qu'il était nécessaire de le faire. La translation eut lieu avec si peu d'inconvénient pour le service du port, que, le soir, les feux du phare furent allumés comme de coutume. Il reste à ajouter que l'opération fut aussi avantageuse sous le rapport pécuniaire que remarquable sous le rapport scientifique. Au lieu d'avoir à débourser 2 000 livres sterling (50 000 fr.) qui lui étaient demandés pour le phare qu'on était sur le point de substituer à l'ancien, la corporation ne paya que 827 livres sterling pour le déplacement, et 280 livres sterl. pour frais de construction de quelques bâtiments accessoires; total 1 107 livres sterling (27 675 fr,); somme inférieure de 893 liv. sterl. à celle qu'il paraissait d'abord inévitable de dépenser.

LE FORT DE HAM

(Somme).

La construction du château de Ham, dont la tradition du pays fait honneur à Louis de Luxembourg (vers l'an 1470), est certainement antérieure au quinzième siècle. On ne rencontre nulle part les armes des Luxembourg, et on lit partout un J entre deux cordelières. Ce J est la première lettre du nom de Jeanne, et la cordelière indique qu'il s'agit d'une personne non mariée. Or Robert de Bar avait une fille unique nommée Jeanne, héritière des comtés de Soissons,



Le Fort de Ham. — Dessin de Freeman, d'après une peinture de M. Gomard.

de Marle et des terres de Ham, et ce fut elle qui, par son mariage avec Louis de Luxembourg, apporta en dot, le 16 juillet 1435, à son mari ce riche château nouvellement reconstruit et fortifié.

Le bâtiment qui servait autrefois de logement au gouverneur est le plus ancien de ceux qu'on remarque dans l'intérieur du fort; il avait été bâti par ordre du frère de Charles VI, duc d'Orléans. L'écusson chargé de fleurs de lis sans nombre en est une preuve. En effet, des lettres royales du 22 mai 1404 confirmèrent à ce prince la possession des terres et rentes du domaine situé à Ham, qu'il avait acheté de Marie de Bar, et lui permirent de tenir en pairie le comté de Soissons, Ham en Vermandois, etc.

Le château, placé au milieu d'un marais fangeux, se compose de quatre tours rondes bâties aux angles d'un carré long; elles sont reliées entre elles par des murs très-élevés armés de machicoulis et de meurtrières qui en faisaient au quinzième siècle un rempart redoutable. Deux autres tours carrées s'élèvent dans l'intervalle des tours rondes et commandent les deux entrées par où l'on pénétrait dans la forteresse; une des deux portes est murée aujourd'hui, et le pont qui conduisait à cette entrée est détruit.

La tour principale qui regarde l'est est imposante par sa lourde masse; elle a 33 mètres de haut et autant de diamètre; ses murs en moellons, garnis en grès extérieurement, ont 11 mètres d'épaisseur. Elle est divisée en trois étages, qui forment trois grandes salles hexagones.

A l'étage inférieur, on remarque dans l'épaisseur du mur douze cellules très-étroites, fort longues : ce sont des cachots destinés à renfermer les prisonniers.

Sur la porte d'entrée, le connétable avait fait graver cette sorte de devise : *Mon mieux*, pour exprimer probablement qu'il espérait trouver « son mieux » en cette place au pire état de sa fortune.

Les gargouilles de cette tour sont fort curieuses, l'une, entre autres, qui représente un personnage barbu, aux longs cheveux, tenant un écusson mutilé.

Après la mort du connétable Louis de Luxembourg, sa fille aînée, Marie de Luxembourg, apporta la seigneurie de Ham dans la maison de Vendôme, par son second mariage, en 1487, avec François de Bourbon. Cette dame affectionnait le château de Ham, qu'elle habitait souvent; elle y donna le jour, en 1491, à François de Bourbon, compagnon d'armes et d'infortune de François Ier à Pavie, funeste page de notre histoire, et, en 1494, à Antoinette de Bourbon, mariée au duc de Guise, mère du grand duc de Guise qui reprit Calais.

C'est vers ce temps que, les Anglais étant venus assiéger Ham, Amé de Sarrebruche s'y jeta avec cent lances appartenant au duc de Vendôme, et, aidé par le dévouement des habitants, défendit vaillamment la place et força l'armée anglaise à lever le siége. La ville ne fut pas aussi heureuse lorsqu'elle essaya de résister à l'invasion espagnole, en 1557.

Après la prise de Saint-Quentin par les Espagnols, Philippe II vint avec toute son armée investir la ville et le château de Ham. Cette place, bravement défendue par Pierre Chappuis et Adrien de Pisseleu, seigneurs d'Hally, aidés de quelques compagnies écossaises, fut prise d'assaut le 12 septembre, au moyen d'une brèche ouverte tant à la tour qu'à la courtine de l'est, par les canons de Philippe II, qui avaient lancé pendant trois jours contre ses murailles plus de deux mille boulets.

L'orgueil espagnol, abaissé par la reprise de Calais et la conquête de Guines et de Thionville, se montra moins difficile pour entrer en accommodement, et la paix fut signée au Cateau-Cambrésis. Le 3 avril 1559, Ham rentra dans la France en même temps que Saint-Quentin et le Châtelet.

Après avoir passé successivement dans la maison de Coucy, de Bar, de Luxembourg, de Vendôme et de Navarre, Ham fut enfin réuni à la couronne par Henri IV.

Depuis cette époque, Ham ne tient plus à l'histoire par des événements considérables.

La destination du fort depuis plus d'un siècle a été plutôt celle d'une prison d'État que d'une place de guerre.

Parmi les prisonniers qui ont été enfermés à Ham, on remarque Jacques Cassard, de Nantes, intrépide marin jeté dans cette prison par lettre de cachet du cardinal Fleury, et mort en 1740; le comte de Marbœuf; Lautrec; Mirabeau; les républicains Bourdon, Chasles, Duhem, Choudieu, Victor Hugues, etc.; les royalistes Vibray, Montmorency, Choiseul, Polignac, et quelques naufragés de Calais; puis, sous l'empire, quelques publicistes, des cardinaux et des prêtres espagnols; sous la restauration, le capitaine de *la Méduse*; en 1830, les signataires des ordonnances, MM. Ch. de Polignac, de Peyronnet, Guernon de Ranville et Chantelauze; depuis, Louis-Napoléon.

Louis-Napoléon y fut conduit en 1840. Il y est resté prisonnier, avec le général Montholon et le docteur Conneau, jusqu'au 25 mai 1846, époque de son évasion.

CAUSES D'ERREUR ET ABUS

RÉSULTANT DE L'EMPLOI DES ANCIENNES MESURES ET DES COUTUMES LOCALES DANS CET EMPLOI.

Il faut avouer que nos ancêtres ne connaissaient guère ni la simplicité ni la clarté dans les comptes. On a dit bien des choses sur les inconvénients nombreux que présentaient les anciennes mesures; mais il y avait là matière à tant d'abus que l'on n'aura jamais tout dit. Il ne faut pas croire, en effet, que l'on en fût quitte pour apprendre une fois les rapports si variables de chaque unité avec ses diverses subdivisions, et les règles des opérations si pénibles qu'exigeaient les nombres complexes. Il fallait encore être parfaitement au courant de certains usages, sans la science desquels on courait à chaque instant le risque d'être trompé. Voici quelques-uns de ces usages, relatés dans un *Recueil de propositions aussi curieuses que nécessaires pour répondre en toutes occurrences*, imprimé à Rouen en 1668, à la suite d'un traité d'arithmétique.

Pour la toile, on donnait 24 pour 20; c'est-à-dire que de 24 aunes il n'y en avait que 20 de payables.

Pour l'huile, on donnait 116 pour 100. Les 16 livres qui ne comptaient pas, sur 116 livres, représentaient la *tare* ou poids de la futaille.

Le beurre était ordinairement soit dans des pots de 5 livres, dont 4 seulement payables, soit dans des barils ou tinettes, de la pesée desquels on diminuait 12, 14, 16 ou même 18 pour 100.

La morue se vendait au *cent*, le cent composé de 66 *poignées* et une poignée de deux morues, ce qui faisait 132 morues au cent.

Le hareng se vendait au *laist*, composé de douze barils pour le hareng blanc et de dix barils seulement pour le hareng saur. Au détail, le cent se composait de 136 harengs; à moins que ce ne fût le *petit cent*, qui valait 100 tout juste.

La vente des grains s'opérait au muid; et, bien que le muid valût 24 mines, on devait en donner 25. L'avoine faisait exception; le muid se composait de 50 *raseaux*, mesure un peu plus petite que la mine, puisque les 50 raseaux ne valaient guère que 48 mines. Puis les marchands de grains revendaient au détail à la mine, au raseau ou au boisseau. Quel dédale!

Pour les fagots de bois à brûler, le mille était de 1 100, et cependant le cent n'était que de 104.

Le charbon de terre se vendait au cent de 104 barils, chaque baril contenant quatre boisseaux mesurés avec le comble.

Il s'était de même introduit, pour les matériaux nécessaires aux constructions, ces errements qui devaient exiger tant de calculs pour l'achat des objets de consommation journalière.

Ainsi les planches de sapin se vendaient au cent; mais le cent était tantôt de 120, tantôt de 122. Le cent de planches de chêne en contenait 104.

Le bois en *douvelle* se vendait au cent, et le cent valait 156.

On achetait à la *pouche* le plâtre, le ciment et la chaux; mais les pouches servant au mesurage de la chaux étaient plus grandes que celles qui servaient au mesurage du plâtre et du ciment.

Par exception, l'ardoise, la tuile, la brique et le carreau se vendaient au mille exact; mais le pavé de Caen se vendait au cent de 104 pavés.

Pour le fer et l'acier, on avait le choix entre le *grand cent* et le *petit cent*. Le grand cent était de 104 livres, le petit cent de 100 livres tout juste.

Le millier de clous était de 1 010, et le cent de 101 clous.

Le cent de plomb était composé de 104 livres, ainsi que le cent de poudre à canon.

Les mesures de volume avaient des dénominations aussi menteuses que les mesures purement numériques. Ainsi, la toise cube étant, comme on sait, le volume occupé par un cube dont chaque côté a une toise ou 6 pieds, aurait dû contenir invariablement 216 pieds cubes. Eh bien! la toise de ces menues pierres, que l'on appelle *blocage*, ne contenait que 48 pieds cubes.

Quelque chose d'analogue se passait relativement à certaines mesures de superficie. Le pied étant de 12 pouces, le

pied carré aurait dû contenir invariablement 144 pouces carrés; néanmoins le *pied de vitre*, employé au mesurage des carreaux de verre, avait tantôt 9, tantôt 8, tantôt 7 pouces en côté, suivant la coutume du pays, c'est-à-dire qu'il valait de 81 à 64 ou à 49 pouces carrés.

Rendons grâces aux progrès qui ont permis de remplacer cette étrange confusion de poids et de mesures par le système métrique, qui est, depuis une dizaine d'années, le seul toléré en France.

WORDSWORTH.

On a dit, avec un peu de hardiesse, que, comme la religion, la poésie avait ses saints : il est certain que parmi les poëtes il en est qui ont véritablement exercé une sainte influence. Ils n'ont fait que passer, et nous nous sentons plus forts et meilleurs. « Une vertu secrète émane d'eux. » Leurs paroles apaisent le tumulte des passions, elles régénèrent le cœur et ravivent la fraîcheur de nos sensations premières : elles nous ramènent à l'aube de la vie, alors qu'enfants le monde nous apparaissait rayonnant d'innocence et d'espoir. Exilés célestes, ils se souviennent des sphères glorieuses qu'ils ont quittées, et entrevoient déjà les splendeurs des cieux. Wordsworth était un de ces purs esprits, à qui la poussière et les vapeurs terrestres ne firent jamais perdre de vue les astres. Né le 17 avril 1770, mort le 23 avril 1850, à ce retour du printemps qu'il a tant de fois chanté, et toujours avec des accents plus pénétrants et plus suaves, il traversa pendant sa longue carrière, l'époque la plus turbulente des temps modernes. Adolescent, il entendit proclamer l'indépendance de l'Amérique du Nord ; jeune homme, il s'associa aux premiers et généreux élans de la révolution française, dont plus tard il déplora les crimes et les revers. Il vit encenser tour à tour la liberté et le despotisme. Il vit naître et mourir les empires, se former et se dissoudre les coalitions. Il vit la guerre embraser vingt ans l'Europe et une paix de trente ans aboutir à une commotion universelle. Il assista aux plus étonnants prodiges de la science ; à la découverte des ballons, de l'électricité, à l'application de la vapeur. Il vit l'industrie et le commerce envahir à pas de géant sa terre natale, et y semer la misère et la mort, triste cortége d'une éclatante et trompeuse prospérité.

Il semble qu'au milieu de ces crises humaines, l'âme contemplative de Wordsworth ait recueilli tout ce qui restait ici-bas de calme et de sérénité ; non qu'il vécût détaché de ses contemporains; loin de là, il réfléchit leur enthousiasme, leurs joies et leurs douleurs, mais comme un lac enfoui au fond des bois réfléchit l'orage et ses feux, sans que ses profondeurs en soient troublées : un moment assombrie par la nue, allumée par l'éclair, sa limpide surface de nouveau se colore des fleurs sauvages de ses bords, de l'oiseau qui se désaltère en chantant, de l'azur du ciel qui reparaît. Les émotions violentes n'avaient pas de prise sur l'esprit placide de Wordsworth. Doué d'un sentiment exquis du beau, il trouvait partout à admirer, à aimer. Pour lui les parfums étaient plus enivrants, le jour plus lumineux, les couleurs plus riches, les prairies plus diaprées, les bois plus mystérieux. Le charme de la sensation s'épanche en ses vers comme une ondée de printemps qui verdit et ranime tout ce qu'elle touche. Il n'est pas si humble sujet qu'il n'élève à la hauteur de sa pensée. Une marguerite, éclose sur la lisière du chemin, l'arrête au passage :

« Quand, frappée d'un rayon du matin, dit-il, je te vois te dresser, alerte et gaie, ô ma riante fleur, mon âme aussi se redresse, joyeuse de ta joie; et quand vers le soir, oppressée de rosée, tu te penches et t'endors, l'image de ton repos m'a souvent allégé le lourd poids des soucis. »

Plus loin, un papillon l'attire et le retient : « Tarde encore un peu ! s'écrie-t-il. Que n'avons-nous pas à nous dire, cher historien de mon enfance ! le passé mort revit en toi. Fugitive et brillante créature, tu évoques en mon cœur de solennelles images, la famille, et mon père.

» Qu'ils étaient beaux ces jours où, dans nos ébats enfantins, nous poursuivions le papillon, ma sœur Emmeline et moi ! Ardent chasseur, je relançais la proie de tige en tige, de buisson en buisson, mais elle, bénie de Dieu, eût tremblé d'enlever la poussière de tes ailes. »

Wordsworth vivait dans une étroite communion avec la nature, il pouvait dire avant Byron : « Les montagnes font partie de mon être, et toutes les voix de la création me parlent. » Mais elles n'avaient pas le même langage pour les deux poëtes ; où l'un ne recueillait qu'amertume et tristesse, l'autre n'entendait qu'ineffables concerts, hosanna et bénédictions. La poésie de Wordsworth est une foi religieuse. Il sent l'étincelle divine circuler dans tout l'univers. Il voit un reflet de la bonté de Dieu dans le plus chétif insecte, et l'homme lui apparaît grand et sacré, de par son origine céleste. Qu'importe le rang qu'il occupe en ce monde, n'a-t-il pas apporté en naissant, sur la paille ou dans un palais, une âme immortelle? Visible ou voilée, cette âme existe ! Le poëte la reconnaît et la réchauffe au foyer de l'amour maternel dans sa poésie de l'*Enfant idiot* : il la relève et la console chez la pauvre fille abandonnée que la souffrance purifie; il la retrempe chez le vagabond aux sources jaillissantes de la pitié. Il ne dédaigne rien pour la tirer de son léthargique sommeil.

Dans le poëme de *Peter Bell*, Wordsworth peint la patiente résignation d'un pauvre âne, fidèle gardien de son maître noyé. Le regard suppliant que jette à son bourreau l'animal qui saigne et fléchit sous les coups, le douloureux braîment qui, dans le silence de la nuit, éveille comme autant de voix accusatrices les échos du rocher, étonnent et troublent Peter Bell, le vaurien endurci ; il soupçonne un sortilége ou un mystère ! il s'approche de l'eau, et aperçoit, à la lueur blafarde de la lune, la face gonflée d'un cadavre qui surnage au milieu des joncs. C'était l'affection, plus forte que la douleur et que la mort, qui enchaînait depuis quatre jours sur la rive le compagnon de voyage du pauvre colporteur. L'héroïque constance de la brute a fait rougir l'homme. Il ira par monts et par vaux tant que le voudra porter l'âne, maintenant docile : il ira en quête d'une sépulture chrétienne pour le noyé. Il part, mais non plus seul, le remords l'escorte. Ses souvenirs l'assiégent. Que lui murmure le vent dans la bruyère ? Que lui veut la feuille qui tremble ? D'où viennent les gouttes de sang qui, sur la pierre et la poussière, marquent son passage? Hélas ! c'est sa généreuse monture qui le porte et qui saigne. Il a franchi le bois, la lande et la montagne. Tout à coup du vallon monte une voix sonore. Elle appelle au repentir les pécheurs attardés. « Voilà l'heure des miséricordes, hâtez-vous ! le Seigneur vous appelle ! » C'est la prière avec ses touchantes promesses. Elle s'exhale de l'église au ciel comme un nuage d'encens. Peter Bell l'entend et pleure : la conversion que l'exemple de la brute avait commencée s'achève ; l'âme a repris son essor.

Wordsworth subordonne toujours l'action au sentiment. Le sujet n'est, pour lui, qu'un moyen d'arriver à l'effet moral : il n'y attache pas autrement d'importance. Il eut peut-être tort d'ériger en système son instinct de poëte. Les ballades lyriques, qu'il publia avec le concours de Coleridge, furent précédées d'une exposition longue et peu claire de ses théories poétiques. Elles lui suscitèrent pour ennemis les partisans de l'élégante et classique école de Pope, et les admirateurs du fougueux déploiement de l'énergie humaine intronisée par Byron. On le critiqua ; on le railla. Les revues en parlèrent comme d'un poëte amateur qui écrivait à ses heures de loisir, pour les enfants, des ballades, dont les héros étaient des idiots et des porte-balles; qui adressait des sonnets au coucou, à l'arc en ciel, à la marguerite : poëte des simples des champs et des simples d'esprit !

Ces attaques glissèrent sur Wordsworth, et il ne s'en livra que plus complétement à ses inspirations champêtres. Ce fut alors qu'il composa *Peter Bell* et *le Charretier*, poëmes où il a parfois poussé ses convictions jusqu'à l'abus, mais qui, à côté de défauts réels, fourmillent de beautés du premier ordre. On peut lui reprocher l'indécision de ses plans, le vague de ses conclusions, trop d'insistance sur les détails, et par suite de la prolixité; mais personne ne l'égale pour la grâce de la diction, la vérité des sentiments, la profondeur et l'originalité des pensées, la pureté et l'élévation du but. Walter Scott, qui aimait l'homme et admirait son génie, le blâmait de choisir ses sujets trop en dehors des sympathies populaires. En effet, l'actif et entreprenant public anglais ne comprenait rien à ces rêveuses extases. Pour jouir de cette poésie d'épanouissement et de soleil, il faut du repos et du recueillement, deux conditions des plus rares en Angleterre. Aussi où Walter Scott comptait dix mille lecteurs, Wordsworth en recrutait dix, esprits d'élite, cœurs qui battaient à l'unisson du sien, et dont il préférait le suffrage senti aux bruyantes acclamations de la foule.

Wordsworth eut une vie calme et douce, non qu'il fût tout à fait exempt des chagrins qui sont le lot commun de l'humanité, mais il ne les aggravait pas par une sensibilité maladive. Sa tristesse tournait à la mélancolie, jamais à l'aigreur et au découragement. Fils d'un homme de loi qui avait de l'aisance, il fit de bonnes études, et trouva dans la maison paternelle un foyer de vives et constantes affections. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique; déjà poëte et impatient d'entraves, William hésitait, lorsqu'un ami qui succombait à une longue maladie, assura son indépendance en lui léguant un revenu modeste, mais suffisant pour un jeune homme austère et studieux. Wordsworth a rappelé dans ses vers ce bienfait, et le nom du bienfaiteur, Raisley Calvert. Au sortir de l'université de Cambridge, il fit à pied plusieurs excursions en Écosse et sur le continent; en 1793, il se hasarda à publier ses impressions sous ce titre : *Esquisses descriptives d'une tournée pédestre dans les Alpes*. En 1796, il alla visiter, à Allfaxden, sa sœur chérie, confidente de ses premiers essais, qui lui inspira quelques-unes de ses plus plus touchantes poésies, et qu'il associa plus tard à sa gloire en insérant dans ses œuvres deux charmantes pièces de vers, composées par elle, ainsi que des fragments de son journal. Son intimité avec Coleridge remonte à cette époque. Après l'apparition des *ballades*, tous trois firent ensemble un voyage en Allemagne. De retour dans son pays natal, Wordsworth épousa sa cousine, miss Mary Hutchinson, dont il eut deux fils et une fille.



Wordsworth, mort en 1850.

La fin à une autre livraison.

LE MARCHAND DE GRAVURES.



Dessin de Karl Girardet.

Quel amateur curieux à la recherche de gravures rares, quel artiste aux heures de paresse ou de loisir, quel flâneur désoccupé émiettant les heures sur son chemin, comme le petit Poucet son pain bis, ne s'est arrêté vingt fois devant l'étalage du père Mathurin, et n'a feuilleté ses cartons à deux sous? Quel campagnard visitant Paris, son parapluie sous le bras, ne s'est arrêté devant ces ficelles auxquelles flottent, avec les gravures les plus populaires des quarante dernières années, ces magnifiques collections de nez et d'yeux que nous avons tous dessinées à la sanguine ou au crayon noir? On ne peut regarder la boutique du père Mathurin sans y trouver l'occasion d'une revue rétrospective de l'art; les œuvres contemporaines s'y montrent bien parfois, mais en petit nombre et comme enfouies au milieu des anciennes compositions; l'étalagiste a évidemment des goûts classiques et ne sacrifie qu'en gémissant aux faux dieux!

Du reste, il ne cache point ses préférences. Voyez-le plutôt se promener en chaussons de lisières devant son musée. Si le vent agite ses longues files de gravures, ce sera toujours un groupe d'Atala ou une tête de Romulus dont il raffermira, de préférence, les épingles de bois; si la poussière, roulée en tourbillon, menace de souiller les épreuves déjà un peu fanées, son plumeau ira d'abord chercher les Gérard, les David ou les Carle Vernet! D'ailleurs, sobre de paroles, écoutant les objections des amateurs avec calme, surfaisant rarement et ne trompant jamais, le père Mathurin pourrait être cité comme le modèle des étalagistes, si sa vie tout entière ne donnait un enseignement plus important et plus haut.

Peu de gens savent son histoire, bien qu'il n'en fasse point un mystère (qui songe à s'informer d'une si humble destinée?); et cependant tous pourraient y trouver une leçon, beaucoup un encouragement.

Le père Mathurin n'a point toujours été modeste et paisible tel que vous le voyez aujourd'hui. Ses rêves ne s'étaient point d'abord limités à ce tabouret recouvert d'indienne où il attend que le hasard lui apporte le gain de la journée; lui aussi il a eu ses ambitions. Fils du concierge du célèbre Renaud et reçu dans son atelier, il espéra d'abord conquérir une place dans l'art; mais la nature lui avait refusé l'invention et le sentiment de la couleur; il comprit qu'il n'y avait point chez lui l'étoffe d'un peintre, et entra chez un graveur.

Là il reconnut peu à peu qu'il manquait de la justesse du coup d'œil qui perçoit et de la dextérité de la main qui sait rendre. Il fallut encore descendre : un éventailliste essaya de lui faire peindre les petites gouaches dont il ornait ses

éventails; mais le pinceau de Mathurin était si lourd qu'il dut renoncer à ce nouveau travail. Il ne réussit pas mieux dans la peinture sur porcelaine, puis dans celle de décors; partout l'intelligence et l'adresse lui firent défaut. Comme tant d'autres, il avait le goût d'un art sans en avoir la capacité.

Il ne voulut point s'acharner comme eux à une œuvre impossible, mettre la fantaisie au-dessus de la raison, et se voua à la misère par orgueil. Il avait descendu de degré en degré l'échelle de l'art; il remit résolument pied à terre et se décida à chercher sa place dans la foule.

Ses essais multipliés lui avaient déjà fait perdre un temps précieux; il était trop tard pour apprendre un état; les bras mal exercés seraient toujours restés inhabiles. Mathurin se décida à vivre des miettes des autres, après avoir espéré leur donner un festin!

Il prit les modèles qu'il avait réunis pendant ses longues et infructueuses tentatives, les suspendit à une ficelle le long d'un mur, et jeta ainsi les premiers fondements de son modeste commerce.

Les chances ne lui furent point toujours heureuses pendant ces longues années d'épreuves; bien des désastres publics *suspendirent la* vente. D'abord ce furent les défaites lointaines, puis le canon des étrangers tonnant aux portes de Paris, plus tard les révolutions intérieures; mais Mathurin supporta tout avec la résignation philosophique de l'homme qui, sûr d'avoir fait son devoir, abandonne le reste aux soins de Dieu. Dès que l'orage grondait et que les rues devenaient solitaires, il décrochait tranquillement ses gravures, regagnait sa mansarde et attendait que la colombe du déluge apportât le rameau vert.

— Les misères du jour nous font de meilleurs lendemains, disait-il avec son sourire un peu vague, mais plein de bonhomie.

Or, comme la patience use tout, même la misère, Mathurin a fini par vendre davantage, l'économie a peu à peu grossi ses épargnes, et aujourd'hui il a fait, comme la fourmi, ses provisions d'hiver.

Voilà pourquoi vous lui voyez ce costume propre et commode qui lui donne un faux air d'employé en retraite. Le père Mathurin n'a plus à s'inquiéter de la recette du jour, et le prix du pain augmente sans qu'il épargne sur les bouchées!

Aussi a-t-il loué près de sa mansarde un petit cabinet pour sa sœur, vieille et veuve, qui n'avait plus d'autre asile que l'hospice. Il la retrouve le soir, et tous deux soupent ensemble en parlant de leur jeunesse. Bien qu'il soit le cadet, Mathurin exerce la souveraineté dans le ménage, en vertu du précepte de Molière:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais, loin d'en abuser, il a abandonné à sa vieille sœur tout ce qu'il a pu lui déléguer d'autorité. C'est un roi qui règne et ne gouverne pas! Aussi Françoise n'en parle-t-elle qu'avec la déférence respectueuse d'un ministre pour le prince qui garde le titre et laisse le pouvoir.

Grâce à ces concessions réciproques, le frère et la sœur vivent sans soucis. Mathurin, toujours bien portant, ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par sa tendance à chercher les rayons de soleil égarés le long de son étalage, et le poids de ses cartons qui lui paraissent chaque soir plus lourds à rapporter.

Mais ce sont là des avertissements passagers qui ne l'attristent point. Comment pourraient-ils prévaloir contre tout ce qui lui parle de sa jeunesse? Les gravures qu'il reploie chaque soir et étale chaque matin sont pour lui autant de souvenirs! Interrogez-le, il vous dira en quelle année fut achevé le Serment des trois Horaces, et combien Girodet mit de temps à peindre l'Endymion. Il pourra vous parler, en outre, de tous les peintres de l'empire; car il les a vus dans leurs ateliers. Il vous dira comment se coiffait Proud'hon, de quelle manière Lefèvre essuyait ses brosses, à quelle joue pendait la loupe de David; et, en vous parlant de ces hommes célèbres qu'il a connus, le vieil étalagiste redressera la tête, les rides de son visage s'épanouiront, son œil deviendra presque humide; mais ce ne sera qu'un éclair! Vous le verrez bientôt redescendre du passé au présent et de son rêve à la réalité, en répétant sa phrase ordinaire:

— Je trouvais tout cela bien beau, monsieur; mais... mais il fallait vivre!

Et alors ses regards se reporteront avec une résignation reconnaissante vers ses gravures auxquelles il a dû de vieillir sans humiliations et sans reproches.

Excellent Mathurin! ah! vous avez raison, il faut vivre, c'est-à-dire accepter tout honnête travail qui nous gagne le pain de chaque jour, et ne point demander à la charité des autres ce que le courage peut nous procurer.

USAGES ET COUTUMES DES OUAKAMBA,

PEUPLE DE LA RÉGION MARITIME DE L'AFRIQUE AUSTRALE (1).

Le profit que les Ouakamba tirent de leur trafic de l'ivoire à la côte est très considérable; aussi sont-ils au nombre des tribus les plus riches de l'Afrique centrale. Ceux qui sont établis le plus près de la côte de Mombaz tirent en outre un grand gain de leurs brebis, de leurs chèvres et de leur gros bétail. Leurs chèvres sont les plus grandes que j'aie jamais vues en aucune partie de l'Afrique orientale. Il y a dans l'intérieur beaucoup de Ouakamba qui possèdent plusieurs centaines de têtes de bétail, outre leurs troupeaux de moutons et de chèvres. Aussi le lait et le beurre abondent-ils chez eux. Toutefois j'ai fait dans l'Oukambani l'observation que j'avais déjà faite en Abyssinie, quant à la quantité de lait que l'on tire des vaches: c'est qu'une vache d'Europe en donne autant que trois ou quatre de ces contrées; ceci résulte sans doute de la maigre provende que reçoivent ces animaux, et de la manière mal entendue dont on les soigne. L'herbe qui sert à leur nourriture est fermentée, et elles sont aussi trop exposées à l'inclémence du temps.

En général les Ouakamba ne font pas usage de monnaie comme moyen d'échange. Un trafiquant qui arrive de la côte est obligé d'acheter d'abord un certain nombre d'animaux en échange de ses marchandises, afin de pouvoir obtenir ensuite la quantité d'ivoire qu'il désire en échange de ces animaux. Les affaires de commerce se traitent minutieusement et lentement; mais les indigènes ne tiennent pas plus compte du temps que de la monnaie.

Les Ouakamba ne sont pas en général un peuple laid. Ils n'appartiennent point à la race nègre. Ils s'enduisent le corps de beurre, d'ocre rouge et d'autres substances qui nécessairement modifient leur couleur naturelle. La plupart d'entre eux portent leurs cheveux longs, partagés en une multitude de petites tresses, fréquemment relevées de verroteries blanches. Ils ont le cou, la ceinture et les chevilles ornés d'une masse de verroteries de couleurs variées; le reste du corps est nu, sauf quelques pièces de vêtements qu'ils portent généralement sur leurs épaules. Les femmes, plus vêtues, passent à leur cou, lorsqu'elles ont quelque richesse, un grand nombre de chaînettes en cuivre ou en fer, artistement travaillées. Elles se suspendent, du reste, autour du corps tous les ornements qu'elles peuvent trouver et qui attirent les regards.

(1) Extrait d'une notice publiée par le docteur Krapf, missionnaire évangélique, qui a exploré le pays d'Oukambani aux mois de novembre et décembre 1849.

L'Oukambani est située au nord-ouest de Mombaz, île de la mer des Indes, sur la côte de Zanguebar, et qui appartient à l'iman de Mascate.

Quand un jeune homme désire épouser une Ouakamba, il doit offrir aux parents de la jeune fille une portion considérable de ce qu'il possède. Le jour des noces, le fiancé, avec son père, sa mère et ses proches, s'assied à part vis-à-vis de sa fiancée, entourée de sa famille. Il cherche alors à s'emparer par force de la jeune fille, ce qui occasionne de grandes luttes entre les deux partis. S'il ne réussit pas à la saisir, il la guette quand elle va aux champs ou au puits; lorsqu'enfin il a réussi à s'emparer d'elle, il donne à ses nouveaux parents les présents convenus et qui consistent principalement en bétail. Cet usage singulier est un obstacle utile à beaucoup de mariages précoces.

Les Ouakamba sont très-parleurs et très-bruyants. On ne peut pas avoir une bien grande confiance dans ce qu'ils disent.

Ils n'ont ni roi ni chef reconnu, soit de toute la nation, soit d'un certain nombre de tribus. Ils admettent seulement comme décisif le jugement des chefs de famille et de hameau, pourvu qu'il soit conforme aux traditions. Quelques Ouakamba de l'intérieur ont obtenu une grande influence par leurs richesses, la facilité de leur parole, leurs qualités personnelles propres à imposer le respect, et aussi par leur réputation de sorcellerie.

Les Ouakamba sont très-superstitieux; ils se menacent entre eux de l'emploi d'un charme qu'ils appellent *outzai*. Ils croient que l'on peut appeler ou arrêter la pluie à volonté. Quand ils voyagent, ils mettent une grande confiance dans les cornes de chèvre, qu'ils remplissent de substances rares et mystérieuses, et qu'ils suspendent à leur cou ou derrière leurs épaules, comme moyen de protection contre les ennemis de la route; cette corne est appelée *kilito*.

Toutefois ils ne sont pas fétichistes : ils n'ont ni représentations ni peintures d'aucune sorte, et ils ont une idée, faible à la vérité, de l'Être suprême; c'est surtout dans les heures de détresse que cette notion leur revient en mémoire.

Les maisons des Ouakamba sont de forme circulaire; de petits piliers de bois fixés en terre forment la charpente des murailles; pour poteaux on établit un mince cloisonnage, et le tout est recouvert de gazon qui descend jusqu'au sol sur lequel la hutte humide et sombre a été posée. Il n'y a pas de fenêtre, mais seulement une porte étroite et basse, où l'on ne peut passer qu'en se courbant presque à terre. Les couches des Ouakamba sont construites avec des bambous ou des baguettes que l'on fixe à de courts poteaux enfoncés en terre. La partie inférieure est bien de 18 pouces plus basse que le reste, de manière à former un plan incliné de la tête aux pieds. Cette couche est recouverte d'une peau de vache.

Quand les Ouakamba voyagent, ils portent généralement avec eux une petite chaise proprement taillée dans une grande pièce de bois, parce qu'ils n'aiment pas à s'asseoir sur le sol nu.

Le bois qui sert de combustible pour l'usage journalier dans la saison pluvieuse est taillé avec grand soin. On le fend en morceaux minces que l'on fait bien sécher et que l'on range en bon ordre dans un coin de la cabane.

La nourriture des Ouakamba se compose principalement de lait, de viande et de blé d'Inde, dont on fait une pâte épaisse ou que l'on délaie en bouillie. Ils tirent aussi de la canne à sucre une liqueur qu'ils appellent *ouki*, et qui est quelque peu enivrante.

Comme chez presque toutes les peuplades sauvages, ce sont les femmes qui s'occupent de la culture du sol et des soins domestiques.

Les Ouakamba ne sont pas portés à la guerre : ils se bornent à des mesures défensives. Soit dans les combats, soit à la chasse de l'éléphant, du rhinocéros ou du buffle, ils se servent de flèches empoisonnées. Leur fer est d'excellente qualité; ils l'emploient à fabriquer de longues épées à deux tranchants, des flèches, des hachettes, des couteaux. Ils ont aussi une bonne espèce d'argile qui leur sert à faire des marmites et des pipes.

Ils ne connaissent point la houe de fer pour la culture du sol; ils se servent d'un bâton de bois dur aiguisé.

L'esclavage s'est introduit parmi eux dans ces derniers temps, surtout depuis que le prix des esclaves est tombé très-bas, à cause de la défense que l'iman de Mascate a faite d'exporter des esclaves dans ses possessions d'Arabie. Un musulman de Mombaz qui veut avoir une vache ou quelques chèvres expédie un esclave au pays ouakamba, et il reçoit en échange ce qu'il demande. Un jeune taureau représente le prix d'un jeune esclave, garçon ou fille. Ces esclaves, étant devenus musulmans sur la côte, ne peuvent manquer d'exercer une influence sur la civilisation des Ouakamba.

WENCESLAS HOLLAR.

Wenceslas Hollar est né à Prague en 1607. Comme Jacques Callot, il était de famille noble et manifesta dès sa jeunesse une véritable passion pour les arts du dessin. Son père, sans doute dans la crainte de le voir déroger, voulut s'opposer à cet entraînement; mais la vocation fut la plus forte, et, en 1627, Hollar quitta sa ville natale. Bientôt les troubles de la Bohême, pendant la guerre de trente ans, ruinèrent complétement sa famille et lui laissèrent son travail pour toute ressource : bien lui en avait donc pris de se créer une profession au risque de déroger. Il se rendit d'abord à Francfort-sur-Mein, où il se perfectionna dans la gravure à l'eau forte, d'après les conseils de Mathieu Mérian, qui nous a laissé un grand nombre de paysages et de planches topographiques. Dès cette époque, notre artiste eut à lutter courageusement contre la mauvaise fortune. Il mena pendant longtemps une vie errante; enfin il eut le bonheur de rencontrer à Cologne le comte Arundel, maréchal d'Angleterre et zélé protecteur des artistes et des savants. Ce seigneur le prit sous sa protection. Ils partirent ensemble pour Vienne, se rendirent à Prague, et de là gagnèrent l'Angleterre, où le jeune graveur fut vivement recommandé au roi Charles Ier.

Le comte Arundel avait une riche collection de statues, de tableaux et de bijoux précieux; Hollar en grava un grand nombre, et son sort commençait à s'améliorer. Mais il était dans sa destinée de ne pouvoir vivre longtemps heureux et tranquille. La guerre civile éclata dans le royaume britannique; fait prisonnier avec plusieurs autres membres du parti royal, ce ne fut qu'à grand' peine qu'Hollar parvint à s'échapper. Il se réfugia alors à Anvers, où il retrouva son ancien protecteur qui lui-même avait été forcé de quitter sa patrie, en 1642, et d'y laisser tous ses biens, à l'exception de ses bijoux et de ses tableaux sauvés non sans peine. Hollar se remit à graver d'après les pièces les plus importantes de cette collection; mais bientôt le comte le quitta pour aller s'établir à Padoue, où il mourut en 1646. A cette époque, notre artiste tomba dans la plus grande détresse; obligé de travailler pour les libraires et les marchands d'estampes, qui profitèrent de sa triste situation, il gagna difficilement de quoi vivre.

Au rétablissement de Charles II, Hollar retourna en Angleterre; il avait perdu son protecteur, et il n'y trouva pas la fortune plus propice qu'en Flandre. Les libraires et les marchands d'estampes de Londres ne furent pas plus équitables que ceux d'Anvers : on continua à exploiter sa misère. Pierre Strutt, entre autres, qui faisait à Londres un grand commerce d'estampes, lui donna la somme modique de 30 schellings, ou 37 fr. 50 cent., pour le dessin et la gravure de la vue de Greenwich en deux grandes planches. Le pauvre graveur eut toute sa vie le sort d'Adam Elzheimer; ses œuvres ne furent pas payées en raison du temps qu'il y consacrait. Il vécut dans la misère, et pour-

tant, après sa mort, à Londres, en 1677, ses ouvrages furent recherchés avec tant d'empressement, que certaines épreuves ont été payées plus cher que ne l'avait été la planche elle-même.

Nous avons son portrait dessiné et gravé par lui-même. Il est signé ainsi : « Winceslas Hollar, ætatis; 40, 1647. » C'est une gravure harmonieuse encadrée dans une bordure ovale dessinée avec beaucoup de goût. La tête, vigoureuse et triste, indique un homme qui dut supporter l'adversité avec une ferme résignation.

Hollar est un de ceux qui se sont servis de l'eau forte avec le plus d'intelligence; il en connut toutes les ressources. Sa pointe était d'une finesse et d'une légèreté infinies. Il a travaillé d'après les maîtres les plus opposés, d'après Paul Véronèse et d'après Holbein, d'après Albert Durer et d'après Rubens, et il a su conserver à chacun d'eux son cachet per-



Wenceslas Hollar, graveur du dix-septième siècle. — D'après lui-même.

sonnel. Il excella dans les paysages, les animaux et les fourrures; ses nombreux portraits sont avec raison fort estimés; mais il n'a pas eu le même succès dans les grandes compositions historiques. Le dessin de ses figures manque de correction, et les extrémités en sont rendues sans finesse.

Hollar se distingua particulièrement dans les gravures d'ornements et d'orfévrerie. Son chef-d'œuvre en ce genre est certainement le *calice* dont nous possédons une très-belle épreuve au cabinet des Estampes. Ce calice a été composé par Andrea Mantenio, en 1640. La pointe savante de Hollar n'a diminué en rien la valeur de ce chef-d'œuvre d'orfévrerie; il a su rendre avec une intelligence parfaite la fermeté, l'élégance et la pureté du modèle. Le travail de cette belle estampe est fait avec une finesse, une légèreté et une souplesse au-dessus de tout éloge. Hollar a aussi reproduit un assez grand nombre de coupes, de gaînes et de manches de couteaux, d'après des dessins d'Holbein. Tous ces objets, couverts d'arabesques, de médaillons et de chimères, sont d'une grande élégance et d'un beau fini. Du reste, quand il gravait des meubles luxueux, notre artiste choisissait parfaitement ses modèles, car, dans ce genre, il n'a guère travaillé que d'après les deux maîtres que nous venons de citer.

Pendant son séjour chez le comte Arundel, il a reproduit beaucoup de portraits peints par Holbein : entre autres ceux d'Anne de Boleyn, femme de Henri VIII, d'Édouard VI enfant, et de plusieurs membres de la famille Arundel. Dans ce genre, Hollar a déployé non moins de talent que dans l'orfévrerie. Il y a surtout une petite eau forte qui est d'un caractère charmant; c'est un portrait d'Holbein jeune peint par lui-même. On ne peut rien voir de plus fin et de plus habile. Très-serrée de dessin, cette eau forte est d'un aspect blond et lumineux à défier un coloriste. On a classé aussi dans les portraits d'Hollar une suite de figures de femmes qui représentent les diverses saisons de l'année. Ces planches, comme les eaux fortes où il a reproduit les paysages d'Adam Etzheimer, sont d'un bel effet et d'une exécution si souple, si ferme et si moelleuse, qu'elles peuvent lutter avec la peinture.

Mais nous ne pouvons passer en revue tous les travaux d'Hollar, et nous devons nous contenter de citer les plus saillants. Il a encore gravé un grand nombre d'animaux d'après Albert Durer, Lucas Cranach, etc.; une suite de



Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — Le Calice, gravure de Hollar. — Dessin de Montalan.

dessins sur la mort par Diefembach, beaucoup de costumes de femmes de différents pays, et un petit nombre de grandes planches assez faibles d'après Holbein, Salviati, Paul Véronèse et Van Dyck. Enfin il a laissé plusieurs études de

manchons qui ne sont pas la partie la moins amusante de ses travaux. Ces manchons, diversement arrangés, et d'où il sort des mains sans bras dans les poses les plus variées, forment un spectacle tout à fait réjouissant.

Wenceslas Hollar méritait à tous les égards qu'on lui consacrât une notice particulière. Son œuvre se compose de 2 400 pièces, renferme plusieurs gravures de premier ordre, et marque une époque importante dans l'histoire de la gravure.

Après la mort de Jean Sebold Beham, élève d'Albert Durer, en 1550, l'art de la gravure n'avait plus fait aucun progrès en Allemagne; il sembla au contraire avoir rétrogradé pendant quelque temps. Les *petits maîtres*, qui vinrent après Beham, avaient réussi d'abord à maintenir la gravure à peu près au point où elle était. Après eux, l'art en décadence ne se releva qu'à l'époque où parut Hollar, qui eut ainsi la gloire d'ouvrir la liste des grands artistes du dix-septième siècle.

Le cœur soupçonne l'immortalité avant de la croire.

ANGILLON.

LA CROIX DE CÉCILE.

NOUVELLE.

Vers la fin de l'été, en 1815, un jeune soldat, le sac sur le dos et le bâton à la main, suivait la route de Cluse à Sallenches, longeant cette vallée qui mène à Chamouny, où tant de voyageurs se rendent, pour admirer les merveilles de la nature dans les Hautes-Alpes. Cependant le jeune Florent venait chercher en Savoie tout autre chose que ces spectacles magnifiques. Il rêvait tristement, et, s'il regardait quelquefois les montagnes voisines et l'Arve qui roulait près de lui ses eaux grisâtres, c'est que ces objets sévères s'accordaient avec l'état de son cœur.

Fatigué de la marche, il s'assit, vers le milieu du jour, sous de grands noyers. Il avait en face de lui des rochers escarpés, dont quelques blocs, détachés pendant la longue suite des siècles, étaient dispersés dans la plaine et couverts, la plupart, de mousses, d'herbes et de buissons. Florent était là, lorsqu'un homme d'environ trente ans, à l'air sérieux et doux, paraissant revenir d'une promenade, s'assit auprès de notre jeune voyageur. Cet inconnu garda quelque temps le silence; mais, ayant jeté les yeux sur Florent, ses traits prirent tout à coup l'expression de la bienveillance et de l'étonnement. Il adressa la parole au jeune soldat; il causa du beau temps, des montagnes, des prochaines récoltes, de l'Arve qui avait, disait-il, beaucoup grossi depuis quelques jours, et qui menaçait les prairies.

— Vous êtes du pays, monsieur? lui dit Florent.

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Vous pouvez donc me dire pourquoi l'on a planté cette croix là-haut sur la montagne?

— C'est un usage chez nous de planter des croix dans les lieux où il s'est passé un événement funeste. Cela nous avertit des malheurs auxquels l'humanité est sujette; c'est un appel à la pitié, une consolation pour les amis de la victime; enfin une invitation à la prière pour les âmes chrétiennes. La croix que vous voyez là-haut rappelle le souvenir d'une jeune enfant qui, étant allée cueillir des fraises, pour gagner un petit salaire, dont sa pauvre famille avait besoin, se précipita malheureusement, et, comme vous le jugez bien, périt dans une chute si épouvantable. On retrouva son corps là-bas, dans la prairie, tout près de la cabane paternelle, et là-haut son panier de fraises, tout fraîchement rempli de ces fruits au parfum si doux. C'était la dernière offrande de Cécile à sa mère, le dernier tribut de son travail. Le coup fut terrible pour les parents; ils avaient déjà perdu un petit garçon de deux ans et demi, qui s'était noyé dans l'Arve. Il y a quinze ans que la jeune fille s'est précipitée; cependant, si vous alliez visiter le cimetière du village, on vous ferait voir, près de l'entrée, au pied du mur d'enceinte, une tombe d'enfant; vous la trouveriez couverte de fraisiers, qu'on ne cesse pas de cultiver, et dont les fruits, respectés même du jeune âge, sont abandonnés aux oiseaux du ciel.

— Voilà, dit le soldat, un souvenir bien triste et bien touchant.

— Ce n'est pas le seul qui se rattache à la croix de Cécile. On dirait que cette bienheureuse enfant a béni le bois consacré à sa mémoire.

— Vous excitez ma curiosité, monsieur, et j'ose espérer que vous ne refuserez pas de la satisfaire.

— Je n'ai pas de miracles à vous raconter, mon cher monsieur; la foi de nos pères a consacré beaucoup de légendes merveilleuses, relatives à des croix et à d'autres objets sacrés, et nos montagnes ne sont pas plus dépourvues que tant d'autres lieux de ces traditions populaires; mais, ce que je vous dirai, je l'ai vu ou j'en connais les témoins, et ces faits, pour ne pas s'écarter du cours naturel des choses, n'en auront peut-être pas moins d'intérêt pour vous.

La croix de Cécile n'était pas plantée depuis bien longtemps, quand un garçon de douze ans, qui gardait un troupeau de vaches sur la montagne, fut menacé et poursuivi par un taureau furieux. Vous savez combien ces animaux sont redoutables dans leurs accès de colère : l'enfant, qui avait un peu d'avance, fuyait de toutes ses forces; mais le taureau gagnait du terrain, et le petit berger, saisi de frayeur, poussait des cris de détresse qui n'attiraient personne. Il n'y avait pas un sapin dans le voisinage sur lequel il pût chercher un abri : il vit la croix, et il y courut. Il eut à peine le temps de grimper assez haut pour éviter le premier coup de cornes; il y réussit cependant, et atteignit la branche de la croix, sur laquelle il se tint des mains et des pieds en invoquant le nom de Jésus. La croix était forte, massive et solidement plantée dans le roc; le taureau ne put la renverser; il se lassa enfin, et le petit berger trouva ainsi sa délivrance dans le signe du salut.

Sa mère apprit au pasteur du lieu ce qui s'était passé, et la bonne et pieuse femme lui demandait avec inquiétude si son enfant ne s'était pas rendu coupable de mépris des choses saintes. « Vous oubliez, Fanchon, lui répondit le vénérable prêtre, que Notre Seigneur a dit : « Laissez venir à moi les » petits enfants, et ne les empêchez point! » Allez, vous pouvez remercier Dieu avec confiance; il ouvre ses bras sauveurs à tous les malheureux. Votre fils est un exemple frappant de cette miséricorde infinie : recommandez-lui de ne l'oublier jamais. — Hélas! disait Fanchon à Germaine, la mère de Cécile, si votre fille n'était pas morte, j'aurais perdu mon fils. La croix que vous avez plantée là-haut ne doit pas m'être moins précieuse qu'à vous. J'irai deux fois chaque année y suspendre une couronne, le jour où Dieu rappela votre enfant à lui, et le jour où le mien fut délivré. »

Depuis, la pauvre Germaine est devenue veuve, et elle s'entretient du produit de quelques terres qu'elle cultive elle-même. Si pauvre qu'elle soit, il n'y a personne dans le village qui souhaite moins la richesse; tout son cœur est dans le ciel; et, quant aux soins de la terre, un secours, qui ne lui manque jamais, les a beaucoup allégés en sa faveur. Un de nos bûcherons revenait de la montagne, en grande hâte, par un temps orageux; il fut surpris, en passant là-haut, par une si terrible tourmente, qu'il aurait certainement péri, à ce qu'il assure, si la croix ne s'était pas trouvée là. Entraîné par les tourbillons, il l'entoura de ses bras robustes, et il évita ainsi d'être précipité. Jugez par ce qu'il a fait depuis s'il s'est cru près de son dernier moment! L'accident était arrivé un samedi, et, depuis lors, il a voulu consacrer à Germaine tout son travail de ce jour, chaque

semaine. Voilà dix ans que cela dure. Une si fidèle reconnaissance est une sorte de prodige que nous devons encore à la croix de Cécile.

Vous dirai-je aussi l'aventure de Jean le chasseur? Il revenait un soir, sa gibecière pleine, heureux d'avoir fait une bonne journée, et gagné le pain de sa nombreuse famille : en passant à quelque distance de la croix, il y vit perchée une fort belle gélinote, et il fut sur le point de la tirer. « Non, dit-il, je n'en ferai rien; je ne donnerai pas la mort à l'oiseau qui choisit cette retraite, et je n'enverrai pas ma dragée au signe de la rédemption. »

A quelques pas de là, Jean traversait une fondrière, et, comme il s'aidait de son arme en appuyant la crosse sur la pierre, il s'aperçut que l'extrémité du canon était remplie d'une terre compacte, sans doute pour avoir touché et labouré le sol quelque temps auparavant; en sorte que, si le chasseur n'avait pas été détourné par un scrupule religieux de tirer sur la gélinote, il est vraisemblable que l'arme aurait crevé dans ses mains.

Les pâturages qui s'étendent sur ces rochers appartiennent à deux paysans de mon village. Il y a trois ans qu'ils eurent un démêlé au sujet des limites. On parlait déjà de plaider, et l'on allait se mettre dans les griffes de la chicane : ils eurent une dernière entrevue sur les lieux en litige, où ils se firent accompagner par quelques amis. On mesurait les deux propriétés en long et en large; chacun prétendait fort au delà de ce qui paraissait juste au voisin. Un sage vieillard, en qui l'un et l'autre avaient plus de confiance, tâchait de les mettre d'accord. Il jeta heureusement les yeux sur la croix, et remarqua qu'elle se trouvait précisément au milieu du terrain contesté; il dit : « Celui de vous qui enlèvera cette croix à son frère se fera tort à lui-même; en s'appropriant le bois, il offensera le Sauveur. Faites mieux, mes amis, et prenez ce signe pour juge entre vous. Il prononce, vous le voyez, en partageant le différend d'une manière égale : c'est ordinairement le plus juste et le plus sage. Si peut-être l'un de vous y perd quelques mètres d'un maigre pâturage, il y gagnera cent fois plus sur la sainte montagne, où le divin berger rassemblera ses brebis. Mes amis, rendez cet hommage à la croix de Cécile! Nous pourrons dire là-bas aux voyageurs comment les procès finissent dans notre vallée, et l'honneur que vous lui ferez vaut bien ce léger sacrifice. »

Les deux voisins cédèrent de bonne grâce. Ils se touchèrent la main et plantèrent une borne au pied même de la croix. Ce fut bien moins un signe de démarcation qu'un gage de concorde. Quand les troupeaux dépassent un peu de part et d'autre la ligne convenue, on ne se cherche point querelle, on ne s'envoie point de papier timbré; la paix enfin règne là-haut, comme elle devrait régner partout.

Lorsque l'inconnu fit silence, Florent demeura quelque temps rêveur, et il dit enfin : « Cécile fait du bien après sa mort, comment pourrais-je la plaindre? Germaine est digne de pitié; mais je connais des gens plus malheureux peut-être. » Le passant vit bien qu'il voulait se désigner lui-même, et lui fit une de ces questions obligeantes qui provoquent l'épanchement du cœur. « Il est triste, dit Florent, d'avoir perdu ceux qu'on aimait; cependant il l'est bien plus de n'avoir jamais connu ceux qu'on devait aimer. Pour moi, je croyais, jusqu'à cette année, avoir placé où je le devais mes affections de fils, et je sais à présent que j'ai toujours vécu dans l'erreur. Un soldat et sa femme, la vivandière du régiment, m'ont élevé comme leur enfant; je les ai suivis dans leurs campagnes; j'ai servi moi-même dès que mes forces l'ont permis : vous voyez en moi un des débris de Waterloo. Celui que je croyais mon père fut blessé mortellement à mes côtés; il était sergent de ma compagnie. Avant d'expirer sur le champ de bataille, il me dit : « Je te » quitte, Florent. Adieu! tu n'es pas mon fils; Suzette n'était » pas ta mère : pardonne-lui; elle avait perdu son enfant, » et... je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Prends mon » havre-sac, tu trouveras... » Le bruit de la canonnade m'empêcha d'entendre le reste, et le sergent expira d'abord après. Je pris le havre-sac, et, après la bataille, je le visitai, sans y trouver aucun acte de naissance, aucun papier qui me fît connaître mes parents et ma patrie. Suzette était morte, et leur secret resta inexplicable pour moi. Je me rappelai seulement que le sergent, dans ses accès de gaieté ou de tendresse, m'appelait quelquefois Savoyard. Auparavant, j'avais toujours pris ce nom de guerre pour une parole dite au hasard, et je n'y attachais aucune importance; mais, depuis, cette circonstance m'est revenue à la mémoire; elle m'a frappé, je ne sais pourquoi, et je me suis persuadé que j'étais un enfant de vos montagnes. C'est ce qui m'attire dans ce pays. Cependant j'ai beau le parcourir, regarder de tous côtés et consulter mes plus anciens souvenirs, jusqu'ici rien ne me rappelle chez vous mon enfance. Au reste, qui sait à quel âge je fus séparé de ma famille?

L'inconnu dit au soldat : — Vous n'avez pas trouvé de titres écrits dans le havre-sac du sergent; mais n'y avait-il aucun objet qui vous parût propre à servir de témoignage en votre faveur?

— Ce que j'ai trouvé est si peu de chose, que j'ose à peine vous le montrer; cependant vous allez voir sur quoi repose toute mon espérance.

Florent ouvrit son sac, et tira d'une boîte de corne un petit soulier de laine rouge, à la semelle mince et encore toute neuve; le travail était fort délicat; un petit ruban de soie brune servait de cordon. L'inconnu, en considérant cet objet, ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise, et, se contenant tout à coup, comme s'il eût craint de donner au jeune homme une fausse joie : « Quel dommage, dit-il d'une voix étouffée, que ce soit impossible! » Florent le pressait de s'expliquer. « Laissons cela, mon jeune ami, lui répondit-il. Ne nous arrêtons pas davantage à une vision folle; je ne connais rien de plus amer que l'espérance trompée. Vous allez, je crois, du côté de ce village que nous voyons à travers les pommiers et les saules; c'est là que je demeure. Venez vous reposer chez moi; vous y passerez la nuit, et demain, s'il vous plaît de faire un pèlerinage à la croix de Cécile, je vous accompagnerai volontiers. »

La fin à la prochaine livraison.

ANCIENNES OBSERVATIONS

RELATIVES A L'AIMANTATION NATURELLE DU FER.

La gravure dont nous donnons le fac-simile est empruntée à un ouvrage très-curieux publié à Londres, en 1600, par le médecin Guillaume Gilbert de Colchester sous le titre : *De magnete, magneticisque corporibus*, etc., que l'on peut ainsi traduire en français : « Physiologie nouvelle sur l'aimant et les corps magnétiques, et particulièrement sur le grand aimant de la terre; avec des démonstrations fondées sur un grand nombre de raisonnements et d'expériences. »

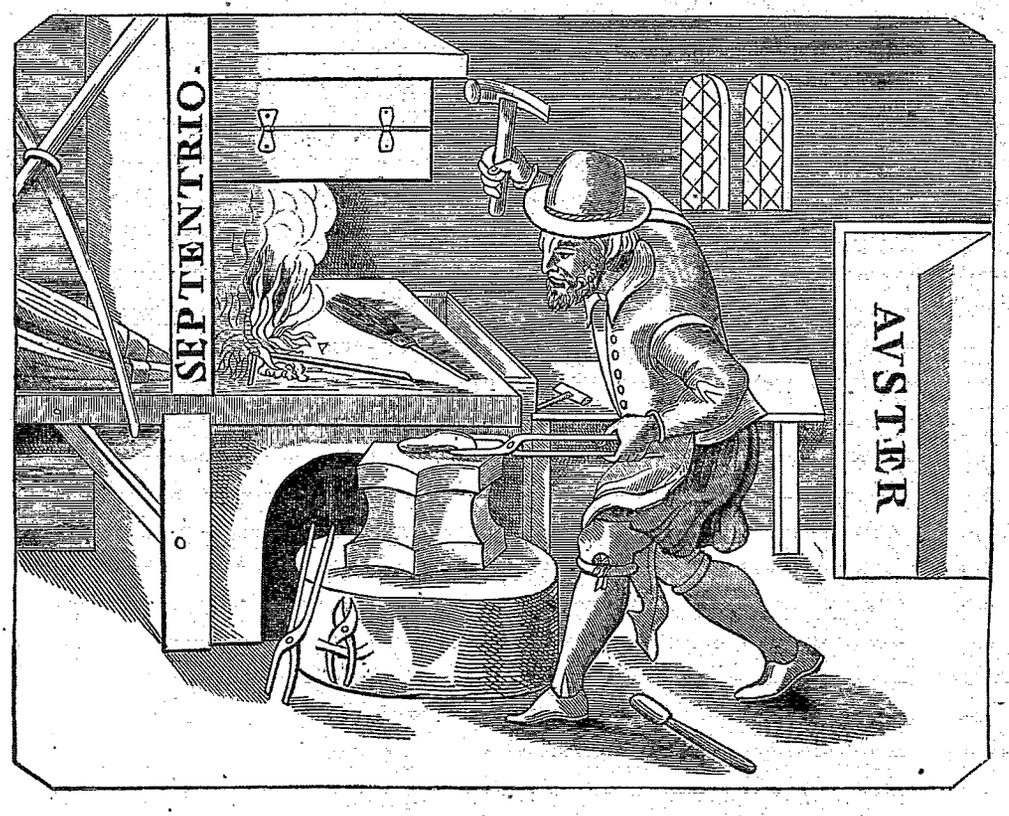
Voici l'explication que cet auteur lui-même donne de la figure. « Qu'un forgeron place sur son enclume une masse de fer rouge, du poids de deux ou trois onces, et qu'il l'étende suivant la forme d'une aiguille d'environ une palme. L'ouvrier doit faire face au nord et tourner le dos au midi, de sorte que le fer s'allonge sous le marteau du côté du nord; et s'il est obligé de réchauffer le métal, il aura soin de diriger toujours le morceau dans le même sens, en tournant toujours vers le nord la même extrémité. En opérant d'une manière semblable sur un nombre quelconque de morceaux de fer, on peut en obtenir des centaines qui posséderont la vertu magnétique, c'est-à-dire que, maintenus par du liége à la surface de l'eau, ils dirigeront vers le nord la pointe qui a été façonnée dans cette direction. »

Gilbert, dit l'auteur d'une histoire de la physique publiée

en allemand (1), a démontré que le fer peut prendre par lui-même la vertu magnétique. Il a fait voir que des aiguilles de fer acquièrent la propriété de se diriger vers le nord lorsqu'elles ont été forgées dans le sens du méridien; et il cite des faits qui prouvent que des barres de fer ont acquis la propriété magnétique uniquement en restant placées pendant un long espace de temps suivant la direction du méridien.

Il semble résulter de ces expressions de l'auteur allemand que Gilbert avait signalé le premier ces expériences remarquables. Mais il n'en est rien; car Gilbert reconnaît formellement qu'elles étaient, de son temps, dans le domaine public. « On a démontré déjà bien souvent, dit-il, que le fer, même sans avoir été frotté par la pierre d'aimant, jouit des mêmes propriétés de direction que s'il avait été préparé avec cette pierre; ce qui d'abord nous semblait étonnant et même incroyable. » Quant à l'influence du temps pour l'aimantation naturelle du fer, Gilbert s'exprime en ces termes : « Voyons ce que la position seule, et la direction vers les pôles de la terre, peut faire sans l'influence du feu. Des barres de fer, du genre de celles que l'on emploie souvent dans la construction des bâtiments ou comme appui aux fenêtres, acquièrent la vertu magnétique, uniquement par l'effet du temps, et soit qu'on les suspende librement dans l'air, soit qu'on les fasse flotter à l'aide du liége, à la surface de l'eau, elles tournent toujours la même extrémité vers le pôle nord. Une lettre placée à la fin du livre italien de Philippe Costa de Mantoue, sur la composition des antidotes, confirme ce fait dont il y avait déjà des exemples. Un pharmacien de Mantoue, dit cette lettre, m'a montré une barre de fer, entièrement aimantée, et comparable à un aimant naturel pour la force avec laquelle il attirait un autre morceau de fer. Cette barre, après avoir longtemps soutenu un ornement de brique sur la tour de l'église de Saint-Augustin à Rimini, avait été courbée par la force des vents, et était restée en cet état pendant l'espace de dix ans. Les moines, voulant la ramener à sa forme primitive, la firent prendre par un forgeron, et c'est chez cet artisan que le chirurgien Jules César remarqua la vertu magnétique qu'elle avait acquise en demeurant longtemps dans une position où ses extrémités étaient tournées vers les pôles. »

Gilbert fut médecin de la reine Elisabeth, et, fort en faveur auprès de cette princesse : il mourut en 1603, quelques mois après elle. « Il avait acquis pendant sa vie, dit la *Biographie universelle*, une certaine réputation en chimie et en cosmographie : toutefois il n'a rien écrit sur ces matières; et comme l'ignorance titrée et la simple qualité de favori conduisent aussi souvent à la renommée que le mérite réel, la

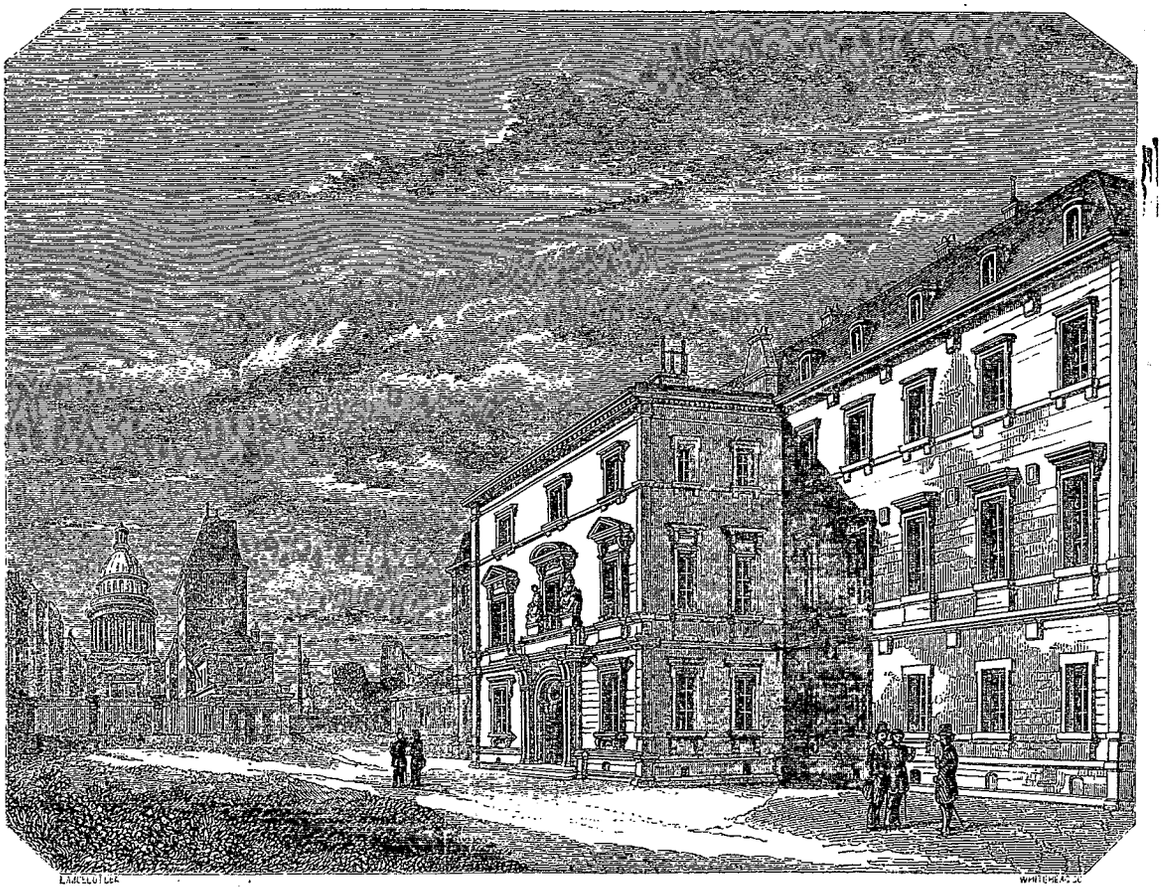


Aimantation du fer. — Estampe de 1600.

réputation de Gilbert pourrait n'être pas mieux fondée que celle de beaucoup d'hommes grands à la cour, mais petits dans l'histoire. » Ce jugement si hasardé porte complétement à faux. Le traité de l'aimant, auquel nous venons d'emprunter quelques passages, est un livre remarquable, rempli d'idées neuves et originales dont la science moderne a adopté un certain nombre. Gilbert a remarqué le premier, que les phénomènes du magnétisme terrestre s'expliquaient parfaitement si l'on considère la terre comme un gros aimant globulaire doué de deux pôles, attirant les pôles contraires de l'aiguille aimantée. C'est dans cet ouvrage que Kepler avait puisé une partie de ses idées sur l'attraction et la physique céleste. Les propres paroles de ce grand homme ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. « Tout l'édifice de mon astronomie, écrivait-il, est fondé sur les hypothèses de Copernic, sur les observations de Tycho-Brahé et sur la théorie magnétique de l'Anglais William Gilbert. » Un tel témoignage suffirait pour sauver à jamais de l'oubli le nom de l'auteur auquel nous avons emprunté notre gravure et l'explication de l'expérience qu'elle représente.

(1) *Geschichte der Naturlehre von Johann Carl Fischer.* Gœttingue, 1801. Il est à regretter que la collection remarquable dont ce traité fait partie, et qui devait comprendre l'histoire des sciences et des arts depuis la renaissance jusqu'à nos jours, n'ait jamais été ni traduite en français, ni même achevée dans la langue où elle avait été entreprise.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.



Vue de l'École normale. — Dessin de Lancelot.

Dans le but de répandre l'instruction d'une manière uniforme sur toute l'étendue de la France et de préparer des professeurs pour toutes les branches de l'enseignement, la Convention fonda, par décret du 30 octobre 1794, l'Ecole normale. Les règlements relatifs à l'organisation de cette institution nouvelle furent promulgués le 13 janvier 1795, et le 19 du même mois eut lieu l'ouverture solennelle des cours. L'École paraissait établie sur une large base; 1 500 élèves envoyés de toutes les parties de la France devaient suivre comme externes les cours, et fonder ensuite eux-mêmes des écoles normales secondaires dans les principales villes du pays. L'enseignement, soumis à la haute direction de deux membres du pouvoir législatif, était confié à d'illustres professeurs. Parmi eux, on distinguait Lagrange, Monge et Laplace pour les mathématiques, Haüy pour la physique, Berthollet pour la chimie, Daubenton pour les sciences naturelles, Volney pour l'histoire, la Harpe pour la littérature, Bernardin de Saint-Pierre pour la morale. C'est sous le patronage de ces grands noms que l'Ecole normale commença son existence. Ni le génie ni le dévouement des professeurs ne manquèrent aux élèves. Mais des jeunes gens qui ne possédaient point, pour la plupart, les éléments de si hautes études, ne pouvaient suivre avec profit l'enseignement de pareils maîtres. D'un autre côté, les leçons des professeurs, faites devant un nombreux auditoire et publiées chaque semaine dans une feuille périodique, dégénérèrent souvent en discours brillants, plus propres à faire valoir le talent des maîtres qu'à former les jeunes gens aux graves et sévères habitudes de l'enseignement. Le succès ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues : peut-être aussi on se découragea un peu vite; l'Ecole fut fermée dès le 29 avril 1795, trois mois et quelques jours seulement après l'ouverture des cours.

Cependant l'idée qui avait présidé à cette tentative ne pouvait périr : Napoléon en avait compris toute la valeur. Aussitôt après la création de l'Université, en 1808, un décret établit, sous le titre de *Pensionnat normal*, une école de trois cents jeunes gens destinés à l'enseignement. Ce nombre ne fut pas atteint; mais l'école, définitivement fondée, donna, dès ses commencements, des preuves de son utilité. Plusieurs de nos hommes célèbres appartiennent à la première promotion. Les divers règlements relatifs aux études et à l'administration de l'école avaient été promulgués par le grand-maître de Fontanes, aux mois de mars et de mai 1810 : le 29 juillet 1811, une ordonnance accorda aux élèves l'exemption, rare alors, de la conscription.

Sous la restauration, divers changements furent introduits dans l'organisation intérieure de l'école, soumise à une discipline de plus en plus rigoureuse. En 1822, à une distribution des prix du concours général, le nom d'un fils de Camille Jordan fut proclamé; de vifs applaudissements éclatèrent principalement sur les bancs qu'occupaient les élèves de l'École normale. A la suite de cette manifestation, le 6 septembre, l'École fut licenciée. Ouverte de nouveau quatre ans après, le 9 mars 1826, sous le nom d'École préparatoire, elle ne reprit son nom et son caractère qu'après la restauration, le 6 août 1830, alors qu'elle fut rétablie par Louis-Philippe d'Orléans, qui n'était encore que lieutenant général du royaume.

L'École est divisée en deux sections, la section des lettres et la section des sciences. Le cours d'études est de trois ans pour les deux sections.

La section des lettres comprend les élèves qui se destinent à l'enseignement de la philosophie, de la littérature, de l'histoire et de la grammaire. Bacheliers ès-lettres en entrant à l'école, ils doivent obtenir le grade de licenciés ès-lettres à la fin de la première année, qui est consacrée exclusivement à les préparer à cet examen et à les fortifier dans les diverses connaissances qu'ils possèdent déjà. Toutefois, s'ils n'étaient pas reçus, ils seraient admis à subir les examens de licence dans le courant de la seconde année. Les études de seconde année comprennent l'histoire des littératures grecque, latine, française, l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, et un cours d'histoire générale. Ce n'est rien moins que l'histoire entière de l'esprit humain qui se déroule sous les yeux des élèves. Les études des deux premières années sont communes à tous les élèves, quelle que soit d'ailleurs la branche spéciale qu'ils veuillent adopter; mais la troisième année est destinée à compléter les connaissances de chacun, dans les études soit philosophiques, soit historiques, soit littéraires, selon l'enseignement auquel il se destine, et à le préparer aux examens de l'agrégation qui fournit des professeurs pour tous les lycées.

La section des sciences comprend les élèves qui se destinent à l'enseignement des mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle. Les divers cours de sciences ne sont peut-être pas distribués d'une manière aussi favorable que ceux de la section des lettres; toutefois l'enseignement scientifique est aussi solide et aussi fructueux que l'enseignement littéraire. Les élèves de la section des sciences doivent avoir le titre de bacheliers ès-sciences mathématiques en entrant à l'École, et ils sont obligés, sous peine d'exclusion, d'obtenir dans le courant des deux premières années les grades de licencié ès-sciences physiques et licencié ès-sciences mathématiques.

Annexée d'abord au Lycée impérial, transportée ensuite dans une maison de la rue des Postes, puis dans de vieux bâtiments dépendant du collége Louis-le-Grand, où elle était à l'étroit et dans un air malsain, l'École normale occupe depuis plusieurs années un vaste et beau local, situé rue d'Ulm, derrière le Val-de-Grâce.

« Il y a bien des gens, dit Épictète, qui ne trouvent pas la fin, mais plutôt le changement de leur misère dans les richesses qu'ils ont acquises. » Je ne m'en étonne pas; car le défaut ne vient pas des choses, mais des personnes. Il n'importe pas que vous couchiez un malade dans un lit d'or ou de bois, car sa maladie le suivra partout : ainsi il est indifférent qu'un esprit malsain soit parmi les richesses ou dans la pauvreté, puisque son mal demeurera toujours attaché à sa personne. SÉNÈQUE.

DÉPENSES D'ENTRETIEN DES ROUTES NATIONALES (1).

La longueur totale des routes nationales entretenues en 1849 a été de 35 477 904 mètres, dont 3 396 224 mètres en chaussées pavées, et 32 081 680 mètres en chaussées d'empierrement. La proportion entre les deux natures de chaussées est comme 9,57 est à 90,43.

Chaque département possède, en moyenne, 39 490 mètres de routes pavées, et 373 042 mètres de routes empierrées; soit en tout 412 532 mètres de routes de toute nature.

(1) L'administration des travaux publics publie chaque année une note sur l'entretien des routes nationales et sur la décomposition des sommes affectées annuellement à cet entretien; cette publication date de 1842. Les chiffres que nous donnons sont extraits du dernier de ces comptes-rendus; il se rapporte à l'année 1849.

La dépense d'entretien des routes nationales a été, en 1849 :

Matériaux	11 908 726 f.	65 c.
Main-d'œuvre	9 638 855	44
Dépenses accessoires. .	2 843 513	68
Total	24 391 095 f.	77 c.

Ce qui donne, par mètre courant de route, 0 f. 688. La dépense moyenne par mètre est, pour les routes pavées, 0 f. 856; pour les routes empierrées, 0 f. 669.

En représentant par 100 la dépense totale affectée à l'entretien des routes nationales, la dépense est répartie de la manière suivante :

	Routes pav.	Rout. empierr.	Ensemble.
Matériaux	46,58	49,23	48,82
Main-d'œuvre.	44,07	38,90	39,52
Dépenses accessoires. .	9,35	11,97	11,66
Total.	100,00	100,00	100,00

Les dépenses accessoires renferment les terrassements et réparations d'ouvrages d'art, les frais de conduite et de surveillance, et les dépenses diverses.

Les salaires des cantonniers sont, en moyenne, de 0 f. 199 par mètre de route; ceux des ouvriers auxiliaires, de 0 f. 053. En faisant le compte des journées de ces divers agents, on trouve que sur les routes pavées chaque cantonnier a touché 2 f. 027 par journée, et l'auxiliaire 1 f. 851; sur les routes empierrées, respectivement, 1 f. 597 et 1 f. 409.

Le cube des matériaux employés a été : 37 941 mètres cubes de pavés et 102 061 mètres cubes de sable; soit, par kilomètre de chaussée pavée, 11 mètres cubes de pavés et 30 mètres cubes de sable; — 2 357 820 mètres cubes de pierres tant brutes que cassées; soit, par kilomètre de route empierrée, 73 m. c. 49.

Enfin le nombre des journées par kilomètre a été 83,5 pour les routes pavées, et 167,7 pour les routes empierrées.

Depuis 1842, on a réduit la longueur des chaussées pavées et augmenté celle des chaussées empierrées, et livré à la circulation près de 1 200 kilomètres de routes nouvelles.

Le crédit alloué pour l'entretien des routes a été augmenté, dans le même laps de temps, de 3 millions environ : il est monté de 21 millions et demi à 24 millions et demi. Mais ce fonds est insuffisant, surtout en présence d'un accroissement constant de circulation, et il le deviendra peut-être encore d'une manière plus sensible après la promulgation de la loi qui doit accorder au roulage une liberté presque illimitée.

La circulation moyenne diurne est d'environ 287 colliers par jour, dont 221 chargés sur la longueur entière des routes nationales. On évalue, d'un autre côté, à 40 ou 50 mètres cubes par kilomètre et par 100 colliers chargés, la quantité de matériaux broyés par les voitures et réduits à l'état de poussière. L'usure due aux colliers non chargés est d'environ le quart de ce nombre. En outre, le nombre total des journées de cantonniers doit être à peu près le double du nombre des mètres cubes employés dans l'année.

De ces diverses observations, et des calculs contenus dans la note que nous analysons, on tire la conséquence que le fonds d'entretien des routes de toute nature devrait être porté de 24 409 968 fr. 52 cent. à 29 175 466 fr. 21 cent. au minimum, et que, pour avoir des routes constamment belles, il faudrait atteindre le chiffre de 36 398 986 fr. 44 c.

FAUTES AVOUÉES.

Pour beaucoup de gens, la confession des fautes n'est qu'un droit acquis à en commettre de nouvelles; après s'être accusé, on se regarde comme absous, et l'on prend l'aveu pour une quittance définitive donnée par la conscience.

De là cette facilité à convenir de torts qui doivent se renouveler. Dans ce cas, notre orgueil paie pour notre fai-

blesse ; la honte de nous reconnaître coupable paraît moins dure que l'effort de nous corriger.

Il est à remarquer que, le plus souvent, nous ne nous abaissons ainsi volontairement que pour régler nous-mêmes le degré de l'humiliation ; notre sincérité est un moyen de séduire le tribunal, et nous ne provoquons le châtiment que pour l'éviter.

L'homme dont le sens moral est resté entier n'a point de ces subterfuges. La déclaration de ses erreurs lui coûte parce qu'il en apprécie la gravité et qu'il sent le besoin de l'expiation ; pour lui, reconnaître la faute, c'est en accepter la punition et prendre l'engagement de n'y plus retomber. Aussi ne la confessera-t-il que la rougeur au front et l'amertume au cœur ; peut-être même, si le sentiment du devoir hésite en lui, cherchera-t-il à se débattre contre sa propre conviction ; mais la lutte sera courte, et le trouble dont elle aura agité la conscience du coupable y laissera un long avertissement ; car la faute, sincèrement mais péniblement avouée, est la plus sûre sauve-garde contre de nouveaux égarements.

CANOT DE PLAISANCE.

Voy. Vocabulaire de marine, Table décennale.

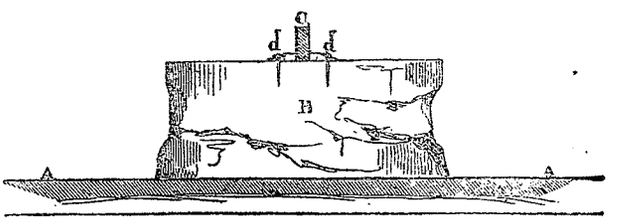
Depuis quelques années, on voit un plus grand nombre de canots sur nos fleuves.

> Au moindre vent qui, d'aventure,
> Fait rider la face de l'eau,

ces embarcations légères s'élancent du rivage, déploient leurs voilures, courent des bordées, coupent le courant, remontent, serpentent, penchent hardiment leurs bords jusqu'à fleur d'eau, et se plaisent à effrayer par toutes sortes d'évolutions hardies les spectateurs, comme de jeunes cavaliers qui aiment à faire piaffer et caracoler leurs coursiers ; puis elles se relèvent, se redressent finement, et continuent allègrement leurs jeux aux applaudissements de la foule. Quelquefois aussi ces divertissements ont de sinistres fins. C'est que les canotiers sont imprudents ; c'est que le pilote est inexpérimenté ou maladroit ; c'est aussi que le canot est mal construit. Les conditions pour que ces plaisirs ne soient ni ridicules ni funestes sont donc surtout celles-ci : la construction habile des canots, l'adresse, l'expérience et le sang-froid des pilotes. Il faut ajouter qu'on ne doit point se mêler à ces jeux si l'on n'est avant tout très-bon nageur. Les vrais marins, qui toute leur vie ont affronté les tempêtes, sont les premiers à avertir que la navigation des canots sur les fleuves est mille fois plus périlleuse que celle des navires sur la mer ; leur regard ne suit pas sans inquiétude la hardiesse aventureuse des canotiers : ils s'étonnent surtout avec raison lorsqu'ils voient que, par avidité d'émotions ou par forfanterie, on engage avec le flot et le vent des luttes obstinées où le goût et l'art disparaissent pour faire place aux efforts pénibles d'une inutile témérité. Mais si ces excès sont blâmables, le plaisir du canot, opportun et modéré, ne l'est point : c'est pourquoi nous cédons volontiers au vœu de quelques-uns de nos lecteurs en donnant ici les règles de la construction d'un canot que nous supposerons d'une longueur de 5 mètres. Pour type, nous choisissons un canot de Cherbourg, le port de France où l'on construit les plus jolies et les meilleures embarcations. Quiconque a acquis quelque habitude dans le travail du bois comprendra aisément les figures et les explications qui suivent.

CONSTRUCTION D'UN CANOT DE 5 MÈTRES DE LONGUEUR

AA, ligne de terre.
B, bloc en bois brut placé de distance en distance pour recevoir la quille.
c, quille vue par le bout (chêne).



d, *d*, grains d'orge (ou petits taquets) placés sur chaque bloc, de chaque côté de la quille, pour la maintenir en ligne droite sur toute sa longueur.

Fig. 1.

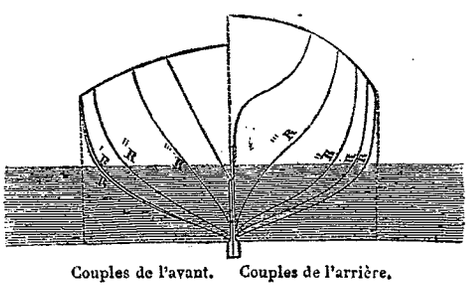


Fig. 2.

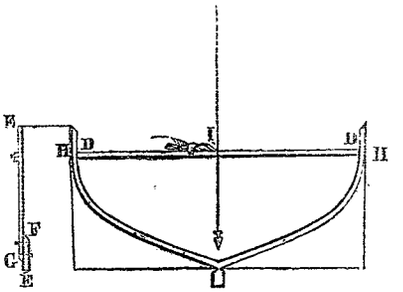


Fig. 2 bis.

Fig. 2. Cette figure est le tracé des formes de l'arrière et de celles de l'avant (on l'appelle plan vertical).

Les qualités de la marche du bâtiment dépendent entièrement des courbes R, R′, R″, etc. ; car c'est le rapport entre leur différence de courbure qui décide, sur la résistance du fluide, une marche qui sera plus ou moins avantageuse.

Fig. 2 bis. — DDD, maître banc du canot (suivant son contour) portant sur la quille (chêne). — EFGE, figure DDD vue par le côté. On remarque qu'elle se compose de deux pièces : EF, varangue portant sur quille ; EG, senoux cloué à la varangue entre les points F et G. — HH, planche d'ouverture fixée sur le maître-banc. Pour maintenir son ouverture, on trace sur le milieu de cette planche une ligne verticale ; cette ligne sert à balancer le couple pour le mettre dans sa vraie position, au moyen d'un fil à plomb. — I, main tenant le plomb qui doit tomber sur le milieu de la quille.

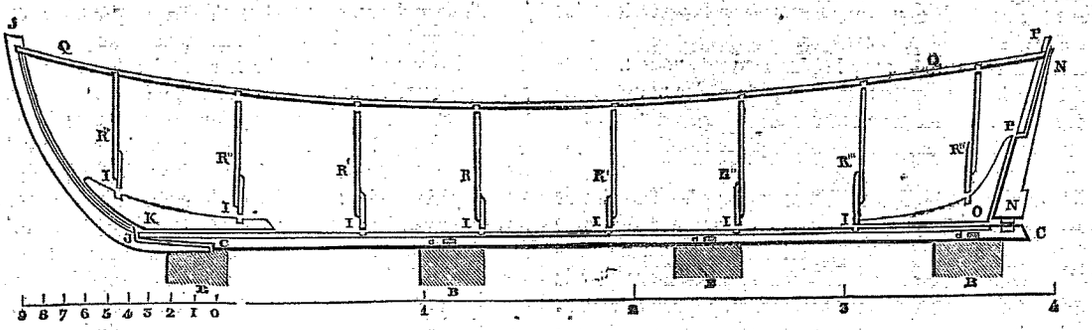


Fig. 3.

Vue du canot dans son plan vertical longitudinal; on a figuré chaque pièce à sa place sans être ajustée, afin de laisser voir les entailles nécessaires pour la solidité de la construction.

CC, quille dans toute sa longueur. Son extrémité avant porte une entaille (appelée écart) pour recevoir le pied de l'étrave. Il y a aussi, sur la face supérieure de cette quille, des entailles I, I, I, I, destinées à recevoir la membrure du canot; ces entailles descendent jusqu'au milieu d'une feuillure (appelée rablure) pratiquée dans la quille pour recevoir les bordages du fond.— JJ, étrave qui porte à son pied un écart pour être fixé à l'extrémité avant de la quille. On fait aussi une rablure à l'étrave pour recevoir les bordages qui vont s'y arrêter. — K, massif fixé sur la face supérieure de la quille pour la fixer avec solidité à l'étrave au moyen de fortes chevilles qui traversent de part en part. — NN, étambot; son pied porte un tenon entrant dans une entaille qui fixe sa position sur la quille. — O, courbe d'étambot, placée sur la face supérieure de la quille pour la fixer solidement à l'étambot au moyen de fortes chevilles rivées extérieurement et intérieurement. — PP, barre (ou tableau-arrière) fixée sur la face intérieure de l'étambot. — QQQ, plat-bord qui porte des entailles extérieurement (sur son contour) pour loger la tête des membres. — Lorsque les membres principaux R (appelés couples de levés) sont fixés à leur place, on met, entre eux, deux ou trois autres membres à égales distances; ces derniers membres s'appellent couples de remplissage.

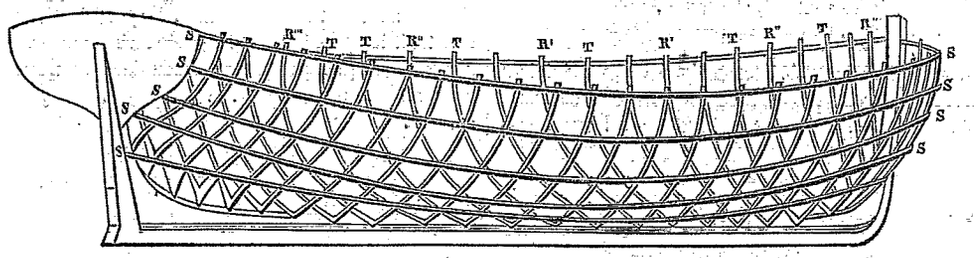


Fig. 4.

Quand les couples de levés R, R′, R″, sont fixés à leur place au moyen de longues lattes S, S, S, S (appelées lisses), on pose les couples de remplissage T, T, T. On appelle ce travail le boisage du canot.

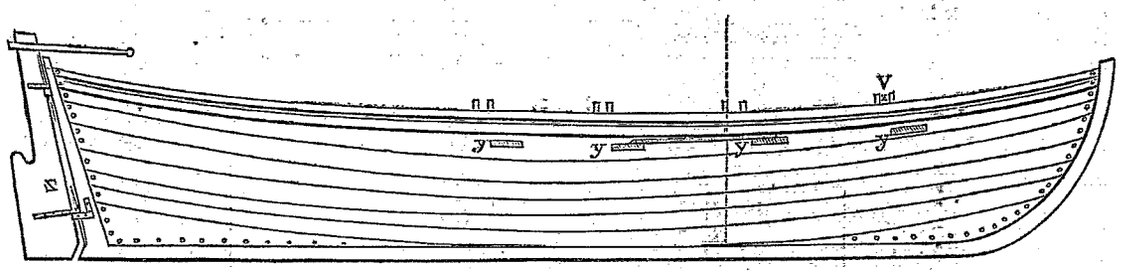


Fig. 5. Vue du canot avec ses bordages.

V, V, dames fixées sur le plat-bord, laissant entre elles un intervalle x pour le jeu de l'aviron quand on rame. — y, y, y, bancs du canot. — Z, gouvernail.

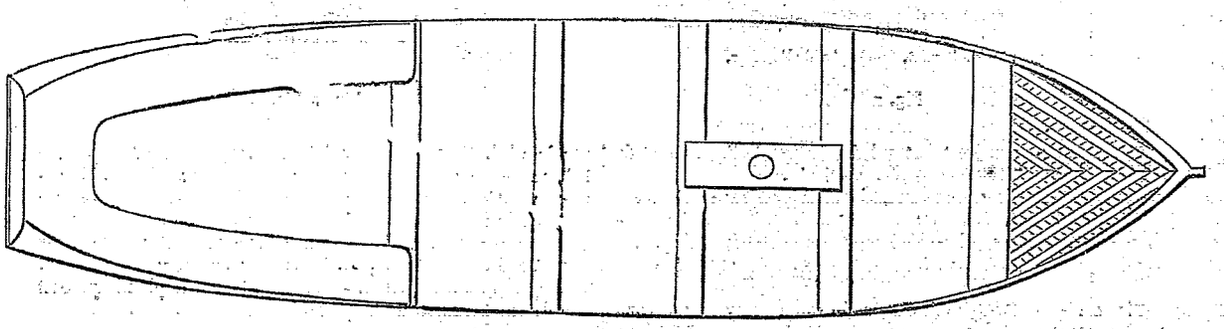


Fig. 6.

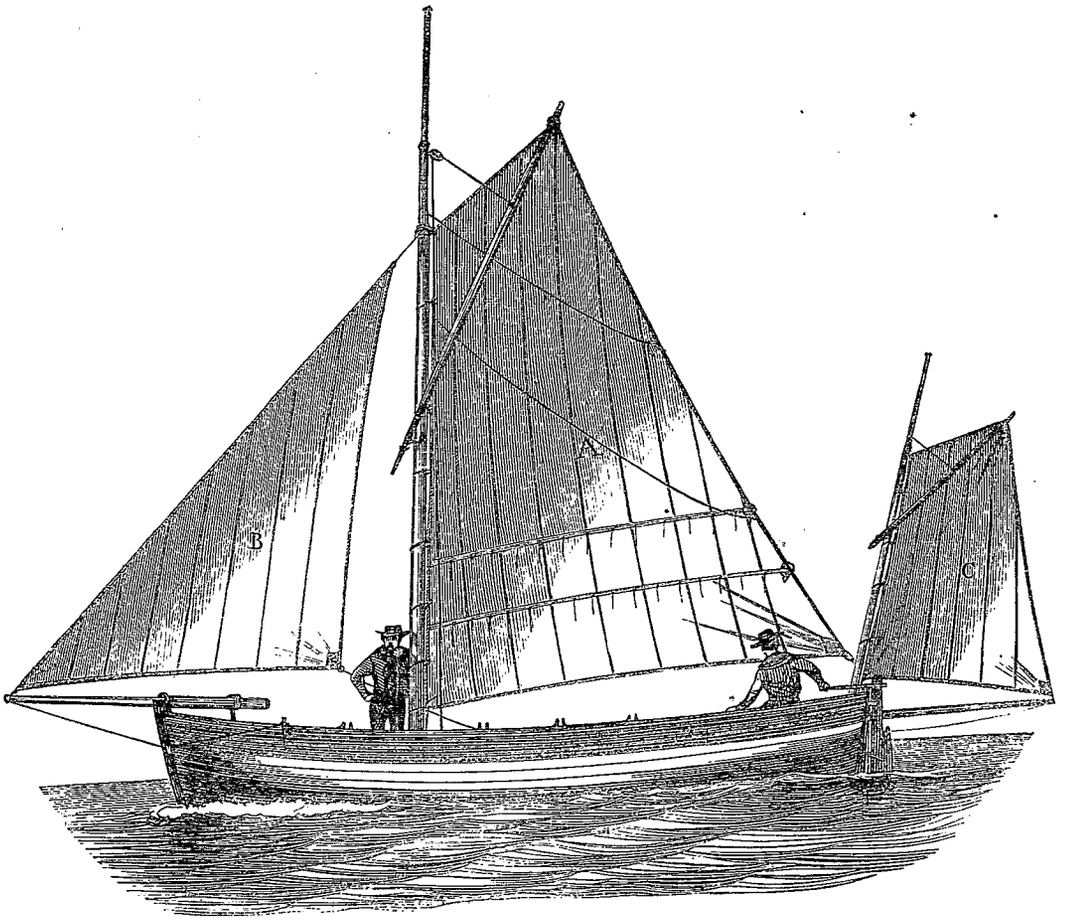


Fig. 7. Voilure.

Solidité, légèreté, emploi de peu de mains pour la manœuvre, peu de prise au courant, tels sont les avantages d'un

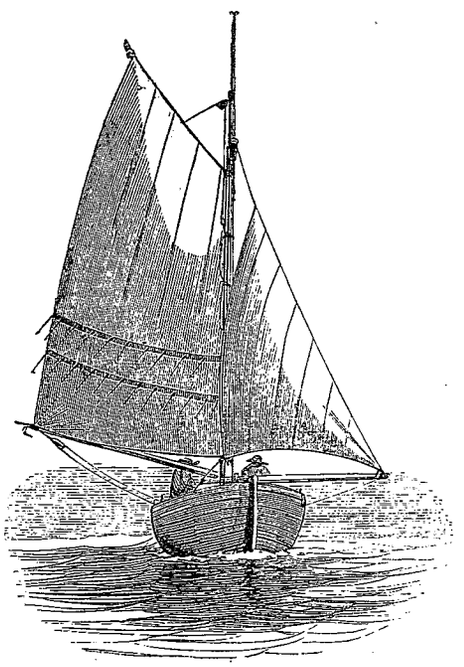


Fig. 8.

canot construit suivant les règles que nous venons de donner. Le système de voilure que nous proposons, élégant et sûr, est généralement adopté par les marins du Nord. Voici comment il est conçu :

1° Un seul mât vertical, sur lequel est disposée une voile à la livarde A, autrement dit une voile sans vergue, mais arc-boutée à la ralingue de tête par un petit bâton fort léger : quand on est surpris par un grain, on peut l'amener immédiatement à la partie supérieure, sans que le reste de la toile cesse de recevoir le vent. — 2° Un foc B bordé sur un petit bout-dehors, lequel est maintenu par une sous-barbe sur le tillac de l'avant; ce bâton passe dans une bague à pivot, en sorte que, le bateau orienté vent arrière, le foc mis en travers reçoit le vent comme la voile principale. — 3° Un petit tapecu C (voy. le Vocabulaire de marine, 1842, p. 344).

Cette disposition de la voilure permet de déployer au vent une large surface et d'amener facilement les voiles : deux hommes suffisent à la manœuvre.

En conseillant ce mode de construction et de voilure, nous ne prétendons nullement contester le mérite de systèmes différents adoptés dans diverses parties de la France; nous le donnons comme l'un des meilleurs sans nier que d'autres puissent également réussir. Rappelons seulement en terminant ce dicton d'une incontestable vérité : Les bons pilotes font les bons bateaux.

LA CROIX DE CÉCILE.

NOUVELLE.

Fin. —Voy. p. 326.

Florent accepta avec reconnaissance, et suivit son guide. Comme ils approchaient d'une pauvre petite maison devant laquelle une femme seule regardait quelques poules manger

le blé noir qu'elle venait de leur jeter : « Voyez-vous cette femme? dit l'inconnu à voix basse; c'est Germaine. » Le soldat la considérait avec attendrissement, lorsque son compagnon la salua et s'assit familièrement sur le banc placé à côté de la porte.

— Bonsoir, monsieur Saint-Aubin! dit Germaine; et, apercevant le jeune homme à l'improviste, elle fit un geste qu'on aurait pu attribuer à la seule surprise, s'il n'avait pas été suivi d'une émotion qui s'accroissait à mesure que la bonne femme considérait le soldat plus attentivement. Enfin elle détourna la tête, et fit comprendre par signes que cette vue avait pour elle quelque chose de douloureux.

— Eh bien! ma bonne Germaine, qu'avez-vous donc?

— Je suis toute saisie! comme vous le voyez. Pardonnez-moi; excusez une malheureuse femme tout entière à ses tristes souvenirs!

Florent prononça quelques paroles d'excuse; dès qu'il se mit à parler, les mains de Germaine se crispèrent dans celles de M. Saint-Aubin. Elle poussa un cri plaintif.

— Faut-il nous retirer, ma chère voisine?

— Non, non! dit-elle vivement. Ce que j'éprouve est bien violent, mais j'y trouve encore du plaisir.

Après avoir dit ce peu de mots en sanglotant, elle fondit *en larmes*, et quand elle eut ainsi soulagé son pauvre cœur, elle regarda de nouveau le jeune militaire.

— Il me semble, dit-elle avec transport, que je vois Baptiste quand il revint de l'armée du Rhin. Quelle ressemblance étonnante! La taille, les cheveux, la figure, jusqu'au son de la voix!... Soyez plus heureux, mon ami!

Alors Saint-Aubin, tenant toujours la main de Germaine, lui dit doucement : — J'ai raconté à ce jeune homme le funeste sort de Cécile, et je l'ai vu si sensible à vos malheurs, que j'oserais vous prier de lui dire vous-même comment vous perdîtes votre premier enfant.

— Vous savez, monsieur, que j'aime à parler de ces choses, si affreuses qu'elles soient, et vous me le demandez par obligeance. Il est vrai qu'en parlant de mon mari et de mes enfants aux personnes compatissantes, il me semble que je les fais revivre un moment. Pauvre petit Félix! Il jouait à cette place même; il était ce jour-là encore plus joli que de coutume : sa marraine, une bonne dame de Sallenches, l'avait habillé de neuf, et il attirait les regards de tous les passants. Je préparais le dîner dans la maison; le père était à la montagne. Au bout d'un moment, je sors pour voir ce que devient mon petit Félix, et je ne le trouve plus. J'appelle en courant de tous côtés. Quelques soldats, à la suite d'un détachement qui venait de défiler, se joignirent à moi pour chercher mon enfant; j'entends encore un vieux caporal à moustaches grises me dire d'un ton brusque et avec un accent de reproche bien mérité, qui me perça le cœur : « Imprudente! laisser un enfant tout seul, si près de la rivière! » Ah! qu'il avait raison, messieurs! Je cours au bord de l'Arve, comme une désespérée, et je trouve... vous savez quoi, monsieur!

— Quoi donc? dit Florent.

— Hélas! avec le panier de Cécile, ce petit soulier, que je garde comme une relique, est tous les jours témoin de mes prières, et bien souvent de mes larmes!

M. Saint-Aubin serra le bras de Florent, qui avait eu de la peine à retenir une exclamation.

— Montrez-nous, chère voisine, ce triste souvenir! Vous voyez tout l'intérêt que ce jeune homme vous porte; il est de ceux qui méritent de pareilles confidences.

Germaine se leva, et lorsqu'elle fut entrée dans la maison, Saint-Aubin dit à Florent : — Je ne peux plus vous cacher mes espérances; mais, par pitié pour Germaine, ne laissez rien paraître avant que l'indice soit mieux reconnu. Donnez-moi le soulier que vous m'avez fait voir, et laissez-moi les comparer à l'écart l'un avec l'autre.

Germaine revint à pas lents, les yeux fixés sur l'objet qui entretenait sa longue douleur; Saint-Aubin, ayant saisi le soulier avec vivacité, s'éloigna de quelques pas.

— Que fait-il? dit Germaine.

— Je ne sais! balbutia Florent les lèvres tremblantes.

L'examen ne fut pas long; Saint-Aubin accourut, et, ne pouvant se contenir davantage, il dit avec transport : — Ils sont pareils, sans aucun doute! Germaine, ce que vous avez dit, ce que je sais du jeune homme qui est devant vos yeux, tout me persuade qu'il est votre fils!

Ces paroles saisirent si fort la pauvre femme, qu'elle eut une défaillance, et Florent n'était guère moins ébranlé.

— Pardonnez-moi, chers amis, disait Saint-Aubin hors de lui-même; je n'ai pu me posséder plus longtemps. Voyez donc! comparez vous-mêmes!

Les deux petits souliers, placés l'un près de l'autre, semblèrent absolument pareils pour la matière, la forme et le travail; les deux rubans de soie brune étaient exactement les mêmes; on aurait dit, en voyant ces chaussures mignonnes, deux petits frères charmés de se retrouver et de se reconnaître.

— Je n'ai plus aucun doute, Germaine, ajouta le bon voisin avec une émotion profonde, mais plus tranquille. Je n'ai pas connu votre mari dans sa première jeunesse, et pourtant j'ai été d'abord frappé de la ressemblance qui vous a causé tant d'émotion à vous-même. C'est, je crois, ce qui m'a engagé à lier conversation avec... comment le nommerais-je?... Eh bien! oui, avec Félix! sous les noyers, en face de la croix de Cécile. Qu'il vous dise lui-même ce qu'il m'a raconté, et vous ne douterez plus de votre bonheur.

— Il serait si grand, dit Germaine, que je n'ose pas m'y fier encore.

Elle voulut donc entendre avec détail ce que Florent avait raconté à Saint-Aubin.

— Ah! c'est lui! s'écria Germaine à ses dernières paroles; c'est lui, l'image, la voix de son père; les deux souliers de feutre ne sont pas plus semblables l'un à l'autre. Mon fils, mon cher Félix, je t'ai retrouvé! Dieu ne voulait pas me laisser mourir sans consolation!

Germaine pressait le jeune homme dans ses bras. Au moment où cette heureuse mère était dans le transport de la joie, le bûcheron s'approcha et lui dit, sans prendre garde à ce qui se passait chez la veuve : — Germaine, je viens de visiter votre champ; le blé est mûr, et c'est demain samedi; je viendrai faire votre moisson.

— Il n'en est plus besoin, mon bon Pierre; Dieu m'a bénie, j'ai retrouvé mon fils.

En un moment tout le village fut informé de cet heureux événement.

Une dernière circonstance leva tous les doutes, s'il en pouvait rester. Des recherches attentives prouvèrent à Félix que le sergent et sa femme avaient appartenu à un détachement qui avait logé dans ce village le jour même de l'enlèvement. Ce jour était trop bien gravé dans la mémoire de Germaine pour qu'elle l'eût oublié. Or, à cette même date, les registres du village constataient le passage du détachement, les vivres fournis, et même une certaine quantité d'eau de cerises donnée à la vivandière Suzette.

— O Cécile! disait souvent Germaine en serrant Félix contre son cœur, encore un miracle de ta croix!

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA GUERRE SOUTERRAINE.

Le visir Koprogli avait chargé son fils d'assiéger Candie. Après quelques attaques infructueuses, celui-ci, rebuté par la difficulté d'approcher de la place, envoya à son père un ingénieur pour lui représenter l'impossibilité de l'entrepris-

Le visir écouta avec complaisance les démonstrations de l'envoyé; puis lorsqu'elles furent terminées :

— Approche-toi, lui dit-il, mais garde-toi bien, il y va de ta vie, garde-toi bien de mettre le pied sur ce tapis au milieu duquel tu me vois assis.

Grand fut l'embarras de l'ingénieur, qui tourna autour du tapis infranchissable, et vingt fois retourna dans son esprit le redoutable problème. Après avoir ri de ses perplexités, le visir fit signe à des esclaves qui roulèrent le tapis jusqu'aux pieds du maître :

— Approche maintenant sans crainte, dit alors le visir à l'envoyé; voilà ma réponse, porte-la à mon fils.

Gardez-vous, en effet, d'avancer à découvert et sans industrie sur le terrain battu par les défenses d'une place; il y va de la vie : c'est le tapis du visir. Mais roulez ce tapis devant vous, avancez en vous couvrant avec habileté contre les colères du défenseur, et vous arriverez jusqu'à lui sans courir de grands dangers.

En aucun temps l'industrie n'a fait défaut à l'homme dans la guerre : ce serait un tableau fort curieux que celui qui nous retracerait toutes les époques de l'industrie militaire; ce serait l'histoire des sciences, des arts, de l'industrie ; ce serait l'histoire de l'esprit humain. Nulle part, en effet, le génie de l'homme ne se montre plus grand que dans la guerre : il semble qu'il ait reçu le souffle inspirateur du démon de la destruction. Du reste, en y bien songeant, on reconnaît que si la guerre est un mal jusqu'ici inévitable, nous ne devons pas maudire ceux qui, en la perfectionnant, l'ont rendue moins désastreuse; car c'est un fait que l'expérience et le raison démontrent, que, plus les moyens de destruction sont prompts et terribles, moins les guerres sont longues et sanglantes.

Parmi toutes les inventions que l'esprit militaire a créées, il est un genre de guerre auquel l'homme le plus aguerri ne peut songer sans frémir; je veux parler de la *guerre souterraine*, de la *guerre des mines*.

Les premiers essais de cet art perfide consistèrent à conduire, par une galerie souterraine, l'assiégeant sous quelque partie écartée ou mal gardée de la place, et à ouvrir subitement pendant la nuit l'issue de la mine : l'assiégeant en sortait avec rapidité, se répandait en torrent dans la ville dont il massacrait les défenseurs surpris. Nous en trouvons des exemples dans la prise de Fidènes par les Romains, de Veies par Camille, de Calcédoine par Darius, fils d'Hystaspe, etc.

Ce moyen dut être abandonné, parce que l'assiégé se tint sur ses gardes et aux écoutes : averti par le bruit du mineur, il attendait en force l'ennemi au débouché étroit de la mine et l'y accablait. Au siége de Barcé par Amasis, 569 ans avant Jésus-Christ, un forgeron eut l'idée de poser à terre un bouclier près duquel il prêtait l'oreille pour découvrir où l'on creusait la mine.

Ce moyen d'attaque ne fut plus dès-lors principalement employé que pour faire brèche aux murailles : on construisait une galerie souterraine (*cuniculus*) qui passait sous le fossé et aboutissait sous les fondations de l'enceinte; là on déchaussait la muraille, en la soutenant au moyen de pièces de charpente : on entourait les supports en bois de matières incendiaires auxquelles on mettait le feu en se retirant, et le mur tombait.

De son côté l'assiégé employait le même moyen pour faire ébouler les terrasses et pour renverser les tortues et les hélépoles de l'ennemi. Souvent par ces contremines la défense attaquait la mine de l'assiégeant, la rendait impraticable, soit en l'inondant, soit en l'enfumant, comme au siége d'Ambracie. On raconte qu'au siége de Thémiscire par l'armée de Mithridate, on lâcha dans les galeries de mine des bêtes féroces et des abeilles. Suivant Vitruve, Typhon d'Alexandrie construisit, dans la défense d'Apollonie, plusieurs contremines dans lesquelles il fit suspendre des vases d'airain : le frémissement de l'un de ces vases lui dénonça le lieu où minaient les assiégeants; on marcha aussitôt à leur rencontre, on perça leur galerie et on l'inonda d'huile bouillante, de matières fondues, de sables chauffés au rouge. Au Pyrée, les deux mineurs se battirent dans les galeries.

Ces méthodes étaient encore pratiquées deux siècles après l'invention de la poudre à canon : Philippe Auguste fit brèche au château de Roves par la mine à la manière des anciens. Au siége de Melun, en 1420, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne se battirent, en vrais chevaliers, dans la mine, contre deux Dauphinois : un chevron mis en travers était la barrière que nul ne devait franchir. Quelquefois, lors de leur réception, les chevaliers passaient des veilles d'armes dans la mine.

Enfin, en 1487, au siége de Rocca della Serrazanella, Pierre de Navarre se servit pour la première fois d'une mine à poudre : l'explosion étant restée sans effet, ce moyen fut longtemps abandonné; mais Pierre de Navarre en fit un emploi plus heureux au siége du château de l'OEuf, en 1501. Cette forteresse, construite sur un rocher élevé, lié à la terre par un isthme très-étroit et coupé par un fossé, gênait beaucoup la navigation du port de Naples. On la réputait imprenable, parce qu'elle était facilement secourue et ravitaillée par mer. Elle bravait depuis trois ans les efforts réunis des armées espagnoles et napolitaines. Cependant Pierre de Navarre, profitant de l'accès que quelques anfractuosités du rocher donnaient aux chaloupes, envoya secrètement des mineurs creuser, jusque sous l'enceinte de la forteresse, une mine qu'ils chargèrent d'une quantité énorme de poudre : une longue étoupille fut préparée, pour donner aux mineurs le temps de s'éloigner. On somma alors le gouverneur du château de se rendre : celui-ci ayant refusé, on mit le feu aux poudres. On peut se figurer le spectacle que les assiégeants eurent sous les yeux : une effroyable explosion entr'ouvrit les flancs du rocher qui vomirent, ainsi qu'un cratère de volcan, parmi des tourbillons de flammes et de fumée, des blocs de pierre, des pans de muraille, et un grand nombre de défenseurs qu'ils précipitèrent dans la mer. Aussitôt les chaloupes espagnoles et napolitaines abordèrent, les colonnes d'attaque donnèrent l'assaut et entrèrent sans difficulté dans la forteresse par l'immense brèche que la mine avait ouverte.

Ce succès mit les mines nouvelles en grand honneur : on les employa dans presque tous les siéges qui suivirent; les effets en étaient si terribles et si assurés, qu'après avoir creusé la mine, l'assiégeant invitait souvent l'assiégé à envoyer quelques uns des siens pour la visiter et constater l'inutilité d'une plus longue résistance.

La fin à une autre livraison.

Quand on voit un aussi bon esprit que Montaigne affirmer que la poésie française ne peut aller au delà de ce qu'ont fait Ronsard et du Bellay, on peut pardonner à ces gens qui vont prêchant que nos devanciers ont tout fait en tous genres. J.-B. SAY.

DOMBASLE.

Agronome distingué, Mathieu de Dombasle naquit à Nancy en l'année 1777. Ses études furent constamment dirigées vers les sciences économiques : aussi a-t-il, sous ce rapport, rendu d'immenses services à l'agriculture française. Toutefois, on craignit un moment qu'il n'abandonnât pour toujours la carrière agricole, et cela même à son début. En effet, dans ses premières tentatives, il éprouva de grands mécomptes qui semblèrent le décourager; mais en septembre 1822, il se chargea de la direction de la ferme-modèle de Roville. L'importance de cette fondation exigeait un aussi habile pra-

ticien ; de prime abord, il en fit le point de mire de tous les cultivateurs et propriétaires ruraux des départements de l'Est et du Nord-Est. Ses opérations, sagement préparées, habilement conduites et soutenues par des instruments perfectionnés ou nouveaux, réussirent merveilleusement ; les comptes rendus qu'il en présenta pendant six années dans les *Annales agricoles de Roville*, popularisèrent le succès de sa méthode par toute la France.

Mathieu de Dombasle introduisit la culture en grand du lin, améliora les laines du mouton, habitua les cultivateurs des sols non calcaires à recourir à l'usage de la marne ; et, pour compléter les leçons pratiques qu'il donnait à ses élèves,



Dombasle, statue en bronze par David d'Angers. — Dessin de Gagniet.

il fonda une fabrique d'instruments aratoires, et publia d'utiles ouvrages dont nous ne mentionnerons que les principaux : un *Essai sur l'analyse des eaux naturelles par les réactifs* ; une *Description des nouveaux instruments d'agriculture*, traduite de l'allemand ; une *Théorie de la charrue* ; et une traduction d'un livre de sir John Sinclair, intitulée : *Agriculture pratique et raisonnée*.

Néanmoins le titre le plus saillant de Dombasle à la célébrité, c'est le bien matériel que produisirent son exemple et les beaux résultats de Roville.

Membre correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, président honoraire de la Société d'agriculture de Nancy, Mathieu de Dombasle mourut à Paris en décembre 1843, à l'âge de soixante-six ans.

DES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Voyez pages 265, 303.



Exposition universelle de Londres. — Le Meuble-Fourdinois. — Dessin de Thérond.

Dans les deux articles précédents, nous avons indiqué les curiosités autour desquelles la foule se condensait avec le plus d'ardeur dès les premiers jours de l'ouverture de l'Exposition ; mais lorsque, vers la fin de mai, le prix d'entrée fut réduit à un shilling (1 fr. 25 cent.), des masses de plus de soixante mille personnes se précipitèrent comme par avalanches dans l'immense édifice de l'Exposition, et lui donnèrent une nouvelle physionomie. La foule devint générale ; à chaque point des galeries, il se forma des groupes serrés qui se dissipèrent bientôt pour aller se reformer ailleurs, semblables aux remoux des eaux en aval des cascades ; de temps à autre on voyait naître, au milieu des grands courants généraux, plusieurs marées humaines dirigées vers les objets les plus attrayants.

Avec cet énorme accroissement du nombre des visiteurs, le nombre des curiosités sembla se multiplier en raison de l'infinie variété de goûts et de connaissances répandus dans une assemblée où les plus grands seigneurs et les plus grandes ladies de l'Angleterre se trouvaient, coude à coude, avec le plus humble maçon et le plus pauvre cultivateur.

Ce n'était donc plus exprimer la physionomie nouvelle de l'Exposition que de faire l'analyse en détail des objets qui, dans les premiers jours, formaient les centres d'attraction au milieu de promeneurs circulant à leur aise dans des espaces libres ; pour peindre cet océan de têtes humaines sillonné, en tous sens, de flux et de reflux qui s'engouffraient dans les avenues où débouchaient des galeries, il fallut passer plus rapidement autour des œuvres remarquables, et se borner à esquisser des ensembles.

Signalons d'abord le salon de la Russie, qui s'était ouvert

fort tard. C'est surtout par les objets de luxe que brille cette contrée à demi plongée encore dans les ténèbres. Nous avons précédemment parlé de ses diamants où l'art infini du monteur le dispute à la richesse des pierreries ; tout à côté s'étalent avec ostentation des meubles de malachite où le prix de la matière forme le mérite principal. Cette substance, que nos orfévres consacrent à de petits bijoux, apparaît orgueilleusement dans le quartier de la Russie, sous forme de vastes cheminées, de grandes tables, de vases gigantesques et de portes colossales. Mais on a souvent remarqué qu'aux heures où les visiteurs se composaient des classes laborieuses, les salons russes permettaient une libre circulation, tandis qu'ils étaient encombrés lorsque dominait la classe riche.

Cette dernière observation s'applique aux appartements princiers de l'Autriche : un habile tapissier de Vienne a eu l'idée de décorer avec des étoffes et des meubles confectionnés par des Autrichiens, une série de vastes pièces construites tout exprès dans le palais de cristal. L'idée était bonne ; l'empereur l'a goûtée, a fourni les fonds nécessaires, et se propose, dit-on, de faire hommage à la reine d'Angleterre de cet ameublement somptueux. Une salle à manger, une chambre à coucher, une bibliothèque oratoire, reçoivent par moments des flots d'élégantes et de beaux fils. La bibliothèque est admirable ; le lit royal, sculpté et refouillé largement, est une pièce de premier ordre, un peu lourde et massive, mais d'un aspect très-imposant. Sur les tables, des albums magnifiques tentent la curiosité des amateurs ; mais, — tous les journaux l'ont dit, — ce qui contribue peut-être le plus à rassembler les curieux, c'est une petite fontaine jaillissante d'eau de Cologne. Un employé de Jean-Marie Farina a pour unique fonction de prendre les mouchoirs brodés des dames et de les faire passer sous le jet d'eau parfumée ; il est littéralement assailli et respire difficilement.

L'Autriche s'enorgueillit d'un salon encore plus privilégié, où deux constables sont constamment de service pour faire circuler la foule : c'est celui de la sculpture de Milan. L'Italie ne figure à l'Exposition que par des tronçons, et l'un de ceux qui lui feraient le plus d'honneur est sous le nom de l'Autriche. Plusieurs statues de Raphaël Monti, figurant des femmes voilées, fixent surtout les regards. L'artiste a travaillé le marbre avec une grande habileté de main. L'illusion est complète, grâce au jeu des plis du voile qui se marient avec les traits de la figure et les contours des chairs, de manière que toute la face et la tête semblent être recouvertes d'un tissu transparent.

La Prusse a exposé, en sculpture, une œuvre qui, pour la dimension du sujet et la puissance de l'exécution, est une des plus remarquables de l'Exposition : c'est l'amazone balançant un javelot pour frapper un tigre qui s'est cramponné à la gorge de son cheval. La douleur et la contraction du cheval, la rage affamée de la bête, l'audace irritée et l'attitude pleine de mouvement de la fière et courageuse guerrière, tout concourt à saisir le spectateur d'admiration. Cette pièce est en zinc ; l'original en bronze, dû au sculpteur Kiss, est à Berlin. Quatre ou cinq petits enfants en marbre de Simoni et de Geefts, en Belgique, placés au pied du plâtre colossal de Godefroy de Bouillon, arrêtent infailliblement les promeneurs *de la nef* : il y a surtout un marmot qui vient de crever la peau de son tambour en lui enfonçant sa baguette dans le ventre pour voir ce qu'il y avait dedans ; il pleure si naturellement et de si bon cœur, et paraît si fort attrapé du succès de son expérience, qu'il touche tous ceux qui passent à ses côtés et les force à sourire de son désespoir ; personne n'y manque. Mais est-ce bien là ce que l'on appelle de l'art?

La division de la France est toujours encombrée de visiteurs. Tout ce qu'elle a exposé est généralement remarquable et de nature à piquer la curiosité d'un peuple rival. Il s'attache, en Angleterre, à cette exposition française, un double intérêt : celui d'admirer des œuvres d'un grand goût, d'une exquise délicatesse, d'une grâce sans pareille, et celui de mesurer la distance industrielle qui sépare les deux peuples dans la fabrication de produits destinés à se trouver en concurrence sur les divers marchés du globe.

Les quartiers de la division française le plus fêtés au milieu de la distinction toute spéciale dont la France est l'objet, sont si nombreux que, dans cette rapide revue, il faut se borner à les citer. Dans les galeries du haut, ce sont les étoffes de Lyon. Les nommer, c'est tout dire. Il ne faut point se dissimuler cependant que, depuis 1848, les Anglais ont fait d'immenses progrès dans la fabrication des belles étoffes. — Dans la nef, les trophées qui groupent autour d'eux le plus de visiteurs sont : les diamants de la reine d'Espagne dont nous avons parlé ; les fleurs artificielles de Constantin, qui sont la nature même, choisie, raffinée, embellie par l'art ; les meubles ; le magnifique piano d'Érard, dont les sons larges et harmonieux attirent et fixent la foule dès qu'ils se font entendre, et causent immédiatement l'interruption de la circulation dans toute la partie de la nef d'où l'on peut entendre la musique.

Notre salle des meubles est d'une telle élégance somptueuse qu'il suffit d'y passer une fois pour reconnaître leur supériorité décidée sur tous les produits similaires, soit en Angleterre, soit ailleurs. Dans notre salle de l'orfévrerie, les connaisseurs admirent une pièce d'une rare beauté, due à Froment Meurice : c'est le milieu de table en argent repoussé, commandé par le duc de Luynes, que nous avons figuré cette année (page 81). Cette pièce mérite à la France la palme pour l'orfévrerie considérée comme art. Quant au déploiement de la grosse orfévrerie française, quoiqu'elle soit très-riche et d'une rare élégance, il ne semble point qu'elle puisse atteindre la magnificence nombreuse et étoffée des produits de même ordre en Angleterre. Pour les porcelaines de luxe et les chefs-d'œuvre de tapisserie dans le salon dit des Gobelins, rien ne peut être opposé à la France. Il y a, dans l'étalage de Sèvres que nous reproduirons, des objets ravissants de goût, de couleurs, de formes et de légèreté ; les tapisseries des Gobelins sont des peintures en laine dignes des originaux à l'huile. Le grand tapis de la Savonnerie fait l'admiration de tous les visiteurs par son dessin savant et gracieux, mais il ne séduit pas également tout le monde par ses couleurs : les uns trouvent une infinie délicatesse dans ses nuances tendres et fondues, les autres accusent ses tons d'être faux et prétentieux. C'est à l'entrée de ce salon, à main droite, que se trouve le buffet de Fourdinois.

LE MEUBLE-FOURDINOIS.

Ce meuble ne brille point par la richesse de sa matière ; il est en bois de noyer : c'est par l'art qu'il resplendit. Dès les premiers jours de l'Exposition, il est devenu célèbre ; il n'est pas un étranger qui ne le connaisse, et c'est par le nom du fabricant qu'on le désigne. Il serait, du reste, difficile de lui donner un nom en rapport avec son emploi : ses dimensions inusitées, son manque de profondeur, en font plutôt un fond de boiserie de grande salle d'apparat qu'un buffet. Il se compose de deux corps superposés : celui du bas, très-saillant, et devant servir de console, est formé d'un socle d'un goût sévère, sur lequel quatre chiens enchaînés reposent assis ; ils supportent avec leurs têtes la partie destinée à recevoir les vases de fleurs ou de fruits, les plateaux de rafraîchissements. A chaque extrémité, un chien de profil termine la console en coin fuyant, avec saillie en retour. — Quatre grandes figures, représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, gracieuses, souples, d'un beau mouvement, ressortent au centre de l'édifice qui, d'une hauteur égale à sa largeur, pyramide heureusement, gravement, sans lourdeur. Elles sont séparées de la tablette d'appui par un piédestal saillant au-dessous de chacune d'elles, et reliant une corniche formant ceinture. Au milieu, sous le fronton, une fausse niche sert d'encadrement à une représentation de fleurs et de fruits qui, dans la pensée de l'auteur, devrait

être exécuté en tapisserie; au-dessous, un très-beau bas-relief d'animaux morts se développe largement; de chaque côté un médaillon circulaire renferme un trophée d'épis et de faucilles, de pampres, de raisins et de serpettes. La partie en retraite faisant fond se profile très-heureusement par une figure en cariatide d'un mouvement agréable et pleine de caractère. — Au milieu du fronton, et le dominant, est une figure de l'Abondance répandant des fruits; à droite et à gauche est un groupe d'enfants vendangeurs nus au milieu des ceps, d'enfants moissonneurs au milieu des blés. — On n'a négligé aucune des ressources de l'exécution moderne pour donner à tous les détails de l'œuvre une perfection digne de l'ensemble de la composition. Çà et là de légères teintes brunes ou rougeâtres, de délicates chevilles plus blanches que le reste, unissent le charme de la couleur à la puissance du relief et du modelé. La figure de l'Afrique offre sous ce rapport l'exemple d'une innovation heureuse : les chairs brunies, les pendants d'oreille, les colliers et les bracelets délicatement teintés de vermillon, la robe partagée en zones transversales plus pâles et plus brunes, rappellent habilement la carnation bronzée que donne le soleil de l'équateur, ainsi que les parures et les étoffes de couleurs tranchées tant aimées des peuples d'Orient. Partout, dans les autres figures, dans les animaux, les accessoires, les fruits, cette même idée d'art a jeté de doux reflets.

Les détails de pure ornementation sont de ce style qui, sans être l'expression exclusive de notre époque, est pourtant le seul qu'elle puisse revendiquer comme sien. C'est, si l'on peut parler ainsi, de la « renaissance contemporaine », c'est-à-dire le style du seizième siècle modifié avec goût et avec talent, et continuant librement la tradition nationale dans la large voie tracée tout ensemble par les immortels génies des belles époques anciennes et modernes.

Si le meuble-fourdinois pouvait donner lieu à quelque critique, ce serait seulement en ce qui se rapporte à divers moyens d'exécution. Peut-être, dans l'ébénisterie comme dans l'orfévrerie, le désir d'arriver à un résultat satisfaisant dans toutes les parties, et la division du travail confié à chaque spécialité luttant de perfection dans le fini, sont-ils cause que les œuvres modernes manquent parfois d'individualité, de caractère, de franchise, de verve et d'un peu de laisser-aller artistique. On ne procède plus comme les ouvriers en bois du quinzième et du seizième siècle, qui, avec une largeur de conception et une verve d'inspiration dignes du sculpteur modelant la glaise à grands coups d'ébauchoir, d'ongle ou de pouce, tiraient du même panneau de chêne les pilastres, les moulures d'encadrement et les caprices qui les enrichissaient. Aujourd'hui l'on bâtit l'ensemble du meuble, c'est-à-dire ce qui est corniche, pilastre, ligne droite, tout ce qui peut se faire à l'outil de précision, et seulement avec de la patience et du temps; lorsque toute cette charpente est bien ajustée, que tous les encadrements enferment exactement les panneaux rentrants, on y applique à grand renfort de colle-forte et de chevilles les sculptures faites à part, bien lissées, bien grattées, bien passées au papier de verre, afin de les nettoyer de toute marque de facture, et pour ainsi dire de toute trace d'originalité; il en résulte une exécution plus froide, trop nette peut-être et trop luisante, quelque chose qui, par son infaillible régularité, son inaltérable précision, sent le procédé expéditif ou à meilleur marché, et quelquefois fait penser involontairement aux appliques du carton-pierre. On aimerait mieux retrouver, comme dans les beaux meubles de la renaissance, au quinzième siècle, une facture moins égale, moins uniforme, mais plus animée, caractérisant mieux la verve de l'artiste, et révélant le contact immédiat qu'il y a entre la pensée créatrice et l'exécution. Ces observations générales ne se rapportent point, du reste, aux grandes figures et aux grands bas-reliefs du meuble-fourdinois; et encore que l'on puisse reprocher aux lignes du fronton un peu de lourdeur, on doit reconnaître que ce meuble est véritablement une belle œuvre, et savoir gré au fabricant de n'avoir pas reculé devant les avances considérables qu'a nécessitées ce travail d'art.

La composition est due à M. Hugues Protat, qui a exécuté tous les modèles, dirigé l'exécution en bois et retouché les principales parties. M. Protat est un jeune sculpteur qui s'était déjà fait apprécier du public français aux dernières expositions. Il a été chargé de restaurations importantes au Louvre, et il est l'auteur de l'une des statues de la façade de l'hôtel de ville de Paris.

Le beau groupe d'animaux morts a été exécuté par MM. Alexandre Guillonnet et Meaublanc. Les ornements et les trophées sont de MM. Jeancourt, Mettoyer, Tallon et Chevreau.

PIPE ALLEMANDE.

On se figure difficilement un Allemand sans sa pipe; on ne se figure pas davantage un marin, un pêcheur sans cet appendice suspendu aux lèvres! Pourquoi l'habitant des mers qui mène une vie si différente de celle du citoyen de la Germanie professe-t-il, pour l'appareil mal-odorant de la pipe, le même enthousiasme que des hommes vivant loin de l'Océan dans la portion la plus terrestre de l'univers? Pourquoi le Hollandais, dans ses marais et sous l'enveloppe de ses épais brouillards, est-il aussi passionné pour la pipe que le Turc dans ses jardins parfumés sous un soleil brûlant? En un mot, pourquoi le tabac est-il d'un usage universel? Ces questions sont plus faciles à poser qu'à résoudre; la science médicale n'a point encore prononcé; elle n'a point montré les effets utiles, sur l'estomac ou sur le cerveau humain, de ce narcotique âcre, à l'odeur pénétrante, à la saveur amère; elle n'a pas dit pourquoi, si le tabac est nécessaire à l'homme autant que semble l'indiquer son usage si répandu, il ne serait point également utile à la femme. Quant aux raisons de l'intérêt que prennent à cette substance tous les gouvernants et les administrateurs, elles se conçoivent sans peine. Dès que la majorité de l'espèce humaine adopte avec fureur le tabac, la question n'est plus, administrativement parlant, qu'une question de fait, et la pompe fiscale lui est énergiquement appliquée afin d'en tirer tout l'argent possible. On a cherché de tout temps à imposer le luxe; le désir est louable, mais dans l'exécution il survient des milliers de difficultés, sans compter les foudres lancés par telle ou telle école d'économistes : avec le tabac tout s'aplanit; le gouvernement s'adjuge le monopole; les plus gourmets et les plus riches payent la meilleure feuille fort cher avec ostentation; les caisses de l'état se remplissent; personne n'est contraint, et le produit net de cet admirable bénéfice sur la manipulation du tabac profite, par dégrèvement indirect, au cultivateur chargé de famille.

Nous connaissons tous les pipes d'un sou; il y en a qui coûtent moins cher encore; en revanche d'autres atteignent des prix incroyables; mais jusqu'ici rien ne prouve que le tabac soit meilleur dans la pipe richement décorée que dans la pipe d'un sou. L'exposition de Londres renferme une énorme quantité de ces tuyaux somptueusement ciselés, ornés, montés en argent et en or, enrichis de pierres précieuses; on en trouve dans presque tous les quartiers des nations étrangères aussi bien que dans celui de l'Angleterre; mais l'Autriche semble avoir voulu renchérir sur tout le monde : elle a consacré un salon entier à cette branche d'industrie qui est d'une grande importance en Allemagne et qui donne lieu à un commerce fort considérable. Ce salon est assez curieux; il est entièrement tapissé de pipes du haut jusqu'en bas; il est plein de casiers vitrés posés sur des tables dans tout le pourtour ainsi que dans le centre, et renfermant également des pipes. Un gardien particulier est attaché à ce musée original, qui fait suite au salon de sculptures de Milan et contraste singulièrement avec lui par sa

solitude presque continuelle. Dans les premiers jours de l'Exposition, on apercevait encore, affichée sur un des murs, l'inscription en anglais, français, allemand, italien et espagnol, qui défendait de fumer dans l'enceinte de l'édifice;

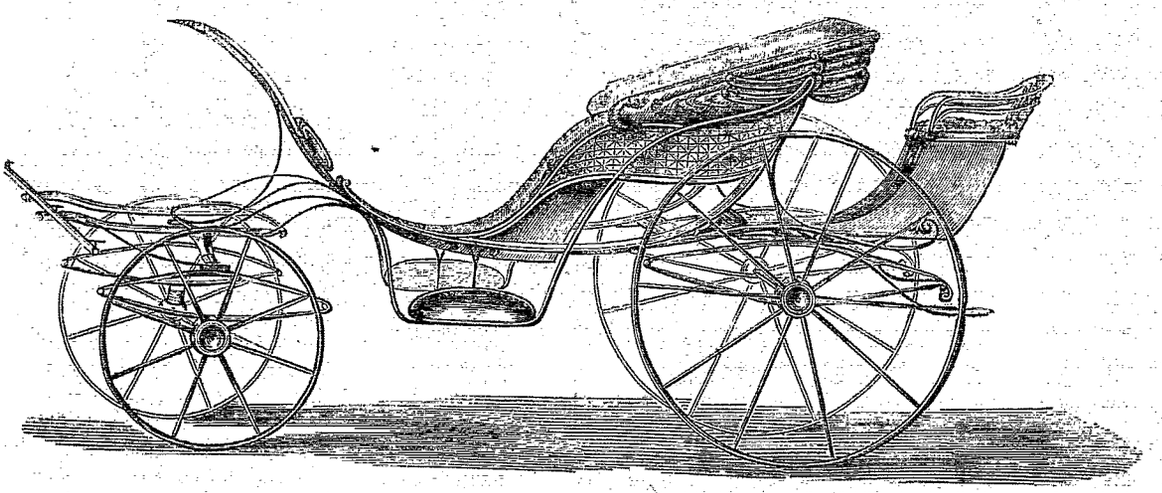


Palais de cristal.— Pipe allemande sculptée de M. Held, Nurembourgeois.

rien n'était plus plaisant que de voir ce gardien, Allemand pur sang, et par conséquent fumeur déterminé, promener mélancoliquement sa tristesse et ses privations au milieu des innombrables pipes dont il était le suzerain impuissant, sans avoir d'autre distraction que la lecture d'une affiche prohibitive et cruelle. Plus tard, cependant, quelques amateurs sont venus admirer le génie des fabricants viennois et se délecter dans la contemplation de ce précieux instrument de jouissances ineffables. Ils ont eu sous les yeux les chefs-d'œuvre de Samuel Alba ou de Gerhard Floge. L'ivoire, l'ébène, l'ambre, le poirier, le cuir, l'écaille, l'écume de mer et la terre à pipe, voilà les principaux matériaux. On remarque entre autres une pipe d'ivoire dont le fourneau seul coûte 500 florins à cause des sculptures qui la décorent; celle dont nous donnons le dessin est due à M. Held de Nuremberg; elle est montée en argent et représente saint Georges et le dragon. Le fabricant qui l'expose est l'un de ceux qui ont le mieux réussi à plaire au public. — Ajoutons que l'exposition renferme aussi une innombrable quantité de cigares de tout tabac et de toutes dimensions, depuis le cigare moins gros qu'un cure-dent jusqu'à celui qui dépasse la grandeur et la grosseur d'une flûte. — Quant au tabac en poudre, ou râpé, c'est au Portugal que revient la palme. Il a voulu mener les curieux par le nez et il a envoyé deux ou trois douzaines de jolis barils en chêne, hermétiquement fermés et soigneusement cerclés en fer poli, qui ne sont autre chose que de gigantesques tabatières dignes du nez d'un habitant de Brobdingnac, et pleines d'un excellent tabac dont chacun peut prendre une prise, sauf à éternuer si bon lui semble.

PHAÉTON-OMNIBUS.

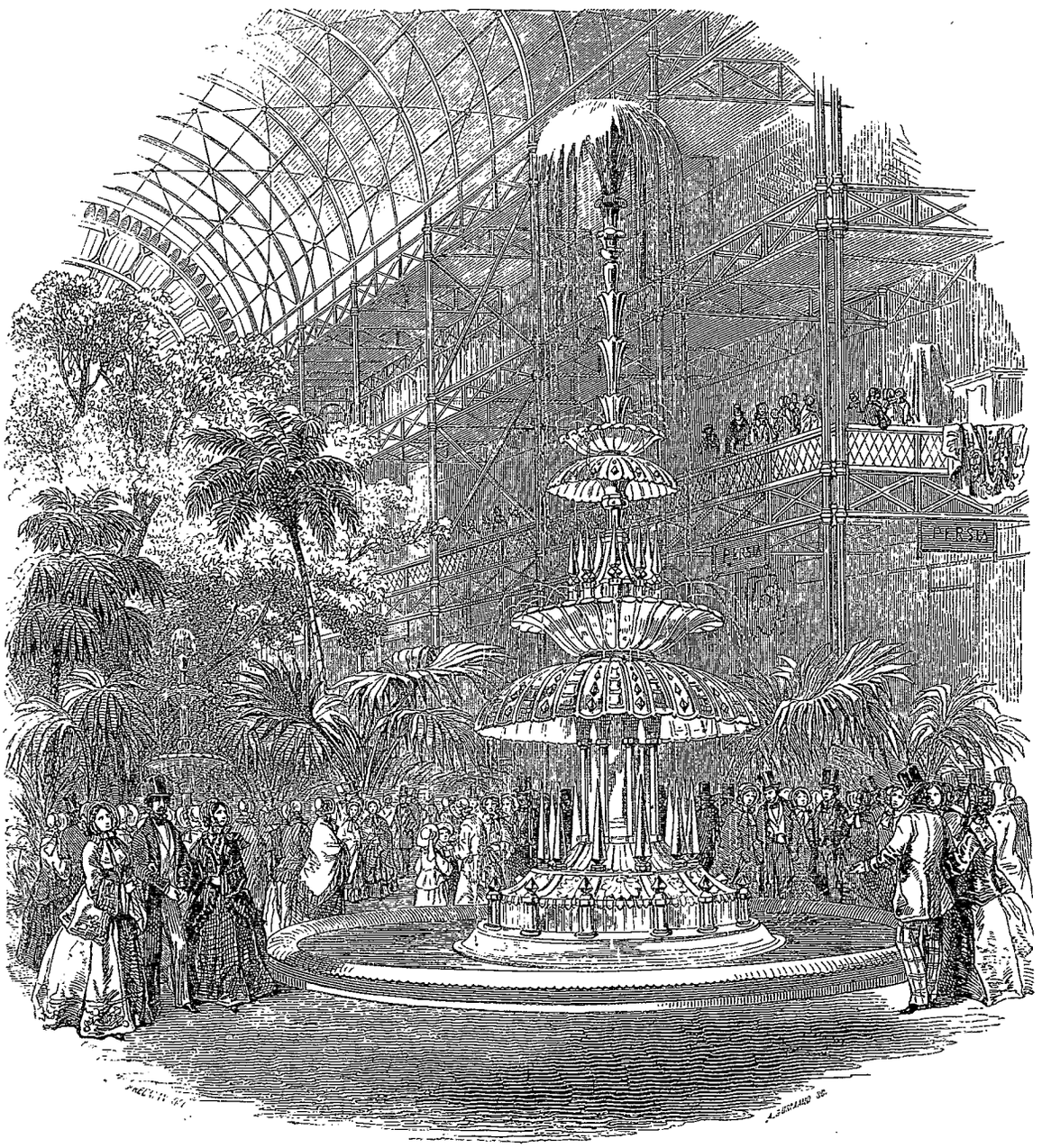
Le léger phaéton dont nous donnons la gravure est destiné à la promenade dans un parc; il est construit par M. Holmes de Derby, dont la réputation est faite dans toutes les capitales d'Europe; ce constructeur a voulu obtenir à la fois élégance dans le dessin général, légèreté dans la construction, simplicité dans les ornements, facilité pour le nettoyage, économie dans les réparations. Le dessin de ce gracieux équipage suffit pour permettre au lecteur d'apprécier une partie de ces qualités. Nous dirons à ce propos que la carrosserie anglaise occupe un très-vaste emplacement dans la partie nord-ouest de l'édifice : toutes les variétés imaginables de véhicules y sont exposées, depuis la voiture de l'impotent et les chariots pour prendre des bains de mer, jusqu'aux berlines de voyage et aux omnibus dont il est donné plusieurs spécimens nouveaux et singuliers. Il semble qu'il y ait en ce moment une émulation active parmi les constructeurs de ces dernières voitures, où tous les rangs sont confondus, et qui éprouveront sans doute, dans un court délai, des modifications notables. Depuis quelques mois déjà circule à Londres un nouvel omnibus composé d'une suite de cabines dont la porte s'ouvre à l'extérieur et où chacun est chez soi; on



Palais de cristal. — Phaéton par M. Holmes, de Derby.

pénètre dans cette cabine par une galerie circulaire qui règne sur tout le pourtour. Il ne paraît pas cependant que ce nouveau système ait beaucoup de succès, et que cet encadrement dans une sorte de cage, cette exposition de sa personne aux regards du public soit du goût des clients de l'omnibus. A Manchester, il y a maintenant des voitures publiques qui carrossent au moins quarante individus. Le cocher est assis sur une banquette basse placée en avant du corps de la caisse; à ses côtés sont quatre voyageurs qui ont, ainsi que lui, leurs dos appuyés contre cinq autres personnes assises sur l'autre

rebord de la banquette; vis-à-vis celles-ci cinq autres encore sont encadrées dans un siége fixé sur le devant de la voiture; l'intérieur contient au moins douze places et l'on en compte autant sur l'impériale où les voyageurs sont posés sur les rebords de la caisse appuyant leurs pieds contre un marche-pied qui règne des deux côtés. Les paquets sont placés sur le haut de la voiture, dans la partie centrale de l'impériale, derrière les voyageurs et entre leurs dos; quelquefois, s'il y a foule, des individus s'étendent ou s'accroupissent dans l'espace réservé aux paquets. Quatre chevaux entraînent rapidement cet équipage, qui témoigne de l'activité de Manchester : on dirait une pyramide humaine en mouvement. Nos omnibus français paraissent vides à côté de ces colossales voitures, mais ils réunissent la convenance au confortable, et paraissent avoir atteint un degré de perfection relative qui ne laisse pas prévoir la possibilité de grands changements; les omnibus ordinaires de Londres, au contraire, sont loin d'être aussi commodes et aussi convenables; on y est entassé comme dans une cage à poules, ou perché comme sur un juchoir; les toilettes des



Palais de cristal. — La Fontaine de cristal. — Dessin de Freeman.

dames y sont horriblement foulées, les jambes martyrisées, les pieds dans le plus grand danger d'être écrasés, en un mot les omnibus anglais réclament une réforme complète, et les modèles placés à l'Exposition sont d'un heureux augure. D'après le grand développement qu'a pris ce genre de véhicule devenu maintenant une nécessité dans les villes tant soit peu considérables, le perfectionnement de leur construction est un objet d'intérêt général, surtout pour la classe la moins riche des citoyens; nos lecteurs ne s'étonneront donc pas qu'au lieu de disserter sur un phaéton propre à offrir, tout au plus, à deux personnes les plaisirs de la promenade dans un beau parc, nous ayons préféré donner quelques détails sur un véhicule dont le nom exprime de la manière la plus heureuse sa destination populaire.

LA FONTAINE DE CRISTAL.

Le premier objet qui frappe les yeux du visiteur à son arrivée dans le transept par l'entrée principale du sud, c'est

une brillante fontaine de cristal due à un fabricant de Birmingham, M. Osler. Elle est placée exactement au centre de l'édifice à l'intersection de l'axe de la nef avec celui du transept, et non-seulement elle offre un point de mire des plus élégants, mais encore la fraîcheur que ses eaux jaillissantes répandent dans cette partie du palais en fait un objet d'utilité des plus précieux. Ajoutons qu'elle est bien digne de la place d'honneur qu'elle occupe, car c'est sans contredit le plus beau spécimen que puisse présenter aux yeux l'industrie du verrier.

La matière en est aussi pure, aussi blanche et brillante que celle de Bohême : on sait que sous ce rapport l'Angleterre l'emporte souvent sur la Bohême qui lui est supérieure pour les couleurs et pour les formes. Les cristaux ont été taillés de façon à réfléchir toute la lumière qui les frappe, en sorte que le spectateur ne peut apercevoir le bâtis intérieur qui est en métal et soutient toute la fontaine. On a beau connaître cette disposition, l'œil n'en demeure pas moins étonné à l'aspect de cette masse cristallisée colorée de mille feux, dont la hauteur dépasse huit mètres et qui semble un souvenir des mille et une nuits. Dans les romans de l'Orient, disait à cette occasion un écrivain anglais, ou dans la scène finale de quelque grand opéra, nous avons eu souvent la représentation, en peinture, d'une fontaine de cristal; il appartenait à un verrier de Birmingham de démontrer que ces visions peuvent devenir une réalité palpable, que les rêves du poëte peuvent se traduire en faits, sous la main calleuse du travailleur, et que le sable et la soude peuvent être amenés à couler fluides, transparents, pleins de lumière, en courbes aussi limpides, aussi ondulées, aussi gracieuses que ces eaux jaillissantes qui retombent avec bruit dans le bassin du monument.

Il entre plus de quatre tonnes de matière dans la construction de la fontaine; c'est-à-dire plus de quatre mille kilogrammes de cristaux. Son grand mérite, aux yeux des hommes du métier, consiste non pas seulement dans la pureté du cristal et dans sa blancheur excessive, mais aussi dans la précision de l'ajustement des nombreuses pièces de cristaux qui la composent. Quant au dessin général, il est gracieux, et lorsque l'eau s'échappe en assez grande abondance, l'effet ne laisse à regretter qu'une chose, c'est que le bassin inférieur ne soit pas aussi en cristal; mais la dépense en eût été excessive et les difficultés d'ajustement eussent considérablement augmenté par suite de l'énorme dimension des pièces.

On ne saurait s'empêcher de déplorer l'absence des grands fabricants de cristaux français; ils n'ont pas voulu se présenter à l'Exposition universelle : ils ont laissé tous les honneurs à l'Angleterre et à la Bohême. Cependant ils pouvaient lutter avec avantage contre l'Angleterre pour la beauté, la blancheur, la pureté du cristal, et contre la Bohême pour l'éclat des couleurs et la gracieuse variété des formes.

Des palmiers et des fleurs, placés à profusion autour de la fontaine, rehaussent singulièrement son effet pittoresque; l'ensemble se projette sur le fond du vitrage où les vieux ormes de Hyde-Parc, respectés par l'architecte, déploient un frais éventail de verdure. Si des bords de la fontaine on lève les yeux vers la voûte circulaire du transept et les toits horizontaux de la nef et des bas-côtés, on retrouve encore, au-dessus de sa tête, ce sable et cette soude transformés en verres et remplaçant les lourdes tuiles et les sombres ardoises. Quatre-vingt-dix mille mètres carrés de surface sont toiturés par des vitres légèrement ondulées, fabriquées par M. Chance de Birmingham, d'après les procédés français introduits chez lui, il y a vingt ans environ, par des ouvriers de la fabrique de Choisy-le-Roi. Le consciencieux et savant directeur de cette fabrique, M. Bontemps, est depuis quelques années associé à ces mêmes frabricants, auxquels il avait donné autrefois le concours le plus dévoué.

Après avoir signalé sommairement dans la première partie de cette livraison les points principaux de la division des exposants étrangers qui groupaient constamment autour d'eux le plus grand nombre de curieux, il reste à signaler les points correspondants de la division anglaise.

Nous entrons par la porte occidentale, à l'extrémité de la nef; le premier objet qui frappe notre vue, est le plan en relief de Liverpool, qui a la juste prétention d'être, après Londres et New-York, la cité la plus commerçante de l'univers. On a exhaussé ce modèle sur une estrade de deux marches. A quelque heure qu'on se rende à l'Exposition, on est certain de le voir entouré d'un cercle épais de curieux attendant, sur la première marche, le moment de franchir la seconde. Cet empressement se comprend quand on songe à l'accroissement inouï que cette ville a éprouvé de nos jours. Elle n'était, il y a un demi-siècle, qu'un misérable village de pêcheurs; aujourd'hui son accroissement, loin de diminuer, loin de s'arrêter, semble vouloir prendre une vitesse plus grande : « Encore quelques années, disent les habitants, et Liverpool, du côté de l'arrivée des chemins de fer, sera à peine reconnaissable. » En 1700, elle n'avait pas 6 000 habitants; le port ne possédait que 60 navires jaugeant 4 000 tonneaux; dix ans après, ses négociants se livrent avec ardeur à la traite des nègres; et maintenant elle compte près de 400 000 habitants. Vis-à-vis d'elle, de l'autre côté de la Mersey, s'élève une autre grande ville auprès de laquelle une simple compagnie financière s'occupe actuellement de creuser de nouveaux docks, et de jeter les fondements d'un quartier sur une échelle suffisante pour contenir cent mille habitants.

On remarque, entre la porte d'entrée et le transept, le modèle du pont tubulaire *Britannia* à l'échelle de 1/96; des appareils d'éclairage pour les phares; des blocs énormes de cristaux d'alun; un chantier intéressant de bois de charpente du Canada et de la terre Van-Diemen, un magnifique trophée de soieries anglaises et une fontaine filtrante où viennent boire, dans de brillants gobelets de cristal placés tout exprès, les sobres et économes campagnards qui font, avec du pain beurré, le repas du milieu de la journée.

Au nord et au sud de la nef, dans les deux quartiers les plus éloignés de l'axe, on a disposé deux vastes emplacements dont l'un, celui du nord, contient les machines en mouvement et l'autre les instruments d'agriculture. Là se trouvent les deux plus grands triomphes de l'exposition d'Angleterre; toutefois l'empressement des visiteurs n'y est pas régulier. Pendant longtemps l'exposition agricole a été délaissée; c'était chez elle qu'on allait chercher un banc pour se reposer; plus tard, lorsque les cultivateurs ont envahi le palais, les instruments de culture ont vu affluer les spectateurs. Quant à l'exposition des machines en mouvement, elle est encombrée lorsque les machines manœuvrent; elle semble, au contraire, délaissée lorsque les métiers s'arrêtent ou qu'un petit nombre seulement fonctionne.

Le trait distinctif de l'exposition agricole consiste dans la présence d'une foule de machines à vapeur. L'application de la vapeur au travail des champs est en ce moment le point de mire de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture. Ses constructeurs se sont surtout attachés à produire des machines légères susceptibles d'être traînées par deux ou trois chevaux; ils font, en outre, entrer dans les conditions de la construction celle de défendre contre la poussière, contre les matières terreuses et contres les autres inconvénients provenant du séjour dans les champs, les pièces délicates de l'appareil. Les fermes avancées ont déjà des machines fixes pour faire le service intérieur; le progrès consiste maintenant à porter la force motrice de la vapeur dans les champs pour concourir aux travaux de main d'œuvre de la culture, et c'est à ce désir que l'on doit les nombreuses *locomobiles*, qui sont exposées parmi les instruments de culture. Quant aux semoirs, brise-mottes, houes à cheval, charrues fouilleuses, coupe-racines, machines à battre et autres instruments de toute es-

pèce, ils témoignent par leur nombre de la grande extension donnée à leur emploi. Ceux de nos agriculteurs français qui s'attribuent et méritent le nom de praticiens, ont l'habitude de se récrier quand ils aperçoivent un instrument agricole tant soit peu cher ou compliqué; ils se font en quelque sorte paysans pour n'admirer que les machines les plus simples et les moins coûteuses; plus grossières elles sont, meilleures elles leur paraissent. « Nos laboureurs, disent-ils, ne sauront pas se servir de ces savants appareils qui d'ailleurs se détraquent et que personne au village ne saura réparer! » Hélas! ils ont peut-être raison! mais cela prouve-t-il autre chose que l'état arriéré de nos laboureurs, leur inaptitude à la mécanique, la pénurie des gens de métier! On voit dans la campagne, par l'exemple des valets de ferme anglaise, que l'homme chargé des derniers travaux agricoles emploie journellement les plus savants instruments, les plus compliqués et les plus chers, et que les mécaniciens en état de réparer un accident sont répandus dans toutes les campagnes. En France, il est imprudent pour un habitant de la ville, il est ruineux ou coûteux pour lui de chercher à faire de l'agriculture anglaise et d'employer des instruments de haut prix; cela est évident: le citadin fait dans ce cas la guerre à ses dépens. Mais il n'en faut rien conclure contre le perfectionnement et l'emploi de ces machines; il faut déplorer, au contraire, un tel état de choses, chercher à remédier aux causes extérieures de mœurs, de législation et d'administration, de sol, de climat et de nature de productions qui s'opposent aux progrès de l'agriculture. Il faut surtout s'attacher à donner à nos paysans une instruction qui les mette en état de rivaliser avec leur voisins.

On ne trouve encore dans l'exposition agricole qu'une charrue mue par la vapeur; elle est due à lord Willughby d'Eresby, l'un des hommes les plus considérables de l'Angleterre et qui se sont le plus occupés de l'amélioration agricole. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la description de cet appareil; non plus que celle d'une machine puissante qui fait à cinq pieds sous terre un canal, dans lequel elle pose elle-même les tuyaux de drainage pour l'asséchement et l'égouttement des champs.

Les appareils propres à faire des tuyaux de drainage attirent aussi l'attention des curieux; toutefois on ne peut guère les ranger dans la catégorie des machines agricoles, parce qu'ils servent également à produire des briques creuses, et des briques ordinaires de formes diverses pour la construction des maisons.

M. PAXTON.

Lorsque la reine d'Angleterre inaugura le 1er mai de cette année l'ouverture de l'Exposition universelle des produits de l'industrie de toutes les nations, elle conduisit une procession dans l'intérieur du bâtiment, et y déploya toute la pompe et toute la solennité des cérémonies officielles. Le cortége ordinaire l'accompagnait; les ambassadeurs étrangers, les ministres d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry, le commandant en chef de l'armée, le maître général de l'artillerie, les officiers et les dames du palais étaient à leurs postes accoutumés; mais la procession était ouverte par trois hommes qui n'avaient jamais figuré dans des cérémonies de cet ordre. L'un d'eux, celui du milieu, était M. Paxton, l'architecte du palais de l'Industrie; les autres, MM. Fox et Henderson, les deux entrepreneurs.

La profession de M. Paxton était de dessiner et de créer des jardins à effets pittoresques; il fut d'abord employé en cette qualité par le duc de Somerset, et passa ensuite au service du duc de Devonshire, à Chatsworth, il y a environ douze ou treize ans. Ce dernier ne tarda pas à reconnaître qu'il avait affaire à un homme doué d'éminentes facultés administratives, riche de connaissances et fort habile pour tout ce qui concernait les finances; aussi mit-il souvent en œuvre, dans l'administration de ses vastes domaines en Angleterre et en Irlande, le talent de M. Paxton.

En 1837, un voyageur découvrit dans la Guyane anglaise le lis d'eau, d'une dimension extraordinaire et d'une beauté merveilleuse, auquel on a donné le nom de *Victoria regina*. Le duc de Devonshire, qui possède dans ses célèbres jardins de Chatsworth les plus belles serres de l'Angleterre, consacra l'une d'elles à la nouvelle plante. M. Paxton fut chargé naturellement de l'installation, et il rétablit si ingénieusement toutes les conditions d'existence du lis d'eau dans sa patrie, il lui conserva si exactement la température d'air à laquelle la fleur était accoutumée, il donna au courant d'eau, sur lequel elle végétait, une vitesse et une chaleur qui rappelaient si bien la vitesse et la chaleur de la rivière Berbice, d'où on l'avait tirée, que la plante se développa avec la plus grande vigueur; au bout de peu de temps, elle se trouvait à l'étroit, dans le bassin qu'on lui avait réservé: pour lui donner tout le développement dont elle était susceptible, le duc décida l'érection d'une nouvelle serre que M. Paxton fit construire en fer et en verre, sur une vingtaine de mètres de longueur et sur une douzaine de mètres de largeur.

Cette belle serre, devenue aussitôt célèbre, est le germe d'où devait plus tard sortir l'idée du palais de l'Industrie.

Le comité exécutif et la commission royale avaient mis au concours les plans de construction du futur édifice. Il avait été décidé que la construction serait faite en briques et caractérisée par un dôme de soixante mètres de haut. Déjà deux cent quarante-cinq dessins ou plans étaient arrivés, dont vingt-sept de France. Celui de notre compatriote M. Horeau était placé au premier rang, et, suivant toute apparence, devait être exécuté. Mais l'opinion publique ne voyait qu'avec une répugnance extrême l'érection d'un monument en briques dans une belle promenade, au milieu des magnifiques arbres d'Hyde-Park, près des bords de la rivière Serpentine. La commission royale et le comité exécutif se trouvaient fort embarrassés; aucun projet ne remplissait leurs vues, et ils s'occupaient d'en dresser eux-mêmes un nouveau qui répondît à leur programme. Dessins, devis, marchés, tout se préparait à la hâte, et, il faut le dire, personne n'était pleinement satisfait. On se pressait cependant, parce que le temps avançait, et déjà il n'était guère plus temps de songer à mieux, parce que les délais ordinaires pour l'examen d'autres devis auraient entraîné de tels retards, qu'il eût été impossible de recevoir, le 1er mai suivant, jour déjà désigné, la souveraine de l'empire britannique.

A cette époque, juin 1850, M. Paxton commençait à se préoccuper des embarras de la commission royale, et craignait qu'elle ne s'engageât dans quelque bévue par une construction sans caractère. Un matin, pendant qu'il présidait un comité de chemin de fer, il lui vient une soudaine inspiration qui l'entraîne à se rendre au bureau du comité exécutif, pour demander si un nouveau projet aurait chance d'être accueilli. On répond que s'il lui était possible, dans la quinzaine, de fournir tous les plans et détails de construction, il arriverait encore en temps utile. Aussitôt il s'engage à rapporter le tout dans moins de dix jours, et il raconte maintenant en plaisantant qu'on le regarda, lui, comme un homme beaucoup trop plein de lui-même, et son projet comme une conception fantastique. Cependant, il se met à l'œuvre et dépose sa pensée dans une esquisse à larges traits sur une feuille de papier buvard; il passe la nuit à compléter cette esquisse dans ses détails, se fait ensuite aider par un ami, et se trouve prêt au jour qu'il avait fixé. Il prend le chemin de fer pour aller présenter les plans au comité. En route, il fait heureusement la rencontre du célèbre ingénieur Stephenson, qui examine sans rien dire et avec soin tous les plans, puis s'écrie: « Ma foi, voilà qui est merveilleux! tout à fait digne des magnificences de Chatsworth! mille fois meilleur que tous nos plans! Mais quel malheur que ce ne soit point arrivé plus tôt! »

Stephenson lui-même ne supposait point qu'il fût possible d'exécuter, dans les délais prescrits, le projet d'un édifice qui ne ressemblait à aucun autre, pour lequel il fallait des matériaux nouveaux, que les entrepreneurs habituels de grands travaux ne voudraient sans doute pas soumissionner, et qui pouvait présenter dans l'exécution des difficultés tout à fait inattendues. Il prévoyait juste ; mais il ne devinait pas encore que l'auteur était plein de verve et d'invention, véritablement inspiré, et que, dans ces grandes œuvres qui semblent suscitées par une volonté surhumaine, il faut laisser beaucoup au génie ; c'est son domaine naturel.

Stephenson promit cependant de présenter le projet au comité, et même de s'en faire quelque peu l'avocat. Aux premiers mots, il y eut un *tolle* général ; cependant on mit graduellement plus d'attention dans l'examen ; le prince Albert, l'âme de toute cette grande entreprise, reçut M. Paxton au palais de Buckingham, se fit expliquer tous les détails. Il fallut néanmoins recourir à l'opinion publique ; un journal publia les plans, et bientôt la verve, l'inspiration de l'auteur passa dans tous les esprits ; on demeura surpris d'abord devant cette architecture aussi nouvelle que la destination de l'édifice lui-même ; bientôt on en comprit la simplicité ; finalement, on s'enthousiasma pour elle.

Mais M. Paxton est un homme trop habile pour se reposer sur l'enthousiasme populaire ; l'artiste redevint homme d'affaires, et il chercha des entrepreneurs qui fissent une soumission ; il les trouva en la personne de MM. Fox et Henderson. Ensuite il continua de déployer les ressources de son esprit d'invention et d'économie dans les divers détails de la construction. Il a imaginé notamment une gouttière nouvelle très-ingénieuse, qui porte aujourd'hui son nom, et une machine pour la faire vite et économiquement. Avec une autre machine du coût de cinq cents francs, destinée à faire des châssis, il avait déjà économisé 35 000 francs dans la construction de la serre de Chatsworth, et il a obtenu le même bonheur au palais de cristal. Machine pour peindre, machine pour balayer, appareils pour porter les vitriers-couvreurs sur leur toiture de verre ; partout on voit le génie inventif se prendre corps à corps avec chacune des difficultés qui surviennent, et les dompter en détail comme il a dompté la difficulté de l'ensemble.

Avec le grand succès qui a couronné l'œuvre de l'Exposition universelle, le nom de M. Paxton, l'architecte du palais de cristal, ne pouvait manquer d'acquérir la plus grande popularité. Il est incontestable, en effet, que l'un des plus beaux objets d'industrie exposés par l'Angleterre aux yeux des nations accourues à son appel, c'est l'édifice lui-même qui renferme les échantillons des richesses de l'univers.

On a fait, à l'égard de ce palais de cristal, une remarque vraie : si la position industrielle de l'Angleterre ne lui eût permis d'offrir que cette construction pour unique spécimen des branches multipliées de sa production, elle eût encore suffi pour donner une idée élevée correspondant à la puissance du pays. L'énergique activité de la nation eût éclaté dans la rapidité merveilleuse de l'exécution ; le système administratif et l'esprit de *self government* eussent été mis en évidence par ce fait que la seule bonne volonté des citoyens, sans la moindre contribution du budget de l'État, a suffi pour mener à fin cette colossale entreprise ; la réunion en quelques mois, et à l'improviste, de l'énorme quantité



Paxton, architecte du Palais de cristal.

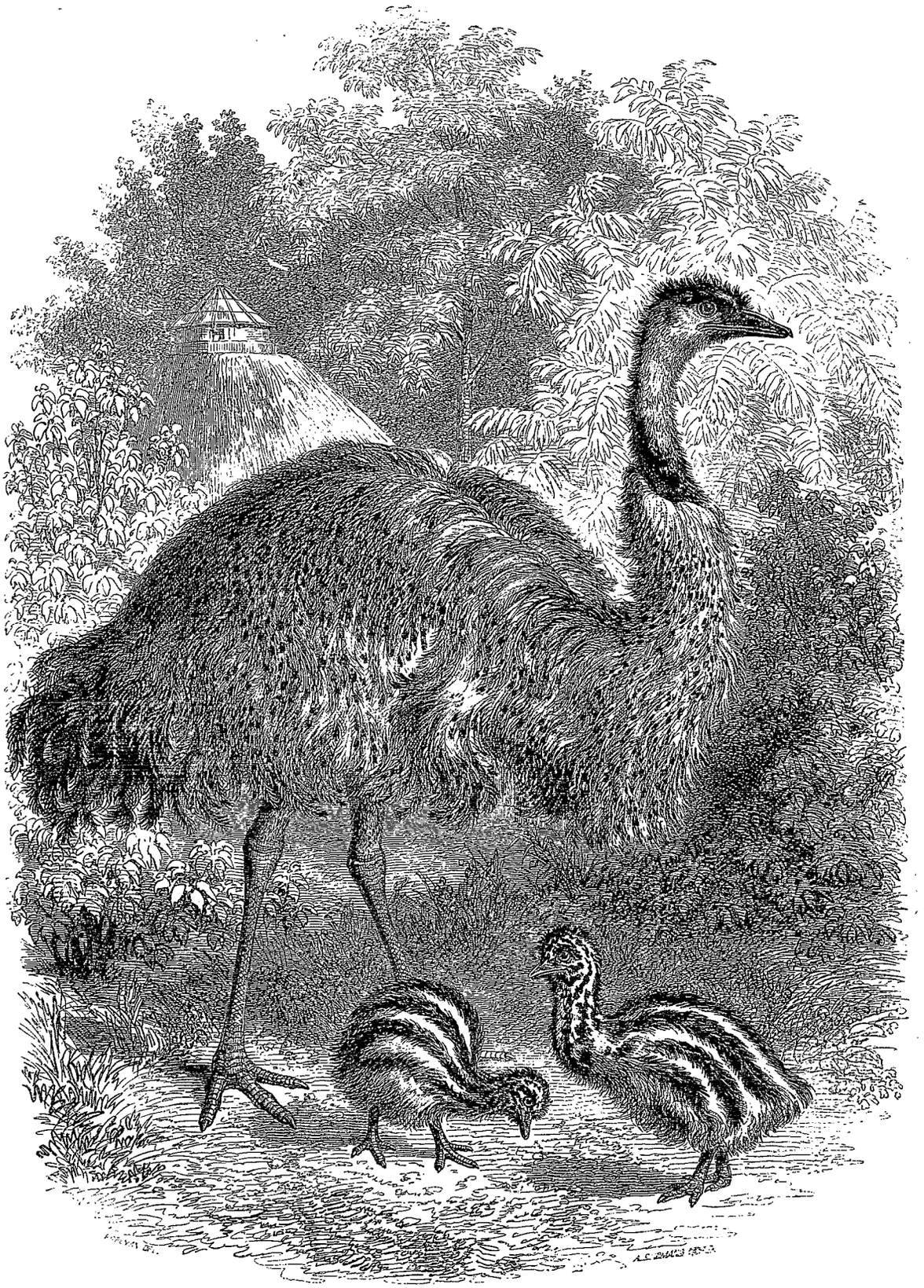
de matériaux employés dans la construction eût fourni une preuve évidente de l'abondance des approvisionnements et de l'étendue des ressources nationales ; la facilité et la promptitude avec laquelle ces matériaux ont été moulés, sculptés ou taillés dans des formes si variées, si complexes et si originales, eussent été un argument irréfutable en faveur de l'éducation pratique des ouvriers anglais, et du degré d'habileté qu'ils ont acquis dans la mécanique.

Pour exécuter le colossal édifice de *Hyde-Park* dans le court délai de cinq mois, il a fallu faire marcher à la fois le choix des matériaux et les ordres d'achats, fixer les époques relatives des livraisons, donner aux divers manufacturiers les dimensions exactes des objets que chacun devait fournir de son côté, et qui cependant étaient destinés à s'ajuster les uns avec les autres ; enfin classer ceux qui ont concouru au résultat, et assigner à chacun un poste en harmonie avec ses connaissances acquises et son aptitude. Tout cela a été exécuté, et en outre tous les produits ont été reçus, classés et mis en place ; toutes les négociations avec les étrangers ont été conduites à bonne fin avec un de ces succès qui tiennent du prodige, et que Dieu réserve aux œuvres accomplies selon ses vues, pour servir les progrès de la civilisation.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE CASOAR DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.



Muséum d'histoire naturelle, à Paris. — Le Casoar de la Nouvelle-Hollande. — Dessin de Freeman.

Le grand oiseau que nous figurons ici n'appartient ni à l'espèce, ni au genre que nous avons décrit dans l'un des premiers volumes de ce recueil (1834, p. 355), sous le nom de *casoar de l'Inde*. C'est même à tort qu'on lui a

conservé vulgairement le nom de casoar; car, bien qu'il présente avec l'oiseau ainsi nommé une certaine analogie de forme extérieure, il en diffère par des caractères zoologiques essentiels : sa tête n'est point surmontée du casque corné que l'on remarque dans le casoar de l'Inde; il est dépourvu de l'appendice bilobé ou des caroncules charnues qui pendent au cou de ce dernier; son bec est déprimé, c'est-à-dire aplati de haut en bas, au lieu d'être comprimé; il est plus grand de taille; enfin sa patrie est toute différente : on ne le rencontre pas, comme le précédent, dans les îles de l'archipel Indien; il habite, ainsi que son nom d'espèce l'indique, dans la Nouvelle-Hollande, où on le trouve en particulier à Botany-Bay et à Port-Jackson. Les colons anglais de ces pays lui ont donné le nom d'*émou*, en opposition à celui d'*émeu*, avec lequel ils désignent le casoar de l'Inde, autrement dit casoar à casque; la science ne tardera pas sans doute à lui composer un autre nom.

Les analogies de forme extérieure entre cet oiseau et le casoar de l'Inde sont surtout les suivantes : il a la taille et le port de l'autruche d'Amérique; les doigts sont au nombre de trois; sa tête est légèrement couverte de plumes un peu crépues, qui sont assez rares sur la gorge pour permettre de distinguer en cet endroit la couleur bleuâtre, et par places purpurine, d'une peau en partie caronculeuse. Le bec est noir, la portion inférieure en est dentelée sur les bords; les ailes sont extrêmement courtes, même plus courtes que dans le casoar de l'Inde; elles sont dépourvues de plumes rémiges, et n'offrent pas les piquants qui distinguent ce dernier genre d'échassier brévipenne. Le plumage est d'un brun gris, et composé à peu près uniformément, sur tout le corps, de longs filets à barbules courtes, qui sortent par paires d'un même tuyau. Les petits sont couverts d'une sorte de duvet rayé longitudinalement de brun et de blanc sale.

On ne sait encore que fort peu de chose sur les habitudes de ce grand échassier; il se nourrit principalement de fruits tendres et d'herbes fraîches; on dit que, dans les localités où il vit naturellement, il est très-farouche et court plus vite qu'un lévrier. On lui faisait autrefois une chasse active, car sa chair paraît moins mauvaise que celle de l'émeu; elle a un peu le goût de celle de bœuf, et les habitants du pays s'en nourrissaient.

Aujourd'hui l'espèce paraît reléguée assez loin au delà des montagnes, et est devenue rare dans les localités où elle existait jadis en abondance. Aussi attache-t-on un grand prix, dans les collections publiques, aux individus que l'on a pu en conserver vivants. Le beau couple que possède notre Jardin des plantes excite la surprise des nombreux visiteurs de ce bel établissement.

Le plus grand des trois individus que représente notre gravure est le mâle : il est au Jardin depuis environ quatorze ans; la femelle n'est là que depuis trois ans; elle offre à peu près le même plumage et elle a la même taille que le mâle. Cette année, elle a pondu onze ou douze œufs, qui ont à peu près aux deux tiers la grosseur de ceux d'autruche, et sont d'un beau vert émeraude foncé, finement piquetés de gris clair. La mère n'a pas paru en prendre le moindre souci; aussitôt pondus, elle les a abandonnés; le père, au contraire, leur a donné toutes sortes de soins : il les disposait avec précaution dans un grand nid de paille, à mesure qu'ils venaient; il en défendait avec énergie l'approche à tous les importuns; il ne les a pas quittés un seul instant, et définitivement il les a couvés. Cette couvaison n'a pas duré moins de soixante-dix jours, pendant lesquels, d'après l'employé aux soins attentifs duquel la surveillance en avait été confiée, il n'a pas pris la moindre parcelle de nourriture, et cependant l'espèce, en temps ordinaire, montre une voracité continue. De neuf œufs qui ont été couvés, trois ont éclos. L'un des trois petits a été écrasé involontairement par la mère, les deux autres sont très-vivaces et grandissent rapidement; ils se nourrissent, comme le père et la mère, de pain, de petits brins d'herbe, de salade dont ils paraissent très-friands. Nous les avons figurés avec le mâle seul qui les soigne, car la femelle a dû être éloignée, par suite de l'empressement excessif avec lequel elle s'élançait vers sa nourriture, et du manque absolu de sollicitude dont elle avait d'ailleurs fait preuve dès le principe pour sa progéniture.

Si ces détails peuvent avoir quelque intérêt, c'est surtout parce qu'ils se rapportent à l'un des genres d'oiseaux les plus remarquables que l'on connaisse, sur lequel on a peu de notions encore, et qui peut-être un jour disparaîtra totalement de la création vivante devant le développement de la race civilisée, comme ces grandes espèces fossiles de la même classe dont nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs.

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA GUERRE SOUTERRAINE.

Fin. — Voy. p. 334.

Pierre de Navarre eut une destinée vraiment singulière : il naquit en Biscaye; d'abord matelot, puis soldat, il mena la vie la plus aventureuse : il se distingua si bien au service des Génois par son intelligence et sa bravoure, que Gonzalve de Cordoue l'employa comme capitaine dans la guerre de Naples, et c'est dans cette guerre qu'il s'illustra par la prise du château de l'Œuf : en récompense de cette action, il reçut l'investiture du comté d'Alveto.

Il accrut sa réputation par de nouveaux exploits sur terre et sur mer; une sorte de terreur superstitieuse s'attacha à son nom. Au siége de Bologne, je crois, il construisit une mine qui lança en l'air, d'une seule pièce, une tour et un pan de mur, lesquels retombèrent d'aplomb et, pour ainsi dire, sur leurs pieds. On cria au miracle. Mais l'intelligence supérieure de Pierre de Navarre devina la cause de ce fait extraordinaire : le centre des poudres s'était trouvé exactement sous le centre de gravité du massif soulevé. Il recommença sa mine et réussit.

Un revers de fortune vint le frapper, et, dès cet instant, l'influence maligne et bizarre de son étoile ne cessa pas de le poursuivre : il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne; après avoir longtemps langui en France, sans avoir pu obtenir du roi d'Espagne une rançon, il entra au service de François Ier. Mais il fut bientôt fait prisonnier par les Impériaux et enfermé dans ce même château de l'Œuf qu'il avait pris dix ans auparavant. Le traité de Madrid lui rendit, trois ans après, la liberté : le maréchal de Lautrec l'employa au siége de Naples, en 1528.

Pierre de Navarre fut pris de nouveau à la malheureuse retraite d'Aversa, et de nouveau enfermé dans le château de l'Œuf; il y mourut (1).

Nous n'avons plus les préjugés d'un autre âge; les génies malfaisants, emportant leurs sorts et leurs maléfices, ont disparu devant un talisman souverain, la science; nous ne cataloguons plus nos destinées dans la liste des étoiles. Et cependant notre raison s'étonne de certaines existences singulières, comme celle de l'inventeur des mines militaires. Ne dirait-on pas qu'une puissance occulte ait conduit cet homme malgré lui dans un sentier qu'elle lui avait tracé d'avance? La scène de cette vie si agitée est circonscrite par un cercle dans lequel elle a tourné avec une unité dramatique presque invraisemblable. Il semble qu'entre Pierre de Navarre et le château de l'Œuf il y ait eu une attraction cachée, merveilleuse, inexplicable, qui a été la loi de l'existence de ce célèbre aventurier : Pierre de Navarre a trouvé, dans le château de l'Œuf, sa gloire et son tombeau.

(1) Dans le dix-septième siècle, un duc de Sessa, voulant honorer la mémoire de Pierre de Navarre, lui fit élever un monument dans l'église de Santa-Maria la Nuova, à Naples.

Bientôt on opposa aux mines nouvelles les procédés de contre-mine des anciens. La défense poussa des galeries à une distance des poudres moindre que la ligne menée du centre des poudres à la surface du sol, c'est-à-dire moindre que la *ligne de moindre résistance*, de manière à détourner vers ces galeries l'effet qui devenait ainsi nul pour l'objet que se proposait l'assiégeant. On appelait cela *éventer la mine*. D'autres fois ces galeries pénétraient dans celles de l'attaque, pour les inonder, les empoisonner, ou pour combattre le mineur. Mais ensuite, au lieu de traverser ou d'attendre la mine de l'assiégeant, on se mit aux écoutes, et, quand on entendait le mineur ennemi passer à portée, on enfonçait le coffrage de son *rameau de mine* au moyen d'une faible charge de poudre logée dans la mince paroi qui séparait les deux galeries. On donnait ce qu'on appelait *le camouflet* à l'assiégeant, en lui coupant ainsi l'air et le retour et en l'étouffant dans sa mine.

La défense alla plus loin : elle fit jouer aussi des *fourneaux de mine*, non-seulement pour détruire les travaux d'attaque à la surface du sol, mais encore pour crever tous les rameaux de mines situés à une distance plus faible que la ligne de moindre résistance. Des ingénieurs, et entre autres Vauban, Goulon, Cormontaigne (voy. 1841, p. 239), organisèrent à l'avance un système de mines permanentes formant un réseau de galeries, depuis la contrescarpe jusqu'à la queue des glacis. Lorsque les travaux n'existaient pas au moment du siége, la défense employait tous ses mineurs à les construire rapidement sous le front d'attaque à l'aide de boisages. Combien cette fortification souterraine donnait de supériorité à la défense! Le mineur de l'attaque avait peu de chance de travailler avec succès dans un terrain savamment disposé contre lui. Le soldat le plus brave, qui aurait résolument affronté, en rase campagne, un ennemi dix fois supérieur, était frappé de terreur et ne s'avançait qu'en frémissant sur un sol recélant un volcan à chaque pas. Un assiégeant déterminé pouvait bien, en affrontant le feu de la place, hasarder fort en avant des attaques de vive force, rapides, inattendues, pour que la défense n'eût pas le temps de faire jouer tous ses fourneaux : il assaillait les chemins couverts, sautait dans le fossé, rompait à coups de hache ou par le pétard les portes des contre-mines et enfonçait les galeries de contrescarpe et les grandes galeries avec des barils de poudre; mais ces hardiesses, toujours sanglantes, étaient le plus souvent désastreuses.

Il était réservé au génie de Bélidor, professeur d'artillerie à la Fère, de rendre une grande partie de leur puissance aux mines offensives. Cet habile ingénieur constata que la manière de charger les fourneaux, employée jusqu'à lui, était bien calculée par rapport aux effets à produire de bas en haut sur la surface du sol, mais non relativement aux effets à produire latéralement et en tous sens, dans le sein de la terre, contre les galeries qui la sillonnent et les revêtements qui la soutiennent. Il pensa que les gaz de la poudre exercent en tous sens des efforts égaux, et il en conclut que lorsqu'un fourneau enlève, dans son explosion, une portion quelconque de la surface du sol, il fait sentir en même temps son action circulairement dans toute la masse des terres environnantes à une distance au moins égale au rayon oblique mené du centre des poudres au bord de l'*entonnoir* produit par l'explosion. Cette masse de terre comprimée, il la nomma *globe de compression*.

Des expériences que Bélidor fit à la Fère, en 1732, et à Bissy, en 1753, démontrèrent que dans les mêmes terres, à profondeur égale, des fourneaux également chargés donnent des entonnoirs égaux; que dans les mêmes circonstances, de deux fourneaux inégalement chargés, celui dont la charge est la plus grande donne le plus grand entonnoir. Il devait sembler qu'en augmentant les charges, on augmenterait de même les rayons des globes de compression : mais cela n'est vrai qu'entre des limites assez resserrées, parce que la conflagration de la poudre n'est pas instantanée, et que lorsqu'une portion de la charge, suffisante pour soulever ou seulement fissurer le terrain est brûlée, les gaz produits successivement par les autres portions, ne trouvant que peu d'obstacles, perdent une partie de leur effet. Tout ce qu'on peut attendre de la mine la plus surchargée, dans des terres moyennes, c'est de produire un entonnoir dont le diamètre supérieur soit sextuple de la ligne de moindre résistance, et de faire sentir son effort latéral à une distance quadruple de la longueur de cette ligne.

Dès-lors l'assiégeant put crever les galeries de la défense, renverser les contrescarpes à une distance quadruple de celle où jusqu'alors on avait pu les atteindre, et détruire les travaux à la surface du sol à une distance trois fois plus grande qu'auparavant.

Frédéric II fit répéter ces expériences à Postdam, en 1754. Il fut le premier qui se servit des globes de compressions dans l'attaque des places, à Schweidnitz. L'emploi qu'on en a fait dans ce siége et dans d'autres occasions plus tard, a démontré combien le mines offensives ont tiré de puissance de la découverte de Bélidor. La défense n'a pas les mêmes avantages que l'attaque à se servir des globes de compression, non-seulement parce qu'ils exigent une trop grande consommation de poudre, matière à ménager dans une place assiégée, mais aussi parce qu'ils peuvent crever les galeries de la défense elle-même, et enfin que les grands entonnoirs qu'ils produisent offrent des *couverts* tout préparés à l'attaque.

LE PLUS RICHE DES PRINCES.

A Worms, dans la salle impériale, plusieurs souverains d'Allemagne sont réunis, et chacun d'eux vante l'étendue et les trésors de ses domaines.

— Superbe est mon royaume, dit le prince de Saxe, avec sa mâle population et ses montagnes où brillent les mines d'argent.

— Voyez, dit l'électeur du Rhin, voyez ma charmante contrée, ses épis d'or dans les vallées, ses nobles vignes sur les coteaux.

— Moi, dit Louis de Bavière, je suis fier des grandes villes, des riches couvents que je compte dans mes états.

— Moi, dit le bon Eberhard de Wurtemberg, je n'ai point de mines d'argent dans mes domaines, et on n'y trouve que de petites villes.

Mais je possède là un précieux trésor. Je puis là, partout, dans l'ombre, dans la profondeur des bois, poser sans crainte ma tête sur le sein de mes sujets.

Et le prince de Saxe, et ceux du Rhin et de la Bavière, s'écrient : — Comte Eberhard, vous êtes le plus riche des souverains. Votre terre porte des diamants!

KERNER.

LES BATELIERS A CONSTANTINOPLE.

Ce sont eux qui conduisent ces milliers de *kaïks* qui sillonnent à toute heure de la journée la Corne-d'Or et le Bosphore, et qui sont comme les fiacres de Constantinople. Presque tous viennent des provinces de l'intérieur, et principalement de l'Anatolie, chercher fortune à Constantinople. Leur but étant d'économiser le plus possible, ils se mettent, en général, cinq ou six ensemble, et louent, pour quinze à vingt piastres par mois, ce qui est environ la moitié du produit de leur journée, une grande chambre dans laquelle chaque associé a son tapis et ses coussins pour la nuit. Ils donnent à peu près pareille somme à quelque vieillard (le plus souvent un parent de l'un des membres de la société), pour prendre soin de l'appartement commun et préparer le

souper. Ce vétéran fait de plus l'office de conseiller et d'arbitre ; et comme la vieillesse n'est nulle part respectée autant qu'en Orient, il passe ses jours fort doucement. Toutes ses dépenses sont payées, et les jeunes gens qui l'emploient lui prêtent l'assistance qu'il pourrait attendre de parents et de domestiques. Au bout de cinq à six ans de ce train de vie, chacun d'eux a amassé assez pour retourner dans son pays avec un petit pécule, à moins (qui sait?) qu'il n'ait quitté avant cela sa profession de batelier pour devenir capitan-pacha, sérasker, grand visir. Pourquoi non, « si Dieu le veut? » En effet, de tels exemples n'ont rien que d'ordinaire en Turquie : tellement que si vous venez dire à un *hamal* (porte-faix), en lui donnant un *bakchis* (petite pièce de monnaie) : « Dieu te fasse grand visir ! » il ne croira pas du tout que vous plaisantez, et se contentera de vous répondre en remuant la tête : « Cela se peut ! »

UBICINI, *Lettres sur la Turquie.*

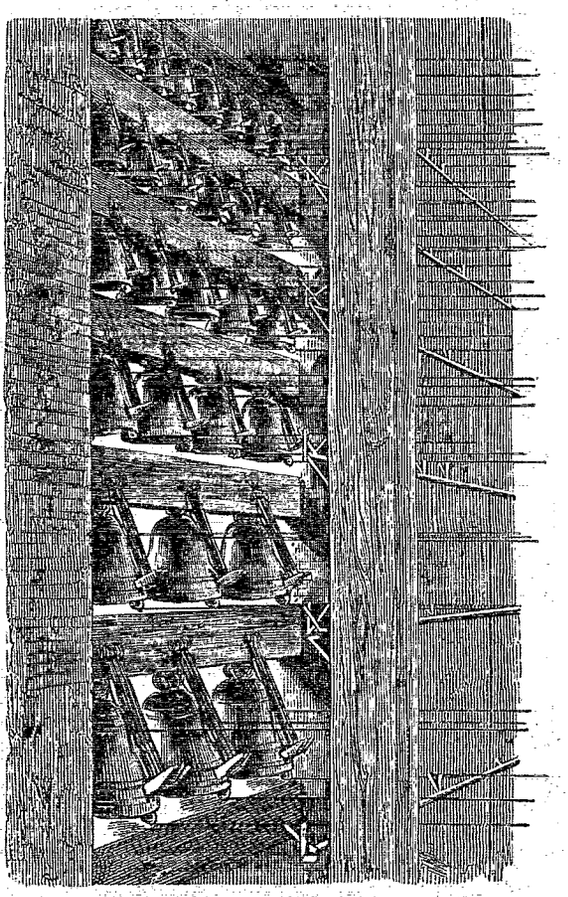
ANNALES BERNOISES.

Voy. p. 177.

— En 1348, une faction puissante avait dépouillé le chevalier Jean de Boubenberg de sa charge d'avoyer (bourgmestre), et l'avait exilé de Berne pour le reste de ses jours. Il se retira dans le manoir de ses ancêtres, à une lieue de la ville. Là il s'occupait d'agriculture, et passa quatorze ans loin des affaires publiques. Un matin, qu'il se promenait dans son domaine, il apprit qu'il y avait à Berne une assemblée de la bourgeoisie. Curieux d'en savoir l'objet et le résultat, il y voulut envoyer un de ses bergers. Celui-ci refusa d'abord, sous prétexte qu'il ne pouvait pas quitter son troupeau. Le vieux chevalier lui dit : « Va, je le garderai jusqu'à ton retour. » Quelques heures après, le berger revient ; il trouve le vieillard au milieu de ses moutons, et lui annonce qu'il est rétabli dans ses biens et ses honneurs. En effet, la grande bannière de la ville ne tarda pas à paraître à la tête d'une partie de la bourgeoisie. Boubenberg fut ramené à Berne comme en triomphe ; mais, trop vieux pour accepter de nouvelles charges, il eut le plaisir de voir son fils nommé à sa place avoyer de la république.

— Les voyageurs connaissent les ruines du château d'Unspounnen, près d'Interlacken. Les barons d'Unspounnen étaient, aux douzième et treizième siècles, au nombre des plus riches et des plus puissants seigneurs possessionnés dans cette chaîne des Alpes. Leur domination s'étendait du Grimsel à la Gemmi, sur les vallées et les montagnes de Grindelwald, de Lauterbrounnen, d'Aeschi et de Froutigen. Burkard était le dernier rejeton de cette famille, et l'ennemi déclaré de Berthold V de Zaeringen, fondateur de Berne. Burkard avait une fille unique célèbre par sa beauté ; elle se nommait Ida. Rodolphe de Wœdenschwyl, un des plus braves et des plus aimables chevaliers de la cour de Zaeringen, vit la fille de Burkard dans un tournoi, et en devint éperdument amoureux. Il ne pouvait espérer de l'obtenir du consentement de son père ; le vieillard fit une absence : Rodolphe, suivi de quelques serviteurs dévoués, se rend de nuit à Unspounnen, escalade le château, enlève la belle Ida, et la conduit en triomphe à Berne, où il l'épouse. Cette violence ne pouvait qu'augmenter la haine entre les deux maisons d'Unspounnen et de Zaeringen. La guerre ensanglanta les bords de l'Aar et du lac de Thoun. Enfin on parla de paix. Berthold, aussi généreux que brave, veut une réconciliation personnelle avec Burkard. Fatigué de guerres, il sent plus vivement, à mesure qu'il avance en âge, le besoin du repos et de l'amitié. Accompagné de quelques pages et de quelques écuyers, il entre un jour au château d'Unspounnen, sans se faire annoncer. Il y trouve Burkard, solitaire, accablé d'ennui et de chagrin, pleurant toujours la perte de sa fille chérie. Il l'aborde avec cordialité, lui parle de paix, et lui présente le jeune Walther, fils d'Ida et de son ravisseur. A la vue de ce bel enfant, dont les traits lui rappellent ceux de sa mère, le vieillard s'émeut ; il serre dans ses bras son petit-fils, et consent de pardonner à son gendre. Il fait plus, il reconnaît par un acte authentique le jeune Walther pour unique héritier de ses vastes domaines. C'est le même Walther de Wœdenschwyll qui fut, en 1223, le premier avoyer de Berne. Cette réconciliation, aussi heureuse qu'imprévue, causa une joie universelle, et devint l'origine des relations amicales qui unirent dès-lors Berne et l'Oberland. Le vieux Burkard avait dit : « Je veux que ce jour soit chaque année un jour de joie pour le pays ! » Et depuis, en effet, l'anniversaire de cet événement fut marqué par des fêtes pastorales et des jeux alpestres qui, même dans ce siècle, ont été quelquefois renouvelés.

SUR LES CARILLONS.



Vue intérieure du carillon de Dunkerque.

« Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes... Les carillons et les voix bruyantes des cloches, au milieu de nos fêtes, semblent augmenter l'allégresse publique. C'est la joie exprimée sur une échelle de sons immense. Dans les grandes calamités, au contraire, leurs bruits deviennent terribles. » (Chateaubriand, *Génie du christianisme.*)

Ce fut, dit-on, au cinquième siècle que l'on fit servir pour la première fois les cloches à appeler les fidèles à la prière.

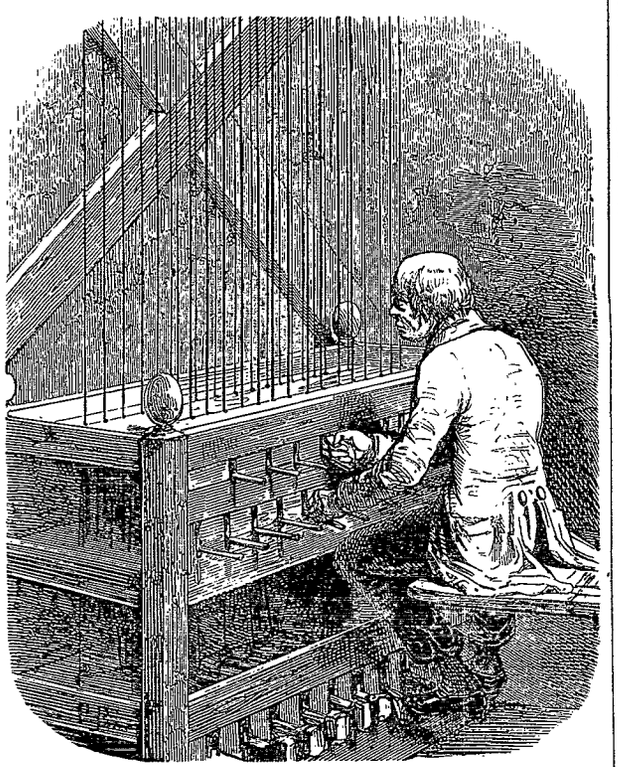
Dans les siècles suivants, il y eut émulation de paroisse à paroisse, sur le nombre et le volume des bourdons. Dès que les campanilles en renfermèrent plusieurs, on remarqua la différence de leurs timbres. La voix grave des uns, le son aigu des autres, produisait un simulacre de mélodie, dont on étudia le rhythme et auquel on prêta des paroles. Le carillonneur apprit à sonner des airs, et plusieurs villes eurent leurs carillons notés, plus ou moins étendus selon le nombre des cloches de calibres différents. Pour celui de Vendôme quatre timbres suffisent, et l'imagination populaire a prêté des paroles à leur son :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Paris,
Vendôme, Vendôme !

La cloche était devenue un instrument ; et on comprend aisément, en effet, que les cloches, graduées de façon à produire des sons qui se suivent, peuvent offrir, aussi bien que les cordes ou les tubes de grandeurs inégales, une gamme régulière qui servira, à mesure qu'on l'étendra davantage, à exécuter une plus grande variété de mélodies.

En 1476, il y avait à Dunkerque un carillonneur si renommé, que de toutes parts, du pays d'Artois et même des Flandres, on accourut entendre l'habile manière dont il jouait les airs les plus difficiles sur les cloches. Je ne sais si l'air qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de carillon de Dunkerque a quelques rapports avec ceux de l'habile sonneur de 1476 ; mais pour le jouer, il faut employer dix timbres de volumes inégaux. Le carillon qui doit sa célébrité à cet air a longtemps été abandonné. Un habitant de Dunkerque le fait, en ce moment, réparer à ses frais.

Si les cloches peuvent produire tous les tons, elles ne se prêtent que difficilement à jouer tous les airs. Leurs longues vibrations rendent peu agréable l'emploi des dissonances. Le timbre qui vient d'être frappé résonne encore



Le Carillonneur.

quand le marteau ou le battant en interroge un nouveau : aussi les mouvements lents et graves conviennent-ils mieux aux sonneries que les rhythmes vifs et gais. Cependant depuis que la cloche vulgarisée est devenue l'interprète des heures, une grande variété et plusieurs perfectionnements ont été introduits dans les carillons. D'anciennes et fameuses horloges faisaient mouvoir (remplaçants automates des sonneurs) Adam, Ève, des anges, des démons, des animaux divers, qui venaient, obéissant à d'ingénieux mécanismes, frapper les heures, et jouer des airs sur un système de timbres plus ou moins compliqué. Nos villes de l'Est continuent à se glorifier du carillon qui, du haut de leur clocher, annonce l'heure en chantant ; le voyageur attardé entend, la nuit, le son qui se propage au loin sur les vastes plaines : il s'arrête, il écoute à distance, et cherche à deviner la mélodie qui varie à la demie et au quart.

L'heure sonne ; on la compte ; elle n'est déjà plus.
L'airain n'annonce, hélas ! que des moments perdus !

LE REFUGE.

A Londres, au cœur du riche et puissant quartier de Westminster qui renferme le palais, l'abbaye, les parcs, les tribunaux et les chambres où s'élabore la législation anglaise, presque aux pieds des tours qui dominent l'orgueilleuse métropole, gît un groupe d'ignobles masures, traversé par d'étroites et sombres ruelles, et formant une sorte de carré, connu dans le voisinage sous le nom de « l'arpent du Diable, » *Devil's acre*. C'est là que croupit la lie d'une population de deux millions d'âmes, et c'est au milieu de cette fange humaine qu'une pieuse et infatigable charité a élu domicile.

Dans la rue Sainte-Anne, au-dessus de la porte d'une maison un peu plus grande et un peu moins délabrée que celles qui l'entourent, on lit en gros caractères : *Dortoir des déguenillés ; école d'industrie préparatoire pour les colonies ;* et sur un des volets : *Refuge ouvert aux jeunes gens qui veulent se réformer.*

Personne n'est admis au-dessous de seize ans, les écoles de charité accueillant les élèves jusqu'à cet âge. Le Refuge est spécialement destiné aux vagabonds et aux voleurs, de seize à vingt-deux ans, qui désirent abandonner leur genre de vie, et se livrer pour l'avenir à d'honnêtes et laborieuses carrières.

Comme le bien engendre toujours le bien, cette excellente institution est née d'une autre, également féconde en bons résultats, l'École des déguenillés, fondée dans Pye-Street, accessible de même à tout venant.

Le maître de cette dernière école, frappé, un jour, de l'insistance d'un jeune vagabond de seize ans qui montrait un ardent désir de se corriger, l'engagea à suivre assidûment les classes. « A quoi me servira de venir à l'école pendant le jour, si la nuit il me faut errer dans les rues et voler pour vivre, comme je le fais maintenant ? » répondit en pleurant le jeune garçon. L'obstacle, en effet, était sérieux. Touché de son accent de sincérité, le maître résolut de tenter une expérience décisive. Il lui loua un logement et lui assura strictement du pain. Pendant quatre mois le jeune homme vécut heureux et content sur ce maigre régime. Il apprit à lire, à écrire passablement et à bien calculer. Quelques personnes charitables se cotisèrent alors pour payer son passage en Australie où il s'est, depuis, bien comporté. Il a fait constamment preuve de probité et d'aptitude dans la voie providentielle qui s'était ouverte à lui.

Ce premier succès fut à la fois une récompense et un encouragement pour ses généreux protecteurs, et son exemple décida de la fondation du Refuge. On n'y admet que ceux qui s'avouent vagabonds ou voleurs, et qui déclarent vouloir se soumettre au régime disciplinaire de la maison. Malgré ces clauses qui sembleraient devoir éloigner les aspirants, plus de deux cents demandes ont été faites depuis deux ans que l'institution existe.

Afin de se mettre en garde contre la mauvaise foi et la paresse, on fait subir au nouveau venu une rude épreuve préparatoire. Il y a dans les combles une petite pièce, sans autre meuble qu'une paillasse et une grossière couverture. Une pauvre famille qui habitait ce réduit avant que la maison eût reçu sa destination actuelle, y avait été décimée, en 1849, par le choléra qui a fait de nombreuses victimes dans le quartier de Westminster. C'est là qu'on installe l'arrivant. Il doit y passer une quinzaine, au pain et à l'eau, seul avec lui-même, sauf pendant les classes, auxquelles il assiste à part; il lui est sévèrement interdit de se mêler aux internes.

Un pareil noviciat est la pierre de touche d'un repentir sincère. Plusieurs reculent devant l'épreuve : d'autres la subissent un jour ou deux, et se retirent; car, entrés de leur plein gré, rien ne les contraint à rester, ils sont à toute heure libres de sortir. Quelques-uns persistent une semaine. On en a vu renoncer au bout de huit ou dix jours; mais ceux qui persévèrent jusqu'au bout, sont jugés dignes de toute la sollicitude du chef de l'institution.

On leur donne alors des vêtements décents; presque tous arrivent en haillons. On les tire de leur cellule et ils jouissent des mêmes privilèges que les internes. Levés à l'aube, leur première occupation est de nettoyer la maison du haut en bas. Ils déjeunent ensuite avec du pain et du cacao, puis ils entrent en classe. Il y a deux classes, l'une pour les commençants, l'autre d'un degré plus avancé. On y enseigne les doctrines fondamentales de la religion, la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, particulièrement celle des colonies. Le maître exerce un contrôle général sur l'établissement. La classe supérieure est dirigée par un des jeunes réformés, entré des premiers au Refuge, et qui montre pour l'enseignement une rare aptitude. La petite classe est présidée par un moniteur.

C'est un spectacle émouvant et curieux que cet assemblage d'élèves, sortis volontairement des sentines du vice, et travaillant de bonne foi à se régénérer. Quoique diversement vêtus, d'habits donnés par les bienfaiteurs de l'institution, tous sont propres; les règlements les obligent à de fréquentes ablutions. Sur certains visages on retrouve encore l'expression brutale qu'ils avaient en entrant. Il y a beaucoup de physionomies où prédomine la ruse, contractée par d'anciennes habitudes de vie. A leur air intelligent et alerte on distingue aisément les premiers internes, déjà humanisés par l'étude, l'ordre et le régime intérieurs de la maison. En général, tous apprennent vite et bien.

Ils dînent pendant l'intervalle qui sépare les classes du matin de celles de l'après-midi. On leur donne de la viande trois fois par semaine. Les autres jours ils ont du pain et des graisses de rebut. Après le souper, ils passent une heure ou deux dans l'école préparatoire, sorte d'atelier, où des ouvriers praticiens leur enseignent les métiers de tailleurs et de cordonniers. Si un élève préfère la charpente ou la menuiserie, on lui procure les moyens d'apprendre ces utiles professions.

Ils couchent à terre, et à part. Quand la maison est au grand complet, les classes se transforment la nuit en dortoirs.

Tous sont tenus d'assister le dimanche aux offices, chacun selon son rit. On leur permet de sortir par groupes durant le jour. Chaque compagnie a pour chef le mieux noté du groupe. Le temps de la promenade est limité. Il leur est enjoint d'éviter autant que possible les quartiers mal habités, et hantés autrefois par eux. On s'applique à les sevrer de leurs anciennes habitudes, à leur inspirer le désir de vivre honnêtement et de redevenir d'utiles membres de la société qui leur tend la main. Il faut qu'avant d'émigrer ils aient passé au moins six mois au Refuge. Ils sont impatients de partir pour les colonies, et tous, sans exception, frissonnent à l'idée de recourir à leurs anciens moyens d'existence. On en a expédié déjà de vingt à trente en Australie, et le comité qui surveille l'établissement espère réunir assez de fonds pour pouvoir entretenir une moyenne de quarante internes, et une émigration annuelle de vingt réformés.

Les traits caractéristiques de cette utile institution sont l'idée miséricordieuse qui l'a fait naître, son influence préventive sur les délits, la simplicité de l'exécution, la sage économie qui préside aux détails, enfin la liberté complète laissée aux aspirants.

En France, le gouvernement ouvre aux jeunes détenus un asile au sortir de la prison; mais c'est encore un stage de la captivité. Il appartiendrait à l'ingénieuse charité privée, si active de nos jours, d'ouvrir aussi un libre refuge au pécheur repentant; d'appeler, à l'instar du bon Pasteur, la brebis égarée à rentrer au bercail. Et cette population souple, jeune et retrempée, ne vaudrait-elle pas mieux pour peupler l'Algérie, que des colons de tout âge, de toute classe, dont les corps amollis ne peuvent pas plus résister au climat que leurs habitudes enracinées ne leur permettent de se plier à un nouveau genre de vie?

Voici deux extraits, courts mais concluants, tirés, l'un des annales du Refuge anglais, l'autre de celles de l'École des déguenillés dans Pye-Street.

« John ***, seize ans. Admis le 3 juin 1848. — Couchait depuis quatre mois sous les arches sèches de West-Street. — N'avait eu dès l'âge de onze ans d'autres moyens d'existence que le vol. — Deux fois en prison. — La plus grosse somme qu'il ait dérobée en une fois était un souverain et demi. — Savait lire lors de son admission. — A appris à écrire et à chiffrer. — Resté huit mois au Refuge. — Bien noté. — Parti pour l'Australie où il se tire d'affaire et se conduit à merveille. »

« Un garçon de quatorze ans, instruit à l'École des déguenillés, fut expédié en Australie. Il avait été fort mal élevé : sa mère l'envoyait tout petit mendier ou voler. Un an après le départ de son fils, cette femme, dans la plus grande misère et à la veille d'être chassée de son bouge, faute de pouvoir payer son terme, se présenta chez le missionnaire du district pour lui demander conseil. Il n'en avait point d'autre à lui donner que de payer, et il lui tendit un souverain (monnaie d'or de la valeur de 25 francs 21 cent.). Elle le prit en hésitant, alla solder le loyer, montant à 14 schellings (16 fr. 80 c.) et revint rapporter le reste, avec des remercîments sentis. Le missionnaire lui dit de garder l'argent, attendu que la pièce d'or lui appartenait : en effet, par un hasard providentiel, son fils l'avait envoyée pour elle le matin même, avec une lettre que le missionnaire lui lut. Cette femme, d'abord stupéfaite et incrédule, se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes. Le contraste de sa conduite avec celle de son fils la remplit de honte et de remords. Elle avait été jadis bonne ouvrière. Elle se remit au travail, et aujourd'hui elle se prépare à aller rejoindre son enfant en Australie. »

La création de mille forêts est dans un gland. L'Égypte, la Grèce, Rome, la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Amérique, existaient en germe dans l'esprit du premier homme.

EMERSON.

LES VILLES DES CÉSARS

ET QUIVIRA.

Il s'agit ici, non point, comme on pourrait le supposer, d'une tradition romaine ou gauloise, mais d'une sorte de mythe américain, qui pourrait bien avoir été l'origine de l'*Eldorado*. Voici ce que disent, à ce sujet, les vieux voyageurs espagnols les mieux renseignés.

Parmi les flottilles qui se perdirent jadis dans le détroit de Magellan, il y en eut une qui se composait de quatre na-

vires expédiés par l'évêque de Placencia, et en destination pour les Moluques. Ces bâtiments avaient pénétré jusqu'à une vingtaine de lieues dans le détroit, lorsqu'un vent terrible de l'ouest s'éleva tout à coup et jeta trois des navires à la côte, sans que l'éloignement où l'on était du rivage fût assez considérable pour faire périr les équipages. Un seul bâtiment fut assez heureux pour résister, et gagna le grand Océan. Il revint bientôt, toutefois, vers les parages d'où la tempête l'avait chassé, et lorsqu'il fut entré de nouveau dans le détroit, il fut encore témoin de l'état déplorable où étaient réduits les malheureux naufragés. On les voyait, dit Ovalle, errant sur le rivage et implorant un secours qu'on ne pouvait leur donner. Leurs supplications furent vaines, et, l'âme transpercée d'affliction, le capitaine du navire qui s'était sauvé continua son voyage... « Ce que ces hommes sont devenus, ajoute le vieux narrateur, on ne l'a jamais su avec certitude; on tient seulement comme un fait reçu que, dans les profondeurs du Chili et en s'avançant vers le détroit, il y a un peuple que l'on appelle la nation de *los Cesares*, et que le gouverneur du Tucuman, don Geronimo-Luiz de Cabrera, alla reconnaître, il y a vingt-huit ou vingt-neuf ans, à la tête d'une assez forte armée qu'il avait réunie à ses frais... On regarde comme fort probable que les Césars proviennent du naufrage raconté plus haut. »

Alonso de Ovalle écrivait ceci vers 1646, et depuis ce temps le mythe géographique que nous citons s'est paré de tout le merveilleux qui constitue, dans le nouveau monde, ces sortes de récits. Si, à l'époque où écrivait Ovalle, on entendait dans le désert des cloches mystérieuses dont le tintement lointain attestait l'existence de cités populeuses, on ne s'était pas encore avisé de décrire les *sept villes* renouvelées sans doute des anciens contes du quinzième siècle, et que divers écrivains réduisaient à trois. La tradition se formait cependant, et, sans faire attention au peu d'espace qui s'était écoulé entre le naufrage signalé et le temps où l'on débitait ces folies, on n'hésitait déjà plus à peupler l'extrémité de l'Amérique du Sud de villes fortifiées, pavées pour ainsi dire d'or et d'argent, et rappelant par leur architecture et leur police intérieure les plus riches cités de l'Europe. Avant 1646 même, un mestre de camp, né dans l'archipel de Chiloe, mettait déjà en écrit les traditions qui circulaient à ce sujet : elles venaient toutes à l'appui des récits qui faisaient de ces villes imaginaires le centre d'immenses richesses : aussi, en l'année même où il publiait son livre à Rome, Ovalle pouvait écrire, avec toutes les marques d'une conviction profonde, que le pays de *los Cesares* était enfin découvert. « Je viens de recevoir des lettres, disait-il, qui m'annoncent que le père Geronimo de Montemayor, missionnaire de l'archipel de Chiloë, est entré en terre ferme avec le capitaine Navarro, soldat si valeureux et si renommé en ce pays. Ils ont découvert certaines nations que l'on pense être les Césars, parce qu'ils sont blancs, vermeils et de belle prestance. » Des richesses fantastiques de *las ciudades*, il n'en était plus question. Bientôt elles se renouvelèrent; et si Philippe de Hutten avait vu jadis, dans le voisinage de la Parime, les toits étincelants de l'Eldorado; si F. Marcos de Niza avait admiré, sur le chemin de la Californie, les belles turquoises qui garnissaient les portes magnifiques de Cibora, il se trouva des voyageurs assez heureux pour pouvoir décrire la capitale du nouvel empire. On sut qu'elle s'élevait au centre du lac de Payegué; qu'elle avait murailles, fossés, ravelins; mais qu'une seule porte y donnait entrée, et que l'artillerie de siége n'y manquait pas. On apprit avec certitude que les temples y étaient revêtus d'argent; que tous les ustensiles de ménage, y compris les marmites, n'auraient pas déshonoré la plus belle vaisselle plate d'un grand d'Espagne; et que c'était avec le même métal que l'on forgeait les socs de charrue. Les meubles réservés pour l'intérieur des habitations brillaient d'incrustations en or, quand ils n'étaient point d'or massif. Bref, l'imagination des Chiliens laissa peu chose à faire aux romanciers qui voulurent s'emparer de ces étranges fictions. Au besoin, du reste, certains manuscrits de la Bibliothèque nationale, et la vaste collection de don Angelis, prouveraient ce que nous avançons.

Par une étrange coïncidence, et pendant que le mythe de la cité des Césars se formait à l'extrémité de l'Amérique du Sud, un autre naufrage donnait lieu à une fable analogue à l'autre extrémité du continent américain. Vers 1603, le bruit courait que, vers le cap *Blanco*, par les 43 degrés, et sur les côtes de la Californie, une rivière rapide conduisait à une ville opulente nommée *Quivira;* elle avait été peuplée, sinon fondée, par des Allemands qui avaient fait naufrage dans ces parages, et qui y avaient porté leur industrie. Quivira est prophétiquement marquée sur toutes les vieilles cartes de l'Amérique du Nord.

LA PATIENCE D'UN PAUVRE AUTEUR.

Le désir de la publicité, l'amour de la gloire, ont porté plus d'un savant et plus d'un écrivain à de merveilleux efforts de courage et de résignation. Parmi ces exemples d'honnête et douloureux labeur dont se compose le martyrologe des lettres, il en est un peu connu, c'est celui d'un homonyme du célèbre chimiste Davy, d'un pauvre prêtre du diocèse d'Exeter.

Fils d'un fermier qui n'avait qu'un très-petit domaine, G. Davy fut placé au gymnase d'Exeter et s'y distingua par son application à l'étude, en même temps que par une disposition particulière pour les arts mécaniques dont il s'occupait avec amour dans ses heures de loisir. En sortant de l'Université où il avait honorablement pris ses grades, il fut nommé pasteur à Lustleigh avec un salaire de 40 livres sterling par an (1000 francs). Depuis plusieurs années, il avait conçu l'idée de composer, par une compilation des meilleurs écrivains, un cours complet de théologie. Dès qu'il fut installé dans son presbytère, il se mit à l'œuvre et commença par publier, comme une introduction à son grand travail, un recueil de sermons en six volumes in-8. Pour faire cette publication, il avait eu un certain nombre de souscripteurs, mais ceux sur qui il comptait manquèrent à leurs engagements; quand Davy eut réglé ses comptes avec son imprimeur, il se trouva endetté d'une somme de 100 livres sterling, son revenu de trois années.

Ce malheureux échec ne le découragea pas. Il continua ses recherches et acheva son traité dans de telles dimensions qu'il ne pouvait lui en coûter moins de 50 000 francs pour l'impression en entier. Hors d'état de trouver une telle somme, et n'ayant réuni qu'avec peine quelques souscripteurs, il se décida à s'éditer lui-même avec son intelligence mécanique. Il construisit lui-même une presse, acheta à bas prix, d'un imprimeur d'Exeter, une collection de caractères à demi usés, et, sans autre auxiliaire que sa gouvernante, commença à composer son immense manuscrit. Après avoir lentement, péniblement imprimé quarante exemplaires de ses trois cents premières pages, il s'arrêta, persuadé qu'un tel spécimen suffisait pour lui acquérir le patronage du clergé et des savants. Il partit avec ses quarante exemplaires, et alla lui-même les déposer, l'un après l'autre, dans les bibliothèques des universités, chez quelques évêques, et chez les éditeurs des principales Revues. Puis il attendit les lettres, les articles, les encouragements qu'il croyait avoir si bien mérités. Rien ne vint, et cette seconde déception ne lassa point encore son énergie; seulement, au lieu de tirer son livre au nombre d'exemplaires qu'il avait projeté d'abord, il se résigna, pour ménager son temps et son papier, à terminer ceux qu'il avait commencés, et n'employa pas moins de treize années d'un labeur assidu à les achever. Il composa et tira ainsi quarante exemplaires de vingt-six volumes in-8 de 500 pages. Puis il les relia lui-même, partit de nouveau pour Londres,

et les remit dans quarante bibliothèques. Pas un grand seigneur ne s'intéressa à une œuvre entreprise avec tant de courage, poursuivie avec tant de persévérance; pas un journal ne daigna en faire mention. Le pauvre prêtre de Lustleigh acheva obscurément sa vie dans son presbytère, et son énorme ouvrage, oublié dans les collections scientifiques de Londres, est resté là comme un monument d'une rare et inutile patience.

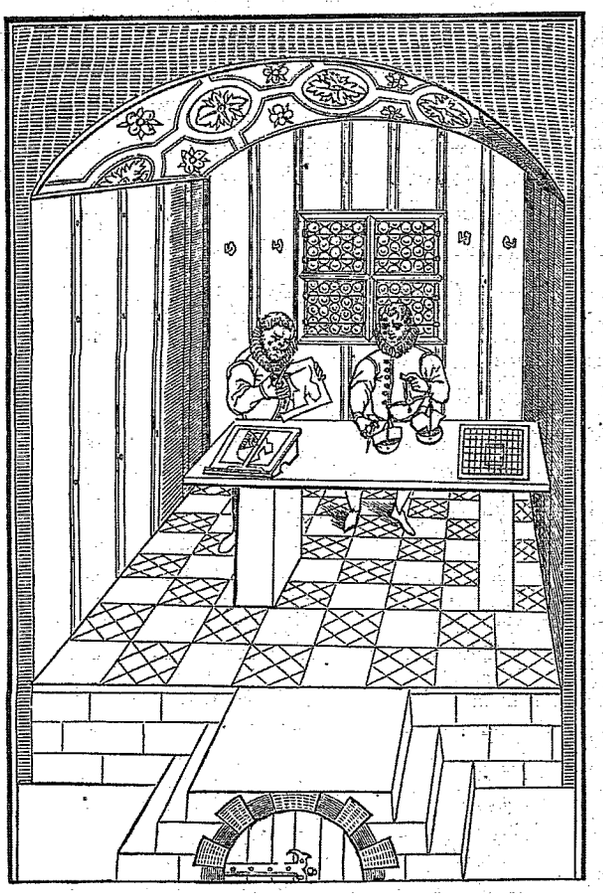
QUESTION DE TOPOGRAPHIE

RÉSOLUE PAR LA BALANCE.

DES PLANIMÈTRES.

L'évaluation des superficies est un des problèmes qui se présentent le plus souvent dans les études de géographie physique et de topographie; elle est, à proprement parler, le dernier mot de la plupart des opérations d'arpentage.

Rien n'est plus facile, théoriquement, que cette évaluation, qu'il s'agisse d'une figure régulière ou même d'une figure à contours tout à fait irréguliers. Mais, dans ce dernier cas, la pratique des procédés purement géométriques est aussi longue que fastidieuse, et il n'est pas étonnant que l'on ait cherché des moyens de s'y soustraire. Le *Rapport au roi*, placé en tête de la statistique agricole de la France publiée en 1840, nous fournit une indication curieuse sur l'application d'un procédé fort simple à l'évaluation des surfaces



Gravure extraite d'un Traité de géométrie publié à Nuremberg en 1599.

irrégulières comme celles que peut présenter la carte d'un pays. « Un savant agronome anglais, Arthur Young (voy. la Table des dix premières années), qui parcourut nos provinces en 1788, ayant vainement cherché, dans les documents de cette époque, des nombres exprimant l'étendue des différentes parties du territoire, divisé d'après son état physique et agricole, imagina d'obtenir ces données statistiques par le procédé suivant: Il porta ses belles et nombreuses observations sur une carte générale de la France, qu'il découpa soigneusement, d'après leurs indications; il pesa chacun des fragments, puis, en comparant le poids total de la carte à l'étendue de la surface qu'elle représentait, il détermina le rapport de ces deux termes; et le chiffre de chaque poids partiel lui donna celui de chaque espèce de superficie. La seule excuse de l'usage d'un pareil moyen, c'est qu'il n'en existait pas d'autre moins défectueux... »

Le vice du procédé, signalé par cette phrase, consiste bien moins dans le mode employé pour la mesure des superficies que dans les suppositions nécessairement arbitraires que l'on était obligé de faire sur les limites et la force productive moyenne de chacune des régions du territoire. La preuve en est que dans les calculs approximatifs qu'exige la rédaction des projets de routes et de canaux, on a vu, jusqu'au commencement de ce siècle, les ingénieurs employer le même procédé, en découpant des feuilles minces de plomb, suivant les contours des surfaces qu'ils avaient à évaluer. Maintenant ils possèdent des moyens à la fois plus simples, plus expéditifs et plus exacts, pour arriver au même résultat.

Mais il ne faut pas croire qu'Arthur Young soit réellement le premier qui ait appliqué la balance à la mesure des surfaces. La figure que nous donnons est la réduction à moitié de la planche XLIII d'un vieux livre de géométrie pratique publié en 1599 à Nuremberg, en allemand: *Methodus geometrica, das ist kurzer wolgegründter und ausführlicher Tractat von der Feldtrechnung und Messung*, etc.; in-folio. L'auteur, dont le nom n'est pas sur le titre, serait, d'après une note manuscrite de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, un certain Paul Pfiezing de Herfenfeld, mort à Nuremberg en 1600, un an après la publication de son traité.

L'explication de cette figure ne donne lieu à aucune difficulté. Sur la gauche de la table devant laquelle sont établis les deux opérateurs, on voit un plan à contours polygonaux, avec l'instrument qui a servi à le dessiner. Immédiatement en face, l'un des deux opérateurs découpe le papier sur lequel ce plan a été rapporté, en suivant avec soin tous les contours. Le second opérateur a mis dans l'un des plateaux d'une balance très-sensible le polygone avec ses angles rentrants et saillants, et dans l'autre plateau un rectangle de papier de même épaisseur, taillé dans le même morceau que le plan lui-même, et qui d'abord est plus grand qu'il ne faut pour faire équilibre à la figure polygonale. Les ciseaux à la main, il enlève successivement au rectangle de petites bandes d'égale largeur, jusqu'à ce que les deux morceaux de papier se fassent équilibre. Il ne reste plus alors qu'à mesurer la figure rectangulaire, ce qui se fait très-facilement de différentes manières. La figure placée sur la partie à droite de la table indique un des moyens que l'on peut employer. Il est clair que le nombre de petits carrés recouverts, sur le treillis, par le rectangle, est l'expression de sa superficie.

Aujourd'hui, lorsque l'on veut mesurer avec exactitude et célérité une surface irrégulière, on emploie un *planimètre*, instrument muni d'un cadran sur lequel on lit l'expression de la superficie, après que l'on a promené une pointe sur tout le contour de la figure qu'il s'agit d'évaluer. Le premier instrument de ce genre qui, à notre connaissance, ayant atteint une grande précision, ait rendu de grands services dans la pratique, est le planimètre de M. Oppikoffer de Berne, exécuté à Paris par M. Ernst, habile constructeur d'instruments. Le Palais de cristal renferme plusieurs planimètres, qui tous remplissent, à différents degrés, le but que s'étaient proposé leurs auteurs.

VOYAGEURS FRANÇAIS.

VICTOR JACQUEMONT.



Victor Jacquemont. — Dessin de Vivant Beaucé.

Victor Jacquemont naquit à Paris le 6 août 1801. Son père avait été chef de l'instruction publique et membre du Tribunat : il avait eu deux autres fils, Porphyre et Frédéric, dont il est souvent parlé dans la correspondance du célèbre voyageur.

De bonne heure Victor montra une facilité singulière pour toutes les études auxquelles il se livra. Ses classes étaient finies à quinze ans. Destiné à la médecine, il se passionna bientôt pour les sciences auxiliaires de l'art de guérir, et entra dans un laboratoire de chimie ; mais un vase d'acide prussique s'étant brisé entre ses mains, il respira les exhalaisons du dangereux liquide, et fut par suite atteint d'un commencement de phthisie laryngée. Comme on lui conseilla le repos des champs, il se rendit à la Grange, chez Lafayette, avec lequel sa famille entretenait des relations d'amitié. Ce fut là qu'il commença à herboriser. Il continua son herbier chez M. Victor de Tracy, à Paray, et à Herry chez M. Jaubert. Plusieurs excursions en France et en Suisse achevèrent de l'initier à la botanique. Vers cette époque, des chagrins privés l'engagèrent à voyager, et il se rendit aux États-Unis (le 3 novembre 1826). Il les parcourut avec fruit, mais courut un sérieux danger à la rivière du Niagara, où il faillit se noyer. Il se trouvait à Philadelphie lorsqu'un Français parla de sa famille d'une manière qui lui parut injurieuse. Jacquemont ne pouvant lui en demander raison les armes à la main sur cette *terre des amis*, lui donna rendez-vous à Saint-Domingue, où il alla rejoindre son frère Frédéric. Il y arriva le 18 février 1827, mais y attendit en vain son adversaire. Cependant il s'occupa de compléter ses collections, avec lesquelles il revint en France, et qui attirèrent sur lui l'attention des professeurs du Muséum. Le goût des voyages lui était venu. Il présenta aux administrateurs du Jardin des plantes un projet d'explorations dans l'Inde, le fit approuver, et fut nommé voyageur naturaliste avec une subvention du gouvernement.

Jacquemont partit de Brest, pour son second voyage, à bord de *la Zélée*, le 27 août 1828. Les vents contraires et la mauvaise construction du navire retardèrent son voyage. Il n'arriva à Santa-Cruz de Ténériffe que le 16 septembre, et à Rio-Janeiro que le 28 octobre.

Ce fut dans cette dernière ville qu'il contempla, pour la première fois, l'esclavage sur une grande échelle. « J'ai vu, dit-il avec amertume dans sa correspondance, j'ai vu en vingt jours arriver de la côte d'Afrique plusieurs bâtiments chargés de ces malheureux couverts de maladies affreuses, entassés, confondus, parqués comme des animaux à leur débarquement ; et, à côté de ces horreurs, le luxe recherché de la civilisation européenne. Mais les maîtres, avec leur écorce

européenne polie, élégante même, sont, à beaucoup d'égards, aussi dépravés par l'esclavage que les noirs abrutis. Je les ai vus avec leur clef d'or à l'habit, avec leurs plaques de diamants, leurs rubans, leurs titres, leur ignorance, leur lâcheté; j'ai été dégoûté. J'ai cherché une classe moyenne laborieuse, économe, honnête, respectable; il n'y en a pas. Au-dessous de la canaille dorée sur tranche, je n'ai trouvé que les noirs esalaves ou les gens de couleur affranchis, propriétaires d'esclaves et les pires de tous. Est-ce une nation que cela? et n'est-ce pas là le portrait de tous les nouveaux États indépendants démembrés de l'Amérique espagnole? La race espagnole et portugaise n'est pas plus progressive dans le nouveau monde que dans l'ancien. Elle y possède la liberté de nom; mais qu'est-ce que la liberté? Est-ce donc un but ou un moyen? est-ce une chose qui puisse se suffire à elle-même? Vous verrez ce que deviendra l'Amérique intertropicale avec sa liberté : ce qu'elle était auparavant, un pays sans habitants, sans richesses, parce qu'elle est sans travail. »

« Le travail et l'économie, ajoute-t-il avec un sentiment un peu trop exclusif, voilà la grande affaire; et la liberté n'est précieuse qu'autant qu'on l'emploie à travailler et à épargner. On en fait un usage admirable aux États-Unis; c'est que la race anglaise, qui a peuplé tout le Nord du nouveau monde, est éminemment industrieuse et ordonnée. »

Reparti de Rio-Janeiro, Jacquemont reprit sa vie studieuse du bord. Il se préparait d'avance aux recherches d'histoire naturelle et de géologie qui allaient l'occuper exclusivement; ses distractions se bornaient à quelques parties de trictrac avec M. de Melay, envoyé gouverneur à Pondichéry, et la lecture de *Tristam Shandy* qui, joint à Tibulle, Catulle, Properce et *Lalla Rookh*, de Thomas Moore, composait toute sa bibliothèque littéraire. « J'aime infiniment Sterne, écrit-il à M. Achille Chaper; son excentricité est ce qui me plaît. Ne sommes-nous pas faits ainsi? Ne passons-nous pas ainsi en un instant, et sans savoir pourquoi, d'une idée à une autre? Dans l'infinie variété de tons de son livre, je sais trouver toujours une page à l'unisson de la disposition actuelle de mon âme, ou du caprice de mon esprit. Nul assurément n'a plus abusé que lui de l'ellipse, puisqu'il a laissé en blanc des chapitres entiers; pour un sot, c'est une mystification complète, et qu'il ne trouvera point piquante, parce qu'elle est fort aisée; mais est-ce donc une énigme sans mot que cette page laissée en blanc? Pourquoi ne pas chercher à la remplir? Voilà pour moi, à bord surtout, l'immense mérite de Sterne; c'est que lorsque j'en ai lu vingt lignes en me promenant sur le pont, et que le navire vient à rouler, je puis mettre le livre dans ma poche et continuer ma promenade agréablement. J'ai matière à penser. »

Au cap de Bonne-Espérance, notre voyageur rencontre *l'Astrolabe*, qui revient de son voyage d'exploration sous les ordres de M. Dumont d'Urville, et il arrive à Bourbon pour y être témoin d'un de ces terribles ouragans que nos tempêtes d'Europe ne peuvent faire soupçonner. « A deux heures du matin, le coup de vent commença, écrit Jacquemont. Comme depuis huit jours je n'ai guère cessé de galoper le jour et de veiller, de causer, de mondaniser ou d'écrire la nuit, j'avais un arriéré de sommeil à solder, tel que les secousses terribles des maisons furent perdues pour moi. Je me réveillai bravement comme si de rien n'eût été quand, à six heures, le noir qui me sert entra dans ma chambre avec la tasse de café obligée du matin, et me tira par les pieds. Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le craquement et le tremblement de mon pavillon m'étourdirent un peu. Je fus lestement sur pied néanmoins. J'allai au port, à ce qu'on appelle le port. J'y trouvai la foule des habitants ressemblée pour contempler les désastres de la nuit, et ceux de chaque lame de mer, de chaque raffale nouvelle. La jetée était emportée; on vidait à la hâte les magasins qu'elle protégeait. Un curieux indiscret reçut un galet dans la tête; on l'emporta baigné de sang, couché dans un palanquin. A peine le remarqua-t-on : chacun songeait à son sucre, à son gérofle, à son café, et se souciait peu de la peau de son voisin.

» Le ciel est chargé de pluie, elle tombe par torrents. Cependant le vent augmente toujours, et la mer s'élève de plus en plus sur ses rivages. J'ai perdu, en ne restant pas à bord de *la Zélée*, l'occasion de voir, ou du moins d'essuyer une tempête. On n'a jamais vu ici la mer si grosse, et il faut remonter jusqu'en 1816 pour se rappeler un aussi fort coup de vent. Cette année-là il fut bien plus terrible; il y eut un ouragan de l'espèce de ceux dont *l'Annuaire du bureau des longitudes* cote la vitesse à 45 mètres par seconde. Comme ce cas est prévu, on fait ici les maisons fort basses; elles donnent ainsi peu de prise au vent... Toutes sont en bois, car il faut bien aussi penser aux tremblements de terre; mais il y a bois et bois. Celle de M. de Flacourt, ainsi que le pavillon où il m'a établi, sont bâtis de pièces énormes d'un bois rouge, aussi beau et plus lourd, plus dur que l'acajou; en sorte que je dis au vent : Souffle! coquin, souffle donc! je t'en défie! »

La Zélée, qui avait été obligée de prendre le large pendant cet ouragan, revint au bout de quelques jours. Les deux seuls officiers qui fussent à bord lors de l'appareillage avaient dû rester sur le pont *soixante heures sans dormir*, afin de commander la manœuvre; mais aucun homme n'avait péri. Le *vieux ciel*, comme disent les marins, le beau ciel bleu, ne tarda pas à reparaître; on put reprendre la mer, et Jacquemont aborda Pondichéry le 10 avril 1829.

Parti peu après pour Calcutta, il entra dans le Gange qui n'était alors qu'une mer pleine de boue soulevée par des vents furieux, et traversée par des courants rapides. Le navire toucha plusieurs fois, perdit toutes ses ancres et se trouva sans canot, exposé à périr en vue de l'île Sangor, la terre classique des tigres. « Mais il arriva ce qui est si fréquent, ajoute philosophiquement Jacquemont dans ses lettres, nous manquâmes d'y rester seulement; en sorte qu'après tout, nous n'y restâmes pas plus que si nous n'y avions point passé. »

Les lettres de recommandation qu'apportait le voyageur français lui ouvrirent les maisons du gouverneur général M. William Bentink, du chef de la justice M. Pearson, et de tous les hauts fonctionnaires de la Compagnie. Reçu de la manière la plus distinguée, Jacquemont se fit bien vite des amis de ses hôtes. Sa franchise originale, sa loyauté, sa gaieté cordiale, réussirent à briser la glace britannique; il devint le lion de Calcutta, et ce fut à qui se montrerait le plus empressé de l'accueillir. Au milieu de cette opulence fabuleuse des officiers de la Compagnie, notre naturaliste sut faire estimer sa pauvreté en ayant l'esprit de n'en point avoir honte et de n'en point tirer vanité.

Il profita des facilités que lui procurait la généreuse hospitalité de ses nouveaux amis pour étudier d'avance la flore indienne dans le jardin botanique de Calcutta, et se préparer à ses excursions par des lectures et des études de linguistique. « Les murs de mon immense *sitting-room*, écrit-il à M. Victor de Tracy, sont couverts de cartes de toute espèce, géographiques, géologiques; et dans mes migrations de la ville à la campagne, et de la campagne à la ville, tout cela m'a suivi. J'ai lu, la plume à la main, tout ce qui a été publié à Calcutta, à Madras et Bombay. Au travers de cette compendieuse besogne, un *Pundit* de Bénarès venait chaque jour à la ville passer une heure à m'enseigner l'hindoustani. »

De son côté, sir William Bentink ne négligeait rien pour faciliter les explorations de notre compatriote; il le recommanda aux commandants de postes militaires, et lui remit une sorte de passe-port qui devait aplanir toutes les difficultés. La reconnaissance de Jacquemont s'est exprimée dans le beau portrait qu'il a tracé de sir William. « C'est, dit-il, un vieux militaire qui a une sainte horreur de la

guerre, qui pense et parle droit, qui, sur le trône du Grand-Mogol, ressemble passablement à un quaker pensylvanien. Il a bien ri quand je lui ai dit les lenteurs que j'éprouvais l'an passé à Londres, près de la cour des directeurs, pour mon passe-port, et la défiance avec laquelle semblaient me regarder quelques vieilles perruques de ce pays-là. — Eh ! n'ai-je pas deux cent cinquante mille hommes à faire marcher contre vous? me dit-il. »

La suite à une autre livraison.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

LÉGUMES DESSÉCHÉS.

Plus de gourganes! plus de fayots!

Parmi les douleurs de l'état de marin, l'une des plus intolérables est la privation des légumes frais pendant une longue traversée.

La choucroûte, les fèves sèches ou gourganes, les fayots ou haricots, sont un triste régal pour l'homme qui n'a d'autre nourriture que le lard ou le bœuf salé, le fromage sec ou la morue. Au bout de très-peu de temps, on éprouve une répugnance presque invincible. Les conserves, qui datent à peine d'un quart de siècle, sont encore trop chères et tiennent d'ailleurs trop de place pour que l'on puisse songer à en faire la base de la nourriture des matelots; les officiers des navires de guerre eux-mêmes n'en usent qu'avec modération.

Une découverte assez récente, mais qui ne s'est pas encore répandue en raison de son utilité parce qu'elle demandait la sanction du temps pour être appréciée, mettra sans doute fin à l'état de choses que nous venons de déplorer. C'est le procédé à l'aide duquel on dessèche les légumes et on les soumet ensuite à la presse hydraulique pour ramener leur densité à la densité du bois, ce qui leur permet de n'occuper qu'une très-petite place dans le navire.

Des choux soumis à cette préparation arrivent à présenter un poids de 400 à 450 kilogrammes sous un mètre cube; ils équivalent ainsi à plusieurs milliers de rations de choux, pouvant remplacer, à la grande satisfaction du marin, un nombre égal de rations de fèves sèches. Il suffit de faire détremper les choux desséchés dans l'eau tiède pendant une demi-heure pour leur rendre à très-peu près l'aspect de choux frais, et lorsqu'on les fait cuire ensuite avec un assaisonnement convenable, ils reproduisent sensiblement le goût et la saveur de ce légume. On peut conserver de la même manière des carottes, des navets, en un mot des juliennes.

Cette ingénieuse et utile découverte, due à M. Masson, jardinier de la Société d'horticulture de Paris, a été examinée pour la marine par une commission présidée par le contre-amiral Mathieu. La commission a confirmé l'opinion favorable qui résultait déjà d'un procès-verbal de *l'Astrolabe* relativement à des choux desséchés, mais non pressés, et conservés sur ce navire pendant quinze mois.

Ce sera un grand bienfait pour les matelots; et, sous ce rapport, ce procédé de dessiccation, qui met une nourriture fraîche à la portée des plus pauvres marins, mérite de préoccuper l'attention publique : il a été fort remarqué à l'exposition de Londres.

UN EXEMPLE DE VÉGÉTATION PRODIGIEUSE.

Longtemps avant que la magie blanche et la prestidigitation fussent arrivées au degré de perfection qu'elles ont atteint grâce à l'habileté de quelques opérateurs célèbres, on savait, par un simple effet d'optique, faire éclore instantanément des fleurs et tirer un bouquet d'un petit tas de cendres. Une expérience dont nous trouvons le récit dans un journal scientifique du dix-septième siècle nous paraît d'autant plus curieuse, qu'elle semble complétement différer des tours ordinaires de physique amusante auxquels nous venons de faire allusion.

On lit dans le Journal des savants pour l'année 1685, p. 11, le passage suivant : « *Expérience singulière d'Angleterre, envoyée à M. Mesmin, D. M., par M. Papin, D. M., l'un des membres de la Société royale de Londres.*

« M. Edmond Wilde ayant invité quelques personnes à dîner chez lui, il sema en leur présence, avant que de se mettre à table, de la graine de laitue dans une tasse qu'il dit avoir été deux années de temps à préparer; et l'on trouva, après le dîner, en moins de deux heures, que la laitue avait poussé d'environ la longueur d'un pouce (27 millimètres), en comptant la racine. Il dit qu'il est prêt de gager dix contre un que la chose lui réussira toujours de même; mais qu'il faudra encore deux ans pour préparer de nouvelle terre. Cette expérience est, dit-il, la clef de toute l'agriculture. Il la publiera quand il aura fait quelque chose encore plus considérable qu'il a dessein de joindre à celle-ci. S'il faut, à chaque semaille, préparer la terre pendant deux ans; il trouvera peu de gens qui n'aiment mieux s'en tenir à l'agriculture ordinaire. »

Nous devons nous borner à relater le fait, sans chercher à l'expliquer, ni même à en entreprendre la discussion. Ajoutons seulement que le nom de Papin semble éloigner tout soupçon de fraude, d'ignorance ou de supercherie, au moins en ce qui concerne la communication faite à M. Mesmin.

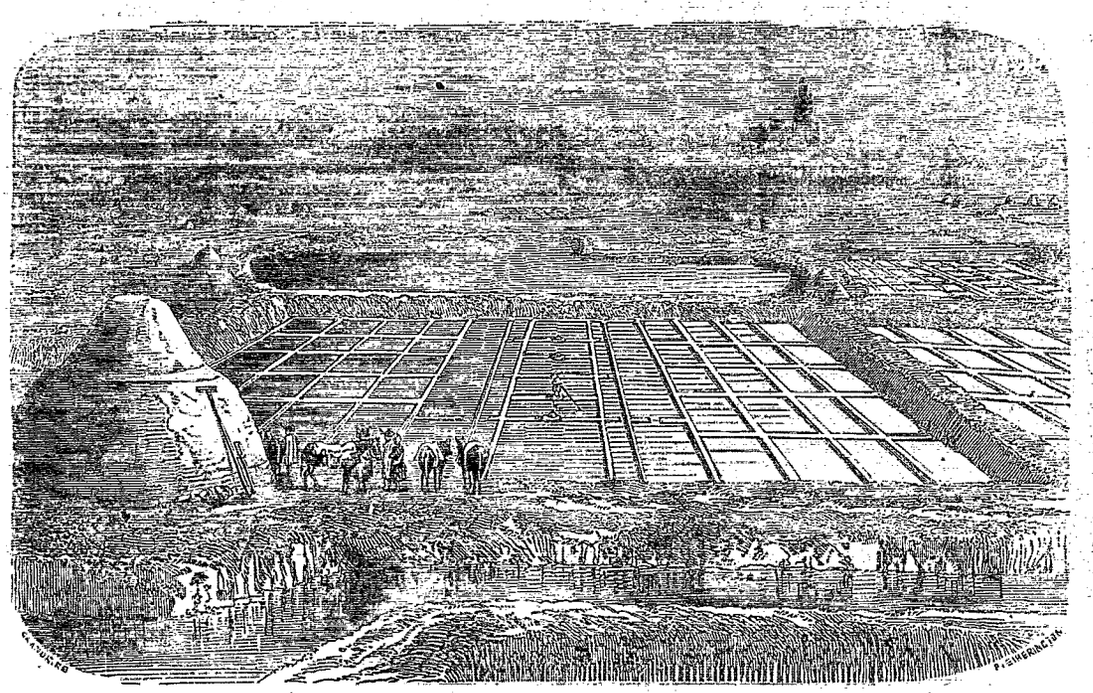
UNE LETTRE DE CHARLES XII.

De tous les savants suédois qui ont consacré leurs veilles à l'histoire et aux antiquités de leur patrie, Gjœrwell, né en 1731, mort en 1811, est peut-être celui dont les travaux ont eu le plus de suite et d'éclat. Dans le cours de sa longue carrière, Gjœrwell mit la plus louable persévérance à rechercher, dans la poussière des archives, dans les collections et les papiers privés dont il put obtenir la communication, les documents historiques utiles, ou entièrement inconnus, ou à peu près ignorés. Il les publia dans divers recueils (*Bibliothèque historique de Stockholm*, *Bibliothèque suédoise*, *Mercure de Suède*) qui n'ont pas cessé d'être environnés d'une juste estime. On trouve dans la première partie de sa *Bibliothèque suédoise* (Stockholm, in-4, 1757) trois lettres jusqu'alors inédites de Charles XII au roi de Pologne Stanislas, et toutes les trois en français, langue que possédait bien Charles XII, quoiqu'il affectât de ne point la parler. Les deux premières de ces lettres sont antérieures à la bataille de Pultawa : l'une a pour objet les intérêts politiques de la Pologne à cette époque; l'autre montre à quel point Charles XII s'était persuadé que les Cosaques avaient pour jamais rompu avec le czar Pierre, espérance trompeuse qui détermina la marche aventureuse des forces suédoises dans l'Ukraine. La troisième lettre suivit de près la catastrophe de Pultawa. Elle porte cette date : *Auprès de Bender, ce 27 d'aoust* 1709, et est ainsi conçue :

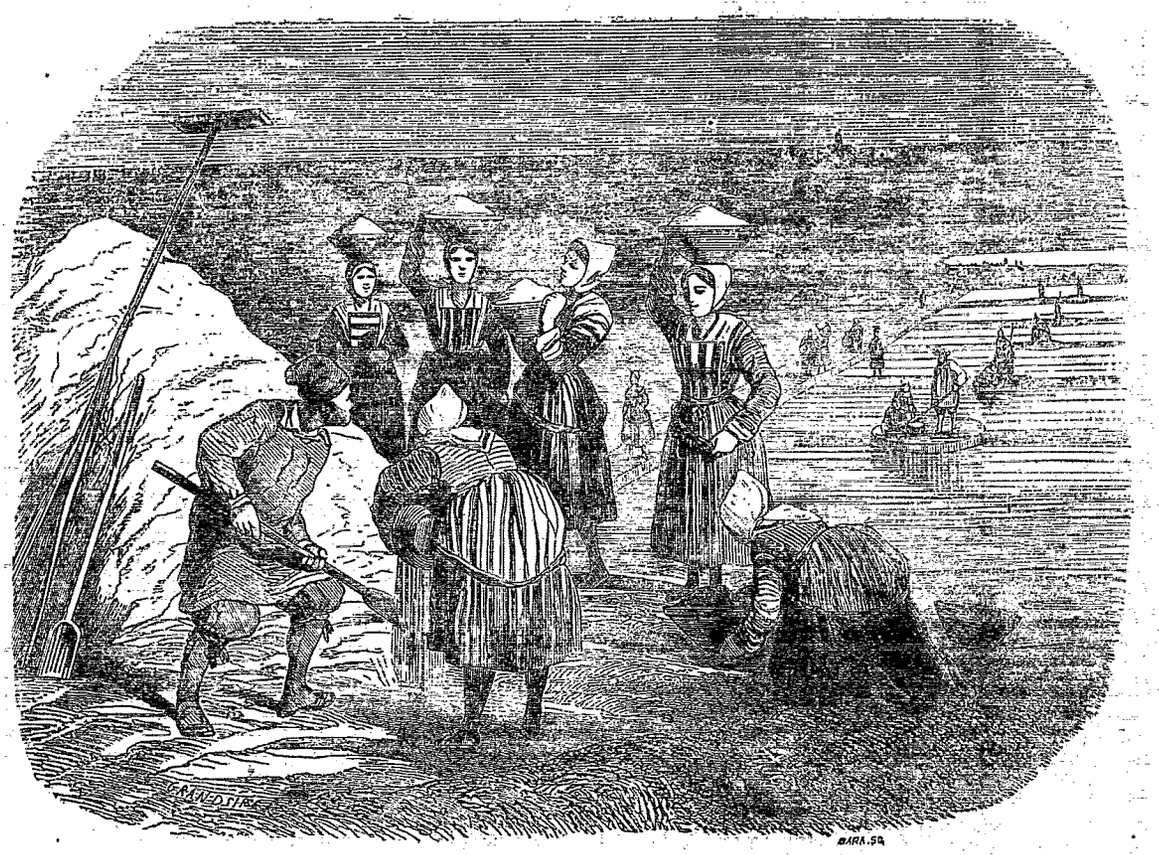
« Sire, ayant appris que la nouvelle de la bataille auprez » de Pultawa et l'incertitude de ma destinée ont causé beau- » coup de peine à Votre Majesté, je n'ai pas voulu manquer » à lui faire savoir que cette perte n'est pas d'une telle con- » séquence qu'elle ne puisse être réparée, et que ma bles- » sure pourra être guérie dans quinze jours. C'est pourquoi » je prie Votre Majesté de ne rien relâcher de son grand » courage, et d'être assurée que je trouverai moyen de me » rendre bientôt auprès d'elle avec un secours considérable. » En attendant, je la recommande à la divine protection; et » demeure, de Votre Majesté, le bon frère, ami et voisin. »

CAROLUS.

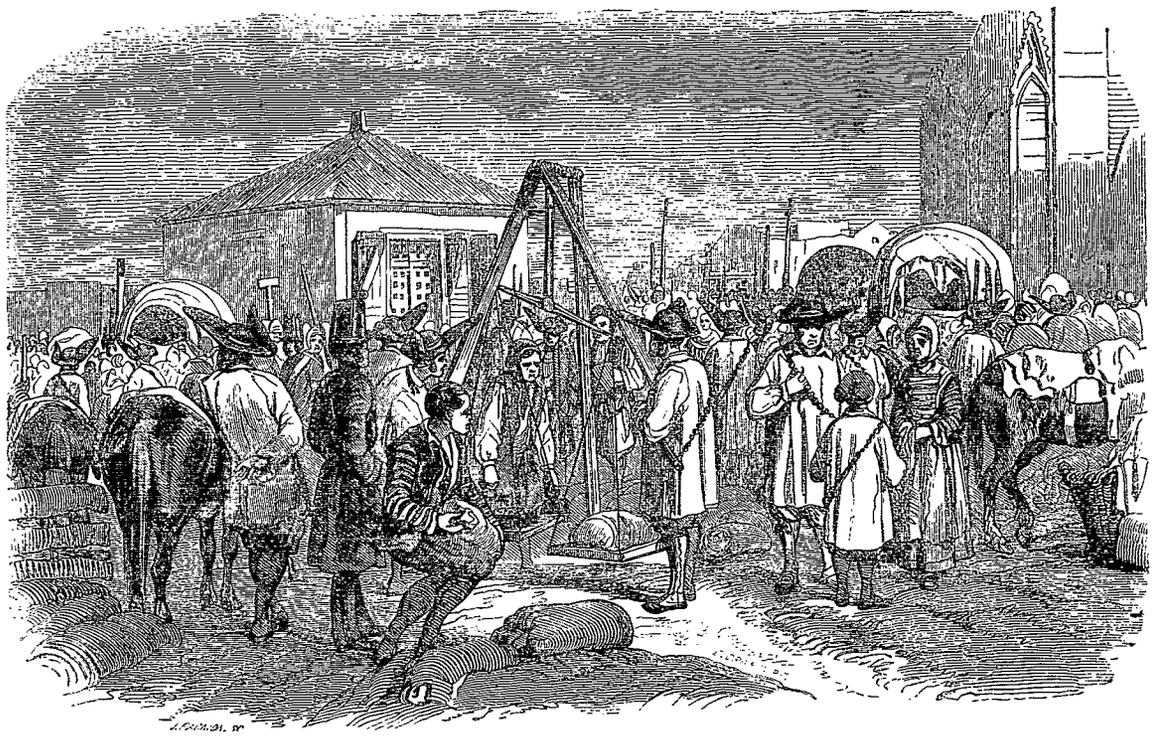
MARAIS SALANTS ET SAUNIERS.



Plan d'un marais salant. — Dessin de Grandsire.



Femmes apportant le sel. — Dessin de Grandsire.



Départ pour la troque. — Dessin de Grandsire.



Paludiers en voyage. — Dessin de Grandsire.

Les marais salants sont très-nombreux dans l'ouest de la France, et presque toute la côte maritime en est, pour ainsi dire, bordée. Leur aménagement est à peu près le même partout; le plan que nous figurons (p. 356) peut en donner une idée exacte et complète.

L'eau de mer monte à chaque marée vers ces marais par des canaux appelés *étiers*, qui sont encadrés par des chaussées de 3 ou 4 pieds d'élévation, qu'on nomme *bossis*. Dans certains endroits, ces chaussées sont étroites et servent seulement de chemins ou de lieu de dépôt pour le sel; mais ailleurs (en Vendée, par exemple), ils ont une largeur suffisante pour être soumis à la culture, et on y obtient de riches moissons.

L'eau de mer reçue dans les *étiers*, passe, au moyen d'un conduit souterrain nommé *coëf*, dans un réservoir : elle dépose son limon et commence à s'évaporer; ce réservoir est *la vasière* ou *la loire*.

De la *vasière*, l'eau coule dans un étroit canal, appelé *délivre*, où elle est promenée avant d'entrer dans les *cobiers*. Ceux-ci sont des carrés longs, séparés les uns des autres par de petites chaussées en glaise battue, qui s'élèvent seulement de quelques pouces au-dessus de l'eau; on leur donne le nom de *ponts*.

Les *ponts* sont coupés par des *ins*, étroites ouvertures disposées de façon que l'eau soit forcée de faire le plus long trajet possible pour passer d'un compartiment à l'autre. La même précaution est prise dans toutes les autres parties de la saline. Cette eau n'a déjà plus qu'un pouce d'épaisseur dans les *cobiers*.

Elle passe ensuite dans de nouveaux bassins divisés par des *ponts*, et communiquant par des *ins*, mais encore moins profonds que les *cobiers* : ce sont les *fares*. Ici l'eau n'a plus qu'un demi-pouce.

Il faut encore qu'elle traverse les *adernemètres*, compartiments plus larges, mais moins profonds; elle achève d'y perdre la plus grande partie du liquide qui tient le sel en dissolution; enfin, quand elle semble à point, on lève des planchettes masquant d'étroites ouvertures, et l'eau pénètre dans les *œillets*, où le sel doit définitivement se produire : l'eau n'a plus alors que quelques lignes d'épaisseur.

L'*œillet* est une sorte de case plus élevée au milieu que sur les côtés; l'eau qu'on y introduit ne doit point dépasser le niveau de ce point central. C'est là que la cristallisation s'opère. La *crème* qui se condense à la surface et surtout dans les coins, forme un sel blanc et extrêmement fin; il est abandonné en paiement aux femmes qui portent les charges du sel.

Lorsque l'eau de mer est dans les *œillets*, le paludier vient de temps en temps sur la *ladure* (petite plate-forme ménagée au milieu de chaque séparation d'*œillet*); il remue l'eau pour accélérer l'évaporation, et récolte, au moyen d'un rateau appelé *lace*, dont le manche a environ 15 pieds, tout le sel déjà formé qu'il dépose sur la *ladure*. Quand tout le sel est enlevé dans chaque *œillet*, on remplace d'eau.

Ces *reprises d'eau* se font tous les deux jours pendant les grandes chaleurs de juin et de juillet; en août et en septembre, elles n'ont lieu que tous les trois jours.

On n'obtient guère de sel avant mai, et on n'en récolte plus après septembre.

Les instruments du paludier se bornent à la *lace* dont nous avons déjà parlé, à une longue pelle en bois qu'ils nomment *lousse de ponts*, qui lui sert à réparer les *ponts*; au *boutoir*, rateau destiné à enlever la vase du marais, et à la *boquette* ou pelle concave destinée à empocher le sel. Il faut y ajouter, pour la Vendée, la *ningue* ou *pont volant* : c'est une longue perche armée de deux cornes formant le croissant; on appuie le corps au milieu de ces deux cornes; on prend son élan en appuyant l'autre extrémité de la perche, au milieu de l'*étier* que l'on veut franchir, et l'on retombe sur l'autre bord.

Quand on a recueilli le sel sur les *ladures*, on le laisse égoutter pendant deux jours; puis les femmes viennent de grand matin, et courant pieds nus sur les cloisons glissantes de la saline; elles transportent le sel dans des *gèdes* ou jattes de bois posées sur leurs têtes, jusqu'à l'espace réservé que l'on appelle *trémé*. Là, il est mis en tas et recouvert d'une glaise battue qui se durcit à l'air et le préserve des pluies de l'hiver. Le déchet de la première année est d'un cinquième; au bout de trois ans, cette perte a augmenté d'un quart.

« Il arrive souvent, dans le milieu de l'été, disent MM. Éd. Richer et Cavoleau, que les salines cessent tout à coup de produire. Les paludiers disent alors que leurs marais *échaudent*. Cet effet si simple est produit par l'abondance des autres sels déliquescents tenus, avec le sel marin, en dissolution dans l'eau de mer. Ce dernier ayant été enlevé plusieurs fois de suite sans que les eaux qui l'ont produit aient été écoulées, les autres sels, dont la quantité était inaperçue, finissent, après plusieurs jours, par se trouver plus abondants que le premier, et en empêchent la cristallisation. En vidant la saline et en introduisant une nouvelle eau salée dans les œillets, le paludier remédie à cet inconvénient qui *retarde* les marais de quelques jours. »

Lorsque la récolte de sel est faite, on laisse les eaux pluviales submerger la saline pour la préserver de la gelée et des dégradations que le clapotement des vagues ne cesse de faire le long des *ponts*. Au mois de mars, on donne un écoulement à l'eau douce; on nettoie le marais, on remet tout en état et on introduit l'eau salée.

Une bonne récolte est d'un muid (5 décalitres) par *œillet*; mais il faut pour cela avoir eu un temps sec, une brise nord-est et une chaleur soutenue; le plus souvent, on n'a que demi-récolte.

Les paludiers ne louent point les salines, ils sont associés à leurs propriétaires, et font tout le travail pour le quart de la récolte. Les réparations et les impôts fonciers, qui sont de trente-cinq à cinquante centimes par *œillet*, restent à la charge du propriétaire. Un juré prend sur les lieux le compte de tout le sel qui est livré, et mesure le reste afin d'éviter toutes contestations entre les parties intéressées.

Un marais salant demande à être refait presque en entier tous les vingt ans.

On sait que le sel est soumis à un droit très-considérable; des douaniers veillent nuit et jour sur les *trémés*, afin d'empêcher l'enlèvement des dépôts de sel avant qu'on en ait payé la taxe. Mais le nombre des faux sauniers est considérable, et ils emploient mille ruses pour frauder les droits du trésor.

Le commerce du sel a reçu un coup dont il ne s'est jamais relevé par l'établissement des gabelles, au commencement du seizième siècle. Loriot et son associé Aubert, députés du commerce de Nantes en 1557, représentaient au roi « qu'il n'arrivoit plus que cinq à six mille navires (c'étaient des barques de cinquante tonneaux) amenant sel de la baie de Bourgneuf et Guérande, à raison des devoirs de gabelles, subsides et subjétions que l'on avoit voulu, depuis vingt ans, imposer sur le sel, étant ès marais salants de la comté de Nantes et autres lieux où se fait ledit sel. Car, auparavant lesdites nouvelles gabelles, se enlevoit tous les ans pour 500,000 écus de sel, et à présent n'en est pas enlevé pour 10,000 (1557), et y perd le roi plus de 50,000 livres tous les ans, et ses sujets tellement opprimés, que tel ayant alors 500 livres de revenus ès dits marais, n'en a aujourd'hui que 150. » La suppression des gabelles a amélioré la situation des saulniers, mais sans ramener les salines à l'état de prospérité dans lequel on les voyait avant le seizième siècle. Le droit très-élevé maintenu sur cette denrée a nécessairement arrêté l'accroissement que l'on pouvait espérer dans la consommation; de plus, la concurrence des puits salins du nord a singulièrement nui aux marais de l'ouest. Au seizième siècle, l'exploitation de ces puits était si imparfaite,

si dispendieuse et d'un produit si nul, que Bernard Palissy, qui a décrit les salines de Lorraine (1580), assure que tous les puits salés de France, exploités avec toutes les forêts qu'elle possédait, n'eussent pas donné en cent ans autant de sel que les marais de Saintonge en donnaient dans l'espace de trois mois. On voit que les choses ont bien changé depuis cette époque.

Nous avons déjà dit que, dans certains endroits, le paludier cultivait les *bossis* : le blé, le lin, les colzas et les pommes de terre réussissent spécialement dans ces terrains dont la fertilité est sans cesse entretenue par la vase que l'on retire des marais salants. Dans les cantons qui ne se prêtent point à la culture, les paludiers font le commerce. Quand l'hiver vient, ils équipent leurs mules ou leurs petits chevaux, et vont vendre du sel à vingt ou trente lieues de leur village.

Leur costume de voyageur est celui qu'ils portent pour le travail des marais salants. Il consiste en une souquenille de toile blanche ayant sur la poitrine une sorte de poche dans laquelle ils tiennent habituellement les mains comme dans un manchon; en un caleçon de même étoffe attaché au-dessous des genoux, et rejoint par des guêtres boutonnées sur le côté. Ils sont coiffés d'un chapeau de feutre à larges bords relevés d'un seul côté, et ont le corps entouré d'un fouet noir en bandouillère.

Ce commerce de sel fait par les paludiers eux-mêmes s'appelle *troque*, parce qu'ils échangent le plus souvent les chargements de leurs mules contre des denrées, telles que blé, lin, beurre, etc.

Cette industrie ne peut, du reste, s'exercer que sous la surveillance des douanes. « Munis d'un *permis*, dit M. Richer, les saulniers prennent telle quantité de sel qu'ils désirent, en remplissent des sacs, les chargent sur leurs mules, se rendent au bureau des douanes, où, le sel ayant été pesé, on leur délivre un *acquit à caution*, portant la quantité du poids et la somme exigée pour le droit, qu'ils paient tout de suite. Après ces longues formalités, après avoir été visités de nouveau et leur sel pesé plusieurs fois, ils franchissent enfin la ligne importune des douanes.

En général, ils se réunissent plusieurs et forment des caravanes de vingt à trente bêtes de somme qu'ils suivent au petit pas en chantant une complainte du pays, ou même les hymnes latines de l'Église; la sonnette cadencée des mules leur sert d'accompagnement. Ils pénètrent ainsi dans les communes les plus éloignées de la côte. Là, ils échangent leur sel pour du blé; quelques-uns en touchent le montant en argent, et se rendent dans les villes de commerce où ils chargent leurs mulets de ballots de marchandises. Les femmes elles-mêmes accompagnent souvent leurs maris dans ces courses. Assises sur leurs mules, ces intrépides cavalières entreprennent ainsi des voyages de trente et quarante jours. Ces habitudes errantes, les fréquents rapports qu'elles supposent, rendent les sauniers et leurs femmes très-intelligents, et prévenants envers les étrangers. Il est fort rare d'en trouver qui ne sachent point lire, écrire et bien compter.

Livrée à une industrie toute locale qui demande des habitudes particulières et un assez long apprentissage, la population des paludiers ne se recrute jamais en dehors du pays; les familles s'allient entre elles, ce qui fait que les mêmes noms sont portés quelquefois par dix ou quinze habitants. Afin d'éviter la confusion, on les distingue presque toujours par des sobriquets rustiques, tels que *Guillaume tout cru*, *Étienne coups de trique*, la *mère Quatre cents francs*, le *père Grenadier*. Les étrangers s'étonnent de ces surnoms qui sont presque toujours le souvenir d'un ridicule ou d'une mésaventure; mais l'usage empêche ceux qui les subissent de les trouver offensants.

Parmi les populations adonnées à la fabrication du sel, il n'en est aucune d'aussi curieuse par le type, les usages et le costume, que celle qui habite la presqu'île de Guérande, vers l'embouchure de la Loire. Deux points surtout attirent à bon droit la curiosité des étrangers : ce sont le bourg de Batz et Saillé.

On y reconnaît au premier aspect des colonies d'hommes du nord. La race y est plus grande, plus forte, d'un teint plus coloré et d'habitudes moins casanières que dans tout le reste de la Bretagne.

Outre l'habillement de travail qui est celui de tous les sauniers, et dont nous avons déjà parlé, les habitants de Saillé et du bourg de Batz ont un costume de fête et de mariage dont notre dessin (p. 360) ne peut faire comprendre toute la richesse.

Pour la femme, elle se compose d'une petite coiffe, surmontant les cheveux qui sont ramenés sur le front et enroulés dans une bandelette; d'une large collerette de dentelle, d'un corsage violet bordé de velours noir au dos et aux emmanchures, et tenant à des manches rouges qui laissent voir, au-dessous, d'autres manches de dentelles; d'une juppe violette et d'un tablier de soie jaune moirée; une pièce de drap or et argent est retenue sur la poitrine par des rubans soie et or.

La couronne de roses blanches, le bouquet, la croix d'or, complètent ce riche costume.

Le marié est coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, orné de chenilles coloriées et relevé par un côté; il porte un gilet de basin blanc croisé sur la poitrine, un second gilet en flanelle blanche garni de la lisière de l'étoffe, une veste de drap bleu foncé, et enfin la *chemisette*, espèce de paletot brun. A son épaule est suspendu un petit manteau à l'espagnole de soie noire, à reflets verdâtres.

Ce manteau ne se porte qu'aux noces ou aux enterrements.

Pour ces dernières cérémonies, et lorsqu'elles sont en deuil, les femmes portent des espèces de palatines d'un tissu de laine noire, imitant une toison de brebis.

Au bourg de Batz, le marié et la mariée ne se mettent point à table ensemble, le jour des noces; chacun dîne avec sa famille; puis le marié, accompagné de tous ses amis, vient réclamer sa jeune épouse. On lui présente successivement, comme en Cornouaille, une petite fille, une veuve, une vieille femme, mais sans les disputes en vers qui accompagnent cette cérémonie dans l'évêché de Quimper; enfin il se décide à entrer et à chercher la mariée qui se tient habituellement cachée. Quand il l'a découverte, les membres des deux familles se réunissent autour de la table. On ne leur sert point, comme à Saillé, un dessert délicat et dispendieux, mais trois pains de douze livres et un coin de beurre. Alors les jeunes filles commencent la *chanson de la mariée*, vieille ballade qui résume sous une forme naïve et touchante les difficiles devoirs que leur compagne devra désormais accomplir. A chaque couplet, un des parents élève son verre en criant :

— *A la santé de madame la mariée!*

Tous l'imitent en répondant :

— *Honneur!*

Les danses suivent cette cérémonie.

Elles ont, comme tout le reste, un caractère très-particulier.

Le joueur de *bigniou* (vèze) se tient au milieu et donne le branle en marquant la mesure. Tous les danseurs, se tenant par la main, forment une longue chaîne qui s'enroule et se déroule sur elle-même. Après quelques pas faits en cadence et sur place, chaque danseur, par un mouvement brusque de droite à gauche, se trouve porté en avant de quelques pas, et recommence toujours ainsi jusqu'à ce qu'il ait parcouru les sinuosités de la chaîne. Le tout forme un mouvement de va-et-vient coupé, à intervalles réguliers, par des sauts d'un pied sur l'autre. Rien de plus pittoresque, de plus animé. Hommes et femmes mettent une grande passion dans cette danse qu'ils continuent des heures entières

sous le soleil et malgré les quatre ou cinq habits de laine dont ils sont revêtus.

Les maisons de la presqu'île de Guérande sont presque toutes construites en granit et couvertes en ardoises, ce qui leur donne, extérieurement, un air de propreté et de solidité. L'aménagement intérieur diffère sensiblement de celui en usage dans les autres cantons. Les lits sont ornés aux quatre angles de hautes colonnes en bois rouge, verni, tourné avec art, et supportant un baldaquin décoré de rubans. Des rideaux de serge verte sont fixés à ce baldaquin. Deux paillasses de sarments, recouvertes d'une couche de paille, supportent les matelas et la coëtte de plume qu'on ne peut atteindre qu'au moyen d'une échelle. Le chevet est garni d'oreillers bordés de dentelles et quelquefois recouverts en velours.

Près du lit, et pour aider à y monter, se trouve un coffre à balustrade où la mère de famille place le berceau de ses petits enfants. Le reste du mobilier se compose d'armoires



Costumes de fête des paludiers. — Dessin de Grandsire.

en bois rouge, toujours élégamment sculptées; d'un buffet bas, surmonté d'un vaissellier où s'étalent des faïences coloriées, d'une petite table triangulaire autour de laquelle la famille s'asseoit sur des siéges peu élevés, pour prendre ses repas.

Contre l'usage habituel des campagnes, les cheminées sont petites; un des coins est occupé par un coffre où se renferme la poterie usuelle.

Les paludiers cultivateurs jouissent d'une certaine abondance; mais ceux dont le sol est peu productif ou complétement stérile, sont au nombre des travailleurs les plus misérables. Une famille de cinq personnes ne peut soigner que cinquante œillets de marais; le quart de cette récolte, qui ne se vend pas toujours dans l'année, n'est que de 212 fr. 50 cent.! Que l'on juge des privations imposées aux paludiers qui ne peuvent exercer une autre industrie. Ajoutez que le commerce de *troque* auquel ils se livrent pendant l'hiver, devient chaque année moins fructueux; ce commerce demande d'ailleurs un capital, puisque les sauniers doivent payer préalablement la taxe du sel qu'ils emportent.

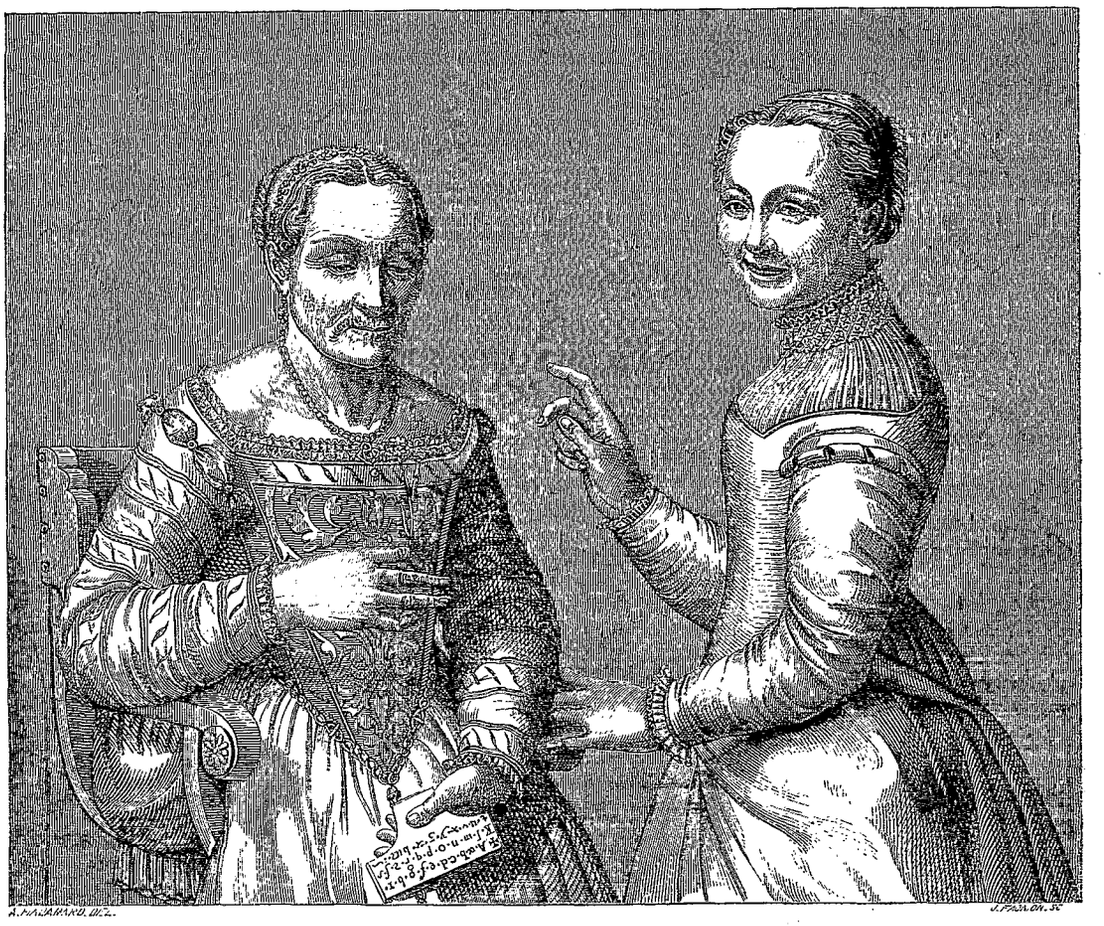
— Si un ignorant reconnaît en soi-même une seule vertu, il croit en avoir cent; et s'il a d'ailleurs mille impertinences, il n'en aperçoit aucune.

Lorsqu'il considère quelque excellent homme, s'il remarque en lui quelque défaut, cet homme lui semble en avoir mille.

— Il faut être plus dur qu'une pierre pour demeurer insensible à la poésie et à la musique.

LAMAI, *poëte turc.*

ESTAMPES CURIEUSES.



Dame enseignant à lire à une jeune fille. — Estampe du seizième siècle, tirée de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin. — Dessin de Hadamard.

L'estampe dont nous publions la réduction a 43 centimètres de largeur sur 33 centimètres de hauteur. Elle ne porte ni titre, ni légende; on y lit seulement ces mots : *Iacobus Bos Belga incidebat.*

Jacques Bos, ou Boch, surnommé Belga (le Belge), a gravé vers 1560. On connaît de lui quelques estampes représentant des antiquités.

Nous avons fait de longues et minutieuses recherches avant de donner à cette estampe un titre qui en explique le sujet. L'indication seule du nom de l'artiste et de l'époque où il a vécu n'a pu nous conduire à aucune découverte. Dans la pensée que l'estampe représentait peut-être une sourde-muette, nous avons fait appel, d'après les conseils du directeur de l'Institut national des sourds-muets, à l'expérience d'un des plus érudits professeurs de cet établissement, auteur de plusieurs écrits spéciaux, et rédacteur de l'article intitulé : *les Sourds-Muets et leur éducation*, dans l'*Encyclopédie moderne*. Les bienveillantes communications de ce professeur nous ont démontré que l'histoire de l'art d'instruire les sourds-muets n'offre rien qui se rapporte au sujet traité par Bos. Un examen attentif de l'estampe suffit d'ailleurs pour autoriser à conclure qu'il ne s'agit nullement ici de sourde-muette. D'abord, l'une des deux femmes seulement, la plus jeune, pourrait être considérée comme faisant des signes. L'autre femme, en effet, a les deux mains occupées : de la droite elle tient une fleur, et de la gauche une planchette sur laquelle est inscrit l'alphabet latin ou ce que l'on nommait autrefois *la Croix de par Dieu*. Dans toute hypothèse, s'il s'agissait d'une sourde-muette et de signes, ces signes ne seraient que de l'ordre de ceux qui sont désignés par le terme de *dactylologie*. Or, le premier ouvrage où la pratique de ces signes avec lesquels les sourds-muets reproduisent les caractères de l'alphabet soit constatée, n'est que de 1579; c'est le *Thesaurus artificiosæ memoriæ*, du père Cosma Rosselio, imprimé à Venise. Cet ouvrage est si peu connu que la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'instruction des sourds-muets n'ont pas fait remonter l'alphabet manuel au delà de Paul Bonet, qui le reproduisit, en 1620, dans son livre intitulé : *Reduccion de las letras y arte para ensenar a hablar los mudos*. Il est d'autant plus difficile d'admettre que la femme âgée donne à la jeune une leçon de dactylologie, qu'elle n'a pas même les yeux tournés de son côté.

LES RENCONTRES DE FRIEDLIN.

NOUVELLE.

Les pères ont raconté à leurs fils l'histoire de Friedlin le généreux, et les fils l'ont transmise aux générations suivantes, si bien qu'aujourd'hui les nourrices la répètent en berçant les nouveaux-nés.

C'était le temps où les Saxons descendus dans l'île de Bretagne, étendaient chaque jour leurs conquêtes avec l'arc, la hache et l'épée. Friedlin marchait à la tête de toutes les expéditions périlleuses parmi les chefs les plus braves; et, quand les ennemis le reconnaissaient de loin, son nom courait de rang en rang et bien des fronts devenaient pâles.

Aussi Friedlin allait-il devant lui sans regarder en avant ni en arrière; le courage lui ôtait la prudence. Il avait tra-

versé tous les périls comme le nageur traverse les vagues, soutenu et fortifié par elles, de telle sorte qu'il y trouvait sa joie.

Un jour donc il descendit seul dans la plaine sans s'inquiéter de Mac-Dall ni de ses guerriers qui guettaient le passage des Saxons, et il se dirigea vers le château du frère de sa mère bâti aux pieds des montagnes, sur le bord d'un lac plus bleu que le lin en fleur. Il montait son bon cheval de guerre, portait sur l'épaule gauche un arc de chêne; à la ceinture, la hache et l'épée incrustées d'argent. Son bouclier pendait contre la crinière du coursier qui allait au pas relevé, en faisant retentir le fer contre le fer. Friedlin avançait, en redisant la chanson de ses ancêtres et abattant, du fer de sa lance, les touffes de frêne qui pendaient sur sa route.

Mais tout à coup, il se tut et retint la bride du cheval, car il venait d'apercevoir devant lui, sur le bord du chemin, un vieillard qu'il avait reconnu pour *l'homme de la roche perdue*.

C'était un de ces saints solitaires qui vivaient sur les pics écartés, sans autre abri que des cabanes de branches et de gazons, guérissant les malades, consolant les affligés et annonçant au monde l'évangile.

Étienne venait alors de porter au loin la parole sainte et ses forces l'avaient trahi. Couché sur la mousse du chemin, les pieds poudreux et sanglants, il sommeillait à demi, les mains jointes sur la croix de bois qui pendait à sa ceinture.

A l'approche du cavalier il releva la tête et salua Friedlin par une bénédiction. Bien que le Saxon n'eût point encore compris la *bonne nouvelle*, il avait appris à faire cas des vieillards et il s'arrêta court.

— Que fait ici *l'homme de la roche perdue?* demanda-t-il, d'une voix presque respectueuse.

— Mon fils le voit, répliqua Étienne, je me repose sous le ciel de Dieu.

— Mon père n'a-t-il pas donc aucun autre abri?

— Aucun dans le voisinage, et mes pieds refusent de me porter plus loin.

— Où vas-tu?

— Au château de Sigor.

C'était précisément celui de l'oncle de Friedlin; il pouvait donc, sans se détourner, conduire le vieillard. Cependant il hésita; mais la pitié l'emporta vite sur l'orgueil, et il dit à Étienne.

— Que mon père se lève, il y a place pour lui sur la croupe de ma monture.

L'homme de la roche perdue se redressa.

— Mon fils a-t-il parlé sérieusement? demanda-t-il, et est-ce de bon cœur qu'il fera asseoir à ses côtés un pauvre solitaire?

— Que mon père se hâte, répondit le Saxon en lui tendant la main, le frère de ma mère nous attend.

Étienne ne se fit point presser davantage; il se leva avec effort, accepta l'aide de Friedlin et parvint à s'asseoir derrière lui, un bras appuyé à la poitrine du jeune chef.

— Dieu *récompensera* mon fils de ce qu'il fait ici pour moi, dit alors le vieillard avec confiance.

— S'il peut ainsi payer le bien qu'on te fait, objecta Friedlin en souriant, il peut également t'enrichir. D'où vient donc qu'il te laisse sans secours?

— Mon fils se trompe, reprit doucement le solitaire; mon Dieu me donne pour ressource la bienfaisance des généreux et la pitié des bons cœurs. C'est à lui que je dois de t'avoir rencontré.

— Mais que ne te fournissait-il plutôt directement la monture dont tu avais besoin? pourquoi faut-il que tu reçoives d'un autre ce que tu pourrais posséder par toi-même?

— Le Dieu des chrétiens a voulu que les hommes vécussent en frères, répondit Étienne, et il a créé le besoin pour entretenir la compassion. Si j'avais possédé le cheval que tu me prêtes, ton cœur n'eût pas eu le bon mouvement qui t'a fait me l'offrir; nous ne serions pas, toi mon bienfaiteur, moi ton obligé; c'est mon dénûment qui a fait ta vertu et ma reconnaissance. Les liens terrestres s'établissent ainsi; la faiblesse de chacun oblige tout le monde à un échange de services et de sentiments qui fait que nous nous aimons sans peine. Fort et puissant, tu me secours aujourd'hui; qui sait si quelque jour tu ne trouveras pas une protection dans ma faiblesse!

Friedlin ne répondit pas, mais un sourire contenu effleura ses lèvres. Il se demandait comment lui, le chef redouté, il pourrait trouver un appui dans ce vieillard débile et dédaigné!

Cependant il laissa *l'homme de la roche perdue* parler longuement des grandes lois que Dieu avait données aux hommes et expliquer comment la vie humaine n'était que la préparation d'une autre vie plus complète. Bien que la foi n'eût point encore visité ce cœur superbe, les discours d'Étienne y pénétraient insensiblement et semblaient l'amollir. On eût dit une de ces petites sources limpides qui, en se glissant sans bruit à travers toutes les fissures, réussissent à glisser jusqu'au centre des plus durs rochers.

Tout en parlant et en écoutant, ils arrivèrent à la lisière d'une forêt où ils rencontrèrent un archer qui essayait de renouer la corde de son arc; mais la corde usée se brisait à chaque effort, et l'archer s'emportait en malédictions contre lui-même.

— Si je ne me trompe, dit Étienne, voici un homme qui, faute de précautions, se trouve sérieusement embarrassé.

— Qui ne le serait à ma place, s'écria l'archer? Je suis parti dès le point du jour pour chasser dans la forêt; on attend chez moi le gibier qui doit régaler des amis, et pour avoir oublié de visiter mon arc, me voilà trompé dans toutes mes espérances, sans moyen de réparer ma sottise. Par les os de mon père! je donnerais dans ce moment huit journées de ma vie pour une bonne corde de cuir ou de chanvre.

— J'espère que vous en aurez une à un moindre prix, fit observer Étienne.

Et se penchant à l'oreille du Saxon.

— Je vois une corde de rechange roulée autour de ton arc, dit-il à demi-voix, donne-la à cet homme afin qu'il se rappelle avoir rencontré Friedlin le généreux.

Le jeune chef fit un geste d'assentiment, déroula la corde qui était de cuir de daim tressé et l'offrit au chasseur. Celui-ci se confondit en remercîments.

— Le jeune seigneur n'aura pas obligé un ingrat, ajouta-t-il, quand il vit Friedlin près de repartir; en quelque lieu qu'il se trouve et quel que soit son danger, il peut appeler Nadok; pourvu que je sois à portée d'une voix humaine, il me verra accourir comme son plus fidèle serviteur.

Le Saxon remercia de la main et continua sa route. Les offres de service du chasseur ne lui semblaient guère plus sérieuses que celles de *l'homme de la roche perdue*.

Cependant tous deux s'étaient engagés dans un chemin entrecoupé de ravines où le cheval enfonçait, à chaque instant, dans le sol mobile et glissait sur les pierres roulantes. Friedlin avait besoin de toute son adresse pour lui faire éviter les fondrières. La bride haute et les genoux serrés aux flancs de sa monture, il la forçait à choisir sa route parmi les rochers.

Les deux voyageurs reconnurent bientôt que la précaution n'était point inutile; car, en atteignant un carrefour où le chemin se partageait en plusieurs embranchements, ils rencontrèrent un chariot chargé de blés que le conducteur, moins prudent, avait engagé dans une ravine dont tout l'effort de son attelage ne pouvait plus le faire sortir. A bout de courage, il s'était assis sur le bord de la route les mains plongées dans sa longue chevelure qu'il arrachait avec rage.

En entendant les pas du cheval de Friedlin il se redressa effrayé. Le solitaire se hâta de le rassurer.

— Nous ne sommes pas des hommes de la forêt, mon frère, dit-il, et vous n'avez rien à craindre de ce noble Saxon.

— Qu'il soit donc béni! dit le paysan, en saluant d'un air timide, car les pauvres gens comme nous ont autant d'ennemis que le froment qui mûrit. Quand ce n'est pas l'oiseau qui gruge l'épi, c'est le sanglier qui en fait curée; et, pour tout achever, lorsque nous avons pu sauver quelques gerbes, on essaie en vain de les conduire au logis, les fondrières gardent ce que les brigands ou les bêtes fauves ont épargné!

— Ne pouvez-vous donc faire sortir vos roues de l'ornière? demanda Friedlin qui regardait la manière dont le chariot était engagé.

— Hélas! mon cher seigneur, j'y ai mis toutes mes forces et toute mon adresse, répliqua le paysan d'un ton découragé; mes bêtes écument de sueur, comme vous pouvez voir, et j'ai eu la main plus d'à moitié écrasée par le timon. Je ne vois plus d'autre moyen que de décharger les gerbes et cela me mènera jusqu'à la nuit close; les hommes de la forêt sortiront alors du couvert; ils emmèneront le blé et le chariot; trop heureux s'ils ne me branchent pas moi-même à un chêne. A moins d'un secours du ciel, je vous le dis, blé et chariot sont perdus, et le plus sûr pour moi est de me sauver avec l'attelage.

— Descends de cheval, mon fils, dit Étienne au Saxon et montre à cet homme que tu es Friedlin le fort.

Le jeune chef n'hésita pas, et bien que ce fût une œuvre sans gloire pour un guerrier, il saisit la pioche accrochée près du timon, dégagea les roues, combla à demi les ornières, indiqua au paysan comment il devait diriger l'attelage, puis, poussant lui-même à l'arrière d'un même effort, il remit le chariot en mouvement jusqu'au principal embranchement où la route devenait plus facile.

Arrivé là, il remonta à cheval après avoir donné quelques bons avis au paysan. Mais celui-ci l'arrêta par son genou qu'il baisa selon l'habitude du temps et du pays en l'accablant de bénédictions.

— Que tout prospère chez le noble seigneur! s'écria-t-il; puissent ses bœufs avoir de l'herbe jusqu'au poitrail et ses épis être longs d'un empan! mais qu'il faille battre sa moisson ou faucher ses prés, il n'oubliera pas que les bras de Stomar et des siens sont pour toujours à son service.

Friedlin ne prit pas plus garde aux paroles du paysan qu'à celles du chasseur et du solitaire.

Cependant toutes ces rencontres l'avaient retardé; le soleil commençait déjà à descendre sous l'horizon. La route qui serpentait à travers les fourrés devenait plus sombre. On approchait des montagnes dont les gorges étroites se dessinaient dans les brumes du soir. Le Saxon pressa le pas de sa monture qui ne tarda pas à entrer sur les arides pentes. Toute trace humaine avait disparu. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait ni la fumée d'une cabane, ni les sillons d'un champ cultivé. Quelques bêlements s'élevaient seuls des étroites ravines où poussait une herbe moins rare, et en approchant, Friedlin aperçut des brebis dispersées dans les halliers.

Tout à coup leurs bêlements devinrent plus forts et plus précipités; il les vit se réunir vers le centre du ravin, puis prendre leur course de son côté avec tous les signes de la terreur.

— Que se passe-t-il donc pour que ce bétail prenne ainsi l'épouvante? demanda-t-il, en se retournant tout surpris.

— Mon fils ne voit-il point briller là-bas dans l'ombre ces yeux flamboyants, dit Étienne.

Le Saxon se redressa sur sa selle.

— Par l'honneur de ma mère! c'est la vérité, s'écria-t-il, tous les loups de la montagne semblent s'être donné rendez-vous. Ils sont aussi nombreux que les brebis, et chacun aura bientôt dévoré la sienne; voilà déjà que les moins diligentes ont été égorgées.

Sauve les autres, mon fils, dit vivement le solitaire, et montre au berger de ce troupeau que tu es véritablement Friedlin le courageux.

Le Saxon tira son épée et pressant du talon le flanc de son coursier, il se précipita à la rencontre des loups qui s'arrêtèrent d'abord effrayés; mais ce ne fut qu'une première surprise. En reconnaissant l'ennemi auquel ils avaient à faire, tous revinrent sur leurs pas et l'attaquèrent à la fois. Couché sur la crinière, celui-ci faisait tourner son cheval de manière à ne présenter que son poitrail aux assaillants et frappait à droite et à gauche des coups si prompts que chacun d'eux coûtait la vie à une bête fauve. Il fut bientôt entouré de loups morts ou blessés dont les hurlements plaintifs épouvantèrent le reste de la troupe qui s'enfuit dans les montagnes.

Friedlin saignait lui-même de plusieurs morsures qu'il n'avait pu éviter. *L'homme de la roche perdue* s'occupait d'étancher son sang et de laver ses blessures quand le berger arriva. Attiré par le bruit, il avait vu la fin du combat et tomba aux genoux du Saxon en le remerciant.

— Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre serf chargé de la garde de ce troupeau dont le maître me fait rendre compte le fouet à la main. Pour chaque mouton dévoré mon corps est meurtri de coups, et j'aurais payé la perte du troupeau par le dernier supplice. Soyez donc béni! vous qui m'avez sauvé la vie, et si vous en avez jamais besoin, venez me la redemander.

En parlant ainsi il baisait les pieds de Friedlin qui lui ordonna de se relever; puis, pressé par le temps et la douleur de ses blessures, le jeune Saxon prit un défilé qui devait le conduire plus vite au château de Sigor.

Déjà les toits de la demeure amie se dressaient au loin et les lumières étincelaient dans la nuit, quand vingt cavaliers, cachés au détour du chemin, entourèrent le chef saxon et le renversèrent avant qu'il eût pu tirer son épée. Comme on le garrottait, un homme s'approcha avec une torche, et Friedlin reconnut Mac-Dall! Les deux ennemis échangèrent des regards enflammés l'un de triomphe, l'autre de rage, mais sans s'adresser la parole. Sur un signe de Mac-Dall, le Saxon fut lié à un cheval et la troupe prit au galop le chemin des forêts.

La fin à une autre livraison.

L'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir. J.-B. SAY.

ENFANCE DE CHRISTOPHE COLOMB.

Voy. la Table des dix premières années.

Si la plupart des hommes illustres ont laissé tant d'incertitude sur le lieu de leur naissance, leur âge et les premières années de leur vie, il faut en accuser, non pas seulement l'absence de documents authentiques, mais leur célébrité même. C'est à elle que l'on doit attribuer les réclamations des villes rivales, les mille preuves contradictoires apportées par les biographes selon leur intérêt ou leur inclination, et finalement, les doutes qui arrêtent aujourd'hui l'historien désintéressé.

Christophe Colomb est un exemple frappant de la confusion dans laquelle peuvent jeter des études biographiques. Loin d'éclaircir ce qui se rapporte à sa famille ou à son enfance, elles ont multiplié les hésitations et rendu la découverte de la vérité à peu près impossible. Ainsi, selon les uns, le grand navigateur qui devait découvrir l'Amérique naquit à Cuccaro, dans le Montferrat (annexe du Piémont), en 1441; selon plusieurs autres, il vit le jour en 1435 ou 1436, dans la ville de Gênes, ou dans un village des environs. S'il faut croire certains écrivains, son père était

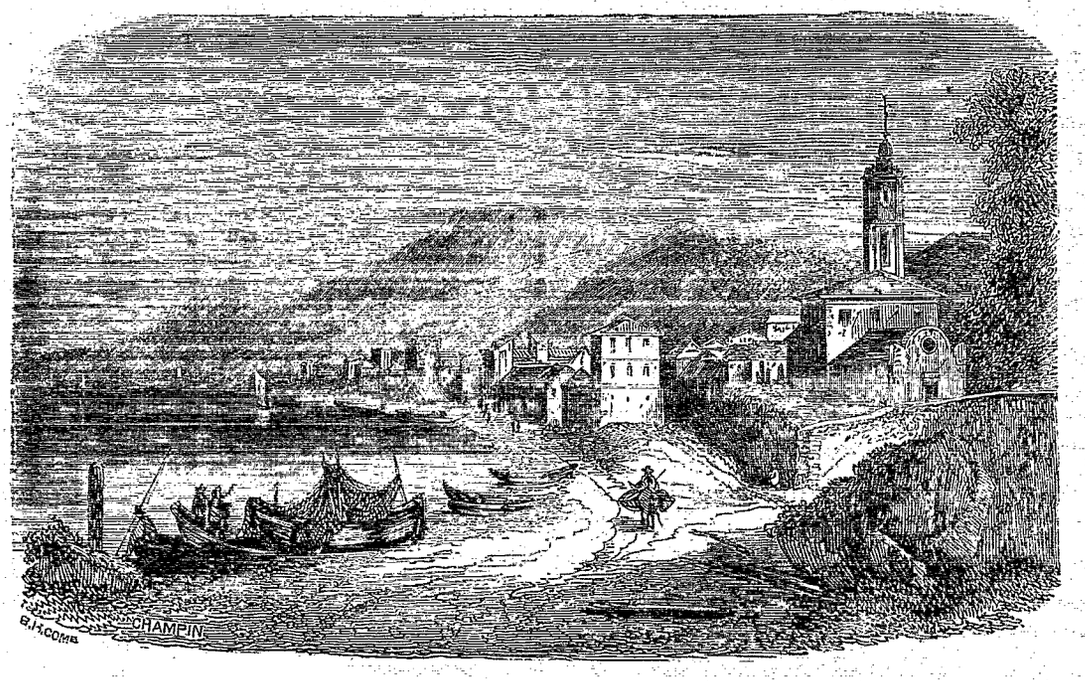
noble; mais cette prétention est contredite par son fils Fernando lui-même qui déclare, dans le livre qu'il nous a laissé, que la gloire de sa famille venait de Christophe et qu'il s'estimerait moins heureux d'appartenir à la race la plus illustre que d'être le fils d'un tel père. Les parents de Colomb ont tantôt été présentés comme de riches fabricants de drap, tantôt comme de pauvres cardeurs de laine. On peut cependant présumer, d'après les études faites par Christophe, qu'ils jouissaient d'une certaine aisance et qu'ils sentaient le prix de l'instruction; car Las Casas, qui s'était livré à de sérieuses recherches sur Colomb et qui possédait plusieurs de ses manuscrits, déclare qu'il « écrivait assez bien pour vivre de cet art s'il l'eût voulu, et qu'il n'était pas moins habile en arithmétique, en dessin et en peinture sur vélin. »

Quoi qu'il en soit, Christophe était l'aîné de quatre enfants dont une fille mariée à un homme de condition obscure, nommé Bartholomeo Bavarello.

Son nom de famille, en italien, était Colombo, que l'on écrivit plus tard Colombus, selon l'habitude de latiniser tous les noms. Les historiens espagnols, supposant qu'il descendait de la famille des Colones, le nomment, en général, Cristoval Colon.

Il paraît avoir étudié quelque temps à Pavie où se trouvait alors la principale école de Lombardie; ce fut là qu'il apprit le latin et les sciences nécessaires à la navigation.

Un grand mouvement agitait à cette époque tous les esprits. Les connaissances humaines longtemps renfermées dans les cloîtres, commençaient à faire irruption dans le monde; les yeux se détournaient des controverses théologiques, pour se porter vers les sciences exhumées de l'antiquité ou vers les découvertes contemporaines. Les savants de l'Arabie s'assemblaient à Senaar pour mesurer les degrés de latitude et cherchaient à calculer la circonférence de la terre dans les plaines de la Mésopotamie; on étudiait Pline,



Cogoleto, village de la rivière de Gênes. — Lieu où l'on suppose que Christophe Colomb est né. — Dessin de Champin.

Pomponius-Mela et Strabon; Ptolémée avait été traduit en latin, par le Grec Emmanuel Chrysoléras et par Angel de Scarpéara. A la même époque, d'importantes explorations étaient entreprises par les Portugais sur les côtes d'Afrique. Un nouveau souffle commençait à courir sur le monde. On eût dit que les peuples se sentaient appelés à quelque grande mission. La science, les faits accomplis, la tradition populaire, tout se réunissait pour faire croire à l'existence de grandes contrées inconnues. L'Atlantide ressortait lentement des brumes marines et se dessinait de loin à tous les yeux. On parlait de débris de pirogues en bois inconnu, recueillis sur les grèves, de marins revenus à Lisbonne d'une terre éloignée avec de l'or et des épices; on racontait la légende de cette statue découverte aux Açores et dont le bras était étendu vers la mer comme pour indiquer un nouveau monde perdu à l'horizon! Les traditions populaires étaient pleines de récits qui parlaient de ces terres maintenant ignorées, mais où des missionnaires avaient autrefois annoncé le christianisme! Un pressentiment de découverte troublait le monde entier, et tous les navigateurs tournaient les yeux vers ces mers inexplorées où se cachait quelque grand mystère qu'ils n'osaient sonder.

Christophe Colomb partageait l'émotion générale. L'étude de la géographie et les connaissances cosmographiques acquises à Pavie avaient entretenu cette surexcitation et donné une base plus solide à ses intuitions instinctives. Quelque imparfaites que fussent les notions scientifiques de l'époque, elles avaient au moins le mérite de ne point appuyer le mensonge contre la vérité. Colomb y trouva au contraire des arguments. Les observations des vieux pilotes, leurs récits recueillis avec soin vinrent encore confirmer ses soupçons.

Il déclare lui-même qu'il commença à naviguer dès l'âge de quatorze ans. On a cru qu'il avait fait partie de l'expédition entreprise contre Naples, en 1457, et pour laquelle Gênes fournit l'argent et les vaisseaux, parce qu'il se trouvait, parmi les aventuriers engagés, un capitaine du nom de Colombo; mais Fernando (fils de Christophe Colomb) nous a appris qu'il y avait deux homme de ce nom, connus dans la guerre et les expéditions maritimes, lesquels étaient bien de sa famille, mais qu'il fallait distinguer de son père. Cette coïncidence a nécessairement trompé plusieurs biographes et contribué à augmenter l'obscurité qui marque l'histoire de ses premières années.

Il est cependant certain que Christophe Colomb prit part à la lutte soutenue par le duc d'Anjou pour la couronne de Naples et qu'il navigua longtemps dans la Méditerranée. Lui-même déclare avoir visité l'île de Scio.

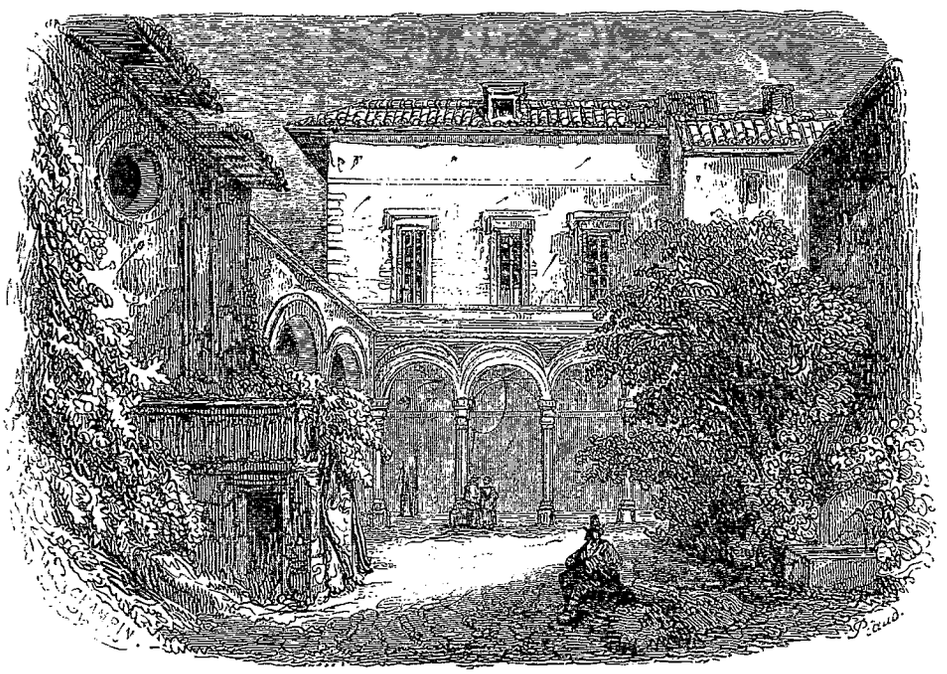
Chaufepié affirme qu'en 1474, Colomb commandait plu-

sieurs vaisseaux génois au service de Louis XI et qu'il prit deux navires espagnols, ce qui amena une réclamation très-vive de Ferdinand. Bossi mentionne une lettre trouvée aux archives de Milan, dans laquelle deux Lombards racontent que, gardant l'île de Chypre avec les Vénitiens, ils virent venir un vaisseau commandé par un certain Colombo, lequel passa près d'eux en jetant le cri de guerre des Génois; mais il est probable que ces deux faits se rapportent au vieil amiral Colomb mentionné par Fernando et sous les ordres duquel Christophe paraît avoir d'abord navigué.

Quoi qu'il en soit, les expéditions maritimes, en donnant à Christophe l'expérience de la navigation, lui préparaient les moyens d'exécution pour son grand projet. L'observation d'une carte du globe où tout un hémisphère était supposé sans continent, plusieurs autres raisonnements moins réels que spécieux, les rapports de quelques marins, l'exemple des Portugais, et enfin cette clairvoyance inspirée du génie qui n'est qu'une aptitude plus vive à saisir des rapports invisibles pour la foule, tout le décida à tenter la découverte *de la portion de l'Inde qu'il supposait devoir s'étendre sur l'autre hémisphère.*

Ses premiers essais eussent découragé un esprit moins convaincu. On sait que, regardé comme fou par ses compatriotes auxquels il demandait des navires, il s'adressa à Jean II, roi de Portugal, qui refusa également ses services. La cour d'Espagne ne se montra point d'abord mieux disposée. Il fallut solliciter, attendre, employer l'influence des seigneurs et du clergé. Le peuple témoignait lui-même peu de sympathie au pilote génois, et quand il traversait les places publiques, les enfants se frappaient le front en riant pour indiquer que l'étranger était fou.

Cependant une femme, la reine Isabelle, prit enfin quelque intérêt au dessein de Colomb; elle fournit une partie des fonds nécessaires à l'expédition, accorda les titres et priviléges qui



Maison où est mort Christophe Colomb, à Séville. — Dessin de Champin.

devaient récompenser le Génois en cas de réussite, et les trois petits navires qui devaient changer la face de l'ancien monde en découvrant le nouveau, mirent à la voile sans inspirer grande espérance à ceux mêmes qui les envoyaient à la découverte.

Colomb seul avait le sentiment de sa mission et se sentait la force de l'accomplir!

Nous avons raconté ailleurs à travers quelles vicissitudes il atteignit son but et comment il prouva à la fois, par son exemple, ce que peuvent la volonté et l'ingratitude humaines.

VOYAGEURS FRANÇAIS.

VICTOR JACQUEMONT.

Suite et fin. — Voy. p. 353.

Jacquemont partit enfin de Calcutta le 20 novembre 1829. Sa caravane se composait de chars à bœufs et de la petite troupe de serviteurs indiens sans laquelle on ne peut voyager. Des raisons d'économie l'avaient forcé, dit-il, à la réduire *à sa plus simple expression.* Il se dirigeait au nord-ouest, vers l'Himalaya.

Au commencement de la route il trouva des *bungalow* ou caravansérails bâtis et entretenus par la Compagnie pour servir d'abri aux voyageurs. Un caporal, suivi de quelques soldats qu'on lui avait donnés pour escorte, veillait à entretenir l'ordre dans la caravane, à régulariser les campements, et à appuyer au besoin les réquisitions nécessaires.

L'aspect de cette portion de l'Hindoustan ne répondit point aux espérances de Jacquemont. « J'avoue, dit-il, que je suis très-désappointé en entrant dans les Jungles. Je m'étais figuré une forêt épaisse, impénétrable, offrant toute la richesse de formes et de couleurs de la végétation des tropiques, hérissée d'arbres épineux, enlacée d'arbrisseaux sarmenteux, de plantes grimpantes s'enlaçant jusqu'aux sommets des plus grands arbres, et retombant avec grâce comme des cascades de fleurs. A Rio-Janeiro et à Saint-Domingue, j'avais vu les traits épars de ce tableau. Loin de là, ici, je me trouvai parmi des bois plus monotones encore que ceux de l'Europe, dessous quelques maigres arbrisseaux, et, au lieu du rugissement des tigres dans l'éloignement, le bruit de la hache du bûcheron! »

Cette dépoétisation de l'Inde se continue pendant presque tout le voyage de Jacquemont. On peut en attribuer une part à la réalité, une part au caractère du voyageur. La fermeté de ce dernier a quelque chose de railleur qui le rend moins

propre qu'un autre à l'émerveillement. Le *nihil admirari* (ne s'étonner de rien) semble sa devise.

Après avoir dépassé *Burdwan*, il s'arrête à Ramigunge, où il visite la seule mine de houille exploitée dans l'Inde, traverse Rogonatpour, et atteint Bénarès. « J'ai fait, raconte-t-il, la moitié de cette route à pied, le reste à cheval. Je pars à quatre, cinq, six heures du matin, selon les phases de la lune et la nature du pays. J'arrive vers midi, deux, trois, quelquefois quatre heures du soir, au terme de ma journée que je passe tout entière au soleil comme un natif. Je mange au clair de la lune, avant de monter à cheval, une tasse de riz au lait très-sucré et cuit la veille, je mets un biscuit dans ma poche, et lesté de la sorte, j'accepte, comme une bonne fortune, mais sans en dépendre aucunement, toutes les tasses de lait que mon cuisinier, envoyé devant avec un sipahi, réussit à me trouver sur le chemin. Je dîne quand je suis prêt. L'uniformité de mes aliments compense heureusement l'irrégularité des heures de mes repas. Je mange invariablement un poulet cuit avec une livre de riz, force *ghy*, du beurre natif, détestablement rance, mais auquel je suis merveilleusement habitué, et quelques épices, suivant la mode du pays. Je m'endurcis au froid comme à la chaleur. J'ai couvert, il est vrai, tout mon corps de flanelle; mais par-dessus je ne porte que des habits de toile ou de coton, comme en été à Calcutta. Ennuyé d'ôter sans cesse mes bas pour traverser des torrents, je n'en porte plus que la nuit pour dormir. Mon chapeau fait à Pondichéry de feuilles de dattier, et recouvert de soie noire, est plus brillant que jamais... Mon cheval tient bon contre le jeûne pendant le jour, et le froid pendant la nuit; et comme il ne me semble pas que depuis cinq semaines il ait dépéri, il n'y a pas de raison pour qu'il ne me porte au bout du monde. Le drôle justifie passablement la réputation de méchanceté de sa couleur, alezan s'il en fût jamais. Quelquefois il me jette à terre; c'est lorsque je suis assez bête pour disputer avec une bête sans raison. Je me promets toujours, en tombant, d'imiter à l'avenir Figaro, qui le cédait aux sots au lieu de disputer avec eux; et puis, quand l'occasion se présente, j'oublie mes plans de sagesse, et le veux faire passer près de ce qui l'inquiète, et alors conflit, ruades et vingt autres tours pendables, dont l'écuyer Porphyre (le frère de Jacquemont) vous détaillera la nomenclature. Nous nous arrangeons toutefois à l'amiable comme il suit. Un jour il cède, et le lendemain je cède, moi, à *la pente qui m'entraîne*. Nonobstant ces rébellions qui sont, du reste, assez rares, je vais lisant, dormant et étudiant mes plantes à la loupe, tout en cheminant sur mon palefroi. »

De Bénarès, Jacquemont poursuit sa route pour Mizapour, Rewah, Panna, Kallinger, Bandah, Kalpi. Grâce aux stations anglaises qu'il rencontre partout, il peut écrire et recevoir, franches de port, les lettres qui vont à Pondichéry, ou qui en viennent. M. de Melay, à qui il raconte les bons procédés de la Compagnie, lui écrit « de son royaume d'Yvetot, qu'il ne manquera pas de griser de son meilleur vin tous les Anglais qui viendront frapper à sa porte à Pondichéry, et cela, à son intention. »

Arrivé à Delhi, notre voyageur voulut voir par curiosité l'ombre d'empereur que le gouvernement anglais y pensionne aux appointements de quatre millions. Il raconte à son père cette présentation avec son engouement ordinaire.

« Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? J'ai manqué d'être *la lumière du monde*, ou *la sagesse de l'Etat*, ou *l'ornement du pays*, etc. Mais heureusement j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci : Le Grand Mogol, Châh-Mohammed-Acber-Rhazi-Radchâli, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un *durbar* (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le résident avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés. Je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khélat*, ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre; et, affublé comme Taddeo (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris préalablement déguisé en turban par son visir) une couple d'ornements ou pierres. Je tins mon sérieux superbement durant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glace dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir, sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, et *si l'on y parlait anglais*. Il parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-heure il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité! »

A Delhi, les officiers anglais organisèrent une chasse au tigre et au lion pour Jacquemont; mais ils ne rencontrèrent que quelques bêtes inoffensives. Du reste, à en croire notre voyageur, ces chasses n'offrent aucun danger pour les *gentlemen*, attendu qu'elles ne se font point à cheval, mais sur des éléphants. Chaque chasseur est juché dans une caisse fort élevée, attachée sur l'animal, et a sous la main plusieurs fusils chargés. S'il arrive que, poussée à bout, la bête féroce saute sur la tête de l'éléphant, cela ne regarde pas le chasseur, mais le cornac qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidents. S'il est déchiré, l'éléphant le venge en tuant le tigre. Le cornac est ainsi une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable se tient derrière le chasseur pour le couvrir d'un parasol; lorsque l'éléphant effrayé fuit devant le tigre qui s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être mangé à la place du *gentleman*.

De Delhi, Jacquemont gagna les sources de la Jumna, et commença, au mois d'avril 1830, son ascension des plateaux de l'Himalaya. Il avait dû modifier sa caravane, les hommes seuls pouvant le suivre dans ces nouvelles contrées. Il atteignit en juin Semlah, qui est, comme le mont d'Or ou Bagnères, le rendez-vous des résidents anglais les plus riches, des malades et des désœuvrés. Tous viennent y chercher, sous l'ombrage des cèdres, un refuge contre la chaleur.

Après quelques jours de repos, le voyageur français passa outre, et entra hardiment dans la Tartarie chinoise, malgré la terrible défense de « Sa Majesté théïsique. » Les soldats chinois, chargés de la garde des frontières, le menacèrent en vain de leurs canons de cuir bouilli; il passa outre, écartant du geste les escadrons qui lui barraient le chemin, saisissant au besoin les cavaliers par leur toupe de cheveux, et les jetant à terre pour les obliger à faire place.

Il avait reçu peu auparavant une lettre du général Allard, commandant alors les armées de Runjet-Sing, roi de Lahore, et le désir lui était venu de pénétrer dans le Pendjaub et de pousser jusqu'à Cachemir. De retour à Semlah, puis à Delhi, il s'occupa de négocier cette difficile affaire. Sir William Bentink lui accorda ce qu'on avait précédemment refusé à tout le monde, une recommandation pour Runjet-Sing, qui, appuyée par le général Allard, ouvrit le royaume de Lahore à notre compatriote. Depuis Bernier (1663), aucun étranger n'avait pénétré dans ces contrées, si ce n'est Forster qui ne l'avait fait qu'en se déguisant, et qui y avait péri.

Ce fut le 25 janvier 1831 que Jacquemont se dirigea vers la frontière des Syka par Paniput et Loudhiama. Il passa le Sudlege, entra dans le Penjaub en mars, et atteignit Lahore.

« A deux lieues de la ville, j'ai rencontré M. Allard et deux autres officiers européens, MM. Ventura et Court, qui venaient à ma rencontre dans une calèche à quatre chevaux. Nous avons tous sauté à terre, et j'ai donné à M. Allard une rude accolade... Une heure après, lorsque nous eûmes traversé une campagne sauvage, couverte, comme les environs de Delhi, des ruines de la grandeur mogole, nous sommes descendus à l'entrée d'une oasis délicieuse. Un grand parterre de giroflées, d'iris, de roses, avec des allées d'orangers et de jasmins, bordées de bassins où jouaient une multitude de jets d'eau ; au centre de ce beau jardin, un petit palais meublé avec un luxe et une élégance extrême : c'est ma demeure. Le déjeuner, servi dans de la vaisselle plate, nous attendait dans mon salon. J'ai passé la journée à errer, avec mes nouveaux amis, dans les allées de mon jardin, et à me laisser étouffer de caresses par eux... Dans la soirée, mon *mehmandar*, qui avait informé le roi de mon arrivée, vint m'apporter les félicitations de Sa Majesté et ses présents, des raisins exquis du Kaboul, des grenades délicieuses qui viennent du même pays, tous les fruits les plus recherchés, et enfin une bourse de cinq cents roupies. Un dîner splendide me fut servi aux flambeaux par une bande de domestiques richement habillés de soie. J'eus le courage de ne prendre, comme à mon ordinaire, que du pain, du lait et des fruits...

» J'ai passé plusieurs fois une couple d'heures à causer avec Runjet, *de omni re scribili et quibusdam aliis* (de toute chose susceptible d'être écrite, et de quelques autres). C'est un cauchemar que sa conversation ; il est à peu près le premier Indien *curieux* que j'aie vu ; mais il paye de curiosité pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci, en général, et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable et mille autres choses encore. »

Cette grande réussite de Jacquemont près du roi de Lahore lui valut l'autorisation de continuer son voyage jusqu'en Cachemir. Toutes les ressources du pays furent mises à sa disposition. Il eut une escorte, le droit de prendre en route tout ce dont il aurait besoin, plusieurs présents en argent renouvelés plus tard, et un *khélat* ou habit d'honneur de cinq mille roupies. Les générosités de Runjet s'élevèrent au total à près de vingt mille francs, secours précieux au voyageur français, et qui, ajoutés aux ressources insuffisantes accordées par le gouvernement, lui permirent de compléter ses explorations. M. Allard, cause première de cette faveur, se montra jusqu'au bout plein de sollicitude et de dévouement. Jacquemont constata la haute considération dont jouissait le général jusque dans l'Inde anglaise, et les grands services rendus par lui à Runjet, qui, sous son inspiration, avait fait adopter à l'armée du Pundjaub le drapeau tricolore.

Le voyage jusqu'à Cachemir offrit des obstacles sérieux. Malgré les ordres exprès de Runjet-Sing, notre compatriote ne trouva pas toujours les chefs indigènes bienveillants à son égard. L'un d'eux voulut l'arrêter, et l'autre l'obligea à lui laisser un sac de roupies. Mais, sur une lettre de Jacquemont au roi de Lahore, le coupable fut châtié de son audace, et le voyageur put arriver, sans autre encombre, à Cachemir, où il fut reçu dans un petit palais bâti au milieu d'un jardin ombragé de platanes, de rosiers et de lilas. Il en fit son quartier général, et commença ses excursions scientifiques dans les montagnes. Des courriers réguliers lui apportaient à travers l'Inde, grâce à sir William Bentink et au roi de Lahore, les lettres d'Europe, et remportaient les siennes. A son retour, Runjet, plus enchanté que jamais de sa conversation, lui proposa la vice-royauté de Cachemir qu'il refusa.

Revenu enfin à Delhi, il inclina vers le sud-ouest, s'avança par Alwar, Adjmir, Katchrode, Oudjin, Mundleysir, Bikoungaon, Bouchanpour, Adjuntah, Aurengabad, Ahmedmagghur, Pouna, Tannah, dans l'île de Salsette, et enfin Bombay. Mais il arriva dans cette dernière ville épuisé. Il avait éprouvé des fatigues inouïes dans les plaines du Rajpoutanah ; le thermomètre s'abaissait, la nuit, jusqu'à cinq degrés au-dessous de zéro, et montait, dans le jour, à quarante ! L'air mortel de l'île de Salsette l'acheva. Il y contracta une affection de foie, à laquelle il succomba peu après son arrivée à Bombay.

Cette mort, annoncée dans tous les journaux de l'Inde, avec de grands témoignages de regrets, fut un deuil pour tous ceux qui avaient connu notre savantet aimable compatriote. Il avait prévu l'issue de sa maladie, et avait demandé au docteur James Nicot qui le soignait, d'écrire à sa famille, et de faire graver sur son tombeau cette simple inscription : « Victor Jacquemont, né à Paris le 8 août 1801, » et mort à Bombay le 7 décembre 1832, après avoir voyagé » pendant trois ans et demi dans l'Inde. »

Reconnaissant des soins qui lui étaient prodigués, il répétait :

— Je suis bien ici, mais je serai mieux dans mon tombeau.

Vers cinq heures du soir, il dit à M. James Nicot :

— Je vais à présent prendre ma dernière boisson de vos mains et mourir.

A six heures il n'était plus !

Il est impossible de lire la correspondance laissée par Jacquemont, publiée par sa famille, sans éprouver le charme qui le fit l'ami de tous les Anglais qu'il rencontra dans l'Inde. Mais quand on connaît d'avance la fin de tant de travaux, de tant de confiance et de tant de courage, une tristesse involontaire se mêle à cette sympathie. Comment ne pas être ému, par exemple, en lisant cette lettre à son frère Porphyre, datée du 10 mai 1832. « Ah ! qu'il sera charmant de nous retrouver tous ensemble, après tant d'années d'absence, et pour moi d'isolement ! Quelles délices de dîner tous les trois, et mieux tous les quatre (il fait allusion à son autre frère) à notre petite table ronde, aux lumières, de manger du potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher le plaisir hors de leur maison, et nous, restant dans la nôtre autour du feu, à nous conter les accidents de notre séparation ! J'aurai mangé seul, et seul bu de l'eau pendant si longtemps ! Quel plaisir de vivre dans une maison, après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère perméable à la pluie, au vent, au soleil ! Quel plaisir de coucher sur un matelas ! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela ; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise ; et notre père, comme il sera heureux ! surtout si nous sommes là tous trois près de lui ! »

Ce rêve ne devait point se réaliser. Quelques mois après celui où Jacquemont l'écrivait, des étrangers recevaient son dernier soupir à Bombay. Il mourait à trente et un ans, au moment de recueillir la gloire, l'aisance et le repos, juste récompense de ses efforts.

Outre *la Correspondance de Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis* arrivée à la quatrième édition, on a publié son *Voyage dans l'Inde*, in-folio orné de planches, de coupes de terrain, de paysages et de portraits exécutés d'après les dessins originaux du voyageur : c'est là que l'on peut trouver le résultat de ses observations scientifiques ; sa Correspondance fait connaître surtout son caractère.

Désireux de montrer son estime pour un homme trop tôt enlevé à l'étude de la nature, M. de Jussieu a établi, sous le nom de *Jacquemontia*, deux genres de plantes dont notre

voyageur avait apporté les échantillons : l'une, venant de l'Inde, tient à la tribu des Sénécioïdées ; l'autre, d'Amérique, à la famille des Convolvulacées.

SUR LES MOYENS DE SE RAPPELER QUELS SONT LES MOIS DE 30 ET DE 31 JOURS.

Beaucoup de personnes ont de la peine à se rappeler quels sont les mois pleins et les mois caves, les mois de 31 jours et les mois de 30, dans les calendriers julien ou grégorien en usage chez tous les peuples de la chrétienté. Pour aider la mémoire, on a eu recours à des procédés mécaniques.

Après avoir fermé, par exemple, le second et le quatrième doigt de la main, on applique, dans ce système de doigts étendus et de doigts fermés, le nom du mois de mars au pouce, et les noms des mois suivants aux autres doigts, en revenant, bien entendu, au pouce avec le sixième mois, celui d'août. Dans ce dénombrement, tous les doigts longs ou ouverts correspondent à des mois de 31 jours ; tous les doigts courts ou fermés correspondent aux mois de 30 jours, et à celui de février qui en a 28 ou 29.

Un moyen plus commode consiste à fermer la main. Les racines des quatre doigts contigus forment des parties saillantes ; les intervalles, des creux. Si l'on compte alors les douze mois, en commençant par janvier, appliqué à la première partie saillante ; continuant par février, appliqué au creux voisin, et ainsi de suite, on retrouvera que tous les longs mois ont correspondu aux saillies et les mois courts aux dépressions.

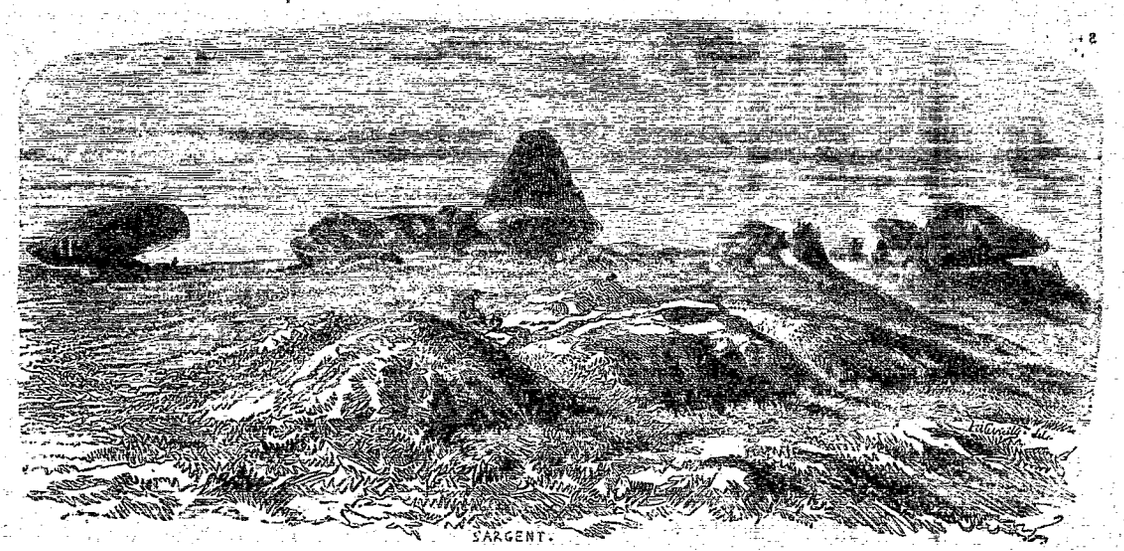
A défaut de ces méthodes mécaniques, les écoliers avaient jadis recours, au collége, à de prétendus vers, semblables, au reste, à ceux qui sont contenus dans les ouvrages intitulés : *Racines grecques* et *Racines latines*. Voici ceux que Nollet nous a conservés et dont on faisait usage de son temps :

Trente jours ont novembre,
Juin, avril et septembre ;
De vingt-huit il en est un ;
Tous les autres ont trente-un.

LES PIERRES JOMATRES.

Voy., sur les Monuments druidiques, la Table décennale.

Dans les montagnes de la Creuse, en tirant vers le Bourbonnais et le pays de Combraille, au milieu du site le plus pauvre, le plus triste, le plus désert qui soit en France, le plus inconnu aux industriels et aux artistes, vous voudrez bien remarquer, si vous y passez jamais, une colline haute et nue, couronnée de quelques roches qui ne frapperaient guère votre attention sans l'avertissement que je vais vous donner. Gravissez cette colline ; votre cheval vous portera, sans grand effort, jusqu'à son sommet ; et là vous examinerez ces roches disposées dans un certain ordre mystérieux, et assises par masses énormes sur de moindres pierres, où elles se tiennent depuis une trentaine de siècles dans un équilibre inaltérable. Une seule s'est laissée choir sous les coups des premières populations chrétiennes, ou sous l'effort du vent d'hiver qui gronde avec persistance autour de ces collines dépouillées de leurs antiques forêts. Les chênes prophétiques ont à jamais disparu de cette contrée, et les druidesses n'y trouveraient plus un rameau de gui sacré pour parer l'hôtel d'Hésus.



Une Vue dans les montagnes de la Creuse.

Ces blocs posés comme des champignons gigantesques sur leur étroite base, ce sont les menhirs, les dolmens, les cromlechs des anciens Gaulois, vestiges de temples cyclopéens d'où le culte de la force semblait bannir par principe le culte du beau ; tables monstrueuses où les dieux barbares venaient se rassasier de chair humaine et s'enivrer du sang des victimes ; autels effroyables où l'on égorgeait les prisonniers et les esclaves pour apaiser de farouches divinités. Des cuvettes et des cannelures creusées dans les angles de ces blocs semblent révéler leur abominable usage et avoir servi à faire couler le sang. Il y a un groupe plus formidable que les autres, qui enferme une étroite enceinte. C'était peut-être là le sanctuaire de l'oracle, la demeure mystérieuse du prêtre. Aujourd'hui ce n'est, au premier coup d'œil, qu'un jeu de la nature, un de ces refuges que la rencontre de quelques roches offre au voyageur ou au pâtre. De longues herbes ont recouvert la trace des antiques bûchers, les jolies fleurs sauvages des terrains de bruyères enveloppent le socle de funestes autels, et, à peu de distance, une petite fontaine froide comme la glace et d'un goût saumâtre, comme la plupart de celles du pays marchois, se cache sous des buissons rongés par la dent des boucs. Ce lieu sinistre, sans grandeur, sans beauté, mais rempli d'un sentiment d'abandon et de désolation, on l'appelle *les Pierres jomâtres* (1).

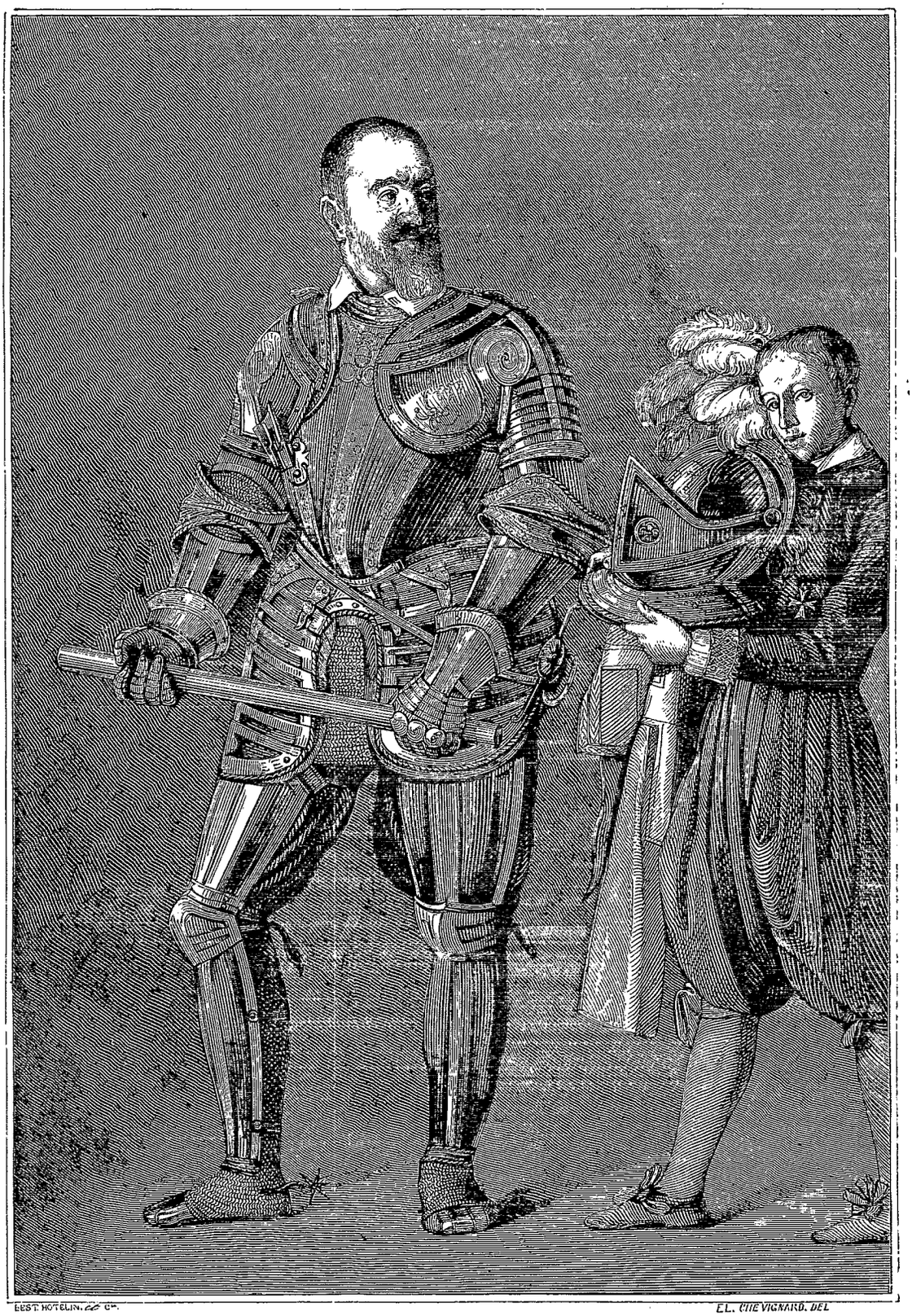
(1) Jeanne.

ALOF DE VIGNACOURT,

GRAND-MAÎTRE DE L'ORDRE DE MALTE,

PAR MICHEL-ANGE DE CARAVAGE.

Voy., sur Michel-Ange de Caravage, la Table décennale.



BEST. HOTELIN. & Cie. EL. CHE VIGNARD. DEL

Musée du Louvre. — Portrait d'Alof de Vignacourt, grand-maître de l'ordre de Malte, par Michel-Ange de Caravage. — Dessin de Lechevallier-Chevignard.

Bellori et Baldinucci racontent que l'inquiet et orgueilleux Michel-Ange de Caravage (1), étant à Naples, où il avait été forcé de fuir à la suite d'une querelle, conçut l'ambition d'être décoré de la croix des chevaliers de Malte, que l'on accordait quelquefois aux hommes les plus considérables par leur mérite. Il s'embarqua donc pour Malte et se fit présenter au grand-maître de l'ordre, qui était alors un gentilhomme français, Alof de Vignacourt. Il fit deux portraits de ce haut dignitaire, l'un le représentant à pied et armé (c'est celui que reproduit notre gravure), l'autre assis et sans armes, dans le costume de grand-maître. Bellori dit que de son temps le premier de ces deux portraits était placé dans l'arsenal de Malte. Nous serions porté à croire que le palais de l'ordre devait plutôt avoir gardé celle des deux toiles où Vignacourt était figuré dans son costume de cérémonie. Quoi qu'il en soit, le beau portrait que possède le Musée du Louvre entra certainement en 1670 dans la collection du roi Louis XIV. On lit en effet dans le registre des bâtiments du roi pour cette année 1670, chapitre de la *Recepte*, date du 1er février : « Reçu du sieur de Bartillat 14,419 liv. 3 sols 6 den. pour » d'icelle deslivrer 14,300 aux sieurs Vinot et Hoursel pour le » paiement de sept bustes d'albastre oriental de 2 pieds 9 pouces de haut, représentant Jules Cezar, Auguste, Tibere, » Caligula, Homere, Ciceron et Quintus Herenieux (*sic*); de » six testes de marbre de 2 pieds, représentant Mitridatte, » Apollon, Antinoüs, Faustine, Junon et Picene, philosophe; » d'un groupe de figures de bronze de 4 pieds de haut ou » environ représentant le Rapt des Sabines, et de huict tableaux, qui sont : une Vierge de Guide, une Magdelaine du » mesme Guide, un portraict d'un grand-maistre de Malte » faict par Michel Lange, un Sainct Sebastien du Guide, et » les quatre Evangelistes du Valentin en quatre tableaux; et » 119 livres 3 sols 4 den. pour les taxations du trésorier : » 14,419 livres 3 sols 4 den. » Cette mention de notre belle peinture du Caravage est assurément un peu concise; mais les inestimables registres des bâtiments ne se font pas toujours remarquer même par tant de détails et de précision; le plus souvent nos recherches y aboutissent à des notes telles que celles-ci : « Du 16e mars 1671, au sieur de la » Feuille, pour 34 tableaux des meilleurs peintres d'Italie et » autres représentants plusieurs histoires, portraits et payssages, 30,000 liv. Du 31e mars id., au sieur Jabach, pour » 101 tableaux et 5542 desseins de toutes les escolles des » meilleurs maistres, 220,000 liv. » Or ces 101 tableaux du sieur Jabach sont simplement les chefs-d'œuvre du Corrége, du Titien et de Jules Romain que l'Europe nous envie.

Récemment on a placé le portrait d'Alof de Vignacourt dans le grand salon parmi les tableaux les plus renommés du Louvre. Il témoigne de la puissance de cet étrange et fougueux artiste dont la vie n'est que trop connue. On sait comment, après avoir préparé dans son enfance le plâtre pour les maçons et la colle pour les peintres à fresque, il parvint d'abord à faire quelques bons portraits. Une méchante affaire qu'il eut à Milan le contraignit à se réfugier à Venise, où il étudia le coloris du Gorgion, maître dont il était surtout épris. De là il se rendit à Rome, où la nécessité le fit entrer dans l'atelier du cavalier Joseph d'Arpinas, alors en renom à la cour pontificale. Frappé de la vigoureuse observation de la nature qui marquait les œuvres de ce fier apprenti, Joseph d'Arpinas lui fit peindre des tableaux de fleurs et de fruits; mais Michel-Ange s'en lassa bien vite, et, visant plus haut, profita, dit Bellori, de l'occasion que lui offrait un peintre de grotesques nommé Prosper, pour sortir de l'atelier du Josépin, et disputer à son maître la gloire du pinceau. De ce moment date la révolution que le Caravage fit dans les arts, en appliquant à la peinture l'énergie et la brutalité de son tempérament. Professant un mépris systématique pour les beautés pures et élevées de l'antique et de Raphaël, il ne voulut reconnaître d'autre guide, d'autre modèle, d'autre but que la nature la moins choisie, celle des tavernes, des Bohémiens et des places publiques. La vigueur presque sauvage de sa brosse et des effets qu'il recherchait, lui attira les anathèmes des autres maîtres. Son orgueil ne fléchit pas; aidé par la faveur du cardinal del Monte, puis des Crescentii, du marquis Giustiniani, des cardinaux Borghèse et Barberini, et d'autres patriciens romains, il arriva même à avoir sa part dans les grands travaux de Rome qui étaient distribués aux Carraches, au Dominiquin, à l'Albane et au Guide. Plus d'une fois, sans doute, le Caravage eut à souffrir le genre d'affront qui a valu à notre Louvre son importante composition de la Mort de la Vierge; plus d'une église trouva que les saints personnages qu'il peignait étaient d'une physionomie et d'une expression par trop triviales pour attirer les respects des fidèles. Cependant, quand il l'a voulu, qui a mieux su contenir sa violence et le parti pris de la grossièreté ? Quoi de plus fier, quoi de plus noble que le portrait d'Alof de Vignacourt? Quoi de plus délicat que la figure du jeune page qui porte le casque auprès du grand-maître armé?

La licence de la vie de ce peintre capricieux et haineux dépassait encore celle de sa peinture. Négligé dans ses habits, dissipateur, insolent, on ne le voyait guère que l'épée au côté et trop souvent au poing. S'étant pris de querelle, à Rome, au jeu de paume, avec un de ses amis, il dégaîna et tua ce jeune homme. Blessé lui-même, il s'enfuit précipitamment et sans argent. Il trouva d'abord asile auprès du duc D. Marzio Colonna, puis il vint à Naples où il eut ce désir de la croix de Malte, ce qui l'engagea à s'embarquer, comme nous l'avons dit, pour aller trouver le grand-maître. Ajoutons qu'Alof de Vignacourt fut si satisfait de ses deux portraits, qu'après lui avoir donné la croix, il lui ordonna d'exécuter pour l'église Saint-Jean la Décollation du saint; et ce dernier chef-d'œuvre, joint au souvenir des portraits, valut au Caravage, de la part du grand-maître, une riche chaîne d'or et le don de deux esclaves pris parmi les prisonniers musulmans, que les chevaliers vainqueurs avaient le droit de vendre à leur profit.

Dargenville, et après lui Lépicié, ont motivé le voyage du Caravage à Malte sur des projets de vengeance que cet artiste avait conçus contre le Josépin. Depuis, tous les historiens ont répété cette hypothèse, sans considérer que jusque-là le Caravage n'avait guère observé si ces ennemis étaient plus nobles que lui pour entrer en rixe avec eux. S'il eût été animé contre son ancien maître de cette haine personnelle dont ne parlent point les anciens biographes, le Caravage n'eût point pris tant de précautions pour faire une méchante affaire au pauvre Josépin. D'ailleurs qu'eût servi au Caravage pour ses projets de provocation ce titre de chevalier de Malte, puisqu'il ne pouvait plus rentrer dans Rome? Le Caravage était aussi glorieux pour le moins qu'il était brutal; il ne faut point chercher ailleurs le motif de cette traversée de Malte.

Pendant son séjour dans cette île, Caravage avait vécu dans l'abondance de tous les biens et tous les honneurs, et une nouvelle école avait commencé à s'y former autour de lui. Mais sa turbulence ne le laissa pas longtemps jouir de cette prospérité. Il se prit de querelle avec un chevalier de haute distinction. Le grand-maître s'offensa de cette impudence; le Caravage, mis en prison, réussit à s'évader au milieu des plus grands dangers, échappa à toutes les recherches et aborda en Sicile. Il y peignit quelques grands tableaux à Syracuse, à Messine, à Palerme. Bientôt, ne se croyant plus en sûreté, il voulut rentrer à Naples pour attendre la grâce qui devait lui permettre de reparaître à Rome, et en même temps pour faire sa paix avec le grand-maître auquel il envoya une Hérodiade ou demi-figure tenant la tête de saint Jean dans un bassin; mais sa bonne fortune l'avait tout à fait abandonné; un jour qu'il se tenait sur la porte de

(1) Rappelons que le véritable nom de cet artiste était Michel-Angiolo Amerighi ou Morighi. Il était né à Caravaggio, bourgade du Milanais, déjà célèbre par la naissance de Polydore Caldara.

l'hôtellerie « del Ciriglio, » il fut entouré par quelques hommes armés, qui le maltraitèrent et lui taillad̀èrent le visage. Malgré les cruelles douleurs qu'il endurait, le Caravage monta, dès qu'il put, sur une felouque pour retourner à Rome où le rappelait le pardon du pape. Arrivé sur la plage, la garde espagnole, le prenant pour un autre cavalier qu'elle attendait, se saisit de lui et le jeta en prison. Dès que la méprise fut reconnue, on lui rendit la liberté, mais il était trop tard ; sa felouque et son bagage avaient disparu. Le cœur gonflé de tous les transports de la rage, il se traîna à pied le long du rivage jusqu'à Porto-Ercole par la plus forte chaleur d'un soleil d'été; là une fièvre maligne le prit et l'emporta en quelques jours. C'était en 1609, il avait environ quarante ans. A Rome, où l'on attendait son retour, la nouvelle de cette triste mort, sur une rive déserte, produisit une émotion universelle. Le cavalier Marin, qui était de ses amis, lui fit une épitaphe.

Alof de Vignacourt, d'une maison très ancienne de Picardie, grand'croix et grand-hospitalier de France, avait succédé, le 10 février 1601, au grand-maître Garzez. Son mérite seul l'avait élevé à cette dignité. L'abbé Vertot dit « qu'il ne fut guère de magistère plus célèbre que le sien, qui dura vingt et un ans, et pendant lequel les galères de l'ordre s'emparent en Afrique de la ville de Mahomette, ravagent l'île de Lango, prennent et pillent Corinthe et Castel-Tornèze, le magasin de la Morée. » Vignacourt fit construire, en 1616, un magnifique aqueduc de quatre milles de long pour conduire de l'eau dans la nouvelle cité de Lavalette. Il mourut à la chasse d'un coup de soleil le 14 septembre 1622.

DES CURIOSITÉS

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

A LONDRES EN 1851.

Voy. pag. 265, 303, 337.

ARMES A FEU.

L'Exposition universelle de Londres est un acte de paix et de concorde; il n'est pas un des visiteurs qui n'y salue avec joie l'espoir de l'alliance future des nations. Les machines à vapeur qui font glisser si rapidement sur les mers les paquebots messagers; les nombreux métiers qui filent les matières textiles récoltées de l'autre côté de l'Atlantique; les produits végétaux exotiques dont la consommation est devenue un besoin aussi absolu que la consommation des productions indigènes ; tout démontre la nécessité de maintenir et même d'accroître les débouchés et les échanges pour maintenir à la même hauteur le travail et la production chez les diverses nations. On n'a pas voulu exclure cependant du palais de l'Industrie l'art terrible des batailles. On rencontre dans ses vastes galeries des engins destructeurs et des instruments de carnage. Souhaitons qu'un jour, en parlant de ces œuvres, on puisse dire que leur présence avait pour but seulement de confirmer le vieux principe : « Si tu veux la paix, sois prêt à la guerre. »

Il est peu de nations qui n'aient apporté leur contingent d'appareils destructeurs; mais c'est au Zollverein qu'appartient la palme pour son canon de six en acier fondu, qui semble défendre fièrement l'entrée d'une des travées de la nef orientale ; c'est un modèle de fini et de perfection de main-d'œuvre. Il sort des ateliers de M. Krapp, manufacturier à Essen, dans les provinces rhénanes, et dont les aciers sont les plus renommés de l'univers : toutes les nations, même l'Angleterre, sont ses tributaires pour les aciers les plus fins, et cependant le prix en est incomparablement plus élevé que celui des aciers ordinaires. Quoique le magnifique canon exposé puisse être considéré tout aussi bien comme objet d'art que comme une arme de guerre, il fait tressaillir d'aise tous les militaires ; chacun essaye de se rendre compte du nombre de coups que la pièce pourra supporter sans détérioration ; s'il faut en croire l'inventeur, ce nombre serait presque sans limites : ainsi la durée de cette pièce serait à peu près indéfinie ! Puisse-t-elle, en effet, durer toujours, en ne servant jamais !

On remarque aussi à l'Exposition d'Espagne un canon curieux, tout en fer forgé, qui a été fabriqué, dans une caverne des Pyrénées, par les soldats de don Carlos, lors de la dernière guerre que ce prince a soutenue en Espagne : c'est un effort de patience ; mais le prince qui n'aurait pas d'autres ressources de fabrication aurait grand'peine à fixer la victoire sous ses drapeaux.

En sus de son canon, le Zollverein a exposé beaucoup d'armes blanches. Le nom de *Solingen* se retrouve souvent et particulièrement sur une belle collection de modèles de tous les sabres adoptés dans les armées européennes, ainsi que sur des damas qui peuvent découper en tranches un canon de fusil avec une aisance qui fait frissonner.

Dans l'Exposition indienne, on remarque des canons en cuivre à gueules d'animaux ; cette contrée poétise toutes choses.

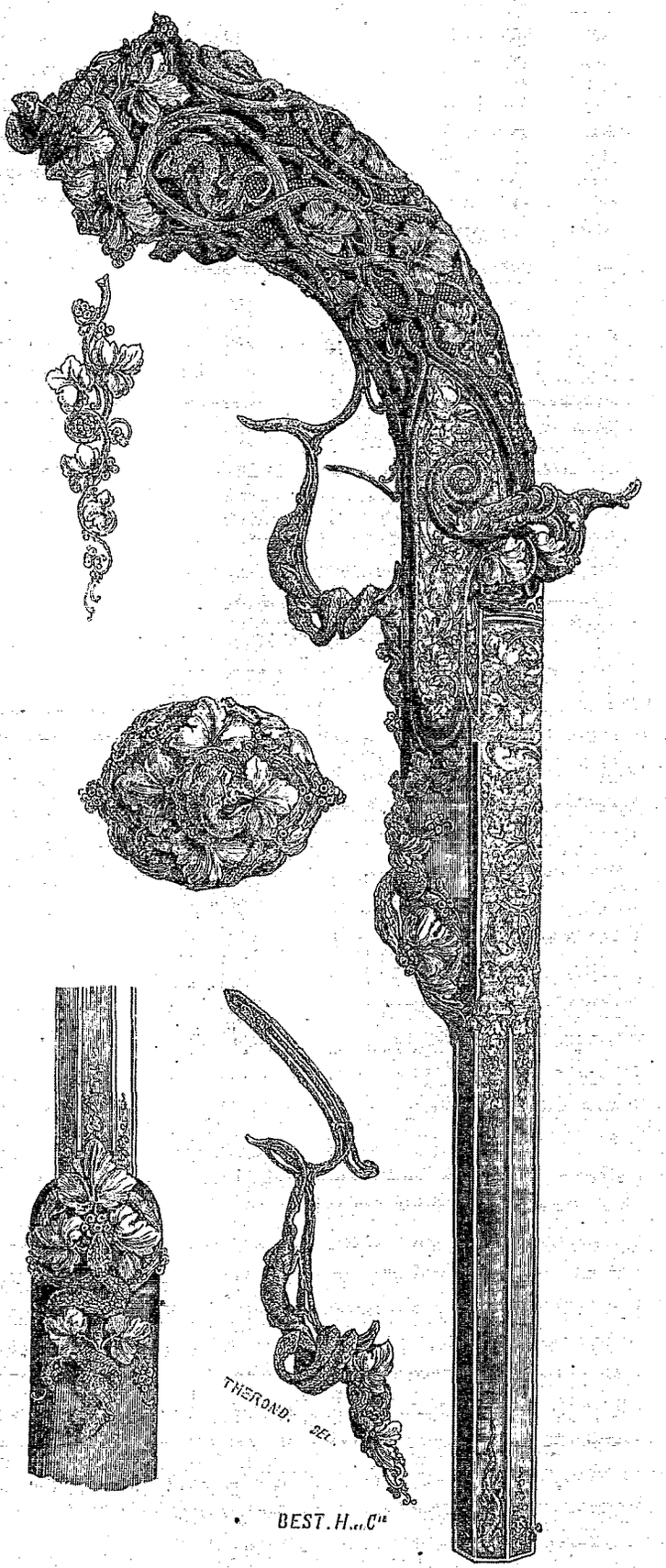
En Angleterre, tous les instruments de mort pour l'armée de terre et pour l'armée de mer sont réunis dans le coin ouest de la galerie du sud ; là, les amateurs de batailles peuvent s'en donner à cœur joie, tandis que les gens à mœurs pacifiques et industrielles préfèrent examiner un quartier tout voisin où sont exposés des canons et des espingoles d'un tout autre genre, dont la destination est de lancer contre les baleines le harpon du pêcheur. Cet appareil épargne à l'homme la lutte en quelque sorte corps à corps qui s'engageait jusqu'ici entre l'animal monstrueux et le hardi matelot.

Un canon d'un autre genre encore, et que l'on voit en France, est celui qui lance aux navires en perdition une corde de sauvetage : voilà le seul canon bienfaiteur.

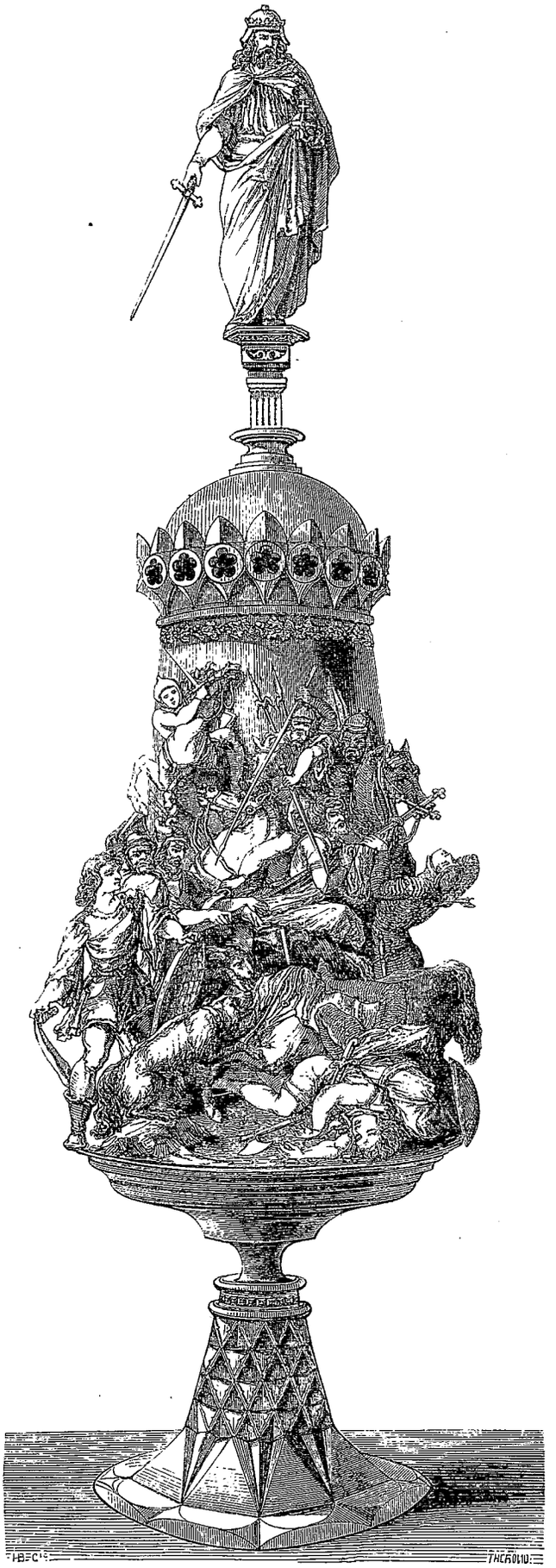
L'Exposition la plus considérable des armes à feu est celle des fusils et des pistolets, armes mixtes en quelque sorte, puisqu'elles ont aussi pour but la chasse et le soin de pourvoir à la sécurité personnelle du voyageur. Toutes les nations ont largement contribué à cette classe de produits; on voit avec intérêt en Amérique un pistolet à six canons tournants qui tire six coups, et plusieurs fusils qui lancent une multitude de balles en un instant. Le génie américain fait appel au mécanicien même dans les batailles.

L'Exposition des armes à feu de France est fort belle ; elle se distingue autant par la bonté de ses produits, par leur justesse et leur solidité, que par le goût avec lequel les ornements accessoires s'y trouvent disposés. Les formes en sont gracieuses et appropriées cependant à l'usage auquel ces instruments sont destinés. Nous donnons pour exemple les pistolets de Gauvain dont la composition et la sculpture sont dus à M. Liénard, l'un de nos artistes industriels les plus féconds et les plus originaux.

La forme obligée d'un pistolet est assez ingrate ; l'artiste a su la recouvrir de motifs d'une si précieuse exécution qu'on oublie l'œuvre, et que l'on croit caresser de l'œil un charmant bijou. Tout se lie comme dans une capricieuse fantaisie, et pourtant aucun principe d'arquebuserie n'a été violé. La crosse d'ébène, malgré les délicates incrustations de fer ciselé en ronde bosse, s'adapte on ne peut mieux à la main, que rien ne blesse et qui ne perd rien de sa sûreté. Le serpent et le lézard, capricieusement enlacés à la sous-garde, tracent une ligne parfaitement convenable à l'agencement des doigts qui doivent supporter l'arme et faire jouer la batterie. Le chien, sans que ses conditions d'aplomb soient faussées, est gracieusement contourné. Effacez ces ondulations, ces légères feuilles de houblon et de vigne si bien découpées, les grappes, les yeux de grenouilles, de serpents ou de lézards, qui dissimulent si heureusement les têtes de vis et de



Exposition universelle de Londres. — Pistolet par M. Gauvain. — Dessin de Théroud.



Exposition universelle de Londres. — La Coupe par M. Lautz. — Dessin de Thérond.

clous, il restera une arme précieuse, d'une justesse et d'une solidité éprouvées, et d'une portée effrayante.

En contraste avec le canon en acier fondu du Zollverein, l'Exposition offre à la curiosité les pistolets microscopiques de la Suisse, placés dans la galerie centrale du Sud, auprès de l'amphithéâtre érigé au coin du transsept. Ils ne paraissent pas avoir plus de 1 centimètre et demi de longueur, et leur grosseur n'atteint pas celle du tuyau d'une très-petite plume de corbeau. Ils sont complets dans leur exécution, et l'on assure qu'avec une capsule et une balle convenable, ils peuvent tirer. Certes, ce n'est point une arme de guerre, mais c'est un spécimen intéressant de la sûreté de main, de la justesse de coup-d'œil nécessaire à un horloger pour la parfaite exécution des pièces délicates et ténues qui entrent dans la composition des petites montres. Ces pistolets sont, en effet, l'œuvre d'un horloger, et tout auprès, on aperçoit un porte-crayon dont la tête renferme une petite montre qui marche, et marche bien, dit-on, durant trente-six heures, sans être remontée.

COUPE EN IVOIRE DE LAUTZ.

Cette coupe est une véritable pièce de maître, telle qu'en exécutaient les laborieux artistes d'autrefois, faisant, dégrossissant, ébauchant, terminant tout eux-mêmes, fiers et heureux quand, au bout de deux ou trois ans de travail assidu, ils produisaient enfin au jour le chef-d'œuvre qui leur conférait la maîtrise.

Le sujet représenté sur cette œuvre délicate est un combat de Charlemagne contre les Saxons. C'est une réminiscence d'un tableau d'Offenbach, une véritable bataille de géants !... On s'y tue, on hurle, on déchire ; le milieu de la composition, où un groupe de guerriers se dispute un drapeau, est d'une fougue remarquable ; les physionomies sont variées et expressives, les détails d'un fini précieux, d'une vérité historique. Les chevaux sont d'un beau caractère et d'un bon mouvement ; les grands chiens, à pelage long et frisé, mordent bien et sont ardents à la prise ; plusieurs figures s'enlèvent les unes sur les autres ; la première, en ronde bosse, avec beaucoup de netteté, et pourtant sans sécheresse. Une figure remarquable d'élégance de dessin, de vigueur et de pose, est celle du jeune homme à tête nue, qui tient une fronde.

Lautz est un exposant français. C'est à Paris qu'il travaille ; il est venu s'y perfectionner au contact habituel de cette civilisation fine, spirituelle, et sévère pour les moindres fautes contre la délicatesse et le goût.

CE QUE C'EST QU'UN OEUF.

Troisième article. — Voy. p. 157, 246.

On pourrait dire, à la rigueur, que, dès que la poule a pondu son œuf, le poulet est né. Ce n'est pas une naissance apparente, mais c'est une naissance réelle. En effet, le petit animal, si simples que soient les organes qu'il possède à ce moment, vit déjà par lui-même et peut continuer le développement de son existence sans aucun secours ultérieur de la part de sa mère. Seulement, dans l'état de délicatesse qui le caractérise alors, incapable de produire par sa respiration une quantité de chaleur suffisante, la température ordinaire de l'atmosphère est trop peu élevée pour lui ; il y demeurerait engourdi comme les animaux adultes dans les grands froids, et il faut par conséquent, pour que le travail de son organisation commence, le placer dans un air convenablement échauffé. L'incubation n'est donc pas un acte absolument nécessaire, et l'on peut y suppléer en plaçant le petit poulet une fois pondu dans une enceinte maintenue, par un moyen artificiel quelconque, fût-ce une veilleuse, à une température égale à celle que fournit une poule qui couve. C'est une industrie que connaissaient déjà les anciens Égyptiens, et qui permet de produire des poulets, sans aucun embarras, en aussi grande quantité que l'on veut, à peu près comme s'il s'agissait d'un objet de manufacture : on en fait une sorte de cuisson en grand dans un four ou plutôt dans une étuve. Réaumur, qui s'est beaucoup occupé du rétablissement de cette industrie, a déterminé le 32e degré de son thermomètre, qui équivaut au 40e du centigrade, comme le plus convenable à la perfection de l'opération. Néanmoins elle peut s'accomplir à des températures très rapprochées de celle-ci, avec plus de lenteur si la température s'abaisse, avec plus d'activité si elle s'élève. Mais au-dessous de 38° et au-dessus de 42°, l'animal se trouve placé dans des conditions qui ne lui conviennent pas et il devient incapable d'accomplir son développement.

Non seulement le petit poulet a besoin dans son œuf d'une température convenable, mais il a besoin d'un bon air, et cela se conçoit, puisque, pour vivre, il faut nécessairement qu'il respire et qu'il transpire, et que sa coquille n'empêche ni l'air nouveau de pénétrer jusqu'à lui, ni l'acide carbonique venant de sa respiration, ni l'humidité surabondante, de se dégager. Aussi les œufs soumis à l'incubation dans un appareil fermé où l'air ne se renouvelle pas, ne donnent-ils aucun résultat, parce que les animaux qu'ils contiennent périssent bientôt asphyxiés.

En un mot, on peut prendre une idée très-exacte de la condition de l'œuf pendant la période de l'incubation, en se représentant tout simplement que la coquille de l'œuf, par suite des pores nombreux qui la traversent, est une cage dans laquelle est enfermé un petit oiseau qui ne demande pas qu'on lui fournisse de la nourriture, puisque sa mère en a mis suffisamment dans l'intérieur de sa cage, mais qui a besoin qu'on le tienne au chaud et qu'on lui donne de l'air. Aussi, pourvu que ces deux conditions soient remplies, peut-on sans inconvénient faire, pour ainsi dire, un trou dans la cage et regarder par là comment se comporte le petit animal, et quels sont les changements qu'il se met à opérer dans le système de ses organes. On ouvre un œuf avec précaution par le gros bout, jusqu'à ce que le disque prolifère, qui n'est autre chose que l'animal dans son premier âge, soit à découvert ; puis on met cet œuf dans de l'eau tiède entretenue à la température de 40°, et l'on regarde avec une forte loupe ou un microscope les phénomènes qui commencent aussitôt à se produire, sous l'influence du principe vital auquel viennent d'être soumis ces atomes de matière.

Pour un esprit méditatif, c'est là un des plus grands spectacles qu'il y ait au monde. « Au silence qui règne dans l'espace, dit éloquemment M. Serres dans un de ses mémoires d'embryogénie, qui se douterait que de grandes masses comme les planètes se meuvent avec une rapidité que l'imagination humaine a peine à concevoir ? Qui se douterait qu'elles se meuvent avec une précision si rigoureuse que le calcul en détermine invariablement les oscillations ? Le mouvement générateur du règne animal est tout aussi silencieux, quoique renfermé dans des limites si étroites qu'elles échappent à la vue des hommes : c'est l'infini des cieux, mais en sens inverse ! »

Un des principes les plus dignes d'attention de l'organisation des animaux, mais auquel nous sommes trop habitués pour y prendre garde, c'est la symétrie des appareils : en coupant un animal en deux on obtient deux moitiés exactement semblables. Cette régularité est frappante. Mais la manière dont la nature y arrive et que l'étude des premières périodes de la vie met à découvert l'est encore davantage : à l'origine, l'animal se partage non pas seulement en deux moitiés semblables, composées en partie d'organes coupés en deux, comme la tête ou l'estomac ; il se partage en deux moitiés complètes chacune en soi, composées uniquement d'organes distincts l'un de l'autre, comme le sont dans l'animal adulte la jambe droite et la jambe gauche, l'œil droit et

l'œil gauche. Ce sont ces moitiés primitives formées à part dans un premier temps, qui, marchant l'une vers l'autre dans un second temps, se rapprochent, s'engagent, se greffent l'une sur l'autre par les points qui viennent à se toucher, et donnent cet assemblage si caractéristique d'organes doubles semblables sur les lignes latérales du corps, et d'organes uniques formés de deux moitiés symétriques sur la ligne médiane.

Cette loi remarquable, due aux observations de M. Serres, est virtuellement comprise dans les premières évolutions de l'organisation, et c'est ce qui rend ces premières évolutions si importantes. Dès la sixième heure de l'incubation, on distingue un premier travail qui consiste dans le soulèvement du disque prolifère au-dessus de la masse de jaune, par suite de la sécrétion d'une petite quantité de liquide entre ces deux parties. Ce disque, qui n'est autre que l'animal encore informe, et qui, par ses transformations, doit donner les divers organismes, acquiert ainsi une demi-indépendance. A la neuvième heure on y observe un autre changement: de transparent qu'il était jusque là, il devient opaque; c'est la suite d'une variation dans son tissu. En effet, en l'enlevant avec précaution à la douzième heure, on voit qu'il se divise alors en deux membranes, une membrane extérieure séreuse, qui demeure transparente, et une membrane intérieure muqueuse qui est opaque. La membrane intermédiaire, la membrane vasculaire, ne se manifeste que plus tard. Comme la membrane muqueuse est plus grande que la membrane séreuse qui lui est superposée, elle la dépasse, forme tout autour un liséré blanc opaque qui va en s'élargissant de plus en plus, et que l'on nomme l'aire opaque, par opposition à la partie centrale, qu'on nomme l'aire transparente.

En même temps que ces changements dans l'organisation même de la substance se produisent, on en remarque d'autres dans la forme. Le disque augmente pour ainsi dire à vue d'œil. A la troisième heure, il n'avait guère que 3 millimètres de diamètre; à la sixième, il en a 7 à 8; et à la douzième, il en a de 11 à 12. De plus, sa forme a sensiblement changé : de circulaire, elle est devenue d'abord ovale, puis elle a pris une figure piriforme.

Enfin, le jaune lui-même, subissant dans les alentours du disque prolifère l'influence du principe vital qui s'y exerce, dessine tout autour un sillon circulaire blanchâtre, que l'on désigne sous le nom de *halon*, et dans lequel afflue un liquide particulier destiné sans aucun doute à l'alimentation des organismes dans les conditions transitoires qui leur sont propres.

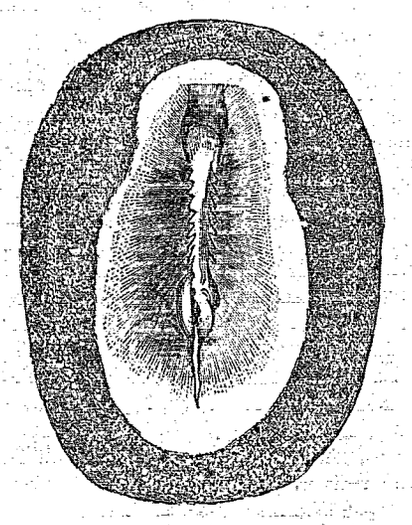
Tel est le travail préparatoire, travail qui s'accomplit par un simple mouvement de molécule à molécule, puisqu'il n'y a pas encore d'organes définis, et auquel s'appliquent les matériaux antérieurement réunis à la périphérie du jaune, à partir du disque prolifère; car on voit disparaître pendant cette période un petit cercle de globules blanchâtres très distincts des globules ordinaires du jaune, et qui existait précisément au-dessous du disque.

C'est à la quinzième heure que l'on observe les commencements d'une transformation plus marquée. La surface du disque, qui est demeurée jusqu'alors parfaitement lisse, présente, à ce moment, deux lignes parallèles très-rapprochées, situées à droite et à gauche du centre, et égales à peu près à la moitié du diamètre. C'est ce qu'Harvey nommait les premières flammes de l'embryon. Ce sont en effet les premières métamorphoses causées par cette flamme invisible qu'on appelle la vie. Pendant les quinze premières heures, il n'y a qu'une modification lente dans le tissu du disque jointe à une extension de sa périphérie; mais voici les changements de forme qui commencent. Qu'est-ce que ces deux lignes? En tiraillant le disque avec délicatesse par ses parties latérales au moyen d'une aiguille, on voit les lignes disparaître pour reparaître dès qu'on abandonne de nouveau le disque à son élasticité naturelle : ces lignes ne sont donc que deux plis formés par le froncement de la membrane de part et d'autre du centre. Ce froncement de la membrane continue et les lignes finissent, à la vingtième heure, par s'étendre du haut en bas du disque, en le divisant ainsi en deux poches aplaties séparées l'une de l'autre par l'intervalle demeuré entre les deux lignes; c'est-à-dire qu'il se forme une sorte de bande diamétrale qui dans sa partie supérieure vient se perdre dans l'extrémité de l'ovale du disque comme dans un petit renflement demi-circulaire.

Cette bande diamétrale surmontée par ce petit renflement est ce qui a causé le plus d'illusion aux anatomistes jusqu'aux belles observations de M. Serres. En effet, la membrane transparente demeurant appliquée sur la membrane opaque, sur toute l'étendue de cette bande, tandis qu'à droite et à gauche les deux poches qui commencent à se former se soulèvent et se remplissent de liquide, il s'ensuit que la bande prend exactement l'apparence d'un cordon blanc renflé dans sa partie supérieure, partageant en deux le disque et tranchant sur son ensemble par sa blancheur et sa netteté. On est donc induit à lui donner une importance qu'elle n'a réellement pas. Malpighi la regardait comme l'embryon primitif; Haller et Boërhaave y voyaient un animalcule immobilisé au centre du disque prolifère; Dollinger, Pander et beaucoup d'autres, en faisaient la moelle épinière. Mais M. Serres, en détachant le disque pour le placer sur une lame de verre, a parfaitement montré que la couleur blanche et opaque de cette bande n'est qu'une illusion; car, tout au contraire, elle prend la couleur du fond sur lequel on l'applique, rouge si ce fond est rouge, bleu s'il est bleu, et par conséquent blanche et opaque, lorsque le fond, comme celui sur lequel elle repose dans l'œuf et qui se montre à travers, est blanc et opaque. Ainsi cette ligne centrale, loin d'être le point de départ des organismes, est au contraire un champ libre vers lequel les organes formés à droite et à gauche dans les poches dont il vient d'être question, viendront converger pour se rapprocher et s'unir en un tout symétrique.

Par conséquent les organes, au lieu de se développer en partant d'un axe organique central sur lequel il n'aurait en quelque sorte qu'à se ramifier, se développent au contraire à distance de l'axe, par moitiés symétriques indépendantes qui opèrent postérieurement leur jonction sur cette ligne. C'est la suite d'une des lois les plus générales de l'organogénie, que M. Serres a désignée sous le nom de loi centripète, par opposition à la loi centrifuge qui régnait avant lui, et d'après laquelle les organes se seraient au contraire formés en allant du centre à la circonférence. Cette grande loi, qui préside aux phénomènes les plus importants de l'organogénie, a été poussée, dans le principe, par ses contradicteurs, à des conséquences qu'elle n'a pas et qu'elle ne saurait avoir : on voulait qu'il s'ensuivît que les parties placées à la périphérie du corps se produisissent les premières, la peau, les membres, etc., et successivement à partir de la circonférence jusqu'aux parties centrales. C'était l'attaquer par l'absurde, mais aussi c'était lui donner un sens qu'elle n'a pas. Elle ne s'applique pas à l'ordre de successivité des divers appareils, mais à l'ordre de formation de chaque appareil en particulier. Ainsi, en considérant le poulet, on ne voit pas apparaître à l'origine l'axe cérébro-spinal, mais deux moitiés de cet axe qui ne se réunissent que postérieurement; en second lieu, se produisent à droite et à gauche les deux moitiés du crâne et du rachis; en troisième lieu, les deux moitiés de l'appareil de la circulation primitive; en quatrième et cinquième lieu les deux moitiés de l'appareil digestif et de l'appareil cutané. Voilà le procédé réel de la nature, et l'on en trouve la preuve non-seulement dans l'observation directe, si délicate qu'elle soit, mais dans une multitude de monstruosités qui ne sont en quelque sorte que des temps d'arrêt, devenus définitifs, dans les appareils en voie de formation.

On voit de là toute l'importance de ces deux poches longitudinales primitives, nommées si justement les sacs germinateurs, car c'est là, en quelque sorte, que germent les organes. « Ce sont, dit M. Serres, des réceptacles où la matière



Embryon de poulet de la 35e heure. — Face dorsale.

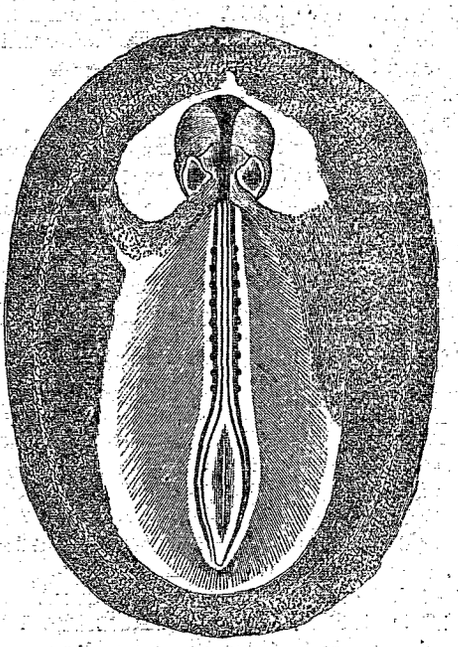
organique semble s'élaborer une dernière fois, pour s'imprégner des propriétés qui caractérisent les appareils organiques des embranchements du règne animal, des classes, des familles, des genres et des espèces : ce sont les capsules de la vie embryonnaire animale. » En effet, on ne peut douter que ce disque allongé, encore si peu organisé, se développant non par une circulation vasculaire, mais par une simple circulation d'imbibition, ne soit déjà le véritable siége de la vie, en un mot l'animal lui-même dans une première phase de son existence, à peu près comme la chenille qui n'est qu'une première phase du papillon; et aussi faut-il remarquer qu'il existe un grand nombre d'animaux dans lesquels l'anatomie la plus scrupuleuse ne peut distinguer ni nerfs, ni veines, ni appareils définis d'aucune sorte, et qui présentent ainsi d'une manière permanente une condition organique tout à fait semblable à celle dont le disque prolifère nous offre le type durant les 24 premières heures de son existence.

En observant les sacs germinateurs vers la vingt-quatrième heure, on voit s'y opérer un travail remarquable : les molécules qui y flottent commencent à se porter avec ensemble de la périphérie vers la ligne centrale, et s'y groupent en y dessinant deux lignes ondulées qui se rejoignent dans la partie supérieure du disque, au-dessus du point où s'interrompt la bande médiane. Cette accumulation se précise de plus en plus, et dès la vingt-huitième heure on peut distinguer nettement les éléments du système cérébro-spinal placés symétriquement des deux côtés de la ligne médiane.

Mais à mesure que ces organes divers se développent, en produisant une saillie de plus en plus prononcée au-dessus de la masse du jaune, le besoin d'une protection spéciale se fait sentir. Ce n'est point assez de ces nombreuses enveloppes qui avaient été réunies au-dessus de l'animal dès l'origine. La nature se prépare à l'ensevelir dans une sorte de poche des plus délicates remplie d'un liquide destiné à la fois à protéger et à lubrifier les organes. C'est ce que l'on nomme la *poche de l'amnios*. Dans ce but, en même temps que les molécules organiques se portent de la circonférence des sacs germinateurs vers la ligne médiane, les sacs germinateurs se divisent en deux par un simple affaissement sur leur diamètre longitudinal, et la moitié située près de la circonférence du disque commence à se gonfler et à se distendre en se relevant graduellement par-dessus la moitié centrale; de telle sorte que ce relèvement s'effectuant simultanément sur tout le pourtour du disque, le système d'organes contenu dans la partie des sacs germinateurs demeurée en place finit par être entièrement recouvert, sauf une petite portion circulaire demeurée libre au point central.

C'est alors que, les sacs germinateurs étant ainsi garantis et munis de tous côtés par des appareils essentiels, les trois lames constitutives des trois grands systèmes organiques commencent à se témoigner plus distinctement qu'elles ne l'avaient encore fait, dans l'intérieur de chacun de ces sacs. La période préparatoire est terminée dans son ensemble, et la carrière s'ouvre à la production des organes définitifs : c'est le feuillet séreux, du travail duquel nous avons déjà entrevu les préludes dans la concentration des organes cérébro-spinaux, qui entre le premier en action; le feuillet vasculaire lui succède; et en troisième lieu, le feuillet muqueux. « Remarquez, dit le célèbre anatomiste que nous avons tant de fois cité, qu'il existe deux sacs embryonnaires, l'un à droite, l'autre à gauche; qu'il y a par conséquent en présence l'un de l'autre, deux feuillets séreux, deux feuillets vasculaires et deux feuillets muqueux. D'où il suit, que par son feuillet séreux chaque sac embryonnaire produira la moitié de l'axe cérébro-spinal, la moitié du rachis, du crâne, de la face; que par son feuillet vasculaire, il donnera naissance à la moitié des vaisseaux sanguins et à la moitié du cœur, l'une provenant du sac embryonnaire droit, l'autre du sac embryonnaire gauche; d'où il suit enfin, que, par le feuillet muqueux, chaque sac fournira la moitié du canal intestinal et la moitié de chacune des ses dépendances. Tout cela se tient, se suit, se commande; la dualité primitive des organismes devient ainsi une des nécessités inévitables du plan général de la création. »

Mais, si déterminée que soit cette dualité primitive des organismes, il n'est pas moins sensible (par la similitude même des parties qui, bien que construites séparément, se construisent sur un plan identique), que ces parties sont sous l'influence d'un même et unique principe, qui n'est autre



Embryon de poulet de la 40e heure. — Face abdominale.

que la force vivante et spirituelle de l'animal; et si ce principe se témoigne ainsi lorsque les parties sont encore divisées, il se témoigne encore bien plus clairement lorsqu'il rapproche l'une de l'autre ces mêmes parties, et que finalement il les réunit en un seul organe.

ANGES DU SOMMEIL.



Composition et dessin de Staal.

Quelles funestes pensées l'esprit du mal pouvait-il donc souffler à ces deux enfants endormis? Qui sait? peut-être quelque inspiration de jalousie ou d'orgueil; peut-être quelque projet de mensonge dont tous deux poursuivaient l'exécution imaginaire!

Combien de fois les tentations ont pris ainsi la forme du rêve pour tendre leurs piéges! La raison engourdie se trouve alors sans force pour discuter notre résolution; l'acte s'accomplit sans que nous en ayons la responsabilité; nos mauvais instincts semblent s'essayer dans les limbes du sommeil afin de nous accoutumer à leurs manifestations. Ils offrent aux yeux de l'âme mille images folles ou coupables dont ils lui ôtent ainsi le premier étonnement et la première répugnance.

L'âme se réveille encore possédée de ses rêves; elle cherche à se les rappeler, et se trouble involontairement à ces souvenirs. Heureuse quand les anges gardiens ont pu accourir à temps pour interrompre le voyage de l'imagination à travers l'extravagance ou le mal.

Mais si leur vol n'a point été assez rapide, Dieu n'a-t-il pas mis, au dehors et au dedans de nous, des gardiens dont la voix ne cesse de se faire entendre? Pour qui regarde sérieusement le monde, n'y a-t-il pas, sur tous les sommets et dans toutes les vallées, des *avertisseurs* providentiels? Quel fait, éclatant ou vulgaire, n'a sa signification? Quelle destinée ne renferme une leçon fructueuse? La vie entière est un grand chœur qui nous instruit et nous conseille; le tout est de savoir écouter.

Et quand l'enseignement du dehors ne nous semble point assez certain, n'avons-nous en nous-même aucun ami qui nous éclaire? Est-ce donc une fiction que cette voix intérieure commune à tous les temps, à toutes les nations, à toutes les contrées, qui applaudit celui qui se dévoue ou protége, qui maudit celui qui persécute ou trahit? N'y a-t-il point parmi les hommes de grandes lois morales qui règlent la marche de leurs sentiments comme les lois physiques règlent le mouvement des corps, et desquelles on ne peut dévier, pour les premiers sans la souffrance, pour les seconds sans le chaos?

Si Dieu n'avait mis en nous l'instinct de ces doubles lois, il nous eût rendus impropres à la vie matérielle ou à la vie sociale. L'esprit humain n'a pas été fait moins certainement pour percevoir les vérités générales sans lesquelles l'association mortelle ne saurait exister, que nos sens pour percevoir les faits physiques sans la connaissance desquels notre existence deviendrait impossible. Il faut que la raison comprenne comme l'œil voit, que le cœur obéisse à l'amour comme le corps obéit à la pesanteur.

Ce double enseignement qui nous vient du monde extérieur et du monde intérieur n'est donc que la condition même de notre conservation. Tout ce qui nous rappelle la véritable destination de notre nature est la voix d'un ange gardien, puisque c'est l'avertissement d'obéir à la règle d'existence établie par Dieu lui-même.

LES RENCONTRES DE FRIEDLIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 361.

Deux heures après, Friedlin, toujours enchaîné, était couché sur l'herbe d'une clairière; autour de lui brillaient des feux à demi éteints près desquels veillaient quelques soldats. Quant au chef ennemi, il était rentré dans la hutte qui lui servait de tente et où Étienne l'avait suivi.

Tant qu'on avait pu le voir, le prisonnier avait opposé aux regards insultants, une froideur dédaigneuse; mais dès qu'il se trouva livré à lui-même et caché par la nuit, il s'abandonna sans contrainte à toute l'amertume de ses émotions.

Bien qu'il connût assez Mac-Dall pour n'espérer aucune merci, il se fût résigné à la mort cruelle qui lui était préparée, si cette mort eût été d'avance vengée par quelque lutte héroïque; mais périr misérablement dans une embûche sans avoir même tiré l'épée! subir un supplice obscur infligé par des vainqueurs de hasard! tomber enfin inutilement pour les siens et pour sa gloire comme un imprudent qu'on méprise ou qu'on raille! A cette pensée son cœur se gonflait de désespoir. Il fouillait la nuit d'un œil éperdu, comme pour y découvrir quelque voie de salut; il prêtait l'oreille à la brise, espérant qu'elle lui apporterait un bruit de délivrance! mais la brise continuait à agiter les chênes de la forêt du même souffle monotone, et la nuit à offrir de toutes parts ses inextricables ténèbres!

Friedlin sentit que toute chance était perdue; il se coucha la face contre terre dans un sombre découragement et attendit son sort.

La lune avait déjà accompli la moitié de sa course; les feux du campement ne jetaient plus qu'une vague lueur, les sentinelles s'étaient assoupies; une voix qui semblait sortir de terre appela Friedlin.

Il se releva à demi et aperçut à quelques pas *l'homme de la roche perdue* couché comme lui sur la mousse.

— Que mon fils ne fasse aucun mouvement qui puisse indiquer que je lui parle! dit le solitaire; il y va de sa vie.

— M'apportez-vous donc le moyen de la sauver? demanda le Saxon à voix basse.

— Étends la main et cherche près de toi, répondit Étienne.

Friedlin fit ce qui lui était ordonné et rencontra un poignard. Il eut peine à retenir une exclamation de joie.

— Prends garde! interrompit vivement le solitaire, débarrasse-toi sans bruit de tes liens, gagne en rampant le fourré que tu as à ta droite; je prendrai ta place et les soldats à demi endormis ne s'apercevront point du changement.

Le Saxon exécuta le tout avec tant de promptitude et d'adresse qu'il n'éveilla aucun soupçon et que quelques instants après il se glissait au milieu des halliers. Il continua à se traîner sur les mains et les genoux jusqu'à ce qu'il eût atteint la futaie dont l'ombre épaisse devait le cacher. Se redressant alors lentement, il gagna d'arbre en arbre la lisière du bois, trouva une gorge de montagnes et s'y précipita.

Le passage de la captivité à la liberté avait été si rapide que Friedlin marcha quelque temps sans avoir une pleine conscience du changement apporté à sa situation. Il courait à travers les ravins et les foulées sans autre pensée que de s'éloigner du campement de Mac-Dall. Les bruyères, les rochers et le torrents passaient devant lui comme des visions, sans qu'il cherchât à les reconnaître. Enfin, l'haleine lui manqua et il fut forcé de s'arrêter.

Retournant alors les yeux en arrière, il vit que la forêt de chênes avait disparu dans la nuit et il commença à sentir la joie de sa délivrance; mais trop de dangers le menaçaient encore pour qu'il pût s'y arrêter longtemps. On ne pouvait tarder à découvrir sa fuite, et la troupe entière de Mac-Dall allait se lancer à sa poursuite! en supposant même qu'il lui échappât, comment se défendrait-il, sans autre arme que son poignard, contre les bêtes fauves qui peuplaient la montagne? Quels moyens de trouver sa route? Où prendrait-il la nourriture dont il commençait à sentir le besoin? Qui remplacerait le vêtement dont les soldats ennemis l'avaient dépouillé? Ces réflexions calmèrent bien vite son premier transport; il regarda autour de lui avec anxiété, et se remit en marche plus lentement.

A chaque minute les hurlements des loups le faisaient tressaillir; le bruit des sources qu'il entendait sourdre dans les fissures lui semblaient un murmure de voix, l'ombre des bouleaux prenait à ses yeux la forme d'un soldat en embuscade, et il s'arrêtait saisi jusqu'à ce qu'il eût reconnu son erreur.

Il arriva ainsi aux bords d'un torrent qui coulait profondément encaissé dans un lit de roches. Friedlin cherchait à découvrir un gué, en sondant les eaux noires qui grondaient à ses pieds, quand il distingua derrière lui un bruit de pas.

Cette fois ce n'était point une illusion. On entendait rouler les cailloux sous une marche régulière et une ombre parut au haut du sentier!

Le Saxon avait devant lui le torrent, à droite et à gauche des rochers infranchissables; toute tentative de fuite était inutile. Il saisit son poignard, se rejeta dans l'ombre, et attendit.

Celui qui s'approchait portait un arc sur l'épaule et paraissait chargé d'une proie qui allourdissait sa marche. Friedlin, frappé d'un souvenir subit, avança la tête, pour le reconnaître; le chasseur l'aperçut et s'arrêta.

— Qui va là? demanda-t-il brusquement.

— Quelqu'un dont Nadok a promis d'être le servitour, répliqua le fugitif en s'avançant avec résolution.

Bien qu'il fût à pied et presque nu, Nadok le reconnut à la lueur de la lune. Friedlin raconta rapidement ce qui lui était arrivé, et le chasseur jeta brusquement à terre le daim qu'il portait sur ses épaules.

— Par ma vie! j'arrive à point, dit-il, car vous couriez au-devant de ceux qui vous cherchent; je les ai rencontrés là-bas, près des grands frênes, qui passaient le torrent à sa

source ; vite suivez-moi et gagnons les grands pins ; peut-être pourrez-vous encore leur échapper.

A ces mots, et sans s'occuper davantage de la riche proie qu'il abandonnait, il rebroussa chemin, suivi du Saxon, et s'élança vers les gorges de la montagne, franchissant les brèches et escaladant les pentes les plus escarpées.

Bientôt ils entendirent au-dessous d'eux les cris d'appel des soldats qui fouillaient les sentiers et ils aperçurent la lueur de leurs armes dans la nuit. Nadok, son arc dans la main gauche et une flèche posée sur la corde, continuait à s'avancer par les ravines, prêt à percer le premier qui tenterait de les arrêter au passage. A plusieurs reprises ils se crurent découverts, revinrent sur leurs pas afin de dérouter l'ennemi et firent de longs détours pour l'éviter.

La pluie qui commença vers le milieu de la nuit, ralentit les poursuites et leur permit enfin de respirer.

Mais Friedlin n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre. Échauffé par la marche et presque sans vêtements, il se sentit bientôt saisi par cette pluie glacée, il suivait en grelottant le chasseur qui l'encourageait en vain ; son pas se ralentit, ses dents claquaient, un nuage couvrit ses yeux qui voyaient tourbillonner les collines. Nadok inquiet regarda autour de lui, et de la main indiqua un toit de chaume qui se dressait au fond d'une petite allée obscure.

— Mon maître trouverait là un abri, dit-il ; mais peut-être y trouverait-il aussi la trahison ; Mac-Dall ne refuserait rien à qui lui ramènerait un tel prisonnier ; et qui oserait se confier à un paysan comme Stomar ?

— Non, répliqua vivement Friedlin ; va frapper à sa demeure, et avertis-le que celui qui a retiré son chariot de la grande ravine lui demande aide et protection.

Nadok obéit et revint bientôt avec le paysan et un autre compagnon dans lequel Friedlin reconnut le berger Loriel.

Tous deux accouraient avec de grandes démonstrations de joie. Ils soulevèrent le fugitif qui s'était affaissé sur la bruyère, le prirent dans leurs bras et l'apportèrent jusqu'à la cabane presque évanoui ; puis ils s'empressèrent de raviver le feu. Stomar apporta un pain de seigle et Loriel un fromage fabriqué du lait de ses brebis. Le Saxon réchauffé mangea ce qui lui était offert. Ses forces un instant abattues se ranimèrent, et, en apprenant qu'il se trouvait à une petite distance du château de Sigor, il se releva en demandant à Nadok de le conduire.

Le fermier courut aussitôt chercher son meilleur cheval sur lequel il fit monter le chef, Loriel couvrit ses épaules nues d'une grande peau de brebis, et tous deux, se joignant au chasseur, marchèrent en avant pour lui montrer et éclairer sa route.

Le soleil dorait les cieux lorsqu'ils arrivèrent ainsi au domaine de Sigor.

Ils rencontrèrent à la porte du château le vieux seigneur qui, averti par Étienne du danger que courait son neveu dans la montagne, accourait à son aide avec ses vassaux armés.

Le jeune guerrier se jeta dans ses bras et lui raconta en peu de mots comment il s'était échappé. Sigor voulut récompenser ceux qui avaient assuré le salut de son neveu ; mais tous refusèrent en déclarant qu'ils n'avaient fait que payer une dette, et comme, même après leur départ, Friedlin les accompagnait de ses remercîments :

— Que mon fils ne s'étonne point de ce qu'ils ont fait, reprit *l'homme de la roche perdue*, quiconque sème les bienfaits, récoltera les bénédictions ; l'homme n'est point plus méchant que la bête fauve et celle-ci reconnaît la main dont elle a reçu la nourriture. Si ces trois malheureux ont quitté leur proie, leur maison et leur troupeau pour assurer ton salut, ce n'est point parce que tu es Friedlin le brave et le fort, mais c'est parce que tous trois se sont rappelés que tu étais Friedlin le bienfaisant.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Extrait du Journal inédit de M. E. Deville.

LA VILLE DE CUZCO. — SES ANTIQUITÉS. — LA VALLÉE SANTA-ANNA. — LA COCA ET LE VILLAGE D'ECHARATE. — RIO UCAYALE. — MISSION DE SARAGACU.

La ville de Cuzco, ancienne capitale de l'empire des Incas, est située à 11 320 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Nous visitâmes les maisons des principaux conquistadores, entre autres celles de Pizarro et de Cristoval de Castille, et une autre maison dont il ne restait plus que les tourelles ; on nous dit qu'elle avait été la résidence de Garcilasso de la Vega. Nous vîmes également, dans la rue del Triunfo, les ruines du palais de l'Inca Pachcuecutec, qui monta sur le trône vers l'an 1424. C'est généralement ce palais que l'on montre comme ayant été celui des vierges du Soleil. Toutes ces constructions sont remarquables en ce qu'elles sont en pierres sèches taillées en angles, de manière à s'enchâsser les unes dans les autres.

On voit aussi, sur une colline au nord de la ville, les ruines de la fameuse forteresse de Cuzco ou la *Sacsahuama* ; c'est encore aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de l'ancienne puissance des Incas. Ce fort avait une forme ovalaire et était formé de trois murs d'enceinte qui opposaient aux ennemis une vingtaine d'angles saillants. La chronique espagnole dit que les Indiens se défendirent dans cette forteresse avec un tel courage, que les chrétiens ne s'en seraient jamais emparés, si saint Jacques ne fût venu en personne combattre avec eux.

On conserve sur les murs, à l'entrée de la ville, les portraits peints de quelques princes Incas. Ils ont sur la tête un cercle d'or surmonté de deux plumes de nandou ou autruche d'Amérique ; puis, de chaque côté de la tête, un autre cercle, également en or, descend et vient encadrer toute l'oreille. Leur vêtement est une chemise sans manches ayant en haut et en bas des ornements en or. Ce costume est encore aujourd'hui en usage chez les Indiens infidèles, mais les ornements en or sont remplacés par des dessins. Celui des cholas, ou femmes de sang mêlé, rappelle un peu la saya de Lima ; seulement, au lieu d'être en soie, c'est un gros jupon en laine de couleur verte, rouge ou bleue, à petits plis, dessinant entièrement la taille ; elles portent sur la tête tantôt un large chapeau en laine, tantôt une large pièce de laine d'alpaca couvrant les épaules. La population de Cuzco est, du reste, composée presque entièrement d'Indiens et d'Indiennes, et c'est à cause de cela que l'on ne voit, même parmi les personnes de la classe supérieure, que peu de gens blancs : ils sont en général de couleur cuivrée très-claire.

Trois belles places s'étendent au milieu de la ville de Cuzco ; sur l'une d'elles se tient, trois fois par semaine, un marché où se pressent une grande quantité d'Indiens, offrant toute espèce de marchandises en vente. On y remarque surtout de fort jolis ouvrages en laine de vigognes, de lamas et d'alpacas.

Dans son ensemble, Cuzco, malgré son aspect triste et désert, est encore une grande et belle cité.

... Le 21 juillet tout est prêt pour notre départ. Les quinze soldats qui doivent nous accompagner, choisis par le préfet, sont sous les ordres de M. le capitaine de frégate Carrasco, auquel se joint un jeune lieutenant de vaisseau, M. Bizerra.

Suivant la coutume, nos soldats ne marchent pas sans leurs femmes et leurs enfants ; aussi notre caravane se composait-elle en tout d'une trentaine de personnes. Une fois hors de la ville, nous entrons dans des chemins étroits et tortueux. Dans ces défilés nous ouvrons la marche ; M. Carrasco nous suit ; après lui viennent les soldats avec armes, bagages, femmes et enfants ; enfin un autre officier se tient à l'arrière-garde. Ces précautions nous donnent à penser que l'on n'a qu'une très-faible confiance dans nos soldats : plus loin nous

aurons l'occasion de voir que nos craintes n'étaient malheureusement que trop bien fondées.

... Notre première marche nous conduisit à la petite ville de l'Urubamba, située dans un ravin et arrosée par les sources de la rivière de l'Ucayale ou Urubamba, Vilcomayo, Vilcanota, Yucay, etc.

Le lendemain nous passâmes par une route qui suit la rivière et dont l'aspect est des plus agréables. Nous atteignîmes ainsi Olliantay-Tambo, village qui se recommande au souvenir par l'ensemble considérable de ses ruines indiennes et par la tradition sur Olliantay, prince du sang impérial des Incas. Ce prince vivait il y a sept cents ans : il construisit une forteresse dont on voit encore les restes. On rapporte qu'Olliantay, emporté par une grande passion pour une des vierges du Soleil, parvint à s'introduire dans le palais sacré, et fut arrêté au moment où il allait parler à celle qu'il aimait; il fut amené devant l'Inca qui, en faveur de son origine, lui sauva la vie, mais lui fit infliger un humiliant châtiment sur la place publique de Cuzco. Olliantay se retira alors dans la montagne, ne songeant plus qu'à se venger de l'insulte qu'il avait reçue. Il resta plusieurs années à surveiller et à ordonner d'immenses travaux de fortifications, sous prétexte de se défendre contre ses ennemis, et il dissimula sa haine pour l'Inca en affectant pour lui une grande



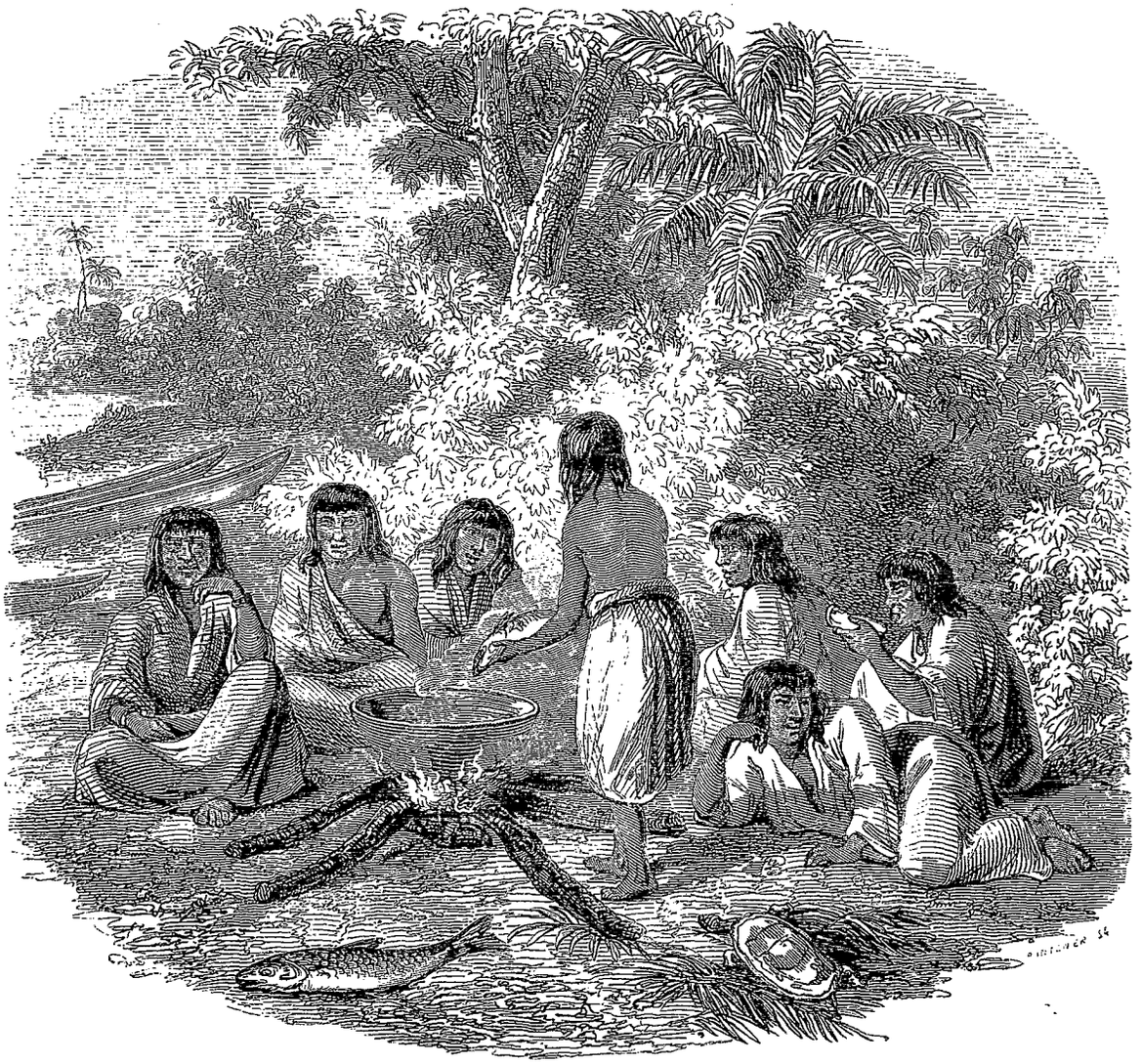
Inca, d'après une ancienne peinture murale, à l'entrée de la ville de Cuzco. — Dessin de Freeman, d'après M. Deville.

soumission et paraissant ne plus se souvenir de l'offense mortelle qui lui dévorait le cœur. Enfin, se croyant assez fort, il leva l'étendard de la révolte et se déclara indépendant. Plusieurs combats eurent lieu, et l'Inca avait abandonné la pensée de poursuivre plus longtemps son puissant ennemi, lorsqu'un de ses généraux lui proposa de vaincre Olliantay par la ruse, à la condition qu'il lui serait accordé d'épouser une des filles enfermées dans le temple du Soleil. L'empereur lui en fit la promesse, et mit comme condition que le corps d'Olliantay lui serait rapporté vivant ou mort. Ce général, qui était lié depuis son enfance avec Olliantay, vint le trouver, et se prétendit poursuivi par la cour de Cuzco pour le même délit que lui. Il demanda à son ancien ami un asile afin d'échapper à cette persécution. Olliantay, qui ne soupçonnait aucune trahison, lui donna le commandement de ses troupes pendant une absence qu'il était obligé de faire. Il y avait en ce moment un prisonnier dans l'une des tours de la forteresse; le général alla le trouver et lui promit la liberté s'il parvenait au Cuzco, et s'il pouvait porter à l'Inca le papier qu'il lui remettrait avant d'être repris. Il lui brisa ses fers. Quand il fut à une certaine distance, il le fit poursuivre. Mais le prisonnier, qui avait de l'avance, parvint au Cuzco et s'acquitta de sa mission, laquelle annonçait à l'empereur l'époque du retour d'Olliantay, et quels étaient les moyens

de pénétrer au centre de la forteresse. A l'époque fixée, l'Inca envoya ses soldats, et pendant la nuit le général entra chez Olliantay, l'attacha et le livra.

Le lendemain de notre arrivée, nous visitâmes une espèce d'autel taillé dans le roc, et qui servait, dit-on, aux sacrifices humains. Pour y atteindre on est obligé de se hisser sur des marches très-escarpées. Nous vîmes tracé sur l'une des pierres de cet autel le nom d'un de nos compatriotes, botaniste distingué, M. Claude Gay. Nous allâmes ensuite voir un endroit connu sous le nom de Piedra-Cansada. La tradition rapporte que les Indiens chargés d'apporter cette pierre d'une très-grande distance, s'étant trouvés trop fatigués, avaient répandu des larmes de sang, et qu'il leur avait été impossible d'aller plus loin. Nous vîmes aussi un grand nombre de décombres, parmi lesquels on remarquait trois ou quatre petites huttes taillées dans la pierre et n'ayant pas plus d'un mètre de haut; elles étaient sans doute destinées à abriter des bergers ou des soldats.

Le 24 nous partîmes d'Olliantay. Le chemin que nous prîmes ne suivait plus la rivière; il s'éloignait de la vallée de l'Urubamba pour s'engager dans les montagnes. Nous traversions de magnifiques forêts que nous quittions ensuite pour rencontrer une végétation moins active, mais cependant encore fort belle, et sur les arbustes desquels voltigeaient de



Indiens Conibos (Ucayale).— Dessin de Freeman, d'après M. Deville.

jolis oiseaux mouches. Parmi ceux que je tuai, se trouvaient trois espèces fort rares et une nouvelle que M. Bourcier a dédiée à M. de Castelnau. Je pris un plaisir extrême à regarder ces petits oiseaux et à étudier leurs mouvements. Ils vont bourdonnant autour des fleurs d'une espèce de solanée très-commune en cet endroit, et apparemment leur asile favori. Différentes espèces viennent s'y réunir et former un agréable mélange de couleur et d'harmonie que l'œil saisit, mais que le pinceau le plus exercé ne peut rendre qu'imparfaitement. Ces formes sveltes, ces mouvements si vifs, cette petite taille, feraient presque douter de l'existence réelle de ces êtres en miniature.

Nous laissâmes bientôt les régions boisées pour escalader une chaîne transversale de la grande Cordillière, dont le sommet est toujours couvert de neige. Puis nous descendîmes en traversant des régions dont la végétation était magnifique, et où nous retrouvions les beaux palmiers, les belles fougères, les lianes qui, par la manière dont elles s'enlacent, donnent un aspect tout particulier aux forêts des tropiques.

Nous atteignîmes enfin les bords de la rivière; nous étions alors dans la magnifique vallée de Santa-Anna, célèbre aujourd'hui par ses belles et grandes cultures de coca: nous descendîmes à l'hacienda de Uiru, appartenant à M. Miota, afin d'étudier les cultures de cette intéressante plante que

nous apercevions pour la première fois. Cet arbuste, dont le nom scientifique est *Erythroxylon coca* (Lamarck), et qui était autrefois particulier à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort répandu dans toutes les provinces méridionales par les soins que les Indiens mettent à le cultiver. C'est un arbrisseau assez faible qui atteint la hauteur d'un mètre à deux; sa feuille est lisse, d'un beau vert, et environ de 40 à 50 centimètres de long; sa fleur est blanche, et son fruit petit et rouge. Les Indiens portent constamment avec eux un sac de ces précieuses feuilles dans leurs excursions; ils ont l'habitude de la mâcher, mêlée avec une petite portion de chaux qu'ils nomment *manubi*. Cette plante leur tient lieu de toute nourriture aussi longtemps qu'ils en ont, et quelque travail qu'ils fassent. L'expérience a fait voir, du reste, que cette feuille mâchée rend les Indiens plus vigoureux, et qu'ils s'affaiblissent lorsqu'elle leur manque. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cuzco et dans le Yungas de Lapaz. Il s'en fait un commerce considérable, les Indiens ne pouvant travailler sans cet aliment.

M. d'Ulloa est persuadé que la coca est absolument la même plante que celle qui est en usage dans les Indes orientales, et qui est connue sous le nom de *bétel*. « Il n'y a, dit-il, aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni même dans l'usage qu'on en fait. » (Ulloa, voyage au Pérou, liv. VI, ch. 3.)

C'est à l'hacienda d'Uiru que nos craintes relativement à nos soldats furent tristement justifiées. Malgré la précaution qu'avait eue M. Carrasco de les faire garder, plusieurs trouvèrent moyen de partir, emmenant avec eux femmes et enfants; de ce moment, nous fûmes certains que les autres suivraient tous la même route, ce qui ne tarda pas à avoir lieu. La personne qui vint nous annoncer cette fâcheuse nouvelle apprit aussi à M. Carrasco que le sergent avait, dans sa fuite, emporté son habit de grande tenue et ses épaulettes, ce qui jeta le commandant dans une grande colère, sans lui donner cependant l'idée de faire courir après le voleur : il eût craint que son coureur ne revînt pas.

Le 28, nous arrivâmes au village d'Écharaté, après avoir passé devant de vastes plantations de manioc, de cannes, de cocas, de cacaotiers, de cocotiers, etc. Mes compagnons s'arrêtèrent quelques heures chez l'alcade, pendant que j'allai porter une lettre chez un riche planteur des environs, M. Corvacho, qui nous offrit l'hospitalité la plus cordiale. Nous trouvâmes chez lui deux Français, M. Leroux, qui était son administrateur, et M. de Saint-Cricq. Pendant les quelques jours que nous restâmes à Écharaté, M. de Castelnau avait envoyé à la mission de Cocabambilla la lettre que l'évêque de Cuzco lui avait donnée pour les deux missionnaires franciscains de cet endroit, afin de les avertir qu'ils eussent à se tenir prêts à descendre avec nous dans la fameuse pampa del Sacramento.

Ces deux prêtres vinrent à l'hacienda; mais l'un d'eux, Fray Pablo, homme grand et sec, s'excusa en alléguant des occupations sérieuses et la nécessité de remplir sa mission spirituelle vis-à-vis les Indiens. Du reste, il nous offrait pour guide un homme de confiance qui connaissait parfaitement toutes les langues de la Pampa. L'autre, Fray Ramon Bousquet, était un vieillard de quatre-vingts ans, à tête vénérable, et dont le visage exprimait une très-grande bienveillance. Il nous dit qu'ayant reçu l'ordre de son supérieur il était prêt à partir.

Le 10 août, nous quittâmes Écharaté, emmenant avec nous M. de Saint-Cricq. Une très-jolie route nous conduisit à la mission de Cocabambilla, que nous quittâmes aussitôt afin de nous diriger sur le point de notre embarquement situé à Chouaris, sur les bords de l'Urubamba. Nous trouvâmes tout en mouvement dans cet endroit; les deux moines y étaient déjà; l'un était venu par curiosité, l'autre pour diriger les travaux.

Les charpentiers étaient activement occupés à terminer les radeaux et les canots; en un instant le port fut encombré par la plupart des gens de la mission qui nous avaient suivis, par nos bagages, nos mules, nos armes et une vingtaine d'indiens Campos ou Antis, qui attirèrent notre attention.

Les Campos, qui passent pour anthropophages, ont conservé le costume du temps des Incas; ils portent une chevelure longue et flottante sur les épaules, et coupée carrément sur le front; ils ont le visage bariolé de différentes lignes de roucou et de génipapo, ce qui leur donne un aspect des plus sauvages et des plus hideux. Ils ont, de plus, le corps entièrement enduit d'huile de coco mêlée au roucou, et comme si cette couleur ne suffisait pas, ils se suspendent au cartilage du nez une pièce d'argent arrondie et convexe, qui leur tombe sur la lèvre inférieure. Quelquefois les mains et les pieds sont entièrement rouges ou noirs. Ils ont tous des cordelles de coton attachées aux poignets et aux chevilles, et portent aussi pour ornement, au-dessus de leur longue robe, des colliers composés de différents fruits secs mêlés à des plumes d'oiseaux brillants et à des becs de toucans. Les femmes ont autour du corps une pièce de toile semblable à celle de leur robe qu'elles teignent également de différentes couleurs.

Le 13, M. Carrasco, qui avait été chargé de la direction des travaux, vint nous avertir que tout était prêt. N'ayant plus de soldats, dix hommes avaient été engagés; parmi eux se trouvait un nommé Antucco qui nous avait été recommandé par Fray Pablo; d'après son engagement, il devait nous suivre jusqu'à la mission de Sarayacu, sur l'Ucayale.

Le 14 au matin, un autel fut improvisé. Le père Ramond Bousquet nous fit entendre la messe et bénit nos embarcations. Notre petite flottille se composait de quatre canots et deux balsas (voy., sur les balsas, 1846, p. 380); l'expédition, en tout, était d'une trentaine de personnes, y compris dix Indiens Antis que nous avions engagés comme guides et comme rameurs. Nous quittâmes sur le midi le port de Chauaris pour commencer notre navigation sur le rio Santa-Anna ou Urubamba, qui prend le nom d'Ucayale, après sa jonction avec le rio Tambo.

Les premiers jours, nous ne pûmes faire que quelques lieues, ayant eu à passer plusieurs rapides auxquels nous échappâmes sans danger (voy., sur les rapides, la Table des dix premières années.)

Le 17, nous étions à une dizaine de lieues, au plus, du port de Chauaris, et déjà nos provisions commençaient à nous manquer. Les tentes avaient été dressées, ce qui donnait à notre petit camp un aspect véritablement sauvage. Au milieu de cette solitude, nos hommes étaient rangés d'un côté; d'un autre, était un groupe d'Indiens, les uns couchés, les autres accroupis auprès d'un feu entretenu par les vents, pendant que plusieurs faisaient une petite cahute en branches de palmiers, afin de s'abriter contre l'orage qui grondait au loin. Quant à moi, balancé dans mon hamac, j'admirais le spectacle du coucher du soleil. En vain l'œil de l'Européen cherche ici cette lumière qui accompagne les belles soirées de sa patrie. En Amérique, le soleil cède subitement son empire à la nuit; à l'instant les objets éloignés s'épanouissent, et les plus rapprochés disparaissent. Lorsque le voyageur n'est pas prévenu de la cause des phénomènes qui frappent alors ses regards, le premier sentiment qu'il éprouve est celui de la crainte; mais l'étonnement qui succède fait bientôt place à l'admiration.... Le lendemain, à l'heure du départ, les Indiens avaient disparu; nous ne savions s'ils nous avaient quittés, ou bien s'ils étaient allés seulement chercher des provisions. Dans cette dernière hypothèse, nous attendîmes jusqu'à dix heures; à cette heure seulement quelques-uns s'étaient montrés; nous fîmes charger les canots, espérant pendant ce temps que les autres viendraient; mais à la demie ne voyant rien venir, nous partîmes, Florentino et moi; nous prîmes la rame, lui pour faire l'office de proüère, moi

celui de rameur, service dont je m'acquittai fort mal, n'étant nullement habitué à ce genre d'exercice d'autant plus incommode que l'on est obligé de se tenir sur ses genoux. Nous nous arrêtâmes, après huit heures de fatigues, au milieu d'une succession de rapides, à la plage de Curibini. Le soir, nous fîmes, chacun à notre tour, des factions; pendant la mienne, j'eus l'occasion de retirer des armes et différents bagages que nos engagés avaient cachés dans le bois, et que je rapportai au camp. Malgré tout, le lendemain trois hommes avaient encore disparu: alors le découragement commença à s'emparer de nous. M. d'Osery disait que nous allions recommencer le naufrage de la Méduse. M. Carrasco, de son côté, voulait abandonner l'expédition, et nous engageait à retourner tous au Cuzco. Ce n'était nullement l'avis de M. de Castelnau; en conséquence il nous réunit en conseil, et nous posa les questions suivantes: — L'expédition peut-elle continuer ainsi? — A l'unanimité, non. — Est-elle possible avec un nouveau plan de route? — Quelques-uns dirent oui; d'autres dirent non. Parmi ces derniers étaient MM. Carrasco et d'Osery. M. de Castelnau était convenu à l'avance, avec M. d'Osery, de le renvoyer à Lima avec la plus grande partie des objets et instruments qu'il était obligé d'abandonner. Il devait venir nous retrouver sur la rivière des Amazones ou sur l'un des points les plus rapprochés de Sarayacu. M. de Castelnau lui donna un mot au crayon pour le chargé d'affaires de France à Lima, en lui laissant nos papiers, nos collections d'histoire naturelle, nos instruments, etc. Nous fîmes nos adieux à notre compagnon, nous l'embrassâmes avec effusion; le lieutenant Angulo retournait aussi avec lui; nous les perdîmes bientôt de vue.

Quant à nous, nous résolûmes de nous abandonner à la volonté de Dieu, et à la bonne foi des Antis qui nous accompagnaient. Il ne nous restait pour ainsi dire plus de provisions; quelques morceaux de biscuits et plusieurs bâtons de chocolat devaient être notre seule nourriture pour longtemps.

Tous les jours nous eûmes à franchir des cascades et des rapides; souvent nos pirogues chavirèrent, mais nous n'eûmes aucun accident grave à déplorer; quelquefois nous débarquions sur la rive et nous avancions à pied en escaladant les rochers et en aidant le père Ramond qui, toujours gai et bienveillant, nous soutint plus d'une fois par son courage et ses discours. Au fur et à mesure que nous avancions, les cascades devenaient de plus en plus redoutables. Il fallait des prodiges d'adresse pour franchir ces cataractes multipliées sans nous briser contre les rochers. Déjà plusieurs jours s'étaient passés en pénibles efforts contre ces obstacles sans cesse renaissants, quand nous arrivâmes à la plus dangereuse et à l'une des plus grandes, celle de *Sentoliqui*; elle est composée de deux grands sauts, et pour franchir le second il fallait traverser la rivière: nous nous dirigions vers la rive droite, obligés tantôt de traîner les embarcations sur les pierres, tantôt de nous lancer dans un courant rapide et furieux dont l'écume bouillonnante venait nous couvrir comme pour nous reprocher notre audace. Nos Indiens mesuraient sans cesse, de leur regard de tigre, la distance qui nous séparait du danger.

Un moment notre canot fut pour ainsi dire emporté, mais les efforts de nos Indiens mêlés aux nôtres, nous firent dépasser le milieu du courant et nous fûmes sauvés. Le danger rend égoïste: nous fîmes à peine attention à des cris poussés près de nous par un de nos Indiens qui nous montrait du doigt le canot dans lequel était le vénérable frère Ramond Bousquet. La pirogue luttait contre la furie des flots. Nous vîmes cette lutte avec une horrible anxiété, ne pouvant y porter remède; un moment nous la crûmes sauvée; mais, vain espoir! tout était malheureusement perdu. Elle filait avec une rapidité incroyable au milieu du gouffre. Les Péruviens et les Indiens se jetèrent hors du canot pour échapper à la nage. Le pauvre prêtre resta seul à dire la prière des agonisants; puis sa voix se perdit au milieu du murmure des eaux. Nous aidâmes de notre mieux ses compagnons à revenir au rivage, et nous dûmes repartir immédiatement, à cause du manque absolu de provisions, sans même pouvoir chercher le corps du pauvre frère et lui rendre les derniers devoirs.

Il ne nous restait plus que des bananes vertes. Nous arrivâmes bientôt à une autre cascade plus vaste que toutes les précédentes, et formée de trois sauts successifs. M. de Castelnau et moi nous prîmes le chemin de terre; mais nous vîmes bientôt que nous avions fort mal choisi. Arrivés à une certaine hauteur, il ne nous fut plus possible d'avancer, la roche étant tout à fait à pic, et nous ne pouvions rétrograder n'ayant plus d'embarcations en arrière. Fort heureusement Florentino, malgré de grandes difficultés, parvint, aidé de quelques Indiens, à amener un canot au bas de la roche où nous étions. Toute difficulté n'était pas vaincue: il fallut se cramponner aux roches glissantes et sauter en arrière dans l'embarcation pendant qu'elle était retenue.

A la fin de cette dernière et dangereuse passe, la rivière se trouve encaissée entre des roches d'une grande hauteur qui s'élèvent perpendiculairement et au-dessus desquelles règne une végétation luxuriante. On y voit de magnifiques fougères arborescentes, des palmiers, des lianes de toute espèce; puis, au-dessous de tous ces arbres, du haut des rochers, tombe, sous forme de vapeur, une pluie d'une finesse extrême qui, mêlée aux rayons du soleil, réfléchit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'est dans cet endroit que finissent les grandes cascades de l'Urubamba; il ne reste plus au delà que quelques petits rapides; le dernier que nous passâmes fut celui de Tonquine. Ensuite vinrent se dérouler devant nous les immenses plaines de la Pampa del Sacramento. De ce point à Écharaté il y a environ 60 lieues. Le baromètre indiquait une différence de 21 millimètres, ce qui donnerait une pente d'environ 279^{m},64 pour la distance entière ou près de 4^{m},659 par lieue. La vallée d'Écharaté doit avoir pour hauteur au-dessus du niveau de la mer 667^{m},2, et au bas des chutes 387^{m},66.

Dans la pampa del Sacramento, la rivière s'élargit, et les yeux se reposent au calme de ses eaux. La végétation est aussi plus active et plus belle. Des arbres de différentes grandeurs couvrent les bords de la rivière, la variété de leurs feuillages et de leurs rameaux est égale à celle de leurs couleurs; des lianes se suspendent à leurs branches. Une quantité prodigieuse d'animaux de toutes sortes habitent ces bois charmants. On doit s'imaginer aisément ce qu'une halte dans ces contrées désertes, au bord d'une rivière inexplorée, éveille de curiosité. De nombreux sujets d'étude s'offrirent à nos observations. Là étaient des singes de différentes espèces, voltigeant par troupes d'un arbre à l'autre, les mères portant leurs petits sur leur dos avec cent grimaces et cent gestes ridicules. Plus loin, sur les belles plages qui bordent la rivière, des hérons de toutes tailles et de toutes couleurs pêchaient au soleil; quelques-uns se distinguaient par leur blancheur éclatante; plus loin encore, on voyait de belles grues caurales qui, craintives comme le cerf, se sauvaient à l'approche du canot, pour aller se reposer à distance en jetant dans les airs un petit sifflement aigu. Les aras et perroquets attiraient sur eux les regards par leur bruit assourdissant.

Le premier jour nous passâmes devant le petit ruisseau de Simatini, situé à gauche, et à deux lieues de là nous nous arrêtâmes du même côté, près le petit rio Sapiti. Nos tribulations des cascades étaient passées, mais toutes nos souffrances et nos ennuis ne l'étaient pas encore; il ne nous restait plus aucune provision; notre faim était extrême.

Les Indiens empoisonnèrent la petite rivière avec la racine de coumon ou barbasco, et en peu d'instants nous eûmes quelques petits poissons que nous jetâmes sur les cendres;

nous en avions, chacun pour notre part, cinq ou six seulement, et ce repas eût été fort maigre, si heureusement un Indien ne nous eût apporté une assez grande quantité de bananes vertes que nous fîmes cuire également sur les cendres et que nous dévorâmes, pour ainsi dire, à moitié cuites.

Après avoir encore éprouvé bien des privations, nous arrivâmes le 27 septembre à la mission de Sarayacu, située à six journées de l'Amazone. Le père Plaza, préfet des missions de l'Ucayale, ne nous attendait plus; il avait regardé notre voyage comme complétement impossible, et il avait célébré à notre intention la messe des morts. C'était un vénérable vieillard dont la tête à belle chevelure blanche était ombragée par un large parapluie en coton rouge. La plupart des Indiens qui l'entouraient étaient chargés chacun d'un instrument de musique, et, aussitôt après l'arrivée de M. de Castelnau, la flûte, le tambour de basque, les cymbales, la grosse caisse, les tambours et le chapeau chinois en fer-blanc, firent entendre des sons plus ou moins discordants pendant que d'autres Indiens tiraient des pièces d'artifice. Ensuite le cortége se mit en marche, et nous traversâmes ainsi tout le village au milieu des cris de joie de la population entière de la mission. Nous nous rendîmes à l'église, où le père Plaza adressa à Dieu une courte prière pour le remercier de nous avoir permis d'échapper à tant de dangers. Puis il nous



Indien Campo ou Antis. — Dessin de Freeman, d'après M. Deville.

conduisit au couvent où nous trouvâmes une table servie; les mets se composaient de chair de tortue, de lamantins, poissons, bananes, manioc, etc. Nous nous mîmes à table: mais la malheureuse musique recommença de plus belle; elle était augmentée de sifflets indiens, de triangles, et d'un violon en fer-blanc que je n'avais pas encore remarqué; en même temps les Indiens se livrèrent à des jeux divers dans lesquels ils montrèrent presque tous beaucoup d'adresse.

La suite à une autre livraison.

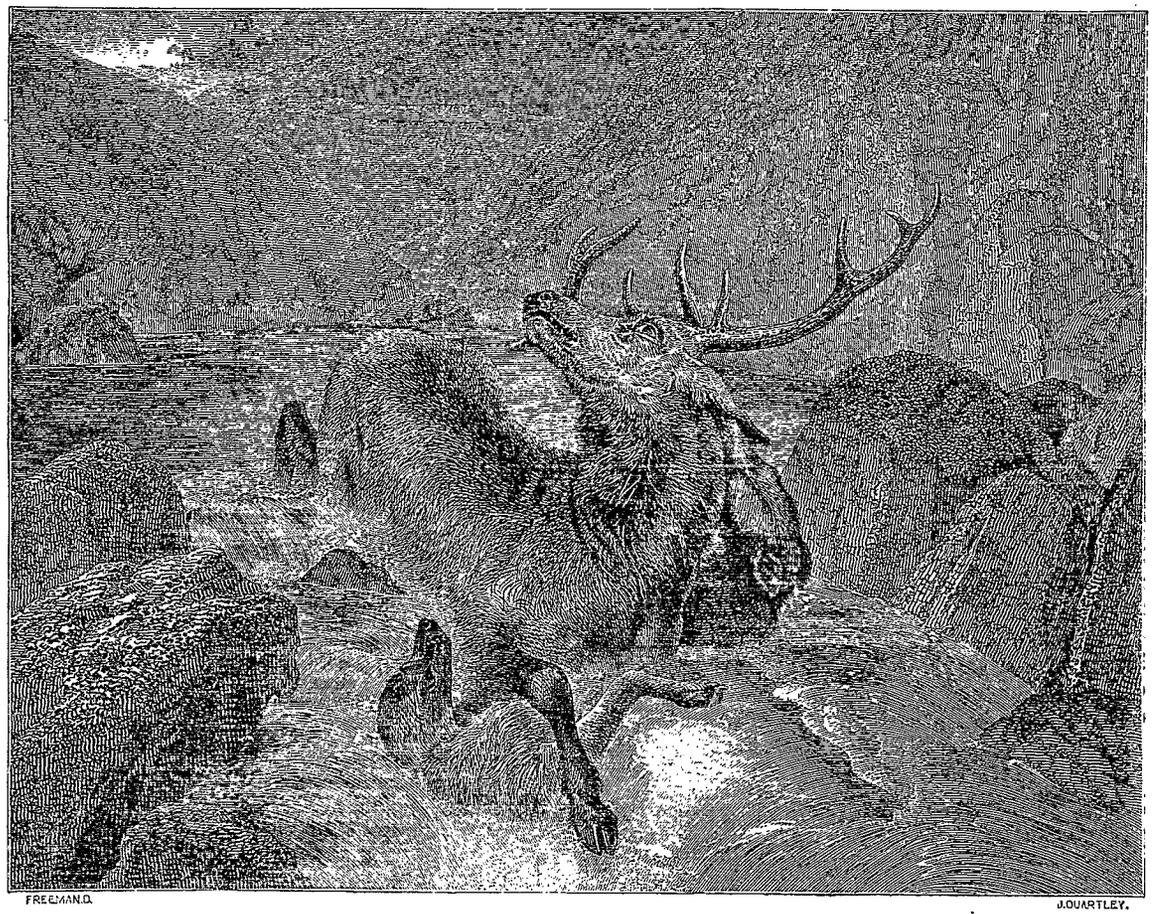
On ne peut devenir *homme supérieur* à volonté; mais, au point où nous sommes parvenus, il n'est personne qui ne puisse accroître considérablement sa capacité. Que faut-il pour cela? De bons livres et de la réflexion. La lecture nous rend maîtres de l'expérience et des découvertes du passé, et la réflexion nous apprend l'usage qu'il en faut faire.

J.-B. SAY.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LA MORT DU CERF.



La Mort du cerf. — D'après Landseer.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de constater l'involontaire émotion qu'excitait chez nous la douleur ou la mort de tous les êtres partageant notre vie terrestre. Il existe, en effet, entre l'homme et l'animal des liens qui ne sont point seulement ceux de l'intérêt ou de l'habitude; Dieu a mis dans ces compagnons inférieurs quelque chose de nous-mêmes.

Toutes les nations ont certains points de leur théogonie qui rattachent l'animal à l'homme aux premiers âges du monde, et les suppose dans une relation plus intime que celle de nos jours. Nous n'avons pas besoin de rappeler nos livres saints eux-mêmes, qui déclarent qu'avant la chute d'Adam et d'Ève tous deux vivaient paisiblement au milieu des créatures de Dieu. L'homme était alors leur roi, mais sans qu'il eût besoin d'imposer son autorité; les bêtes les plus féroces l'acceptaient avec soumission. Il fallut la désobéissance de nos premiers parents aux ordres du Créateur pour amener la révolte de ces sujets soumis et établir la guerre entre l'homme et la création.

Si de notre croyance nous passons aux fables des Indiens, nous trouvons l'animalité mêlée à toutes les légendes de leurs dieux. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord allaient encore plus loin : d'après leur tradition, tous les êtres animés qui couvraient la terre n'avaient primitivement formé qu'une seule race, et les peuplades étaient des descendances directes de leur cousin l'Ours ou de leur oncle le Castor. Aussi attaquaient-elles les différents animaux auxquels elles donnaient la chasse comme les guerriers d'une tribu étrangère, en les bravant par des paroles hautaines et les défiant au combat.

On conçoit comment de pareilles traditions ont, pour ainsi dire, associé les animaux à notre existence; mais ces traditions elles-mêmes n'ont été que l'explication d'un instinct naturel que Dieu nous avait donné.

En accordant à l'homme, outre ses forces individuelles, l'intelligence prodigieuse qui devait lui faire conquérir successivement celles de la nature entière, le Créateur lui confiait des moyens de destruction si terribles qu'ils eussent bientôt amené la disparition de toute créature vivante, s'il n'avait eu soin de placer à côté de ce pouvoir les instincts de sympathie qui devaient le limiter. Ainsi, en même temps que l'homme acquérait par son industrie un droit de vie et de mort sur tous les animaux, il sentait grandir en lui une affectueuse pitié pour ces condamnés remis à son bon vouloir, et cette pitié créait les légendes de l'Amérique et de l'Inde.

Il est même à observer que la sympathie pour l'animal est allée grandissant avec la civilisation, c'est-à-dire à mesure que les hommes se sont plus rapprochés du but que Dieu leur avait assigné. Les peuples chasseurs sont partout les plus sauvages et les moins doués d'instinct de sociabilité. Là où les grandes nations se constituent et où les mœurs s'adoucissent par l'expansion de l'intelligence, la destruction des créatures animées diminue proportionnellement et se borne à celle que nécessite la conservation même de l'espèce humaine.

Et non-seulement on ne tue plus pour le seul plaisir de tuer, mais on épargne à l'animal toute souffrance inutile : les législateurs eux-mêmes le prennent sous leur protection; ils déclarent que tout être vivant a droit à notre bienveillance, et que les sévices dont on le torture sans nécessité sont un apprentissage de barbarie digne de punition.

Il est évident qu'ici les codes n'ont fait que traduire la sensation générale, et que la règle était dans les mœurs avant d'être dans la loi.

D'ailleurs, à défaut des raisonnements, les faits parlent. Pourquoi ces drames dans lesquels tous les animaux susceptibles d'éducation ont été successivement introduits comme héros de l'action? Pourquoi ces peintures où l'artiste s'efforce de nous attendrir sur leurs infortunes? Nous avons déjà publié dans ce genre diverses compositions (la Mort du canard, l'Inondation, etc.). Voici une nouvelle scène où l'éminent artiste anglais que l'on a appelé l'Ary Scheffer des animaux nous présente un cerf aux abois et près de rendre le dernier soupir.

Le noble animal a longtemps déjoué la meute. Il a traversé les bruyères, franchi les forêts, gravi les collines; ses pieds se sont lassés parmi tous les halliers de la montagne et de la plaine; enfin, à bout de forces, il s'est élancé dans le lac qu'il tâche de traverser. Mais de la meute dispersée deux chiens se sont acharnés à sa poursuite; tous deux, suspendus à sa chair, le couvrent de leurs morsures. Le cerf relève la tête encore une fois et frappe : un des chiens roule dans la vague, mortellement atteint; mais l'autre s'obstine avec rage. L'animal vaincu sent la vie qui lui échappe. Ses pieds ne battent plus l'eau qu'au hasard et par un reste de mouvement convulsif; son œil se retourne et s'éteint; le courant l'emporte vers la cascade sans qu'il s'en aperçoive et sans qu'il songe à prolonger son agonie. Déjà le flot grondant l'enveloppe, le rocher déchire son flanc; encore un instant, et il va disparaître dans le gouffre avec ses deux ennemis ensevelis dans leur funeste triomphe!

LA SOIRÉE DE NOEL.

NOUVELLE.

C'était l'anniversaire du jour où naquit, dans une crèche de la Judée, celui qui devait annoncer au monde *la bonne nouvelle!* Tous les peuples, disciples du Christ, célébraient la Noël! Un vent froid, qui promenait dans les rues de Londres des ondées de givre, avait fait rentrer les habitants plus tôt que de coutume au milieu de la nuit qui enveloppait les squares et les carrefours; là on voyait les fenêtres s'illuminer l'une après l'autre, et d'appétissantes vapeurs sortaient des soupiraux ouverts sur les cuisines souterraines. L'immense agglomération de demeures qui forme la gigantesque capitale du royaume-uni présentait partout un double aspect; rudesse et solitude à l'extérieur, confort et fête au-dedans! Tandis que la bise sifflait à travers les gouttières, que la neige tourbillonnait autour des noires silhouettes formées par les cheminées, que les rumeurs passagères des voitures, sillonnant le macadamisage des chaussées, se mêlait aux coups de heurtoirs frappés par quelques convives attardés, tout s'animait au fond des habitations; la vie qui abandonnait les rues se concentrait autour des foyers où la grille chargée de houille faisait briller partout les mille jets de flammes bleuâtres. On voyait passer sur les rideaux éclairés, tantôt les ombres joueuses des enfants livrés aux ravissantes surprises des étrennes de Noël, tantôt celles plus calmes et non moins gracieuses des jeunes filles s'empressant de tout préparer pour la réunion du soir.

Mais parmi toutes ces maisons lumineuses et bruyantes, il en était une qui se faisait remarquer par son silence et son obscurité. Bâtie au coin d'un carrefour, précédée d'un petit parterre dont toutes les fleurs avaient disparu, et défendue par une grille rouillée, sans sonnette ni marteau, elle eût paru inhabitée sans les petits rideaux collés aux vitres, dont la blancheur se découpait sur la façade enfumée. Basse, isolée et taciturne, la maisonnette avait, à tout prendre, un air triste et sournois qui mettait les rares passants en défiance. Près des autres demeures, elle faisait le même effet qu'un inconnu accroupi silencieusement dans l'ombre, à quelques pas d'une foule bruyante et joyeuse.

Bien qu'aucun bruit ne se fît entendre dans *la maison noire* (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard eût pu en percer l'obscurité eût découvert, au fond de la plus grande pièce du premier étage, un homme déjà vieux, enfoui dans un fauteuil, les deux coudes sur ses genoux et la tête cachée dans ses mains.

L'attitude indiquait un découragement que confirmaient les soupirs dont le solitaire entrecoupait le silence de sa demeure.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie, et cherche avec sincérité l'origine de ses souffrances. Il avait déjà commencé tout bas, et en prose entrecoupée, ce monologue rétrospectif que les héros de tragédie ont coutume de réciter tout haut en vers alexandrins.

— A quoi m'a servi de naître, et à quoi me sert de vivre! pensait-il tristement. Resté orphelin avant d'avoir pu connaître ceux qui m'avaient donné le jour, j'ai grandi parmi des étrangers qui ont été successivement pour moi des maîtres, des égaux ou des subordonnés! On m'a enseigné les moyens de m'enrichir et d'être honnête homme; j'ai prouvé que j'avais profité de la leçon en faisant ma fortune et mon devoir. A cinquante ans, je me suis retiré des affaires, riche, estimé, le corps sain et l'esprit aussi libre que lorsque j'y étais entré! mais quel profit ai-je tiré de mon travail et de ma bonne conduite? Où sont pour moi les souvenirs du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir? Que je dorme dans cette maison solitaire ou au fond de mon sépulcre, qu'importe aux autres et à moi-même? Je n'ai jamais tenu à ce monde que par des comptes courants et des billets à ordre; les billets échus et les comptes soldés, tout est fini pour moi; je n'ai plus ici-bas d'intérêt ni de raison d'être! Et cependant la vie est douce à la plupart des hommes; car, pour la conserver, ils souffrent toutes les tortures et affrontent tous les périls. D'où lui vient donc ce charme que je n'ai jamais pu lui trouver? Pourquoi ai-je épuisé les deux tiers de la coupe sans en découvrir la saveur? D'où vient que ce qui fait le bonheur des autres pèse sur moi comme un fardeau, et que ce jour, qui ramène partout la joie, n'éveille chez moi que tristesse et dégoût. Dieu de Béthléem! c'est à cette heure que tu es descendu sur la terre pour nous apporter le soulagement; et le monde entier soupire de joie au souvenir de ton apparition! D'où vient que je souffre quand tous se réjouissent? Pourquoi, au milieu du bonheur commun, n'y a-t-il que moi qui ne puisse être consolé!

John Bolwer continua ainsi longtemps, revenant sans cesse sur les mêmes plaintes. Il se demandait en vain ce qui donnait aux autres le goût de la vie, quand lui, favorisé de tous les dons qui la rendent désirable, ne pouvait y récolter que tristesse et ennui.

A force de retourner dans son esprit ces tristes pensées, sa tête s'exalta; un frisson de fièvre courut dans ses veines, des étincelles passèrent devant ses paupières fermées; mille images l'obsédèrent si confuses et si rapides qu'il s'efforçait en vain de les saisir. Mais au milieu de ce trouble, le flot d'amertume montait toujours dans son cœur, et y noyait, l'un après l'autre, les derniers germes de confiance!

Il s'était approché machinalement de la fenêtre, et, son front brûlant appuyé sur la vitre glacée, il regardait une maison dont le séparait l'abîme obscur du carrefour. Isolée comme la sienne, elle étincelait de lumière à tous les étages, et les murmures riants qui s'en échappaient par bouffées, allaient se perdre dans les rumeurs lointaines de la cité.

Les yeux de John Bolwer, qui s'étaient d'abord promenés sans intention sur la joyeuse habitation, finirent par s'y ar-

rêter ; une sorte de secousse ébranla son cerveau, il lui sembla que ses sens devenaient tout à coup plus subtils ; sa vue perçait les rideaux refermés, son oreille entendait les voix, la distance et l'obstacle s'effaçaient ; il distinguait tout ce qui se passait dans l'autre maison, comme il eût pu le faire dans sa propre demeure.

Le premier étage fixa d'abord son attention.

Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune, et qui lui apportaient en retour leur bonne humeur et leur affection. Tous étaient là avec leurs femmes, leurs garçons et leurs filles, autour d'une table délicatement servie, dont l'ancien marchand faisait les honneurs. Une liberté cordiale excitait la gaieté ; les pères racontaient leurs souvenirs, les jeunes gens échangeaient d'innocentes railleries, les enfants poussaient des cris d'admiration devant les arbres de Noël chargés de présents ; la joie brillait dans chaque regard, pétillait dans chaque parole, s'épanchait dans chaque mouvement ; mais comme tous la devaient à leur hôte, tous aussi la lui rapportaient ; sa généreuse hospitalité lui avait fait une famille de toutes ces familles ; les enfants venaient s'appuyer à ses genoux et solliciter ses baisers ; les jeunes gens l'écoutaient avec déférence ; les jeunes filles l'aidaient à faire les honneurs de son foyer ; les pères portaient des toasts à sa longue vie et à sa prospérité ! Conviés à cette fête de l'amitié, les âges se réunissaient pour l'en faire roi : chaque invité apportait sa fleur, afin de lui composer une couronne !

Jacobson acceptait tout, car l'expérience lui avait appris la douceur de cette affectueuse réciprocité ; les parents que le hasard lui avait refusés, il se les était donnés à lui-même par le choix et le dévouement ; et de peur que sa maison ne restât déserte, il l'avait ouverte à quiconque avait voulu l'aimer ! aussi n'avait-il à craindre ni la solitude ni la tristesse. Au premier appel, tous accouraient pour lui faire compagnie, apportant leur reconnaissance, leur tendresse ou leur humeur.

Au moment où il se leva de table, entouré des convives qui lui souriaient, John Bolwer, qui crut voir son regard riant se tourner vers lui, comme pour provoquer une question, murmura à demi-voix :

— Où trouves-tu donc ton bonheur ?

Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas :

— Dans la joie de mes amis !

Le solitaire de *la maison noire* secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

La fin à la prochaine livraison.

LE MONDE PÊCHÉ A LA LIGNE.

Tonga-Tabou, comme tout le monde le sait, est la métropole de ces îles des Amis dont les populations se convertissent aujourd'hui rapidement au christianisme : le siècle ne se sera pas écoulé sans que les anciennes traditions s'y soient complétement éteintes. Lorsque nos idées et nos croyances se seront substituées aux croyances et aux idées des insulaires, plus d'un habitant de Tonga-Tabou rira tout le premier de l'étrange cosmogonie racontée, au commencement du siècle, par Mariner, jeune marin fort intelligent, que les hasards de la mer jetèrent sur ces îles il y a une quarantaine d'années. Il apprit parfaitement la langue de Tonga, et voici ce que les prêtres lui dirent sur la formation de l'archipel :

« Avant que ces îles existassent, un dieu s'amusa à pêcher à la ligne ; c'était le puissant Tangaloa. Son hameçon s'arrêta dans une foule de roches au fond de la mer. Le dieu fit un effort et amena d'abord les îles de Tonga ; elles n'eussent fait qu'une même île si le fil ne se fût rompu ; mais il se brisa, et ces îles sont restées dans l'état où on les voit. » (*Hist. des îles de Tonga*, t. I, p. 292.)

Le père Grange substitue dans sa relation, infiniment plus moderne, le dieu Maoui au dieu de Mariner. De son temps, on conservait encore à Tonga-Tabou l'hameçon puissant qui avait tiré le monde du fond des mers. Le roi seul avait droit de l'examiner ; tout autre eût payé de sa vie une coupable curiosité : le dieu l'avait ordonné ainsi.

On trouve aujourd'hui dans le splendide Voyage de Wilkes une vue de la ville de Tonga. Cette espèce de capitale s'est substituée en quelques années aux fragiles cabanes édifiées par l'industrie des sauvages sous leurs gracieux palmiers. D'Urville a fait le récit des commotions politiques qui ont préparé Tonga, Vavao et Eoua au mouvement de civilisation que constatent aujourd'hui les derniers voyageurs, et qui rend maintenant ce pays si différent de ce qu'il était au temps de Mariner.

LES DIODONS.

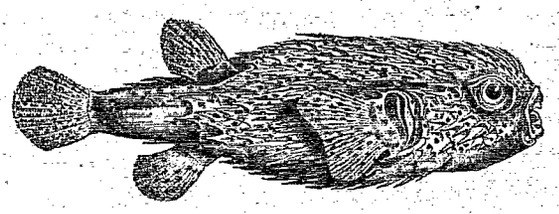
Ces poissons hérissés, qui ont la singulière faculté de se gonfler et de dresser leurs épines à volonté, ont été réunis par Linné sous le nom générique de *Diodon*, formé des deux mots grecs *dis*, deux, et *odous*, dent, parce que leur bouche se compose de deux mâchoires indivises, nues en apparence, et qui simulent deux dents. Depuis, Cuvier a classé les Diodons dans la famille des Gymnodontes, de l'ordre des Plectognathes. Dans la langue vulgaire des marins et des pêcheurs, ils ont conservé les noms caractéristiques de poissons porcs-épics, orbes épineux, hérissons de mer, poissons armés, boursouflés, etc. Ils étaient connus des anciens. Ce qu'Élien, au livre XII, chapitre 25, de son traité *De naturâ animalium*, dit du *Toxotés*, en latin *Sagittarius*, s'applique entièrement aux Diodons.

Ces poissons vivent de crustacés, de testacés et de polypiers qu'ils broient avec facilité entre les disques osseux dont leurs mâchoires sont armées en arrière. Leurs narines sont formées, suivant les espèces, de tubes clos au sommet et offrant latéralement deux ouvertures opposées, ou de deux tentacules charnus réunis à la base. L'eau qui sert à leur respiration, après avoir baigné leurs branchies, s'écoule par une fente verticale placée immédiatement en avant de chaque nageoire pectorale ; mais on n'aperçoit à l'extérieur ni les pièces operculaires, ni la membrane branchiale, qui sont cachées sous la peau. Les piquants sont fixés dans l'épaisseur même de la peau par des prolongements horizontaux ou racines au nombre de deux ou de trois. C'est en avalant de l'air et en emplissant de ce fluide une énorme dilatation de leur œsophage ou jabot, très-mince et très-extensible, qu'ils se gonflent d'une façon si singulière. Cette portion du tube digestif occupe toute la longueur de l'abdomen, en adhérant au péritoine, et par suite au muscle qui revêt à l'intérieur la peau épineuse, susceptible elle-même d'une grande extension. Lorsque les Diodons sont ainsi tuméfiés de manière à prendre une forme sphérique, ils se renversent et flottent au hasard, le ventre en l'air, à la surface de l'eau ; cet état de tuméfaction est pour eux un moyen de défense, parce que leur corps est alors de toutes parts hérissé d'épines droites. Lorsqu'ils veulent replonger dans l'intérieur de la mer, ils rejettent l'air qui les gonflait et reprennent leur forme première.

Ces poissons, desséchés et remplis de foin et de filasse, tels qu'ils sont conservés chez les marchands et dans les cabinets d'histoire naturelle, ressemblent au fruit du marronnier. Dans leur état de non-tuméfaction, les Diodons ont une forme allongée ; leur corps et particulièrement leur tête sont déprimés. Ils ont une vessie natatoire à deux lobes. Ils manquent de nageoires ventrales, mais ils ont des pectorales, une dorsale, une anale et une caudale.

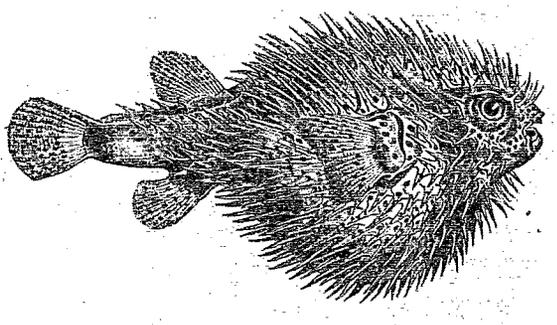
Le père du Tertre, dans son Histoire générale des Antilles

publiée au dix-septième siècle, a écrit quelques lignes intéressantes sur la pêche du Diodon. « La pesche de ce poisson, dit-il, est un très-agréable passe-temps. On luy jette



Le Diodon porc-épic (*Diodon hystrix* Linn.). — Fig. 1.

la ligne, au bout de laquelle est attaché un petit ameçon d'acier couvert d'un morceau de cancre de mer, duquel il s'approche aussitost; mais, voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en défiance et fait mille petites caracolles autour de luy; il le gouste quelquefois sans le serrer, puis le lasche tout à coup. Il se frote contre cet anneau et le frappe de sa queue, comme s'il n'en avoit aucune envie; et s'il voit que, pendant cette cérémonie, ou plustost pendant cette singerie, la ligne ne branle point, il se jette brusquement dessus, avalle l'ameçon et l'appas, et se met en estat de fuïr; mais se sentant arresté par le pescheur qui tire la ligne à soy, il entre en une telle rage et furie, qu'il dresse et hérisse toutes ses armes, s'enfle de vent comme un ballon, et bouffe comme un poulet d'Inde qui fait la rouë; il se darde en avant, à droite et à gauche, pour offenser ses ennemis de ses pointes, mais en vain; car pendant, s'il faut ainsi dire, qu'il enrage de bon cœur et crève de dépit, les spectateurs s'éventrent de rire. Enfin, voyant que toutes ses violences ne luy servent de rien, il employe la ruse: il baisse tout à fait ses pointes, souffle tout son vent dehors, et devient flasque comme un gand mouillé; en sorte qu'il semble qu'au lieu du poisson armé qui menaçoit tout le monde de ses pointes, on ayt pris un meschant chiffon mouillé. Cependant on le tire à terre, et alors, connoissant que tout son artifice ne luy a de rien servy, que tout de bon on a envie d'avoir sa peau, et que déjà il touche le roch ou le gravier de la rive, il entre en de nouvelles boutades, fait le petit enragé, et se démène estrangement. Se voyant à terre, il hérisse tellement ses pointes qu'il est impossible de le prendre par aucune partie de son corps. Si bien qu'on est contraint de le porter avec le bout de la ligne un peu loin du rivage, où il expire peu de temps après. »



Le même. — Fig. 2.

Le Diodon porc-épic (*Diodon hystrix* Linn.), que nous représentons dans ses deux états différents, habite la mer Rouge, celles des Indes et des Antilles, et le Grand Océan.

ESTAMPES CURIEUSES.

Voy. p. 160, 361.

Lorsque les poëtes eurent imaginé de représenter la Fortune sous la figure d'une femme aveugle et debout avec des ailes, un pied sur un globe en mouvement et l'autre en l'air, dès ce jour l'allégorie fut parfaite : la mobilité, le caprice, l'inconstance, tout était exprimé. Mais il s'est rencontré des esprits ingénieux auxquels la simplicité antique a paru insuffisante; on ferait un recueil volumineux de toutes les allégories compliquées sur la Fortune gravées seulement aux seizième et dix-septième siècles. L'estampe allemande, fort jolie du reste, dont nous donnons une réduction, est un curieux exemple de cette dérivation de l'idée première, toute



La Corde des fous. — Estampe du dix-septième siècle.

compliquée par une recherche et un raffinement d'un goût fort douteux. Ce peut être un amusement de faire effort d'imagination pour s'expliquer ce que signifient tous les détails de cette composition satirique; le lecteur en prendra ce qui pourra lui plaire. Tout cet esprit ne vaut pas la simple et belle figure antique. « La Fortune, toujours volage, n'est jamais fixe ni permanente en aucun lieu; elle n'est constante que dans sa seule légèreté. » (Ovide, élég. VIII.)

MORITZ RETZSCH.

Voy. la Cloche, 1839, p. 76.

Moritz Retzsch est né à Dresde en 1779. Dès son enfance, son application volontaire et persévérante à dessiner, à modeler la terre, à sculpter le bois, révélait en lui une sérieuse vocation d'artiste. Il résista cependant, et acquit les connaissances nécessaires pour devenir garde forestier; mais vers vingt ans, l'amour de l'art l'emporta sur ses résolutions. Pour suivre cette voie qui l'attirait et l'enchantait, il n'était pas condamné à s'éloigner de sa famille et de sa ville natale:

Dresde était et est encore, grâce à son admirable Musée et au goût de ses habitants, une excellente école d'art. La première œuvre de Retzsch qui attira sur lui l'attention publique fut une suite d'esquisses sur le *Faust* de Gœthe. Le libraire Cotta, encouragé par ce succès, demanda à Retzsch d'autres suites de dessins sur les poésies de Schiller. Bientôt on vit paraître successivement les charmantes esquisses sur *Fridolin*, *le Dragon de l'île de Rhodes*, *la Cloche*, *Pégase sous le joug*, etc. Ces dessins, et ceux dans lesquels Retzsch a illustré Gœthe et Shakspeare, sont moins des traductions que des interprétations et, pour ainsi dire, des commentaires poétiques. Retzsch est professeur de peinture à l'Académie



Portrait de Retzsch, artiste allemand contemporain, et fac-simile de sa signature.

royale. Il habite une jolie maison de campagne, au milieu des vignes, sur un coteau, en face de l'Elbe et de Dresde. Il a épousé, il y a déjà longtemps, la fille d'un voisin de son père, et chaque année il donne à sa femme, au jour de sa naissance, une composition où il met tout son art et son cœur. L'album qui réunit ces dessins est, dit-on, admirable d'invention et de poésie.

CE QUE C'EST QU'UN OEUF.

Quatrième et dernier article. — Voy. p. 157, 246, 374.

Si l'anatomie descriptive, c'est-à-dire la simple connaissance des divers organes de l'animal dans son état adulte, constitue une science considérable, on comprend sans peine que l'organogénie, c'est-à-dire la connaissance du développement de ces appareils, soit une science d'un ordre incomparablement supérieur. Il y a entre elles à peu près la même différence qu'entre la géographie qui nous fait savoir le nom et la disposition des villes, et l'histoire qui nous enseigne les vicissitudes et les métamorphoses par lesquelles elles ont dû passer avant d'arriver à l'état sous lequel elles se présentent à nos yeux. D'où l'on peut tout de suite conclure qu'il ne saurait entrer dans notre pensée de donner ici même une esquisse des formations variées dont l'œuf est le théâtre pendant la période des vingt et un jours de l'incubation. Nous devons nous borner à l'indication la plus sommaire des phénomènes.

Ces phénomènes se classent tout naturellement en trois divisions correspondant aux trois lames du disque prolifère qui leur donnent lieu successivement; et comme ces phénomènes sont, jusqu'à un certain point, indépendants les uns des autres, on peut sans inconvénient les étudier dans chaque division séparément.

C'est la lame supérieure, la lame séreuse, qui entre la première en mouvement. Dès la vingt-quatrième heure on voit les molécules, qui doivent donner naissance à la colonne vertébrale, s'y accumuler le long de la ligne médiane. Cette accumulation ne cesse de se poursuivre jusqu'à ce que les indices fugitifs, qui s'observaient au commencement, se soient changés en deux chaînes parallèles, composées de taches carrées, légèrement séparées l'une de l'autre par une masse pellucide qui est l'origine des cartilages. Ces taches se correspondent deux à deux de chaque côté de la ligne médiane, car elles sont destinées à se réunir deux à deux pour constituer le corps complet de chaque vertèbre. Entre les deux chaînes se trouve un fluide transparent qui, par sa coagulation, doit donner le cerveau et la moelle épinière; il en naît à droite et à gauche deux lames adossées aux vertèbres, et peu à peu ces lames, se complétant, se rejoignant, s'engrenant l'une dans l'autre, produisent un tube membraneux qui enveloppe la moelle et le cerveau, base centrale à laquelle vient se rapporter tout le système nerveux.

Bientôt le système cérébro-spinal, perdant la disposition rectiligne qu'il avait prise au moment où il se moulait pour ainsi dire des deux côtés de la ligne médiane, s'infléchit légèrement sur lui-même et laisse la tête s'incliner sur l'axe du corps, l'animal paraissant en quelque sorte couché et accroupi sur la masse du jaune. C'est alors que, des deux côtés du crâne, se manifestent deux enfoncements à peine sensibles, séparés par un imperceptible promontoire qui empêche ces enfoncements de se précipiter l'un vers l'autre en vertu du mouvement centripète. C'est dans ces deux enfoncements que s'accumulent des liquides spéciaux qui déposent successivement sur les parois les divers éléments qui composeront l'organe de la vue. C'est par deux autres enfoncements situés à la partie postérieure, que se manifestent, à peu près en même temps, les rudiments de l'organe de l'ouïe. Ainsi dès le principe, alors que tant d'autres organes n'ont encore aucune apparence, la nature dessine déjà l'œil et l'oreille, tant il lui faudra de temps pour l'élaboration de ces deux organes si délicats et si complexes.

Le système osseux se détermine par des canaux d'une nature particulière, réunis en faisceaux, qui prennent naissance au milieu de la masse, et qui déposent sur leurs parois des globules encroûtés de substance calcaire.

Quant au système musculaire, ce n'est qu'à la suite des premières apparitions du système osseux qu'il donne à son tour signe de vie. Dans la masse gélatineuse dont se compose à ce moment l'ensemble du corps de l'animal, se développe d'abord, dans la partie centrale, un faisceau de fibres musculaires qui deviendront les muscles dorsaux; puis, dans la partie supérieure et dans la partie inférieure, on voit poindre quatre tubercules disposés symétriquement deux à deux, qui, peu à peu, s'allongent en se fragmentant par articulations et deviennent les membres locomoteurs.

La peau n'est qu'un perfectionnement des téguments primitifs.

Voilà en quelques mots l'ensemble des formations qui procèdent de la première membrane.

Au-dessous, et débordant cette membrane sur toute sa circonférence, se trouve, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la membrane vasculeuse. Le travail dont elle est le siége ne se témoigne que lorsque la première ébauche du système cérébro-spinal est déjà accomplie dans la membrane supérieure. La première phase de ce travail est bien sensible, car elle consiste dans la production des globules du sang et des battements du cœur. La production du cœur et de tout le système sanguin est, en effet, caractéristique de la membrane intermédiaire, comme celle du cerveau et du système nerveux l'était de la membrane supérieure.

Ce n'est que vers la trente-cinquième heure que les globules sanguins font leur apparition. Quelques physiologistes les ont regardés comme une simple transformation des vésicules graisseuses; mais il y a des raisons décisives pour les considérer comme le produit d'une sécrétion particulière de la membrane vasculeuse. Au premier moment, ils se présentent sous la forme de petites bulles presque sphériques, à peine colorées, et légèrement opaques vers le centre. En plaçant le disque prolifère sous le microscope, on les voit s'agiter irrégulièrement à travers les vésicules graisseuses, sans qu'ils soient encore guidés par aucun canal dans leur mouvement. Mais bientôt un rudiment de vaisseau se détermine vers le milieu de la moitié supérieure du disque. Ses parois se rapprochent, elles se consolident, elles se soudent, l'organe se constitue : cet organe, c'est le cœur! On dirait la foudre qui éclate : le mouvement fait explosion; les globules sanguins, indécis jusque-là, se précipitent dans tous les sens avec une rapidité si vive que l'œil a peine à les suivre; attirés et rejetés alternativement par ce cœur, qui, tout informe qu'il soit encore, ne cesse de battre avec un rhythme régulier, ils vont et viennent à travers les vaisseaux qui sur leur trajet se forment et se développent comme par enchantement, et l'organe central lui-même, dans tout ce travail qu'il commande et auquel il donne l'impulsion, ne cesse de retenir au passage pour lui-même tous les éléments qu'il lui faut, et se perfectionne d'heure en heure. Au premier abord, c'est dans la moitié supérieure du disque, aux alentours du cœur, que ce tourbillon a le plus de feu; mais bientôt cette impétuosité se modère; le mouvement se propage dans la moitié inférieure, qui, sous l'influence de ces torrents microscopiques qui l'envahissent, se transforme bientôt tout entière en un réseau semblable à une riche dentelle.

Ce spectacle de l'explosion du cœur est assurément un des plus admirables auxquels l'invention des instruments d'optique ait permis à l'œil humain d'assister. Quelles merveilles y a-t-il dans toutes les mécaniques des corps célestes qui se puissent comparer aux merveilles de la vie? Ici tout dormait, tout se cherchait, il n'y avait en quelque sorte, pour toute manifestation de l'animal, qu'une masse inerte et imbibée; enfin, par une lente coagulation, un vaisseau parvient à se former : c'est tout ce qu'il fallait; car dans ce rudiment d'organe une force mystérieuse prend son siége, et, sous son action souveraine, tout s'ébranle, tout part, tout s'achève suivant les lois d'une circulation régulière qui ne connaîtra d'autre fin que la cessation même de la vie.

Mais quelle est donc cette force? Où réside-t-elle, pour guider ainsi ces tourbillons sacrés? On pourrait croire, dans ces premiers instants, qu'elle ne repose que dans le cœur et que le cœur seul est essentiel à son maintien. Une expérience du plus haut intérêt, due à M. Serres, semblerait, en effet, montrer qu'à l'origine le cœur vit, en quelque sorte, par lui-même : si l'on enlève cet organe naissant, en le détachant avec ménagement de toutes ses dépendances, pour le porter sous la lentille du microscope, on s'aperçoit avec admiration que, réduit ainsi à lui-même, il continue à palpiter. Pour battre n'a-t-il donc besoin que de lui-même? Le principe de vie s'y est-il à ce point concentré? ou plutôt n'est-ce pas qu'il a reçu de ce principe expirant une disposition dynamique qui lui suffit pour s'agiter quelque temps? Quelle expérience pourrait permettre de décider si la vie est encore en présence, ou si l'on n'a devant soi qu'un dernier retentissement qui se prolonge, comme l'écho qui va encore en répercutant ses éclats lorsque la voix qui lui a donné l'existence n'est déjà plus? Du reste, comme il est aisé de le pressentir, ce mouvement ne persiste pas longtemps. Après trois ou quatre minutes, les contractions de l'organe se ralentissent, diminuent d'intensité, deviennent insensibles, et il ne reste plus trace de la force vivante. Ce dernier sanctuaire, dans lequel l'animal, au moment de cette amputation de tout son corps, pouvait s'être réfugié, ne suffit plus aux convenances de sa manifestation, et l'être immatériel s'exile de ce corps mutilé.

Le système de circulation qui règne dans cette période initiale est fort simple. Il consiste en un réseau vasculaire, au centre duquel se trouve le cœur, et dont le pourtour est dessiné par un gros vaisseau circulaire composé primitivement de deux moitiés séparées qui finissent par se rejoindre en se fondant sur la ligne médiane en une seule branche qui redescend vers le cœur. Ce vaisseau circulaire, si important dans les premiers temps de la vie, est ce que M. Serres a nommé la veine primigéniale. Son pourtour extérieur ne fournit aucune ramification ; il limite absolument, comme un large fossé, toute l'enceinte. Son pourtour intérieur est, au contraire, criblé de ramifications qui se perdent dans les mailles du réseau vasculaire comme dans une dentelle. Tous ces vaisseaux se réunissent au cœur, et tandis que les uns y apportent le sang qui afflue de la circonférence, les autres, par un mouvement inverse, le rapportent, au contraire, à la circonférence.

On voit comment, sur toute cette surface, le sang est tenu dans une circulation continuelle. Il y est contenu presque en totalité, et à peine en passe-t-il une petite quantité dans les organes encore rudimentaires qui doivent former le corps permanent de l'animal. L'utilité d'une telle disposition se comprendra tout de suite. Ce réseau, cette espèce de bouclier sous lequel ce petit corps s'abrite, et que l'on peut dire gigantesque comparativement, c'est un poumon. L'animal le jette en avant à la recherche de l'air ; et aussi la nature l'a-t-elle placé dans l'intérieur de l'œuf, dans l'endroit où l'air afflue le plus facilement, c'est-à-dire justement au-dessous de la chambre à air. Grâce à cet organe transitoire, si admirablement adapté aux conditions dans lesquelles se trouve l'animal emprisonné dans les liquides où il nage, la respiration s'opère d'une manière puissante, et par un mode tout à fait comparable à celui des poissons.

Mais cet appareil est instable, et après quatre à cinq jours d'exercice, il se montre déjà profondément altéré. Les ramifications veineuses qui courent parallèlement aux ramifications artérielles ne tardent pas à s'ouvrir avec celles-ci des communications directes en forçant les passages qui les séparent, et il s'ensuit que le gros tronc circulaire, ainsi que les autres branches les plus essentielles, finissent par recevoir moins de sang, et par suite s'atrophient et se flétrissent. La puissance de la respiration diminuerait donc au moment où les progrès de l'animal lui demandent, au contraire, une intensité plus grande ; mais la nature y a pourvu. Ce système ne commence à faiblir qu'à l'heure même où le rôle qui lui était assigné tire à sa fin, et où se fait sentir la nécessité d'un nouveau service auquel il ne saurait satisfaire. Grâce à son implantation dans la partie supérieure, les organes dépendant de cette région, le cœur, les poumons, etc., nourris par des artères dans la plénitude de leur courant, ont acquis des développements qui, jusqu'à nouvel ordre, peuvent suffire ; mais, par contre, la formation des organes de la région inférieure se trouve en retard, puisque ces organes, par l'effet de leur position, ne pouvaient recevoir que les dernières ramifications des artères. Il faut donc que quelque chose se dispose en leur faveur. C'est alors que prend naissance un nouvel appareil respiratoire, qui vient précisément s'implanter à leur portée, en prenant son point d'attache sur l'extrémité inférieure de l'intestin.

Le premier a dès-lors perdu presque toute sa richesse, mais il subsiste cependant. Privé de ses ramifications les plus essentielles, et désormais presque impropre à la respiration, il se prolonge de plus en plus sur le jaune, et il ne sert plus qu'à verser dans le torrent de la circulation les matériaux nutritifs aspirés par mille bouches moléculaires dans la masse qu'il enveloppe. Les deux appareils fonctionnent donc en même temps. L'un pompe la nourriture, et l'autre soumet le sang ainsi nourri à l'action vivifiante de l'air. L'animal s'est élevé dans la vie, et ses fonctions, se perfectionnant, se partagent entre des organes distincts.

Ce nouvel appareil respiratoire est un des traits les plus remarquables de la vie de l'oiseau dans l'intérieur de l'œuf. Il ne commence à se témoigner que vers la soixante-douzième heure. On distingue à ce moment une petite vésicule de la grosseur d'un pois, dont le pédicule est implanté sur la partie inférieure de l'intestin ; cette vésicule est ce que l'on nomme l'allantoïde. Elle s'accroît rapidement en poussant devant elle toutes les membranes interposées entre l'animal et la coquille, et on la voit bientôt se relever par-dessus l'animal, si bien que, par la continuation de son mouvement d'expansion, elle en vient à retomber des deux côtés du jaune ; dès le dixième jour, elle le coiffe entièrement, et au treizième, les bords s'étant rejoints au petit bout de l'œuf et soudés ensemble, l'animal, y compris le jaune avec son réseau vasculaire, se trouve enveloppé dans une espèce de double poche fermée par en bas et liée seulement dans sa partie supérieure à l'animal par un faible pédicule. La paroi extérieure de ce singulier appareil est recouverte d'un réseau vasculaire considérable. Comme sur le réseau primitif, on y voit circuler les veines et les artères, et en considérant la manière dont l'appareil s'élève d'abord vers la chambre à air, pour tapisser ensuite tout l'intérieur de la coquille, où le fluide aérien se précipite sur lui par tous les pores, on ne peut douter un seul instant que ce ne soit un appareil respiratoire plus puissant encore que le premier. Ce n'est plus un simple disque, c'est un véritable manteau dans le sein duquel est enseveli l'animal, à peu près comme le mollusque dans l'appareil respiratoire qui l'entoure et qu'on a si bien nommé le manteau ; et aussi, comme l'a dit M. Serres, qu'est-ce qu'un mollusque, sinon un embryon dans son allantoïde ?

Mais en même temps que cet appareil continue ses puissantes fonctions, les organes permanents de l'animal poursuivent, de leur côté, leur développement : le tronc vasculaire qui s'est formé dans l'intérieur du corps dès les premiers jours se ramifie et se perfectionne ; ses branches grossissent, se multiplient, s'ouvrent de plus en plus au sang que le cœur ne cesse d'y pousser avec une activité croissante ; les poumons, qui n'étaient d'abord que des poches à peine perceptibles et sans importance, prennent de l'accroissement et se tapissent d'un réseau vasculaire, qui commence à le disputer à l'allantoïde. Il s'ensuit qu'un phénomène analogue à celui qui avait mis fin au premier système de respiration, se produit également pour celui-ci. Dès le treizième jour, son déclin commence : le fluide sanguin, attiré par les nouveaux vaisseaux, se détourne de ceux qui s'étendaient à la surface de l'allantoïde ; ces canaux se tarissent, et par suite, la membrane elle-même se dessèche. En même temps, le liquide qui remplissait la poche commence à s'épuiser ; les deux parois qu'il tenait séparées et distendues se rapprochent en même temps qu'elles se dessèchent, et finalement elles s'appliquent l'une contre l'autre et n'en font plus qu'une. D'où il suit qu'au moment de l'éclosion le pédicule, réduit à rien par le détournement graduel du sang, s'étant rompu à son point d'insertion sur l'intestin, il ne reste plus entre l'animal et la coquille qu'une pellicule flétrie, formée non-seulement par les deux parois de l'allantoïde, mais par l'entassement de toutes les membranes successivement refoulées par celles-ci et collées ensemble.

Comme l'oiseau trouve dans l'œuf des conditions qui lui permettent d'y respirer dès que ses poumons sont assez formés, il arrive que le déclin final de l'appareil respiratoire allantoïdien est sans inconvénient, car l'appareil pulmonaire y supplée à mesure ; si bien que dans les derniers moments, l'oiseau n'a plus besoin que de ses poumons. A l'instant de sa naissance, il est donc beaucoup mieux disposé à sa vie définitive, puisque sa respiration pulmonaire est déjà en activité depuis longtemps, que le mammifère qui, jusqu'à l'instant de sa naissance, n'a jamais pu respirer qu'à l'aide de l'appareil transitoire du placenta, attendu que

l'air ne peut affluer jusqu'à lui, comme il afflue jusqu'à l'oiseau à travers les pores de la coquille. Il y a donc chez ce

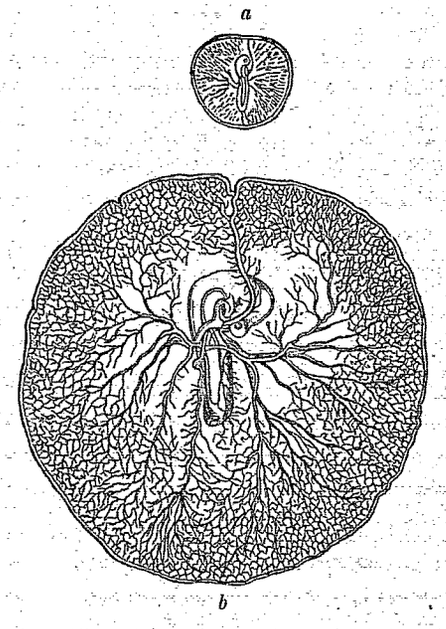


Fig. 1. Appareil respiratoire primitif vu par-dessus; l'embryon est placé sur la ligne médiane; la veine primigéniale entoure tout le système. — *a*, grandeur naturelle à la soixante-douzième heure. — *b*, le même grossi.

dernier une transformation graduelle du mode et des appareils de la respiration, tandis que chez l'autre la transformation s'opère nécessairement d'une manière brusque au moment de la naissance; car des organes qui étaient encore essentiels la minute d'avant deviennent alors tout à coup inutiles à la vie.

Quant à la masse du jaune, elle conserve constamment le même rôle, celui de subvenir à la nourriture de l'animal, et elle le remplit jusqu'à la fin à l'aide du réseau vasculaire qui la recouvre. Seulement, au lieu de s'épuiser, de se flétrir et de demeurer dans l'œuf après la sortie du poulet, ainsi que le fait l'allantoïde, cette masse, qui depuis l'origine

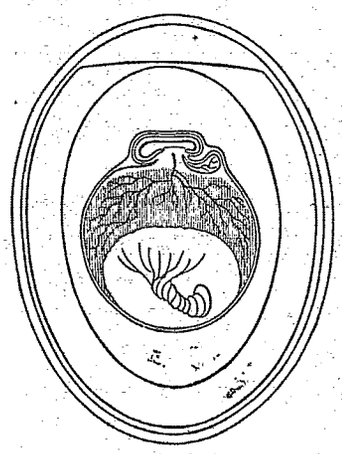


Fig. 2. Coupe longitudinale d'un œuf au cinquième jour, d'après l'*ouvrage de M. Martin* Saint-Ange. L'embryon est placé à la partie supérieure, et fait une légère saillie au-dessus du globe du jaune. Celui-ci est à moitié enveloppé par le réseau vasculaire, qui atteint à peu près à la naissance des chalazes. La vésicule allantoïdienne commence à paraître sous la forme d'une petite virgule dont la pointe part de l'extrémité inférieure de l'embryon.

était toujours demeurée en dehors et en avant de l'abdomen de l'animal, s'y trouve soutirée, l'avant-veille de l'éclosion, par l'étroite ouverture de l'ombilic qui se referme ensuite par-dessus : de sorte qu'au moment où il éclôt, le poulet porte encore dans son ventre une partie de son jaune; et il continue à s'en nourrir pendant quelque temps, concurremment avec les aliments qu'il ingère dans son estomac, car ce n'est qu'au treizième jour après son éclosion que ce jaune, ainsi que la membrane et les vaisseaux qui le recouvrent, sont entièrement résorbés.

Cet engloutissement final de la masse du jaune dans l'intérieur de l'abdomen, est un phénomène tout à fait remarquable. En effet, l'adhérence de l'animal à la membrane qui enveloppe immédiatement les globules nutritifs du jaune se fait au moyen d'un pédicule qui, dans les premiers temps de l'incubation, s'allonge de jour en jour, comme si l'animal avait au contraire tendance à s'en séparer. Mais ce pédicule, en s'étirant, a pour but de constituer l'intestin. Il est précisément l'origine de ce troisième système fondamental. Le tube primitif se perfectionne peu à peu, prend les diverses conformations qui lui sont nécessaires, se renfle et se renforce à l'estomac, se garnit de valvules, et, arrivant à une longueur qui n'est plus en proportion avec le diamètre



Fig. 3. Coupe longitudinale d'un œuf au treizième jour. La vésicule allantoïdienne, couverte de ses ramifications vasculaires, s'est développée et enveloppe presque complétement le système du blanc, du jaune et de l'embryon.

de la cavité abdominale dans laquelle il est contenu, perd la figure rectiligne qu'il avait d'abord, et se contourne graduellement sur lui-même en affectant les replis multipliés qui caractérisent cet organe.

Ce n'est qu'au dernier jour que ce travail s'interrompt devant une force de rétraction toute nouvelle qui attire dans la région intestinale la masse du jaune qui était demeurée en dehors jusqu'à ce moment, et l'y ensevelit complétement. C'est grâce à cette dernière circonstance, jointe à l'exténuation de l'allantoïde, que l'oiseau peut sortir de sa coquille si net, si dispos, et par un mode de naissance véritablement si poétique.

BOHÉMIENS.



Les Bohémiens, par Diaz. — Dessin de Geoffroy.

Dans un fouillis de rochers, de mousses, de feuillages et de fleurs, s'avance une troupe d'hommes, de femmes, d'enfants, portant le pittoresque costume des Bohémiens. Ne demandez pas à l'artiste s'il nous les donne tels qu'il les a étudiés au passage; s'il a voulu nous les montrer dans un de leurs éternels pèlerinages, ou se rendant à quelque fête, ou même errant sans but précis à la lisière des forêts. Lui-même l'ignore sans doute. Ce qui l'a séduit avant tout, c'est la magie de ces lumières tremblotant à travers les arbres, de ces visages de femmes scintillant dans les demi-lueurs, de toutes ces ombres s'agitant parmi les feuilles et s'y évanouissant à moitié. Ce qu'il a voulu rendre, c'est le génie de la Bohème, flottant, aventureux, rieur; génie d'enfant et de vagabond, qui, pour simplifier la vie, réduit tout à l'heure présente, et a appelé l'insouciance bonheur.

Ce génie, longtemps incarné dans certaines races d'origine inconnue qui parcouraient l'Europe, semble, dans nos temps modernes, destiné à disparaître avec elles. A mesure que les sociétés s'organisent mieux, les éléments épars prennent racine. Un travail de rangement et de consolidation s'opère à toutes les hauteurs. L'individu qui errait aux bords de la civilisation, vivant de ses épaves, y trouve une place et s'y fixe; la cabane remplace la tente, en attendant que la maisonnette de pierre ait remplacé la cabane.

Nous assistons à la fin de cette grande transformation commencée depuis des siècles. Les bandes de Bohèmes sont les retardataires de la civilisation, les troupes d'arrière-garde de cette multitude d'aventuriers venus confusément de tous les coins du globe et maintenant changés en nations. Bientôt arrêtées dans la grande constitution sociale qui se raffermit chaque jour, ces bandes y trouveront leur emploi et y transformeront leurs habitudes. Comme tant d'autres choses, les Bohémiens ont fait leur temps, et avant peu leur existence anormale ne sera plus qu'un souvenir.

Il est bon que l'art nous en conserve au moins l'aspect pittoresque et la fantasque allure. A lui appartient surtout de retenir, de fixer ces reflets fugitifs et ces silhouettes changeantes que le soleil du progrès fait passer, à chaque époque, sur la terre des vivants.

Livrée à l'activité humaine, la face du monde doit se modifier de siècle en siècle, sous peine de désobéir à la loi établie par Dieu lui-même ; ces transfigurations successives sont les chapitres de notre histoire. Une des missions de l'art et de la poésie doit être d'en conserver les brillantes empreintes; c'est à eux de former ce musée éternel où le passé nous est traduit en vivantes images. Déjà les marbres d'Athènes et de Rome nous ont révélé la vie antique ; les sculptures de nos châteaux et de nos cathédrales, celle du moyen âge : l'ère moderne aura également ses traductions immortelles, qui feront connaître aux générations futures ce qu'a été notre société contemporaine.

Un jour viendra, nous devons l'espérer, où la fraternité chrétienne, passée dans les intérêts et les habitudes, associera les hommes assez fortement pour qu'ils ne puissent comprendre cette existence vagabonde du Bohème rôdant sur la lisière de la société, comme le renard près du poulailler, sans y voir d'attachement ni de patrie. Alors l'emploi régulier de toutes les facultés donnera à chacun une œuvre utile à accomplir ; et si l'instinct errant survit dans quelques natures, la multiplicité des rapports et la mobilité des intérêts leur ouvrira une libre carrière. Au lieu de traverser sans but les montagnes et les vallées, les aventuriers iront visiter au loin les peuples inconnus, fouiller les régions inexplorées, étudier la forêt ou le désert. Et quand ils nous reviendront, le hâle qui brunira leurs traits ne sera point seulement une heureuse rencontre pour le peintre en quête de la *couleur*, ce sera aussi une utile distraction pour le politique ou le philosophe, un précieux conseil pour l'industriel ou le marchand. Alors la fantaisie aura perdu son caractère purement poétique pour revêtir un caractère social : les Bohèmes de la vieille civilisation seront devenus les facteurs et les pionniers de la nouvelle.

LA SOIRÉE DE NOEL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 386.

Là point de convives égayés par une table somptueuse ! Le lieutenant O'Meggi était seul avec ses enfants et leur mère. La bouilloire de thé chantait doucement au coin du foyer, et le pouding national se dressait sur un guéridon : c'était là tout le festin de l'honnête famille, car le lieutenant vivait de sa seule retraite, et devait encore soutenir de vieux parents restés en Irlande.

Mais si le banquet était plus modeste, la joie n'était pas moins bruyante, car O'Meggi préparait pour les enfants un divertissement longtemps promis et longtemps attendu !

La lampe avait été éteinte et la lanterne magique venait de dessiner, sur le drap suspendu à la muraille, son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaisseaux de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderolles coloriées ; le duc de Normandie débarque avec son armée ; il s'avance dans les riches campagnes couvertes de monastères. Voyez comme chaque seigneur marche avec sa bannière entourée de ses vassaux armés ! Ici sont les nobles Normands et Angevins, brillants de velours et d'or ; plus loin, les Manceaux et les Bourguignons à l'allure chevaleresque ; plus loin encore les Gascons qui bourdonnent dans le soleil comme un essaim de guêpes, et près d'eux les Bretons à la mine sombre, dont les armures de fer cachent mal les haillons !

Maintenant la scène change ! voici les Saxons armés de longs arcs et de grandes haches ! Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi, les yeux fixés sur leur chef Harold. Déjà les flèches volent, les hommes d'armes s'élancent au galop ; la bataille est engagée.

A mesure que chaque image passait, le lieutenant O'Meggi l'expliquait aux enfants émerveillés. Après les récits de la conquête vinrent les guerres intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de la patrie se dessinaient au milieu de la lumière, et alors le père racontait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Toute l'histoire de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait ainsi doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération, il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer écoutait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il suivait avec surprise tous les mouvements de ces cœurs émus ! Pour la première fois, il soupçonnait la part que l'individu peut et doit prendre à la vie de tous ; il sentait ces points d'attache qui relient chacun de nous aux descendants et aux ancêtres ; il comprenait enfin la joie que l'on peut trouver dans l'histoire de l'humanité et le bonheur de la patrie.

La lanterne magique s'était éteinte ; le drap avait été replié par la soigneuse ménagère, et la famille du lieutenant O'Meggi, réunie autour d'une petite table, s'entretenait bruyamment de tout ce qu'elle venait d'admirer en buvant le thé et mangeant le pouding de Noël.

John Bolwer cessa de regarder et demeura longtemps pensif ; mais enfin son œil rencontra la pâle lueur qui éclairait la mansarde, et sa pensée quitta la famille du lieutenant.

Il connaissait la pauvre femme qui demeurait sous ce toit pour avoir quelquefois réclamé ses services.

C'était une veuve écossaise vivant là, comme l'oiseau, de ce que la providence lui apportait chaque jour ; elle soutenait de son travail une petite-fille malade, hésitant depuis bientôt deux années entre la vie et la mort. Mais bien que ce fût pour elle une lourde charge, Ketty Beans ne s'en plaignait pas. Cette fille de son fils était tout ce qui lui restait d'une famille disparue : c'était le dernier anneau de cette chaîne de tendresse commencée aux joies des fiançailles, réminiscences de jeunesse, joies du foyer, espoir de survivances pour l'avenir ; tout était dans cette frêle enfant que chaque jour pouvait lui enlever. Aussi que de soins et de caresses ! En vain le temps avait courbé les épaules de la vieille femme, elle était forte pour le travail qui devait procurer à l'enfant ce que son mal réclamait ; en vain les soucis avaient sillonné son front jauni, toutes ses rides s'épanouissaient quand Jennie pouvait lui sourire !

Or Dieu venait de lui accorder un de ces rares éclairs de joie. Dans la mansarde de la pauvre veuve, comme ailleurs, le soir de la Noël était un soir de fête !

C'est qu'aussi Ketty Beans avait préparé à la malade une merveilleuse surprise ! A force de travail et d'épargnes, elle avait pu économiser quelques *pence* pour acheter un petit houx orné de ses baies écarlates !

L'arbuste était là dans une caisse verte, dressant ses feuilles

métalliques dont Jennie ne pouvait détacher ses yeux; elle avait quitté son lit pour le mieux voir; elle était assise sur les genoux de la grand'mère, un bras passé sur son épaule, comme un enfant au berceau, et elle contemplait le houx avec enchantement.

Oui, c'était bien là la sombre verdure qui entourait la cabane où elle était née! Ces graines de corail étaient bien celles dont la mère lui faisait des colliers et des bracelets! C'est près de la haie de houx épineux que les voisines se réunissaient le soir pour raconter ou chanter les ballades!

Et ramenée à ces lointains souvenirs, la jeune fille murmurait d'une voie languissante les vieux airs d'Écosse, et la veuve, dont la mémoire s'éveillait, l'aidait et lui fournissait les paroles! Retransportées au fond des glens sauvages, toutes deux avaient senti l'air de la montagne et respiré le parfum de leur enfance! Charmante vision qui les affranchissait pour quelques instants de la vieillesse, de la maladie et de la misère! Aucune d'elles ne voyait plus les solives poudreuses de la mansarde, le lit de paille, les meubles vermoulus, le poêle éteint! Grâce à l'imagination, l'arbuste avait grandi, il recouvrait tout de ses rameaux verdoyants, il avait transformé la misérable demeure en un de ces nids de verdure cachés aux fentes des highlands! Entendez-vous comme les oiseaux chantent, comme l'eau murmure dans les roches, comme les chants des bergers se répondent là-bas, de bruyère en bruyère. Tout abonde où tout manquait il y a un instant, et une petite branche verte a suffi pour ce prodige; elle a apporté la joie avec le souvenir!

John Bolwer n'en veut point voir davantage; il quitte la fenêtre et retombe dans son fauteuil!

Désormais le secret lui est révélé; il voit que celui-ci a cherché son bonheur dans l'amitié; celui-là dans l'amour de la patrie, les autres dans les souvenirs du premier âge, tous en dehors d'eux-mêmes. Lui seul a vécu sans sympathie et sans mémoire, comme l'herbe inutile qui végète au coin de la ruelle déserte! Ah! maintenant il comprend que pour faire partie des vivants, il faut se mêler aux hommes ou aux choses par le cœur! Et il se dit que, quand toutes les maisons sont illuminées pour la fête, si *la maison noire* reste seule obscure et silencieuse, c'est qu'il lui a toujours manqué ce qui éclaire toutes les ténèbres et ce qui donne toutes les joies : un peu d'amour!

DOGGERBANK.

Voy., sur la Pêche du hareng, 1837, p. 355.

— Eh bien, oui, Doggerbank (1), disait un marin assis sur un canot renversé, et parlant à son fils, jeune garçon de douze ans, qui écoutait, sérieux et immobile, debout devant son père. Oui, je t'apprendrai aujourd'hui même pourquoi tu portes ce nom-là. Il ne te déplaira plus tant quand tu sauras qu'il me rappelle ma première et ma dernière pêche. C'est sur ce banc de sable, c'est sur le Doggerbank, qu'est venue s'échouer ma vie de pêcheur; cette vie où l'on vogue sous la main de Dieu qui vous sauve à chaque marée.

Je suis d'Yarmouth, comme mon père et mon grand-père, et je m'en vante. Si l'on nous traite, nous autres, de harengs salés d'Yarmouth (salés ou fumés, peu importe), c'est que nous résistons au feu et à l'eau. Je n'ai pas fait comme mon père, j'ai quitté l'état; mais toi, enfant, tu feras comme lui, entends-tu! A ceux qui te voudront tenter, qui te parleront de devenir marin, officier, que sais-je? (Il y a plus de langues flatteuses pour tirer un brave homme de son métier qu'il n'y a d'écumes de mer, de serpules et autres vermines le long de nos sables pour amorcer ton hameçon.)

(1) *Doggerbank* (banc des Chiens). C'est le nom d'un banc de sable qui s'étend, dans la mer du Nord, entre les côtes du Yorkshire et le Jutland. *Dogger*, *dogre*, est aussi le nom des gros bateaux pêcheurs hollandais qui exploitent ces parages.

A ceux qui te conseilleront d'aller chercher par le monde, comme ton père, la fortune et les honneurs, réponds : « Je n'irai pas au nord plus loin que l'île Fair, au midi plus bas que la Yare; je ne quitterai pas la mer du Nord. Le Doggerbank m'a donné son nom, c'est mon parrain; il me nourrira, et je ne m'éloignerai pas des flots qui le recouvrent. »

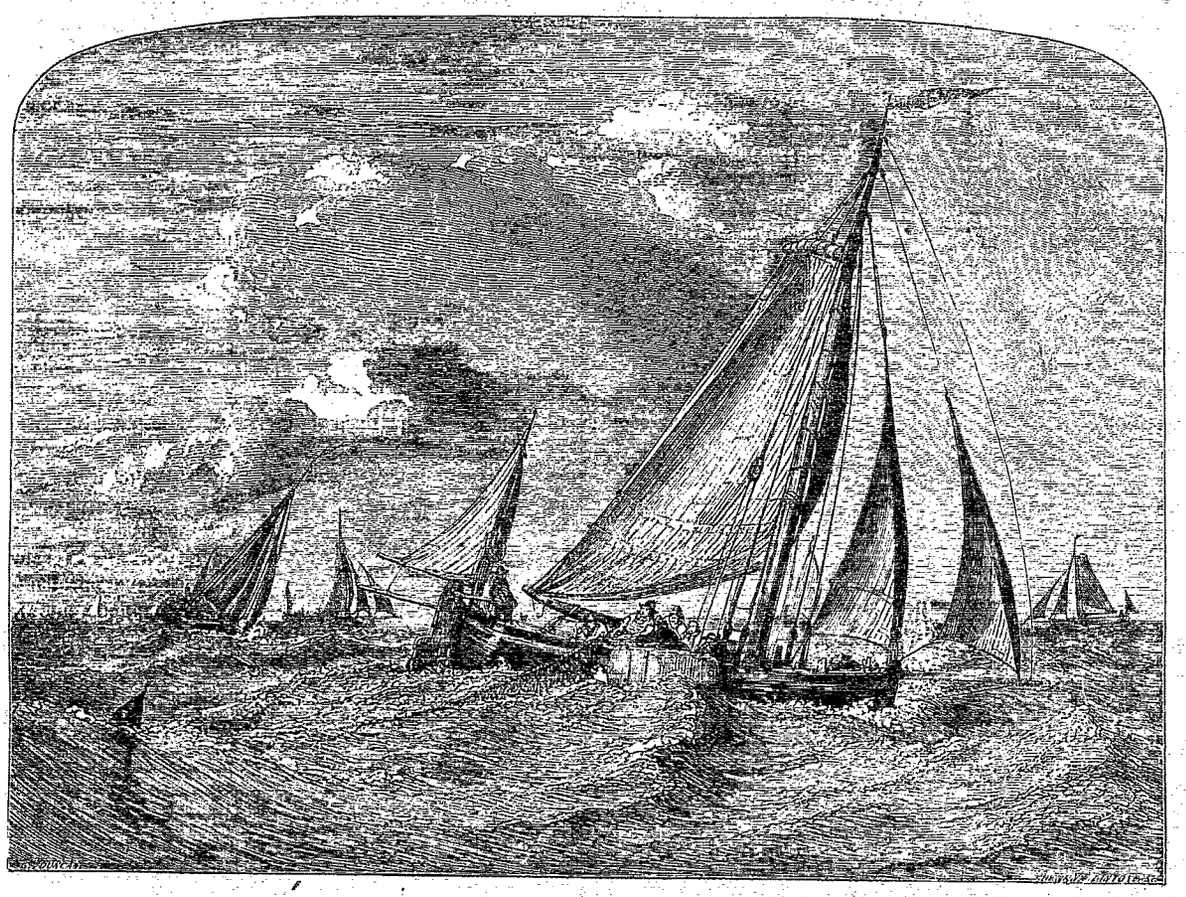
J'étais plus petit que toi, je n'avais guère plus de sept ans; c'était au printemps de 1773, quand mon père me dit : « — James, tu viendras à la grande pêche. » Il y a maintenant quarante-cinq ans, et je n'ai pas oublié comme le cœur me bondit. Tout le monde était affairé sur le rivage et autour des barques. On achevait de tanner les seines, de réunir les barils, d'embarquer des tas de sel d'Espagne; et moi qui ne me sentais pas d'aise et me croyais d'un seul coup devenu homme, je voulais me mêler de tout. J'étais tantôt autour des chaudières où bouillait l'écorce de chêne, tantôt je voulais aider à soulever les filets qu'on y plonge pour les enduire de cette brune gelée qui les renforce. J'étais partout à la fois, sous les pas de tout le monde, et je remboursai quelques coups de pied, quelques horions, sans en devenir plus sage. Enfin, toutes les barques appareillées, la flottille pavoisée, chaque homme à son poste, nous partîmes en poussant des houras, et je tenais si bien ma partie dans le concert que le second de mon père me jeta un seau d'eau salée, en disant que « ce petit phoque qui criait comme un lamantin lui déchirait le tympan. » Le rendez-vous général était, comme de coutume, à Fair-Isle, entre les îles Shetland et les Orcades, et notre *Herring-Buss* (Buche), bonne voilière, eut bientôt pris les devants. Vers le soir, comme mon père, qui connaissait au mieux tous ces parages, venait d'annoncer qu'ayant dévié à l'est nous étions à quinze brasses de fond sur le Doggerbank, qui s'étend entre la plage de Scarborough et le Horn, la corne du Jutland, je crus voir frémir au loin une longue ligne lumineuse, et je me frottai les yeux. D'abord la mer était toute noire; mais ses lames agitées s'étaient illuminées soudainement. « —Voici les harengs! » cria l'homme de garde; et je devins comme fou. Sans plus songer au serment que fait chaque pêcheur, au départ, de ne pas sortir un seul poisson de l'eau avant que la Saint-Jean soit passée, l'idée d'avoir le premier hareng de la pêche s'empara de mon esprit. Nous étions au 24 juin, mais loin encore de minuit; de sorte qu'aucun des nôtres ne se fût avisé de jeter la seine. La colonne serrée qui nageait au-devant de nous menaçait d'entraver notre marche. La plupart de nos hommes s'occupaient de la manœuvre, le reste semblait comme fasciné à la vue de cette houle vivante; car sur la ligne sombre des eaux chatoyaient, étincelaient de toutes parts des yeux miroitants et de luisantes écailles. Personne ne faisait attention à moi; je pus me glisser vers l'avant, et, au risque de passer par-dessus bord, j'enfonçai dans ces flots animés une cape donnée par ma mère pour m'envelopper, et que j'avais en cachette amarrée à un bâton. Je la retirai lourde; la respiration me manqua; j'accourus vers le fanal de poupe, et je n'eus plus assez d'yeux pour admirer, au milieu d'un menu fretin qui retomba autour de moi en frétillant sur les planches, un énorme hareng, d'argent dessous, vert changeant sur le dos, comme ceux que les Hollandais nomment *groene harengs*, et qui, à leur arrivée en juin, guérissent toutes les maladies; aussi beau qu'un fin poisson de premier choix, il était plus gros qu'un hareng de juillet, de la Saint-Jacques. Comme j'étais en contemplation à admirer ma prise, le second de mon père, le bosseman, s'élança vers moi en poussant une clameur à me renverser. « — Damné enfant! cria-t-il; c'est fait de nous! il a pêché le roi des harengs. » Mon père m'arracha des mains ma cape qu'il lança dans la mer avec le beau poisson. « — C'est égal, reprit le contre-maître (un Frison qui ne m'aimait point); hareng hors de l'eau, hareng mort! Celui-ci n'en réchappera pas; il ne nous ramènera plus, chaque printemps, l'armée de ses compagnons. Maintenant je ne donnerais pas une caque vide de toute notre pêche. » A

dater de ce moment, je n'eus plus que rebuffades et fus malmené par tout l'équipage. La pêche donna pourtant cette année plus qu'il n'était encore arrivé de mémoire d'homme, si bien que la mer ne semblait pas assez vaste pour contenir les innombrables bandes de harengs qui, poursuivies par les chiens de mer et les morues, poussaient devant elles les raies, les plies, les flétants et les carrelets. Toutes les petites baies étaient obstruées de poissons. On vendit un penny (deux sous) les trente-quatre douzaines de harengs; on en donna gratis à qui en voulut, et les barques en étaient tellement chargées que quelques petits bateaux sombrèrent. Sur notre pont, il n'y avait plus place pour la manœuvre. Notre contre-maître eut le bras démis en tirant la seine pour la troisième fois. « — La faute encore de ce petit requin d'eau douce! » dit-il. Les filets surchargés rompirent à notre deuxième voyage, toujours sur le Doggerbank. Enfin un dogre hollandais accourant à force de voiles nous aborda à tribord, et il en résulta de telles avaries qu'il fallut renoncer à tenir la mer, et revenir au port se faire radouber. Il n'y eut donc que pertes pour nous dans cette miraculeuse pêche qui enrichissait nos voisins. Je fus montré au doigt comme un porte-malheur, et l'année d'après j'étais mousse sur un de nos corsaires (un *privateer*).

J'ai passé ma vie errante à regretter ma place dans la barque et au foyer de mon père; à envier ce bonheur de revenir sur le pont couvert de poissons dont les écailles reluisent au soleil, et de voir, au retour, briller la goutte d'eau salée, comme un trop-plein de joie, dans les yeux de la femme, de la mère, de la sœur, des filles, qui accourent au-devant de vous; ce transport d'entendre les cris joyeux des enfants qui vous hèlent de loin, tandis que le feu flambe et pétille, vous appelant à sa façon pour réjouir vos yeux et sécher vos membres. Toutes les mains sont occupées à vous aider, à vous soulager, à vous débarrasser; toutes les langues à vous envoyer des souhaits, à vous chanter la bienvenue. Avec vous, vous apportez le pain, l'abondance et le rire!...

— Mais quand la pêche est mauvaise, et qu'il n'y a rien, ou seulement du fretin sur le pont? hasarda le jeune garçon, jetant un coup d'œil de côté sur le galon d'or qui ornait le chapeau ciré du père.

— Rien! répéta celui-ci; est-ce que la mer est avare? Est-ce que ces bandes qui descendent de dessous les glaces du Nord ont cessé d'être innombrables? Est-ce que les femelles des harengs ont cessé d'avoir chacune plus de dix mille œufs à semer dans les baies? Eh! sans les pêcheurs et les requins, à eux seuls les harengs combleraient la mer et dessécheraient la Baltique. Eh quoi! leur armée est forcée de changer l'ordre de sa marche et de s'allonger en colonne

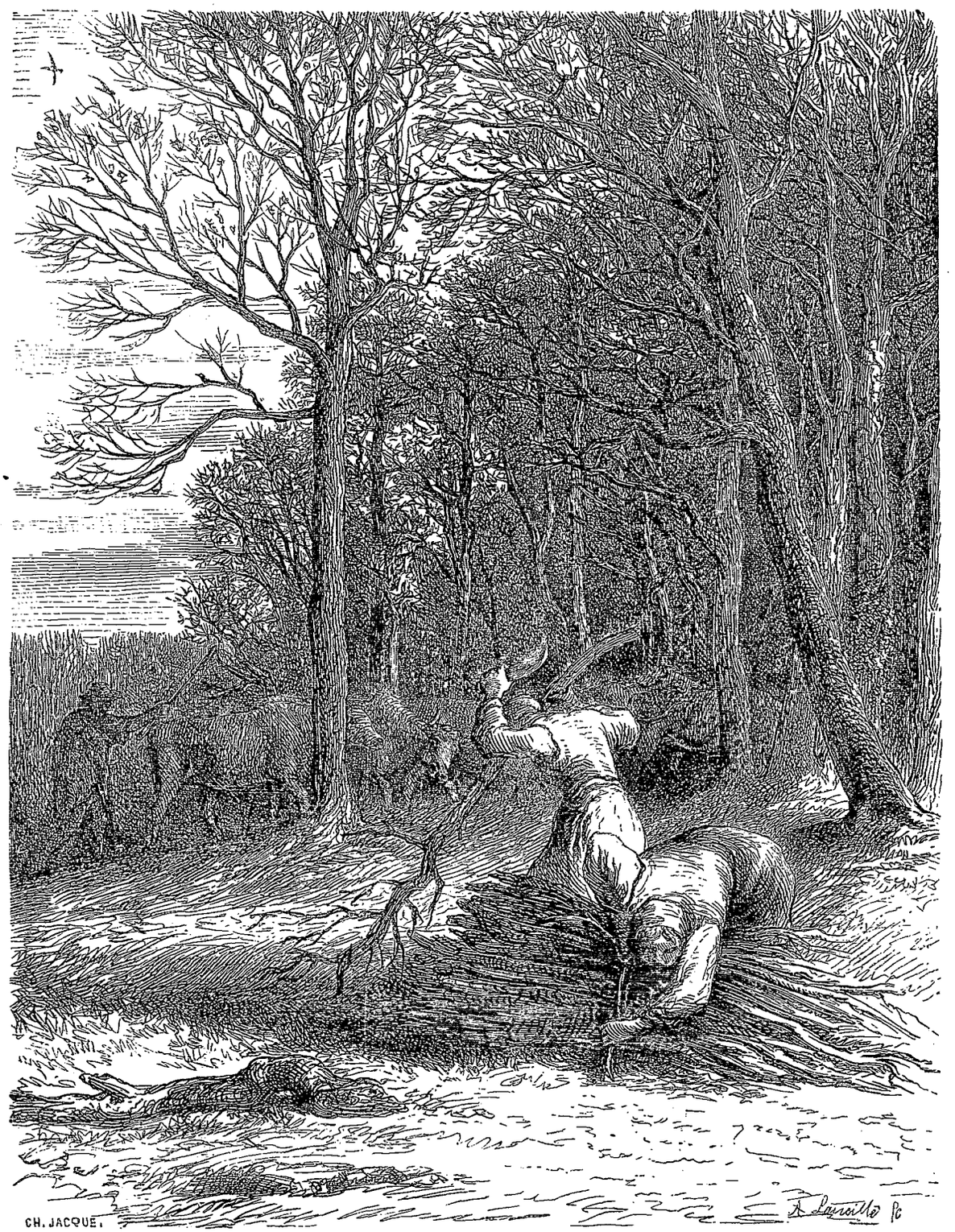


Pêcheurs de Doggerbank, dans la mer du Nord. — Gravure de Henry Linton.

pour traverser le canal qui sépare le Groenland de la Norvége; et ce canal a soixante-dix lieues de largeur! Dieu a envoyé le poisson, comme le blé, comme l'eau, comme la lumière et l'air, à tous, et sans compter.

J'ai assez souffert à poursuivre et piller des hommes; et quand il m'est né un fils, j'ai dit: « Il ne sera point corsaire pour dépouiller et détruire, comme son père; mais, comme son grand-père, il sera pêcheur pour apporter l'abondance et la joie au logis. » C'est alors que je te nommai Doggerbank. Tu aideras à jeter la seine pour la première fois sur ce fond de sable où j'ai vu poindre avec tant de plaisir la première colonne de harengs, où j'eus le malheur de prendre un des conducteurs de leurs bandes. C'est là que tu te rendras demain sur le *smack* de ton oncle; et tu te rappelleras qu'il ne faut jeter ni hameçon ni filet avant que la Saint-Jean soit passée.

LES RAMASSEURS DE TRAINES.



Une scène dans les bois. — Dessin de Jacque.

On donne le nom de *traînes* à ces menus bois qui forment la lisière des forêts : ajoncs épineux, cépées rabougries, branches de taillis desséchées ou rompues par le vent, et que l'usage permet aux pauvres de ramasser pour leur chauffage d'hiver.

Qui n'a rencontré, dans le voisinage des bois, quelque vieille femme chargée d'une de ces bourrées liées d'une hart de genêt, et se reposant à la pente de quelque fossé? Ce fardeau, qu'elle transportait avec grande sueur et grande fatigue, avait demandé un long travail. Il avait fallu chercher l'un après l'autre ces rameaux de bois mort, les détacher avec la serpe, y joindre les broussailles qui bordent les fourrés, se déchirer à toutes les ronces et enfoncer dans toutes les ravines ; car le ramasseur de traînes n'a droit qu'au glanage ; les rebuts seuls lui appartiennent ; partout où l'arbre est vivant et de belle venue, il faut qu'il passe, s'il ne veut

s'exposer aux réprimandes du garde. Mendiant de la forêt, il va prenant çà et là ce que le maître dédaigne, et picorant, pour les noires soirées de décembre, un peu de lumière et de chaleur.

Il faut avoir vu ce fagotage du pauvre dans les bois pour bien comprendre la fable du bûcheron appelant la mort à son secours. Rien de triste comme ce labeur solitaire, au milieu des grands arbres qui entrechoquent leurs branches décharnées, et de ce profond silence interrompu par les seuls coups d'une serpe ébréchée. Le vent gémit sourdement dans le couvert; une bruine glacée pleure le long des troncs; la terre détrempée s'enfonce sous les pieds du fagoteur épuisé; et s'il s'asseoit un instant, à bout de vigueur, s'il cherche à l'horizon le toit de sa cabane pour reprendre courage, il n'aperçoit que les sombres voûtes de la forêt qui s'entre-croisent et se succèdent, ou les longues avenues désertes au bout desquelles s'encadre un coin de ciel pluvieux.

Le hasard nous conduisit, il y a quelques années, dans un carrefour de *vente* où nous rencontrâmes deux de ces ramasseuses de traînes qui fagotaient en commun. C'étaient des femmes déjà vieilles (deux sœurs, comme nous l'apprîmes bientôt), venues là de leur hameau, éloigné de plus d'une lieue, pour se procurer le bois de la semaine.

La plus jeune se plaignait amèrement de sa misère et de sa fatigue, tout en tordant les branches vertes dont elle se préparait à lier une énorme bourrée.

— Allez donc, jours de malheur! disait-elle, parlant à la plus vieille comme si elle se fût parlé à elle-même. Rien n'y manque, ici et là-bas! Dans la futaie, c'est la pluie qui vous gèle; au logis, c'est la faim qui vous talonne. Pourrais-tu me dire, toi, pourquoi nous sommes nées?

— Tu le sais bien, répondit doucement l'autre, qui continuait à élaguer les branches mortes : nous sommes nées pour faire de notre mieux ce que la nécessité nous commande.

— Et si je ne veux pas, moi? reprit aigrement la première; est-ce que j'ai demandé de vivre? Je ne suis donc pas la fille de Dieu, comme les autres, pour qu'il me traite si durement?

— Dieu ne prend pas notre conseil, fit observer la vieille femme d'un accent pénétrant; il voit le monde de son œil, et il a tout réglé selon sa sagesse, tandis que nous autres nous ne savons rien. Crois-moi, pauvre fille, apaise ton cœur; ne te révolte pas contre ce qui doit être, et puisque nous sommes venues au bois pour fagoter, achève paisiblement ton ouvrage; le Maître fera le sien.

Elles continuèrent à discuter ainsi quelque temps, l'une toujours en plainte, l'autre toujours soumise, et toutes deux me prenant à témoin pour s'appuyer de mon avis.

Cependant le fagot avait été achevé et chargé sur les épaules de la vieille. Je les suivis en les interrogeant. Leur histoire n'avait rien qui la distinguât de mille autres histoires. L'aînée était veuve, la jeune avait vieilli dans le célibat; toutes deux se trouvaient pauvres, sans famille, et vivant, comme les oiseaux du ciel, de ce que chaque jour apportait à leur faim. Celle qui avait été épouse et mère acceptait silencieusement la dure épreuve, et portait la vie comme son fardeau de *traînes*, avec une vaillante patience; l'autre, au contraire, sevrée de toutes les joies, semblait retourner sans cesse vers la terre un regard irrité, et lui réclamer une part d'héritage dont elle se sentait frustrée.

Nous atteignîmes, en causant, la lisière du bois.

Comme nous nous engagions dans le chemin creux qui conduisait au village, trois enfants, dont l'aîné pouvait avoir sept ans, vinrent à notre rencontre.

Chacun d'eux portait serré contre sa poitrine un petit paquet de menues branches glanées, brin à brin, sur la route. Dès qu'ils aperçurent les ramasseuses de traînes, tous trois accoururent, et se mirent à recueillir les fétus qui tombaient de loin en loin du fardeau de la vieille femme.

Je lui demandai ce que c'était que ces enfants.

— De pauvres orphelins, dit-elle avec compassion; leur grand'mère prenait soin d'eux; mais voilà six mois que ses pieds refusent de marcher et qu'elle est clouée sur la paille, si bien qu'à cette heure ce sont les petits qui la soignent, vous comprenez comment! Ça n'a rien, et ça vit d'aventure, sous la garde de la providence. Les voisins donnent tantôt un morceau de pain, tantôt une poignée de farine; et, vu que les innocents sont encore trop petits pour aller au bois, ils ramassent, comme vous voyez, les restes des pauvres gens.

En parlant ainsi, la bonne vieille feignait de recharger son fardeau, et faisait tomber quelques branches que les enfants se hâtèrent de relever. Elle me regarda en souriant.

— Monsieur voit qu'on a ses pauvres, dit-elle à demi-voix; les chères créatures se chaufferont ce soir!

Et, tout en continuant, elle se mit à briser, dans le fagot, les rameaux à portée de sa main, et à les semer sur la route, tandis que sa sœur, complice du généreux subterfuge, ramassait elle-même les débris et les remettait aux enfants.

Toutes deux continuèrent ainsi jusqu'au bout du sentier, où les trois petits se préparèrent à rejoindre leur cabane. La plus jeune sœur réunit alors leurs *glanes*, et, voyant que tout pouvait tenir dans ses deux mains :

— Eh bien donc! les innocents n'en auront pas pour une flambée, dit-elle. Sur mon baptême, Jeanne, ce serait pitié de les renvoyer ainsi chez leur mère-grand; voyons, pas de lâcherie, jetez votre fascine à terre, que nous leur fassions une part.

La veuve ne se le fit point redire; le fagot fut délié, et la jeune sœur fabriqua elle-même une fascine proportionnée à la taille du plus grand des garçons; elle la lui chargea sur l'épaule, lui recommanda d'en être ménager, et le renvoya avec un souhait d'heureuse santé pour la malade.

Cette bonne action sembla dissiper sa sombre humeur. Elle prit à son tour le fardeau, l'enleva en s'aidant de la serpe, et dit avec une gaieté ironique :

— C'est pourtant vrai que l'on est récompensé du bien qu'on fait aux pauvres! Voilà que la bourrée qui vous faisait souffler d'ahan ne me pèse presque plus rien.

— Ce n'est pas seulement la bourrée qui est plus légère, lui dis-je à demi-voix, c'est aussi votre cœur que la bonne action contente et soulage.

Elle s'arrêta court, me regarda fixement, et s'écria d'une voix très-émue :

— Ah! Jésus, vous dites, comme ma sœur, monsieur, et je crois que vous avez raison. Ce que c'est cependant! pour ne pas tant sentir sa misère, il suffit de faire l'aumône.

Je me suis souvent rappelé depuis ce mot simple et touchant. Oui, la joie de secourir les autres nous fait oublier nos propres privations. Comment ne pas se trouver riche quand on peut donner?

Aussi, quelle générosité parmi les pauvres! Comme ils sont prompts à acheter, par le sacrifice d'une part de ce qu'ils possèdent, cette joie de protéger qui semble interdite à leur indigence! Lorsque le choléra-morbus décimait la population de Paris, un ouvrier et sa femme furent frappés presque en même temps, et laissèrent un jeune enfant encore au berceau. Un voisin, qui n'avait lui-même d'autres ressources que son travail, se présenta pour l'adopter. Des gens dont la prudence paralysait la pitié lui firent quelques observations.

— Bah! dit l'ouvrier en prenant l'orphelin dans ses bras, *je ne risque jamais que la moitié de mon pain!*

Oui, *la moitié du pain* de chaque jour, voilà ce qu'il est facile de sacrifier; mais ce que nous ne compromettons point aussi facilement, ce sont nos habitudes fastueuses, nos ruineux caprices, nos futilités opulentes. On partage, sans trop de peine, sa pauvreté; on est économe de sa richesse.

LE SAGE PARMI LES HOMMES.

— A quoi aboutissent tant d'efforts pour conserver la sainteté de ton âme? disait au sage un homme du siècle; ne vois-tu pas que, malgré toi, la corruption l'entoure, qu'elle la respire, qu'elle est forcée d'en vivre? Regarde à tes côtés, que trouveras-tu partout? Des fripons que tu dois souffrir, des lâches à qui tu parles, des scélérats qui se disent tes égaux. Ta vertu n'est qu'un éternel compromis avec le vice: partout tu le coudoies; il te souille, quoi que tu fasses, de ses éclaboussures. Tu vis forcément dans le torrent des infamies humaines, et, orgueilleux insensé, tu crois conserver ta pureté!

Le sage répondit:

— Tout à l'heure je traversais le faubourg fangeux: mes pieds effleuraient l'eau croupie des ruisseaux et heurtaient mille débris immondes; mais ma tête, plus élevée, respirait un air pur; je voyais le bleu du ciel à travers les toits humides, et j'entendais les oiseaux chanter derrière les noires cheminées. De même, au milieu des corruptions de la vie, je garde mes pensées assez haut pour que les souillures ne puissent les atteindre. Mes pieds seuls touchent la fange, tandis que mon âme regarde le ciel!

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Extrait du Journal inédit de M. E. Deville.

Suite. — Voy. p. 379.

MISSION DE SARAYACU. — RIVIÈRE DES AMAZONES.

Le lendemain de notre arrivée eut lieu la fête de Saint-François. A peine le jour avait-il paru que le bruit des cloches et des coups de fusils nous annoncèrent le commencement des réjouissances. Nous étions prêts depuis six heures, et les Indiens étaient déjà en grand costume, chemise de coton blanc, pantalon pareil, les jambes garnies de grelots, un bonnet en plumes sur la tête et un panache à la main, attendant à la porte du couvent. Le père Plaza leur distribua trois dais et les accompagna à l'église. Vers la fin du service nos danseurs entrèrent et donnèrent une première représentation qu'ils vinrent achever au couvent, où nous trouvâmes à notre arrivée la table couverte de mets plus curieux les uns que les autres. De temps en temps le père Plaza, suivant la coutume brésilienne, retirait avec ses doigts, du plat ou de son assiette, un morceau de poulet ou toute autre chose qu'il offrait à M. de Castelnau. Les Indiens ne cessaient d'apporter au père des bouteilles d'eau-de-vie que ce dernier prenait et goûtait dans un petit gobelet en bois du nom de *matte*.

La mission de Sarayacu est grande et bien tenue; une église est terminée et une autre en construction. Le village peut contenir environ mille à douze cents habitants, composés surtout d'Indiens des nations Panis, puis des Conibos, Chuntaquiros, Antis ou Campos. Depuis quarante-cinq ans le père Plaza vit avec ces hommes, et les a habitués à une certaine civilisation.

Pendant le mois de repos que nous prîmes à Sarayacu nous fûmes parfaitement traités par ce bon religieux et par les missionnaires qui sont avec lui. Il n'est aucun sacrifice qu'il n'ait fait dans l'intérêt de nos collections. Il envoyait des Indiens de tous côtés. Comme nous lui témoignâmes le désir d'avoir des poissons pour le muséum d'histoire naturelle de Paris, il organisa une pêche sur un lac voisin de Sarayacu qu'il fit empoisonner avec le barbasco (racine du *Piscidia erihryna* ou *Jacquinia armillaris*): nous y allâmes accompagnés d'environ six cents Indiens.

Le 30 octobre, le père Plaza et le père Antonio nous accompagnèrent jusqu'au village de Belhem, où nous trouvâmes les embarcations qu'ils nous avaient fait préparer.

Le même jour nous allâmes à Tierra-Blanca, le lendemain au village de Ventura habité par une trentaine d'Indiens Conibos, et nous marchâmes jour et nuit afin d'arriver sur l'Amazone à Naota. Nous passâmes devant Sapoté, où existait anciennement une mission pour les Indiens Majorunas; mais ces derniers l'ont détruite par le feu. Ils résistent à la civilisation, refusent tout vêtement, et se servent comme armes de sarbacanes, de lances et de flèches empoisonnées. Nous passâmes aussi devant le canal de Pucati qui se jette dans le Maragnon, et en marchant toute la nuit nous arrivâmes en face des îles de Cedro et de Tarapota. Vers trois heures de l'après-midi, nous entrâmes enfin dans l'Amazone, qui vient se jeter à angle droit dans l'Ucayale. A ce point, ces deux rivières sont de dimensions à peu près égales, et peuvent avoir une demi-lieue de large. Aucune parole ne peut donner l'idée de la magnificence de ce beau fleuve, le plus grand et le plus étendu de tous les fleuves connus, qui nourrit tant de peuples, et dont les eaux, creusant incessamment ses rives, laissent à découvert des mines d'or et d'argent. Le pays qu'il traverse est un vrai paradis terrestre, et si les habitants aidaient un peu la nature, ses bords seraient de vastes jardins couverts de fleurs et de fruits. Coton, indigo, vanille, café, cacao, bois de toute espèce, y abondent. Les débordements de ses eaux fertilisent les terres, non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Ajoutez à ces richesses une abondance de poissons prodigieuse, mille animaux différents sur les montagnes, un nombre infini d'oiseaux, et dans le sein de la terre des pierres précieuses! qu'imaginerait-on de plus si l'on voulait peindre l'Éden ou les Hespérides?

Nous fîmes notre première halte sur l'Amazone à Naota, à une lieue de remonte de l'Ucayale. Je mis pied à terre le premier, afin de porter une lettre à M. X..., négociant portugais. A peine avais-je salué M. X... qu'il me demanda si nous avions de la médecine Leroy; sur ma réponse négative, il devint d'une froideur extrême, et m'envoya au curé qui me reçut mieux, mais avec un sentiment de frayeur. Ses paroles s'échappaient péniblement de ses lèvres; cependant il vint avec moi chercher mon compagnon, tout en me disant qu'il ne pouvait nous offrir qu'une hospitalité modeste. Il avait avec lui un singulier petit homme, dont la tête était entièrement rasée à la manière des Indiens; quelques mèches rares tombaient sur ses yeux. Il avait environ quatre pieds de haut. Cet homme n'était pas moins que le gouverneur lui-même, le seigneur don Juan Gassendis, dont l'autorité s'étendait sur cinq autres villages, ainsi qu'il s'empressa de nous le dire. Si le curé parlait peu, en revanche monsieur le gouverneur ne nous laissait même pas le temps de lui faire une question.

Naota est habitée par les Indiens Cocamas, et se compose d'environ quarante à cinquante maisons construites en perches et recouvertes de feuilles de palmier. On trouve dans l'intérieur de presque toutes ces maisons un petit moulin à sucre très-grossier. L'église est un long bâtiment blanchi à la chaux. Il en est de même de la maison de don Bernardino.

Jamais je n'ai vu autant de mosquites que dans cet endroit; ils y volent par millions, aussi insupportables par leur bourdonnement que par leurs piqûres. Il faut avoir été exposé à ces insectes pour se faire une idée de l'impatience qu'ils causent. Condamné à être toujours en mouvement dans l'espoir de les éviter, on succombe sous leur rage sans pouvoir se défendre.

Les principaux articles de commerce de Naota sont la salsepareille et le sel, qui vient de Huallaga, et que l'on apporte par pierres du poids d'environ 25 à 30 kilogrammes, et du prix de 4 réaux. Nous restâmes quelques jours à Naota pour enrichir nos collections zoologiques.

Le 15, nous partîmes, et nous commençâmes notre descente sur l'Amazone. Nous nous arrêtâmes successivement aux villages des Omaguas, Iquitos, Orégones. L'extension

considérable du lobe de l'extrémité inférieure des oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée, donne aux Orégones une physionomie toute particulière. On voit de ces bouts d'oreilles longs de 4 à 5 pouces, percés d'un trou qui varie suivant l'âge des individus. On passe d'abord dans le trou un petit cylindre de bois, puis on le remplace par un plus gros à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. Ces Indiens se servent aussi de flèches et de lances empoisonnées.

Le 20, nous nous arrêtâmes au village de Pébas, habité par les Kaomaris, Kavachés ou Pébos, Orégones et Yaguas, dont le village est à deux lieues dans l'intérieur. Nous nous



Indien Ticunas. — Dessin de Freeman, d'après M. E. Deville.

rendîmes à travers des bois magnifiques, en compagnie du père Viscenti, à la mission de Santa-Maria de los Yaguas. Le curé Rosas, père de la mission, vint au-devant de nous, accompagné de toute sa troupe indienne.

Ces Indiens sont très-beaux. Ils se peignent le corps entièrement en rouge, et portent au cou une grande quantité de colliers blancs. Ils se tracent de jolis dessins en rouge et en noir sur le visage. Ils ont la tête rasée, et ne conservent qu'un bourrelet de cheveux en avant. Pour ornement, ils placent sur leur tête tantôt un cercle de feuilles de palmier, tantôt une ficelle à laquelle sont attachées un certain nombre de plumes d'oiseaux. Lorsqu'ils vont entendre la messe, la plupart d'entre eux n'ont qu'une chemise sans pantalon, le visage enduit de duvet de plumes, et le corps peint en rouge.

Le soir de notre arrivée, ces Indiens nous donnèrent une représentation de leurs danses. Des groupes de huit à dix

hommes et femmes, se tenant par les épaules, forment un cercle et dansent parfaitement en mesure; puis vient un cercle de jeunes filles et d'enfants, sautant de la même manière; on termine par la mascarade que figure notre dessin. Danseurs et danseuses ont sur la tête, à la manière de nos pénitents, un sac descendant jusqu'à la ceinture, deux trous pour les yeux et un pour la bouche, dans laquelle ils ont une feuille avec laquelle ils sifflent comme avec un instrument. Une grande quantité de feuilles de palmier attachées au sac descendent et cachent presque entièrement le corps. Ils tournent en rond, se tenant par la main, sautant, cabriolant et sifflant.

Nous traversâmes ensuite Cavallo, Cochas, le village de Tochiquinas, habité par des Indiens Mayorunas; Péruaté, Loretto, et Tabatingua, forteresse portugaise, bien située sur une hauteur et à peu de distance du rio Javari. On voit sur les hauteurs deux pièces de canon en assez bon état. La force militaire se compose d'un commandant et de cin-



Danses des Indiens Yaguas. — Dessin de Freeman, d'après M. E. Deville.

quante soldats. Le village est habité en partie par des Indiens de la nation des Ticunas.

Pendant mon séjour à Tabatinga, je fis une petite excursion zoologique sur la rivière Javari. De Tabatinga au Para, la navigation de l'Amazone n'offre rien qui n'ait déjà été décrit. Nous passâmes devant San-Paulo, le petit village de San-Antonio, le rio Jutay, le village de Fontébaa, Ega ou Teffé, le petit village de Coary; devant le rio Purus, divisé en trois bras dont le dernier est près le Furo de Saint-Thomas; le village de Pesquerra, puis la Barra du rio Negro ou Manaos, grande ville où nous reçûmes une bonne et franche hospitalité.

Le rio Negro vient de l'ouest dans l'Amazone, et court à l'est en inclinant un peu vers le sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où il entre si parallèlement que, sans la couleur de ses eaux, on pourrait le prendre pour un bras de ce fleuve séparé seulement par une île.

Le 20, nous arrivâmes à Ubidos, et le lendemain nous atteignîmes le rio Preto de Santarem, ou rio Tapajos, habité par les Indiens Mauës, qui ont l'habitude de mouquiner la tête de leurs ennemis; et par les Apiocas et les Mondouroucous, qui font le *guarana*, boisson très-estimée dans tout le Brésil. Après avoir suivi cette rivière pendant deux lieues environ, nous arrivâmes à la ville de Santarem, que nous quittâmes le 27. Continuant notre route, nous laissâmes bientôt loin de nous le rio Uruara, Guajara, les villages d'Almirim et de Gurupa sur la rive droite, de Brèves, celui de Couralina, situé sur la rive gauche, dans l'île de Joanès ou Marajo-Cameta, et enfin la jolie ville du Para, où, à la sortie des bois de l'Amazone, nous crûmes être transportés en Europe. Une grande quantité de bâtiments amarrés devant

la ville, des rues bien alignées, de riantes maisons bien bâties en pierres et en moellons, de jolies églises, en font un séjour charmant.

Il est malheureux qu'un fleuve aussi beau et aussi riche ne soit pas ouvert à la navigation. Des bateaux à vapeur remonteraient sans aucune difficulté jusqu'au pongo de Manseriche, et navigueraient, par l'Ucayale, le rio Tambo ou Apurimac et la Patchitea, jusqu'à douze ou quinze journées de Lima.

WORDSWORTH.

Fin. — Voy. p. 319.

Le patronage du comte de Lonsdale valut à Wordsworth la place de distributeur de papier timbré pour les deux comtés de Westmoreland et de Cumberland. Fixée au centre de sites pittoresques, qui se rattachaient à tous les souvenirs d'une heureuse enfance, la vie du poëte, dépourvue d'incidents, s'épancha tout entière en sa poésie. Émule du rossignol, il vécut et chanta sous la feuillée; il modula ses accords sur le murmure des eaux : mais sa délicieuse retraite au bord du lac de Grasmere n'était pas si profonde que ses plus illustres contemporains ne l'y vinssent chercher. Il y reçut Walter Scott, Humphry Davy, Canning, Southey, Coleridge, toute la pléiade des poëtes des Lacs qui se plaisaient à le reconnaître pour chef.

L'habitude de l'exercice avait singulièrement développé sa force musculaire. Au premier abord, il paraissait austère et lourd; mais son sourire avait un charme inexprimable, et, dès qu'il parlait, sa physionomie devenait radieuse de bienveillance. Rêveur et contemplatif, il se sentait mal à l'aise dans l'atmosphère des salons; il lui fallait, comme aux fleurs et aux oiseaux, le grand air, le soleil et les champs.

On peut juger de l'ensemble du talent de Wordsworth dans *l'Excursion*, son plus long poëme, que rappelle *Jocelyn* pour la partie descriptive; mais nous préférons les petites pièces de vers où palpitent, sous l'expression simple et agreste en son naturel exquis, une émotion si profonde et des sentiments si humains et si vrais. Parmi plusieurs chefs-d'œuvre en ce genre, nous citerons : *Michel*, pastorale; *le Mendiant du Cumberland; Nous sommes sept; la Rêverie de la pauvre Suzanne; la Paysanne et son enfant* (voy. 1842, p. 132, et 1843, p. 368); et enfin *Résolution et indépendance*, cette douce et gracieuse leçon de philosophie pratique, dont nous allons essayer de donner quelque imparfaite idée.

RÉSOLUTION ET INDÉPENDANCE.

Le Chercheur de sangsues.

Toute la nuit le vent a fait rage, la lourde averse a tombé par torrents; mais le soleil s'est levé radieux, les oiseaux chantent au profond du bois, la tourterelle se berce en son roucoulement, le geai répond au caquet de la pie, et l'air est plein du bruit ruisselant des eaux.

Tout ce qui aime le soleil est dehors; le ciel rit à l'aube; sur l'herbe scintillent les gouttes de pluie; sur la lande s'ébat le lièvre folâtre, et ses pattes agiles font jaillir de la terre détrempée un brouillard lumineux qui l'escorte et court avec lui.

Voyageur, je traversais la lande; je vis le lièvre bondir en sa gaieté; j'entendis le frais murmure des eaux et des bois; ou peut-être ne les entendis-je pas, perdu que j'étais en mon transport d'enfant. Le charme de la saison envahissait mon âme; mes vieux souvenirs se détachaient de moi, et les voix des hommes, si vaines et si mélancoliques, s'effaçaient.

Mais comme il arrive parfois que, l'excès de la félicité dépassant nos forces, nous retombions abattus d'aussi haut que nous étions montés, ainsi il advint pour moi ce matin-là. Les terreurs, les ennuis et la sombre tristesse, de noires pensées jusqu'alors inconnues, sorties je ne sais d'où, m'assaillirent. J'entendis l'alouette gazouiller dans la nue; je songeai au lièvre joyeux. Ne suis-je pas aussi un heureux enfant de la terre? N'ai-je pas, comme ces gaies créatures, ma part de délices? Libre de tout souci, je marche à part du monde... Mais un autre jour peut venir, jour de solitude, d'angoisse, de détresse et de pauvreté!

J'ai vécu bercé en d'agréables rêves, comme si la vie n'était qu'un long été, comme si le nécessaire devait échoir, sans effort et sans peine, à une foi sincère, toujours riche en vrais biens. Mais qui ne prend nul soin de l'avenir peut-il s'attendre que d'autres bâtissent pour lui, sèment pour lui, et l'aiment à son appel? Je pensai à Chatterton, le merveilleux adolescent, âme inquiète qui, comme la salamandre, périt en son cercle de feu; à Burns, qui marchait aux rayons de sa gloire et de sa gaieté, suivant sa charrue le long du flanc de la montagne. Poëtes, demi-dieux, nous débutons par la joie pour finir trop souvent, hélas! par l'abattement et la folie.

Soit l'effet d'une grâce particulière, soit un avis venu d'en haut, il arriva qu'en lutte avec ces amères pensées, j'avisai devant moi, sous l'œil nu du ciel, au bord d'une mare, un homme, l'homme le plus vieux qui ait jamais porté cheveux blancs . . . . . .

Cet homme ne semblait ni tout à fait vivant, ni tout à fait mort, ni endormi, en son extrême vieillesse. Son corps était plié en deux, la tête et les pieds se rapprochant dans le pèlerinage de la vie, comme si quelque terrible *géhenne*, torture ou maladie, subie jadis, l'avait courbé sous un faix surhumain.

Il s'appuyait, corps, tête et membres, sur un long bâton blanc dépouillé d'écorce, et lorsque j'approchai à pas discrets et lents de l'onde dormante, le vieillard, pareil à un nuage sourd à l'appel des vents et qui jamais ne se meut qu'en masse, demeurait immobile.

Enfin, rompant le charme, il s'ébranla, et avec son bâton agita la mare : il plongeait un regard fixe dans l'eau bourbeuse, et semblait y lire comme en un livre. J'usai de mon privilége d'étranger : « Cette glorieuse matinée nous promet un beau jour, » lui dis-je.

Le vieillard répliqua en paroles courtoises lentement aspirées; et moi de reprendre : « Qui vous attire et vous retient ici? Le lieu est solitaire et loin de tout secours. » Un éclair de douce surprise jaillit des noires prunelles de ses yeux encore vifs, comme il me répondait.

Ses paroles sortaient faiblement d'une faible poitrine, mais ordonnées, solennelles, avec choix et mesure, dépassant la portée du vulgaire; langage austère et grave comme celui de ces preux presbytériens d'Écosse, qui rendent à Dieu ce qui est dû à Dieu, et à l'homme ce qui lui appartient.

Il dit qu'étant vieux et pauvre, il venait à ces eaux pour chercher des sangsues; tâche hazardeuse et pénible, où il y avait de grandes fatigues à endurer. Il errait d'étang en étang, de mare en mare, couchant, avec l'aide du Seigneur, tantôt sous un toit, tantôt sous les étoiles, et de cette façon il gagnait honnêtement sa vie.

Le vieillard parlait debout à mes côtés; mais sa voix ressemblait au murmure d'un ruisseau lointain, et je ne pouvais séparer ses mots les uns des autres. Lui-même m'apparaissait comme une vision, le mirage d'un rêve, un messager de quelque région céleste envoyé pour me rendre force et courage.

La terreur qui tue, l'espérance qui s'éteint, le froid, la souffrance, les maux cuisants de la chair, et les puissants poëtes morts de faim, tout me revenait en pensée; et dans mon angoisse, cherchant du réconfort, je renouvelai ma demande : « Comment donc vivez-vous, et que pouvez-vous faire? »

Et lui, avec un pâle sourire, répéta ses paroles : il dit qu'il voyageait au proche, au loin, pour chercher des sangsues, troublant, avec ses pieds, l'eau des mares qu'elles habitent.

« Autrefois, j'en pouvais, disait-il, trouver de tous côtés ; mais elles diminuent, et la race s'éteint ; pourtant je persévère, et les trouve où je puis. »

Tandis qu'il parlait, la solitude du lieu, l'aspect du vieillard, son langage, me troublaient. Je le suivais des yeux de l'esprit, errant sur les landes désertes, à travers les marécages, battu de la pluie et du vent, toujours seul et muet ; et comme en moi-même je roulais ces images, il reprit, après une pause, le fil de son discours.

Il y mêla d'autres propos, empreints d'une douce gaieté, et de je ne sais quoi d'affectueux, d'imposant et de grave ; si bien que lorsqu'il eut fini je me pris en dédain, trouvant en ce corps décrépit une âme si virile. « O Dieu ! pensai-je, sois mon secours et mon plus ferme appui ; rappelle-moi souvent le chercheur de sangsues sur la lande déserte. »

La meilleure marque d'un esprit bien fait, c'est de pouvoir s'arrêter et demeurer avec soi-même. SÉNÈQUE.

CANTIQUE DU MUPHTI DES COPHTES,

Chanté dans la grande mosquée du Kaire, pour célébrer l'entrée de Bonaparte dans cette ville, à la tête des braves de l'Occident, le 29e jour d'épiphi (1), l'an 1212 de l'hégire (5 thermidor an VI).

Le grand Allah n'est plus irrité contre nous. Il a oublié nos fautes, assez punies par la longue oppression des Mamelucks. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Quel est celui qui a sauvé des dangers de la mer et de la fureur de ses ennemis le favori de la victoire ? Quel est celui qui a conduit sains et saufs sur les rives du Nil les braves de l'Occident ? C'est le grand Allah. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Les beys mamelucks avaient mis leur confiance dans leurs chevaux ; ils avaient rangé leur infanterie en bataille. Mais le favori de la victoire, à la tête des braves de l'Occident, a détruit l'infanterie et les chevaux des Mamelucks.

De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil sont dissipées par les rayons du soleil, de même l'armée des Mamelucks a été dissipée par les braves de l'Occident ; parce que le grand Allah est actuellement irrité contre les Mamelucks, parce que les braves de l'Occident sont la prunelle droite du grand Allah.

O fils des hommes ! baissez le front devant la justice du grand Allah. Chantez ses miséricordes, ô fils des hommes !

Les Mamelucks n'adorent que leur avarice ; ils dévorent la substance du peuple ; ils sont sourds aux plaintes des veuves et des orphelins ; ils oppriment le pauvre sans pitié. C'est pourquoi le grand Allah a détruit enfin le règne des Mamelucks ; c'est pourquoi il a exaucé les prières des opprimés et leur a fait miséricorde.

Mais les braves de l'Occident adorent le grand Allah, ils respectent les lois de son prophète ; ils aiment le peuple et secourent les opprimés.

Voilà pourquoi le favori de la victoire est aussi le favori du grand Allah ; voilà pourquoi les braves de l'Occident sont protégés par le bouclier invincible du grand Allah.

Réjouissez-vous, fils des hommes, de ce que le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! Réjouissez-vous de ce que sa miséricorde a amené les braves de l'Occident pour nous délivrer du joug des Mamelucks !

Que le grand Allah bénisse le favori de la victoire ! Que le grand Allah fasse prospérer l'armée des braves de l'Occident !

Et nous naguère race dégénérée, nous replacés aujourd'hui au rang des peuples libres par le bras des braves de l'Occident, chantons à jamais les miséricordes du grand Allah ! (1)

(1) Épiph ou épiphi est le nom du onzième mois de l'année solaire des Égyptiens.

MÉDAILLES RARES.

Voy. p. 119, 280.

JEAN CARONDELET, CHANCELIER DE BOURGOGNE. MÉDAILLE DE 1479.

La modestie des anciens médailleurs français rend fort difficile la tâche de ceux qui étudient les premiers monuments de la numismatique nationale. Ces artistes, dont on ne peut méconnaître le mérite, n'ont jamais songé à signer leurs œuvres ; au contraire, les artistes italiens leurs prédécesseurs, non leurs maîtres, négligèrent rarement ce soin ; et il faut leur en savoir gré, car ces signatures sont de précieuses indications pour l'histoire de l'art.

La médaille rare et intéressante, dont nous donnons aujourd'hui une gravure, est-elle due à un artiste français ? C'est une question qu'on ne peut se dispenser de poser, et qu'on ne peut résoudre que par voie d'hypothèse. Les personnages représentés, Jean Carondelet et Marguerite de Chassey sa femme, sont tous deux nés en Franche-Comté ; mais au quinzième siècle (la médaille porte la date de 1479) cette province n'était pas française, et ses principaux citoyens étaient les ministres d'un ennemi de la France, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, qui la possédait comme héritier de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Certainement le faire de cette médaille rappelle celui d'une médaille d'un autre Comtois, de Nicolas Perrenot, père du célèbre cardinal de Granvelle et contemporain de Carondelet : aussi sommes-nous très-disposés à croire que l'une et l'autre ont été exécutées en Franche-Comté. Mais si l'on adopte notre opinion, il faudra encore faire une sorte d'anachronisme pour ranger parmi les productions de notre art national une médaille faite en 1479 dans la comté de Bourgogne, puisque ce ne fut que vers la fin du dix-septième siècle que Louis XIV fit valoir, en mari zélé, et les armes à la main, les droits réels ou prétendus de sa femme à la possession de cette belle contrée.

Toutefois, avant comme après la conquête, les Bourguignons de la Comté parlaient français ; ils habitaient le sol de la Gaule, et nous pouvons donc, sans trop de scrupule, les considérer comme des compatriotes éloignés momentanément du giron maternel.

Jean Carondelet a laissé une mémoire illustre dans son pays natal, ainsi que dans les Pays-Bas qu'il administra pendant de longues années. Il était né à Dôle en 1428, selon Dunod, l'annaliste de la Franche-Comté, « d'une de ces bonnes familles bourgeoises qui vivaient de leurs rentes, s'alliaient à la noblesse et s'appliquaient à l'étude des lois. »

L'étude des lois conduisit Carondelet jusqu'aux plus hautes fonctions. D'abord juge de la Régalie à Besançon, il fut employé dans diverses négociations importantes ; puis il entra, en 1460, au conseil de Philippe le Bon, duc et comte de Bourgogne, en qualité de maître des requêtes ; en 1459, il fut l'un des commissaires qui rédigèrent la Coutume de Franche-Comté.

Plus tard, il accompagna le comte de Charolais, depuis Charles le Téméraire, pendant la guerre du Bien public, terminée, en 1465, par le traité de Conflans ; il fut l'un des principaux négociateurs de cette paix.

En 1470, Carondelet fut de nouveau envoyé par le duc de Bourgogne près de Louis XI. En 1479, nous le voyons, sur notre médaille, nommé *Johannes Carondeletus, præses Burgund ;* c'est-à-dire : « Jean Carondelet, président de Bourgogne. » Ces expressions ne signifient pas président du

(1) Extrait de *Paris pendant l'année* 1798, par M. Peltier ; ouvrage périodique, publié les 15 et 30 de chaque mois. T. XX, n° 74 ; Jeudi 31 janvier 1799.

parlement de Bourgogne, comme l'a écrit Dunod de Charnage, mais bien président du grand conseil établi à Malines par Charles le Téméraire pour ses états de Bourgogne et des Pays-Bas. Un biographe de Carondelet a dit qu'il fut nommé chancelier de Bourgogne en 1478, par Marie de Bourgogne, à la place de l'infortuné Guillaume Hugonet, décapité par les Gantois révoltés ; ce doit être une erreur, car ce titre n'est pas inscrit sur la médaille, qui est de 1479. Quoi qu'il en soit, il est certain que Carondelet fut chancelier de Bourgogne sous Maximilien et sous Philippe le Beau son fils. Il se distingua dans ce poste éminent par sa probité et par les talents les plus remarquables ; peu s'en fallut même qu'il n'éprouvât le sort d'Hugonet. Saisi par les révoltés de Bruges, il allait être exécuté, lorsque l'empereur Frédéric III, père de Maximilien, vint, à la tête d'une armée, dégager son fils et son ministre. En 1490, il fut chargé, avec Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, de la tutelle du jeune duc Philippe le Beau. Mais la fortune est inconstante : au moment où le chancelier paraissait n'avoir plus qu'à jouir de sa haute réputation et à recueillir le fruit des services qu'il avait rendus à sa patrie et à ses princes, une intrigue le fit disgracier. Sa haute position lui avait fait des envieux, et il avait des ennemis dans le clergé parce que sa politique avait toujours été opposée aux prétentions de la cour de Rome. En 1496, il fut mandé à Bréda, où l'archiduc tenait alors sa cour, et le prince lui redemanda les sceaux, ce qu'il ne put faire qu'en détournant les yeux, pour se défendre de l'émotion si naturelle qu'il éprouvait à la vue de ce vieil ami qu'il repoussait peut-être malgré lui. L'ex-chancelier de Bourgogne se retira à Dôle, sa patrie, où il mourut le 21 mars 1501, à l'âge de soixante-treize ans.

Carondelet laissa une nombreuse postérité dont il existe encore des rejetons en France et même en Espagne : un général de ce nom a figuré dans les dernières guerres civiles. La famille des Carondelet aimait et protégeait les arts. C'est à la générosité et au goût éclairé du troisième fils du chancelier, nommé Jean comme son père, que la ville de Besançon doit l'un des plus beaux tableaux de Fra Bartolommeo que l'on connaisse. Ce tableau représente le Martyre de saint Sébastien : dans un coin, on y remarque le portrait de Claude Carondelet, autre fils du chancelier, à genoux et revêtu d'une robe écarlate. Selon Dunod, le portrait a été ajouté, mais il est d'une bonne main. Jean Carondelet, qui fit si libéralement don de ce précieux tableau à l'église métropolitaine de Besançon dont il était doyen, fut, comme son père, un homme d'état éminent. Il fut archevêque de Palerme, président du conseil privé des Pays-Bas, et confident de Charles-Quint. Sa faveur auprès de l'empereur ne l'empêcha pas d'être aussi l'ami d'Érasme, par qui sans doute il fut mis en relation avec Holbein, qui a fait de lui un admirable portrait conservé à la Pinacothèque de Munich. Ce portrait, lithographié par MM. Strixner et Lauter, a été publié dans l'ouvrage connu sous le nom de *Galerie Boisserée*. Un autre fils du chancelier a eu le bonheur de voir ses traits reproduits par un peintre encore plus célèbre qu'Holbein ; nous voulons parler du divin Raphaël lui-même. En effet, on conserve dans la galerie du duc de Grafton un portrait de Ferry Carondelet, archidiacre de Besançon, abbé de Mont-Benoît, conseiller de Charles-Quint, son ambassadeur à Rome et gouverneur de Viterbe. Ce portrait a 1^{m},21 de haut sur 0^{m},95 de large ; il est peint sur bois. Le gouverneur de Viterbe est représenté assis, tenant à la main une lettre à lui adressée, et dictant à un secrétaire ; derrière lui on voit un valet ; la physionomie du jeune prélat respire la grâce et la jeunesse. Si nous pouvons juger de la beauté d'un original de Raphaël par une gravure, ce doit être une des plus belles œuvres du prince de la peinture. Il en existe plusieurs reproductions ; la meilleure est celle de Larmessin. Dans *l'Europe illustre* de Dreux du Radier, on trouve une détestable copie de ce chef-d'œuvre exécutée par Michel Odieuvre ; Dreux du Radier a commis la faute de désigner ce portrait comme étant celui du chancelier Carondelet. Cette erreur est d'autant plus impardonnable que le nom de Ferri Carondelet est écrit très-distinctement sur la lettre que Raphaël a placée dans les mains du brillant gouverneur de Viterbe. Ferry Carondelet mourut en 1528 ; il fut enterré à Saint-Jean de Besançon, où la piété fraternelle de son frère l'archevêque de Palerme lui fit ériger un monument qui subsiste encore. Les auteurs des Voyages pittoresques dans l'ancienne France nous apprennent que ce monument remarquable de la sculpture du seizième siècle est malheureusement relégué dans un emplacement obscur où on le voit à peine.

A Dôle, dans l'église de Notre-Dame, on conserve quelques restes du tombeau érigé à la mémoire du chancelier par les soins pieux de Jean Carondelet, son troisième fils,



Médaille de 1479, conservée au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris.

cet illustre prélat, ami d'Érasme, que nous venons de nommer. On peut juger du style de ce monument par un joli dessin lithographié inséré dans un album intitulé : *Dôle*, — *Franche-Comté*. C'est un portique soutenu par d'élégantes colonnes corinthiennes ; une frise sur laquelle sont représentés des cavaliers décore le fronton. L'ensemble rappelle les tombeaux des Valois à l'abbaye de Saint-Denis. Les statues de Jean Carondelet et de sa femme Marguerite de Chassey, morte en 1521, ont été détruites : on n'a épargné que le fragment que nous venons de décrire, ainsi que l'inscription tumulaire indiquant les titres des défunts, la date de leur mort, et le nom du fils pieux qui avait fait élever ce monument.

La Bibliothèque publique de la ville de Dôle possède un exemplaire de la médaille de 1479.

PALAIS ET JARDINS DE KENSINGTON.



Le Palais de Kensington, à Londres.

Le palais de Kensington est situé dans le quartier à la mode, à l'extrémité ouest (*West end*) de Londres, où se groupent les riches et nobles demeures, les parcs, les jardins, laissant le reste de l'active et populeuse cité presque entièrement déshérité d'air, de promenades et d'espace. Son architecture est irrégulière ; il n'a d'imposant que ses proportions, et semble protester, par son aridité, contre les progrès des arts et de l'industrie. La beauté de ses jardins, qui confinent avec Hyde-Park, peut seule expliquer la faveur dont l'honora Guillaume III, lorsqu'il l'acheta au lord chancelier Finch. Après lui, la reine Marie et la reine Anne y firent de nombreuses plantations, et agrandirent les promenades, que vingt-cinq ans plus tard la reine Caroline, femme de Georges II, fit de nouveau dessiner, sous sa direction, par un peintre, un architecte et un jardinier. Vers la même époque, Kent peignit le grand escalier et les plafonds de plusieurs salles. Les appartements sont ornés de tableaux de prix et de portraits de maîtres. Le 29 novembre 1836, un terrible oura-

gan dévasta les jardins et y déracina cent trente-deux arbres; on suit encore sa trace à travers les trouées qu'il fit dans les allées des vieux chênes séculaires. Six portes, dont quatre ouvrent sur Hyde-Park, donnent accès dans cette promenade. Bien que publique, l'entrée en est interdite aux domestiques en livrée, aux femmes portant sabots ou *socques*, et aux chiens.

Les hôtes royaux qui montrèrent le plus de prédilection pour cette résidence furent Georges II et sa femme. Si nos demeures, muets témoins de notre vie intime, pouvaient garder un écho du passé, les murs de ce palais nous renverraient le rire bruyant, les éclats de colère, le ton brusquement opiniâtre du monarque bourgeois, qui, resté Allemand sur le trône d'Angleterre, alliait la lourdeur et l'entêtement tudesques aux prétentions de galanterie et de légèreté françaises du dix-huitième siècle. Bon homme au fond, ne manquant ni de courage ni de sens, Georges II eut le bonheur d'avoir dans la reine Caroline un conseiller d'un esprit supérieur, d'un tact délicat et d'une infatigable patience. Secondée par sir Robert Walpole, le plus adroit et le plus heureux des ministres anglais, elle parvint à faire de son mari un quasi grand homme, ou du moins elle contribua puissamment à la prospérité de son règne. « Elle gouvernait le roi, disent des mémoires contemporains, comme les prêtres du paganisme gouvernaient leurs idoles, alors que, prosternés devant l'autel, ils recueillaient en public, avec toutes les apparences du respect et de la ferveur, les oracles qu'ils avaient dictés en secret. Le roi soupçonnait si peu cette puissance occulte de la reine, qu'énumérant un jour ceux qui avaient régné sous ses prédécesseurs, il dit : « Charles Ier était » gouverné par sa femme, Charles II par ses favorites, le roi » Jacques par ses prêtres, le roi Guillaume par ses parti- » sans, la reine Anne par ses femmes, mon père (Georges Ier) » par tous ceux qui pouvaient arriver jusqu'à lui. » Et, se tournant d'un air satisfait et triomphant vers ses auditeurs, il ajouta avec un sourire : « Qui passe pour gouverner au- » jourd'hui? » Hélas! la reine elle-même ne gouvernait pas sans partage. C'était souvent au profit du ministre Walpole et de sa politique qu'elle s'épuisait en combinaisons ingénieuses, qu'elle subissait un tête-à-tête journalier de sept à huit heures avec le roi, s'évertuant à dire ce qu'elle ne pensait pas, à louer ce qu'elle désapprouvait; car ils étaient rarement du même avis, et Georges II était trop entêté pour qu'elle osât le contrecarrer de front. Elle glissait alors son avis à la façon des faiseurs de tours qui vous donnent une carte à tenir, et la changent imperceptiblement entre vos mains. Ce qui rendait ces tête-à-tête formidables, c'est que le roi n'aimait ni à lire ni à entendre lire, et elle était forcée, comme l'araignée, de tirer de son propre fonds tous les rets dans lesquels elle enlaçait la mouche. »

Hâtons-nous d'ajouter que la reine Caroline n'usa de cette influence, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, que pour le bien de son royal époux et de l'Angleterre. Si quelques-unes de ses femmes escomptèrent sa faveur ou sa confiance, elle ne fut jamais complice de ces bassesses. Horace Walpole raconte à ce sujet, dans ses *Réminiscences*, une singulière anecdote :

« Lady Sundon, écrit-il en 1742, vient de mourir. Elle avait eu un grand crédit près de la reine, qui affectait néanmoins de la mépriser. On attribuait son influence à un secret qu'elle avait surpris. Je disais à lady Pomfret : « Elle a dû mourir fort riche. » Sur quoi la dame me répliqua avec vivacité : « Elle n'a jamais pris d'argent. » De retour au logis, je répétai ce propos à mon père (sir Robert Walpole) : « Non, me dit-il; mais elle prenait des bijoux. Lord Pomfret lui a payé sa charge de grand-maître de la cavalerie une paire de boucles d'oreilles en diamants d'une valeur de quatorze cents louis. Elle les portait un jour en visite chez la vieille duchesse de Marlborough, qui, se récriant aussitôt après sa sortie, dit à lady Mary Montague : « Conce- » vez-vous l'impudence de cette femme qui ose se montrer » avec ce *pour-boire* aux oreilles? — Eh! madame, répon- » dit lady Mary, comment saurait-on où se vend le vin sans » l'enseigne? »

» Sir Robert contait aussi que, dans l'ivresse de sa vanité, lady Sundon lui avait une fois proposé de se réunir à elle pour gouverner le royaume. Il lui fit un profond salut et lui demanda sa protection, assurant qu'il ne connaissait personne plus digne de régner que le roi et la reine.

» A la mort de ma mère, qui était de l'âge de la reine, continue Horace Walpole, sa majesté fit à mon père plusieurs questions. Il remarqua qu'elle insistait sur les suites dangereuses d'une hernie, quoiqu'il n'y eût rien de commun entre cette maladie et celle de ma mère. En rentrant, il me dit : « Je connais maintenant le secret qui vaut à lady Sundon » un si grand ascendant. » Il ne se trompait pas; la reine Caroline mourut en 1737 d'une hernie étranglée, dont elle avait soigneusement caché les progrès. Personne, dans sa famille même, ne soupçonnait la nature du mal; on attribuait ses souffrances à la goutte qu'elle avait souvent conjurée par des bains froids, au risque de sa vie, afin de ne pas interrompre ses promenades avec le roi. Selon les uns, elle rendit le dernier soupir à Hampton-Court; selon d'autres, à Kensington, où elle était allée passer quelques jours. »

C'est cette aimable et majestueuse figure qui nous suivait sous les épais ombrages de Kensington qu'elle a plantés, dans les allées qu'elle a parcourues, qui se réfléchissait pour nous dans les glaces du palais, et que nous avons essayé d'évoquer pour rendre de la vie au site, une voix aux pierres.

Dans le cimetière du village de Kensington, on remarque la tombe de Mme Inchbald, auteur de *Simple histoire*, et celle du célèbre chirurgien Hunter.

LES DIX TRAVAILLEURS DE LA MÈRE VERT-D'EAU.

Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se réunit autour du foyer, et quelques voisins viennent s'y joindre; car, dans ces solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clairsemées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les intimités s'établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, amènent les confidences; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets; on met en commun cette vie du dedans sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

Quelquefois le cousin Prudence vient lui-même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme; car le cousin est le plus habile conteur de la montagne. Il sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. Il connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des colonnes ou comme des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

Il en est, de plus, la sagesse : il a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de *bonhomme Prudence*.

C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il paraît à la veillée, et tout le monde à sa vue s'est récrié de joie. On lui a donné la meilleure place près du foyer, on a fait cercle autour de lui; Guillaume a pris sa pipe et vient de s'asseoir vis-à-vis.

Le bonhomme Prudence s'est tour à tour informé de tous

les gens et de toutes les choses. Il a voulu savoir où en étaient les semailles, si le dernier poulain prenait des forces, et comment allait la basse-cour. La jeune fermière a répondu à tout sans trop d'empressement, et comme si son esprit était ailleurs; car la belle Martha pense souvent au grand village où elle a été élevée! Elle regrette les danses sous les ormes, les longues promenades dans les blés avec les jeunes filles qui riaient en cueillant les fleurs de haies, les longues causeries du four et de la fontaine. Aussi bien souvent Martha reste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, tandis que son esprit voyage dans le passé.

Ce soir encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne tourne point; la quenouille reste chargée de lin à sa ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sur ses genoux.

Le bonhomme Prudence a tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfants : pour les faire accepter, il faut choisir le moyen et le moment.

Cependant la famille et les voisins l'entourent :

— Bonhomme Prudence, une histoire! une histoire!

Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée.

— C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, dit-il en souriant; eh bien, il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes; c'était un récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la *mère Vert-d'Eau*.

Tout le monde poussa un grand éclat de rire; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme Prudence reprit :

« Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'Almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand'mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

» La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire quand on voyait ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversation avec son menton; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

» Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

» Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier comme une dame qui a des engelures, elle commença à se dire tout bas :

» — Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne! et c'est grand'pitié que je sois seule tourmentée, à mon âge, de tant de soins! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus leste que l'eau et plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée Vert-d'Eau n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême? Si elle pouvait m'entendre et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa malaisance.

» — Sois donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix.

» Et Charlotte aperçut devant elle la mère Vert-d'Eau qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

» Au premier instant, la jeune fille eut peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays : elle était vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchon, et elle-même était si laide, si vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un épouseur.

» Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée Vert-d'Eau, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service?

» — C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

» — Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

» — Mieux que cela, répondit la mère Vert-d'Eau; je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudras bien leur ordonner.

» — Où sont-ils? s'écria la jeune fille.

» — Tu vas les voir.

» La vieille entr'ouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

» Les deux premiers étaient très-courts, mais larges et robustes.

» — Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils t'aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille, et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

» A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tout, suffire à tout, préparer tout. Émerveillée, elle poussa un grand cri de joie, et, étendant les bras vers la fée :

» — Ah! mère Vert-d'Eau, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde!

» — Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

» Quand ceci fut accompli :

» — Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère Vert-d'Eau; tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

» La fée avait dit vrai, et notre grand'mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme; mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aida à élever huit enfants dans l'aisance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les *travailleurs de la mère Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire parmi nous que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison. »

En prononçant ces derniers mots, le bonhomme Prudence

s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Guillaume et son cousin échangèrent un regard.

Toute la famille silencieuse réfléchissait à l'histoire du bonhomme Prudence. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier et se donnait sa leçon à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage; le rouet tournait rapidement, le lin disparaissait de la quenouille.



Le Coin du feu dans les Vosges. — Dessin de Valentin.

ERRATA.

Page 44. — Le billet d'entrée au bal des ambassadeurs d'Espagne a été reproduit d'après un exemplaire original faisant partie de la collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.

Page 208. — En donnant la biographie du statuaire Omacht, nous avons dit que la Vénus, regardée comme son chef-d'œuvre, avait été transportée en Portugal : c'est une erreur. La statue de Vénus a été acquise par la municipalité de Strasbourg, et elle est conservée dans le Musée de cette ville.

Page 264, col. 1, dernière ligne. — « Chiromanie, » lisez « Chiromancie. » — « Spartlick, » lisez « Hartlick. »

Page 265, col. 2, ligne 15. — Dans la dépense de 18 millions que nous avons indiquée comme prix de revient de la gare de Paris à Strasbourg, on doit comprendre le prix de la portion du chemin de fer entre cette gare et celle de la Chapelle (plus de 3 millions), et le prix de la gare de marchandises de la Chapelle, avec remises et ateliers (plus de 5 millions); la gare principale et ses abords, y compris l'achat du terrain, les ouvrages d'art, égouts, rues d'accès, etc., ne doivent être évalués qu'à moins de 10 millions.

Page 276, col. 2, ligne 2. — « calvinistes, » lisez « catholiques. »

Page 301, col. 1, dernière ligne. — « le bleu, » lisez « le blanc. »

Page 309, col. 2, ligne 5 en remontant. — « Jabira, » lisez « Jabirus. »

Page 349. — On suppose que le carillon de Dunkerque est à peu près aussi ancien que la tour même où il est placé, et qui a été élevée en 1437. Il est probable, nous écrit M. G. Malo, que, dès son origine, il était composé d'un assez grand nombre de cloches; car l'habile carillonneur de 1476, quelle qu'eût été son habileté, n'eût sans doute point mis les populations en émoi s'il n'eût eu à sa disposition un instrument assez perfectionné pour faire briller son talent. Du reste, ce carillon a été plus d'une fois restauré. Au milieu du dernier siècle, les cloches avaient été pour la plupart refondues, et le nombre en avait été augmenté. Vers 1825, le carillon a subi une nouvelle refonte : on a voulu lui faire exprimer des airs en vogue de *Robin des bois*, de *la Dame blanche*, etc.; mais cette restauration laissait tellement à désirer que l'on a regretté les airs plus simples d'avant la refonte, tout imparfaits qu'ils fussent alors.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abus de langage, 126.
Acauan, oiseau prophétique de l'Amérique méridion., 228.
Aga (l') des fêtes noires en Turquie, 255.
Ages d'or (les Trois), 239.
Aguateros. Porteurs d'eau à Quito, 20.
Aigle (l') et la colombe, 296.
Aimantation natur. du fer, 327.
Ajaccio, 133.
Anges du sommeil, 377.
Année (Grande), 71.
Arbres (Quelques) remarquables de la vallée du lac Léman, 276.
Arcadie (l'), poëme par Bernardin de St-Pierre, 229, 236.
Aristophane. La comédie des Guêpes, 307.
Armée française. Contingent annuel, 111.
Armes à feu à l'exposition de Londres, 371.
Art (l') domestique chez les Arabes et les Turcs, 252.
Athènes, 185.
Attention (Habitude de l'), 267.
Aumônière de Henri Ier, comte de Champagne, 228.
Automne (l'), 315.
Aux jeunes demoiselles de l'Angleterre, 283.
Avalanches (les), 57, 198.

Bains de Panticosa (Excursion aux), Espagne, 190, 234, 298.
Bains de Vico, Corse, 132.
Bal donné par les ambassadeurs d'Espagne en 1730. Billet d'entrée, 44.
Balæniceps rex, 309.
Baleines (la Chanson des), 183.
Baronnies (les Quatre) du Périgord, 259, 289.
Bart (J.). Sa vie militaire, 166.
Bateliers (les) à Constantinople, 347.
Bazar de la ville de Faizabad, dans l'Inde, 55.
Bendemann. Ses fresques « la Vie humaine », 188.
Bergeronnettes, 284.
Berne et les Bernois, 178, 348.
Bertius (Pierre), 31.
Bible (la) de ma mère, 194.
— des pauvres, 15e siècle, 263.
Bienfaisance (Établissements de) à Paris, 154.
— (Trois ordres de). Leur but, 135.
Biron (de Gontault-), 260.
Blattes (les), 88.
Bohémiens (les), tableau de Diaz, 393,
Bosse (Abr.). Biographie, 225.
Bouilloire ou cafetière de la sultane Validé, 253.
Briçonnet (Pierre). Sa biographie; généalogie de sa famille; sa médaille, 119.
Bulle de 1536, 99.

Cadenas arabe, 252.
Cadran (le) solaire, 287.
Caisse de retraite et pensions viagères pour la vieillesse, 307.
Calendrier gastronomique, 7.
Calice (le), gravure de Hollar, 325.
Canot de plaisance. Construction; système de voilure, 331.
Cantique du muphti des Cophtes, 403.
Captivité et aventures de Juda Ben-Salomon, 230, 253.
Caractère (un) de la Bruyère, dessin de T. Johannot, 197.
Caravage (Mich.-Ange de), 370.
Carême (le), 100.
Carillon de Dunkerque, 348.
Carondelet (Jean), chancelier de Bourgogne, 403.
Carte de visite au dernier siècle, 8.
Cascade gelée du Giessbach, 101.
Casoar de la Nouvelle-Hollande, 345.
Casseuse (la) de chanvre, costume de l'Oberland, 177.
Cathédrale de Chartres. Clôture du chœur, 241.
— de Meaux. Façade principale, 125.
Catinat. Sa devise, 278.
Centenaires célèbres, 312.
Chanoine de Bologne (Portrait d'un), 137.
Chant de l'Arabe Omaja à son coursier, 251.
Chapelle du château de Biron, 260.
— du Vol, près de Quito, 49.
Charité du rajah, légende indienne, 139.
Charles XII, 355.
Chartreuse (la) de Dijon, 201.
Chasse (une) au 13e siècle, 55.
Chat (le) de Mlle Dupuy, 64.
Châtaignier (le) de Neuve-Celle, 277.
Château de Biron, 261.
— de Durrenstein, Autriche, 121.
— d'Eisenstadt, Hongrie, 73.
— de Mareuil, 289.
Châteauroux, 36.
Chemin de fer de Paris à Strasbourg. Gare, 265.
Chénier (André). Biographie, portrait, 145, 243.
Chercheur (le) de sangsues, 404.
Cheval (le) arabe, 251.
Chien (le) auprès d'un héron, tableau de J.-B. Oudry, 117.
Childéric Ier. Armes et ornements trouvés dans son tombeau, 271.
Chimborazo (le), Amérique méridionale, 109.
Cogoleto, village de la rivière de Gênes, 364.
Coin (le) du feu dans les Vosges, 408.
Colomb (Christophe). Son enfance; maison où il est mort, 363, 365.
Combat du navire le Glorieux, 168.
Commerce (De la sincérité dans le), 106.
Condors (Sur le vol des), 3.
Conscrit (le), anecdote, 171.
Conserves alimentaires. Légumes desséchés, 355.
Corbeau (le) et le renard, apologue oriental, 275.
Corde (la) des fous, 388.
Corogne (la), 144.
Corporations (Satire populaire contre les), 133.
Corse (la). Son histoire, 129, 233.
Corte, Corse, 129.
Cortez (Fernand). Épisode de sa vie; son portrait, 128, 146.
Coupe en ivoire, 374.
Cristaux (les). Notions élémentaires sur cette branche de la minéralogie, 1851, 231, 290.
Croix (la) de Cécile, nouvelle, 326, 333.

Dame enseignant à lire à une jeune fille, estampe du 16e siècle, 361.
Danger de sonner les cloches pendant les orages, 206.
Danses des Indiens Yaguas, 401.
Davalos (Dona Isabelle de). Dévouement qui cause sa mort, 159.
Déols, Indre, 212.
Déplacement du phare de Sunderland, 315.
Dernière (la) fée, nouvelle, 70, 90.
Desmond (Catherine, comtesse de), 312.
Dessin. Conseils pour l'étude de cet art, 286.
D'Estaing (le Comte). Portrait; combat naval de l'île de la Grenade, 269.
Diamantoïde (le) ou diamant brut. Caract. physiques, 59.
Diodons (les), 387.
Dix (les) travailleurs de la mère Vert-d'Eau, conte, 407.
Doggerbank, 395.
Dombasle (Matthieu de). Sa statue, 336.
Dresde. Son palais, 190.

École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, Atelier des forges, 163 à 165.
— normale supérieure, à Paris, 329.
Économie domestique. Préceptes, par Rollin, 88.
Edifice du 13e siècle, à Meaux, 124.
Église Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, 20.
— de St-Pantaléon, à Troyes, 297.
— St-Remi, à Reims. Description, 175.
— de Tillières-sur-Avre, Eure, 59.
Électricité (Découvertes et expériences sur l') au 18e siècle, 26.
Éléphant envoyé à Charlemagne, 223.
Embryon de poulet, 376.
Émeraudes (les Cinq) de Cortez, 127, 146.
Enfer (l') de Misaya, 142.
Enseigne (l'), apologue de Locman, 183.
Enseignes (Recherches historiques sur les), 66, 74, 91.
Épigrammes du chevalier d'Aceilly, 88.
Epyornis, 159.
Eté (l'), 209, 210.
Éternel (l') travailleur, 257.
Étoiles fixes. Leur nombre, 210.
Évangiles (les) des quenouilles, recueil d'historiettes, 214.
Exposition universelle de Londres en 1851, 139, 265, 303, 337, 371.
Extase (l'), 311.

Fautes avouées, 330.
Femme du Caire, 56.
Femmes peintres, 287.
Fête donnée à Paris, en 1730, par les ambassadeurs d'Espagne, 43.
— des Nègres, dite Aïd el-Foul, à Alger, 151.
Fontaine de cristal, à l'exposition de Londres, 341.
Forêt de Palenqué, Mexique, 223.
Forêts (les) des Alpes, 33.
Forges de France (Géographie des), 37.
Fox. Pari singulier qu'il fit avec un membre de la famille royale d'Angleterre, 147.
Franklin. Un épisode de sa vie, 383.
Frontispice (un), 296.
Fruits. Leur récolte en Suisse, 281.

Ganelon, archevêque de Sens au 9e siècle, 119.
Gérando (de). Le Visiteur du pauvre, 135.
Gilbert (Guillaume), médecin, 328.
Girard (Grégoire). Biographie, fin (voy. 1850), 210,
Goniomètre, 156.
Goujon (J.). Son buste, 82, 83.
Gran-Vasco, 94.
Grimod de la Reynière, 6.
Guêpes (les) et les plaideurs, 306.
Guerre souterraine (Aperçu historique sur la), 334, 346.

Habitation (une) anglo-saxonne, 184.
— (Intérieur d'une) musulmane, 56.
Hachaichin (les), 95.
Ham. Son fort, 317.
Hameau de Cookham, comté de Berk, 249.
Hébreux captifs à Babylone, 41.
Henri Ier, comte de Champagne et roi de Sicile, 228.
Henri III, roi d'Angleterre, forcé de jurer l'exécution de la grande charte, 65.
Histoire du costume en France: 14e et 15e siècle, 50.
— de S. Jean, gravure du 15e siècle, 264.
Hiver (l'), 1, 2.
Hochequeues, 283.
Hollar (Wenceslas), graveur. Son portrait; sa gravure « le Calice », 324, 325.
Houilles étrangères (Consommation en France des), 214.
Hydroplasie, 300.

Inca, 380.
Indien Campo ou Antis, 384.
— Ticunas, 400.
Indiens Conibos (Ucayale), 381.
— Yaguas, 401.
Inscriptions à la main sur les murs de Pompéi, 240.
Ischell, haute Autriche, 169.

Jacquemont (Victor). Notice et portrait, 353, 365.
Jamnitzer (Wenzel). Notice sur sa vie, 280.
Jets d'eau (Diverses formes de), 300.
Jeune (la) Tarentine, idylle d'André Chénier, 245.
Job Ben-Salomon. Ses aventures et sa captivité, 230, 253.
Jour (le) de l'an au Tibet, 10.

Killarney, en Irlande, 4.
Koh-i-Noour (montagne de lumière), 304.

La Bruyère, 195, 196.
Lac Ilsing, en Livonie, 147.
— Ngami, Afrique cent., 30, 46.
— sur une montagne, en Corse, 233.
Laquais. Origine de ce mot, 191.
Larrey. Ses services; sa statue, 255, 256.
Lavandières, oiseaux, 284.
Leeghwater (Jan-Adrianszoon), 299.
Législateurs américains confondus avec S. Thomas, 135.
Le plus riche des princes, 347.
Lettre (une) de Charles XII, 355.
Linné. Notice sur sa vie, 162, 170.
Linz (de) à Vienne. Aspect du pays, 121.
Livres (les) d'images avant la découv. de l'imprimerie, 263.
Londres (Exposition universelle de), 139, 265, 303, 337, 371.
Lune (un Volcan dans la), 36.

Machine à enveloppes, 266.
— pneumatique de Héron, 46.
Maladetta (la), Pyrénées, 14, 22.
Mal' aria (la), tableau par Ernest Hébert, 89.
Mansarade (la), caricature du 17e siècle, 160.
Marais salants et sauniers, 356.
Marchand (le) de gravures, 321.
Mareuil (Sires de), 289.
Margaret Finch, reine des Gipsies, 16.
Mauresque (Jeune), d'après Murillo, 305.
Médaille de F. Briçonnet, 120.
— de Jean Carondelet, 404.
— commémorative de l'exposition universelle de 1851, 304.
— — de la prise de la Rochelle sous Louis XIII, 32.
— de Wenzel Jamnister, 280.
Mémoires de Chateaubriand. Composition de Tony Johannot, 162.
Menetou-Couture, Cher, 112.
Mer (Bénédiction de la), souvenir de Boulogne, 166.
Mer. Quelques exemples de sa grande profondeur, 155.
Mésaventure (une) de J.-J. Rousseau, 186.
Messe (la Première) en Amérique, 9.
Mesures anciennes. Abus et erreurs qu'elles occasionnaient, 318.
— itinéraires de différents pays converties en mètres, 194.
Meuble-Fourdinois (le), à l'exposition de Londres, 337.
Minerve (Statue de), au Louvre, 136.
Misaya (le), volcan de la Nouvelle-Grenade, 143.
Monde (le) pêché à la ligne, 387.
Montagnes de la Creuse, 368.
Monteil (Amans-Alexis). Biographie, travaux et portrait, 47.
Monuments égyptiens au Louvre, 217.
Mort des frères de Laborde sur les côtes de la Californie, 79.
— d'un compagnon du devoir, scène de mœurs contemporaines, 74.
— du cerf, 385.
Moulins, Allier, 275.
Moutons (Tonte des), 235.
Moyens de se rappeler quels sont les mois de 30 et de 31 jours, 368.
Musée de Lyon, 137.
— Royal-Bourbon, à Naples, 192.

Naufrage sur les îles Marion et Crozet en 1825, 278.
Navires (Quelques détails historiques sur la forme des), 203, 219.
New-York. Incendie de 1835, 42.

Œufs. Coupe d'un œuf de poule; ce que c'est qu'un œuf, 157, 246, 374, 389.
— Dimensions comparées des œufs de différents animaux, 157.
Ohmacht ou Omacht, 207, 208.
Oiseaux (Contre la chasse aux petits), 35.
— Leurs migrations, 98, 201, 310.
Omnibus à Londres et à Manchester, 340.
Ouakamba (les), 322.
Oudry (Jean-Baptiste). Biographie et portrait, 114, 116.

Palais et jardins de Kensington, 405.
— de cristal, à Londres, 140.
Paludiers, 358.
Pannychis, fragment d'idylle par André Chénier, 145.
Papin (Denis), 84.
Parc (le) Mousseaux. Ruines gothiques; la Naumachie, 180, 181.
Parr (Old), 312.
Parure (une) indienne des dames de la Bolivie, 198.
Patère d'or de Rennes, 199, 200.
Patience (la) d'un pauvre auteur, 351.
Paxton, architecte, 344.
Paysage à la Guadeloupe, dessin de Karl Girardet, 193.
— (un) au bord de la rivière de l'Oullins, par Daubigny, 24.
— (un), par Th. Rousseau, 12.
— et animaux, par Troyon, 17.
Pêche des pareilliers, 112.
Pêcheurs (une Famille de), 13.
Peinture d'animaux (Sur la), 17.
Pensées. — Ancillon, 326. Anonyme, 175. Archiloque, 246. Bacon, 11, 151. Ballanche, 6. Catinat, 278. Cervantes, 207. Chateaubriand, 183. Ecclésiastique, 22, 311. Emerson, 350. Fénelon, 214, 230, 262, 271. Grün, 16. Jones (William), 278. Lamai, poëte turc, 360. Maichin (Arnaud), 255. Malebranche, 155. Malesherbes, 267. Passy, 99. Pestalozzi, 103. Petit-Senn, 71, 118. Platon, 22. Saint-Évremont, 194. Say (J.-B.), 335, 363, 384. Science des bonnes gens, 231. Sénèque, 283, 330, 403.
Pestalozzi. Ses dernières paroles, 103.
Petit (le) verre d'eau-de-vie, 6.
Phaéton-omnibus, 340.
Phare de Sunderland, 315.
Piano qui joue du violon, 266.
Pierrefitte (de) à Luz, Hautes-Pyrénées, 301.
Pierres (les) jomâtres, 368.
Pipe allemande sculptée, 340.
Pipes orientales, 107.
Pirates (les) de Cilicie, nouvelle, 150, 181, 218, 258, 270, 294.
Planètes (Nombre des petites), 2.
Planimètres, 352.
Poëte (le Dernier), par Grün, 239.
Politesse (la). Quelques exemples d'ancienne civilité, 11.
Pompes à air du chemin de fer de St-Germain, 44.
Pont (le) de l'Abbaye, États Romains, 68.
Porte-balle (le), 97.
Portraits (les Vieux), nouvelle, 62.
Présents (les) de noces, par Abraham Bosse, 225.
Printemps (le), 105, 106.
Prise de l'île de la Grenade par le comte d'Estaing, 268.
Procession (la) des heureux époux, à Dunmow, en 1751, 251.
Promenades le long de la Tamise, 249.
Prophète (le) de Cayahaga, 31.

Quartier des Tournelles, à Paris, 95.
Quatre (les) crises, allégorie japonaise, 147.
Quivira, 350.

Racine. Sa comédie des Plaideurs, 306.
Rafraîchissements (les) dans les bals de Louis XIV, 72.
Ramasseurs (les) de traînes, 397.
Réalité de l'infini dans l'espace et dans le temps, 262.
Récits et pensées, par Grün, 16.
Refuge (le) à Londres, 349.
— (le Dernier), 315.
Rencontres (les) de Friedlin, nouvelle, 361, 378.
Résignation (la), 203.
Résolution et indépendance, 404.
Retour (le) à l'école, tableau de Webster, 25.
— (le) de la foire, tableau par Palizzi, 29.
— (le) au presbytère, tableau par H. Bellangé, 3.
Retzsch, 388.
Rhinocéros (Jeune) du Muséum d'histoire naturelle de Paris; Squelette d'un rhinocéros, 148, 149.
Routes nationales. Dépenses d'entretien en 1849, 330.

Sabbatine (la), 271.
Sabots nageoires, expérience faite sur la Seine, à Paris, en 1785, 273.
Sceau de Henri Ier, comte de Champagne, 228.
— de la princesse Marie, femme de Henri Ier, comte de Champagne, 228.
Sceaux de l'État (les), 6.
Scorsonère (la). Origine de son nom, 255.
Scrimshaw (Jane), 312.
Se faire à sa vie, nouvelle, 113, 123.
Sel gemme (Dépôts de) en Algérie, 54, 142.
Siége de la Rochelle par Richelieu. Détails et réflexions à son sujet, 31.
— (Singulier projet d'un) à l'usage des orateurs, 8.
Snell (Hannah). Biographie et portrait, 240.
Soirée (la) de Noël, nouvelle, 386, 394.
Son (Quelques effets singuliers du). Expériences, 18.
Souvenir de la sierra Nevada, Espagne, 153.
Suisse en hiver, 100.

Taillefer le jongleur, 139.
Tarets (Observations microscopiques sur les jeunes), 24.
Télégraphe (le), anecdote, 49.
Terre (la), allégorie, groupe en ciselure repoussée, 81.
Tombeau de Childéric Ier, 271.
— de Henri Ier, comte de Champagne et roi de Sicile, 229.
— de Léocade, à Déols, 212.
Tour (la) de Déols, 213.
— (la) des Vents, à Athènes, 185.
Type du docteur de verre de Michel Cervantes, 255.
Types cristallins et formes dérivées, 231.

Ulrich, légende souabe, 242, 274.
Un contre quatre, anecdote indienne, 135.

Vallayer-Coster (Anne), 288.
Végétation prodigieuse. Exemple, 355.
Vérité (la), 223.
Vers inédits du 14e siècle, 20.
Vignacourt (Alof de). Son portrait, 369.
Village nègre, Guadeloupe, 193.
Villages voyageurs, en Chine, 291.
Villes (les) des Césars, 350.
Vin de Champagne, 291.
Vitruve. Sa vie, ses travaux; portrait, 103.
Voitures (les) et les rues de Paris, 118.
Voyage dans l'Amérique méridionale, 379, 399.
Voyages. Opinion de Bacon sur leur utilité, 151.

Wilson (Alexandre). Fin de sa biographie (voy. 1850), 301, 314.
Wordsworth, 319, 402.

Zaouïa (la), 11.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Aimantation naturelle du fer, 327. Conserves alimentaires, 355. Curiosités de l'industrie universelle, à Londres, 265, 303, 337, 371. Forêts (les) des Alpes, 33. Forges de France, 37. Houilles étrangères (Consommation en France des), 214. Marais salants et sauniers, 356. Récolte des fruits en Suisse, 281. Tonte des moutons, 236. Vin de Champagne, 291.

ARCHITECTURE.

Cathédrale de Chartres. Clôture du chœur, 241. Cathédrale de Meaux, 125. Chapelle du château de Biron, 260. Château de Biron, 261. Château de Dresde, 190. Château de Durrenstein, Autriche, 121. Château d'Eisenstadt, Hongrie, 73. Château de Mareuil, 289. Chemin de fer de Paris à Strasbourg. Gare, 265, 408. Edifice du 13e siècle, à Meaux, 124. Eglise Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, 21. Eglise St-Remi, à Reims. Clôture du chœur, 176. Eglise de St-Pantaléon, à Troyes, 297. Eglise de Tillières sur Avre, 59. Fontaine de cristal, à l'exposition de Londres, 341. Fort de Ham, 317. Habitation anglo-saxonne, 183. Hôtel Palachini, à Ischell, 169. Maison où est mort Christophe Colomb, 363. Musée Royal-Bourbon, à Naples, 191. Palais de cristal, à Londres, 140. Palais de Kensington, 405. Palais des Tournelles, à Paris, 96. Parc Mousseaux, à Paris, 179. Phare de Sunderland, 315. Pont de l'Abbaye, Etats Romains, 68. Tour de Déols, 213.

BIOGRAPHIE.

Barlæus (Gaspard), 255. Bart (Jean), 166. Bertius (Pierre), 31. Bosse (Abraham), 225. Briçonnet (Pierre), général des finances, 119. Caravage (Michel-Ange de), 370. Carondelet (Jean), chancelier de Bourgogne, 403. Catinat. Sa devise, 278. Charles XII. Une lettre, 355. Chateaubriand. Ses Mémoires, 162. Chénier (André), 145, 243. Colomb (Christophe), 363. Cortez (Fernand). Son portrait, 128. D'Aceilly (Chevalier). Ses épigrammes, 87. Davalos (Dona Isabelle de), 159. Davy (C.), 351. Desmond (Catherine, comtesse de), 312. D'Estaing (le Comte), contre-amiral. Portrait, 269. Dombasle (Matthieu de), 335. Fox. Pari singulier, 147. Franklin. Un épisode de sa vie, 283. Ganelon, archevêque de Sens au 9e siècle, 119. Gilbert (Guillaume), médecin, 328. Girard (Grégoire). Fin de sa biographie (voy. 1850), 210. Gontault-Biron. Château de cette famille en Périgord, 260. Goujon (Jean), 82 à 84. Gran-Vasco, 94. Grimod de la Reynière, 7. Henri Ier, dit le Libéral, 228. Hollar (Wenceslas), graveur. Son portrait, 323. Jacquemont (Victor). Portrait, 353, 365. Jamnitzer (Wenzel). Sa médaille, 280. Job Ben-Salomon, prince de Boundo, 230, 253. La Bruyère, 195, 196. Larrey, chirurgien, 255. Leeghwater, 299. Linné, 162, 170. Locman, 183. Mareuil (Sires de), 289. Margaret Finch, 16. Monteil (Amans-Alexis), 47. Ohmacht ou Omacht, 208. Oudry (Jean-Baptiste), 114. Palizzi, peintre, 29. Papin (Denis), 84. Parr (Old), 312. Paxton, architecte. Son portrait, 344. Pestalozzi. Ses dernières paroles, 103. Retzsch. Pertrait, 328. Rousseau (Jean-Jacques), 186. St-Pierre (Bernardin de), 229, 239. Scrimshaw (Jane), 312. Snell (Hannah), fille soldat, 240. Taillefer le jongleur, 139. Vallayer-Coster (Anne), peintre, 288, Vignacourt (Alof de). Portrait, 371. Vitruve. Son portrait, 103. Wilson (Alexandre). Fin de sa biographie (voy. 1850), 301, 314. Wordsworth. Portrait, 319, 402.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Ajaccio, 133. Athènes, 185. Bains de Panticosa, Espagne, 190, 234, 298. Bains de Vico, Corse, 132. Berne et son canton, 178, 348. Carte de France représentant les douze groupes d'usines à fer, 40. Chapelle du Vol, près de Quito, 49. Châteauroux, 36. Chimborazo (Ascensions diverses sur le), 109. Chine (Villages voyageurs en), 291. Cogoleto, village de la rivière de Gênes, 364. Corogne (la), Espagne, 144. Corte, 129. Déols, Indre, 212. Enfer (l') de Misaya, 143. Géographie de la consommation des houilles étrangères en France, 216. Ham, 317. Ile flottante sur le lac Ilsing, en Livonie, 147. Ischell, haute Autriche, 169. Killarney, Irlande, 4. Lac Ngami, dans l'Afrique centrale, 30, 46. Linz (de) à Vienne, 121. Maladetta (la), Pyrénées, 14, 22. Montagnes de la Creuse (Vue dans les), 368. Moulins, 275. Palenqué, Mexique, 224. Pierrefitte (de) à Luz, Hautes-Pyrénées, 301. Pont de l'Abbaye, Etats Romains, 68. Profondeurs de la mer (Grandes), 155. Promenades le long de la Tamise, 249. Quivira, 350. Suisse en hiver, 100. Villes (les) des Césars, 350. Voyage dans l'Amérique méridionale, 379, 399. Voyages. Opinion de Bacon sur leur utilité, 151.

HISTOIRE.

Annales bernoises, 177, 348. Baronnies (les Quatre) du Périgord, 259, 289. Bulle de 1536, 99. Captivité des Hébreux à Babylone, 41. Cinq (les) émeraudes de Cortez, 127, 147. Combat naval de l'île de la Grenade, 268. Combat du vaisseau le Glorieux, 166. Corse (la). Son histoire, 129, 132, 233. Enseignes (Recherches historiques sur les), 66, 74, 91. Fête donnée à Paris, en 1730, par les ambassadeurs d'Espagne, 43. Guerre souterraine (Aperçu historique sur la), 334, 346. Ham (Histoire de), 318. Henri III, roi d'Angleterre, forcé de jurer l'exécution de la grande charte, 65. Incendie de New-York en 1835, 42. Siége de la Rochelle par Richelieu, 31.

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Armée française. Son contingent annuel, 111. Bazar de la ville de Faizabad, dans l'Inde, 55. Caisse de retraites et pensions viagères pour la vieillesse, 307. Chartreuse (la) de Dijon, 201. Ecole nationale des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, 163, 164, 265. Ecole normale supérieure, à Paris, 329. Etablissements de bienfaisance à Paris. Leur nombre, leur nature, 154. Exposition universelle, à Londres, 139, 265, 303, 337, 371. Musée de Lyon, 137. Musée Royal-Bourbon, à Naples, 192. Refuge (le), à Londres, 349. Routes nationales. Dépenses d'entretien en 1849, 330. Sceaux de l'Etat (les), 6. Village nègre, Guadeloupe, 193. Voitures (les) et les rues de Paris, 118. Zaouia (la), 11.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Ages d'or (les Trois), 239. Arcadie (l'), par Bernardin de St-Pierre, 229, 237. Automne (l'), par un poëte hindoustani, 314. Aux jeunes demoiselles de l'Angleterre, 283. Bazar (le) de la ville de Faizabad, décrit par Mir-Haçan, 55. Bible (la) de ma mère, 194. Cantique du muphti des Cophtes, 403. Chant de l'Arabe Omaja à son coursier, 251. Charité du rajah, 139. Doggerbank, 395. Eléphant envoyé à Charlemagne, 223. Eté (l') dans l'Inde, par un poëte hindoustani, 210. Epigrammes du chevalier d'Aceilly, 88. Fautes avouées, 330. Hiver (l') dans l'Inde, par un poëte hindoustani, 2. Jeune (la) Tarentine, 245. Le Dernier poëte, 239. Le plus riche des princes, 347. Pannychis, fragment d'idylle, par André Chénier, 145. Printemps (le), par un poëte hindoustani, 106. Satire populaire contre les corporations, 133. Sincérité (De la) dans le commerce, 206. Trois ordres de bienfaisance, par de Gérando, 135. Vérité (la), 223. Vers inédits du 14e siècle, 20. Vie (la) humaine, 187.

Voy., à la Table alphabétique, *Pensées*.

Nouvelles, contes, apologues. — Aigle (l') et la colombe, 296. Chat (le) de Mlle Dupuy, 64. Chercheur (le) de sangsues, 404. Conscrit (le), 171. Corbeau (le) et le renard, 275. Croix (la) de Cécile, 326, 333. Dernier (le) refuge, 315. Dernière (la) fée, 70, 90. Dix (les) travailleurs de la mère Vert-d'Eau, 407. Enseigne (l'), 183. Eternel (l') travailleur, 257. Extase (l'), 311. Mésaventure (une) de J.-J. Rousseau, 186. Petit verre (le) d'eau-de-vie, 6. Pirates (les) de Cilicie, 150, 181, 218, 258, 270, 294. Quatre (les) crises, 147. Ramasseurs (les) de traînes, 397. Rencontres (les) de Friedlin, 361, 378. Se faire à sa vie, 113, 123. Soirée (la) de Noël, 386, 394. Télégraphe (le), 49. Ulrich, 242, 274. Un contre quatre, 135. Vieux (les) portraits, 62.

Philologie, langues, bibliographie. — Abus de langage, 126. Calendrier gastronomique, 7. Evangiles des quenouilles, 214. Habitude de l'attention, 267. Laquais. Origine de ce mot, 191. Livres (les) d'images avant la découverte de l'imprimerie, 263. Moyens de se rappeler quels sont les mois de 30 et de 31 jours, 368. Patience d'un pauvre auteur, 351. Type (le) du docteur de verre de Michel Cervantes, 255.

Les Guêpes et les plaideurs, 306.

MOEURS, COUTUMES, COSTUMES; LOGEMENTS; AMEUBLEMENTS; CROYANCES; TYPES DIVERS.

Aga (l') des fêtes noires, en Turquie, 255. Aguatero, porteur d'eau à Quito, 20. Année (Grande), 71. Armes et ornements

trouvés dans le tombeau de Childéric Ier, 272. Bateliers (les) à Constantinople, 347. Bénédiction de la mer, souvenir de Boulogne, 166. Carte (une) de visite au dernier siècle, 8. Centenaires célèbres, 312. Chasse (une) au 13e siècle, 55. Corporations. Réception d'un maître savetier, 134. Costumes du canton de Berne, 177. Danger de sonner les cloches pendant les orages, 206. Danses des Indiens Yaguas, 401. Fête des Fèves, à Alger, 152. Habitation (une) anglo-saxonne, 184. Habitation musulmane (Intérieur d'une), 56. Hachaïchin (les), 95. Histoire du costume en France, 50. Indien Campo ou Antis, 384. Indien Ticunas, 400. Indiens Conibos, 381. Inscriptions à la main sur les murs de Pompéi, 239. Jour de l'an au Tibet, 10. Législateurs américains confondus avec S. Thomas, 135. Marchand (le) de gravures, 321. Mesures anciennes. Abus et erreurs qu'elles occasionnaient, 318. Meuble-Fourdinois (le), à l'exposition de Londres, 337. Monde (le) pêché à la ligne, 387. Mort d'un compagnon du devoir, 174. Ouakamba. Leurs usages et coutumes, 322. Paludiers, 358. Parure (une) indienne des dames de la Bolivie, 198. Pêche (la) des pareilliers, 112. Pierres (les) jomatres, 368. Pipes turques et persanes, 107. Politesse (la), 11. Porte-balle (le), 97. Procession (la) des heureux époux, 251. Prophète (le) de Cayahaga, 31. Rafraîchissements dans les bals de la cour sous Louis XIV, 72. Sabbatine (la), 271. Sur les carillons, 348. Villages voyageurs, 291.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Bohémiens (les), tableau par Diaz, 393. Evêque (un) de Châlons en 1498, d'après un tableau du Musée de l'hôtel Cluny, 53. Hébreux captifs à Babylone, d'après Bendemann, 41. Hollar (Wenceslas). Son portrait d'après lui-même; sa gravure « le Calice », 324, 325. Inca, d'après une peinture murale dans la ville de Cuzco, 380. Mauresque (Jeune), d'après Murillo, 305. Mort (la) du cerf, d'après Landseer, 385. Retour (le) à l'école, tableau de Webster, 25. Vallayer-Coster (Anne). Son portrait par elle-même, 288. Vie (la) humaine, d'après Bendemann, 188. Vignacourt (Portrait d'Alof de), par le Caravage, 369.

Peinture d'animaux (Sur la), 17.

Musée du Louvre. — Chien auprès d'un héron, tableau de J.-B. Oudry, 117.

Musées des départements. — Musée de Dijon : la Première messe en Amérique, tableau de P. Blanchard, 9. Musée de Lyon : Portrait d'un chanoine de Bologne, par Augustin Carrache, 137.

Salon de 1850-1851. — H. Bellangé : le Retour au presbytère, 4. Daubigny : Paysage au bord de l'Oullins, 24. Fontenay : Village et château de Menetou-Couture, 112. Ernest Hébert : la Mal'aria, 89. Eug. Giraud : Souvenir de la sierra Nevada, 153. Tony Johannot : une Famille de pêcheurs, 13. Palizzi : le Retour de la foire, 29. Th. Rousseau : un Paysage, 12. Troyon : Paysage et animaux, 17.

Miniatures anciennes. — Habitation (une) anglo-saxonne, miniature du 9e siècle, 184.

Estampes et gravures anciennes. — Aimantation du fer, estampe de 1600, 328. Bible des pauvres, gravure du 15e siècle, 263. Billet d'entrée au bal des ambassadeurs d'Espagne, en 1730, 44. Carte de visite (une) au dernier siècle, 8. Carême et Mi-Carême, estampe ancienne, 100. Combat naval de l'île de la Grenade, 269. Corde (la) des fous, estampe du 18e siècle, 388. Dame enseignant à lire à une jeune fille, estampe du 16e siècle, 361. Expérience des sabots-nageoires sur la Seine, en 1785, 273. Frontispice d'un recueil de lois et ordonnances sous Louis XIV, 296. Gravure extraite d'un traité de géométrie du 16e siècle, 352. Histoire de S. Jean, gravure du 15e siècle, 264. Mansarade (la), estampe du 17e siècle, 160. Naufrage des frères de Laborde, dessin de Rouargue, 80. Présents (les) de noces, par Abraham Bosse, 225. Prise de la Grenade, caricature du 18e siècle, 269. Testament (le) de mademoiselle Dupuy, dessin du 18e siècle, 64. Triomphe (le) de Thomas Shakshaft et de sa femme, gravure ancienne, 252. Valet portant des pâtisseries à un bal de Louis XIV, 72. Victoire du vaisseau le Glorieux sur dix navires hollandais, 168. Vue du palais des Tournelles, ancien dessin, 96.

Dessins. — Anges du sommeil, composition et dessin de Stall, Arcadie (Scène de l'), dessin de Tony Johannot, 297. Automne (l'), composition et dessin de Tony Johannot, 313. Blattes (les), scène comique par Cruikshank, 88. Caractère (un) de la Bruyère, dessin de Tony Johannot, 197. Casseuse (la) de chanvre, 177. Chénier (Portrait d'André), dessin de Tony Johannot, 244. Coin (le) du feu dans les Vosges, 408. Départ du conscrit, dessin de Bellangé, 172. Eté (l'), dessin de Tony Johannot, 209. Eternel (l') travailleur, dessin de Johnson, 257. Famille (une) hollandaise, 113. Femme (une) du Caire, dessin de Karl Girardet, 56. Hameau de Cookham, dessin de Dodgson, 249. Henri III d'Angleterre et Simon de Montfort, 1258; dessin de Gilbert de Londres, 65. Hiver (l'), dessin de Tony Johannot, 1. Jacquemont (Portrait de Victor), 353, 365. Jeune (la) Tarentine, composition et dessin de Tony Johannot, 245. La Bruyère (Portrait de), 196. Marchand (le) de gravures, dessin de Karl Girardet, 321. Navires à diverses époques, dessins de Morel-Fatio, 204, 220. Oudry (Jean-Baptiste). Son portrait, 116. Pannychis, composition de Tony Johannot, 145. Paysage à la Guadeloupe, dessin de Karl Girardet, 193. Porte-balle (le), dessin de Karl Girardet, 97. Printemps (le), composition et dessin de Tony Johannot, 105. Retour du conscrit, dessin de Bellangé, 173. Conseils pour l'étude du dessin, 286.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Astronomie et météorologie. — Avalanches, 57, 198. Cadran (le) solaire, 286. Mont Ligustinus, volcan lunaire, 36. Planètes (Nombre des petites), 2. Nombre des étoiles fixes, 210. Réalité de l'infini, 262.

Botanique. — Arbres (Quelques) remarquables de la vallée du lac Léman, 276. Châtaignier (le) de Neuve-Celle, 277. Scorsonère (la), 255. Végétation prodigieuse, 355.

Economie domestique. — Art (l') domestique chez les Arabes, 252. Conserves alimentaires, 355. Conseils d'une mère à sa fille, 88.

Marine et navigation. — Canot de plaisance. Construction et voilure, 331. Naufrage de la goëlette l'Aventure sur les îles Marion et Crozet, 278. Navires (Quelques détails historiques sur la forme des), 203, 219. Phare de Sunderland, 315.

Mathématiques, mécanique, physique. — Electricité. Découvertes et expériences au 18e siècle, 26. Jets d'eau. Diverses formes, 300. Machine pneumatique de Héron, 46. Mesures itinéraires de différents pays converties en mètres, 194. Planimètres, 352. Pompes à air du chemin de fer atmosphérique de St-Germain, 45. Sabots-nageoires (Expérience de) faite à Paris en 1785, 273. Siége (Singulier projet d'un) à l'usage des orateurs, 8. Son (Quelques effets singuliers du). Expériences, 18.

Minéralogie et géologie. — Cristaux, 155, 231, 290. Cristaux de quartz hyalin, 156. Diamantoïde ou diamant brut, 59. Goniomètre, 156. Sel gemme en Algérie, 54, 142. Types cristallins. Formes dérivées, 231.

Numismatique. — Médaille de Pierre Briçonnet, 120. Médaille de Jean Carondelet, chancelier de Bourgogne, 404. Médaille commémorative de l'exposition universelle de 1851, 304. Médaille en mémoire de la prise de la Rochelle, 32. Médaille de Wenzel Jamnitzer, 280.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Armes et ornements trouvés dans le tombeau de Childéric Ier, 272. Aumônière de Henri le Libéral, 228. Bouilloire ou cafetière arabe, 253. Cadenas arabe, 252. Coupe en ivoire, 373. Dombasle (Statue de Matthieu de), par David d'Angers, 386. Enseignes sculptées, 68, 76, 92. Koh-i-Noor (Montagne de lumière), 304. Larrey (Statue de), par David d'Angers, 256. Omacht. Sa statue, 208. Patère d'or de Rennes, 200. Pipe allemande sculptée, 340. Plafond et pendentifs de l'église de Tillières-sur-Avre, 60, 61. Sceaux de Henri le Libéral et de la princesse Marie sa femme, 228. Statues sépulcrales. 52, 53. Tombeau de Henri le Libéral, comte de Champagne et roi de Sicile, 229. Tombeau de Léocade, 212.

Musée du Louvre. — Sphinx de granit rose, 117. Statue de Minerve en albâtre oriental, 136.

Salon de 1850-1851. — Calmels : Statue de Denis Papin, 85. Bude : Buste de Jean Goujon, 84. Feuchère : le Globe terrestre, allégorie, 81.

ZOOLOGIE.

Acauan, oiseau du Brésil, 228. Balæniceps rex, 309. Bergeronnettes, 222. Blattes (les), 88. Casoar de la Nouvelle-Hollande, 201. Cerf (Mort du), 385. Cheval (le) arabe, 251. Condors, 1. Dindons (les), 387. Embryon de poulet, 376. Epyornis, 159. Hochequeues, 283. Lavandières, 284. Mouton. Son instinct, 236. OEuf. Coupe d'un œuf de poule, 248; ce que c'est qu'un œuf, 157, 246, 374, 389. OEufs (Dimensions comparées des œufs de différents animaux), 157. Oiseaux (Migrations des), 98, 201, 310. Rhinocéros, 148, 149. Tarets (Observations microscopiques sur les), 24.